UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01148814 5

FFREY ASPIN

Reserved
(on report)

BEST EDITION 3 vols

(Scarce)

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

# MASSILLON

---

TOME PREMIER

*N. B.* — Déjà des personnes bienveillantes et amies de la gloire de Massillon ont bien voulu nous communiquer plusieurs lettres de l'illustre prédicateur. Nous recevrions avec reconnaissance tous les documents qu'on pourrait nous fournir à ce sujet. Il suffirait de nous en envoyer, avec son nom, une copie très-exacte à l'adresse de MM. Guérin et Ce, imprimeurs-éditeurs à Bar-le-Duc.

*Les Notes, Notices, Pièces inédites ajoutées à cette édition forment la propriété de l'Editeur, qui en interdit toute reproduction.*

Digitized by the Internet Archive
in 2008 with funding from
Microsoft Corporation

http://www.archive.org/details/oeuvrescomplte01massuoft

J. B. Massillon

# ŒUVRES COMPLÈTES

DE

# MASSILLON

ÉVÊQUE DE CLERMONT

ÉDITION COLLATIONNÉE SUR LES MANUSCRITS & SUR LES MEILLEURS TEXTES

AVEC NOTES, VARIANTES, NOTICES

augmentée de pièces rares ou inédites et suivie de nouvelles recherches biographiques

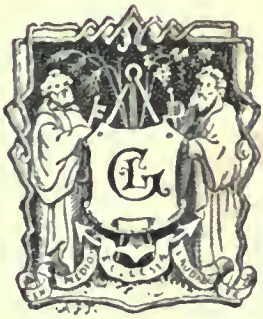
PAR

L'ABBÉ E.-A. BLAMPIGNON

Docteur en théologie et Docteur ès-lettres

---

TOME PREMIER



BAR-LE-DUC, L. GUERIN & Cie, EDITEURS

1865

LIBRARY
OCT
26
1975

BX
1756
M33
C29
1865
V.1

# AVERTISSEMENT.

Ce qui me décide à donner les *Œuvres de Massillon*, c'est la certitude de pouvoir offrir aux amis des lettres chrétiennes un texte correct et une édition complète des écrits de ce grand orateur.

M. Blampignon, qui s'est chargé de la noble et laborieuse mission d'éditeur de Massillon, n'a reculé devant aucun sacrifice pour l'accomplir dignement. Enflammé de l'amour des études sérieuses et désintéressées, doué de cet heureux instinct d'investigation qui l'ont déjà fait distinguer parmi les hommes de goût et de science [1], il s'est appliqué à rechercher les moindres traces de la vie et des travaux de l'immortel évêque de Clermont.

Désirant honorer la mémoire de Massillon, trop négligée de nos jours, il a consulté les bibliothèques et sondé les archives publiques et les cabinets particuliers de Paris et de la province. On verra que le succès a couronné ses efforts.

Il a d'abord revu le texte des sermons sur les meilleures éditions. De plus, il a collationné le *Petit Carême* sur un manuscrit précieux qu'un rare bonheur vient de lui faire découvrir à la Bibliothèque Richelieu, comme le présent même de Massillon au jeune roi Louis XV. Enfin il a réuni tous les suppléments parus en divers temps et épars dans des recueils très-peu connus.

Puis des notices historiques indiquant les dates et les circonstances de la plupart des sermons et en expliquant les allusions; surtout des documents entièrement inédits, comme des lettres de Massillon, mériteront à l'infatigable éditeur la reconnaissance de ceux qui s'intéressent aux choses de l'esprit.

Ce n'est pas tout. La vie de Massillon, si pure, si remplie, si noblement appliquée aux labeurs de l'apostolat, n'a pas encore été vraiment recueillie. M. Blampignon a l'espérance de donner sur la vie et sur les écrits de cet illustre prédicateur, si cher à la France religieuse, une étude importante, d'après des recherches toutes

[1] Les principaux travaux de M. l'abbé Blampignon sont : 1° Une *Histoire de sainte Germaine*, vierge et martyre du IVe siècle, accompagnée de nombreuses chartes inédites : 2° Une étude latine sur saint Cyprien, contenant un long texte grec et des inscriptions latines inédites; 3° Un essai sur les sermons de saint Bernard avec des pièces également inédites; 4° Des travaux philosophiques et littéraires dans le *Correspondant* et dans la *Bibliographie catholique*; 5° Une *Etude sur Malebranche*, honorée de plusieurs lettres d'illustres prélats et couronnée par l'Académie française.

nouvelles et d'après des pièces manuscrites. Ce travail est réservé pour notre dernier volume.

Cette édition a été conçue et s'exécute avec le même plan, le même format, le même caractère, le même soin que mes autres ouvrages, Bossuet, Bourdaloue, saint Chrysostome, saint Augustin, etc. Comme eux, elle est enrichie d'un portrait, de la biographie de l'auteur, d'une analyse raisonnée de chaque œuvre, d'une table alphabétique des matières et d'une table des textes de l'Ecriture sainte.

L. GUÉRIN.

NOTA. — On prie les personnes qui possèdent des autographes inédits de Massillon d'en envoyer une copie exacte à M. Guérin. On leur promet, en retour, un exemplaire gratuit des *Œuvres complètes*, et, de plus, elles auraient la satisfaction d'honorer la mémoire de l'illustre prélat. Leur nom, si elles le désirent, sera, d'ailleurs, soigneusement indiqué.

# PRÉFACE.

Après avoir un moment pensé à publier ses sermons, après avoir même obtenu un privilége daté du 27 janvier 1706, Massillon s'ensevelit dans sa gloire et dans les laborieuses occupations du ministère pastoral. Son Avent de 1699, si justement admiré par le XVII^e siècle finissant, ses Carêmes de 1701 et de 1704, prêchés à Versailles avec un succès qui rappelait les immortels triomphes oratoires de Bossuet et de Bourdaloue, ses discours de toute sorte répandus à larges flots dans les églises de Paris et particulièrement à Saint-Paul, à Saint-Eustache, à Notre-Dame, à Saint-Magloire et à Saint-Jacques-de-la-Boucherie, n'avaient été imprimés que par fraude, sur des copies altérées et incomplètes, non-seulement sans la coopération de Massillon mais avec son désaveu formel. Son petit Carême lui-même, ce chef-d'œuvre de douce raison et d'onction pénétrante, rehaussé par le pur éclat d'un style accompli, ne devait jamais voir le jour, et restait dans les seules mémoires de la cour de 1718 comme un modèle parfait de grâce, de tristesse chrétienne, de sentiments délicats. Cependant, en vieillissant, l'orateur, aux rares instants de loisir que lui laissait la charge épiscopale, plus lourde que jamais dans ce XVIII^e siècle qu'agitaient les funestes débats du jansénisme et que troublait l'incrédulité envahissante, retouchait sans se lasser, dans sa solitude de Beauregard, ses sermons, ses discours, ses conférences de Saint-Magloire, fruits d'un autre âge ; et il leur donnait ce caractère de pure harmonie, de pleine et sonore élocution, de correction sévère qui en font un des monuments impérissables de la langue française. C'était pourtant par amour désintéressé de l'art et de la perfection que ce grand évêque, courbé sous le faix de l'âge, des infirmités et du travail, s'épuisait ainsi à polir et à décorer le vase magnifique où il avait versé une liqueur d'une exquise limpidité et d'une vertu fortifiante ; car, dans son admirable testament, aujourd'hui conservé aux archives du Puy-de-Dôme, le noble vieillard, par un trait d'humilité digne d'une éternelle mémoire, rappelle que son intention n'est pas qu'on livre ses manuscrits à l'impression. « Nous léguons, dit-il, à l'aîné de nos neveux de l'Oratoire, qui est actuellement supérieur de leur maison à Clermont [1], tous nos papiers manuscrits contenant nos sermons, conférences, oraisons funèbres, etc., etc., *le conjurant de les garder pour son usage, notre intention n'étant pas qu'ils soient jamais donnés au public, les soumettant néanmoins avec simplicité au jugement de l'Eglise, dont nous n'avons jamais prétendu qu'interpréter la doctrine.* »

[1] Le P. Joseph Massillon.

Cependant Joseph Massillon avait quitté l'Auvergne environ trois ans avant la mort de son illustre parent, à qui avaient justement déplu ses menées jansénistes; et il eut une peine infinie à recueillir les manuscrits, héritage le plus précieux de son oncle. Une partie des lettres fut même enlevée et disparut. Retiré à la maison de l'Oratoire de la rue Saint-Honoré, le P. Joseph se décida, sur les instances des hommes de goût et de foi, à publier en 1745 les œuvres de l'éloquent prédicateur, si ardemment désirées par les lecteurs sérieux. Plus tard, forcé de quitter sa congrégation par suite de ses sentiments de plus en plus jansénistes, il chercha un refuge sur la paroisse Saint-Paul, autrefois témoin des glorieux succès de son oncle; et il mourut dans sa pauvre retraite le 30 décembre 1780, âgé de soixante-seize ans. Jusqu'à la fin il mena une vie austère, mortifiée, toute d'opposition, écrivant en faveur de l'appel et gémissant amèrement sur le déclin du pur jansénisme. Que devinrent à sa mort les papiers de Massillon? Cet important trésor a-t-il été dispersé? A-t-on jeté au vent ces feuilles d'une écriture si nette, si soignée, si largement tracée? On eût aimé à consulter les manuscrits mêmes du maître, à voir les marques de la griffe du lion. Malheureusement, jusqu'ici les recherches ont été infructueuses, et rien n'a encore mis sur la voie. Aussi l'édition de 1745, procurée par les soins du P. Joseph, louée d'ailleurs par les Renouard et les Didot, qui plus tard en perfectionnèrent la correction typographique, tient-elle lieu de texte original, et c'est elle qui peut seule aujourd'hui faire autorité [1]. Seulement, grâce aux indications du P. Tabaraud, ancien membre de l'Oratoire, nous avons pu recourir à un manuscrit très-important du *Petit-Carême* que conserve la bibliothèque impériale. Ce manuscrit, suivant le P. Tabaraud, est celui-là même qui fut, en 1718, offert à Louis XV par le P. Massillon, à qui le maréchal de Villeroy avait exprimé le désir qu'éprouvait le jeune souverain de posséder ces instructions dont il avait été si délicieusement touché. Magnifiquement transcrit, non sans doute de la main de Massillon, mais du moins sous les yeux de l'illustre orateur, ce précieux document présente un texte d'une parfaite authenticité. La reliure, qui porte les armes de Louis XV, appartient, comme l'écriture, à la première partie du XVIII^e siècle. C'est sur ce royal manuscrit que nous avons soigneusement revu notre édition du *Petit-Carême*. Avec le temps, quelques résultats utiles s'étaient déjà produits : on a découvert et publié des fragments, des lettres et des documents où se retrouve la signature et où se reconnaît le beau style de celui qui consola la vieillesse de Louis XIV et qui sourit à la jeunesse de Louis XV.

[1] M. de Sacy, dans ses ingénieuses et spirituelles *Variétés*, nous conseille bien de recourir aux manuscrits mêmes, comme à la source première et pure de tout mélange : « C'est sur les manuscrits, nous dit-il sagement, que cette édition (de 1745) a été faite; c'est avec les manuscrits qu'il faut la corriger. Ne se trouvera-t-il pas une bonne âme, un ami de la religion et des lettres, pour rendre à l'auteur du *Petit-Carême* le service que l'on a déjà rendu à Pascal, à La Bruyère et à plusieurs autres de nos écrivains classiques? » Les bonnes âmes sont toutes trouvées; que M. de Sacy se rassure donc; mais qu'il nous dise au moins où sont ces manuscrits que nous devons consulter. Hélas! j'ai malheureusement lieu de le craindre, il ignore comme nous où sont ces précieux cahiers du grand écrivain. Massillon, nous apprend le P. Jannart de l'Oratoire, avait pourtant, après de nombreuses et délicates retouches, copié une seconde fois de sa main même ses sermons et ses conférences, mettant dans cette transcription tout le soin que réclamait son goût si difficile.

Dans l'édition des *Œuvres complètes de Massillon* que nous présentons aujourd'hui aux amis des lettres chrétiennes, nous avons cherché à obtenir un texte exact et pur, en nous servant de l'édition de 1745 et en profitant des améliorations apportées par Renouard et par Didot. C'était justice, en effet, dans ce modeste travail de réviseur, de ne rien négliger pour reproduire sincèrement une parole dont la parfaite limpidité et la tendre délicatesse ne sauraient jamais être trop admirées. Et pourtant il est surprenant de voir combien, en dehors des trois belles éditions de 1745, de Renouard et de Didot, on a montré d'insouciance en publiant les œuvres d'un écrivain qui ne recula devant aucun labeur pour donner à ses discours une grâce sévère, une élégance consommée et une irréprochable harmonie.

Nous avons voulu assurer à cette édition un mérite particulier en recueillant avec attention toutes les pièces éparses dans des publications rares ou dans des feuilles périodiques.

Puis, nous mettant à l'œuvre nous-même, nous avons demandé aux dépôts publics et aux cabinets particuliers des lettres et des documents inédits. Nous espérons que le dernier volume de notre édition réjouira les admirateurs de l'éloquence chrétienne, en leur apportant une lumière nouvelle sur un de ses plus glorieux représentants. On y verra, sous un jour plus vif, Massillon rayonnant de zèle, de dévouement, de charité tout évangélique. Ce résultat heureux de notre humble et patient travail sera d'autant plus opportun que le sage et bon Massillon a trouvé dans ces derniers temps des détracteurs, sinon des ennemis. Sa gloire a été ternie, sa vie si pure, si simple et si pastorale a été attaquée ; on a même un peu suspecté sa doctrine et sa foi. Nous serons à même de peindre en lui, au milieu d'un siècle corrompu, parmi un épiscopat parfois trop courtisan et trop peu régulier, un évêque tout appliqué à ses devoirs, très-assidu à la résidence, occupé, malgré ses infirmités, à visiter les humbles paroisses des montagnes, et surtout d'une charité vraiment inépuisable. Ce grand et pieux pasteur aimait ses curés, les consolait souvent de sa présence, cherchant les villages les plus reculés dans les gorges et dans les déserts, leur donnant des conseils empreints du plus profond christianisme. Dans sa carrière épiscopale, sa plus belle auréole fut, avec son exquise modestie, son incomparable dévouement aux pauvres et aux malades. Il leur légua, comme à ses héritiers naturels, la plus forte partie de ce qu'il possédait à sa mort. « Je nomme et institue, dit-il dans son testament, pour me succéder dans tous mes autres biens qui se trouveraient m'appartenir au jour de mon décès, mes héritiers universels, les pauvres du grand Hôtel-Dieu de cette ville de Clermont, à la charge d'accomplir et exécuter toutes les dispositions du présent testament ; tous ces biens appartenant en effet aux pauvres et à l'Eglise, nous leur rendons ce qui est à eux. » Cette charité persévérante jusqu'à la dernière heure, cette existence pleinement donnée à ses ouailles, cette vie sans bruit et sans éclat, cette humilité qui l'empêche de publier ses œuvres

et qui les voue même à l'oubli, toutes ces vertus si sincèrement apostoliques ont un charme attendrissant et font chérir la simplicité de ce bon pasteur qui, loin de l'éclatante lumière qui brilla sur les fronts des Bossuet et des Fénelon, sut, dans sa retraite et au pied des hautes montagnes de l'Auvergne, goûter l'ombre, le silence, la discrète solitude et le travail désintéressé. Ce génie calme, un peu mélancolique, observateur pénétrant du monde moral, a continué, en le pacifiant, ce magnifique fleuve de l'éloquence chrétienne qui avait, avant lui, roulé ses flots avec plus de tumulte et d'impétuosité. Avec Massillon les vagues s'apaisent, et les rivages, moins austères et moins majestueux, n'effrayent plus le regard et ne troublent plus l'âme ; mais, en s'adoucissant ainsi, ils prennent une grâce triste qui touche le cœur et fait jaillir de ses plus intimes retraites une nouvelle source d'émotion et d'attendrissement religieux.

Appuyé sur le grand siècle, loué par Louis XIV, un peu gâté peut-être par le souffle amollissant de la cour du Régent, Massillon accomplit pourtant une noble et parfaite carrière littéraire. A la grandeur incomparable de Bossuet et à la souveraine logique de Bourdaloue, il vient ajouter un don qui manquait encore à la chaire française et qui achève de la rendre unique, du moins dans les temps modernes. Par son élocution d'une fraîcheur enchanteresse, par son style coloré des plus tendres nuances, par la céleste sérénité de sa parole, Massillon présente le modèle de l'éloquence tempérée, légèrement touchée du rayon d'en-haut, comme scintillante de rosée et à peine éclose. Tandis que Bossuet a la chaleur ardente, les radieuses splendeurs ou les magnifiques tempêtes de l'été, et que Bourdaloue est chargé des savoureuses et utiles productions de l'automne, Massillon, venu pourtant le dernier, a toute la fleur et les suaves parfums du mois de mai. Quelle triomphante réunion que ces trois noms ! Que saurait-on lui opposer dans aucune nation, à moins de remonter à l'âge d'or du christianisme et aux siècles des Pères ? L'Eglise de France, qui a donné au monde catholique un Bossuet, un Massillon et un Bourdaloue, chez qui, de nos jours, s'est rallumée la flamme de la parole chrétienne sous le souffle d'un Lacordaire et d'un Ravignan soutenu par l'enthousiasme d'une généreuse jeunesse, a le droit d'être fière de la gloire de son enseignement sacré aussi bien que de son intarissable dévouement aux intérêts moraux et religieux. Elle répand partout les éclatants rayons de sa gloire littéraire ; et partout aussi elle verse à larges flots les dons d'une pure charité. Après s'être honorée par une incomparable éloquence, elle vient humblement offrir au Père commun des fidèles une soumission séculaire et un amour toujours croissant, le consolant par là des défections les plus inattendues et les plus douloureuses.

E.-A. BLAMPIGNON.

# ELOGE DE MASSILLON

PAR D'ALEMBERT [1].

Jean-Baptiste Massillon naquit à Hyères, en Provence, en 1663. Il eut pour père un citoyen pauvre de cette petite ville. L'obscurité de sa naissance, qui relève tant l'éclat de son mérite personnel, doit être le premier trait de son éloge; et l'on peut dire de lui comme de cet illustre romain qui ne devait rien à ses aïeux : *Videtur ex se natus, il n'a été fils que de lui-même* [2]. Mais non-seulement son humble origine honore infiniment sa personne; elle honore encore plus le gouvernement éclairé qui en l'allant chercher au milieu du peuple pour le placer à la tête d'un des plus grands diocèses du royaume, a bravé le préjugé, assez commun même de nos jours, que la Providence n'a pas destiné aux grandes places le génie qu'elle a fait naître aux derniers rangs. Si les distributeurs des dignités ecclésiastiques n'avaient pas eu la sagesse, ou le courage ou le bonheur d'oublier quelquefois cet apophthegme de la vanité humaine, le clergé de France eût été privé de la gloire dont il est aujourd'hui si flatté, de compter l'éloquent Massillon parmi ses évêques.

Ses humanités finies, il entra dans l'Oratoire à l'âge de dix-sept ans. Résolu de consacrer ses travaux à l'Eglise, il préféra, aux liens indissolubles qu'il aurait pu prendre dans quelqu'un de ces ordres religieux si multipliés parmi nous, les engagements libres que l'on contracte dans une congrégation, à laquelle le grand Bossuet a donné ce rare éloge, *que tout le monde y obéit sans que personne y commande*. Massillon conserva jusqu'à la fin de sa vie le plus tendre et le plus précieux souvenir des leçons qu'il avait reçues et des principes qu'il avait puisés dans cette société vraiment respectable, qui sans intrigue, sans ambition, aimant et cultivant les lettres par le seul désir d'être utile, s'est fait un nom distingué dans les sciences sacrées et profanes; qui, persécutée quelquefois, et presque toujours peu favorisée de ceux même dont elle aurait pu espérer l'appui, a fait malgré ce fatal obstacle tout le bien qu'il lui était permis de faire, et n'a jamais nui à personne, même à ses ennemis; enfin qui a su dans tous les temps, ce qui la rend encore plus chère aux sages, pratiquer la religion sans petitesse et la prêcher sans fanatisme.

Les supérieurs de Massillon jugèrent bientôt par ses premiers essais de l'honneur qu'il devait faire à leur congrégation. Ils le destinèrent à la chaire; mais ce ne fut que par obéissance qu'il consentit à remplir leurs vues; lui seul ne prévoyait pas la célébrité dont on le flattait, et dont sa soumission et sa modestie allaient être récompensées. Il est des talents pleins de confiance, qui reconnaissent, comme par instinct, l'objet que la nature leur destine, et qui s'en emparent avec vigueur; il en est

[1] Quoique cet éloge renferme plusieurs passages qui sentent et l'esprit philosophique du temps et les préjugés particuliers de l'auteur, on le donne ici à cause des renseignements généralement exacts et des appréciations ingénieuses qu'il contient sur l'illustre orateur. D'ailleurs, dans le travail qui terminera cette édition, nous rectifierons par de sûrs documents les vues hasardées de d'Alembert.

[2] Massillon était fils d'un notaire qui n'était pas sans quelque petite aisance. Il appartenait à l'honnête bourgeoisie du lieu. Ce que dit d'Alembert de son obscure et pauvre origine est donc un peu exagéré. Il y a, dans le discours du philosophe, plus d'un trait ainsi déclamatoire et portant légèrement à faux. Mais n'oublions pas l'époque où il fut écrit et qui explique tout.

d'humbles et de timides qui ont besoin d'être avertis de leurs forces, et qui, par cette naïve ignorance d'eux-mêmes, n'en sont que plus intéressants, plus dignes qu'on les arrache à leur obscurité modeste pour les présenter à la renommée et leur montrer la gloire qui les attend.

Le jeune Massillon fit d'abord tout ce qu'il put pour se dérober à cette gloire. Déjà il avait prononcé, par pure obéissance, étant encore en province, les oraisons funèbres de M. de Villeroy, archevêque de Lyon, et de M. de Villars, archevêque de Vienne : ces deux discours, qui n'étaient à la vérité que le coup d'essai d'un jeune homme, mais d'un jeune homme qui annonçait déjà ce qu'il fut depuis, eurent le plus brillant succès. L'humble orateur, effrayé de sa réputation naissante, et craignant, comme il le disait, le *démon de l'orgueil*, résolut de lui échapper pour toujours, en se vouant à la retraite la plus profonde, et même la plus austère. Il alla s'ensevelir dans l'abbaye de Septfons, où l'on suit la même règle qu'à la Trappe, et il y prit l'habit. Pendant son noviciat, le cardinal de Noailles adressa à l'abbé de Septfons, dont il respectait la vertu, un mandement qu'il venait de publier. L'abbé, plus religieux qu'éloquent, mais conservant encore, au moins pour sa communauté, quelque reste d'amour-propre, voulait faire au prélat une réponse digne du mandement qu'il avait reçu. Il en chargea le novice exoratorien, et Massillon le servit avec autant de succès que de promptitude. Le cardinal, étonné de recevoir de cette Thébaïde un ouvrage si bien écrit, ne craignit point de blesser la vanité du pieux abbé de Septfons en lui demandant qui en était l'auteur. L'abbé nomma Massillon, et le prélat lui répondit qu'il ne fallait pas qu'un si grand talent, suivant l'expression de l'Ecriture, demeurât *caché sous le boisseau*. Il exigea qu'on fît quitter l'habit au jeune novice; il lui fit reprendre celui de l'oratoire, et le plaça dans le séminaire de Saint-Magloire, à Paris, en l'exhortant à cultiver l'éloquence de la chaire, et en se chargeant, disait-il, *de sa fortune*, que les vœux du jeune orateur bornaient à celle des Apôtres, c'est-à-dire au nécessaire le plus étroit, et à la simplicité la plus exemplaire.

Ses premiers sermons produisirent l'effet que ses supérieurs et le cardinal de Noailles avaient prévu. A peine commença-t-il à se montrer dans les églises de Paris, qu'il effaça presque tous ceux qui brillaient alors dans cette carrière. Il avait déclaré qu'*il ne prêcherait pas comme eux*, non par un sentiment présomptueux de sa supériorité, mais par l'idée, aussi juste que réfléchie, qu'il s'était faite de l'éloquence chrétienne. Il était persuadé que si le ministre de la parole divine se dégrade en annonçant d'une manière triviale des vérités communes, il manque aussi son but en croyant subjuguer, par des raisonnements profonds, des auditeurs qui pour la plupart ne sont guère à portée de le suivre; que si tous ceux qui l'écoutent n'ont pas le bonheur d'avoir des lumières, tous ont un cœur où le prédicateur doit aller chercher ses armes; qu'il faut dans la chaire montrer l'homme à lui-même, moins pour le révolter par l'horreur du portrait, que pour l'affliger par la ressemblance; et qu'enfin, s'il est quelquefois utile de l'effrayer et de le troubler, il l'est encore plus de faire couler ces larmes douces, bien plus efficaces que celles du désespoir.

Tel fut le plan que Massillon se proposa, et qu'il remplit en homme qui l'avait conçu, c'est-à-dire en homme supérieur. Il excelle dans la partie de l'orateur qui seule peut tenir lieu de toutes les autres, dans cette éloquence qui va droit à l'âme, mais qui l'agite sans la renverser, qui la consterne sans la flétrir, et qui la pénètre sans la déchirer. Il va chercher au fond du cœur ces replis cachés où les passions s'enveloppent, ces sophismes secrets dont elles savent si bien s'aider pour nous aveugler et nous séduire. Pour combattre et détruire ces sophismes, il lui suffit presque de les développer; mais il les développe avec une onction si affectueuse et si tendre qu'il subjugue moins qu'il n'entraîne, et qu'en nous offrant même la peinture de nos vices il sait encore nous attacher et nous plaire. Sa diction, toujours facile, élégante et pure, est partout de cette simplicité noble sans laquelle il n'y a ni bon goût ni véritable éloquence; simplicité qui, étant réunie dans Massillon à l'harmonie la plus séduisante et la plus douce, en emprunte encore des grâces nouvelles; et, ce qui met le comble au charme que fait éprouver ce style enchanteur, on sent que tant de beautés ont coulé de source, et n'ont rien coûté à celui qui les a produites. Il lui échappe même quelquefois, soit dans les expressions, soit dans les tours, soit dans la mélodie si touchante de son style, des négligences qu'on peut appeler heureuses, parce qu'elles achèvent de faire disparaître non-seulement l'empreinte, mais jusqu'au soupçon du travail. C'est par cet abandon de lui-même que Massillon se faisait autant d'amis que d'auditeurs; il savait que plus un orateur paraît occupé d'enlever l'admiration, moins ceux qui l'écoutent sont disposés à l'accorder, et que cette ambition est l'écueil de

tant de prédicateurs, qui chargés, si on peut s'exprimer ainsi, des intérêts de Dieu même, veulent y mêler les intérêts si minces de leur vanité. Massillon pensait au contraire que c'est un plaisir bien vide *d'avoir affaire*, suivant l'expression de Montaigne, *à des gens qui nous admirent toujours et fassent place*, surtout dans ces moments où il est si doux de s'oublier soi-même pour ne s'occuper que des êtres faibles et malheureux qu'on doit instruire et consoler. Il comparait l'éloquence étudiée des prédicateurs profanes à ces fleurs dont les moissons se trouvent si souvent étouffées, et qui, très-agréables à la vue, sont très-nuisibles à la récolte.

On s'étonnait comment un homme voué par état à la retraite pouvait connaître assez bien le monde pour faire des peintures si vraies des passions, et surtout de l'amour-propre. *C'est en me sondant moi-même*, disait-il avec candeur, *que j'ai appris à tracer ces peintures.* Il le prouva d'une manière aussi énergique qu'ingénue, par l'aveu qu'il fit à un de ses confrères qui le félicitait sur le succès de ses sermons. *Le diable*, répondit-il, *me l'a déjà dit plus éloquemment que vous.*

Massillon tirait un autre avantage de cette éloquence de l'âme, dont il faisait un si heureux usage. Comme il parlait la langue de tous les états en parlant au cœur de l'homme, tous les états couraient à ses sermons; les incrédules même voulaient l'entendre; ils trouvaient souvent l'instruction où ils n'étaient allés chercher que l'amusement, et revenaient quelquefois convertis, lorsqu'ils n'avaient cru sortir qu'en accordant ou en refusant leurs éloges. C'est que Massillon savait descendre pour eux au seul langage qu'ils voulussent écouter, à celui d'une philosophie purement humaine en apparence, mais qui, trouvant ouvertes toutes les portes de leur âme, préparait les voies à l'orateur pour s'approcher d'eux sans effort et sans résistance, et pour s'en rendre vainqueur avant même de les avoir combattus.

Son action était parfaitement assortie au genre d'éloquence qu'il avait embrassé. Au moment où il entrait en chaire, il paraissait vivement pénétré des grandes vérités qu'il allait dire; les yeux baissés, l'air modeste et recueilli, sans mouvements violents et presque sans gestes, mais animant tout par une voix touchante et sensible, il répandait dans son auditoire le sentiment religieux que son extérieur annonçait; il se faisait écouter avec ce silence profond qui loue encore mieux l'éloquence que les applaudissements les plus tumultueux. Sur la réputation seule de sa déclamation, le célèbre Baron voulut assister à un de ses discours; et s'adressant au sortir du sermon à un ami qui l'accompagnait : *Voilà*, dit-il, *un orateur, et nous ne sommes que des comédiens.*

Bientôt la cour désira de l'entendre, ou plutôt de le juger. Il parut, sans orgueil comme sans crainte, sur ce grand et dangereux théâtre; son début y fut des plus brillants, et l'exorde du premier discours[1] qu'il y prononça est un des chefs-d'œuvre de l'éloquence moderne. Louis XIV était alors au comble de sa puissance et de sa gloire, vainqueur et admiré de toute l'Europe, adoré de ses sujets, enivré d'encens et rassasié d'hommages. Massillon prit pour texte le passage de l'Ecriture qui semblait le moins fait pour un tel prince : *Bienheureux ceux qui pleurent*, et sut tirer de ce texte un éloge d'autant plus neuf, plus adroit et plus flatteur, qu'il parut dicté par l'Evangile même, et tel qu'un Apôtre l'aurait pu faire : « Sire, dit-il au roi, si le « monde parlait ici à Votre Majesté, il ne lui dirait « pas : *Bienheureux ceux qui pleurent!* Heureux, « vous dirait-il, ce prince qui n'a jamais combattu « que pour vaincre ; qui a rempli l'univers de son « nom ; qui dans le cours d'un règne long et flo- « rissant, jouit avec éclat de tout ce que les « hommes admirent, de la grandeur de ses con- « quêtes, de l'amour de ses peuples, de l'estime de « ses ennemis, de la sagesse de ses lois!.... Mais, « Sire, l'Evangile ne parle pas comme le monde. » L'auditoire de Versailles, tout accoutumé qu'il était aux Bossuet et aux Bourdaloue, ne l'était pas à une éloquence tout à la fois si fine et si noble; aussi excita-t-elle dans l'assemblée, malgré la gravité du lieu, un mouvement involontaire d'admiration. Il ne manquait à ce morceau, pour en rendre l'impression plus touchante encore, que d'avoir été prononcé au milieu des malheurs qui suivirent nos triomphes, et lorsque le monarque, qui pendant cinquante années n'avait eu que des succès, ne répandait plus que des larmes. Si jamais Louis XIV a entendu un exorde plus éloquent, c'est peut-être celui d'un religieux missionnaire qui, paraissant pour la première fois devant lui, commença ainsi son discours : *Sire, je ne ferai point de compliment à Votre Majesté, je n'en ai point trouvé dans l'Evangile.*

La vérité, même lorsqu'elle parle au nom de Dieu, doit se contenter de frapper à la porte des rois et ne doit jamais la briser. Massillon, persuadé

[1] Ce fut, comme nous le verrons, le jour de la Toussaint 1699, aux vêpres, que Massillon prononça son magnifique sermon sur le *Bonheur des Justes*. « Le 1er novembre, dit la *Gazette*, l'après-dîner, Sa Majesté entendit la prédication du P. Massillon, prêtre de l'Oratoire. »

de cette maxime, n'imita point quelques-uns de ses prédécesseurs qui, soit pour déployer leur zèle, soit pour le faire remarquer, avaient prêché la morale chrétienne dans le séjour du vice avec une dureté capable de la rendre odieuse et d'exposer la religion au ressentiment de l'autorité orgueilleuse et offensée. Notre orateur fut toujours ferme, mais toujours respectueux, en annonçant à son souverain les volontés de Celui qui juge les rois: il remplit la mesure de son ministère, mais il ne la passa jamais; et le monarque, qui aurait pu sortir de sa chapelle mécontent de la liberté de quelques autres prédicateurs, ne sortit jamais des sermons de Massillon que *mécontent de lui-même*. C'est ce que le prince eut le courage de dire en propres termes à l'orateur; éloge le plus grand qu'il pût lui donner, mais que tant d'autres, avant et depuis Massillon, n'ont pas même désiré d'obtenir, plus jaloux de renvoyer des juges satisfaits que des pécheurs convertis.

Des succès si multipliés et si éclatants eurent leur effet ordinaire; ils firent à Massillon des ennemis implacables, surtout parmi ceux qui se regardaient comme ses rivaux, et qui, voulant que la parole divine ne fût annoncée que par eux, se croyaient apparemment dispensés de prêcher d'exemple contre l'envie. Leur ressource était de fermer la bouche, s'il était possible, à un concurrent si redoutable; mais ils n'y pouvaient réussir qu'en accusant sa doctrine; et sur ce point délicat, Massillon ne laissait pas même de prétexte à leurs dispositions charitables. Il était à la vérité membre d'une congrégation dont les opinions étaient alors fort attaquées; plusieurs de ses confrères avaient été, par ce pieux motif, adroitement écartés de la chaire de Versailles. Mais les sentiments de Massillon, exposés chaque jour à la critique d'une cour attentive et scrupuleuse, n'offraient pas même le nuage le plus léger aux yeux clairvoyants de la haine; et son orthodoxie irréprochable était le désespoir de ses ennemis. Déjà l'Eglise et la nation le nommaient à l'épiscopat; l'envie, presque toujours aveugle sur ses vrais intérêts, aurait pu, avec une politique plus raffinée, envisager cette dignité comme un honnête moyen d'enfouir les talents de Massillon en le reléguant à cent lieues de Paris et de la cour; elle ne porta pas si loin sa dangereuse pénétration, et ne vit dans l'épiscopat qu'une récompense brillante dont il lui importait de priver l'orateur qui en était digne. Elle fit pour y réussir un dernier effort, et jouit du triste avantage d'obtenir au moins un succès passager; elle calomnia les mœurs de Massillon, et trouva facilement, suivant l'usage, des oreilles prêtes à l'entendre, et des âmes prêtes à croire. Le souverain même, tant le mensonge est habile à s'insinuer auprès des monarques les plus justes, fut, sinon convaincu, au moins ébranlé; et ce même prince, qui avait dit à Massillon *qu'il voulait l'entendre tous les deux ans*, sembla craindre de donner à une autre église l'orateur qu'il s'était réservé pour lui.

Louis XIV mourut; et le régent, qui honorait les talents de Massillon et qui méprisait ses ennemis, le nomma à l'évêché de Clermont; il voulut de plus que la cour l'entendît encore une fois, et l'engagea à prêcher un carême devant le roi, alors âgé de neuf ans.

Ces sermons, composés en moins de trois mois, sont connus sous le nom de *Petit Carême*. C'est peut-être, sinon le chef-d'œuvre, au moins le vrai modèle de l'éloquence de la chaire. Les grands sermons du même orateur peuvent avoir plus de mouvement et de véhémence; l'éloquence du *Petit Carême* est plus insinuante et plus sensible; et le charme qui en résulte augmente encore par l'intérêt du sujet, par le prix inestimable de ces leçons simples et touchantes, qui, destinées à pénétrer avec autant de douceur que de force dans le cœur d'un monarque enfant, semblent préparer le bonheur de plusieurs millions d'hommes, en annonçant au jeune prince qui doit régner sur eux tout ce qu'ils ont droit d'en attendre. C'est là que l'orateur met sous les yeux des souverains les écueils et les malheurs du rang suprême; la vérité fuyant les trônes et se cachant pour les princes mêmes qui la cherchent; la confiance présomptueuse que peuvent leur inspirer les louanges même les plus justes; le danger presque égal pour eux de la faiblesse qui n'a point d'avis et de l'orgueil qui n'écoute que le sien; le funeste pouvoir de leurs vices pour corrompre, avilir et perdre toute une nation; la détestable gloire des princes conquérants, si cruellement achetée par tant de sang et tant de larmes; l'Etre suprême enfin, placé entre les rois oppresseurs et les peuples opprimés, pour effrayer les rois et venger les peuples. Tel est l'objet de ce *Petit Carême*, digne d'être appris par tous les enfants destinés à régner, et d'être médité par tous les hommes chargés de gouverner le monde. Quelques censeurs sévères ont néanmoins reproché à ces excellents discours un peu d'uniformité et de monotonie. Ils n'offrent guère, dit-on, qu'une vérité à laquelle l'orateur s'attache et revient toujours, la bienfaisance et la bonté que les grands et les puissants du siècle doivent aux

petits et aux faibles, à ces hommes que la nature a créés leurs semblables, que l'humanité leur a donnés pour frères, et que le sort a fait naître malheureux. Mais sans examiner la justice de ce reproche, cette vérité est si consolante pour tant d'hommes qui gémissent et qui souffrent, si précieuse dans l'institution d'un jeune roi, si nécessaire surtout à faire entendre aux oreilles endurcies des courtisans qui l'environnent, que l'humanité doit bénir l'orateur qui en a plaidé la cause avec tant de persévérance et d'intérêt. Des enfants peuvent-ils se plaindre qu'on parle trop longtemps à leur père du besoin qu'ils ont de lui, et du devoir que la nature lui fait de les aimer?

La même année où furent prononcés ces discours, Massillon entra dans l'Académie française [1]. L'abbé Fleury, qui le reçut en qualité de directeur, lui donna, entre autres éloges, celui d'avoir su se mettre à la portée du jeune roi dans les instructions qu'il lui avait destinées. *Il semble*, lui dit-il, *que vous ayez voulu imiter le Prophète, qui pour ressusciter le fils de la Sunamite, se rapetissa, pour ainsi dire, en mettant sa bouche sur la bouche, ses yeux sur les yeux, et ses mains sur les mains de l'enfant, et qui après l'avoir ainsi réchauffé, le rendit à sa mère plein de vie.*

Ce même discours du directeur offre un second trait, aussi édifiant que remarquable. Massillon venait d'être sacré évêque; aucune place à la cour, aucune affaire, aucun prétexte enfin ne pouvait le retenir loin de son troupeau. L'abbé Fleury, observateur inexorable des canons, ne vit, en recevant son nouveau confrère, que les devoirs rigoureux que l'épiscopat lui imposait; les devoirs de l'académicien disparurent entièrement à ses yeux; loin d'inviter le récipiendaire à l'assiduité, il ne l'exhorta qu'à une absence éternelle; et, ce qui rendait le conseil plus sévère encore, il le revêtit de la forme obligeante des regrets les plus fortement exprimés: *Nous prévoyons avec douleur*, lui dit-il, *que nous allons vous perdre pour jamais, et que la loi indispensable de la résidence va vous enlever sans retour à nos assemblées; nous ne pouvons plus espérer de vous voir que dans les moments où quelque affaire fâcheuse vous arrachera malgré vous à votre Eglise.*

Ce conseil fut d'autant plus efficace que celui qui le recevait se l'était déjà donné lui-même. Il partit pour Clermont, et n'en revint plus que pour des causes indispensables et par conséquent très-rares. Il donna tous ses soins au peuple heureux que la Providence lui avait confié. Il ne crut pas que l'épiscopat, qu'il avait mérité par ses succès dans la chaire, fût pour lui une dispense d'y monter encore, et que pour avoir été récompensé il dût cesser d'être utile. Il consacrait avec tendresse à l'instruction des pauvres ces mêmes talents tant de fois accueillis par les grands de la terre, et préférait aux bruyants éloges des courtisans l'attention simple et recueillie d'un auditoire moins brillant et plus docile. Les plus éloquents peut-être de ses sermons sont les conférences qu'il faisait à ses curés. Il leur prêchait les vertus dont ils trouvaient en lui l'exemple [1], le désintéressement, la simplicité, l'oubli de soi-même, l'ardeur active et prudente d'un zèle éclairé, bien différente de ce fanatisme qui ne prouve que l'aveuglement du zèle et qui en rend même la sincérité très-douteuse. Une sage modération était en effet son caractère dominant. Il se plaisait à rassembler à sa maison de campagne des oratoriens et des jésuites; il les accoutumait à se supporter mutuellement et presque à s'aimer; il les faisait jouer ensemble aux échecs, et les exhortait à ne se faire jamais de guerre plus sérieuse. L'esprit de conciliation dont sa conduite était la preuve, et sa manière de penser bien connue sur le scandale de toutes les querelles théologiques, fit désirer au gouvernement qu'il essayât de rapprocher le cardinal de Noailles de ceux qui accusaient la doctrine de ce pieux archevêque; mais l'impartialité qu'il montra dans cette négociation produisit son effet naturel, celui de mécontenter les deux partis. En vain il leur représenta que des hommes destinés par état à prêcher l'Evangile à leurs frères ne devaient pas commencer par en violer un des principaux préceptes, celui de l'union et de la paix; que leurs divisions, déjà si fâcheuses, sur l'amour de Dieu, ne les dispensaient pas de l'amour du prochain; que ces disputes étaient à la fois et pour les faibles un sujet de scandale, et pour les incrédules un sujet de triomphe, peu réel à la vérité, mais toujours affligeant par l'avantage apparent qu'ils en tirent; ces sages remontrances furent sans effet, et il apprit par sa propre expérience qu'il est souvent moins difficile de ramener des mécréants que de concilier ceux qui auraient tant d'intérêt de se réunir pour les confondre.

Vivement pénétré des vraies obligations de son état, Massillon remplit surtout le premier devoir d'un évêque, celui qui le fait chérir et respecter de

[1] Il fut reçu le 23 février 1719, à la place de l'abbé de Louvois, son constant ami.

[1] Massillon fut, en effet, un des évêques les plus zélés, les plus réguliers et les plus dévoués de son temps. Sa charité fut inépuisable, et il remplit assidûment les difficiles et austères devoirs d'un bon pasteur.

l'incrédulité même, le devoir ou plutôt le plaisir si doux de l'humanité et de la bienfaisance. Il réduisit à des sommes très-modiques ses droits épiscopaux qu'il aurait entièrement abolis s'il n'avait cru devoir respecter le patrimoine de ses successeurs, c'est-à-dire leur laisser de bonnes actions à faire. Il fit porter en deux ans vingt mille livres à l'Hôtel-Dieu de Clermont. Tout son revenu appartint aux pauvres. Son diocèse en conserve le souvenir après plus de trente années, et sa mémoire y est honorée tous les jours de la plus éloquente oraison funèbre, des larmes de cent mille malheureux.

Il avait joui, dès son vivant, de cette oraison funèbre qu'il ne peut plus entendre. Dès qu'il paraissait dans les rues de Clermont, le peuple se prosternait autour de lui en criant : *Vive notre père!* Aussi ce vertueux prélat disait-il souvent que ses confrères ne sentaient pas assez quel degré de considération et d'autorité ils pouvaient tirer de leur état; que ce n'était ni par le faste, ni par une dévotion minutieuse, encore moins par les grimaces et les intrigues de l'hypocrisie, qu'ils pouvaient se rendre chers à l'humanité et redoutables à ceux qui l'oppriment, mais par ces vertus dont le cœur du peuple est le juge, et qui dans un ministre de la vraie religion retracent à tous les yeux l'Etre juste et bienfaisant dont il est l'image.

Parmi les aumônes immenses qu'il a faites, il en est qu'il a cachées avec le plus grand soin, non-seulement pour ménager la délicatesse des particuliers malheureux qui les recevaient, mais pour épargner quelquefois à des communautés entières le sentiment, même le plus mal fondé, d'inquiétude et de crainte, que ces aumônes pouvaient leur causer. Un couvent nombreux de religieuses était sans pain depuis plusieurs jours; elles étaient résolues de périr plutôt que d'avouer cette affreuse misère, dans la crainte qu'on ne supprimât leur maison, à laquelle elles étaient bien plus attachées qu'à leur vie. L'évêque de Clermont apprit en même temps et leur indigence extrême et le motif de leur silence. Pressé de leur donner des secours, craignit de les alarmer en paraissant instruit de leur état; il envoya secrètement à ces religieuses une somme très-considérable, qui assurait leur subsistance, jusqu'à ce qu'il eût trouvé moyen d'y pourvoir par d'autres ressources; et ce ne fut qu'après la mort de Massillon qu'elles connurent le bienfaiteur à qui elles étaient si redevables.

Non-seulement il prodiguait sa fortune aux indigents; il les assistait encore, avec autant de zèle que de succès de son crédit et de sa plume. Témoin, dans ses visites diocésaines, de la misère sous laquelle gémissaient les habitants de la campagne, et son revenu ne suffisant pas pour donner du pain à tant d'infortunés qui lui en demandaient, il écrivit à la cour en leur faveur; et par la peinture énergique et touchante qu'il faisait de leurs besoins, il obtenait, ou des secours pour eux, ou des diminutions considérables sur les impôts. On assure que ses lettres sur cet objet intéressant sont des chefs-d'œuvre d'éloquence et de pathétique, supérieurs encore aux plus touchants de ses sermons : et quels mouvements en effet ne devait pas inspirer à cette âme vertueuse et compatissante le spectacle de l'humanité souffrante et opprimée?

Plus il respectait sincèrement la religion, plus il avait de mépris pour les superstitions qui la dégradent, et de zèle pour les détruire. Il abolit, non sans peine, des processions très-anciennes et très-indécentes, que la barbarie des siècles d'ignorance avait établies dans son diocèse, qui travestissaient le culte divin en une mascarade scandaleuse, et auxquelles les habitants de Clermont couraient en foule, les uns par une dévotion stupide, les autres pour tourner cette farce religieuse en ridicule. Les curés de la ville, craignant la fureur du peuple, d'autant plus attaché à ces pieuses comédies qu'elles sont plus absurdes n'osaient publier le mandement qui défendait ces processions. Massillon monta en chaire, publia son mandement lui-même, se fit écouter d'un auditoire tumultueux qui aurait insulté tout autre prédicateur, et jouit par cette victoire du fruit de sa bienfaisance et de sa vertu.

Il mourut comme était mort Fénelon, et comme tout évêque doit mourir, sans argent et sans dettes. Ce fut le 28 septembre 1742[1], que l'Eglise, l'éloquence et l'humanité, firent cette perte irréparable[2].

Un événement assez récent, et bien fait pour toucher les cœurs sensibles, prouve combien la mémoire de Massillon est précieuse, non-seulement aux indigents dont il a essuyé les larmes, mais à tous ceux qui l'ont connu. Il y a quelques années qu'un voyageur, qui se trouvait à Clermont, désira de voir la maison de campagne où le

[1] A Beauregard, vers dix heures du soir.

[2] Massillon, avons-nous déjà dit, laissa aux pauvres la plus grande partie de ce qu'il possédait. « Je nomme et institue, dit-il dans son testament dont l'original se conserve aux archives de Clermont, je nomme et institue pour me succéder dans tous mes autres biens qui se trouveront m'appartenir au jour de mon décès, mes héritiers universels, les pauvres du grand Hôtel-Dieu de cette ville de Clermont... Tous ces biens, appartenant en effet aux pauvres et à l'Eglise, nous leur rendons ce qui est à eux. »

prélat passait la plus grande partie de l'année. Il s'adressa à un ancien grand-vicaire qui, depuis la mort de l'évêque, n'avait pas eu la force de retourner à cette maison de campagne, où il ne devait plus retrouver celui qui l'habitait. Le grand-vicaire consentit néanmoins à satisfaire le désir du voyageur, malgré la douleur profonde qu'il se préparait en allant revoir des lieux si tristement chers à son souvenir. Ils partirent donc ensemble, et le grand-vicaire montra tout à l'étranger. *Voilà*, lui disait-il les larmes aux yeux, *l'allée où ce digne prélat se promenait avec nous... Voilà le berceau où il se reposait en faisant quelques lectures... Voilà le jardin qu'il cultivait de ses propres mains.....* Ils entrèrent ensuite dans la maison; et quand ils furent arrivés à la chambre où Massillon avait rendu les derniers soupirs : *Voilà*, dit le grand-vicaire, *l'endroit où nous l'avons perdu*, et il s'évanouit en prononçant ces mots. La cendre de Titus et de Marc-Aurèle eût envié un pareil hommage.

On a aussi souvent comparé Massillon à Bourdaloue, qu'on a comparé Cicéron à Démosthène, ou Racine à Corneille : ces sortes de parallèles, féconde matière d'antithèses, prouvent seulement qu'on a plus ou moins le talent d'en faire. Nous nous interdirons sans regret ces lieux communs, et nous nous bornerons à une seule réflexion. Lorsque Bourdaloue parut, la chaire était encore barbare, disputant, comme le dit Massillon lui-même, ou de bouffonnerie avec le théâtre, ou de sécheresse avec l'école. L'orateur jésuite fit le premier parler à la religion un langage digne d'elle; il fut solide, vrai, et surtout d'une logique sévère et pressante. Si celui qui entre le premier dans une carrière a bien des épines à arracher, il jouit aussi d'un grand avantage, c'est que les pas qu'il y fait sont plus marqués, et dès lors plus célébrés que ceux de tous ses successeurs. Le public, accoutumé à voir régner longtemps Bourdaloue, qui avait été le premier objet de son culte, est demeuré longtemps persuadé qu'il ne pouvait avoir de rival, surtout lorsque Massillon vivait, et que Bourdaloue, du fond de son tombeau, n'entendait plus le cri de la multitude en sa faveur. Enfin la mort qui amène la justice à sa suite, a mis les deux orateurs à leur place; et l'envie, qui avait ôté à Massillon la sienne, peut la lui rendre maintenant sans avoir à craindre qu'il en jouisse. Nous nous abstiendrons pourtant de lui donner une prééminence que des juges graves lui contesteraient : la plus grande gloire de Bourdaloue est que la supériorité de Massillon soit encore disputée; mais si elle pouvait être décidée en comptant le nombre des lecteurs, Massillon aurait tout l'avantage; Bourdaloue n'est guère lu que des prédicateurs ou des âmes pieuses; son rival est dans les mains de tous ceux qui lisent; et il nous sera permis de dire ici, pour mettre le comble à son éloge, que le plus célèbre écrivain de notre nation et de notre siècle[1] fait des sermons de ce grand orateur une de ses lectures les plus assidues; que Massillon est pour lui le modèle des prosateurs, comme Racine est celui des poètes; et qu'il a toujours sur la même table le *Petit Carême* à côté d'*Athalie*.

Si l'on voulait cependant chercher entre ces deux orateurs illustres une espèce de parallèle, on pourrait dire avec un homme d'esprit que Bourdaloue étant plus raisonneur, et Massillon plus touchant, un sermon excellent à tous égards serait celui dont Bourdaloue aurait fait le premier point et Massillon le second. Peut-être un discours plus parfait encore serait celui où ils ne paraîtraient pas ainsi l'un après l'autre, mais où leurs talents fondus ensemble se pénétreraient pour ainsi dire mutuellement, et où le dialecticien serait en même temps pathétique et sensible[2].

Nous ne devons pas dissimuler qu'on accuse en général tous les sermons de notre éloquent académicien du même défaut que son *Petit Carême :* c'est de n'offrir souvent dans la même page qu'une même idée, variée il est vrai par toutes les richesses que l'expression peut fournir, mais qui, ne sauvant pas l'uniformité du fond, laissent un peu de lenteur dans la marche. On a fait la même critique de Sénèque, mais avec bien plus de justice. Sénèque, uniquement jaloux d'étonner son lecteur par la profusion d'esprit dont il l'accable, le fatigue d'autant plus qu'on sent qu'il s'est fatigué lui-même par un étalage si fastueux de ses richesses, et qu'il ne les montre avec tant de luxe qu'après les avoir ramassées avec effort : Massillon, toujours rempli du seul intérêt de son auditeur, semble ne lui présenter en plusieurs manières la vérité dont il veut le convaincre que par la crainte qu'il a de ne la pas graver assez fortement dans son âme; et non-seulement on lui pardonne ces douces et tendres redites, mais on lui fait gré du motif touchant qui les multiplie; on sent qu'elles partent d'un cœur qui éprouve le

[1] Voltaire vivait encore quand cet éloge a été lu à l'Académie. « Les sermons du P. Massillon, écrivait aussi Voltaire à d'Argental, sont un des plus agréables ouvrages que nous ayons dans notre langue. »

[2] D'Alembert est bien de son siècle en oubliant Bossuet, dont la haute éloquence, la parole enflammée, l'émotion profonde et efficace, n'ont aucun égal dans la chaire moderne, et qui permettent à la France de ne rien envier aux plus grands orateurs de l'antiquité.

plaisir d'aimer ses semblables, et dont la sensibilité vive et profonde a besoin de se répandre.

Il est étonnant que le clergé de France, qui possédait un orateur si éminent, ne l'ait pas nommé une seule fois pour prêcher dans ses assemblées; il ne le désira jamais, et laissa à des talents médiocres et ambitieux cette petite gloire dont il n'avait pas besoin. Il fut même choisi rarement pour être membre de l'assemblée, et consentait sans peine, disait-il, que les prélats moins attachés que lui à la résidence eussent recours à cet honnête moyen de s'en dispenser. L'indifférence que les confrères de l'évêque de Clermont paraissaient lui marquer, n'était ni projetée de leur part, ni même volontaire. C'était l'ouvrage obscur de quelques hommes en place, qui par des motifs dignes d'eux écartaient sourdement Massillon des yeux de la cour, non comme un sujet intrigant, car ils le connaissaient trop bien pour lui faire cette injure, mais comme un prélat illustre et respecté, dont la supériorité, vue de trop près, aurait pu jeter un éclat que les hommes puissants et bornés n'aiment en aucun genre. Quelle perte néanmoins pour un tel auditoire que celle d'un prédicateur tel que Massillon! Quel sujet de discours plus intéressant que d'avoir à parler aux princes de l'Eglise assemblés des augustes devoirs que leur dignité leur impose; des yeux de tout un peuple fixés sur eux, et des grands exemples qu'il en attend; du droit que la sainteté de leur caractère et surtout celle de leur vie peut leur donner pour faire entendre la vérité aux rois, et pour porter aux pieds du trône le cri si souvent repoussé de l'innocent et du pauvre! Croyait-on que Massillon fût indigne de traiter un si grand sujet, ou craignait-on plutôt qu'il ne le traitât avec trop d'éloquence?

Ce grand orateur prononça, soit avant que d'être évêque, soit depuis qu'il le fut devenu, quelques oraisons funèbres dont le mérite fut éclipsé par celui de ses sermons. S'il n'avait pas dans le caractère cette inflexibilité qui annonce la vérité avec rudesse, il avait cette candeur qui ne permet pas de la déguiser. A travers les louanges qu'il accorde dans ses discours, soit à la bienséance, soit même à la justice, le jugement secret qu'il porte au fond de son cœur sur celui qu'il est chargé de célébrer, échappe, sans qu'il y pense, à sa franchise naturelle, et surnage, pour ainsi dire, malgré lui; et l'on sent en le lisant qu'il est tel de ses héros dont il aurait fait plus volontiers l'histoire que l'éloge.

Il lui était arrivé une seule fois de manquer de mémoire en prêchant; trompé par le dégoût léger que cet accident lui donna, il pensait qu'il y aurait beaucoup plus d'avantage à lire les sermons qu'à les réciter. Nous osons n'être pas de son avis; la lecture forcerait l'orateur ou à se priver de ces grands mouvements qui sont l'âme de la chaire, ou à rendre ces mouvements ridicules en y donnant un air d'apprêt et d'exagération qui détruirait le naturel et la vérité. Massillon semble avoir senti lui-même que le mérite le plus propre à séduire dans un discours oratoire est qu'il paraisse débité sur-le-champ, et sans qu'aucune trace de préparation s'y laisse apercevoir; car lorsqu'on lui demandait quel était celui de ses sermons qu'il croyait le meilleur, il répondait : *celui que je sais le mieux.*

Quoique voué à l'éloquence chrétienne par goût et par devoir, il s'était quelquefois, par délassement, exercé sur d'autres objets : on assure qu'il a laissé une Vie manuscrite du *Corrége.* Il ne pouvait choisir pour sujet de ses éloges un peintre dont les talents fussent plus analogues aux siens : car il était, qu'on nous pardonne cette expression, le Corrège des orateurs. On peut ajouter que comme le Corrège s'était formé lui-même, en se traçant une nouvelle route après les Raphaël et les Titien, Massillon, qui s'était aussi ouvert dans la chaire une carrière nouvelle, aurait pu dire, en se comparant aux autres orateurs, ce que disait le Corrège en voyant les tableaux des autres artistes : *Et moi aussi, je suis peintre!*

L'Académie, qui l'a possédé si peu, n'a pas laissé de sentir vivement sa perte. Elle a du moins eu la consolation de le voir dignement remplacé; M. le duc de Nivernais a été son successeur [1].

[1] Le duc de Nivernais fut reçu le 4 février 1743, à la place de Massillon, par Languet de Gergy, archevêque de Sens, alors directeur de l'Académie. Le discours de M. de Nivernais fut extrêmement approuvé, dit le duc de Luynes dans ses *Mémoires.* Tome IV, page 405.

# VIE DE MASSILLON

## PAR LE P. BOUGEREL, DE L'ORATOIRE [1].

Jean-Baptiste Massillon naquit dans la ville d'Hyères, en Provence, le 24 de juin 1663, de François Massillon, notaire et d'Anne Marin. Il fit ses premières études à Marseille chez les prêtres de l'Oratoire et entra dans cette congrégation, à Aix, le 10 octobre 1681 [1]. Envoyé à Arles l'année d'après, il y étudia en théologie sous le père Quiqueran de Baujeu, qui a été ensuite évêque de Castres. Il s'y distingua et par la solidité et par la pénétration de son génie, et eut parmi ses condisciples le même rang qu'il a eu dans la suite parmi les prédicateurs [3]. Un homme de mérite, que Louis XIV envoyait dans le Languedoc prêcher la controverse, passant par Arles, s'arrêta quelques jours dans la maison de l'Oratoire : charmé du jeune Massillon, il eut de fréquentes conversations avec lui, et lui dit, en le quittant, qu'il *n'avait qu'a continuer comme il avait commencé, et qu'il deviendrait un des premiers hommes du royaume.* Des espérances aussi flatteuses ne furent pas vaines. Ce fut aux colléges de Pézenas et de Montbrison qu'il enseigna la grammaire, les humanités et la rhétorique d'une manière qui lui fit honneur. Le 17 août 1689, il écrivit au P. de Sainte-Marthe, général de l'Oratoire [4] : « Je considère, lui dit-il, que je ne suis « dans la congrégation que pour être utile ; et « comme mon talent et mon inclination m'éloi- « gnent de la chaire, j'ai cru qu'une philosophie « ou une théologie me conviendraient mieux. » Le mois de novembre de la même année, allant en Provence, il passa par Vienne où le Père Ville, supérieur du séminaire, l'arrêta, et le 13 du même mois il commença à y professer la théologie qu'il a enseignée jusqu'en 1696 exclusivement avec une grande réputation. Il avait été ordonné prêtre en 1692. Henri de Villars, archevêque de Vienne, étant mort, il prononça son oraison funèbre : elle fut écoutée avec des applaudissements extraordinaires, auxquels il ne s'attendait pas [1]. Il était le seul à ne pas connaître ses talents ; et vivement frappé de la difficulté de réussir dans le ministère de la chaire, il prit le parti de se retirer à Septfonds, où quelque temps après, instruit que le Père (François) Darcrès de la Tour, avait été élu le 14 juillet 1696, supérieur général de l'Oratoire, il lui écrivit et ce Père le fit revenir dans le sein de sa congrégation : il lui donna la maison de Lyon et lui conseilla de ne pas enfouir ses talents. Quelques mois après, appelé au séminaire de Saint-Magloire pour en être un des directeurs, il y fit des conférences si belles, si touchantes, si solides, qu'elles y attirèrent un nombre infini d'auditeurs. Il connut alors que le Seigneur bénissait son travail, et ne fit plus de difficulté de se préparer sérieusement à annoncer sa parole.

L'année 1698 il alla prêcher le carême à Montpellier ; on n'a pas encore oublié dans cette ville le grand succès qu'il y eut. Repassant par Lyon, il y fut arrêté pour faire l'oraison funèbre de Camille de Neuville de Villeroy, archevêque de cette ville et commandant du Lyonnais, du Beaujolais et du Forès, qui venait de mourir âgé de quatre-vingt-douze ans. Il remplit parfaitement l'attente du public.

Un plus grand théâtre lui était destiné, c'était Paris : il y fut appelé pour prêcher le carême de 1699, dans l'Eglise de l'Oratoire de la rue Saint-Honoré, où le Père (Jean-Joseph) Maure, venait de prêcher l'Avent avec un applaudissement extraor-

[1] Cette vie, par un contemporain, un confrère et un compatriote de Massillon, a paru huit ou neuf ans après la mort de l'évêque de Clermont. Elle est très-rare et se trouve seulement dans un petit recueil intitulé : *Mémoires pour servir à l'histoire de plusieurs hommes illustres de Provence* (sans nom d'auteur). Paris, 1752.

[2] Regist. de la maison de l'Ordre, d'Aix. — [3] Mém. particuliers. — [4] Lett. manusc. de Massillon au P. de sainte Marthe.

[1] Mém. particuliers.

dinaire. Comme celui-ci joignait à la bonté de ses sermons tous les agréments d'une déclamation noble et intéressante, il avait prévenu si fort les esprits en sa faveur que le P. Massillon eut besoin de tout son mérite pour réussir après lui, d'autant plus qu'il semblait n'avoir presque aucun des talents extérieurs qui préviennent favorablement les auditeurs.

« Il parut en chaire avec cet air simple, ce « maintien modeste, ces yeux humblement baissés, « ce geste négligé, ce ton affectueux, cette conte- « nance d'un homme pénétré, portant dans son « esprit les plus brillantes lumières, et dans le « cœur les mouvements les plus tendres. Il ne « tonnait point dans la chaire, il n'épouvantait « point l'auditeur par l'éclat de sa voix; il versait « dans les cœurs les sentiments qui attendrissent « et qui se manifestent par les larmes et par le « silence. Dès son troisième sermon il fut regardé « comme le premier prédicateur du royaume [1]. »

Le Père Maure et lui étaient nés tous les deux la même année en Provence, ils étaient entrés la même année dans l'Oratoire, et semblaient s'emparer des suffrages qui n'étaient dus qu'au Père Bourdaloue. On composa plusieurs parallèles d'eux, qui coururent tout le royaume. Je me contenterai seulemen de rapporter quelques traits qui caractérisent le Père Massillon.

« Il laisse, disait-on, les auditeurs dans l'in- « certitude de savoir ce qu'on doit admirer davan- « tage, ou le zèle de l'apôtre, ou la finesse de « l'orateur; on dirait que l'éloquence a des règles « particulières pour lui et des secrets réservés pour « son esprit; par un mot il exprime un sentiment, « par quelques sentiments il épuise un sujet; « soit qu'il cite ou qu'il invente, soit qu'il établisse « des principes ou qu'il tire des conséquences; « soit qu'il se jette dans la morale ou qu'il re- « vienne aux points de doctrine, on trouve ses « réflexions solides, ses raisonnements fins, ses « preuves complètes: tout chez lui coule de source; « sa présence persuade ce qu'il va dire, et ce qu'il « dit achève de convaincre [2]. »

Sa réputation parvint bientôt à la cour. Louis XIV voulut l'entendre l'Avent de la même année 1699. Il commença par un compliment le jour de la Toussaint, qui enleva tout le monde. « De tous « les compliments que j'ai vus, dit un fameux « critique [3], je n'en connais point de plus judi- « cieux et de plus décent: l'orateur loue sans « paraître louer; il intéresse la religion du mo- « narque plutôt que sa modestie, il ne lui rappelle « toute sa gloire que pour lui en montrer les « écueils; enfin il lui fait sentir qu'il est mal- « heureux d'être aussi grand aux yeux du monde, « d'en être aussi estimé, aussi admiré. Voilà, « ajoute-t-il, de l'éloquence: quand nous loue- « rons ainsi, les étrangers ne reprocheront plus « aux Français d'être de vils flatteurs. »

Le Père Massillon parut à la cour comme un prophète, il s'ouvrit un chemin tout nouveau sans autre guide que lui-même, attaqua le cœur de l'homme par tous les endroits, en développa les plis et les replis, démasqua les ruses et les artifices de l'amour-propre, en montra les misères et la fausseté; il toucha, il remua, il attendrit: on se reconnaissait dans les peintures vives qu'il faisait; on se retirait en silence, l'air pensif, les yeux baissés.

Louis XIV lui dit: « Mon Père, j'ai entendu plusieurs grands orateurs dans ma chapelle, j'en ai été fort content; pour vous, toutes les fois que je vous entends, je suis très-mécontent de moi-même. » Eloge parfait, dit l'éditeur de ses sermons, qui honore également le goût et la piété du monarque et le talent du prédicateur [1].

Aussi les conversions qu'il opéra par son ministère furent-elles en très-grand nombre On se mettait sous sa direction; et les biens qu'il fit au tribunal de la pénitence pendant quelques temps, furent si considérables et si publics, que je pourrais en citer plusieurs exemples: je me réduis à deux. Le premier est de celui de François-Toussaint-Forbin de Janson connu sous le nom de comte de Rosemberg [2]. Cet homme, devenu célèbre par ses malheurs, blessé très-dangereusement à la bataille de la Marsailles, avait promis à Dieu de se faire religieux de la Trappe, s'il échappait: il avait même réitéré sa promesse et Dieu l'avait exaucé, mais il oublia bientôt son vœu, s'arrêta longtemps à Lyon et revint à Paris, ne pensant plus qu'à jouir des aises de la vie. Mais le moment fixé par la Providence arriva; Dieu se servit d'une douleur d'entrailles fort vive et fort aiguë, pour le faire rentrer dans lui-même. Il fit aussitôt appeler le Père Massillon, se confessa à lui, lui découvrit la promesse qu'il avait faite. Le Père Massillon lui dit que c'était un vrai engagement contracté avec Dieu; mais pour ne pas l'effaroucher, il exigea qu'il allât seulement à la Trappe implorer les lumières nécessaires pour connaître la volonté de Dieu. Le comte fut alarmé; le Père Massillon le raffermit par des discours pleins de charité et lui donna des règles pour sa conduite, remettant à examiner dans la suite sa promesse. Il lui mit en main les œuvres de M. l'abbé de la Trappe; mais Dieu vint tellement à son secours que l'idée de la Trappe ne l'inquiéta plus; au contraire, il résolut de quitter le monde afin de marcher avec assurance dans les voies du salut, et se disposa à aller consommer son sacrifice. Il mena un jour le marquis de Janson, son frère, chez le Père Massillon: ce Père lui communiqua la dernière résolution du comte de Rosemberg. Il partit pour la Trappe, où il fut, sous le nom de frère Arsène, le modèle de toutes les vertus,

[1] Lang. Disc. à l'Académie française. — [2] Recueil de pièces fugit. imp. en 1704. — [3] Jug. sur quelques ouvrages nouveaux, t. v, p. 165.

[1] Préface de l'édition de ses sermons de 1745. — [2] Davia della vita di Fra Arsenio.

et finit sa vie à Buonsolazzo en Toscane, en odeur de sainteté, le 21 juin 1710.

Le second est François-Arnaud de Courville, alors colonel réformé: il joignait à la physionomie la plus gracieuse tout ce qui peut faire aimer et estimer une personne. Touché des grandes vérités que le P. Massillon prêchait, il vint se jeter à ses pieds, et y faire un aveu sincère de ses fautes. Le P. Massillon le trouvant si bien disposé n'eut pas de peine à le soumettre au joug du Seigneur; de sorte qu'il a vécu jusqu'au dernier moment de sa vie dans la pratique la plus exacte et la plus édifiante de toutes les vertus. Il continua le service, mais en héros chrétien, aimé, estimé et respecté de tout le monde. Il fut blessé la veille de la bataille d'Almanza, et mourut de sa blessure peu de jours après; il était colonel du régiment du Maine et brigadier, et allait être fait maréchal de camp. Sa mort arriva dans sa quarante-sixième année, l'an 1707, en grande odeur de piété [1].

L'année 1704, le roi redemanda le P. Massillon pour prêcher le carême [2]. Il fut écouté comme la première fois. Après que Louis XIV lui eut témoigné, dans les termes les plus gracieux, son extrême satisfaction, il lui dit : « Je veux, mon Père, vous « entendre désormais de deux ans en deux ans. » Il prit alors la résolution de ne paraître à Versailles qu'avec des sermons nouveaux, mais ce projet n'eût pas de suite. Il ne discontinua pas de prêcher à Paris, ce qu'il a fait pendant près de vingt ans avec un succès toujours égal; rien n'était plus sensé que ses réflexions, plus efficace que ses instructions, plus engageant que ses exhortations, plus terrible que ses menaces, plus accablant que ses invectives [3]. La vivacité de son imagination (il n'y en eut jamais une aussi vive et aussi sage) ne prêtait à ses expressions que ce qu'il faut d'agrément pour satisfaire l'homme d'esprit sans que la multitude fut réduite à admirer ce qu'elle n'entendait pas; aussi son style, quoique toujours noble et majestueux, est simple, naturel et à la portée de tout le monde. Non-seulement on s'était accoutumé à son action, mais on convenait même qu'elle était très assortie à ses sermons [4].

Dans le temps qu'il annonçait la parole de Dieu avec un succès étonnant, François-Louis de Bourbon, prince de Conti, mourut; il fut chargé de faire l'oraison funèbre de ce grand prince. C'est l'unique de ces sortes de pièces qu'il ait données lui-même au public. Elle parut en 1709, in-4°. Elle fut extrêmement applaudie quand il la prononça à Saint-André-des-Arts, et fut ensuite vivement critiquée. Elle fut suivie, deux ans après, de celle de Monseigneur, premier Dauphin, et de celle de Louis XIV, en 1715.

Cependant le duc de Lorraine le demanda pour prêcher le carême à sa cour. On vit alors ce qui n'était pas encore arrivé, un prédicateur attirer des auditeurs de trente lieues à la ronde pour l'entendre [1]. Jamais prédicateur ne fut plus estimé et plus respecté. S. A. R. Madame la duchesse d'Orléans, mère du régent du royaume, en faisait un très-grand cas et ne l'appelait que son bon ami.

Cependant l'espoir et l'avidité du gain avaient obligé les copistes à mettre au jour, à Trévoux, en 1705, 4 volumes in-12 de ses prétendus sermons, et 6 les années suivantes. Le P. Massillon s'inscrivit en faux, et fit imprimer des lettres dans les journaux pour se plaindre. En effet, dans ces éditions on avait imprimé des sermons de M. Poncet, évêque d'Angers, du P. Bretonneau, jésuite, etc. L'extrême rapidité de sa prononciation n'avait pas permis aux copistes de l'atteindre et de le rendre fidèlement : « de sorte, dit l'éditeur « de 1745 [2], que, s'il y a quelque ressemblance « entre ces anciennes éditions et celle qu'il donne, « c'est celle qui se trouve entre un squelette et un « corps plein de suc et d'embonpoint, ou entre un « original de Michel-Ange et une copie imparfaite « de la main d'un apprenti sans talents. » Cependant ces sermons, quoique informes, furent courus et imprimés quatre ou cinq fois en peu de temps.

Un mérite aussi éclatant devait être récompensé : aussi S. A. R. M. le duc d'Orléans, régent du royaume, le nomma-t-il à l'évêché de Clermont en Auvergne, le 7 novembre 1717. Ce choix fut très-applaudi. Il le chargea ensuite de prêcher un carême devant Louis XV, qui n'avait encore que neuf ans. Il fallut composer des sermons exprès. On prétend qu'il alla s'enfermer dans la maison de campagne des prêtres de l'Oratoire [3], et que, dans six semaines, il eut achevé ce qu'on appelle son *Petit-Carême*. Quoiqu'il en soit, c'est là qu'il inventa, pour ainsi dire, un nouveau genre d'éloquence. Le style, l'instruction, tout fut proportionné à l'âge du jeune monarque. « Il s'appe- « tissait pour ainsi dire, sans cesser d'être instruc- « tif, d'être touchant et de consterner le courtisan [4]. » Ce Petit-Carême forme pour les princes et pour les courtisans un corps de sermons où tous les devoirs de leur état sont exposés avec une noblesse et un génie admirables; aussi fut-il si goûté et si applaudi que M. le maréchal de Villeroy le lui demanda avec instance de la part du prince, pour le faire imprimer, mais il ne l'a été qu'en 1745. Le P. Massillon fut ensuite sacré en présence du roi par M. André-Hercule de Fleury, ancien évêque de Fréjus et précepteur de ce prince, et par MM. de Tressan et de Caumartin, évêques de Nantes et de Vannes.

Le 21 février 1719, il fut reçu à l'Académie française, à la place de M. l'abbé de Louvois : il y fit

[1] La Rivière, *Vie de M. de Courville.*
[2] Préface de l'édition de ses sermons de 1745.
[3] Jugement sur quelques ouvrages.
[4] Préf. ut sup.

[1] Mém. particuliers. — [2] Préf. de ses sermons. — [3] Préf. ut sup. — [4] Lang. Discours à l'Académie française.

voir, par son remerciement, que rien ne lui était étranger et qu'il lui était aussi facile d'exceller dans le genre académique que dans celui de la chaire. On ne sut qu'admirer davantage, ou de la beauté de son esprit, ou des grâces de son style, ou de la délicatesse de ses pensées.

Il se rendit ensuite à son diocèse où il fit son entrée publique l'année 1721. Occupé à mettre tout en ordre, il fut obligé de revenir à Paris à la mort de S. A. R. Madame la duchesse d'Orléans, pour prononcer son oraison funèbre à Saint-Denis. Il ne se fut pas plutôt acquitté de ce dernier devoir, qu'il retourna dans son diocèse, d'où il n'est plus sorti.

En y entrant, une des principales choses à laquelle il s'appliqua davantage fut d'y conserver la paix, ce qui était très-difficile, car elle n'était presque dans aucun diocèse. Il y tint si bien la main qu'il en vint à bout, et, pendant son épiscopat, elle ne fut point troublée. Il eut une attention toute particulière à son greffe, on y avait établi des droits exorbitants sur toutes les expéditions, qui étaient regardés comme de vrais impôts établis sur son clergé et qui faisaient gémir tout le monde. Il ne consulta pas ses intérêts particuliers, mais le soulagement de ses ecclésiastiques, et réduisit ses droits à des sommes si modiques qu'on n'eut qu'à se louer de sa modération.

En 1727, il écrivit au P. Maure une lettre que j'aurais rapportée ici si j'avais pu en recouvrer une copie. Je me souviens seulement que le prélat lui disait[1] : « Nous nous avançons tous les « jours vers l'éternité; votre sort est infiniment « préférable au mien; vous paraîtrez devant Dieu « avec une sainte confiance; vous lui présenterez « des croix, des afflictions, des maladies; pour « moi, je ne pourrai lui offrir que de vains titres, « que des dignités, etc. » Il lui demandait ensuite le secours de ses prières.

On a remarqué depuis ce temps-là, dans sa conduite, un renouvellement d'attention pour tout ce qui regardait l'accomplissement de ses devoirs, dont il ne s'est point départi.

Le diocèse de Clermont est d'une très-grande étendue et situé dans les montagnes[2] : depuis plus de cinquante ans on n'en avait pas fait la visite; on ne se souvenait pas même dans bien des endroits d'avoir vu d'évêque. Il ne se rebuta pas par les difficultés, il l'entreprit et en fit toutes les années une partie. Il s'y conduisit en vrai pasteur qui aime le bien et le bon ordre; il y répandit des aumônes considérables, il instruisit les pauvres avec cette éloquence qu'il savait employer dans l'occasion. Toutes les années il tenait son synode où il parlait à ses curés comme un véritable évêque qui n'est occupé et ne pense qu'au salut de ses ouailles. Il faisait très-souvent des retraites pour ses curés dans son séminaire et leur prêchait avec un zèle admirable.

[1] Lettre du P. Massillon. — [2] Mém. envoyés de Clermont.

Parmi toutes les vertus qu'il a pratiquées, celle qu'on a remarquée le plus c'était sa charité pour les pauvres : il était à la tête des bonnes œuvres de son diocèse; il distribuait partout des aumônes abondantes, et l'on pouvait toujours compter sur lui. Comme un véritable père il prenait dans les occasions les intérêts de ses diocésains. J'ai actuellement sous les yeux une lettre qu'il écrivit à M. le cardinal Fleury, le 1er novembre 1737, où il expose le triste état où étaient réduits non-seulement ses diocésains, mais encore tous les peuples d'Auvergne. J'ignore quel en fut le succès, mais, ce que je sais, c'est qu'elle est une preuve authentique de son tendre amour pour ses peuples.

En 1740[1] on était sur le point de renvoyer tous les malades de l'Hôtel-Dieu de Clermont, faute de ressource pour les faire subsister. Le prélat en fut instruit, et sur-le-champ il envoya quatre mille livres. L'hiver d'après ses aumônes furent plus abondantes; il fit porter secrètement à cet hôpital quinze mille livres, de sorte qu'on a ignoré pendant longtemps d'où pouvait venir ce secours si imprévu et si nécessaire. Enfin, au mois de juin 1742, il donna à cet hôpital un contrat de cinquante-deux mille livres sur le clergé.

Au milieu de toutes ces occupations il n'oublia pas l'Oratoire : il embrassa vivement ses intérêts dans toutes les occasions. Les ennemis de cette congrégation voulant détruire la pension d'Effiat, il la soutint vivement contre leurs attaques. M. de Montauban, évêque de Toulon, ayant voulu enlever leur collége sans aucun sujet, M. Massillon fut très-indigné contre un pareil procédé; il en écrivit avec force et vigueur à M. le cardinal Fleury. Il fut assez heureux cette fois pour se faire écouter, et ces Pères furent maintenus dans la jouissance et possession de ce collége. Ce grand prélat n'a jamais refusé son crédit pour les soutenir : il a embrassé vivement leurs intérêts partout. Il a avoué plus d'une fois qu'il devait tout à l'Oratoire, et qu'il n'oublierait jamais les obligations qu'il lui avait.

Dans ses moments de loisir, il revit et corrigea ses sermons et autres œuvres, et en fit un présent au P. Joseph Massillon, prêtre de l'Oratoire, son neveu[2]. Enfin, parvenu à sa quatre-vingtième année, il fut attaqué d'apoplexie et mourut à Clermont, dans de grands sentiments de religion, le 18 septembre 1742. Il laissa pour légataire universel l'Hôtel-Dieu de Clermont et donna sa bibliothèque à sa cathédrale. M. David, chanoine de cette église, prononça son oraison funèbre, ainsi que le rhétoricien des prêtres de l'Oratoire de Riom qui la fit en latin.

Les années 1745, 1746, 1747, son neveu a donné au public ses sermons et ses autres œuvres en quatorze volumes in-12 et en douze in-16, à Paris, chez la veuve Estienne et fils, et Hérissant.

Il a commencé par son *Petit-Carême*. Il l'avait fait

[1] Mém. venus de Clermont. — [2] Mém. particuliers.

présenter auparavant au roi en manuscrit : il a été imprimé plusieurs fois.

Suit *l'Avent*. A la fin de ce volume, ainsi que dans les autres qui contiennent les sermons, sont des analyses de ces pièces. Ce volume a été traduit en italien et imprimé à Venise en 1748. Les autres devaient paraître dans la suite.

Son *Carême* comprend quatre volumes : il y a des sermons pour tous les jours de la semaine, au samedi près. Souvent il y en a deux pour le même jour.

Le septième comprend les mystères ; on y a ajouté à la fin un sermon sur les œuvres de miséricorde et un autre prononcé dans les cérémonies de l'Absoute, pour rappeler le souvenir de la ferveur des premiers chrétiens.

Le huitième contient les panégyriques.

Le neuvième six oraisons funèbres et quatre sermons pour la profession religieuse.

Il a instruit jusque-là les rois et les peuples : il instruit les ecclésiastiques dans le dixième volume qui comprend ses conférences au séminaire de Saint-Magloire, que plusieurs personnes estiment encore plus que ses sermons.

Le onzième renferme ses conférences dans son séminaire à ses curés, et ses mandements et ordonnances.

Le douzième est un recueil des discours qu'il prononçait dans ses synodes, et son remercîment à l'Académie française.

Enfin, le treizième et le quatorzième contiennent les sentiments d'une âme touchée de Dieu, tirés de plusieurs psaumes de David, paraphrase morale de plusieurs psaumes en forme de prières. Ces différents modèles de prières sont suivant les occasions et les situations où l'on se trouve. Il n'a donné que trente-un psaumes, mais il l'a fait en maître. Le peu que nous en avons nous fait regretter infiniment ceux que nous avons perdus; car l'éditeur nous apprend qu'il y a tout lieu de croire qu'il avait poussé plus loin son travail, et que nous aurions la plus grande partie du Psautier paraphrasé de la même manière, si tout ce qu'il en a fait était parvenu jusqu'à nous.

Ses sermons et ses œuvres ont été reçus avec empressement et lui font un honneur infini. Je finirai cette vie par ces paroles des critiques que j'ai déjà cités : « On trouve dans les sermons « du P. Massillon partout un raisonnement juste « et méthodique sans affectation ; des pensées « vives et délicates; des expressions choisies, « sublimes, harmonieuses et toujours naturelles ; « des images revêtues d'un coloris frappant; un « style clair, net et cependant plein et nom- « breux ; nulle antithèse, nulle phrase recherchée ; « point de figures bizarres ; une extrême pureté « dans le langage, sans exactitude puérile; une « élégance continuelle; en général, une fécondité « inépuisable et une abondance d'idées brillantes « et magnifiques qui semblent le langage naturel « de l'orateur. Je ne crains pas, ajoute-t-il, de dire, « si le sacré peut être comparé avec le profane, « que le P. Massillon est au P. Bourdaloue ce « que Racine est à Corneille [1]. »

[1] Jugements sur quelques ouvrages, t. V, p. 263.

# PRÉFACE DE L'ÉDITION DE 1745 [1].

Les sermons du P. Massillon ont été prêchés vingt ans de suite à Paris ou à la cour avec un succès toujours égal. C'est le préjugé le moins équivoque et le plus décisif en faveur de ce genre d'ouvrages. Un talent médiocre a quelquefois la vogue; et tant qu'il ne sera pas effacé par un talent supérieur, on le verra s'attirer et se conserver même pour un temps l'estime et les applaudissements du public. Mais réunir en sa faveur et fixer constamment les suffrages d'une multitude libre et indépendante, toujours prête à se retirer dès qu'on cesse de l'attacher et de lui plaire, c'est ce qui n'est donné qu'aux génies du premier ordre. Il n'appartient qu'aux Bossuet, aux Bourdaloue, et à ceux qui leur ressemblent, d'exercer un empire perpétuel sur les esprits et sur les cœurs.

Nous pouvons donc nous dispenser de faire ici l'éloge des sermons du P. Massillon. Qu'ajouterions-nous à l'approbation constante et unanime de toute la France? D'ailleurs, le public s'apercevra bientôt que les sermons que nous lui présentons sont dans le vrai goût de la chaire; c'est au cœur que parle le P. Massillon, c'est le cœur qu'il affecte et qu'il intéresse : or, quiconque a le secret d'aller au cœur, soit qu'on l'écoute, soit qu'on le lise, est sûr de plaire, et de plaire toujours.

Ce pathétique qui fait la principale force de l'éloquence et le caractère propre de notre orateur, manquait presque entièrement à la chaire, lorsque le ministère de la parole lui fut confié. On en avait heureusement banni tous ces traits entassés d'une érudition déplacée, assemblage bizarre du sacré et du profane, propre à imposer au vulgaire ignorant, plus propre encore à révolter l'homme sensé. Mais le commun des prédicateurs ignorait l'art d'intéresser par le sentiment, quoique de là dépende tout le succès du discours; et combien d'autres défauts n'avait-on pas encore à leur reprocher? Aussi, lorsque le P. Massillon arriva de la province, le R. P. de la Tour, général de l'Oratoire, lui demandant ce qu'il pensait des prédicateurs les plus suivis : *Je leur trouve*, répondit-il, *bien de l'esprit et des talents; mais si je prêche, je ne prêcherai pas comme eux.* Il tint parole, il prêcha, et s'ouvrit une route toute nouvelle.

Qu'on ne le soupçonne pas néanmoins d'avoir confondu le P. Bourdaloue avec les autres orateurs de son temps. Pouvait-il ne pas applaudir à ce grand homme, duquel il est vrai de dire, comme Quintilien le disait de Cicéron : *Qu'il faut juger du progrès que l'on a fait dans l'éloquence par le goût que l'on trouve à la lecture de ses ouvrages.* Trop connaisseur pour s'y méprendre, à peine eut-il entendu le P. Bourdaloue qu'il l'admira; et s'il ne le prit pas en tout pour son modèle, c'est que son talent le portait vers un autre genre d'éloquence. Or, il était fortement persuadé que pour réussir en quelque genre que ce soit, l'on doit étudier son talent et le suivre; en un mot, travailler de génie; que s'attacher servilement à copier la manière d'un autre, quelque parfait qu'il soit, à moins que sa manière ne se trouve assortie aux dispositions que la nature a mises en nous, c'est s'exposer à ne jamais rien faire qui ait un certain feu, et ce tour original qui fait le mérite des bons ouvrages.

Pour la plupart des autres prédicateurs, outre ce défaut d'onction et de sentiment, le P. Massillon trouvait qu'ils entraient dans un trop grand détail sur les conditions et sur les mœurs extérieures, moyen infaillible pour ennuyer les trois quarts de son auditoire toujours composé de personnes qui diffèrent toutes entre elles, ou par l'âge, ou par l'état, ou par la condition. Tandis que vous instruisez le magistrat sur les devoirs de sa charge, devez-vous vous flatter d'attirer l'attention de tous ceux qui n'exercent point les fonctions de la magistrature; et tous ceux qui ne sont point engagés dans le commerce seront-ils curieux d'entendre des vérités qui n'attaquent que les fraudes et l'avarice des négociants? Non, sans doute; l'intérêt que nous avons à ce que l'on nous dit peut seul nous y rendre attentifs. Cela étant, toutes les vérités que le prédicateur annonce et que nous ne pouvons pas nous appliquer personnellement, ne nous intéressant point, ce n'est plus qu'avec ennui et avec dégoût que nous les écoutons; et nous soupirons après la fin d'un discours qui ne s'adresse point à nous.

Le prédicateur doit donc être sobre et réservé dans la peinture des mœurs extérieures et des conditions, s'il désire être écouté attentivement. Veut-il attacher tout son auditoire? Qu'il attaque les passions qui sont les mêmes dans tous les hommes, malgré la différence des objets vers lesquels elles se portent. En peignant d'après nature les mouvements, les ruses, la souplesse des passions, rien de ce que l'on dit ne peut être étranger pour aucun de ceux qui écoutent.

Enfin le P. Massillon n'approuvait pas que l'on s'arrêtât si longtemps à établir des vérités que personne n'ignore, des maximes générales dont tout le monde convient : il voulait que l'on s'appliquât

[1] Cette préface est de P. Jannart, alors bibliothécaire de la maison de l'Oratoire, rue Saint-Honoré.

principalement à découvrir ces malheureux prétextes que l'amour-propre trop ingénieux ne manque jamais de suggérer pour secouer le joug de la loi; et qu'après les avoir découverts l'on en fît sentir avec force toute l'illusion.

Il se fit donc une manière de composer qu'il ne dut qu'à lui-même; et sans autre guide que son propre génie, et ce talent original qu'il avait reçu de la nature, il sut se garantir des défauts qu'il avait cru remarquer dans les autres. Chez lui, rien d'inutile et de superflu. Dès la première phrase, supposant les principes ou les établissant en deux mots, il cherche les raisons sur lesquelles chacun en particulier, sans contester l'existence de la loi, ni la nécessité de lui obéir, se met dans le cas de la dispense : il cherche ces raisons dans le cœur de ceux qui l'écoutent, dans l'attache à ces passions dont les intérêts nous sont malheureusement plus chers que notre salut, passions auxquelles nous voudrions bien ne pas renoncer sans être forcés cependant de nous regarder comme infracteurs de la loi. C'est là qu'il découvre la source intarissable de tous ces frivoles prétextes, et de ces tempéraments que l'homme imagine pour allier Dieu et le monde, Jésus-Christ et Bélial. Nous sommes tentés d'accorder à nos passions tout ce qu'elles désirent, mais nous voudrions en même temps nous mettre à l'abri des remords qui viennent empoisonner nos plaisirs : car pour peu qu'il reste de sentiment de religion dans une âme, le remords est inséparable du vice; et pour calmer les alarmes d'une conscience qui n'est pas encore endurcie, il faut lui persuader qu'elle n'est pas coupable. Que faisons-nous donc? nous avons recours à mille subtilités, à des subterfuges, à des exceptions, à des modifications, qui, laissant subsister le précepte en lui-même, anéantissent totalement pour chacun de nous en particulier l'obligation de l'accomplir. Ainsi la conscience est rassurée contre les terreurs de la loi; elle apprend à ne plus redouter ses menaces. Que craindrait-elle en effet? La loi ne punit que les prévaricateurs; or, où la loi cesse d'obliger il n'y a point de prévarication.

Que fait le P. Massillon? Afin de dissiper ces ténèbres, qui pour être volontaires n'en sont pas moins épaisses, il vous met votre propre cœur sous les yeux, selon l'expression du Prophète : il vous force de vous y voir tel que vous êtes, et tout autre que vous ne croyez être, c'est-à-dire le jouet déplorable de mille passions qui obscurcissent les lumières de votre esprit et corrompent la droiture de votre cœur : il vous force de reconnaître que ce n'est pas de ce fonds de lumière et de droiture naturelle que Dieu a mis en vous, encore moins des lumières de l'Evangile, que vous tirez les raisons par lesquelles vous prétendez être dispensé de la loi, que le langage que vous tenez est le langage des passions, et qu'elles seules vous inspirent. Cessez donc d'être vicieux, et vous cesserez bientôt d'alléguer ces prétextes comme des raisons décisives. Et c'est ici surtout que triomphe l'éloquence du P. Massillon. Lorsqu'après avoir démasqué les ruses et les artifices de l'amour-propre il en montre dans tout leur jour la misère et la fausseté, avec quelle force et quelle véhémence ne les combat-il pas!

C'est un torrent impétueux qui renverse tout ce qu'il rencontre; c'est, pour ainsi dire, un déluge de raisons toutes convaincantes, toutes intéressantes, qui, à l'appui les unes des autres, viennent coup sur coup confondre et accabler le pécheur. Cependant le pécheur accablé et confondu, n'ayant rien à répliquer, voit avec étonnement que le prédicateur, loin d'être épuisé, a mille traits encore dont il pourrait le percer. Et ce qui forme le caractère distinctif de l'éloquence du P. Massillon, c'est que tous ses traits portent droit au cœur : c'est de ce côté-là qu'il dirige toujours ses coups; ce qui est simplement raison et preuve dans les autres prend dans sa bouche la teinture du sentiment; non-seulement il convainc, mais il touche, il remue, il attendrit; il ne se contente pas de vous prouver que le parti de la vertu est le plus raisonnable et le plus digne de l'homme; dans ses discours la vertu vous paraît souverainement aimable; vous n'y trouvez que des douceurs et des consolations; vous voudriez déjà être en possession d'un bien sans lequel vous n'imaginez plus de bonheur. Il ne se borne pas à faire sentir l'injustice et la déraison du vice, il le fait trouver difforme, haïssable; vous ne pouvez plus vous souffrir sous l'empire de ce cruel tyran; vous ne l'envisagez plus que comme l'ennemi juré de votre félicité : entrant dans une sainte indignation contre vous-même, vous vous trouvez si aveugle, si injuste, si malheureux, que vous ne voyez d'autre ressource que de vous jeter entre les bras de la vertu.

Des sermons composés dans ce goût ne pouvaient manquer d'être écoutés avec une extrême attention. Chacun se reconnaît dans ces tableaux vifs et naturels où le prédicateur peint le cœur humain, et montre les ressorts qui le font mouvoir : chacun s'imagine que c'est à lui que le discours s'adresse, que l'orateur n'en veut qu'à lui; de là l'effet prodigieux de ses instructions. Après l'avoir entendu, on ne s'arrêtait point à faire l'éloge ou la critique du sermon; l'auditeur se retirait dans un morne silence, l'air pensif, les yeux baissés, le recueillement sur le visage, emportant l'aiguillon que l'orateur chrétien lui avait laissé dans le cœur. Ces suffrages muets valent bien les plus grands applaudissements; ceux-ci flattent le ministre et lui prouvent qu'il a su plaire; ceux-là le consolent et l'assurent qu'il a touché. Aussi, lorsque le P. Massillon eut prêché son premier Avent à Versailles, Louis XIV lui dit ces paroles remarquables : *Mon Père, j'ai entendu plusieurs grands orateurs dans ma chapelle, j'en ai été fort content : pour vous,*

*toutes les fois que je vous ai entendu j'ai été très-mécontent de moi-même.* Eloge parfait qui honore également le goût et la piété du monarque et le talent du prédicateur.

Le style du P. Massillon, quoique noble et digne de la majesté de la chaire, n'en est pas moins simple et à la portée du peuple. La vivacité de son imagination ne prête à ses expressions que ce qu'il faut d'agrément pour satisfaire l'homme d'esprit, sans que la multitude soit réduite à admirer ce qu'elle n'entend pas.

Ennemi de tout ce qui ressent l'affectation dans le style, il l'était encore plus de ces pensées qui n'ont d'autre mérite que le brillant, qui ne font qu'amuser l'esprit et le détourner de l'attention qu'il doit aux vérités importantes qu'on lui annonce. Le P. Massillon n'offre partout que des idées grandes et sublimes qui élèvent l'âme, qui montrent la religion sous ce caractère de noblesse et de majesté qui lui est propre et qu'elle semble perdre quelquefois, parce qu'on l'a confiée à des mains qui loin de l'embellir ne peuvent que la défigurer.

On croira sans doute que des discours si éloquents, dans lesquels il y a d'autant plus d'art qu'il n'y paraît rien que de naturel, étaient le fruit d'un travail long et pénible, et que cette belle et noble simplicité, qui se refuse souvent aux efforts mêmes des plus grands hommes, n'est pas venue se présenter à lui sans qu'il l'ait longtemps recherchée : point du tout. Ces sermons ont été composés avec une facilité qui tient du prodige ; pas un seul qui ait coûté plus de dix à douze jours. Combien de gens, même du métier, trouveraient que ce temps suffirait à peine pour en former et pour en bien digérer le plan ! En 1704, il parut pour la seconde fois à la cour[1]. Louis XIV, après lui avoir témoigné dans les termes les plus gracieux son extrême satisfaction, ajouta : *Et je veux, mon Père, vous entendre désormais tous les deux ans.* Sur-le-champ le P. Massillon forma le dessein de ne revenir à Versailles qu'avec des sermons nouveaux. Il est fâcheux qu'un tel projet n'ait point eu de suite. A n'en juger que par cette abondance, cette richesse, cette variété qui règne dans tout ce qui est sorti de sa plume, on sent qu'il était parfaitement en état de l'exécuter.

En 1718, déjà nommé à l'évêché de Clermont, il fut chargé de prêcher le carême devant le roi, qui entrait alors dans cet âge où la raison commence à se développer. Il crut qu'en cette occasion il devait prêcher pour le prince lui-même et pour l'instruire des devoirs de la royauté. Mais pour cela il fallait des sermons tout différents de ceux qu'il avait prêchés jusqu'alors, lesquels, et pour le fond des choses et pour la manière, ne pouvaient convenir à un jeune prince de neuf ans. Il inventa donc, pour ainsi dire, un nouveau genre d'éloquence ; le style, l'instruction, tout fut proportionné à l'âge du jeune monarque. Dans le style, il répandit plus de vivacité, plus d'agréments, plus de fleurs, et même quelque chose d'académique. Les instructions, dépouillées de la sécheresse du raisonnement, furent des maximes sur les devoirs des princes, exprimées en peu de mots, mais présentées de manière à faire une vive impression sur l'esprit et sur le cœur. Ce style et cette façon d'instruire étaient quelque chose de tout nouveau pour le P. Massillon ; cependant six semaines suffirent pour composer ces dix sermons si admirés, si vantés, qui renferment en abrégé tout ce qui peut former un prince chéri de Dieu et des hommes, et qui furent souvent interrompus, ou par les applaudissements, ou par les larmes de son auguste auditoire.

A l'égard de l'action, cette partie si essentielle à l'orateur, ce ne fut pas d'abord par cet endroit qu'il se fit admirer. Le goût du temps n'était pas le sien. Il ne pouvait souffrir qu'au lieu de cet air naturel qui porte avec soi la conviction, l'on prît un certain air emprunté et un ton de déclamateur, qui, faisant regarder les ministres de Jésus-Christ comme des gens qui ne montent en chaire que pour jouer un personnage, ôte presque toute la force et toute croyance à leurs discours. Il fallait donc s'attendre que l'auditeur, gâté par ce goût de déclamation presque généralement répandu, se révolterait d'abord contre la manière de dire du P. Massillon, dans laquelle aucune des règles qu'on s'était faites ne paraissait observée. Mais comme il faisait néanmoins une impression extraordinaire sur les esprits, on se rendit bientôt à l'expérience : on ne s'embarrassa plus de ces prétendues règles que l'orateur paraissait négliger ; et le public s'élevant au-dessus des préjugés, conclut avec raison qu'il fallait sans doute que sa manière de dire fût bonne, et qu'elle fût même la meilleure, puisque nul autre prédicateur ne faisait, à beaucoup près, une impression aussi vive.

Au reste, il serait fort difficile de faire comprendre à ceux qui ne l'ont point entendu ce que c'était que son action. Elle lui était tellement propre qu'on peut assurer que comme il n'eut point de modèle à suivre il n'a point formé d'élève qui l'ait imité.

On le voyait arriver dans la chaire comme un homme qui vient de méditer profondément un sujet. Dès qu'il paraît, son air recueilli et pénétré annonce déjà la grandeur et l'importance des vérités dont il va vous entretenir. Il n'a pas ouvert la bouche, et l'auditoire est saisi. Il parle enfin, mais ce n'est pas

[1] Le P. Jannart commet ici une erreur ; comme nous le prouverons plus tard, Massillon prêcha dans la chapelle de Versailles le Carême de 1701, et il y avait déjà donné l'Avent de 1699. Il n'y reparut plus ; car le *Petit-Carême* fut prononcé aux Tuileries.

comme un orateur qui vient débiter avec art un discours dont il a chargé sa mémoire. Tout coule de source. Il parle de l'abondance du cœur, ne pouvant contenir au dedans de lui les vérités dont il est plein. Un feu intérieur le dévore, il faut qu'il lui ouvre une issue, et qu'il le laisse éclater au dehors. Aussi rien en lui qui ne soit animé, tout parle, tout persuade, tout remue, tout attendrit, tout porte dans l'âme la conviction et le sentiment : et cela n'était point du tout un effet de l'art dans le P. Massillon; c'était un talent naturel qui lui faisait exprimer et dire les choses avec force et vivacité, parce qu'il les sentait de même.

Il faisait donc proprement consister tout le mérite de l'action à paraître bien pénétré lui-même des vérités dont il voulait convaincre ses auditeurs. Jamais personne n'a porté ce talent plus loin que le P. Massillon : c'est le témoignage que le public en a rendu, et l'éloge qu'en ont fait toutes les personnes de goût. Serait-il permis de rapporter à ce sujet un trait remarquable par sa singularité, et qui nous échappe? L'acteur le plus parfait qu'ait eu le Théâtre Français voulut l'entendre : il fut frappé du vrai qu'il trouva dans toute son action, et dit à un autre acteur qui l'avait accompagné : *Mon ami, voilà un orateur, et nous, nous ne sommes que des comédiens.*

Il n'est pas besoin d'avertir le public que c'est ici la première édition des sermons du P. Massillon. Il est vrai qu'on imprima sous son nom, il y a près de quarante ans, quatre ou cinq petits volumes[1]; mais plus de la moitié des sermons que renferme ce recueil sont de différents prédicateurs, dont quelques-uns même ont revendiqué publiquement ce qui leur appartenait, entre autres feu M. Poncet de la Rivière, évêque d'Angers. L'éditeur du P. Bretonneau vient d'en réclamer trois qu'il a, dit-il, trouvés dans le manuscrit de ce prédicateur, et que nous ne trouvons point en effet dans celui du P. Massillon. Pour les autres dont les auteurs ne nous sont point connus, en attendant que quelqu'un veuille les adopter, ils ne jouiront pas sans doute plus longtemps de la réputation que leur donnait une origine supposée.

A l'égard d'une vingtaine de sermons que l'on pourrait appeler avec un peu plus de fondement sermons du P. Massillon, qu'on prenne la peine de les confronter avec l'original que nous donnons aujourd'hui : la différence est palpable; si l'on y trouve quelques traits de ressemblance, c'est celle qui peut se trouver entre un squelette et un corps vivant, plein de suc et d'embonpoint; entre un original de Michel-Ange et la copie de ce même tableau faite par quelque apprenti sans talent.

On retrouve dans ces pièces informes des lambeaux du P. Massillon, et même dans quelques-unes d'assez longs morceaux de ses véritables sermons. Mais quelle comparaison entre un mauvais assortiment de lambeaux cousus ensemble par un copiste qui d'ordinaire, pour ne rien dire de pis, n'est pas un homme du métier, et un discours tel qu'il sort des mains d'un si grand maître !

D'ailleurs, notre édition contient près de cent sermons, dont plusieurs même n'ont jamais été prononcés. On y trouve un Avent et un Carême complet, sans compter le Petit-Carême qu'il composa pour le roi en 1718. Nous donnons aussi plusieurs oraisons funèbres, plusieurs discours et panégyriques qui n'ont jamais vu le jour, les conférences ecclésiastiques qu'il fit dans le séminaire Saint-Magloire en arrivant à Paris, celles qu'il a faites à ses curés pendant son épiscopat, les discours qu'il prononçait à la tête des synodes qu'il assemblait tous les ans : nous donnons enfin un ouvrage auquel il a consacré pendant quelques années toutes les heures de loisir que lui laissaient les fonctions épiscopales. Ce sont des paraphrases sur une partie des psaumes. Ce qu'on peut dire de ces différentes pièces, c'est qu'elles sont toutes frappées au coin de l'auteur. Le même goût règne partout. Toujours même élévation et même noblesse soit dans le style, soit dans les pensées; toujours ce pathétique qui enlève, toujours ces peintures du cœur humain si vraies et si intéressantes. La cour se souvient encore des applaudissements qu'elle donna au Petit-Carême. Les conférences ecclésiastiques commencèrent à lui faire sa réputation; ses sermons la portèrent à ce haut degré dans lequel elle s'est soutenue jusqu'à la fin; ses oraisons synodales ont plus d'une fois attendri ses curés jusqu'aux larmes; et nous ne craignons point d'assurer que le public regrettera qu'il n'ait pas achevé ce qu'il avait commencé sur les psaumes : il n'est peut-être point d'ouvrage où soient mieux développés les mouvements d'un cœur qui gémit sur ses égarements passés, et qui, désabusé du monde et des faux biens, reconnaît enfin que n'ayant été créé que pour Dieu il ne peut trouver qu'en Dieu sa consolation et son bonheur.

Voici donc un recueil exact et fidèle des ouvrages du P. Massillon, tels qu'il avait pris la peine de les revoir, de les corriger et de les copier une seconde fois de sa propre main. Que nous reste-t-il à désirer, sinon que le cœur s'ouvre aux saintes vérités si dignement établies dans ses discours, et qu'ils opèrent sur ceux qui les liront les mêmes effets de grâce et de conversion qu'ont souvent ressenti ceux qui les entendaient?

[1] A Trévoux. Il y eut plusieurs éditions précieuses à consulter aujourd'hui pour plus d'un motif.

ŒUVRES COMPLÈTES

# DE MASSILLON.

## DISCOURS

### PRONONCÉ LE 23 FÉVRIER 1719

PAR MASSILLON, ÉVÊQUE DE CLERMONT,

LORSQU'IL FUT REÇU A L'ACADÉMIE FRANÇAISE A LA PLACE DE L'ABBÉ DE LOUVOIS [1].

MESSIEURS,

Il faut que l'amitié ait sur le cœur des droits plus intéressants que la gloire même, puisque l'honneur que vous me faites aujourd'hui me laisse encore sensible au chagrin de ne le devoir qu'à la perte d'un ancien ami et d'un de vos plus illustres confrères [2].

Vous ne me ferez pas un crime de cet aveu. La vanité est assez flattée de votre choix. Tout annonce ici ma reconnaissance, et ma douleur même la rend plus digne de vous.

Au sortir presque de l'enfance, et dès que M. l'abbé de Louvois fut en état de se choisir des amis, il me fit l'honneur de me mettre de ce nombre. Dès lors il laissait déjà voir tout ce qui lui attira depuis l'estime publique et les suffrages de la compagnie : une probité au-dessus de son âge et digne d'un meilleur siècle; un goût et un amour pour les lettres né avec lui, et qu'une excellente éducation avait cultivé; des talents auxquels il n'a manqué que des places; une fidélité dans le commerce encore plus estimable que les talents; des mœurs douces, le fruit de sa raison et de ses réflexions, et où l'on pouvait dire que le tempérament n'en avait pas tout l'honneur; une maturité d'esprit capable de remplacer les

[1] Dans ce discours de réception à l'Académie française, l'auditoire, composé des littérateurs les plus distingués et des gens du monde les plus délicats, loua une exquise finesse, un style d'un art consommé et d'un heureux naturel; et on s'étonna, selon le mot de Mme de Tencin, de rencontrer ainsi *dans un homme de communauté un bon goût, un bon ton et une bonne grâce dont n'approche point le style des grands seigneurs les plus distingués par leur esprit dans les sociétés de la cour.*

[2] C'est aussi au refus de l'abbé de Louvois que Massillon dut d'être nommé à l'évêché de Clermont. « L'abbé de Louvois, dit Saint-Simon avec sa malice ordinaire, refusa l'évêché de Clermont sous prétexte de sa santé; en effet, parce qu'il s'était attendu longtemps aux plus grands postes et qu'il se trouvait vieux pour en accepter un si médiocre... Le P. Massillon, célèbre par ses sermons, en profita. » *Mémoires*, éd. de M. Chéruel, in-8°, t. XV, p. 138. La bibliothèque impériale conserve un recueil de lettres adressées à l'abbé de Louvois. On y trouve notamment deux lettres de Massillon. *Résidu de Saint-Germain*, 139.

grands hommes que sa famille avait donnés à l'Etat. Il les vit passer devant lui comme des songes, et ne survécut à tant de pertes que pour s'assurer, par ses qualités personnelles, ces égards publics qui ne survivent guère à la faveur. Sa modestie m'a laissé une place que le choix du prince lui avait d'abord destinée. Je ne m'attendais pas que sa mort me préparât celle que son mérite lui avait acquise depuis longtemps parmi vous. Mais je sens que je passe les bornes; l'amitié n'en connaît point. Je rends un hommage à sa mémoire; et c'est un remerciement que je vous dois.

Vous m'associez aujourd'hui, Messieurs, à tout ce que notre siècle a vu et voit encore de plus illustre et de plus respectable. Je disparais au milieu de tous ces grands noms. Je ne saurais me faire honneur à côté de vous que de ma seule reconnaissance; et vous souffrez que je la mette ici à la place du mérite. Vous avez eu égard, en me choisissant, à quelques suffrages publics que mon ministère m'avait attirés, et vous n'avez pas voulu faire attention que cette espèce de réputation, nous la devons moins à l'éloquence de nos discours qu'à la piété de ceux qui nous écoutent.

L'utilité de votre établissement nous répond de sa durée. Ce tribunal, élevé pour perpétuer parmi nous le goût et la politesse, est un secours qui avait manqué aux siècles les plus polis de Rome et d'Athènes: aussi ne se sauvèrent-ils pas longtemps de la barbarie. Mais le cardinal de Richelieu à qui il était donné de penser au-dessus des autres hommes, le ménagea au sien. Il comprit que l'inconstance de la nation avait besoin d'un frein, et que le goût n'aurait pas chez nous une destinée plus invariable que les usages, s'il n'établissait des juges pour le fixer.

Repassez sur les règnes qui précédèrent la naissance de l'Académie. La naïveté du langage suppléait, à la vérité, dans un petit nombre d'auteurs, à la pureté du style, au choix et à l'arrangement des matières; et toutes les beautés dont notre langue s'est depuis enrichie n'ont pu encore effacer les grâces de leur ancienne simplicité.

Mais en général quel faux goût d'éloquence! Les astres en fournissaient toujours les traits les plus hardis et les plus lumineux; et l'orateur croyait ramper, si du premier pas il ne se perdait dans les nues. Une érudition entassée sans choix décidait de la beauté et du mérite des éloges; et pour louer son héros avec succès, il fallait presque avoir trouvé le secret de ne pas parler de lui.

La chaire semblait disputer, ou de bouffonnerie avec le théâtre, ou de sécheresse avec l'école; et le prédicateur croyait avoir rempli le ministère le plus sérieux de la religion, quand il avait débité, ou quelques termes mystérieux et barbares qu'on n'entendait pas, ou des plaisanteries qu'on n'aurait pas dû entendre.

Le barreau n'était presque plus qu'un étalage de citations étrangères à la cause; et, les plaidoyers finis, les juges étaient bien plus instruits et plus en état de juger du mérite des orateurs que du droit des parties. Le goût manquait partout.

La poésie même, malgré ses Marot et ses Regnier, marchait encore sans règle et au hasard. Les grâces de ces deux auteurs appartiennent à la nature, qui est de tous les siècles, plutôt qu'au leur; et le chaos où Ronsard qui ne put imiter l'un, ni devenir le modèle de l'autre, la replongea, montre que leurs ouvrages ne furent que comme d'heureux intervalles qui échappèrent à un siècle malade et généralement gâté.

Je ne parle pas du grand Malherbe. Il avait vécu avec vos premiers fondateurs : il vous appartenait d'avance. C'était l'aurore qui annonçait le jour.

Ce jour, cet heureux jour, se leva enfin. L'Académie parut; le chaos se développa; la nature étala toutes ses beautés, et tout prit une nouvelle forme.

La France n'eut plus rien à envier aux meilleurs siècles de l'antiquité. Le théâtre, la satire, la poésie lyrique, l'éloquence, l'histoire, la philosophie, le style épistolaire, les traités de piété, jusque-là informes, les traductions nobles et hardies eurent parmi vous leurs héros. Dans tous les genres, on voit sortir de votre sein des hommes uniques dont Rome et la Grèce se seraient fait honneur.

La chaire elle-même rougit de ce comique indécent ou de ces ornements bizarres et pompeux dont elle s'était jusque là parée, et substitua l'instruction à une pompe vide et déplacée, la raison aux fausses lueurs, et l'Evangile à l'imagination. Partout le vrai prit la place du faux.

Notre langue, devenue plus aimable à mesure qu'elle devenait plus pure, sembla nous réconcilier avec toute l'Europe, dans le temps même

que nos victoires l'armaient contre nous. Un Français ne se trouvait étranger nulle part. Son langage était le langage de toutes les cours; et, ne pouvant vaincre comme nous, nos ennemis voulaient du moins parler comme nous.

La politesse du langage nous amena celle des mœurs. Le goût, qui régnait dans les ouvrages d'esprit, entra dans les bienséances de la vie civile; et nos manières, comme nos ouvrages, servirent de modèle aux étrangers.

Le goût est l'arbitre et la règle des mœurs comme de l'éloquence. C'est un dépôt public qui vous est confié, à la garde duquel on ne peut trop veiller. Dès que le faux est applaudi dans les ouvrages d'esprit, il l'est bientôt dans les mœurs publiques. Tout change et se corrompt avec le goût. Les bienséances de l'éloquence et celles des mœurs se donnent, pour ainsi dire, la main. Rome elle-même vit peu à peu ses mœurs reprendre leur ancienne barbarie et se corrompre sous le règne des empereurs, où la pureté du langage et le goût du bon siècle commença à s'altérer, et la France aurait sans doute la même destinée, si l'Académie, dépositaire des bienséances, de la politesse et de la pureté du goût, ne nous répondait aussi de celle des mœurs pour nos neveux.

Notre gloire est donc devenue la gloire et l'intérêt public de la nation. Le destin de la France paraît attaché au vôtre. Ses prospérités ont pu éprouver des revers, et en éprouveront peut-être encore. Les âges à venir pourront la voir plus ou moins victorieuse; mais, tant que votre tribunal sera élevé, ils la verront toujours également polie.

Ce sera à vous et à ceux qui vous succèderont à publier ses victoires, ou à louer ses ressources et sa constance dans les adversités.

C'est par là qu'en immortalisant votre reconnaissance, vous avez immortalisé le règne de Louis le Grand, ce prince magnanime, qui vous reçut des mains d'un chef célèbre de la justice, et qui, au comble de sa gloire, crut y ajouter un nouvel éclat en succédant dans la protection de la compagnie à un de ses sujets. Ses louanges, qui firent la plus douce et la plus brillante de vos occupations, feront aussi un des plus beaux monuments de l'histoire des Français et de celle de l'Académie. Elles n'ont rien à craindre du temps. Sa gloire semble croître et se rapprocher de nous, à mesure que le jour fatal de sa perte s'en éloigne; et la mort, qui efface d'ordinaire tous les éloges des princes, en mettant aux siens le sceau de la vérité, y a mis celui de l'immortalité.

C'est dans votre école que se formèrent ces hommes célèbres qu'il choisit pour présider à l'éducation des princes ses enfants [1].

Il vous confiait la destinée de la monarchie, en vous confiant celle de la maison royale, persuadé que, versés comme vous l'êtes dans l'art de louer les héros, c'était à vous à les former.

Heureusement pour la France, un de vos plus illustres académiciens [2] se trouve encore chargé du même soin. Ce soin glorieux semble se perpétuer parmi vous; et ce sera dans les siècles à venir une tradition bien honorable à l'Académie, que celle de l'éducation de nos rois et de tous les princes sortis de leur sang.

Aussi l'enfance de l'auguste monarque, que nous regardons comme votre protecteur et votre élève, surpasse déjà les vœux de toute la nation. Les malheurs de la maison royale le placèrent sur le trône; le bonheur de la France l'y conservera. Le ciel nous l'a fait acheter trop cher pour nous l'enlever. Ses châtiments ont fini à lui; et c'est par lui que doivent recommencer ses faveurs. David, le dernier de ses frères, choisi d'en-haut pour régner, devint le plus grand roi de la maison de Juda. Dieu affermit souvent les trônes en renversant l'ordre des successions, et ne fait précéder ses vengeances que pour nous annoncer un plus grand bienfait. Ses dons sont sans repentir, mais ils ne sont jamais sans amertume. Plus cet enfant précieux nous a coûté, plus nous en devons attendre. Tout nous montre de loin ses grandes destinées, et les dons heureux de la nature qui se développent tous les jours en lui, et la sagesse respectable et héréditaire d'un des premiers sujets de l'Etat qui les cultive.

Que d'éloges vous préparent, Messieurs, des espérances si brillantes! Notre tendresse va les chercher déjà dans l'avenir, et nous hâtons les temps, comme si nous pouvions hâter notre bonheur.

Qu'il croisse sous les soins infatigables du prince [3] glorieux dépositaire de son autorité. La minorité de nos rois avait armé jusqu'ici contre nous les nations jalouses de notre gloire; la valeur du prince qui nous régit les arrête. La supériorité de ses lumières les éclaire; sa bonne foi les rassure; les charmes de sa douceur et de son affabilité nous les concilient. Leurs cœurs en l'approchant deviennent français. C'est un

[1] Bossuet et Fénelon. — [2] Fleury. — [3] Le Régent.

hommage d'amour que tous les hommes doivent à la bonté.

Et quel prince le mérita jamais plus justement? Bienfaisant par goût, il ne paraît déplacé que lorsqu'il faut être sévère. Les refus semblent lui coûter bien plus que les grâces; et l'ingratitude même n'a jamais pu le corriger de sa bonté. Accessible à tous, toujours gracieux, lors même qu'il ne lui est pas permis d'être libéral, son accueil tout seul tient lieu du bienfait même qu'il refuse.

Il sait que la fierté a toujours été la faible ressource et la vaine décoration de la médiocrité; qu'il n'appartient qu'aux héros et aux génies sublimes de savoir être simples et humains; et que plus on est grand, plus on néglige l'art et l'affectation de le paraître.

Voilà, Messieurs, des objets dignes des muses et de vous. Heureux si, n'étant pas capable de partager avec vous la gloire de vos travaux, je pouvais du moins en être ici le témoin et l'admirateur; et si, appelé ailleurs par le devoir, le regret de ne pouvoir jouir longtemps de l'honneur que vous me faites n'égalait le plaisir que je sens de l'avoir reçu!

# RÉPONSE DE L'ABBÉ FLEURY,

## CONFESSEUR DU ROI, ET ALORS CHANCELIER DE L'ACADÉMIE,

## AU DISCOURS PRONONCÉ

## PAR L'ÉVÊQUE DE CLERMONT

### LE JOUR DE SA RÉCEPTION.

MONSIEUR,

Il était donc dans l'ordre de la Providence que comme vous remplissez si dignement le siège épiscopal, auquel avait été destiné votre illustre ami M. l'abbé de Louvois, vous prissiez aussi la place qu'il a laissée vacante parmi nous, réparant avantageusement notre perte. L'usage de la compagnie et mon inclination particulière m'engageraient à faire ici son éloge, mais vous m'avez prévenu en le faisant beaucoup mieux; et s'il me restait quelque chose à dire, ce serait de son père et de son aïeul, qui tiendront une si grande place dans l'histoire du dernier règne : ce digne chancelier qui sut toujours se conduire avec tant de sagesse et de modération, même dans les temps les plus difficiles, et qui finit ses jours dans une heureuse vieillesse avec la consolation de fermer la porte à l'hérésie, en scellant la révocation de l'édit de Nantes.

Son fils, ministre habile et vigoureux, fut en son temps un des principaux instruments des conquêtes de Louis le Grand, et des autres merveilles de son règne ; hardi dans ses entreprises, prévoyant et ingénieux pour l'exécution, d'une application infatigable dans le travail, d'une justice et d'une fermeté singulière dans la distribution des châtiments et des récompenses.

C'est le fils de ce grand homme dont nous regrettons aujourd'hui la perte, ce fils dont le beau naturel avait été cultivé par les meilleurs maîtres, et qui étant parvenu à la maturité de l'âge nous a été enlevé lorsqu'il était prêt à employer ses grands talents utilement pour l'Eglise. C'est l'occasion qui procure à l'Académie française l'honneur qu'elle reçoit aujourd'hui, monsieur, en vous mettant au nombre des siens ; mais elle voit en même temps avec douleur que ce ne sera qu'un honneur pour elle ; et que cette acquisition si avantageuse ne lui produira pas l'utilité qu'elle avait droit d'en espérer, si vous étiez assez tôt entré dans son sein, pour avoir le temps de prendre part à ses travaux et de lui communiquer vos lumières.

Maintenant nous voyons, hélas! que nous allons vous perdre ; et que le devoir indispensable de la résidence va vous attacher pour toujours à cette chère épouse, à laquelle vous venez d'être uni par de si sacrés liens ; en sorte que nous ne pouvons plus espérer de voir nos assemblées honorées de votre présence que quand quelque affaire fâcheuse vous arrachera malgré vous à votre Eglise.

Cependant vous arroserez l'heureuse province qui va vous posséder de ce fleuve d'éloquence chrétienne que vous faites, depuis tant d'années, couler parmi nous ; et vous la rendrez aussi fertile en biens spirituels qu'elle est naturellement féconde en biens terrestres. Vous y trouverez d'excellents esprits semblables à la bonne terre de l'Evangile, qui n'a besoin que de culture ; et vous y répandrez abondamment la semence de la parole céleste, qui produira au centuple.

Car vous savez, monsieur, que c'est le premier devoir des évêques. On vous a dit à votre sacre, vous mettant l'Evangile en main : Allez, prêchez au peuple qui vous est confié; et dans les premiers siècles l'évêque prêchait en cette même cérémonie de son ordination, pour prendre possession de cette partie si importante de son ministère. Il nous reste plusieurs sermons des Pères prononcés en ces occasions. Aussi le Sauveur donnant aux apôtres leurs missions commence par leur dire : Allez, instruisez.

L'étude de l'éloquence s'est formée chez les Grecs et les Romains par ceux qui parlaient en public des affaires qu'ils estimaient les plus grandes, c'est-à-dire des affaires communes de l'Etat. Car, ignorant la véritable religion, ils ne savaient pas que ce qui est le plus important à chacun

des hommes, est de devenir le meilleur qu'il est possible et le plus agréable à Dieu. Socrate, et peut-être quelques autres philosophes, à force de réflexions et de méditations, avaient aperçu cette grande vérité, et s'efforçaient, par de longs raisonnements, d'en persuader ceux qu'ils en jugeaient capables. Pour nous, grâce à Dieu, nous n'avons plus à chercher : l'autorité de la religion nous découvre d'abord ce grand principe de toute la morale, et l'éloquence de la chaire consiste à le bien mettre en son jour, et en tirer des conséquences nécessaires qui soient les règles de toute notre conduite.

Or, messieurs, qui est l'homme, je ne dis pas chrétien, mais raisonnable, qui ne convienne que son plus grand avantage est de devenir meilleur de jour en jour, c'est-à-dire, plus sage, plus juste, plus docile à la droite raison? Qu'est-ce que les richesses et les plaisirs en comparaison d'un si grand bien? Tel est donc l'objet de l'éloquence chrétienne et l'usage de la parole le plus digne, et par conséquent cette éloquence ne peut être trop solide. Il est honteux que Démosthène et Cicéron aient parlé plus sérieusement des affaires de leurs républiques que nous ne parlons du royaume des cieux et de l'affaire de notre salut. J'en vois toutefois la cause : c'est, dira-t-on, que les vérités de la religion ne sont pas sensibles, et que notre imagination n'y trouve point de prise. Mais c'est aux orateurs chrétiens à y suppléer, en faisant toucher au doigt, par des exemples singuliers et des images sensibles; en faisant connaître aux hommes la grandeur de Dieu par la magnificence de ses ouvrages, sa justice et sa bonté par sa conduite à l'égard du genre humain. Il ne faut qu'imiter le style de l'Ecriture, particulièrement de l'Evangile, où l'on ne voit point de ces expressions générales, par lesquelles nous prétendons ennoblir le discours, et qui ne forment en effet que des idées confuses; mais on y voit des objets particuliers qui frappent vivement l'imagination.

Or, entre les prédicateurs de l'Evangile, les pasteurs, tant du premier que du second ordre, sont les plus propres à l'annoncer utilement; ils connaissent leurs troupeaux mieux que tous les autres prédicateurs, et ils lui donnent la pâture convenable, soit pour les choses, soit pour la manière de les dire, qui sont, comme dit Platon, les deux points essentiels pour persuader : connaître parfaitement le sujet dont on parle, et les dispositions de ceux à qui on en parle. Aussi dans les premiers siècles la prédication était réservée aux seuls évêques; et quand ils commencèrent à confier à des prêtres cette importante fonction, ce fut à des hommes d'un mérite singulier, comme un Origène, un saint Augustin.

Ces pasteurs, occupés de tant d'autres fonctions, n'avaient pas le loisir de composer des discours étudiés et arrangés avec soin suivant l'art des rhéteurs de profession; et c'est pourquoi les discours ecclésiastiques se nommaient en grec homélies, et en latin, sermons : car l'un et l'autre signifient un entretien familier; d'où je conclus que cette manière de parler naturellement et simplement, comme un père à ses enfants, est la vraie éloquence de la chaire, puisque c'est la seule qui convienne à ceux qui sont essentiellement obligés à prêcher. Et qu'on ne dise point que les pasteurs n'ont pas tous le talent de la parole : ceux qui ne l'ont pas ne doivent donc point être pasteurs, comme celui qui n'a pas le courage de marcher dans l'occasion à la tête de sa troupe ne doit pas être capitaine.

Pour vous, monsieur, il y a longtemps, grâce à Dieu, que vous avez fait vos preuves; et le grand prince qui nous gouverne avec tant de sagesse a fait voir, en vous plaçant sur le chandelier, son discernement pour choisir les plus dignes sujets, et son amour pour l'Eglise. Vous avez montré que vous possédez toutes les parties de l'orateur chrétien : la pureté de la doctrine, la solidité des pensées, la force et la noblesse des expressions, les grâces extérieures. Enfin vous avez fait voir combien vous savez vous accommoder à votre auditoire dans ces sermons du carême dernier, composés exprès pour notre jeune roi. Il semble que vous ayez voulu imiter le prophète, qui, pour ressusciter le fils de la Sunamite, se rapetissa, pour ainsi dire, mettant sa bouche sur la bouche, ses yeux sur les yeux, ses mains sur les mains de l'enfant, et, l'ayant ainsi réchauffé, le rendit à sa mère plein de vie. De même vous avez su proportionner vos discours, et pour la matière et pour le style, à la capacité du jeune prince, véritablement grande pour son âge : vous avez su nourrir et augmenter ce feu divin qui commence à éclairer son esprit et à embraser son cœur, et qui nous donne de si grandes espérances de voir revivre en lui les lumières et les vertus que nous admirions dans le prince son père, et que nous lui proposons continuellement pour modèle. Mais la place que j'ai l'honneur d'occuper auprès du roi ne me permet pas de m'étendre sur ce sujet.

Je reviens à vous, monsieur, et je dis que vous donnerez à tous les pasteurs un illustre exemple de se régler sur la portée de leur auditoire et de dire à chacun ce qui lui convient; de s'abaisser jusqu'au moindre des fidèles, par une simplicité toujours noble et digne de la religion; de réserver l'élégance et les pensées plus relevées pour les auditeurs éclairés et délicats, retranchant toujours néanmoins les ornements inutiles ou affectés, les questions curieuses, les subtilités de l'école, en un mot tout ce qui est plus propre à flatter la vanité de celui qui parle qu'à instruire ou toucher l'auditeur. Ainsi vous travaillerez pour l'Académie française, même étant absent, puisque vous lui donnerez d'excellents modèles pour composer quelque jour une rhétorique également solide, utile et agréable.

# PETIT-CARÊME.

## INTRODUCTION.

L'esprit humain se tient difficilement dans le juste et exact tempérament. Après avoir été loué avec excès, le *Petit-Carême* est maintenant rabaissé sans mesure. Sans doute, la critique du XVIII^e siècle, en mettant cette œuvre fine et délicate au-dessus des incomparables sermons de Bossuet, a vivement irrité le goût devenu plus sévère. Ainsi s'est formée une violente réaction. Mais parce que le *Petit-Carême* a été durant quelques saisons une affaire de vogue et de mode, parce que, dans un jour de bonne humeur, il plut à Voltaire de rapprocher Massillon de Confucius, est-ce une raison tout à fait définitive pour s'écrier, comme le P. Grou, que ce « *Petit-Carême*, tant admiré, tant vanté, roule presque partout sur les mêmes idées, n'est qu'un tissu de déclamations et de lieux communs [1]? » Au demeurant, tout méchant qu'il est, Voltaire a du bon quelquefois, et s'il s'est avisé de louer des sermons, faut-il pour cela dire avec le P. Cahour, juge cependant d'un esprit judicieux et d'un goût exercé, que, considéré comme œuvre apostolique, *le Petit-Carême est extrêmement défectueux*, et qu'au point de vue littéraire son élégance *est souvent prétentieuse et s'approche parfois du phébus* [2]? Devons-nous même, ainsi que M. Nisard, en appuyant impitoyablement sur les traces du *précieux*, comparer le pieux et grave oratorien à Marivaux ou à Lamotte [3]?

Toutes ces appréciations nous semblent bien rigoureuses. A qui donc, s'il vous plaît, s'adresse ce *Petit-Carême* aujourd'hui si rabaissé? Ce n'était plus à l'auditoire si convaincu et si attentif de Versailles, à un roi recueilli, à une cour amie d'un christianisme austère et profond. Il s'agit d'intéresser et d'instruire un jeune roi, de parler durant vingt-cinq minutes en présence de cette cour nouvelle de la régence que pénétrait de plus en plus le souffle du libertinage d'esprit et de cœur. Devenu, comme Fénelon, instituteur d'un prince, mais n'ayant que quelques instants par semaine à consacrer au développement religieux de l'enfant royal, Massillon ira-t-il reprendre la belle et solennelle ordonnance de ses grands sermons, ou cherchera-t-il une forme neuve, appropriée à l'heure et à l'auditoire? On loue Fénelon d'avoir su, dans le cadre heureux et attrayant de son *Télémaque*, introduire les plus vertueux exemples et les plus nobles enseignements; pourquoi refuser son admiration à cette autre séduisante innovation du génie? Evidemment, ce n'est point aux éloquents et magnifiques discours de Bossuet, aux graves et logiques prédications de Bourdaloue qu'il faut comparer le *Petit-Carême*. Si l'on voulait à toute force faire de ces rapprochements, on devrait citer l'Avent de 1699 et les grands carêmes de 1701 et de 1704. C'est là que Massillon, devant l'auditoire même du grand siècle, continue, sans démériter, la chaîne d'or de l'éloquence sacrée. Le *Petit-Carême*, venu plus tard, a son caractère à part, très-original, très-neuf et digne d'être applaudi. L'orateur a su attendrir les grands dont il était entouré en parlant au jeune roi un langage plein de grâce, de peintures ravissantes et d'utiles leçons. Aussi Louis XV fit-il demander au prédicateur le manuscrit de ces courtes et charmantes instructions qui l'avaient si vivement intéressé, et il apprit par cœur, hélas! pour n'en guère profiter, plusieurs de ces pages touchantes, bien faites pour figurer à côté des écrits enchanteurs par lesquels le génie de Fénelon parlait à l'âme du duc de Bourgogne. En effet, le *Petit-Carême* où se révèle une si heureuse facilité, ce recueil de brèves exhortations destinées à un roi enfant, rappelle les plus belles qualités de Fénelon, un style exquis, une négligence aimable, une douce émotion, une science parfaite du cœur humain, une piété tendre et onctueuse. Il y a là comme les caresses et le sourire d'un génie sympathique que, dès le berceau, ont visité l'art, la poésie, l'harmonie. On y trouve aussi les traces de cette tristesse dont les grandes âmes ont le secret, de ces larmes que Racine versait sur les malheurs de

[1] *Etudes religieuses, historiques et littéraires*, par des Pères de la Compagnie de Jésus. Janvier 1863, pag. 94.

[2] *Ibid.*, pag. 96 et 99.

[3] *Histoire de la Littérature française*, in-8°, t. IV, p. 65 et suiv.

Sion et sur les infortunes de la race de David. La descendance de saint Louis, réduite aussi à un enfant, laisse prévoir à Massillon comme à Racine que l'or pur pourra bien se changer en un vil plomb. Les goûts calmes, amis d'un art régulier, d'une littérature savamment apaisée, des sentiments délicats et contenus, ceux que touchent avant tout les vers de Virgile et de Racine, savourent, dans l'œuvre toute chrétienne de Massillon, cette prose limpide qui coule avec une mélodie si délicieusement égale, et ils reçoivent avec ces flatteuses paroles les salutaires effets d'un enseignement qui se grave dans le cœur aussi bien que dans la mémoire. Bossuet nous tient toujours sur ces hauteurs sublimes où éclate la foudre, où soufflent les vents déchaînés, et où souvent aussi rayonne un ardent soleil. Pour Massillon, nous introduisant dans un mystérieux sanctuaire, il nous fait entendre des accents pleins d'une paix religieuse, et il nous laisse respirer les parfums des fleurs de l'autel et l'encens qui environne le tabernacle.

Mais il ne faut rien dissimuler. On a reproché au *Petit-Carême* comme au *Télémaque* quelque chose de trop amollissant et un idéal un peu chimérique. La tendresse de cœur, dit-on, l'emporte peut-être sur la sévérité des principes. Un bon roi, selon ces esprits plus confiants, mais moins étendus et moins fermes que Bossuet, craint avec scrupule de recourir à la guerre, et il gémit sans cesse sur les maux que causent les armées. Ces sentiments partent d'un excellent cœur; mais ne seraient-ils pas désavoués par une politique judicieuse, forte et prévoyante? Hélas! Louis XV n'avait pas besoin qu'on lui surfît ainsi les douceurs de la paix; il fallait plutôt l'armer d'énergie, de digne et généreuse fermeté, le piquer même, au besoin, et dans ces choses de gouvernement, avec l'aiguillon d'une légitime ambition. Apparemment ce n'est pas l'Eglise qui, au nom de la paix, approuvera, par exemple, cette vue froide, égoïste, tristement indifférente du partage de la Pologne, cause de ses immenses malheurs, source première de ces flots de sang où elle baigne?

Massillon prétend que l'ambition « est un vice plus pernicieux aux empires que la paresse même[1]. » S'il eût pu prévoir les terribles suites de la léthargique tranquillité de Louis XV, eût-il ainsi parlé? L'histoire ne doit-elle pas reconnaître, dans sa sincère impartialité, que les guerres et les conquêtes de l'ambition n'ont pas de fléaux plus redoutables que cette dégradante mollesse et cette corruption morale d'où sortirent les épouvantables excès de 1793? Le tableau que trace Massillon d'un prince ambitieux a des traits vraiment forcés; et, malgré la merveilleuse habileté du pinceau et l'éclat du coloris, il présente une image exagérée et peut-être dangereuse. A force de dire que l'ambition rend malheureux, qu'elle avilit, que c'est une passion injuste, inquiète et honteuse, à force de blâmer l'amour outré de la gloire et de montrer les horreurs de la guerre, on pousse à une politique dont les grands cœurs et les vrais souverains ne sauraient se contenter. Sans doute, le *Télémaque* et le *Petit-Carême* ont de délicieuses descriptions de la félicité des bons rois, c'est-à-dire des rois sages, philosophes, pacifiques, dégagés des passions humaines. Ce sont là de ravissantes idylles, d'enchanteresses utopies, rêves de purs et tendres esprits qu'enivre l'amour de l'humanité. Après tout, le rameau d'olivier de Mentor ne messied pas au prêtre; mais on doit reconnaître que Bossuet était plus pénétré de l'Ecriture sainte, et que, dominant les vues de Fénelon et de Massillon, il comprend mieux quels souverains conviennent à la France et aux États modernes. Cependant, après ces observations nécessaires, il est permis d'admirer ces portraits flatteurs de ces rois qui ne régnent que par l'amour : « Quelle félicité pour le souverain de regarder son royaume comme sa famille, ses sujets comme ses enfants; de compter que leurs cœurs sont encore plus à lui que leurs biens et leurs personnes, et de voir, pour ainsi dire, ratifier chaque jour le premier choix de la nation qui éleva ses ancêtres sur le trône! La gloire des conquêtes et des triomphes a-t-elle rien qui égale ce plaisir? Mais, de plus, Sire, si la gloire des conquérants vous touche, commencez par gagner les cœurs de vos sujets; cette conquête vous répond de celle de l'univers[1]. » On peut aussi se complaire à ces éloquentes invectives contre la gloire souillée de sang et contre les affreuses suites des guerres : « Sire, regardez toujours la guerre comme le plus grand fléau dont Dieu puisse affliger un empire; cherchez à désarmer vos ennemis plutôt qu'à les vaincre. Dieu ne vous a confié le glaive que pour la sûreté de vos peuples, et non pour le malheur de vos voisins. L'empire sur lequel le ciel vous a établi est assez vaste; soyez plus jaloux d'en soulager les misères que d'en étendre les limites; mettez plutôt votre gloire à réparer les malheurs des guerres passées, qu'à en entreprendre de nouvelles; rendez votre règne immortel par la félicité de vos peuples plus que par le nombre de vos conquêtes; ne mesurez pas sur votre puissance la justice de vos entreprises, et n'oubliez pas que dans les guerres les plus justes, les victoires traînent toujours après elles autant de calamités pour un Etat, que les plus sanglantes défaites[2]. » Quelques années avant le pacifique auteur du *Petit-Carême*, Fénelon faisait retentir les mêmes accents et donnait les mêmes conseils, en s'adressant au père de Louis XV : « Malheur, disait Mentor, à ces impies qui cherchent une gloire cruelle dans le sang de leurs frères, qui est leur propre sang! La guerre est quelquefois nécessaire, il est vrai; mais c'est la honte du genre humain qu'elle soit inévitable en

[1] *Sermon pour le premier dimanche de carême*, 3e partie.

[1] *Sermon pour le quatrième dimanche de carême*, 2e partie. — [2] *Sermon pour la fête de la Purification*, 2e partie.

certaines occasions. O rois, ne dites point qu'on doit la désirer pour acquérir de la gloire. La vraie gloire ne se trouve point hors de l'humanité. Quiconque préfère sa propre gloire aux sentiments de l'humanité, est un monstre d'orgueil, et non pas un homme : il ne parviendra même qu'à une fausse gloire; car la vraie ne se trouve que dans la modération et la bonté. On pourra le flatter pour contenter sa vanité folle; mais on dira toujours de lui en secret, quand on voudra parler sincèrement : Il a d'autant moins mérité la gloire qu'il l'a désirée avec une passion injuste; les hommes ne doivent point l'estimer, puisqu'il a si peu estimé les hommes, et qu'il a prodigué leur sang par une brutale vanité. Heureux le roi qui aime son peuple, qui en est aimé, qui se confie en ses voisins, et qui a leur confiance; qui, loin de leur faire la guerre, les empêche de l'avoir entre eux, et qui fait envier à toutes les nations étrangères le bonheur qu'ont ses sujets de l'avoir pour roi [1]! » Il n'est que trop évident que de pareils tableaux ne peignent plus le monde réel. Sortis d'une intention droite et pure, ces belles chimères, ces rêves d'un âge d'or, cette merveilleuse poésie appartiennent à des horizons qui échapperont toujours aux étreintes de l'humanité, sans cesse attirée par l'idéal, mais éternellement retenue dans ses misères par les passions égoïstes. Mais il est des nobles cœurs seuls d'avoir ces généreuses aspirations vers les chastes et pures hauteurs où rayonne le parfait, l'absolu, le bien sans mélange. Plus vrai sans doute, plus réel, plus pratique est pour notre malheur le sentiment d'un Bossuet ou d'un Joseph de Maistre, raisonnant sur ces graves matières. Oui, pour notre honte et notre désolation, la guerre est une loi de ce monde. « Les fonctions du soldat sont terribles; mais il faut qu'elles tiennent à une grande loi du monde spirituel; et l'on ne doit pas s'étonner que toutes les nations de l'univers se soient accordées à voir dans ce fléau quelque chose de plus particulièrement divin que dans les autres; croyez que ce n'est pas sans une grande et profonde raison que le titre de DIEU DES ARMÉES brille à toutes les pages de l'Ecriture sainte [2]. » Au reste l'austérité morale et religieuse s'allie admirablement avec la vertu militaire. Sans contredit, il faut dans les guerres de la justice et de la modération. Pour ne pas être un Louis XV ou un Louis XVI, il n'est pas nécessaire d'être un Napoléon. Mais, quoiqu'au fond en pensent Fénelon ou Massillon, un souverain comme Louis XIV vaut mieux pour la société telle qu'elle est constituée que le bon roi qu'ils se figurent. Au surplus, au pur point de vue religieux, il est juste de reconnaître avec le comte de Maistre que le cilice de Saint-Louis ne le gênait point sous la cuirasse.

Après tout, Massillon ne s'applique qu'en passant à ces choses du gouvernement; et s'il adorait la paix, c'était par le plus pur dévouement à la patrie. La charité de l'Evangile, qui n'oublie jamais qu'il y a ici-bas des biens précieux, une société, une famille, une patrie, l'animait seule. Religieux ou évêque, il fut tout à sa prédication et à son ministère. Comme dans sa vie, on rencontre à peine quelques relations profanes au milieu d'une suite ordinaire d'exercices pieux et d'occupations évangéliques, un Hénault par exemple, un Louvois, un Trudaine; ainsi, dans ses écrits, ce n'est qu'à de rares intervalles qu'on découvre un regard jeté vers ce qui n'appartient pas au pur domaine des choses sacrées. Désavouons, si nous voulons ne rien pardonner, ces charmantes imaginations dont les poètes se repaissent, mais que doit fuir l'homme de réflexion et de conseil. Cependant, à part cette inévitable influence du XVIII^e siècle, l'œuvre de Massillon n'est pas aussi amollie qu'on l'a prétendu quelquefois. Par éducation, par goût, par réaction chrétienne contre les mœurs de la Régence, par attachement à l'Oratoire, Massillon avait des sentiments austères, et même sa doctrine a été jugée trop rigoureuse par plusieurs esprits. Durant son épiscopat, sa conduite à l'égard de ses prêtres fut bienveillante, mais d'une sévérité disciplinaire auquel le XVIII^e siècle n'était guère habitué. Il n'aimait pas les abus, il ne condescendait pas aux faiblesses; et dans ses fréquentes visites pastorales dont les intéressants procès-verbaux authentiques sont conservés au séminaire de Montferrand comme un monument du zèle du prélat, j'ai noté de très-nombreuses preuves d'un caractère juste, attentif, vigilant, sans indécision. Ces raisons morales appuient les motifs qu'on peut tirer des écrits mêmes de Massillon, pour combattre les reproches exagérés dont on accable le *Petit-Carême*. « Les saints pères, dit le P. Cahour, n'y sont cités qu'en passant et deux ou trois fois au plus. L'Evangile n'y paraît que dans les exordes, et, à l'exception de quelques exemples historiques tirés de l'Ancien Testament, de quelques paraphrases des psaumes ou des livres sapientiaux dans les péroraisons, le prédicateur ne cherche jamais dans la parole divine l'onction et l'autorité de la sienne. Son style sent plus le philosophe moraliste et le littérateur que le théologien et l'apôtre [1]. » Osons dire tout ce que nous pensons : pour mieux louer Bourdaloue qui certes n'avait pas besoin de semblables éloges, le P. Cahour se montre d'une injuste rigueur à l'égard d'une œuvre qu'on admirera toujours malgré de légitimes réserves. Quoi, dites-vous, mon père, l'*Evangile n'y paraît que dans les exordes!* Cependant, l'orateur tire ordinairement ses divisions de l'évangile du jour, et le fonds de son discours s'appuie sur ce livre révéré dont la loi est celle de tous les Etats [2]. Ce n'est pas tout, le prédica-

[1] Télémaque, livre XI. — [2] *Les soirées de Saint-Pétersbourg*, 5^e entretien.

[1] *Etudes religieuses, historiques et littéraires*. Janvier 1863, p. 97. — [2] *Sermon pour le deuxième dimanche de carême*, 1^re partie.

teur emploie dans le corps même de son sermon et saint Matthieu [1] et saint Marc [2] et saint Luc [3] et saint Jean [4], sans parler des épîtres dont il n'est pas question ici [5].

*A l'exception*, dites-vous encore, *de quelques exemples historiques tirés de l'Ancien Testament, de quelques paraphrases des psaumes et des livres sapientiaux dans les péroraisons, le prédicateur ne cherche jamais dans la parole divine l'onction et l'autorité de la sienne.* Cela est-il bien sûr? Sans doute, Massillon fait un usage neuf, fréquent et très-heureux, des souvenirs et des exemples bibliques; mais il puise aussi aux ondes vives des saintes Lettres et en soutient son éloquence. D'abord, ce n'est pas dans les seules péroraisons, comme vous l'affirmez, que l'orateur se sert des livres sapientiaux, mais il en nourrit le cours entier de ses discours. Voyons un peu, car il faut apporter ici des preuves manifestes et non de vagues assertions. Eh bien! Le livre de la Sagesse est cité au moins douze fois dans le corps même des instructions du Petit-Carême [6], les Proverbes y sont invoqués environ quatre fois [7], et ni l'Ecclésiastique [8] ni les Psaumes [9] n'y sont oubliés.

Enfin le reste de la sainte Ecriture vient aussi vivifier la substance du sermon. Esther [10], les Rois [11], les Paralipomènes [12], Judith [13], Isaïe [14] et Job [15] y apparaissent dans le texte latin, sans parler des glorieux livres des Macchabées [16].

Après cela, le P. Cahour a-t-il si vraiment raison de se railler de l'enthousiasme de La Harpe, admirant dans Massillon l'usage le plus heureux de l'Ecriture et des Pères, et de conclure « ou que La Harpe avait lu bien superficiellement les sermons de Massillon ou qu'en fait d'Ecriture sainte et de saints Pères, comme son siècle, il se contentait de peu de chose [17] ? » Encore nous sommes-nous très-exclusivement tenu dans les discours du *Petit-Carême*, exhortations très-courtes et d'un genre tout particulier; que serait-ce s'il s'agissait de l'ensemble des œuvres de l'illustre prédicateur, de son *Avent*, de son *Grand-Carême* et de ses conférences?

Au reste, voici le passage même contre lequel on s'est élevé, et qui, dans sa suite, et malgré l'excès de la louange, ne paraît ni si méprisable ni si contraire à la vérité qu'on le prétend : « Un charme d'élocution continuel, une harmonie enchanteresse, un choix de mots qui vont tous au cœur ou qui parlent à l'imagination; un assemblage de force et de douceur, de dignité et de grâce, de sévérité et d'onction; une intarissable fécondité de moyens se fortifiant tous les uns par les autres; une surprenante richesse de développements; un art de pénétrer dans les plus secrets replis du cœur humain de manière à l'étonner et à le confondre, d'en détailler les faiblesses les plus communes de manière à en rajeunir la peinture, de l'effrayer et de le consoler tour à tour, de tonner dans les consciences et de les rassurer, de tempérer ce que l'Evangile a d'austère par tout ce que la pratique des vertus a de plus attrayant; l'usage le plus heureux de l'Ecriture et des Pères; un pathétique entraînant; et par-dessus tout un caractère de facilité qui fait que tout semble valoir davantage, parce que tout semble avoir peu coûté : c'est à ces traits réunis que tous les juges éclairés ont reconnu dans Massillon un homme du très-petit nombre de ceux que la nature fit éloquents. C'est à ces titres que ceux même qui ne croyaient pas à sa doctrine ont cru du moins à son talent et qu'il a été le Racine de la chaire et le Cicéron de la France. »

Mais à notre tour n'exagérons rien. Il est certain que Massillon est moins rempli des Ecritures que Bourdaloue, et surtout que Bossuet, dont la substance est toute tirée de la moelle de la Bible. Il a plus accordé que ces deux grands prédicateurs aux développements et aux amplifications oratoires. D'ailleurs on peut, avec M. Sainte-Beuve, tout en vénérant ce génie tout chrétien, mais en cherchant le beau idéal de la chaire, souhaiter dans les ouvrages de ce grand homme un peu plus de fermeté dans les peintures et une variété de tons qui les grave plus distinctement, et surtout y désirer plus de cette flamme, de ce feu sacré, de cette pointe de glaive qu'on sent chez Bossuet [1]. C'est particulièrement en lisant le *Petit-Carême* qu'on éprouve ce regret. « L'auteur, dit Châteaubriand, y montre, sans doute, une grande connaissance du cœur humain, des vues fines sur les vices des cours, des moralités écrites avec une élégance qui n'exclut pas la simplicité, mais il y a certainement une éloquence plus pleine, un style plus hardi, des mouvements plus pathétiques et des pensées plus profondes dans quelques-uns de ses autres ser-

[1] *Sermon pour le dimanche des Rameaux*, 1re partie. — [2] *Ibid.* — [3] *Sermon pour le vendredi-saint*, 2e partie. — [4] *Ibid.*, 1re et 2e parties. — [5] *Sermon pour le deuxième dimanche de carême*, 2e partie. — *Sermon pour le jour de l'Incarnation*, 1re partie. — [6] *Sermon pour le deuxième dimanche de carême*, 1re partie, quatre citations. — *Sermon pour le troisième dimanche de carême*, 3e partie, six citations. — *Sermon pour le dimanche de la Passion*, 1re et 3e parties, deux citations. — [7] *Sermon pour le troisième dimanche de carême*, 3e partie. — *Sermon pour le quatrième dimanche de carême*, 1re partie. — *Sermon pour le dimanche de la Passion*, 1re et 3e parties. — *Sermon pour le jour de Pâques*, 2e partie. — [8] *Sermon pour le quatrième dimanche de carême*, 2e partie. — [9] *Sermon pour le dimanche des Rameaux*, 1re partie. — [10] *Sermon pour le premier dimanche de carême*, 2e partie, et *Sermon pour le dimanche des Rameaux*, 3e partie. — [11] *Sermon pour le premier dimanche de carême*, 2e partie. — [12] *Ibid.* — [13] *Sermon pour le dimanche de la Passion*, 1re partie. — [14] *Sermon pour le deuxième dimanche de carême.* — [15] *Sermon pour le troisième dimanche de carême*, 1re, 2e et 3e parties. — *Sermon pour le dimanche de la Passion*, 2e partie. — *Sermon pour le premier dimanche de carême*, 3e partie. — [16] *Sermon pour le deuxième dimanche de carême*, 1re partie, et *Sermon pour le jour de Pâques*, 2e partie. Le texte latin n'est pas rappelé dans cette dernière citation. — [17] *Etudes*, etc. Janvier 1863, pag. 97.

[1] Causeries du lundi, t. IX, p. 27.

mons, tels que ceux sur la *Mort*, sur *l'Impénitence finale*, sur *le Petit nombre des Elus*, sur *la Mort du Pécheur*, sur *la Nécessité d'un avenir*, sur la *Passion de Jésus-Christ* [1]. »

Cependant, ne nous y trompons pas. Sous ces fleurs de teintes si variées et si délicates, sous ces rameaux d'une verdure printanière, se trouve le pain des forts, et c'est pour nous amener à le goûter qu'il a recueilli toutes ces magnificences, composé et présenté tout ce dehors attrayant. C'est un prêtre vertueux, un orateur convaincu, un cœur animé du zèle apostolique qui, doué d'une brillante imagination et né artiste, a fait servir au triomphe du bien moral les charmes de la nature et les présents d'en-haut. Craignant que nous n'allions pas puiser aux sources mêmes le lait de la terre promise et chercher dans le creux du chêne sacré le miel qui s'y cache, il nous offre le mystique breuvage dans une coupe d'or magnifiquement ciselée. Sans doute, plus originale, plus vigoureuse, plus vraiment divine est l'éloquence d'un Bossuet ; elle nous conduit au cœur des Ecritures et nous désaltère sans mesure dans le torrent même où coulent les eaux qui jaillissent jusqu'à la vie éternelle. C'est que Bossuet se relie aux anciens prophètes et se rattache au collége des apôtres avec lesquels il entretient un continuel commerce; il a comme Isaïe les lèvres enflammées par le charbon ardent, sur son front resplendissent les rayons lumineux d'un Moïse, et ainsi que Paul il a entendu la voix du Seigneur Jésus. Qui veut donc se nourrir de la manne céleste sur le sol même où elle tombe, qui veut s'enivrer de la vendange sacrée lorsqu'on la foule aux pieds, celui-là doit vivre avec Bossuet et le suivre partout.

Mais parce que Massillon n'a pas cette énergie unique, cette force incomparable, cette puissance première et souveraine, il a d'autres dons précieux aussi, une douce persuasion, une noble simplicité, un grâce séduisante, une délicieuse onction et une sérénité toute céleste. Toujours maître de son sujet, formant de l'ordre de ses pensées *une suite, une chaîne continue dont chaque point représente une idée*, d'un mouvement égal, régulier et savant, Massillon, par son style large et plein, mérita d'être appelé par Buffon le premier de nos prosateurs. Son successeur à l'Académie française, le duc de Nivernais, dans un discours qui fut très-approuvé des auditeurs, a esquissé un excellent portrait du prédicateur auquel il avait à rendre hommage. « Qui, mieux que l'éloquent évêque de Clermont, également fait pour mériter votre estime et vos regrets, qui mieux que lui connut, remplit, honora, s'il est permis de le dire, ses engagements? Avec cette droiture de cœur, avec cette justesse d'esprit qui font aimer et saisir la vérité, il se dévoua par état à l'enseigner. Avec quel succès ne s'acquitta-t-il pas de cet auguste ministère ! La douce persuasion coulait de ses lèvres. S'il n'entraînait pas les esprits, il captivait les cœurs; s'il ne commandait pas en maître, il s'insinuait en ami, et l'on pourrait dire de lui qu'il fut le plus séduisant des hommes, s'il n'avait pas employé sa voix à dissiper les prestiges de la séduction. Habile à démêler toutes les nuances du vice, il le combattait en le démasquant. Mais en même temps qu'il peignait les passions avec ce coloris vrai qui en montre la difformité, il savait, par un contraste utile, leur opposer le tableau touchant d'une morale qu'il avait l'art de rendre intéressante pour ceux mêmes dont elle attaquait les penchants. Un talent si rare s'éleva à une dignité éminente dont il soutint l'éclat par ses vertus. »

J'ai tâché, en respectant la gloire et les vertus de l'immortel orateur, en montrant ce que le *Petit-Carême* a de sincèrement beau et de purement durable, de reconnaître ce qui paraît lui manquer de flamme apostolique, d'autorité sacrée et comme de sainte ferveur. Le plus fâcheux pour ce délicieux petit livre, c'est toujours, aux yeux des esprits austères, d'avoir trop plu au XVIII^e siècle, de s'être trouvé sur la toilette des femmes amollies de cette funeste époque [1] et d'avoir servi de texte aux parlements dans leurs remontrances à la cour. Ainsi sont prévenus, contre un ravissant chef-d'œuvre, ces hommes de l'ancienne marque et de l'ancien temps. Ils ne sentent pas assez ce que, à part ces charmants rêves d'une idéale Salente, d'une paix universelle et d'une paternité royale, le génie de Massillon renferme de vrai, de généreux, de noble; en ne désespérant pas de voir refleurir la liberté, le désintéressement et la haute moralité dans la chose publique, il faisait acte de citoyen dévoué et de chrétien convaincu. Ce n'est pas cependant qu'il faille penser, avec le cardinal Maury, juge fort récusable dans ces matières politiques, et qui ne saurait être admis à venir ici censurer l'intègre Massillon, que l'illustre oratorien ait eu dans son *Petit-Carême*, l'intention de critiquer directement le règne de Louis XIV. L'orateur qui, au moment même où il prenait possession de la chaire royale, avait si magnifiquement loué, par un exorde à jamais célèbre, et la vertu, et la justice, et, ce qui paraît plus hardi, la pénitence [2] de son auguste auditeur, aurait-il, devant ces sages et ces vieillards qui l'avaient entendu célébrer le maître aux conseils duquel il présidait, osé blâmer cette grande mémoire, attaquer cette impérissable renommée ? Au contraire, Massillon présente Louis XIV comme le modèle du jeune souverain et de tous les rois à venir. Quel bel éloge encore que le tableau où le prédicateur nous peint l'héroïque monarque

[1] Génie du christianisme, 3^e partie, liv. IV, c. 3.

[1] Auprès d'un pot de rouge on voit un Massillon.
(Voltaire.)

[2] Heureux enfin, non celui qui, toujours arbitre de la destinée de ses ennemis, a donné plus d'une fois la paix à la terre, mais celui qui a pu se la donner à soi-même et bannir de son cœur les vices et les affections déréglées qui en troublent la tranquillité, parce qu'il sera appelé enfant de Dieu !

plus admirable dans les revers et dans les disgrâces qu'au milieu des triomphes et des prospérités : « Tout sembla fondre et s'éclipser autour de lui; mais c'est alors que nous le vîmes à découvert lui-même, plus grand par la simplicité de sa foi et la constance de sa piété que par l'éclat de ses conquêtes. Les prospérités nous avaient caché sa véritable gloire ; nous n'avions vu que ses succès; nous vîmes alors toutes ses vertus[1] ! » Mais, tout en vénérant et en louant Louis XIV, Massillon avait bien le droit de s'unir aux vœux de la France pour appeler des jours où la nation entière jouirait d'institutions plus libérales et plus adoucies. Qui donc, si ce n'est l'abbé Maury, lui ferait un crime d'avoir, en parlant au roi et aux courtisans, enseigné que l'humanité est à la fois et le premier devoir des grands et l'usage le plus délicieux de leur autorité? Fleury, le sage Fleury ne s'y était pas trompé ; et ayant peu de temps après cette heureuse innovation du *Petit-Carême* à louer Massillon qu'il recevait à l'Académie française, il lui dit, après avoir rappelé au nouvel évêque les sévères obligations du ministère pastoral, ces paroles et si justes et si délicates : « Vous avez fait voir combien vous savez vous accommoder à votre auditoire, dans ses sermons du carême dernier, composés exprès pour notre jeune roi. Il semble que vous avez voulu imiter le Prophète qui, pour ressusciter le fils de la Sunamite, se rapetissa, pour ainsi dire, mettant sa bouche sur la bouche, ses yeux sur les yeux, ses mains sur les mains de l'enfant, et, l'ayant ainsi réchauffé, le rendit à sa mère plein de vie. De même, vous avez su proportionner vos discours, et pour la manière, et pour le style, à la capacité du prince, véritablement grand pour son âge. Vous avez su nourrir et augmenter le feu divin qui commence à éclairer son esprit et embrasser son cœur, et qui nous donne de si grandes espérances de voir revivre en lui les lumières et les vertus que nous admirons dans le prince son père, et que nous lui proposons continuellement pour modèle. »

A ces observations de l'ordre religieux et moral, on peut ajouter que, sous le rapport même purement littéraire, le génie de Massillon paraît quelquefois s'endormir un peu, *quandoque dormitat*. Si, au regard de la foi, on voudrait le voir plus souvent transporté du zèle de l'Evangile, au point de vue du goût, on souhaiterait de temps en temps, ce semble, plus de vivacité ou plus de variété. Ces nuances si fines, si délicates, si harmonieusement combinées, ont en certains endroits l'air de se confondre dans une teinte légèrement uniforme. Peut-être aussi dans ce champ de l'éloquence si soigneusement cultivé par les habiles mains de Massillon s'est-il glissé quelques plantes inutiles; ne les arrachons pas pourtant, car elles ne nuisent ni au bon ordre, ni à la moisson, et elles récréent les yeux qui se fatigueraient d'une richesse trop monotone, comme les bluets, les coquelicots et les liserons ne nous déplaisent pas au milieu de ces riches plaines de blé de l'opulente Brie.

[1] *Sermon pour le jour de Pâques*, 1re partie.

En somme, et tout balancé, le *Petit-Carême* est une belle et excellente œuvre ; on y trouve une savoureuse nourriture et pour le cœur et pour l'esprit. Une persuasive raison, une douce chaleur et une émotion contenue s'unissent à un style plein et nombreux. « Nulle part, dit M. de Sacy, dans ses charmants articles sur Massillon, son auteur n'a déployé plus de grâce et n'a fait parler à la sagesse un langage plus aimable [1]. »

Avant d'entrer dans cette suite de chefs-d'œuvre, recueillons-nous et représentons-nous bien l'auditoire de la chapelle des Tuileries, où résonnait la voix mélodieuse et attendrie du prédicateur. « Ces sermons, nous dit Massillon lui-même, ne sont que des entretiens particuliers, faits pour l'instruction du roi avant sa majorité et pour les personnes de la cour qui composaient *seules* l'auditoire. » Avant tout, imaginons-nous ce jeune souverain, ce reste précieux de la race de Louis XIV, cet enfant, *père et pupille de la nation* ; les grâces de son jeune âge et l'innocence peinte sur ses traits, faisaient concevoir de trop flatteuses espérances. On croyait voir briller de loin sur son front comme *les premières lueurs de la prospérité future*. Autour de cet enfant, alors si cher à la patrie dont hélas ! il devait faire un jour le désespoir, se pressaient ceux qui présidaient à ses jeunes années : le duc du Maine, l'ancien évêque de Fréjus, le maréchal de Villeroy, l'abbé Claude Fleury, la duchesse de Ventadour. Près de ces personnages, plus particulièrement chargés de l'enfance du roi, on distingue les vénérables débris du grand règne. L'éternel marquis de Dangeau est encore là, faisant ses remarques pour son précieux journal. Enfin, il y a surtout le régent et sa jeune cour que pénètrent de plus en plus l'incrédulité et la mollesse des mœurs. C'est à cet auditoire si mêlé, si complexe, à ces grands qu'il connaissait si bien, que Massillon parle un noble et solide langage, leur présentant des motifs de devoir qui intéressaient leur fierté [2], répétant parfois les mêmes conseils pour qu'ils trouvent, comme il le dit lui-même, un accès plus favorable dans les cœurs. Il conjure avant tout le Ciel de former le roi pour le bonheur de la France; et par là même, il inspire à ceux qui l'écoutent, le désir de contribuer au progrès du prince dans l'ordre moral. Succédant aux Bossuet et aux Fénelon, s'adressant au descendant du grand Dauphin et du duc de Bourgogne, Massillon, comme instituteur des princes, a, lui aussi, « la secrète solidité du génie, une solidité bien puissante contre nos passions [3]. » Et par le *Petit-Carême* comme par le *Discours sur l'Histoire universelle* et par le *Télémaque*, la France semblait présider toujours à l'éducation des souverains chrétiens [4].

[1] *Variétés littéraires, morales et philosophiques.* — [2] *Journal des savants* de 1759, p. 649. — [3] *Ibid.*, p. 648. — [4] *Ibid.*, p. 649.

# AVERTISSEMENT

## DE L'ÉDITION DE 1745.

Les sermons que nous mettons ici à la tête de tous les autres sont néanmoins les derniers qu'ait composés le P. Massillon. Mais nous avons cru devoir leur accorder ce rang d'honneur, tant à cause de l'approbation authentique dont notre auguste monarque [1] a bien voulu les honorer, que pour satisfaire la curiosité du public, qui paraît les attendre avec un empressement plus marqué. Ceux-ci d'ailleurs ont cet avantage que non-seulement ils ont été prêchés devant le roi, comme la plupart des autres l'avaient été devant Louis XIV, mais ils ont été prêchés uniquement pour le roi et pour sa cour.

Nous pourrions ajouter à cela l'importance des matières qui sont traitées dans ces sermons. Ils forment pour les princes et pour les grands comme un corps de morale, où les devoirs de leur état sont exposés dans un détail également noble et intéressant.

A la suite de ces sermons, nous avons mis un discours sur les *Vices et les vertus des grands*. La ressemblance du sujet nous y eût déterminés, quand nous n'y aurions pas été obligés, pour rapprocher un peu ce volume de la grosseur de ceux qui le suivent. Les mêmes raisons ont fait placer à la fin le discours sur la *Bénédiction des drapeaux du régiment de Catinat*.

[1] Ces sermons ont été présentés manuscrits au roi (Louis XV).

# AVIS DE L'AUTEUR.

Ces sermons ne sont que des entretiens particuliers faits pour l'instruction du roi (Louis XV) avant sa majorité, et pour les personnes de la cour qui composaient seules l'auditoire de la chapelle du château des Tuileries, quand ces discours y furent prononcés.

# PETIT-CARÊME

OU

SERMONS PRÊCHÉS DEVANT LOUIS XV AVANT SA MAJORITÉ DANS LA CHAPELLE DES TUILERIES [1].

# PREMIER SERMON.

## SERMON POUR LA FÊTE DE LA PURIFICATION DE LA SAINTE VIERGE.

### DES EXEMPLES DES GRANDS.

#### NOTICE HISTORIQUE.

Ce sermon fut prêché dans la chapelle des Tuileries, en présence du jeune roi Louis XV et de la cour, le 2 février 1718, l'après-midi. « Ce discours, dit le *Mercure de France* (février 1718, p. 202), quoique fort court et prononcé en vingt-une minutes, a été trouvé lumineux, touchant, et le compliment très-naturel. Il était tiré des dernières paroles du feu roi adressées à Sa Majesté, desquelles elle devait se ressouvenir toute sa vie : que Louis XIV, son bisaïeul, comme un autre Siméon, avait offert son arrière petit-fils à Dieu. »

#### ANALYSE.

EXORDE ET PROPOSITION. — Les exemples des grands roulent sur cette alternative inévitable : ils ne sauraient ni se perdre ni se sauver tout seuls. En effet, les exemples des grands ont toujours des suites considérables : 1° *du côté des peuples ;* — 2° *du côté des grands.*

PREMIÈRE PARTIE. — Les suites qu'ont les exemples des grands *du côté des peuples* viennent : 1° *de la vanité :* les peuples se font un honneur d'imiter les princes et les grands dans leurs mauvaises comme dans leurs bonnes mœurs ; — 2° *de l'intérêt et de l'envie de plaire :* on est sûr de convenir aux grands lorsqu'on s'étudie à leur ressembler. Les peuples trouvent donc, en copiant les vices de ceux qui leur commandent, un agréable et commode chemin pour arriver à la fortune. Mais si la justice et la piété dans les grands prennent la place des passions et de la licence, par là même la vertu est partout honorée et recherchée.

SECONDE PARTIE. — *Du côté des grands* les suites de leurs exemples sont également infinies. Car leurs exemples ont : 1° *une étendue d'autorité ;* ils ont évidemment de nombreux ministres de leurs volontés ; si l'amour outré de la gloire les enivre, tout leur souffle la désolation et la guerre ; si l'amour du plaisir l'emporte sur la gloire, tout sert à leurs passions ; tout prête des armes à la volupté ; — 2° *une étendue d'éclat :* les grands sont en spectacle à l'univers ; — 3° *une étendue de perpétuité :* leur vie, liée avec les événements publics, composera les histoires, et leurs actions seront écrites en caractères ineffaçables dans le livre de la postérité.

PÉRORAISON. — Le jeune roi, pour donner aux peuples de bons exemples, ne devra jamais perdre de vue la mort de son auguste bisaïeul, et aura soin de conserver dans sa mémoire les maximes que cet héroïque vieillard lui laissa dans ses derniers moments comme le plus précieux des héritages.

Ecce positus est hic in ruinam et in resurrectionem multorum in Israel.

*Celui que vous voyez est établi pour la ruine et pour la résurrection de plusieurs en Israël.* Luc, II, 34.

SIRE,

Telle est la destinée des rois et des princes de la terre, d'être établis pour la perte comme pour le salut du reste des hommes; et quand le ciel les donne au monde, on peut dire que ce sont des bienfaits ou des châtiments publics que sa miséricorde ou sa justice prépare aux peuples.

[1] Le titre du manuscrit de la bibliothèque impériale porte : *Sermons pour les dimanches de carême prêchés devant Louis XV avant sa majorité dans la chapelle du château des Tuileries, par Messire Jean-Baptiste Massillon, évêque de Clermont, ci-devant prêtre de l'Oratoire, un des quarant. de l'Académie française.*

Oui, Sire, en ce jour heureux où vous fûtes donné à la France, et où, porté dans le temple saint, le pontife vous marqua sur les autels du signe sacré de la foi, il fut vrai de dire de vous : Cet enfant auguste vient de naître pour la perte comme pour le salut de plusieurs.

Jésus-Christ, lui-même, prenant possession aujourd'hui dans le temple, de sa nouvelle royauté, n'est pas exempt de cette loi. Il est vrai que ses exemples, ses miracles et sa doctrine, qui vont assurer le salut à tant de brebis d'Israël, ne deviendront une occasion de chute et de scandale pour le reste des Juifs que par l'incrédulité qui les rendra plus inexcusables ; et qu'ainsi le même Evangile, qui sera le salut et la rédemption des uns, sera la ruine et la condamnation des autres.

Heureux les princes et les grands, si leur sainteté toute seule était pour les hommes corrompus une occasion de censure et de scandale ; et si leurs exemples, comme ceux de Jésus-Christ, ne devenaient l'écueil et la condamnation du vice, qu'en le rendant plus inexcusable, en devenant l'appui et le modèle de la vertu !

Ainsi, mes frères, vous que la Providence a élevés au dessus des autres hommes, et vous surtout, Sire, vous que la main de Dieu, protectrice de cette monarchie, a comme retiré du milieu des ruines et des débris de la maison royale, pour vous placer sur nos têtes : vous qu'il a rallumé comme une étincelle précieuse dans le sein même des ombres de la mort [1], où il venait d'éteindre toute votre auguste race, et où vous étiez sur le point de vous éteindre vous-même [2] : oui, Sire, je le répète, voilà les destinées que le ciel vous prépare : vous êtes établi pour la perte comme pour le salut de plusieurs : *Positus in ruinam et in resurrectionem multorum in Israel.*

Les exemples des princes et des grands roulent sur cette alternative inévitable : ils ne sauraient ni se perdre, ni se sauver tout seuls. Vérité capitale qui va faire le sujet de ce discours.

PREMIÈRE PARTIE.

Sire, comme le premier penchant des peuples est d'imiter les rois, le premier devoir des rois est de donner de saints exemples aux peuples. Les hommes ordinaires ne semblent naître que pour eux seuls : leurs vices ou leurs vertus sont obscurs comme leur destinée ; confondus dans la foule, s'ils tombent ou s'ils demeurent fermes, c'est également à l'insu du public ; leur perte ou leur salut se borne à leur personne, ou du moins leur exemple peut bien séduire et détourner quelquefois de la vertu ; mais il ne saurait imposer et autoriser le vice.

Les princes et les grands, au contraire, ne semblent nés que pour les autres. Le même rang qui les donne en spectacle, les propose pour modèles ; leurs mœurs forment bientôt les mœurs publiques. On suppose que ceux qui méritent nos hommages, ne sont pas indignes de notre imitation ; la foule n'a point d'autre loi que les exemples de ceux qui commandent : leur vie se reproduit, pour ainsi dire, dans le public ; et si leurs vices trouvent des censeurs, c'est d'ordinaire parmi ceux-mêmes qui les imitent.

Aussi la même grandeur qui favorise les passions, les contraint et les gêne, et comme dit un ancien [1], plus l'élévation semble nous donner de licence par l'autorité, plus elle nous en ôte par les bienséances.

Mais d'où viennent ces suites inévitables que les exemples des grands ont toujours parmi les peuples ? Le voici : du côté des peuples, c'est la vanité et l'envie de plaire ; du côté des grands, c'est l'étendue et la perpétuité.

Je dis la vanité du côté des peuples. Oui, mes frères, le monde, toujours inexplicable, a de tout temps attaché également de la honte et au vice et à la vertu. Il donne du ridicule à l'homme juste ; il perce de mille traits l'homme dissolu. Les passions et les œuvres saintes fournissent la même matière à ses dérisions et à ses censures ; et par une bizarrerie que ses caprices seuls peuvent justifier, il a trouvé le secret de rendre en même temps et le vice méprisable et la

[1] Ces mots rappellent avec bonheur un beau vers de Racine. Quand la descendance du grand roi disparaissait tout entière, la main de Dieu a conservé le jeune Louis XV,

Et de David éteint rallumé le flambeau.

[2] A l'âge de deux ans, le jeune duc d'Anjou, depuis Louis XV, avait été lui-même atteint d'une grave maladie.

[1] « Massillon, dit le cardinal Maury dans son excellent *Essai sur l'éloquence de la chaire*, cite très-rarement les écrivains profanes dans ses discours. Son *Petit Carême* en fournit un seul exemple dans le premier sermon sur les *Exemples des grands*, où il rappelle cette belle idée de Salluste : *In maxima fortuna minima licentia est*, c'est-à-dire que *plus l'élévation semble donner de licence par l'autorité qu'elle procure, plus elle en ôte par les bienséances qu'elle impose.* Mais l'évêque de Clermont fait mieux encore que de citer les anciens : il les imite ; il enrichit la prose française d'une multitude de constructions, souvent même de tours de période qu'il emprunte du latin, et qui s'adaptent très-aisément à la clarté ainsi qu'au génie de notre langue. »

vertu ridicule. Or, les exemples de dissolution dans les grands, en autorisant le vice, en ennoblissent la honte et l'ignominie, et lui ôtent ce qu'il a de méprisable aux yeux du public ; leurs passions deviennent bientôt dans les autres de nouveaux titres d'honneur, et la vanité seule peut leur former des imitateurs.

Notre nation surtout, ou plus vaine [1], et [2] plus frivole, comme on l'en accuse, ou, pour parler plus équitablement et lui faire plus d'honneur, plus attachée à ses maîtres et plus respectueuse envers les grands, se fait une gloire de copier leurs mœurs, comme un devoir d'aimer leur personne : on est flatté d'une ressemblance qui, nous rapprochant de leur conduite, semble nous rapprocher de leur rang. Tout devient honorable d'après de grands modèles ; et souvent l'ostentation toute seule nous jette dans des excès auxquels l'inclination se refuse. La ville croirait dégénérer en ne copiant pas les mœurs de la cour ; le citoyen obscur, en imitant la licence des grands, croit mettre à ses passions le sceau de la grandeur et de la noblesse ; et le désordre dont le goût lui-même se lasse bientôt, la vanité toute seule le perpétue.

Mais, Sire, d'un autre côté, tout reprend sa place dans un Etat où les grands et le prince surtout adorent le Seigneur. La piété est en honneur, dès qu'elle a de grands exemples pour elle. Les justes ne craignent plus ce ridicule que le monde jette sur la vertu, et qui est l'écueil de tant d'âmes faibles. On craint Dieu sans craindre les hommes. La vertu n'est plus étrangère à la cour. Le désordre lui-même n'y va plus la tête levée ; il est réduit à se cacher ou à se couvrir des apparences de la sagesse. S'il y a encore des idoles dans les tentes de Jacob, Rachel du moins les cache, et les adore à l'insu de ses frères. [3] La licence ne paraît plus revêtue de l'autorité publique ; et si le vice n'y perd rien, le scandale du moins diminue. En un mot, les devoirs de la religion entrent dans l'ordre public ; ils deviennent une bienséance que le monde lui-même nous impose : le culte peut encore être méprisé en secret par l'impie, mais il est vengé du moins par la majesté et la décence publique. Le temple saint peut encore voir aux pieds de ses autels des pécheurs et des incrédules, mais il n'y voit plus de profanateurs : le zèle de votre auguste bisaïeul [1] avait par des lois sévères puni souvent et toujours flétri de son indignation et de sa disgrâce ce scandale dans son royaume. Il peut se trouver encore des hommes corrompus qui refusent à Dieu leur cœur ; mais ils n'oseraient lui refuser leurs hommages : en un mot, il peut être encore aisé de se perdre ; mais du moins il n'est pas honteux de se sauver.

Or, quand l'exemple des grands ne servirait qu'à autoriser la vertu, qu'à la rendre respectable sur la terre, qu'à lui ôter ce ridicule impie et insensé que le monde lui donne, qu'à mettre les justes à couvert de la tentation des dérisions et des censures, qu'à établir qu'il n'est pas honteux à l'homme de servir le Dieu qui l'a fait naître et qui le conserve, que le culte qu'on lui rend est le devoir le plus glorieux et le plus honorable à la créature, et que le titre de serviteur du Très-Haut est mille fois plus grand et plus réel que tous les titres vains et pompeux qui entourent le diadème des souverains ; quand l'exemple des grands n'aurait que cet avantage, quel honneur pour la religion et quelle abondance de bénédictions pour un empire !

Sire, heureux le peuple qui trouve ses modèles dans ses maîtres, qui peut imiter ceux qu'il est obligé de respecter, qui apprend dans leurs exemples à obéir à leurs lois, et qui n'est pas contraint de détourner ses regards de ceux à qui il doit des hommages !

Mais quand les exemples des grands ne trouveraient pas dans la vanité seule des peuples une imitation toujours sûre, l'intérêt et l'envie de leur plaire leur donneraient autant d'imitateurs de leurs actions que leur autorité forme de prétendants à leurs grâces.

Le jeune roi Roboam oublie les conseils d'un père le plus sage des rois ; une jeunesse inconsidérée est bientôt appelée aux premières places, et partage ses faveurs en imitant ses désordres.

Les grands veulent être applaudis ; et, comme l'imitation est de tous les applaudissements le plus flatteur et le moins équivoque, on est sûr de leur plaire dès qu'on s'étudie à leur ressembler : ils sont ravis de trouver dans leurs imitateurs l'apologie de leurs vices, et ils cherchent avec complaisance dans tout ce qui les environne de quoi se rassurer contre eux-mêmes.

[1] Le manuscrit porte *pleine*, c'est évidemment une faute de copiste.

[2] Les éditions imprimées portent *ou*.

[3] Cette phrase manque dans toutes les éditions imprimées.

[1] Louis XIV.

Ainsi, l'ambition dont les voies sont toujours longues et pénibles, est charmée de se frayer un chemin plus court et plus agréable; le plaisir, d'ordinaire irréconciliable avec la fortune, en devient l'artisan et le ministre; les passions, déjà si favorisées par nos penchants, trouvent encore dans l'espoir de la récompense un nouvel attrait qui les anime; tous les motifs se réunissent contre la vertu; et s'il est si malaisé de se défendre du vice qui plaît, qu'il est difficile de ne pas s'y livrer, lorsque de plus il nous honore!

Tel est, Sire, le malheur des grands que des passions injustes entraînent. Leur exemple corrompt tous ceux que leur autorité leur soumet; ils répandent leurs mœurs, en distribuant leurs grâces; tout ce qui dépend d'eux veut vivre comme eux. Sire, n'estimez dans les hommes que l'amour du devoir; et vos bienfaits ne tomberont que sur le mérite. Condamnez dans les autres ce que vous ne sauriez vous justifier à vous-même. Les imitateurs des passions des grands insultent à leurs vices en les imitant. Quel malheur, quand le souverain, peu content de se livrer au désordre, semble le consacrer par les grâces dont il l'honore dans ceux qui en sont ou les imitateurs ou les honteux ministres! Quel opprobre pour un empire! quelle indécence pour la majesté du gouvernement! quel découragement pour une nation et pour les sujets habiles et vertueux à qui le vice enlève les grâces destinées à leurs talents et à leurs services! quel décri et quel avilissement pour le prince dans l'opinion des cours étrangères; et de là quel déluge de maux dans le peuple! Les places occupées par des hommes corrompus; les passions, toujours punies par le mépris, devenues la voie des honneurs et de la gloire; l'autorité, établie pour maintenir l'ordre et la pudeur des lois, méritée par les excès qui les violent; les mœurs corrompues dans leur source; les astres qui devaient marquer nos routes, changés en des feux errants qui nous égarent; les bienséances même publiques dont le vice est toujours jaloux, renvoyées comme des usages surannés à l'antique gravité de nos pères; le désordre débarrassé de la gêne même des ménagements; la modération dans le vice devenue presque aussi ridicule que la vertu.

Mais, Sire, si la justice et la piété dans les grands prennent la place des passions et de la licence, quelle source de bénédictions pour les peuples! C'est la vertu qui distribue les grâces; c'est elle qui les reçoit; les honneurs vont chercher l'homme sage qui les mérite et qui les fuit, et fuient l'homme vendu à l'iniquité, qui court après; les fonctions publiques ne sont confiées qu'à ceux qui se dévouent au bien public. Le crédit et l'intrigue ne mènent à rien; le mérite et les services n'ont besoin que d'eux-mêmes. Le goût même du souverain ne décide pas de ses largesses; rien ne lui paraît digne de récompense dans ses sujets que les talents utiles à la patrie. Les faveurs annoncent toujours le mérite ou le suivent de près; il n'y a de mécontents dans l'Etat que les hommes oiseux et inutiles. La paresse et la médiocrité murmurent toutes seules contre la sagesse et l'équité des choix; les talents se développent par les récompenses qui les attendent; chacun cherche à se rendre utile au public; et toute l'habileté de l'ambition se réduit à se rendre digne des places auxquelles on aspire. En un mot, les peuples sont soulagés, les faibles soutenus, les vicieux laissés dans la boue, les justes honorés, Dieu béni dans les grands qui tiennent ici-bas sa place; et, si l'envie de leur plaire peut former des hypocrites, outre que le masque tombe tôt ou tard, et que l'hypocrisie se trahit toujours par quelque endroit elle-même, c'est du moins un hommage que le vice rend à la vertu, en s'honorant [1] même de ses apparences[2].

Voilà du côté des peuples les suites que la vanité et l'envie de plaire attachent toujours aux exemples des grands; de leur côté, c'est l'étendue et la perpétuité qui en font comme le signal ou du désordre ou de la vertu parmi les hommes.

### DEUXIÈME PARTIE.

Je dis l'étendue, une étendue d'autorité : que de ministres de leurs passions n'enveloppent-ils pas dans leur condamnation et dans leur destinée!

Si un amour outré de la gloire les enivre, tout leur souffle la désolation et la guerre; et alors, Sire, que de peuples sacrifiés à l'idole de leur orgueil! que de sang répandu qui crie vengeance contre leur tête! que de calamités publiques dont ils sont les seuls auteurs! que de voix plaintives s'élèvent au ciel contre des

[1] Le manuscrit porte en l'honorant.

[2] L'hypocrisie, dit La Rochefoucauld, est un hommage que le vice rend à la vertu.

hommes nés pour le malheur des autres hommes ! que de crimes naissent d'un seul crime ! Leurs larmes pourraient-elles jamais laver les campagnes teintes du sang de tant d'innocents ; et leur repentir tout seul peut-il désarmer la colère du ciel, tandis qu'il laisse encore après lui tant de troubles et de malheurs sur la terre ?

Sire, regardez toujours la guerre comme le plus grand fléau dont Dieu puisse affliger un empire ; cherchez à désarmer vos ennemis plutôt qu'à les vaincre ; Dieu ne vous a confié le glaive que pour la sûreté de vos peuples, et non pour le malheur de vos voisins. L'empire sur lequel le ciel vous a établi, est assez vaste ; soyez plus jaloux d'en soulager les misères que d'en étendre les limites ; mettez plutôt votre gloire à réparer les malheurs des guerres passées qu'à en entreprendre de nouvelles ; rendez votre règne immortel par la félicité de vos peuples plus que par le nombre de vos conquêtes ; ne mesurez pas sur votre puissance la justice de vos entreprises ; et n'oubliez jamais que dans les guerres les plus justes les victoires traînent toujours après elles autant de calamités pour un Etat que les plus sanglantes défaites [1].

Mais si l'amour du plaisir l'emporte dans les souverains sur la gloire, hélas ! tout sert à leurs passions, tout s'empresse pour en être les ministres, tout en facilite le succès, tout en réveille les désirs, tout prête des armes à la volupté [2]. Des sujets indignes la favorisent ; les adulateurs lui donnent des titres d'honneur ; des auteurs profanes la chantent et l'embellissent ; les arts s'épuisent pour en diversifier les plaisirs ; tous les talents destinés par l'auteur de la nature à servir à l'ordre et à la décoration de la société, ne servent plus qu'à celle du vice : tout devient les ministres, et par-là les complices de leurs passions injustes. Sire, qu'on est à plaindre dans la grandeur ! Les passions qui s'usent par le temps, s'y perpétuent par les ressources ; les dégoûts, toujours inséparables du désordre, y sont réveillés par la diversité des plaisirs ; le tumulte seul, et l'agitation qui environne le Trône, en bannit les réflexions, et ne laisse jamais un instant le souverain avec lui-même. Les Nathans eux-mêmes [1], les prophètes du Seigneur se taisent et s'affaiblissent en l'approchant : tout lui met sans cesse sous l'œil sa gloire ; tout lui parle de sa puissance, et personne n'ose lui montrer même de loin ses faiblesses [2].

A l'étendue de l'autorité ajoutez encore une étendue d'éclat ; ce n'est pas à leur nation seule que se borne l'impression et l'effet contagieux de leurs exemples. Les grands sont en spectacle à tout l'univers ; leurs actions passent de bouche en bouche, de province en province, de nation en nation : rien n'est privé dans leur vie ; tout appartient au public : l'étranger, dans les cours les plus éloignées, a les yeux sur eux comme le citoyen : ils vont se faire des imitateurs jusqus dans les lieux où leur puissance leur forme des ennemis : le monde entier se sent de leurs vertus ou de leurs vices : ils sont, si je l'ose dire, citoyens de l'univers ; au milieu de tous les peuples se passent des événements qui prennent leur source dans leurs exemples : ils sont chargés devant Dieu de la justice ou des iniquités des nations ; et leurs vices ou leurs vertus ont des bornes encore plus étendues que celles de leur empire.

La France surtout qui depuis longtemps fixe tous les regards de l'Europe, est encore

[1] Quoi donc ! Une fausse gloire, un vain titre de conquérant qu'un prince veut acquérir allume la guerre dans des pays immenses ! Ainsi un seul homme, donné au monde par la colère des dieux, en sacrifie brutalement tant d'autres à sa vanité : il faut que tout périsse, que tout nage dans le sang, que tout soit dévoré par les flammes, que ce qui échappe au fer et au feu ne puisse échapper à la faim encore plus cruelle, afin qu'un seul homme qui se joue de la nature humaine entière, trouve dans cette destruction générale son plaisir et sa gloire ! Quelle gloire monstrueuse ! Peut-on trop abhorrer et trop mépriser des hommes qui ont tellement oublié l'humanité ? Non, non, loin d'être des demi-dieux, ce ne sont pas même des hommes ; ils doivent être en exécration à tous les siècles dont ils ont cru être admirés. Oh ! que les rois doivent bien prendre garde aux guerres qu'ils entreprennent ! Elles doivent être justes : ce n'est pas assez, il faut qu'elles soient nécessaires pour le bien public. Le sang du peuple ne doit être versé que pour sauver ce même peuple dans les besoins extrêmes. Mais les conseils flatteurs, les fausses idées de gloire, les vaines jalousies, l'injuste avidité qui se couvre de beaux prétextes, enfin les engagements insensibles entraînent presque toujours les rois dans des guerres où ils se rendent malheureux, où ils hasardent tout sans nécessité, et où ils font autant de mal à leurs sujets qu'à leurs ennemis.

(*Télémaque*, liv. XVII.)

[2] Comme l'a remarqué sir Herbert Croft dans son commentaire sur le *Petit Carême*, l'emploi répété du mot *tout* plaît à Massillon ; et c'est un genre de beauté qu'il semble avoir emprunté de Fénelon. Malheureusement, après s'être ici servi cinq fois du mot *tout* avec élégance et avec justesse, il en abuse dans la période suivante : *tous les talents destinés..., tout lui sert..., tout lui parle, tout devient les ministres* ; cette dernière construction est évidemment incorrecte.

[1] II Rois, 12.

[2] Ce beau et triste tableau d'un prince livré aux plaisirs, d'une cour abandonnée à la volupté, sans Nathan et sans mœurs, n'était malheureusement que trop prophétique ; et le vers du poète antique ne fut que trop réalisé :

Regis ad exemplar totus componitur orbis.

plus en spectacle qu'aucune autre nation. Les étrangers y viennent en foule étudier nos mœurs et les porter ensuite dans les contrées les plus éloignées : nous y voyons même les enfants des souverains s'éloigner des plaisirs et de la magnificence de leur cour, venir ici, comme des hommes privés, substituer à la langue et aux manières de leur nation la politesse de la nôtre ; et, comme le Trône a toujours leurs premiers regards, se former sur la sagesse et la modération ou sur l'orgueil et les excès du prince qui le remplit. Sire, montrez-leur un souverain qu'ils puissent imiter : que vos vertus et la sagesse de votre gouvernement les frappent encore plus que votre puissance ; qu'ils soient encore plus surpris de la justice de votre règne, que de la magnificence de votre cour. Ne leur montrez pas vos richesses, comme ce roi de Juda aux étrangers venus de Babylone [1], montrez-leur votre amour pour vos sujets, et leur amour pour vous, qui est le véritable trésor des souverains. Soyez le modèle des bons rois ; et, en faisant l'admiration des étrangers, vous ferez le bonheur de vos peuples [2].

Mais ce n'est pas seulement aux hommes de leur siècle que les princes et les grands sont redevables : leurs exemples ont un caractère de perpétuité qui intéresse tous les siècles à venir.

Les vices ou les vertus des hommes du commun meurent d'ordinaire avec eux ; leur mémoire périt avec leur personne : le jour de la Manifestation tout seul révélera leurs actions aux yeux de l'univers ; mais, en attendant, leurs œuvres sont ensevelies et reposent sous l'obscurité du même tombeau que leurs cendres.

Mais les princes et les grands, Sire, sont de tous les siècles ; leur vie liée avec les événements publics, passe avec eux d'âge en âge ; leurs passions, ou conservées dans des monuments publics, ou immortalisées dans nos histoires, ou chantées par une poésie lascive, iront encore préparer des piéges à la dernière postérité : le monde est encore plein d'écrits pernicieux qui ont transmis jusqu'à nous les désordres des cours précédentes. Les dissolutions des grands ne meurent point ; leurs exemples prêcheront encore le vice ou la vertu à nos plus reculés neveux ; et l'histoire de leurs mœurs aura la même durée que celle de leur siècle.

Que d'engagements heureux, Sire, leur état seul ne forme-t-il pas aux grands et aux rois pour la piété et pour la justice ! S'ils y trouvent plus d'attraits pour le vice, que de puissants motifs n'y trouvent-ils pas aussi pour la vertu ! Quelle noble retenue ne doit pas accompagner des actions qui seront écrites en caractères ineffaçables dans le livre de la postérité ! Quelle gloire mieux placée que de ne se point livrer à des vices et à des passions dont le souvenir souillera l'histoire de tous les temps et les hommes de tous les siècles ! Quelle émulation plus louable que de laisser des exemples qui deviendront les titres les plus précieux de la monarchie et les monuments publics de la justice et de la vertu ! Enfin, quoi de plus grand que d'être né pour le bonheur même des siècles à venir ; de compter que nos exemples seuls formeront une succession de vertu et de crainte du Seigneur parmi les hommes ; et que de nos cendres même il en renaîtra d'âge en âge des princes qui nous seront semblables [1] !

Telle est, Sire, la destinée des bons rois, et tel fut votre auguste bisaïeul, ce grand roi que nous vous proposerons toujours pour modèle. Hélas ! il le sera de tous les rois à venir. N'oubliez jamais ces derniers moments, où cet héroïque vieillard, comme aujourd'hui Siméon, vous tenant entre ses bras, vous baignant de ses larmes paternelles, et offrant au Dieu de ses pères ce reste précieux de sa race royale, quitta la vie avec joie, puisque ses yeux voyaient l'enfant miraculeux que Dieu réservait encore pour être le salut de la nation et la gloire d'Israël.

Sire, ne perdez jamais de vue ce grand spectacle, ce père des rois, mourant et voyant revivre en vous seul l'espérance de toute sa postérité éteinte ; recommandant votre enfance à la tendre et respectable dépositaire [2] de votre première éducation, laquelle en formant vos

[1] Ezéchias.

[2] On trouve ici l'écho de Fénelon et de Racine. Ces aimables génies veulent que la tendresse et les bénédictions des sujets soient les délices du souverain.

Quel plaisir de penser et de dire en moi-même :
Partout, en ce moment, on me bénit, on m'aime ;
On ne voit point le peuple à mon nom s'alarmer,
Le ciel dans tous leurs pleurs ne m'entend pas nommer.
Leur sombre inimitié ne fuit point mon visage,
Je vois voler partout les cœurs sur mon passage.
(*Britannicus*, IV,3.)

[1] Il faut respecter le texte du manuscrit et de l'édition de 1744. Mais on peut se demander si Massillon avait écrit *de nos cendres mêmes il en renaîtra*. M. Didot a imprimé *nos cendres même*, au lieu de *mêmes* que porte l'édition originale, le manuscrit porte *même*.

[2] La duchesse de Ventadour, gouvernante du roi.

premières inclinations, et pour ainsi dire, vos premières paroles, fut sur le point de recueillir vos derniers soupirs; confiant le sacré dépôt de votre personne au pieux prince [1] qui vous inspire des sentiments dignes de votre sang, à l'illustre maréchal [2], qui a reçu, comme une vertu héréditaire, la science d'élever les rois [3], et qui, devenu un des premiers sujets de l'Etat, vous apprendra à devenir le plus grand roi de votre siècle; au prélat fidèle [4], qui, après avoir gouverné sagement l'Eglise, lui formera en vous son plus zélé protecteur; enfin, à toute la nation, dont vous êtes en même temps et le précieux pupille et le père.

Puissiez-vous, Sire, n'effacer jamais de votre souvenir les maximes de [la] sagesse [5] que ce grand prince vous laissa dans ses derniers moments, comme un héritage plus précieux que sa couronne!

Il vous exhorta à soulager vos peuples : soyez-en le père, et vous en serez doublement le maître.

Il vous inspira l'horreur de la guerre, et vous exhorta de ne pas suivre là-dessus son exemple : soyez un prince pacifique; les conquêtes les plus glorieuses sont celles qui nous gagnent les cœurs.

Il vous avertit de craindre le Seigneur : marchez devant lui dans l'innocence; vous ne régnerez heureusement qu'autant que vous régnerez saintement [1].

Sire, que les dernières paroles de ce grand roi, de ce patriarche de votre famille royale, soient comme celles du patriarche Jacob mourant, les prédictions de ce qui doit arriver un jour à sa race; et puissent ses dernières instructions devenir la prophétie de votre règne [2]! Ainsi soit-il.

[1] Le duc du Maine, nommé par le testament de Louis XIV surintendant de l'éducation de son successeur.

[2] Le maréchal de Villeroi, gouverneur de Louis XV.

[3] Le père du maréchal de Villeroi avait été gouverneur de Louis XIV.

[4] L'ancien évêque de Fréjus, Fleury, précepteur du roi.

[5] *Les maximes de sagesse.* Ed. imprimées.

[1] On comprendra mieux ces beaux conseils de Massillon en se rappelant le passage où l'auteur du *Siècle de Louis XIV* parle de la mort du grand roi : « Son successeur a toujours conservé écrites au chevet de son lit les paroles remarquables que ce monarque lui dit, en le tenant sur son lit entre ses bras. Ces paroles ne sont point telles qu'elles sont rapportées dans toutes les histoires. Les voici fidèlement copiées : *Vous allez bientôt être roi d'un grand royaume. Ce que je vous recommande le plus fortement, est de n'oublier jamais les obligations que vous avez à Dieu. Souvenez-vous que vous lui devez tout ce que vous êtes. Tâchez de conserver la paix avec vos voisins. J'ai trop aimé la guerre; ne m'imitez pas en cela, non plus que dans les trop grandes dépenses que j'ai faites. Prenez conseil en toutes choses, et cherchez à connoître le meilleur pour le suivre toujours. Soulagez vos peuples le plus tôt que vous le pourrez, et faites ce que j'ai eu le malheur de ne pouvoir faire moi-même.* » Siècle de Louis XIV, ch. XXVIII.

[2] Cette péroraison est justement regardée comme une des plus touchantes qui existent.

# DEUXIÈME SERMON.

## SERMON POUR LE PREMIER DIMANCHE DE CARÊME.

### SUR LES TENTATIONS DES GRANDS.

#### NOTICE HISTORIQUE

Ce sermon fut prêché le 6 mars. « Le 2, dit le *Mercure* dans son numéro de Mars, p. 126, le cardinal de Rohan fit la bénédiction des cendres et les donna au roi. Le célèbre P. Massillon, nommé à l'évêché de Clermont, continuera à prêcher devant Sa Majesté les dimanches et fêtes pendant le carême. Il a composé à ce dessein une suite de discours d'une petite demi-heure qui sont des morceaux finis et qui conviennent au temps, au lieu, aux personnes qu'il doit instruire. Ses compliments au roi sont autant de chefs-d'œuvre. » Le *Mercure* ne se trompait pas; les auditeurs d'abord, puis la postérité, confirmèrent son jugement.

#### ANALYSE.

Exorde et proposition. — Le démon s'est hâté de dresser des piéges à Jésus-Christ; les grands sont de même les objets particuliers de sa fureur.

Division. — Il les attaque : 1° *par le plaisir*; — 2° *par l'adulation*, et — 3° *enfin par l'ambition.*

PREMIÈRE PARTIE. — *Par le plaisir.* — Le premier écueil de l'innocence, c'est le plaisir. Ce premier écueil de toute vie humaine, devient comme l'écueil privilégié de la vie des grands. En effet : 1° Dans les princes et dans les grands, il n'y a pas d'obstacles à leurs passions, et les occasions semblent même prévenir leurs désirs. — 2° Les grands ne redoutent pas les censures des hommes, et ils se flattent qu'on a pour leurs passions les mêmes égards que pour leurs personnes. — 3° Enfin, n'ayant plus qu'à jouir d'eux-mêmes, ils ne sont pas, comme les autres hommes, distraits de l'amour du plaisir par le soin de la fortune.

DEUXIÈME PARTIE. — *Par l'adulation.* — Si le plaisir commence à corrompre le cœur des grands, l'adulation l'affermit dans le mal, car l'adulation 1° autorise le vice; — 2° fortifie les mauvais penchants; — 3° change en sources empoisonnées les vertus mêmes et les meilleures inclinations des grands. L'adulation est donc un fléau d'une redoutable puissance; mais l'adulation la plus dangereuse serait dans la bouche des ministres de la vérité.

TROISIÈME PARTIE. — *Par l'ambition.* — Cette passion infortunée 1° rend malheureux celui qu'elle possède; — 2° elle l'avilit et le conduit à toutes les bassesses; — 3° elle le rend injuste et cruel.

PÉRORAISON. — Grand Dieu, éloignez du jeune roi ces trois funestes piéges : la volupté, l'adulation et l'ambition.

---

Jesus ductus est in desertum a Spiritu, ut tentaretur a diabolo.

*Jésus fut conduit par l'Esprit dans le désert pour y être tenté par le diable.* Matth., IV, 1.

SIRE,

Les signes éclatants qui avaient accompagné la naissance et les commencements de la vie de Jésus-Christ ne permettaient pas au démon d'ignorer que le Très-Haut ne le destinât à de grandes choses.

Plus il entrevoit les premières lueurs de sa grandeur future, plus il se hâte de lui dresser des piéges. Sa descendance des rois de Juda, son droit à la couronne de ses ancêtres; les prophéties qui annonçaient que, dans les derniers temps, Dieu susciterait de la race de David le prince de la paix et le libérateur de son peuple; tout ce qui annonce la grandeur de Jésus-Christ arme la malice du tentateur contre son innocence.

Les grands, Sire, sont les premiers objets de sa fureur. Plus exposés que les autres hommes à ses séductions et à ses piéges, il commence de bonne heure à leur en préparer; et comme leur chute lui répond de celle de tous ceux presque qui dépendent d'eux, il rassemble tous ses traits pour les perdre.

Changez ces pierres en pain [1], dit-il à Jésus-Christ. Il l'attaque d'abord par le plaisir; et c'est le premier piége qu'il dresse à leur innocence.

Puisque vous êtes Fils de Dieu, ajoute-t-il, il enverra ses anges pour vous garder [2]. Il continue par l'adulation; et c'est un trait encore plus dangereux dont il empoisonne leur âme.

Enfin : Je vous donnerai les royaumes du monde, et toute leur gloire [3]. Il finit par l'ambition; et c'est la dernière et la plus sûre ressource qu'il emploie pour triompher de leur faiblesse.

[1] Matth., IV, 3. — [2] *Ibid.*, 6. — [3] *Ibid.*, 8, 9.

Ainsi, le plaisir commence à leur corrompre le cœur; l'adulation l'affermit dans l'égarement et lui ferme toutes les voies de la vérité; l'ambition consomme l'aveuglement, et achève de creuser le précipice. Exposons ces vérités importantes [après avoir imploré, etc. *Ave, Maria.*][1]

PREMIÈRE PARTIE.

Sire, le premier écueil de notre innocence, c'est le plaisir. Les autres passions plus tardives ne se développent et ne mûrissent, pour ainsi dire, qu'avec la raison : celle-ci la prévient; et nous nous trouvons corrompus, avant presque d'avoir pu connaître ce que nous sommes. Ce penchant infortuné qui souille tout le cours de la vie des hommes, prend toujours sa source dans les premières mœurs : c'est le premier trait empoisonné qui blesse l'âme; c'est lui qui efface sa première beauté, et c'est de lui que coulent ensuite tous les autres vices.

Mais ce premier écueil de la vie humaine devient comme l'écueil privilégié de la vie des grands. Dans les autres hommes cette passion déplorable n'exerce jamais qu'à demi son empire : les obstacles la traversent; la crainte des discours publics la retient; l'amour de la fortune la partage.

Dans les princes et dans les grands, ou elle ne trouve point d'obstacle, ou les obstacles eux-mêmes, facilement écartés, l'enflamment et l'irritent. Hélas! quels obstacles a jamais trouvés là-dessus la volonté de ceux qui tiennent en leurs mains la fortune publique! Les occasions préviennent presque leurs désirs; leurs regards, si j'ose parler ainsi, trouvent partout des crimes qui les attendent; l'indécence du siècle et l'avilissement des cours honore [2] même d'éloges publics les attraits qui

[1] Les mots entre crochets ne sont point au manuscrit.
[2] M. Didot écrit *honorent*.

réussissent à les séduire : on rend des hommages indignes à l'effronterie la plus honteuse : un bonheur si honteux est regardé avec envie, au lieu de l'être avec exécration ; et l'adulation publique couvre l'infamie du crime public. Non, Sire, les princes, dès qu'ils se livrent au vice, ne connaissent plus d'autre frein que leur volonté ; et leurs passions ne trouvent pas plus de résistance que leurs ordres.

David veut jouir de son crime : l'élite de son armée est bientôt sacrifiée ; et par là périt le seul témoin incommode à son incontinence [1]. Rien ne coûte et rien ne s'oppose aux passions des grands : ainsi la facilité des passions en devient un nouvel attrait ; devant eux toutes les voies du crime s'aplanissent, et tout ce qui plaît est bientôt possible.

La crainte du public est un autre frein pour la licence du commun des hommes. Quelque corrompues que soient nos mœurs, le vice n'a pas encore perdu parmi nous toute sa honte : il reste encore une sorte de pudeur publique qui nous force à le cacher ; et le monde lui-même, qui semble s'en faire honneur, lui attache pourtant encore une espèce de flétrissure et d'opprobre. Il favorise les passions, et il impose pourtant des bienséances qui les gênent ; il fait des leçons publiques du vice et de la volupté, et il exige pourtant le secret et une sorte de ménagement de ceux qui s'y livrent.

Mais les princes et les grands ont secoué ce joug : ils ne font pas assez de cas des hommes pour redouter leurs censures [2]. Les hommages publics qu'on leur rend les rassurent sur le mépris secret qu'on a pour eux : ils ne craignent pas un public qui les craint et qui les respecte ; et, à la honte du siècle, ils se flattent avec raison qu'on a pour leurs passions les mêmes égards que pour leur personne. La distance qu'il y a d'eux au peuple le leur montre dans un point de vue si éloigné qu'ils le regardent comme s'il n'était pas ; ils méprisent des traits partis de si loin et qui ne sauraient venir jusqu'à eux, et presque toujours, devenus les seuls objets de la censure publique, ils sont les seuls qui l'ignorent.

Ainsi plus on est grand, Sire, plus on est redevable au public. L'élévation, qui blesse déjà l'orgueil de ceux qui nous sont soumis, les rend des censeurs plus sévères et plus éclairés de nos vices : il semble qu'ils veulent regagner par les censures ce qu'ils perdent par la soumission ; ils se vengent de la servitude par la liberté des discours. Non, Sire, les grands se croient tout permis, et on ne pardonne rien aux grands ; ils vivent comme s'ils n'avaient point de spectateurs, et cependant ils sont tout seuls comme le spectacle éternel du reste de la terre.

Enfin, l'ambition et l'amour de la fortune dans les autres hommes partage l'amour du plaisir. Les soins qu'elle exige sont autant de moments dérobés à la volupté ; le désir de parvenir suspend du moins des passions qui de tout temps en ont été l'obstacle ; on ne saurait allier les mouvements sages et mesurés de l'ambition avec le loisir, l'oisiveté et presque toujours le dérangement et les extravagances du vice : en un mot, la débauche a toujours été l'écueil inévitable de l'élévation ; et jusques ici les plaisirs ont arrêté bien des espérances de fortune, et l'ont rarement avancée.

Mais les princes et les grands, qui n'ont plus rien à désirer du côté de la fortune, n'y trouvent rien aussi qui gêne leurs plaisirs. La naissance leur a tout donné ; ils n'ont plus qu'à jouir, pour ainsi dire, d'eux-mêmes. Leurs ancêtres ont travaillé pour eux ; le plaisir devient l'unique soin qui les occupe : ils se reposent de leur élévation sur leurs titres ; tout le reste est pour les passions.

Aussi les enfants des hommes illustres sont d'ordinaire les successeurs du rang et des honneurs de leurs pères, et ne le sont pas de leur gloire et de leurs vertus. L'élévation dont la naissance les met en possession, les empêche toute seule de s'en rendre dignes : héritiers d'un grand nom, il leur paraît inutile de s'en faire un à eux-mêmes ; ils goûtent les fruits d'une gloire dont ils n'ont pas goûté l'amertume ; le sang et les travaux de leurs ancêtres deviennent le titre de leur mollesse et de leur oisiveté ; la nature a tout fait pour eux, elle ne laisse plus rien à faire au mérite ; et souvent l'époque glorieuse de l'élévation d'une race devient, un moment après elle-même, sous un indigne héritier, le signal de sa décadence et de son opprobre [1]. Les exemples là-dessus sont de toutes les nations et de tous les siècles.

Salomon avait porté la gloire de son nom

[1] Uri, mari de Bethsabée.

[2] Le mépris que les grands ont pour le peuple les rend indifférents sur les flatteries ou sur les louanges qu'ils en reçoivent, et tempère leur vanité. — La Bruyère, *Des grands*.

[1] Boileau, satire Ve, et Juvénal, satire VIIIe.

jusqu'aux extrémités de la terre ; l'éclat et la magnificence de son règne avait surpassé celle de tous les rois d'Orient : un fils insensé[1] devient le jouet de ses propres sujets, et voit dix tribus se choisir un nouveau maître [2]. Les enfants de la gloire et de la magnificence sont rarement les enfants de la sagesse et de la vertu ; et il est presque plus rare de soutenir la gloire et les honneurs auxquels on succède que de les acquérir soi-même.

### DEUXIÈME PARTIE.

Le plaisir est donc le premier écueil des grands, et c'est par là que le tentateur commence à les séduire ; il continue par l'adulation. Le plaisir corrompt le cœur par le vice, l'adulation achève de le fermer à la vertu ; les attraits qui environnent le trône soufflent de toutes parts la volupté, l'adulation la justifie : le désordre laisse toujours au fond de l'âme le ver dévorant ; mais le flatteur traite le remords de faiblesse, enhardit la timidité du crime, et lui ôte la seule ressource qui pouvait le ramener à la pudeur de l'ordre et de la raison.

Sire, quel fléau pour les grands que ces hommes nés pour applaudir à leurs passions ou pour dresser des piéges à leur innocence [3] ! Quel malheur pour les peuples, quand les princes et les puissants se livrent à ces ennemis de leur gloire, parce qu'ils le sont de la sagesse et de la vérité ! Les fléaux des guerres et des stérilités sont des fléaux passagers, et des temps plus heureux ramènent bientôt la paix et l'abondance ; les peuples en sont affligés ; mais la sagesse du gouvernement leur laisse espérer des ressources. Le fléau de l'adulation ne permet plus d'en attendre ; c'est une calamité pour l'Etat, qui en promet toujours de nouvelles : l'oppression des peuples déguisée au souverain ne leur annonce que des charges plus onéreuses : les gémissements les plus touchants que forme la misère publique passent bientôt pour des murmures : les remontrances les plus justes et les plus respectueuses, l'adulation les travestit en une témérité punissable, et l'impossibilité d'obéir n'a plus d'autre nom que la rébellion et la mauvaise volonté qui refuse. Que le Seigneur, disait autrefois un saint roi [1], confonde ces langues trompeuses et ces lèvres fausses qui cherchent à nous perdre, parce qu'elles ne s'étudient qu'à nous plaire.

Sire, défiez-vous de ceux qui, pour autoriser les profusions immenses des rois, leur grossissent sans cesse l'opulence de leurs peuples. Vous succédez à une monarchie florissante, il est vrai, mais que les pertes passées ont accablée. Le zèle de vos sujets est inépuisable ; mais ne mesurez pas là-dessus les droits que vous avez sur eux ; leurs forces ne répondront de longtemps à leur zèle ; les nécessités de l'Etat les ont épuisés ; laissez-les respirer de leur accablement ; vous augmenterez vos ressources en augmentant leur tendresse. Ecoutez les conseils des sages et des vieillards auxquels votre enfance est confiée, et qui présidèrent aux conseils de votre auguste bisaïeul ; et souvenez-vous de ce jeune roi de Juda dont je vous ai déjà cité l'exemple [2], qui, pour avoir préféré les avis d'une jeunesse inconsidérée à la sagesse et à la maturité de ceux aux conseils desquels Salomon son père était redevable de la gloire et de la prospérité de son règne, et qui lui conseillaient d'affermir les commencements du sien par le soulagement de ses peuples, vit un nouveau royaume se former des débris de celui de Juda ; et pour avoir voulu exiger de ses sujets au delà de ce qu'ils lui devaient, il perdit leur amour, et leur fidélité qui lui était due. Les conseils agréables sont rarement des conseils utiles ; et ce qui flatte les souverains fait d'ordinaire le malheur des sujets.

Oui, sire, par l'adulation les vices des grands se fortifient ; leurs vertus mêmes se corrompent. Leurs vices se fortifient : et quelle ressource peut-il rester à des passions qui ne trouvent autour d'elles que des éloges ? Hélas ! comment pourrions-nous haïr et corriger ceux de nos défauts que l'on loue, puisque ceux-mêmes qu'on censure trouvent encore au dedans de nous non-seulement des penchants, mais des raisons même qui les défendent ? Nous nous faisons à nous-mêmes l'apologie de nos vices : l'illusion peut-elle se dissiper, lorsque tout ce qui nous environne nous les donne pour des vertus ?

Leurs vertus mêmes se corrompent ; c'est l'expérience de tous les siècles, disait Assuérus :

[1] Roboam. — [2] Jéroboam.

[3] Détestables flatteurs, présent le plus funeste
Que puisse faire aux rois la colère céleste !
RACINE, *Phèdre*

[1] Ps. XI, 4. Disperdat Dominus universa labia dolosa, et linguam magniloquam.

[2] Roboam.

les suggestions flatteuses des méchants ont toujours perverti les inclinations louables des meilleurs princes, et les plus anciennes histoires nous en fournissent des exemples : *Et ex veteribus probatur historiis,.... quomodo malis quorumdam suggestionibus regum studia depraventur* [1]. C'était un roi infidèle qui faisait cet aveu public à ses sujets. Les conseils spécieux et iniques d'un flatteur allaient souiller toute la gloire de son empire : la fidélité du seul Mardochée arrêta le bras prêt à tomber sur les innocents. Un seul sujet fidèle décide souvent de la félicité d'un règne et de la gloire du souverain ; et il ne faut aussi qu'un seul adulateur pour flétrir toute la gloire du prince et faire tout le malheur d'un empire.

En effet, l'adulation enfante l'orgueil, et l'orgueil est toujours l'écueil fatal de toutes les vertus [2]. L'adulateur en prêtant aux grands les qualités louables qui leur manquent, leur fait perdre celles mêmes que la nature leur avait données; il change en sources de vice des penchants qui étaient en eux des espérances de vertu. Le courage dégénère en présomption : la majesté qu'inspire la naissance, qui sied si bien au souverain, n'est plus qu'une vaine fierté qui l'avilit et le dégrade; l'amour de la gloire, qui coule en eux avec le sang des rois, leurs ancêtres, devient une vanité insensée qui voudrait voir l'univers entier à leurs pieds, qui cherche à combattre seulement pour avoir l'honneur frivole de vaincre; et qui, loin de dompter leurs ennemis, leur en fait de nouveaux et arme contre eux leurs voisins et leurs alliés; l'humanité, si aimable dans l'élévation, et qui est comme le premier sentiment qu'on verse dès l'enfance dans l'âme des rois, se bornant à des largesses outrées et à une familiarité sans réserve pour un petit nombre de favoris, ne leur laisse plus qu'une dure insensibilité pour les misères publiques; les devoirs mêmes de la religion dont ils sont les premiers protecteurs et qui avaient fait la plus sérieuse occupation de leur premier âge, ne leur paraissent plus bientôt que les amusements puérils de l'enfance ; non, sire, les princes naissent d'ordinaire vertueux, et avec des inclinations dignes de leur sang ; la naissance nous les donne tels qu'ils devraient être ; l'adulation toute seule les fait tels qu'ils sont.

Gâtés par les louanges, on n'oserait plus leur parler le langage de la vérité : eux seuls ignorent dans leur Etat ce qu'eux seuls devraient connaître. Ils envoient des ministres pour être informés de ce qui se passe de plus secret dans les cours et dans les royaumes les plus éloignés ; et personne n'oserait leur apprendre ce qui se passe dans leur royaume propre. Les discours flatteurs assiégent leur trône, s'emparent de toutes les avenues, et ne laissent plus d'accès à la vérité. Ainsi le souverain est seul étranger au milieu de ses peuples; il croit manier les ressorts les plus secrets de l'empire, et il en ignore les événements les plus publics ; on lui cache ses pertes, on lui grossit ses avantages, on lui diminue les misères publiques, on le joue à force de le respecter : il ne voit plus rien tel qu'il est ; tout lui paraît tel qu'il le souhaite.

Telles sont les tristes suites de l'adulation. Cependant, Sire, c'est là le vice le plus commun des cours, et l'écueil des meilleurs princes. A peine le jeune roi Joas eut-il perdu le fidèle pontife Joïada [1], ce sage tuteur de son enfance, et le seul homme par qui la vérité allait encore jusqu'aux pieds de son trône, que, séduit par les flatteries des courtisans, dit l'Ecriture, il se livra à leurs mauvais conseils et à ses propres faiblesses : *Delinitus obsequiis eorum, acquievit eis* [2].

C'est l'adulation qui fait d'un bon prince un prince né pour le malheur de son peuple : c'est elle qui fait du sceptre un joug accablant, et qui, à force de louer les faiblesses des rois, rend leurs vertus mêmes méprisables [3].

Oui, Sire, quiconque flatte ses maîtres, les trahit; la perfidie qui les trompe, est aussi criminelle que celle qui les détrône. La vérité est le premier hommage qu'on leur doit; il n'y a pas loin de la mauvaise foi du flatteur à

[1] Esther, XVI, 7.

[2] Les louanges corrompent les hommes; elles les remplissent d'eux-mêmes; elles les rendent vains et présomptueux. Il faut les mériter et les fuir.

*Télémaque*, livre XVI.

[1] Racine écrit Joad.

[2] II Paral. XXIV, 17.

[3] De l'absolu pouvoir vous ignorez l'ivresse
Et des lâches flatteurs la voix enchanteresse.
Bientôt ils vous diront que les plus saintes lois
Maîtresses du vil peuple, obéissent aux rois ;
Qu'un roi n'a d'autre frein que sa volonté même,
Qu'il doit tout immoler à sa grandeur suprême ;
Qu'aux larmes, au travail, le peuple est condamné,
Et d'un sceptre de fer veut être gouverné ;
Que s'il n'est opprimé, tôt ou tard il opprime :
Ainsi de piége en piége, et d'abîme en abîme,
Corrompant de vos mœurs l'aimable pureté,
Ils vous feront enfin haïr la vérité.

Athalie, IV, 3.

celle du rebelle : on ne tient plus à l'honneur et au devoir, dès qu'on ne tient plus à la vérité qui seule honore l'homme, et qui est la base de tous les devoirs. La même infamie qui punit la perfidie et la révolte devrait être destinée à l'adulation. La sûreté publique doit suppléer aux lois, qui ont omis de la compter parmi les grands crimes auxquels elles décernent des supplices; car il est aussi criminel d'attenter à la bonne foi des princes, qu'à leur personne sacrée; de manquer à leur égard de vérité, que de manquer de fidélité; puisque l'ennemi qui veut nous perdre est encore moins à craindre que l'adulateur qui ne cherche qu'à nous plaire.

Mais l'adulation la plus dangereuse est dans la bouche de ceux qui par la sainteté de leur caractère sont établis les ministres de la vérité. Allez, dit le Seigneur à l'esprit de mensonge, entrez dans la bouche des prophètes du roi Achab : vous réussirez; vous le tromperez, et sa séduction est inévitable : *Decipies et prævalebis* [1]. Hélas! si l'adulation a tant de charmes, lors même que les vices et les dissolutions du flatteur en affaiblissent l'autorité et la rendent suspecte, quelle séduction ne forme-t-elle point, lorsqu'elle est consacrée par les apparences mêmes de la vertu! Quel avilissement pour nous, si nous faisons du ministère même de la vérité un ministère d'adulation et de mensonge; si, dans ces chaires mêmes destinées à instruire et à corriger les grands, nous leur donnons de fausses louanges qui achèvent de les séduire; si le seul canal par où la vérité peut encore aller jusqu'à eux, n'y porte qu'une lueur trompeuse qui leur aide à se méconnaître; si nous empruntons le langage flatteur et rampant des cours, en venant leur annoncer la parole généreuse et sublime du Seigneur; et si, loin d'être ici les maîtres et les docteurs des rois, nous ne sommes que les vils esclaves de la vanité et de la fortune! Mais quel malheur pour les grands de trouver d'indignes apologistes de leurs vices parmi ceux qui en auraient dû être les censeurs, d'entendre autour de leur trône les ministres et les interprètes de la religion, parler comme le courtisan, et de trouver des adulateurs où ils auraient dû trouver des Ambroises!

O vous, Sire, que Dieu a établi pour commander aux hommes, n'aimez dans les hommes que la vérité; elle seule les rend aimables. Fermez l'oreille aux discours qui vous flattent : le flatteur hait votre personne; il n'aime que vos faveurs. Ecoutez les louanges qui nous prêtent de fausses vertus, comme des reproches publics de nos vices véritables. Souvenez-vous que l'amour des peuples est l'éloge le moins suspect du souverain. Les bons et les mauvais princes ont été également loués pendant leur vie; il semble même que les basses flatteries ont été encore plus prodiguées à ces derniers. La haine publique se cache d'ordinaire sous l'adulation. Sire, rendez-vous digne d'être loué, et vous mépriserez les louanges.

### TROISIÈME PARTIE.

L'adulation ferme donc le cœur à la vérité; mais l'ambition est bientôt le triste fruit de l'aveuglement où jette l'adulation, et achève de creuser le précipice : c'est le dernier piége que le démon tend aujourd'hui à Jésus-Christ : *Je vous donnerai les royaumes du monde et toute leur gloire.*

Oui, Sire, c'est l'adulation qui mène toujours les grands à la gloire insensée et mal entendue de l'ambition. Et ce désir insensé de gloire, où ne mène-t-il point un cœur qui s'y livre?

Cette passion infortunée rend d'abord malheureux l'ambitieux qu'elle possède; elle l'avilit ensuite et le dégrade; enfin, elle le conduit à une fausse gloire, par des moyens injustes qui lui font perdre la gloire véritable. Tels sont les caractères honteux de l'ambition, de ce vice dont le monde honore ses héros, et dont ils s'honorent si fort eux-mêmes.

Ce n'est pas que je prétende autoriser dans les grands, non plus que dans le reste des hommes, une vie molle et obscure, des sentiments bas et timides, et, sous prétexte de blâmer l'ambition, consacrer l'oisiveté et l'indolence.

Je sais qu'il y a une noble émulation qui mène à la gloire par le devoir; la naissance nous l'inspire et la religion l'autorise; c'est elle qui donne aux empires des citoyens illustres, des ministres sages et laborieux, de vaillants généraux, des auteurs célèbres, des princes dignes des louanges de la postérité. La piété véritable n'est pas une profession de pusillanimité et de paresse : la religion n'abat et n'amollit point le cœur; elle l'ennoblit et l'élève; elle seule sait former de grands hommes : on est toujours petit, quand on

[1] III Rois, XXII, 22.

n'est grand que par la vanité. Ainsi, la mollesse et l'oisiveté blessent également les règles de la piété et les devoirs de la vie civile, et le citoyen inutile n'est pas moins proscrit par l'Evangile que par la société.

Mais l'ambition, ce désir insatiable de s'élever au-dessus, et sur les ruines mêmes des autres [1], ce ver qui pique le cœur et ne le laisse jamais tranquille, cette passion qui est le grand ressort des intrigues et de toutes les agitations des cours, qui forme les révolutions des Etats et qui donne tous les jours à l'univers de nouveaux spectacles, cette passion qui ose tout et à laquelle rien ne coûte, est un vice encore plus pernicieux aux empires que la paresse même.

Déjà il rend malheureux celui qui en est possédé. L'ambitieux ne jouit de rien : ni de sa gloire, il la trouve obscure ; ni de ses places, il veut monter plus haut ; ni de sa prospérité, il sèche et dépérit au milieu de son abondance ; ni des hommages qu'on lui rend, ils sont empoisonnés par ceux qu'il est obligé de rendre lui-même ; ni de sa faveur, elle devient amère, dès qu'il faut la partager avec ses concurrents ; ni de son repos, il est malheureux à mesure qu'il est obligé d'être plus tranquille : c'est un Aman, l'objet souvent des désirs et de l'envie publique, et qu'un seul honneur refusé à son excessive autorité rend insupportable à lui-même [2].

L'ambition le rend donc malheureux ; mais de plus elle l'avilit et le dégrade. Que de bassesses pour parvenir ! il faut paraître, non pas tel qu'on est, mais tel qu'on nous souhaite. Bassesse d'adulation, on encense et on adore l'idole qu'on méprise ; bassesse de lâcheté, il faut savoir essuyer des dégoûts, dévorer des rebuts et les recevoir presque comme des grâces ; bassesse de dissimulation, point de sentiment à soi et ne penser que d'après les autres ; bassesse de déréglement, devenir les complices et peut-être les ministres des passions de ceux de qui nous dépendons et entrer en part de leurs désordres pour participer plus sûrement à leurs grâces ; enfin, bassesse même d'hypocrisie, emprunter quelquefois les apparences de la piété, jouer l'homme de bien pour parvenir, et faire servir à l'ambition la religion même qui la condamne. Ce n'est point-là une peinture imaginée ; ce sont les mœurs des cours, et l'histoire de la plupart de ceux qui y vivent.

Qu'on nous dise après cela que c'est le vice des grandes âmes [1]. C'est le caractère d'un cœur lâche et rampant, c'est le trait le plus marqué d'une âme vile. Le devoir tout seul peut nous mener à la gloire : celle qu'on doit aux bassesses et aux intrigues de l'ambition, porte toujours avec elle un caractère de honte qui nous déshonore ; elle ne promet les royaumes du monde et toute leur gloire qu'à ceux qui se prosternent devant l'iniquité, et qui se dégradent honteusement eux-mêmes : *Si cadens, adoraveris me* [2]. On reproche toujours vos bassesses à votre élévation ; vos places rappellent sans cesse les avilissements qui les ont méritées ; et les titres de vos honneurs et de vos dignités deviennent eux-mêmes les traits publics de votre ignominie. Mais, dans l'esprit de l'ambitieux, le succès couvre la honte des moyens. Il veut parvenir ; et tout ce qui le mène là, est la seule gloire qu'il cherche : il regarde ces vertus romaines qui ne veulent rien devoir qu'à la probité, à l'honneur et aux services, comme des vertus de roman et de théâtre, et croit que l'élévation des sentiments pouvait faire autrefois les héros de la gloire, mais que c'est la bassesse et l'avilissement qui fait aujourd'hui ceux de la fortune.

Aussi l'injustice de cette passion en est un dernier trait encore plus odieux que ses inquiétudes et sa honte. Oui, mes Frères, un ambitieux ne connaît de loi que celle qui le favorise. Le crime qui l'élève est pour lui comme une vertu qui l'ennoblit. Ami infidèle, l'amitié n'est plus rien pour lui dès qu'elle intéresse sa fortune ; mauvais citoyen, la vérité ne lui paraît estimable qu'autant qu'elle lui est utile : le mérite qui entre en concurrence avec lui est un ennemi auquel il ne pardonne point ; l'intérêt public cède toujours à son intérêt propre ; il éloigne des sujets capables et

[1] — Gaudensque viam fecisse ruina.
Lucain, I, v, 144.

[2] Il ne manque à mon front que le bandeau royal.
Cependant, des mortels aveuglement fatal !
De cet amas d'honneurs la douceur passagère
Fait sur mon cœur à peine une atteinte légère ;
Mais Mardochée, assis aux portes du palais,
Dans ce cœur malheureux enfonce mille traits,
Et toute ma grandeur me devient insipide,
Tandis que le soleil éclaire ce perfide.
Esther, II, I.

[1] On a beau dire que l'ambition est la passion des grandes âmes ; on n'est grand que par l'amour de la vérité, et lorsqu'on veut plaire par elle. MASSILLON, *Mystères, passion*, 1re partie.

[2] Matth., IV, 9.

se substitue à leur place : il sacrifie à ses jalousies le salut de l'Etat et il verrait avec moins de regret les affaires publiques périr entre ses mains que sauvées par les soins et par les lumières d'un autre.

Telle est l'ambition dans la plupart des hommes; inquiète, honteuse, injuste. Mais, Sire, si ce poison gagne et infecte le cœur du prince; si le souverain, oubliant qu'il est le protecteur de la tranquillité publique, préfère sa propre gloire à l'amour et au salut de ses peuples; s'il aime mieux conquérir des provinces que régner sur les cœurs; s'il lui paraît plus glorieux d'être le destructeur de ses voisins que le père de son peuple; si le deuil et la désolation de ses sujets est le seul chant de joie qui accompagne ses victoires; s'il fait servir à lui seul une puissance qui ne lui est donnée que pour rendre heureux ceux qu'il gouverne; en un mot, s'il n'est roi que pour le malheur des hommes; et que comme ce roi de Babylone [1], il ne veuille élever la statue impie, l'idole de sa grandeur, que sur les larmes et les débris des peuples et des nations : grand Dieu, quel fléau pour la terre! quel présent faites-vous aux hommes dans votre colère, en leur donnant un tel maître [2] !

Sa gloire, Sire, sera toujours souillée de sang. Quelque insensé chantera peut-être ses victoires ; mais les provinces, les villes, les campagnes en pleureront : on lui dressera des monuments superbes pour immortaliser ses conquêtes; mais les cendres, encore fumantes, de tant de villes autrefois florissantes, mais la désolation de tant de campagnes, dépouillées de leur ancienne beauté, mais les ruines de tant de murs sous lesquelles les citoyens [3] paisibles ont été ensevelis, mais tant de calamités qui subsisteront après lui, seront des monuments lugubres qui immortaliseront sa vanité et sa folie. Il aura passé comme un torrent pour ravager la terre, et non comme un fleuve majestueux pour y porter la joie et l'abondance : son nom sera écrit dans les annales de la postérité parmi les conquérants, mais il ne le sera pas parmi les bons rois ; et l'on ne rappeltera l'histoire de son règne que pour rappeler le souvenir des maux qu'il a faits aux hommes [1]. Ainsi son orgueil, dit l'Esprit de Dieu [2], sera monté jusqu'au ciel; sa tête aura touché dans les nuées ; ses succès auront égalé ses désirs : et tout cet amas de gloire ne sera plus à la fin qu'un monceau de boue qui ne laissera après elle que l'infection et l'opprobre [3].

Grand Dieu ! vous qui êtes le protecteur de l'enfance des rois , et surtout des rois pupilles, éloignez tous ces piéges de l'enfant précieux que vous nous avez laissé dans votre miséricorde. Il peut vous dire , comme autrefois un roi selon votre cœur : *Mon père et ma mère m'ont abandonné* [4]. A peine avais-je les yeux ouverts à la lumière, qu'une mort prématurée les ferma en même temps à Adélaïde [5] qui m'avait porté dans son sein, et dont les traits aimables et majestueux sont encore peints sur mon visage, et au prince pieux de qui je tiens la vie [6], et dont les sentiments religieux seront toujours gravés dans mon cœur : *Pater meus et mater mea dereliquerunt me.* Mais vous, Seigneur, qui êtes le père des rois, et le Dieu de mes pères, vous m'avez pris sous votre protection et mis à couvert sous l'ombre de vos ailes et de votre bonté paternelle : *Dominus autem assumpsit me* [7].

Grand Dieu ! gardez [8] son innocence comme un trésor encore plus estimable que sa couronne; faites-la croître avec son âge; prenez son cœur entre vos mains, et que le feu impur de la volupté ne profane jamais un

[1] Nabuchodonosor le Grand.

[2] Que si je pouvais vous découvrir aujourd'hui le cœur d'un Nabuchodonosor dans l'Histoire sainte, d'un Néron ou de quelque autre monstre dans les histoires profanes, vous verriez ce que peut faire dans le cœur humain cette terrible pensée de ne voir rien sur sa tête, et à proportion ce qui en approche. C'est là que la convoitise va tous les jours se subtilisant et se renviant (renchérissant) pour ainsi dire sur elle-même. De là naissent des vices inconnus, des monstres d'avarice, des raffinements de volupté, des délicatesses d'orgueil qui n'ont point de nom. Et qui les produit, chrétiens? La grande puissance, féconde en crimes, la licence, mère de tous les vices. BOSSUET, *sermon sur l'ambition, pour le quatrième dimanche de Carême.*

[3] *Les citoyens.* Ed. de 1745 et de Renouard. *Des citoyens*, manuscrit.

[1] Malheur à ces impies qui cherchent une gloire cruelle dans le sang de leurs pères, qui est leur propre sang!... Quiconque préfère sa propre gloire aux sentiments de l'humanité est un monstre d'orgueil, et non pas un homme; il ne parviendra même qu'à une fausse gloire. *Télémaque*, livre IX.

[2] Si ascenderit usque ad cœlum superbia ejus, et caput ejus nubes tetigerit : quasi sterquilinium in fine perdetur.
*Job*, XX, 6, 7.

[3] Est-ce là ce grand arbre qui élevait son faîte jusqu'aux nues? Il n'en reste plus qu'un tronc inutile. Est-ce là ce fleuve impétueux qui semblait devoir inonder toute la terre? Je ne vois plus qu'un peu d'écume.
BOSSUET, *sermon sur l'ambition*, 2e partie.

[4] Ps. XXVI, 10.

[5] Adélaïde de Savoie, fille de Victor-Amédée II, et femme du duc de Bourgogne, morte le 12 février 1712, à l'âge de 26 ans.

[6] Le duc de Bourgogne. Il mourut le 18 février 1712, âgé de 30 ans.

[7] Ps. XXVI, 10. — [8] *Gardez donc.* Ed. de 1745 et de Renouard.

sanctuaire que vous vous êtes réservé depuis tant de siècles : *Custodi innocentiam*[1].

Voyez ces semences de droiture et de vérité, que vous avez jetées dans son âme ; cet esprit de justice et d'équité qui se développe de jour en jour et qui paraît être né avec lui ; cette aversion naissante pour les artifices et les fausses louanges du flatteur ; et ne permettez pas que l'adulation corrompe jamais ces présages heureux de notre félicité future : *Et vide æquitatem*[2].

Qu'il règne pour notre bonheur, et il règnera pour sa gloire. Que son unique ambition soit de rendre ses sujets heureux ; que son titre le plus chéri soit celui de roi bienfaisant et pacifique : il ne sera grand qu'autant qu'il sera cher à son peuple. Qu'il soit le modèle de tous les bons rois ; et que ce prince pacifique puisse laisser encore après lui des princes qui lui ressemblent : *Quoniam sunt reliquiæ homini pacifico*[1] ! Recevez ces vœux, ô mon Dieu ! et qu'ils soient pour nous les gages de la tranquillité de la vie présente et l'espérance de la future ! Ainsi soit-il.

[1] Ps. XXXVI, 37. — [2] *Ibid.*

[1] Ps. XXXVI, 37.

---

# TROISIÈME SERMON.

## SERMON POUR LE DEUXIÈME DIMANCHE DE CARÊME.

### SUR LE RESPECT QUE LES GRANDS DOIVENT A LA RELIGION.

---

#### NOTICE HISTORIQUE.

Ce discours a été prononcé le 13 mars. S'élevant à une grande hauteur morale, Massillon montre avec mesure, quoique avec fermeté, la main de Dieu suspendue sur une cour qui oublie les lois religieuses.

---

#### ANALYSE.

EXORDE ET PROPOSITION. — Moïse et Elie, précurseurs de Jésus-Christ, viennent dans l'évangile de ce dimanche rendre hommage à sa gloire et à sa grandeur. A leur exemple, les grands doivent honorer la religion.

DIVISION. — Ils lui doivent : 1° *un respect de fidélité*, figuré par Moïse, qui leur en fasse observer les maximes ; — 2° *un respect de zèle*, représenté dans Elie, qui les rende protecteurs de sa doctrine et de sa vérité.

PREMIÈRE PARTIE. — *Respect de fidélité.* — La religion exige des grands la fidélité : 1° Au nom de la reconnaissance, car Dieu les a comblés de dons particuliers ; — 2° au nom de la justice, Dieu leur a plus donné ; il exigera plus d'eux ; il faut donc aux grands de grandes vertus ; — 3° au nom de leur propre intérêt ; n'est-ce pas la sagesse et la crainte de Dieu qui peuvent rendre seules les princes et les grands plus aimables aux peuples ? — 4° enfin au nom même de leur naissance ; ils ont en effet reçu par le sang, par l'éducation, par l'histoire des ancêtres, des semences et comme une tradition naturelle de vertu.

DEUXIÈME PARTIE. — *Respect de zèle.* — Les grands doivent défendre la religion et lui donner une sûre protection. A eux, en effet, de protéger : 1° La majesté du culte, en opposant leurs hommages publics dans le temple saint aux irrévérences publiques, car le culte s'avilit quand les grands le négligent ; — 2° la sainteté des maximes chrétiennes, en honorant les gens de bien, en favorisant les talents utiles à l'église et en fondant de pieux établissements ; — 3° le dépôt de la vérité, en vengeant l'honneur de Dieu et en réprimant l'impiété.

PÉRORAISON. — Que les grands soient donc pleins de respect pour la religion ! Que la foi du jeune prince soit animée par leurs exemples ! Que ce nouveau règne soit le règne de la paix et de la vérité !

Et ecce apparuerunt illis Moyses et Elias cum Jesu loquentes.

*En même temps ils virent paraître Moïse et Elie, qui s'entretenaient avec Jésus.*

Matth., XVII, 3.

SIRE,

Ce sont les deux plus grands hommes qui eussent encore paru sur la terre, qui viennent aujourd'hui sur la montagne sainte [1] rendre hommage à la gloire et à la grandeur de Jésus-Christ.

Moïse, ce dieu de Pharaon, ce législateur des peuples, ce vainqueur des rois, ce maître de la nature, et plus grand encore par le titre de serviteur fidèle de la maison du Seigneur.

Elie, cet homme miraculeux, la terreur des princes impies, qui pouvait faire descendre le feu du ciel ou s'y élever lui-même sur un char de gloire et de lumière, et plus célèbre encore par le zèle saint qui le dévorait que par toutes les merveilles qui accompagnèrent sa vie.

Cependant l'un et l'autre n'avaient été grands que parce qu'ils avaient été les images de Jésus-Christ. Ils viennent donc adorer Celui qu'ils avaient figuré, et rendre à ce divin original la puissance et la gloire qui appartiennent à lui seul [2], et dont ils n'avaient été eux-mêmes que comme les précurseurs et les dépositaires.

Telle est, Sire, la destinée des princes et des grands de la terre. Ils ne sont grands que parce qu'ils sont les images de la gloire du Seigneur et les dépositaires de sa puissance. Ils doivent donc soutenir les intérêts de Dieu dont ils représentent la majesté, et respecter la religion qui seule les rend eux-mêmes respectables.

Je dis la respecter : elle exige d'eux un respect de fidélité, figuré par Moïse, qui leur en fasse observer les maximes, et un respect de zèle, représenté dans Elie, qui les rende protecteurs de sa doctrine et de sa vérité.

Fidèles dans l'observance de ses maximes; zélés dans la défense de sa doctrine et de sa vérité. *Ave, Maria.*

[1] Le Thabor, montagne de Galilée. Un écrivain du VIIe siècle (Adamnamus, lib. II *de locis sanctis*), en parlait en ces termes : *Mons Thabor* in Galilæa tribus millibus e lacu Chenezeth distat, mira rotunditate ex omni parte collectus, a parte boreali respiciens supradictum stagnum, herbosus valde et floridus. In cujus amœna summitate ampla planities, silva prægrandi circumcincta, habetur, cujus in medio campo monachorum inest grande monasterium et plurimæ eorum cellulæ, nam illius montis campestris vertex non in angustum coarctatus cacumen, sed in latitudinem dilatatur stadiorum viginti quatuor, altitudo autem ejus triginta stadiis sublimatur.

[2] Celui qui règne dans les cieux et à qui seul appartient la gloire, la majesté et l'indépendance. BOSSUET, *Oraison funèbre de Henriette de France.*

PREMIÈRE PARTIE.

Sire, être né grand et vivre en chrétien n'ont rien d'incompatible, ni dans les fonctions de l'autorité, ni dans les devoirs de la religion. Ce serait dégrader l'Evangile et adopter les anciens blasphèmes de ses ennemis [1], de le regarder comme la religion du peuple et une secte de gens obscurs.

Il est vrai que les Césars et les puissants selon le siècle ne crurent pas d'abord en Jésus-Christ. Mais ce n'est pas que sa doctrine réprouvât leur état; elle ne réprouvait que leurs vices; il fallait même montrer au monde que la puissance de Dieu n'avait pas besoin de celle des hommes, que le crédit et l'autorité du siècle était inutile à une doctrine descendue du ciel, qu'elle se suffisait à elle-même pour s'établir dans l'univers, que toutes les puissances du siècle, en se déclarant contre elle et en la persécutant, devaient l'affermir, et que, si elle n'eût pas eu d'abord les grands pour ennemis, elle eût manqué du principal caractère qui les rendit ensuite ses disciples [2].

La loi de l'Evangile est donc la loi de tous les états. Plus même la naissance nous élève au-dessus des autres hommes, plus la religion nous fournit des motifs de fidélité envers Dieu. Je dis des motifs de reconnaissance et de justice.

Oui, mes frères, ce n'est pas le hasard qui vous a fait naître grands et puissants. Dieu, dès le commencement des siècles, vous avait destiné cette gloire temporelle, marqués du sceau de sa grandeur, et séparés de la foule par l'éclat des titres et des distinctions humaines. Que lui aviez-vous fait, pour être ainsi préférés au reste des hommes, et à tant d'infortunés surtout qui ne se nourrissent que d'un pain de larmes et d'amertume? Ne sont-ils pas comme vous l'ouvrage de ses mains et rachetés du même prix? N'êtes-vous pas sortis de la même boue? N'êtes-vous pas peut-être chargés de plus de crimes? Le sang dont vous êtes issus, quoique plus illustre aux yeux des hommes, ne coule-t-il pas de la même source empoisonnée qui a infecté tout le genre humain? Vous

[1] Tacite, Lucien, Pline le Jeune, Celse, Julien l'Apostat, etc.

[2] Cette pensée, venue des Pères de l'Eglise, et particulièrement de saint Augustin, a été aussi présentée par l'éloquence de Bossuet dans le *Sermon sur l'unité de l'Eglise :* « Quand après trois cents ans de persécution, parfaitement établie et parfaitement gouvernée durant tant de siècles, il paraîtra clairement qu'elle ne tient rien de l'homme : Venez maintenant, ô Césars! il est temps ; *et nunc intelligite.* »

avez reçu de la nature un nom plus glorieux; mais en avez-vous reçu une âme d'une autre espèce et destinée à un autre royaume éternel que celle des hommes les plus vulgaires? Qu'avez-vous au-dessus d'eux devant Celui qui ne connaît de titres et de distinctions dans ses créatures que les dons de sa grâce? Cependant Dieu, leur père comme le vôtre, les livre au travail, à la peine, à la misère et à l'affliction; et il ne réserve pour vous que la joie, le repos, l'éclat et l'opulence; ils naissent pour souffrir, pour porter le poids du jour et de la chaleur [1], pour fournir, de leurs peines et de leurs sueurs, à vos plaisirs et à vos profusions, pour traîner, si j'ose parler ainsi, comme de vils animaux, le char de votre grandeur et de votre indolence. Cette distance énorme que Dieu laisse entre eux et vous, a-t-elle jamais été seulement l'objet de vos réflexions, loin de l'être de votre reconnaissance? Vous vous êtes trouvés, en naissant, en possession de tous ces avantages; et, sans remonter au souverain dispensateur des choses humaines, vous avez cru qu'ils vous étaient dus, parce que vous en aviez toujours joui. Hélas! vous exigez de vos créatures une reconnaissance si vive, si marquée, si soutenue, un assujétissement si déclaré de ceux qui vous sont redevables de quelques faveurs; ils ne sauraient sans crime oublier un instant ce qu'ils vous doivent; vos bienfaits vous donnent sur eux un droit qui vous les assujétit pour toujours : mesurez là-dessus ce que vous devez au Seigneur, le bienfaiteur de vos pères et de toute votre race. Quoi! vos faveurs vous font des esclaves, et les bienfaits de Dieu ne lui feraient que des ingrats et des rebelles?

Ainsi, mes Frères, plus vous avez reçu de lui, plus il attend de vous. Mais hélas! cette loi de reconnaissance que tout ce qui vous environne vous annonce, et qui devrait être, pour ainsi dire, écrite sur les portes et sur les murs de vos palais, sur vos terres et sur vos titres, sur l'éclat de vos dignités et de vos vêtements, n'est point encore même écrite [2] dans votre cœur! Dieu reprendra ses propres dons, mes frères, puisque, loin de lui en rendre la gloire qui lui est due, vous les tournez contre lui-même; ils ne passeront point à votre postérité; il transportera cette gloire à une race plus fidèle. Vos descendants expieront peut-être dans la peine et dans la calamité le crime de votre ingratitude; et les débris de votre élévation seront comme un monument éternel où le doigt de Dieu écrira jusqu'à la fin l'usage injuste que vous en avez fait [1].

Que dis-je! il multipliera peut-être ses dons; il vous accablera de nouveaux bienfaits [2]; il vous élèvera encore plus haut que vos ancêtres; mais il vous favorisera dans sa colère; ses bienfaits seront des châtiments; votre prospérité consommera votre aveuglement et votre orgueil; ce nouvel éclat ne sera qu'un nouvel attrait pour vos passions, et l'accroissement de votre fortune verra croître dans le même degré vos dissolutions, votre irréligion et votre impénitence.

C'est donc une erreur, mes Frères, de regarder la naissance et le rang comme un privilége qui diminue et adoucit à votre égard vos devoirs envers Dieu et les règles sévères de l'Evangile. Au contraire, il exigera plus de ceux à qui il aura plus donné; ses bienfaits deviendront la mesure de vos devoirs; et, comme il vous a distingués des autres hommes par des largesses plus abondantes, il demande que vous vous en distinguiez aussi par une plus grande fidélité. Mais outre la reconnaissance qui vous y engage, plus tout allume les passions dans votre état, plus vous avez besoin de vigilance pour vous en défendre [3]. Il faut aux grands de grandes vertus : la prospérité est comme une persécution continuelle contre la foi; et si vous n'avez pas toute la force et le courage des saints, vous aurez bientôt plus de vices et de faiblesses que le reste des hommes.

Mais d'ailleurs, sur quoi prétendez-vous que Dieu doit se relâcher en votre faveur et exiger moins de vous que du commun des fidèles? Avez-vous moins de plaisirs à expier? Votre innocence est-elle le titre qui vous donne droit à son indulgence? Vous êtes-vous moins livrés aux désirs de la chair, pour vous croire plus dispensés des violences qui la mortifient et la punissent? Votre élévation a multiplié vos crimes, et elle adoucirait votre pénitence! Vos excès vous distinguent encore plus du peuple que votre rang; et vous prétendriez trouver

[1] Pondus diei et æstus. Matth., XX, 12.

[2] *N'est point même écrite.* Edit. imprimées.

[1] Ces grands génies, un Bossuet et un Massillon, semblent prévoir l'avenir. On ne pouvait mieux prophétiser les maux qui devaient accabler les grands, infidèles à Dieu.

Je t'en avais comblé, je t'en veux accabler.
*Cinna*, v, 3.

[3] *Pour vous défendre*, imprimés.

là-dessus dans la religion des exceptions qui vous fussent favorables!

Quelle idée de la divinité avons-nous, mes Frères! Quel Dieu de chair et de sang nous formons-nous! Quoi! dans ce jour terrible où Dieu seul sera grand[1], où le roi et l'esclave seront confondus, où les œuvres seules seront pesées, Dieu n'exercerait que des jugements favorables envers ces hommes que nous appelons grands; ces hommes qu'il avait comblés de biens, qui avaient été les heureux de la terre, qui s'étaient fait ici-bas une injuste félicité, et qui, oubliant presque tous l'auteur de leur prospérité, n'avaient vécu que pour eux-mêmes! Et il s'armerait alors de toute sa sévérité contre le pauvre qu'il avait toujours affligé! et il réserverait toute la rigueur de ses jugements pour des infortunés qui n'avaient passé que des jours de deuil et des nuits laborieuses sur la terre, et qui souvent l'avaient béni dans leur affliction et invoqué dans leur délaissement et leur amertume[2]! Vous êtes juste, Seigneur, et vos jugements seront équitables.

Mais, Sire, quand ces motifs de justice et de reconnaissance n'engageraient pas les grands à la fidélité qu'ils doivent par tant de titres à Dieu, que de motifs n'en trouvent-ils pas encore en eux-mêmes!

N'est-ce pas en effet la sagesse et la crainte de Dieu toute seule qui peut rendre les princes et les grands plus aimables aux peuples? C'est par elle, disait autrefois un jeune roi[3], que je deviendrai illustre parmi les nations, que les vieillards respecteront ma jeunesse, que les princes qui sont autour de mon trône baisseront par respect les yeux devant moi, que les rois voisins, quelque redoutables qu'ils soient, me craindront, que je serai aimé dans la paix et redouté dans la guerre : *Per hanc timebunt me reges horrendi; in multitudine videbor bonus et in bello fortis*[4]. C'est par elle que mon règne sera agréable à votre peuple, ô mon Dieu, que je le gouvernerai justement et que je serai digne du trône de mes pères : *Per hanc disponam populum tuum juste, et ero dignus sedium patris mei*[1].

Non, Sire, ce ne sera ni la force de vos armées, ni l'étendue de votre empire, ni la magnificence de votre cour, qui vous rendront cher à vos peuples : ce seront les vertus qui font les bons rois, la justice, l'humanité, la crainte de Dieu. Vous êtes un grand roi par votre naissance; mais vous ne pouvez être un roi cher à vos peuples que par vos vertus : les passions qui nous éloignent de Dieu nous rendent toujours injustes et odieux aux hommes; les peuples souffrent toujours des vices du souverain. Tout ce qui outre l'autorité l'affaiblit et la dégrade; les princes dominés par les passions sont toujours des maîtres incommodes et bizarres; le gouvernement n'a plus de règle quand le maître lui-même n'en a point. Ce n'est plus la sagesse et l'intérêt public qui président aux conseils, c'est l'intérêt des passions; le caprice et le goût forment les décisions que devait dicter l'amour de l'ordre, et le plaisir devient le grand ressort de toute la prudence de l'empire. Oui, Sire, la sagesse et la piété du souverain toute seule peut faire le bonheur des sujets; et le roi qui craint Dieu est toujours cher à son peuple.

Mais, si la crainte de Dieu rend dans les princes et les grands l'autorité aimable, c'est elle encore, Sire, qui la rend glorieuse. Tous les biens et tous les succès, disait encore un sage roi[2], me sont venus avec elle; et c'est par elle que l'honneur et la gloire m'ont toujours accompagné : *Et innumerabilis honestas per manum illius*[3]. Dieu ne prend pas sous sa protection ceux qui ne vivent pas sous ses ordres.

Je sais que l'impie prospère quelquefois, qu'il paraît élevé comme le cèdre du Liban, et qu'il semble insulter le ciel par une gloire orgueilleuse qu'il ne croit tenir que de lui-même. Mais attendez : son élévation va lui creuser elle-même son précipice, la main du Seigneur l'arrachera bientôt de dessus la terre[4]. La fin de

[1] Qui ne se rappelle ici la sublime exclamation de Massillon en présence du cercueil de Louis XIV : Dieu seul est grand, mes frères! La cour de 1718 dut frémir à ce souvenir encore si récent des funérailles et de l'oraison funèbre de Louis XIV.

[2] Ce beau mouvement rappelle l'exorde de Bridaine. Prêchant pour la première fois à Paris, devant plusieurs personnages considérables, le saint missionnaire ne craignit pas d'opposer la vie des pauvres, les meilleurs amis de son Dieu, à la vie des grands, des riches, des hommes superbes et dédaigneux.

[3] Salomon. — [4] Sag., VIII, 13, 15.

[1] Sag., IX, 12. — [2] Salomon. — [3] Sag., VII, 11.

[4] J'ai vu l'impie adoré sur la terre :
Pareil au cèdre il cachait dans les cieux
Son front audacieux;
Il semblait à son gré gouverner le tonnerre,
Foulait aux pieds ses ennemis vaincus :
Je n'ai fait que passer, il n'était déjà plus.
*Esther*, XI, 9.

Le texte sacré est encore plus rapide et plus sublime que ces belles paraphrases : Vidi impium superexaltatum sicut cedros Libani. Et transivi et ecce non erat. Ps. XXXVI, 35, 36.

l'impie est presque toujours sans honneur; tôt ou tard il faut enfin que cet édifice d'orgueil et d'injustice s'écroule. La honte et les malheurs vont succéder ici-bas à la gloire de ses succès; on le verra peut-être traîner une vieillesse triste et déshonorée; il finira par l'ignominie; Dieu aura son tour, et la gloire de l'homme injuste ne descendra pas avec lui dans le tombeau.

Repassez sur les siècles qui nous ont précédés, comme disait autrefois un prince juif à ses enfants : *Cogitate generationes singulas*[1], et vous verrez que le Seigneur a toujours soufflé sur les races orgueilleuses et en a fait sécher la racine[2], que la prospérité des impies n'a jamais passé à leurs descendants, que les trônes eux-mêmes et les successions royales ont manqué sous des princes fainéants et efféminés, et que l'histoire des crimes et des excès des grands est en même temps l'histoire de leurs malheurs et de leur décadence.

Mais enfin, Sire, en quoi les princes et les grands sont moins excusables lorsqu'ils abandonnent Dieu, c'est que d'ordinaire ils naissent avec des inclinations plus nobles et plus heureuses pour la vertu que le peuple.

J'étais encore enfant, disait le roi Salomon ; mais je me trouvais déjà les lumières d'un âge avancé[3], et je sentais que je devais à ma naissance une âme bonne et des sentiments plus élevés que ceux des autres hommes : *Puer autem eram ingeniosus, et sortitus sum animam bonam*[4].

Le sang, l'éducation, l'histoire des ancêtres jettent[5] dans le cœur des grands et des princes des semences et comme une tradition naturelle de vertu. Le peuple, livré en naissant à un naturel brute et inculte, ne trouve en lui pour les devoirs sublimes de la foi que la pesanteur et la bassesse d'une nature laissée à elle-même : les bienséances inséparables du rang, et qui sont comme la première école de la vertu, ne gênent pas ses passions; l'éducation fortifie le vice de la naissance ; les objets vils qui l'environnent lui abattent le cœur et les sentiments : il ne sent rien au-dessus de ce qu'il est ; né dans les sens et dans la boue, il s'élève difficilement au-dessus de lui-même[1]. Il y a dans les maximes de l'Evangile une noblesse et une élévation où les cœurs vils et rampants ne sauraient atteindre : la religion qui fait les grandes âmes ne paraît faite que pour elles ; et il faut être grand, ou le devenir, pour être chrétien.

Je n'ignore pas que la grâce supplée à la nature, que la chair et le sang ne donnent aucun droit au royaume de Dieu, que les premiers héros de la foi sortirent d'entre le peuple, que les vases de boue entre les mains de l'ouvrier souverain deviennent bientôt des vases de gloire et de magnificence; et que tout chrétien est né grand, parce qu'il est né pour le ciel.

Mais une haute naissance nous prépare, pour ainsi dire, aux sentiments nobles et héroïques qu'exige la foi ; un sang plus pur s'élève plus aisément ; il en doit moins coûter de vaincre les passions à ceux qui sont nés pour remporter des victoires. Le mensonge et la duplicité entrent plus difficilement dans un cœur à qui la vérité ne saurait nuire, et qui n'a rien à craindre ni à espérer des hommes. L'espérance d'une fortune éclatante ne peut corrompre la probité de ceux qui ne voient plus de fortune au-dessus de la leur, et qui tiennent en leurs mains la fortune et la destinée publique ; le respect humain n'intimide et n'arrête pas la vertu des grands, eux que tout le monde fait gloire d'imiter, et dont les mœurs deviennent toujours la loi de la multitude. La bassesse de la débauche et de la dissolution trouve moins d'accès dans une âme que la naissance destine à de grandes choses ; la règle et les devoirs sont moins étrangers à ceux qui sont établis pour maintenir l'ordre et la règle parmi les peuples. S'ils sont entourés de plus de piéges,

[1] I Mach., II, 61.

[2] Le ciel même peut-il réparer les ruines
De cet arbre séché jusque dans ses racines.
*Athalie*, I. I.

[3] Et déjà son esprit a devancé son âge.
*Athalie*, I, 2.

[4] Sag., VIII, 19.

[5] Le manuscrit met *jettent*, mais les éditions de 1745 de Didot l'aîné et de Renouard portent *jette*. Croft s'est trompé en disant que Renouard a imprimé *jettent*. *Commentaire*, page 121.

[1] Pour contrebalancer ce passage évidemment outré de Massillon, il faut le rapprocher de l'admirable sermon de Bossuet sur l'*éminente dignité des pauvres dans l'Eglise*, tiré tout entier de la parole du Sauveur : *Erunt novissimi primi, et primi novissimi*. Le grand orateur, pleinement pénétré de l'Evangile, rappelle que dans les pauvres réside la majesté du royaume spirituel, et que Jésus-Christ lui-même a été pauvre et indigent. « Qu'on ne méprise plus la pauvreté, s'écrie-t-il, et qu'on ne la traite plus de roturière. Il est vrai qu'elle était la lie du peuple; mais le Roi de gloire l'ayant épousée, il l'a ennoblie, et ensuite il accorde aux pauvres tous les priviléges de son empire. »

ils trouvent en eux plus de freins et plus de ressources; la nature toute seule a environné leur âme d'une garde d'honneur et de gloire; enfin, les premiers penchants dans les grands sont pour la vertu; et ils dégénèrent dès qu'ils les tournent au vice[1]. Ils doivent donc à la religion un respect de fidélité qui leur en fasse observer les maximes; mais ils lui doivent encore un respect de zèle qui les rende défenseurs de sa doctrine et de sa vérité.

DEUXIÈME PARTIE.

La religion est la fin de tous les desseins de Dieu sur la terre : tout ce qu'il a fait ici-bas, il ne l'a fait que pour elle; tout doit servir à l'agrandissement de ce royaume de Jésus-Christ. Les vertus et les vices, les grands et le peuple, les bons et les mauvais succès, l'abondance ou les calamités publiques, l'élévation ou la décadence des empires, tout enfin, dans l'ordre des conseils éternels, doit coopérer à la formation et à l'accroissement de cette sainte Jérusalem. Les tyrans l'ont purifiée par les persécutions; les fidèles la perpétuent par la charité; les incrédules et les libertins[2] l'éprouvent et l'affermissent par les scandales. Les justes sont les témoins de sa foi; les pasteurs, les dépositaires de sa doctrine; les princes et les puissants, les protecteurs de sa vérité.

Ce n'est pas assez pour eux d'obéir à ses lois; c'est le devoir de tout fidèle. La majesté de son culte, la sainteté de ses maximes, le dépôt de sa vérité doivent trouver une sûre protection dans leur autorité et dans leur zèle.

Je dis la majesté de son culte. Rien, Sire, n'honore plus la religion que de voir les grands et les princes confondus aux pieds des autels avec le reste des fidèles dans les devoirs communs et extérieurs de la foi. C'est à eux à opposer leurs hommages publics et respectueux dans le temple saint aux irrévérences et aux profanations publiques, et à venir montrer à la multitude combien il est indécent à des sujets de paraître sans pudeur et sans contrainte aux pieds du sanctuaire devant lequel les princes et les rois eux-mêmes s'anéantissent : ils doivent cet exemple aux peuples et ce respect à la majesté du culte saint. Hélas! ils regardent comme une bienséance de leur rang d'autoriser par leur présence les plaisirs publics, et ils croiraient souvent se dégrader en paraissant à la tête des cantiques de joie et des solennités saintes de la religion! Ils se font un intérêt d'Etat de donner du crédit par leur exemple aux amusements du théâtre et aux vains spectacles du siècle[1]; l'Eglise est-elle donc moins intéressée que leurs exemples en donnent aux spectacles sacrés et religieux de la foi?

Les plaisirs publics n'ont pas besoin de protection. Hélas! la corruption des hommes leur répond assez de la perpétuité de leur crédit et de leur durée : et s'ils sont nécessaires aux Etats, l'autorité n'a que faire de s'en mêler; de tous les besoins publics, c'est celui qui court moins de risque.

Mais les devoirs de la religion, qui ne trouvent rien pour eux dans nos cœurs, il faut que de grands exemples les soutiennent : le culte achève de s'avilir, dès que les princes et les grands le négligent. Dieu ne paraît plus si grand, si j'ose parler ainsi, dès qu'on ne compte que le peuple parmi ses adorateurs; sa parole n'est plus écoutée ou perd tous les jours son autorité, dès qu'elle n'est plus destinée qu'à être le pain des pauvres et des petits. Les devoirs publics de la piété sont abandonnés; tout tombe et languit si la religion du prince et des grands ne le soutient et ne le ranime. C'est ici où l'intérêt du culte se trouve mêlé avec celui de l'Etat; où il importe au souverain de maintenir et les dehors augusles de la religion et l'unité de sa doctrine qui soutiennent eux-mêmes le trône, et d'accoutumer ses sujets à rendre à Dieu et à l'Eglise le respect et la soumission qui leur sont dûs, de peur qu'ils ne les lui refusent ensuite à lui-même. Les troubles de l'Eglise ne sont jamais loin de ceux de l'Etat : on ne respecte guère le joug des puissances, quand on est parvenu à secouer le joug de la foi. Et l'hérésie a beau se laver de cet opprobre; elle a partout allumé le feu de la sédition; elle est née dans la révolte : en ébranlant les fondements de la foi, elle a ébranlé les trônes et les empires; et partout, en formant des sectateurs, elle a formé des rebelles. Elle a beau dire que les persécutions des princes lui mirent en main les armes d'une juste défense; l'Eglise n'opposa jamais aux persécutions que

[1] Connaissant les grands, Massillon sut leur présenter des motifs de devoir qui intéressaient particulièrement leur fierté et qui les ennoblissaient encore en les humiliant.
*Journal des Savants*, octobre 1759.

[2] C'est-à-dire les esprits forts.

[1] On peut consulter le journal du marquis de Dangeau pour l'année 1718. On y verra combien la cour fréquentait le théâtre durant l'hiver où fut prononcé le *Petit-Carême*.

la patience et la fermeté; sa foi fut le seul glaive avec lequel elle vainquit les tyrans. Ce ne fut pas en répandant le sang de ses ennemis qu'elle multiplia ses disciples; le sang de ses martyrs tout seul fut la semence de ses fidèles. Ses premiers docteurs ne furent pas envoyés dans l'univers comme des lions pour porter partout le meurtre et le carnage, mais comme des agneaux pour être eux-mêmes égorgés [1] : ils prouvèrent, non en combattant, mais en mourant pour la foi, la vérité de leur mission. On devait les traîner devant les rois pour y être jugés comme des criminels, et non pour y paraître les armes à la main, et les forcer de leur être favorables, ils respectaient le sceptre dans des mains même profanes et idolâtres; et ils auraient cru déshonorer et détruire l'œuvre de Dieu, en recourant pour l'établir à des ressources humaines.

Les princes affermissent donc leur autorité en affermissant l'autorité de la religion. Aussi c'est à eux que le culte doit sa première magnificence. Ce fut sous les plus grands rois de la race de David que le temple du Seigneur vit revivre sa gloire et sa majesté. Les Césars, sous l'Evangile, tirèrent l'Eglise de l'obscurité où les persécutions l'avaient laissée; les Charlemagne, les saint Louis, relevèrent l'éclat de leur règne en relevant celui de leur culte [2]; et les monuments publics de leur piété que les temps n'ont pu détruire [3] et que nous respectons encore parmi nous, font plus d'honneur à leur mémoire que les statues et les inscriptions qui, en immortalisant les victoires et les conquêtes, n'immortalisent d'ordinaire que la vanité des princes et le malheur des sujets.

Mais les mêmes motifs qui obligent les grands à soutenir la majesté et la décence extérieure du culte, les rendent en même temps protecteurs de la sainteté de ses maximes. Il faut qu'ils apprennent au peuple à respecter la piété, en respectant eux-mêmes ceux qui la pratiquent; c'est une protection publique qu'ils doivent à la vertu.

Oui, Sire, les gens de bien sont la seule source du bonheur et de la prospérité des empires. C'est pour eux seuls que Dieu accorde aux peuples l'abondance et la tranquillité. S'il se fût trouvé dix justes dans Sodome [4], le feu du ciel ne serait jamais tombé sur cette ville criminelle. L'Etat périrait, le trône serait renversé, nos villes abîmées et réduites en cendres, et nous aurions le même sort que Sodome et Gomorrhe, si Dieu ne voyait encore au milieu de nous des serviteurs fidèles; s'il ne nous laissait encore une semence sainte; si l'innocence peut-être de l'enfant auguste et précieux, la seule semence qui nous reste du sang de nos rois, n'arrêtait les foudres que la dissolution publique de nos mœurs aurait déjà pu [1] attirer sur nos têtes : *Nisi Dominus reliquisset nobis semen, sicut Sodoma facti essemus, et sicut Gomorrha similes fuissemus* [2]. Les princes, Sire, sont donc intéressés à protéger la vertu, puisque les empires et les monarchies, et le monde entier ne subsistera que tant qu'il y aura de la vertu sur la terre.

Mais ce n'est pas, Sire, par un simple respect, que les princes doivent honorer les gens de bien : c'est par la confiance, ils ne trouveront d'amis fidèles, que ceux qui sont fidèles à Dieu; c'est par les emplois publics, l'autorité n'est sûre et bien placée qu'entre les mains de ceux qui la craignent; c'est par des préférences, les grands talents sont quelquefois les plus dangereux, si la crainte de Dieu ne sait les rendre utiles; c'est par l'accès auprès de leur personne, la familiarité n'a rien à craindre de ceux qui respecteraient même nos rebuts et nos mauvais traitements; c'est enfin par les grâces, nos bienfaits ne sauraient faire des ingrats de ceux que le devoir tout seul et la conscience nous attache [3].

Quel bonheur, Sire, pour un siècle, pour un empire, pour les peuples, lorsque Dieu leur donne, dans sa miséricorde, des princes favorables à la piété! Par eux croissent et s'animent les talents utiles à l'Eglise; par eux se forment et sont protégés des ouvriers fidèles destinés à répandre la science du salut, à arracher les scandales du royaume de Jésus-Christ, et à ranimer la foi par des ouvrages pleins de l'esprit qui les a dictés; par eux s'élèvent au milieu de nous des maisons saintes, des établissements pieux où l'innocence est préservée, où le vice sauvé du naufrage trouve un port heureux; par eux enfin, nos neveux trouveront encore ces ressources publiques de salut, monuments heureux qui perpétuent la piété dans les empires, qui assurent aux princes la reconnaissance

[1] Mitto vos sicut agnos in medio luporum. *Matth.*, x, 16.
[2] *Celui du culte*, imprimés.
[3] La cathédrale d'Aix-la-Chapelle et la Sainte-Chapelle de Paris.
[4] Genèse, XVIII, 32.

[1] *Dû déjà*, éd. de 1745. — [2] Rom., IX 29. — [3] *Attachent.* Renouard et Didot l'aîné.

des âges à venir, qui mettent la postérité dans leurs intérêts, et qui les rendent les héros de tous les siècles.

Non, Sire, la gloire des monuments que l'orgueil ou l'adulation ont élevés, sera ou ensevelie dans l'oubli par le temps, ou effacée par les censures et les jugements plus équitables de la postérité. Les races futures disputeront à la plupart des souverains les titres et les honneurs que leur siècle leur aura déférés; mais la gloire des secours publics accordés à la piété et qui subsisteront après eux, ne leur sera pas disputée; et quelque grand qu'ait été le roi que nous pleurons encore, de tous les monuments élevés si justement pour immortaliser la gloire de son règne, les deux édifices pieux et augustes [1], où la valeur, d'un côté, et la noblesse du sexe, de l'autre, trouveront jusqu'à la fin des ressources sûres et publiques, sont les titres qui lui répondent le plus des éloges et des actions de grâces de la postérité.

Tel est le zèle de protection que les princes et les grands doivent à la sainteté des maximes de la religion. Mais ils le doivent encore au dépôt sacré de sa doctrine et de sa vérité; et notre siècle surtout, où l'irréligion fait tant de progrès, doit encore plus réveiller là-dessus leur attention et leur zèle.

J'avoue que les impies ont été de tous les siècles, que chaque âge et chaque nation a vu des esprits noirs et superbes dire non-seulement dans leur cœur et en secret, mais oser blasphémer tout haut qu'il n'y a point de Dieu; et que dans [2] le temps même de Salomon, où le souvenir des merveilles du Seigneur en Egypte et dans le désert était encore si récent, ils proposaient déjà contre tout culte rendu au Très-Haut ces doutes impies qui sont devenus le langage vulgaire de l'incrédulité [3].

Mais s'il a paru autrefois des impies, le monde lui-même les a regardés avec horreur; et ces ennemis de Dieu n'ont paru sur la terre que pour être comme le rebut et l'anathème de tous les hommes.

Aujourd'hui, hélas! l'impiété est presque devenue un air de distinction et de gloire; c'est un titre qui honore; et souvent on se le donne à soi-même par une affreuse ostentation, tandis que la conscience n'ose encore secouer le joug, et nous le refuse. Aujourd'hui c'est un mérite qui donne accès auprès des grands, qui relève, pour ainsi dire, la bassesse du nom et de la naissance, qui donne à des hommes obscurs, auprès des princes du peuple, un privilége de familiarité dont nos mœurs mêmes, toutes corrompues qu'elles sont, rougissent; et l'impiété qui devrait avilir l'éclat même de la naissance et de la gloire, décore et ennoblit l'obscurité et la roture [1]. Ce sont les grands qui ont donné du crédit à l'impie; c'est à eux à le dégrader et à le confondre.

Quelle honte pour la religion, mes frères! Les plus grands hommes du paganisme ne parlaient qu'avec respect des superstitions de l'idolâtrie dont ils connaissaient la puérilité et l'extravagance; ils pensaient avec les sages, et ils n'osaient parler que comme le peuple. Ils n'auraient osé, avec toute leur réputation et leurs lumières, insulter tout haut un culte si insensé, mais que la majesté des lois de l'empire et l'ancienneté rendait respectable; et Socrate lui-même, l'honneur de la Grèce, ce premier philosophe du monde, si estimé de tous les siècles, et qui devait être si cher au sien, perd la vie par un arrêt public d'Athènes pour avoir parlé avec moins de circonspection de ces dieux bizarres, auxquels les [2] citoyens devaient moins de respect et d'honneur qu'à lui-même.

Et parmi nous, le Dieu du ciel et de la terre est insulté hautement, sans que le zèle public se réveille! Et sous l'empire même de la foi, des hommes vils et ignorants font des dérisions publiques d'une doctrine descendue du ciel, et on applaudit à l'impiété! Et dans un royaume où le titre de chrétien honore nos rois, l'incrédulité impunie devient même un titre d'honneur pour des sujets! Les vaines idoles auraient donc eu le ministère public pour vengeur contre les savants et les sages; et le seul Dieu véritable ne l'aurait pas contre les libertins et les insensés!

Vengez l'honneur de la religion, vous, mes frères, dont les illustres ancêtres en ont été les premiers dépositaires, et dont vous devez être par conséquent les premiers défenseurs; éloignez l'impie d'auprès de vous; n'ayez jamais pour amis les ennemis de Dieu. Il y a tant de dignité pour les grands à ne pas souffrir qu'on insulte et qu'on avilisse devant eux la foi de

[1] L'hôtel des Invalides et la maison de Saint-Cyr.
[2] *Dès*, éd. de 1745 et de Renouard. — [3] Sagesse, v, 6.

[1] Nobles et hardies allusions aux mœurs du régent.
[2] *Ses citoyens*, éd. de 1745 et de Renouard.

leurs pères ! Ce doit être pour vous manquer de respect à votre rang que d'en manquer en votre présence à la religion que vous professez ; c'est un langage indécent, qui blesse les égards et les attentions qui vous sont dues ; on vous méprise, en méprisant devant vous le Dieu que vous adorez. N'écoutez donc qu'avec une indignation qui ferme la bouche à l'incrédule les discours de l'incrédulité. Comme c'est la vanité seule qui fait les impies, ils seront rares dès qu'ils seront méprisés.

Ayez vous-mêmes un noble et religieux respect pour les vérités de la religion. La véritable élévation de l'esprit, c'est de pouvoir sentir toute la majesté et toute la sublimité de la foi : les grandes lumières nous conduisent elles-mêmes à la soumission [1]. L'incrédulité est le vice des esprits faibles et bornés ; c'est tout ignorer, que de vouloir tout connaître. Les contradictions et les abîmes de l'impiété sont encore plus incompréhensibles que les mystères de la foi ; et il y a encore moins de ressource pour la raison à secouer tout joug qu'à obéir et à se soumettre [2].

Que votre respect et votre zèle pour la religion de vos pères cultive et fasse croître celui du jeune prince auprès duquel vos noms et vos dignités vous attachent, et dont l'éducation est, pour ainsi dire, confiée à tous ceux qui ont l'honneur de l'approcher de plus près ; qu'il retrouve en vous les premiers témoins de la foi que ses ancêtres placèrent sur le trône ; que le zèle pour la défense de l'Eglise qui coule en lui avec le sang, soit encore réveillé et animé par vos exemples ; que les erreurs et les profanes nouveautés soient les premiers ennemis qu'il se propose de combattre, et qu'il soit encore plus jaloux qu'on ne touche point aux anciennes bornes de la foi qu'à celles de la monarchie.

Que la tranquillité de son règne, ô mon Dieu ! devienne celle de l'Eglise ; que les troubles qui l'agitent [1] soient calmés avant qu'il puisse les connaître ; que la concorde et l'union, rétablies parmi nous, préviennent la sévérité de ses lois, et ne laissent plus rien à faire à son zèle ; que son règne soit le règne de la paix et de la vérité ; que le lion et l'agneau vivent ensemble [2] paisiblement sous son empire ; et que cet enfant miraculeux, comme dit Isaïe, les mène encore et les voie réunis dans les mêmes pâturages ! *Et puer parvulus minabit eos* [3]. Que le camp des infidèles et des Philistins ne se réjouisse plus de nos dissensions ; et que, s'ils entendent encore des clameurs autour de l'Arche, ce ne soient plus celles qui annoncent ses périls et des malheurs nouveaux, mais ses triomphes et sa gloire ! Ainsi soit-il.

[1] Un peu de science éloigne de la religion ; beaucoup y ramène. PASCAL, *Pensées*.

[2] Les absurdités où ils tombent en niant la religion deviennent plus insoutenables que les vérités dont la hauteur les étonne ; et, pour ne vouloir pas croire des mystères incompréhensibles, ils suivent l'une après l'autre d'incompréhensibles erreurs.
BOSSUET, *Oraison funèbre d'Anne de Gonzague*.

[1] Le jansénisme, dont les progrès étaient effrayants pour la foi.

[2] Habitabit lupus cum agno. Is., XI, 6.

[3] Is., XI, 6.

---

# QUATRIÈME SERMON.

## SERMON POUR LE TROISIÈME DIMANCHE DE CARÊME.

### SUR LE MALHEUR DES GRANDS QUI ABANDONNENT DIEU.

#### NOTICE HISTORIQUE.

Ce discours fut donné par Massillon le 20 mars 1718. (*Gazette* du 26 mars 1718, et *Journal de Dangeau*, du dimanche 20 mars 1718.) — « Je ne sais rien, dit M. Sainte-Beuve, de plus beau ni de plus vrai que le sermon pour le troisième dimanche de carême, qui traite des passions et de leurs suites, de la satiété incurable, de ce vide immense et précoce qui était alors le malheur de quelques-uns, et qu'on a vu depuis la maladie d'un grand nombre. Le Régent disait qu'il était *né ennuyé* : combien d'hommes depuis qu, sans être régents du royaume ni fils de France, ont également commencé par l'ennui une vie que les passions n'ont pu qu'agiter et ravager sans la remplir ! Massillon, dès ce temps-là, montre que, sans avoir vu les Childe-Harold et les René, et tant d'autres illustres dégoûtés à leur suite, il en savait sur leur mal aussi long que personne, et qu'il en avait appris le secret de Job et de Salomon, sinon de lui-même. »

ANALYSE.

EXORDE. — L'esprit immonde et inquiet qui cherche partout le repos et ne le trouve pas, c'est l'image de l'humeur et du caractère des grands de la terre, dès qu'ils se livrent à leurs passions et qu'ils abandonnent Dieu ;

PROPOSITION. — Car plus on est grand, plus on est malheureux si l'on ne vit point avec Dieu.

DIVISION. — Dans l'élévation, en effet : 1° *Les passions sont plus violentes ;* — 2° *l'ennui est plus à charge ;* — 3° *la bizarrerie, plus inévitable.*

1° *Les passions plus sont violentes.* — Tout favorise, chez les grands, les passions qui sont la source des malheurs de l'homme : la volupté, l'ambition, la jalousie, etc.

2° *L'ennui est plus insupportable.* — Pour les grands qui s'abandonnent au vice, tout est bientôt usé ; et leur jeunesse éprouve déjà l'insipidité et les dégoûts. Il faut au juste moins de plaisirs, et sa vie est pleine de calme et de félicité.

3° *La bizarrerie*, c'est-à-dire le caprice vicieux, *vitiosa libido, est plus inévitable.* — Maîtres incommodes, à charge à eux-mêmes, les grands sans religion font peser sur ceux qui les environnent le poids de leur humeur et de leurs chagrins.

PÉRORAISON. — Prière à Dieu pour qu'il donne au jeune roi la sagesse, la crainte de Dieu, la justice.

---

Cum immundus spiritus exierit de homine, ambulat per loca inaquosa, quærens requiem, et non invenit.

*Lorsque l'esprit immonde est sorti d'un homme, il s'en va par les lieux arides, cherchant du repos, et il n'en trouve point.*

Luc, II, 21.

SIRE,

Cet esprit inquiet et immonde, qui sort et rentre dans l'homme d'où il était[1] sorti, qui change sans cesse de lieux, qui essaie de toutes les situations[2] et ne peut se plaire et se fixer dans aucune, qui court toujours pour découvrir des sentiers agréables et délicieux, et qui ne marche jamais que par des lieux tristes et arides, qui cherche le repos et ne le trouve pas : c'est l'image de l'humeur et du caractère des grands de la terre, toujours plus inquiets, plus agités et plus malheureux que le simple peuple, dès que, livrés à leurs passions et à eux-mêmes, ils ont abandonné Dieu.

C'est la figure naturelle de cet état d'élévation et de prospérité, si envié dans le monde[3] et si peu digne d'envie selon Dieu. Le bonheur, Sire, n'est pas attaché à l'éclat du rang et des titres : il n'est attaché qu'à l'innocence de la vie ; ce n'est pas ce qui nous élève au-dessus des autres hommes qui nous rend heureux, c'est ce qui nous réconcilie avec Dieu. Vous portez la plus belle couronne de l'univers ; mais si la piété ne vous aide à la soutenir, elle va devenir le fardeau même qui vous accablera. En un mot, point de bonheur où il n'y a point de repos ; et point de repos où Dieu n'est point.

Ainsi l'élévation toute seule ne fait pas le bonheur des grands, si elle n'est accompagnée de la vertu et de la crainte du Seigneur : au contraire, plus on est grand, plus on vit malheureux, si l'on ne vit point avec Dieu.

Vérité importante qui va faire le sujet de ce discours. Implorons, etc. *Ave, Maria.*

Sire, si l'homme n'était fait que pour la terre, plus il y occuperait de place, et plus il serait heureux.

Mais l'homme est né pour le ciel : il porte écrits dans son cœur les titres augustes et ineffaçables de son origine ; il peut les avilir, mais il ne peut les effacer. L'univers entier serait sa possession et son partage qu'il sentirait toujours qu'il se dégrade et ne se satisfait pas en s'y fixant : tous les objets qui l'attachent ici-bas, l'arrachent, pour ainsi dire, du sein de Dieu, son origine et son repos éternel, et laissent une plaie de remords et d'inquiétude dans son âme, qu'ils ne sauraient plus fermer eux-mêmes : il sent toujours la douleur secrète de la rupture et de la séparation ; et tout ce qui altère son union avec Dieu, le rend irréconciliable avec lui-même.

Cependant nous nous promettons toujours ici-bas une injuste félicité. Nous courons tous dans cette terre aride, comme l'esprit de notre Evangile, après un bonheur et un repos que nous ne saurions trouver. A peine détrompés, par la possession d'un objet, du bonheur qui semblait nous y attendre, un nouveau désir nous jette dans la même illusion ; et passant sans cesse de l'espérance du bonheur au dégoût, et du dégoût à l'espérance, tout ce qui nous fait sentir notre méprise, devient lui-même l'attrait qui la perpétue.

Il semble d'abord que cette erreur ne devrait être à craindre que pour le peuple. La

[1] *D'où il est*, 1745 et Renouard.

[2] Quelques éditions portent à tort : *qui essaie toutes les situations.* Renouard a écrit comme le manuscrit : *qui essaie de toutes les situations.*

[3] Invideuda aula, *si envié du monde*, 1745 et Renouard.

bassesse de sa fortune laissant toujours un espace immense au-dessus de lui, il serait moins étonnant qu'il se figurât une félicité imaginaire dans les situations élevées où il ne peut atteindre ; et qu'il crût, car tel est l'homme, que tout ce qu'il ne peut avoir, c'est cela même qui est le bonheur qu'il cherche.

Mais l'éclat du rang, des titres, et de la naissance dissipe bientôt cette vaine illusion. On a beau monter et être porté sur les ailes de la fortune au-dessus de tous les autres, la félicité se trouve toujours placée plus haut que nous-mêmes : plus on s'élève, plus elle semble s'éloigner de nous. Les chagrins et les noirs soucis montent, et vont s'asseoir même avec le souverain sur le trône [1] ; le diadème qui orne le front auguste des rois, n'est souvent armé que de pointes et d'épines qui le déchirent ; et les grands, loin d'être les plus heureux, ne sont que les tristes témoins qu'on ne peut l'être sans la vertu sur la terre.

Il est vrai même que l'élévation nous rend plus malheureux, si elle ne nous rend pas plus fidèles à Dieu. Les passions y sont plus violentes; l'ennui, plus à charge; la bizarrerie, plus inévitable; c'est-à-dire le vide de tout ce qui n'est pas Dieu, plus sensible et plus affreux.

### PREMIÈRE RÉFLEXION.

Les passions plus violentes. Oui, Sire, les passions font tous nos malheurs ; et tout ce qui les flatte et les irrite augmente nos peines. Un grand voluptueux est plus malheureux et plus à plaindre que le dernier et le plus vil d'entre le peuple : tout lui aide à assouvir son injuste passion, et tout ce qui l'assouvit la réveille : ses désirs croissent avec ses crimes ; plus il se livre à ses penchants, plus il en devient le jouet et l'esclave ; sa prospérité rallume sans cesse le feu honteux qui le dévore, et le fait renaître de ses propres cendres : les sens, devenus ses maîtres, deviennent ses tyrans : il se rassasie de plaisirs et sa satiété fait elle-même son supplice ; et les plaisirs enfantent eux-mêmes, dit l'esprit de Dieu, le ver qui le ronge et qui le dévore : *Et dulcedo illius vermis* [2]. Ainsi ses inquiétudes naissent de son abondance : ses désirs toujours satisfaits, ne lui laissant plus rien à désirer, le laissent tristement avec lui-même ; l'excès de ses plaisirs en augmente de jour en jour le vide ; et plus il en goûte, plus ils deviennent tristes et amers.

Son rang même, ses bienséances, ses devoirs, tout empoisonne sa passion criminelle. Son rang, plus il est élevé, plus il en coûte pour la dérober aux regards et à la censure publique; ses bienséances, plus il en est jaloux, plus les alarmes qu'une indiscrétion ne trahisse ses précautions et ses mesures, sont cruelles; ses devoirs, parce qu'il les faut toujours prendre sur ses plaisirs.

Non, Sire, le trône où vous êtes assis, a autour de lui encore plus de remparts qui le défendent contre la volupté que d'attraits qui l'y engagent : si tout dresse des piéges à la jeunesse des rois, tout leur tend les mains aussi pour leur aider à les éviter. Donnez-vous à vos peuples à qui vous vous devez ; le poison de la volupté ne trouvera guère de moment pour infecter votre cœur : elle n'habite et ne se plaît qu'avec l'oisiveté et l'indolence. Que les soins de la royauté en deviennent pour vous les plus chers plaisirs : ce n'est pas régner de ne vivre que pour soi-même. Les rois ne sont que les conducteurs des peuples [1] ; ils ont à la vérité ce nom et ce droit par la naissance ; mais ils ne le méritent que par les soins et l'application. Aussi les règnes oisifs forment un vide obscur dans nos annales ; elles n'ont pas daigné même compter les années de la vie des rois fainéants ; il semble que n'ayant pas régné eux-mêmes, ils n'ont pas vécu : c'est un chaos qu'on a de la peine à éclaircir encore aujourd'hui ; loin de décorer nos histoires, ils ne font que les obscurcir et les embarrasser ; et ils sont plus connus par les grands hommes qui ont vécu sous leur règne que par eux-mêmes.

Je ne parle point [2] ici de toutes les autres passions, qui, plus violentes dans l'élévation, font sur le cœur des grands des plaies plus douloureuses et plus profondes. L'ambition y est plus démesurée. Hélas ! le citoyen obscur vit content dans la médiocrité de sa destinée : héritier de la fortune de ses pères, il se borne à leur nom et à leur état ; il regarde sans envie ce qu'il ne pourrait souhaiter sans extravagance; tous ses désirs sont renfermés dans ce qu'il possède; et s'il forme quelquefois des projets d'élévation, ce sont de ces chimères agréables qui amusent

[1] ..... Timor et minæ
Scandunt eodem quo Dominus.....
*Horace*, III, od. I, v. 37.

[2] Job, XXIV, 20.

[1] C'est l'antique expression : Ποιμένες λαῶν.

[2] *Pas*, 1745 et Renouard.

le loisir d'un esprit oiseux, mais non pas des inquiétudes qui le dévorent.

Au grand, rien ne suffit, parce qu'il peut prétendre à tout : ses désirs croissent avec sa fortune; tout ce qui est plus élevé que lui le fait paraître petit à ses yeux; il est moins flatté de laisser tant d'hommes derrière lui que rongé d'en avoir encore qui le précèdent; il ne croit rien avoir s'il n'a tout [1], son âme est toujours aride et altérée; et il ne jouit de rien, si ce n'est de ses malheurs et de ses inquiétudes.

Ce n'est pas tout. De l'ambition naissent les jalousies dévorantes; et cette passion si basse et si lâche est pourtant le vice et le malheur des grands. Jaloux de la réputation d'autrui, la gloire qui ne leur appartient pas, est pour eux comme une tache qui les flétrit et qui les déshonore; jaloux des grâces qui tombent à côté d'eux, il semble qu'on leur arrache celles qui se répandent sur les autres; jaloux de la faveur, on est digne de leur haine et de leur mépris, dès qu'on l'est de l'amitié et de la confiance du maître; jaloux même des succès glorieux à l'Etat, la joie publique est souvent pour eux un chagrin secret et domestique; les victoires remportées par leurs rivaux sur les ennemis, leur sont plus amères qu'à nos ennemis mêmes; leur maison, comme celle d'Aman, est une maison de deuil et de tristesse, tandis que Mardochée triomphe et reçoit au milieu de la capitale les acclamations publiques; et peu contents d'être insensibles à la gloire des événements, ils cherchent à se consoler en s'efforçant de les obscurcir par la malignité des réflexions et des censures. Enfin, cette injuste passion tourne tout en amertume; et on trouve le secret de n'être jamais heureux, soit par ses propres maux, soit par les biens qui arrivent aux autres.

Enfin, parcourez toutes les passions; c'est sur le cœur des grands qui vivent dans l'oubli de Dieu qu'elles exercent un empire plus triste et plus tyrannique. Leurs disgrâces sont plus accablantes : plus l'orgueil est excessif, plus l'humiliation est amère; leurs haines, plus violentes; comme une fausse gloire les rend plus vains, le mépris aussi les trouve plus furieux et plus inexorables; leurs craintes, plus excessives; exempts de maux réels, ils s'en forment même de chimériques, et la feuille que le vent agite, est comme la montagne, qui va s'écrouler sur eux; leurs infirmités, plus affligeantes; plus on tient à la vie, plus tout ce qui la menace nous alarme. Accoutumés à tout ce que les sens offrent de plus doux et de plus riant, la plus légère douleur déconcerte toute leur félicité et leur est insoutenable : ils ne savent user sagement ni de la maladie, ni de la santé, ni des biens, ni des maux inséparables de la condition humaine : les plaisirs abrégent leurs jours; et les chagrins qui suivent toujours les plaisirs, précipitent le reste de leurs années. La santé déjà ruinée par l'intempérance succombe sous la multiplicité des remèdes : l'excès des attentions achève ce que n'avait pu faire l'excès des plaisirs; et s'ils se sont défendu les excès, la mollesse et l'oisiveté toute seule devient pour eux une espèce de maladie et de langueur qui épuise toutes les précautions de l'art, et que les précautions usent et épuisent elles-mêmes. Enfin leurs assujétissements plus tristes : élevés à vivre d'humeur et de caprice, tout ce qui les gêne et les contraint, les accable : loin de la cour, ils croient vivre dans un triste exil [1]; sous les yeux du maître, ils se plaignent sans cesse de l'assujétissement des devoirs et de la contrainte des bienséances : ils ne peuvent porter ni la tranquillité d'une condition privée, ni la dignité d'une vie publique : le repos leur est aussi insupportable que l'agitation, ou plutôt ils sont partout à charge à eux-mêmes. Tout est un joug pesant à quiconque veut vivre sans joug et sans règle.

Non, mes Frères, un grand dans le crime est plus malheureux qu'un autre pécheur : la prospérité l'endurcit, pour ainsi dire, au plaisir et ne lui laisse de sensibilité que pour la peine. Vous l'avez voulu, ô mon Dieu, que l'élévation qu'on regarde comme une ressource pour les grands qui vivent dans l'oubli de vos commandements, soit elle-même leur ennui et leur supplice.

### DEUXIÈME RÉFLEXION.

Je dis leur ennui; et c'est une seconde réflexion que me fournit le malheur des grands qui ont abandonné Dieu; non-seulement les passions sont plus violentes dans cet état si

[1] Nil actum reputans si quid superesset agendum.
LUCAIN.

Nil obstet tibi, dum ne sit te ditior alter.
HORACE, I, sat. I, VIII.

[1] Quand ils sont dans la disgrâce et qu'on les envoie à leurs maisons de campagne, où ils ne manquent ni de biens ni de domestiques pour les assister en leurs besoins, ils ne laissent pas d'être misérables, parce que personne ne les empêche plus de songer à eux. PASCAL.

heureux aux yeux du monde, mais l'ennui y devient plus insupportable.

Oui, mes Frères, l'ennui qui paraît devoir être le partage du peuple, ne s'est pourtant, ce semble, réfugié que chez les grands; c'est comme leur ombre qui les suit partout. Les plaisirs, presque tous épuisés pour eux, ne leur offrent plus qu'une triste uniformité qui endort ou qui lasse; ils ont beau les diversifier, ils diversifient leur ennui. En vain ils se font honneur de paraître à la tête de toutes les réjouissances publiques; c'est une vivacité d'ostentation; le cœur n'y prend presque plus de part. Le long usage des plaisirs les leur a rendus inutiles; ce sont des ressources usées, qui se nuisent chaque jour à elles-mêmes. Semblables à un malade à qui une longue langueur a rendu tous les mets insipides, ils essaient de tout, et rien ne les pique et ne les réveille; et un dégoût affreux, dit Job, succède à l'instant à une vaine espérance de plaisir, dont leur âme s'était d'abord flattée : *Et spes illorum abominatio animæ*[1].

Toute leur vie n'est qu'une précaution pénible contre l'ennui; et toute leur vie n'est qu'un ennui pénible elle-même. Ils l'avancent même en se hâtant de multiplier les plaisirs. Tout est déjà usé pour eux à l'entrée même de la vie; et leurs premières années éprouvent déjà les dégoûts et l'insipidité que la lassitude et le long usage de tout semble attacher à la vieillesse.

Il faut au juste moins de plaisirs, et ses jours sont plus heureux et plus tranquilles. Tout est délassement pour un cœur innocent. Les plaisirs doux et permis qu'offre la nature, fades et ennuyeux pour l'homme dissolu, conservent tout leur agrément pour l'homme de bien. Il n'y a même que les plaisirs innocents qui laissent une joie pure dans l'âme; tout ce qui la souille, l'attriste et la noircit. Les saintes familiarités et les jeux chastes et pudiques d'Isaac et de Rebecca dans la cour du roi de Gérare, suffisaient à ces âmes pures et fidèles; c'était un plaisir assez vif pour David, de chanter sur la lyre les louanges du Seigneur ou de danser avec le reste de son peuple autour de l'arche sainte; les festins d'hospitalité faisaient les fêtes les plus agréables des premiers patriarches, et la brebis la plus grasse suffisait pour les délices de ces tables innocentes[2].

[1] Job, x, 20.

[2] Ce ravissant petit tableau du bonheur des justes où sont si délicieusement rendus les souvenirs bibliques, rappelle les plus touchantes descriptions de Fénelon et les plus douces idylles des poètes des champs.

Il faut moins de joie au dehors à celui qui la porte déjà dans le cœur; elle se répand de là sur les objets les plus indifférents. Mais si vous ne portez pas au dedans la source de la joie véritable, c'est-à-dire la paix de la conscience et l'innocence du cœur, en vain vous la cherchez au dehors; rassemblez tous les amusements autour de vous, il s'y répandra toujours du fond de votre âme une amertume qui les empoisonnera; raffinez sur tous les plaisirs, subtilisez-les, mettez-les dans le creuset; de toutes ces transformations, il n'en sortira et n'en résultera[1] jamais que l'ennui.

Grand Dieu, ce qui nous éloigne de vous, est cela même qui devrait nous rappeler à vous. Plus la prospérité multiplie nos plaisirs, plus elle nous en détrompe; et les grands sont moins excusables et plus malheureux de ne pas s'attacher à vous, ô mon Dieu, parce qu'ils sentent mieux et plus souvent le vide de tout ce qui n'est pas vous.

### TROISIÈME RÉFLEXION.

Et non-seulement ils sont plus malheureux par l'ennui qui les poursuit partout, mais encore par la bizarrerie et le fond d'humeur et de caprice qui en sont inséparables. Lorsqu'il sera rassasié, dit Job, son esprit paraîtra triste et irrité; l'inégalité de son humeur imitera l'inconstance des flots de la mer; et les pensées les plus noires et les plus sombres viendront fondre dans son âme : *Cum satiatus fuerit arctabitur, æstuabit, et omnis dolor irruet super eum*[2].

Telle est, Sire, la destinée des princes et des grands qui vivent dans l'oubli de Dieu et qui n'usent de leur prospérité que pour la félicité de leurs sens. Ennuyés bientôt de tout, tout leur est à charge, et ils se sont à charge à eux-mêmes[3]. Leurs projets se détruisent les uns les autres; et il n'en résulte jamais qu'une incertitude universelle que le caprice forme et que lui seul peut fixer. Leurs ordres ne sont jamais un moment après les interprètes sûrs de leur volonté; on déplaît en obéissant. Il faut les deviner, et cependant ils sont une énigme inexplicable à eux-mêmes. Toutes leurs démarches, dit l'Esprit-Saint, sont vagues, incertaines, incompréhensibles : *Vagi sunt gressus ejus, et investigabiles*[4]. On a beau s'attacher à les suivre, on les perd de vue à chaque instant. Ils

[1] *Et résultera*, 1745, Didot, Renouard. — [2] Job, xx, 22. — [3] *Ils sont à charge*, imprimés. — [4] Prov., v, 6.

changent de sentier; on s'égare avec eux, et on les manque encore : ils se lassent des hommages qu'on leur rend, et ils sont piqués de ceux qu'on leur refuse; les serviteurs les plus fidèles les importunent par leur sincérité, et ne réussissent pas mieux à plaire par leur complaisance. Maîtres bizarres et incommodes, tout ce qui les environne porte le poids de leurs caprices et de leur humeur, et ils ne peuvent le porter eux-mêmes; ils ne semblent nés que pour leur malheur, et pour le malheur de ceux qui les servent.

Voyez Saül au milieu de ses prospérités et de sa gloire. Quel homme aurait dû passer des jours plus agréables et plus heureux? D'une fortune obscure et privée il s'était vu élever sur le trône; son règne avait commencé par des victoires; un fils, digne de lui succéder, semblait assurer la couronne à sa race; toutes les tribus soumises fournissaient à sa magnificence et à ses plaisirs, et lui obéissaient comme un seul homme. Que lui manquait-il pour être heureux, si l'on pouvait l'être sans Dieu?

Il perd la crainte du Seigneur, et avec elle il perd son repos et tout le bonheur de sa vie. Livré à un esprit mauvais et aux vapeurs noires et bizarres qui l'agitent, on ne le connaît plus, et il ne se connaît plus lui-même. La harpe d'un berger, loin d'amuser sa tristesse, redouble sa fureur. Ses louanges et ses victoires, chantées par les filles de Juda, sont pour lui comme des censures et des opprobres; il se dérobe aux hommages publics, et il ne peut se dérober à lui-même. David lui déplaît en paraissant au pied de son trône, et s'en éloignant il est encore plus sûr de déplaire; touché de sa fidélité, il fait son éloge, et se reconnaît moins juste et moins innocent que lui; et le lendemain il lui dresse des embûches pour s'en assurer et lui faire perdre la vie. La tendresse de son propre fils [1] l'ennuie et lui devient suspecte. Tous ses courtisans [2] cherchent, étudient ce qui pourrait adoucir son humeur sombre et bizarre; soins inutiles! lui-même ne le sait pas. Il a négligé Samuel pendant la vie de ce prophète, et il s'avise de le rappeler du tombeau et de le consulter après sa mort; il ne croit plus en Dieu, et il est assez crédule pour aller interroger les démons. Il est impie, et il est superstitieux; destin, pour le dire ici en passant, assez ordinaire aux incrédules [3].

[1] Jonathas. — [2] *Tous les courtisans*, imprimés.
[3] Incrédules, les plus crédules. PASCAL.

Ils traitent d'imposteurs les Samuel, les prophètes autrefois envoyés de Dieu : ils regardent comme une force d'esprit de mépriser ces interprètes respectables des conseils éternels, et de se moquer des prédictions que les événements ont toutes justifiées; ils refusent au Très-Haut la connaissance de l'avenir et le pouvoir d'en favoriser ses serviteurs fidèles; et ils ont la faiblesse populaire d'aller consulter une pythonisse [1].

Oui, mes Frères, le malheureux état des grands dans le crime est une preuve éclatante qu'un Dieu préside aux choses humaines. Si les hommes ennemis de Dieu pouvaient être heureux, ils le seraient du moins sur le trône; mais quiconque, dit un roi lui-même, quiconque, fût-il maître de l'univers, s'éloigne de la règle et de la sagesse, il s'éloigne du seul bonheur où l'homme puisse aspirer sur la terre : *Sapientiam enim et disciplinam qui abjicit, infelix est* [2].

Plus même vous êtes élevé, plus vous êtes malheureux. Comme rien ne vous contraint, rien aussi ne vous fixe; moins vous dépendez des autres, plus vous êtes livré à vous-même. Vos caprices naissent de votre indépendance; vous retournez sur vous votre autorité. Vos passions ayant essayé de tout et tout usé, il ne vous reste plus qu'à vous dévorer vous-même; vos bizarreries deviennent l'unique ressource de votre ennui et de votre satiété. Ne pouvant plus varier les plaisirs déjà tous épuisés, vous ne sauriez plus trouver de variété que dans les inégalités éternelles de votre humeur, et vous vous en prenez sans cesse à vous du vide que

[1] Ce tableau semble faire allusion aux superstitions que la régence alliait à l'impiété. « La curiosité d'esprit de M. le duc d'Orléans, jointe à une fausse idée de fermeté et de courage, l'avait occupé de bonne heure à chercher à voir le diable et à pouvoir le faire parler. Il n'oubliait rien, jusqu'aux plus folles lectures, pour se persuader qu'il n'y a point de Dieu, et il croyait le diable jusqu'à espérer de le voir et de l'entretenir. Ce contraste ne se peut comprendre, et cependant il est extrêmement commun. Il y travailla avec toutes sortes de gens obscurs, et beaucoup avec Mirepoix, mort en 1699, sous-lieutenant des mousquetaires noirs, frère aîné du père de Mirepoix, aujourd'hui lieutenant-général et chevalier de l'ordre. Ils passaient les nuits dans les carrières de Vanves et de Vaugirard à faire des invocations. M. le duc d'Orléans m'a avoué qu'il n'avait jamais pu venir à bout de rien voir ni entendre, et se dépit enfin de cette folie. Ce ne fut d'abord que par complaisance pour Mme d'Argenton, mais après par un réveil de curiosité, qu'il s'adonna à faire regarder dans un verre d'eau le présent et le futur, dont j'ai rapporté sur son récit plusieurs choses singulières. »
*Mémoires du duc de Saint-Simon*, édition Chéruel, in-12, tom. VII, p. 351.
[2] Sag., III, 11.

tout ce qui vous environne laisse au dedans de vous-même.

Et ce n'est pas ici une de ces vaines images que le discours embellit, et où l'on supplée par les ornements à la ressemblance. Approchez des grands; jetez les yeux vous-même sur une de ces personnes qui ont vieilli dans les passions, et que le long usage des plaisirs ont rendues[1] également inhabiles et au vice et à la vertu. Quel nuage éternel sur l'humeur! quel fonds de chagrin et de caprice! Rien ne plaît, parce qu'on ne saurait plus soi-même se plaire : on se venge sur tout ce qui nous environne des chagrins secrets qui nous déchirent; il semble qu'on fait un crime au reste des hommes de l'impuissance où l'on est d'être encore aussi criminel qu'eux. On leur reproche en secret tout ce qu'on ne peut plus se permettre à soi-même; et l'on met l'humeur à la place des plaisirs[2].

Non, mes Frères, tournez-vous de tous les côtés, les grands séparés de Dieu ne sont plus que les tristes jouets de leurs passions, de leurs caprices, des événements et de toutes les choses humaines. Eux seuls sentent le malheur d'une âme livrée à elle-même, en qui toutes les ressources des sens et des plaisirs ne laissent qu'un vide affreux, et à qui le monde entier, avec tout cet amas de gloire et de fumée qui l'environne, devient inutile, si Dieu n'est point avec elle[3]; ils sont comme les témoins illustres de l'insuffisance des créatures, et de la nécessité d'un Dieu et d'une religion sur la terre. Eux seuls prouvent au reste des hommes qu'il ne faut attendre de bonheur ici-bas que dans la vertu et dans l'innocence, que tout ce qui augmente nos passions multiplie nos peines, que les heureux du monde n'en sont, pour ainsi dire, que les premiers martyrs, et que Dieu seul peut suffire à un cœur qui n'est fait que pour lui seul.

Dieu de mes pères, disait autrefois un jeune roi, et qui, de[4] l'enfance, comme vous, Sire, était monté sur le trône, Dieu de mes pères, vous m'avez établi prince sur votre peuple et juge des enfants d'Israël; au sortir presque du berceau, vous m'avez placé sur le trône; et, en un âge où l'on ignore encore l'art de se conduire soi-même, vous m'avez choisi pour être le conducteur d'un grand peuple : *Deus patrum meorum, tu elegisti me regem populo tuo*[1]. Vous m'avez environné de gloire, de prospérité et d'abondance; mais la magnificence de vos dons sera elle-même la source de mes malheurs et de mes peines, si vous n'y ajoutez l'amour de vos commandements et la sagesse. Envoyez-la-moi du haut des cieux où elle assiste sans cesse à vos côtés; c'est elle qui préside aux bons conseils, et qui donnera à ma jeunesse toute la prudence des vieillards et toute la majesté des rois mes ancêtres; elle seule m'adoucira les soucis de l'autorité et le poids de ma couronne : *Ut mecum sit et mecum laboret*[2]; elle seule me fera passer des jours heureux et me soutiendra dans les ennuis et les pensées inquiètes que la royauté traîne après elle : *Et erit allocutio cogitationis, et tædii mei*[3]. Je ne trouverai de repos au milieu même de la magnificence de mes palais et parmi les hommages qu'on m'y rendra qu'avec elle : *Intrans in domum meam, ero cum illa*[4]. Les plaisirs finissent par l'amertume[5]; le trône lui-même, grand Dieu, si vous n'y êtes assis avec le souverain, est le siége des noirs soucis[6]. Mais votre crainte et la sagesse ne laisse point de regret après elle; on ne s'ennuie point de la posséder; et la joie même et la paix ne se trouvent jamais qu'avec elle : *Nec enim habet amaritudinem conversatio illius, nec tædium, sed lætitiam et gaudium*[7].

Heureux donc le prince, ô mon Dieu, qui ne croit commencer à régner que lorsqu'il commence à vous craindre, qui ne se propose d'aller à la gloire que par la vertu, et qui regarde comme un malheur de commander aux autres, s'il ne vous est pas soumis lui-même!

Donnez donc, grand Dieu, votre sagesse et votre jugement au roi[8], et votre justice à cet enfant de tant de rois; vous qui êtes le secours du pupille[9], rendez-lui par l'abondance de vos

[1] *Rendu*, manuscrit et 1745.

[2] Quelle peinture plus frappante et plus reconnaissable que cette image d'une âme finalement vouée à l'ennui capricieux né des plaisirs! Certes, il semble qu'il avait tout souffert et tout connu, celui qui a écrit cela. Massillon avait ce don qui lui permettait de décrire toutes les situations de l'âme, comme s'il y avait passé lui-même. M. SAINTE-BEUVE, *Causeries du lundi*, t. IX, p. 24.

[3] Fecisti nos ad te Deus, et inquietum est cor nostrum donec requiescat in te. S. AUG., *Conf.*, I.

[4] *Dès l'enfance*, éd. de 1745 et de Renouard. Didot écrit *de l'enfance*, comme le manuscrit. In-4°, 1789, impr. pour l'éducation du Dauphin, p. 92.

[1] Sag., IX, 7. — [2] *Ibid.*, 10. — [3] *Ibid.*, VIII, 9. — [4] *Ibid.*, 16.

[5] Medio de fonte leporum
Surgit amari aliquid.
LUCRÈCE, IV, 11, 29.

[6] Noirs soucis, *atra cura*.

[7] Sap., VIII, 16. — [8] Ps. LXXI, 1.

[9] Il est le défenseur de l'orphelin timide.
RACINE, *Athalie*.

bénédictions ce que vous lui avez ôté en le privant des exemples d'un père pieux et des leçons d'un auguste bisaïeul; réparez ses pertes par l'accroissement de vos grâces et de vos bienfaits. Vous seul, grand Dieu, tenez-lui lieu de tout ce qui lui manque. Regardez avec des yeux paternels cet enfant auguste que vous avez, pour ainsi dire, laissé seul sur la terre, et dont vous êtes par conséquent le premier tuteur et le père; que son enfance, qui le rend si cher à la nation, réveille les entrailles de votre miséricorde et de votre tendresse [1]! Environnez sa jeunesse des secours singuliers de votre protection; la faiblesse de son âge et les grâces qui brillent déjà dans ses premières années, nous arrachent tous les jours des larmes de crainte et de tendresse [1]; rassurez nos frayeurs en éloignant de lui tous les périls qui pourraient menacer sa vie, et récompensez notre tendresse en le rendant lui-même tendre et humain pour ses peuples. Rendez-le heureux en lui conservant votre crainte qui seule fait le bonheur des peuples et des rois; assurez la félicité de son règne par la bonté de son cœur et par l'innocence de sa vie. Que votre loi sainte soit écrite au fond de son âme et autour de son diadème, pour lui en adoucir le poids; qu'il ne sente les soucis de la royauté que par la sensibilité aux misères publiques; et que sa piété, plus encore que sa puissance et ses victoires, fasse tout son bonheur et le nôtre! Ainsi soit-il.

Un faible rejeton sort entre les ruines
De cet arbre fécond coupé dans ses racines;
Les enfants de Louis descendus au tombeau
Ont laissé dans la France un monarque au berceau;
De l'Etat ébranlé douce et frêle espérance.

*Henriade*, chant VII^e.

[1] O mon fils, de ce nom j'ose encor vous nommer,
Souffrez cette tendresse, et pardonnez aux larmes
Que m'arrachent pour vous de trop justes alarmes.

*Athalie*, IV, 3.

---

# CINQUIÈME SERMON.

---

## SERMON POUR LE QUATRIÈME DIMANCHE DE CARÊME.

### DE [1] L'HUMANITÉ DES GRANDS ENVERS LE PEUPLE.

---

#### NOTICE HISTORIQUE.

Ce discours a été prononcé le 27 mars. Le dimanche 27, dit le marquis de Dangeau, le roi entendit le sermon du P. Massillon, nommé à l'évêché de Clermont, *qui se surpassa lui-même dans tous les sermons qu'il a faits au roi ce carême.*

---

#### ANALYSE.

EXORDE. — Jésus-Christ voit une multitude errante et affamée, et il ne peut lui refuser sa compassion et son secours. Partout il laisse échapper ainsi des traits d'humanité envers les peuples.

PROPOSITION. — Les grands ne sont grands que pour les autres hommes; et ils ne jouissent de leur grandeur qu'autant qu'ils la rendent utile aux autres hommes.

DIVISION. — 1° *L'humanité envers les peuples est le premier devoir des grands;* — 2° *l'humanité envers les peuples est l'usage le plus délicieux de la grandeur.*

PREMIÈRE PARTIE. — *L'humanité envers les peuples est le premier devoir des grands.* Et elle renferme : 1° *L'affabilité;* les princes et les rois les plus éminents ont toujours été accessibles, pleins de douceur et de sérénité; — 2° *la protection;* les grands doivent être la providence visible des malheureux; — 3° *les largesses*, les biens des grands sont le seul patrimoine que Dieu ait assigné aux pauvres sur cette terre.

[1] *Sur*, imprimé.

DEUXIÈME PARTIE. — *L'humanité envers les peuples est l'usage le plus délicieux de la grandeur.* — Ce qu'il y a de plus digne d'envie dans la fortune des grands, c'est le pouvoir de contribuer à la félicité d'autrui. Le plus doux emploi de l'autorité, c'est la clémence et la libéralité ; c'est là aussi la gloire la plus sûre où puissent atteindre ceux que Dieu élève en ce monde.

PÉRORAISON. — Que Dieu cultive et accroisse ces inclinations bienfaisantes de l'auguste enfant ! Ce sont les premiers gages du bonheur public.

—

Cum sublevasset oculos Jesus et vidisset quia multitudo maxima venit ad eum.

*Jésus ayant levé les yeux, et voyant une grande foule de peuple qui venait à lui.* Jean, VI, 5.

SIRE,

Ce n'est pas la toute-puissance de Jésus-Christ et la merveille des pains multipliés par sa seule parole qui doit aujourd'hui nous toucher et nous surprendre. Celui par qui tout était fait, pouvait tout sans doute sur des créatures qui sont son ouvrage ; et ce qui frappe le plus les sens dans ce prodige n'est pas ce que je choisis aujourd'hui pour nous consoler et nous instruire.

C'est son humanité envers les peuples. Il voit une multitude errante et affamée au pied de la montagne ; et ses entrailles se troublent, et sa pitié se réveille, et il ne peut refuser aux besoins de ces infortunés, non-seulement son secours, mais encore sa compassion et sa tendresse : *Vidit turbam multam, et misertus est eis* [1].

Partout il laisse échapper des traits d'humanité pour les peuples. A la vue des malheurs qui menacent Jérusalem, il soulage sa douleur par sa pitié et par ses larmes [2].

Quand deux disciples veulent faire descendre le feu du ciel sur une ville de Samarie, son humanité s'intéresse pour ce peuple contre leur zèle ; et il leur reproche d'ignorer encore l'esprit de douceur et de charité dont ils vont être les ministres [3].

Si les apôtres éloignent rudement une foule d'enfants qui s'empressent autour de lui, sa bonté s'offense qu'on veuille l'empêcher d'être accessible, et plus un respect mal entendu éloigne de lui les faibles et les petits, plus sa clémence et son affabilité s'en rapproche [4].

Grande leçon d'humanité envers les peuples que Jésus-Christ donne aujourd'hui aux princes et aux grands ! Ils ne sont grands que pour les autres hommes ; et ils ne jouissent proprement de leur grandeur qu'autant qu'ils la rendent utile aux autres hommes.

C'est-à-dire l'humanité envers les peuples est le premier devoir des grands ; et l'humanité envers les peuples est l'usage le plus délicieux de la grandeur.

PREMIÈRE PARTIE.

Sire, toute puissance vient de Dieu ; et tout ce qui vient de Dieu n'est établi que pour l'utilité des hommes. Les grands seraient inutiles sur la terre, s'il ne s'y trouvait des pauvres et des malheureux. Ils ne doivent leur élévation qu'aux besoins publics ; et, loin que les peuples soient faits pour eux, ils ne sont eux-mêmes tout ce qu'ils sont que pour les peuples.

Quelle affreuse Providence, si toute la multitude des hommes n'était placée sur la terre que pour servir aux plaisirs d'un petit nombre d'heureux qui l'habitent et qui souvent ne connaissent pas le Dieu qui les comble de bienfaits !

Si Dieu en élève quelques-uns, c'est donc pour être l'appui et la ressource des autres. Il se décharge sur eux du soin des faibles et des petits : c'est par là qu'ils entrent dans l'ordre des conseils de la Sagesse éternelle. Tout ce qu'il y a de réel dans leur grandeur, c'est l'usage qu'ils en doivent faire pour ceux qui souffrent ; c'est le seul trait de distinction que Dieu ait mis en nous. Ils ne sont que les ministres de sa bonté et de sa providence [1], et ils perdent le droit et le titre qui les fait grands, dès qu'ils ne veulent l'être que pour eux-mêmes.

L'humanité envers les peuples est donc le premier devoir des grands ; et l'humanité renferme l'affabilité, la protection et les largesses.

Je dis l'affabilité. Oui, Sire, on peut dire que la fierté, qui d'ordinaire est le vice des grands, ne devrait être que comme la triste ressource de la roture et de l'obscurité. Il paraîtrait bien

[1] Matth., XIV, 14.
[2] Videns civitatem, flevit super illam. Luc, XIX, 41.
[3] Nescitis cujus spiritus estis. Luc, IX, 55.
[4] Sinite parvulos ad me venire. Marc, X, 14.

[1] Ministri enim Dei sunt. Rom. XIII. 6.

plus pardonnable à ceux qui naissent, pour ainsi dire, dans la boue, de s'enfler, de se hausser et de tâcher de se mettre par l'enflure secrète de l'orgueil de niveau avec ceux au-dessous desquels ils se trouvent si fort par la naissance. Rien ne révolte plus les hommes d'une naissance obscure et vulgaire que la distance énorme que le hasard a mise entre eux et les grands. Ils peuvent toujours se flatter de cette vaine persuasion que la nature a été injuste de les faire naître dans l'obscurité, tandis qu'elle a réservé l'éclat du sang et des titres pour tant d'autres dont le nom fait tout le mérite; plus ils se trouvent bas, moins ils se croient à leur place. Aussi l'insolence et la hauteur deviennent [1] souvent le partage de la plus vile populace; et plus d'une fois les anciens règnes de la monarchie l'ont vue se soulever, vouloir secouer le joug des nobles et des grands, et conjurer leur extinction et leur ruine entière.

Les grands au contraire, placés si haut par la nature, ne sauraient plus trouver de gloire qu'en s'abaissant. Ils n'ont plus de distinction à se donner du côté du rang et de la naissance; ils ne peuvent s'en donner que par l'affabilité; et, s'il est encore un orgueil qui puisse leur être permis, c'est celui de se rendre humains et accessibles.

Il est vrai même que l'affabilité est comme le caractère inséparable et la plus sûre marque de la grandeur. Les descendants de ces races illustres et anciennes auxquelles personne ne dispute la supériorité du nom et l'antiquité de l'origine, ne portent point sur leur front l'orgueil de leur naissance; ils vous la laisseraient ignorer, si elle pouvait être ignorée; les monuments publics en parlent assez sans qu'ils en parlent eux-mêmes. On ne sent leur élévation que par une noble simplicité. Ils se rendent encore plus respectables en ne souffrant qu'avec peine le respect qui leur est dû; et, parmi tant de titres qui les distinguent, la politesse et l'affabilité est la seule distinction qu'ils affectent [2]. Ceux au contraire qui se parent d'une antiquité douteuse, et à qui l'on dispute tout bas l'éclat et les prééminences de leurs ancêtres, craignent toujours qu'on n'ignore la grandeur de leur race, l'ont sans cesse dans la bouche, croient en assurer la vérité par une affectation d'orgueil et de hauteur, mettent la fierté à la place des titres; et, en exigeant au delà de ce qui leur est dû, ils font qu'on leur conteste même ce qu'on devrait leur rendre [1].

En effet, on est moins touché de son élévation quand on est né pour être grand. Quiconque est ébloui de ce degré éminent où la naissance et la fortune l'ont placé, c'est-à-dire qu'il n'était pas fait pour monter si haut; les plus hautes places sont toujours au-dessous des grandes âmes; rien ne les enfle et ne les éblouit, parce que rien n'est plus haut qu'elles.

La fierté prend donc sa source dans la médiocrité, ou n'est plus qu'une ruse qui la cache; c'est une preuve certaine qu'on perdrait en se montrant de trop près. On couvre de la fierté des défauts et des faiblesses que la fierté trahit et manifeste elle-même; on fait de l'orgueil le supplément, si j'ose parler ainsi, du mérite; et on ne sait pas que le mérite n'a rien qui lui ressemble moins que l'orgueil.

Aussi les plus grands hommes [2], Sire, et les plus grands rois ont toujours été les plus affables. Une simple femme thécuite venait exposer simplement à David ses chagrins domestiques [3]; et, si l'éclat du trône était tempéré par l'affabilité du souverain, l'affabilité du souverain relevait l'éclat et la majesté du trône.

Nos rois, Sire, ne perdent rien à se rendre accessibles; l'amour des peuples leur répond du respect qui leur est dû [4]. Le trône n'est élevé que pour être l'asile de ceux qui viennent implorer votre justice ou votre clémence: plus vous en rendez l'accès facile à vos sujets, plus vous en augmentez l'éclat et la majesté. Et n'est-il pas juste que la nation de l'univers qui aime le plus ses maîtres, ait aussi plus de droit de les approcher? Montrez, Sire, à vos peuples, tout ce que le ciel a mis en vous de dons et de talents aimables; laissez-leur voir de près le bonheur qu'ils attendent de votre règne. Les charmes et la majesté de votre personne, la bonté et la droiture de votre cœur assureront toujours plus les hommages qui sont dus à votre rang, que votre autorité et votre puissance.

[1] *Devient*, manuscrit.

[2] La véritable grandeur est libre, douce, familière, populaire; elle se laisse toucher et manier.

LA BRUYÈRE, *Du mérite personnel.*

[1] Loin de nous les héros sans humanité! Ils pourront bien forcer les respects et ravir l'admiration, comme font tous les objets extraordinaires, mais ils n'auront pas les cœurs.

BOSSUET, *Oraison funèbre du prince de Condé.*

[2] *Les grands hommes*, manuscrit. — [3] II Rois, XIV.

[4] Par l'amour de son peuple il se croyait gardé.

VOLTAIRE, *Œdipe.*

Ces princes invisibles et efféminés, ces Assuérus devant lesquels c'était un crime digne de mort, pour Esther même, d'oser paraître sans ordre [1], et dont la seule présence glaçait le sang dans les veines des suppliants, n'étaient plus, vus de près, que de faibles idoles, sans âme, sans vie, sans courage, sans vertu. Livrés dans le fond de leurs palais à de vils esclaves, séparés de tout commerce, comme s'ils n'avaient pas été dignes de se montrer aux hommes ou que des hommes faits comme eux n'eussent pas été dignes de les voir, l'obscurité et la solitude en faisaient toute la majesté [2].

Il y a dans l'affabilité une sorte de confiance en soi-même qui sied bien aux grands, qui fait qu'on ne craint point de s'avilir en s'abaissant, et qui est comme une espèce de valeur et de courage pacifique; c'est être faible et timide que d'être inaccessible et fier.

D'ailleurs, Sire, en quoi les princes et les grands qui n'offrent jamais aux peuples qu'un front sévère et dédaigneux, sont plus inexcusables, c'est qu'il leur en coûte si peu de se concilier les cœurs. Il ne faut pour cela ni effort ni étude; une seule parole, un sourire gracieux, un seul regard suffit. Le peuple leur compte tout; leur rang donne du prix à tout. La seule sérénité du visage du roi, dit l'Ecriture, est la vie et la félicité des peuples; et son air doux et humain est pour les cœurs de ses sujets ce que la rosée du soir est pour les terres sèches et arides : *In hilaritate vultus regis, vita; et clementia ejus quasi imber serotinus* [3].

Et peut-on laisser aliéner des cœurs qu'on peut gagner à si bas prix? N'est-ce pas s'avilir soi-même que de dépriser à ce point toute l'humanité? Et mérite-t-on le nom de grand, quand on ne sait pas même sentir ce que valent les hommes?

La nature n'a-t-elle pas déjà imposé une assez grande peine aux peuples et aux malheureux de les avoir fait naître dans la dépendance et comme dans l'esclavage? N'est-ce pas assez que la bassesse ou le malheur de leur condition leur fasse un devoir et comme une loi de ramper et de rendre des hommages? Faut-il encore leur aggraver le joug par le mépris et par une fierté qui en est si digne elle-même? Ne suffit-il pas que leur dépendance soit une peine? Faut-il encore les en faire rougir comme d'un crime? Et, si quelqu'un devait être honteux de son état, serait-ce le pauvre qui le souffre ou le grand qui en abuse?

Il est vrai que souvent c'est l'humeur toute seule, plutôt que l'orgueil, qui efface du front des grands cette sérénité qui les rend accessibles et affables; c'est une inégalité de caprice plus que de fierté. Occupés de leurs plaisirs, et lassés des hommages, ils ne les reçoivent plus qu'avec dégoût. Il semble que l'affabilité leur devienne un devoir importun et qui leur est à charge. A force d'être honorés, ils sont fatigués des honneurs qu'on leur rend [1]; et ils se dérobent souvent aux hommages publics pour se dérober à la fatigue d'y paraître sensibles. Mais qu'il faut être né dur pour se faire même une peine de paraître humain! N'est-ce pas une barbarie, non-seulement de n'être pas touché, mais de recevoir même avec ennui les marques d'amour et de respect que nous donnent ceux qui nous sont soumis? N'est-ce pas déclarer tout haut qu'on ne mérite pas l'affection des peuples, quand on en rebute les plus tendres témoignages? Peut-on alléguer là-dessus les moments d'humeur et de chagrin que les soins de la grandeur et de l'autorité traînent après soi? Et l'humeur [2] est-elle donc le privilége des grands pour être l'excuse de leurs vices?

Hélas! s'il pouvait être quelquefois permis d'être sombre, bizarre, chagrin, à charge aux autres et à soi-même, ce devrait être à ces infortunés que la faim, la misère, les calamités, les nécessités domestiques et tous les plus noirs soucis environnent. Ils seraient bien plus dignes d'excuse, si, portant déjà le deuil, l'amertume, le désespoir souvent dans le cœur, ils en laissaient échapper quelques traits au dehors. Mais que les grands, que les heureux du monde à qui tout rit et que les joies et les plaisirs accompagnent partout [3], prétendent tirer de leur féli-

[1] ASSUÉRUS..... Sans mon ordre on porte ici ses pas:
Quel mortel insolent vient chercher le trépas?
Esther, II, 7.

[2] Major e longinquo reverentia.
TACITE.

[3] Prov., XVI, 15.

[1] Le mépris que les grands ont pour le peuple les rend indifférents sur les flatteries ou sur les louanges qu'ils en reçoivent, et tempère leur vanité; de même les princes loués sans fin et sans relâche des grands ou des courtisans seraient plus vains, s'ils estimaient davantage ceux qui les louent.
LA BRUYÈRE, *des Grands*.

[2] *L'humeur*, imprimé.

[3] Souvenez-vous ici, dit Voltaire, de ce morceau de Britannicus :

Tout ce que vous voyez conspire à vos désirs;
Vos jours toujours sereins coulent dans les plaisirs;
L'Empire en est pour vous l'inépuisable source;
Ou si quelque chagrin en interrompt la course,
Tout l'univers, soigneux de les entretenir,
S'empresse à l'effacer de votre souvenir.

cité même un privilége qui excuse leurs chagrins bizarres et leurs caprices; qu'il leur soit plus permis d'être fâcheux, inquiets, inabordables, parce qu'ils sont plus heureux; qu'ils regardent comme un droit acquis à la prospérité d'accabler encore du poids de leur humeur des malheureux qui gémissent déjà sous le joug de leur autorité et de leur puissance; grand Dieu! serait-ce donc là le privilége des grands, ou la punition du mauvais usage qu'ils font de la grandeur? Car il est vrai que les caprices et les noirs chagrins semblent être le partage des grands [1], et l'innocence de la joie et de la sérénité n'est que pour le peuple.

Mais l'affabilité, qui prend sa source dans l'humanité, n'est pas une de ces vertus superficielles qui ne résident que sur le visage; c'est un sentiment qui naît de la tendresse et de la bonté du cœur. L'affabilité ne serait plus qu'une insulte et une dérision pour les malheureux, si, en leur montrant un visage doux et ouvert, elle leur fermait nos entrailles, et ne nous rendait plus accessibles à leurs plaintes que pour nous rendre plus insensibles à leurs peines.

Les malheureux et les opprimés n'ont droit de les approcher que pour trouver auprès d'eux la protection qui leur manque. Oui, mes Frères, les lois, qui ont pourvu à la défense des faibles, ne suffisent pas pour les mettre à couvert de l'injustice et de l'oppression : la misère ose rarement réclamer les lois établies pour la protéger; et le crédit souvent leur impose silence [2].

C'est donc aux grands à remettre le peuple sous la protection des lois. La veuve, l'orphelin, tous ceux qu'on foule et qu'on opprime, ont un droit acquis à leur crédit et à leur puissance; elle ne leur est donnée que pour eux. C'est à eux à porter au pied du trône les plaintes et les gémissements de l'opprimé; ils sont comme le canal de communication et le lien des peuples avec le souverain, puisque le souverain n'est lui-même que le père et le pasteur des peuples. Ainsi ce sont les peuples tout seuls qui donnent aux grands le droit qu'ils ont d'approcher du trône; et c'est pour les peuples tout seuls que le trône lui-même est élevé. En un mot, et les grands et le prince ne sont, pour ainsi dire, que les hommes du peuple [1].

Mais si, loin d'être les protecteurs de sa faiblesse, les grands et les ministres des rois en sont eux-mêmes les oppresseurs, s'ils ne sont plus que comme ces tuteurs barbares qui dépouillent eux-mêmes leurs pupilles, grand Dieu, les clameurs du pauvre et de l'opprimé monteront devant vous; vous maudirez ces races cruelles; vous lancerez vos foudres sur les géants; vous renverserez tout cet édifice d'orgueil, d'injustice et de prospérité qui s'était élevé sur les débris de tant de malheureux; et leur prospérité [2] sera ensevelie sous ses ruines.

Aussi la prospérité des grands et des ministres des souverains qui ont été les oppresseurs des peuples, n'a jamais porté que la honte, l'ignominie et la malédiction à leurs descendants. On a vu sortir de cette tige d'iniquité des rejetons honteux qui ont été l'opprobre de leur nom et de leur siècle. Le Seigneur a soufflé sur l'amas de leurs richesses injustes et l'a dissipé comme de la poussière; et, s'il laisse encore traîner sur la terre des restes infortunés de leur race, c'est pour les faire servir de monument éternel à ses vengeances, et perpétuer la peine d'un crime qui perpétue presque toujours avec lui l'affliction et la misère publique dans les empires.

La protection des faibles est donc le seul usage légitime du crédit et de l'autorité; mais les secours et les largesses qu'ils doivent trouver dans notre abondance forment le dernier caractère de l'humanité.

Oui, mes Frères, si c'est Dieu seul qui vous a fait naître ce que vous êtes, quel a pu être son dessein en répandant avec tant de profusion sur vous les biens de la terre? A-t-il voulu vous faciliter le luxe, les passions et les plaisirs qu'il condamne? Sont-ce des présents qu'il vous ait faits dans sa colère? Si cela est, si c'est pour vous seuls qu'il vous a fait naître dans la prospérité et dans l'opulence, jouissez-en, à la bonne heure; faites-vous, si vous le pouvez, une injuste félicité sur la terre; vivez comme si tout était fait pour vous; multipliez vos plaisirs. Hâtez-vous de jouir; le temps est court [3]. N'attendez plus rien au delà que la mort et le

[1] Le jeu de la cour est un jeu sérieux, mélancolique.

LA BRUYÈRE, *Des grands.*

[2] Et le crédit souvent leur impose silence.

On trouve ainsi quelques vers dans les écrits de Massillon; à la fin même de ce discours, on lit, en parlant du duc de Bourgogne :

Et que vous n'avez fait que montrer à la terre.

[1] Fénelon a dit de même, en parlant du souverain, qu'il n'est roi que pour être *l'homme des peuples*. Télémaque, livre V.

[2] *Postérité*, manuscrit.

[3] Hâtons-nous aujourd'hui de jouir de la vie;
Qui sait si nous serons demain?

*Athalie*, II, 9.

jugement : vous avez reçu ici-bas votre récompense [1].

Mais, si, dans les desseins de Dieu, vos biens doivent être les ressources et les facilités de votre salut, il ne laisse donc des pauvres et des malheureux sur la terre que pour vous ; vous leur tenez donc ici-bas la place de Dieu même ; vous êtes, pour ainsi dire, leur providence visible ; ils ont droit de vous réclamer, et de vous exposer leurs besoins : vos biens sont leurs biens, et vos largesses, le seul patrimoine que Dieu leur ait assigné sur la terre.

### DEUXIÈME PARTIE.

Et qu'y a-t-il dans votre état de plus digne d'envie que le pouvoir de faire des heureux ? Si l'humanité envers les peuples est le premier devoir des grands, n'est-elle pas aussi l'usage le plus délicieux de la grandeur ?

Quand toute la religion ne serait pas elle-même un motif universel de charité envers nos frères, et que notre humanité à leur égard ne serait payée que par le plaisir de faire des heureux et de soulager ceux qui souffrent, en faudrait-il davantage pour un bon cœur ? Quiconque n'est pas sensible à un plaisir si vrai, si touchant, si digne du cœur, il n'est pas né grand, il ne mérite pas même d'être homme. Qu'on est digne de mépris, dit saint Ambroise, quand on peut faire des heureux et qu'on ne le veut pas ! *Infelix cujus in potestate est tantorum animas a morte defendere, et non est voluntas* [2].

Il semble même que c'est une malédiction attachée à la grandeur. Les personnes nées dans une fortune obscure et privée n'envient dans les grands que le pouvoir de faire des grâces et de contribuer à la félicité d'autrui : on sent qu'à leur place on serait trop heureux de répandre la joie et l'allégresse dans les cœurs en y répandant des bienfaits, et de s'assurer pour toujours leur amour et leur reconnaissance. Si dans une condition médiocre on forme quelquefois de ces désirs chimériques de parvenir à de grandes places, le premier usage agréable [3] qu'on se propose de cette nouvelle élévation, c'est d'être bienfaisant, et d'en faire part à tous ceux qui nous environnent. C'est la première leçon de la nature et le premier sentiment que les hommes du commun trouvent en eux. Ce n'est que dans les grands seuls qu'il est éteint : il semble que la grandeur leur donne un autre cœur, plus dur et plus insensible que celui du reste des hommes ; que plus on est à portée de soulager des malheureux, moins on est touché de leurs misères ; que plus on est le maître de s'attirer l'amour et la bienveillance des hommes, moins on en fait cas ; et qu'il suffit de pouvoir tout pour n'être touché de rien.

Mais quel usage plus doux et plus flatteur, mes Frères, pourriez-vous faire de votre élévation et de votre opulence ? Vous attirer des hommages ? mais l'orgueil lui-même s'en lasse. Commander aux hommes et leur donner des lois ? mais ce sont là les soins de l'autorité, ce n'en est pas le plaisir. Voir autour de vous multiplier à l'infini vos serviteurs et vos esclaves ? mais ce sont des témoins qui vous embarrassent et vous gênent [1], plutôt qu'une pompe qui vous décore. Habiter des palais somptueux ? mais vous vous édifiez, dit Job [2], des solitudes où les soucis et les noirs chagrins viennent bientôt habiter avec vous. Y rassembler tous les plaisirs ? ils peuvent remplir ces vastes édifices, mais ils laisseront toujours votre cœur vide. Trouver tous les jours dans votre opulence de nouvelles ressources à vos caprices ? la variété des ressources tarit bientôt ; tout est bientôt épuisé ; il faut revenir sur ses pas et recommencer sans cesse ce que l'ennui rend insipide et ce que l'oisiveté a rendu nécessaire. Employez tant qu'il vous plaira vos biens et votre autorité à tous les usages que l'orgueil et les plaisirs peuvent inventer, vous serez rassasié, mais vous ne serez pas satisfait : ils vous montreront la joie, mais ils ne la laisseront pas dans votre cœur.

Employez-les à faire des heureux, à rendre la vie plus douce et plus supportable à des infortunés que l'excès de la misère a peut-être réduits mille fois à souhaiter, comme Job [3], que le jour qui les vit naître eût été lui-même la nuit éternelle de leur tombeau ; vous sentirez alors le plaisir d'être né grand ; vous goûterez la véritable douceur de votre état ; c'est le seul privilége qui le rend digne d'envie. Toute cette vaine montre qui vous environne est pour les

[1] Receperunt mercedem suam, vani, vanam.
S. Aug. in psalm. CXVIII.

[2] S. Ambr. in vita Nab. XIII.

[3] *Le premier usage qu'on se propose*, imprimés.

[1] Triste destin des rois ! Esclaves que nous sommes
Et des rigueurs du sort et des discours des hommes,
Nous nous voyons sans cesse assiégés de témoins.
RACINE, *Iphigénie*, I, 1.

[2] Job, XIII. — [3] *Ibid.*, III, 20.

autres : ce plaisir est pour vous seul ; tout le reste a ses amertumes : ce plaisir seul les adoucit toutes. La joie de faire du bien est tout autrement douce et touchante que la joie de le recevoir [1]. Revenez-y encore ; c'est un plaisir qui ne s'use point : plus on le goûte, plus on se rend digne de le goûter. On s'accoutume à sa prospérité propre, et on y devient insensible ; mais on sent toujours la joie d'être l'auteur de la prospérité d'autrui. Chaque bienfait porte avec lui ce tribut doux et secret dans notre âme ; le long usage qui endurcit le cœur à tous les plaisirs, le rend ici tous les jours plus sensible.

Et qu'a la majesté du trône elle-même, Sire, de plus délicieux que le pouvoir de faire des grâces ? Que serait la puissance des rois, s'ils se condamnaient à en jouir tout seuls ? une triste solitude, l'horreur des sujets et le supplice du souverain. C'est l'usage de l'autorité qui en fait le plus doux plaisir ; et le plus doux usage de l'autorité, c'est la clémence et la libéralité qui la rendent aimable.

Nouvelle raison : outre le plaisir de faire du bien qui nous paye comptant de notre bienfait, montrez de la douceur et de l'humanité dans l'usage de votre puissance, dit l'Esprit de Dieu, et c'est la gloire la plus sûre et la plus durable où les grands puissent atteindre : *In mansuetudine opera tua perfice, et super hominum gloriam diligeris* [2].

Non, Sire, ce n'est pas le rang, les titres, la puissance, qui rendent les souverains aimables ; ce n'est pas même les talents glorieux que le monde admire, la valeur, la supériorité du génie, l'art de manier les esprits et de gouverner les peuples : ces grands talents ne les rendent aimables à leurs sujets qu'autant qu'ils les rendent humains et bienfaisants. Vous ne serez grand qu'autant que vous leur serez cher. L'amour des peuples a toujours été la gloire la plus réelle et la moins équivoque des souverains, et les peuples n'aiment guère dans les souverains que les vertus qui rendent leur règne heureux.

Et, en effet, est-il pour les princes une gloire plus pure et plus touchante que celle de régner sur les cœurs ? La gloire des conquêtes est toujours souillée de sang ; c'est le carnage et la mort qui nous y conduit ; et il faut faire des malheureux pour se l'assurer : l'appareil qui l'environne est funeste et lugubre ; et souvent le conquérant lui-même, s'il est humain, est forcé de verser des larmes sur ses propres victoires.

Mais la gloire, Sire, d'être cher à son peuple et de le rendre heureux, n'est environnée que de la joie et de l'abondance. Il ne faut point élever de statues et de colonnes superbes pour l'immortaliser : elle s'élève dans le cœur de chaque sujet un monument plus durable que l'airain et le bronze [1], parce que l'amour, dont il est l'ouvrage, est plus fort que la mort [2]. Le titre de conquérant n'est écrit que sur le marbre ; le titre de père du peuple est gravé dans les cœurs.

Et quelle félicité pour le souverain de regarder son royaume comme sa famille, ses sujets comme ses enfants ; de compter que leurs cœurs sont encore plus à lui que leurs biens et leurs personnes, et de voir, pour ainsi dire, ratifier chaque jour le premier choix de la nation qui éleva ses ancêtres sur le trône ! La gloire des conquêtes et des triomphes a-t-elle rien qui égale ce plaisir ? Mais de plus, Sire, si la gloire des conquérants vous touche, commencez par gagner les cœurs de vos sujets : cette conquête vous répond de celle de l'univers. Un roi cher à une nation valeureuse comme la vôtre n'a plus rien à craindre que l'excès de ses prospérités et de ses victoires.

Ecoutez cette multitude que Jésus-Christ rassasie aujourd'hui dans le désert : ils veulent l'établir roi sur eux : *Ut raperent eum, et facerent eum regem* [3]. Ils lui dressent déjà un trône dans leur cœur, ne pouvant le faire remonter encore sur celui de David et des rois de Juda ses ancêtres ; ils ne reconnaissent son droit à la royauté que par son humanité. Ah ! si les hommes se donnaient des maîtres, ce ne serait ni les plus nobles ni les plus vaillants qu'ils choisiraient ; ce serait les plus tendres, les plus humains, des maîtres qui fussent en même temps leurs pères.

Heureuse la nation, grand Dieu, à qui vous destinez dans votre miséricorde un souverain de ce caractère ! D'heureux présages semblent nous le promettre : la clémence et la majesté peintes sur le front de cet auguste enfant nous annoncent déjà la félicité de nos peuples. Ses

[1] Beatus est dare quam accipere. *Act.* XX, 35.
[2] Eccl., III, 19.

[1] Hoc mihi in animis vestris templa, etc.
TACITE, *Annal.*, IV, 38.
[2] Fortis est ut mors dilectio... *Cant.* VIII, 6.
[3] Jean. VI, 15.

inclinations douces et bienfaisantes rassurent et font croître tous les jours nos espérances. Cultivez donc, ô mon Dieu, ces premiers gages de notre bonheur. Rendez-le aussi tendre pour ses peuples que le prince pieux auquel il doit la naissance, et que vous n'avez fait que pour[1] montrer à la terre[2] : il ne voulait régner, vous le savez, que pour nous rendre heureux ; nos misères étaient ses misères, nos afflictions étaient les siennes, et son cœur ne faisait qu'un cœur avec le nôtre. Que la clémence et la miséricorde croissent donc avec l'âge dans cet enfant précieux, et coulent en lui avec le sang d'un père si humain et si miséricordieux ; que la douceur et la majesté de son front soient toujours une image de celle de son âme ; que son peuple lui soit aussi cher qu'il est lui-même cher à son peuple ; qu'il prenne dans la tendresse de la nation pour lui la règle et la mesure de l'amour qu'il doit avoir pour elle ! Par là il sera aussi grand que son bisaïeul, plus glorieux que tous ses ancêtres, et son humanité sera la source de notre félicité sur la terre et de son bonheur dans le ciel. Ainsi soit-il.

[1] *Que montrer*, imprimés.

[2] Le duc de Bourgogne mourut à 30 ans. Il y a là une évidente réminiscence de Virgile.

Ostendent terris hunc tantum fata...

Voltaire a dit à son tour dans la Henriade (VII) :

Grand Dieu ! Ne faites-vous que montrer aux humains
Cette fleur passagère ?..

# SIXIÈME SERMON.

## SERMON POUR LE JOUR DE L'INCARNATION.

### LES CARACTÈRES DE LA GRANDEUR DE JÉSUS-CHRIST.

#### NOTICE HISTORIQUE

Ce sermon a été prononcé le 25 mars. « Le roi, remarque Dangeau dans son *Journal* du 25 mars 1718, entendit le sermon, et puis alla aux cours et aux Tuileries, où il n'y eut jamais tant de monde et tant de gens empressés à le voir. »

#### ANALYSE.

EXORDE ET PROPOSITION. — L'ange annonce aujourd'hui que Jésus-Christ sera grand : *Hic erit magnus.*

DIVISION. — Les caractères de la grandeur du Fils de Dieu sont : 1° *Une grandeur de sainteté ;* — 2° *une grandeur de miséricorde ;* — 3° *une grandeur de perpétuité.*

PREMIÈRE PARTIE. — *Une grandeur de sainteté.* — 1° Nous ne sommes grands que parce que nous sommes, comme Jésus-Christ, enfants du Dieu saint ; — 2° nous ne sommes grands que parce que, à l'exemple de Jésus-Christ, nous sommes de *dignes* enfants de Dieu.

DEUXIÈME PARTIE. — *Une grandeur de miséricorde.* — Les princes de la terre ne peuvent être grands qu'en portant aux peuples, comme Jésus-Christ : 1° *La liberté*, une vraie liberté, la liberté des lois ; — 2° *la paix*, une noble et forte paix ; — 3° *l'abondance*, qui est avec la paix l'heureux fruit de la liberté.

TROISIÈME PARTIE. — *Une grandeur de perpétuité.* — Les rois, en aimant les peuples, en étant fidèles à Dieu, en s'appliquant à rendre leurs sujets heureux, obtiennent une gloire durable.

PÉRORAISON. — Vœux en faveur du roi.

[1] *Sur les*, imprimés.

Hic erit magnus.

*Il sera grand.* Luc, I, 32.

SIRE,

Quand les hommes augurent d'un jeune prince qu'il sera grand, cette idée ne réveille en eux que des victoires et des prospérités temporelles; ils n'établissent sa grandeur future que sur des malheurs publics; et les mêmes signes qui annoncent l'éclat de sa gloire sont comme des présages sinistres qui ne promettent que des calamités au reste de la terre.

Mais ce n'est pas à ces marques vaines et lugubres de grandeur que l'ange annonce aujourd'hui à Marie que Jésus-Christ sera grand : le langage du ciel et de la vérité ne ressemble pas à l'erreur et à la vanité des adulations humaines, et Dieu ne parle point comme l'homme [1].

Jésus-Christ sera grand parce qu'il sera le Saint et le Fils de Dieu : *Sanctum vocabitur Filius Dei* [2]; parce qu'il sauvera son peuple : *Ipse enim salvum faciet populum suum* [3]; parce que son règne ne finira point : *Et regni ejus non erit finis* [4]. Tels sont les caractères de sa grandeur : une grandeur de sainteté, une grandeur de miséricorde, une grandeur de perpétuité et de durée.

Et voilà les caractères de la véritable grandeur. Ce n'est pas, Sire, dans l'élévation de la naissance, dans l'éclat des titres et des victoires, dans l'étendue de la puissance et de l'autorité, que les princes et les grands doivent la chercher : ils ne seront grands, comme Jésus-Christ, qu'autant qu'ils seront saints, qu'ils seront utiles aux peuples, et que leur vie et leur règne deviendra un modèle qui se perpétuera dans tous les siècles; c'est-à-dire qu'ils auront comme Jésus-Christ une grandeur de sainteté, une grandeur de miséricorde, une grandeur de perpétuité et de durée.

PREMIÈRE PARTIE.

Sire, l'origine éternelle de Jésus-Christ, son titre de Fils de Dieu qui est le titre essentiel de sa sainteté, l'est aussi de sa grandeur et de son éminence. Il n'est pas appelé grand parce qu'il compte des rois et des patriarches parmi ses ancêtres et que le sang le plus auguste de l'univers coule dans ses veines. Il est grand parce qu'il est le Saint et le Fils du Très-Haut : toute sa grandeur a sa source dans le sein de Dieu d'où il est sorti, et le grand mystère de ses voies éternelles qui se manifeste aujourd'hui va puiser tout son éclat dans sa naissance divine.

Nous n'avons de grand que ce qui nous vient de Dieu. Oui, mes Frères, que les grands se vantent d'avoir comme Jésus-Christ des princes et des rois parmi leurs ancêtres : s'ils n'ont point d'autre gloire que celle de leurs aïeux, si toute leur grandeur est dans leur nom, si leurs titres sont leurs uniques vertus, s'il faut rappeler les siècles passés pour les trouver dignes de nos hommages, leur naissance les avilit et les déshonore, même selon le monde. On oppose sans cesse leur nom à leur personne : le souvenir de leurs aïeux devient leur opprobre; les histoires où sont écrites les grandes actions de leurs pères ne sont plus que des témoins qui déposent contre eux. On cherche ces glorieux ancêtres dans leurs indignes successeurs; on redemande à leurs noms les vertus qui ont autrefois honoré la patrie, et cet amas de gloire dont ils ont hérité n'est plus qu'un poids de honte qui les flétrit et qui les accable.

Cependant, la plupart portent sur leur front l'orgueil de leur origine. Ils comptent les degrés de leur grandeur par des siècles qui ne sont plus, par des dignités qu'ils ne possèdent plus, par des actions qu'ils n'ont point faites, par des aïeux dont il ne reste qu'une vile poussière, par des monuments que les temps ont effacés, et se croient au-dessus des autres hommes par ce qu'il leur reste plus de débris domestiques de la rapidité des temps et qu'ils peuvent produire plus de titres que les autres hommes de la vanité des choses humaines [1].

Sans doute une haute naissance est une prérogative illustre à laquelle le consentement des nations a attaché de tout temps des distinctions d'honneur et d'hommage. Mais ce n'est qu'un titre, ce n'est pas une vertu [2]. C'est un engagement à la gloire, ce n'est pas elle qui la

[1] Ce mouvement rappelle l'exorde célèbre du sermon de Massillon pour la Toussaint.

[2] Luc, I, 35. — [3] Matth., I, 21. — [4] Luc, I, 33.

[1] Non facit nobilem atrium plenum fumosis imaginibus. Nemo in nostram gloriam vixit; nec quod ante nos fuit, nostrum est. Animus facit nobilem. SÉNÈQUE, ep. XLIV.

[2] ..... Nobilitas sola est atque unica virtus.
Juvénal, 8.

Il faut ici se rappeler toute cette satire VIII de Juvénal, et la satire V de Boileau.

donne ; c'est une leçon domestique et un motif honorable de grandeur, mais ce n'est pas ce qui nous fait grands ; c'est une succession d'honneur et de mérite, mais elle manque et s'éteint en nous, dès que nous héritons du nom sans hériter des vertus qui l'ont rendu illustre. Nous commençons, pour ainsi dire, une nouvelle race. Nous devenons des hommes nouveaux; la noblesse n'est plus que pour notre nom et la roture pour notre personne [1].

Mais si devant le monde même la naissance sans la vertu n'est plus qu'un vain titre qui nous reproche sans cesse notre oisiveté et notre bassesse, qu'est-elle devant Dieu qui ne voit de grand et de réel en nous que les dons de sa grâce et de son esprit qu'il y a mis lui-même?

C'est donc notre naissance selon la foi qui fait le plus glorieux de tous nos titres. Nous ne sommes grands que parce que nous sommes, comme Jésus-Christ, enfants de Dieu, et que nous soutenons la noblesse et l'excellence d'une si haute origine. C'est elle qui élève le chrétien au-dessus des rois et des princes de la terre; c'est par elle que nous entrons aujourd'hui dans tous les droits de Jésus-Christ, que tout est à nous, que tout l'univers n'est que pour nous, que les patriarches et tous les élus des siècles passés sont nos ancêtres, que nous devenons héritiers d'un royaume éternel, que nous jugerons les anges et les hommes, et que nous verrons un jour à nos pieds toutes les nations et les puissances du siècle.

Telle est, Sire, la prérogative des enfants de Dieu. Aussi nos rois ont mis le titre de chrétien à la tête de tous les titres qui entourent et ennoblissent leur couronne; et le plus saint de vos prédécesseurs n'allait pas chercher la source et l'origine de sa grandeur dans le nombre des villes et des provinces soumises à son empire, mais dans le lieu seul où il avait été mis par le baptême au nombre des enfants de Dieu.

Mais, Sire, ce n'est pas assez, dit saint Jean, d'en porter le nom, il faut l'être en effet : *Ut filii Dei nominemur et simus* [2]. Si les enfants des rois, dégénérant de leur auguste naissance, n'avaient que des inclinations basses et vulgaires, s'ils se proposaient la fortune d'un vil artisan comme l'objet le plus digne de leur cœur et seul capable de remplir leurs grandes destinées, si perdant de vue le trône où ils doivent un jour être élevés, ils ne connaissaient rien de plus grand que de ramper dans la boue et d'être confondus par leurs sentiments et leurs occupations avec la plus vile populace; quel opprobre pour leur nom et pour la nation qui attendrait de tels maîtres!

Tels, et encore plus coupables, Sire, sont les enfants de Dieu quand ils se dégradent jusqu'à vivre comme les enfants du siècle. La grâce de votre baptême vous a élevé encore plus haut que la gloire de votre naissance, quoiqu'elle soit la plus auguste de l'univers : par celle-ci vous n'êtes qu'un roi temporel, l'autre vous rend héritier d'un royaume éternel; la première ne vous fait que l'enfant des rois; par l'autre, vous êtes devenu l'enfant de Dieu. Tous les jours nous voyons croître et se développer dans Votre Majesté des sentiments et des inclinations dignes de la naissance que vous avez eue des rois vos ancêtres; mais ce ne serait rien, si vous n'en montriez encore qui répondissent à la grandeur de la naissance que vous tenez de Dieu, lequel vous a mis par le baptême au nombre de ses enfants.

Or, par tout ce qu'exige une naissance royale, jugez, Sire, de ce que doit exiger une naissance toute divine. Si les enfants des rois doivent être au-dessus des autres hommes, si la moindre bassesse les déshonore, si le plus léger défaut de courage est une tache qui flétrit tout l'éclat de leur naissance, si on leur fait un crime d'une simple inégalité d'humeur, s'il faut qu'ils soient plus vaillants, plus sages, plus circonspects, plus doux, plus affables, plus humains, plus grands que le reste des hommes, si le monde exige tant des enfants de la terre, qu'est-ce que Dieu ne doit pas demander des enfants du Ciel? Quelle innocence, quelle pureté de désirs, quelle élévation de sentiments, quelle supériorité au-dessus des sens et des passions, quel mépris pour tout ce qui n'est pas éternel! Qu'il faut être grand pour soutenir l'éminence d'une si haute origine! Premier caractère de la grandeur de Jésus-Christ, une grandeur de sainteté : *Hic erit magnus, et Filius Altissimi vocabitur.*

DEUXIÈME PARTIE.

Mais, en second lieu, il sera grand parce qu'il sauvera son peuple : *Ipse enim salvum fa-*

[1] Que sert ce vain amas d'une inutile gloire,
Si de tant de héros célèbres dans l'histoire
Il ne peut rien offrir aux yeux de l'univers
Que de vieux parchemins qu'ont épargnés les vers ?

Massillon est l'égal de Boileau et de Juvénal dans ce beau passage.

[2] Jean. I Ep. III, 1.

*ciet populum suum ;* second caractère de sa grandeur, une grandeur de miséricorde.

Il ne descend sur la terre que pour combler les hommes de ses bienfaits. Nous étions sous la servitude et sous la malédiction, et il vient rompre nos chaînes et nous mettre en liberté ; nous étions ennemis de Dieu et étrangers à ses promesses, et il vient nous réconcilier avec lui et nous rendre citoyens des saints et enfants d'une nouvelle alliance ; nous vivions sans loi, sans joug, sans Dieu dans ce monde, et il vient être notre loi, notre vérité, notre justice, et répandre l'abondance de ses dons et de ses grâces sur tout l'univers. En un mot, il vient renouveler toute la nature, sanctifier ce qui était souillé, fortifier ce qui était faible, sauver ce qui était perdu, réunir ce qui était divisé, Quelle grandeur ! car il n'y a rien de si grand que de pouvoir être utile à tous les hommes.

Et telle est la grandeur où les princes et les souverains et tout ce qui porte le nom de grand sur la terre doit aspirer : ils ne peuvent être grands qu'en se rendant utiles aux peuples, et leur portant, comme Jésus-Christ, la liberté, la paix et l'abondance.

Je dis la liberté, non celle qui favorise les passions et la licence : c'est un nouveau joug et une servitude honteuse que ce funeste libertinage ; et la règle des mœurs est le premier principe de la félicité et de l'affermissement des empires. Ce n'est pas celle encore ou qui s'élève contre l'autorité légitime ou qui veut partager avec le souverain celle qui réside en lui seul, et sous prétexte de la modérer, l'anéantir et l'éteindre. Il n'y a de bonheur pour les peuples que dans l'ordre et dans la soumission. Pour peu qu'ils s'écartent du point fixe de l'obéissance, le gouvernement n'a plus de règle ; chacun veut être à lui-même sa loi. La confusion, les troubles, les dissensions, les attentats, l'impunité naissent bientôt de l'indépendance, et les souverains ne sauraient rendre leurs sujets heureux qu'en les tenant soumis à l'autorité et leur rendant en même temps l'assujétissement doux et aimable.

La liberté, Sire, que les princes doivent à leurs peuples, c'est la liberté des lois. Vous êtes le maître de la vie et de la fortune de vos sujets, mais vous ne pouvez en disposer que selon les lois ; vous ne connaissez que Dieu seul au-dessus de vous, il est vrai, mais les lois doivent avoir plus d'autorité que vous-même ; vous ne commandez pas à des esclaves, vous commandez à une nation libre et belliqueuse, aussi jalouse de sa liberté que de sa fidélité, et dont la soumission est d'autant plus sûre qu'elle est fondée sur l'amour qu'elle a pour ses maîtres. Ses rois[1] peuvent tout sur elle parce que sa tendresse et sa fidélité ne mettent point de bornes à son obéissance ; mais il faut que ses rois en mettent eux-mêmes à leur autorité, et que plus son amour ne connaît point d'autre loi qu'une soumission aveugle, plus ses rois[2] n'exigent de sa soumission que ce que les lois leur permettent d'en exiger. Autrement ils ne sont plus les pères et les protecteurs de leurs peuples, ils en sont les ennemis et les oppresseurs ; ils ne règnent pas sur leurs sujets, ils les subjuguent.

La puissance de votre auguste bisaïeul sur la nation a passé celle de tous les rois vos ancêtres, un règne long et glorieux l'avait affermie, sa haute sagesse la soutenait, et l'amour de ses sujets n'y mettait presque plus de bornes ; cependant il a su plus d'une fois la faire céder aux lois, les prendre pour arbitres entre lui et ses sujets, et soumettre noblement ses intérêts à leurs décisions.

Ce n'est donc pas le souverain, c'est la loi, Sire, qui doit régner sur les peuples. Vous n'en êtes que le ministre et le premier dépositaire. C'est elle qui doit régler l'usage de l'autorité ; et c'est par elle que l'autorité n'est plus un joug pour les sujets, mais une règle qui les conduit, un secours qui les protége, une vigilance paternelle qui ne s'assure leur soumission que parce qu'elle s'assure leur tendresse. Les hommes croient être libres quand ils ne sont gouvernés que par les lois ; leur soumission fait alors tout leur bonheur parce qu'elle fait toute leur tranquillité et toute leur confiance. Les passions, les volontés injustes, les désirs excessifs et ambitieux que les princes mêlent à l'usage de l'autorité, loin de l'étendre, l'affaiblissent ; ils deviennent moins puissants dès qu'ils veulent l'être plus que les lois ; ils perdent en croyant gagner. Tout ce qui rend l'autorité injuste et odieuse, l'énerve et la diminue ; la source de leur puissance est dans le cœur de leurs sujets ; et, quelque absolus qu'ils paraissent, on peut dire qu'ils perdent leur véritable pouvoir, dès qu'ils perdent l'amour de ceux qui les servent.

J'ai dit encore la paix et l'abondance, qui sont toujours les fruits heureux de la liberté dont nous venons de parler ; et voilà les biens

[1] *Les rois*, manuscrit. — [2] *Les rois*, manuscrit.

que Jésus-Christ vient apporter sur la terre; il n'est grand que parce qu'il est le bienfaiteur de tous les hommes.

Oui, Sire, il faut être utile aux hommes pour être grand dans l'opinion des hommes. C'est la reconnaissance qui les porta autrefois à se faire des dieux même de leurs bienfaiteurs : ils adorèrent la terre qui les nourrissait, le soleil qui les éclairait, des princes bienfaisants, un Jupiter, roi de Crète, un Osiris roi d'Egypte, qui avaient donné des lois sages à leurs sujets, qui avaient été les pères de leurs peuples et les avaient rendus heureux pendant leur règne : l'amour et le respect qu'inspire la reconnaissance fut si vif qu'il dégénéra même en culte.

Il faut mettre les hommes dans les intérêts de notre gloire, si nous voulons qu'elle soit immortelle; et nous ne pouvons les y mettre que par nos bienfaits. Les grands talents et les titres qui nous élèvent au-dessus d'eux et qui ne font rien à leur bonheur, les éblouissent sans les toucher, et deviennent plutôt l'objet de l'envie que de l'affection et de l'estime publiques [1]. Les louanges que nous donnons aux autres se rapportent toujours par quelque endroit à nous-mêmes : c'est l'intérêt ou la vanité qui en sont les sources secrètes; car tous les hommes sont vains et n'agissent presque que pour eux [2], et d'ordinaire ils n'aiment pas à donner en pure perte des louanges qui les humilient et qui sont comme des aveux publics de la supériorité qu'on a sur eux. Mais la reconnaissance l'emporte sur la vanité, et l'orgueil souffre sans peine que nos bienfaiteurs soient en même temps nos supérieurs et nos maîtres.

Non, Sire, un prince qui n'a eu que des vertus militaires n'est pas assuré d'être grand dans la postérité. Il n'a travaillé que pour lui, il n'a rien fait pour ses peuples, et ce sont les peuples qui assurent toujours la gloire et la grandeur du souverain. Il pourra passer pour un grand conquérant, mais on ne le regardera jamais comme un grand roi. Il aura gagné des batailles, mais il n'aura pas gagné le cœur de ses sujets. Il aura conquis des provinces étrangères, mais il aura épuisé les siennes : en un mot, il aura conduit habilement des armées, mais il aura mal gouverné ses sujets.

Mais, Sire, un prince qui n'a cherché sa gloire que dans le bonheur de ses sujets, qui a préféré la paix et la tranquillité qui seule peut les rendre heureux à des victoires qui n'eussent été que pour lui seul, et qui n'auraient abouti qu'à flatter sa vanité; un prince qui ne s'est regardé que comme l'homme de ses peuples, qui a cru que ses trésors les plus précieux étaient les cœurs de ses sujets; un prince qui, par la sagesse de ses lois et de ses exemples, a banni les désordres de son Etat, corrigé les abus, conservé la bienséance des mœurs publiques, maintenu chacun à sa place, réprimé le luxe et la licence, toujours plus funestes aux empires que les guerres et les calamités les plus tristes, rendu au culte et à la religion de ses pères l'autorité, l'éclat, la majesté, l'uniformité qui en perpétuent le respect à ses peuples [1], maintenu le sacré dépôt de la foi contre toutes les entreprises des esprits indociles et inquiets, qui a regardé ses sujets comme ses enfants, son royaume comme sa famille, et qui n'a usé de sa puissance que pour la félicité de ceux qui la lui avaient confiée : un prince de ce caractère sera toujours grand parce qu'il l'est dans le cœur des peuples. Les pères raconteront à leurs enfants le bonheur qu'ils eurent de vivre sous un si bon maître; ceux-ci le rediront à leurs neveux; et, dans chaque famille, ce souvenir conservé d'âge en âge deviendra comme un monument domestique élevé dans l'enceinte des murs paternels, qui perpétuera la mémoire d'un si bon roi dans tous les siècles [2].

Non, Sire, ce ne sont pas les statues et les inscriptions qui immortalisent les princes; elle deviennent tôt ou tard le triste jouet des temps et de la vicissitude des choses humaines. En vain Rome et la Grèce avaient autrefois multiplié à l'infini les images de leurs rois et de leurs Césars, et épuisé toute la science de l'art pour les rendre plus précieuses aux siècles suivants; de tous ces monuments superbes, à peine un seul est venu jusqu'à nous [3]. Ce qui n'est écrit que sur le marbre et sur l'airain est

[1] Crit enim fulgore suo qui prægravat artes
Infra se positas.
Hor. ep. II, I, 13.

[2] Maxime qui rappelle trop l'amertume de La Rochefoucault.

[1] *Parmi les peuples*, imprimés.

[2] Le vieillard expirant
De ce prince à son fils fait l'éloge en pleurant.
Le fils éternisant ces images si chères
Raconte à ses neveux le bonheur de leurs pères;
Et ce nom dont la terre aime à s'entretenir
Est porté par l'amour aux siècles à venir.

La Harpe a rapproché ces vers de la Henriade de la belle prose de Massillon. L'auteur du *Petit-Carême* l'emporte cependant sur son imitateur par la poésie, par l'expression et par l'harmonie.

[3] La colonne Trajane.

bientôt effacé ; ce qui est écrit dans les cœurs demeure toujours [1].

TROISIÈME PARTIE.

Aussi le dernier caractère de la grandeur de Jésus Christ, c'est la durée et la perpétuité de son règne : *Et regni ejus non erit finis.* Il était hier, il est aujourd'hui, et il sera dans tous les siècles. Ses bienfaits perpétueront sa royauté et sa puissance ; les hommes de tous les temps le reconnaîtront, l'adoreront comme leur chef, leur libérateur, leur pontife toujours vivant et qui s'offre toujours pour nous à son Père. Il sera même le prince de l'éternité ; il régnera sur tous les élus ; et toute l'Eglise réunie dans le ciel ne sera pas moins son royaume et son héritage que sur la terre [2]. C'est ici une grandeur de perpétuité et de durée.

En effet, la gloire qui doit finir avec nous est toujours fausse. Elle était donnée à nos titres plus qu'à nos vertus. C'était un faux éclat qui environnait nos places, mais qui ne sortait pas de nous-mêmes ; nous étions sans cesse entourés d'admirateurs et vides au dedans des qualités qu'on admire ; cette gloire était le fruit de l'erreur et de l'adulation, et il n'est pas étonnant de la voir finir avec elles. Telle est la gloire de la plupart des princes et des grands : on honore leurs cendres, encore fumantes, d'un reste d'éloge ; on ajoute encore celle vaine décoration à celle de leur pompe funèbre. Mais tout s'éclipse et s'évanouit le lendemain : on a honte des louanges qu'on leur a données ; c'est un langage suranné et insipide qu'on n'oserait plus parler. On en voit presque rougir les monuments publics où elles sont encore écrites et où elles ne semblent subsister que pour rappeler publiquement un souvenir qui les désavoue. Ainsi les adulations ne survivent jamais à leurs héros, et les éloges mercenaires, loin d'immortaliser la gloire des princes, n'immortalisent que la bassesse, l'intérêt et la lâcheté de ceux qui ont été capables de les donner.

Pour connaître la grandeur véritable des souverains et des grands, il faut la chercher dans les siècles qui sont venus après eux. Plus même ils s'éloignent de nous, plus leur gloire croît et s'affermit, lorsqu'elle a pris sa source dans l'amour des peuples. On dispute encore aujourd'hui à un de vos plus vaillants prédécesseurs [1] les éloges magnifiques que son siècle lui donna à l'envi ; et, malgré la gloire de Marignan, on doute si sa valeur [2] doit le faire compter parmi les grands rois qui ont occupé votre trône ; et avec moins de ces talents brillants qui font les héros et plus de ces vertus pacifiques qui font les bons rois, son prédécesseur [3] sera toujours grand dans nos histoires, parce qu'il sera toujours cher à la nation dont il fut le père. On ne compte pour rien les éloges donnés aux souverains pendant leur règne, s'ils ne sont répétés sous les règnes suivants ; c'est là que la postérité toujours équitable ou les dégrade d'une gloire dont ils n'étaient redevables qu'à leur puissance et à leur rang, ou leur conserve un rang qu'ils durent à leur vertu bien plus qu'à leur puissance. Il faut, Sire, que la vie d'un grand roi puisse être proposée comme une règle à ses successeurs et que son règne devienne le modèle de tous les règnes à venir ; c'est par là qu'il sera, si je l'ose dire, éternel, comme le règne de Jésus-Christ : *Et regni ejus non erit finis.*

Le règne de David fut toujours le modèle des bons rois de Juda, et sa durée égala [4] celle du trône de Jérusalem. Ce ne furent pas ses victoires toutes seules qui le rendirent le modèle des rois ses successeurs. Saül en avait remporté comme lui sur les Philistins et sur les Amalécites. Ce fut sa piété envers Dieu, son amour pour son peuple, son zèle pour la loi et pour la religion de ses pères, sa soumission à Dieu dans les disgrâces, sa modération dans la victoire et dans la prospérité, son respect pour les prophètes qui venaient de la part de Dieu l'avertir de ses devoirs et lui ouvrir les yeux sur ses faiblesses, les larmes publiques de pénitence et de piété dont il baigna son trône pour expier le scandale de sa chute, les richesses immenses qu'il amassa pour élever un temple au Dieu de ses pères, sa confiance dans le grand prêtre et dans les ministres du culte saint, le soin qu'il prit d'inspirer à son fils Salomon les maximes de la vertu et de la sagesse, et enfin le bon ordre et la justice des lois qu'il établit dans tout Israël.

Voilà, Sire, la grandeur que Votre Majesté

[1] Le titre de conquérant n'est que sur le marbre ; le titre de père du peuple est gravé dans les cœurs.
MASSILLON, *Oraison funèbre de Madame.*

[2] Les éditions imprimées lisent ainsi cette phrase : Il régnera sur tous les élus dans le ciel ; et l'Eglise triomphante ne sera pas moins son royaume et son héritage que celle qui combat sur la terre.

[1] François Ier. — [2] *La valeur*, imprimés. — [3] Louis XII. — [4] *Egale*, manuscrit.

doit se proposer. Régnez de manière que votre règne puisse être éternel, que non-seulement il vous assure la royauté immortelle des enfants de Dieu, mais encore que dans tous les âges qui suivront, on vous propose aux princes vos successeurs comme le modèle des bons rois.

Ce ne sera pas seulement en remportant des victoires que vous deviendrez un grand roi ; ce sera votre amour pour vos peuples, votre fidélité envers Dieu, votre zèle pour la religion de vos pères, votre attention à rendre vos sujets heureux, qui feront de votre règne le plus bel endroit de nos histoires et le modèle de tous les règnes à venir.

Aimez vos peuples, Sire, et que ces mêmes paroles, si souvent portées à vos oreilles, trouvent toujours un accès favorable dans votre cœur. Soyez tendre, humain, affable, touché de leurs misères, compatissant à leurs besoins, et vous serez un grand roi, et la durée de votre règne égalera celle de la monarchie. Dieu vous a établi sur une nation qui aime ses princes et qui par cela seul mérite d'en être aimée. Dans un royaume où les peuples naissent, pour ainsi dire, bons sujets, il faut que les souverains, en naissant, naissent de bons maîtres. Vous voyez déjà tous les cœurs voler après vous [1]. Sire, l'amour ne peut se payer que par l'amour, et vous ne seriez pas digne de la tendresse de vos sujets si vous leur refusiez la vôtre.

Il n'y a point d'autre gloire pour les rois : leur grandeur est toute dans l'amour de leurs peuples ; ce sont eux qui perpétuent de siècle en siècle la mémoire des bons princes. Et quelle gloire en effet pour un roi de régner encore après sa mort sur les cœurs de ses sujets, d'être sûr que dans tous les temps à venir, les peuples ou regretteront de n'avoir pas vécu sous son règne ou se féliciteront d'avoir un roi qui lui ressemble ! Quelle gloire, Sire, de faire dire de soi dans toute la suite des siècles, comme la reine de Saba le disait de Salomon : Heureux ceux qui le virent et qui vécurent sous la douceur de ses lois et de son empire ! Heureux l'âge qui montra à la terre un si bon maître ! Heureuses les villes et les campagnes qui virent revivre sous son règne l'abondance, la paix, la joie, la justice, l'innocence des âges les plus fortunés ! Heureuse la nation que le ciel favorisera un jour d'un prince qui lui soit semblable !

Grand Dieu, c'est vous seul qui donnez les bons rois aux peuples ; et c'est le plus grand don que vous puissiez faire à la terre. Vous tenez encore entre vos mains l'enfant auguste que vous destinez à la monarchie ; son âge, son innocence le laissent encore l'ouvrage commencé de vos miséricordes : il n'est pas encore sorti de dessous la main qui le forme et qui l'achève. Grand Dieu, il est encore temps, formez-le pour le bonheur des peuples à qui vous l'avez réservé ; et que cette prière si souvent ici renouvelée ne lasse pas votre bonté, puisqu'elle intéresse si fort le salut et la félicité d'une nation que vous avez toujours protégée [1] !

C'est sous les bons rois que votre culte s'affermit, que la foi triomphe des erreurs, que l'affreuse incrédulité est bannie ou obligée de se cacher, que les nouvelles doctrines sont proscrites, que les esprits rebelles ne trouvent de protection et de sûreté que dans l'obéissance et dans l'unité, que vos ministres, paisibles dans l'exercice de leurs fonctions, et veillant sans cesse à la conservation du dépôt, voient l'autorité de l'empire donner les mains à celle du sacerdoce, et que tous les cœurs, déjà réunis au pied du trône, portent la même union et la même concorde au pied des autels. Ajoutez donc en lui de jour en jour, ô mon Dieu, de ces traits heureux qui promettent de bons rois à leurs peuples ; que l'ouvrage de vos miséricordes croisse et se développe tous les jours en lui avec ses années. Nous ne vous demandons pas qu'il devienne le vainqueur de l'Europe ; nous vous demandons qu'il soit le père de son peuple. C'est la puissance de votre bras qui nous l'a conservé, en frappant autour de son berceau tout le reste de sa famille royale ; que ce soit elle qui nous le forme, et qui nous le prépare. Il est, comme Moïse, l'enfant sauvé des funérailles de toute sa race ; qu'il soit comme lui le sauveur et le libérateur de son peuple, et que ce premier prodige qui l'a retiré du sein de la mort, soit pour nous le présage assuré de ceux que vous nous faites espérer sous son empire. Ainsi soit-il.

[1] Quel plaisir de penser et de dire en soi-même :
Partout, en ce moment, on me bénit, on m'aime ;
On ne voit point le peuple à mon nom s'alarmer,
Le ciel dans tous leurs pleurs ne m'entend pas nommer.
Leur sombre immitié ne fait point mon visage,
Je vois voler partout les cœurs à mon passage.

*Britannicus*, IV, 3.

[1] Dans le manuscrit, les alinéas répondent à ceux des éditions de 1745, de Didot et de Renouard. Ici, cependant, l'alinéa du manuscrit commence aux mots : *Grand Dieu, il est encore temps*. Il n'en existe pas aux mots : *C'est sous les bons rois* ; mais il s'en trouve un autre à la phrase : *Ajoutez donc en lui*.

# SEPTIÈME SERMON.

## SERMON POUR LE DIMANCHE DE LA PASSION.

### DE [1] LA FAUSSETÉ DE LA GLOIRE HUMAINE.

#### NOTICE HISTORIQUE.

Ce discours fut prêché le 3 avril 1718. « Le 3 de ce mois, dit la *Gazette* du 9 avril 1718, dimanche de la Passion, le roi entendit le sermon du P. Massillon, prêtre de l'Oratoire, nommé à l'évêché de Clermont. »

#### ANALYSE.

Exorde. — Jésus-Christ nous apprend que s'il s'attribuait sa gloire à lui-même, sa gloire ne serait plus rien.

Proposition. — C'est que la gloire n'est rien si elle ne vient de Dieu.

Division. — Sans Dieu en effet : 1° *La probité humaine ;* — 2° *les grands talents ;* — 3° *les succès éclatants* même ne sont rien.

Première partie. — 1° *La probité humaine.* — Sans la crainte de Dieu toute probité humaine est : 1° *Presque toujours fausse* ou 2° du moins *n'est jamais sûre.* — 1° *Presque toujours fausse.* Ces hommes vertueux dont le monde se fait tant d'honneur n'ont au fond souvent pour eux que l'erreur publique ; — 2° *jamais sûre.* Seule la religion assure la vertu, parce que les motifs qu'elle nous fournit sont de tous les temps et de toutes les situations.

Deuxième partie. — *Les grands talents.* — Sans la crainte de Dieu les grands talents sont : 1° *L'instrument des malheurs publics ;* 2° *La source de notre perte.* — 1° *L'instrument des malheurs publics.* Tels sont les souverains valeureux, les savants les plus habiles, les beaux esprits les plus vantés, les politiques les plus éminents ; — 2° *la source de notre perte.* Sans la foi, la corruption est d'autant plus profonde que l'esprit est plus brillant ; Dieu abandonne l'orgueil à lui-même.

Troisième partie. — *Les succès éclatants.* — Les succès éclatants et les grands événements qui les suivent ne sont rien dans les ennemis de Dieu : 1° Les héros du monde sont souvent dégradés à l'intérieur ; — 2° leurs prospérités mêmes sont souvent des crimes.

Péroraison. — Que Dieu rehausse la gloire humaine, dont les premières lueurs brillent sur le front du jeune souverain, par l'éclat immortel de sa piété !

Si ego glorifico meipsum, gloria mea nihil est.

*Si je me glorifie moi-même, ma gloire n'est rien.* Jean, VIII, 54.

Sire,

Si la gloire du monde sans la crainte de Dieu était quelque chose de réel, quel homme jusque-là avait paru sur la terre qui eût plus de lieu de se glorifier lui-même que Jésus-Christ ?

Outre la gloire de descendre d'une race royale et de compter les David et les Salomon parmi ses ancêtres, avec quel éclat n'avait-il pas paru dans le monde ?

Suivez-le dans tout le cours de sa vie : toute la nature lui obéit ; les eaux s'affermissent sous ses pieds ; les morts entendent sa voix ; les démons, frappés de sa puissance, vont se cacher loin de lui ; les cieux s'ouvrent sur sa tête et annoncent eux-mêmes aux hommes sa gloire et sa magnificence ; la boue entre ses mains rend la lumière aux aveugles ; tous les lieux par où il passe ne sont marqués que par ses

[1] *Sur*, imprimé.

prodiges; il lit dans les cœurs; il voit l'avenir comme le présent; il entraîne après lui les villes et les peuples; personne avant lui n'avait parlé comme il parle, et, charmées de son éloquence céleste, les femmes de Juda appellent heureuses les entrailles qui l'ont porté.

Quel homme s'était jamais montré sur la terre environné de tant de gloire! Et cependant il nous apprend que s'il se l'attribue à lui-même, et que sa gloire ne soit qu'une gloire humaine, sa gloire n'est plus rien : *Si ego glorifico meipsum, gloria mea nihil est.*

La probité mondaine, les grands talents, les succès éclatants ne sont donc plus rien dès qu'ils ne sont que les vertus de l'homme; et il n'y a point de gloire véritable sans la crainte de Dieu : c'est ce qui va faire le sujet de ce discours.

### PREMIÈRE PARTIE.

Sire, il y a longtemps que les hommes, toujours vains, font leur idole de la gloire. Ils la perdent la plupart en la cherchant, et croient l'avoir trouvée, quand on donne à leur vanité les louanges qui ne sont dues qu'à la vertu.

Il n'est point de prince ni de grand, malgré la bassesse et le déréglement de ses mœurs et de ses penchants, à qui de vaines adulations ne promettent la gloire et l'immortalité, et qui ne compte sur les suffrages de la postérité où son nom même ne passera peut-être pas et où du moins il ne sera connu que par ses vices. Il est vrai que le monde qui avait élevé ces idoles de boue, les renverse lui-même le lendemain, et qu'il se venge à loisir, dans les âges suivants, par la liberté de ses censures, de la contrainte et de l'injustice de ses éloges.

Il n'attend pas même si tard. Les applaudissements publics qu'on donne à la plupart des grands pendant leur vie sont presque toujours à l'instant démentis par les jugements et les discours secrets. Leurs louanges ne font que réveiller l'idée de leurs défauts; et, à peine sorties de la bouche même de celui qui les publie, elles vont, s'il m'est permis de parler ainsi, expirer dans son cœur qui les désavoue.

Mais si la gloire humaine est presque toujours dégradée devant le tribunal même du monde, aurait-elle quelque chose de plus réel aux yeux de Dieu, devant qui il n'y a de véritables grands que ceux qui le craignent? *Qui autem timent te, magni erunt apud te per omnia* [1].

Et pour mettre cette vérité dans un point de vue qui nous la montre tout entière, remarquez, je vous prie, mes Frères, que les hommes ont de tout temps établi la gloire dans l'honneur et la probité, dans l'éminence et la distinction des talents, et enfin dans les succès éclatants.

Or sans la crainte de Dieu toute probité humaine est ou fausse, ou du moins elle n'est pas sûre : les plus grands talents deviennent dangereux ou à celui qui s'en glorifie ou à ceux auprès desquels il en fait usage, et enfin les succès les plus éclatants ou prennent leur source dans le crime ou ne sont souvent que des crimes éclatants eux-mêmes : *Si ego glorifico meipsum, gloria mea nihil est.*

Je dis premièrement que la probité humaine sans la crainte de Dieu est presque toujours fausse, ou du moins qu'elle n'est jamais sûre.

Je sais que le monde se vante d'un fantôme d'honneur et de probité indépendant de la religion. Il croit qu'on peut être fidèle aux hommes sans être fidèle à Dieu, être orné de toutes les vertus que demande la société sans avoir celles qu'exige l'Évangile, et, en un mot, être honnête homme sans être chrétien.

On pourrait laisser au monde cette faible consolation, ne pas lui disputer une gloire aussi vaine et aussi frivole que lui-même, et, puisqu'il renonce aux vertus des saints, lui passer du moins celles des hommes. C'est l'attaquer par son endroit sensible et dans son dernier retranchement de vouloir lui ôter le seul nom de bien qui lui reste et qui le console de la perte de tous les autres, et de le déposséder d'un honneur et d'une probité qu'il croit n'appartenir qu'à lui seul et qu'il dispute même souvent aux justes.

Ne le troublons donc pas dans une possession si paisible et en même temps si injuste. Convenons qu'au milieu de la dépravation et de la décadence des mœurs publiques le monde a encore sauvé du débris des restes d'honneur et de droiture; que, malgré les vices et les passions qui les dominent, paraissent encore sous ses étendards des hommes fidèles à l'amitié, zélés pour la patrie, rigides amateurs de la vérité, esclaves religieux de leur parole, vengeurs de l'injustice, protecteurs de la faiblesse,

[1] Judith, XVI, 19.

en un mot, partisans du plaisir et néanmoins sectateurs de la vertu.

Voilà les justes du monde, ces héros d'honneur et de probité qu'il fait tant valoir, qu'il oppose même tous les jours avec une espèce d'insulte et d'ostentation aux véritables justes de l'Evangile. Il les dégrade pour élever son idole, il se vante que l'honneur et la véritable probité ne résident que chez lui, il nous laisse l'obscurité, les petitesses, les travers et tout le faux de la vertu, et s'en arroge à lui-même l'héroïsme et la gloire. Mais qu'il serait aisé de venger l'honneur de Dieu contre le culte vain et pompeux que le monde rend à son idole! Il n'y aurait qu'à souffler sur cet édifice d'orgueil et de vanité, à peine en retrouveriez-vous les faibles vestiges.

Ces hommes vertueux dont le monde se fait tant d'honneur n'ont au fond souvent [1] pour eux que l'erreur publique. Amis fidèles, je le veux, mais c'est le goût, la vanité ou l'intérêt qui les lie, et dans leurs amis, ils n'aiment qu'eux-mêmes; bons citoyens, il est vrai, mais la gloire et les honneurs qui nous reviennent en servant la patrie sont l'unique bien et le seul devoir qui les attache; amateurs de la vérité, je l'avoue, mais ce n'est pas elle qu'ils cherchent, c'est le crédit et la confiance qu'elle leur acquiert parmi les hommes; observateurs de leur parole, mais c'est un orgueil qui trouverait de la lâcheté et de l'inconstance à se dédire, ce n'est pas une vertu qui se fait une religion de ses promesses; vengeurs de l'injustice, mais en la punissant dans les autres, ils ne veulent que publier qu'ils n'en sont pas capables eux-mêmes; protecteurs de la faiblesse, mais ils veulent avoir des panégyristes de leur générosité, et les éloges des opprimés sont ce que leur offre de plus touchant leur oppression et leur misère. En un mot, dit l'Ecriture, on les appelle miséricordieux, ils ont toutes les vertus pour le public, mais n'étant pas fidèles à Dieu, ils n'en ont pas une seule pour eux-mêmes : *Multi homines misericordes vocantur: virum autem fidelem quis inveniet* [2] ?

Mais quand la probité du monde ne serait pas presque toujours fausse, il faudrait convenir du moins qu'elle n'est jamais sûre. La religion toute seule assure la vertu parce que les motifs qu'elle nous fournit sont partout les mêmes. La honte et l'opprobre en seraient le prix devant les hommes qu'elle n'en paraîtrait que plus belle et plus glorieuse à l'homme de bien; sa vie même serait en péril qu'il ne voudrait pas la racheter aux dépens de sa vertu; le secret et l'impunité ne sont pas pour lui des attraits pour le vice, puisque Dieu est le seul témoin qu'il craint, et le reproche de sa conscience, la seule peine qui l'afflige; la gloire même et les acclamations publiques le solliciteraient à une entreprise ambitieuse et injuste qu'il préférerait le devoir et la règle qui la condamnent aux applaudissements de l'univers qui l'approuve. Enfin changez tant qu'il vous plaira les situations d'un véritable juste : le monde peut varier à son égard, les suffrages publics qui l'élèvent aujourd'hui peuvent demain le dégrader et l'abattre, sa fortune peut changer, mais sa vertu ne changera point avec sa fortune.

Il ne s'agit pas ici de nous alléguer des exemples où la piété la plus estimée s'est démentie plus d'une fois : outre que le monde est plein de faux justes, et que tous ceux qui en portent le nom aux yeux des hommes n'en ont pas le mérite devant Dieu; ç'a été de tout temps l'injustice du monde d'attribuer à la vertu les faiblesses de l'homme. Le juste peut tomber; mais la vertu seule peut le défendre ou le relever de ses chutes. Elle seule marche sûrement, parce que les principes sur lesquels elle s'appuie sont toujours les mêmes; les occasions ne l'autorisent pas contre le devoir, parce que les occasions ne changent ja-

[1] Le mot *souvent* ne se trouve pas dans le manuscrit.

[2] Prov., xx, 6. Ce magnifique passage, cette belle *subjection* rappelle une autre page, également éloquente du *Petit-Carême*, où se fait remarquer le même mouvement : « Sa gloire, Sire, sera toujours souillée de sang. Quelque insensé chantera peut-être ses victoires; mais les provinces, les villes, les campagnes en pleureront : on lui dressera des monuments superbes pour immortaliser ses conquêtes; mais les cendres encore fumantes de tant de villes autrefois florissantes, mais la désolation de tant de campagnes dépouillées de leur ancienne beauté, mais les ruines de tant de murs sous lesquelles des citoyens paisibles ont été ensevelis, mais tant de calamités qui subsisteront après lui, seront des monuments lugubres qui immortaliseront sa vanité et sa folie. » *Sermon pour le premier dimanche de carême*, 3e partie, *ad finem*. On a rapproché de ces morceaux un exemple de la même figure emprunté à Bossuet : « Ces oracles étaient suivis d'une prompte exécution; et les Juifs, si rudement châtiés, virent tomber avant eux, ou avec eux ou un peu après, selon les prédictions de leurs prophètes, non-seulement Samarie, Idumée, Gaza, Ascalon, Damas, les villes des Ammonites et des Moabites, leurs perpétuels ennemis, mais encore les capitales des grands empires, mais Tyr, la maîtresse de la mer, mais Tanis, mais Memphis, mais Thèbes à cent portes avec toutes les richesses de son Sésostris, mais Ninive même, le siége des rois d'Assyrie ses persécuteurs, mais la superbe Babylone, victorieuse de toutes les autres et riche de leurs dépouilles. » *Discours sur l'Hist. univ.* II, 6.

mais rien aux règles. La lumière et les regards publics sont pour elle comme la solitude et les ténèbres ; en un mot, elle ne compte les hommes pour rien, parce que Dieu seul, qui la voit, doit être son juge.

Trouvez, si vous le pouvez, la même sûreté dans les vertus humaines. Nées le plus souvent[1] dans l'orgueil et dans l'amour de la gloire, elles y trouvent un moment après leur tombeau ; formées par les regards publics, elles vont s'éteindre le lendemain, comme ces feux passagers, dans le secret et dans les ténèbres ; appuyées sur les circonstances, sur les occasions, sur les jugements des hommes, elles tombent sans cesse avec ces appuis fragiles ; les tristes fruits de l'amour-propre, elles sont toujours sous l'inconstance de son empire ; enfin, le faible ouvrage de l'homme, elles ne sont, comme lui, à l'épreuve de rien.

Qu'il s'offre à ce vertueux du siècle une occasion sûre de décréditer un ennemi ou de supplanter un concurrent, pourvu qu'il conserve la réputation et la gloire de la modération, il sera peu touché d'en avoir le mérite ; que sa vengeance n'intéresse point son honneur, elle ne sera plus indigne de sa vertu. Placez-le dans une situation où il puisse accorder sa passion avec l'estime publique, il ne s'embarrassera pas de l'accorder avec son devoir ; en un mot, qu'il passe toujours pour homme de bien, c'est la même chose pour lui que de l'être[2].

Tout Israël paraît applaudir d'abord à la révolte d'Absalon. Achitophel, cet homme si sage et si vertueux dans l'estime publique, et dont les conseils étaient regardés comme les conseils de Dieu, préfère pourtant le parti du crime, où il trouve les suffrages publics et l'espérance de son élévation, à celui de la justice qui ne lui offre plus que le devoir.

Non, mes Frères, rien n'est sûr dans les vertus humaines, si la vertu de Dieu ne les soutient et ne les fixe. Soyez bienfaisant, juste, généreux, sincère : vous pouvez être utile au public, mais vous devenez inutile à vous-même ; vous faites des œuvres louables aux yeux des hommes, mais en ferez-vous jamais une véritable vertu[3] ? Tout est faux et vide dans un cœur que Dieu ne remplit point, c'est un roi lui-même qui parle ; et connaître votre justice et votre vertu, ô mon Dieu, c'est la seule racine qui porte des fruits d'immortalité et la source de la véritable gloire : *Vani autem sunt omnes homines in quibus non subest scientia Dei*[1].

C'est donc en vain qu'on met la véritable gloire dans l'honneur et la probité mondaine : on n'est grand que par le cœur, et le cœur vide de Dieu n'a plus que le faux et les bassesses de l'homme[2].

### DEUXIÈME PARTIE.

Mais peut-être que les vertus civiles toutes seules sont trop obscures, et que la distinction et la supériorité des grands talents nous donnera plus de droit à la gloire.

Hélas ! Sire, que sont les grands talents, que de grands vices, si les ayant reçus de Dieu, nous ne les employons que pour nous-mêmes ? Que deviennent-ils entre nos mains ? Souvent l'instrument des malheurs publics ; toujours la source de notre condamnation et de notre perte.

Qu'est-ce qu'un souverain né avec une valeur bouillante et dont les éclairs brillent déjà de toutes parts dès ses plus jeunes ans, si la crainte de Dieu ne le conduit et ne le modère ? Un astre nouveau et malfaisant qui n'annonce que des calamités à la terre. Plus il croîtra dans cette science funeste, plus les misères publiques croîtront avec lui ; les entreprises les plus téméraires n'offriront qu'une faible digue à l'impétuosité de sa course ; il croira effacer par l'éclat de ses victoires leur témérité ou leur injustice ; l'espérance du succès sera le seul titre qui justifiera l'équité de ses armes ; tout ce qui lui paraîtra glorieux deviendra légitime ; il regardera les moments d'un repos sage et majestueux comme une oisiveté honteuse et des moments qu'on dérobe à sa gloire ; ses voisins deviendront ses ennemis, dès qu'ils

[1] L'expression *le plus souvent* n'est pas dans le manuscrit.

[2] Esse quam videri bonus maluit. *Salluste.*

[3] *Mais vous n'en faites jamais une véritable vertu*, manuscrit.

[1] Sag., XIII, 1.

[2] Avec les traits les plus énergiques, Fénelon a peint ce même spectacle d'un cœur vide de Dieu et rempli de lui-même. Il n'a pas d'autre châtiment dans les enfers que d'être livré à lui-même, pas d'autre supplice que la vue de son propre cœur : « Il se voit, et ne peut cesser de se voir, il voit la vanité des jugements des hommes auxquels il a voulu plaire dans toutes ses actions. Il se fait une révolution universelle dans tout ce qui est au dedans de lui, comme si on bouleversait toutes ses entrailles ; il ne se trouve plus le même. Tout appui lui manque dans son cœur ; sa conscience, dont le témoignage lui avait été si doux, s'élève contre lui et lui reproche amèrement l'égarement et l'illusion de toutes ses vertus qui n'ont point eu le culte de la divinité pour principe et pour fin : il est troublé, consterné, plein de honte, de remords et de désespoir. »

pourront devenir sa conquête ; ses peuples eux-mêmes fourniront de leurs larmes et de leur sang la triste matière de ses triomphes; il épuisera et renversera ses propres Etats pour en conquérir de nouveaux, il armera contre lui les peuples et les nations; il troublera la paix de l'univers; il se rendra célèbre en faisant des millions de malheureux [1]. Quel fléau pour le genre humain! Et s'il y a un peuple sur la terre capable de lui donner des éloges, il n'y a qu'à lui souhaiter un tel maître.

Repassez sur tous les grands talents qui rendent les hommes illustres, s'ils sont donnés aux impies, c'est toujours pour le malheur de leur nation et de leur siècle [2]. Les vastes connaissances, empoisonnées par l'orgueil, ont enfanté ces chefs et ces docteurs célèbres de mensonge qui, dans tous les âges, ont levé l'étendard du schisme et de l'erreur et formé dans le sein même du christianisme les sectes qui le déchirent.

Ces beaux esprits si vantés et qui par des talents heureux ont rapproché leur siècle du goût et de la politesse des anciens, dès que leur cœur s'est corrompu, ils n'ont laissé au monde que des ouvrages lascifs et pernicieux, où, le poison préparé par des mains habiles, infecte tous les jours les mœurs publiques, et où les siècles qui nous suivront, viendront encore puiser la licence et la corruption du nôtre.

Tournez-vous d'un autre côté : comment ont paru sur la terre ces génies supérieurs, mais ambitieux et inquiets, nés pour faire mouvoir les ressorts des Etats et des empires et ébranler l'univers entier? Les peuples et les rois sont devenus le jouet de leur ambition et de leurs intrigues; les dissensions civiles et les malheurs domestiques ont été les théâtres lugubres où ont brillé leurs grands talents.

Un seul homme obscur, avec ces avantages éminents de la nature, mais sans conscience et sans probité, a pu s'élever, les siècles passés, sur les débris de sa patrie, changer la face entière d'une nation voisine et belliqueuse, si jalouse de ses lois et de sa liberté, se faire rendre des hommages que ses citoyens disputent même à leurs rois, renverser le trône, et donner à l'univers le spectacle d'un souverain dont la couronne ne peut mettre la tête sacrée à couvert de l'arrêt inouï qui le condamna à la perdre [1].

Esprits vastes, mais inquiets et turbulents, capables de tout soutenir, hors le repos, qui tournent sans cesse autour du pivot même qui les fixe et qui les attache, et qui, semblables à Samson, sans être animés de son esprit, aiment encore mieux ébranler l'édifice et être écrasés sous ses ruines que de ne pas s'agiter et faire usage de leurs talents et de leur force. Malheur au siècle qui produit de ces hommes rares et merveilleux ! Et [2] chaque nation a eu là-dessus ses leçons et ses exemples domestiques.

Mais enfin, si ce n'est pas un malheur pour leur siècle, c'est du moins un malheur pour eux-mêmes : semblables à un navire sans gouvernail que des vents favorables poussent à pleines voiles, plus notre course est rapide, plus le naufrage est inévitable. Rien n'est si dangereux pour soi que les grands talents dont la foi ne règle pas l'usage. Les vaines louanges qu'attirent ces qualités brillantes corrompent le cœur; et plus on était né avec de grandes qualités, plus la corruption est profonde et désespérée. Dieu abandonne l'orgueil à lui-même; ces hommes si vantés expient souvent, dans la honte d'une chute éclatante, l'injustice des applaudissements publics; leurs vices déshonorent leurs talents. Ces vastes génies, nés pour soutenir l'Etat, ne sont plus, dit Job, que de faibles roseaux qui ne peuvent se soutenir eux-mêmes. On a vu, plus d'une fois, les pierres même les plus brillantes du sanctuaire s'avilir et se traîner indignement dans la boue; et les plus grands talents sont souvent livrés aux plus grandes faiblesses : *Qui ducit sacerdotes inglorios, et optimates supplantat* [3].

### TROISIÈME PARTIE.

Les succès éclatants et les grands événements qui les suivent, ne méritent pas plus de louanges dans les ennemis de Dieu, et ne leur donnent pas plus de droit à la gloire que leurs talents.

Je sais que le monde y attache de la gloire,

[1] Un conquérant, enivré de sa gloire, ruine presque autant sa nation victorieuse que les autres nations vaincues..... Un tel homme semble né pour détruire, pour ravager, pour renverser le monde. *Télémaque*, liv. v.

[2] Les talents sans la vertu sont des présents funestes.
MONTESQUIEU.

[1] On peut comparer ce portrait de Cromwell avec celui qu'en a tracé Bossuet dans son *Oraison funèbre* de la reine d'Angleterre.

[2] Le mot *et*, qui se trouve dans le manuscrit, manque dans quelques textes imprimés.

[3] Job, XII, 19.

et que d'ordinaire chez lui ce ne sont pas les vertus, mais les succès qui font les grands hommes. Les provinces conquises, les batailles gagnées, les négociations difficiles terminées, le trône chancelant affermi : voilà ce que publient les titres et les inscriptions, et à quoi le monde consacre des éloges et des monuments publics pour en immortaliser la mémoire.

Je ne veux pas qu'on abatte ces marques de la reconnaissance publique : tout ce qui est utile aux hommes, est digne, en un sens, de la reconnaissance des hommes. Comme l'émulation donne les sujets illustres aux empires, il faut que les récompenses excitent l'émulation et que les succès voient toujours marcher après eux les récompenses.

Le gouvernement politique ne sonde pas les cœurs, il ne pèse que les actions. Il est même en ce genre des erreurs nécessaires à l'ordre public : tout ce qui l'embellit doit être glorieux, et les mœurs ou les motifs qui ne déshonorent que la personne ne doivent pas ternir des succès qui ont honoré la patrie.

Mais, s'il est permis au monde d'exalter la gloire de ses héros, il n'est pas défendu à la vérité de ne pas parler comme le monde. Hélas ! il en est si peu qu'il ne dégrade lui-même ! Ceux que la distance des temps et des lieux éloigne de ses regards, sont les seuls à couvert de ses traits ; ceux qui vivent sous ses yeux n'échappent guère à sa censure, et il cesse de les admirer dès qu'il a le loisir de les connaître. Et en cela ne l'accusons point de malignité et d'injustice : il faut l'en croire, puisqu'il parle contre lui-même.

Et, en effet, je ne vous dis pas : percez jusque dans les motifs des actions les plus éclatantes et des plus grands événements, tout en est brillant au dehors, vous voyez le héros ; entrez plus avant, cherchez l'homme lui-même [1], c'est là que vous ne trouverez plus, dit le Sage, que de la cendre et de la boue : *Cinis est enim cor ejus ; et terra supervacua, spes illius* [2].

L'ambition, la jalousie, la témérité, le hasard, la crainte souvent et le désespoir ont donné les plus grands spectacles et les événements les plus brillants à la terre. David ne devait peut-être les victoires et la fidélité de Joab qu'à sa jalousie contre Abner. Ce sont les plus vils ressorts qui nous font marcher vers la gloire, et presque toujours les voies qui nous y ont conduits, nous en dégradent elles-mêmes.

Aussi, écoutez ceux qui ont approché autrefois de ces hommes que la gloire des succès avait rendus célèbres : souvent ils ne leur trouvaient de grand que le nom ; l'homme désavouait le héros ; leur réputation rougissait de la bassesse de leurs mœurs et de leurs penchants ; la familiarité trahissait la gloire de leurs succès ; il fallait rappeler l'époque de leurs grandes actions pour se persuader que c'était eux qui les avaient faites. Ainsi ces décorations si magnifiques qui nous éblouissent et qui embellissent nos histoires, cachent souvent les personnages les plus vils et les plus vulgaires [1].

Non, Sire, il n'y a de grand dans les hommes que ce qui vient de Dieu. La droiture du cœur, la vérité, l'innocence et la règle des mœurs, l'empire sur les passions, voilà la véritable grandeur et la seule gloire réelle que personne ne peut nous disputer ; tout ce que les hommes ne trouvent que dans eux-mêmes est sali, pour ainsi dire, par la même boue dont ils sont formés. Le sage tout seul, dit un grand roi, est en possession de la véritable gloire ; celle du pécheur n'est qu'un opprobre et une ignominie : *Gloriam sapientes possidebunt ; stultorum exaltatio ignominia* [2].

La religion, la piété envers Dieu, la fidélité à tous les devoirs qu'il nous impose à l'égard des autres et de nous-mêmes, une conscience pure et à l'épreuve de tout, un cœur qui marche droit dans la justice et dans la vérité, su-

[1] Eripitur persona, manet res.
Le masque tombe, l'homme reste
Et le héros s'évanouit.

Avec autant d'énergie que Massillon, que Lucrèce et que J.-B. Rousseau, Montaigne écrivait en parlant du dernier acte de la comédie humaine, du *dernier roolle de la mort et de nous*, « en tout le reste il peut y avoir du masque, I, 18. » Mais Massillon ne parle que des héros du monde, il ne parle pas des héros de la religion, des saints. Cependant, avec une partie de son siècle, avec les disciples de Saint-Cyran, n'outre-t-il pas la faiblesse des vertus naturelles ?

[2] Sag., xv, 10.

[1] Voyez-le derrière le rideau ; ce n'est rien qu'un homme commun, et, à l'adventure, plus vil que le moindre de ses subjects. *Montaigne*, I, 42.

Comment Massillon s'est-il ainsi rapproché de ce Montaigne, contempteur de l'homme, et dont Bossuet a si éloquemment, du haut de la chair, condamné la triste philosophie ? « Je le vois bien, disait Bossuet, votre esprit est infatué de tant de belles sentences, écrites si éloquemment en prose et en vers, qu'un Montaigne, je le nomme, vous a débitées, qui préfèrent les animaux à l'homme, leur instinct à notre raison, leur nature simple, innocente et sans fard, c'est ainsi qu'on parle, à nos raffinements et à nos malices. » *Sermon sur les conditions nécessaires pour être heureux*, 2e point.

[2] Prov., III, 35.

périeur à tous les obstacles qui pourraient l'arrêter, insensible à tous les attraits rassemblés autour de lui pour le corrompre, élevé au-dessus de tout ce qui se passe, et soumis à Dieu seul, voilà la véritable gloire et la base de tout ce qui fait les grands hommes. Si vous frappez ce fondement, tout l'édifice s'écroule, toutes les vertus tombent; et il ne reste plus rien, parce qu'il ne reste que nous-mêmes.

Sire, votre règne serait plein de merveilles, vous porteriez la gloire de votre nom jusqu'aux extrémités de la terre, vos jours ne seraient marqués que par vos triomphes, vous ajouteriez de nouvelles couronnes à celles des rois vos ancêtres, l'univers entier retentirait de vos louanges ; si Dieu n'était point avec vous, si l'orgueil plutôt que la justice et la piété, était l'âme de vos entreprises, vous ne seriez point un grand roi, vos prospérités seraient des crimes, vos triomphes des malheurs publics, vous seriez l'effroi et la terreur de vos voisins; mais vous ne seriez pas le père de votre peuple : vos passions seraient vos seules vertus, et, malgré les éloges que l'adulation, la compagne immortelle des rois, vous aurait donnés; aux yeux de Dieu et peut-être même de la postérité, elles ne paraîtraient plus que de véritables vices.

Ce n'est donc pas cette gloire humaine, grand Dieu, que nous vous demandons pour cet enfant auguste : elle paraît déjà peinte sur la majesté de son front; elle coule même dans ses veines avec le sang des rois ses ancêtres; et vous l'avez fait naître grand aux yeux des hommes, dès que vous l'avez fait naître du sang des héros : c'est la gloire qui vient de vous. Rehaussez les dons de la nature, dont vous l'avez ennobli, par l'éclat immortel de la piété. Ajoutez à toutes les qualités aimables qui le rendent déjà les délices de son peuple, toutes celles qui peuvent le rendre agréable à vos yeux. Laissez à sa naissance et à la valeur de la nation le soin de cette gloire qui vient du monde; nous ne vous demandons, grand Dieu, que de veiller au soin de sa conservation et de son salut. L'histoire de ses ancêtres est un titre qui nous répond de l'éclat et de la prospérité[1] de son règne; mais vous seul pouvez répondre de l'innocence et de la sainteté de sa vie. La gloire du monde est comme l'héritage qu'il a reçu de ses pères selon la chair; mais vous, grand Dieu, qui êtes son père selon la foi, donnez-lui la sagesse qui est la gloire et l'héritage de vos enfants.

Que son cœur soit toujours entre vos mains, et son cœur sera encore plus grand que ses succès et ses triomphes! Qu'il vous craigne, grand Dieu; ses ennemis le craindront, ses peuples l'aimeront, il deviendra à l'univers un spectacle digne de l'admiration de tous les siècles; et, comme nous n'aurons plus rien à craindre pour sa gloire, nous n'aurons plus rien aussi à souhaiter pour notre bonheur. Ainsi soit-il.

[1] *Des prospérités*, imprimés.

---

# HUITIÈME SERMON.

## SERMON POUR LE DIMANCHE DES RAMEAUX.

### DES [1] ÉCUEILS DE LA PIÉTÉ DES GRANDS.

---

NOTICE HISTORIQUE.

Massillon donna ce discours le 10 avril, à l'office de l'après-midi.

[1] *Sur les*, textes imprimés.

ANALYSE.

EXORDE. — Jésus-Christ, aujourd'hui, paraît en roi, et il veut avoir tout Jérusalem pour témoin de son autorité.
PROPOSITION. — Il apprend ainsi aux grands que les vertus privées ne suffisent pas.
DIVISION. — La piété des grands ne doit donc pas être : 1° *oisive* ; — 2° *faible* ; — 3° *crédule*.
PREMIÈRE PARTIE. — *La piété des grands ne doit pas être oisive.* — 1° Ce serait pour l'homme public une piété mal entendue que celle qui le retirerait des affaires et le renfermerait en lui-même ; — 2° les grâces de son état sont des grâces de travail, de soins, de vigilance. Exemples d'une vraie piété dans un David, un Josaphat, un saint Louis.
DEUXIÈME PARTIE. — *La piété des grands ne doit pas être faible.* — 1° Tout en suivant fidèlement les lois divines, les hommes chargés du gouvernement ne prendront pas dans une piété mal entendue des motifs d'indécision et d'incertitude ; — 2° c'est se faire une fausse idée de la piété de se la figurer toujours timide, scrupuleuse, bornée ; — 3° Salomon, tant qu'il fut fidèle à Dieu, montra le modèle d'un règne sage et fort.
TROISIÈME PARTIE. — *La piété des grands ne doit pas être crédule.* — 1° Ils ont à craindre les préjugés de crédulité, de confiance et de zèle ; — 2° ils ne doivent pas s'obstiner quand ils ont été surpris.
PÉRORAISON. — Que le roi, imitant la sage religion des Charlemagne, des saint Louis, des Louis XIV, ait les vertus qui sanctifient l'homme et qui font en même temps le grand roi. Tendre prière à Dieu en faveur du jeune monarque.

---

Ecce Rex tuus venit tibi mansuetus.

*Voici votre Roi qui vient à vous plein de douceur.*

Matth., XXI, 5.

SIRE,

Partout ailleurs Jésus-Christ semble n'exercer qu'avec une sorte de ménagement les fonctions éclatantes de son ministère. Il se dérobe aux empressements d'un peuple qui veut l'élever sur le trône ; il choisit le sommet solitaire d'une montagne écartée pour manifester sa gloire à trois disciples ; les démons eux-mêmes qui veulent la publier, sont forcés par ses ordres de la cacher et de la taire.

Aujourd'hui il paraît en roi, et comme un roi qui vient prendre possession de son empire. Il souffre des hommages publics ; il dispose en maître de l'appareil innocent de son triomphe : *Dicite, quia Dominus his opus habet* [1]. Il entre dans le temple, et par des châtiments éclatants il rend à ce lieu sacré la majesté que l'indécence d'un trafic honteux lui avait ôtée. Ce n'est plus cet homme qui se dérobe aux regards publics ; c'est le fils de David qui donne des lois, qui exerce une autorité suprême et qui veut avoir tout Jérusalem pour témoin de son zèle et de sa puissance.

Il est donc ici le modèle de la piété des grands. Les vertus privées ne leur suffisent pas ; il leur faut encore les vertus publiques. Ce serait peu de les avoir jusques ici exhortés à la piété : l'essentiel est de leur montrer quelle est la piété de leur état. Quoique l'Evangile propose à tous la même doctrine, il ne propose pas à tous les mêmes règles : les devoirs changent avec l'état ; plus il est élevé, plus ils se multiplient ; plus nos places nous rendent redevables au public, plus elles exigent des vertus publiques ; et nous devenons mauvais, si nous ne sommes bons que pour nous-mêmes.

Or la piété des grands a trois écueils à craindre qui peuvent changer en vices toutes leurs vertus.

Premièrement, une piété oisive et renfermée en elle-même, qui les éloigne des soins et des devoirs publics.

Secondement, une piété faible, timide, scrupuleuse, qui jette l'indécision dans leurs entreprises et dans toute leur conduite.

Enfin une piété crédule et bornée, facile à recevoir l'impression du préjugé [1] et incapable de revenir quand une fois elle l'a reçue.

C'est-à-dire qu'il faut à la piété des grands la vigilance publique qui fait agir, le courage et l'élévation qui font décider et entreprendre, enfin ou les lumières qui empêchent d'être surpris ou une noble docilité qui se fait une gloire de revenir, dès qu'elle a senti qu'on l'a surprise.

PREMIÈRE PARTIE.

Sire, la piété véritable est l'ordre de la société. Elle laisse chacun à sa place, fait de l'état où Dieu nous a placé l'unique voie de notre

[1] Matth., XXI, 34.

[1] *Cereus in vitium flecti.* Facile à recevoir l'impression des vices.

salut, ne met pas une perfection chimérique dans des œuvres que Dieu ne demande pas de nous, ne sort pas de l'ordre de ses devoirs pour s'en faire d'étrangers, et regarde comme des vices les vertus qui ne sont pas de notre état.

Tout ce qui trouble l'harmonie publique est un excès de l'homme, et non un zèle et une perfection de la vertu : la religion désavoue les œuvres les plus saintes qu'on substitue aux devoirs ; et l'on n'est rien devant Dieu quand on n'est pas ce que l'on doit être.

Il y a donc une piété, pour ainsi dire, propre à chaque état. L'homme public n'est point vertueux, s'il n'a que les vertus de l'homme privé : le prince s'égare et se perd par la même voie qui aurait sauvé le sujet ; et le souverain en lui peut devenir très-criminel, tandis que l'homme est irréprochable.

Aussi le premier écueil de la piété des grands est de les retirer des soins publics et de les renfermer en eux-mêmes. Comme l'indolence et l'amour du repos est le vice ordinaire des grands, il devient encore plus dangereux et plus incorrigible, quand ils le couvrent du prétexte de la vertu. La gloire peut réveiller quelquefois dans les grands l'assoupissement de la paresse ; mais celui qui a pour principe une piété mal entendue est en garde contre la gloire même et ne laisse plus de ressource. Un reste d'honneur et de respect pour le public et pour la place qu'on occupe rompt souvent les charmes d'une oisiveté honteuse et rend aux peuples le souverain qui se doit à eux ; mais, quand ce repos indigne est occupé par des exercices pieux, il devient à ses yeux honorable. On peut rougir d'un vice ; mais on se fait honneur de ce qu'on croit une vertu.

Mais, Sire, un grand, un prince n'est pas né pour lui seul ; il se doit à ses sujets [1]. Les peuples en l'élevant lui ont confié la puissance et l'autorité, et se sont réservé en échange ses soins, son temps, sa vigilance. Ce n'est pas une idole qu'ils ont voulu se faire pour l'adorer, c'est un surveillant qu'ils ont mis à leur tête pour les protéger et pour les défendre ; ce n'est pas de ces divinités inutiles qui ont des yeux et ne voient pas [2], une langue et ne parlent point [1], des mains et n'agissent point [2] : ce sont de ces dieux qui les précèdent, comme parle l'Ecriture [3], pour les conduire et les défendre. Ce sont les peuples qui par l'ordre de Dieu les ont faits tout ce qu'ils sont ; c'est à eux à n'être ce qu'ils sont que pour les peuples. Oui, Sire, c'est le choix de la nation qui mit d'abord le sceptre entre les mains de vos ancêtres ; c'est elle qui les éleva sur le bouclier militaire et les proclama souverains. Le royaume devint ensuite l'héritage de leurs successeurs ; mais ils le durent originairement au consentement libre des sujets. Leur naissance seule les mit ensuite en possession du trône ; mais ce furent les suffrages publics qui attachèrent d'abord ce droit et cette prérogative à leur naissance : en un mot, comme la première source de leur autorité vient de nous, les rois n'en doivent faire usage que pour nous. Les flatteurs, Sire, vous rediront sans cesse que vous êtes le maître et que vous n'êtes comptable à personne de vos actions [4]. Il est vrai que personne n'est en droit de vous en demander compte, mais vous vous le devez à vous-même, et, si je l'ose dire, vous le devez à la France qui vous attend et à toute l'Europe qui vous regarde ; vous êtes le maître de vos sujets, mais vous n'en aurez que le titre, si vous n'en avez pas les vertus ; tout vous est permis, mais cette licence est l'écueil de l'autorité loin d'en être le privilége ; vous pouvez négliger les soins de la royauté, mais, comme ces rois fainéants si déshonorés dans les histoires, vous n'aurez plus qu'un vain nom de roi, dès que vous n'en remplirez pas les fonctions augustes.

Quel serait donc ce fantôme de piété qui ferait une vertu aux grands et au souverain de craindre et d'éviter la dissipation des soins publics, de ne vaquer qu'à des pratiques religieuses, comme des hommes privés et qui n'ont à répondre que d'eux-mêmes, de se renfermer au milieu d'un petit nombre de confidents de leurs pieuses illusions et de fuir presque la vue du reste de la terre ? Sire, un prince établi pour

[1] Un particulier peut, sans déshonneur, mener une vie douce et obscure : un roi ne peut, sans se déshonorer, préférer une vie douce et oisive aux fonctions pénibles du gouvernement ; il se doit à tous les hommes qu'il gouverne, et il ne lui est jamais permis d'être à lui-même. *Télémaque*, l. XIX.

[2] Oculos habent et non videbunt. *Ps.* CXIII.

[1] Os habent et non loquentur. *Ps.* CXIII.

[2] Manus habent et non palpabunt. *Ibid.*

[3] Dans les psaumes surtout.

[4] Bientôt ils vous diront que les plus saintes lois,
Maîtresses du vil peuple, obéissent aux rois ;
Qu'un roi n'a d'autre frein que sa volonté même ;
Qu'il doit immoler tout à sa grandeur suprême
Qu'aux larmes, au travail, le peuple est condamné,
Et d'un sceptre de fer veut être gouverné
Et s'il n'est opprimé tôt ou tard il opprime.
RACINE, *Athalie*, IV, 3.

gouverner les hommes doit connaître les hommes : le choix des sujets est la première source du bonheur public ; et pour les choisir, il faut les connaître. Nul n'est à sa place dans un Etat où le prince ne juge pas par lui-même : le mérite est négligé parce qu'il est ou trop modeste pour s'empresser ou trop noble pour devoir son élévation à des sollicitations et à des bassesses ; l'intrigue supplante les plus grands talents ; des hommes souples et bornés s'élèvent aux premières places et les meilleurs sujets demeurent inutiles. Souvent un David, seul capable de sauver l'Etat, n'emploie sa valeur dans l'oisiveté des champs que contre des animaux sauvages, tandis que des chefs timides, effrayés de la seule présence de Goliath, sont à la tête des armées du Seigneur. Souvent un Mardochée, dont la fidélité est même écrite dans les monuments publics, qui par sa vigilance a découvert autrefois des complots funestes au souverain et à l'empire, seul en état par sa probité et par son expérience de donner de bons conseils et d'être appelé aux premières places, rampe à la porte du palais, tandis qu'un orgueilleux Aman est à la tête de tout et abuse de son autorité et de la confiance du maître.

Ainsi les fonctions essentielles aux grands ne sont pas la prière et la retraite. Elles doivent les préparer aux soins publics et non les en détourner. Ils doivent se sanctifier en contribuant au salut et à la félicité de leurs peuples. Les grâces de leur état sont des grâces de travail, de soins, de vigilance. Quiconque leur promet, dit l'Evangile, qu'ils trouveront Jésus-Christ dans le désert, ou dans le secret de leur palais est un faux prophète : *Ecce in deserto, ecce in penetralibus, nolite credere*[1]. Ils y seront seuls et livrés à eux-mêmes. Dieu n'est point avec nous dans les situations qu'il ne demande pas de nous, et le calme où nous nous croyons le plus en sûreté, si la main du Seigneur ne nous y conduit et ne nous y soutient, devient lui-même le gouffre qui nous voit périr sans ressource. Une piété oisive et retirée ne sanctifie pas le souverain ; elle l'avilit et le dégrade.

Et quoi[2], Sire, tandis que celui que son rang et sa naissance établissent dépositaire de l'autorité publique se renfermerait dans l'enceinte d'un petit nombre de devoirs pieux et secrets, les soins publics seraient abandonnés, les affaires demeureraient, les subalternes abuseraient de leur autorité, les lois céderaient la place à l'injustice et à la violence, les peuples seraient comme des brebis sans pasteur, tout l'Etat dans la confusion et dans le désordre ! Et Dieu, auteur de l'ordre public, regarderait avec des yeux de complaisance une piété oisive qui le renverse ! Et[1] les peuples, exposés à la merci des flots, n'auraient pas droit de dire à ce pilote endormi et infidèle, avec plus de raison que les disciples sur la mer ne le disaient à Jésus-Christ : Seigneur, il vous est donc indifférent que nous périssions, et notre perte ou notre salut n'est plus une affaire qui vous intéresse : *Magister, non ad te pertinet quia perimus*[2]. La religion autoriserait donc des abus que la raison elle-même condamne ?

Mais la religion elle-même n'est-elle pas nécessairement liée à l'ordre public ? Elle tombe ou s'affaiblit avec lui. Les mœurs souffrent[3] toujours de la faiblesse des lois ; la confusion du gouvernement est aussi funeste à la piété des peuples qu'au bonheur des empires ; le bon ordre de la société est la première base des vertus chrétiennes, l'observance des lois de l'Etat doit préparer les voies à celle de l'Evangile. L'Eglise ne doit compter sur rien dans un empire où le gouvernement n'a rien de fixe. Aussi les Etats où la multitude gouverne et ceux où elle partage la puissance avec le souverain, sans cesse exposés à des révolutions, se départent aussi facilement des lois que du culte de leurs pères. Les soulèvements y sont aussi impunis que les erreurs ; et c'est là où l'hérésie a toujours trouvé son premier asile. Elle se fortifie au milieu de la confusion des lois et de la faiblesse de l'autorité ; elle doit toujours sa naissance ou son progrès aux troubles et aux dissensions publiques ; les règnes les plus faibles et les

[1] Matth., XXIV, 26.

[2] *Eh quoi !* Renonard et Didot.

[1] *Et* Dieu, auteur de l'ordre public, regarderait avec des yeux de complaisance une piété oisive qui le renverse ? *Et* les peuples, exposés à la merci des flots, n'auraient pas le droit de dire à ce pilote endormi et infidèle ? Sir Arthur Croft rapproche avec raison et avec goût ces *et* exclamatifs des vers suivants de Virgile et de Corneille :

> Et dubitant homines serere atque impendere curam !
> Géorg., III, 433.
>
> Et dubitamus adhuc virtutem extendere factis !
> Enéid., VI, 807.
>
> Et nos soldats trahis ne l'ont point achevé !
> Cinna, tu t'en souviens, et veux m'assassiner !

[2] Marc. IV, 38.

[3] *Souffrant*, manuscrit.

plus agités ont toujours été parmi nous, comme partout ailleurs, les règnes funestes de son accroissement et de sa puissance; et, dès que l'harmonie civile se dément, toute la religion elle-même chancelle.

Aussi les plus saints rois de Juda, Sire, mêlaient les devoirs de la piété avec ceux de la royauté. Le pieux Josaphat, au sortir du temple où il venait tous les jours offrir ses vœux et ses sacrifices au Dieu de ses pères, envoyait, dit l'Ecriture, dans toutes les villes de Juda des hommes habiles et des prêtres éclairés pour rétablir l'autorité des lois et la pureté du culte que les malheurs des règnes précédents avaient fort altérées.

David lui-même, malgré ces pieux cantiques qui faisaient son occupation et ses plus chères délices, et qui instruiront jusqu'à la fin les peuples et les rois, paraissait sans cesse à la tête de ses armées et des affaires publiques : ses yeux étaient ouverts sur tous les besoins de l'Etat; et, ne pouvant suffire seul à tout, il allait chercher jusqu'aux extrémités de la Judée des hommes fidèles pour les faire asseoir à ses côtés et partager avec eux les soins qui environnent le trône : *Oculi mei ad fideles terræ, ut sedeant mecum* [1].

Les plus pieux rois vos prédécesseurs ont toujours été les plus appliqués à leurs peuples. Celui surtout que l'Eglise honore d'un culte public descendit même dans le détail des différends de ses sujets, et, comme il en était le père, il ne dédaignait pas d'en être l'arbitre. Jaloux des droits de sa couronne, il voulait la transmettre à ses successeurs avec le même éclat et les mêmes prérogatives qu'il l'avait reçue de ses pères; il croyait que l'innocence de la vie seule ne suffisait pas au souverain, qu'il doit vivre en roi pour vivre en saint, et qu'il ne saurait être l'homme de Dieu, s'il n'est pas l'homme de ses peuples.

Il est vrai, Sire, que la piété dans les grands va quelquefois dans un autre excès. Elle les jette dans une multitude de soins et de détails inutiles; ils se croient obligés de tout voir de leurs yeux et de tout toucher de leurs mains. Les plus grandes affaires les trouvent souvent insensibles, tandis que les plus petits objets réveillent leur attention et leur zèle : ils ont les sollicitudes de l'homme privé, ils n'ont pas celles de l'homme public; ils peuvent avoir la piété du sujet, ils n'ont pas celle du prince [1]. Ce n'est pas à eux cependant à abandonner le gouvernail pour vaquer à des fonctions obscures qui n'intéressent pas la sûreté publique; leurs mains sont premièrement destinées à manier ces ressorts principaux des Etats qui font mouvoir toute la machine; et tout doit être grand dans la piété des grands.

[1] Ps. c. 6.

[1] L'habileté d'un roi, qui est au-dessus des hommes, ne consiste pas à faire tout par lui-même; c'est une vanité grossière que d'espérer d'en venir à bout ou de vouloir persuader au monde qu'on en est capable. Un roi doit gouverner en choisissant et en conduisant ceux qui gouvernent sous son nom; il ne faut pas qu'il fasse le détail. *Télémaque*, XXII.

### DEUXIÈME PARTIE.

Mais si l'inaction en est le premier écueil, l'incertitude et l'indécision que traîne d'ordinaire après soi une conscience timide et scrupuleuse ne paraissent pas moins à craindre.

Ce n'est pas que je prétende autoriser ici cette sagesse profane qui fait toujours marcher les intérêts de l'Etat avant ceux de l'Evangile, ni cette erreur commune qui ne croit pas l'exactitude des règles de l'Evangile compatible avec les maximes du gouvernement et les intérêts de l'Etat.

Dieu qui est l'auteur des empires, ne l'est-il pas des lois qui les gouvernent? A-t-il établi des puissances qui ne puissent se soutenir que par le crime? Et les rois seraient-ils son ouvrage s'ils ne pouvaient régner, sans que la fraude et l'injustice fussent les compagnes inséparables de leur règne? N'est-ce pas la justice et le jugement qui soutiennent les trônes? La loi de Dieu ne doit-elle pas être écrite sur le front du souverain comme la première loi de l'empire? Et, s'il fallait toujours la violer pour maintenir la tranquillité des sociétés humaines, ou la loi de Dieu serait fausse, ou les sociétés humaines ne seraient pas l'ouvrage de Dieu.

Quelle erreur, mes Frères, de se persuader que ceux qui sont en place ne doivent pas regarder de si près à la rigidité des règles saintes; que les empires et les monarchies ne se mènent point par des maximes de religion; que la loi de Dieu est la règle du particulier, mais que les Etats ont une règle supérieure à la loi de Dieu même; que tout tomberait dans la langueur et dans l'inaction si les maximes du christianisme conduisaient les affaires publiques, et qu'il n'est pas possible d'être en même

temps et l'homme de l'état et l'homme de Dieu!

Quoi! mes Frères, la justice, la vérité, la bonne foi seraient funestes au gouvernement des Etats et des empires! La religion, qui fait tout le bonheur et toute la sûreté des peuples et des rois, en deviendrait elle-même l'écueil! Un bras de chair soutiendrait plus sûrement les royaumes que la main de Dieu qui les a élevés! Les peuples ne pourraient devoir l'abondance et la tranquillité qu'à la fraude et à la mauvaise foi de ceux qui les gouvernent; et les ministres des rois ne pourraient acheter que par la perte de leur salut le salut de la patrie! Quel outrage pour la religion et pour tant de bons rois qui n'ont régné heureusement que par elle!

J'avoue, Sire, que lorsque le souverain est ambitieux et médite des entreprises injustes, l'artifice et la mauvaise foi deviennent comme inévitables à ses ministres ou pour cacher ses mauvais desseins ou pour colorer ses injustices. Mais que le prince soit juste et craignant Dieu, la justice et la vérité suffiront alors pour soutenir un trône qu'elles-mêmes ont élevé; l'habileté de ses ministres ne sera plus que dans leur équité et dans leur droiture; on ne donnera plus à la fraude et à la dissimulation les noms pompeux d'art de régner et de science des affaires. En un mot, donnez-moi des David et des Pharaon amis du peuple de Dieu, et ils pourront avoir des Nathan et des Joseph pour leurs ministres [1].

C'est donc déshonorer la religion, dit saint Augustin [2], de croire qu'elle ne doit pas être consultée dans le gouvernement des républiques et des empires. Mais c'est lui faire un égal outrage de prendre dans une piété mal entendue des motifs d'indécision et d'incertitude qui entrevoient partout les apparences du mal et qui opposent sans cesse un fantôme de religion aux entreprises les plus justes et aux maximes les plus capitales.

C'est à la sagesse humaine et corrompue à être incertaine et timide : toujours enveloppée sous de fausses apparences, elle doit toujours craindre qu'un coup d'œil plus heureux ne la perce enfin et ne la démasque. Mais la sagesse qui vient du ciel nous rend plus décidés et plus tranquilles : on marche avec bien plus de sécurité, quand on ne veut marcher que dans la lumière; l'homme vertueux tout seul a droit d'aller la tête levée et de défier la prudence timide et incertaine de l'homme trompeur : une sainte fierté sied bien à la vérité.

Aussi, c'est se faire une fausse idée de la piété, de se la figurer toujours timide, faible, indécise, scrupuleuse, bornée, se faisant un crime de ses devoirs et une vertu de ses faiblesses; obligée d'agir et n'osant entreprendre; toujours suspendue entre les intérêts publics et ses pieuses frayeurs, et ne faisant usage de la religion que pour mettre le trouble et la confusion où elle aurait dû mettre l'ordre et la règle. Ce sont là les défauts que les hommes mêlent souvent à la piété, mais ce ne sont pas ceux de la piété même; c'est le caractère d'un esprit faible et borné, mais ce n'est pas une suite de l'élévation et de la sagesse de la religion; en un mot, c'est l'excès de la vertu; mais la vertu finit toujours où l'excès commence.

Non, Sire, la piété véritable élève l'esprit, ennoblit le cœur, affermit le courage. On est né pour de grandes choses quand on a la force de se vaincre soi-même; l'homme de bien est capable de tout dès qu'il a pu se mettre par la foi au-dessus de tout; c'est le hasard qui fait les héros, c'est une valeur de tous les jours qui fait le juste : les passions peuvent nous placer bien haut, mais il n'y a que la vertu qui nous élève au-dessus de nous-mêmes.

Quel règne, Sire, plus glorieux en Israël que celui de Salomon tandis qu'il [1] demeura fidèle à la loi de ses pères! Quel gouvernement plus sage et plus absolu [2]! Tous les raffinements de la politique ont-ils jamais poussé si loin l'art de régner et de conduire les peuples? Quelle gloire et quelle magnificence environnait son trône! La piété en avilissait-elle la majesté? Quel prince vit jamais ses sujets plus soumis, ses voisins s'estimer plus heureux de son alliance, et des souverains à la tête des empires plus vastes et plus puissants que le sien avoir pour sa personne des égards et des déférences qu'ils ne devaient pas à sa couronne! Les sages des autres nations ne se regardaient-ils pas comme des insensés devant lui? Ne venait-on pas des contrées les plus éloignées admirer l'ordre et l'harmonie qui lui laisait gouverner tous ses sujets comme un seul homme? N'est-

[1] Davids, Pharaons, Nathans. Ed. de 1745. Pharaons, manuscrit. — [2] S. Aug. de civ. Dei.

[1] *Tandis que* dans le sens de *donec*.

[2] Absolutus.

ce pas dans les préceptes divins qu'il nous a laissés que les princes apprennent encore tous les jours à régner? Et la piété serait-elle l'écueil du gouvernement, puisque c'est elle seule qui lui valut la sagesse?

Heureux s'il ne fût pas sorti de ses premières voies, et si les égarements de sa vieillesse n'eussent pas flétri la gloire de son règne et altéré le bonheur de ses sujets! Ils ne commencèrent à éprouver des charges excessives et ne cessèrent d'être heureux que lorsqu'il cessa lui-même d'être fidèle à Dieu, et que, corrompu par les femmes étrangères, il ne mit plus de bornes à ses profusions et à l'oppression de ses peuples, et prépara à son fils le soulèvement qui sépara dix tribus du royaume de David et leur donna un nouveau maître.

Hélas! les hommes, pour excuser leurs vices, cherchent à décrier la vertu; comme elle est incommode aux passions, ils voudraient se persuader qu'elle est funeste à la conduite des Etats et des empires et lui opposer l'intérêt public pour se cacher à soi-même l'intérêt personnel qui seul en nous s'oppose à elle. La crainte du Seigneur est la seule source de la véritable sagesse [1]; et ce qui met l'ordre dans l'homme peut seul le mettre dans les Etats.

### TROISIÈME PARTIE.

Enfin, l'indécision et l'incertitude conduisent souvent au préjugé et à la surprise, et c'est le dernier écueil de la piété des grands.

Oui, mes Frères, la piété a ses erreurs comme le vice. Plus on aime la vérité, plus tout ce qui se couvre de ses apparences peut nous séduire; la vertu simple et sincère juge des autres par elle-même. C'est presque toujours notre propre obliquité qui nous instruit à la défiance; on est moins en garde contre la fraude et l'artifice quand on n'a jamais fait usage que de la droiture et de la simplicité; et les justes sont plus exposés à être surpris, parce qu'ils ignorent eux-mêmes l'art de surprendre.

Mais c'est dans les grands surtout, Sire, que la piété doit craindre les préjugés et la surprise. Outre que les suites en sont plus dangereuses, c'est que nés, disait autrefois Assuérus, plus droits et plus sincères, ils sont d'autant plus susceptibles de préjugés qu'ils aiment moins la peine de l'examen et l'embarras de la défiance et qu'ils trouvent plus court et plus aisé de juger sur ce qu'on leur dit que de l'approfondir et de s'en convaincre : *dum aures principum simplices, et ex sua natura alios æstimantes, callida fraude decipiunt* [1].

Et de combien de sortes de préjugés la piété dans les grands ne peut-elle pas les rendre capables! Préjugés de crédulité. C'est la piété elle-même qui ouvre souvent leurs oreilles à la malignité de la calomnie; et plus ils aiment la vertu, plus aisément on leur rend suspects de dissolution et de vice ceux qu'une basse jalousie a intérêt de perdre. Mais tout zèle qui cherche à nuire doit leur être suspect [2]. La véritable piété, ou ne croit pas facilement le mal ou, loin de le publier, le cache du moins et l'excuse : elle ne cherche pas à rendre son frère odieux à ses maîtres; elle ne cherche qu'à le réconcilier avec Dieu : les délations secrètes se proposent plus le renversement de la fortune d'autrui que le règlement de ses mœurs, et d'ordinaire le délateur découvre plus ses propres vices que les vices de son frère.

Préjugés de confiance. L'hypocrite prend souvent auprès d'eux la place de l'homme de bien : ils donnent aux apparences de la piété l'accès, les places, la confiance qui n'étaient dues qu'à la piété elle-même; ils chargent de soins publics ceux qui, par leurs lumières bornées, n'étaient nés que pour vaquer aux fonctions les plus obscures; des mœurs réglées tiennent lieu auprès d'eux des plus grands talents et des services les plus importants, et ils décrient la vertu par les faveurs mêmes dont ils l'honorent.

Enfin, préjugés de zèle. Et c'est [3] ici où les princes les plus pieux ont trouvé souvent dans leur zèle même l'écueil de leur piété : les Constantin, les Théodose [4], ont vu autrefois leur amour pour l'Eglise se tourner contre l'Eglise même, et favoriser l'erreur par un zèle de la vérité. Les princes, Sire, ne doivent toucher à la religion que pour la protéger et pour la défendre; leur zèle n'est utile à l'Eglise que lorsqu'il est demandé par les pasteurs; les sollicitations des dépositaires de la doctrine sont

[1] Initium sapientiæ timor Domini. *Ps.* CX.

[1] Esth., XVI, 6.

[2] Perfecti viri non facile credunt omni enarranti quia sciunt infirmitatem humanam et ad malum proclivem et in verbis satis labilem. *De imitat.*, I, 4.

[3] *C'est*, imprimé.

[4] Les Constantins, les Théodoses, 1715 et manuscrit.

les seules qui doivent avoir du crédit auprès d'eux, lorsqu'il s'agit de la doctrine elle-même; toute autre voix que la voix unanime des pasteurs doit leur être suspecte. C'est ici où ils ne doivent se réserver que l'honneur de la protection et leur laisser celui de la décision et du jugement [1]. Les évêques sont leurs sujets; mais ils sont leurs pères selon la foi. Leur naissance les soumet à l'autorité du trône; mais sur les mystères de la foi l'autorité du trône fait gloire de se soumettre à celle de l'Eglise. Les princes n'en sont que les premiers enfants, et nos rois ont toujours regardé le titre de ses fils aînés comme le plus beau titre de leur couronne. Ils n'ont point d'autre droit que de faire exécuter ses décrets, et, en s'y soumettant les premiers, donner l'exemple de la soumission aux autres fidèles. Dès qu'ils ont voulu aller plus loin et usurper sur la doctrine un droit réservé au sacerdoce, ils ont aigri les maux de l'Eglise, loin d'y remédier. Leurs tempéraments ont été de nouvelles plaies, et ont enfanté de nouveaux excès : toutes les conciliations inventées pour calmer les esprits rebelles et les ramener à l'unité les ont autorisés dans leur séparation et leur révolte, et leur autorité a toujours perpétué les erreurs quand elle a voulu se mêler toute seule de les rapprocher de la vérité. Ils peuvent environner l'arche et la garder comme David; mais ce n'est pas à eux à y porter les mains. Le trône est élevé pour être l'appui et l'asile de la doctrine sainte; mais il ne doit jamais en être la règle, ni le tribunal d'où partent ses décisions.

Hélas! si les passions et les intérêts humains n'environnaient pas le trône, sans doute la piété des souverains serait la plus sûre ressource de l'Eglise; mais souvent ou l'on fait agir leur religion contre leurs propres intérêts ou l'on se sert du vain prétexte de leurs intérêts pour les faire agir contre la religion même.

Les préjugés sont donc presque inévitables à la piété des grands; mais c'est l'obstination dans le préjugé qui rend le mal plus incurable. Il ne leur est pas honteux d'avoir pu être surpris; hélas! comment pourraient-ils s'en défendre? Tout ce qui les environne presque s'étudie à les tromper; est-il étonnant que l'attention se relâche quelquefois, et qu'ils puissent se laisser séduire? L'artifice est plus habile et plus persévérant que la défiance; il prend toutes les formes, et met à profit tous les moments; et quand tous ceux presque qui nous approchent ont intérêt que nous nous trompions, nos précautions elles-mêmes les aident souvent à nous conduire au piége.

Mais, Sire, s'il n'est pas honteux aux princes d'être surpris, malheur inévitable à l'autorité suprême, il leur est glorieux d'avouer qu'ils ont pu l'être. Rien n'est plus grand dans le souverain que de vouloir être détrompé et d'avoir la force de convenir soi-même de sa méprise. Assuérus ne crut point déroger à la majesté de l'empire en déclarant, même par un édit public, que sa bonne foi avait été surprise par les artifices d'Aman. C'est un mauvais orgueil de croire qu'on ne peut avoir tort; c'est une faiblesse de n'oser reculer quand on sent qu'on nous a fait faire une fausse démarche : les variations qui nous ramènent au vrai affermissent l'autorité, loin de l'affaiblir. Ce n'est pas se démentir que de revenir de sa méprise; ce n'est pas montrer aux peuples l'inconstance du gouvernement; c'est leur en étaler l'équité et la droiture. Les peuples savent assez et voient assez souvent que les souverains peuvent se tromper; mais ils voient rarement qu'ils sachent se désabuser et convenir de leur méprise. Il ne faut pas craindre qu'ils respectent moins la puissance qui avoue son tort et qui se condamne elle-même : leur respect ne s'affaiblit qu'envers celle ou qui ne le connaît pas ou qui le justifie; et dans leur esprit rien ne déshonore l'autorité que la faiblesse qui se laisse surprendre et la mauvaise gloire qui croirait s'avilir en convenant de son erreur et de sa surprise.

Sire, fermez l'oreille aux mauvais conseils et aux insinuations dangereuses de l'adulation; mais, comme elles se couvrent du voile du bien public et que tôt ou tard elles trouvent accès auprès du trône, si l'inattention vous les a fait suivre, que l'intérêt seul de votre gloire, quand vous serez détrompé, vous les fasse à l'instant désavouer. Il est encore plus glorieux d'avouer sa surprise que de n'avoir pas été surpris : rien n'est plus beau dans le souverain qui ne dépend de personne que de vouloir toujours dépendre de la vérité. On craindra de vous imposer quand l'imposture et l'adulation démasquée n'auront plus à attendre que votre désaveu et votre colère. C'est l'orgueil des rois tout seul qui autorise et enhardit les adu-

[1] Si les rois se mêlaient de la religion, au lieu de la protéger ils la maltraient en servitude. *Télémaque*, XXIII.

lations et les mauvais conseils; et, s'il est vrai que ce sont d'ordinaire les adulateurs qui font les mauvais rois, il est encore plus vrai que ce sont les mauvais rois qui forment et multiplient les adulateurs.

C'est en évitant ces écueils que la piété des grands deviendra respectable, qu'ils lui rendront la gloire et la dignité [1] que les dérisions du monde ou les faiblesses de la fausse vertu lui ont presque ôtée, et qu'on n'entendra plus se perpétuer parmi les hommes ce blasphème si injurieux à la religion : que les princes pieux sont les moins propres à gouverner; et que la piété peut en faire de grands saints, mais qu'elle n'en fera jamais de grands rois.

Puissent ces discours licencieux, Sire, ne jamais blesser l'innocence de vos oreilles! Mais, si l'adulation ose les porter un jour jusques aux pieds de votre trône, qu'il en sorte des éclairs et des foudres pour confondre ces ennemis de la religion et de votre véritable gloire. Ecoutez ces adulations impies comme des blasphèmes contre la majesté des rois, comme des outrages faits à vos plus glorieux ancêtres, aux Charlemagne [2], aux saint Louis, à votre auguste bisaïeul. C'est par une piété tendre et sincère qu'ils devinrent de grands rois; leur zèle pour la religion les a encore plus illustrés que leurs victoires; les louanges que l'Eglise leur donnera à jamais dureront autant que l'Eglise elle-même; leurs grandes actions ou auraient été ensevelies dans la révolution des temps ou n'eussent eu qu'un éclat vulgaire, si la piété ne les eût immortalisées.

Soyez, Sire, comme eux, le défenseur de la gloire de Dieu, et il ne permettra pas que la vôtre s'efface jamais de la mémoire des hommes. Justifiez, en vous proposant ces grands modèles, que la piété ne déshonore point les rois, que les passions toutes seules avilissent le trône et dégradent le souverain, qu'on n'est pas digne de régner quand on ne règne pas sur soi-même, et que pour être dans les âges suivants aussi grandq u'eux aux yeux des hommes, il faut avoir été comme eux fidèle à Dieu.

Grand Dieu! plus le trône est environné de piéges, plus les rois ont besoin que vous les environniez de votre protection et des secours de votre grande miséricorde; mais plus une tendre jeunesse et une enfance délaissée à elle-même et à tous les périls de la royauté expose cet enfant auguste, plus il doit devenir l'objet de vos soins et de votre tendresse paternelle.

Armez de bonne heure l'innocence de son cœur contre les dérisions qui avilissent la piété et contre les écueils de la piété même; donnez-lui ces vertus qui sanctifient l'homme et qui font en même temps le grand roi. Faites qu'il respecte ceux qui vous servent, et qu'il serve lui-même le Dieu de ses pères avec cette majesté qui seule peut rendre les rois respectables.

Jetez les yeux sur lui du haut du ciel, grand Dieu! et voyez ici à vos pieds cet enfant auguste et précieux, la seule ressource de la monarchie, l'enfant de l'Europe, le gage sacré de la paix des peuples et des nations. Les entrailles de votre miséricorde n'en sont-elles pas émues? Regardez-le, grand Dieu, avec les yeux et la tendresse de toute la nation.

Ecoutez la première voix de son cœur innocent qui vous dit ici, comme autrefois un saint roi : Dieu de mes pères, regardez-moi; laissez-vous toucher de pitié à la vue des périls que mon âge et mon rang me préparent, et qui vont m'entourer de toutes parts au sortir de l'enfance : *Respice in me, et miserere mei* [1]; soyez vous-même le défenseur de mon trône et de ma jeunesse; conservez l'empire à l'enfant de tant de rois, et qui ne connaît pas de titre plus glorieux que d'être le premier-né de vos enfants : *Da imperium puero tuo.*

Mais que la conservation d'une couronne terrestre, grand Dieu, ne soit pas le seul de vos bienfaits. Sauvez le fils d'Adélaïde [2], des Blanche, des Clotilde et de tant de pieuses princesses qui me portent encore devant vous dans leur sein comme l'enfant de leur amour et de leurs plus chères espérances : *Et salvum fac filium ancillæ tuæ*: et puisque l'innocence attire toujours sur elle vos regards les plus propices et les plus tendres, conservez-la-moi, grand Dieu, aussi longtemps que ma couronne, afin qu'après avoir régné par vous heureusement sur la terre, je puisse régner avec vous éternellement dans le ciel. Ainsi soit-il.

[1] Les mots *et la dignité* manquent dans le manuscrit.
[2] Aux Charlemagnes, éd. de 1745.

[1] Ps. LXXXV, 16.
[2] Adélaïde de Savoie, mère de Louis XV.

# NEUVIÈME SERMON.

## SERMON POUR LE VENDREDI-SAINT.

### SUR LES OBSTACLES QUE LA VÉRITÉ TROUVE DANS LE CŒUR DES GRANDS [1].

#### NOTICE HISTORIQUE.

Le 15 avril, vendredi-saint, le roi, l'après-midi, entendit dans la chapelle des Tuileries le sermon de la Passion, du P. Massillon, prêtre de l'Oratoire, nommé à l'évêché de Clermont. *Gazette* de 1718, du 23 avril. « Le roi, dit Dangeau dans son *Journal* du vendredi 15 avril 1718, assista à toutes les dévotions de la journée, et à trois heures *il entendit la Passion qui fut courte et parfaitement belle.* »

#### ANALYSE.

EXORDE ET PROPOSITION. — Les puissants de la terre se réunissent aujourd'hui pour condamner Jésus-Christ à la mort; et la mort de Jésus-Christ n'est qu'une condamnation éclatante des puissants de la terre.

DIVISION. — 1° Jésus-Christ est condamné à mort par les passions des grands; — 2° les passions des grands sont condamnées par la mort de Jésus-Christ.

PREMIÈRE PARTIE. — Les passions des grands, par lesquelles Jésus-Christ est condamné à mort, sont : 1° *la jalousie.* Les prêtres juifs, animés par des sentiments de jalousie, se déchaînent contre le Pontife éternel; ainsi la jalousie, dans les dépositaires de la religion ou dans les grands du monde, persécute la vérité et pousse à tous les crimes; — 2° *l'intérêt.* La crainte de déplaire à César conduit Pilate au dernier degré de la lâcheté; de même, les grands sacrifient souvent la vérité par un intérêt personnel; — 3° *l'indifférence.* Une criminelle indifférence dans Hérode fait de la vérité même un sujet de mépris et de risée. A son exemple, les princes, faisant parfois de la doctrine sainte un vain objet de contestation, la livrent à l'oubli et au dédain des courtisans et de la foule.

DEUXIÈME PARTIE. — Les passions des grands sont condamnées par la mort de Jésus-Christ. La croix réprouve toutes les passions des cours, la dissimulation, l'ambition, la dureté du cœur, l'égoïsme, la vanité. Cette dernière partie est très-peu développée; mais qu'elle est éloquente dans sa concision!

PÉRORAISON. — Prière à Jésus crucifié, en faveur du souverain.

Astiterunt reges terræ, et principes convenerunt in unum adversus Dominum et adversus Christum ejus.

*Les rois de la terre se sont présentés, et les princes se sont assemblés contre le Seigneur et contre son Christ.* Ps. II, 2.

SIRE,

Toutes les puissances de la terre semblent se réunir aujourd'hui pour condamner Jésus-Christ à la mort; et la mort de Jésus-Christ n'est qu'une condamnation éclatante des passions des grands et des puissants de la terre.

C'est un pontife éternel qui s'offre lui-même pour son peuple comme la seule victime capable d'expier ses iniquités et d'apaiser la colère de Dieu; c'est un ministre et un envoyé de son Père, qui rend témoignage par son sang à la vérité de sa mission et de son ministère; c'est un roi qui entre en possession, par sa mort, de l'empire de l'univers : il réunit en sa personne tous les titres glorieux dont l'orgueil des hommes se pare.

Cependant, ce pontife est livré aujourd'hui par la jalousie des grands prêtres; ce ministre

[1] Ce titre manque dans le manuscrit.

et cet envoyé du ciel oppose en vain son innocence à l'ambition et à la lâcheté d'un ministre de César ; ce roi à qui toutes les nations ont été données comme son héritage, devient le jouet de l'indifférence et de la vaine curiosité d'un roi, usurpateur de la Judée. Il fallait que tout ce qui porte le nom de grand sur la terre, la jalousie des pontifes, la lâcheté de Pilate et l'indifférence d'Hérode, en condamnant Jésus-Christ, fissent éclater sa grandeur et sa puissance : *Astiterunt reges terræ* [1].

De toutes les instructions que nous offre aujourd'hui le spectacle de la croix, il n'en est pas ici de plus convenable ; et puisque nous ne saurions en exposer à votre piété toutes les circonstances, contentons-nous de vous y montrer les obstacles que la vérité trouve dans le cœur des grands de la terre, c'est-à-dire Jésus-Christ condamné à la mort par les passions des grands, et les passions des grands condamnées par la mort de Jésus-Christ.

PREMIÈRE PARTIE.

Sire, la vérité, toujours odieuse aux grands, trouve encore aujourd'hui sur la terre les mêmes ennemis qui l'attachèrent autrefois avec Jésus-Christ sur la croix : la jalousie la persécute, un lâche intérêt la sacrifie, l'indifférence la méprise et la tourne même en risée.

Mais de toutes les passions que les hommes opposent à la vérité, la jalousie est la plus dangereuse, parce qu'elle est la plus incurable. C'est un vice qui mène à tout, parce qu'on se le déguise toujours à soi-même; c'est l'ennemi éternel du mérite et de la vertu ; tout ce que les hommes admirent l'enflamme et l'irrite; il ne pardonne qu'au vice et à l'obscurité ; et il faut être indigne des regards publics pour mériter ses égards et son indulgence.

Si les prodiges de Jésus-Christ avaient moins éclaté dans la Judée, les princes des prêtres, moins éblouis de sa gloire, ne lui eussent pas disputé son innocence, et leur zèle jaloux ne l'aurait pas trouvé digne de mort, s'il ne l'eût été des louanges et des acclamations publiques : *Quid facimus, quia hic homo multa signa facit* [2] ?

Telle est l'impression de haine et de jalousie que la grande renommée de Jésus-Christ fait sur le cœur des pontifes et des prêtres, des dépositaires de la loi et de la religion. Hélas ! faut-il que le sanctuaire lui-même devienne presque toujours l'asile d'une passion si méprisable, que les dons éclatants de l'esprit de paix et de charité mettent l'amertume et la division parmi ses ministres, que la moisson si abondante et qui manque d'ouvriers excite des sentiments de jalousie parmi le petit nombre de ceux qui travaillent, que les anges destinés au ministère ne puissent arracher les scandales du royaume de Jésus-Christ, sans y en mettre souvent un nouveau, que dès la naissance de l'Evangile cette triste zizanie se soit glissée parmi les [1] plus saints ouvriers, et que l'Eglise souvent soit presque aussi affligée par le faux zèle qui la défend que par l'erreur même qui l'attaque? Pourvu que Jésus-Christ soit annoncé, la gloire n'en est elle pas commune à tous ceux qui l'aiment? Ne partageons-nous pas ses triomphes dès que nous ne combattons que pour lui ; et tous les succès qui agrandissent son royaume ne deviennent-ils pas les nôtres? C'est lui seul qui donne l'accroissement [2], et nos faibles travaux ne sont plus comptés pour rien dès que nous les comptons nous-mêmes pour quelque chose [3].

Tous les traits les plus odieux semblent se réunir dans un cœur où domine cette passion injuste. Cependant, c'est le vice et comme la contagion universelle des cours, et souvent la première source de la décadence des empires. Il n'est point de bassesse que cette passion ou ne consacre, ou ne justifie. Elle éteint même les sentiments les plus nobles de l'éducation et de la naissance; et, dès que ce poison a gagné le cœur, on trouve des âmes de boue où la nature avait d'abord placé des âmes grandes et bien nées.

La mauvaise foi n'est plus comptée pour rien. Ces grands prêtres cherchent eux-mêmes de faux témoignages contre Jésus-Christ; eux qui devaient proscrire ces hommes infâmes qui font un trafic honteux de la vérité et de l'innocence des autres hommes, ils se les associent et favorisent le crime qui favorise leur passion.

C'est ainsi que ce vice ne rougit point de se faire des appuis honteux et méprisables. Les

[1] Les imprimés ajoutent *etc.*

[2] Jean, XI, 47.

[1] *Ses*, imprimés.

[2] Incrementum dat Deus. *I Corinth.*, III, 7.

[3] Discrètes allusions à de fâcheuses intrigues. Massillon ne put reparaître dans la chaire de Versailles, malgré les promesses du roi après le carême de 1704, durant toute la vie de Louis XIV.

hommes les plus décriés et les plus perdus, on les adopte dès qu'ils veulent bien adopter et servir l'amertume secrète qui nous dévore ; ils nous deviennent chers dès qu'ils peuvent devenir les vils instruments de notre passion ; et ce qui devait[1] les rendre encore plus hideux à nos yeux efface en un instant toutes leurs taches. Le monde ne manque jamais de ces hommes vendus à l'iniquité, dont l'unique emploi est de noircir auprès des grands ceux qui ont le malheur de leur déplaire, ou qui plaisent trop pour être de leur goût ; et ces hommes corrompus et qu'on devrait bannir de la société, ne manquent jamais de trouver des grands qui les écoutent et qui les protégent. On érige en mérite le zèle qu'ils étalent pour nos intérêts ; et on leur fait une vertu d'un ministère infâme dont on rougit tout bas soi-même. Doëg l'Iduméen devient cher à Saül dès qu'il devient le ministre de sa jalousie et de sa haine contre David[2].

Mais de quoi n'est pas capable un cœur que la jalousie noircit et envenime? Non-seulement on applaudit à l'imposture, mais on ne craint pas de s'en rendre coupable soi-même. Ces pontifes, témoins des prodiges et de la sainteté de Jésus-Christ, ne pouvant ignorer qu'il est fils de David et descendu des rois de Juda, ayant ouï de sa propre bouche qu'il fallait rendre à Dieu ce qui est à Dieu et à César ce qui est à César, le font pourtant passer pour un séditieux, un ennemi de César et qui veut en usurper la souveraine puissance, un impie qui veut renverser la loi et le temple de ses pères, enfin pour un homme de néant, né dans la boue et dans la plus vile populace.

Cette passion amère est comme une frénésie qui change tous les objets à nos yeux : rien ne nous paraît plus sous la forme naturelle. David a beau remporter des victoires sur les Philistins et assurer la couronne à son maître : aux yeux de Saül ce n'est plus qu'un ambitieux qui veut monter lui-même sur le trône. En vain Jérémie justifie la vérité de ses prédictions par les événements et par la sainteté de sa vie, les prêtres, jaloux de sa réputation, publient que c'est un imposteur et un traître qui annonce les malheurs et la ruine entière de Jérusalem plus pour décourager ses citoyens et favoriser l'ennemi que pour prévenir la destruction entière de sa patrie.

[1] *Devrait*, manuscrit. — [2] I Rois, XXI.

Tout s'empoisonne entre les mains de cette funeste passion : la piété la plus avérée n'est plus qu'une hypocrisie mieux conduite ; la valeur la plus éclatante, une pure ostentation ou un bonheur qui tient lieu de mérite ; la réputation la mieux établie, une erreur publique où il entre plus de prévention que de vérité ; les talents les plus utiles à l'Etat, une ambition démesurée qui ne cache qu'un grand fonds de médiocrité et d'insuffisance ; le zèle pour la patrie, un art de se faire valoir et de se rendre nécessaire ; les succès mêmes[1] les plus glorieux, un assemblage de circonstances heureuses qu'on doit à la bizarrerie du hasard plus qu'à la sagesse des mesures ; la naissance la plus illustre, un grand nom sur lequel on est enté et qu'on ne tient pas de ses ancêtres.

Enfin la langue du jaloux flétrit tout ce qu'elle touche ; et ce langage si honteux est pourtant le langage commun des cours. C'est lui qui lie les sociétés et les commerces ; chacun se cache la plaie secrète de son cœur, et chacun se la communique ; on a honte du nom du vice, et l'on se fait honneur du vice même.

Enfin il emprunte même les apparences du zèle et de l'amour du bien public : les intérêts de la nation et la conservation du temple et de la loi paraissent consacrer la jalousie des pontifes contre Jésus-Christ.

Le zèle du bien public devient tous les jours comme la décoration et l'apologie de ce vice. Il semble qu'on ne craint que pour l'Etat, et on n'envie que les places de ceux qui gouvernent. On blâme les choix du maître comme tombant sur des sujets incapables ; mais ce n'est pas l'intérêt public qui nous pique, c'est la jalousie et le chagrin de n'avoir pas été nous-mêmes choisis. Les places où nous aspirions ne sont jamais selon nous données au mérite ; la faveur du maître et le bien de l'Etat ne nous paraissent jamais aller ensemble ; on se donne pour amateur de la patrie, et on n'en aime que les honneurs et les prééminences. Aman trouve la puissance et la religion des Juifs dangereuse[2] à l'empire ; mais ce n'est pas l'Etat qu'il a dessein de sauver, c'est Mardochée qu'il veut perdre. Les courtisans de Darius accusent Daniel d'avoir violé la loi des Perses ; mais ce n'est pas de la majesté de la loi dont

[1] *Même*, manuscrit, folio 293.

[2] Renouard et Didot écrivent *dangereuses* ; l'édition de 1745 et le manuscrit lisent *dangereuse*.

ils sont jaloux, c'est la gloire et la faveur de Daniel qu'ils haïssent.

Tout est plein dans les cours de ces zèles de jalousie. On étale le titre de bon citoyen et on cache dessous celui de jaloux; on a sans cesse l'Etat dans la bouche et la jalousie dans le cœur; on paraît contristé quand les événements sont malheureux et ne répondent pas aux vues et aux mesures de ceux qui sont en place, et l'on s'applaudit plus du blâme qui en retombe sur eux qu'on n'est touché des maux qui en peuvent revenir à la patrie.

Et voilà un des plus tristes effets de cette passion infortunée. Ces pontifes demandent que le sang du Juste soit sur eux et sur leurs enfants. La désolation du temple et de la cité sainte, la cessation des sacrifices, la dispersion de Juda, la perte de tout ne leur paraît rien, pourvu que l'innocent périsse.

Et combien de fois a-t-on vu des hommes publics sacrifier l'Etat à leurs jalousies particulières, faire échouer des entreprises glorieuses à la patrie de peur que la gloire n'en rejaillît sur leurs rivaux, ménager des événements capables de renverser l'empire pour ensevelir leurs concurrents sous ses ruines, et risquer de tout perdre pour faire périr un seul homme! Les histoires des cours et des empires sont remplies de ces traits honteux; et chaque siècle presque en a vu de tristes exemples. Mais le véritable zèle du bien public ne cherche qu'à se rendre utile; et à l'homme vertueux et qui aime l'Etat les services tiennent lieu de récompense.

Première passion, dans les pontifes, qui livre aujourd'hui Jésus-Christ, la jalousie; mais en second lieu, c'est un lâche intérêt dans Pilate qui le condamne.

Oui, mes Frères, la passion, le dieu des grands, c'est la fortune. Ils veulent plaire à César, et c'est le seul devoir qui les occupe. Tout ce qui favorise leur élévation s'accorde toujours avec leur conscience. La probité, qui nuirait à leur fortune et qui leur ferait perdre la faveur du maître, n'est plus pour eux que la vertu des sots. Mais dès là qu'on craint plus la disgrâce de César que le reproche de sa conscience, si l'on n'a pas encore sacrifié l'honneur et la probité, ce n'est pas le cœur et la volonté, c'est l'occasion qui a manqué aux plus grands crimes.

En effet, il paraît d'abord, dans le caractère de Pilate, des restes de droiture et de probité; sa conscience s'élève en faveur de l'innocent, il semble lui-même plaider sa cause, il n'ose le délivrer et il souhaite pourtant qu'on le délivre : premier degré de l'ambition, la lâcheté. On aime le devoir et l'équité, lorsqu'il est utile ou glorieux de se déclarer pour elle, qu'on peut compter sur les suffrages publics, que notre fermeté va nous donner en spectacle au monde, et que nous devenons plus grands aux yeux des hommes par la défense héroïque de la vérité que nous ne l'aurions été par la dissimulation et la souplesse. Nous cherchons la gloire et les applaudissements dans le devoir, et presque toujours c'est la vanité qui donne des défenseurs à la vérité.

A la lâcheté succède la crainte. On menace Pilate de l'indignation de César : *Si hunc dimittis, non es amicus Cæsaris*[1]. A cette raison tous les droits les plus sacrés s'évanouissent et ne sont plus comptés pour rien. On n'est pas digne de soutenir la justice et la vérité quand on peut aimer quelque chose plus qu'elle : une démarche opposée à l'honneur et à la conscience est bien plus à craindre pour une âme noble que la colère de César. Mais d'ailleurs, Sire, c'est servir la gloire du prince que de ne pas servir à ses passions. Il est beau d'oser s'exposer à son indignation, plutôt que de manquer à la fidélité qu'on lui a jurée; et si les princes, comme vous, peuvent compter sur un ami fidèle, il faut qu'ils le cherchent parmi ceux qui les ont assez aimés pour avoir eu le courage d'oser quelquefois leur déplaire. Plus ceux qui leur applaudissent sans cesse sont nombreux, plus l'homme vertueux, qui ne se joint point aux adulations publiques, doit leur être respectable. Mais cet héroïsme de fidélité est rare dans les cours : à peine se trouva-t-il un Daniel dans l'empire parmi tous les satrapes qui ne connaissaient point d'autre loi que la volonté du prince. Telle est la destinée des souverains; la même puissance qui multiplie autour d'eux les adulateurs y rend aussi les amis plus rares.

Aussi la crainte de déplaire à César conduit Pilate au dernier degré de la lâcheté : il[2] abandonne et livre Jésus-Christ. Les cris de ce peuple furieux ne peuvent être calmés que par le sang du Juste; s'exposer à leur violence, ce serait allumer le feu de la sédition; il vaut

[1] Jean. XIX, 12.

[2] .. .. *Lâcheté qui abandonne*, manuscrit et Didot, folio 263. On peut, par plusieurs variantes qui ne se trouvent ainsi que dans le manuscrit et dans l'édition *ad usum Delphini* de Didot l'aîné, conjecturer que ce célèbre imprimeur avait eu communication du manuscrit.

encore mieux que l'innocent périsse que si toute la nation allait se révolter contre César, et il faut acheter le bien public par un crime[1].

Et voilà toujours le grand prétexte de l'abus que ceux qui sont en place font de l'autorité : il n'est point d'injustice que le bien public ne justifie. Il semble que le bonheur et la sûreté publique ne puissent[2] subsister que par des crimes, que l'ordre et la tranquillité des empires ne soient jamais dus qu'à l'injustice et à l'iniquité, et qu'il faille renoncer à la vertu pour se dévouer à la patrie.

Non, Sire, je l'ai déjà dit ailleurs, et on ne saurait trop le redire : la loi de Dieu est toute la force et toute la sûreté des lois humaines; tout ce qui attire la colère du Ciel sur les Etats ne saurait faire le bonheur des peuples ; l'ordre et l'utilité publique ne peuvent être le fruit du crime; on sert mal la patrie quand on la sert aux dépens des règles saintes; c'est saper les fondements de l'édifice pour l'embellir et l'élever plus haut; c'est, en affaiblissant ses principaux appuis, y ajouter de vains ornements qui hâtent sa ruine. Les empires ne peuvent se soutenir que par l'équité des mêmes lois qui les ont formés ; et l'injustice a bien pu détrôner des souverains, mais elle n'a jamais affermi les trônes. Les ministres qui ont outré la puissance des rois, l'ont toujours affaiblie ; ils n'ont élevé leur maître que sur la ruine de leurs Etats; et leur zele n'a été utile aux Césars qu'autant qu'il a respecté les lois de l'Empire.

C'est donc la jalousie dans les princes des prêtres qui persecute aujourd'hui Jesus-Christ; un vil intérêt dans Pilate qui le livre ; et enfin une indifférence criminelle dans Hérode qui en fait un sujet de mépris et de risée.

Hélas! quelle autre destinée pourrait[3] se promettre la doctrine de l'Evangile en se montrant à une cour superbe et voluptueuse? La doctrine sainte n'offre rien qui ne combatte l'orgueil et la volupté; et il n'y a de grand pour ceux qui habitent les palais des rois que le plaisir et la gloire. Si vous n'y paraissez pas sous ces étendards, ou l'on vous prend pour un censeur et un ennemi, ou ils vous méprisent comme un homme d'une autre espèce et un nouveau venu qui vient pour porter[4] au milieu d'eux un langage inouï et des manières étrangères.

Nous-mêmes, dans ces chaires chrétiennes qui seules leur parlent encore le langage de la vérité, nous-mêmes, nous venons souvent ici affaiblir ce langage divin, respecter ce que nous devrions combattre, adoucir par des idées humaines la sévérité des règles saintes, autoriser presque leurs préjugés avant d'oser combattre leurs passions, et, sous prétexte de ne pas les révolter contre la vérité, la leur rendre presque méconnaissable.

Hérode, instruit des merveilles qu'on publiait de Jésus-Christ, s'attend à lui voir opérer des prodiges, et, dans cette attente, il le voit arriver à sa cour avec joie. Ce n'est pas la vérité qui l'intéresse, c'est une vaine curiosité qu'il veut satisfaire, et faire servir Jésus-Christ de spectacle à son loisir et à son oisiveté. Car c'est de tout temps que la plupart des princes et des grands ont fait de la religion un spectacle. Les mystères les plus augustes et les plus terribles, égayés par tous les attraits d'une harmonie recherchée[1], deviennent pour eux comme des réjouissances profanes qui les amusent; ils ne cherchent que le plaisir des sens jusque dans les devoirs d'un culte qui n'est établi que pour les combattre; il faut que la religion, pour leur plaire, emprunte les joies et tout l'appareil du siècle, et qu'un spectacle digne des anges ait encore besoin de décoration pour être un spectacle digne d'eux.

Hérode fait à Jésus Christ des questions vaines et frivoles, *Interrogabat eum multis sermonibus*[2]; de ces questions où l'orgueil et l'irréligion ont plus de part que l'amour de la vérité, qu'on propose plutôt pour se faire une gloire de ses doutes que par un désir sincère de les éclaircir; de ces questions qui n'aboutissent à rien qu'à nous affermir dans l'incrédulité, qui n'ont de sérieux que l'aveuglement d'où elles prennent leur source; de ces questions où l'on discourt des vérités éternelles du salut comme de ces vérités douteuses et peu intéressantes que Dieu a livrées à l'oisiveté et à la dispute des hommes, où l'on traite ce qui doit décider du bonheur ou du malheur éternel comme un problème indifférent dont les deux côtés ont leur vraisemblance, et où l'on peut opter; de ces questions, enfin, qui sont plutôt des dérisions secrètes de la foi que les

[1] Cfr Bossuet, troisième sermon sur la *Passion*, 2e partie.
[2] *Puisse*, manuscrit.
[3] *Pouvait*, imprimés.
[4] *Vient porter*, imprimés.

[1] De la foi d'un chrétien les mystères terribles,
D'ornements égayés ne sont pas susceptibles.
*Art poétique.*

[2] Luc, XXIII, 9.

recherches respectueuses d'un véritable fidèle.

Et voilà le seul usage que la plupart des grands font de Jésus-Christ, des questions éternelles sur la religion, *Interrogabat eum multis sermonibus*; faisant de Jésus-Christ et de sa doctrine un sujet oiseux et frivole d'entretien et de contestation, au lieu d'en faire l'objet de leur espérance et de leur culte, s'informant de la vérité d'un avenir et de cette autre patrie qui nous attend après le trépas avec moins d'intérêt qu'ils n'écouteraient les relations d'une terre inconnue et peut-être fabuleuse [1] où nul mortel n'a pu encore aborder, parlant des faits miraculeux qui établissent la certitude et la divinité de la religion de leurs pères avec la même incertitude qu'ils parleraient d'un point peu important d'histoire qu'on n'a pas encore éclairci, et, par la manière peu sérieuse dont ils veulent s'instruire de la foi, montrant qu'ils l'ont tout à fait perdue.

Aussi Jésus-Christ n'oppose qu'un silence profond à la vanité des questions d'Hérode. On ne mérite les réponses de la vérité que lorsque c'est le désir de la connaître qui l'interroge; et c'est dans le cœur de ceux qui parlent et disputent plus sur la religion qu'elle est d'ordinaire plus effacée. Oui, mes Frères, on a déjà trouvé la vérité quand on la cherche de bonne foi : il ne faut pour la trouver ni creuser dans les abîmes, ni s'élever au-dessus des airs ; il ne faut que l'écouter au dedans de nous-mêmes. Un cœur innocent et docile entend d'abord sa voix ; les doutes et les recherches que forment l'orgueil, loin de la rapprocher de nous, ferment les yeux à sa lumière : elle aveugle les sages et les juges orgueilleux de ses mystères et ne se communique qu'à ceux qui font gloire d'en être les disciples. La soumission est la source des lumières. Plus on veut raisonner, plus on s'égare ; plus on doute, plus Dieu permet que les doutes augmentent. La raison, une fois sortie de la règle, ne trouve plus rien qui l'arrête ; plus elle avance, plus elle se creuse de précipices. Aussi l'hérésie, d'abord timide dans sa naissance, va toujours croissant et ne garde plus de mesures dans ses progrès : elle n'en voulait d'abord parmi nous qu'aux abus prétendus du culte, elle a depuis attaqué le culte lui-même ; elle se plaignait que nous dégradions Jésus-Christ de sa qualité de médiateur, elle a enfanté des disciples qui l'ont dégradé de sa divinité et de sa naissance éternelle ; elle voulait réformer la religion, elle a fini par les approuver toutes, ou, pour mieux dire, par n'en plus avoir et n'en plus connaître aucune ; elle prétendait s'en tenir à la lettre aux Livres saints, et cette lettre a été pour elle une lettre de mort, et ses faux prophètes y ont puisé un fanatisme et des visions sur l'avenir que l'événement a démenties et dont elle a rougi elle-même. Non, mes Frères, la foi est le seul point qui peut fixer l'esprit humain : si vous passez au delà, vous n'avez plus de route assurée, vous entrez dans une terre ténébreuse et couverte des ombres de la mort, vous n'y voyez plus que des fantômes, les tristes enfants des ténèbres, et comme la raison n'a plus de frein, l'erreur aussi n'a plus de bornes [1].

En effet, les questions d'Hérode le conduisent à faire de Jésus-Christ un sujet de risée, *Sprevit autem illum Herodes* ; et toute la cour [2] suit son exemple : *Cum exercitu suo* [3]. La vertu la plus pure, dès qu'elle déplaît au souverain, est bientôt digne de l'oubli et du mépris même du courtisan : c'est le goût du prince qui décide presque toujours pour eux de la vérité et du mérite. Leur religion est toute, pour ainsi dire, sur le visage du maître [4]; c'est là leur loi et leur Evangile ; et ils n'ont rien de plus fixe dans leur culte que les caprices et les passions de l'idole qu'ils adorent.

Aussi l'attention, Sire, la plus essentielle que les rois doivent à la place où Dieu les a fait asseoir, c'est de rendre la religion respectable, en ne se permettant jamais la plus lé-

[1] Allusion aux idées chimériques que se faisait le XVIII^e siècle sur quelques parties des Indes encore mal connues.

[1] Chacun s'est fait à soi-même un tribunal où il s'est rendu l'arbitre de sa croyance ; et, encore qu'il semble que les novateurs aient voulu retenir les esprits en les renfermant dans les limites de l'Ecriture sainte, comme ce n'a été qu'à condition que chaque fidèle en deviendrait l'interprète et croirait que le Saint-Esprit lui en aide l'explication, il n'y a pas de particulier qui ne se voie autorisé à adorer ses inventions, à consacrer ses erreurs, à appeler Dieu tout ce qu'il pense. Dès lors on a bien prévu que, la licence n'ayant plus de frein, les sectes se multiplieraient jusqu'à l'infini, que l'opiniâtreté serait invincible, et que tandis que les uns ne cesseraient de disputer ou donneraient leurs rêveries pour inspirations, les autres, fatigués de tant de folles visions, et ne pouvant plus reconnaître la majesté de la religion déchirée par tant de sectes, iraient enfin chercher un repos funeste et une entière indépendance dans l'indifférence des religions ou dans l'athéisme.

BOSSUET, *Oraison funèbre de la reine d'Angleterre.*

[2] *Sa cour.* Imprimés.

[3] Luc, XXIII, 11.

[4] Cæsarem intuentes. TACITE.

gère dérision qui puisse en blesser la majesté. Les plus jeunes années de votre auguste bisaïeul ne le virent jamais s'écarter de cette règle : ce fut pour lui la règle de tous les temps et de tous les lieux. Son respect pour la religion de ses pères imposa toujours devant lui un silence éternel à l'impiété ; son langage fut toujours le langage du premier roi chrétien, c'est-à-dire le langage respectable de la foi. L'irréligion était le seul crime auquel il ne pardonnait point. Tout était sérieux pour lui sur cet article; nulle joie, nul plaisir n'autorisa jamais devant lui la moindre dérision qui pût intéresser le culte de ses ancêtres. Religieux jusqu'au milieu des réjouissances d'une cour jeune et florissante, la foi ne souffrit jamais des plaisirs et des dissipations inévitables à la jeunesse des rois. Sur ce point, Sire, tout devient capital dans la bouche du souverain [1] : une simple légèreté va autoriser la licence de l'impiété ou faire de nouveaux impies ; on croit plaire en enchérissant, et les railleries du maître deviennent bientôt des blasphèmes dans la bouche du courtisan [2].

DEUXIÈME PARTIE.

Telles sont les passions que les grands opposent à la vérité et qui condamnent Jésus-Christ à la mort. Que ne puis-je achever et vous montrer les passions des grands condamnées par la mort de Jésus-Christ !

Hélas ! en est il une seule que sa croix ne confonde ? Il ne meurt que pour rendre témoignage à la vérité ; il en est le premier martyr; et les grands craignent la vérité ! et il est rare qu'elle ait accès auprès de leur trône ! Il n'est roi que pour être la victime de son peuple ; et les peuples sont d'ordinaire la victime de l'ambition des princes et des rois ! Les marques de son autorité, son sceptre, sa couronne, sont les instruments de ses souffrances ; et l'unique usage que les grands font de leur autorité, c'est de la faire servir à leurs plaisirs injustes ! Au milieu de ses peines et de ses douleurs il n'est occupé que de nos intérêts ; et les grands au milieu de leurs plaisirs ne daignent pas même s'occuper des peines et des souffrances de leurs frères ! Il souffre à notre place ; et les grands croient que tout doit souffrir pour eux ! Il vient de tous les peuples ne faire qu'un peuple, réconcilier toutes les nations, éteindre toutes les guerres ; et c'est la vanité des grands qui les allume et qui les éternise sur la terre [1] ! Que dirai-je ? il n'est roi que parce qu'il est sauveur ; ses bienfaits forment tous ses titres ; ses qualités glorieuses ne sont que les différents offices de son amour pour nous; tout ce qu'il est de plus grand, il ne l'est que pour les hommes ; il est tout à nos usages ; et les grands ne comptent le reste des hommes pour rien et ne croient être nés que pour eux-mêmes !

Voilà, Sire, le grand modèle des rois. Du haut de sa croix il instruit les grands et les princes de la terre. Regardez, leur dit-il, et faites selon ce modèle ; j'ai quitté mon royaume, et je suis descendu de ma gloire pour sauver mes sujets. Vous n'êtes rois que pour eux, et leur bonheur doit être l'unique objet de tous les soins attachés à votre couronne. Oui, Sire, c'est un roi qui donne sa vie pour son peuple, et il ne vous demande que votre amour pour le vôtre ; c'est un roi qui ne va conquérir le monde que pour l'acquérir à Dieu : ne combattez que pour lui, et vous serez toujours sûr de la victoire ; c'est un roi qui fait de la croix son trône, et le lieu de ses douleurs et de ses souffrances : regardez le vôtre comme un lieu de soins et de travail et non comme le siége de la volupté et de la mollesse ; c'est un roi qui ne veut régner que sur les cœurs : l'usage le plus glorieux de votre autorité, c'est celui qui vous assurera l'amour de vos peuples ; c'est un roi qui vient apporter la paix, la vérité, la justice aux hommes, et qui ne veut que les rendre heureux : Sire, régnez pour notre bonheur, et vous règnerez pour le vôtre.

O mon Sauveur, c'est aujourd'hui que vous commencez à régner vous-même sur toutes les nations. Vos derniers soupirs sont comme les prémices sacrées de votre règne ; et c'est par la croix que vous allez conquérir l'univers. Grand Dieu ! que ce soit elle qui affermisse le règne de l'enfant précieux que vous voyez ici à vos pieds ; que la religion en consacre les prémices et en couronne la durée ! Ce sont ses glorieux ancêtres qui l'ont placée parmi nous sur le trône ; que ce soit elle qui y soutienne l'enfant auguste qui ne peut vous offrir encore que son innocence, la foi de ses pères, les malheurs qui ont entouré son berceau royal et la tendresse la plus vive de ses sujets.

[1] *D'un souverain.* Imprimés. — [2] Ces fortes leçons s'adressent habilement au régent et à sa cour.

[1] Massillon est ici un trop fidèle écho de Fénelon.

Conservez l'enfant de tant de saints et de tant de protecteurs de la foi sainte. Ils exposèrent autrefois leur vie et leur couronne pour aller recouvrer votre héritage; conservez le sien à cet enfant précieux afin qu'il puisse un jour défendre et protéger l'Eglise que le Père vous donne aujourd'hui comme l'héritage que vous avez acquis par votre sang. Ils revinrent chargés des dépouilles sacrées de la croix; que ce dépôt saint dont ils enrichirent cette ville régnante, que ce gage précieux de la piété de ses pères sollicite, aujourd'hui surtout, vos grâces en sa faveur! N'abandonnez pas l'héritier de tant de princes qui ont été les premiers défenseurs de votre nom et de votre gloire. Les coups de votre colère l'ont épargné au milieu des débris de son auguste famille; laissez-nous, grand Dieu, jouir de votre bienfait que nous avons acheté si cher; que ce reste heureux de tant de fêtes augustes que nous avons vues [1] tomber à la fois, répare nos pertes et essuie nos larmes! Comblez-le lui seul de toutes les grâces que vous aviez réservées, dans vos trésors éternels, à tant de princes qui devaient régner à sa place et auxquels sa couronne était destinée. Réunissez en lui tout ce que vous deviez partager sur les autres; et que son règne rassemble toutes les bénédictions et tous les genres de bonheur que nous nous promettions séparément sous les règnes des princes qu'une mort prématurée nous a enlevés et auxquels vous n'avez refusé sans doute sur la terre une couronne que la naissance leur destinait que pour leur en préparer dans le ciel une éternelle! Ainsi soit-il.

[1] Vu, éd. de 1745, manuscrit et éd. de Renouard.

---

# DIXIÈME SERMON.

---

## SERMON POUR LE JOUR DE PAQUES.

### LE [1] TRIOMPHE DE LA RELIGION.

---

#### NOTICE HISTORIQUE.

Ce discours fut prononcé le 17 avril, aux vêpres. Le roi, après avoir entendu ce sermon et avoir assisté à tous les offices du jour, alla se promener aux Champs-Elysées, accueilli par la joie publique. L'orateur, dans la péroraison de ce touchant discours, répandit au pied de l'autel de la chapelle royale ses derniers vœux pour le jeune monarque. *Désormais attaché par les jugements secrets de la Providence au soin d'une Eglise*, il lui réservera tous ses accents et tout son zèle.

---

#### ANALYSE.

EXORDE. — Le triomphe de Jésus-Christ est un triomphe de paix, de liberté et de gloire.
PROPOSITION. — C'est par la religion seule que les puissants triomphent de leurs ennemis.
DIVISION. — Or, les puissants ont à craindre trois ennemis : 1° *la malignité de l'envie ou les inconstances de la fortune*; — 2° *les passions* — et 3° *la mort*.

[1] *Sur le*, imprimés.

PREMIÈRE PARTIE. — *La religion fait triompher les grands de l'envie.* — 1° Jésus-Christ lui-même avait été exposé aux traits de l'envie ; quel que soit l'éclat de la puissance, elle a toujours à craindre la malignité. Seule, la piété rendra le prince supérieur à l'envie ; — 2° c'est encore elle qui met les grands au-dessus des événements de la fortune. Les choses humaines sont fragiles et vaines ; les événements sont exposés aux retours et aux vicissitudes. La foi nous élève plus haut que la fortune, et la religion nous rend grands au milieu des malheurs. Ainsi Louis XIV, dans l'adversité, grâce à son inébranlable christianisme, parut plus héroïque qu'au sein des succès et des conquêtes.

DEUXIÈME PARTIE. — *La religion fait triompher les grands des passions.* — 1° Les passions sont la honte des puissants, comme la vertu est leur gloire solide, même aux yeux du monde et de la philosophie ; — 2° mais seule la religion crée les héros fermement vertueux ; seule elle les répand partout ; — 3° rien de plus admirable qu'un prince dont la foi l'a rendu maître de ses passions.

TROISIÈME PARTIE. — *La religion fait triompher les grands de la mort.* — 1° Jésus-Christ triomphe de la mort, et assure l'immortalité à la foi ; — 2° la mort est presque toujours le terme fatal de la gloire des grands ; — 3° mais les noms des princes religieux, d'un Clovis, d'un Charlemagne, d'un saint Louis, d'un Louis XIV et d'un duc de Bourgogne sont écrits en caractères ineffaçables dans les annales de l'univers.

PÉRORAISON. — Derniers vœux, dernières prières pour le roi.

---

Expolians principatus et potestates, traduxit confidenter, palam triumphans illos in semetipso.

*Jésus-Christ, ayant désarmé les principautés et les puissances, il les a menées hautement en triomphe à la face de tout le monde, après les avoir vaincues en sa propre personne.* Col. II, 15.

SIRE,

Les vains triomphes des conquérants n'étaient qu'un spectacle d'orgueil, de larmes, de désespoir et de mort; c'était le triomphe lugubre des passions humaines, et ils ne laissaient après eux que les tristes marques de l'ambition des vainqueurs et de la servitude des vaincus.

Le triomphe de Jésus-Christ est aujourd'hui pour les nations mêmes qui deviennent sa conquête, un triomphe de paix, de liberté et de gloire.

Il triomphe de ses ennemis, mais pour les délivrer et les associer à sa puissance; il triomphe du péché, mais, en effaçant et attachant à la croix cet écrit fatal de notre condamnation [1], il en fait couler sur nous une source de sainteté et de grâce; il triomphe de la mort, mais pour nous assurer l'immortalité.

Telle est la gloire de la religion! Elle n'offre d'abord que les opprobres et les souffrances de la croix; mais c'est un triomphe glorieux et le plus grand spectacle que l'homme puisse donner à la terre. Rien ici-bas n'est plus grand que la vertu. Tous les autres genres de gloire, on les doit au hasard ou à l'adulation et à l'erreur publique; celle-ci, on ne la doit qu'à Dieu et à soi-même. On en fait une honte aux princes et aux puissants; et cependant c'est par elle seule qu'ils peuvent être grands, puisque c'est par elle seule qu'ils peuvent triompher de leurs ennemis, de leurs passions et de la mort même.

Exposons ces vérités si honorables à la foi, et consacrons à la gloire de la religion l'instruction de ce dernier jour [1], qui est le plus grand jour des triomphes de Jésus-Christ.

PREMIÈRE PARTIE.

Sire, la gloire des princes et des grands a trois écueils à craindre [2] : la malignité de l'envie ou les inconstances de la fortune qui l'obscurcissent; les passions qui la déshonorent; enfin la mort même qui l'ensevelit, et qui change en censures les vaines adulations qui l'avaient exaltée.

La religion seule les met à couvert de ces écueils inévitables, et où toute la gloire humaine vient d'ordinaire échouer : elle les élève au-dessus des événements et de l'envie; elle leur assujétit leurs passions; enfin elle leur assure, après leur mort, la gloire que la malignité leur avait peut-être refusée pendant leur vie. C'est ce qui fait aujourd'hui le triomphe de Jésus-Christ; et c'est ce modèle glorieux que nous proposons aux grands de la terre.

Toute la gloire de sa sainteté et de ses prodiges n'avait pu le sauver des traits de l'envie; et son innocence avait paru succomber aux puissances des ténèbres qui l'avaient opprimée. Mais sa résurrection attache à son char de triomphe ces principautés et ces puissances

[1] Delens quod adversus nos erat chirographum decreti, quod erat contrarium nobis, et ipsum tulit de medio, affigens illud cruci. *Col.* XI, 14.

[1] C'est, en effet, le dernier jour que Massillon se fit entendre à la cour.

[2] Les imprimés ajoutent *sur la terre.*

mêmes; sa gloire sort triomphante du sein de ses opprobres; sa croix devient le signal éclatant de sa victoire : la Judée seule l'avait rejeté, et l'univers entier l'adore.

Oui, mes Frères, quelle que puisse être la gloire des grands sur la terre, elle a toujours à craindre, premièrement la malignité de l'envie qui cherche à l'obscurcir [1]. Hélas! c'est à la cour surtout où cette vérité n'a pas besoin de preuve. Quelle est la vie la plus brillante où l'on ne trouve des taches? où sont les victoires qui n'aient une de leurs faces peu glorieuse au vainqueur? quels sont les succès où les uns ne prêtent au hasard les mêmes événements dont les autres font honneur aux talents et à la sagesse? quelles sont les actions héroïques qu'on ne dégrade en y cherchant des motifs lâches et rampants? en un mot, où sont les héros dont la malignité et peut-être la vérité ne fasse des hommes?

Tant que vous n'aurez que cette gloire où le monde aspire, le monde vous la disputera : ajoutez-y la gloire de la vertu; le monde la craint et la fuit, mais le monde pourtant la respecte.

Non, Sire, un prince qui craint Dieu et qui gouverne sagement ses peuples, n'a plus rien à craindre des hommes [2]. Sa gloire toute seule aurait pu faire des envieux; sa piété rendra sa gloire même respectable. Ses entreprises auraient trouvé des censeurs; sa piété sera l'apologie de sa conduite. Ses prospérités auraient excité la jalousie ou la défiance de ses voisins; il en deviendra par sa piété l'asile et l'arbitre. Ses démarches ne seront jamais suspectes, parce qu'elles seront toujours annoncées par la justice; on ne sera pas en garde contre son ambition, parce que son ambition sera toujours réglée par ses droits; il n'attirera point sur ses Etats le fléau de la guerre, parce qu'il regardera comme un crime de la porter sans raison dans les Etats étrangers; il réconciliera les peuples et les rois, loin de les diviser pour les affaiblir et élever sa puissance sur leurs divisions et sur leur faiblesse. Sa modération sera le plus sûr rempart de son empire : il n'aura pas besoin de garde qui veille à la porte de son palais [1]; les cœurs de ses sujets entoureront son trône et brilleront autour, à la place des glaives qui le défendent. Son autorité lui sera inutile pour se faire obéir; les ordres les plus sûrement accomplis sont ceux que l'amour exécute; et la soumission sera sans murmure parce qu'elle sera sans contrainte. Toute sa puissance l'aurait rendu à peine maître de ses peuples; par la vertu il deviendra l'arbitre même des souverains. Tel était, Sire, un de vos plus saints prédécesseurs à qui l'Eglise rend des honneurs publics et qu'elle regarde comme le protecteur de votre monarchie. Les rois ses voisins, loin d'envier sa puissance, avaient recours à sa sagesse; ils s'en remettaient à lui de leurs différends et de leurs intérêts; sans être leur vainqueur, il était leur juge et leur arbitre; et la vertu toute seule lui donnait sur toute l'Europe un empire bien plus sûr et plus glorieux que n'auraient pu lui donner ses victoires. La puissance ne nous fait que des sujets et des esclaves; la vertu toute seule nous rend maîtres des hommes.

Mais, si elle nous met au-dessus de l'envie, c'est elle encore qui nous rend supérieurs aux événements [2]. Oui, Sire, les plus grandes prospérités ont toujours ici-bas des retours à craindre. Dieu qui ne veut pas que notre cœur s'attache où notre trésor et notre bonheur ne se trouvent point, fait quelquefois du plus haut point de notre élévation le premier degré de notre décadence; la gloire des hommes, montée à son plus grand éclat, s'attire, pour ainsi dire, à elle-même des nuages. L'histoire des Etats et des empires n'est elle-même que l'histoire de la fragilité et de l'inconstance des choses humaines. Les bons et les mauvais succès semblent s'être partagé la durée des ans et des siècles; et nous venons de voir le règne le plus long et le plus glorieux de la monarchie finir par des revers et par des disgrâces.

Mais sur les débris de cette gloire humaine votre pieux et auguste bisaïeul sut s'en élever une plus solide et plus immortelle. Tout sembla fondre et s'éclipser autour de lui; mais c'est alors que nous le vîmes à découvert lui-même, plus grand par la simplicité de sa foi et par la constance de sa piété que par l'éclat de ses conquêtes. Ses prospérités nous avaient

[1] L'envie offusque de ses ailes
Tout éclat qui blesse ses yeux.
LEFRANC DE POMPIGNAN.

[2] Je crains Dieu, cher Abner, et n'ai point d'autre crainte.
*Athalie.*

[1] Par l'amour de son peuple il se croyait gardé.
*Œdipe.*

[2] Au-dessus de l'envie, au-dessus du destin.
*Polyeucte.*

caché sa véritable gloire ; nous n'avions vu que ses succès ; nous vîmes alors toutes ses vertus. Il fallait que ses malheurs égalassent ses prospérités, qu'il vît tomber autour de lui tous les princes les appuis de son trône, que votre vie même fût menacée, cette vie si chère à la nation et le seul gage de ses miséricordes que Dieu laisse encore à son peuple ; il fallait qu'il demeurât tout seul avec sa vertu pour paraître tout ce qu'il était. Ses succès inouïs lui avaient valu le nom de grand ; ses sentiments héroïques et chrétiens dans l'adversité lui en ont assuré pour tous les âges à venir le nom et le mérite.

Non, mes Frères, il n'est que la religion qui puisse nous mettre au-dessus des événements ; tous les autres motifs nous laissent toujours entre les mains de notre faiblesse. La raison, la philosophie promettait la constance à son sage [1] ; mais elle ne la donnait pas. La fermeté de l'orgueil n'était que la dernière ressource du découragement ; et l'on cherchait une vaine consolation, en faisant semblant de mépriser des maux qu'on n'était pas capable de vaincre. La plaie qui blesse le cœur [2] ne peut trouver son remède que dans le cœur même ; or la religion toute seule porte son remède dans le cœur. Les vains préceptes de la philosophie nous prêchaient une insensibilité ridicule, comme s'ils avaient pu éteindre les sentiments naturels sans éteindre la nature elle-même. La foi nous laisse sensibles mais elle nous rend soumis ; et cette sensibilité fait elle-même tout le mérite de notre soumission. Notre sainte philosophie n'est pas insensible aux peines, mais elle est supérieure à la douleur. C'était ôter aux hommes la gloire de la fermeté dans les souffrances que de leur en ôter le sentiment ; et la sagesse païenne ne voulait les rendre insensibles que parce qu'elle ne pouvait les rendre soumis et patients : elle apprenait à l'orgueil à cacher et non à surmonter ses sensibilités et ses faiblesses ; elle formait des héros de théâtre dont les grands sentiments n'étaient que pour les spectateurs, et aspirait plus à la gloire de paraître constant qu'à la vertu même de la constance [3].

[1] Impavidum ferient ruinæ.
HORACE, III, od. 3.

[2] Plaie, *plaga*, de πλήσσω, blesser, signifie encore coup au XVII^e siècle ; d'où cette expression métaphorique assez fréquente dans Massillon : *la plaie qui blesse.*

[3] Déjà, en parlant du vertueux du siècle, Massillon avait dit : « Qu'il passe toujours pour homme de bien, c'est la même chose pour lui que de l'être. » *Sermon pour le dimanche de la Passion*, 1^re partie.

Mais la foi nous laisse tout le mérite de la fermeté, et ne veut pas même en avoir l'honneur devant les hommes. Elle sacrifie à Dieu seul les sentiments de la nature, et ne veut pour témoin de son sacrifice que Celui seul qui peut en être le rémunérateur : elle seule donne de la réalité à toutes les autres vertus, parce qu'elle seule en bannit l'orgueil qui les corrompt, ou qui n'en fait que des fantômes.

Ainsi, qu'on vante l'élévation et la supériorité de vos lumières, qu'une haute sagesse vous fasse regarder comme l'ornement et le prodige de votre siècle, si cette gloire n'est qu'au dehors, si la religion qui seule élève le cœur, n'en est pas la première base, le premier échec de l'adversité renversera tout cet édifice de philosophie et de fausse sagesse [1], tous ces appuis de chair s'écrouleront sous votre main, ils deviendront inutiles à votre malheur ; on cherchera vos grandes qualités dans votre découragement, et votre gloire ne sera plus qu'un poids ajouté à votre affliction qui vous la rendra plus insupportable. Le monde se vante de faire des heureux ; mais la religion toute seule peut nous rendre grands au milieu de nos malheurs mêmes.

### DEUXIÈME PARTIE.

Premier triomphe de Jésus-Christ. Il triomphe de la malignité de l'envie et de tous les opprobres qu'elle lui avait attirés de la part de ses ennemis. Mais il triomphe encore du péché : il emmène captif ce premier auteur de la captivité de tous les hommes ; il nous rétablit dans tous les droits glorieux dont nous étions déchus, et nous rend par la grâce la supériorité sur nos passions que nous avions perdue avec l'innocence.

Second avantage de la religion : elle nous élève au-dessus de nos passions, et c'est le plus haut degré de gloire où l'homme puisse ici-bas atteindre. Oui, mes Frères, en vain le monde insulte tous les jours à la piété par des dérisions insensées ; en vain, pour cacher la honte des passions, il fait presque à l'homme de bien une honte de la vertu ; en vain il la représente, aux grands surtout, comme une faiblesse et comme l'écueil de leur gloire ; en vain il autorise leurs passions par les grands exemples qui les ont précédés et par l'histoire des souverains qui ont allié la licence des

[1] Madame de Sévigné a dit : « Toutes les philosophies du monde ne sont bonnes que lorsqu'on n'en a que faire. »

mœurs avec un règne glorieux et l'éclat des victoires et des conquêtes : leurs vices venus jusqu'à nous, et rappelés d'âge en âge, formeront jusqu'à la fin le trait honteux qui efface l'éclat de leurs grandes actions, et qui déshonore leur histoire.

Plus même ils sont élevés, plus le déréglement des mœurs les dégrade[1]; et *leur ignominie*, dit l'Esprit de Dieu, *croît à proportion de leur gloire*[2]. Outre que leur rang, en les plaçant au-dessus de nos têtes, expose leurs vices comme leur personne aux yeux du public, quelle honte, lorsque ceux qui sont établis pour régler les passions de la multitude, deviennent eux-mêmes les vils jouets de leurs passions propres; et que la force, l'autorité, la pudeur des lois se trouve confiée à ceux qui ne connaissent de loi que le mépris public de toute bienséance et leur propre faiblesse! Ils devaient régler les mœurs publiques et ils les corrompent; ils étaient donnés de Dieu pour être les protecteurs de la vertu, et ils deviennent les appuis et les modèles du vice.

Toute la gloire humaine ne saurait jamais effacer l'opprobre que leur laisse le désordre des mœurs et l'emportement des passions : les victoires les plus éclatantes ne couvrent pas la honte de leurs vices; on loue les actions et l'on méprise la personne. C'est de tout temps qu'on a vu la réputation la plus brillante échouer contre les mœurs du héros, et ses lauriers flétris par ses faiblesses. Le monde qui semble mépriser la vertu, n'estime et ne respecte pourtant qu'elle; il élève des monuments superbes aux grandes actions des conquérants; il fait retentir la terre du bruit de leurs louanges; une poésie pompeuse les chante et les immortalise; chaque Achille a son Homère; l'éloquence s'épuise pour leur donner du lustre : l'appareil des éloges est donné à l'usage et à la vanité; l'admiration secrète et les louanges réelles et sincères, on ne les donne qu'à la vertu et à la vérité.

Et, en effet, le bonheur ou la témérité ont pu faire des héros; mais la vertu toute seule peut former de grands hommes. Il en coûte bien moins de remporter des victoires que de se vaincre soi-même; il est bien plus aisé de conquérir des provinces et de dompter des peuples que de dompter une passion; la morale même des païens en est convenue[1]. Du moins les combats où préside[2] la fermeté, la grandeur du courage, la science militaire, sont de ces actions rares que l'on peut compter aisément dans le cours d'une longue vie; et, quand il ne faut être grand que certains moments, la nature ramasse toutes ses forces, et l'orgueil pour un peu de temps peut suppléer à la vertu. Mais les combats de la foi sont des combats de tous les jours. On a affaire à des ennemis qui renaissent de leur propre défaite. Si vous vous lassez un instant, vous périssez; la victoire même a ses dangers. L'orgueil, loin de vous aider, devient le plus dangereux ennemi que vous ayez[3] à combattre. Tout ce qui vous environne fournit des armes contre vous; votre cœur lui-même vous dresse des embûches; il faut sans cesse recommencer le combat. En un mot, on peut être quelquefois plus fort ou plus heureux que ses ennemis; mais qu'il est grand d'être toujours plus fort que soi-même!

Telle est pourtant la gloire de la religion. La philosophie découvrait la honte des passions; mais elle n'apprenait pas à les vaincre, et ses préceptes pompeux étaient plutôt l'éloge de la la vertu que le remède du vice.

Il était même nécessaire à la gloire et au triomphe de la religion que les plus grands génies et toute la force de la raison humaine se fût épuisée pour rendre les hommes vertueux. Si les Socrate et les Platon[4] n'avaient pas été les docteurs du monde avant Jésus-Christ, et n'eussent pas entrepris en vain de régler les mœurs et de corriger les hommes par la force seule de la raison, l'homme aurait pu faire honneur de sa vertu à la supériorité de sa raison ou à la beauté de la vertu même; mais ces prédicateurs de la sagesse ne firent point de sages, et il fallait que les vains essais de la philosophie préparassent de nouveaux triomphes à la grâce[5].

[1] Quanta vita illorum præclarior, tanto horum socordia flagitiosior. SALLUSTE, *Jugurtha*, LXXXV.

[2] I Macch., I, 42.

[1] Cicéron, dans le discours *pro Marcello* : « Domuisti gentes immanitate barbaras, multitudine innumerabiles locis infinitas... Animum vincere, iracundiam cohibere, victoriam temperare..... Hæc qui faciat, non ego eum cum summis viris, sed simillimum Deo judico. »

[2] *Président*, Renouard et Didot. — [3] *Avez*, manuscrit.

[4] Les Socrates et les Platons, éd. de 1745 et manuscrit.

[5] Tu me cries de loin, ô philosophie, que j'ai à marcher en ce monde dans un chemin glissant et plein de périls; je l'avoue, je le reconnais, je le sens, même par expérience. Tu me présentes la main pour me soutenir et pour me conduire; mais je veux savoir auparavant si la conduite est bien assurée; et si un aveugle conduit un aveugle, ils tomberont tous deux dans le précipice. Et comment puis-je me fier à toi, ô pauvre philosophie? BOSSUET.

C'est elle enfin qui a montré à la terre le véritable sage que tout le faste et tout l'appareil de la raison humaine nous annonçait depuis si longtemps. Elle n'a pas borné toute sa gloire comme la philosophie à essayer d'en former à peine un dans chaque siècle parmi les hommes. Elle en a peuplé les villes, les empires, les déserts ; et l'univers entier a été pour elle un autre lycée où au milieu des places publiques elle a prêché la sagesse à tous les hommes[1]. Ce n'est pas seulement parmi les peuples les plus polis, qu'elle a choisi ses sages ; le Grec et le Barbare, le Romain et le Scythe ont été également appelés à sa divine philosophie : ce ce n'est pas aux savants tout seuls qu'elle a réservé la connaissance sublime de ses mystères ; le simple a prophétisé comme le sage, et les ignorants eux-mêmes sont devenus ses docteurs et ses apôtres[2]. Il fallait que la véritable sagesse pût devenir la sagesse de tous les hommes.

Que dirai-je? Sa doctrine était insensée en apparence ; et les philosophes soumirent leur raison orgueilleuse à cette sainte folie. Elle n'annonçait que des croix et des souffrances[3] ; et les Césars devinrent ses disciples. Elle seule vint apprendre aux hommes que la chasteté, l'humilité, la tempérance pouvaient être assises sur le trône, et que le siége des passions et des plaisirs pouvait devenir le siége de la vertu et de l'innocence. Quelle gloire pour la religion !

Mais, Sire, si la piété des grands est glorieuse à la religion, c'est la religion toute seule qui fait la gloire véritable des grands. De tous leurs titres, le plus honorable c'est la vertu. Un prince maître de ses passions, apprenant sur lui-même à commander aux autres, ne voulant goûter de l'autorité que ses soins et les peines que le devoir y attache, plus touché de ses fautes que des vaines louanges qui les lui déguisent en vertus, regardant comme l'unique privilége de son rang l'exemple qu'il est obligé de donner aux peuples, n'ayant point d'autre frein ni d'autre règle que ses désirs, et faisant pourtant à tous ses désirs un frein de la règle même ; voyant autour de lui tous les hommes prêts à servir à ses passions, et ne se croyant fait lui-même que pour servir à leurs besoins ; pouvant abuser de tout, et se refusant même ce qu'il aurait eu droit de se permettre ; en un mot entouré de tous les attraits du vice, et ne leur montrant jamais que la vertu : un prince de ce caractère est le plus grand spectacle que la foi puisse donner à la terre. Une seule de ses journées compte plus d'actions glorieuses que la longue carrière d'un conquérant ; l'un a été le héros d'un jour, l'autre l'est de toute la vie.

[1] Prov., VIII, 1, 3, 4.

[2] Infirma mundi elegit Deus ut confundat fortia. *I Cor.*, I, 27.

[3] Prædicamus Jesum crucifixum, Judæis quidem scandalum, gentibus autem stultitiam. *I Cor.*, I, 23.

### TROISIÈME PARTIE.

C'est ainsi que Jésus-Christ triomphe aujourd'hui du péché ; mais il triomphe encore de la mort. Il nous ouvre les portes de l'immortalité, que le péché nous avait fermées, et le sein même de son tombeau enfante tous les hommes à la vie éternelle.

C'est le dernier trait qui achève le triomphe de la religion. L'impiété ne donnait à l'homme que la même fin qu'à la bête ; tout devait mourir avec son corps ; et cet être si noble, seul capable d'aimer et de connaître, n'était pourtant qu'un vil assemblage de boue que le hasard avait formé et que le hasard seul allait dissoudre pour toujours.

La superstition païenne lui promettait au-delà du tombeau une félicité oiseuse où les vains fantômes des sens devaient faire tout le bonheur d'un homme qui ne peut être heureux que par la vérité.

La religion nous ouvre des espérances plus nobles et plus sublimes : elle rend à l'homme l'immortalité, que l'impiété de la philosophie avait voulu lui ravir, et substitue la possession éternelle du bien souverain à ces champs fabuleux et à ces idées puériles de bonheur que la superstition avait imaginées[1].

Mais cette immortalité qui est la plus douce espérance de la foi n'est promise qu'à la foi même ; ses promesses sont la récompense de ses maximes ; et pour ne mourir jamais même devant les hommes, il faut avoir vécu selon Dieu.

Oui, mes Frères, cette immortalité même de renommée que la vanité promet ici-bas dans le souvenir des hommes, les grands ne peuvent la mériter que par la vertu.

La mort est presque toujours l'écueil et le terme fatal de leur gloire : les vaines louanges dont on les avait abusés pendant leur vie, descendent presque aussitôt avec eux dans

[1] On peut se rappeler ici les descriptions d'Homère et Virgile.

l'oubli du tombeau ; ils ne survivent pas longtemps à eux-mêmes ; ou, s'il en reste quelque souvenir parmi les hommes, ils en sont plus redevables à la malignité des censures qu'à la vanité des éloges. Leurs louanges n'ont eu que la même durée que leurs bienfaits ; ils ne sont plus rien, dès qu'ils ne peuvent plus rien. Leurs adulateurs même deviennent leurs censeurs ( car l'adulation dégénère toujours en ingratitude ) ; de nouvelles espérances forment un nouveau langage ; on élève sur les débris de la gloire du mort la gloire du vivant ; on embellit de ses dépouilles et de ses vertus celui qui prend sa place. Les grands sont proprement le jouet des passions des hommes ; leur gloire n'a point de consistance assurée, et elle augmente ou diminue avec les intérêts de ceux qui les louent.

Combien de princes, vantés pendant leur vie, n'ont pas même laissé leur nom à la postérité ! Et que sont les histoires des états et des empires qu'un petit reste de noms et d'actions échappé de cette foule innombrable qui depuis la naissance des siècles est demeurée dans l'oubli !

Qu'ils vivent selon Dieu, et leur nom ne périra jamais de la mémoire des hommes. Les princes religieux sont écrits en caractères ineffaçables dans les annales de l'univers. Les victoires et les conquêtes sont de tous les siècles et de tous les règnes, et elles s'effacent, pour ainsi dire, les unes les autres dans nos histoires ; mais les grandes actions de piété plus rares y conservent toujours tout leur éclat. Un prince pieux se démêle toujours de la foule des autres princes dans la postérité ; sa tête et son nom s'élève [1] au-dessus de toute cette multitude, comme celle de Saül s'élevait au-dessus de toute la multitude des tribus ; sa gloire va même croissant en s'éloignant ; et plus les siècles se corrompent, plus il devient un grand spectacle par sa vertu.

Oui, Sire, on a presque oublié les noms de ces premiers conquérants qui jetèrent dans les Gaules les premiers fondements de votre monarchie. Ils sont plus connus par les fables et par les romans que par les histoires ; et l'on dispute même s'il faut les mettre au nombre de vos augustes prédécesseurs ; ils sont demeurés comme ensevelis dans les fondements de l'empire qu'ils ont élevé, et leur valeur qui a perpétué la conquête du royaume à leurs descendants, n'a pu y perpétuer leur mémoire.

Mais le premier prince qui a fait asseoir avec lui la religion sur le trône des Français a immortalisé tous ses titres par celui de chrétien : la France a conservé chèrement la mémoire du grand Clovis. La foi est devenue, pour ainsi dire, la première et la plus sûre époque de l'histoire de la monarchie ; et nous ne commençons à connaître vos ancêtres que depuis qu'ils ont commencé eux-mêmes à connaître Jésus-Christ.

Les saints rois dont les noms sont écrits dans nos annales, seront toujours les titres les plus précieux de la monarchie et les modèles illustres que chaque siècle proposera à leurs successeurs.

C'est sur la vie, Sire, de ces pieux princes vos ancêtres qu'on a déjà fixé vos premiers regards. On vous anime tous les jours à la vertu par ces grands exemples. Souvenez-vous des Charlemagne[1] et des saint Louis qui ajoutèrent à l'éclat de la couronne que vous portez, l'éclat immortel de la justice et de la piété ; c'est ce que répètent tous les jours à Votre Majesté de sages instructions. Ne remontez pas même si haut, vous touchez à des exemples d'autant plus intéressants qu'ils doivent vous être plus chers ; et la piété coule de plus près dans vos veines avec le sang d'un père pieux et d'un auguste bisaïeul.

Vous êtes, Sire, le seul héritier de leur trône ; puissiez-vous l'être de leurs vertus ! puissent ces grands modèles revivre en vous par l'imitation plus encore que par le nom ! puissiez-vous devenir vous-même le modèle des rois vos successeurs !

Déjà, si notre tendresse ne nous séduit pas, si une enfance, cultivée par tant de soins et par des mains si habiles, et où l'excellence de la nature semble prévenir tous les jours celle de l'éducation, ne nous fait pas de nos désirs de vaines prédictions ; déjà s'ouvrent[2] à nous de si douces espérances ; déjà nous voyons briller de loin les premières lueurs de notre prospérité future ; déjà la majesté de vos ancêtres peinte sur votre front nous annonce vos grandes destinées. Puissiez-vous donc, Sire, et ce souhait les renferme tous, puissiez-vous être un jour aussi grand que vous nous êtes cher !

Grand Dieu, si ce n'étaient là que mes vœux et mes prières, les dernières sans doute que mon ministère, attaché désormais par les jugements secrets de votre Providence au soin

[1] *S'élèvent*, Didot et Renouard.

[1] Des Charlemagnes, 1745.

[2] *S'ouvrant*, manuscrit.

d'une de vos Eglises, me permettra de vous offrir dans ce lieu auguste[1], si ce n'étaient là que mes vœux et mes prières; et[2] qui suis-je pour espérer qu'elles pussent monter jusqu'à votre trône? Mais ce sont les vœux de tant de saints rois qui ont gouverné la monarchie, et qui, mettant leurs couronnes devant l'autel éternel aux pieds de l'Agneau, vous demandent pour cet enfant auguste la couronne de justice qu'ils ont eux-mêmes méritée.

Ce sont les vœux du prince pieux surtout qui lui donna la naissance, et qui, prosterné dans le ciel, comme nous l'espérons, devant la face de votre gloire, ne cesse de vous demander que cet unique héritier de sa couronne le devienne aussi des grâces et des miséricordes dont vous l'aviez prévenu lui-même.

Ce sont les vœux de tous ceux qui m'écoutent et qui, ou chargés du soin de son enfance, ou attachés de plus près à sa personne sacrée[3], répandent ici leur cœur en votre présence, afin que cet enfant précieux, qui est comme l'enfant de nos soupirs et de nos larmes, non-seulement ne périsse pas, mais devienne lui-même le salut de son peuple.

Que dirai-je encore? ce sont, ô mon Dieu, les vœux que toute la nation vous offre aujourd'hui par ma bouche, cette nation que vous avez protégée dès le commencement, et qui malgré ses crimes est encore la portion la plus florissante de votre Eglise.

Pourrez-vous, grand Dieu, fermer à tant de vœux les entrailles de votre miséricorde? Dieu des vertus, tournez-vous donc vers nous : *Deus virtutum, convertere*[1]. Regardez du haut du ciel, et voyez, non les dissolutions publiques et secrètes, mais les malheurs de ce premier royaume chrétien, de cette vigne si chérie que votre main elle-même a plantée, et qui a été arrosée du sang de tant de martyrs : *Respice de cœlo, et vide, et visita vineam istam quam plantavit dextera tua.* Jetez sur elle vos anciens regards de miséricorde; et, si nos crimes vous forcent encore de détourner de nous votre face, que l'innocence du moins de cet auguste enfant que vous avez établi sur nous, vous rappelle et vous rende à votre peuple : *Et super filium hominis, quem confirmasti tibi.*

Vous nous avez assez affligés, grand Dieu; essuyez enfin les larmes que tant de fléaux que vous avez versés sur nous dans votre colère nous font répandre encore[2]. Faites succéder des jours de joie et de miséricorde à ces jours de deuil, de courroux et de vengeance. Que vos faveurs abondent où vos châtiments avaient abondé[3]; et que cet enfant si cher soit pour nous un don qui répare toutes nos pertes.

Faites-en, grand Dieu, un roi selon votre cœur, c'est-à-dire le père de son peuple, le protecteur de votre Eglise, le modèle des mœurs publiques, le pacificateur plutôt que le vainqueur des nations, l'arbitre plus que la terreur de ses voisins et que l'Europe entière envie plus notre bonheur et soit plus touchée de ses vertus qu'elle ne soit jalouse de ses victoires et de ses conquêtes.

Exaucez des vœux si tendres et si justes, ô mon Dieu, et que ces faveurs temporelles soient pour nous un gage de celles que vous nous préparerez dans l'éternité. Ainsi soit-il.

[1] Massillon, nommé évêque de Clermont, devait, en effet, quitter pour son diocèse les chaires de la ville et de la cour, où il s'était illustré par son fécond apostolat. Il faut rapprocher de ces émouvantes et simples paroles les solennels adieux de Bossuet à son auditoire de Versailles et de Paris, dans sa péroraison de l'*Oraison funèbre du prince de Condé.*

[2] *Eh!* Renouard et Didot.

[3] La duchesse de Ventadour, le cardinal de Fleury, le duc du Maine, le maréchal de Villeroy.

[1] Ps. LXXIX, 15, 16.

[2] *Nous font répandre.* Imprimés.

[3] Ubi abundavit delictum, superabundavit gratia. *Rom.*, V, 20.

FIN DU PETIT-CARÊME.

# ONZIÈME SERMON.

## SERMON SUR LES VICES ET LES VERTUS DES GRANDS.

### NOTICE HISTORIQUE.

Ce sermon, qui n'appartient pas au *Petit-Carême*, a été prêché devant Louis XIV le premier dimanche du carême de 1701 ou du carême de 1704, c'est-à-dire soit le 13 février 1701, soit le 10 février 1704. Le texte de ce discours est, en effet, tiré de l'évangile du premier dimanche de carême; dans l'exorde, le prédicateur s'adresse au roi, il parle du dessein qu'il a d'entretenir ses auditeurs, *durant ces jours de salut*, des devoirs de la vie chrétienne, et il se sert de l'expression *à l'entrée presque de cette carrière*. Or, dit la *Gazette* de 1701, dans un article daté de Versailles, le 18 février, « le 13, premier dimanche de carême, le roi, accompagné de Mme la duchesse de Bourgogne entendit, dans la chapelle du château, la prédication du P. Massillon, prêtre de l'Oratoire. » — « Le 10 février, dit à son tour la *Gazette* de 1704, premier dimanche de carême, le roi, accompagné de Mgr le Dauphin, de Mgr le duc de Bourgogne, de Mme la duchesse de Bourgogne et de Mgr le duc de Berry, entendit, dans la chapelle du château, la prédication du P. Massillon. » Ce qui est encore intéressant à signaler, c'est le rapport d'idées qui se trouve entre ce sermon et le premier discours du *Petit-Carême*. Mais le sermon *sur les Exemples des Grands* est plus achevé de style que le sermon *sur les Vices et les Vertus des Grands*.

Ce discours, et celui qui le suit, prononcé à une bénédiction de drapeaux du régiment de Catinat, n'appartiennent aucunement au *Petit-Carême*. On ne les trouve pas dans le manuscrit de la bibliothèque impériale. Ils ont été imprimés à la suite du *Petit-Carême* par le neveu de l'illustre orateur, soit en raison de l'analogie des idées, soit à cause du manque d'une meilleure place, soit plutôt, comme il nous le dit lui-même, pour grossir son volume. Quoi qu'il en soit, il faut se garder soigneusement de confondre ces deux sermons avec les dix discours qui forment seuls le merveilleux recueil du *Petit-Carême*.

### ANALYSE.

EXORDE. — Si l'état des grands a des périls particuliers, il a ses avantages.

PROPOSITION ET DIVISION. — Les vices des grands ont des suites infinies; et leurs vertus ont des utilités inestimables.

PREMIÈRE PARTIE. — Les suites affreuses des vices des puissants, sont : 1° *le scandale*. Les personnes nées dans l'élévation sont en effet exposées aux regards de la foule, et les yeux demeurent fixés sur elles comme sur un spectacle public. A leurs mauvais exemples est donc attaché le scandale : 1° le scandale d'imitation; 2° le scandale de complaisance; 3° le scandale d'impunité 4° le scandale d'office et de nécessité; 5° le scandale de durée, et, 6° le scandale de séduction; — 2° *l'ingratitude*. Dieu choisit les puissants de la terre pour les combler de bienfaits. Quel crime quand les grands se livrent aux plaisirs injustes!

DEUXIÈME PARTIE. — Les suites admirables des vertus des puissants, sont : 1° *l'exemple*. En effet on est plus touché des grands modèles. Les princes qui servent la religion l'honorent et l'appuient, non-seulement autour d'eux, mais au loin et même dans les siècles suivants; — 2° *l'autorité*. Les grands solidement pieux protégent et récompensent la vertu; enfin que de nouveaux biens encore dans l'usage chrétien et charitable de leurs richesses!

PÉRORAISON. — Quel malheur donc pour l'Eglise que la perte des grands, mais quelle utilité que leur fidélité!

---

Ostendit ei omnia regna mundi, et gloriam eorum; et dixit ei : Hæc omnia tibi dabo, si cadens adoraveris me.

*Le démon montra à Jésus-Christ tous les royaumes du monde, et toute la pompe et la gloire qui les environnent, et il lui dit : Je vous donnerai toutes ces choses, si en vous prosternant devant moi vous m'adorez.* Matth., IV, 8, 9.

SIRE,

Les prospérités humaines ont toujours été un des piéges les plus dangereux dont le démon s'est servi pour perdre les hommes. Il sait que l'amour de la gloire et de l'élévation nous est si naturel que rien ne nous coûte pour y parvenir et que l'usage en est si séduisant que rien n'est plus rare que la piété environnée de grandeur et de puissance.

Cependant, mes Frères, c'est Dieu seul qui élève les grands et les puissants, qui vous place au-dessus des autres afin que vous soyez les pères des peuples, les consolateurs des affligés,

les asiles des faibles, les soutiens de l'Eglise, les protecteurs de la vertu, les modèles de tous les fidèles.

Souffrez-donc, mes Frères, qu'entrant dans l'esprit de notre évangile, je vous expose ici les périls et les avantages de votre état; et qu'avant que d'entrer dans le détail des devoirs de la vie chrétienne dont je dois vous entretenir durant ces jours de salut, je vous marque, à l'entrée presque de cette carrière, les obstacles et les facilités que vous offre pour les accomplir, l'élévation où la Providence vous a fait naître.

Il y a de grandes tentations attachées à votre état, je l'avoue; mais aussi il s'y trouve de grandes ressources. On y naît, ce semble, avec plus de passions que le reste des hommes; mais aussi on y peut pratiquer plus de vertus. Les vices y ont plus de suite; mais aussi la piété y devient plus utile. En un mot, on y est bien plus coupable que le peuple quand on y oublie Dieu; mais aussi on y a bien plus de mérite quand on lui est fidèle.

Mon dessein donc aujourd'hui est de vous représenter les grands biens ou les grands maux qui accompagnent toujours vos vertus ou vos vices; est de vous faire sentir ce que peut pour le bien ou pour le mal l'élévation où vous êtes nés; est enfin, de vous rendre le désordre odieux en vous développant les suites inexplicables que vos passions traînent après elles, et la piété aimable par les utilités incompréhensibles qui suivent toujours vos bons exemples. Ce ne serait pas assez de vous marquer les périls de votre état, il faut aussi vous en découvrir les avantages. La chaire chrétienne invective d'ordinaire contre les grandeurs et la gloire du siècle; mais il serait inutile de vous parler sans cesse de vos maux, si l'on ne vous en présentait en même temps les remèdes. C'est ces deux vérités que je me propose de réunir dans ce discours, en vous exposant quelles sont les suites infinies des vices des grands et des puissants, et quelles sont les utilités inestimables de leurs vertus. *Ave, Maria.*

### PREMIÈRE PARTIE.

Un jugement très-sévère est réservé à ceux qui sont élevés, dit l'Esprit de Dieu : on fera miséricorde aux pauvres et aux petits; mais le Seigneur déploiera toute la puissance de son bras pour châtier les grands et les puissants : *Exiguo conceditur misericordia; potentes autem potenter tormenta patientur* [1].

Ce n'est pas, mes Frères, que le Seigneur rejette les grands et les puissants, comme dit l'Ecriture, puisqu'il est puissant lui-même [2], ou que le rang et l'élévation soient auprès de lui des titres odieux qui éloignent ses grâces et fassent presque tout seuls notre crime. Il n'y a point en lui d'acception de personnes [3]. Il est le Seigneur des cèdres du Liban comme de l'hysope qui croît dans les plus profondes vallées. Il fait lever son soleil sur les plus hautes montagnes, comme sur les lieux les plus bas et les plus obscurs. Il a formé les astres du ciel comme les vers qui rampent sur la terre. Les grands sont même les images plus naturelles de sa grandeur et de sa gloire, les ministres de son autorité, les canaux de ses libéralités et de sa magnificence. Et je ne viens pas ici, mes Frères, selon le langage ordinaire, prononcer des anathèmes contre les grandeurs humaines et vous faire un crime de votre état, puisque votre état vient de Dieu, et qu'il ne s'agit pas tant d'en exagérer les périls que de vous montrer les moyens infinis de salut attachés à l'élévation où la Providence vous a fait naître.

Mais je dis, mes Frères, que les péchés des grands et des puissants ont deux caractères d'énormité qui les rendent infiniment plus punissables devant Dieu que les péchés du commun des fidèles : premièrement, le scandale; secondement, l'ingratitude.

Le scandale. Il n'est point de crime, mes Frères, auquel l'Evangile laisse moins d'espérance de pardon qu'à celui d'être un sujet de chute à nos frères : *Malheur à l'homme qui scandalise,* dit Jésus-Christ; *il lui serait plus avantageux d'être précipité au fond de la mer, que de devenir une occasion de perte et de scandale au plus petit d'entre mes disciples* [4]. Premièrement, parce que vous perdez une âme qui devait jouir éternellement de Dieu. Secondement, parce que vous faites périr votre frère pour lequel Jésus-Christ était mort. Troisièmement, parce que vous devenez le ministre des desseins du démon pour la perte des âmes. Quatrièmement, parce que vous êtes cet homme de péché, cet antechrist dont parle l'Apôtre : car Jésus-Christ a sauvé l'homme,

[1] Sap., VI, 7. — [2] Deus potentes non abjicit, cum et ipse sit potens Job, XXXVI, 5. — [3] Non est personarum acceptio apud Deum. Col. III, 25. — [4] Matth., XVIII, 6, 7.

et vous le perdez; Jésus-Christ a formé de véritables adorateurs à son Père, et vous les lui ôtez; Jésus-Christ nous a acquis par son sang, et vous lui ravissez sa conquête; Jésus-Christ est le médecin des âmes, et vous en êtes le corrupteur; il est leur voie, et vous êtes leur piége; il est le pasteur qui vient chercher les brebis qui périssent, et vous êtes le loup dévorant qui tuez et perdez les ouailles que son Père lui avait données. Cinquièmement enfin, parce que tous les autres péchés meurent, pour ainsi dire, avec le pécheur; mais les fruits de ses scandales seront immortels, ils survivront à ses cendres, ils subsisteront après lui, et ses crimes ne descendront pas avec lui dans le tombeau de ses pères.

Achan fut puni avec tant de rigueur pour avoir pris seulement une règle d'or parmi des dépouilles que le Seigneur s'était consacrées [1]; mon Dieu! quelle sera donc la punition de celui qui ravit à Jésus-Christ une âme qui était sa dépouille précieuse, rachetée, non avec de l'or et de l'argent, mais de tout le sang divin de l'agneau sans tache? Le veau d'or fut réduit en poussière pour avoir fait prévariquer Israël; grand Dieu! et tout l'éclat qui environne les grands et les puissants les mettrait-il à couvert de votre colère, dès qu'ils ne sont élevés que pour être à votre peuple une occasion de chute et d'idolâtrie? Le serpent d'airain lui même, ce monument sacré des miséricordes du Seigneur sur Juda, fut brisé pour avoir été une occasion de scandale aux tribus; mon Dieu! et le pécheur, déjà si odieux par ses propres crimes, sera-t-il épargné, lorsqu'il devient un piége et une pierre d'achoppement à ses frères?

Or, mes Frères, voilà le premier caractère qui accompagne toujours vos péchés, vous que le rang et la naissance élèvent sur le commun des fidèles : le scandale. Les âmes vulgaires et obscures ne vivent que pour elles seules. Confondues dans la foule et cachées aux yeux des hommes par la bassesse de leur destinée, Dieu seul est le témoin secret de leurs voies et le spectateur invisible de leurs chutes. Si elles tombent ou si elles demeurent fermes, c'est pour le Seigneur tout seul qui les voit et qui les juge. Le monde qui ignore même leurs noms, n'est pas plus instruit de leurs exemples; leur vie n'a point de suite; ils peuvent faire des chutes, mais ils tombent tout seuls, et, s'ils ne se sauvent pas, leur perte du moins se borne à eux et ne devient pas celle de leurs frères.

Mais les personnes nées dans l'élévation deviennent comme un spectacle public sur lequel tous les regards sont attachés : ce sont ces maisons bâties sur la montagne qui ne sauraient se cacher et que leur situation toute seule découvre; ces flambeaux luisants qui traînent partout avec eux l'éclat qui les trahit et qui les montre. C'est le malheur de la grandeur et des dignités; vous ne vivez plus pour vous seul; à votre perte ou à votre salut est attaché la perte ou le salut de tous ceux qui vous environnent; vos mœurs forment les mœurs publiques; vos exemples sont les règles de la multitude; vos actions ont le même éclat que vos titres : il ne vous est plus permis de vous égarer à l'insu du public, et le scandale est toujours le triste privilége que votre rang ajoute à vos fautes.

Je dis le scandale, premièrement d'imitation. Les hommes imitent toujours le mal avec plaisir, mais surtout lorsque de grands exemples le leur proposent : ils trouvent alors une sorte de vanité dans leurs égarements, parce que c'est par-là qu'ils vous ressemblent. Le peuple regarde comme un bon air de marcher sur vos traces; la ville croit se faire honneur en prenant tout le mauvais de la cour; vos mœurs forment un poison qui gagne les peuples et les provinces, qui infecte tous les Etats, qui change les mœurs publiques, qui donne à la licence un air de noblesse et de bon goût et qui substitue à la simplicité de nos pères et à l'innocence des mœurs anciennes la nouveauté de vos plaisirs, de votre luxe, de vos profusions et de vos indécences profanes. Ainsi c'est de vous que passent jusque dans le peuple les modes immodestes, la vanité des parures, les artifices qui déshonorent un visage où la pudeur toute seule devrait être peinte, la fureur des jeux [1], la facilité des mœurs, la licence des entretiens, la liberté des passions et toute la corruption de nos siècles.

Et d'où croyez-vous, mes Frères, que vienne cette licence effrénée qui règne parmi les peuples? Ceux qui vivent loin de vous dans les provinces les plus reculées, conservent encore du moins quelque reste de l'ancienne simplicité et de la première innocence; ils vivent

[1] Josué, VII.

[1] « Mille gens se ruinent au jeu, dit aussi La Bruyère; un jeu effroyable, continuel, sans retenue, sans bornes. *De quelques usages.*

dans une heureuse ignorance de la plupart des abus dont votre exemple a fait des lois. Mais plus les pays se rapprochent de vous, plus les mœurs changent, plus l'innocence s'altère, plus les abus sont communs ; et le plus grand crime des peuples, c'est la science de vos mœurs et de vos usages. Dès que les chefs des tribus furent entrés dans les tentes des filles de Madian, tout Juda prévariqua, et il s'en trouva peu qui se conservassent purs de l'iniquité commune [1]. Grand Dieu, que le compte des riches et des puissants sera un jour terrible, puisque, outre leurs passions infinies, ils se trouveront encore coupables devant vous des désordres publics, de la dépravation des mœurs, de la corruption de leur siècle, et que les péchés des peuples deviendront leurs crimes propres.

Secondement, un scandale de complaisance. On cherche à vous plaire en vous imitant ; vos inférieurs, vos créatures, vos esclaves se font de la ressemblance de vos mœurs une voie pour arriver à votre bienveillance ; ils copient vos vices, parce que vous les leur comptez comme des vertus ; ils entrent dans vos goûts pour entrer dans votre confiance ; ils s'étudient à l'envi ou de vous suivre ou de vous surpasser, parce que vous n'aimez en eux que ce qui vous ressemble. Hélas! mes Frères, combien d'âmes faibles, nées avec des principes de vertu, et qui loin de vous n'auraient trouvé en elles que des dispositions favorables au salut, ont trouvé dans l'obligation où leur fortune les mettait de vous imiter, le piége de leur innocence !

Troisièmement, un scandale d'impunité. Vous ne sauriez plus reprendre dans ceux qui dépendent de vous les abus et les excès que vous vous permettez vous-même, vous êtes obligé de leur souffrir ce que vous ne voulez pas vous interdire : il faut fermer les yeux à des désordres que vous autorisez par vos mœurs ; et, de peur de vous condamner vous-même, faire grâce à ceux qui vous ressemblent. Une femme mondaine et toute occupée de plaire répand sur tout son domestique un air de licence et de mondanité ; sa maison devient un écueil d'où l'innocence ne sort jamais entière ; chacun imite au dedans les passions qu'elle fait éclater au dehors ; et il faut qu'elle dissimule ces déréglements, parce que ses mœurs ne laissent plus rien à faire à ses censures. Vous le savez, mes Frères, et la dignité de la chaire chrétienne ne me défend pas de le dire ici, quel désordre dans ces maisons destinées et ouvertes à un jeu éternel, parmi ce peuple de domestiques que la vanité a multiplié à l'infini ! Que vos plaisirs coûtent cher à ces infortunés qui, loin de vos yeux, n'ayant plus de frein qui les retienne, et cherchant à occuper une oisiveté où vos amusements les laissent, sentent autoriser par vos exemples les inclinations déréglées qui leur viennent de la bassesse de leur éducation et d'un sang vil et méprisable ! O mon Dieu, si celui qui néglige le soin des siens est devant vous pire qu'un infidèle, quel est donc le crime de celui qui les scandalise et qui leur fait trouver la mort et la condamnation où ils auraient dû trouver des secours de salut et l'asile de leur innocence !

Quatrièmement, un scandale d'office et d nécessité. Combien d'infortunés périssent pour servir à vos plaisirs et à vos passions injustes. Les arts dangereux ne subsistent que pour vous ; les théâtres ne sont élevés que pour fournir à vos délassements criminels ; les harmonies profanes ne retentissent de toutes parts et ne corrompent tant de cœurs que pour flatter la corruption du vôtre ; les ouvrages funestes à l'innocence ne passent à la dernière postérité qu'à la faveur de vos noms et de votre protection. C'est vous seuls, mes Frères, qui donnez à la terre des poètes lascifs, des auteurs pernicieux, des écrivains profanes ; c'est pour vous plaire que ces corrupteurs des mœurs publiques perfectionnent leurs talents et cherchent dans un succès qui n'a pour but que la perte des âmes leur élévation et leur fortune ; c'est vous seuls qui les protégez, qui les récompensez, qui les produisez, qui leur ôtez même, en les honorant de votre familiarité, ce caractère de honte et d'infamie, que les lois de l'Eglise et de l'Etat leur avaient laissé, et qui les flétrissait aux yeux des hommes.

Ainsi, c'est par vous que les peuples participent à ces désordres, que ce poison infecte les villes et les provinces, que ces plaisirs publics deviennent la source des misères et de la licence publique, que tant de victimes infortunées renoncent à la pudeur pour servir à vos plaisirs, et, cherchant à soulager la médiocrité de leur fortune par l'usage des talents que vos passions toutes seules ont rendus [1] utiles et recommandables, viennent sur des théâtres

[1] Nomb., XXV.

[1] *Rendu*, 1745 ; *rendus*, Renouard et Didot.

criminels chanter des passions pour flatter les vôtres, périr pour vous plaire, perdre leur innocence en la faisant perdre à ceux qui les écoutent, devenir des écueils publics et le scandale de la religion, porter même le malheur et la dissension dans vos familles et vous punir, femme du monde, de l'appui et du crédit que vous leur donnez par votre présence et par vos applaudissements, en devenant l'objet criminel de la passion et de la mauvaise conduite de vos enfants, et partageant peut-être avec vous-même le cœur de votre mari, et ruinant sans ressource ses affaires et sa fortune.

Cinquièmement, un scandale de durée. C'est peu, mes Frères, que la corruption de nos siècles soit presque le seul ouvrage des grands et des puissants ; les siècles à venir vous devront peut-être encore une partie de leur licence et de leurs désordres. Ces poésies profanes qui n'ont vu le jour qu'à votre occasion, corrompront encore des cœurs dans les âges qui nous suivront ; ces auteurs dangereux que vous honorez de votre protection, passeront entre les mains de nos neveux, et vos crimes se multiplieront avec le venin dangereux qu'ils portent avec eux et qui se communiquera d'âge en âge. Vos passions mêmes, immortalisées dans les histoires, après avoir été un scandale pour votre siècle, le deviendront encore aux siècles suivants ; la lecture de vos égarements, conservés à la postérité, se fera encore des imitateurs après votre mort; on ira encore chercher des leçons de crime dans le récit de vos aventures, et vos désordres ne mourront point avec vous. Les voluptés de Salomon fournissent encore des blasphèmes et des dérisions aux impies et des motifs de sécurité au libertinage ; l'emportement de la femme de Putiphar s'est conservé jusqu'à nous, et son rang a immortalisé sa faiblesse. Telle est la destinée des vices et des passions des grands et des puissants ; ils ne vivent pas pour leur siècle seul; ils vivent pour les siècles à venir, et la durée de leur scandale n'a point d'autres bornes que celle de leur nom.

Vous le savez vous-mêmes, mes Frères, encore aujourd'hui ne lit-on pas tous les jours avec un nouveau péril ces mémoires scandaleux faits dans le siècle de nos pères, qui ont conservé jusqu'à nous les désordres des cours précédentes et immortalisé les passions des principales personnes qui les composaient ? Les déréglements d'un peuple obscur et du reste des hommes qui vivaient alors sont demeurés ensevelis dans l'oubli ; leurs passions ont fini avec eux ; leurs vices obscurs comme leurs noms ont échappé à l'histoire, et ils sont à notre égard comme s'ils n'avaient jamais été; et tout ce qui nous reste de ces âges passés, ce sont les égarements de ceux que leur rang et leur naissance distinguaient dans leur siècle ; ce sont leurs passions qui en inspirent tous les jours de nouvelles par la naïveté du style et par la licence des auteurs qui nous les ont conservées ; et l'unique privilége de leur condition, c'est que les vices des petits ont fini avec leur vie, au lieu que ceux des grands et des puissants renaissent, pour ainsi dire, de leurs cendres, passent d'âge en âge, sont gravés dans les monuments publics, et ne s'effacent plus de la mémoire des hommes. Quels crimes, grand Dieu, qui sont le scandale de tous les siècles, l'écueil de tous les états, et qui serviront jusqu'à la fin d'attrait au vice, de prétexte au pécheur et de modèle au déréglement et à la licence.

Enfin, un scandale de séduction. Vos exemples, en honorant le vice, rendent la vertu méprisable; la vie chrétienne devient un ridicule dont on a honte devant vous ; l'extérieur de la piété est un mauvais air dont on se cache en votre présence, comme d'un travers qui déshonore. Combien d'âmes touchées de Dieu ne résistent à sa grâce et à son esprit que de peur de perdre auprès de vous ce degré de confiance qu'une longue société de plaisir leur a donné[1] ! Combien d'âmes dégoûtées du monde n'osent se déclarer et revenir à Dieu, pour ne pas s'exposer à vos dérisions insensées; imitent encore vos mœurs et vos plaisirs dont la grâce les a détrompées, et donnent à la complaisance et à des égards injustes pour votre rang mille démarches dont leur propre goût et leur nouvelle foi les éloigne !

Je ne parle pas, mes Frères, des préjugés contre la vertu que vous perpétuez dans le monde, de ces discours déplorables contre les gens de bien que votre autorité confirme ; qui de vous passent jusqu'au peuple et maintiennent dans tous les états ces vieilles préventions contre la piété, et ces dérisions éternelles des justes qui ôtent à la vertu toute sa dignité et confirment les pécheurs dans le vice.

Et de là, mes Frères, que de justes séduits! que de faibles entraînés ! que d'âmes chance-

[1] *Donné*, Renouard et Didot; *donnée*, 1745.

lantes retenues dans le désordre! que d'impies et de libertins rassurés! quel obstacle devenez-vous au fruit de notre ministère! que de cœurs préparés n'opposent à la force de la vérité que nous annonçons que les longs engagements qui les lient à vos mœurs et à vos plaisirs et ne trouvent que vous seuls en eux qui servent comme de mur et de bouclier à la grâce! Mon Dieu, quel fléau pour un siècle, quel malheur pour les peuples qu'un grand selon le monde qui ne vous craint pas, qui ne vous connaît pas, et qui méprise vos lois et vos ordonnances éternelles! C'est un présent que vous faites aux hommes dans votre colère, et la plus terrible marque de votre indignation sur les villes et sur les royaumes.

Oui, mes Frères, voilà ce que vous êtes, quand vous n'êtes pas à Dieu. Voilà le premier caractère de vos fautes, le scandale. Votre destinée décide d'ordinaire de celle des peuples; les désordres des petits sont toujours la suite de vos désordres; et les péchés de Jacob, dit le prophète, c'est-à-dire du peuple et des tribus, ne viennent que de Samarie, le siége des grands et des puissants: *Quod scelus Jacob? nonne Samaria* [1]?

Mais quand le scandale, inséparable des péchés des grands et des puissants, n'y ajouterait pas un nouveau degré d'énormité qui leur est propre, l'ingratitude qui en fait le second caractère, suffirait pour attirer sur eux cet abandon de Dieu qui ferme pour toujours ses entrailles à la bonté et à la miséricorde.

Je dis l'ingratitude, mes Frères, car Dieu vous a préférés à tant de malheureux qui gémissent dans l'obscurité et dans l'indigence; il vous a élevés, il vous a fait naître au milieu de l'éclat et de l'abondance; il vous a choisis sur tout le peuple pour vous combler de bienfaits; il a rassemblé sur vous seuls les biens, les honneurs, les titres, les distinctions et tous les avantages de la terre; il semble que sa providence ne veille que pour vous seuls, tandis que tant d'infortunés mangent un pain de tribulation et d'amertume. La terre ne semble produire que pour vous seuls; le soleil, ne se lever et ne se coucher que pour vous seuls; le reste des hommes même ne paraissent nés que pour vous et pour servir à votre grandeur et à vos usages. Il semble que le Seigneur n'est occupé que de vous seuls, tandis qu'il oublie tant d'âmes obscures dont les jours sont des jours de douleur et de misère, et pour lesquelles il semble qu'il n'y a point de Dieu sur la terre; et cependant vous tournez contre Dieu tout ce que vous avez reçu de lui: votre abondance sert à vos passions; votre élévation facilite vos plaisirs, et ses bienfaits deviennent vos crimes.

Oui, mes Frères, tandis que mille malheureux sur lesquels sa main s'appesantit avec tant de rigueur; tandis qu'une populace obscure pour qui la vie n'a rien que de dur et de triste, l'invoque, le bénit, lève les mains vers lui dans la simplicité de son cœur, le regarde comme son Père, et lui donne des marques d'une piété simple et d'une religion sincère; vous, mes Frères, qu'il accable de bienfaits, vous, pour qui le monde tout entier semble fait, vous ne le connaissez pas; vous ne daignez pas lever les yeux vers lui; vous ne pensez pas seulement s'il y a un Dieu au-dessus de vous qui se mêle des choses de la terre; vous lui rendez pour action de grâces des outrages [1]; et la religion n'est que pour le peuple.

Hélas! mes Frères, vous trouvez si noir et si indigne, lorsque ceux dont l'élévation était votre ouvrage, vous oublient, vous méconnaissent, se déclarent contre vous, et n'usent du crédit dont ils vous sont redevables que pour vous éloigner et pour vous détruire. Mais, mes Frères, ils ne font que vous rendre ce que vous faites envers Dieu. Votre élévation n'est-elle pas son ouvrage? N'est-ce pas sa main toute seule qui a séparé vos ancêtres de la foule, et qui les a placés à la tête des peuples? N'est-ce pas la disposition seule de la Providence qui vous a fait naître d'un sang illustre et qui vous a fait trouver tout d'un coup en naissant, et sans qu'il vous en coûtât rien, ce qu'une vie entière de soins et de peines n'aurait pas pu même vous faire attendre? Qu'aviez-vous à ses yeux plus que tant d'infortunés qu'il laisse dans la misère? Ah! s'il n'avait eu égard qu'aux qualités naturelles de l'âme, à la droiture, à la pudeur, à l'innocence, à la modestie, combien d'âmes obscures, nées avec toutes ces vertus, auraient dû vous être préférées et occuper la place où vous êtes! S'il n'eût consulté que l'usage que vous deviez faire un jour de ses bienfaits, combien de malheureux dans la même situation où vous vous trouvez auraient été l'exemple des peuples, les protecteurs de

[1] Mich., I, 5.

[1] Vous voulez que ce Dieu vous comble de bienfaits
Et ne l'aimer jamais!
*Athalie*, I, 4.

la vertu, et glorifié le Seigneur dans leur abondance, eux qui, dans leur indigence même, l'invoquent et le bénissent, au lieu que vous le faites blasphémer, et que votre exemple devient une séduction pour son peuple !

Et cependant il vous choisit et il les rejette ; il les humilie et il vous élève ; il est pour eux un maître dur et sévère, et pour vous un père libéral et magnifique. Que pouvait-il faire davantage pour vous engager à le servir et à lui être fidèles ? Qu'y a-t-il de plus puissant que les bienfaits pour attirer les cœurs et pour s'assurer des hommages ? C'est de vous seul, Seigneur, disait David au milieu de sa prospérité, que vient la magnificence qui m'environne, la gloire de mon nom, la puissance où je suis élevé ; et il est juste, ô mon Dieu, de vous glorifier dans vos dons, de mesurer ce que je vous dois sur ce que vous avez fait pour moi, et de faire servir mon élévation et tout ce que je suis à votre gloire : *Tua est, Domine, magnificentia, et potentia, et gloria.... Nunc igitur, Deus noster, confitemur tibi et laudamus nomen tuum inclytum* [1].

Et cependant, mes Frères, plus il a fait pour vous, plus vous vous élevez contre lui. Ce sont les riches et les puissants qui vivent sans autre Dieu dans ce monde que leurs plaisirs injustes ; c'est vous seuls qui lui disputez les plus légers hommages, qui vous croyez dispensés de tout ce que sa loi a de pénible et de sévère, qui ne croyez être nés que pour jouir de vous-mêmes, pour faire servir ses bienfaits à vos passions, et qui laissez au simple peuple le soin de le servir, de lui rendre grâces et d'observer avec religion les ordonnances de sa loi sainte.

Ainsi souvent, mes Frères, le peuple l'adore et vous l'outragez ; le peuple l'apaise et vous l'irritez ; le peuple l'invoque et vous l'oubliez ; le peuple le sert avec un bon zèle et vous méprisez ses serviteurs ; le peuple lève sans cesse les mains vers lui et vous doutez même s'il existe, vous qui seuls ressentez les effets de sa libéralité et de sa puissance ; ses châtiments lui forment des adorateurs, et ses bienfaits ne lui valent que des dérisions et des outrages.

Je dis ses bienfaits, mes Frères, car il ne les a pas même tous bornés à votre égard aux biens extérieurs de la fortune. Il vous a fait naître encore avec des dispositions plus favorables à la vertu que le simple peuple : un cœur plus noble et plus élevé, des inclinations plus heureuses, des sentiments plus dignes de la grandeur de la foi, plus de lumière, plus d'élévation, plus de connaissance, plus d'instruction, plus de goût pour les bonnes choses. Vous avez reçu de la nature ces inclinations fortunées qui se communiquent avec le sang, des passions plus douces, des mœurs plus cultivées, des bienséances plus voisines de la vertu, cette politesse qui adoucit l'humeur, cette dignité qui retient les saillies du tempérament, cette humanité qui rend plus sensible aux impressions de la grâce. De combien de bienfaits abusez-vous donc, mes Frères, quand vous ne vivez pas selon Dieu ! Quel monstre d'ingratitude qu'un grand, qu'un homme comblé d'honneurs et de prospérité, et qui ne lève jamais les yeux au Ciel pour adorer la main qui les lui dispense !

Et d'où croyez-vous aussi, mes Frères, que viennent les calamités publiques, les fléaux qui affligent les villes et les provinces ? Ce n'est que pour punir l'usage injuste que vous faites de l'abondance que Dieu frappe quelquefois de stérilité les terres et les campagnes. Sa justice, indignée que vous employiez contre lui ses propres bienfaits, les soustrait à vos passions, répand son indignation sur la terre, permet les guerres et les dissensions, renverse vos fortunes, éteint vos familles, fait sécher la racine de votre postérité [1], fait passer à des mains étrangères vos titres et vos possessions, et vous rend les exemples éclatants de l'inconstance des choses humaines, et les monuments anticipés de sa colère contre les cœurs ingrats et insensibles aux soins paternels de sa providence.

Voilà, mes Frères, les deux caractères inséparables de vos péchés, le scandale et l'ingratitude ; voilà ce que vous êtes quand vous n'êtes pas fidèles à Dieu ; voilà à quoi peut-être vous n'avez pas fait attention. Vous ne sauriez être médiocrement coupables, dès que vous l'êtes. Les passions sont les mêmes dans le peuple et parmi les puissants ; mais il s'en faut bien que le crime soit égal, et souvent un seul de vos crimes entraîne plus de malheurs et a devant Dieu des suites plus étendues et plus terribles qu'une vie entière d'iniquité dans une âme obscure et vulgaire. Mais aussi, mes Frères, vos vertus ont le même avantage et la même des-

[1] I Paral., XXIX, 11, 13.

[1] Le ciel même peut-il réparer les ruines
De cet arbre séché jusque dans ses racines ?
*Athalie*, I, 1.

tinée ; et c'est ce qui me reste à vous dire dans la dernière partie de ce discours.

DEUXIÈME PARTIE.

Si le scandale et l'ingratitude sont les suites inséparables des vices et des passions des personnes élevées, leurs vertus aussi ont deux caractères particuliers qui les rendent infiniment plus agréables à Dieu que celles du commun des fidèles : premièrement, l'exemple ; secondement, l'autorité. Et voilà, mes Frères, une vérité bien consolante pour vous que la Providence a fait naître dans l'élévation, et bien capable de vous animer à servir Dieu, et de vous rendre la vertu aimable. Car ce serait vous tromper que de regarder l'état où vous êtes nés comme un obstacle au salut et aux devoirs que la religion nous impose. J'avoue que les écueils y sont plus dangereux que dans une destinée plus obscure, les tentations plus vives et plus fréquentes ; et, en vous marquant les avantages que vous pouvez trouver dans l'élévation par rapport au salut, je ne prétends pas en dissimuler les périls que Jésus-Christ nous a marqués lui-même dans l'Evangile.

Je veux seulement établir cette vérité que vous pouvez faire plus pour Dieu que le simple peuple; qu'il revient à la religion infiniment plus d'avantages de la piété d'une seule personne élevée que de celle presque d'un peuple entier de fidèles, et que vous êtes d'autant plus coupables, quand vous oubliez Dieu, qu'il tirerait plus de gloire de votre fidélité, et que vos vertus ont des suites plus étendues pour l'utilité de l'Eglise et pour l'édification des fidèles.

La première, c'est l'exemple. Une âme d'entre le peuple qui craint Dieu, ne le glorifie que dans son cœur : c'est un enfant de lumière qui marche, pour ainsi dire, dans les ténèbres. Elle lui rend des hommages, mais elle ne lui en attire point ; renfermée dans l'obscurité de la fortune, elle ne vit que sous les yeux de Dieu seul ; elle souhaite que son nom soit glorifié, et lui rend par ses désirs la gloire qu'elle ne peut lui rendre par ses exemples ; ses vertus sont utiles à son salut, mais elles sont comme perdues pour le salut de ses frères : elle est ici-bas comme ce trésor caché dans la terre que le champ de Jésus-Christ porte à son insu et dont il ne fait aucun usage.

Mais pour vous, mes Frères, qui vivez exposés aux regards publics et à la vue de tous les peuples, vos exemples de vertu deviennent aussi éclatants que vos noms ; vous répandez la bonne odeur de Jésus-Christ partout où celle de votre rang et de vos titres est répandue ; vous faites glorifier le nom du Seigneur partout où le vôtre se fait connaître ; la même élévation qui apprend à tous les hommes que vous êtes sur la terre, leur apprend aussi ce que vous faites pour le ciel ; les avantages de la nature découvrent partout en vous les merveilles de la grâce ; les peuples, les villes, les provinces qui entendent sans cesse répéter vos noms, sentent réveiller avec eux l'idée de vertu que vos exemples y ont attachée. Vous honorez la piété dans l'esprit du public ; vous la prêchez à ceux que vous ne connaissez pas ; vous devenez, dit le prophète, comme un signal de vertu élevé au milieu des peuples. Tout un royaume a les yeux sur vous et parle de vos exemples, et jusque dans les cours étrangères votre piété devient un événement aussi connu que votre naissance. Le bruit de la sagesse de Salomon était répandu dans toutes les cours de l'Orient, dit l'Ecriture ; et celle d'Ethan l'Ezrahite, d'Héman et de Calcol, les principaux des enfants de Mahol, n'était pas moins connue à Jérusalem, malgré la distance des lieux qui les faisait vivre si loin de la Palestine.

Or, dans cet éclat, quel attrait de vertu pour les peuples ! Premièrement, les grands modèles touchent bien plus, et la piété devient comme un bon air pour le peuple, dès que l'exemple des grands l'autorise. Secondement, l'idée de faiblesse que les hommes attachent à la vertu, tombe dès qu'elle est ennoblie [1] de vos noms, pour ainsi dire, et qu'on peut lui faire honneur de vos exemples. Troisièmement, la modestie et la frugalité n'ont plus rien de honteux pour le reste des hommes, dès qu'ils voient en vous qu'on peut être grand et modeste, et que la fuite du luxe et de la profusion, non-seulement ne fait point de honte aux petits, mais donne même une nouvelle dignité à l'élévation et à la naissance. Quatrièmement, combien d'âmes faibles rougiraient de la vertu que votre exemple rassure, qui ne craignent plus de marcher après vous et qui trouvent même beau de suivre vos traces ! Cinquièmement, combien d'âmes trop sensibles encore aux intérêts de la terre, craindraient que la piété ne fût un obs-

[1] *Annoblie*, 1745.

tacle à leur élévation et trouveraient peut-être dans cette tentation l'écueil de tous leurs désirs de pénitence, si elles n'apprenaient, en vous voyant, que la piété est utile à tous, et qu'en attirant les grâces du ciel elle n'éloigne pas celles de la terre [1]. Sixièmement, vos inférieurs, vos créatures, vos esclaves, tous ceux qui dépendent de vous, trouvent la vertu bien plus aimable depuis qu'elle est devenue un moyen sûr de vous plaire, et que le même progrès qu'ils font dans la piété, ils le font dans votre confiance et dans votre estime.

Enfin, mes Frères, quel honneur pour la religion, lorsqu'elle peut montrer en vos personnes qu'elle sait encore se former des justes qui méprisent les honneurs, les dignités, les richesses, qui vivent au milieu des prospérités sans en être éblouis, qui sont élevés aux premières places sans perdre de vue les biens éternels, qui possèdent tout comme ne possédant rien [2], qui sont plus grands que le monde entier, et regardent comme de la boue tous les avantages de la terre [3], dès qu'ils deviennent un obstacle aux promesses que la foi leur montre dans le ciel ! Quelle confusion pour les impies de sentir, en vous voyant marcher dans les voies du salut au milieu de toutes les prospérités humaines, que la vertu n'est pas un pis-aller, qu'en vain ils tâchent de se persuader qu'on n'a recours à Dieu que lorsque le monde nous manque, puisque comblés des faveurs du monde, vous ne laissez pas d'aimer l'opprobre de Jésus-Christ ! Quelle consolation même pour notre ministère de pouvoir nous servir de vos exemples dans ces chaires chrétiennes pour confondre les pécheurs d'une destinée plus obscure, de pouvoir leur citer vos vertus pour les faire rougir de leurs vices, de pouvoir leur faire honte de toutes les vaines excuses qu'ils nous opposent, en leur alléguant votre fidélité à la loi de Dieu, en leur montrant que les périls qui les environnent ne sont pas plus grands que les vôtres, que les objets des passions au milieu desquels ils vivent sont moins séduisants, que le monde ne leur offre pas plus de charmes et plus d'illusion qu'il vous en offre, que, si la grâce peut se former des cœurs fidèles jusque dans les palais des rois, elle peut s'en former à plus forte raison dans le tumulte des villes et sous le toit du citoyen et du magistrat, et qu'ainsi on trouve le salut partout, et que notre état ne devient un prétexte favorable à nos passions que lorsque la corruption de notre cœur est la véritable raison qui les autorise.

Oui, mes Frères, je le répète, vous donnez, quand vous servez Dieu, une nouvelle force à notre ministère ; plus de poids aux vérités que nous annonçons aux peuples, plus de confiance à notre zèle, plus de dignité à la parole de Jésus-Christ, plus de crédit à nos censures, plus de consolation à nos travaux; et, en jetant les yeux sur vous, le monde trouve la décision des vérités qu'il nous avait contestées. Que de biens, mes Frères, reviennent donc à l'Eglise de vos exemples ! Vous donnez du crédit à la piété, vous honorez la religion dans l'esprit des peuples, vous animez les justes de tous les états; vous consolez les serviteurs de Dieu, vous répandez dans tout un royaume une odeur de vie qui confond le vice et qui autorise la vertu, vous maintenez les règles de l'Evangile contre les maximes du monde. On vous cite dans les villes et dans les provinces les plus éloignées pour encourager les faibles et agrandir le royaume de Jésus-Christ; les pères apprennent vos noms à leurs enfants pour les animer à la vertu; et, sans le savoir, vous devenez le modèle des peuples, l'entretien des petits, l'édification des familles, l'exemple de tous les états et de tous les ordres. A peine les principaux des tribus dans le désert et les femmes les plus distinguées eurent apporté à Moïse leurs ornements les plus précieux pour la construction du tabernacle, que tout le peuple, entraîné par leur exemple, vint en foule offrir ses dons et ses présents, et qu'il fallut que Moïse mît des bornes à leurs pieux empressements et modérât l'excès de leurs largesses [1].

Ah ! mes Frères, que de biens encore une fois vos seuls exemples peuvent faire parmi les peuples ! les plaisirs publics décriés dès que vous ne les autorisez plus par votre présence ; les modes indécentes proscrites dès que vous les négligez ; les usages dangereux surannés dès que vous les abandonnez; la source de presque tous les désordres tarie dès que vous vivez selon Dieu. Et de là que d'âmes préser-

[1] Pietas autem ad omnia utilis est, promissionem habens vitæ quæ nunc est et futuræ. I Timoth., IV, 8.

[2] Tanquam nihil habentes, et omnia possidentes. II Cor., VI, 10.

[3] Omnia detrimentum feci et arbitror ut stercora, ut Christum lucrifaciam. Philip., III, 8.

[1] Exode, XXXV.

vées ! que de malheurs prévenus ! que de crimes arrêtés ! que de maux empêchés ! Quel gain pour la religion qu'une seule personne élevée qui vit selon la foi ! Quel présent Dieu fait à la terre, à un royaume, à un peuple, quand il lui donne des grands et des puissants qui vivent dans sa crainte ! Et, quand l'intérêt seul de votre âme, mes Frères, ne suffirait pas pour vous rendre la vertu aimable, l'intérêt de tant d'âmes à qui vous êtes une occasion de salut en vivant selon Dieu, ne devrait-il pas préférer la crainte et l'amour de sa loi à tous les vains plaisirs de la terre ? Est-il de plaisir plus doux pour un bon cœur que de devenir une source de salut et de bénédiction pour ses frères ?

Et ce qu'il y a ici d'heureux pour vous, mes Frères, c'est que vous ne vivez pas seulement pour votre siècle ; je l'ai déjà dit, vos exemples passeront jusques aux siècles suivants. Les vertus des simples fidèles périssent, pour ainsi dire, avec eux ; mais vos vertus seront conservées dans nos histoires avec vos noms. Vous deviendrez un modèle de piété pour nos neveux, comme vous l'avez été pour les peuples qui ont vécu avec vous ; vos rangs et vos emplois, vous liant aux principaux événements qui se passent dans notre siècle, vous feront passer avec eux jusques aux siècles à venir. Les cours qui succéderont à la nôtre, trouveront encore l'histoire de vos mœurs et de vos saints exemples mêlée avec l'histoire publique de nos jours ; vous donnerez encore du crédit à la piété dans les âges qui nous suivront ; le souvenir de vos vertus, conservé dans nos annales, y servira encore d'instruction à vos descendants qui les liront ; et l'on pourra dire un jour de vous, comme de ces hommes célèbres et pleins de gloire et de justice, dont parle l'Ecriture, que votre piété n'a pas fini avec vous ; que le souvenir de vos vertus passera d'âge en âge, que les peuples raconteront jusqu'à la fin votre sagesse et vos exemples, que l'Eglise publiera vos louanges, et que les biens que vous avez faits, et l'odeur de votre vie se conservera toujours au milieu de nous avec les descendants qui naîtront de la gloire de votre sang et qui succéderont, à vos noms et à vos titres : *Quorum pietates non defuerunt ; cum semine eorum permanent bona* [1].

Mais ce n'est pas tout, mes Frères, l'exemple rend vos vertus un bien public, et c'est là leur premier caractère ; mais l'autorité qui en est le second, achève et soutient les biens infinis que vos exemples ont commencés. Et quand je dis l'autorité, mes Frères, que ne puis-je développer ici tout ce que cette idée me découvre d'immense dans les suites fécondes de la piété des grands et des puissants !

Premièrement, la protection de la vertu. La vertu timide est souvent opprimée, parce qu'elle manque ou de hardiesse pour se montrer ou de protection pour se défendre ; la vertu obscure est souvent méprisée, parce que rien ne la relève aux yeux des sens, et que le monde est ravi de pouvoir faire un crime à la piété de l'obscurité de ceux qui la pratiquent. Mais, dès que vous en prenez vous-même le parti, mes Frères, ah ! la vertu ne manque plus de protection ; vous devenez les interprètes des gens de bien auprès du prince, déjà si favorable lui-même à la piété, et les canaux par lesquels ils trouvent tous les jours accès auprès du trône. Vous mettez en place des hommes justes qui deviennent des exemples publics ; vous produisez des serviteurs de Dieu, des hommes pleins de lumière, de science et de vertu, qui seraient demeurés dans la poussière, et qui, à la faveur de votre nom et de votre appui, paraissent dans le public, mettent en œuvre leurs talents, enrichissent quelquefois l'Eglise d'ouvrages saints et chrétiens, contribuent à l'édification des fidèles, à l'instruction des peuples, à la consommation des saints, apprennent les règles de la vertu à ceux qui les ignorent, les apprendront à nos neveux, et feront passer dans tous les siècles suivants, avec les monuments pieux de leur zèle, les fruits immortels de la protection dont vous avez honoré la vertu, et de votre amour pour les justes.

Que dirai-je, mes Frères ? Vous soutenez le zèle des gens de bien dans les entreprises saintes, et votre protection les anime et leur fait surmonter tous les obstacles dont le démon traverse toujours les œuvres qui doivent glorifier Dieu et contribuer au salut des âmes. Que d'établissements, utiles aujourd'hui, et qui sont une source de bénédiction dans l'Eglise, n'ont dû autrefois leur naissance qu'au crédit d'une seule personne élevée à qui Dieu avait mis dans le cœur de protéger une œuvre dont il devait tirer un jour tant de gloire ! Que de pieux desseins et avantageux à l'Eglise exécutés auraient échoué, si l'autorité d'un juste en place et

[1] Eccli., XLIV, 10, 11.

élevé dans l'Eglise n'eût aplani toutes les voies qui semblaient en rendre l'exécution impossible! Que de saints ministres de Jésus-Christ, soutenus dans leurs fonctions, auraient cédé aux contradictions et privé par leur retraite les peuples de leurs instructions et de leurs exemples, si leur vertu n'eût trouvé dans la piété des grands et des puissants une protection qui assurait la paix à leur troupeau et l'autorité à leur ministère!

Que dirai-je encore, mes Frères? Vous rendez par vos exemples la vertu respectable à ceux qui ne l'aiment pas; et ce n'est plus une honte d'être chrétien, dès que par là on vous ressemble. Vous ôtez à l'impiété cet air de confiance et d'ostentation avec lequel elle ose tous les jours paraître; et le libertinage n'est plus un bon air, dès que votre conduite l'improuve [1]. Vous maintenez parmi les peuples la religion de nos pères; vous conservez la foi aux siècles qui nous suivront; et souvent il ne faut qu'un grand dans un royaume, ferme dans la foi, pour arrêter le progrès de l'erreur et des nouveautés, et conserver à tout un Etat la foi de ses ancêtres. La seule Esther conserva le peuple et la loi de Dieu dans un grand empire; le seul Mathathias [2] tint bon contre les autels étrangers et empêcha les superstitions de prévaloir au milieu de Juda; et la France ne doit les lumières de l'Evangile et la connaissance de Jésus-Christ qu'à la piété d'une sainte princesse qui conquit à la foi, avec le cœur d'un époux infidèle, un royaume qui depuis en a toujours été le plus ferme appui et la portion la plus pure et la plus florissante. Oh! mes Frères, que vous êtes grands quand vous êtes à Jésus-Christ, et que votre naissance et votre élévation paraissent avec bien plus d'éclat et de dignité dans les fruits immenses de votre piété que dans le faste de vos passions et tout le vain attirail des magnificences humaines!

Secondement, les récompenses de la vertu. Vous la mettez en honneur en lui donnant, dans le choix des places qui dépendent de vous, les préférences qui lui sont dues, et ne confiant les emplois qu'à ceux dont la piété mérite la confiance publique, en ne comptant sur la fidélité des subalternes qu'autant qu'ils sont fidèles à Dieu, et recherchant principalement dans les hommes la droiture de la conscience et l'innocence des mœurs, sans quoi tous les autres talents ne forment plus qu'un mérite équivoque qui devient ou nuisible ou inutile.

Et déjà, mes Frères, quel nouveau bien pour le public! quel bonheur pour un royaume où les gens de bien occupent les premières places, où les emplois sont les récompenses de la vertu, où les affaires publiques ne sont confiées qu'à ceux qui cherchent plus les intérêts publics que leurs intérêts propres, et qui ne comptent pour rien le gain du monde entier, s'ils venaient à perdre leur âme!

Quel avantage pour les peuples lorsqu'ils trouvent leurs pères dans leurs juges, les protecteurs de leurs faiblesses dans les arbitres de leur destinée, les consolateurs de leurs peines dans les interprètes de leurs intérêts! Que d'abus prévenus! que de larmes essuyées! que d'injustices évitées! quelle paix dans les familles! quelle consolation pour les malheureux! Quel honneur même pour la vertu, lorsque les peuples sont ravis de la voir en place et que le monde lui-même, tout monde qu'il est, est pourtant bien aise d'avoir des gens de bien pour défenseurs et pour juges! Quel attrait pour la vertu, lorsqu'on voit qu'elle est devenue le chemin des grâces, et qu'outre les promesses du siècle à venir elle a encore pour elle les récompenses de la terre : *Promissionem habens vitæ quæ nunc est, et futuræ* [1].

Et ne dites pas, mes Frères, qu'en récompensant la vertu on ne corrige pas les pécheurs et qu'on multiplie seulement les hypocrites. Je sais jusqu'où l'amour de l'élévation peut pousser les hommes, et quels abus ils sont capables de faire de la religion pour arriver à leurs fins; mais du moins vous obligez le vice de se cacher; du moins vous lui ôtez l'éclat et la sécurité qui le répand et le communique; vous conservez du moins l'extérieur de la religion parmi les peuples; vous multipliez du moins les exemples de la piété parmi les fidèles, et s'il n'y a pas moins de déréglement, les scandales du moins sont plus rares.

Enfin, les saintes largesses de la vertu. Mais je sens que mon sujet m'entraîne, et il est temps de finir. Oui, mes Frères, que de nouveaux biens encore pour les peuples dans l'usage chrétien et charitable de vos richesses!

[1] Pense-t-il nous avoir bien réjouis de nous dire qu'il doute si notre âme est autre chose qu'un peu de vent et de fumée, et encore de nous le dire d'un ton de voix fier et content?
PASCAL.

[2] Mathathias, père des Macchabées.

[1] I Tim., IV, 8.

Vous mettez l'innocence à couvert; vous préparez des asiles de pénitence aux crimes; vous rendez la vertu aimable aux malheureux par les ressources qu'ils trouvent dans la vôtre; vous assurez aux maris la fidélité de leurs épouses, aux pères le salut de leurs enfants, aux pasteurs la sûreté de leurs brebis, la paix aux familles, la consolation aux affligés, l'innocence à la veuve délaissée, un secours à l'orphelin, le bon ordre au public, à tous l'appui de leur vertu, ou le remède de leurs vices.

Et ici, mes Frères, comprenez, si vous pouvez, les fruits immenses de votre vertu et les avantages inexplicables qu'en retire l'Eglise. Que de scandales évités! que de crimes prévenus! que de maux publics arrêtés! que de faibles conservés! que de justes affermis! que de pécheurs rappelés! que d'âmes retirées du précipice! Que vous contribuez, mes Frères, quand vous servez Dieu, à la gloire de l'Eglise, à l'agrandissement du royaume de Jésus-Christ, à l'honneur de la religion, à la consommation des saints, au salut de tous les fidèles! Qu'il se trouvera un jour d'élus dans le ciel de toute langue et de toute tribu qui mettront à vos pieds leur couronne d'immortalité, comme pour confesser publiquement qu'ils vous en sont redevables! Quelle consolation pour vous de pouvoir vous dire à vous-même qu'en servant Dieu vous lui attirez des serviteurs, et que votre piété devient une source de bénédictions pour les peuples! Non, mes Frères, s'il y a quelque chose de flatteur dans l'élévation, ah! ce n'est pas les vaines distinctions que l'usage y attache; c'est d'y pouvoir devenir, en servant Dieu, la source des biens publics, le soutien de la religion, la consolation de l'Eglise et les principaux instruments dont Dieu se sert pour l'accomplissement de ses desseins de miséricorde sur les hommes.

Que vous perdez donc, mes Frères, en ne vivant pas selon Dieu! que l'Eglise perd en vous perdant! que nous perdons nous-mêmes lorsque vous nous manquez! de combien d'avantages privez-vous les fidèles! quelles consolations vous ôtez-vous à vous-même! quelle joie dans le ciel pour la conversion d'un seul pécheur élevé dans le siècle! Que vous êtes coupables, mes Frères, quand vous ne vivez pas selon Dieu! Vous ne pouvez ni vous perdre, ni vous sauver tout seuls. Vous ressemblez ou à ce dragon de l'Apocalypse qui en tombant du ciel où il était élevé, entraîne par sa chute la plupart des étoiles dans l'abîme[1], ou à ce serpent mystérieux dont parle Jésus-Christ, qui, étant élevé sur la terre attire heureusement tout après lui. Vous êtes établis pour la perte ou pour le salut de plusieurs[2], des plaies ou des ressources publiques. Puissiez-vous, mes Frères, connaître vos véritables intérêts; sentir ce que vous êtes dans les desseins de Dieu, ce que vous pouvez pour sa gloire, ce qu'il attend de vous, ce qu'en attend l'Eglise, ce que nous en attendons nous-mêmes!

Ah! vous avez une si grande idée de votre rang et de vos places par rapport au monde! Mais, mes Frères, permettez-moi de vous le dire : vous n'en connaissez pas encore toute la grandeur; vous ne voyez qu'à demi ce que vous êtes; vous êtes encore bien plus grands par rapport à la piété; et les priviléges de votre vertu sont bien plus brillants et plus singuliers que ceux de vos titres. Puissiez-vous, mes Frères, remplir toute votre destinée! Et vous, ô mon Dieu, touchez durant ces jours de salut, par la force de la vérité que vous mettez dans nos bouches, les grands et les puissants; attirez à vous des cœurs dont la conquête vous assure celle du reste des fidèles; ayez pitié de vos peuples, en sanctifiant ceux que votre providence a mis à leur tête; sauvez Israël en sauvant ceux qui le régissent; donnez à votre Eglise de grands exemples qui perpétuent la vertu d'âge en âge, et qui aident jusqu'à la fin à former cette assemblée immortelle de justes qui vous bénira dans tous les siècles. Ainsi soit-il.

[1] Apocalypse, XII, 9.
[2] Luc, II, 34.

# DOUZIÈME SERMON.

## DISCOURS PRONONCÉ A UNE BÉNÉDICTION DES DRAPEAUX DU RÉGIMENT DE CATINAT.

### NOTICE HISTORIQUE.

L'année 1698, dit le P. Bougerel, Massillon alla prêcher le carême à Montpellier. En retournant à Paris, il s'arrêta à Lyon, et il y prononça l'oraison funèbre de l'archevêque Camille de Villeroy. Est-ce à cette année qu'il faut reporter le discours suivant? Dans ce cas ce serait un des plus anciens de Massillon que nous possédions. Ne serait-ce pas plutôt à l'année 1701, au moment de l'expédition d'Italie? Ce qui, du moins, est certain, c'est qu'il fut prêché en Provence, avant que Catinat se retirât à Saint-Gratien, c'est-à-dire avant 1702. Peut-être a-t-il été donné à Marseille, dans la célèbre église de Saint-Victor. Quoi qu'il en soit, l'orateur parle « dans un temple consacré au chef d'une légion sainte qui sut préférer le culte de Jésus-Christ à celui des statues de l'empereur, à une troupe illustre que mille actions distinguent plus que le nom du fameux général qu'elle a l'honneur d'avoir à sa tête, » à des soldats commandés par « le sage et vaillant général à qui cette province doit sa sûreté, et le reste du royaume la paix et l'abondance, sous un prince qui, n'ayant plus rien à souhaiter du côté de la gloire, a cru que la piété devait en être comme le dernier trait, qui tous les jours va humilier sous le joug de Jésus-Christ une tête chargée des marques de sa grandeur et de ses victoires, et qui, dans le temps que tout retentit de son nom et du bruit de ses conquêtes, sait répandre son âme devant le Seigneur, et gémir en secret sur le malheur des peuples et les tristes suites d'une guerre si glorieuse pour lui aux yeux de l'univers. » On se rappelle les éloges que donnent au vainqueur de la Marsaille tous les mémoires du temps. Louis XIV, parcourant un jour la liste des maréchaux, s'écria, en arrivant au nom de Catinat : VOILA LA VERTU COURONNÉE!

### ANALYSE.

EXORDE. — Ce n'est pas pour animer des soldats à la guerre que le ministre de la parole de réconciliation et de paix mêle un discours évangélique à une cérémonie sainte.

PROPOSITION. — Mais c'est pour développer l'esprit de cette pieuse solennité.

DIVISION. — 1° En expliquant les périls des armes, et, 2° en montrant les moyens de s'y sauver.

PREMIÈRE RÉFLEXION. — *Périls des camps.* — 1° La dissipation et la licence ; — 2° la mort rapide et soudaine qui ne laisse pas le temps du retour à Dieu.

SECONDE RÉFLEXION. — *Moyens de se sauver dans les armées.* — 1° La considération des déceptions de l'ambition et de la vanité des choses d'ici-bas ; — 2° la parfaite alliance de la vie chrétienne avec la valeur de l'homme de guerre et l'austérité de la discipline militaire.

PÉRORAISON. — Prière pour le succès des armes de la France, et vœux chrétiens en faveur de la paix.

Posuerunt signa sua, signa ; et non cognoverunt sicut in exitu super summum.

*Ils ont mis leurs drapeaux dans le temple comme un présage de leur victoire ; et ils n'ont pas connu quelle était la fin de cette pieuse solennité.* Ps. LXXIII, 4, 5.

Ce n'est pas pour vous rappeler ici des idées de feu et de sang, et, par le souvenir de vos victoires passées, vous animer à de nouvelles, que je viens, dans le sanctuaire de la paix, mêler un discours évangélique à une cérémonie sainte. La parole dont j'ai l'honneur d'être le ministre, est une parole de réconciliation et de vie, destinée à réunir les Grecs et les Barbares ; à faire habiter ensemble, selon l'expression d'un prophète, les lions, les aigles et les agneaux ; à rassembler sous un même

chef toute langue, toute tribu et toute nation : à calmer les passions des princes et des peuples, confondre leurs intérêts, anéantir leurs jalousies, borner leur ambition, inspirer les mêmes désirs à ceux qui doivent avoir la même espérance, et, si elle propose quelquefois des guerres et des combats, ce sont des guerres qui se terminent toutes dans le cœur et des combats de la grâce [1].

D'ailleurs, je me souviens que je parle sous l'autel même de l'Agneau qui est venu pacifier le ciel et la terre, dans un temple consacré au chef d'une légion sainte [2] qui sut préférer le culte de Jésus-Christ à celui des statues de l'empereur, et laisser fièrement les aigles de l'empire pour suivre l'étendard de la croix ; et enfin que je parle à une troupe illustre qui ne connaît les périls que pour les affronter, que mille actions distinguent plus que le nom du fameux général qu'elle a l'honneur d'avoir à sa tête et le mérite de celui qui la commande, et qui attend plutôt de moi des leçons de piété que de valeur, et des avis pour faire la guerre saintement que des exhortations pour la bien faire.

Souffrez donc, Messieurs, que laissant là le corps, pour ainsi dire, et les dehors de cette cérémonie, je vous en développe l'esprit ; que sans approfondir ce qu'elle a d'antique et de curieux, je m'arrête à ce qu'elle peut avoir d'utile ; et que, loin de vous entretenir de la gloire des armes et du cas que tous les peuples en ont toujours fait, je vous parle des périls de cet état et des moyens d'y acquérir une gloire immortelle et solide.

Pourquoi croyez-vous en effet que les nations les plus barbares aient toutes eu une espèce de religion militaire, et que le culte se soit toujours trouvé mêlé parmi les armes ? Pourquoi croyez-vous que les Romains fussent si jaloux de mettre leurs aigles et leurs dieux à la tête de leurs légions, et que les autres peuples affectassent de prendre ce qu'il y avait de plus sacré dans leurs superstitions et en traçassent les figures et les symboles sur leurs étendards, sinon pour empêcher que le tumulte et l'agitation des guerres ne fît oublier ce qu'on doit aux dieux qui y président, et afin qu'à force de les avoir sans cesse devant les yeux, on fût comme dans une heureuse impuissance de les perdre de vue ? Pourquoi croyez-vous que les Israélites, dans leurs marches et dans leurs combats, fussent toujours précédés du serpent d'airain ; que Constantin, devenu la conquête de la croix, fît élever ce signal de toutes les nations au milieu de ses armées ; que nos rois, dans leurs entreprises contre les infidèles, allassent recevoir l'étendard sacré aux pieds des autels ; et qu'enfin encore aujourd'hui l'Eglise consacre par des prières de paix et de charité ces signes déplorables de la guerre et de la dissension, sinon pour vous faire souvenir que la guerre même est une manière de culte religieux ; que c'est le Dieu des armées qui préside aux victoires et aux batailles ; que les conquérants ne sont bien souvent entre ses mains que des instruments de colère dont il se sert pour châtier les péchés des peuples [1], qu'il n'est point de véritable valeur que celle qui prend sa source dans la religion et dans la piété ; et qu'après tout, les guerres et les révolutions des Etats ne sont que des jeux aux yeux de Dieu et un changement de scène dans l'univers ; que lui seul ne change point et seul a de quoi fixer les agitations et les désirs insatiables du cœur humain.

Il est vrai, Messieurs, que la piété si pénible, même dans les cloîtres où tout l'inspire, si rare dans le siècle où les devoirs communs de la religion la soutiennent, trouve dans les dissipations et la licence des armes des obstacles et des écueils où les plus belles espérances de l'éducation, les plus heureux présages du naturel, les plus tendres précautions de la grâce viennent tous les jours tristement échouer.

C'est là qu'on voit quelquefois le peuple de Dieu sous les yeux même d'un Josué, d'un général sage et religieux, donner dans tous les excès et les crimes des nations. C'est là que des chrétiens mettent tous les jours leur gloire dans leur confusion et se font un mérite de leur ignominie. C'est là que l'impiété est un bon air, la foi une faiblesse, la religion un songe, les vérités du salut le partage des âmes oiseuses, les terreurs de l'éternité une vaine frayeur, et la sainteté de nos mystères souvent l'assaisonnement des débauches. C'est là que

[1] L'éloquence de la chaire n'est pas propre au récit des batailles ; la langue d'un prêtre destiné à louer Jésus-Christ le sauveur des hommes ne doit pas être employée à parler d'un art qui tend à leur destruction, et je ne viens pas vous donner des idées de meurtre et de carnage devant ces autels.

FLÉCHIER, *Oraison funèbre de Turenne*, 1re partie.

[2] Saint-Victor de Marseille.

[1] Les conquérants ne sont que des instruments de la vengeance divine. Dieu exerce par eux sa justice, et puis il l'exerce sur eux-mêmes. BOSSUET, *Discours sur l'Histoire universelle*.

le Dieu que nous adorons n'est nommé que pour être insulté ; que le crime est une bienséance, la volupté un mérite, la fureur une distinction. C'est là que ceux que la politesse, le rang ou l'intérêt même, sous un prince qui ne compte pour rien la valeur lorsqu'elle est toute seule, éloignent de ces excès, bornent toute leur régularité à l'ambition, la gloire et la vengeance ; et ne se relâchent, ce semble, sur les autres passions, que pour être plus vifs sur celles-ci. C'est là que les plus sages sont ceux qui ne sont occupés que de leur fortune et de leur avancement ; qui sacrifient tout, bien, repos, conscience à leur gloire ; qui, insensibles sur la félicité des saints et sur les biens solides de l'élernité, ne sont occupés qu'à saisir un fantôme qui leur échappe avant qu'ils le tiennent et à se ménager des établissements qui sont fondés sur le sable et dans une cité qui n'est pas permanente. C'est là, en un mot, que Dieu n'est pas plus connu qu'au milieu des peuples infidèles, et que la plus haute vertu n'est pas de n'avoir point de passions, mais de n'en avoir que de nobles et de brillantes.

Sont-ce là, ô mon Dieu, des hommes armés pour votre querelle et pour la défense de vos autels ? Vous qui ne voulez pas que le pécheur raconte vos justices et devienne le protecteur de votre alliance, pourriez-vous confier à des bras sacriléges le soin de rétablir votre culte et la majesté de vos temples ? Et qu'importe que vous soyez déshonoré par les crimes des fidèles ou par l'infidélité de vos ennemis ? Qu'importe que votre royaume s'agrandisse, si vous ne devez pas régner sur les cœurs ? Qu'importe que les dispersions d'Israël se rassemblent, si les tribus restées à Jérusalem surpassent même les profanations des sujets de Jéroboam ?

Ceux qui vivent dans la tranquillité des villes et loin des dangers de la guerre, peuvent se calmer sur les désordres de leur vie par l'espoir d'une vieillesse plus régulière et d'une mort chrétienne. Et en effet, Messieurs, le loisir que l'âge ou une lente infirmité laissent aux réflexions, le long usage des plaisirs, et le dégoût ou les désagréments qui les suivent, l'expérience du monde et de ses inutilités dont un bon esprit même se lasse et revient tôt ou tard, les perfidies et les supercheries du commerce qui toutes seules sont capables de dégoûter une âme bien faite et lui faire prendre le parti de la retraite et de la piété : tout cela aide les opérations de la grâce dans le cœur des mondains, leur fait faire tous les jours mille projets éloignés de conversion, les arrache peu à peu à leurs faiblesses et quelquefois fait que, fatigués du monde, ils se donnent à Jésus-Christ.

Je sais que cette espérance des pécheurs périt souvent, que se flatter d'une conversion tardive, c'est insulter à la grâce et à la justice d'un Dieu vengeur, que renvoyer à des années de langueur et d'infirmité l'affaire du salut, c'est la manquer, qu'on ne recueille pendant l'hiver que ce qu'on a semé durant les jours de l'été, que notre Dieu n'est pas un Dieu de tous les jours, que, négligé, il néglige à son tour, et que la vertu qui vient si tard, n'est d'ordinaire qu'une impuissance du vice, une régularité de l'âge plutôt que du cœur et une bienséance qu'on doit au monde autant qu'à Jésus-Christ. Cependant la religion ne veut pas qu'on désespère ; et plus d'une fois, ô mon Dieu, vous avez appelé des ouvriers à la onzième heure du jour et guéri des paralytiques de trente ans, peut-être pour prévenir par ces prodiges le désespoir des vrais pénitents et peut-être aussi pour amuser la fausse confiance des pécheurs.

Mais pour vous, Messieurs, qui, au milieu des périls et des fureurs de la guerre, pouvez tous les jours dire comme David que vous n'êtes séparés que d'un seul degré de la mort : *Uno tantum gradu, ego morsque dividimur*[1] ; vous qui ne devez compter sur la vie que comme sur un trésor que vous tenez exposé sur un grand chemin, qui touchez tous les moments à l'éternité, et qui ne tenez au monde et à ses plaisirs que par le plus faible de tous les liens : ah ! qu'est-ce qui peut vous rassurer lorsque vous vous livrez à des passions d'ignominie[2], et de quel espoir pouvez-vous vous amuser vous-mêmes ? Est-ce ces moments que vous accordez à la religion sur le point d'un combat, qui flattent votre espérance ? Est-ce la prière et les bénédictions d'un ministre ? Mais vous qui êtes de bonne foi, quelle est alors, je vous prie, la situation de votre cœur ? Vous est-il jamais arrivé de repasser en pareille occasion dans l'amertume de votre cœur toutes les années de votre vie[3] ? Avez-

[1] I Reg., xx, 3. — [2] Tradidit illos Deus in passiones ignominiæ. Rom., i, 26. — [3] Recogitabo tibi omnes annos in amaritudine animæ. Is., xxxviii, 15.

vous jamais pensé dans ces circonstances à offrir au Seigneur un cœur contrit et humilié, et à invoquer ses miséricordes sur les misères de votre âme? La gloire, le devoir, le péril, vous ne voyez que cela. Les retours sur la conscience sont alors moins de saison que jamais; on éloigne même ces pensées comme dangereuses à la valeur, on redouble les plaisirs et les excès pour faire diversion, et s'empêcher soi-même de s'en occuper; et l'on passe, hélas! presque toujours du crime et de la débauche à la mort. Horrible destinée, ô mon Dieu, et si commune cependant aux personnes à qui je parle! Vous le savez, mes Frères, et mille fois dans la fureur des combats vous avez vu disparaître en un instant les compagnons de vos excès; vous les avez vus ne mettre presque qu'un intervalle entre une impiété et le dernier soupir, et un coup fatal venir les enlever à vos côtés, dans le temps même peut-être qu'ils faisaient encore avec vous des projets de crime.

Et pourquoi leur infortune ne vous ébranlerait-elle pas? pourquoi ne vous instruiriez-vous pas dans le malheur de leur surprise? Est-ce parce que ces exemples sont trop fréquents que vous n'en êtes plus frappé? c'est-à-dire que vous vous rassurez à mesure que le péril augmente. Pourquoi ne vous laisseriez-vous pas toucher à la bonté et à la longanimité de votre Dieu, qui ne vous a sauvés de tant de périls et conservés jusqu'à présent que pour vous ménager plus de loisir de vous convertir à lui? Pourquoi changeriez-vous ses desseins de miséricorde en des desseins de colère; et emploieriez-vous des jours qu'il n'a prolongés que pour votre salut, à prolonger le cours de vos iniquités?

Eh! si, dans cette action où vous ne dûtes votre délivrance qu'à un prodige, et dont vous-même crûtes ne jamais sortir, le glaive de la mort vous eût frappé, quelle eût été, mon frère, votre destinée? Quelle âme auriez-vous présentée au tribunal de Jésus-Christ? quel monstre d'ordures, de blasphèmes, de vengeances! N'êtes-vous pas effrayé de vous représenter alors sous la foudre d'un Dieu vengeur, tremblant devant sa face, et les abîmes éternels ouverts à vos pieds. Sa main toute-puissante vous délivra; il vous couvrit de son bouclier; son ange détourna lui-même les coups qui, en décidant de votre vie, auraient décidé de votre éternité; et quel usage en avez-vous fait depuis? quelle reconnaissance envers votre libérateur? quel hommage lui avez-vous fait d'un corps que vous tenez doublement de lui? Vous l'avez fait servir à l'iniquité; et d'un membre de Jésus-Christ, vous en avez fait un instrument de honte et d'infamie[1]. Ah! vous avez bien su mettre le danger que vous courûtes alors à profit pour votre fortune; mais avez-vous su le mettre à profit pour votre salut? Vous l'avez fait valoir auprès du prince; mais en a-t-il été question auprès de Dieu? Vous en êtes monté d'un degré dans le service, et vous voilà toujours le même dans la milice de Jésus-Christ. Craignez, craignez que ce moment fatal ne revienne, que le Seigneur ne vous livre enfin à votre propre destinée, qu'il ne vous traite comme l'impie Achab, et qu'un coup, parti de sa main invisible, n'aille à la première occasion terminer enfin vos iniquités et commencer ses vengeances.

Que votre sort est à plaindre, Messieurs! La voie des armes, où les engagements de la naissance et le service du prince vous appellent, est à la vérité brillante aux yeux des sens; c'est le seul chemin de la gloire; c'est le seul poste digne d'un homme qui porte un nom; mais, en matière de salut, de toutes les voies c'est la plus terrible. Voilà les périls; voici les moyens de les éviter.

Car, enfin, le bras de Dieu n'est pas raccourci[2], le salut n'est nulle part impossible; le torrent n'entraîne que ceux qui veulent bien s'y prêter, le Seigneur a ses élus partout; et les mêmes dangers qui sont des écueils pour les réprouvés, deviennent des occasions de mérite aux justes.

Et pour entrer ici dans un détail qui vous le fasse sentir : quels sont, dites-moi, dans votre état les écueils que la grâce ne puisse vous faire éviter? quels sont les maux qui n'aient en même temps leurs remèdes?

Je sais que l'ambition est comme inévitable à un homme de guerre; que l'Evangile qui fait un vice de cette passion ne saurait prévaloir contre l'usage qui l'a érigée en vertu; et qu'en fait de mérite militaire, qui ne sent pas ces nobles mouvements qui nous font aspirer aux grands postes, ne sent pas aussi ceux qui nous font oser de grandes actions. Mais, outre que le désir de voir vos services récompensés,

[1] Tollens ergo membra Christi, faciam membra meretricis? I Cor., VI, 15.

[2] Non est abbreviata manus Domini. Is., LIX, 1.

s'il est modéré, si seul il n'absorbe pas le cœur tout entier, s'il ne vous porte pas à vous frayer des routes d'iniquité pour parvenir à vos fins et établir votre fortune sur les ruines de celle d'autrui; outre, dis-je, que ce désir, environné de toutes ces précautions, n'a rien dont la morale chrétienne puisse être blessée; qu'a-t-il, en vous offrant les espérances humaines, de si séduisant qu'il puisse l'emporter sur l'espoir des chrétiens et les promesses de la foi? Des postes, des honneurs, des distinctions, un nom dans l'univers? Mais quelle foule de concurrents faut-il percer pour en venir là? Que de circonstances faut-il assortir, qui ne se trouvent presque jamais ensemble? Et d'ailleurs, est-ce le mérite qui décide toujours de la fortune? Le prince est éclairé, je le sais, mais peut-il tout voir de ses yeux? Combien de vertus obscures et négligées, combien de services oubliés ou dissimulés! Et d'autre part, combien de favoris de la fortune, sortis tout à coup du néant, vont de plein pied saisir les premiers postes! Et de là quelle source de désagréments et de dégoûts! On se voit passer sur le corps par des subalternes, gens qu'on a vus[1] naître dans le service, et qui n'en savent pas encore assez même pour obéir, tandis qu'on se sent soi-même sur le penchant de l'âge, et qu'on ne rapporte de ses longs services qu'un corps usé, des affaires domestiques désespérées, et la gloire d'avoir toujours fait la guerre à ses frais. Eh! qu'entend-on autre chose parmi vous que des réflexions sur l'abus des prétentions et des espérances? Vous-même qui m'écoutez, quelle est là-dessus votre situation? Et cependant on sacrifie l'éternité à des chimères; on se flatte toujours qu'on sera du nombre des heureux; et on ne s'aperçoit pas que la Providence ne semble laisser au hasard et au caprice des hommes le partage des postes et des emplois que pour nous faire regarder avec des yeux chrétiens les titres et les honneurs, et nous faire rapporter au Roi du ciel, aux yeux de qui rien n'échappe et qui nous tiendra compte de nos plus petits soins, des services que nous rendons aux rois de la terre qui souvent ou ne peuvent les voir ou ne sauraient les récompenser[2].

Mais quand même votre bonheur répondrait à vos espérances, quand même les douces erreurs et les songes sur lesquels votre esprit s'endort, deviendraient un jour des réalités, quand même par un de ces coups du hasard qui entre toujours pour beaucoup dans la fortune des armes, vous vous verriez élevé à des postes auxquels vous n'oseriez même aspirer, et que vous n'auriez plus rien à souhaiter du côté des prétentions humaines: que sont les félicités d'ici-bas, et quelle est leur fragilité et leur rapide durée? Que nous reste-t-il de ces grands noms qui ont autrefois joué un rôle si brillant dans l'univers? ils ont paru un seul instant et disparu pour toujours aux yeux des hommes. On sait ce qu'ils ont été pendant ce petit intervalle qu'a duré leur éclat; mais qui sait ce qu'ils sont dans la région éternelle des morts? Les chimères de la gloire et de l'immortalité ne sont là d'aucun secours: le Dieu vengeur qui du haut de son tribunal pèse leurs actions et discerne leur mérite, n'en juge pas sur ce que nous disons et sur ce que nous pensons d'eux d'ici-bas; et tous ces grands traits qui font tant d'honneur à leur mémoire et qui enrichissent nos annales, sont peut-être les principaux chefs de leur condamnation et les traits les plus honteux de leur âme aux yeux de Dieu.

Hélas! Messieurs, que sont les hommes sur la terre? des personnages de théâtre: tout y roule sur le faux; ce n'est partout que représentation, et tout ce qu'on y voit de plus pompeux et de mieux établi n'est l'affaire que d'une scène: qui ne le dit tous les jours dans le siècle? Une fatale révolution, une rapidité que rien n'arrête, entraîne tout dans les abîmes de l'éternité; les siècles, les générations, les empires, tout va se perdre dans ce gouffre; tout y entre et rien n'en sort; nos ancêtres nous en ont frayé le chemin, et nous allons le frayer dans un moment à ceux qui viennent après nous: ainsi les âges se renouvellent; ainsi la figure du monde change sans cesse; ainsi les morts et les vivants se succèdent et se remplacent continuellement: rien ne demeure, tout s'use, tout s'éteint. Dieu seul est toujours le même, et ses années ne finissent point; le torrent des âges et des siècles coule devant ses yeux; et il voit avec un air de vengeance et de fureur de faibles mortels, dans le temps même qu'ils sont entraînés par le cours fatal, l'insulter en passant, profiter de ce seul moment pour déshonorer son nom, et tomber au

[1] *Vu*, 1745.

[2] Quid quærimus? Cujus rei militamus? Majorne esse poterit spes nostra in palatio quam ut amici imperatoris simus?. ... Et quamdiu istud erit? Amicus autem Dei, si voluero, ecce nunc fio.
AUGUSTIN, *Conf.* VIII, 6.

sortir de là entre les mains éternelles de sa colère et de sa justice [1].

Eh ! faisons après cela des projets de fortune et d'élévation; nourrissons notre cœur de mille espérances flatteuses; prenons à grands frais des mesures infinies pour nous ménager un instant de bonheur; et ne faisons jamais une seule démarche pour atteindre à une félicité qui ne finit point. C'est une fureur dont on ne croirait pas l'homme capable, si l'expérience de tous les jours n'y était.

Et d'ailleurs cet instant même de bonheur est-il tranquille? Les soupçons, les jalousies, les craintes, les agitations éternelles et inévitables aux grands emplois, le sort journalier des armes, la faveur des concurrents, la fatigue des ménagements et des intrigues, les caprices de ceux de qui on dépend, et tant de revers à essuyer, le vide même des prospérités temporelles qui de loin piquent et attirent le cœur, mais qui, touchées de près, ne peuvent ni le fixer, ni le satisfaire [2]; est-il de félicité que tout cela ne trouble et n'altère; et ceux que vous regardez comme les heureux du siècle, sont-ils toujours tels à leurs propres yeux? O Seigneur! à qui seul appartient la gloire et la grandeur, l'homme ne comprendra-t-il jamais qu'il n'est point pour lui de félicité durable et tranquille hors de vous; que tout ce qui plaît ici-bas peut amuser le cœur, mais ne saurait le satisfaire; que la gloire et les plaisirs ne piquent presque que dans le moment qui les précède; que les inquiétudes et les dégoûts qui les suivent sont des voix secrètes qui nous appellent à vous; et que, quand même on pourrait se promettre une fortune paisible, ce ne serait qu'une vapeur dont un instant décide, et qu'on voit naître, s'épaissir, monter, s'étendre, s'évanouir dans un moment?

Et ce qu'il y a ici de plus déplorable pour vous, Messieurs, c'est que dans une vie rude et pénible, dans des emplois dont les devoirs passent quelquefois la rigueur et les travaux des cloîtres les plus austères, vous souffrez toujours en vain pour l'autre vie et très-souvent pour celle-ci. Ah! du moins le solitaire dans sa retraite, obligé de mortifier sa chair et de la soumettre à l'esprit, est soutenu par l'espoir d'une récompense assurée et par l'onction secrète de la grâce qui adoucit le joug du Seigneur. Mais vous, au lit de la mort, oserez-vous présenter à Jésus-Christ vos fatigues et les désagréments journaliers de votre emploi? Oserez-vous le solliciter d'une récompense? Et qu'a-t-il dû mettre sur son compte dans toutes les violences que vous vous êtes faites? Cependant, les plus beaux jours de votre vie, vous les avez sacrifiés à votre profession; dix ans de services ont plus usé votre corps qu'une vie entière de pénitence. Eh! mon Frère, un seul jour de ces souffrances, consacré au Seigneur, vous aurait peut-être valu un bonheur éternel; une seule action pénible à la nature et offerte à Jésus-Christ vous aurait peut-être assuré l'héritage des saints; et vous en avez tant fait en vain pour le monde!

Ah! la mollesse et l'inutilité damneront ceux qui habitent les villes; mais pour vous, Messieurs, ce sera le méchant usage que vous faites de vos peines et de vos fatigues. Eh quoi! vous prenez sur votre repos, sur vos plaisirs, sur vos besoins mêmes, quand il s'agit de votre devoir; eh! voilà le plus difficile fait, ce qui vous reste à faire pour le salut ne coûte plus rien; soutenez ces travaux avec une foi chrétienne; offrez-les au Dieu juste comme le prix de vos iniquités; et puisqu'il faut les souffrir, ne les souffrez pas sans mérite. Si le prince vous manque, Dieu du moins ne vous manquera pas. C'est une ressource que vous vous assurez dans la mauvaise fortune; vos services ne seront, comme cela, jamais perdus, et les fruits de la guerre seront pour vous des fruits de paix et d'éternité. Mais encore une fois vous souffrez tout ce qu'il faut souffrir pour le salut; et vous ne savez pas vous en faire honneur auprès du Père céleste.

C'est ainsi, Seigneur, que votre loi se justifie devant les hommes; que vous paraissez vous-même juste dans vos jugements; et qu'au jour

[1] Maury cite ce magnifique passage pour montrer comment Massillon sait allier le naturel du style à la majesté de la pompe oratoire. « Ce contraste du rapide instant de notre vie avec l'éternité de Dieu rend plus frappante la démence des hommes; et au moment même où nous sommes entraînés par le cours fatal, le délire de *l'insulter en passant* devient un trait sublime. *Essai*, LVIII. » Nous retrouverons cette expression, *l'insulter en passant*, l'une des plus belles, dit la Harpe, que l'imagination ait inventées, et tout ce magnifique morceau reproduits dans le sermon sur la mort. « Les âges se renouvellent, la figure du monde passe sans cesse, les morts et les vivants se remplacent et se succèdent continuellement : tout change, tout s'use, tout s'éteint. Dieu seul demeure toujours le même; le torrent des siècles qui entraîne tous les hommes roule devant ses yeux, et il voit avec indignation de faibles mortels emportés par ce cours rapide l'insulter en passant, vouloir faire de ce seul instant tout leur bonheur et tomber au sortir de là entre les mains de sa colère et de sa vengeance. »

[2] L'ambition déplaît quand elle est assouvie.
*Cinna*, II, 1.

terrible de vos vengeances vous vous servirez de la vie rude et laborieuse d'un homme de guerre pour confondre la lâcheté du mondain et ses excuses sur la difficulté de vos préceptes ; et que d'autre part l'amour du mondain pour les plaisirs condamnera le peu d'usage que l'homme de guerre a fait de ses souffrances. Voilà donc, Messieurs, comme l'ambition peut devenir elle-même une ressource de grâce.

Mais cette réputation de valeur si essentielle à votre état, comment l'ajuster, me direz-vous, avec la douceur et l'humilité chrétienne ? Mais qu'est-ce que la valeur, Messieurs ? Est-ce une fierté de tempérament, un caprice de cœur, une fougue qui ne soit que dans le sang, une avidité mal entendue de gloire, un emportement de mauvais goût, une petitesse d'esprit qui se fait des dangers de gaieté de cœur seulement pour avoir la gloire d'en être sorti ? Quel siècle fut jamais plus corrigé là-dessus que le nôtre ? Quel est le goût des honnêtes gens sur ce qui fait la véritable valeur ? La sagesse, la circonspection, la maturité n'y entrent-elles pour rien ? Quel a été le caractère des grands hommes que vous avez vus dans ce siècle à la tête de nos armées, et dont les noms vous sont encore si chers ? Les Turenne, les Condé, les Créqui [1], par quelle voie sont-ils montés à ce dernier point de gloire et de réputation au delà duquel il est défendu de prétendre ? Le sage et vaillant général à qui cette province doit sa sûreté et le reste du royaume sa paix et son abondance, lui dont vous recevez les ordres de plus près comme de votre propre chef et sous le nom et les étendards de qui vous avez l'honneur de combattre, s'est-il frayé un chemin à l'élévation où le choix du prince et le bonheur de l'Etat l'ont placé, par une valeur indiscrète ? Et la sagesse qui est comme née avec lui, a-t-elle jamais rien gâté ou à son mérite ou à sa fortune [2] ?

Mais c'est que nous nous faisons de fausses idées des choses. La valeur, lorsqu'elle n'est pas à sa place, n'est plus une vertu ; et cette noble ardeur qui, au milieu des combats est générosité et grandeur d'âme, n'est plus hors de là que rusticité, jeunesse de cœur ou défaut d'esprit. Mais quelle idée, me direz-vous encore, a-t-on dans les troupes, d'un homme qui passe pour avoir quelque commerce avec la dévotion ? Eh quoi, Seigneur, il y aurait donc de la gloire à servir les rois de la terre ; et ce serait bassesse et lâcheté que de vous être fidèle ? Et qu'y avait-il autrefois dans les armées des empereurs païens de plus intrépide dans les périls que les soldats chrétiens ? Cependant, Messieurs, c'étaient des gens qui, au milieu de la licence des troupes, avaient leurs heures marquées pour la prière, passaient quelquefois les nuits à bénir tous ensemble le Seigneur, et qui, au sortir d'une action, savaient fort bien courir à l'échafaud et y répandre sans murmure leur sang pour la défense de la foi.

Il est vrai qu'on ne doit pas exiger de vous cette piété craintive et tendre, ni toute l'attention et la ferveur des personnes retirées, qui, libres de tout engagement avec le monde, ne s'occupent que du soin des choses du Seigneur. Mais cette droiture d'âme, ce noble respect pour votre Dieu, ce fond solide de foi et de religion, cette exactitude de si bon goût aux devoirs essentiels du Christianisme, cette probité inaltérable et si chère à l'estime des honnêtes gens, cette supériorité d'esprit et de cœur qui fait mépriser la licence et les excès comme peu dignes même de la raison : qui peut vous dispenser de l'avoir, et au jugement de qui est-il honteux d'en être accusé ?

Croyez-moi, Messieurs, la religion rassure l'âme, bien loin de l'amollir ; on craint bien moins la mort, quand on est tranquille sur les suites. Une conscience que rien n'alarme voit le péril de sang-froid et l'affronte courageusement dès que le devoir l'y appelle. Non, rien n'approche de la sainte fierté d'un cœur qui combat sous les yeux de Dieu, et qui, en vengeant la querelle du prince, honore le Seigneur et respecte sa puissance dans celle de son souverain.

Et, en effet, la piété est déjà elle-même une grandeur d'âme ; rien ne me paraît si héroïque, ni si digne du cœur, que cet empire qu'a l'homme de bien sur toutes ses passions. Quoi de plus grand que de le voir tenir, pour ainsi dire, sans cesse son âme entre ses mains, régler ses démarches, mesurer ses mouvements, ne se permettre rien d'indigne du cœur, maîtriser ses sens, les ramener au joug de la loi, arrêter la pente d'une nature toujours rapide vers le mal, étouffer mille désirs qui flattent, mille

[1] Les Turennes, les Condés, les Créquys, *éd. de* 1745.

[2] Madame de Coulanges, qui voyait Catinat retiré à Saint-Gratien, dans le voisinage d'Ormesson, écrivait à Mme de Simiane, en parlant de ce vertueux et héroïque maréchal : « C'est un parfait philosophe, et philosophe chrétien. » Et un peu avant : « Il me paraît avoir bien de l'esprit, une modestie charmante ; il ne me parle jamais de lui. »

espérances qui amusent, tenir contre les séductions du commerce et la force des exemples; et, toujours maître de soi-même, ne souffrir à son cœur aucune bassesse capable de déshonorer un héritier du Ciel! Ah! il faut n'être pas né médiocre pour cela; la grâce a ses héros qui ne doivent rien à ceux que les siècles passés ont admirés; et assurément celui qui sait vaincre ses ennemis domestiques et qui dès longtemps s'est aguerri à mépriser tout ce que les sens offrent de plus cher, ne craindra pas les ennemis de l'Etat et aura bien moins de peine à exposer avec intrépidité sa propre vie.

Et d'ailleurs, Messieurs, parut-on jamais plus détrompé qu'on l'est dans ce siècle de cette vieille erreur qui faisait consister le courage à mépriser sa religion et son Dieu? C'est là aujourd'hui le partage des malheureux; les devoirs du christianisme entrent dans les bienséances du monde poli, et l'on donne au moins les dehors de la religion à l'usage.

Enfin les Moïse, les Josué, les David[1], les Ezéchias ont été de grands hommes de guerre et de grands saints, des héros du siècle et de la religion. Les siècles chrétiens ont eu leurs Constantins et leurs Théodoses, terribles à la tête de leurs armées, humbles et religieux aux pieds des autels. Nous vivons sous un prince qui, n'ayant plus rien à souhaiter du côté de la gloire, a cru que la piété devait en être comme le dernier trait, qui tous les jours va humilier sous le joug de Jésus-Christ une tête chargée des marques de sa grandeur et de ses victoires, et qui dans le temps que tout retentit de son nom et du bruit de ses conquêtes, sait répandre son âme devant le Seigneur, et gémir en secret sur le malheur des peuples et les tristes suites d'une guerre si glorieuse pour lui aux yeux de l'univers.

Répandez donc, ô Dieu des armées, sous un prince si religieux, des esprits de foi et de piété sur ces guerriers armés pour sa querelle. Bénissez vous-même ces étendards sacrés; laissez-y des traces de sainteté qui, au milieu des combats, aillent aider la foi des mourants et réveiller l'ardeur de ceux qui combattent, faites-en des signes assurés de la victoire; couvrez, couvrez de votre aile cette troupe illustre qui vous les offre dans ce temple; détournez avec votre main tous les traits de l'ennemi; servez-lui de bouclier dans les divers événements de la guerre; environnez-la de votre force; mettez à sa tête cet ange redoutable dont vous vous servîtes autrefois pour exterminer les Assyriens; faites-la toujours précéder de la victoire et de la mort; répandez sur ses ennemis des esprits de terreur et de vertige; et faites sentir sa valeur aux nations jalouses de notre gloire.

Mais non, Seigneur, pacifiez plutôt les empires et les royaumes; apaisez les esprits des princes et des peuples; laissez-vous toucher au pitoyable spectacle que les guerres offrent à vos yeux. Que les cris et les plaintes des peuples montent jusqu'à vous; que la désolation des villes et des provinces aille attendrir votre clémence; que le péril et la perte de tant d'âmes désarment votre bras depuis si longtemps levé sur nous, que tant de profanations que les armes traînent toujours après soi vous fassent enfin jeter des yeux de pitié sur votre Eglise. Ecoutez les gémissements des justes qui, touchés des calamités d'Israël, vous disent tous les jours avec le Prophète : Seigneur, nous avons attendu la paix, et ce bien n'est pas encore venu; nous croyions toucher au temps de consolation, et voilà encore des troubles.

Ce sont nos iniquités, Chrétiens, souffrez que je vous le dise en finissant, qui ont attiré sur nous ces fléaux du ciel. Les guerres, les maladies, les autres calamités dont nous sommes frappés, sont des marques sûres de la colère de Dieu sur nos déréglements. En vain nous gémissons sur les malheurs du temps et sur l'accablement de nos familles; eh! gémissons sur nous-mêmes; apaisons le Seigneur par le changement de nos mœurs; rétablissons la paix de Jésus-Christ dans nos cœurs; calmons nos passions et nos ennemis domestiques : et nous verrons bientôt l'Europe calmée, les ennemis de la France apaisés, la paix rétablie partout et un repos éternel succéder à celui d'ici-bas. Ainsi soit-il.

[1] Les Moïses, les Josués, les Davids, *éd. de* 1745.

# AVENT.

## INTRODUCTION.

Massillon prêcha l'Avent de 1699 à la chapelle du château de Versailles. Il avait alors près de trente-six ans, et, dit le marquis de Dangeau, il commençait à être en grande réputation. Son carême de cette même année 1699, donné à l'Oratoire du Louvre, avait eu un très-beau succès. D'ailleurs, quoique arrivé à Paris depuis trois ou quatre ans au plus, Massillon y était déjà connu comme un orateur doué du plus ravissant talent; ses conférences de Saint-Magloire avaient en effet attiré l'attention des hommes de goût. Son débit harmonieux, son air modeste et pieux, son action pénétrée, ajoutaient au charme de son élocution et à la solidité de ses pensées.

Le jour de la Toussaint, il parut pour la première fois dans la chaire de la chapelle royale. Il débuta par cet exorde heureux où se mêlent délicatement l'hommage et la leçon évangélique. Tel était l'usage : le prédicateur de l'Avent prononçait le sermon de la Toussaint pour ne reprendre la parole que le premier dimanche de l'Avent. Massillon prêcha sept fois durant cette station de 1699; ce fut le jour de la Toussaint, les quatre dimanches de l'Avent, le jour de la Conception et le jour de Noël. A ces sept sermons, son éditeur posthume joignit trois autres discours pour rendre plus complète cette belle suite de chefs-d'œuvre oratoires : ce sont les sermons pour les solennités des Morts, de la Circoncision et de l'Epiphanie.

Le roi, nous apprend toujours Dangeau, fut parfaitement content du nouveau prédicateur. Il fut très-bien écouté, dit de son côté l'abbé Le Dieu, et le roi et la cour en furent édifiés. Ce fut à la suite de cette station que Louis XIV lui adressa en présence de toute la cour ces paroles si flatteuses : *Mon père, j'ai entendu plusieurs grands orateurs dans ma chapelle, j'en ai été fort content; pour vous, toutes les fois que je vous entends, je suis très-mécontent de moi-même.*

En effet, Massillon, pénétrant avec un art et un tact infinis au fond du cœur humain, sait admirablement nous montrer toutes nos misères et toutes nos faiblesses. Nul mieux que lui ne nous dévoile les tristes secrets qui se cachent dans l'abîme de la conscience. Il révèle aux grands les vérités qu'ils voudraient ne pas voir. Ce sont, dit-il, les puissants de la terre qui seuls se plaignent, qui se croient toujours les seuls malheureux. « Mais, mes Frères, devant le tribunal de Jésus-Christ, on comparera vos afflictions avec celles de tant d'infortunés qui vous environnent et dont les malheurs sont d'autant plus affreux qu'ils sont plus oubliés; alors on vous demandera si c'était à vous à murmurer et à vous plaindre; on vous demandera si vous deviez tant faire valoir des calamités qui auraient été des consolations pour beaucoup d'autres; on vous demandera s'il fallait tant murmurer contre un Dieu qui vous traitait avec tant d'indulgence, tandis qu'il appesantissait sa main sur tant de malheureux; on vous demandera s'ils avaient moins de droit aux biens et aux plaisirs de la terre que vous, si leur âme était moins noble et moins précieuse devant Dieu que la vôtre; en un mot, s'ils étaient ou plus criminels ou d'une autre nature que vous. » L'orateur ne craignait pas, dans sa liberté tout évangélique, de faire gémir le roi et les grands sur leurs propres prospérités, et, avec un langage inspiré par l'Ecriture, il leur montre un bonheur constant comme un châtiment d'en-haut. « Prenez garde, âme infidèle, que le Seigneur ne vous exauce dans sa colère; prenez garde qu'il ne punisse vos passions en vous ménageant ici-bas tout ce qui les favorise, que vous ne soyez pas trouvé digne à ses yeux de ces afflictions temporelles, qu'il ne vous réserve pour le temps de sa justice et de sa vengeance, et qu'il ne vous traite comme ces victimes infortunées qu'on n'orne de fleurs, qu'on ne ménage et qu'on n'engraisse avec tant de soins que parce qu'on les destine au sacrifice, et que le glaive qui va les égorger, et le bûcher qui doit les consumer, est déjà tout prêt sur l'autel. Il est terrible dans ses dons, amer dans sa colère; et puisqu'il faut que le crime soit puni ou par des supplices passagers ici-bas ou par des douleurs éternelles après cette vie, rien ne doit paraître plus effrayant aux yeux de la foi que d'être pécheur et de vivre heureux sur la terre. » Louis XIV était digne de cette parole si vraiment chrétienne; et après avoir lu l'*Avent* où

abondent ces grands et nobles enseignements adressés à un roi, on comprend que le souverain surpris ait donné au nouveau et hardi prédicateur une si belle louange. On sait, du reste, quelle attention apportait Louis XIV à la prédication, et quel respect il avait pour la liberté du ministère évangélique. Massillon, qui en fut si souvent l'heureux objet, nous en est aussi le sûr garant. Prononçant l'*Oraison funèbre* du grand roi, il s'écrie en effet avec un admirable à-propos : « Quelle attention à la parole de vie ! Et, malgré les dégoûts et les censures d'une cour éclairée et difficile, quel respect pour la sainte liberté du ministère et pour les défauts même du ministre ! »

Dans cet Avent, Massillon s'attaque plus d'une fois à l'irréligion envahissante, à l'incrédulité devenue, disait Bourdaloue, la véritable hérésie du temps. Contenu par Louis XIV, l'esprit de doute, qui venait non de la réflexion mais du désir, se faisait pourtant jour quelquefois dans les conversations ou dans des écrits clandestins. La duchesse d'Orléans, mère du Régent, cette princesse d'une franchise et d'un caractère tout allemands, écrivait précisément, dans cette année 1699, que rien n'était plus rare en France que la foi chrétienne. « C'est, comme l'a finement remarqué M. Sainte-Beuve, devant de jeunes débauchés, en qui fermentait déjà l'esprit du XVIII^e siècle, que Massillon pose en principe que « la source de toute incrédulité est le déréglement du cœur, » et que « le grand effort du déréglement est de conduire au désir de l'incrédulité. » Il le redit en cent façons frappantes de vérité : « On commence par les passions; les doutes viennent ensuite. » Ces doutes, il n'essaie pas de le dissimuler, étaient déjà dans le beau monde le langage le plus commun de son temps. Ira-t-il les discuter, les examiner en eux-mêmes, entrer dans le fond des preuves? Non, il connaît trop bien le caractère particulier de ces doutes et de ceux qui les forment, ou plutôt qui les ont appris et qui les répètent tout vulgaires et usés déjà. Qu'a-t-il devant lui? Sont-ce de vrais incrédules, des hommes qui, dans une solitude opiniâtre et chagrine, dans une réflexion pleine d'obscurités et de ténèbres, se soient fait à eux-mêmes les objections, puis les réponses, et soient arrivés laborieusement à ce qu'ils croient des résultats? « Non, mes Frères, s'écrie hardiment Massillon, ce ne sont pas ici des incrédules, ce sont des hommes lâches qui n'ont pas la force de prendre un parti, qui ne savent que vivre voluptueusement, sans règle, sans morale, souvent sans bienséance, et qui, sans être impies, vivent pourtant sans religion, parce que la religion demande de la suite, de la raison, de l'élévation, de la fermeté, de grands sentiments, et qu'ils en sont incapables. » C'est par cette ouverture pénétrante que Massillon s'attaquait au vif à l'incrédulité de son temps, à celle qui était le propre des hommes de plaisir, qui était encore de bel air et de prétention bien plus que de doctrine, et qui pouvait s'appeler du libertinage en réalité[1]. » Dès son premier discours à la chapelle du château de Versailles, s'élevant contre les pécheurs entraînés par l'attrait des objets présents, l'orateur s'écriait éloquemment : « De là ces maximes, si indignes de l'humanité et si répandues dans le monde, que trop de raison est un triste avantage; que les réflexions gâtent tous les plaisirs de la vie; et que pour être heureux, il faut peu penser. O homme ! était-ce donc pour ton malheur que le ciel t'avait donné la raison qui t'éclaire, ou pour t'aider à chercher la vérité qui seule peut te rendre heureux? Cette lumière divine qui embellit ton être, serait-elle donc une punition plutôt qu'un don du Créateur, et ne te distinguerait-elle si glorieusement de la bête que pour te rendre de pire condition qu'elle? »

Cependant, ce sermon paraît avoir été jugé bien sévèrement par Bossuet. « Le premier dimanche de l'Avent, dit l'abbé Le Dieu[2], il n'entendit pas le sermon du P. Massillon, de l'Oratoire, de crainte du froid. La grande réputation de ce prédicateur, après son premier carême à Paris, lui mérita de passer de plein saut, de la chaire des Pères de l'Oratoire de la rue Saint-Honoré, à celle du château de Versailles. On ne trouva pas son mérite digne de sa réputation. Son premier discours, qui était contre les libertins et qu'il avait, dit-il (Bossuet), assez mal amené à l'évangile du jour, parut faible[3]. On loua sa piété et sa modestie, sa voix douce, son geste réglé, jusqu'à lui accorder contre quelques-uns la grâce de l'élocution. On trouva de la politesse dans ses discours, des termes choisis et de l'onction. Il fut très-bien écouté, et le roi et la cour en furent édifiés. M. de Meaux donna la sainte communion à M^gr de Bourgogne le jour de la Conception, et entendit le nouveau prédicateur. Il en jugea ce que je viens de dire, et, en un mot, que cet orateur était bien éloigné du sublime, et qu'il n'y parviendrait jamais. »

A ce jugement de Bossuet, si rigoureux dans les termes, que rapporte Le Dieu, et qui rappelle les sentiments de Corneille à l'égard de Racine, opposons un beau mot de Bourdaloue vieillissant. Bourdaloue, montrant un jour du doigt Massillon qui descendait de chaire, disait de son air simple et modeste, en se servant du mot de saint Jean : *Illum oportet crescere, me autem minui.*

Parmi les admirables sermons de cet *Avent*, se peuvent distinguer particulièrement l'éloquent discours sur *la Mort du pécheur* et *la Mort du juste*, et le touchant sermon *sur les Afflictions*.

Nous le ferons remarquer à l'occasion, en retouchant durant son épiscopat le style de ses

[1] *Causeries du lundi*, t. IX, p. 18. Il est bon de se rappeler ici la première page du chapitre des *Esprits forts* de La Bruyère.

[2] Tome I, page 2.

[3] Dans ce sermon, tel que nous l'avons, il y a seulement quelques traits contre les *libertins*, c'est-à-dire contre les incrédules.

sermons, Massillon ajouta parfois des traits qui ne convenaient pas au temps où ils avaient été réellement prononcés. Ainsi, dans ce discours sur les *Afflictions*, si vraiment plein de sentiments chrétiens et de tristesse évangélique, l'orateur parle des désastres qui affligèrent les dernières années de Louis XIV. Evidemment ces allusions aux malheurs causés par la grande alliance n'ont pu être faites en 1699.

—

Les analyses des sermons de Massillon, contenues dans l'édition de 1745, sont regardées comme un véritable modèle du genre; et elles paraissent bien supérieures aux analyses des autres sermonnaires. Nou les reproduirons avec fidélité.

———

# AVENT.

# TREIZIÈME SERMON.

## SERMON POUR LA FÊTE DE TOUS LES SAINTS.

### SUR LE BONHEUR DES JUSTES.

#### NOTICE HISTORIQUE.

Ce sermon fut prêché à Versailles le 1er novembre 1699, en présence du roi et de toute la cour. Massillon paraissait pour la première fois devant Louis XIV. Le roi avait communié le matin ; « l'après-dîner, dit Dangeau, Sa Majesté et toute la maison royale entendirent le sermon du P. Massillon, prêtre de l'Oratoire, qui commence à être en grande réputation ; ensuite ils assistèrent aux vêpres et au salut. » Le 1er novembre, dit aussi la *Gazette* de 1699, à cette date, l'après-dînée, Sa Majesté entendit le sermon du P. Massillon, prêtre de l'Oratoire. Bossuet assista probablement à ce premier sermon que fit Massillon au château de Versailles. Dès l'apparition des premiers volumes des sermons de Massillon, l'abbé Desfontaines présentait le compliment qui commence l'Avent, comme ce qu'il connaissait en une telle matière de plus éloquent, de plus ingénieux et de plus décent. *Jugements sur quelques ouvrages nouveaux*, t. v, 1744, p. 281.

#### ANALYSE.

Division. — *Le bonheur des justes ici-bas consiste : 1° Dans les lumières de la foi qui adoucissent toutes les peines de l'âme fidèle, et qui rendent celles du pécheur plus amères ; 2° dans les douceurs de la grâce qui calment toutes les passions, et qui, refusées au cœur corrompu, le laissent en proie à lui-même.*

Première partie. — Soit qu'une âme touchée de Dieu rappelle le passé et ces temps d'égarement qui précédèrent sa pénitence, soit qu'elle soit attentive à ce qui se passe sous ses yeux dans le monde, soit enfin qu'elle jette la vue dans l'avenir, sa foi lui fournit des motifs de consolation et de joie ; au lieu qu'une âme qui vit dans le désordre, ne trouve dans ces trois situations que des amertumes et des terreurs secrètes.

1° Quelque livré que soit un pécheur aux plaisirs, il ne peut empêcher que ses crimes ne reparaissent en certains moments à son souvenir ; et ces images importunes le troublent, le fatiguent et le confondent, en lui montrant, comme réunis en un point de vue, des faiblesses dont il rougit, des monstres et des horreurs sur lesquels il n'ose presque ouvrir les yeux. Le sort d'une âme juste est bien différent : le souvenir de ses fautes mêmes, quoiqu'accompagné de gémissements et de larmes, porte avec soi la douceur et la consolation, puisqu'elle ne saurait rappeler la suite de ses égarements, sans découvrir l'enchaînement des miséricordes de Dieu sur elle.

2° Si le passé est une source de consolations solides pour les âmes fidèles, ce qui se passe à leurs yeux ne console pas moins leur piété : l'inconstance, l'injustice, la censure du monde, si désolantes pour ceux qui l'aiment, ne servent qu'à leur faire sentir plus vivement le bonheur qu'elles ont de s'être attachées à un meilleur maître.

3° Enfin la foi, en découvrant au juste la couronne de gloire qui lui est préparée, et au pécheur les supplices qu'il mérite, rend la pensée de l'avenir aussi douce et consolante pour l'un que triste et accablante pour l'autre.

Deuxième partie. — *Le bonheur des justes en cette vie consiste dans les douceurs que la grâce leur procure.* Les unes sont intérieures et secrètes ; les autres, extérieures et sensibles.

1° Le premier avantage intérieur que la grâce ménage à une âme fidèle, c'est d'établir une paix solide dans son cœur et de la réconcilier avec elle-même; au lieu que le pécheur est toujours en guerre avec lui-même, et traîne partout un fonds d'inquiétude que rien ne peut calmer. Ce n'est pas que le cœur des justes jouisse d'une tranquillité si inaltérable qu'ils n'éprouvent à leur tour ici-bas des troubles, des dégoûts et des inquiétudes; mais ce sont des nuages passagers, qui n'occupent, pour ainsi dire, que la surface de leur âme; au dedans règne toujours un calme profond.

La seconde consolation de la grâce, c'est l'amour qui adoucit aux justes la rigueur de la loi, et change le joug de Jésus-Christ, qui paraît insupportable aux pécheurs, en un joug doux et consolant pour eux. Car tel est le caractère du saint amour, lorsqu'il est maître d'un cœur : ou il adoucit les peines qu'il cause, ou il les change même en de saints plaisirs. Mais le pécheur, plus il aime le monde, plus il est malheureux; car plus il aime le monde, plus ses passions se multiplient, plus ses désirs s'allument, plus ses projets s'embarrassent, plus ses inquiétudes s'aigrissent. La vivacité de son amour est la source de toutes ses peines, parce que le monde, qui en fait le sujet, ne peut jamais lui en offrir le remède; c'est de quoi les amateurs du monde conviennent eux-mêmes, lorsque les passions plus refroidies leur permettent de faire quelqu'usage de la raison.

2° Avantages extérieurs de la grâce. Ce qui rend la destinée des gens de bien encore plus digne de tous nos souhaits, c'est que, lorsque les consolations intérieures viennent à leur manquer, ils ont les secours extérieurs de la piété, le soutien des sacrements qui ne sont plus pour le pécheur obligé d'en approcher qu'une triste bienséance qui le gêne et qui l'embarrasse; les exemples des saints dont le pécheur détourne la vue, de peur d'y voir sa condamnation; les mystères adorables, qui ne laissent souvent au pécheur que le regret de les avoir profanés par sa présence; les cantiques saints et les prières de l'Eglise, qui se changent pour le pécheur en un triste ennui; enfin la consolation des divines Ecritures où le pécheur ne trouve plus que des menaces et des anathèmes.

---

Beati qui lugent quoniam ipsi consolabuntur!

*Bienheureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés!*
Matth., v, 5.

SIRE,

Si le monde parlait ici à la place de Jésus-Christ, sans doute il ne tiendrait pas à Votre Majesté le même langage.

Heureux le prince, vous dirait-il, qui n'a jamais combattu que pour vaincre, qui n'a vu tant de puissances armées contre lui que pour leur donner une paix plus glorieuse, et qui a toujours été plus grand ou que le péril ou que la victoire!

Heureux le prince qui, durant le cours d'un règne long et florissant, jouit à loisir des fruits de sa gloire, de l'amour de ses peuples, de l'estime de ses ennemis, de l'admiration de l'univers, de l'avantage de ses conquêtes, de la magnificence de ses ouvrages, de la sagesse de ses lois, de l'espérance auguste d'une nombreuse postérité, et qui n'a plus rien à désirer que de conserver longtemps ce qu'il possède!

Ainsi parlerait le monde. Mais, Sire, Jésus-Christ ne parle pas comme le monde.

Heureux, vous dit-il, non celui qui fait l'admiration de son siècle, mais celui qui fait sa principale occupation du siècle à venir, et qui vit dans le mépris de soi-même et de tout ce qui passe; parce que le royaume du ciel est à lui : *Beati pauperes spiritu, quoniam ipsorum est regnum cœlorum*[1]!

Heureux non celui dont l'histoire va immortaliser le règne et les actions dans le souvenir des hommes, mais celui dont les larmes auront effacé l'histoire de ses péchés du souvenir de Dieu même, parce qu'il sera éternellement consolé : *Beati qui lugent, quoniam ipsi consolabuntur*[1]!

Heureux non celui qui aura étendu par de nouvelles conquêtes les bornes de son empire mais celui qui aura su renfermer ses désirs et ses passions dans les bornes de la loi de Dieu, parce qu'il possèdera une terre plus durable que l'empire de l'univers : *Beati mites, quoniam ipsi possidebunt terram*[2]!

Heureux non celui qui, élevé par la voix des peuples au-dessus de tous les princes qui l'ont précédé, jouit à loisir de sa grandeur et de sa gloire, mais celui qui, ne trouvant rien sur le trône même digne de son cœur, ne cherche de parfait bonheur ici-bas que dans la vertu et dans la justice, parce qu'il sera rassasié : *Beati qui esuriunt et sitiunt justitiam, quoniam ipsi saturabuntur*[3]!

Heureux non celui à qui les hommes ont donné les titres glorieux de grand et d'invincible, mais celui à qui les malheureux donneront devant Jésus-Christ le titre de père et de miséricordieux, parce qu'il sera traité avec miséricorde : *Beati misericordes, quoniam ipsi misericordiam consequentur*[4]!

Heureux enfin non celui qui, toujours arbitre de la destinée de ses ennemis, a donné plus d'une fois la paix à la terre, mais celui qui a

[1] Matth., v, 3.

[1] Matth., v, 5. — [2] *Ibid.*, 4. — [3] *Ibid.*, 6. — [4] *Ibid.*, 7.

pu se la donner à soi-même et bannir de son cœur les vices et les affections déréglées qui en troublent la tranquillité, parce qu'il sera appelé enfant de Dieu : *Beati pacifici, quoniam filii Dei vocabuntur*[1] !

Voilà, Sire, ceux que Jésus-Christ appelle heureux ; et l'Evangile ne connaît point d'autre bonheur sur la terre que la vertu et l'innocence.

Grand Dieu, ce n'est donc pas cette longue suite de prospérités inouïes dont vous avez favorisé la gloire de son règne, qui peut le rendre le plus heureux des rois. C'est par là qu'il est grand ; mais ce n'est pas par là qu'il est heureux. Sa piété a commencé sa félicité. Tout ce qui ne sanctifie pas l'homme, ne saurait faire le bonheur de l'homme. Tout ce qui ne vous met pas dans un cœur, ô mon Dieu, n'y met ou que de faux biens qui le laissent vide ou que des maux réels qui le remplissent d'inquiétude ; et une conscience pure est la source unique des vrais plaisirs[2].

C'est à cette vérité, mes Frères, que l'Eglise borne aujourd'hui tout le fruit de la solennité qu'elle nous propose. Comme l'erreur où l'on est dans le monde que la vie des saints a été triste et désagréable, est un des principaux artifices dont le monde se sert pour nous empêcher de les imiter ; l'Eglise, en renouvelant aujourd'hui leur mémoire, nous fait souvenir en même temps que non-seulement ils jouissent d'une félicité immortelle dans le ciel, mais encore qu'ils ont été les seuls heureux de la terre : *Beati, etc.*, et que celui qui porte l'iniquité dans son sein, y porte toujours le trouble et la frayeur, et que la destinée des gens de bien est mille fois plus douce et plus tranquille, en ce monde même, que celle des pécheurs.

Mais en quoi consiste le bonheur des justes en cette vie ? Il consiste premièrement dans la manifestation de la vérité cachée aux sages du monde ; secondement dans le goût de la charité refusé aux amateurs du monde. Dans les lumières de la foi qui adoucissent toutes les peines de l'âme fidèle, et qui rendent celles du pécheur plus amères : c'est mon premier point. Dans les douceurs de la grâce qui calment toutes les passions, et qui refusées à un cœur corrompu le laissent en proie à lui-même : c'est le dernier. Développons ces deux vérités si propres à rendre la vertu aimable, et les exemples des saints utiles. Mais avant que de commencer, implorons le secours de l'Esprit-Saint par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

### PREMIÈRE PARTIE.

La source de nos chagrins est d'ordinaire dans nos erreurs ; et nous ne sommes malheureux, dit un père, que parce que nous jugeons mal des biens et des maux véritables : *Causa*

[1] Matth., v, 9.

[2] « On n'a jamais fait dans aucun *Compliment* un usage plus heureux de l'Ecriture sainte que Massillon dans l'exorde si justement vanté de son sermon pour la *Fête de tous les Saints*. Ce compliment est digne de tous les éloges qu'il ne cesse d'obtenir des partisans du bon goût, et des amateurs de la vraie éloquence. C'est l'Evangile même qui semble dicter à Massillon de si ingénieuses louanges, et lui en fournit la plus riche tournure. L'orateur cite pour texte ces trois mots de l'évangile du jour : *Beati qui lugent* ; et après un choix si étrange au milieu d'une cour où l'on ne s'entretenait alors que de gloire et de prospérités, l'éloquent prédicateur prenant le ton d'un apôtre, commente ainsi ces lugubres paroles, au début de son discours : *Sire*, dit-il à Louis XIV, *si le monde parlait ici à Votre Majesté*... On se souvient encore qu'une éloquence si noble et si simple en apparence, étonna les courtisans les plus spirituels de Versailles, *et excita dans l'assemblée, malgré la gravité du lieu, un mouvement involontaire d'admiration.*

« Cette *paraphrase* paraît visiblement imitée de Fléchier, qui avait employé le même tour, en prêchant pour la même solennité devant Louis XIV, plusieurs années avant Massillon. Fléchier n'est cependant point l'inventeur de ce compliment. Mais il est permis aux prédicateurs d'être les copistes ou les traducteurs des Pères de l'Eglise sans qu'on puisse les accuser de plagiat ; et ce fut dans cette source que Fléchier puisa la belle idée dont il ne sut pas assez profiter. C'est en effet saint Augustin qui a paraphrasé le premier avec beaucoup d'esprit et même de goût les béatitudes de l'Evangile, dans le vingt-quatrième chapitre du livre cinquième de la *Cité de Dieu*. « Christianos imperatores non ideo felices dicimus quia vel diutius imperarunt, vel imperantes filios morte placida reliquerunt, vel hostes reipublicæ domuerunt, vel inimicos cives adversus se insurgentes et cavere et opprimere potuerunt. Hæc enim et alia vitæ hujus ærumnosæ vel munera, vel solatia, quidam etiam cultores dæmonum accipere meruerunt, qui non pertinent ad regnum Dei, quo pertinent isti ; et hoc ipsius misericordia factum est, ne ab illo ista, qui in eum crederent, velut summa bona desiderarent. Sed felices eos dicimus, si juste imperant, si inter linguas sublimiter honorantium et obsequia nimis humiliter salutantium non extolluntur, sed se homines esse meminerunt ; si suam potestatem ad Dei cultum maxime dilatandum, majestati ejus famulam faciunt ; si Deum timent, diligunt, colunt ; si plus amant illud regnum ubi non timent habere consortes ; si tardius vindicant, facile ignoscunt ; si eamdem vindictam pro necessitate regendæ tuendæque reipublicæ, non pro saturandis inimicitiarum odiis exerunt ; si eamdem veniam non ad impunitatem iniquitatis, sed ad spem correctionis indulgent ; si quod aspere coguntur plerumque decernere, misericordiæ lenitate, et beneficiorum largitione compensant ; si luxuria tanto eis est castigatior, quanto potest esse liberior ; si malunt cupiditatibus pravis, quam quibuslibet gentibus imperare. Et si hæc omnia faciunt non propter ardorem inanis gloriæ, sed propter charitatem felicitatis æternæ, si pro suis peccatis, humilitatis et misericordiæ et orationis sacrificium Deo suo vero immolare non negligunt : tales christianos imperatores dicimus esse felices, interim spe, postea reipsa futuros, cum id quod expectamus advenerit. » MAURY, *Eloquence de la Chaire*, XXXIV.

*laboris ignorantia est*[1]. Les justes, qui sont des enfants de lumière, sont donc bien plus heureux que les pécheurs, parce qu'ils sont plus éclairés. Les mêmes lumières qui corrigent leurs jugements, adoucissent leurs peines; et la foi qui leur montre le monde tel qu'il est, change en des sources de consolation pour eux les mêmes événements où les âmes, livrées aux passions, trouvent le principe de toutes leurs inquiétudes.

Et pour vous faire entrer, mes Frères, dans une vérité si honorable à la vertu, remarquez, je vous prie, que, soit qu'une âme touchée de Dieu rappelle le passé et ces temps d'égarement qui précédèrent sa pénitence, soit qu'elle soit attentive à ce qui se passe sous ses yeux dans le monde, soit enfin qu'elle jette sa vue dans l'avenir, tout la console, tout l'affermit dans le parti de la vertu qu'elle a pris, tout rend sa condition infiniment plus douce que celle d'une âme qui vit dans le désordre, et qui ne trouve dans ces trois situations que des amertumes et des terreurs secrètes.

Car, en premier lieu, quelque livré que soit un pécheur à tout l'emportement de son cœur, les plaisirs présents ne l'entraînent pas avec tant de fureur qu'il ne tourne quelquefois les yeux vers ces années d'iniquité qu'il amasse derrière lui. Ces jours de ténèbres qu'il a consacrés à la dissolution, n'ont pas tellement péri qu'ils ne reparaissent en certains moments à son souvenir. Images importunes qui le troublent, qui le fatiguent, qui le réveillent de temps en temps de son assoupissement, en lui montrant comme réunis en un point de vue cet amas monstrueux de crimes, qui frappent moins lorsqu'il se les permet, parce qu'il ne les voit alors que successivement. D'un coup d'œil s'offrent à lui des grâces toujours méprisées, des inspirations toujours rejetées, un usage indigne d'un naturel heureux et formé, ce semble, pour la vertu, des faiblesses dont il rougit, des monstres et des horreurs sur lesquels il n'ose presque ouvrir les yeux.

Voilà ce que le pécheur laisse derrière lui. Il est malheureux, s'il tourne les yeux vers le passé. Toute sa félicité est comme renfermée dans le moment présent; et, pour être heureux, il faut qu'il ne pense point, qu'il se laisse mener, comme les animaux muets, par l'attrait des objets présents, et qu'il éteigne et abrutisse sa raison, s'il veut conserver sa tranquillité. Et de là ces maximes, si indignes de l'humanité et si répandues dans le monde, que trop de raison est un triste avantage; que les réflexions gâtent tous les plaisirs de la vie; et que pour être heureux, il faut peu penser. O homme, était-ce donc pour ton malheur que le ciel t'avait donné la raison qui t'éclaire, ou pour t'aider à chercher la vérité qui seule peut te rendre heureux? Cette lumière divine qui embellit ton être, serait-elle donc une punition plutôt qu'un don du Créateur; et ne te distinguerait-elle si glorieusement de la bête que pour te rendre de pire condition qu'elle?

Oui, mes Frères, telle est la destinée d'une âme infidèle. Ce n'est que l'ivresse, l'emportement, l'extinction de toute raison qui la rend heureuse; et comme cette situation n'est que d'un instant, dès que l'esprit se calme et revient à lui, le charme cesse, le bonheur s'enfuit, et l'homme se trouve seul avec sa conscience et ses crimes.

Mais, que le sort d'une âme qui marche dans vos voies, est différent, ô mon Dieu, et que le monde qui ne vous connaît pas, est à plaindre! En effet, mes Frères, les plus douces pensées d'une âme juste sont celles qui lui rappellent le passé. Elle y trouve à la vérité cette partie de sa vie que le monde et les passions ont toute occupée; ce souvenir, je l'avoue, la couvre de honte devant la sainteté de son Dieu, et lui arrache des larmes de componction et de tristesse. Mais qu'elle trouve de consolation dans ses larmes et dans sa douleur!

Car, mes Frères, une âme revenue à Dieu ne saurait rappeler toute la suite de ses égarements passés sans y découvrir toutes les démarches de la miséricorde de Dieu sur elle: les voies singulières par où sa sagesse l'a conduite comme par degrés, au moment heureux de sa conversion; tant de circonstances inespérées de faveur, de disgrâce, de perte, de mort, de perfidie, de préférence, d'affliction; toutes ménagées par une providence attentive, pour lui faciliter les moyens de rompre ses chaînes; ces attentions particulières que Dieu avait sur elle, lors même qu'elle suivait encore des routes injustes; ces dégoûts que sa bonté lui ménageait au milieu même des plaisirs; ces invitations secrètes qui la rappelaient sans cesse au devoir et à la vertu; cette voix intérieure qui la suivait partout, et qui ne cessait de lui dire, comme autrefois à Augustin:

[1] S. Ambr.

Insensé, jusqu'à quand chercheras-tu des plaisirs qui ne peuvent te rendre heureux ; quand finiras-tu tes inquiétudes avec tes crimes ; que faudrait-il encore pour te détromper du monde que l'expérience même que tu fais de tes ennuis, et de ton propre malheur en le servant? Essaie s'il n'est pas plus doux d'être à moi, et si je ne suffis pas à l'âme qui me possède.

Voilà ce qu'offre le passé à une âme touchée. Elle y voit les complices de ses anciens plaisirs encore livrés par la justice de Dieu aux égarements du monde et des passions ; et elle seule choisie, séparée, appelée à la connaissance de la vérité.

Que ce souvenir, mes Frères, remplit une âme fidèle de paix et de consolation ! Que vos miséricordes sont infinies, ô mon Dieu, s'écrie-t-elle avec le Prophète ! Vous m'avez mise sous votre protection dès le sein de ma mère ; vous avez suivi de près toutes mes voies ; que vous ai-je fait plus que tant de pécheurs à qui vous ne daignez pas ouvrir les yeux et manifester la sévérité de vos jugements et de votre justice ? O Dieu, que vos œuvres sont admirables ! Et que mon âme connaît bien ce qu'elle vous doit, et ce que vous avez fait pour elle! *Mirabilia opera tua, et anima mea cognoscit nimis*[1]. Premier avantage des âmes justes : le souvenir même de leurs infidélités passées les console.

Mais en second lieu, si le passé est pour elles une source de consolations solides, ce qui se passe à leurs yeux dans le monde ne console pas moins leur piété. Et ici, mes Frères, vous allez voir jusqu'où la vertu est utile au bonheur de la vie, et comment le même monde qui forme toutes les passions, et par conséquent toutes les inquiétudes des pécheurs, devient le plus doux et le plus consolant exercice de la foi des justes.

En effet, mes Frères, qu'est-ce que le monde, pour les mondains eux-mêmes qui l'aiment, qui paraissent enivrés de ses plaisirs, et qui ne peuvent se passer de lui? Le monde? c'est une servitude éternelle où nul ne vit pour soi, et où pour être heureux, il faut pouvoir baiser ses fers et aimer son esclavage. Le monde? c'est une révolution journalière d'événements qui réveillent tour à tour, dans le cœur de ses partisans, les passions les plus violentes et les plus tristes, des haines cruelles, des perplexités odieuses, des craintes amères, des jalousies dévorantes, des chagrins accablants. Le monde? c'est une terre de malédiction où les plaisirs mêmes portent avec eux leurs épines et leur amertume. Le jeu lasse par ses fureurs et par ses caprices ; les conversations ennuient par les oppositions d'humeur et la contrariété des sentiments ; les passions et les attachements criminels ont leurs dégoûts, leurs contre-temps, leurs bruits désagréables ; les spectacles[1], ne trouvant presque plus dans les spectateurs que des âmes grossièrement dissolues et incapables d'être réveillées que par les excès les plus monstrueux de la débauche, deviennent fades, en ne remuant que ces passions délicates qui ne font que montrer le crime de loin, et dresser des piéges à l'innocence. Le monde enfin est un lieu où l'espérance même qu'on regarde comme une passion si douce, rend tous les hommes malheureux ; où ceux qui n'espèrent rien, se croient encore plus misérables ; où tout ce qui plaît, ne plaît jamais longtemps ; et où l'ennui est presque la destinée la plus douce et la plus supportable qu'on puisse y attendre. Voilà le monde, mes Frères ; et ce n'est pas ce monde obscur qui ne connaît ni les grands plaisirs, ni les charmes de la prospérité, de la faveur et de l'opulence ; c'est le monde dans son beau ; c'est le monde de la cour ; c'est vous-mêmes qui m'écoutez, mes Frères. Voilà le monde ; et ce n'est pas ici une de ces peintures imaginées, et dont on ne trouve nulle part la ressemblance. Je ne peins le monde que d'après votre cœur ; c'est-à-dire tel que vous le connaissez et le sentez tous les jours vous-mêmes[2].

Voilà cependant le lieu où tous les pécheurs cherchent leur félicité. C'est là leur patrie. C'est là qu'ils voudraient pouvoir s'éterniser. Voilà ce monde qu'ils préfèrent aux biens éternels et à toutes les promesses de la foi. Grand Dieu, que vous êtes juste de punir l'homme par ses passions mêmes, et de permettre que, ne voulant pas chercher son bonheur en vous qui seul êtes la paix véritable de son cœur, il se fasse une félicité bizarre de ses craintes, de ses dégoûts, de

[1] Ps. CXXXVIII, 14.

[1] Massillon se montra de bonne heure très-sévère pour le théâtre, comme le prouve une lettre d'Arnauld à Boileau, en date du 10 avril 1691. *Boileau*, édition de Saint-Surin, t. IV, p. 25.

[2] Tous ces sentiments sont d'un vrai et profond christianisme. Il y avait de la grandeur pour Massillon, à peine connu, de venir aussi hardiment devant Louis XIV et sa cour, montrer la vanité des plaisirs du monde. Desfontaines avait été justement frappé de ce morceau.

ses ennuis et de ses cruelles inquiétudes ! Mais ce qu'il y a ici d'heureux pour la vertu, mes Frères, c'est que le même monde si ennuyeux, si insupportable aux pécheurs qui y cherchent leur félicité, devient une source de réflexions consolantes pour les justes qui le regardent comme un exil et une terre étrangère.

Car, premièrement, l'inconstance du monde, si terrible pour ceux qui se sont livrés à lui, fournit mille motifs de consolation à l'âme fidèle. Rien ne lui paraît constant ni durable sur la terre : ni les fortunes les plus florissantes, ni les amitiés les plus vives, ni les réputations les plus brillantes, ni les faveurs les plus enviées. Elle y voit une sagesse souveraine qui se plaît, ce semble, à se jouer des hommes en les élevant les uns sur les ruines des autres ; en dégradant ceux qui étaient au haut de la roue, pour y faire monter ceux qui rampaient, il n'y a qu'un moment, devant eux ; en produisant tous les jours de nouveaux héros sur le théâtre, et faisant éclipser ceux qui auparavant y jouaient un rôle si brillant ; en donnant sans cesse de nouvelles scènes à l'univers. Elle voit les hommes passer toute leur vie dans des agitations, des projets et des mesures ; toujours attentifs ou à se surprendre ou à éviter d'être surpris ; toujours empressés et habiles à profiter de la retraite, de la disgrâce ou de la mort de leurs concurrents, et à se faire de ces grandes leçons de mépris du monde, de nouveaux motifs d'ambition et de cupidité ; toujours occupés ou de leurs craintes ou de leurs espérances ; toujours inquiets ou sur le présent ou sur l'avenir ; jamais tranquilles, travaillant tous pour le repos et s'en éloignant toujours plus.

O homme ! pourquoi êtes-vous si ingénieux à vous rendre malheureux ? C'est ce que pense alors une âme fidèle. La félicité que vous cherchez coûte moins. Il ne faut ni traverser les mers, ni conquérir des royaumes. Ne sortez pas de vous-même, et vous serez heureux.

Que les amertumes de la vertu, mes Frères, paraissent douces alors à un homme de bien, lorsqu'il les compare aux cruels chagrins et aux agitations éternelles des pécheurs ! Qu'il se sait bon gré d'avoir trouvé un lieu de repos et de sûreté, tandis qu'il voit les amateurs du monde encore tristement agités au gré des passions et des espérances humaines ! Ainsi les Israélites autrefois, échappés de la mer Rouge, voyant de loin Pharaon et tous les grands de l'Egypte encore à la merci des flots, goûtaient le plaisir de leur sûreté, trouvaient les voies arides du désert douces et agréables, ne sentaient plus les incommodités du chemin, et, comparant leur destinée à celle des Egyptiens, loin de se plaindre et de murmurer, chantaient avec Moïse ce cantique divin de louange et d'actions de grâces où sont célébrées avec tant de magnificence les merveilles et les miséricordes du Seigneur.

En second lieu, l'injustice du monde, si désolante pour ceux qui l'aiment, lorsqu'ils se voient oubliés, négligés, éloignés des grâces, sacrifiés à des concurrents indignes, est encore un fonds de réflexions consolantes pour une âme qui le méprise et qui ne craint que le Seigneur. Car, quelle ressource pour un pécheur, lequel, après avoir sacrifié au monde et à ses maîtres son repos, sa conscience, ses biens, sa jeunesse, sa santé, après avoir tout dévoré, des rebuts, des fatigues, des assujétissements pour des espérances frivoles, se voit tout d'un coup fermer les portes de l'élévation et de la fortune, arracher d'entre les mains des places qu'il avait méritées et qu'il croyait déjà tenir, menacé, s'il se plaint, de perdre celles qu'il possède, obligé de plier devant des rivaux plus heureux et de dépendre de ceux qu'il n'avait pas même cru dignes autrefois de recevoir ses ordres ? Ira-t-il loin du monde se venger par des murmures éternels de l'injustice des hommes ? mais que fera-t-il dans sa retraite que laisser plus de loisir et trouver moins de diversions à ses chagrins ? Se consolera-t-il dans l'exemple de ses semblables ? mais nos malheurs à nos yeux ne ressemblent jamais aux malheurs d'autrui ; et, d'ailleurs, quelle consolation de sentir renouveler ses peines, à mesure qu'on en retrouve l'image et le souvenir dans les autres ? Se retranchera-t-il dans une vaine philosophie et dans la force de son esprit ? mais la raison toute seule se lasse bientôt de sa fierté. On peut être philosophe pour le public ; on est toujours homme pour soi-même. Se fera-t-il une ressource en se livrant au plaisir et aux infâmes voluptés ? mais le cœur, en changeant de passion, ne fait que changer de supplice. Cherchera-t-il dans l'indolence et dans la paresse un bonheur qu'il n'a pu trouver dans la vivacité des espérances et des prétentions ? une conscience criminelle peut devenir indifférente ; mais elle n'en est pas plus tranquille. On peut

ne plus sentir ses disgrâces et ses malheurs; on sent toujours ses infidélités et ses crimes. Non, mes Frères, le pécheur malheureux l'est sans ressource. Tout manque à l'âme mondaine, dès que le monde vient à lui manquer.

Mais le juste apprend à mépriser le monde dans le mépris même que le monde a pour lui. L'injustice des hommes à son égard le fait seulement souvenir qu'il sert un maître plus équitable qui ne peut être ni surpris, ni prévenu, qui ne voit en nous que ce qui y est en effet, qui ne décide de nos destinées que sur nos cœurs, et avec lequel nous ne devons craindre que notre propre conscience ; qu'ainsi on est heureux de le servir ; qu'il ne faut pas appréhender son ingratitude ; que tout ce qu'on fait pour lui est compté ; que, loin de dissimuler ou d'oublier nos peines et nos services, il nous tient même compte de nos désirs, et que rien n'est perdu avec lui que ce qu'on ne fait pas uniquement pour lui.

Or, dans ces lumières de la foi, quelle nouvelle source de consolation pour une âme fidèle ! Que le monde, dans ce point de vue, avec tous ses rebuts et tous ses mauvais traitements pour elle, est peu capable de la toucher ! C'est alors que, se jetant dans le sein de Dieu et regardant avec des yeux chrétiens le néant et la vanité de toutes les choses humaines, elle sent tout d'un coup ces inquiétudes inséparables de la nature se changer en une douce paix, un rayon de lumière luire dans son âme et y rétablir la sérénité, un trait de consolation pénétrer son cœur et en adoucir toute l'amertume. Ah ! mes Frères, qu'il est doux de servir celui seul qui peut rendre heureux ceux qui le servent ! Que n'êtes-vous plus connue des hommes, heureuse condition de la vertu ! Et pourquoi vous fait-on comme une destinée triste et désagréable, vous qui seule pouvez consoler les malheurs de cet exil et en adoucir toutes les peines ?

Enfin les jugements du monde, source de tant de chagrins pour les mondains, achèvent encore de consoler une âme fidèle. Car le supplice des amateurs du monde, c'est d'être sans cesse exposés aux jugements, c'est-à-dire à la censure, à la dérision, à la malignité les uns des autres. On a beau mépriser les hommes ; on veut être estimé de ceux même qu'on méprise. On a beau être élevé au-dessus des autres ; l'élévation nous expose encore plus aux regards et aux discours de la multitude ; et on sent encore plus vivement les censures de ceux dont on ne devait attendre que des hommages. On a beau jouir des suffrages publics ; les mépris sont d'autant plus piquants qu'ils sont moins communs et plus rares. On a beau se venger de ses censures par des censures plus vives et plus mordantes ; la vengeance suppose toujours le ressentiment et la douleur ; et d'ailleurs on est bien moins sensible au plaisir de rendre des mépris qu'au chagrin de les avoir reçus. Enfin, dès que vous ne vivez que pour le monde et que vos plaisirs ou vos chagrins ne dépendent que du monde, les jugements du monde ne sauraient vous être indifférents.

Cependant, c'est au milieu de ces contradictions qu'il faut se plaire. On vous dispute tout ce que la vérité ou la vanité vous attribue : votre naissance, vos talents, votre réputation, vos services, vos succès, votre prudence, votre honneur. Si vous portez un grand nom, on le dispute à vos ancêtres ; si vous échouez, on s'en prend à votre peu d'habileté ; si vous réussissez, on en fait honneur au hasard ou au mérite de vos subalternes ; si vous jouissez d'une réputation publique, on en appelle de l'erreur populaire au jugement des plus sensés ; si vous avez tous les talents pour plaire, on dit bientôt que vous avez su en faire usage et que vous avez trop plu ; si la conduite est hors d'atteinte, on jette un ridicule piquant sur votre humeur. Enfin, qui que vous soyez, grand, peuple, prince, sujet, la situation la plus à souhaiter pour votre vanité, c'est d'ignorer ce que le monde pense. Voilà la vie du monde. Les mêmes passions qui nous lient, nous désunissent ; l'envie noircit nos qualités les plus louables ; et nos plaisirs trouvent des censeurs dans ceux mêmes qui les imitent.

Mais une âme fidèle est à couvert de ces inquiétudes. Comme elle ne souhaite pas l'estime des hommes, elle ne craint pas aussi leur mépris ; comme elle ne se propose pas de leur plaire, elle n'est pas surprise de ne leur avoir pas plu. Dieu qui la voit, est le seul juge qu'elle craint, et qui la console en même temps des jugements des hommes. Sa gloire, c'est le témoignage de sa conscience. Sa réputation, elle la cherche dans son devoir. Les suffrages du monde, elle les regarde comme l'écueil de la vertu ou comme la récompense du vice ; et, sans faire même attention à ses jugements, elle se contente de lui donner de bons exemples. Mais que dis-je, mes Frères ? le monde lui-

même, tout monde qu'il est, si plein de mépris, de censures, de malignité pour ses adorateurs, est forcé de respecter la vertu de ceux qui le méprisent et le haïssent. Il semble qu'elle imprime sur la personne d'un véritable juste je ne sais quelle dignité, je ne sais quoi de divin qui lui attire la vénération et presque le culte des âmes mondaines; il semble que son union intime avec Jésus-Christ fait rejaillir sur lui, comme autrefois sur les trois disciples dans la montagne sainte, une partie de cet éclat céleste que le Père répandit sur son Fils bien-aimé, et qui ne laisse pas la liberté de lui refuser des hommages. C'est un droit inaliénable que la vertu a sur le cœur des hommes; et, par une bizarrerie déplorable, le monde méprise les passions qu'il inspire, et il respecte la vertu qu'il combat. Ce n'est pas que l'estime d'un monde, si digne lui-même d'être méprisé, soit une grande consolation pour l'âme fidèle. Mais ce qui la console, c'est de voir le monde condamné par le monde même, les plaisirs décriés par ceux qui les poursuivent, les pécheurs devenus les apologistes de la vertu, et la vie du monde se passer tristement à faire ce que l'on condamne et à fuir ce que l'on approuve.

Voilà comme le siècle présent devient une source de réflexions consolantes pour une âme chrétienne; mais elle trouve encore dans la pensée de l'avenir des consolations qui se changent en des terreurs secrètes et continuelles pour le pécheur : dernier avantage que les justes retirent des lumières de la foi. La magnificence de ses promesses les soutient et les console. Ils attendent la bienheureuse espérance et ce moment heureux où ils seront associés à l'Eglise du ciel, réunis à leurs frères qu'ils avaient perdus sur la terre, reçus citoyens éternels de la céleste Jérusalem, incorporés dans cette assemblée immortelle des élus de Dieu, où la charité sera la loi qui les unira, la vérité, la lumière qui les éclairera, l'éternité, la mesure qui bornera leur félicité.

Ces pensées sont d'autant plus consolantes pour les gens de bien qu'elles sont fondées sur la vérité de Dieu même. Ils savent qu'en sacrifiant le présent ils ne sacrifient rien; que dans un clin d'œil tout sera passé; que tout ce qui doit finir, ne saurait être long; que ce moment de tribulation ne doit être compté pour rien, rapproché de ce poids éternel de gloire qu'il nous prépare; et que la rapidité des choses présentes, ne mérite pas même que l'on compte les années et les siècles.

Je sais que la foi peut subsister avec des mœurs criminelles; et qu'on perd tous les jours la grâce sanctifiante, sans perdre la soumission sincère aux vérités que l'Esprit de Dieu nous a révélées. Mais la certitude de la foi, si consolante pour l'âme juste, n'est plus pour le pécheur qui croit encore, qu'un fonds inépuisable de troubles secrets et de terreurs cruelles. Car plus les vérités de la foi vous paraissent certaines à vous qui portez sur la conscience les abîmes d'une vie entière de désordre; plus les supplices dont elle menace les pécheurs tels que vous, doivent vous paraître inévitables; plus votre malheur vous paraît certain. Toutes les vérités que la doctrine sainte offre à votre foi, réveillent en vous de nouvelles alarmes. Ces lumières divines, source de toute consolation pour les âmes fidèles, sont au dedans de vous des lumières vengeresses qui vous troublent, qui vous déchirent, qui vous jugent, qui vous découvrent sans cesse ce que vous ne voudriez jamais voir, qui vous apprennent malgré vous ce que vous voudriez toujours ignorer, qui vous mettent comme sous l'œil ce que vous souhaiteriez du moins pouvoir perdre de vue pendant quelque temps. Votre foi elle-même fait par avance votre supplice. Votre religion est ici-bas, si j'ose le dire, votre enfer; et plus vous êtes soumis à la vérité, plus vous vivez malheureux. O Dieu, quelle est votre bonté pour l'homme d'avoir rendu la vertu nécessaire même à son repos, et de l'attirer à vous, en ne permettant pas qu'il puisse être heureux sans vous!

Et ici, mon cher auditeur, souffrez que je vous rappelle à vous-même. Quand la destinée d'une âme criminelle ne devrait pas être si affreuse pour le siècle à venir, voyez si, dès ce monde même, elle vous paraît fort digne d'envie : ses afflictions sont sans ressource, ses malheurs, sans consolation, ses plaisirs mêmes, sans tranquillité, ses inquiétudes sur le présent, infinies, ses pensées sur le passé et sur l'avenir, sombres et funestes; sa foi fait toute sa peine; ses lumières, son désespoir. Quelle situation! Quelle triste destinée! Que de changements affreux un seul péché fait au dedans et au dehors de l'homme. Qu'il en coûte pour se préparer des malheurs éternels! Et n'est-il pas vrai que la voie du monde et des passions est encore plus pénible que celle de l'Evangile; et que

le royaume de l'enfer, si l'on peut parler ainsi, souffre encore plus de violence que celui du ciel? O innocence du cœur, que de biens n'apportez-vous pas avec vous à l'homme! O homme, que vous perdez, quand vous perdez l'innocence de votre cœur! Vous perdez toutes les consolations de la foi qui sont la plus douce occupation de la piété des justes; mais vous vous privez encore de toutes les douceurs de la grâce qui achèvent de rendre ici-bas la destinée des gens de bien si digne d'envie.

### DEUXIÈME PARTIE.

Quand on promet aux âmes mondaines, dit saint Augustin, des consolations et des douceurs dans l'observance de la loi de Dieu, elles regardent nos promesses comme un langage pieux dont on se sert pour faire honneur à la vertu; et comme un cœur qui n'a jamais goûté ces chastes plaisirs, ne peut aussi les comprendre, nous sommes obligés de leur répondre, continue ce père: comment voulez-vous que nous vous persuadions? Nous ne pouvons pas vous dire: *Goûtez, et voyez combien le Seigneur est doux*[1], puisqu'un cœur malade et déréglé ne saurait goûter les choses du ciel. Donnez-nous un cœur qui aime, et il sentira tout ce que nous disons.

Mon dessein donc ici n'est pas tant d'exposer toutes les opérations secrètes de la grâce dans le cœur des justes que d'opposer la situation heureuse où elle les établit ici-bas, à la triste destinée des pécheurs; et par ce parallèle achever de confondre le vice et d'encourager la vertu. Or je dis que la grâce ménage ici-bas aux gens de bien deux sortes de consolations: les unes intérieures et secrètes, les autres extérieures et sensibles; toutes deux si essentielles au bonheur de cette vie que nul plaisir sur la terre ne saurait jamais les remplacer.

Le premier avantage intérieur que la grâce ménage à une âme fidèle, c'est d'établir une paix solide dans son cœur et de la réconcilier avec elle-même. Car, mes Frères, nous portons tous au dedans de nous des principes naturels d'équité, de pudeur, de droiture. Nous naissons, comme dit l'Apôtre, avec les règles de la loi écrites dans le cœur. Si la vertu n'est pas notre premier penchant, nous sentons du moins qu'elle est notre premier devoir. En vain la passion entreprend quelquefois de nous persuader en secret que nous sommes nés pour le plaisir; et qu'au fond les penchants que la nature a mis en nous et que chacun trouve en soi, ne sauraient être des crimes. Cette persuasion étrangère ne saurait jamais rassurer l'âme criminelle. C'est un désir, car on voudrait bien que tout ce qui plaît fût légitime; mais ce n'est pas une conviction réelle. C'est un discours, car on se fait honneur de paraître au-dessus des maximes vulgaires; mais ce n'est pas un sentiment. Ainsi nous portons toujours au dedans de nous un juge incorruptible qui prend sans cesse le parti de la vertu contre nos plus chers penchants, qui mêle à nos passions les plus emportées les idées importunes du devoir, et qui nous rend malheureux au milieu même de nos plaisirs et de notre abondance.

Tel est l'état d'une conscience impure et souillée. Le pécheur est l'accusateur secret et continuel de lui-même; il traîne partout un fonds d'inquiétude que rien ne peut calmer. Malheureux de ne pouvoir vaincre ses penchants déréglés; plus malheureux encore de ne pouvoir étouffer ses remords importuns. Emporté par sa faiblesse, rappelé par ses lumières, il se dispute le crime même qu'il se permet; il se reproche le plaisir injuste, dans le temps même qu'il le goûte. Que fera-t-il? Combattra-t-il ses lumières pour apaiser sa conscience? Doutera-t-il de sa foi pour jouir plus tranquillement de ses crimes? Mais l'incrédulité est un état encore plus affreux que le crime même. Vivre sans Dieu, sans culte, sans principe, sans espérance; croire que les forfaits les plus abominables et les vertus les plus pures ne sont que des noms; regarder tous les hommes comme ces figures viles et bizarres qu'on fait mouvoir et parler sur un théâtre comique, et qui ne sont destinées qu'à servir de jouet aux spectateurs; se regarder soi-même comme l'ouvrage du hasard et la possession éternelle du néant: ces pensées ont je ne sais quoi de sombre et de funeste que l'âme ne peut envisager sans horreur; et il est vrai que l'incrédulité est plutôt le désespoir du pécheur que la ressource du péché. Que fera-t-il donc? Obligé de se fuir sans cesse de peur de se retrouver avec sa propre conscience, il erre d'objet en objet, de passion en passion, de précipice en précipice. Il croit pouvoir remplacer

[1] Ps. XXXIII, 9.

du moins par la variété des plaisirs leur vide et leur insuffisance; il n'en est aucun dont il n'essaie. Mais en vain il offre son cœur tour à tour à toutes les créatures; tous les objets de ces passions lui répondent, dit saint Augustin: Ne t'abuse point en nous aimant; nous ne sommes pas la félicité que tu cherches; nous ne saurions te rendre heureux; élève-toi au-dessus des créatures; et va chercher dans le ciel si Celui qui nous a formées n'est pas plus grand et plus aimable que nous. Telle est la destinée du pécheur.

Ce n'est pas que le cœur des justes jouisse d'une tranquillité si inaltérable qu'ils n'éprouvent à leur tour ici-bas des troubles, des dégoûts et des inquiétudes. Mais ce sont des nuages passagers qui n'occupent, pour ainsi dire, que la surface de leur âme. Au dedans règne toujours un calme profond, cette sérénité de conscience, cette simplicité de cœur, cette égalité d'esprit, cette confiance vive, cette résignation paisible, ce calme des passions, cette paix universelle, qui commence dès cette vie même la félicité des âmes innocentes. Vaines créatures, que pouvez-vous sur un cœur que vous n'avez pas fait, et qui n'est pas fait pour vous? Première consolation de la grâce: la paix du cœur.

La seconde, c'est l'amour qui adoucit aux justes les rigueurs de la loi, et change, selon la promesse de Jésus-Christ, son joug qui paraît insupportable aux pécheurs, en un joug doux et consolant pour eux. Car une âme fidèle aime son Dieu encore plus vivement, plus tendrement, plus solidement qu'elle n'avait aimé le monde et les créatures. Tout ce qu'elle entreprend donc pour lui de plus rigoureux ou ne coûte plus rien à son cœur ou en fait même le plus doux soin. Car tel est le caractère du saint amour, lorsqu'il est maître d'un cœur, ou d'adoucir les peines qu'il cause ou de les changer même en de saints plaisirs. Ainsi une âme éprise de son Dieu, si j'ose parler ainsi, pardonne avec joie, souffre avec confiance, se mortifie avec plaisir, fuit le monde avec goût, prie avec consolation, remplit ses devoirs avec une sainte complaisance. Plus son amour augmente, plus le joug s'adoucit. Plus elle aime, plus elle est heureuse; car rien n'est plus heureux que d'aimer ce qui nous est devenu nécessaire.

Mais le pécheur, plus il aime le monde, plus il est malheureux; car plus il aime le monde, plus ses passions se multiplient, plus ses désirs s'allument, plus ses projets s'embarrassent, plus ses inquiétudes s'aigrissent. Son amour fait tous ses malheurs; sa vivacité est la source de toutes ses peines, parce que le monde, qui en fait le sujet, ne peut jamais lui en offrir le remède. Plus il aime le monde, plus son orgueil est blessé d'une préférence, plus sa fierté sent une injure, plus un projet déconcerté le confond, plus un désir contredit l'afflige, plus une perte inopinée l'accable. Plus il aime le monde, plus les plaisirs lui deviennent nécessaires; et, comme aucun ne peut remplir l'immensité de son cœur, plus son ennui devient insoutenable, car l'ennui est le retour de tous les plaisirs; et avec tous ses amusements, le monde, depuis qu'il est monde, se plaint qu'il s'ennuie.

Et ne croyez pas que, pour faire honneur à la vertu, j'affecte d'exagérer ici les malheurs des âmes mondaines. Je sais que le monde paraît avoir sa félicité; et qu'au milieu de ce tourbillon de soins, de mouvements, de craintes, d'inquiétudes, on y voit toujours un petit nombre d'heureux dont on envie le bonheur, et qui semblent jouir d'une destinée douce et tranquille. Mais approfondissez ces vains dehors de bonheur et de réjouissance; et vous y trouverez des chagrins réels, des cœurs déchirés, des consciences agitées. Approchez de ces hommes qui vous paraissent les heureux de la terre; et vous serez surpris de les trouver sombres, inquiets, traînant avec peine le poids d'une conscience criminelle. Ecoutez-les dans ces moments sérieux et tranquilles où les passions plus refroidies laissent faire quelque usage de la raison: ils conviennent tous qu'ils ne sont point heureux; que l'éclat de leur fortune ne brille que de loin, et ne paraît digne d'envie qu'à ceux qui ne la connaissent pas. Ils avouent qu'au milieu de leurs plaisirs et de leur prospérité, ils n'ont jamais goûté de joie pure et véritable; que le monde un peu approfondi n'est plus rien; qu'ils sont surpris eux-mêmes qu'on puisse l'aimer et le connaître; et qu'il n'y a d'heureux ici-bas que ceux qui savent s'en passer et servir Dieu. Les uns soupirent après les occasions d'une retraite honorable; les autres se proposent tous les jours des mœurs plus régulières et plus chrétiennes. Tous conviennent du bonheur des gens de bien; tous souhaitent de le devenir; tous rendent témoignage contre eux-mêmes. Ils sont entraînés par les plaisirs plutôt qu'ils ne courent après

eux. Ce n'est plus le goût, c'est la coutume, c'est la faiblesse qui les retient dans les liens du monde et du péché. Ils le sentent, ils s'en plaignent, ils en conviennent; et ils se livrent au cours d'une si triste destinée. Monde trompeur! rends heureux, si tu le peux, ceux qui te servent; et alors j'abandonnerai la loi du Seigneur pour m'attacher à la vanité de tes promesses.

Vous même qui m'écoutez, mon cher auditeur, depuis tant d'années que vous servez le monde, avez-vous beaucoup avancé votre félicité? Mettez dans une balance, d'un côté, tous les jours et tous les moments agréables que vous y avez passés, et, de l'autre, toutes les amertumes que vous y avez dévorées; et voyez lequel des deux l'emportera. Vous y avez peut-être dit en certains moments de plaisir, d'excès, de fureur: Il fait bon ici, *Bonum est nos hic esse* [1]; mais ce n'a été qu'une ivresse qui n'a pas duré, et dont l'instant qui a suivi, vous a découvert l'illusion et vous a replongé dans vos premières inquiétudes. A l'heure même que je vous parle, interrogez votre cœur: êtes-vous tranquille? Ne manque-t-il rien à votre bonheur? Ne craignez-vous rien? Ne souhaitez-vous rien? Ne sentez-vous jamais que Dieu n'est point avec vous? Voudriez-vous vivre et mourir tel que vous êtes? Êtes-vous content du monde? Êtes-vous infidèle à l'Auteur de votre être sans remords? Il y a douze heures dans le jour; vous sont-elles toutes également agréables; et avez-vous pu réussir jusqu'ici à vous faire une conscience tranquille dans le crime?

Lors même que vous vous êtes plongé jusqu'au fond de l'abîme pour y éteindre vos remords, et que vous avez cru étouffer par l'excès de l'iniquité ce reste de foi qui plaide encore dans votre cœur pour la vertu, le Seigneur n'a-t-il pas commandé au serpent, comme il dit dans son prophète, de vous aller piquer jusqu'au fond de ce gouffre où vous vous étiez jeté pour l'éviter; et n'y avez-vous pas senti la morsure secrète du ver dévorant? *Et si celaverint se ab oculis meis in profundo maris, ibi mandabo serpenti, et mordebit eos* [2]. N'est-il pas vrai que les jours que vous avez consacrés à Dieu par quelque devoir de religion, par le renouvellement de votre conscience au tribunal, ont été les plus heureux de votre vie; et que vous n'avez vécu, pour ainsi dire, que lorsque votre conscience a été pure, et que vous avez vécu avec Dieu? Non, dit le prophète avec une sainte fierté, le Dieu que nous adorons, n'est pas un Dieu trompeur ou incapable de consoler ceux qui le servent, comme les dieux que le monde adore; et nous n'en voulons point d'autres juges que les mondains eux-mêmes: *Non enim est Deus noster ut dii eorum, et inimici nostri sunt judices* [1].

Grand Dieu, qu'est-ce donc que l'homme, de lutter ainsi toute sa vie contre lui-même, de vouloir être heureux sans vous, malgré vous, en se déclarant contre vous; de sentir son infortune, et de l'aimer; de connaître son véritable bonheur, et de le fuir? Qu'est-ce que l'homme, ô mon Dieu; et qui comprendra la profondeur de ses voies, et l'éternelle contradiction de ses égarements?

Mais que ne puis-je, mes Frères, achever ce que je m'étais proposé, et vous montrer que ce qui rend la destinée des gens de bien encore plus digne de tous nos souhaits, c'est que lorsque les consolations intérieures viennent à leur manquer, ils ont les secours extérieurs de la piété: le soutien des sacrements qui ne sont plus, pour le pécheur obligé d'en approcher, qu'une triste bienséance qui le gêne et qui l'embarrasse; les exemples des Saints et l'histoire de leurs merveilles que l'Eglise nous met sans cesse devant les yeux, et dont le pécheur détourne la vue de peur d'y voir sa condamnation; les mystères adorables, offerts tous les jours sur nos autels, et qui ne laissent souvent au pécheur que le regret de les avoir profanés par sa présence; les cantiques saints et les prières de l'Eglise, qui se changent pour le pécheur en un triste ennui; et enfin la consolation des divines Ecritures où il ne trouve plus que des menaces et des anathèmes.

Quel délassement en effet, mes Frères, pour une âme fidèle, lorsqu'au sortir des vains entretiens du monde où l'on n'a parlé que de l'élévation d'une famille, de la magnificence d'un édifice, de ceux qui jouent un rôle brillant dans l'univers, des calamités publiques, des défauts de ceux qui sont à la tête des affaires, des événements de la guerre, des fautes dont on accuse tous les jours le gouvernement; enfin, où terrestre, on n'a parlé que de la terre; quel délassement au sortir de là, lors-

[1] Matth., XVII, 4.
[2] Amos, IX, 3.

[1] Deut., XXXII, 31.

que pour respirer un peu de la fatigue de ces vains entretiens, une âme fidèle prend le livre de la loi entre les mains, et qu'elle y trouve partout : Qu'il ne sert de rien à l'homme de gagner le monde entier, s'il vient à perdre son âme ; que les conquêtes les plus vantées tomberont dans l'oubli avec la vanité des conquérants ; que le ciel et la terre passeront ; que les royaumes du monde et toute leur gloire s'useront comme un vêtement, mais que Dieu seul demeurera toujours, et qu'ainsi c'est à lui seul qu'il faut s'attacher ! Les insensés m'ont raconté des fables, ô mon Dieu, dit alors cette âme avec le prophète ; mais qu'elles sont différentes de votre loi [1] !

Et certes, mes Frères, que de promesses consolantes se présentent dans ces livres saints ! Que de motifs puissants de vertu ! que d'heureuses précautions contre le vice ! que d'événements instructifs ! que de traits heureux qui blessent l'âme ! quelles idées de la grandeur de Dieu et de la misère de l'homme ! quelles peintures de la laideur du péché et de la fausse félicité des pécheurs ! Nous n'avons pas besoin de votre alliance, écrivait autrefois Jonathas et tout le peuple Juif à ceux de Sparte, parce qu'ayant entre nos mains les Livres saints, qui nous tiennent lieu de consolation, nous pouvons nous passer du secours des hommes : *Nos, cum nullo horum indigeremus, habentes solatio sanctos libros qui sunt in manibus nostris* [2]. Et savez-vous, mes Frères, qui sont ces hommes qui parlent de la sorte ? Ce sont les restes infortunés de la cruauté d'Antiochus, errants dans les montagnes de la Judée, dépouillés de leurs biens et de leurs fortunes, chassés de Jérusalem et du temple où l'abomination des idoles avait succédé au sacrifice du Dieu saint ; et à peine sortis d'un état si affligeant, ils n'ont besoin de rien, parce qu'ils ont entre les mains les Livres saints : *Nos, cum nullo horum indigeremus, habentes solatio sanctos libros qui sunt in manibus nostris.* Et dans une extrémité si nouvelle, environnés de toutes parts de nations ennemies, n'ayant plus au milieu de leur armée ni l'Arche d'Israël, ni le tabernacle saint ; répandant encore des larmes sur la mort récente de l'invincible Judas qui était le salut du peuple et la terreur des incirconcis ; ayant vu égorger à leurs yeux leurs femmes et leurs enfants ; eux-mêmes tous les jours, sur le point de succomber ou à la perfidie de leurs faux frères ou aux embûches de leurs ennemis, le livre de la loi tout seul suffit pour les consoler et pour les défendre ; et ils croient pouvoir se passer d'un secours qu'une ancienne alliance leur donnait droit d'implorer : *Nos, cum nullo horum indigeremus, habentes solatio sanctos libros qui sunt in manibus nostris.*

Je ne suis plus surpris après cela, mes Frères, si les premiers disciples de l'Evangile oubliaient dans la consolation des Ecritures toute la fureur des persécutions ; et si n'ayant pu se résoudre à perdre de vue durant leur vie ce livre divin, ils voulaient encore qu'après leur mort le même tombeau qui les enfermait, l'enfermât aussi, comme pour y servir de garant à leurs cendres, de l'immortalité qu'il leur avait promise ; et pour le présenter, ce semble, à Jésus-Christ, au jour de la révélation, comme le titre sacré qui leur donnait droit aux biens célestes et aux promesses faites aux justes.

Telles sont les consolations des âmes fidèles sur la terre. Qu'il est donc terrible, mes Frères, de vivre loin de Dieu sous la tyrannie du péché, toujours aux prises avec soi-même, sans aucune joie véritable dans le cœur, sans goût souvent pour les plaisirs comme pour la vertu, odieux aux hommes par la bassesse de nos passions, insupportables à nous-mêmes par la bizarrerie de nos désirs, détestés de Dieu par les horreurs de notre conscience, sans la douceur des Sacrements, puisque nos crimes nous en éloignent, sans la consolation des Livres saints, puisque nous n'y trouvons que des anathèmes et des menaces, sans la ressource de la prière, puisqu'une vie toute dissolue ou nous en interdit la liberté ou nous en a fait perdre l'usage. Qu'est-donc que le pécheur que le rebut du ciel et de la terre ?

Aussi, mes Frères, savez-vous quels seront les regrets des réprouvés au grand jour où il sera rendu à chacun selon ses œuvres ? Vous croyez peut-être qu'ils regretteront leur félicité passée et qu'ils diront : Nos beaux jours se sont écoulés, et le monde, où nous avions passé de si doux moments, n'est plus ; la durée de nos plaisirs a imité celle des songes ; notre bonheur a fini, et nos supplices vont commencer. Vous vous trompez ; ce ne sera point là leur langage. Ecoutez comme ils parlent dans la Sagesse, et comme l'Esprit de Dieu nous assure

[1] Ps. CXVIII, 85.
[2] I Macc., XII, 9.

qu'ils parleront un jour. Nous n'avions jamais goûté de joie véritable dans le crime, diront-ils ; nous y avions toujours marché par des voies tristes et difficiles ; hélas ! et ce n'est là cependant que le commencement de nos malheurs et de nos peines : *Ambulavimus vias difficiles* [1]. Nous nous sommes lassés dans les voies de l'iniquité ; nos passions ont toujours été mille fois plus pénibles pour nous que n'eussent pu être les vertus les plus austères ; et il nous en a plus coûté pour nous perdre qu'il ne nous en eût coûté pour nous sauver et mériter de monter aujourd'hui avec les élus dans le séjour de l'immortalité : *Lassati sumus in via iniquitatis et perditionis* [2]. Insensés d'avoir acheté par une vie triste et malheureuse des malheurs qui ne doivent plus finir ; *Nos insensati* [3] !

Voulez-vous donc vivre heureux sur la terre, mon cher auditeur, vivez chrétiennement. La piété est utile à tout. L'innocence du cœur est la source des vrais plaisirs. Tournez-vous de tous les côtés : il n'est point de paix pour l'impie, dit l'Esprit de Dieu. Essayez de tous les plaisirs : ils ne guériront pas ce fonds d'ennui et de tristesse que vous traînez partout avec vous. Ne regardez donc plus la destinée des gens de bien comme une destinée triste et désagréable ; ne jugez pas de leur bonheur par des apparences qui vous trompent. Vous voyez couler leurs larmes ; mais vous ne voyez pas la main invisible qui les essuie. Vous voyez gémir leur chair sous le joug de la pénitence ; mais vous ne voyez pas l'onction de la grâce qui l'adoucit. Vous voyez des mœurs tristes et austères ; mais vous ne voyez pas une conscience toujours joyeuse et tranquille. Ils sont semblables à l'Arche d'Israël dans le désert : elle ne paraissait revêtue que de peaux d'animaux ; les apparences en sont viles ou rebutantes ; c'est la condition de ce triste désert. Mais si vous pouviez entrer dans leur cœur, dans ce sanctuaire divin, que de nouvelles merveilles s'y offriraient à vos yeux ! Vous le trouveriez revêtu d'or pur ; vous y verriez la gloire du Dieu qui le remplit ; vous y admireriez la douceur des parfums et la ferveur des prières qui montent sans cesse vers le Seigneur, le feu sacré qui ne s'éteint jamais sur cet autel, ce silence, cette paix, cette majesté qui y règnent, et le Seigneur lui-même qui l'a choisi pour son séjour et qui en fait ses plus chères délices.

Que leur destinée vous touche d'une sainte émulation. Il ne tient qu'à vous de leur ressembler. Ils ont été peut-être autrefois les complices de vos plaisirs ; pourquoi ne pourriez-vous pas devenir l'imitateur de leur pénitence ? Etablissez enfin une paix solide dans votre cœur ; commencez à vous lasser de vous-même. Jusqu'ici vous n'avez vécu qu'à demi ; car ce n'est pas vivre que de ne pouvoir vivre en paix avec soi. Revenez à votre Dieu qui vous rappelle et qui vous attend. Bannissez l'iniquité de votre âme ; vous en bannirez la source de vos peines ; vous jouirez de la paix de l'innocence ; vous vivrez heureux sur la terre ; et ce bonheur temporel ne sera que le commencement d'un bonheur qui ne finira plus. Ainsi soit-il.

[1] Sap., v, 7.
[2] *Ibid.*
[3] *Ibid.*, 4.

# QUATORZIÈME SERMON.

## SERMON POUR LE JOUR DES MORTS.

### LA MORT DU PÉCHEUR ET LA MORT DU JUSTE.

#### NOTICE HISTORIQUE.

Cet admirable sermon n'appartient pas à la station de 1699. Il a été mis ici par Joseph Massillon pour rendre plus complet l'Avent de son oncle. C'est d'ailleurs un des plus éloquents et des plus célèbres discours de l'illustre orateur; mais j'ignore où et quand il fut prêché.

#### ANALYSE.

Division. — 1° *Portrait affreux du pécheur mourant;* — 2° *Image consolante de la mort du juste.*

Première partie. — Rien n'est plus affreux que le pécheur mourant. Car de quelque côté qu'il se tourne, soit qu'il rappelle le passé, soit qu'il considère le présent, soit qu'il perce dans l'avenir, il ne voit rien que d'accablant, de désespérant et de capable de réveiller en lui les images les plus sombres et les plus funestes.

1° Que voit-il dans cette longue suite de jours qu'il a passés sur la terre ? Des peines inutiles, des plaisirs qui n'ont duré qu'un instant, des crimes qui vont durer éternellement.

2° Ce qui se passe à ses yeux n'est pas moins triste pour cet infortuné; ses surprises, ses séparations, ses changements.

Ses surprises. Il s'était toujours flatté que le jour du Seigneur ne le surprendrait point; et cependant l'y voilà arrivé sans préparation. Dieu le frappe au plus fort de ses passions, lorsque, parvenu à ce qu'il avait si vivement désiré, il exhortait son âme à jouir en paix du fruit de ses travaux. Il va mourir; et Dieu permet que personne n'ose le lui dire. Abandonné de tous les secours de l'art, il se flatte, il espère encore, il n'emploie ce qui lui reste de raison qu'à se séduire lui-même, mais enfin il est forcé de voir que le monde l'a toujours trompé; et ce qui l'accable, c'est que la méprise n'a plus de ressource.

Les séparations qui se font en ce dernier moment, ne sont pas moins accablantes pour le pécheur. Plus il tenait au monde, plus il souffre quand il faut s'en séparer; autant de séparations, autant de morts pour lui; il tend les mains à tous les objets qui l'environnent pour s'y prendre, et il ne saisit que des fantômes.

Ses changements. Changement dans son crédit et dans son autorité : dès qu'on n'espère plus rien de lui, tout le monde l'abandonne. Changement dans son corps : cette chair qu'il avait tant idolâtrée, n'est déjà plus qu'un spectacle d'horreur. Enfin, changement dans tout ce qui l'environne.

3° La pensée de l'avenir met le comble aux peines et au malheur du pécheur mourant. Il s'est fait autrefois une gloire de ne le pas craindre ; mais il touche enfin à cet avenir redoutable, et le voilà faible, tremblant, éploré, tendant au ciel des mains suppliantes, ou sombre, taciturne, agité, et ne roulant au dedans que des pensées affreuses.

Deuxième partie. — *Image consolante de la mort du juste.* La grâce surmonte en lui cette horreur de la mort, naturelle à tous les hommes; et ce qui forme le désespoir du pécheur mourant, devient alors dans le juste une source abondante de consolations.

1° Il trouve dans le souvenir du passé la fin de ses peines. Qu'offre-t-il en effet à l'âme fidèle ? des privations, des violences et des afflictions qui ont peu duré, et qui vont être éternellement récompensées. Quand on est arrivé au port, qu'il est doux de rappeler le souvenir des orages et de la tempête ! Ce n'est pas que le souvenir du passé ne rappelle aussi au juste ses infidélités et ses chutes; mais ce sont des chutes expiées par les gémissements de la pénitence, qui lui rappellent les miséricordes de Dieu sur son âme : ainsi les larmes qu'il répand ne sont plus que des larmes de joie et de reconnaissance.

2° Tout ce qui se passe à ses yeux; le monde qui s'enfuit; tout ce fantôme de vanité qui s'évanouit; ce changement, cette nouveauté est encore pour l'âme juste une source de consolations. En effet, à la différence du pécheur, premièrement, rien ne la surprend; le jour du Seigneur ne la surprend point; elle l'attendait, elle le désirait, elle s'y préparait ; le monde qui disparaît avec toutes ses vanités ne la surprend pas non plus; elle le voit en ce dernier moment des mêmes yeux qu'elle l'avait toujours vu, comme une figure qui passe et comme une fumée. Secondement, elle ne se sépare de rien qui lui coûte et qu'elle regrette : car, que regretterait-elle ? le monde, ses biens, ses dignités, ses proches, ses amis, son corps ? La foi l'a déjà séparée de toutes ces choses, et son cœur n'y a jamais été attaché pendant sa vie. Troisièmement, enfin les changements qui se font au lit de la mort

ne changent rien dans l'âme fidèle : sa raison s'éteint, il est vrai ; mais depuis longtemps elle l'avait captivée sous le joug de la foi ; tous ses sens s'émoussent et perdent leur usage naturel ; mais depuis longtemps elle se l'était interdit à elle-même : rien ne change donc pour cette âme au lit de la mort.

3° Ce qui achève de la remplir de joie et de consolation, c'est la pensée de l'avenir. Durant sa vie mortelle, elle n'osait regarder d'un œil fixe la profondeur des jugements de Dieu ; elle frémissait à la seule pensée de cet avenir terrible, où le Seigneur jugera les justices mêmes ; mais, au lit de la mort, le Dieu de paix, qui se montre à elle, calme ses agitations ; les frayeurs cessent tout d'un coup et se changent en une douce espérance. Elle voit déjà, comme Etienne, le sein de la gloire et le Fils de l'homme, à la droite de son père, tout prêt à la recevoir. Aussi, quand les ministres de l'Eglise viennent enfin annoncer à cette âme que son heure est venue, et que l'éternité approche, avec quelle paix, quelle confiance, quelles actions de grâces reçoit-elle cette heureuse nouvelle !

---

Beati mortui qui in Domino moriuntur.

*Heureux sont les morts qui meurent dans le Seigneur.*
Apoc., XIV, 13.

Les passions humaines ont toujours quelque chose d'étonnant et d'incompréhensible. Tous les hommes veulent vivre ; ils regardent la mort comme le dernier des malheurs ; toutes leurs passions les attachent à la vie ; et cependant ce sont leurs passions elles-mêmes qui les poussent sans cesse vers cette mort pour laquelle ils ont tant d'horreur ; et il semble qu'ils ne vivent que pour se hâter de mourir.

Ils se promettent tous qu'ils mourront de la mort des justes ; ils l'espèrent ; ils le désirent. Ne pouvant se flatter d'être immortels sur la terre, ils comptent du moins qu'avant ce dernier moment, les passions qui actuellement les souillent et les captivent, seront éteintes. Ils se représentent la destinée d'un pécheur qui meurt dans son péché et dans la haine de Dieu, comme une destinée affreuse ; et cependant ils se la préparent à eux-mêmes tranquillement et sans inquiétude. Ce terme horrible de la vie humaine, qui est la mort dans le péché, les saisit et les épouvante ; et cependant ils marchent en dansant comme des insensés par la voie qui y conduit. Nous avons beau leur annoncer qu'on meurt comme on a vécu : ils veulent vivre en pécheurs, et mourir pourtant de la mort des justes.

Je veux donc aujourd'hui, mes Frères, non pas vous détromper d'une illusion si commune et si grossière (réservons ce sujet pour une autre occasion) ; mais puisque la mort du juste vous paraît si désirable, et celle du pécheur si affreuse, je veux vous exposer ici l'une et l'autre, et réveiller sur l'une et sur l'autre vos désirs et votre terreur. Comme vous mourrez dans l'une de ces deux situations, il importe de vous en rapprocher le spectacle, afin que, vous mettant sous les yeux le portrait affreux de l'une et l'image consolante de l'autre, vous puissiez décider par avance laquelle des deux destinées vous attend, et prendre des mesures afin que la décision vous soit favorable.

Dans le portrait du pécheur mourant, vous verrez où aboutit enfin le monde avec tous ses plaisirs et toute sa gloire ; dans le récit de la mort du juste, vous apprendrez où conduit la vertu avec toutes ses peines. Dans l'une, vous verrez le monde, des yeux d'un pécheur qui va mourir ; et qu'il vous paraîtra vain et frivole, et différent de ce qu'il vous paraît aujourd'hui ! Dans l'autre, vous verrez la vertu, des yeux du juste qui expire ; et qu'elle vous paraîtra grande et estimable ! Dans l'une, vous comprendrez tout le malheur d'une âme qui a vécu dans l'oubli de Dieu ; dans l'autre, le bonheur de celle qui n'a vécu que pour le servir et pour lui plaire. En un mot, le spectacle de la mort du pécheur vous fera souhaiter de vivre de la vie du juste ; et l'image de la mort du juste vous inspirera une sainte horreur de la vie du pécheur. Implorons, etc. *Ave, Maria.*

### PREMIÈRE PARTIE.

Nous avons beau éloigner de nous l'image de la mort, chaque jour nous la rapproche. La jeunesse s'éteint, les années se précipitent, et semblables, dit l'Ecriture, aux eaux qui coulent dans la mer, et qui ne remontent plus vers leur source, nous nous rendons rapidement dans l'abîme de l'éternité, où engloutis pour toujours, nous ne revenons plus sur nos pas reparaître encore sur la terre : *Et quasi aquæ dilabimur in terram, quæ non revertuntur* [1].

Je sais que nous parlons tous les jours de la brièveté et de l'incertitude de la vie. La mort

[1] II Rois, XIV, 14.

de nos proches, de nos sujets, de nos amis, de nos maîtres, souvent soudaine, toujours inopinée, nous fournit mille réflexions sur la fragilité de tout ce qui passe. Nous redisons sans cesse que le monde n'est rien, que la vie est un songe, et qu'il est bien insensé de tant s'agiter pour ce qui doit durer si peu. Mais ce n'est là qu'un langage, ce n'est pas un sentiment, ce sont des discours qu'on donne à l'usage, et c'est l'usage qui fait qu'en même temps on les oublie.

Or, mes Frères, faites-vous ici-bas une destinée à votre gré, prolongez-y vos jours dans votre esprit au delà même de vos espérances, je veux vous laisser jouir de cette douce illusion. Mais enfin, il faudra tenir la voie qu'ont tenue tous vos pères; vous verrez enfin arriver ce jour auquel nul autre jour ne succèdera plus, et ce jour sera pour vous le jour de votre éternité; heureuse, si vous mourez dans le Seigneur; malheureuse, si vous mourez dans votre péché. C'est l'une de ces deux destinées qui vous attend : il n'y aura que la droite ou la gauche, les boucs ou les brebis, dans la décision finale du sort de tous les hommes. Souffrez donc que je vous rappelle au lit de votre mort, et que je vous y expose le double spectacle de cette dernière heure, si terrible pour le pécheur, et si consolante pour le juste.

Je dis terrible pour le pécheur, lequel endormi par de vaines espérances de conversion, arrive enfin à ce dernier moment plein de désirs, vide de bonnes œuvres, ayant à peine connu Dieu, et ne pouvant lui offrir que ses crimes et le chagrin de voir finir des jours qu'il avait crus éternels. Or, mes Frères, je dis que rien n'est plus affreux que la situation de cet infortuné dans les derniers moments de sa vie; et que de quelque côté qu'il tourne son esprit, soit qu'il rappelle le passé, soit qu'il considère tout ce qui se passe à ses yeux, soit enfin qu'il perce jusque dans cet avenir formidable auquel il touche : tous ces objets, les seuls alors qui puissent l'occuper et se présenter à lui, ne lui offrent plus rien que d'accablant, de désespérant et de capable de réveiller en lui les images les plus sombres et les plus funestes.

Car, mes Frères, que peut offrir le passé à un pécheur, qui, étendu dans le lit de la mort, commence à ne plus compter sur la vie, et lit sur le visage de tous ceux qui l'environnent la terrible nouvelle que tout est fini pour lui? Que voit-il dans cette longue suite de jours qu'il a passés sur la terre? Hélas! il voit des peines inutiles, des plaisirs qui n'ont duré qu'un instant, des crimes qui vont durer éternellement.

Des peines inutiles, toute sa vie passée en un clin d'œil s'offre à lui, et il n'y voit qu'une contrainte et une agitation éternelle et inutile. Il rappelle tout ce qu'il a souffert pour un monde qui échappe, pour une fortune qui s'évanouit, pour une vaine réputation qui ne l'accompagne pas devant Dieu, pour des amis qu'il perd, pour des maîtres qui vont l'oublier, pour un nom qui ne sera écrit que sur les cendres de son tombeau. Quel regret alors pour cet infortuné de voir qu'il a travaillé toute sa vie et qu'il n'a rien fait pour lui! Quel regret de s'être fait tant de violences, et de n'en être pas plus avancé pour le ciel, de s'être toujours cru trop faible pour le service de Dieu, et d'avoir eu la force et la constance d'être le martyr de la vanité et d'un monde qui va périr! Ah! c'est alors que le pécheur accablé, effrayé de son aveuglement et de sa méprise, ne trouvant plus qu'un grand vide dans une vie que le monde seul a toute occupée, voyant qu'il n'a pas encore commencé à vivre après une longue suite d'années qu'il a vécu, laissant peut-être les histoires remplies de ses actions, les monuments publics chargés des événements de sa vie, le monde plein du bruit de son nom, et ne laissant rien qui mérite d'être écrit dans le livre de l'éternité, et qui puisse le suivre devant Dieu : c'est alors qu'il commence, mais trop tard, à se tenir à lui-même un langage que nous avons souvent entendu. Je n'ai donc vécu que pour la vanité; que n'ai-je fait pour Dieu tout ce que j'ai fait pour mes maîtres! Hélas! fallait-il tant d'agitations et de peines pour se perdre? Que ne recevais-je du moins ma consolation en ce monde! J'aurais du moins joui du présent, de cet instant qui m'échappe, et je n'aurais pas tout perdu. Mais ma vie a toujours été pleine d'agitations, d'assujétissements, de fatigues, de contrainte; et tout cela pour me préparer un malheur éternel. Quelle folie d'avoir plus souffert pour me perdre qu'il n'en eût fallu souffrir pour me sauver, et d'avoir regardé la vie des gens de bien comme une vie triste et insoutenable, puisqu'ils n'ont rien fait de si difficile pour Dieu que je ne l'aie fait au centuple pour le monde qui n'est rien, et de qui par conséquent je n'ai rien à espérer! *Ambulavi-*

*mus vias difficiles..... erravimus a viâ veritatis* [1].

Oui, mes Frères, c'est dans ce dernier moment que toute votre vie s'offrira à vous sous des idées bien différentes de celles que vous en avez aujourd'hui. Vous comptez maintenant les services rendus à l'Etat, les places que vous avez occupées, les actions où vous vous êtes distingués, les plaies qui rendent encore témoignage à votre valeur, le nombre de vos campagnes, la distinction de vos commandements : tout cela vous paraît réel. Les applaudissements publics qui l'accompagnent ; les récompenses qui le suivent ; la renommée qui le publie ; les distinctions qui y sont attachées : tout cela ne vous rappelle vos jours passés que comme des jours pleins, occupés, marqués chacun par des actions mémorables et par des événements dignes d'être conservés à la postérité. Vous vous distinguez même dans votre esprit de ces hommes oiseux de votre rang, qui ont toujours mené une vie obscure, lâche, inutile, et déshonoré leur nom par l'oisiveté et par des mœurs efféminées, qui les ont laissés dans la poussière. Mais au lit de la mort, mais dans ce dernier moment où le monde s'enfuit et l'éternité approche, vos yeux s'ouvriront ; la scène changera ; l'illusion qui vous grossit ces objets, se dissipera ; vous verrez tout au naturel ; et ce qui vous paraissait si grand, comme vous ne l'aviez fait que pour le monde, pour la gloire, pour la fortune, ne vous paraîtra plus rien : *Aperiet oculos suos*, dit Job, *et nihil inveniet* [2]. Vous ne trouverez plus rien de réel dans votre vie que ce que vous aurez fait pour Dieu ; rien de louable que les œuvres de la foi et de la piété ; rien de grand que ce qui sera digne de l'éternité ; et un verre d'eau froide donné au nom de Jésus-Christ, et une seule larme répandue en sa présence, et la plus légère violence soufferte pour lui : tout cela vous paraîtra plus précieux, plus estimable, que toutes ces merveilles que le monde admire et qui périront avec le monde.

Ce n'est pas que le pécheur mourant ne trouve dans sa vie passée que des peines perdues, il y trouve encore le souvenir de ses plaisirs ; mais c'est ce souvenir même qui le consterne et qui l'accable. Des plaisirs qui n'ont duré qu'un instant : il voit qu'il a sacrifié son âme et son éternité à un moment fugitif de volupté et d'ivresse. Hélas ! la vie lui avait paru trop longue pour être tout entière consacrée à Dieu ; il n'osait prendre de trop bonne heure le parti de la vertu, de peur de n'en pouvoir soutenir l'ennui, les longueurs et les suites ; il regardait les années qui étaient encore devant lui, comme un espace immense qu'il eût fallu traverser en portant la croix, en vivant séparé du monde, dans la pratique des œuvres chrétiennes ; cette seule pensée avait toujours suspendu tous ses bons désirs ; et il attendait, pour revenir à Dieu, le dernier âge, comme celui où la persévérance est plus sûre. Quelle surprise, dans cette dernière heure, de trouver que ce qui lui avait paru si long n'a duré qu'un moment, que son enfance et sa vieillesse se touchent de si près, qu'elles ne forment presque qu'un seul jour, et que du sein de sa mère il n'a fait, pour ainsi dire, qu'un pas vers le tombeau ! Ce n'est pas encore ce qu'il trouve de plus amer dans le souvenir de ses plaisirs ; ils ont disparu comme un songe ; mais lui qui s'en était fait autrefois honneur, en est maintenant couvert de honte et de confusion. Tant d'emportements honteux ; tant de faiblesse et d'abandonnement ! Lui qui s'était piqué de raison, d'élévation, de fierté devant les hommes, ô mon Dieu ! il se retrouve alors le plus faible, le plus méprisable de tous les pécheurs. Une vie sage peut-être en apparence, et cependant toute dans l'infamie des sens et la puérilité des passions ; une vie glorieuse peut-être devant les hommes, et cependant aux yeux de Dieu la plus honteuse, la plus digne de mépris et d'opprobre ; une vie que le succès avait peut-être toujours accompagnée, et cependant en secret la plus insensée, la plus frivole, la plus vide de réflexions et de sagesse ! Enfin des plaisirs qui ont été même la source de tous ses chagrins, qui ont empoisonné toute la douceur de sa vie, qui ont changé ses plus beaux jours en des jours de fureur et de tristesse, des plaisirs qu'il a toujours fallu acheter bien cher, et dont il n'a presque jamais senti que le désagrément et l'amertume : voilà à quoi se réduit cette vaine félicité. Ce sont ses passions qui l'ont fait vivre malheureux ; et il n'y a eu de tranquille dans toute sa vie que les moments où son cœur en a été libre. Les jours de mes plaisirs se sont enfuis, se dit alors à lui-même le pécheur, mais dans des dispositions bien différentes de celles de Job ; ces

[1] Sag., v, 7, 6.
[2] Job, xxvii, 19.

jours, qui ont fait tous les malheurs de ma vie, qui ont troublé mon repos, et changé même pour moi le calme de la nuit en des pensées noires et inquiètes : *Dies mei transierunt, cogitationes meæ dissipatæ sunt, torquentes cor meum* [1]. Et cependant, grand Dieu, vous punirez encore les chagrins et les inquiétudes de ma vie infortunée! Vous écrivez contre moi dans le livre de votre colère toutes les amertumes de mes passions ; et vous préparez à des plaisirs qui ont toujours fait tous mes malheurs, un malheur sans fin et sans mesure! *Scribis contra me amaritudines, et consumere me vis peccatis adolescentiæ meæ* [2].

Et voilà ce que le pécheur mourant trouve encore dans le souvenir du passé, des crimes qui dureront éternellement : les faiblesses de l'enfance, les dissolutions de la jeunesse, les passions et les scandales d'un âge plus avancé; que sais-je? peut-être encore les déréglements honteux d'une vieillesse licencieuse. Ah! mes Frères, durant la santé nous ne voyons de notre conscience que la surface; nous ne rappelons de notre vie qu'un souvenir vague et confus ; nous ne voyons de nos passions que celle qui actuellement nous captive : une habitude d'une vie entière ne nous paraît qu'un crime seul. Mais au lit de la mort, les ténèbres répandues sur la conscience du pécheur se dissipent. Plus il approfondit son cœur, plus de nouvelles souillures se manifestent, plus il creuse dans cet abîme, plus s'offrent à lui de nouveaux monstres. Il se perd dans ce chaos ; il ne sait par où s'y prendre pour commencer à l'éclaircir ; il lui faudrait une vie entière, hélas! et le temps passe ; et à peine reste-t-il quelques moments ; et il faut précipiter une confession à laquelle le plus grand loisir pourrait à peine suffire, et qui ne doit précéder que d'un moment le jugement redoutable de la justice de Dieu. Hélas! on se plaint souvent durant la vie qu'on a la mémoire infidèle, qu'on oublie tout; il faut qu'un confesseur supplée à notre inattention, et nous aide à nous juger et à nous connaître nous-mêmes. Mais dans ce dernier moment le pécheur mourant n'aura pas besoin de ce secours; la justice de Dieu, qui l'avait livré durant la santé à toute la profondeur de ses ténèbres, l'éclairera alors dans sa colère. Tout ce qui environne le lit de sa mort fait revivre dans son souvenir quelque nouveau crime : des domestiques qu'il a scandalisés; des enfants qu'il a négligés; une épouse qu'il a contristée par des passions étrangères ; des ministres de l'Eglise qu'il a méprisés ; les images criminelles de ses passions encore peintes sur ces murs ; les biens dont il a abusé; le luxe qui l'entoure, dont les pauvres et ses créanciers ont souffert; l'orgueil de ses édifices que le bien de la veuve et de l'orphelin, que la misère publique a peut-être élevés ; tout enfin, le ciel et la terre, dit Job, s'élèvent contre lui, et lui rappellent l'histoire affreuse de ses passions et de ses crimes : *Revelabunt cœli iniquitatem ejus, et terra consurget adversus eum* [1].

Voilà comme le souvenir du passé forme une des plus terribles situations du pécheur mourant, parce qu'il n'y trouve que des peines perdues, des plaisirs qui n'ont duré qu'un instant, et des crimes qui vont durer éternellement.

Mais tout ce qui se passe à ses yeux n'est pas moins triste pour cet infortuné : ses surprises, ses séparations, ses changements.

Ses surprises. Il s'était toujours flatté que le jour du Seigneur ne le surprendrait point. Tout ce qu'on disait là-dessus dans la chaire chrétienne, ne l'avait pas empêché de se promettre qu'il mettrait ordre à sa conscience avant ce dernier moment; et cependant l'y voilà arrivé, encore chargé de tous ses crimes, sans préparation, sans avoir fait aucune démarche pour apaiser son Dieu ; l'y voilà arrivé ; il n'y a pas encore pensé, et il va être jugé.

Ses surprises. Dieu le frappe au plus fort de ses passions, dans le temps que la pensée de la mort était plus éloignée de son esprit; qu'il était parvenu à certaines places qu'il avait jusque-là vivement désirées ; et que, semblable à l'insensé de l'Evangile, il exhortait son âme à se reposer et à jouir en paix du fruit de ses travaux. C'est dans ce moment que la justice de Dieu le surprend, et qu'il voit en un clin d'œil sa vie et toutes ses espérances éteintes.

Ses surprises. Il va mourir ; et Dieu permet que personne n'ose lui dire qu'il ne doit plus compter sur la vie. Ses proches le flattent ; ses amis le laissent s'abuser ; on le pleure déjà en secret comme mort, et on lui montre encore des espérances de vie ; on le trompe, afin qu'il

[1] Job, XVII, 11.
[2] *Ibid.*, XIII, 26.

[1] Job, XX, 27.

se trompe lui-même. Il faut que les Ecritures s'accomplissent ; que le pécheur soit surpris dans ce dernier moment : vous l'avez prédit, ô mon Dieu ! et vous êtes véritable dans vos paroles.

Ses surprises. Abandonné de tous les secours de l'art, livré tout seul à ses maux et à ses douleurs, il ne peut se persuader encore qu'il va mourir ; il se flatte, il espère encore : la justice de Dieu ne lui laisse, ce semble, encore un reste de raison, qu'afin qu'il l'emploie à se séduire. A voir ses terreurs, son étonnement, ses inquiétudes, on voit bien qu'il ne comprend pas encore qu'on meure ; il se tourmente, il s'agite, comme s'il pouvait se dérober à la mort ; et ses agitations ne sont qu'un regret de perdre la vie, et non pas une douleur de l'avoir mal passée. Il faut que le pécheur aveugle le soit jusqu'à la fin, et que sa mort ressemble à sa vie.

Enfin ses surprises. Il voit alors que le monde l'a toujours trompé ; qu'il l'a toujours mené d'illusion en illusion, et d'espérance en espérance ; que les choses ne sont jamais arrivées comme il se les était promises, et qu'il a toujours été la dupe de ses propres erreurs. Il ne comprend pas que sa méprise ait pu être si constante ; qu'il ait pu s'obstiner durant tant d'années à se sacrifier pour un monde, pour des maîtres qui ne l'ont jamais payé que de vaines promesses ; et que toute sa vie n'ait été qu'une indifférence du monde pour lui, et une ivresse de lui pour le monde. Mais ce qui l'accable, c'est que la méprise n'a plus de ressource ; c'est qu'on ne meurt qu'une fois ; et qu'après avoir mal fourni sa carrière, on ne revient plus sur ses pas pour reprendre d'autres routes. Vous êtes juste, ô mon Dieu, et vous voulez que le pécheur prononce d'avance contre lui-même, afin que vous le jugiez par sa propre bouche.

Les surprises du pécheur mourant sont donc accablantes ; mais les séparations qui se font dans ce dernier moment ne le sont pas moins pour lui. Plus il tenait au monde, à la vie, à toutes les créatures, plus il souffre quand il faut s'en s'éparer ; autant de liens qu'il faut rompre, autant de plaies qui le déchirent ; autant de séparations, autant de nouvelles morts pour lui.

Séparation de ses biens qu'il avait accumulés avec des soins si longs et si pénibles, par des voies peut-être si douteuses pour le salut ; qu'il s'était obstiné de conserver malgré les reproches de sa conscience ; qu'il avait refusés durement à la nécessité de ses frères. Ils lui échappent cependant ; ce tas de boue fond à ses yeux ; il n'en emporte avec lui que l'amour, que le regret de les perdre, que le crime de les avoir acquis.

Séparation de la magnificence qui l'environne ; de l'orgueil de ses édifices où il croyait s'être bâti un asile contre la mort ; du luxe et de la vanité de ses ameublements dont il ne lui restera que le drap lugubre qui va l'envelopper dans le tombeau ; de cet air d'opulence au milieu duquel il avait toujours vécu. Tout s'enfuit, tout l'abandonne ; il commence à se regarder comme étranger au milieu de ses palais où il aurait dû toujours se regarder de même ; comme un inconnu qui n'y possède plus rien ; comme un infortuné qu'on va dépouiller de tout à ses yeux, et qu'on ne laisse jouir encore quelque temps de la vue de ses dépouilles que pour augmenter ses regrets et son supplice.

Séparation de ses charges, de ses honneurs qu'il va laisser peut-être à un concurrent ; où il était parvenu à travers tant de périls, de peines, de bassesses, et dont il avait joui avec tant d'insolence. Il est déjà dans le lit de la mort, dépouillé de toutes les marques de ses dignités, et ne conservant de tous ses titres que celui de pécheur qu'il se donne alors en vain et trop tard. Hélas ! il se contenterait en ce dernier moment de la plus vile des conditions, il accepterait comme une grâce l'état le plus obscur et le plus rampant, si l'on voulait prolonger ses jours ; il envie la destinée de ses esclaves qu'il laisse sur la terre ; il marche à grands pas vers la mort, et il tourne encore les yeux avec regret du côté de la vie.

Séparation de son corps pour lequel il avait toujours vécu, avec lequel il avait contracté des liaisons si vives, si étroites, en favorisant toutes ses passions. Il sent que cette maison de boue s'écroule ; il se sent mourir peu à peu à chacun de ses sens ; il ne tient plus à la vie que par un cadavre qui s'éteint, par les douleurs cruelles que ses maux lui font sentir, par l'amour excessif qui l'y attache, et qui devient plus vif à mesure qu'il est plus près de s'en séparer.

Séparation de ses proches, de ses amis qu'il voit autour de son lit, et dont les pleurs et la tristesse achèvent de lui serrer le cœur et de

lui faire sentir plus cruellement la douleur de les perdre.

Séparation du monde où il occupait tant de place, où il s'était établi, agrandi, étendu, comme si ç'avait dû être le lieu de sa demeure éternelle : du monde sans lequel il n'avait jamais pu vivre; dont il avait toujours été un des principaux acteurs; aux événements duquel il avait eu tant de part; où il avait paru avec tant d'agréments et tant de talents pour lui plaire. Son corps en va sortir; mais son cœur, mais toutes ses affections y demeurent encore. Le monde meurt pour lui; mais lui-même en mourant, ne meurt pas encore au monde.

Enfin séparation de toutes les créatures. Tout est anéanti autour de lui; il tend les mains à tous les objets qui l'environnent, comme pour s'y prendre encore; et il ne saisit que des fantômes, qu'une fumée qui se dissipe, et qui ne laisse rien de réel dans ses mains : *Et nihil invenerunt omnes viri divitiarum in manibus suis* [1].

C'est alors que Dieu est grand aux yeux du pécheur mourant. C'est dans ce moment terrible que le monde entier fondant, disparaissant à ses yeux, il ne voit plus que Dieu seul qui demeure, qui remplit tout, qui seul ne passe et ne change point. Il se plaignait autrefois, d'un ton d'ironie et d'impiété, qu'il était bien difficile de sentir quelque chose de vif pour un Dieu qu'on ne voyait point, et de ne pas aimer des créatures qu'on voyait et qui occupaient tous nos sens. Ah! dans ce dernier moment, il ne verra plus que Dieu seul; l'invisible sera visible pour lui; ses sens déjà éteints se refuseront à toutes les choses sensibles; tout s'évanouira autour de lui; et Dieu prendra la place de tous ces prestiges qui l'avaient abusé pendant sa vie.

Ainsi tout change pour cet infortuné; et ces changements font avec ses surprises et ses séparations, la dernière amertume du spectacle de sa mort.

Changement dans son crédit et dans son autorité. Dès qu'on n'espère plus rien de sa vie, le monde commence à ne plus compter sur lui; ses amis prétendus se retirent; ses créatures se cherchent déjà ailleurs d'autres protecteurs et d'autres maîtres; ses esclaves mêmes sont occupés à s'assurer après sa mort une fortune qui leur convienne; à peine en reste-t-il auprès de lui pour recueillir ses derniers soupirs. Tout l'abandonne; tout se retire; il ne voit plus autour de lui ce nombre empressé d'adulateurs; c'est peut-être un successeur qu'on lui désigne déjà, chez qui tout se rend en foule, tandis que lui, dit Job, seul dans le lit de sa douleur, n'est plus environné que des horreurs de la mort, entre déjà dans cette solitude affreuse que le tombeau lui prépare, et fait des réflexions amères sur l'inconstance du monde et sur le peu de fonds qu'il y a à faire sur les hommes : *Affligetur relictus in tabernaculo suo* [1].

Changement dans l'estime publique dont il avait été si flatté, si enivré. Hélas! le monde qui l'avait tant loué, l'a déjà oublié. Le changement que sa mort va faire sur la scène, réveillera encore durant quelques jours les discours publics; mais ce court intervalle passé, il va retomber dans le néant et dans l'oubli; à peine se souviendra-t-on qu'il a vécu; on ne sera peut-être occupé que des merveilles d'un successeur, qu'à l'élever sur les débris de sa réputation et de sa mémoire. Il voit déjà cet oubli; qu'il n'a qu'à mourir; que le vide sera bientôt rempli; qu'il ne restera pas même de vestiges de lui dans le monde; et que les gens de bien tout seuls qui l'avaient vu environné de tant de gloire, se diront à eux-mêmes : Où est-il maintenant; que sont devenus ces applaudissements que lui attirait sa puissance? Voilà à quoi conduit le monde, et ce qu'on gagne en le servant : *Et qui eum viderant, dicent : Ubi est* [2]?

Changement dans son corps. Cette chair qu'il avait tant flattée, idolâtrée; cette vaine beauté qui lui avait attiré tant de regards, et corrompu tant de cœurs, n'est déjà plus qu'un spectacle d'horreur, dont on peut à peine soutenir la vue : ce n'est plus qu'un cadavre dont on craint déjà l'approche. Cette infortunée créature qui avait allumé tant de passions injustes, hélas! ses amis, ses proches, ses esclaves mêmes la fuient, s'écartent, se retirent, n'osent approcher qu'avec précaution, ne lui rendent plus que des offices de bienséance et de contrainte; elle-même ne se souffre plus qu'avec peine, et ne se regarde qu'avec horreur. Moi qui attirais autrefois tous les regards, se dit-elle avec Job;

[1] Ps. LXXV, 6.

[1] Job, XX, 26.
[2] *Ibid.*, XX, 7.

mes esclaves que j'appelle refusent maintenant de m'approcher ; et mon souffle même est devenu une infection, et un souffle de mort pour mes enfants et pour mes proches : *Servum meum vocavi, et non respondit... halitum meum exhorruit uxor mea, et orabam filios uteri mei*[1].

Enfin changement dans tout ce qui l'environne. Ses yeux cherchent à se reposer quelque part, et ils ne retrouvent partout que les images lugubres de la mort. Mais ce n'est rien encore pour ce pécheur mourant que le souvenir du passé et le spectacle du présent ; il ne serait pas si malheureux s'il pouvait borner là toutes ses peines ; c'est la pensée de l'avenir qui le jette dans un saisissement d'horreur et de désespoir. Cet avenir, cette région de ténèbres où il va entrer seul, accompagné de sa seule conscience ; cet avenir, cette terre inconnue d'où nul mortel n'est revenu, où il ne sait ni ce qu'il trouvera, ni ce qu'on lui prépare ; cet avenir, cet abîme immense, où son esprit se perd et se confond, et où il va s'ensevelir incertain de sa destinée ; cet avenir, ce tombeau, ce séjour d'horreur où il va prendre sa place avec les cendres et les cadavres de ses ancêtres ; cet avenir, cette éternité étonnante dont il ne peut soutenir le premier coup d'œil ; cet avenir enfin, ce jugement redoutable où il va paraître devant la colère de Dieu, et rendre compte d'une vie, dont tous les moments presque ont été des crimes ; ah ! tandis qu'il ne voyait cet avenir terrible que de loin, il se faisait une gloire affreuse de ne pas le craindre ; il demandait sans cesse d'un ton de blasphème et de dérision : Qui en est revenu ? Il se moquait des frayeurs vulgaires, et se piquait là-dessus de fermeté et de bravoure. Mais dès qu'il est frappé de la main de Dieu ; dès que la mort se fait voir de près, que les portes de l'éternité s'ouvrent à lui, et qu'il touche enfin à cet avenir terrible contre lequel il avait paru si rassuré ; ah ! il devient alors ou faible, tremblant, éploré, levant au ciel des mains suppliantes ; ou sombre, taciturne, agité, roulant au dedans de lui des pensées affreuses, et n'attendant pas plus de ressource, du côté de Dieu, de la faiblesse de ses lamentations et de ses larmes, que de ses fureurs et de son désespoir.

Oui, mes Frères, cet infortuné qui s'était toujours endormi dans ses désordres, toujours flatté qu'il ne fallait qu'un bon moment, qu'un sentiment de componction à la mort pour apaiser la colère de Dieu, désespère alors de sa clémence. En vain on lui parle de ses miséricordes éternelles ; il comprend à quel point il en est indigne : en vain le ministre de l'Eglise tâche de rassurer ses frayeurs, en lui ouvrant le sein de la clémence divine ; ces promesses le touchent peu, parce qu'il sent bien que la charité de l'Eglise qui ne désespère jamais du salut de ses enfants, ne change pourtant rien aux arrêts formidables de la justice de Dieu. En vain on lui promet le pardon de ses crimes ; une voix secrète et terrible lui dit au fond du cœur qu'il n'y a point de salut pour l'impie ; et qu'il ne faut pas compter sur des espérances qu'on donne à ses malheurs plutôt qu'à la vérité. En vain on l'exhorte de recourir aux derniers remèdes que la religion offre aux mourants ; il les regarde comme ces remèdes désespérés qu'on hasarde lorsqu'il n'y a plus d'espérance, et qu'on donne plus pour la consolation des vivants que pour l'utilité de celui qui meurt. On appelle des serviteurs de Jésus-Christ pour le soutenir dans cette dernière heure ; et tout ce qu'il peut faire, c'est d'envier en secret leur destinée, et détester le malheur de la sienne. On lui met dans la bouche les paroles des Livres saints et les sentiments d'un roi pénitent, et il sent bien que son cœur désavoue ces expressions divines ; et que des paroles qu'une charité ardente et une componction parfaite a formées, ne conviennent pas à un pécheur surpris comme lui dans ses désordres. On assemble autour de son lit ses amis et ses proches pour recueillir ses derniers soupirs ; et il en détourne les yeux, parce qu'il retrouve encore au milieu d'eux le souvenir de ses crimes. Le ministre de l'Eglise lui présente un Dieu mourant ; et cet objet, si consolant et si capable d'exciter sa confiance, lui reproche tout bas ses ingratitudes, et l'abus perpétuel de ses grâces. Cependant la mort approche ; le prêtre tâche de soutenir par les prières des mourants ce reste de vie qui l'anime encore. *Partez, âme chrétienne*, lui dit-il : *Proficiscere, anima christiana.* Il ne lui dit pas : prince, grand du monde, partez. Durant sa vie les monuments publics pouvaient à peine suffire au nombre et à l'orgueil de ses titres ; dans ce dernier moment on ne lui donne que le titre tout seul qu'il avait reçu dans le bap-

[1] Job, XIX, 16, 17.

tême, le seul dont il ne faisait aucun cas, et le seul qui lui doit demeurer éternellement. *Proficiscere, anima christiana : Partez, âme chrétienne.* Hélas ! elle avait vécu, comme si le corps eût été tout son être; elle avait même tâché de se persuader que son âme n'était rien ; que l'homme n'était qu'un ouvrage de chair et de sang, et que tout mourait avec nous ; et on vient lui déclarer que c'est son corps qui n'était rien qu'un peu de boue qui va se dissoudre ; et que tout son être immortel, c'est cette âme, cette image de la divinité, cette intelligence seule capable de l'aimer et de le connaître, qui va se détacher de sa maison terrestre et paraître devant le tribunal redoutable. *Partez, âme chrétienne ;* vous aviez regardé la terre comme votre patrie ; et ce n'était qu'un lieu de pèlerinage dont il faut partir ; l'Eglise croyait vous annoncer une nouvelle de joie, la fin de votre exil, le terme de vos misères, en vous annonçant la dissolution du corps terrestre ; hélas ! et elle ne vous annonce qu'une nouvelle lugubre et effroyable, et le commencement de vos malheurs et de vos peines. *Partez donc, âme chrétienne, proficiscere, anima christiana,* âme marquée du sceau du salut, que vous avez effacé ; rachetée du sang de Jésus-Christ, que vous avez foulé aux pieds; lavée par la grâce de la régénération que vous avez mille fois souillée; éclairée des lumières de la foi que vous avez toujours rejetée; comblée de toutes les miséricordes du Ciel, que vous avez toujours indignement profanées. *Partez, âme chrétienne ;* allez porter devant Jésus-Christ ce titre auguste qui devait être le signe magnifique de votre salut, et qui va devenir le plus grand de vos crimes ; *proficiscere, anima christiana.*

Alors le pécheur mourant, ne trouvant plus dans le souvenir du passé que des regrets qui l'accablent, dans tout ce qui se passe à ses yeux, que des images qui l'affligent, dans la pensée de l'avenir, que des horreurs qui l'épouvantent, ne sachant plus à qui avoir recours, ni aux créatures qui lui échappent, ni au monde qui s'évanouit, ni aux hommes qui ne sauraient le délivrer de la mort, ni au Dieu juste qu'il regarde comme un ennemi déclaré dont il ne doit plus attendre d'indulgence : il se roule dans ses propres horreurs ; il se tourmente, il s'agite pour fuir la mort qui le saisit ou du moins pour se fuir lui-même. Il sort de ses yeux mourants je ne sais quoi de sombre et de farouche, qui exprime les fureurs de son âme. Il pousse du fond de sa tristesse des paroles entrecoupées de sanglots qu'on n'entend qu'à demi, et qu'on ne sait si c'est le désespoir ou le repentir qui les a formées ; il jette sur un Dieu crucifié des regards affreux, et qui laissent douter si c'est la crainte ou l'espérance, la haine ou l'amour qu'ils expriment; il entre dans des saisissements où l'on ignore si c'est le corps qui se dissout ou l'âme qui sent l'approche de son juge; il soupire profondément, et l'on ne sait si c'est le souvenir de ses crimes, qui lui arrache ces soupirs, ou le désespoir de quitter la vie. Enfin, au milieu de ces tristes efforts, ses yeux se fixent, ses traits changent, son visage se défigure, sa bouche livide s'entrouvre d'elle-même; tout son esprit frémit; et par ce dernier effort, son âme infortunée s'arrache comme à regret de ce corps de boue, tombe entre les mains de Dieu, et se trouve seule aux pieds du tribunal redoutable [1].

Mes Frères, ainsi meurent ceux qui ont oublié Dieu pendant leur vie ; ainsi mourrez-vous vous-mêmes, si vos crimes vous accompagnent jusqu'à ce dernier moment. Tout changera à vos yeux, et vous ne changerez pas vous-même. Vous mourrez ; et vous mourrez pécheurs, comme vous avez vécu ; et votre mort sera semblable à votre vie. Prévenez ce malheur ; vivez de la vie des justes ; et votre mort semblable à la leur, ne sera accompagnée que de joie, de douceur et de consolation ; c'est ce que nous allons voir dans la suite de ce discours.

### DEUXIÈME PARTIE.

Je sais que la mort a toujours quelque chose de terrible pour les âmes même les plus justes. Les jugements de Dieu dont elles craignent toujours les secrets impénétrables, les ténèbres de leur propre conscience où elles se figurent toujours des souillures cachées et connues de Dieu seul, la vivacité de leur foi et de leur amour qui grossit toujours à leurs yeux leurs fautes les plus légères, enfin la dissolution toute seule du corps terrestre et l'horreur naturel du tombeau : tout cela laisse toujours à la

[1] Cet Avent (de Massillon) et son Carême, dit un célèbre critique, sont une suite presque continue de chefs-d'œuvre. C'est dans son Avent que se trouve le sermon sur *la mort du Pécheur et la mort du Juste*, deux tableaux également parfaits. Je citerai le premier pour donner un exemple de cette vigueur d'expression qu'on est si souvent tenté de disputer à ceux qui ont porté aussi loin que Massillon le mérite de l'éloquence.

mort je ne sais quoi d'affreux pour la nature qui fait que les plus justes mêmes, comme dit saint Paul, voudraient, à la vérité, être revêtus de l'immortalité qui leur est promise, mais sans être dépouillés de la mortalité qui les environne.

Il n'en est pas moins vrai cependant que la grâce surmonte en eux cette horreur de la mort qui leur vient de la nature ; et que, dans ce moment, soit qu'ils rappellent le passé, dit saint Bernard, soit qu'ils considèrent ce qui se passe à leurs yeux, soit qu'ils se tournent du côté de l'avenir, ils trouvent dans le souvenir du passé la fin de leurs peines, *requies de labore ;* dans tout ce qui se passe à leurs yeux, une nouveauté qui les remplit d'une joie sainte, *gaudium de novitate ;* dans la pensée de l'avenir, l'assurance de l'éternité qui les transporte, *securitas de æternitate ;* de sorte que les mêmes situations qui forment le désespoir du pécheur mourant, deviennent alors une source abondante de consolations pour l'âme fidèle.

Je dis, soit qu'ils rappellent le passé. Et ici, mes Frères, représentez-vous au lit de la mort une âme fidèle qui depuis longtemps se préparait à ce dernier moment, amassait par la pratique des œuvres chrétiennes un trésor de justice pour ne pas aller paraître vide devant son juge, et vivait de la foi pour mourir dans la paix et dans la consolation de l'espérance ; représentez-vous cette âme arrivée enfin à cette dernière heure qu'elle n'avait jamais perdu de vue, et à laquelle elle avait toujours rapporté toutes les peines, toutes les privations, toutes les violences, tous les événements de sa vie mortelle. Je dis que rien n'est plus consolant pour elle que le souvenir du passé, de ses souffrances, de ses macérations, de ses renoncements, de toutes les situations qu'elle a éprouvées : *Requies de labore.*

Oui, mes Frères, il vous paraît affreux maintenant de souffrir pour Dieu. Les plus légères violences que la religion exige, vous paraissent accablantes ; un jeûne seul vous abat et vous rebute ; la seule approche des jours de pénitence vous jette dans l'ennui et dans la tristesse ; vous regardez comme malheureux ceux qui portent le joug de Jésus-Christ, et qui renoncent au monde et à tous ses plaisirs pour lui plaire.

Mais au lit de la mort, la pensée la plus consolante pour une âme fidèle, c'est le souvenir des violences qu'elles s'est faites pour son Dieu. Elle comprend alors tout le mérite de la pénitence, et combien les hommes sont insensés de disputer à Dieu un instant de contrainte, qui doit être payé d'une félicité sans fin et sans mesure. Car ce qui la console, c'est qu'elle n'a sacrifié que des plaisirs d'un instant, et dont il ne lui resterait alors que la confusion et la honte ; c'est que tout ce qu'elle aurait souffert pour le monde, serait perdu pour elle dans ce dernier moment ; au lieu que tout ce qu'elle a souffert pour Dieu, une larme, une violence, un goût mortifié, une vivacité réprimée, une vaine satisfaction sacrifiée, tout cela ne sera jamais oublié, et durera autant que Dieu même. Ce qui la console, c'est que de toutes les joies et les voluptés humaines, hélas ! il n'en reste pas plus, au lit de la mort, au pécheur qui les a toujours goûtées, qu'au juste qui s'en est toujours abstenu ; que les plaisirs sont également passés pour tous les deux ; mais que l'un portera éternellement le crime de s'y être livré ; et l'autre, la gloire d'avoir su les vaincre.

Voilà ce qu'offre le passé à l'âme fidèle au lit de la mort. Des violences, des afflictions qui ont peu duré, et qui vont être éternellement consolées ; le temps des dangers et des tentations passé ; les attaques que le monde livrait à sa foi, enfin terminées ; les périls où son innocence avait couru tant de risques, enfin disparus ; les occasions où sa vertu avait été si près du naufrage, enfin pour toujours éloignées ; les combats éternels qu'elle avait eu à soutenir du côté de ses passions, finis enfin ; les obstacles que la chair et le sang avaient toujours mis à sa piété, enfin anéantis : *Requies de labore.* Quand on est arrivé au port, qu'il est doux de rappeler le souvenir des orages et de la tempête ! Quand on est sorti vainqueur de la course, qu'on aime à retourner en esprit sur ses pas, et à revoir les endroits de la carrière les plus marqués par les travaux, les obstacles, les difficultés, qui les ont rendus célèbres : *Requies de labore.* Il me semble que le juste est alors comme un autre Moïse mourant sur la montagne sainte où le Seigneur lui avait marqué son tombeau : *Ascende in montem... et morere*[1] ; lequel, avant d'expirer, tournant la tête du haut de ce lieu sacré, et jetant les yeux sur cette étendue de terres, de peuples, de royaumes qu'il vient de parcourir et qu'il laisse derrière lui, y retrouve les périls innombrables aux-

[1] Deut., XXXII, 49.

quels il est échappé : les combats de tant de nations vaincues; les fatigues du désert; les embuches de Madian; les murmures et les calomnies de ses frères; les rochers brisés; les difficultés des chemins surmontées; les dangers de l'Egypte évités; les eaux de la mer Rouge franchies; la faim, la soif, la lassitude combattues; et touchant enfin au terme heureux de tant de travaux, et saluant enfin de loin cette patrie promise à ses pères, il chante un cantique d'actions de grâces, meurt transporté et par le souvenir de tant de dangers évités et par la vue du lieu du repos que le Seigneur lui montre de loin, et regarde la montagne sainte où il va expirer comme la récompense de ses travaux et le terme heureux de sa course : *Requies de labore.*

Ce n'est pas que le souvenir du passé, en rappelant au juste mourant les combats et les périls de sa vie passée, ne lui rappelle aussi ses infidélités et ses chutes; mais ce sont des chutes expiées par les gémissements de la pénitence; des chutes heureuses par le renouvellement de ferveur et de fidélité dont elles ont été toujours suivies; des chutes qui lui rappellent les miséricordes de Dieu sur son âme, lequel a fait servir ses crimes à sa pénitence, ses passions à sa conversion, et ses chutes à son salut. Ah! la douleur de ses fautes, dans ce dernier moment, n'est plus pour elle qu'une douleur de consolation et de tendresse : les larmes que ce souvenir lui arrache encore ne sont plus que des larmes de joie et de reconnaissance. Les anciennes miséricordes de Dieu sur elle la remplissent de confiance et lui en font espérer de nouvelles; toute la conduite passée de Dieu à son égard la rassure et semble lui répondre de l'avenir. Elle ne se le représente plus alors, comme dans les jours de son deuil et de sa pénitence, sous l'idée d'un juge terrible qu'elle avait outragé et qu'il fallait apaiser; mais comme un père de miséricorde et un Dieu de toute consolation qui va la recevoir dans son sein, et l'y délasser de toutes ses peines.

Levez-vous, âme fidèle, lui dit alors en secret son Seigneur et son Dieu : *Elevare, consurge, Jerusalem* [1]. Vous qui avez bu toute l'amertume de mon calice, oubliez enfin vos larmes et vos peines passées : *Quæ bibisti calicem usque ad fundum* [2]. Le temps des pleurs et des souffrances est enfin passé pour vous : *Non adjicies ut bibas illum ultra* [1]. Dépouillez-vous donc, fille de Jérusalem, de ce vêtement de deuil et de tristesse dont vous avez été jusqu'ici environnée; laissez-là les tristes dépouilles de votre mortalité; revêtez-vous de vos habits de gloire et de magnificence; entrez dans la joie de votre Seigneur, cité sainte, dans laquelle j'ai pour toujours choisi ma demeure : *Induere vestimentis gloriæ tuæ, Jerusalem, civitas sancti* [2]. Brisez enfin les liens de votre captivité; sortez du milieu de Babylone où vous gémissiez depuis si longtemps des rigueurs et de la durée de votre exil : *Solve vincula colli tui, captiva filia Sion* [3]. Les incirconcis n'habiteront plus au milieu de vous; les scandales des pécheurs n'affligeront plus votre foi; il est temps enfin que je reprenne ce qui m'appartient; que je rentre dans mon héritage; que je vous retire du milieu du monde auquel vous n'appartenez pas, et qui n'était pas digne de vous; et que je vous réunisse à l'Eglise du ciel, dont vous étiez une portion pure et immortelle : *Non adjiciet ultra, ut pertranseat per te incircumcisus et immundus* [4].

Première consolation de l'âme juste au lit de la mort; le souvenir du passé : *Requies de labore.* Mais tout ce qui se passe à ses yeux : le monde qui s'enfuit; toutes les créatures qui disparaissent; tout ce fantôme de vanité qui s'évanouit; ce changement, cette nouveauté, est encore pour elle une source de mille nouvelles consolations : *Gaudium de novitate.*

En effet, nous venons de voir que ce qui fait le désespoir du pécheur mourant, lorsqu'il considère tout ce qui se passe à ses yeux, sont ses surprises, ses séparations, ses changements; et voilà précisément toute la consolation de l'âme fidèle dans ce dernier moment. Rien ne la surprend; elle ne se sépare de rien; rien ne change à ses yeux.

Rien ne la surprend. Ah! le jour du Seigneur ne la surprend point : elle l'attendait; elle le désirait. La pensée de cette dernière heure entrait dans toutes ses actions, était de tous ses projets, réglait tous ses désirs, animait toute la conduite de sa vie. Chaque heure, chaque moment lui avait paru celui où le juste Juge allait lui demander ce compte terrible où

[1] Is., LI, 17.
[2] *Ibid.* Quæ bibisti de manu Domini calicem iræ ejus; usque ad fundum calicis saporis bibisti; potasti usque ad faces.

[1] Is., LI, 22.
[2] *Ibid.*, LII, 1.
[3] *Ibid.*, 2.
[4] *Ibid.*, 1.

les justices elles-mêmes seront jugées. C'est ainsi qu'elle avait vécu, préparant sans cesse son âme à cette dernière heure ; c'est ainsi qu'elle meurt tranquille, consolée, sans surprise, sans frayeur, dans la paix de son Seigneur ; ne voyant pas alors la mort de plus près qu'elle l'avait toujours vue ; ne mourant pas plus alors à elle-même qu'elle y mourait chaque jour ; et ne trouvant rien de différent entre le jour de sa mort et les jours ordinaires de sa vie mortelle.

D'ailleurs, ce qui fait la surprise et le désespoir du pécheur au lit de la mort, c'est de voir que le monde, en qui il avait mis toute sa confiance, n'est rien, n'est qu'un songe qui s'évanouit et qui lui échappe. Mais l'âme fidèle en ce dernier moment, ah ! elle voit le monde des mêmes yeux qu'elle l'avait toujours vu : comme une figure qui passe ; comme une fumée qui ne trompe que de loin, et qui de près n'a rien de réel et de solide. Elle sent alors une joie sainte d'avoir toujours jugé le monde comme il en fallait juger ; de n'avoir pas pris le change ; de ne s'être pas attaché à ce qui devait lui échapper en un instant ; et de n'avoir mis sa confiance qu'en Dieu seul qui demeure toujours pour récompenser éternellement ceux qui espèrent en lui. Qu'il est doux alors, pour une âme fidèle, de pouvoir se dire à elle-même : J'ai choisi le meilleur parti ; j'avais bien raison de ne m'attacher qu'à Dieu seul, puisqu'il ne devait me rester que lui seul. On regardait mon choix comme une folie ; le monde s'en moquait ; et on trouvait bizarre et singulier de ne pas se conformer à lui ; mais enfin ce dernier moment répond à tout. C'est la mort qui décide de quel côté sont les sages ou les insensés, et lequel des deux avait raison, ou le mondain ou le fidèle.

Ainsi voit le monde et toute sa gloire, une âme juste au lit de la mort. Aussi lorsque les ministres de l'Eglise viennent l'entretenir de discours de Dieu et du néant de toutes les choses humaines, ces vérités saintes, si nouvelles pour le pécheur en ce dernier moment, sont pour elle des objets familiers, des lumières accoutumées qu'elle n'avait jamais perdues de vue. Ces vérités consolantes font alors sa plus douce occupation ; elle les médite ; elle les goûte ; elle les tire du fond de son cœur où elles avaient toujours été, pour se les remettre devant les yeux. Ce n'est pas un langage nouveau et étranger que le ministre de Jésus-Christ lui parle ; c'est le langage de son cœur ; ce sont les sentiments de toute sa vie. Rien ne la console alors comme d'entendre parler du Dieu qu'elle a toujours aimé ; des biens éternels qu'elle a toujours désirés ; du bonheur d'une autre vie après laquelle elle a toujours soupiré ; du néant du monde qu'elle a toujours méprisé. Tout autre langage lui devient insupportable. Elle ne peut plus entendre raconter que les miséricordes du Dieu de ses pères, et regrette les moments qu'il faut alors donner à régler une maison terrestre et à disposer de la succession de ses ancêtres. Grand Dieu ! que de lumière ! que de paix ! que de transports heureux ! que de saints mouvements d'amour, de joie, de confiance, d'actions de grâces se passent alors dans cette âme fidèle ! Sa foi se renouvelle ; son amour s'enflamme ; sa ferveur s'excite ; sa componction se réveille. Plus la dissolution de l'homme terrestre approche, plus l'homme nouveau s'achève et s'accomplit. Plus sa maison de boue s'écroule, plus son âme s'élève et se purifie. Plus le corps se détruit, plus l'esprit se dégage et se renouvelle ; semblable à une flamme pure qui s'élève et paraît plus éclatante à mesure qu'elle se dégage d'un reste de matière qui la retenait, et que le corps où elle était attachée se consume et se dissipe.

Ah ! les discours de Dieu fatiguent alors le pécheur au lit de la mort ; ils aigrissent ses maux ; sa tête en souffre ; son repos en est altéré ; il faut ménager sa faiblesse en ne coulant que quelques mots à propos ; prendre des précautions de peur que la longueur n'importune ; choisir ses moments pour lui parler du Dieu qui va le juger, et qu'il n'a jamais connu. Il faut de saints artifices de charité, et le tromper presque pour le faire souvenir de son salut. Les ministres mêmes de l'Eglise n'approchent que rarement, parce qu'on sent bien qu'ils sont à charge ; on les écarte comme des prophètes tristes et désagréables ; on détourne les discours de salut, comme des nouvelles de mort et des discours lugubres qui fatiguent ; on ne cherche qu'à égayer ses maux par le récit des affaires et des vanités du siècle, qui l'avaient occupé durant sa vie. Grand Dieu ! et vous permettez que cet infortuné porte jusqu'à la mort le dégoût de la vérité ; que les images du monde l'occupent encore en ce dernier moment ; et qu'on craigne de lui parler du Dieu qu'il a toujours craint de servir et de connaître.

Mais ne perdons pas de vue l'âme fidèle ;

non-seulement elle ne voit rien au lit de la mort qui la surprenne, mais elle ne se sépare de rien qui lui coûte et qu'elle regrette. Car, mes Frères, de quoi la mort pourrait-elle la séparer qui lui coûtât encore des regrets et des larmes? Du monde? Hélas! d'un monde où elle avait toujours vécu comme étrangère; où elle n'avait jamais trouvé que des scandales qui affligeaient sa foi, des écueils qui faisaient trembler son innocence, des bienséances qui la gênaient, des assujétissements qui la partageaient encore malgré elle-même entre le ciel et la terre: on ne regrette guère ce qu'on n'a jamais aimé. De ses biens et de ses richesses? Hélas! son trésor était dans le ciel; ses biens avaient été les biens des pauvres; elle ne les perd pas; elle va seulement les retrouver immortels dans le sein de Dieu même. De ses titres et de ses dignités? Hélas! c'est un joug qu'elle secoue; le seul titre qui lui fut cher, était celui qu'elle avait reçu sur les fonts sacrés, qu'elle doit porter devant Dieu, et qui lui donne droit aux promesses éternelles. De ses proches et de ses amis? Hélas! elle sait qu'elle ne les devance que d'un moment; que la mort ne sépare pas ceux que la charité avait unis sur la terre; et que réunis bientôt dans le sein de Dieu, ils formeront avec elle la même Eglise et le même peuple, et jouiront des douceurs d'une société immortelle. De ses enfants? Elle leur laisse le Seigneur pour père, ses exemples et ses instructions pour héritage, ses vœux et ses bénédictions pour dernière consolation; et comme David, elle meurt en demandant pour son fils Salomon, non pas des prospérités temporelles, mais un cœur parfait, l'amour de la loi, et la crainte du Dieu de ses pères: *Salomoni quoque filio meo da cor perfectum*[1]. De son corps? Hélas! de son corps qu'elle avait toujours châtié, crucifié; qu'elle regardait comme son ennemi; qui la faisait encore dépendre des sens et de la chair; qui l'accablait sous le poids de tant de nécessités humiliantes; de cette maison de boue qui la retenait captive; qui prolongeait les jours de son exil et de sa servitude, et l'empêchait de s'aller réunir à Jésus-Christ: ah! elle souhaite, comme Paul, sa dissolution. C'est un vêtement étranger dont on la débarrasse; c'est un mur de séparation d'avec son Dieu, qu'on détruit, qui la laisse libre, et en état de prendre son essor et de voler vers les montagnes éternelles. Ainsi la mort ne la sépare de rien, parce que la foi l'avait déjà séparée de tout.

Je n'ajoute pas que les changements qui se font au lit de la mort, si désespérants pour le pécheur, ne changent rien dans l'âme fidèle. Sa raison s'éteint, il est vrai; mais depuis longtemps elle l'avait captivée sous le joug de la foi, et éteint ses vaines lumières devant la lumière de Dieu et la profondeur de ses mystères. Ses yeux mourants s'obscurcissent et se ferment à toutes les choses visibles; mais depuis longtemps elle ne voyait plus que les invisibles. Sa langue immobile se lie et s'épaissit; mais depuis longtemps elle y avait mis une garde de circonspection et méditait dans le silence les miséricordes du Dieu de ses pères. Tous ses sens s'émoussent et perdent leur usage naturel; mais depuis longtemps elle se l'était interdit à elle-même; et, dans un sens bien différent des vaines idoles, elle avait des yeux et ne voyait pas; des oreilles et n'entendait pas; un odorat et ne s'en servait pas; un goût et ne goûtait plus que les choses du ciel. Enfin, les traits d'une vaine beauté s'effacent; mais depuis longtemps toute sa beauté était au dedans, et elle n'était occupée qu'à embellir son âme des dons de la grâce et de la justice.

Rien ne change donc pour cette âme au lit de la mort. Son corps se détruit; toutes les créatures s'évanouissent; la lumière se retire; toute la nature retombe dans le néant; et au milieu de tous ces changements, elle seule ne change pas; elle seule est toujours la même. Que la foi, mes Frères, rend le fidèle grand au lit de la mort! que le spectacle de l'âme juste en ce dernier moment est digne de Dieu, des anges et des hommes! C'est alors que le fidèle paraît maître du monde et de toutes les créatures; c'est alors que cette âme, participant déjà à la grandeur et à l'immutabilité du Dieu auquel elle va se réunir, est élevée au-dessus de tout: dans le monde, sans y prendre part; dans un corps mortel, sans y être attachée; au milieu de ses proches et de ses amis, sans les voir et sans les connaître; parmi les larmes et les gémissements des siens, sans les entendre; au milieu des embarras et des mouvements que sa mort fait naître à ses yeux, sans rien perdre de sa tranquillité; *elle est libre parmi les morts*[1], elle est déjà immobile dans

[1] I Paral., XXIX, 19.

[1] Inter mortuos liber. Ps. LXXXVII, 6.

le sein de Dieu au milieu de la destruction de toutes choses. Qu'il est grand, encore une fois, d'avoir vécu dans l'observance de la loi du Seigneur et de mourir dans sa crainte ! Que l'élévation de la foi se fait bien sentir en ce dernier moment de l'âme fidèle ! C'est le moment de sa gloire et de ses triomphes ; c'est le point auquel se réunit tout l'éclat de sa vie et de ses vertus. Qu'il est beau de voir alors le juste marcher d'un pas tranquille et majestueux vers l'éternité ; et que ce prophète infidèle avait bien raison autrefois, en voyant Israël entrer dans la terre de promesse, le triomphe de sa marche, et la confiance de ses cantiques, de s'écrier : *Que mon âme meure de la mort des justes, et que ma fin leur soit semblable !*

Et voilà, mes Frères, ce qui achève en dernier lieu, de remplir l'âme fidèle, au lit de la mort, de joie et de consolation ; la pensée de l'avenir: *Securitas de æternitate.* Le pécheur durant la santé voit l'avenir d'un œil tranquille ; mais dans ce dernier moment, le voyant de plus près, sa tranquillité se change en saisissement et en terreur. L'âme juste au contraire, durant les jours de sa vie mortelle, n'osait regarder d'un œil fixe la profondeur des jugements de Dieu ; elle opérait son salut avec crainte et tremblement ; elle frémissait à la seule pensée de cet avenir terrible où les justes mêmes seront à peine sauvés, s'il sont jugés sans miséricorde ; mais au lit de la mort, ah ! le Dieu de paix qui se montre à elle, calme ses agitations ; ses frayeurs cessent tout d'un coup et se changent en une douce espérance. Elle perce déjà avec des yeux mourants le nuage de la mortalité qui l'environne encore ; et voit comme Etienne le sein de la gloire et le Fils de l'Homme à la droite de son Père tout prêt à la recevoir ; cette patrie immortelle après laquelle elle avait tant soupiré, et où elle avait toujours habité en esprit ; cette sainte Sion que le Dieu de ses pères remplit de sa gloire et de sa présence, où il enivre ses élus d'un torrent de délices, et leur fait goûter tous les jours les biens incompréhensibles qu'il a préparés à ceux qui l'aiment ; cette cité du peuple de Dieu, le séjour des Saints, la demeure des justes et des prophètes, où elle retrouvera ses frères que la charité lui avait unis sur la terre, et avec lesquels elle bénira éternellement les miséricordes du Seigneur, et chantera avec eux les louanges de sa grâce.

Ah ! aussi quand les ministres de l'Eglise viennent enfin annoncer à cette âme que son heure est venue et que l'éternité approche, quand ils viennent lui dire au nom de l'Eglise qui les envoie : *Partez, âme chrétienne ; Proficiscere, anima christiana ;* sortez enfin de cette terre où vous avez été si longtemps étrangère et captive ; le temps des épreuves et des tribulations est fini ; voici enfin le juste juge qui vient briser tes liens de votre mortalité ; retournez dans le sein de Dieu d'où vous étiez sortie ; quittez enfin un monde qui n'était pas digne de vous : *Proficiscere, anima christiana.* Le Seigneur s'est enfin laissé toucher à vos larmes ; il vient enfin vous ouvrir la voie des saints et les portes éternelles : parlez, âme fidèle ; allez vous réunir à l'Eglise du ciel qui vous attend ; souvenez-vous seulement de vos frères que vous laissez sur la terre encore exposés aux tentations et aux orages ; laissez-vous toucher au triste état de l'Eglise d'ici-bas, qui vous a engendrée en Jésus-Christ, et qui vous voit partir avec envie ; sollicitez la fin de sa captivité et sa réunion entière avec son Epoux dont elle est encore séparée : *Proficiscere, anima christiana.* Ceux qui dorment dans le Seigneur ne périssent pas sans ressource ; nous ne vous perdons sur la terre que pour vous retrouver dans peu avec Jésus-Christ dans le royaume de ses saints ; le corps que vous allez laisser en proie aux vers et à la pourriture, vous suivra bientôt immortel et glorieux ; pas un cheveu de votre tête ne périra ; il restera dans vos cendres une semence d'immortalité jusqu'au jour de la révélation, où vos os arides se ranimeront, et paraîtront plus brillants que la lumière. Quel bonheur pour vous, d'être enfin quitte de toutes les misères qui nous affligent encore ; de n'être plus exposée comme vos frères à perdre le bien que vous allez posséder ; de fermer enfin les yeux à tous les scandales qui nous contristent, à la vanité qui nous séduit, aux exemples qui nous entraînent, aux attachements qui nous partagent, aux agitations qui nous dissipent ! Quel bonheur de sortir enfin d'un lieu où tout nous lasse et tout nous souille, où nous sommes à charge à nous-mêmes, où nous ne vivons que pour nous rendre malheureux ; et d'aller dans un séjour de paix, de joie, de sérénité, où l'on n'a plus d'autre occupation que de jouir du Dieu que l'on aime : *Proficiscere, anima christiana !*

Quelle nouvelle de joie et d'immortalité alors pour cette âme juste ! Quel ordre heu-

reux ! Avec quelle paix, quelle confiance, quelle action de grâces l'accepte-t-elle ! Elle lève au ciel, comme le vieillard Siméon, ses yeux mourants ; et regardant son Seigneur qui vient à elle : Brisez, ô mon Dieu, quand il vous plaira, lui dit-elle en secret, ces restes de mortalité, ces faibles liens qui me retiennent encore ; j'attends dans la paix et dans l'espérance l'effet de vos promesses éternelles. Ainsi purifiée par les expiations d'une vie sainte et chrétienne, fortifiée par les derniers remèdes de l'Eglise, lavée dans le sang de l'Agneau, soutenue de l'espérance des promesses, consolée par l'onction secrète de l'Esprit qui habite en elle, mûre pour l'éternité, elle ferme les yeux avec une sainte joie à toutes les créatures ; elle s'endort tranquillement dans le Seigneur, et s'en retourne dans le sein de Dieu d'où elle était sortie.

Mes Frères, les réflexions sont ici inutiles. Telle est la fin de ceux qui ont vécu dans la crainte du Seigneur : leur mort est précieuse devant Dieu comme leur vie. Telle est la fin déplorable de ceux qui l'ont oublié jusqu'à cette dernière heure : la mort des pécheurs est abominable aux yeux de Dieu comme leur vie. Si vous vivez dans le péché, vous mourrez dans les horreurs et dans les regrets inutiles du pécheur, et votre mort sera une mort éternelle. Si vous vivez dans la justice, vous mourrez dans la paix et la confiance du juste, et votre mort ne sera qu'un passage à la bienheureuse immortalité. Ainsi soit-il !

---

# QUINZIÈME SERMON.

---

## SERMON POUR LE PREMIER DIMANCHE DE L'AVENT.

### SUR LE JUGEMENT UNIVERSEL.

---

#### NOTICE HISTORIQUE.

Ce sermon fut prêché à la cour le 29 novembre 1699, en présence de Louis XIV, du duc de Bourgogne et de ses frères. La duchesse de Bourgogne, indisposée, ne l'entendit pas ; et Bossuet n'y put assister à cause du froid. On trouve dans ce beau et solide discours des traits sur lesquels Massillon reviendra, mais avec plus de puissance et de sainte fureur, lorsqu'il prêchera sur le petit nombre des élus.

---

#### ANALYSE.

Division. — *Ici-bas le pécheur vit d'ordinaire inconnu à lui-même par son aveuglement ; aux autres, par ses dissimulations et par ses artifices : dans ce grand jour il se connaîtra et il sera connu.* 1° *Le pécheur montré à lui-même ;* 2° *Le pécheur montré à toutes les créatures.*

Première partie. — Un examen rigoureux montrera d'abord le pécheur à lui-même ; et voici les circonstances de ce formidable examen :

1° Il sera le même à l'égard de tous les hommes ; la différence des siècles, des âges, des pays, des conditions, de la naissance, du tempérament, n'y sera plus comptée pour rien.

2° Cet examen sera universel ; c'est-à-dire qu'il rappellera toutes les circonstances de la vie, les faiblesses de l'enfance, les emportements de la jeunesse, l'ambition et les soucis d'un âge plus mûr, l'endurcissement et les chagrins d'une vieillesse peut-être encore voluptueuse.

3° Outre l'histoire extérieure de nos mœurs, qui sera toute rappelée, on développera encore à nos yeux l'histoire secrète de notre cœur. Cette vicissitude de passions qui s'étaient toujours succédées les unes aux autres au dedans de nous, et que nous tâchions de nous cacher à nous-mêmes ; une lumière soudaine éclairera cet abîme, et dévoilera ce mystère d'iniquité.

4° A l'examen des maux que nous avons faits, succèdera celui des biens que nous avons manqué de faire. On nous rappellera les omissions infinies dont notre vie a été pleine, et sur lesquelles nous n'avions pas eu même de remords.

5° Cet examen sera suivi de celui des grâces et des dons naturels dont vous aurez abusé. C'est ici où le compte sera terrible : vous serez effrayé de voir tout ce que Dieu a fait pour vous, et le peu que vous avez fait pour lui.

Jusqu'ici le juste Juge ne vous a examiné que sur les crimes qui vous sont propres ; que sera-ce, lorsqu'il entrera en compte sur les péchés étrangers dont vous avez été ou l'occasion ou la cause dans les autres, et qui vous seront imputés ? Quel nouvel abîme ! .

DEUXIÈME PARTIE. — *Non-seulement le pécheur sera montré à lui-même, il sera encore montré à toutes les créatures ; et quelle sera alors sa confusion !*

Pour la bien comprendre, il n'y a qu'à faire attention, premièrement, au nombre et au caractère des spectateurs qui seront témoins de sa honte ; secondement, au soin qu'il avait pris de cacher ses faiblesses et ses dissolutions aux yeux des hommes lorsqu'il était sur la terre ; troisièmement, enfin, à ses qualités personnelles.

1° Au nombre et au caractère des spectateurs. Toutes les ressources qui peuvent adoucir ici-bas la plus humiliante confusion, manqueront en ce grand jour à l'âme réprouvée. Première ressource : sur la terre, lorsqu'on a été coupable d'une faute qui nous a fait tomber dans le mépris, tout a roulé sur un petit nombre de témoins ; on a pu même s'éloigner d'eux dans la suite des temps ; on a pu changer de demeure, et aller recouvrer ailleurs sa première réputation ; mais au dernier jour tous les hommes assemblés liront sur le front du pécheur l'histoire de ses désordres, sans qu'il puisse se soustraire à leurs regards. Seconde ressource : sur la terre, lors même que notre honte est publique, il se trouve toujours un petit nombre d'amis dont l'estime, ou du moins l'indulgence, nous aide à soutenir le poids de la censure publique ; mais au dernier jour la présence de nos amis sera l'objet le plus insupportable à notre honte. Troisième ressource : sur la terre, s'il ne se trouve point d'amis que nos malheurs intéressent, il est au moins des personnes indifférentes que nos fautes ne blessent pas et ne révoltent pas contre nous ; mais dans ce jour terrible nous n'aurons point de spectateurs indifférents ; le pécheur sera l'opprobre et l'anathème de toutes les créatures ; celles même qui sont inanimées s'élèveront contre lui à leur manière. Première circonstance de la confusion de l'âme criminelle, la multitude et le caractère des témoins.

2° La seconde naît du soin que prend ici-bas le pécheur de se déguiser aux yeux des hommes. Comme nous sommes pleins de passions, et que les passions ont toujours quelque chose de bas et de méprisable, toute notre attention est d'en cacher la bassesse et de nous donner pour autres que nous ne sommes. Soins inutiles ! vous ne couvrez, dit le Prophète, vos désordres que d'une toile d'araignée que le Fils de l'homme dissipera en ce grand jour d'un seul souffle de sa bouche ; et alors quel sera l'excès de votre confusion !

3° Enfin, la dernière circonstance qui rendra la honte du pécheur accablante, ce seront ses qualités personnelles. Vous passiez pour ami fidèle, sincère, généreux ; on vous regardait comme un homme intègre et d'une probité à l'épreuve dans l'administration de votre charge ; on vous croyait un digne ministre du sanctuaire ; mais vous jouissiez injustement de l'estime des hommes ; vous serez connu, et votre confusion sera d'autant plus accablante qu'elle sera éternelle.

---

Tunc videbunt Filium hominis venientem in nube cum potestate magna et majestate.

*Alors ils verront le Fils de l'homme qui viendra sur une nuée avec une grande puissance et une grande majesté.* Luc, XXI, 27.

SIRE,

Tel doit être le dernier spectacle qui finira les révolutions éternelles que la figure de ce monde offre tous les jours à nos yeux ; et qui ou nous amusent par leur nouveauté ou nous séduisent par leurs charmes. Tel sera l'avènement du Fils de l'homme, le jour de sa révélation, l'accomplissement de son règne, l'entière rédemption de son corps mystique. Tel le jour de la manifestation des consciences, ce jour de calamité et de désespoir pour les uns ; pour les autres, de paix, de consolation, et d'allégresse ; l'attente des justes, la terreur des méchants ; le jour décisif de la destinée de tous les hommes.

C'est l'image toujours présente que les prédictions du Sauveur sur ce jour terrible en avaient laissée aux premiers fidèles, qui les rendait patients dans les persécutions, joyeux dans les souffrances, glorieux dans les opprobres. C'est elle qui depuis soutint la foi des martyrs, anima la constance des vierges, adoucit aux anachorètes les horreurs des déserts ; c'est elle qui encore aujourd'hui peuple ces solitudes religieuses que la piété de nos pères éleva contre la contagion du siècle.

Vous-mêmes, mes Frères, rappelant quelquefois l'appareil formidable de ce grand événement, n'avez pu refuser à ce souvenir des sentiments de componction et de crainte. Mais ce n'ont été là que des frayeurs passagères ; des idées plus douces et plus riantes les ont à l'instant effacées, et ramené votre premier calme. Hélas ! dans les temps heureux de l'Eglise, c'eût été renoncer à la foi, de ne pas désirer le jour du Seigneur. Toute la consolation de ces premiers disciples de la foi était de l'attendre, et il fallait même que les Apôtres

modérassent là-dessus le saint empressement des fidèles ; et aujourd'hui il faut que l'Eglise emploie toute la terreur de notre ministère pour en rappeler le souvenir aux Chrétiens, et tout le fruit de nos discours se borne à le faire craindre.

Je ne me propose pas cependant de vous étaler ici toute l'histoire de ce terrible avènement. Je veux me renfermer dans une de ses circonstances qui m'a toujours paru la plus propre à faire impression sur les cœurs : c'est la manifestation des consciences.

Or, voici tout mon dessein. Ici-bas le pécheur ne se connaît jamais tel qu'il est, et n'est connu des hommes qu'à demi : il vit d'ordinaire inconnu à lui-même par son aveuglement, aux autres par ses dissimulations et par ses artifices. Dans ce grand jour il se connaîtra et il sera connu. Le pécheur montré à lui-même ; le pécheur montré à toutes les créatures : voilà sur quoi j'ai résolu de faire quelques réflexions simples et édifiantes. Implorons, etc. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

*Tout se réserve pour l'avenir*, dit le Sage, *et demeure ici-bas incertain, parce que tout arrive également au juste et à l'injuste, au bon et au méchant, au pur et à l'impur ; à celui qui immole des victimes, et à celui qui méprise les sacrifices* [1]. Quelle idée en effet, mes Frères, aurions-nous de la Providence dans le gouvernement de l'univers, si nous ne jugions de sa sagesse et de sa justice que par les diverses destinées qu'elle ménage ici-bas aux hommes ? Quoi ! les biens et les maux seraient dispensés sur la terre, sans choix, sans égard, sans distinction ? Le juste gémirait presque toujours dans l'affliction et dans la misère, tandis que l'impie vivrait environné de gloire, de plaisir et d'abondance ; et après des fortunes si différentes, et des mœurs si dissemblables, tous deux tomberaient également dans un oubli éternel ; et le Dieu juste et vengeur qu'ils trouveraient au-delà, ne daignerait pas peser leurs œuvres, et discerner leurs mérites ? Vous êtes juste, Seigneur, et vous rendrez à chacun selon ses œuvres.

Ce grand point de la foi chrétienne, si conforme même à l'équité naturelle, ici supposé ; je dis que dans ce jour terrible où, à la face de l'univers, le pécheur paraîtra devant le tribunal redoutable accompagné de ses œuvres, la manifestation des consciences sera le supplice le plus affreux de l'âme infidèle. Un examen rigoureux la montrera d'abord à elle-même ; et voici toutes les circonstances de cette formidable discussion.

Je ne m'arrête pas à vous faire observer tous les titres dont sera revêtu celui qui vous examinera, et qui annoncent toute la rigueur dont il doit user, en pesant dans sa balance vos œuvres et vos pensées. Ce sera un législateur sévère, jaloux de la sainteté de sa loi, et qui ne vous jugera que par elle ; tous les adoucissements, toutes les vaines interprétations que l'usage ou une fausse science avait inventées, s'évanouiront ; l'éclat de la loi les dissipera ; les ressources dont elles avaient flatté le pécheur tomberont ; et le législateur irrité examinera presque plus rigoureusement les fausses interprétations qui en avaient altéré la pureté que les transgressions manifestes qui l'avaient violée. Ce sera un juge chargé des intérêts de la gloire de son Père contre le pécheur, établi pour juger entre Dieu et l'homme ; et ce jour sera le jour de son zèle pour l'honneur de la Divinité contre ceux qui ne lui auront pas rendu la gloire qui lui est due ; un Sauveur qui vous montrera ses plaies pour vous reprocher votre ingratitude ; tout ce qu'il a fait pour vous se tournera contre vous ; son sang, le prix de votre salut, élèvera sa voix et demandera votre perte ; et ses bienfaits méprisés seront comptés parmi vos plus grands crimes ; le scrutateur des cœurs, aux yeux duquel les conseils les plus cachés, et les plus secrètes pensées seront découvertes ; enfin, un Dieu d'une majesté terrible, devant lequel les cieux se dissoudront, les éléments se confondront, toute la nature se bouleversera ; et dont le pécheur tout seul sera obligé de soutenir l'examen et la terreur de sa présence.

Or voici les circonstances de cet examen redoutable. Premièrement, il sera le même à l'égard de tous les hommes : *Et congregabuntur ante eum omnes gentes*, dit un autre Evangéliste [1]. La différence des siècles, des âges, des pays, des conditions, de la naissance, du tempérament, n'y sera plus comptée pour rien ; et, comme l'Evangile sur lequel vous serez jugés, est la loi de tous les temps et de

[1] Eccles., IX, 2.

[1] Matth., XXV, 32.

tous les états, et n'a que les mêmes règles à proposer au noble et au roturier, au prince et au sujet, aux grands et au peuple, au solitaire et à l'homme engagé dans le tumulte du monde, au fidèle qui vivait dans la ferveur des premiers temps et à celui qui a eu le malheur de vivre dans le relâchement des siècles ; on n'usera d'aucune distinction dans la manière de procéder à l'examen des coupables. Vaines excuses sur le rang, sur la naissance, sur les périls de son état, sur les mœurs de son siècle, sur la faiblesse du tempérament, vous ne serez plus alors écoutées ; et sur la chasteté, sur la modestie, sur l'ambition, sur le pardon des offenses, sur le renoncement à soi-même, sur la mortification des sens, le juste Juge demandera un compte aussi exact au Grec qu'au Barbare, au pauvre qu'au puissant, à l'homme du monde qu'à celui qui vit dans la retraite, au prince qu'au simple citoyen ; enfin aux Chrétiens de ces derniers temps qu'aux premiers disciples de l'Evangile : *Et congregabuntur ante eum omnes gentes.*

Vains jugements de la terre, que vous serez alors étrangement confondus ! Et que nous ferons peu de cas de la noblesse du sang, de la gloire des ancêtres, de l'éclat de la réputation, de la distinction des talents et de tous ces titres pompeux dont les hommes tâchent ici-bas d'exhausser leur bassesse et sur lesquels ils fondent tant de distinctions et de priviléges, lorsque nous verrons, dans cette foule de coupables, le souverain confondu avec l'esclave, les grands avec le peuple, les savants placés au hasard parmi les ignorants et les simples, les dieux de la guerre, ces hommes invincibles et glorieux qui avaient rempli l'univers du bruit de leur nom, à côté du vigneron et du laboureur ! Que vous avez seul, ô mon Dieu, la gloire, la puissance, l'immortalité ; et que tous les titres de la vanité étant détruits et anéantis avec le monde qui les avait inventés, chacun ne paraîtra environné que de ses œuvres !

En second lieu, cet examen sera universel ; c'est-à-dire qu'il rappellera les divers âges et toutes les circonstances de votre vie : les faiblesses de l'enfance qui ont échappé à votre souvenir ; les emportements de la jeunesse dont tous les moments ont presque été des crimes ; l'ambition et les soucis d'un âge plus mûr ; l'endurcissement et les chagrins d'une vieillesse peut-être encore voluptueuse. Quelle surprise, lorsqu'en repassant sur les divers rôles que vous avez remplis sur la terre, vous vous retrouverez partout profane, dissolu, voluptueux, sans vertu, sans pénitence, sans bonnes œuvres ; n'ayant passé par différentes situations que pour amasser un trésor plus abondant de colère, et ayant vécu dans ces divers états, comme si tout avait dû mourir avec vous !

La variété des événements qui se succèdent ici-bas les uns aux autres, et qui partagent notre vie, ne fixent notre attention qu'au présent et ne nous permettent pas de la rappeler tout entière et de voir tout ce que nous sommes. Nous ne nous envisageons jamais que dans le point de vue que notre état présent nous offre ; la dernière situation est toujours celle qui nous fait juger de nous-mêmes. Un sentiment de salut dont Dieu nous favorise quelquefois, nous calme sur une insensibilité de plusieurs années ; un jour passé dans les exercices de la piété nous fait oublier une vie de crimes. La déclaration de nos fautes au tribunal de la pénitence les efface de notre souvenir, et elles sont pour nous comme si elles n'avaient jamais été. En un mot, nous ne voyons jamais de l'état de notre conscience que le présent. Mais devant le juge terrible tout se présentera à la fois ; l'histoire se dépliera tout entière. Depuis le premier sentiment que forma votre cœur jusqu'à son dernier soupir, tout se rassemblera sous vos yeux ; toutes les iniquités dispersées dans les différents âges de votre vie seront ici réunies ; pas une action, pas un désir, pas une pensée, pas une parole n'y sera omise ; car si nos cheveux sont comptés, jugez de nos œuvres. Nous verrons revivre tout le cours de nos années qui était comme anéanti pour nous, et qui vivait pourtant aux yeux de Dieu ; et nous retrouverons là, non pas ces histoires périssables où nos vaines actions devaient être transmises à la postérité, non pas ces récits flatteurs de nos exploits militaires, de ces événements brillants qui avaient rempli tant de volumes et épuisé tant de louanges, non pas ces mémoires publics où était marquée l'élévation de notre naissance, l'antiquité de notre origine, la gloire de nos ancêtres, les dignités qui les ont illustrés, l'éclat que nous avons ajouté à leur nom, et toute l'histoire, pour ainsi dire, des illusions et des erreurs humaines ; cette immortalité tant vantée qu'elle nous promettait, sera ensevelie

dans les ruines et les débris de l'univers ; mais nous y verrons l'histoire la plus affreuse et la plus exacte de notre cœur, de notre esprit, de notre imagination, c'est-à-dire cette partie intérieure et invisible de notre vie aussi inconnue à nous-mêmes qu'au reste des hommes.

Oui, mes Frères, outre l'histoire extérieure de nos mœurs qui sera toute rappelée, ce qui nous surprendra le plus, ce sera l'histoire secrète de notre cœur qui se dépliera alors tout entière à nos yeux; de ce cœur que nous n'avions jamais sondé, jamais connu; de ce cœur qui se dérobait sans cesse à nous-mêmes et qui nous déguisait la honte de ses passions sous des noms spécieux; de ce cœur dont nous avons tant vanté l'élévation, la droiture, la magnanimité, le désintéressement, la bonté, que l'erreur publique et l'adulation avaient regardé comme tel, et qui nous avait fait placer au-dessus des autres hommes. Tant de désirs honteux et qui à peine étaient formés que nous tâchions de nous les cacher à nous-mêmes; tant de projets ridicules de fortune et d'élévation, douces erreurs où notre cœur séduit se livrait sans cesse; tant de jalousies basses et secrètes que nous nous dissimulions par fierté, et qui cependant étaient le principe invisible de toute notre conduite; tant de dispositions criminelles qui nous avaient porté mille fois à souhaiter que les plaisirs des sens pussent être ou éternels ou impunis; tant de haines et d'animosités qui nous avaient corrompu le cœur à notre insu; tant d'intentions souillées et vicieuses sur lesquelles nous étions si habiles à nous flatter; tant de projets de crimes auxquels l'occasion seule avait manqué, et que nous n'avions compté pour rien, parce qu'ils n'étaient pas sortis de notre cœur; en un mot, cette vicissitude de passions qui s'étaient toujours succédées les unes aux autres au-dedans de nous: voilà ce qu'on étalera à nos yeux. Nous verrons sortir, dit saint Bernard, comme d'une embuscade, des crimes sans nombre dont nous ne nous serions jamais crus coupables: *Prodient ex improviso, et quasi ex insidiis.* On nous montrera nous-mêmes à nous-mêmes; on nous fera rentrer dans notre cœur où nous n'avions jamais habité; une lumière soudaine éclairera cet abîme; ce mystère d'iniquité sera révélé; et nous verrons que ce que nous connaissions le moins de nous, c'était nous-mêmes.

A l'examen des maux que nous avons faits, succèdera celui des biens que nous avons manqué de faire. On nous rappellera les omissions infinies dont notre vie a été pleine, et sur lesquelles nous n'avions pas eu même de remords; tant de circonstances où notre caractère nous engageait de rendre gloire à la vérité, et où nous l'avons trahie par de vils intérêts ou par de basses complaisances; tant d'occasions de faire le bien que la bonté de Dieu nous avait ménagées, et que nous avons presque toujours négligées; tant d'ignorances coupables et volontaires pour avoir toujours craint la lumière et fui ceux qui pouvaient nous instruire; tant d'événements si capables de nous ouvrir les yeux, et qui n'ont servi qu'à augmenter notre aveuglement; tant de bien que nous aurions pu faire par nos talents ou par nos exemples, et que nous avons empêché par nos vices; tant d'âmes dont nous aurions pu préserver l'innocence par nos largesses, et que nous avons laissé périr pour n'avoir rien voulu rabattre de nos profusions; tant de crimes que nous aurions pu épargner à nos inférieurs ou à nos égaux par de sages remontrances et des conseils utiles que l'indolence, la lâcheté, et peut-être des vues plus coupables nous ont fait supprimer; tant de jours et de moments que nous aurions pu mettre à profit pour le ciel, et que nous avons passés dans l'inutilité et dans une indigne mollesse. Et ce qu'il y a ici de plus terrible, c'est que c'était là la partie de notre vie la plus innocente à nos yeux, et qui n'offrait tout au plus à notre souvenir qu'un grand vide.

Quel regret alors pour l'âme infidèle de voir une si longue suite de jours perdus, sacrifiés à l'inutilité, au monde qui n'est plus, tandis qu'un seul moment, consacré à un Dieu fidèle dans ses promesses, eût pu lui mériter la félicité des saints; de voir tant de bassesses, tant d'assujétissements pour des biens et une fortune misérable, qui ne devaient durer qu'un instant, tandis qu'une seule violence soufferte pour Jésus-Christ eût pu lui assurer un royaume immortel! Quel regret de voir qu'il n'eût pas fallu tant de soins et de peines pour se sauver qu'elle en a souffert pour se perdre; et qu'un seul jour de cette longue vie toute employée pour le monde, eût suffi pour l'éternité!

A cet examen succèdera, en quatrième lieu, celui des grâces dont vous avez abusé; tant d'inspirations saintes ou rejetées ou suivies à

demi ; tant de soins et de ménagements de la Providence sur votre âme rendus inutiles ; tant de vérités entendues par notre ministère qui ont opéré en plusieurs fidèles la pénitence et le salut, et qui sont toujours tombées en vain dans votre cœur ; tant d'afflictions et de contretemps que le Seigneur vous avait ménagés pour vous rappeler à lui, et dont vous avez toujours fait un si indigne usage ; tant de dons même naturels, qui étaient en vous comme des espérances de vertu, et dont vous avez fait des ressources de vice. Ah ! si le serviteur inutile est jeté dans les ténèbres extérieures pour avoir seulement caché son talent ; de quelle indulgence pourrez-vous vous flatter, vous qui en avez tant reçu, et qui les avez tous employés contre la gloire du maître qui vous les avait confiés ?

C'est ici où le compte sera terrible. Jésus-Christ vous redemandera le prix de son sang. Vous vous plaignez quelquefois que Dieu ne fait pas assez pour vous ; qu'il vous a fait naître faible, et d'un tempérament dont vous n'êtes pas le maître, et qu'il ne vous donne pas les grâces dont vous auriez besoin pour résister aux occasions qui vous entraînent ; ah ! vous verrez alors que toute votre vie a été un abus continuel de ses grâces ; vous verrez que, parmi tant de nations infidèles qui ne le connaissaient pas, vous avez été privilégié, éclairé, appelé à la foi, nourri de la doctrine de la vérité et de la vertu des sacrements, soutenu sans cesse de ses inspirations et de ses grâces ; vous serez effrayé de voir tout ce que Dieu a fait pour vous, et le peu que vous avez fait pour lui ; et vos plaintes se changeront en une confusion profonde qui ne trouvera plus de ressources que dans votre désespoir.

Jusques ici, le juste juge ne vous a examinés que sur les crimes qui vous sont propres ; mais que sera-ce lorsqu'il entrera en compte avec vous sur les péchés étrangers dont vous avez été ou l'occasion ou la cause dans les autres, et qui par conséquent vous seront imputés ? Quel nouvel abîme ! On vous présentera toutes les âmes à qui vous avez été un sujet de chute et de scandale ; toutes les âmes que vos discours, vos conseils, vos exemples, vos sollicitations, vos immodesties ont précipitées avec vous dans une perte éternelle ; toutes les âmes dont vous avez ou séduit la faiblesse, ou corrompu l'innocence, ou perverti la foi, ou ébranlé la vertu, ou autorisé le libertinage, ou affermi l'impiété par vos persuasions ou par l'exemple de votre vie. Jésus-Christ à qui elles appartenaient et qui les avait acquises par son sang, vous les redemandera comme un héritage chéri, comme une conquête précieuse que vous lui avez injustement ravie ; et si le Seigneur marqua Caïn d'un signe de réprobation, en lui demandant compte du sang de son frère, jugez de quel signe vous serez marqué quand on vous demandera compte de son âme.

Mais ce n'est pas tout. Si vous étiez homme public, et élevé en autorité, que d'abus autorisés ! que d'injustices dissimulées ! que de devoirs sacrifiés ou à vos intérêts ou aux passions et aux intérêts d'autrui ! que d'acceptions de personnes contre l'équité et la conscience ! que d'entreprises injustes conseillées ! que de guerres peut-être, que de désordres, que de maux publics dont vous avez été ou l'auteur ou l'indigne ministre ! Vous verrez que votre ambition ou vos conseils ont été comme la source fatale d'une infinité de malheurs, des calamités de votre siècle, de ces maux qui se perpétuent et qui passent des pères aux enfants, et vous serez surpris de voir que vos iniquités vous ont survécu ; et que longtemps même après votre mort, vous étiez encore coupable devant Dieu d'une infinité de crimes et de désordres qui se passaient sur la terre ! Et c'est ici, mes Frères, où l'on connaîtra le danger des charges publiques, les précipices qui environnent le trône même, les écueils de l'autorité ; et combien l'Evangile avait raison d'appeler heureux ceux qui vivent dans l'obscurité d'une condition privée ; combien la religion était sage de nous inspirer tant d'horreur de l'ambition, tant d'indifférence pour les grandeurs de la terre, tant de mépris pour tout ce qui n'est élevé qu'aux yeux des hommes, et de nous recommander si souvent de n'aimer que ce qu'on doit aimer toujours.

Mais peut-être, exempt de tous ces vices que nous venons de parcourir, et attaché depuis longtemps aux devoirs de la vie chrétienne, vous présumez que cet examen terrible ne vous regardera pas, ou que du moins vous y paraîtrez avec plus de confiance que l'âme criminelle. Sans doute, mon cher auditeur, ce sera là le jour du triomphe et de la gloire des justes ; le jour qui justifiera ces prétendus excès de retraite, de mortification, de modestie, de délicatesse de conscience, qui avaient fourni au monde tant de censures et de dérisions profa-

nes ; sans doute le juste paraîtra devant ce tribunal redoutable avec plus de confiance que le pécheur ; mais il y paraîtra, et ses justices mêmes seront jugées ; vos vertus, vos œuvres saintes seront exposées à cette discussion rigoureuse. Le monde qui refuse souvent les éloges dus à la vertu la plus réelle, les accorde aussi quelquefois légèrement aux seules apparences de la vertu. Il est tant de justes qui s'abusent eux-mêmes, et qui ne doivent ce nom et cette réputation qu'à l'erreur publique. Ainsi ce n'est pas seulement Tyr et Sidon que je visiterai dans le jour de ma colère, dit le Seigneur, c'est-à-dire ces pécheurs dont les crimes semblaient les confondre avec les infidèles et les habitants de Tyr et de Sidon ; je porterai la lumière de mes jugements jusque dans Jérusalem ; c'est-à-dire j'examinerai, je rechercherai, je sonderai les motifs de ces œuvres saintes qui semblaient vous égaler aux âmes les plus fidèles de la sainte Jérusalem : *Scrutabor Jerusalem in lucernis* [1].

Je remonterai jusqu'au premier motif de cette conversion qui fit tant de bruit dans le monde; et l'on verra si je n'en trouverai pas la source dans quelque dépit secret, dans la décadence de l'âge ou de la fortune, dans des vues secrètes de faveur et d'élévation plutôt que dans la haine du péché et dans l'amour de la justice : *Scrutabor Jerusalem in lucernis.*

J'opposerai ces libéralités répandues dans le sein des pauvres, ces visites de miséricorde, ce zèle pour les entreprises de piété, cette protection accordée à mes serviteurs, avec les complaisances, les désirs d'estime, l'ostentation, les vues humaines qui les ont infectées ; et peut-être qu'à mes yeux elles paraîtront plutôt les fruits de l'orgueil que les suites de la grâce et l'ouvrage de mon Esprit : *Scrutabor Jerusalem in lucernis.*

Je rappellerai cette suite de sacrements, de prières, de pratiques saintes dont vous aviez fait une sorte d'habitude qui ne réveillait plus en vous aucun sentiment de foi et de componction ; et vous saurez si la tiédeur, la négligence, le peu de fruit qui les accompagnait, le peu de disposition qui les précédait, n'en ont pas fait devant moi autant d'infidélités pour lesquelles vous serez jugé sans miséricorde : *Scrutabor Jerusalem in lucernis.*

J'examinerai cet éloignement du monde et des plaisirs, cette singularité de conduite, cette affectation de modestie et de régularité ; et peut-être j'y trouverai plus d'humeur, de tempérament et de paresse que de foi, et que, dans une vie plus régulière et plus retirée aux yeux des hommes, vous aurez encore conservé tout l'amour de vous-même, tout l'attachement à votre corps, toutes les délicatesses de sensualité, et en un mot tous les penchants des âmes les plus mondaines : *Scrutabor Jerusalem in lucernis.*

J'approfondirai ce zèle prétendu de ma gloire qui vous faisait si fort gémir sur les scandales dont vous étiez témoin ; qui vous portait à les condamner avec tant de hauteur et de confiance, et à éclater si vivement contre les déréglements et les faiblesses de vos frères ; et peut-être ce zèle ne sera plus devant moi qu'une dureté de tempérament, une malignité de naturel, un penchant de censurer et de médire, une ardeur indiscrète, un zèle d'ostentation et de vanité ; et, loin de vous trouver zélé pour ma gloire et pour le salut de vos frères, vous ne serez devant moi, qu'injuste, dur, malin et téméraire : *Scrutabor Jerusalem in lucernis.*

Je vous demanderai compte de ces talents éclatants que vous n'employiez, ce semble, que pour ma gloire et pour l'instruction des fidèles, et qui vous avaient attiré les bénédictions des justes et les acclamations même des mondains; et peut-être que la complaisance, la recherche éternelle de vous-même, le désir de l'emporter sur les autres, la sensibilité aux applaudissements humains ne laisseront plus voir dans vos œuvres que les œuvres de l'homme et les fruits de l'orgueil, et que je maudirai ces travaux dont la source avait toujours été si souillée : *Scrutabor Jerusalem in lucernis.*

Grand Dieu ! et alors que d'œuvres sur lesquelles j'avais compté, se trouveront mortes à vos yeux ! que ce discernement sera terrible ; et, de tout ce que nous avons fait même pour le ciel, qu'il se trouvera peu d'actions que vous vouliez avouer pour vôtres, et qui soient jugées dignes de récompense !

Et ne concluez pas de là, mes Frères, qu'il est donc inutile de travailler au salut, puisque le juste Juge ne cherchera qu'à perdre les hommes. Qu'à les perdre, mes Frères ? Il n'est venu que pour les sauver, et ses miséricordes surpasseront encore ses justices. Mais voici plutôt la conclusion que vous devez tirer : Ces âmes justes que vous accusez si souvent d'ex-

[1] Sophon., I, 12.

cès, de scrupule, dans la pratique des devoirs de la vie chrétienne, comme si elles poussaient les choses trop loin ; ces âmes, exposées à la lumière de Dieu, paraîtront tièdes, sensuelles, imparfaites, et peut-être criminelles ; et vous qui vivez dans les périls et les plaisirs du monde; vous qui ne donnez à la religion et au salut que les moments les plus inutiles de votre vie ; vous qui à peine mêlez une œuvre de piété à une année entière de dissipation et d'inutilité, où en serez-vous alors, mon cher auditeur ? Si ceux qui n'auront que des œuvres louables à présenter, seront en danger d'être rejetés, vous qui n'aurez qu'une vie toute mondaine à offrir, quelle pourra être votre destinée ? Si le bois vert est traité avec tant de rigueur, comment en usera-t-on avec le sec ; et si le juste est à peine sauvé, je ne dis pas le pécheur, car il est déjà jugé, mais l'âme mondaine qui vit sans vice ni vertu, comment osera-t-elle paraître ?

Vous nous dites si souvent, mon cher auditeur, que votre conscience ne vous reproche pas de grands crimes; que vous n'êtes ni bon ni mauvais, et que votre seul péché c'est l'indolence et la paresse. Ah ! vous vous connaîtrez alors devant le tribunal de Jésus-Christ. Vous verrez si le témoignage de votre conscience, qui ne vous reprochait point de crimes, qui ne vous offrait presque rien à dire aux pieds d'un confesseur, n'était pas un aveuglement terrible auquel la justice de Dieu vous avait toujours livré. Vous verrez, par la frayeur où sont les justes, ce que vous devez craindre pour vous-même ; et si la confiance où vous avez toujours vécu, était la paix de la bonne conscience ou la fausse sécurité de la mondaine.

O mon Dieu, s'écrie saint Augustin, si je pouvais voir maintenant l'état de mon âme comme vous me le découvrirez alors ! *O si jam nunc faciem peccatricis animæ liceret oculis corporis intueri !* Si je pouvais me dépouiller de ces préjugés qui m'aveuglent ; me défier de ces exemples qui me rassurent, de ces usages qui me calment, de ces louanges qui me séduisent, de cette élévation et de ces titres qui m'abusent, de ces talents qui m'éblouissent, de ces complaisances d'un guide sacré qui font toute ma sûreté, de cet amour de moi-même, qui est la source de toutes mes erreurs, et que je pusse m'envisager tout seul à vos pieds dans votre lumière ; ô mon Dieu, quelle horreur n'aurais-je pas de moi-même ! *O si jam nunc faciem peccatricis animæ liceret oculis corporis intueri !* Et quelles mesures ne prendrais-je pas, en me confondant en votre présence, pour prévenir la confusion publique de ce jour redoutable où les conseils des cœurs et les secrets des pensées seront manifestés ! Car, mes Frères, non-seulement le pécheur sera montré à lui-même, il sera encore montré à toutes les créatures.

### DEUXIÈME PARTIE.

Deux désordres naissent dans le monde du mélange des bons et des méchants inévitable sur la terre. Premièrement, à la faveur de ce mélange, le vice caché se dérobe à la honte publique qui lui est due ; la vertu inconnue ne reçoit pas les éloges qu'elle mérite. Secondement, le pécheur est souvent élevé en honneur et occupe les premières places, tandis que l'homme de bien vit dans l'abaissement et rampe à ses pieds comme un esclave. Or, on va faire en ce jour terrible une double manifestation qui réparera ce double désordre. En premier lieu, les pécheurs seront discernés des justes par l'exposition publique de leur conscience. En second lieu, ils seront discernés par leur séparation d'avec eux, et par la différence des rangs et des places qui leur seront assignées dans les airs : *Et separabit eos ab invicem, sicut pastor segregat oves ab hædis* [1]. Honorez-moi, s'il vous plaît, de votre attention.

Pour bien comprendre toute la confusion dont sera couverte l'âme criminelle, lorsqu'elle sera montrée à toutes les créatures, et que tous ses vices les plus secrets seront exposés au grand jour, il n'y a qu'à faire attention, premièrement, au nombre et au caractère des spectateurs qui seront témoins de sa honte ; secondement, aux soins qu'elle avait pris de cacher ses faiblesses et ses dissolutions aux yeux des hommes lorsqu'elle était sur la terre ; troisièmement, enfin, à ses qualités personnelles qui rendront encore sa confusion plus profonde et plus accablante.

Représentez-vous donc ici, mes Frères, l'âme criminelle devant le tribunal de Jésus-Christ, environné des anges et des hommes ; les justes, les pécheurs, ses proches, ses sujets, ses maîtres, ses amis, ses ennemis, tous, les yeux attachés sur elle, présents à la discussion terrible que le juste Juge fera de ses actions, de ses

[1] Matth., XXV, 32.

désirs, de ses pensées; forcés malgré eux d'assister à son jugement, et d'être témoins de la justice de la sentence que le Fils de l'homme prononcera contre elle. Toutes les ressources qui peuvent adoucir ici-bas la plus humiliante confusion, manqueront en ce jour à l'âme infidèle.

Première ressource. Sur la terre, lorsqu'on a été coupable d'une faute qui nous a fait tomber dans le mépris, tout a roulé sur un certain nombre de témoins renfermés ou dans notre nation ou dans les lieux de notre naissance; on a pu même s'éloigner d'eux dans la suite des temps pour ne pas retrouver sans cesse dans leurs yeux le souvenir et le reproche de notre honte passée; on a pu changer de demeure et aller recouvrer ailleurs avec des hommes inconnus une réputation qu'on avait déjà perdue. Mais dans ce grand jour tous les hommes assemblés entendront l'histoire secrète de vos mœurs et de votre conscience; vous ne pourrez plus vous aller cacher loin des regards des spectateurs, chercher de nouvelles contrées et fuir comme Caïn dans le désert. Chacun sera fixe, immobile à la place qu'on lui aura marquée, portant sur son front l'écrit de sa condamnation et l'histoire de toute sa vie, obligé de soutenir les yeux de l'univers et toute la honte de ses faiblesses. Il n'y aura plus alors de lieu écarté où l'on puisse aller se cacher aux regards publics; la lumière de Dieu, la gloire seule du Fils de l'homme remplira le ciel et la terre; et dans ces vastes espaces qui seront autour de vous, vous ne découvrirez, au loin, de toutes parts, que des yeux attentifs à vous regarder.

Seconde ressource. Sur la terre, lors même que notre honte est publique, et qu'une faute d'éclat nous a dégradés dans l'esprit des hommes, il se trouve toujours du moins un petit nombre d'amis, prévenus en notre faveur, dont l'estime et le commerce nous dédommagent en quelque sorte du mépris public, dont l'indulgence nous aide à soutenir le déchaînement de la censure publique. Mais aujourd'hui la présence de nos amis sera l'objet le plus insupportable à notre honte. S'ils sont pécheurs comme nous, ils nous reprocheront nos plaisirs communs et nos exemples où peut-être ils ont trouvé le premier écueil de leur innocence; s'ils sont justes, comme les saints ont l'œil simple et qu'ils nous avaient cru des enfants de lumière, ah! ils nous reprocheront leur bonne foi abusée, leur amitié séduite. Vous aimiez le juste, nous diront-ils, et vous haïssiez la justice; vous protégiez la vertu, et dans votre cœur vous mettiez le vice sur le trône; vous cherchiez en nous la droiture, la fidélité, la sûreté que vous ne trouviez pas dans vos amis mondains, et vous ne cherchiez pas le Seigneur qui formait toutes ces vertus dans notre cœur; ah! l'auteur de tous nos dons ne méritait-il pas d'être plus aimé et plus recherché que nous-mêmes?

Et voilà la troisième ressource qui manquera à la confusion de l'âme criminelle. Car, s'il ne se trouve point ici-bas d'amis que nos malheurs intéressent, du moins il est des personnes indifférentes que nos fautes ne blessent pas et ne révoltent pas contre nous. Mais dans ce jour terrible, nous n'aurons point de spectateurs indifférents. Les justes, si sensibles ici-bas aux calamités de leurs frères, si ingénieux à excuser leurs fautes, à les couvrir du moins du voile de la charité, et à les adoucir aux yeux des hommes, lorsqu'ils ne peuvent y trouver d'excuse apparente; les justes dépouillés alors, à l'exemple du Fils de l'homme, de cette indulgence et de cette miséricorde qu'ils avaient exercées envers leurs frères sur la terre, siffleront sur le pécheur, dit le Prophète, l'insulteront, demanderont au Seigneur qu'il venge sa gloire en le punissant, entreront dans le zèle et dans les intérêts de sa justice; et, devenant eux-mêmes ses juges, ils diront en se moquant, dit le Prophète : Voilà donc cet homme qui n'avait pas voulu mettre son secours et sa confiance dans le Seigneur, et qui avait mieux aimé se confier dans la vanité et dans le mensonge : *Ecce homo, qui non posuit Deum adjutorem suum* [1]. Voilà cet insensé qui se croyait seul sage sur la terre, qui regardait la vie des justes comme une folie, et qui se faisait dans la faveur des grands, dans la vanité des titres et des dignités, dans l'étendue des terres et des possessions, dans l'estime et les louanges des hommes, des appuis de boue qui devaient périr avec lui. Où sont maintenant ces maîtres, ces dieux de chair et de sang, auxquels il avait sacrifié sa vie, ses soins et ses peines? Qu'ils paraissent ici pour le soutenir et pour le défendre; qu'ils viennent le mettre à couvert des maux qui vont fondre sur lui, ou plutôt se garantir eux-mêmes de la con-

[1] Ps. LI, 9.

damnation qui les menace : *Ubi sunt dii eorum, in quibus habebant fiduciam ?.... Surgant, et opitulentur vobis, et in necessitate vos protegant* [1]. Les pécheurs ne seront pas plus indulgents à son infortune. Ils auront pour lui toute l'horreur qu'ils seront forcés d'avoir pour eux-mêmes ; la société des malheurs qui devait les unir, ne sera qu'une haine éternelle qui les divisera, qu'une dureté barbare qui ne mettra dans leur cœur que des sentiments de cruauté et de fureur pour leurs frères ; et ils haïront dans les autres les mêmes crimes qui font tous leurs malheurs. Enfin les hommes les plus éloignés de nous, les peuples les plus sauvages auxquels le nom de Jésus-Christ n'a pas été annoncé, arrivés alors, mais trop tard, à la connaissance de la vérité, s'élèveront contre vous, et vous reprocheront que si les prodiges que Dieu a opérés en vain au milieu de vous, il les avait opérés à leurs yeux ; que s'ils avaient été éclairés comme vous des lumières de l'Evangile et soutenus des secours de la foi et des sacrements, ils auraient fait pénitence dans la cendre et dans le cilice, et mis à profit pour leur salut des grâces dont vous avez abusé pour votre perte.

Telle sera la confusion de l'âme réprouvée. Maudite de Dieu, elle se verra en même temps le rebut du ciel et de la terre, l'opprobre et l'anathème de toutes les créatures ; celles même qui sont inanimées, qu'il avait forcées de servir à ses passions, et qui gémissaient, dit saint Paul, dans l'attente d'être délivrées de cette honteuse servitude, s'élèveront contre elle à leur manière. Le soleil, de la lumière duquel elle avait abusé, s'obscurcira comme pour ne plus luire à ses crimes ; les astres disparaîtront comme pour lui dire qu'ils ont été assez longtemps témoins de ses passions injustes ; la terre s'écroulera sous ses pieds comme pour jeter hors de son sein un monstre qu'elle ne pouvait plus porter ; et l'univers entier, dit le Sage, s'armera contre elle pour venger la gloire du Seigneur qu'elle a outragé : *Et pugnabit cum illo orbis terrarum contra insensatos* [2]. Hélas ! nous aimons tant à être plaints dans nos malheurs ; la seule indifférence nous aigrit et nous blesse ; ici, non-seulement tous les cœurs seront fermés à nos maux ; mais tous les spectateurs insulteront à notre honte, et le pécheur n'aura plus pour lui que sa confusion, son désespoir et ses crimes. Première circonstance de la confusion de l'âme criminelle : la multitude des témoins.

Je prends la seconde dans les soins qu'on avait pris de se déguiser aux yeux des hommes, tandis qu'on vivait sur la terre. Car, mes Frères, le monde est un grand théâtre où chacun presque joue un personnage emprunté ; comme nous sommes pleins de passions, et que toutes les passions ont toujours quelque chose de bas et de méprisable, toute notre attention est d'en cacher la bassesse et de nous donner pour ce que nous ne sommes pas ; l'iniquité est toujours trompeuse et dissimulée. Ainsi toute votre vie, vous surtout qui m'écoutez et qui regardez la duplicité de votre caractère comme la science du monde et de la cour ; toute votre vie n'avait été qu'une suite de déguisements et d'artifices ; vos amis mêmes les plus sincères et les plus familiers ne vous connaissaient qu'à demi ; vous échappiez à tout le monde ; vous changiez de caractere, de sentiment, d'inclination, selon les conjonctures et le caractère de ceux à qui vous vouliez plaire ; par là vous vous étiez fait une réputation d'habileté et de sagesse ; et on n'y verra qu'une âme vile, sans droiture, sans vérité, et dont la plus grande vertu avait été de cacher son indignité et sa bassesse.

Vous encore, âme infidèle, qu'un sexe plus jaloux de l'honneur avait rendu encore plus attentive à dérober vos faiblesses à la connaissance des hommes, vous étiez si habile pour vous épargner la honte d'une surprise ; vous preniez de si loin et si sûrement vos mesures pour tromper les yeux d'un époux, la vigilance d'une mère, la bonne foi peut-être d'un confesseur ; vous n'auriez pas survécu à un accident qui eût trahi là-dessus vos précautions et vos artifices. Soins inutiles ! vous ne couvriez, dit le Prophète, vos débordements que d'une toile d'araignée que le Fils de l'homme dissipera en ce grand jour du seul souffle de sa bouche. J'assemblerai, dit le Seigneur, autour de vous, devant les nations assemblées, tous vos amants profanes : *Congregabo super te omnes amatores tuos* [1]. Ils verront cette suite éternelle de feintes, d'artifices, de bassesses ; ce trafic honteux de protestations et de serments dont vous vous serviez pour fournir en même temps à des passions différentes, et pour en-

[1] Deut., XXXII, 37, 38.
[2] Sag., V, 21.

[1] Ezech., XVI, 37.

dormir leur crédulité: ils les verront, et remontant jusqu'à la source des complaisances criminelles que vous aviez pour eux, ils les trouveront, non pas dans leur prétendu mérite, comme vous aviez voulu le leur persuader, mais dans votre mauvais caractère, dans un cœur naturellement emporté, vous qui vous piquiez de l'avoir si noble, si sincère et incapable d'être touché que du seul mérite : *Congregabo super te omnes amatores tuos,... et videbunt omnem turpitudinem tuam* [1]. Et tout cela se passera aux yeux de l'univers; de vos amis qu'une apparence de régularité vous avait conservés; de vos proches qui ne connaissaient pas le déshonneur dont vous les couvriez; de ce confesseur que vous aviez toujours trompé; de cet époux qui avait si fort compté sur votre fidélité : *Et videbunt omnem turpitudinem tuam.*

O mon Dieu! la terre aura-t-elle d'abîmes assez profonds où ne voulût alors se cacher l'âme infidèle? Car dans le monde, les hommes ne voient jamais de nos vices que les dehors et les scandales, et cette confusion nous est commune avec ceux qui se trouvent tous les jours coupables des mêmes fautes. Mais devant le tribunal de Jésus-Christ on verra vos faiblesses dans votre cœur même, c'est-à-dire leur naissance, leurs progrès, leurs motifs les plus secrets et mille circonstances honteuses et personnelles dont vous rougirez plus que des crimes mêmes: ce sera là une confusion qui vous sera propre et que vous ne partagerez avec personne: *Et videbunt omnem turpitudinem tuam.*

Enfin la dernière circonstance qui rendra la honte du pécheur accablante, seront ses qualités personnelles.

Vous passiez pour ami fidèle, sincère, généreux; on verra que vous étiez lâche, perfide, intéressé, sans foi, sans honneur, sans probité, sans conscience, sans caractère. Vous vous étiez donné pour une âme forte et au-dessus des faiblesses vulgaires; et vous allez exposer les bassesses les plus humiliantes, et des endroits dont l'âme la plus vile mourrait de honte. On vous regardait dans le monde comme un homme intègre et d'une probité à l'épreuve dans l'administration de votre charge; cette réputation vous avait peut-être attiré de nouveaux honneurs et la confiance publique: vous abusiez cependant de la crédulité des hommes; ces dehors pompeux d'équité cachaient une âme inique et rampante; et des vues de fortune et d'intérêt avaient mille fois trahi en secret votre fidélité et corrompu votre innocence: vous paraissiez orné de sainteté et de justice; vous vous étiez toujours revêtu de la ressemblance des justes; on vous croyait l'ami de Dieu et l'observateur fidèle de sa loi; et cependant votre cœur n'était pas droit devant le Seigneur; vous couvriez sous le voile de la religion une conscience souillée et des mystères d'ignominie; vous marchiez sur les choses saintes pour arriver plus sûrement à vos fins. Ah! vous allez donc en ce jour de révélation détromper tout l'univers; ceux qui vous avaient vu sur la terre, surpris de votre nouvelle destinée, chercheront l'homme de bien dans le réprouvé. L'espérance de l'hypocrite sera alors confondue; vous aviez joui injustement de l'estime des hommes; vous serez connu, et Dieu sera vengé. Enfin, mais oserai-je le dire ici, et révéler la honte de mes Frères? Vous étiez peut-être dispensateur des choses saintes, élevé en honneur dans le temple de Dieu; le dépôt de la foi, de la doctrine, de la piété, vous était confié; vous paraissiez tous les jours dans le sanctuaire, revêtu des marques redoutables de votre dignité, offrant des dons purs et des sacrifices sans tache; on vous confiait le secret des consciences; vous souteniez le faible dans la foi; vous parliez de la sagesse parmi les parfaits; et sous ce que la religion a de plus auguste et de plus saint, vous cachiez peut-être ce que la terre a de plus exécrable; vous étiez un imposteur, un homme de péché assis dans le temple de Dieu; vous enseigniez les autres, et vous ne vous enseigniez pas vous-même; vous inspiriez de l'horreur pour les idoles, et vous ne comptiez vos jours que par vos sacrilèges. Ah! le mystère d'iniquité sera donc révélé, et l'on vous connaîtra enfin pour ce que vous aviez toujours été, l'anathème du ciel et la honte de la terre: *Et videbunt omnem turpitudinem tuum.*

Voilà, mes Frères, toute la confusion dont sera accablée l'âme criminelle. Et ce ne sera pas ici une confusion passagère. Dans le monde, il n'y a de pénible à essuyer que la première honte d'une faute; les bruits tombent peu à peu; de nouvelles aventures prennent enfin la place des nôtres, et le souvenir de nos chutes s'éteint et s'évanouit avec l'éclat qui les avait

[1] Ezech., XVI, 37.

publiées. Mais au grand jour la honte demeurera éternellement sur l'âme criminelle ; il n'y aura plus de nouveaux événements qui fassent perdre de vue ses crimes et son opprobre. Rien ne changera plus : tout sera fixe et éternel ; ce qu'elle aura paru devant le tribunal de Jésus-Christ, elle le paraîtra durant l'éternité tout entière. Le caractère même de ses tourments publiera sans cesse la nature de ses fautes, et sa honte recommencera tous les jours avec son supplice. Mes Frères, les réflexions sont ici inutiles ; et s'il vous reste encore quelque foi, c'est à vous à sonder votre conscience, et à prendre dès ce moment des mesures pour soutenir la manifestation de ce jour terrible.

Mais après vous avoir montré la confusion publique dont sera couvert le pécheur, que ne puis-je vous exposer ici quelle sera la gloire et la consolation du véritable juste, lorsqu'on étalera aux yeux de l'univers les secrets de sa conscience et tout le mystère de son cœur ; de ce cœur dont toute la beauté cachée aux yeux des hommes, n'était connue que de Dieu seul ; de ce cœur où il avait toujours cru voir des taches et des souillures, et dont son humilité lui avait dérobé toute la sainteté et l'innocence ; de ce cœur où Dieu seul avait toujours fait sa demeure, et qu'il avait pris plaisir d'orner et d'enrichir de ses dons et de ses grâces ! Que de nouvelles merveilles va offrir aux yeux des spectateurs ce sanctuaire divin, jusque-là si impénétrable, lorsque le voile en sera ôté ? Que de fervents désirs ! que de victoires secrètes ! que de sacrifices héroïques ! que de prières pures ! que de tendres gémissements ! que de transports amoureux ! que de foi ! que de grandeur ! que de magnanimité ! que d'élévation au-dessus de tous ces vains objets qui forment tous les désirs et toutes les espérances des hommes ! On verra alors que rien n'était plus grand et plus digne d'admiration dans le monde qu'un véritable juste, que ces âmes qu'on regardait comme inutiles, parce qu'elles l'étaient à nos passions, et dont on méprisait tant la vie obscure et retirée. On verra que ce qui se passait dans le cœur d'une âme fidèle, avait plus d'éclat et de grandeur que tous ces grands événements qui se passent sur la terre, méritait seul d'être écrit dans les livres éternels, et offrait aux yeux de Dieu un spectacle plus digne des Anges et des hommes que les victoires et les conquêtes qui remplissent ici-bas la vanité des histoires, auxquelles on élève des monuments pompeux pour en éterniser le souvenir, et qui ne seront plus regardées alors que comme des agitations puériles ou le fruit de l'orgueil et des passions humaines. Premier désordre réparé dans ce grand jour : le vice dérobé ici-bas à la honte publique, et la vertu aux éloges qu'elle mérite.

Le second désordre qui naît dans le monde du mélange des bons et des méchants, est l'inégalité de leurs conditions et l'injuste échange de leurs destinées. Il est du siècle présent comme de la statue dont Daniel expliqua le mystère : les justes, comme une argile que l'on foule aux pieds ou comme un fer durci par le feu des tribulations, n'y occupent d'ordinaire que les parties les plus basses et les plus méprisables ; au lieu que les pécheurs et les mondains, figurés par l'or et par l'argent, vains objets de leurs passions, s'y trouvent presque toujours placés à la tête et dans les lieux les plus éminents. Or c'est un désordre ; et quoique par là les bons soient exercés et les pécheurs endurcis ; quoique cette confusion de biens et de maux entre dans l'ordre de la Providence, et que, par des routes et des ménagements impénétrables, Dieu s'en serve pour conduire à ses fins le juste et le pécheur, il faut cependant que le Fils de l'homme rétablisse toute chose : *Per ipsum instaurare omnia* [1], et qu'on voie enfin quelle différence on doit faire de l'impie d'avec l'homme de bien ; de celui qui sert le Seigneur d'avec celui qui le méprise : *Quid sit inter justum et impium ; et inter servientem Deo, et non servientem ei* [2]. Or voilà le spectacle de ce dernier jour : l'ordre sera rétabli ; les bons séparés des méchants ; les uns placés à la droite et les autres à la gauche : *Et statuet oves quidem a dextris suis, hœdos autem a sinistris* [3].

Séparation, premièrement, toute nouvelle. On ne vous demandera pas, pour décider du rang que vous devez occuper dans cette formidable scène, votre nom, votre naissance, vos titres, vos dignités ; ce n'était là qu'une fumée, qui n'avait de réalité que dans l'erreur publique ; on examinera seulement si vous êtes un animal immonde ou une brebis innocente. On ne séparera pas le prince du sujet, le noble du roturier, le pauvre du puissant, le conquérant du vaincu ; mais, la paille du bon grain,

[1] Instaurare omnia in Christo. Ephes., I, 10.
[2] Malach., III, 18.
[3] Matth., XXV, 33.

les vases d'honneur des vases de honte, les boucs des brebis : *Et statuet oves quidem a dextris suis, hædos autem a sinistris.*

On verra le Fils de l'homme parcourant des yeux, du haut des airs, les peuples et les nations confondues et assemblées à ses pieds; relisant dans ce spectacle l'histoire de l'univers, c'est-à-dire des passions ou des vertus des hommes; on le verra rassembler ses élus des quatre vents; les choisir de toute langue, de tout état, de toute nation; réunir les enfants d'Israël dispersés dans l'univers; exposer l'histoire secrète d'un peuple saint et nouveau; produire sur la scène des héros de la foi jusque-là inconnus au monde; ne plus distinguer les siècles par les victoires des conquérants, par l'établissement ou la décadence des empires, par la politesse ou la barbarie des temps, par les grands hommes qui ont paru dans chaque âge, mais par les divers triomphes de la grâce, par les victoires cachées des justes sur leurs passions, par l'établissemennt de son règne dans un cœur, par la fermeté héroïque d'un fidèle persécuté. Vous le verrez changer la face des choses, créer un nouveau ciel et une nouvelle terre, et réduire cette variété infinie de peuples, de titres, de conditions, de dignités, à un peuple saint et un peuple réprouvé, aux boucs et aux brebis : *Et statuet oves quidem a dextris suis, hædos autem a sinistris.*

Séparation, secondement, cruelle. On séparera le père de l'enfant, l'ami de son ami, le frère de son frère; l'un sera pris, et l'autre laissé. La mort qui nous ravit les personnes chères, et qui nous fait pousser tant de soupirs et verser tant de larmes, nous laisse du moins une consolation dans l'espérance d'être un jour réunis avec elles. Ici la séparation sera éternelle; il n'y aura plus d'espoir de réunion; nous n'aurons plus de proches, de père, d'enfant, d'ami; plus de lien que les flammes éternelles qui nous uniront pour toujours aux réprouvés.

Séparation, troisièmement, ignominieuse. On est si vif sur une préférence, lorsque, dans une occasion d'éclat, on nous oublie, on nous laisse confondus dans la foule; on est si touché lorsque, dans la distribution des grâces, on voit des subalternes emporter les premières places, nos services oubliés, et ceux que nous avions toujours vus au-dessous de nous, élevés et placés sur nos têtes; mais c'est dans ce grand jour où la préférence sera accompagnée des circonstances les plus humiliantes pour l'âme criminelle. Vous verrez dans ce silence universel, dans cette attente terrible où chacun sera de la décision de sa destinée, le Fils de l'homme s'avancer dans les airs, des couronnes dans une main et la verge de sa fureur dans l'autre, venir enlever à vos côtés un juste dont vous aviez peut-être ou calomnié l'innocence par des discours téméraires ou méprisé la vertu par des plaisanteries impies; un fidèle, qui peut-être était né votre sujet; un Lazare qui vous avait importuné inutilement du récit de ses besoins et de son indigence; un concurrent que vous aviez toujours regardé d'un œil de mépris, et sur les ruines duquel vos intrigues et vos artifices vous avaient élevé; vous verrez le Fils de l'homme lui mettre sur la tête une couronne d'immortalité, le faire asseoir à sa droite, tandis que vous, comme le superbe Aman, rejeté, humilié, dégradé, n'aurez plus devant vos yeux que l'appareil de votre supplice.

Oui, mes Frères, tout ce qu'une préférence peut avoir d'accablant, se trouvera dans celle-ci. Un sauvage, converti à la foi, trouvera sa place parmi les brebis; et le Chrétien, héritier des promesses, sera laissé parmi les boucs. Le laïque s'élèvera comme un aigle autour des corps, et le ministre de Jésus-Christ restera couvert de honte et d'opprobre sur la terre. L'homme du monde passera à la droite, et le solitaire à la gauche. Le sage, le savant, l'investigateur du siècle sera chassé du côté des animaux immondes; et l'idiot, qui ne savait pas même répondre aux bénédictions communes, sera placé sur un trône de gloire et de lumière. Rahab, une femme pécheresse, montera à la céleste Sion avec les vrais Israélites; et la sœur de Moïse, et l'épouse de Jésus-Christ, sera séparée du camp et des tentes d'Israël, et paraîtra couverte d'une lèpre honteuse : *Et statuet oves quidem a dextris suis, hædos autem a sinistris.* Vous voulez, ô mon Dieu! que rien ne manque au désespoir de l'âme infidèle. Ce ne sera pas assez de l'accabler sous le poids de son infortune; vous lui ferez encore un nouveau supplice de la félicité des justes qui lui seront préférés, et qu'elle verra portés par les Anges dans le sein de l'immortalité.

Quel changement de scène dans l'univers, mes Frères! C'est alors que tous les scandales étant arrachés du royaume de Jésus-Christ, et

les justes entièrement séparés des pécheurs, ils formeront une nation choisie, une race sainte, et l'Eglise des premiers nés dont les noms étaient écrits dans le ciel. C'est alors que le commerce des méchants, inévitable sur la terre, ne fera plus gémir leur foi, et trembler leur innocence. C'est alors que leur partage n'ayant plus rien de commun avec les infidèles et les hypocrites, ils ne seront plus contraints d'être les témoins de leurs crimes, ou quelquefois même les ministres involontaires de leurs passions. C'est alors que tous les liens de société, d'autorité ou de dépendance qui les attachaient ici-bas aux impies et aux mondains, étant rompus, ils ne diront plus avec le Prophète : Seigneur, pourquoi prolongez-vous ici notre exil et notre demeure ? Notre âme sèche de douleur à la vue des crimes et des prévarications dont la terre est infectée. C'est alors enfin que leurs pleurs se changeront en joie, et leurs gémissements en actions de grâces ; ils passeront à la droite comme des brebis, et la gauche sera pour les boucs et pour les impies : *Et stetuet oves quidem a dextris suis, hædos autem a sinistris.*

La disposition de l'univers ainsi ordonnée ; tous les peuples de la terre ainsi séparés ; chacun immobile à la place qui lui sera tombée en partage ; la surprise, la terreur, le désespoir, la confusion peinte sur le visage des uns ; sur celui des autres la joie, la sérénité, la confiance ; les yeux des justes levés en haut vers le Fils de l'homme d'où ils attendent leur délivrance ; ceux des impies fixés d'une manière affreuse sur la terre, et perçant presque les abîmes de leurs regards, comme pour y marquer déjà la place qui leur est destinée : le Roi de gloire, dit l'Evangile, placé au milieu des deux peuples, s'avancera ; et se tournant du côté de ceux qui seront à sa droite avec un air plein de douceur et de majesté et seul capable de les consoler de toutes leurs peines passées, il leur dira : *Venez, les bénis de mon Père, posséder le royaume qui vous a été préparé dès le commencement des siècles* [1]. Les pécheurs vous avaient toujours regardé comme le rebut et la portion la plus inutile du monde ; qu'ils apprennent aujourd'hui que le monde lui-même ne subsistait que pour vous, que tout était fait pour vous, et que tout a fini dès que votre nombre a été rempli. Sortez enfin d'une terre où vous aviez toujours été étrangers et voyageurs ; suivez-moi dans les voies immortelles de ma gloire et de ma félicité, comme vous m'aviez suivi dans celle de mes humiliations et de mes souffrances. Vos travaux n'ont duré qu'un instant ; le bonheur dont vous allez jouir ne finira plus : *Venite, benedicti Patris mei, possidete paratum vobis regnum a constitutione mundi* [1].

Puis se tournant à la gauche, la vengeance et la fureur dans les yeux, lançant çà et là des regards terribles comme des foudres vengeurs sur cette foule de coupables ; d'une voix, dit un prophète, qui entr'ouvrira les entrailles de l'abîme pour les y engloutir ; il dira, non comme sur la croix : Père, pardonnez-leur parce qu'ils ne savent ce qu'ils font ; mais : Retirez-vous, maudits, dans le feu éternel qui est préparé à Satan et à ses anges ; vous étiez les élus du monde ; vous êtes maudits de mon Père ; vos plaisirs ont été rapides et passagers ; vos peines seront éternelles : *Discedite a me, maledicti, in ignem æternum qui paratus est diabolo et angelis ejus* [2]. Les justes alors, s'élevant dans les airs avec le Fils de l'homme, commenceront à chanter le cantique céleste : Vous êtes riche en miséricorde, Seigneur, et vous avez couronné vos dons, en récompensant nos mérites. Alors les impies maudiront l'auteur de leur être et le jour fatal qui présida à leur naissance ; ou plutôt ils entreront en fureur contre eux-mêmes, comme les auteurs de leurs malheurs et de leur perte. Les abîmes s'ouvriront ; les cieux s'abaisseront ; les réprouvés, dit l'Evangile, iront dans le supplice éternel, et les justes dans la vie éternelle : *Ibunt hi in supplicium æternum, justi autem in vitam æternam* [3]. Voilà un partage qui ne changera plus.

Après un récit si formidable et si propre à faire impression sur les cœurs les plus endurcis, je ne puis finir qu'en vous adressant les mêmes paroles que Moïse adressa autrefois aux Israélites, après leur avoir exposé les menaces terribles et les promesses consolantes renfermées dans le livre de la loi. Enfants d'Israël, leur disait ce sage législateur, je vous propose aujourd'hui une bénédiction et une malédiction : *Ecce propono in conspectu vestro hodie benedictionem et maledictionem* [4]. Une bénédiction, si vous obéissez aux commandements

[1] Matth., xxv, 33.

[1] Matth., xxv, 34. — [2] *Ibid.*, 41. — [3] *Ibid.*, 46. — [4] Deut., xi, 26.

du Seigneur votre Dieu : *Benedictionem, si obedieritis mandatis Domini*[1] ; et une malédiction si vous sortez de la voie que je vous montre, pour suivre des dieux étrangers : *Maledictionem, si recesseritis de via quam ego nunc ostendo vobis, et ambulaveritis post deos alienos.*

Voilà, mes Frères, ce que je vous dis en finissant un sujet si terrible. C'est à vous maintenant à opter et à vous déclarer : voilà la gauche et la droite; les promesses, et les menaces; les bénédictions, et les malédictions. Votre destinée roule sur cette affreuse alternative ; ou vous serez du côté de Satan et de ses anges, ou vous serez élus avec Jésus-Christ et ses saints ; il n'y a point ici de milieu ; je vous ai montré la voie qui conduit à la vie, et celle qui mène à la perdition. Dans laquelle des deux marchez-vous ; et de quel côté vous trouveriez vous, si vous paraissiez dans ce moment devant le tribunal redoutable? On meurt comme on a vécu ; craignez que votre destinée d'aujourd'hui ne soit votre destinée éternelle. Sortez dès à présent des voies des pécheurs : commencez à vivre comme les justes, si vous voulez dans ce dernier jour être placé à la droite et monter avec eux dans le séjour de la bienheureuse immortalité. Ainsi soit-il.

[1] Deut., XI, 27.

---

# SEIZIÈME SERMON.

---

## SERMON POUR LE DEUXIÈME DIMANCHE DE L'AVENT.

### SUR LES AFFLICTIONS.

---

#### NOTICE HISTORIQUE.

Ce sermon, prononcé le 6 décembre 1699, est regardé comme un des chefs-d'œuvre de l'orateur par les meilleurs juges. Ce fut le troisième sermon de Massillon à la cour. Il lui assura définitivement son rang dans la chaire chrétienne. « Dès son *troisième sermon*, dit Languet de Gergy, archevêque de Sens, contemporain de Massillon et son confrère à l'Académie, il fut regardé comme le premier prédicateur du royaume. » « Tout dans ce sermon, dit M. de Saey, est simple et sur le ton d'une conversation presque familière. Le sentiment qui y domine est celui d'une mélancolie inconnue dans le siècle de Louis XIV. Ce sermon est de ceux qui n'éblouissent pas d'abord, mais que l'on goûte de plus en plus quand on les relit. » Il est évident que ce discours fut retouché par l'auteur. Ce n'est pas en 1699, en présence du duc de Bourgogne et de ses frères, que Massillon eut ainsi parlé : « Des batailles perdues lors même que la victoire nous paraissait assurée ; des villes imprenables tombées à la présence seule de nos ennemis ; des Etats et des provinces conquises sur nous ; un royaume, le plus florissant de l'Europe, frappé de tous les fléaux que Dieu peut verser sur les peuples dans sa colère ; la cour remplie de deuil et toute la race royale presque éteinte : voilà, Sire, ce que le Seigneur, dans sa miséricorde, réservait à votre piété, et les malheurs singuliers qu'il vous préparait pour purifier les prospérités d'un règne le plus glorieux dont il soit parlé dans nos histoires. »

---

#### ANALYSE.

DIVISION. — *On oppose tous les jours dans le monde trois prétextes à l'usage chrétien des afflictions : 1° Le prétexte de la propre faiblesse ; 2° le prétexte de l'excès ou de la nature des afflictions ; 3° le prétexte des obstacles qu'elles semblent mettre à notre salut. Ce sont ces prétextes qu'il faut confondre.*

PREMIÈRE PARTIE. — Premier prétexte : *La propre faiblesse.* On avoue et on se plaint qu'on n'est pas né assez fort; qu'on est d'un caractère trop sensible pour conserver un cœur soumis et tranquille dans l'affliction. Mais c'est parce que vous êtes faible que le Seigneur doit vous faire passer par des tribulations et des amertumes ; car ce ne sont pas les forts qui ont besoin d'être éprouvés ; ce sont les faibles. Votre faiblesse, d'ailleurs, vient de votre cupidité ; et la prospérité ne serait propre qu'à l'augmenter. De plus, tous les préceptes de l'Évangile demandent de la force : dire donc que l'on est faible pour excuser son impatience, c'est dire que l'Évangile tout entier n'est pas fait pour nous. Enfin, quelque faibles que nous puissions être, nous devons avoir cette confiance en la bonté de Dieu qu'il ne permettra pas que nous soyons éprouvés, affligés, tentés au delà de nos forces ; et que son dessein, en répandant des amertumes sur notre vie, est de nous purifier et de nous sauver.

DEUXIÈME PARTIE. — Second prétexte : *L'excès et la nature des afflictions.* Nous nous persuadons que nous porterions avec résignation des croix d'une autre espèce ; mais que celles dont le Seigneur nous accable sont d'un caractère à ne recevoir aucune consolation, et qu'il est difficile de conserver sa patience et l'égalité dans un état où le hasard paraît avoir rassemblé pour nous seuls mille circonstances désolantes.

Mais, premièrement, plus nos afflictions nous paraissent extraordinaires, moins nous devons croire qu'il y entre du hasard : plus nous devons nous dire à nous-mêmes que le Seigneur ne veut donc pas nous laisser périr avec la multitude, puisqu'il nous mène par des voies si singulières. Secondement, des calamités communes n'auraient réveillé notre foi que pour un instant ; les plaisirs, les consolations humaines auraient bientôt charmé notre tristesse, et nous auraient rendu le goût du monde et de ses vains amusements : aussi le Seigneur, en nous ménageant des peines fixes et constantes, a voulu prévenir notre inconstance et nous attacher pour toujours à son service. Troisièmement, si nous mettons dans une balance d'un côté nos crimes, de l'autre nos afflictions, nous trouverons que nous souffrons beaucoup moins que nous n'avons mérité de souffrir. Enfin, c'est l'amour excessif de nous-mêmes et notre dureté pour nos frères qui grossissent à nos yeux nos propres malheurs ; ils nous paraîtraient moins grands si nous étions moins passionnés et plus compatissants.

TROISIÈME PARTIE. — Troisième prétexte : *Les obstacles que les afflictions semblent mettre au salut.* Quand on exhorte les âmes que Dieu afflige de faire de ces afflictions passagères le prix du ciel et de l'éternité, elles répondent souvent que dans cet état d'accablement on n'est capable de rien ; que les contradictions au milieu desquelles on vit aigrissent l'esprit et révoltent le cœur, et qu'il faut être tranquille pour penser à Dieu. Or, je dis que de tous les prétextes dont on se sert pour justifier l'usage peu chrétien des afflictions, c'est ici le plus insensé et le plus coupable : le plus coupable, car c'est blasphémer contre la Providence de prétendre qu'elle nous place dans des situations incompatibles avec notre salut, elle qui ne permet rien ici-bas que pour faciliter aux hommes les voies de la vie éternelle ; le plus insensé, car une âme ne revient à Dieu qu'en se détachant de ce monde misérable ; et rien ne l'en détache plus efficacement que les amertumes qu'elle y trouve.

---

Beatus qui non fuerit scandalizatus in me !

*Heureux celui qui ne prendra point de moi un sujet de chute et de scandale !* Matth., XI, 6.

SIRE,

C'est donc un bonheur, et un bonheur rare, de n'être point scandalisé de Jésus-Christ. Mais qu'y avait-il et que pouvait-il y avoir dans celui qui est la sagesse même, la splendeur du Père et l'image substantielle de toutes les perfections; que pouvait-il y avoir qui pût être pour les hommes un sujet de scandale? Sa croix, mes très-chers Frères, oui, sa croix qui fut autrefois le scandale du juif, et qui est et sera dans toute la suite des siècles le scandale de la plupart des chrétiens. Mais quand je dis que la croix du Sauveur est le scandale de la plupart des chrétiens, je n'entends pas seulement la croix qu'il a portée, j'entends surtout celle qu'il nous oblige de porter à son exemple, sans laquelle il refuse de nous reconnaître pour ses disciples et de partager avec nous la gloire dans laquelle il n'est entré lui-même que par la croix.

Voilà ce qui nous révolte, et ce que nous trouvons à redire dans notre divin Sauveur : nous voudrions que puisqu'il fallait qu'il souffrît, ses souffrances eussent été pour nous comme un titre d'exemption et nous eussent mérité le privilége de ne point souffrir avec lui. Détrompons-nous, mes très-chers Frères. La seule chose qui dépende de nous, c'est de rendre nos souffrances méritoires ; mais souffrir ou ne pas souffrir n'est point laissé à notre choix. La Providence a dispensé avec tant de sagesse les biens et les maux de cette vie que chacun dans son état, quelque heureuse qu'en paraisse la destinée, trouve des croix et des amertumes qui en balancent toujours les plaisirs. Il n'est point de parfait bonheur sur la terre, parce que ce n'est pas ici le temps des consolations, mais le temps des peines. L'élévation a ses assujétissements et ses inquiétudes ; l'obscurité, ses humiliations et ses mépris ; le monde, ses soucis et ses caprices ; la retraite, ses tristesses et ses ennuis ; le mariage, ses antipathies et ses fureurs ; l'amitié, ses pertes ou ses perfidies ; la piété elle-même, ses répugnances et ses dégoûts ; enfin, par une destinée inévitable aux enfants d'Adam, chacun trouve ses propres voies semées de ronces et d'épines. La condition la plus heureuse en apparence a ses amertumes secrètes qui en

corrompent toute la félicité : le trône est le siége des chagrins, comme la dernière place; les palais superbes cachent des soucis cruels, comme le toit du pauvre et du laboureur ; et, de peur que notre exil ne nous devienne trop aimable, nous y sentons toujours par mille endroits qu'il manque quelque chose à notre bonheur [1].

Cependant, destinés à souffrir, nous ne pouvons aimer les souffrances. Toujours frappés de quelque affliction, nous ne saurions nous faire un mérite de nos peines. Jamais heureux, nos croix devenues nécessaires ne sauraient du moins nous devenir utiles. Nous sommes ingénieux à nous priver nous-mêmes de tout le mérite de nos souffrances. Tantôt nous cherchons dans la faiblesse de notre propre cœur l'excuse de nos sensibilités et de nos murmures; tantôt dans l'excès ou le caractère de nos afflictions; tantôt enfin dans les obstacles qu'elles nous paraissent mettre à notre salut; c'est-à-dire tantôt nous nous plaignons que nous sommes trop faibles pour soutenir tranquillement nos peines; tantôt que nos peines elles-mêmes sont trop excessives; tantôt qu'il n'est pas possible dans cet état de penser au salut.

Et voilà les trois prétextes qu'on oppose tous les jours dans le monde à l'usage chrétien des afflictions : le prétexte de la propre faiblesse, le prétexte de l'excès ou de la nature de nos afflictions, le prétexte des obstacles qu'elles semblent mettre à notre salut. Ce sont ces prétextes qu'il faut confondre, en leur opposant les règles de la foi. Appliquez-vous, qui que vous soyez, et apprenez que ce qui damne la plupart des hommes, ne sont pas les plaisirs seulement; hélas! ils sont si rares sur la terre, et le dégoût les suit de si près; c'est encore l'usage peu chrétien qu'ils font de leurs peines. Implorons, etc. *Ave, Maria.*

### PREMIÈRE PARTIE.

Le langage le plus commun des âmes que le Seigneur afflige, est d'alléguer leur propre faiblesse, pour justifier l'usage peu chrétien qu'elles font de leurs afflictions. On avoue et on se plaint qu'on n'est pas né assez fort pour y conserver un cœur soumis et tranquille; que rien n'est plus heureux que de pouvoir être insensible; que ce caractère nous sauve bien des peines et des chagrins inévitables dans la vie; mais que nous ne nous faisons pas à nous-mêmes un cœur à notre gré; que la religion ne rend pas durs et philosophes ceux qui sont nés avec des sentiments plus tendres et plus humains; et que le Seigneur est trop juste pour nous faire un crime de nos malheurs mêmes.

Mais pour confondre ici une illusion si commune et si indigne de la piété, remarquez d'abord, mes Frères, que lorsque Jésus-Christ a ordonné à tous les fidèles de porter avec soumission et avec amour les croix que sa bonté nous ménage, il n'a pas ajouté que cet ordre si juste, si consolant, si conforme à ses exemples, ne regarderait que les âmes dures et insensibles. Il n'a pas distingué entre ses disciples ceux que la nature, l'orgueil ou les réflexions avaient rendus plus fermes et plus constants, de ceux que la tendresse et l'humanité avaient fait naître plus sensibles, pour faire aux premiers un devoir d'une patience et d'une insensibilité qui ne leur coûte presque rien, et en dispenser les autres à qui elle devient plus difficile.

Au contraire, ses règles divines sont des remèdes; et, plus nous en paraissons éloignés par le caractère de notre cœur, plus elles sont faites pour nous, et nous deviennent nécessaires. C'est parce que vous êtes faible, et que les moindres contradictions trouvent toujours votre cœur plus vif et plus révolté contre les souffrances, que le Seigneur doit vous faire passer par des tribulations et des amertumes; car ce ne sont pas les forts qui ont besoin d'être éprouvés, ce sont les faibles.

En effet, qu'est-ce qu'être faible et sensible? C'est s'aimer excessivement soi-même; c'est donner presque tout à la nature et rien à la foi; c'est se laisser conduire par la vivacité de ses penchants, et ne vivre que pour jouir de son repos et de soi-même, comme de la seule félicité de l'homme. Or, dans cet état, et avec ce fonds excessif d'amour du monde et de vous-même, si le Seigneur ne ménageait des afflictions à votre faiblesse; s'il ne frappait votre corps d'une langueur habituelle qui

[1] M. Sainte-Beuve admire justement dans ce début « des paroles bien touchantes sur la souffrance universelle, apparente ou cachée, qui est de toutes les conditions, de tous les états, de toutes les âmes. Est-ce Massillon, est-ce Bernardin de Saint-Pierre plus chrétien, est-ce Châteaubriand faisant parler le P. Aubry à la mourante Atala, mais dans un langage plus pur et que Fontanes aurait retouché, lequel est-ce des trois, on pourrait le demander, qui a écrit cette belle et douce page de morale mélodieuse, cette plainte humaine qui est comme un chant? »

vous rend le monde insipide; s'il ne vous préparait des pertes et des chagrins qui vous font une bienséance de la régularité et de la retraite; s'il ne renversait certains projets qui, laissant votre fortune plus obscure, vous éloignent des grands périls; s'il ne vous plaçait en certaines situations où des devoirs tristes et inévitables occupent vos plus beaux jours; en un mot, s'il ne mettait entre votre faiblesse et vous une barrière qui vous retient et qui vous arrête; hélas! votre innocence aurait bientôt fait naufrage; vous auriez bientôt abusé de la paix et de la prospérité, vous qui ne trouvez pas même de sûreté au milieu des afflictions et des peines. Et puisque, affligé et séparé du monde et des plaisirs, vous ne pouvez revenir à Dieu; que serait-ce si une situation plus heureuse ne laissait plus d'autre frein à vos désirs que vous-même? La même faiblesse et le même poids d'amour-propre, qui nous rend si sensibles à la douleur et à l'affliction, nous rendrait encore plus sensibles au danger des plaisirs et des prospérités humaines.

Ainsi ce n'est pas excuser nos découragements et nos murmures d'avouer que nous sommes faibles et peu propres à porter les coups dont Dieu nous frappe. La faiblesse de notre cœur ne vient que de la faiblesse de notre foi; une âme chrétienne doit être une âme forte, à l'épreuve, dit l'Apôtre, des persécutions, des opprobres, des infirmités, de la mort même. Elle peut être opprimée, continue l'Apôtre; mais elle ne saurait être abattue; on peut lui ravir ses biens, sa réputation, son repos, sa fortune, sa vie même; mais on ne peut lui ravir le trésor de la foi et de la grâce qu'elle porte caché au fond de son cœur, et qui la console abondamment de toutes ces pertes frivoles et passagères. On peut lui faire répandre des larmes de sensibilité et de tristesse, car la religion n'éteint pas les sentiments de la nature; mais son cœur désavoue à l'instant sa faiblesse, et fait de ses larmes charnelles, des larmes de pénitence et de piété. Que dis-je? une âme chrétienne se réjouit même dans les tribulations; elle les regarde comme les marques de la bienveillance de Dieu sur elle, comme le gage précieux des promesses futures, comme les traits heureux de sa ressemblance avec Jésus-Christ, et qui, dès cette vie, lui donnent comme un droit assuré à sa gloire immortelle. Etre faible et révolté contre l'ordre de Dieu, dans les souffrances, c'est avoir perdu la foi et n'être plus chrétien.

J'avoue qu'il est des cœurs plus tendres et plus sensibles à la douleur; mais cette sensibilité ne leur est laissée que pour augmenter le mérite de leurs souffrances, et non pour excuser leurs révoltes et leurs murmures. Ce n'est pas le sentiment, c'est l'usage déréglé de la douleur que l'Evangile condamne. Plus même nous naissons sensibles à nos peines, plus nous devons l'être aux consolations de la foi. La même sensibilité qui ouvre nos cœurs au chagrin qui accable, doit les ouvrir à la grâce qui soutient et qui console; les afflictions trouvent bien plus de ressource dans un bon cœur, parce que la grâce y trouve plus d'accès; les douleurs immodérées sont plutôt les suites de l'emportement que de la bonté du cœur; et ne pouvoir se soumettre à Dieu, ni se consoler dans ses peines, ce n'est pas être tendre et sensible, c'est être farouche et désespéré.

De plus, tous les préceptes de l'Evangile demandent de la force; et si vous n'en avez pas assez pour soutenir avec soumission les croix dont il plaît au Seigneur de vous affliger, vous n'en avez pas assez non plus pour l'observance des autres devoirs que la doctrine de Jésus-Christ vous prescrit. Il faut de la force pour pardonner une injure, pour dire du bien de ceux qui nous calomnient, pour cacher les défauts de ceux qui veulent même flétrir nos vertus. Il faut de la force pour fuir un monde qui nous plaît, pour s'arracher à des plaisirs où tous nos penchants nous entraînent, pour résister à des exemples que la foule autorise et dont l'usage a presque fait des lois. Il faut de la force pour user chrétiennement de la prospérité, pour être humble dans l'élévation, mortifié dans l'abondance, pauvre de cœur au milieu des biens périssables, détaché de tout lorsqu'on possède de tout, plein de désirs pour le ciel au milieu de tous les plaisirs et de toutes les félicités de la terre. Il faut de la force pour se vaincre soi-même, pour réprimer un désir qui s'élève, pour étouffer un sentiment qui plaît, pour ramener sans cesse à la règle un cœur qui s'en écarte sans cesse. Enfin, parcourez tous les préceptes de l'Evangile, il n'en est pas un seul qui ne suppose une âme forte et généreuse: partout, il faut se faire violence à soi-même; partout, le royaume de Dieu est un champ qu'il faut défricher; une vigne où il faut porter le poids du jour et de la chaleur; une carrière où il faut vaillamment et continuel-

lement combattre ; en un mot, le disciple de Jésus-Christ ne saurait jamais être faible sans être vaincu, et jusqu'aux moindres obligations, de la foi, tout coûte, tout porte le caractère de la croix qui en est l'esprit dominant ; et, si vous manquez un instant de force, vous êtes perdu. Dire donc que l'on est faible, c'est dire que l'Evangile tout entier n'est pas fait pour nous, et qu'on ne peut être non-seulement ni soumis, ni patient, mais encore ni chaste, ni humble, ni désintéressé, ni mortifié, ni doux, ni charitable.

Mais outre cela, mes Frères, quelque faibles que nous puissions être, nous devons avoir cette confiance en la bonté de notre Dieu, que nous ne sommes jamais éprouvés, affligés, tentés au delà de nos forces ; que le Seigneur proportionne toujours les afflictions à notre faiblesse ; qu'il répand ses châtiments, comme ses faveurs, avec poids et avec mesure ; qu'en nous frappant il ne veut pas nous perdre, mais nous purifier et nous sauver ; qu'il nous aide lui-même à porter les croix que lui-même nous impose ; qu'il nous châtie en père, et non pas en juge ; que la même main qui nous frappe, nous soutient ; que la même verge qui fait la plaie, y porte l'huile et le miel qui l'adoucit. Il connaît le caractère de nos cœurs, et jusqu'où va notre faiblesse ; et comme il veut nous sanctifier en nous affligeant, et non pas nous perdre, il sait jusqu'où il doit appesantir sa main, pour ne rien diminuer, d'un côté, de notre mérite, si les souffrances étaient trop légères, et pour ne pas aussi, de l'autre, nous le faire perdre tout à fait, si elles étaient trop au-dessus de nos forces.

Eh ! quel autre dessein pourrait-il avoir, en répandant des amertumes sur notre vie ? Est-il un Dieu cruel qui ne se plaise que dans l'infortune de ses créatures ? Est-il un tyran barbare qui ne trouve sa grandeur et sa sûreté que dans les larmes et le sang des sujets qui l'adorent ? Est-il un maître envieux et chagrin, et qui ne puisse goûter de félicité, tandis qu'il la partage avec ses esclaves ? Faut-il que nous souffrions, que nous gémissions, que nous périssions, afin qu'il soit heureux ? C'est donc pour nous seuls qu'il nous punit et qu'il nous châtie ; sa tendresse souffre, pour ainsi dire, de nos maux ; mais, comme son amour est un amour juste et éclairé, il aime encore mieux nous laisser souffrir, parce qu'il prévoit qu'en terminant nos peines, il augmenterait nos misères. C'est un médecin tendre, dit saint Augustin, qui a pitié, à la vérité, des cris et des souffrances de son malade, mais qui, malgré ses cris, coupe jusqu'au vif tout ce qu'il trouve de corrompu dans sa plaie. Il n'est jamais plus doux et plus bienfaisant que lorsqu'il paraît plus sévère ; et il faut bien que les afflictions nous soient utiles et nécessaires, puisqu'un Dieu si bon et si clément peut se résoudre à nous affliger.

Il est écrit que Joseph, élevé aux premières places de l'Egypte, ne pouvait presque s'empêcher de répandre des larmes, et sentait renouveler toute sa tendresse pour ses frères, dans le temps même qu'il affectait de leur parler plus durement, et qu'il feignait de ne pas les connaître : *Quasi ad alienos durius loquebatur,... avertitque se parumper et flevit* [1]. C'est ainsi que Jésus-Christ nous châtie. Il fait semblant, si j'ose parler ainsi, de ne pas reconnaître en nous ses cohéritiers et ses frères ; il nous frappe et nous traite durement, comme des étrangers ; mais cette contrainte coûte à son amour ; il ne peut soutenir longtemps ce caractère de sévérité qui lui est comme étranger ; ses grâces viennent bientôt adoucir ses coups ; il se montre bientôt tel qu'il est ; et son amour ne tarde pas de trahir ces apparences de rigueur et de colère : *Quasi ad alienos durius loquebatur,... avertitque se parumper et flevit.* Jugez si les coups qui partent d'une main si amie et si favorable peuvent n'être pas proportionnés à notre faiblesse.

N'accusons donc de nos impatiences et de nos murmures que la corruption et non pas la faiblesse de notre cœur. Des filles faibles n'ont-elles pas autrefois défié toute la barbarie des tyrans ? Des enfants, avant même que d'avoir appris à soutenir les travaux de la vie, n'ont-ils pas couru avec joie affronter les rigueurs de la plus affreuse mort ? Des vieillards, succombant déjà sous le poids de leur propre corps, n'ont-ils pas senti renouveler leur jeunesse comme celle de l'aigle, au milieu des tourments d'un long martyre ? Vous êtes faible ? Mais c'est cette faiblesse même qui est glorieuse à la foi et à la religion de Jésus-Christ ; c'est pour cela même que le Seigneur vous a choisi, pour faire connaître en vous combien la grâce est plus forte que la nature. Si vous étiez né avec plus de force et de fermeté, vous ne feriez pas tant d'honneur à la

[1] Gen., XLII 7, 24.

puissance de la grâce ; on attribuerait à l'homme une patience qui doit être un don de Dieu. Ainsi plus vous êtes faible, plus vous devenez un instrument propre aux desseins et à la gloire du Seigneur. Il n'a jamais choisi que des personnes faibles, quand il a voulu appesantir sa main sur elles, afin que l'homme ne s'attribuât rien à lui-même, et pour confondre, par l'exemple de leur fermeté, la vaine constance des sages et des philosophes. Ses disciples n'étaient que de faibles agneaux, lorsqu'il les envoya dans l'univers et qu'il les exposa au milieu des loups. Les Agnès, les Luce, les Cécile [1] rendaient gloire à Dieu dans leur faiblesse à la force de sa grâce et à la vérité de sa doctrine. Ce sont ces vases de terre que le Seigneur prend plaisir de briser, comme ceux de Gédéon, pour faire éclater en eux avec plus de magnificence la lumière et la puissance de la foi ; et, si vous entriez dans les desseins de sa miséricorde et de sa sagesse, votre faiblesse qui justifie à vos yeux vos murmures, ferait la plus douce consolation de vos peines.

Seigneur, lui diriez-vous tous les jours, je ne vous demande pas cette raison orgueilleuse qui cherche dans la gloire de souffrir constamment toute la consolation de ses peines ; je ne vous demande pas cette insensibilité de cœur ou qui ne sent pas ses maux ou qui les méprise. Laissez-moi, Seigneur, cette raison faible et timide, ce cœur tendre et sensible qui paraît si peu propre à soutenir ses tribulations et ses peines ; augmentez seulement vos consolations et vos grâces. Plus je paraîtrai faible aux yeux des hommes, plus vous paraîtrez grand dans ma faiblesse ; plus les enfants du siècle admireront la puissance de la foi qui seule peut élever les âmes les plus faibles et les plus timides à ce point de constance et de fermeté où toute la philosophie n'avait jamais pu atteindre, et tirer leur force de leur faiblesse même. Premier prétexte, pris dans la faiblesse de l'homme, confondu ; il faut découvrir l'illusion du second qu'on tire de l'excès et du caractère des afflictions elles-mêmes.

### DEUXIÈME PARTIE.

Rien n'est plus ordinaire aux personnes que Dieu afflige que de justifier leurs plaintes et leurs murmures par l'excès et le caractère de leurs afflictions mêmes. Nous voulons toujours que nos croix ne ressemblent point à celles des autres ; et, de peur que l'exemple de leur fermeté et de leur foi ne nous condamne, nous cherchons des différences dans nos malheurs pour justifier celle de nos dispositions et de notre conduite. On se persuade qu'on porterait avec résignation des croix d'une autre nature, mais que celles dont le Seigneur nous accable, sont d'un caractère à ne recevoir aucune consolation, que plus on examine ce qui se passe parmi les hommes, plus on trouve son malheur singulier et sa situation presque sans exemple, et qu'il est difficile de conserver la patience et l'égalité dans un état où le hasard paraît avoir rassemblé pour nous seuls mille circonstances désolantes qui ne s'étaient jamais trouvées auparavant pour les autres.

Mais pour ôter à l'amour-propre une si faible défense et si indigne de la foi, je n'aurais qu'à répondre d'abord que plus nos afflictions nous paraissent extraordinaires, moins nous devons croire qu'il y entre du hasard ; plus nous devons y découvrir les ordres secrets et impénétrables d'un Dieu singulièrement attentif sur notre destinée ; plus nous devons présumer que sous des événements si nouveaux il cache sans doute des vues nouvelles et des desseins singuliers de miséricorde sur notre âme ; plus nous devons nous dire à nous-mêmes qu'il ne veut donc pas nous laisser périr avec la multitude qui est le parti des réprouvés, puisqu'il nous mène par des voies si singulières et si peu battues. Cette singularité de malheurs doit être aux yeux de notre foi une distinction qui nous console ; il a toujours conduit les siens, en matière d'afflictions, comme sur tout le reste, par des voies nouvelles et extraordinaires. Quelles aventures tristes et surprenantes dans la vie d'un Noé, d'un Loth, d'un Joseph, d'un Moïse, d'un Job ! Suivez de siècle en siècle l'histoire des justes, vous y trouverez toujours, dans les contradictions qui les ont éprouvés, je ne sais quoi d'incroyable et de singulier qui a même révolté depuis la crédulité des âges suivants. Ainsi, moins vos afflictions ressemblent à celles des autres hommes, plus vous devez les regarder comme les afflictions des élus de Dieu ; elles sont marquées du caractère des justes ; elles entrent dans cette tradition de calamités singulières qui forment leur histoire depuis le commencement des siècles. Des batailles perdues, lors même que la vic-

[1] Les Luces, les Céciles. Ed de 1745.

toire nous paraissait assurée ; des villes imprenables tombées à la présence seule de nos ennemis ; des Etats, et des provinces conquises sur nous ; un royaume le plus florissant de l'Europe, frappé de tous les fléaux que Dieu peut verser sur les peuples dans sa colère ; la cour remplie de deuil, et toute la race royale presque éteinte : voilà, Sire, ce que le Seigneur dans sa miséricorde réservait à votre piété et les malheurs singuliers qu'il vous préparait pour purifier les prospérités d'un règne le plus glorieux dont il soit parlé dans nos histoires. Les événements pompeux et singuliers qui ont partagé toute votre vie, vous ont rendu le plus grand roi que la monarchie et les autres nations mêmes aient jamais vu sur le trône ; la singularité des événements malheureux dont Dieu vous afflige, ne sont destinés, par la soumission et la constance chrétienne avec laquelle nous vous les voyons soutenir, qu'à vous rendre un aussi grand saint que vous avez été un grand roi. Il fallait que tout fût singulier dans votre règne, les prospérités et les malheurs, afin que rien ne manquât à votre gloire devant les hommes, et à votre piété devant Dieu. C'est un grand exemple que sa bonté préparait à notre siècle [1].

Et voilà, mon cher auditeur, de quoi vous instruire et vous confondre en même temps. Vous vous plaignez de l'excès de vos malheurs et de vos peines ; mais regardez au-dessus de vous, et voyez si le sujet est excusable de se plaindre et de murmurer, tandis que le maître, encore moins épargné, est soumis et tranquille. Plus Dieu vous afflige, plus il vous aime, plus il est attentif sur vous. Des malheurs plus ordinaires auraient pu vous paraître les suites de causes purement naturelles ; et quoique tous les événements soient conduits par les ressorts secrets de sa Providence, vous auriez peut-être eu lieu de croire que le Seigneur n'avait pas des vues particulières sur vous, en ne vous ménageant que certaines afflictions qui arrivent tous les jours au reste des hommes. Mais dans la situation accablante et singulière où il vous place, vous ne pouvez plus vous dissimuler à vous même qu'il n'ait les yeux sur vous seul, et que vous ne soyez l'objet singulier de ses desseins de miséricorde.

Or, quoi de plus consolant dans nos peines? Dieu me voit ; il compte mes soupirs ; il pèse mes afflictions ; il regarde couler mes larmes ; il les rapporte à ma sanctification éternelle. Depuis qu'il a appesanti sa main sur moi d'une manière si singulière, et qu'il semble ne me laisser plus ici-bas de ressource, je commence à devenir un spectacle plus digne de ses soins et de ses regards. Ah ! si je jouissais encore d'une situation heureuse et tranquille, il n'aurait plus les yeux sur moi, il m'oublierait, et je serais confondu devant lui avec tant d'autres qui vivent heureux sur la terre. Aimables souffrances, qui, en me privant de tous les secours humains, me rendent mon Dieu, et en font l'unique ressource de mes peines ! Précieuses afflictions, qui, en me faisant oublier des créatures, font que je deviens l'objet continuel du souvenir et des miséricordes de mon Seigneur !

Je pourrais vous répondre en second lieu que des calamités communes et passagères n'auraient réveillé notre foi que pour un instant. Nous aurions bientôt trouvé, dans tout ce qui nous environne, mille ressources qui nous auraient fait oublier cette légère infortune. Les plaisirs, les consolations humaines, les événements nouveaux que la figure du monde offre sans cesse à nos yeux, auraient bientôt charmé notre tristesse, nous auraient bientôt rendu le goût du monde et de ses vains amusements ; et notre cœur toujours d'intelligence avec tous les objets qui le flattent, se serait bientôt lassé de ses soupirs et de sa douleur. Mais le Seigneur, en nous ménageant des chagrins où la religion toute seule peut devenir notre ressource, a voulu nous interdire tout retour vers le monde ; il a voulu mettre, entre notre faiblesse et nous, une barrière que ni les temps ni les événements ne pussent plus ébranler ; il a prévenu notre inconstance, en nous rendant nécessaires des précautions qui peut-être ne nous auraient pas toujours paru également utiles. Il lisait dans le caractère de notre cœur que notre fidélité à fuir les périls et à nous séparer du monde n'irait pas plus loin que notre tristesse ; que le même moment qui nous verrait consolés, nous verrait chan-

[1] On peut rapprocher de ce passage, évidemment postérieur à l'année 1699, un beau morceau du *Petit-Carême :* « Nous venons de voir le règne le plus long et le plus glorieux de la monarchie finir par des revers et par des disgrâces. Mais sur les débris de cette gloire humaine votre pieux et auguste bisaïeul sut s'en élever une plus solide et plus immortelle. Tout sembla fondre et s'éclipser autour de lui ; mais c'est alors que nous le vîmes à découvert lui-même, plus grand par la simplicité de sa foi et par la constance de sa piété que par l'éclat de ses conquêtes ; ses prospérités nous avaient caché sa véritable gloire ; nous n'avions vu que ses succès, nous vîmes alors toutes ses vertus. » *Pour le jour de Pâques*, 1re partie.

gés ; qu'en oubliant nos chagrins, nous aurions bientôt oublié nos résolutions saintes ; et que des afflictions passagères ne nous auraient fait que des justes passagers. Il a donc établi la durée de notre piété sur celle de nos souffrances : il a mis des peines fixes et constantes pour garants de la constance de notre foi ; et de peur qu'en laissant notre âme entre nos mains, nous ne la rendissions encore au monde, il a voulu la mettre en sûreté, en l'attachant pour toujours au pied de la croix. Nous sentons bien nous-mêmes qu'il nous fallait un grand coup pour nous réveiller de notre léthargie ; que les afflictions légères dont le Seigneur s'était jusque-là servi pour nous visiter, n'avaient été pour nous que des leçons faibles et impuissantes ; et qu'à peine nous avait-il frappés, que nous avions oublié la main qui nous avait fait une plaie si salutaire. De quoi me plaindrai-je donc, ô mon Dieu ? L'excès que je trouve dans mes peines est un excès de vos miséricordes. Je ne pense pas que moins vous épargnez le malade, plus vous avancez la guérison de ses maux ; et que la rigueur de vos coups fait toute l'utilité et toute la sûreté de nos peines. Ce sera donc désormais ma plus douce consolation, Seigneur, dans l'état affligeant où votre Providence m'a placé, de penser que du moins vous ne m'épargnez pas ; que vous mesurez vos rigueurs et vos remèdes sur mes besoins, et non pas sur mes désirs ; et que vous avez plus d'égard à la sûreté de mon salut qu'à l'injustice de mes plaintes : *Et hæc mihi sit consolatio, ut affligens me dolore, non parcat*[1].

Je pourrais vous répondre encore : entrez en jugement avec le Seigneur, vous qui vous plaignez de l'excès de vos peines ; mettez dans une balance, d'un côté, vos crimes, de l'autre, vos afflictions ; mesurez la rigueur de ses châtiments sur l'énormité de vos offenses ; comparez ce que vous souffrez avec ce que vous méritez de souffrir ; voyez si vos peines vont aussi loin que vos plaisirs insensés l'ont été, si la vivacité et la durée de vos douleurs répond à celle de vos voluptés profanes ; si l'état de contrainte où vous vivez égale la licence et l'égarement de vos premières mœurs, si la privation des créatures que vous souffrez, répare l'usage injuste que vous en avez fait autrefois ; reprochez hardiment au Seigneur son injustice, si vos peines l'emportent sur vos iniquités. Vous jugez de vos souffrances par vos penchants ; mais jugez-en par vos crimes. Quoi ! il n'y a pas eu peut-être un seul moment, dans votre vie mondaine, qui ne vous ait rendu digne d'un malheur éternel ; et vous murmurez contre la bonté de Dieu qui veut bien changer ces flammes éternelles que vous avez tant de fois méritées, en quelques peines rapides et passagères, et auxquelles même les consolations de la foi vous offrent tant de ressources !

Quelle injustice ! Quelle ingratitude ! Eh ! prenez garde, âme infidèle, que le Seigneur ne vous exauce dans sa colère ; prenez garde qu'il ne punisse vos passions, en vous ménageant ici-bas tout ce qui les favorise, que vous ne soyez pas trouvé digne à ses yeux de ces afflictions temporelles, qu'il ne vous réserve pour le temps de sa justice et de ses vengeances, et qu'il ne vous traite comme ces victimes infortunées qu'on n'orne de fleurs, qu'on ne ménage et qu'on n'engraisse avec tant de soins que parce qu'on les destine au sacrifice, et que le glaive qui va les égorger, et le bûcher qui doit les consumer, est déjà tout prêt sur l'autel. Il est terrible dans ses dons comme dans sa colère ; et, puisqu'il faut que le crime soit puni ou par des supplices passagers ici-bas ou par des douleurs éternelles après cette vie, rien ne doit paraître plus effrayant aux yeux de la foi que d'être pécheur et de vivre heureux sur la terre.

Grand Dieu, que ce soit donc ici pour moi le temps de vos vengeances ; et puisque mes crimes ne sauraient être impunis, hâtez-vous, Seigneur, de satisfaire votre justice. Plus vous m'épargnerez ici-bas, plus vous me paraîtrez un Dieu terrible qui ne veut point me quitter pour quelques afflictions passagères, et dont la colère ne peut être apaisée que par mon infortune éternelle. N'écoutez plus les cris de ma douleur et les plaintes d'un cœur corrompu qui ne connaît pas ses intérêts véritables. Je désavoue, Seigneur, ces soupirs trop humains que la tristesse de mon état m'arrache tous les jours encore ; ces larmes charnelles que l'affliction me fait si souvent répandre en votre présence. N'exaucez pas les vœux que je vous ai jusqu'ici adressés pour obtenir la fin de mes peines ; achevez plutôt de vous venger ici-bas ; ne réservez rien pour cette éternité terrible où vos châtiments seront sans fin et sans mesure. Soutenez seulement ma faiblesse ; et, en répandant des amertumes sur ma vie, répandez-y

[1] Job, VI, 10.

ces grâces qui consolent et qui dédommagent avec tant d'usure un cœur affligé.

A toutes ces vérités si consolantes pour une âme affligée, je pourrais encore ajouter, mes Frères, que nos peines ne nous paraissent excessives que par l'excès de la corruption de notre cœur, que c'est la vivacité de nos passions qui forme celle de nos souffrances, que nos pertes ne deviennent si douloureuses que par les attachements outrés qui nous liaient aux objets perdus, qu'on n'est vivement affligé que lorsqu'on était vivement attaché, et que l'excès de nos afflictions est toujours la peine de l'excès de nos amours injustes. Je pourrais ajouter que tout ce qui nous regarde, nous le grossissons toujours; que cette idée même de singularité dans nos malheurs flatte notre vanité, en même temps qu'elle autorise nos murmures; que nous ne voulons jamais ressembler aux autres; que nous trouvons une manière de plaisir secret à nous persuader que nous sommes seuls de notre espèce. Nous voudrions que tous les hommes ne fussent occupés que de nos malheurs, comme si nous étions les seuls malheureux de la terre. Oui, mes Frères, les maux d'autrui ne sont rien à nos yeux. Nous ne voyons pas que tout ce qui nous environne est presque plus malheureux que nous; que nos afflictions ont mille ressources qui manquent à bien d'autres; que, dans des infirmités habituelles, nous trouvons dans l'abondance des biens et dans le nombre des personnes attentives à nos besoins, mille consolations refusées à tant d'autres malheureux; que, dans la perte d'une personne chère, il nous reste, dans la situation où la Providence nous a placés, mille endroits qui peuvent en adoucir l'amertume; que, dans des dissensions domestiques, nous retrouvons, dans la tendresse et dans la confiance de nos amis, les douceurs que nous ne saurions trouver parmi nos proches; que, dans une préférence injuste, l'estime du public nous venge de l'injustice de nos maîtres, enfin que nous trouvons mille dédommagements humains à nos malheurs, et que, si l'on mettait, dans une balance, d'un côté, nos consolations, de l'autre, nos peines, nous verrions qu'il reste encore dans notre état plus de douceurs capables de nous corrompre que de croix propres à nous sanctifier.

Aussi, mes Frères, il n'est presque que les grands et les heureux du monde qui se plaignent de l'excès de leurs malheurs et de leurs peines. Des infortunés qui naissent et qui vivent dans la misère et dans l'accablement, passent dans le silence et dans l'oubli presque de leurs peines leurs jours malheureux; la plus petite lueur de soulagement et de repos leur redonne la sérénité et l'allégresse; les plus légères douceurs dont on console leurs peines, les leur font oublier; un moment de plaisir les dédommage d'une année entière de souffrances; tandis qu'on voit ces âmes heureuses et sensuelles, au milieu de leur abondance, compter pour un malheur inouï un seul désir contredit; se faire de l'ennui et de la satiété même des plaisirs, un triste martyre; trouver, dans des maux imaginaires, la source de mille chagrins réels; sentir plus vivement la douleur d'un poste manqué que le plaisir de tous ceux qu'elles occupent; enfin, regarder tout ce qui trouble tant soit peu leur félicité sensuelle, comme la dernière des infortunes.

Oui, mes Frères, ce sont les grands et les puissants qui seuls se plaignent, qui se croient toujours les seuls malheureux, qui n'ont jamais assez de consolateurs, qui au plus léger contre-temps voient rassembler autour d'eux, non-seulement tous ces amis mondains que leur rang et leur fortune leur donne, mais encore tous ces ministres pieux et éclairés que l'estime publique distingue, et dont les saintes instructions seraient bien mieux placées auprès de tant d'autres malheureux auxquels toutes les ressources du monde et de la religion manquent, et auxquels aussi elles seraient plus utiles. Mais, mes Frères, devant le tribunal de Jésus-Christ, on comparera vos afflictions avec celles de tant d'infortunés qui vous environnent, et dont les malheurs sont d'autant plus affreux qu'ils sont plus obscurs et plus oubliés; et alors on vous demandera si c'était à vous à murmurer et à vous plaindre; on vous demandera si vous deviez tant faire valoir des calamités qui auraient été des consolations pour beaucoup d'autres; on vous demandera s'il fallait tant murmurer contre un Dieu qui vous traitait avec tant d'indulgence, tandis qu'il appesantissait sa main sur une infinité de malheureux; on vous demandera s'ils avaient moins de droit aux biens et aux plaisirs de la terre que vous, si leur âme était moins noble et moins précieuse devant Dieu que la vôtre; en un mot, s'ils étaient ou plus criminels ou d'une autre nature que vous.

Hélas! mes Frères, non-seulement c'est l'amour excessif de nous-mêmes, mais encore

c'est notre dureté pour nos frères, qui grossit à nos yeux nos propres malheurs. Entrons quelquefois sous ces toits pauvres et dépourvus[1] où la honte cache des misères si affreuses et si touchantes; allons dans ces asiles de miséricorde, où toutes les calamités paraissent rassemblées; c'est là que nous apprendrons ce que nous devons penser de nos afflictions; c'est là que, touchés de l'excès de tant de malheurs, nous rougirons de donner encore des noms à la légèreté des nôtres; c'est là que nos murmures contre le ciel se changeront en des actions de grâces, et que moins occupés des croix légères que le Seigneur nous envoie, que de tant d'autres qu'il nous épargne, nous commencerons à craindre son indulgence loin de nous plaindre de sa sévérité. Mon Dieu! que le jugement des grands et des puissants sera formidable; puisque, outre l'abus inévitable de leur prospérité, les afflictions, qui auraient dû en sanctifier encore l'usage et en expier les abus, deviendront elles-mêmes leurs plus grands crimes!

Mais comment se servir des afflictions, pour sanctifier les périls de son état, et pour opérer son salut, puisqu'elles y paraissent mettre des obstacles invincibles? C'est ici le dernier prétexte, tiré de l'incompatibilité que les afflictions semblent avoir avec notre salut.

### TROISIÈME PARTIE.

Il est assez surprenant que la corruption du cœur humain trouve dans les souffrances mêmes des obstacles au salut, et que des chrétiens ne justifient tous les jours leurs murmures contre la sagesse et la bonté de Dieu qu'en l'accusant de leur envoyer des croix incompatibles avec leur salut éternel. Cependant, rien n'est plus commun dans le monde que ce langage injuste; et, lorsque nous exhortons les âmes que Dieu afflige, à faire de ces afflictions passagères le prix du ciel et de l'éternité, elles nous répondent que dans cet état d'accablement on n'est capable de rien, que les contradictions au milieu desquelles on vit, aigrissent l'esprit et révoltent le cœur, loin de rappeler à l'ordre et au devoir, et qu'il faut être tranquille pour penser à Dieu.

Or, je dis que de tous les prétextes dont on se sert pour justifier l'usage peu chrétien des afflictions, c'est ici le plus insensé et le plus coupable. Le plus coupable, car c'est blasphémer contre la Providence de prétendre qu'elle vous place dans des situations incompatibles avec votre salut. Tout ce qu'elle fait ou permet ici-bas, elle ne le fait ou ne le permet que pour faciliter aux hommes les voies de la vie éternelle; tous les événements agréables ou fâcheux qui doivent remplir le cours de notre destinée, elle ne nous les a préparés que comme des moyens de salut et de sanctification; tous ses desseins sur nous se rapportent à cette fin unique, tout ce que nous sommes même dans l'ordre de la nature, notre naissance, notre fortune, nos talents, notre siècle, nos dignités, nos protecteurs, nos sujets, nos maîtres : tout cela, dans ses vues de miséricorde sur nous, est entré dans les desseins impénétrables de notre sanctification éternelle. Tout ce monde visible lui-même n'est fait que pour le siècle à venir; tout ce qui passe a ses rapports secrets avec ce siècle éternel où rien ne passera plus; tout ce que nous voyons n'est que la figure et l'attente des choses invisibles. Le monde n'est digne des soins d'un Dieu sage et miséricordieux qu'autant que, par des rapports secrets et adorables, ses diverses révolutions doivent former cette Fglise du ciel, cette assemblée immortelle d'élus où il sera éternellement glorifié. Il n'agit dans le temps que pour l'éternité; il est même en cela le modèle que nous devons suivre. Prétendre donc qu'il nous place dans des situations, non-seulement qui n'ont aucun rapport, mais même qui sont incompatibles avec nos intérêts éternels, c'est en faire un Dieu temporel, et blasphémer contre sa sagesse adorable.

Mais non-seulement rien n'est plus coupable que ce prétexte; je dis encore que rien n'est plus insensé; car une âme ne revient à Dieu que lorsqu'elle se détache de ce monde misérable; et rien ne la détache plus efficacement de ce monde misérable, dit saint Augustin, que lorsque le Seigneur répand sur ses plaisirs dangereux des amertumes salutaires. Seigneur, disait un saint roi de Juda, je vous avais oublié dans la prospérité et dans l'abondance; les plaisirs de la royauté et l'éclat d'un règne long et glorieux avaient corrompu mon cœur; les louanges et les discours empoisonnés des méchants m'avaient jeté dans un sommeil profond et funeste; mais vous m'avez frappé,

[1] N'est-ce pas un beau mouvement d'éloquence chrétienne que de faire ainsi entrer Louis XIV et ses courtisans dans la demeure des pauvres pour montrer à ces heureux du monde où sont ici-bas les longues et profondes douleurs?

en répandant sur mon peuple tous les fléaux de votre colère, en révoltant contre moi mes propres enfants et des sujets que j'avais comblés de bienfaits; et je me suis éveillé; vous m'avez humilié, et j'ai eu recours à vous, vous m'avez affligé, et je vous ai cherché, et j'ai compris qu'il ne fallait pas mettre sa confiance dans les hommes, que la prospérité était un songe, la gloire une erreur, les talents que les hommes admirent, des vices cachés sous les dehors brillants des vertus humaines, le monde tout entier, une figure qui ne nous repaît que de vains fantômes, et qui ne laisse rien de réel dans le cœur; et que vous seul méritez d'être servi, parce que vous seul ne manquez jamais à ceux qui vous servent : *In die tribulationis meæ Deum exquisivi* [1].

Voilà l'effet le plus naturel des afflictions. Elles facilitent tous les devoirs de la religion : la haine du monde, en nous le rendant plus désagréable; le détachement des créatures, en nous faisant éprouver ou leur perfidie par des infidélités ou leur fragilité par des pertes inattendues; la privation des plaisirs, en y mettant des obstacles; le désir des biens éternels et les retours consolants vers Dieu, en ne nous laissant presque plus de consolation parmi les hommes. Enfin toutes les obligations de la foi deviennent plus faciles à l'âme affligée, ses bons désirs y trouvent moins d'obstacles, sa faiblesse moins d'écueils, sa foi plus de secours, sa tiédeur plus de ressources, ses passions plus de freins, sa vertu même plus d'occasions de mérite.

Aussi l'Eglise elle-même ne fut jamais plus fervente et plus pure que lorsqu'elle fut affligée; les siècles de ses souffrances et de ses persécutions furent les siècles de son éclat et de son zèle. La tranquillité corrompit ensuite ses mœurs; ses jours devinrent moins purs et moins innocents, depuis qu'ils furent devenus plus fortunés et plus paisibles; sa gloire finit presqu'avec ses malheurs; et sa paix, comme dit le Prophète, fut plus amère par le déréglement de ses enfants que ses troubles ne l'avaient été par la barbarie de ses ennemis mêmes : *Ecce in pace amaritudo mea amarissima* [2].

Vous-même, qui vous plaignez que les croix dont le Seigneur vous afflige, vous découragent et vous refroidissent sur le désir de travailler à votre salut; vous savez bien que des jours plus heureux n'ont pas été pour vous plus saints et plus fidèles; vous savez bien qu'alors enivré du monde et de ses plaisirs, vous viviez dans un oubli entier de Dieu; et que les douceurs de votre état n'étaient que les aiguillons de votre corruption et les instruments de vos désirs injustes [1].

Mais tel est, mes Frères, l'illusion perpétuelle de notre amour-propre. Quand nous sommes heureux, que tout répond à nos désirs, et que nous jouissons d'une fortune douce et riante, nous alléguons les dangers de notre état pour justifier les égarements de nos mœurs mondaines; nous disons qu'il est bien difficile en un certain âge et en une certaine situation, quand on a un rang à soutenir et des bienséances à garder dans le monde, de se condamner à la retraite, à la prière, à la fuite des plaisirs, et à tous les devoirs d'une vie triste et chrétienne. Mais de l'autre côté, quand nous sommes affligés, que le corps est frappé de langueur, que la fortune nous abandonne, que nos amis nous trompent, que nos maîtres nous négligent, que nos ennemis nous accablent, que nos proches deviennent nos persécuteurs, nous nous plaignons que tout nous éloigne de Dieu dans cet état de chagrin et d'amertume, que l'esprit n'est pas assez tranquille pour penser au salut, que le cœur est trop ulcéré pour sentir autre chose que ses propres malheurs, qu'il faut chercher à étourdir sa douleur par des diversions et des plaisirs devenus nécessaires, et ne pas achever de perdre la raison, en se livrant tout entier aux horreurs d'une profonde tristesse. C'est ainsi, ô mon Dieu, que par nos contradictions éternelles, nous justifions les voies adorables de votre sagesse sur les destinées des hommes, et que nous préparons à votre justice des raisons puissantes pour confondre un jour l'illusion et la mauvaise foi de nos prétextes.

Car d'ailleurs, mes Frères, de quelque nature que soient nos peines, l'histoire de la religion nous propose des justes qui, dans le même état que nous, ont possédé leur âme dans la patience [2], et ont fait de leurs afflictions une ressource de salut. Si vous pleurez la perte d'une personne chère, Judith trouva dans

[1] Ps. LXXVI, 3.
[2] Is., XXXVIII, 17.

[1] Cette noble et chrétienne allusion à la jeunesse de Louis XIV a pu vraiment être faite dès 1699 devant le roi vieillissant et ramené par Mme de Maintenon à des goûts plus sévères.

[2] In patientia vestra possidebitis animas vestras. *Luc*, XXI, 19. Massillon possède l'art de fondre ainsi les Ecritures dans la suite de son discours.

une semblable douleur l'accroissement de sa foi et de sa piété, et changea les larmes de sa viduité en des larmes de retraite et de pénitence. Si une santé languissante vous rend la vie plus triste et plus amère que la mort même, Job trouva, dans les débris d'un corps ulcéré, des motifs de componction, des désirs d'éternité et des espérances de sa résurrection immortelle. Si l'on flétrit votre réputation par des impostures, Susanne offrit une âme constante à la plus noire calomnie ; et, sachant qu'elle avait le Seigneur pour témoin de son innocence, elle lui laissa le soin de la venger de l'injustice des hommes. Si l'on renverse votre fortune par des artifices, David détrôné regarda l'humiliation de son nouvel état comme la peine de l'abus qu'il avait fait de sa prospérité passée. Si un lien mal assorti devient votre croix de tous les jours, Esther trouva, dans les caprices et dans les fureurs d'un époux infidèle, l'épreuve de sa vertu et le mérite de sa douceur et de sa patience. Enfin placez-vous dans les situations les plus tristes, vous y trouverez des justes qui y ont opéré leur salut; et, sans en chercher des exemples dans les temps qui nous ont précédés, regardez autour de vous, (la main du Seigneur n'est pas encore raccourcie), et vous verrez des âmes qui, chargées des mêmes croix que vous, en font un usage bien différent, et trouvent des moyens de salut dans les mêmes événements où vous trouvez vous-même ou l'écueil de votre innocence ou le prétexte de vos murmures. Que dis-je? Vous verrez des âmes que la miséricorde de Dieu a rappelées de l'égarement, en répandant des amertumes salutaires sur leur vie, en renversant une fortune établie, en refroidissant une faveur enviée, en frappant une santé qui paraissait inaltérable, en les éloignant des grâces méritées par des préférences inattendues, en finissant, par une inconstance d'éclat, un engagement profane [1]. Vous-même alors, témoin de leur changement et de leur retour à Dieu, vous avez diminué le mérite de leur conversion, par les facilités que le chagrin et l'affliction leur avait ménagées; vous vous êtes défié d'une vertu que les malheurs avaient rendue comme nécessaire; vous avez dit qu'il était bien aisé de quitter le monde, quand le monde ne voulait plus de nous; qu'à la première lueur d'un retour de fortune, on verrait bientôt les plaisirs succéder à tout cet appareil de dévotion, et qu'on ne se donnait à Dieu dans l'adversité que parce qu'on n'avait rien de mieux à faire. Injuste que vous êtes! et aujourd'hui qu'il s'agit de revenir à lui dans votre affliction, vous dites qu'il n'est pas possible ; qu'un cœur pressé, accablé d'amertume, n'est capable de rien et ne peut sentir que sa douleur, et qu'on est plus révolté que touché dans cet état d'accablement et d'infortune; et, après après avoir censuré et rendu suspecte la piété dans les âmes affligées comme un parti trop facile et qui n'avait plus de mérite, parce qu'il ne coûtait plus rien, vous vous défendez de le prendre dans votre affliction et d'en faire un usage chrétien, parce que vous prétendez qu'il n'est pas possible de s'y occuper d'autre chose que de son malheur. Répondez, si vous le pouvez, ou plutôt tremblez de trouver l'écueil de votre salut dans une situation qui devait en être la plus sûre ressource. Après avoir abusé de la prospérité, tremblez de vous faire encore de vos malheurs les instruments funestes de votre perte et de vous fermer à vous-mêmes toutes les voies que la bonté de Dieu pouvait vous ouvrir pour vous ramener à lui.

Eh! quand sera-ce donc, ô mon Dieu, que mon âme, s'élevant par la foi au-dessus de toutes les créatures, n'adorera plus que vous en elles, ne leur attribuera plus des événements dont vous êtes le seul auteur, reconnaîtra dans les diverses situations où vous la placez, les ménagements adorables de votre providence, et, au milieu de ses croix mêmes, goûtera cette paix inaltérable que le monde avec tous ses plaisirs ne saurait donner? *Quando consolaberis me* [1]?

Qu'il est triste, en effet, mes Frères, quand on est affligé et frappé de Dieu, de vouloir se consoler en se révoltant contre la main qui nous frappe, en murmurant contre sa justice, en s'éloignant de lui comme par une espèce de rage, de désespoir et de vengeance, et de chercher sa consolation dans ses propres fureurs! Quel état affreux que celui d'une âme insensée que Dieu afflige, et qui, pour se consoler, s'en prend à Dieu même de son affliction, cherche à soulager ses peines en multipliant ses offenses, se livre au dérèglement pour oublier ses chagrins, et se fait de la tristesse accablante du crime une ressource affreuse à la tristesse de ses afflictions.

[1] Comme mademoiselle de Lavallière, Rancé et tant d'autres. Au reste, toutes ces paroles, toutes ces allusions devaient trouver bien de l'écho à la cour de Louis XIV.

[1] Ps. CXVIII, 82.

Non, mes Frères, la religion toute seule peut consoler solidement nos malheurs. La philosophie arrêtait les plaintes; mais elle n'adoucissait pas la douleur. Le monde endort les chagrins; mais il ne les guérit pas; et, au milieu de ses plaisirs insensés, l'aiguillon secret de la tristesse demeure toujours profondément enfoncé dans le cœur. Dieu seul peut être le consolateur de nos peines; et en faut-il d'autre à une âme fidèle? Faibles créatures! Vous pouvez bien, par de vains discours et par ce langage ordinaire de compassion et de tendresse, vous faire entendre aux oreilles du corps; mais il n'est que le Dieu de toute consolation qui sache parler au cœur; en vain j'ai voulu chercher parmi vous des adoucissements à l'excès de mes peines; j'ai aigri mes maux en voulant les soulager, et vos vaines consolations n'ont été pour moi que des amertumes nouvelles : *Et qui consolaretur, et non inveni*[1].

Grand Dieu! c'est à vos pieds désormais que je veux répandre toute l'amertume de mon cœur; c'est avec vous seul que je veux oublier tous mes maux, toutes mes peines, toutes les créatures. Jusques ici je me suis livré à des chagrins et à des tristesses toutes humaines; mille fois j'ai souhaité que les projets insensés de mon cœur servissent de règle à votre sagesse; je me suis égaré dans mes pensées; mon esprit s'est formé mille songes flatteurs; mon cœur a couru après ces vains fantômes; j'ai désiré plus de naissance, plus de faveur, plus de fortune, plus de talents, plus de gloire, plus de santé : je me suis bercé dans ces idées d'une félicité imaginaire. Insensé! comme si j'avais pu déranger au gré de mes souhaits l'ordre immuable de votre Providence! comme si j'avais été ou plus sage ou plus éclairé que vous, ô mon Dieu, sur mes intérêts véritables! Je ne suis jamais entré dans les desseins éternels que vous aviez sur moi; je n'ai jamais regardé les amertumes de mon état comme entrant dans l'ordre de ma prédestination éternelle; et jusques aujourd'hui les créatures seules ont décidé de ma joie comme de mes chagrins; aussi mes joies n'ont jamais été tranquilles, et mes chagrins ont toujours été sans ressource. Mais désormais, ô mon Dieu, vous allez être mon unique consolateur, et je chercherai, dans la méditation de votre loi sainte et dans ma soumission à vos ordres éternels, les consolations solides que je n'ai jamais trouvées dans les créatures, et qui, en adoucissant ici-bas nos peines, nous en assurent en même temps la récompense immortelle. Ainsi soit-il.

[1] Ps. LXVIII, 23.

---

# DIX-SEPTIÈME SERMON.

---

## SERMON POUR LA FÊTE DE LA CONCEPTION DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

---

### NOTICE HISTORIQUE.

Ce discours fut prononcé le 8 décembre 1699, avant les vêpres, dans la chapelle du château de Versailles. Le roi, le dauphin, le duc et la duchesse de Bourgogne, qui avait le matin reçu la communion des mains de l'évêque de Meaux, le duc d'Anjou et le duc de Berry assistèrent à la prédication. Bossuet était aussi parmi les auditeurs.

ANALYSE.

DIVISION. — *Marie nous donne l'exemple d'une double fidélité à la grâce reçue : 1° Une fidélité de précaution qui lui fait craindre les moindres périls ; 2° une fidélité de correspondance qui la rend attentive jusqu'à la fin à faire de nouveaux progrès dans les voies de la grâce.*

PREMIÈRE PARTIE. — *Fidélité de précaution.* Trois écueils sont à craindre pour les âmes qui commencent à servir Dieu : 1° Leur propre fragilité, qui les entraîne ; 2° le monde, avec lequel elles veulent encore garder des ménagements ; 3° enfin l'oubli de la grâce qu'elles ont reçue.

Or, à ces trois écueils, si dangereux à une piété naissante, Marie oppose trois précautions : 1° A la propre fragilité, une séparation entière du monde ; 2° à une vaine délicatesse sur les jugements publics, une insensibilité héroïque aux discours et aux pensées frivoles des hommes ; 3° à l'oubli de la grâce, une reconnaissance continuelle et proportionnée à la grandeur de ce bienfait.

DEUXIÈME PARTIE. — *Fidélité de correspondance.* Quelles sont les sources les plus ordinaires de nos rechutes ? C'est : 1° de ne pas suivre toute la force et toute l'étendue de la grâce qui nous a rappelés de l'égarement ; c'est : 2° de sortir de la voie par où elle voulait nous conduire ; c'est enfin de se décourager en avançant, et de s'affaiblir à chaque obstacle que le démon ou notre propre faiblesse nous oppose. Or, Marie offre à la grâce une correspondance de perfection, une correspondance d'état et une correspondance de persévérance qui achève de nous instruire.

---

Vadam, et videbo visionem hanc magnam.

*J'irai, et je verrai cette grande merveille.* Exod., III, 3.

SIRE,

Le prodige qui parut aux yeux de Moïse sur le mont Sinaï avait de quoi le surprendre : un buisson que les flammes enveloppent de toutes parts et qu'elles ne consument pas ! Qu'est-ce donc qui suspend l'activité du feu à son égard ? Pourquoi cet élément qui dévore par son ardeur tout ce qu'il rencontre, semble-t-il respecter ce buisson miraculeux ? Qui n'eût dit comme Moïse : J'irai et je verrai cette grande merveille : *Vadam, et videbo visionem hanc magnam.*

Le prodige que l'Eglise présente aujourd'hui à la piété des fidèles, est encore plus étonnant. C'est une pure créature, une fille d'Adam, une portion de la masse corrompue du genre humain, qui, malgré la source souillée de laquelle elle tire son origine, malgré la dépravation du siècle au milieu duquel elle habite, malgré l'air empesté qu'elle y respire, conserve toute la pureté de son âme sainte, et demeure incorruptible au milieu de la plus grande corruption. O Dieu, qui est semblable à vous ? Vous êtes le Dieu qui opérez des merveilles.

Les justes, même du premier ordre, malgré leurs craintes et leur vigilance, malgré les secours de la grâce qui les soutient, font plus d'une fois chaque jour la triste épreuve de leur faiblesse. Un seul instant de la vie où ils prétendraient être sans péché, ils mentiraient au Saint-Esprit et contre eux-mêmes ; et Marie, depuis le premier moment auquel Dieu a répandu dans son âme la justice et la sainteté, jusqu'au moment auquel elle est entrée dans l'éternité bienheureuse ; Marie a toujours triomphé du péché, du monde, et de tout ce qu'il a de séduisant ; du monde et de ses fausses maximes par lesquelles il fait entrer tant d'âmes dans la voie de perdition ; du monde et de toutes les contradictions qu'il suscite à la vertu, et par lesquelles tant de ces justes que l'Evangile appelle temporels, sont malheureusement renversés. Le feu du péché l'environne de tous les côtés ; mais il ne saurait lui faire sentir son ardeur criminelle. Quel prodige inouï ! quelle gloire ! quel privilége singulier accordé à Marie ! J'irai, et je verrai cette grande merveille : *Vadam, et videbo visionem hanc magnam.*

Cependant, née avec un privilége si sublime, et qui mettait entre elle et le péché un intervalle presque infini, Marie ne crut pouvoir s'y soutenir que par la fidélité et par la vigilance. La même plénitude de grâce, qui la mettait si fort au-dessus de tous les périls, les lui rendit, ce semble, plus formidables. Ne portant point en elle ce fonds de faiblesse et de corruption qui nous fait un danger de tout et qui change en piéges nos vertus mêmes, les précautions les plus rigoureuses lui parurent le seul asile et toute la sûreté de son innocence ; la retraite, la prière, la fuite du monde, l'abnégation d'elle-même furent les règles constantes de ses mœurs ; et, quoique tant de faveurs reçues du Ciel lui donnassent une confiance si ferme, si bien fondée, que la grâce ne l'abandonnerait

pas, elle vécut comme si elle avait toujours craint de la perdre.

Quelle instruction et quel exemple ! Si Marie, délivrée de ce fonds de corruption qui nous rend les chutes si faciles et presque inévitables, fuit le monde, vit dans le recueillement et dans la prière, nous flattons-nous de pouvoir conserver, au milieu de ses plaisirs et de ses périls, une innocence qui trouve déjà au dedans de nous des ennemis si terribles à combattre ? C'est la réflexion la plus naturelle où nous conduit ce mystère.

Or je trouve dans Marie, dont je veux aujourd'hui proposer la fidélité pour modèle aux âmes touchées de Dieu et que la grâce a retirées du vice ; j'y trouve, dis-je, une double fidélité à la grâce reçue : une fidélité de précaution et une fidélité de correspondance ; une fidélité de précaution qui lui fait craindre toujours les moindres périls ; une fidélité de correspondance qui la rend attentive jusqu'à la fin à faire de nouveaux progrès dans les voies de la grâce. Fidèle à conserver la grâce reçue ; fidèle à l'augmenter et à la suivre jusqu'où la grâce elle-même voulait la mener ; adressons-nous à elle, pour obtenir par son entremise cette double fidélité. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Trois écueils sont à craindre pour les âmes qui, touchées de leur salut, et vivement persuadées que tout ce qui n'est pas Dieu n'est qu'un songe, veulent commencer à lui être plus fidèles : premièrement, leur propre fragilité qui les entraîne ; secondement, le monde avec lequel elles veulent encore garder des ménagements et des mesures ; enfin l'oubli de la grâce qui peu à peu les rend moins attentives à la grandeur et à la singularité du bienfait, lequel au milieu de leurs égarements a changé leur cœur et éclairé leurs ténèbres. Or, à ces trois écueils si dangereux à une piété naissante Marie oppose trois précautions qui vont aujourd'hui nous servir de modèle : premièrement, à la propre fragilité, une séparation entière du monde ; à une vaine délicatesse sur les jugements publics, une insensibilité héroïque aux discours et aux pensées frivoles des hommes ; à l'oubli de la grâce, une reconnaissance continuelle et proportionnée à la grandeur de ce bienfait. Souffrez que je vous demande de l'attention.

Le premier écueil de notre innocence, c'est nous-mêmes. Nos plus saintes résolutions viennent presque toujours échouer contre nos propres penchants ; la même vivacité de cœur qui fait les larmes et les regrets de notre pénitence, forme un moment après notre inconstance et nos dégoûts ; et, sans que les objets extérieurs s'en mêlent et nous séduisent, la vertu toute seule s'affaiblit dans le cœur même où elle s'était d'abord formée.

Cependant, une des illusions les plus ordinaires dont le démon se sert pour séduire les âmes qui commencent à servir Dieu, c'est de leur persuader qu'il n'est pas nécessaire de rompre ouvertement avec un certain monde pour mener une vie chrétienne, qu'on peut se trouver au milieu de ses plaisirs sans y prendre part, que le cœur une fois changé, les occasions, auparavant funestes à l'innocence, deviennent des objets indifférents, et qu'alors les dangers mêmes, vus de près, ne sont plus que des instructions et des remèdes.

C'est pour confondre une erreur si injurieuse à la piété que l'Eglise nous propose aujourd'hui l'exemple de Marie. Prévenue de toutes les bénédictions de la grâce, défendue par le privilége de sa Conception miraculeuse, ayant la promesse de Dieu pour garant de son innocence, elle ne se voit en sûreté que loin du monde et de ses périls. La fuite des occasions devance même en elle l'âge où les périls sont à craindre ; la retraite de Nazareth fut le premier asile où de bonne heure elle mit à couvert de la contagion le trésor de la grâce. Là, séparée du monde, unie à Dieu par les plus saints mouvements d'une charité déjà consommée, héritière des désirs de tous les patriarches ses ancêtres, chargée des vœux de toute la Synagogue, elle soupirait sans cesse après la venue du Libérateur ; elle gémissait sur la désolation de Jérusalem et sur les infidélités de son peuple ; elle conjurait le Seigneur de visiter enfin Israël dans sa miséricorde ; et, en s'occupant sans cesse de celui qui devait être le salut de Juda et la lumière des nations, elle le formait déjà dans son cœur par la foi, disent les Pères, avant que la vertu du Très-Haut l'eût formé dans son sein par l'opération secrète de sa puissance. Ni l'autorité des exemples, ni la licence des mœurs de son temps, où le commerce des nations et la royauté d'un étranger avaient fort altéré dans la Judée la simplicité des premières mœurs et l'observance de la loi de Dieu, ne lui firent rien ra-

battre de l'austérité de ses précautions et de sa conduite. Fille de David, épouse de Joseph, mère du Messie, confiée ensuite au disciple bien-aimé, dans tous les différents états de sa vie, elle se cache, elle vit loin du monde sous les yeux de Dieu seul; la prière et la retraite lui paraissent le seul moyen de conserver la grâce reçue. Première instruction.

C'est en effet une erreur de croire que le monde et ses périls sont bien moins à craindre, depuis qu'on leur offre un cœur changé et une âme qui s'en défie. Premièrement, vous exposez la grâce reçue, et c'est une témérité presque toujours punie par la perte du bienfait que vous exposez. Secondement, c'est une ingratitude, et une marque du peu de cas que vous faites des miséricordes du Seigneur sur vous; or l'ingratitude est toujours suivie du refroidissement et souvent de l'indignation du bienfaiteur. Je pourrais ajouter que plus la grâce d'une conversion sincère a purifié votre cœur, plus les occasions deviennent pour vous dangereuses. Autrefois, lorsque vous suiviez des routes injustes, vivant dans le commerce des sens et des passions, votre âme en était moins touchée; la familiarité des plaisirs en émoussait, pour ainsi dire, la vivacité; vous voyiez mille fois le péril sans réflexion et d'un œil tranquille; le dégoût vous tenait presque lieu de sûreté; le crime, si j'ose parler ainsi, vous servait de rempart contre le crime. Mais aujourd'hui que connaissant le don de Dieu, vous vous abstenez de tout ce qui peut lui déplaire, les plaisirs ont pour vous un nouveau venin; plus vous les fuyez, plus leur présence est à craindre; plus votre cœur craint de s'y livrer, plus ils feront d'impression sur votre cœur. Un ennemi qui nous paraît redoutable, nous a déjà à demi vaincus, dès que nous le défions imprudemment. Les plus légères occasions qui à peine autrefois arrêtaient vos regards, vont aujourd'hui blesser votre innocence. Tout ce qu'on s'interdit, commence à devenir plus aimable; les plaisirs auxquels on a renoncé, s'offrent avec de nouveaux charmes; le crime désaccoutumé trouve toujours le cœur plus sensible; vous comptez sur votre vertu; et la vertu elle-même qu'on expose au milieu des périls, est souvent la plus dangereuse tentation de l'âme fidèle.

Jéhu, prince impie, regarde sans être touché l'orgueilleuse Jésabel, environnée de faste et de volupté et uniquement attentive à lui plaire; et David, juste et fidèle, voit périr son innocence dans l'indiscrétion d'un seul regard. La vertu est quelquefois plus voisine de la chute que le vice même; et vous le permettez ainsi, ô mon Dieu, afin que les âmes qui sont à vous, opèrent leur salut dans la fuite des périls et dans la défiance d'elles-mêmes.

D'ailleurs, si vous êtes touché de Dieu, quel charme peut encore avoir pour vous un certain monde au milieu duquel vous vivez? Quand même vous pourriez y répondre de la fragilité de votre cœur, et vous promettre que les occasions les plus séduisantes ne vous surprendraient jamais dans ces moments d'inattention ou de faiblesse qui voient quelquefois périr en un clin d'œil le fruit de plusieurs années de vertu; qu'y trouvez-vous qui puisse encore vous plaire? A quoi vous y occupez-vous qu'à des inutilités dont votre foi gémit en secret? Qu'y entendez-vous que des discours ou qui combattent vos nouveaux sentiments ou qui les affaiblissent? Que sont pour vous ses plaisirs, que des complaisances qui vous coûtent? ses liaisons les plus honorables, que des bienséances qui vous gênent? ses assemblées les plus agréables, que des scènes qui vous embarrassent? Qu'est le monde tout entier pour vous, qu'une éternelle contrainte? O âme fidèle, s'écrie saint Augustin, que faites-vous donc au milieu d'un monde qui n'est plus fait pour vous? *Quid tibi cum pompis diaboli, amator Christi?* Que vous seriez malheureuse, si vous aimiez encore le monde! Mais que vous l'êtes davantage, si, ne l'aimant plus, vous vous obstinez encore de vivre au milieu de ses périls! Sortez donc de ce monde corrompu; c'est-à-dire, faites-vous-y de nouvelles liaisons, de nouveaux plaisirs, des occupations nouvelles. Unissez-vous-y à ce petit nombre d'âmes justes qui vivent comme vous dans le monde, mais qui ne vivent pas comme le monde; c'est dans leur société, dit saint Augustin, que vous trouverez cette fidélité, cette vérité, cette candeur, cette joie pure et paisible, cette sûreté que vous n'avez jamais pu trouver dans les sociétés mondaines. Séparez-vous donc généreusement de ce qu'il ne vous est plus permis d'aimer; ayez la force de fuir ce que la foi vous a déjà fait mépriser; et ne ménagez plus les vains jugements d'un monde qui ne connaît pas Dieu et qui est déjà lui-même jugé. Seconde précaution dont Marie va nous fournir le modèle.

Oui, mes Frères, la crainte des jugements humains est le second obstacle que le démon oppose à toutes les saintes inspirations de la grâce. On sent qu'il faudrait faire mille démarches pour répondre aux mouvements de salut que la bonté de Dieu met dans notre cœur; mais le monde qui en parlera, qui les condamnera, qui s'en moquera, nous arrête : on le méprise et on le craint.

Or Marie, persuadée qu'il est impossible d'allier ce que la grâce exige de nous avec les usages et les assujétissements que le monde nous impose, et qu'on ne tarde pas d'être infidèle à Dieu quand on veut tempérer par des égards humains les devoirs d'une vie nouvelle, n'examine point si ses démarches vont paraître singulières aux hommes, mais si elles sont des moyens nécessaires pour conserver la grâce reçue. Ainsi, quoique la virginité fût un opprobre dans la Synagogue, et qu'on regardât comme des personnes dignes du dernier mépris celles qui renonçaient à l'espérance d'être les mères du Messie, Marie, connaissant que c'était la voie par où Dieu voulait la conduire, embrasse cet état humiliant, et, sans avoir égard à sa naissance, à l'espoir de ses proches frustrés par cette résolution, aux discours du monde ravi de trouver quelque chose d'extraordinaire dans la conduite des gens de bien pour avoir droit de taxer toute piété de bizarrerie et de faiblesse, elle consacre avec foi sa virginité à Dieu qui la demande, et suit la voix du ciel sans se mettre en peine des vaines pensées des hommes. Oui, mes Frères, on ne va pas loin dans les voies de Dieu, quand on veut encore ménager les préjugés injustes du monde.

Et au fond, mon cher auditeur, vous, qui touché de la grâce, mais trop attentif aux jugements humains, gardez encore des mesures avec un monde que vous n'aimez plus, que prétendez-vous, en relâchant ainsi en faveur de ses préjugés mille choses de la fidélité que vous devez à Dieu? Si vous prétendez par là éviter ses censures et le rendre plus favorable à votre nouvelle vertu, vous vous trompez. Plus le monde vous trouvera observateur de ses maximes, plus il deviendra censeur de votre piété; plus vous conserverez de conformité avec lui, plus vous fournirez de traits à la malignité de ses censures. Les mêmes complaisances que vous obtiendrez avec peine de votre cœur pour lui plaire, feront le sujet de ses dérisions. Il ne blâme dans ceux qui se déclarent pour la piété que ce qu'il y trouve encore du sien; il se moque de ces âmes flottantes qui sont de tout, du monde et de la vertu, et qu'on ne saurait définir; il rit de ceux qui, après l'avoir abandonné, veulent encore lui plaire; et tout ennemi qu'il est de la vertu, ses censures tombent d'ordinaire plutôt sur les défauts de la vertu que sur la vertu même.

Voulez-vous donc que le monde lui-même approuve votre changement? qu'il soit sincère et universel. Voulez-vous qu'il applaudisse à votre nouvelle pénitence? qu'elle soit proportionnée à vos anciens égarements; qu'il ne vous trouve pas un pénitent sensuel, indolent, tiède, encore à demi mondain, après vous avoir connu un pécheur vif, ardent et déclaré sans ménagement pour le vice; qu'il ne puisse pas dire de vous qu'une vertu commode a succédé à des passions extrêmes, que vous avez mis la paresse à la place des plaisirs violents, et qu'il n'y a de merveilleux dans votre nouvelle vie qu'un éloignement plus marqué de tout ce qui vous gêne. Ne craignez le monde qu'autant que vous le ménagerez. Tandis que Samson vécut ennemi déclaré des Philistins, et loin de leurs villes, il passa parmi eux pour un homme suscité de Dieu et destiné à relever la gloire d'Israël; mais à peine se rapproche-t-il de ce peuple infidèle, à peine fait-il alliance avec lui et imite-t-il ses mœurs qu'il devient la fable de Gaza et sert de jouet public à leurs assemblées.

Le monde ne pardonne rien à la vertu. Non-seulement il ne fait pas un mérite aux gens de bien de s'accommoder à ses usages; mais il exige d'eux plus de modestie, plus de retenue, plus de charité, plus de désintéressement, plus d'oubli d'eux-mêmes, plus de privation, s'il est possible, que l'Evangile même. Il est sévère jusqu'à l'excès dans les règles qu'il impose aux justes; il leur dispute les plus petits adoucissements; il leur fait un crime des fautes les plus légères; il se scandalise de leurs libertés les plus innocentes; il voudrait les condamner à une retraite éternelle, à une tristesse sans délassement, à une insensibilité entière sur leurs propres intérêts; il voudrait, ce semble, qu'ils ne fussent plus des hommes pour les mettre au nombre des justes; et son injustice va plutôt à outrer leurs obligations qu'à justifier leurs faiblesses. C'est ici que le monde est un docteur austère : les Pharisiens taxent

d'intempérance les repas innocents de Jésus-Christ; Michol regarde avec des yeux censeurs les saintes saillies de la joie de David; les grands de Jérusalem trouvent de l'ambition dans les larmes et les prédictions de Jérémie. Le monde grossit tout, envenime tout dans les actions des gens de bien. Toujours indulgent pour lui-même, il conserve toute sa sévérité pour eux; comme si en poussant trop loin les devoirs de la piété, il ne cherchait qu'à se persuader à lui-même qu'ils sont impraticables, et à se justifier les transgressions qui l'en éloignent.

Enfin, la dernière précaution dont Marie se sert pour conserver la grâce reçue, est une précaution de reconnaissance continuelle; et c'est ici le troisième écueil à craindre dans une vie nouvelle : on ne sent pas assez la grandeur du bienfait qui nous a retirés du désordre. Or ce défaut de reconnaissance prend sa source : premièrement, d'un orgueil secret, qui fait qu'on attribue en partie son changement à un naturel heureux, à un fonds de droiture et de probité qui même au milieu de nos désordres nous faisait rougir du vice, mettait à nos passions certaines bornes que la plupart des autres pécheurs franchissent, et nous rendait le devoir respectable dans le temps même que nous le faisions céder au plaisir. Or Marie, née avec tant d'avantages et formée, ce semble, pour la vertu, ne cherche point en elle-même les raisons des bienfaits de Dieu : *Il a opéré en moi de grandes choses*, dit-elle, *parce qu'il s'est souvenu de sa miséricorde* [1]. Tout retour sur elle-même lui paraîtrait une noire ingratitude; et, ne trouvant que sa bassesse qui ait pu attirer sur elle les regards de son Dieu, plus elle s'envisage, plus elle découvre la grandeur du bienfait et ne trouve en elle-même que de nouvelles raisons de reconnaissance.

Dieu aime qu'on sente tout le prix des grâces qu'il nous fait. Il est jaloux de ses dons comme de sa gloire; et rien ne suspend ses miséricordes comme de vouloir chercher en nous-mêmes les raisons qui nous les ont attirées. En effet, outre qu'un naturel heureux et sensible au bien est un don lui-même de la grâce, quelle injustice de diminuer par là la grandeur du bienfait qui a changé notre cœur, et la reconnaissance que nous en devons à notre bienfaiteur! D'ou vient que tant d'autres pécheurs, nés encore plus heureusement que nous, plus portés que nous, par le caractère de leur cœur, à la pudeur et à l'innocence, plus touchés de la vertu et des vérités saintes qui l'inspirent; d'où vient cependant qu'ils n'ont pas le courage de rompre leurs chaînes; qu'ils continuent d'offenser un Dieu qu'ils connaissent; qu'ils foulent encore aux pieds la vérité qu'ils respectent; qu'ils se prêtent encore comme malgré eux à la destinée de leurs penchants; et que, malgré même la voix de la nature qui semble les rappeler au devoir, ils se laissent encore entraîner au monde et au charme de ses plaisirs criminels? Que dis-je? d'où vient que ces inclinations heureuses qu'ils ont portées en naissant, deviennent elles-mêmes le prétexte de leur impénitence; que c'est là-dessus qu'ils se promettent toujours une conversion à venir; que, se trouvant plus de sensibilité pour le bien que les autres pécheurs, ils meurent impénitents, parce qu'ils n'avaient pas vécu endurcis? Je n'en dis pas assez, mes Frères; examinez ce qui se passe dans le monde, et vous verrez que ce sont d'ordinaire les caractères les plus doux, les plus sensibles, les plus capables de vertu, les cœurs les plus tendres, les plus sincères, les plus généreux, qui se laissent corrompre par les plaisirs. Qu'avez-vous donc offert, en offrant à la grâce une âme bonne et facile, que plus de dispositions aux plaisirs, plus d'obstacles à la vertu? Plus la nature semblait vous avoir favorisés, plus vous étiez loin du royaume de Dieu, plus vous devez bénir la main miséricordieuse qui a changé pour vous en moyens de sanctification les mêmes penchants qui, dans les autres, sont le piége de leur innocence; qui a tourné votre vivacité pour le plaisir en une sainte ardeur pour la justice; votre tendresse pour les créatures en une amoureuse componction pour lui; vos sensibilités profanes en de saintes larmes; et, s'il vous est permis de jeter quelques regards sur ce naturel heureux que vous avez reçu en naissant, c'est pour vous confondre devant Dieu de l'avoir fait servir si longtemps à l'injustice, et de n'avoir fait d'autre usage des talents naturels qui vous distinguent des autres hommes, que d'y avoir trouvé une distinction malheureuse dans la science du crime et dans le succès des passions. Qui suis-je donc, ô mon Dieu, pour vouloir chercher dans mon cœur les raisons de vos miséricordes? Un infortuné que

[1] Luc, I, 49, 54.

vos dons ont rendu plus coupable ; un pécheur qui ai trouvé dans vos bienfaits mêmes la source de mes misères ; un monstre d'ingratitude qui ai pris plaisir d'allier tout ce qu'un naturel heureux peut donner de favorable pour la vertu avec tout ce qu'une volonté corrompue peut inspirer de plus extrême pour le vice.

La seconde raison pourquoi ce sentiment de reconnaissance qui doit être continuel dans les âmes que Dieu a touchées, se ralentit en nous, c'est que le souvenir de nos misères passées s'affaiblit et s'efface. Dans les premiers jours de notre pénitence nous n'osions presque nous regarder nous-mêmes ; les horreurs de notre âme, encore toutes vives, pour ainsi dire, faisaient frémir notre foi ; nos désordres s'offraient encore à nous avec toute leur noirceur ; il fallait même qu'un confesseur prudent et charitable les déguisât presque à nos yeux pour rassurer nos frayeurs et ménager notre faiblesse ; et notre seule tentation alors était de trop sentir notre misère. Mais insensiblement nous nous sommes familiarisés avec nous-mêmes ; nos vertus prétendues nous ont caché nos crimes passés ; et quelques jours, consacrés à des œuvres de pénitence, et des larmes d'un moment ont effacé de notre souvenir les horreurs d'une vie entière d'iniquité. C'est ainsi que la reconnaissance du bienfait qui nous purifia, s'est affaiblie avec le souvenir des souillures dont nous étions alors couverts.

Telle est la destinée de la plupart des conversions, et de là vient qu'il en est si peu de durables. Dieu veut qu'on sente tous les moments de la vie le prix inestimable de la grâce qui changea notre cœur ; et il cesse d'être miséricordieux, dès que vous cessez d'être sensible à ses miséricordes. David, après les rigueurs de sa pénitence et les larmes de ses cantiques, ne voyait encore en lui que le meurtrier d'Urie et le violateur de la sainteté du lit nuptial : son péché depuis longtemps expié, comme une ombre importune, reparaissait sans cesse à ses yeux ; et ni l'éclat du trône, ni la prospérité de son règne, ni le nombre de ses victoires, ni sa fidélité depuis constante dans la loi de Dieu, ni son zèle pour la majesté du culte, ni les louanges même des prophètes qui semblaient avoir oublié sa faute pour ne se souvenir que de sa piété et de tant de saintes actions qui l'avaient depuis réparée, n'en avaient pu effacer le souvenir de son esprit et de son cœur : *Et peccatum meum contra me est semper*[1].

O Dieu, disait sans cesse ce roi pénitent, quand je rappelle en votre présence la multitude de mes iniquités, les grâces dont vous m'avez toujours favorisé lors même que je violais votre loi sainte avec plus d'ingratitude et de scandale, mon cœur se trouble, ma confiance m'abandonne, mes yeux ne voient plus avec plaisir tout cet éclat et toute cette grandeur qui m'environne : *Cor meum conturbatum est, dereliquit me virtus mea, et lumen oculorum meorum*[2]. Oui, Seigneur, tous les plaisirs de la royauté ne sauraient plus égayer ce fonds de tristesse que la douleur de vous avoir offensé laisse dans mon âme : *Afflictus sum*[3]. Toute la gloire de mon règne ne saurait remplacer l'humiliation secrète que le souvenir de mes faiblesses me fait sentir devant vous : *Humiliatus sum*[4]. Que vous rendrai-je donc, ô Seigneur, pour toutes les bénédictions dont vous m'avez toujours prévenu ? Vous ne m'avez jamais abandonné dans mes égarements ; vous m'avez suscité des prophètes qui m'ont annoncé vos volontés saintes ; vous m'avez donné un cœur docile à la vérité ; vous m'avez toujours favorisé contre mes ennemis ; vous avez multiplié ma race et affermi pour jamais le trône de Juda dans ma maison ; vous m'avez rendu redoutable à mes voisins et cher à mes peuples : que vous rendrai-je, Seigneur, pour tant de bienfaits ; et mes larmes pourront-elles jamais suffire pour expier mes crimes ou pour reconnaître vos grâces ? *Quid retribuam Domino pro omnibus quæ retribuit mihi*[5]. C'est ainsi que David persévéra jusqu'à la fin, et fit du souvenir continuel de son péché toute la sûreté de sa pénitence.

Enfin, la dernière raison pourquoi nous laissons affaiblir notre reconnaissance, après les premières démarches d'une conversion, c'est que nous ne faisons pas assez d'attention que Dieu, en changeant notre cœur, nous a préférés à une infinité d'âmes, moins criminelles que nous sans doute, et qu'il laisse cependant encore dans les voies de la perdition.

Or cette préférence que Dieu fait de Marie,

[1] Ps. L, 5.
[2] Ps. XXXVII, 11.
[3] *Ibid.*, 9.
[4] *Ibid.*, 9.
[5] Ps. CXV, 12.

non en la retirant du crime, mais en la préservant, devient le motif le plus puissant de sa reconnaissance. Elle se souvient que, tandis que le Seigneur néglige toutes les autres filles de Juda, il daigne jeter les yeux sur la bassesse de sa servante [1], la choisir et la combler de dons et de grâces. C'est cette préférence de miséricorde et de dilection de Dieu envers elle qui, faisant la plus douce occupation de ses pensées, nourrit sa foi, réveille son amour, affermit sa fidélité.

Rien en effet ne fait mieux sentir le prix de la grâce à une âme en qui Dieu a opéré un saint dégoût du monde et une horreur de ses égarements passés, que de voir une infinité de pécheurs de tout rang, de tout âge, de tout sexe, les complices mêmes de ses anciens plaisirs, encore livrés à l'aveuglement et à toute la corruption de leur cœur, tandis qu'elle seule est choisie, discernée par une bienveillance singulière de Dieu, retirée de ses désordres, éclairée et appelée à la connaissance de la vérité. Ah ! c'est alors que cette âme touchée de la grandeur de ce bienfait : Qu'avez-vous trouvé en moi, ô mon Dieu, dit-elle, qui ait pu m'attirer une distinction si singulière de grâce et de miséricorde ? Qu'avais-je par-dessus tant d'âmes que vous laissez périr à mes yeux dans le monde, que plus de misère à guérir et plus d'opposition à votre grâce ? Que vous ai je fait pour être ainsi préférée ? J'ai gardé moins de ménagement dans mes passions ; j'ai résisté plus longtemps à vos inspirations saintes ; j'étais liée par des chaînes plus pesantes et plus honteuses : voilà, ô mon Dieu, tout mon mérite ; une abondance d'iniquité a attiré sur moi une surabondance de grâce [2]. Vous avez choisi la plus faible et la plus criminelle de vos créatures pour faire éclater davantage en moi la puissance de votre bras et les merveilles de votre miséricorde. O Dieu si propice au pécheur, donnez-moi donc un cœur capable de vous aimer autant que ma reconnaissance le demande et que l'excès de votre bonté le mérite ! Voilà, mes Frères, en quoi consiste cette fidélité de précaution si nécessaire pour conserver la grâce reçue ; mais à la fidélité de précaution Marie ajouta une fidélité de correspondance.

[1] Luc, I, 48.

[2] Ubi... abundavit delictum, superabundavit gratia. *Rom.*, V, 20.

DEUXIÈME PARTIE.

Ce n'est pas assez d'avoir évité, par des précautions salutaires, les écueils à craindre dans un commencement de vie chrétienne, il faut encore suivre les voies où la grâce nous appelle, et avancer sans cesse dans le chemin du salut où nous sommes entrés.

Quelles sont en effet les sources les plus ordinaires de nos rechutes ? C'est, premièrement, de ne pas suivre toute la force et toute l'étendue de la grâce qui nous a rappelés de l'égarement ; c'est, en second lieu, de sortir de la voie par où elle voulait nous conduire ; c'est enfin de se décourager en avançant et s'affaiblir à chaque obstacle que le démon ou notre propre faiblesse nous oppose. Or, Marie offre à la grâce une correspondance de perfection, une correspondance d'état et une correspondance de persévérance qui achève de nous instruire.

Je dis, premièrement, une correspondance de perfection ; et c'est ici où Marie apprend aux âmes, touchées de leur salut, à ne pas mettre de bornes dangereuses à la grâce qui les a retirées des égarements du monde et des passions. Jamais aucune créature ne mena sur la terre une vie plus détachée, plus pure, plus parfaite, que cette sainte fille de Juda. Nul reste d'attachement étranger ne partagea ou n'affaiblit jamais dans son cœur l'amour qu'elle eut pour Jésus-Christ ; elle l'aima plus que sa propre réputation, puisque les soupçons de Joseph ne purent tirer de sa bouche un aveu dont son humilité eût été blessée ; plus que sa patrie, puisque, sans balancer, elle le suit en Egypte ; plus qu'une gloire humaine, puisque comme ses autres proches, elle ne le presse pas de se manifester au monde ; plus que son repos, puisqu'elle ne l'abandonne jamais dans ses courses ; enfin plus qu'elle-même, puisqu'elle l'immole sur le Calvaire, et que la tendresse naturelle y cède à la grandeur de sa foi. La grâce l'appelait aux séparations les plus rigoureuses, aux vertus les plus parfaites, aux démarches les plus héroïques : elle ne la borne point à un genre de vertu plus adoucie et plus commune.

Or, rien de plus rare, parmi les personnes revenues de leurs égarements que cette sorte de correspondance à la grâce. Je sais que chacun a son propre don, que la mesure de la grâce n'est pas la même pour toutes les âmes,

et qu'on exigera moins du serviteur à qui on aura moins donné; mais je dis que vous en particulier que Dieu a touché, vous êtes infidèle à la grâce, en vous abstenant de vos anciens crimes, il est vrai, mais en vous bornant d'ailleurs à des mœurs tièdes, sensuelles et communes.

Et voici sur quoi je fonde cette vérité : Sur les lumières dont Dieu vous favorise et qui ont suivi votre pénitence. En ouvrant les yeux sur l'énormité de vos fautes passées, vous les avez ouverts en même temps sur l'étendue de vos devoirs; vous connaissez les règles de la foi; vous voyez jusqu'où l'Evangile pousse le détachement, la haine du monde, le mépris de soi-même, l'amour de la croix, la violence des sens et de l'esprit; vous voyez, sur la plupart des usages les plus établis dans le monde, mille choses que les mondains ne voient pas; à chaque action vous discernez le meilleur, selon l'expression de l'Apôtre, c'est-à-dire ce qu'il faudrait faire pour entrer dans l'esprit de la foi. Or je dis que vous serez jugé sur ce que vous aurez connu, et que devant Dieu vos lumières seront la mesure de vos devoirs.

Je fonde encore cette vérité sur les sentiments que Dieu vous donne. Car rappelez ici ces premiers moments de pénitence où vous commençâtes à détester les égarements de votre vie passée. Vous sentîtes un nouveau goût pour la prière, pour la retraite, pour les saintes austérités. Vous gémissiez au fond du cœur des engagements qui vous liaient encore au monde, des plaisirs qu'il fallait encore s'y permettre, des usages qu'une certaine bienséance vous obligeait de suivre; vous vous disiez à vous-même qu'une âme chrétienne devait bannir ces restes de mondanité, mais qu'une âme pécheresse, condamnée comme vous aux larmes de la pénitence, devait regarder ces mœurs adoucies comme des crimes. N'est-il pas vrai que, malgré la faiblesse qui vous a fait persévérer jusqu'ici dans cet état, ces sentiments de foi ne se sont pas encore effacés de votre cœur, que vous vous reprochez encore tous les jours votre lâcheté et votre infidélité aux grâces reçues, que vous sentez qu'il manque encore quelque chose à ce que Dieu demande de vous, que, malgré l'erreur publique qui loue votre piété, vous sentez encore devant Dieu que vous êtes bien loin de l'état où la grâce vous appelle, et que les louanges des hommes, qui supposent en vous des vertus que vous n'avez pas, ne feront que rendre votre condamnation plus sévère? N'est-il pas vrai que toute votre vie, quoiqu'innocente aux yeux des hommes, n'est qu'une suite de remords, que vous ne goûtez pas cette paix de l'innocence qui est le plus doux fruit de la grâce, et que, vous abstenant du crime, vous êtes cependant privé de toutes les consolations de la vertu?

Or la vocation du ciel est écrite, pour ainsi dire, dans les inquiétudes de votre âme. Si cette vie toute naturelle, encore à demi mondaine, que vous menez, était la situation où Dieu vous veut, si la grâce ne vous appelait pas à une séparation du monde plus entière, à une vigilance plus sévère sur vos sens, vous seriez tranquille dans votre état, vous n'y éprouveriez que ces désirs d'un état encore plus parfait, inséparable de la justice chrétienne, vous n'y sentiriez point ces efforts d'un cœur inquiet, agité, mécontent, découragé, qui sans cesse voudrait prendre son essor pour s'élever au-dessus de lui-même, et qui à l'instant est rentraîné par sa propre faiblesse, vous goûteriez combien il est doux d'être à Dieu, et de le servir[1]. Votre vertu n'est triste et inquiète que parce qu'elle est tiède et infidèle. Un autre, peut-être appelé à un[2] moindre degré de grâce et de justice, se préservera de toute chute grossière dans cet état d'imperfection; ses penchants moins vifs, son caractère moins extrême, son cœur moins aisé à émouvoir, ne trouvera pas dans les mêmes périls, au milieu desquels vous vivez, les mêmes écueils. Mais pour vous dont les inclinations plus fragiles, l'âme plus susceptible d'impressions ne peut être en sûreté que loin des périls et défendue par toutes les précautions de la foi, vous sentirez insensiblement votre vertu s'affaiblir, votre horreur pour le vice diminuer; chaque jour ajoutera un nouveau degré à votre faiblesse; chaque objet affaiblira votre cœur par de nouvelles impressions; chaque victoire même que vous remporterez, diminuera vos forces, et vous tomberez d'autant plus dangereusement que mille chutes invisibles avaient déjà précédé dans votre cœur, avant qu'un abandon sensible de Dieu vous eût fait apercevoir à vous-même que vous étiez tombé. On n'est pas longtemps fidèle, quand on n'est pas dans l'état où Dieu nous demande.

[1] Expression puisée dans les Ecritures : Gustate et videte quoniam suavis est Dominus. *Ps.* XXXIII, 9.

[2] *Au*, 1745; *à un*, Renouard.

Enfin, j'établis cette vérité sur vos mœurs passées. Voulez-vous savoir quelles doivent être les bornes de votre vertu? Rappelez quelle avait été la mesure de vos vices. La règle est sûre: faites dans la piété le même progrès que vous aviez fait dans le crime; rendez à Dieu autant que vous aviez donné au monde. Cette vivacité, cet enivrement, cet oubli de vos intérêts et de votre gloire, ces délicatesses dans vos engagements profanes, ce cœur toujours occupé de ses passions, et se faisant une félicité de ses peines: voilà ce que vous aviez été pour le monde; soyez tel pour Jésus-Christ; donnez à votre cœur des objets plus saints; mais laissez-lui pour un Dieu, qui seul est digne d'être aimé, la même vivacité, la même constance, la même délicatesse que vous aviez pour les vaines créatures. Vous vous piquiez de je ne sais quoi d'héroïque dans vos passions déplorables, d'être plus sincère, plus généreux, plus fidèle, plus grand que le reste des hommes; servez Jésus-Christ avec la même noblesse, sans crainte, sans ménagement, sans partage, sans bassesse; portez la même grandeur d'âme aux pieds de ses autels; ne vous bornez pas à un genre de vertu faible et vulgaire, et ne dégradez pas votre cœur en le donnant à Jésus-Christ, lui dont la grâce l'élève et l'ennoblit, lorsqu'il est rampant et timide.

Oui, mes Frères, les passions, dans les personnes d'un certain rang surtout, sont toujours vives, éclatantes, extrêmes; la pénitence, faible, languissante, timide; on revient des égarements grossiers; on règle ses mœurs; on se réconcilie avec les choses saintes; mais on ne répare pas le passé. On protégera, si vous voulez, les gens de bien; on les honorera de sa familiarité; on secondera leur zèle; on protégera des entreprises utiles à la piété; mais on ne connaît pas les larmes, les rigueurs, les saints renoncements et les sacrifices de la pénitence. On a les vertus publiques dont l'amour-propre ne souffre rien; on n'a pas les personnelles qui seules réforment l'homme intérieur et opèrent le véritable changement du cœur. Telle est la pénitence des grands surtout: ils deviennent plus favorables à la piété, mais ils ne deviennent pas plus rigoureux envers eux-mêmes; ils sont plus religieux, mais ils ne sont pas pénitents. Or, la première chose que Dieu demande d'un pécheur, quelqu'élevé qu'il soit dans le monde, sont ses soupirs, ses larmes et ses souffrances. David ne se contenta pas de conduire l'Arche sainte en triomphe à Jérusalem, d'avoir amassé à grands frais les matériaux d'un temple magnifique, d'honorer la sainteté de Nathan et du pontife Abiathar; il pleura son péché sous la cendre et sous le cilice; il interrompit mille fois son sommeil pour arroser son lit de ses larmes et confesser devant le Seigneur l'énormité et l'ingratitude de sa chute; il passa le reste de ses jours dans des sentiments de componction et d'amertume et ne crut pas que son élévation le dispensât des règles essentielles de la pénitence. Il faut souffrir pour remplacer devant Dieu des voluptés criminelles; et vos passions ne sont encore qu'à demi éteintes tandis qu'elles ne sont pas encore punies.

Voilà des règles de foi et d'équité; jugez-vous là-dessus. Ce n'est pas assez d'être sorti de Sodome et des voies de l'iniquité; il faut suivre la grâce jusqu'où elle veut nous conduire. Loth était sorti de cette ville réprouvée que Dieu venait de livrer aux flammes de sa vengeance; mais ce n'était là que le commencement de son salut; l'ange veut le mener jusqu'au haut de la montagne; il n'ose le suivre; la difficulté du chemin alarme sa faiblesse; il demande qu'il lui soit permis de s'arrêter à côté, dans une ville située sur le penchant: *Quia... nec possum in monte salvari:... est civitas... juxta*[1]. Il croit par ce tempérament s'être mis en sûreté, avoir évité le péril de Sodome et la fatigue de la montagne, mais les tempéraments, en matière de devoir, sont toujours dangereux; Dieu l'abandonne; il tombe dans l'ivresse, et donne lieu au plus détestable de tous les crimes. Il n'y a pas loin entre la vertu qui se repose et la vertu qui s'égare; et, quand on ne fuit qu'à demi le vice, on est bien près de le retrouver encore sur ses pas. Première infidélité qui rend la grâce de la conversion inutile.

La seconde, c'est de se frayer à soi-même des voies selon sa vanité ou son caprice, et ne pas suivre celles par où la grâce voulait nous conduire. Or, Marie évite cet écueil par une correspondance d'état. Elevée au degré le plus sublime de la grâce, et en droit d'aspirer aux voies les plus extraordinaires, elle ne sort pas de la voie simple et naturelle de son état. Toute sa piété se borne à élever son fils avec un soin religieux dans sa retraite de Nazareth.

[1] Gen., XIX, 19, 20

à rendre à Joseph les devoirs de respect et d'obéissance qu'un lien sacré exigeait d'elle ; à monter tous les ans à Jérusalem pour y célébrer la Pâque avec son peuple ; à se soumettre aux observances communes de la loi. Toujours fidèle à suivre la grâce dans les divers événements de sa vie, elle ne se dit jamais à elle-même qu'une situation différente serait plus favorable à la piété ; elle ne trouve jamais dans les circonstances où Dieu la place des raisons pour justifier ce que Dieu condamne ; et la voie par où la grâce la conduit, lui paraît toujours la plus propre au salut. Or, c'est ici où les plus saintes intentions s'abusent, et où la piété elle-même devient souvent notre plus dangereuse illusion : personne presque ne veut aller à Dieu par la voie que sa grâce elle-même lui a marquée.

Il en est qui trouvent toutes les autres croix légères, excepté celles que la Providence leur ménage. Ils ne seraient pas si touchés de la perte de leurs biens et de leur fortune ; mais ils ne peuvent se taire sur la mauvaise foi d'un ennemi qui les flétrit et qui les calomnie ; ce sont là des ressentiments qui paraissent justes ; on serait fidèle partout ailleurs où la main de Dieu ne nous place pas ; ici, qui était la seule voie par où la grâce voulait nous sanctifier, on sort des mains de la Providence et on se soustrait à ses ordres.

Au milieu du monde et de la cour où notre état nous appelle, on se dit à soi-même que dans la retraite et loin des périls on serait plus fidèle ; au fond de la retraite où le devoir quelquefois nous retient, on se persuade que la piété seule et livrée à elle-même languit et se relâche, et que le commerce des gens de bien et les secours publics de la vertu l'amusent et la soutiennent ; dans les soins publics, une condition privée paraît plus propre au salut ; est-on personne privée ? l'inutilité devient un prétexte spécieux, et on croit qu'une vie désoccupée ne peut presque être innocente. Sous le joug du mariage, on se plaint que les antipathies, inséparables presque d'un assujétissement durable et mutuel, mettent un obstacle invincible au salut ; dans un état de liberté, on se figure qu'un établissement fixerait le cœur et servirait de frein aux passions insensées. Chacun transporte les devoirs essentiels dans l'état où il n'est pas ; nul n'est fidèle à la grâce de son état propre. Seigneur, disaient les Israélites dans le désert, est-ce pour nous creuser des tombeaux que vous nous avez conduits dans ces lieux arides ? Donnez-nous à combattre des ennemis dont nous puissions nous défendre, et non pas des rochers brûlants et la faim et la soif qui nous dévore : *Cur eduxisti nos in desertum istud, ut occideres omnem multitudinem fame* [1] ? Seigneur, disaient les mêmes Israélites sortis du désert et arrivés dans le pays de Chanaan, pourquoi nous avez-vous tirés du désert ? Nous n'y avions qu'à nous défendre des incommodités d'un long voyage ; ici nous allons être la proie de ces peuples vaillants et innombrables qui nous environnent ; et vous nous menez dans une terre toute couverte de géants et de monstres qui dévorent ses habitants : *Terra... devorat habitatores suos* [2]. Dans le désert où il ne fallait que de la patience, la valeur et la force dans les combats leur paraissaient aisées ; dans la Palestine où il était question de combattre, il leur semblait plus doux de souffrir les incommodités du désert. C'est ainsi, ô mon Dieu, que par une illusion perpétuelle nous nous fuyons toujours nous-mêmes, et qu'infidèles à l'état où votre main nous place, nous substituons au devoir présent qui serait pénible à la nature, des sacrifices chimériques qui flattent l'imagination et qui ne coûtent rien au cœur.

Enfin à cette correspondance d'état Marie ajoute une correspondance de persévérance. Elle offrit jusqu'à la fin à toutes les rigueurs de Dieu sur elle une foi toujours plus vive et plus constante. Si Jésus-Christ encore enfant, pour éprouver, ce semble, sa tendresse, se dérobe à ses yeux et se cache dans le Temple, loin de se rebuter, elle court, comme l'Epouse, après son bien-aimé qu'elle a perdu ; et ses empressements ne finissent qu'après qu'elle a retrouvé ce qu'elle aime. Aux noces de Cana, la réponse de Jésus-Christ, si dure en apparence, ne décourage point sa foi, et elle attend tout de lui dans le moment même où il semble qu'il ne veut avoir rien de commun avec elle, et sa fidélité, fondée sur des règles solides, ne dépend pas des différentes conduites de Jésus-Christ à son égard.

D'ordinaire on n'est soutenu dans un commencement de piété que par un certain goût sensible qui accompagne presque toujours les

[1] Exod., XVI, 3. Le texte porte *ut occideretis*, car les fils d'Israël s'adressent à Moïse et à Aaron.

[2] Num., XIII, 33.

premières démarches d'une nouvelle vie ; un goût qui souvent est l'ouvrage de la nature autant que de la grâce, et qui prend plutôt sa source dans la tendresse d'un cœur faible et timide que dans une plénitude d'amour et de componction. Aussi ce goût venant bientôt après à manquer, le cœur n'ayant plus d'appui sensible retombe sur lui-même ; on s'affaiblit ; on perd courage ; on regarde derrière soi ; on n'est pas loin d'une rechute ; on retombe. Telle est la destinée de la plupart des âmes. Leur piété est une piété toute de goût et de sensibilité ; un je ne sais quel attrait inséparable de la nouveauté, et qui a toujours bien plus d'empire sur les âmes légères et inconstantes ; ce n'est pas une conviction réelle et profonde des vérités saintes, une terreur véritable des jugements de Dieu, une sainte horreur d'elles-mêmes, un mépris héroïque du monde et de ses plaisirs, un changement universel du cœur ; et de là ces tristes scènes qui affligent l'Eglise, qui déshonorent la vertu, et qui se passent tous les jours à nos yeux ; de là ce ridicule que le monde lui-même donne à tant d'âmes qui, après l'avoir abandonné avec éclat, reviennent encore à ses plaisirs.

Or, quand on se donne à Dieu, mes Frères, il faut s'attendre à des dégoûts et à des amertumes, les regarder comme cette partie de notre pénitence que le Seigneur lui-même nous impose; fonder sa fidélité, non sur le goût qui passe, mais sur les règles saintes, sur les maximes de la foi, sur la vérité qui ne passe point ; se convaincre, dans la lumière de Dieu, que le monde est un songe ; que le péché est le seul malheur de l'homme ; que l'innocence est le vrai bonheur même de la terre ; que les biens et les maux présents ne sont pas des biens et des maux véritables ; que nos titres, nos dignités, en un mot que tout ce que nous sommes aux yeux des hommes, périra avec les hommes, mais que nous ne serons éternellement que ce que nous sommes aux yeux de Dieu. Le goût passe, mais la vérité demeure toujours [1]. Et, au fond, le monde, auquel vous avez renoncé, n'avait-il pas ses dégoûts et ses amertumes ? ses plaisirs n'avaient-ils pas leurs moments d'ennui et de tristesse ? les voies des passions dont vous êtes sorti, étaient-elles toujours semées de fleurs ? Vous avez pu aimer si longtemps le monde perfide, injuste, pénible, ennuyeux, rebutant, et, au premier moment de dégoût, vous vous lasseriez de la vertu et de l'innocence ? O âme fidèle, est-ce que les dégoûts de la vertu sont plus insupportables que ceux du crime ? Mais ceux-ci laissent au fond du cœur je ne sais quoi de sombre et de funeste qui fait qu'on ne peut se supporter soi-même ; ils répandent un torrent d'amertume sur tout l'intérieur de la conscience ; ils ne laissent au pécheur aucune ressource au dedans de lui, et, en le rendant à lui-même, ils lui rendent tous ses malheurs.

Au contraire, les dégoûts de la vertu ne sont que des agitations superficielles qui laissent toujours au fond de la conscience une paix et une tranquillité secrète ; ce sont des nuages passagers qui dérobent pour un moment à une âme son Seigneur et son Dieu, mais qui n'éteignent pas en elle les lumières de la foi qui luit encore dans ce lieu obscur et qui la console en secret de ses peines.

Voyez-en la différence dans les Livres saints. Saül, lassé de lui-même et de ses crimes, est un infortuné qui ne peut plus porter le poids de sa conscience ; il se tourne de tous les côtés, et rien ne peut calmer les fureurs de son âme. La harpe d'un berger amuse sa tristesse, mais ne la guérit point ; les enchantements d'une pythonisse fascinent ses yeux, mais ne peuvent tromper son cœur ; les spectacles de la royauté diversifient son ennui, mais n'endorment pas ses noirs chagrins. Il cherche à se séduire, et il ne le peut pas ; il se fuit, et partout il se retrouve ; partout il porte avec lui ses inquiétudes et ses dégoûts ; et, loin d'adoucir dans les plaisirs qui l'environnent, l'amertume de son âme, il répand cette amertume sur tous les plaisirs qui pourraient l'adoucir. Telles sont les inquiétudes du crime.

David au contraire éprouvant ces dégoûts auxquels Dieu livre quelquefois les âmes justes : Quand est-ce, ô mon Dieu, dit-il, que vous verserez dans mon âme ces consolations indicibles qui font sentir à un cœur qui vous aime, combien vous êtes doux, et combien il est heureux d'être à vous : *Quando consolaberis me* [1] ? Ah ! si votre loi sainte ne me soutenait dans cet état d'obscurcissement et de peine, je ne pourrais me défendre contre moi-même, et ma faiblesse l'emporterait bientôt sur la gran-

[1] Veritas Domini manet in æternum. *Ps.* CXVI, 2.

[1] *Ps.* CXVIII, 82.

deur de vos bienfaits, sur la vérité de vos promesses et sur la fidélité que je vous ai mille fois jurée : *Nisi quod lex tua meditatio mea est, tunc forte periissem in humilitate mea* [1]. L'un abandonné de Dieu et lassé de lui-même ne trouve plus de ressource que dans les horreurs de sa propre conscience ; l'autre éprouvé de Dieu, mais le portant caché au fond de son cœur, porte avec lui une consolation à toutes ses peines ; en un mot, le pécheur perd tout en perdant le goût des plaisirs ; le juste ne perd rien en ne perdant que les consolations sensibles de la vertu, parce qu'il ne perd pas la vertu même. Grand Dieu, qu'il est aisé en effet de se consoler quand on vous possède encore ! Que les amertumes même de la vertu sont bien préférables à toutes les fausses joies du crime ; et que les rigueurs dont vous éprouvez les âmes fidèles, sont bientôt compensées par des consolations que le monde ne connaît pas et qu'il ne saurait donner ! Telles sont les instructions que nous donne aujourd'hui Marie. Heureux si, offrant comme elle une correspondance fidèle à la grâce, nous en méritons la consommation dans le ciel ! Ainsi soit-il.

[1] Ps. CXVIII, 92.

# DIX-HUITIEME SERMON.

## SERMON POUR LE TROISIÈME DIMANCHE DE L'AVENT.

### SUR LE DÉLAI DE LA CONVERSION.

#### NOTICE HISTORIQUE.

Ce sermon fut prêché par Massillon le 13 décembre 1699, en présence du duc et de la duchesse de Bourgogne. Le marquis de Dangeau y assista ; *ce fut*, dit-il, *un des plus beaux sermons que j'ai jamais entendus* (*Journal*, tom. VII, dimanche 13 décembre, à Versailles). Malheureusement Louis XIV ne put aller à la prédication à cause d'une légère indisposition.

#### ANALYSE.

DIVISION. — Le pécheur diffère sa conversion : 1° *Ou parce qu'il croit que la grâce lui manque ;* 2° *Ou parce qu'il s'imagine qu'un jour, revenu du monde et de ses passions, il sera plus en état de commencer une vie chrétienne et de soutenir cet engagement.* Deux prétextes que je me propose aujourd'hui de combattre.

PREMIÈRE PARTIE. — Premier prétexte : *La grâce me manque*, dit-on, et je l'attends. La conversion n'est pas l'ouvrage de l'homme ; c'est à Dieu seul à changer le cœur. Prétexte vulgaire, mais injuste, si nous considérons le pécheur qui l'allègue ; téméraire et ingrat, si nous avons égard à Dieu à qui il s'en prend ; insensé et insoutenable, si nous l'examinons en lui-même.

1° Si nous considérons le pécheur qui l'allègue, il est injuste. Car plein de passions comme vous êtes, mon Frère, avez-vous raison d'attendre et d'exiger que Dieu vous fasse sentir un grand goût pour la piété ? Cela est-il même possible ? Mais je dis plus : secondement, quand Dieu opérerait dans votre cœur, sentiriez-vous l'opération de sa grâce ? Quand il vous appellerait, l'entendriez-vous ? Quand il vous toucherait, ce sentiment aurait-il quelque suite pour votre conversion ? Troisièmement, enfin, sur quoi vous fondez-vous pour nous dire que la grâce vous manque ? Votre vie tout entière n'est-elle pas un enchaînement de grâces continuelles ? Mais vous croyez peut-être qu'avoir la grâce c'est se convertir sans qu'il en coûte rien ; ah ! je vous réponds que sur ce pied-là vous ne l'aurez jamais et que c'est être résolu de périr d'attendre une grâce de cette nature.

2° Ce prétexte est téméraire et ingrat par rapport à Dieu à qui le pécheur s'en prend. Car vous dites que Dieu est le maître de vous convertir et de vous sauver quand il voudra, c'est-à-dire que votre salut, cette unique affaire que vous ayez sur la terre, Dieu vous en a pleinement déchargé pour la prendre tout entière sur lui seul. Mais dans quel Evangile nous montrerez-vous cette promesse ? Ce ne sera pas assurément dans celui de Jésus-Christ.

3° Enfin ce prétexte est insensé en lui-même. Car, après tout, supposons que la grâce vous manque, qu'en concluez-vous ? Que les crimes où vous vous plongez tous les jours, si la mort vous surprend, ne vous damneront pas ? vous n'oseriez le dire. Que vous n'avez qu'à vivre tranquille dans vos désordres en attendant que la grâce vous soit donnée ? mais il est extravagant d'attendre la grâce en s'en rendant tous les jours indigne. Que vous n'êtes pas coupable devant Dieu du délai de votre conversion ? mais tous les pécheurs qui diffèrent et qui meurent impénitents seraient donc justifiés. Que vous ne devez plus vous mettre en peine de votre salut ? mais c'est le parti du désespoir et de l'impiété. Que le moment de votre conversion est marqué, et qu'un peu plus ou un peu moins de déréglement ne l'avancera ou ne le reculera pas d'un instant ? mais vous n'avez donc aussi qu'à vous percer le cœur d'un glaive, sous prétexte que le moment de votre mort est marqué. La seule conséquence sensée qu'il vous soit donc permis de tirer, supposé que la grâce vous manque, c'est que vous devez prier plus qu'un autre pour l'obtenir, lui préparer les voies et éloigner tous les obstacles qui vous l'ont rendue jusqu'ici inutile.

DEUXIÈME PARTIE — Second prétexte : *On se flatte qu'un jour, revenu du monde et de ses passions, on sera plus en état de commencer une vie chrétienne et de soutenir cet engagement.*

Mais 1° qui vous a dit que vous arriverez au terme que vous vous marquez à vous-même ?

2° Sur quoi vous promettez-vous que l'âge changera votre cœur ? L'âge changea-t-il le cœur de Salomon, de Saül, de Jézabel, d'Hérodias ? non, l'âge n'a point encore fait de conversion. D'ailleurs, le Seigneur n'est-il pas le Dieu de tous les temps et de tous les âges ? Pourquoi lui ôterez-vous donc la plus belle partie de vos années pour la consacrer au démon et à ses œuvres ? Enfin, plus vous différez, plus vos maux deviennent incurables ; vous pouvez bien, à la vérité, vous lasser des objets qui aujourd'hui vous captivent ; mais vos passions ne finiront pas pour cela ; ou, si le temps et le dégoût y mettent fin, vous n'en serez pas plus avancé pour le salut ; votre cœur, libre de passion particulière, sera comme plein d'une passion universelle, et la difficulté de sortir de cet état sera d'autant plus grande que vous n'aurez rien de marqué à quoi vous prendre.

3° Mais la conversion, dites-vous, est un coup d'éclat qui nous engage envers le public et qu'on craint de ne pouvoir soutenir. Eh quoi ! en différant de vous convertir vous vous promettez que Dieu vous touchera un jour, et, en vous convertissant aujourd'hui, vous n'osez vous promettre qu'il vous soutiendra ? D'ailleurs, la chose ne vaut-elle pas du moins la peine d'être tentée ; et quand vous auriez le malheur de retomber, ne serait-ce pas toujours un avantage d'avoir passé quelque temps dans la pratique de la vertu, et un sujet d'espérer des grâces plus puissantes de la bonté de Dieu ?

---

**Ego vox clamantis in deserto : Dirigite viam Domini.**

***Je suis la voix de celui qui crie dans le désert : Rendez droite la voie du Seigneur.* Jean., I, 23.**

SIRE,

C'est afin de pouvoir entrer dans nos cœurs que Jésus-Christ nous fait annoncer par Jean-Baptiste que nous ayons à lui préparer les voies, en écartant tous les obstacles qui élèvent comme un mur de séparation entre sa miséricorde et notre misère. Or ces obstacles, ce sont les crimes dont nous nous souillons si souvent, qui subsistent toujours, parce qu'il faudrait les expier par la pénitence, et nous ne les expions pas ; ces obstacles, ce sont les passions auxquelles notre cœur insensé se laisse emporter, qui sont toujours vivantes, parce que pour les détruire il faudrait les combattre, et nous ne les combattons pas ; ces obstacles, ce sont ces occasions contre lesquelles notre innocence a échoué tant de fois, et qui sont encore chaque jour l'écueil fatal de toutes nos résolutions, parce qu'au lieu de céder au penchant secret qui nous entraîne vers elles, il faudrait les fuir, et nous ne les fuyons pas ; en un mot, la vraie et l'unique manière de préparer à Jésus-Christ la voie de nos cœurs, c'est de changer de vie et de nous convertir sincèrement.

Mais, quoique l'affaire de notre conversion soit la plus importante dont nous puissions être chargés ici-bas, puisque ce n'est que par-là que nous pouvons attirer Jésus-Christ dans nos cœurs, quoique ce soit l'unique qui nous intéresse véritablement, puisque notre bonheur éternel en dépend, cependant, ô aveuglement déplorable ! ce n'est jamais une affaire pressée pour nous ; elle est toujours renvoyée à un autre temps, comme si les temps et les moments étaient en notre disposition. Qu'attendez-vous, Chrétiens mes frères ? Jésus-Christ ne cesse de vous faire prédire par ses ministres les malheurs qui menacent votre impénitence et le délai de votre conversion ; depuis longtemps il vous annonce par notre bouche que, si vous ne faites pénitence, vous périrez tous.

Il ne se contente pas même de vous avertir en public par la voix de ses ministres, il vous parle au fond de vos cœurs, et vous dit sans cesse en secret : N'est-il pas temps enfin de sortir du crime où vous êtes abîmé depuis tant d'années et d'où il n'est presque plus qu'un

miracle qui puisse vous retirer? N'est-il pas temps de rendre la paix à votre cœur, d'en bannir ce chaos de passions qui ont fait tous les malheurs de votre vie, de vous préparer du moins quelques jours heureux et tranquilles, et, après avoir tant vécu pour un monde qui vous a toujours laissé vide et inquiet, vivre enfin pour un Dieu qui seul peut mettre la joie et la tranquillité dans votre âme? Ne voulez-vous pas enfin penser à vos intérêts éternels, et, après une vie toute frivole, revenir au vrai et prendre, en servant Dieu, le seul parti sensé que l'homme puisse prendre sur la terre? N'êtes-vous pas lassé de vous soutenir vous-même contre les remords qui vous déchirent, contre la tristesse du crime qui vous accable, contre le vide du monde qui vous poursuit partout; et ne voulez-vous pas enfin finir vos malheurs et vos inquiétudes avec vos crimes?

A cette voix secrète qui s'élève depuis longtemps au fond de nos cœurs, que répondons-nous? quels prétextes opposons-nous? Premièrement, que Dieu ne nous donne pas encore les secours nécessaires pour sortir de l'état malheureux où nous vivions; secondement, que nous sommes actuellement trop engagés dans les passions pour penser à une nouvelle vie. C'est-à-dire que nous nous formons deux prétextes pour différer notre conversion : le premier tiré du côté de Dieu, le second pris dans nous-mêmes. Le premier qui nous justifie en accusant Dieu de nous manquer; le second qui nous rassure en nous accusant nous-mêmes de ne pouvoir encore retourner à lui. Ainsi nous différons notre conversion, parce que nous croyons que les grâces nous manquent et que Dieu ne veut pas encore de nous; nous différons notre conversion, parce que nous nous flattons que nous serons un jour un peu plus revenus du monde et des passions et plus en état de commencer une vie plus régulière et plus chrétienne: deux prétextes qui sont tous les jours dans la bouche des pécheurs, et que je me propose de combattre après avoir imploré, etc. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que les hommes s'en prennent à Dieu même de leurs déréglements, et tâchent de rendre sa sagesse et sa bonté responsables de leurs faiblesses injustes. On peut dire que cet aveuglement entra dans le monde avec le péché. Le premier homme ne chercha point ailleurs l'excuse de son crime; et, loin d'apaiser, par un humble aveu de sa misère, le Seigneur auquel il venait de désobéir, il l'accusa d'avoir été lui-même, en l'associant à la femme, la cause de sa désobéissance.

Et voilà, mes Frères, l'illusion de presque toutes les âmes qui vivent dans le crime et qui renvoient à l'avenir la conversion que Dieu demande d'elles. Elles nous redisent sans cesse que la conversion ne dépend pas de nous, que c'est au Seigneur à changer leur cœur et à leur donner la foi et la grâce qui leur manque. Ainsi elles ne se contentent pas de l'irriter en différant de se convertir; elles l'insultent même en l'accusant de leur endurcissement et du délai de leur pénitence. Confondons aujourd'hui l'égarement et l'impiété de cette disposition; et, pour rendre l'âme criminelle plus inexcusable dans son impénitence, ôtons-lui-en du moins le prétexte.

Vous nous dites donc en premier lieu que vous vous convertiriez si vous aviez la foi, si vous étiez bien persuadé de la religion, mais que la foi est un don de Dieu, que vous l'attendez de lui seul et que, dès qu'il vous l'aura donnée, il ne vous en coûtera pas beaucoup de commencer tout de bon et de prendre votre parti. Premier prétexte; on n'a pas la foi, et c'est à Dieu seul à la donner.

Mais je ne vous demande pas d'abord comment l'avez-vous donc perdue cette foi si précieuse? Vous l'aviez reçue dans votre baptême; une éducation chrétienne l'avait conservée dans votre cœur; elle avait crû avec vous; c'était un talent inestimable que le Seigneur vous avait confié, en vous discernant de tant de nations infidèles, et en vous marquant du sceau du salut au sortir du sein de votre mère. Qu'avez-vous donc fait du don de Dieu? Qui a effacé de dessus votre front ce signe d'élection éternelle? n'est-ce pas le déréglement des passions, et les ténèbres qui en ont été la juste peine? Doutiez-vous de la foi de vos pères avant que d'être impudique et dissolu? n'est-ce pas vous-même qui avez éteint dans la boue ce flambeau céleste que l'Eglise en vous régénérant vous a mis à la main pour vous servir de guide à travers les ténèbres et les périls de cette vie? Pourquoi vous en prenez-vous donc à Dieu de la dissipation que vous avez faite de ses grâces? C'est à lui à vous redemander son propre don; à vous faire rendre compte du ta-

lent qu'il vous avait confié; à vous dire : Serviteur injuste et ingrat, qu'avais-je fait pour les autres que je n'eusse fait pour vous ? J'avais embelli votre âme du don de la foi et du caractère de mes enfants ; vous avez jeté cette pierre précieuse devant des animaux immondes ; vous avez éteint la foi et la lumière que j'avais mise au dedans de vous ; je l'ai conservée longtemps malgré vous-même dans votre cœur ; je l'ai fait survivre à tous les efforts impies que vous avez faits pour l'éteindre, parce qu'elle était devenue incommode à vos désordres. Vous savez ce qu'il vous en a coûté pour secouer le joug de la foi et en venir au point où vous êtes ; et ce terrible état qui est la plus juste peine de vos crimes, en deviendrait aujourd'hui la seule excuse ? Et vous dites que ce n'est pas votre faute que de manquer de foi, puisqu'elle ne dépend pas de l'homme, vous qui avez eu tant de peine à l'arracher du fond de votre âme ? Et vous prétendez que c'est à moi à vous la donner, si je veux que vous me serviez, moi qui vous la redemande, et qui ai tant de lieu de me plaindre que vous l'ayez perdue ? Entrez en jugement avec votre Seigneur, et justifiez-vous, si vous avez quelque chose à lui répondre.

Et pour mieux vous faire sentir, mon cher auditeur, toute la faiblesse de ce prétexte : vous vous plaignez que vous manquez de foi ; vous dites que vous souhaiteriez de l'avoir, que rien n'est plus heureux que d'être vivement persuadé et que rien ne coûte dans cet état ; mais si vous souhaitez d'avoir la foi ; si vous croyez que rien n'est plus heureux que d'être véritablement convaincu des vérités de salut et de l'illusion de tout ce qui se passe ; si vous enviez la destinée des âmes qui sont parvenues à cet état souhaitable ; si cela est, voilà donc la foi que vous attendez, et que vous croyez avoir perdue. Que vous faut-il connaître encore de plus pour finir une vie criminelle que le bonheur de ceux qui en sont sortis pour travailler à leur salut ? Vous dites que vous souhaiteriez d'avoir la foi ; mais vous l'avez dès que vous la croyez digne d'être souhaitée ; du moins vous en avez assez pour connaître que le plus grand bonheur de l'homme est de tout sacrifier à ses promesses. Or, les âmes qui reviennent tous les jours à Dieu, n'y sont pas attirées par d'autres lumières ; les justes qui portent son joug, ne sont pas soutenus et animés par d'autres vérités ; nous-mêmes qui le servons, n'en connaissons pas davantage.

Cessez donc de vous séduire vous-même et d'attendre ce que vous avez déjà. Ah ! ce n'est pas la foi qui vous manque, c'est la volonté de remplir les devoirs qu'elle vous impose ; ce ne sont pas vos doutes qui vous arrêtent, ce sont vos passions. Vous ne vous connaissez pas vous-même ; vous êtes bien aise de vous persuader que vous manquez de foi, parce que ce prétexte que vous opposez à la grâce, est moins humiliant pour l'amour-propre que celui des vices honteux qui vous retiennent. Mais remontez à la source ; vos doutes ne sont nés que de vos déréglements : réglez donc vos mœurs, et la foi ne vous offrira plus rien que de certain et de consolant ; soyez chaste, pudique, tempérant, et je vous réponds de la foi que vous croyez avoir perdue : vivez bien, et il ne vous en coûtera plus rien de croire [1].

Et une preuve que je vous dis vrai, c'est que si, pour revenir à Dieu, il ne devait vous en coûter que de soumettre votre raison à des mystères qui nous passent ; si la vie chrétienne ne vous offrait point d'autres difficultés que certaines contradictions apparentes qu'il faut croire sans les pouvoir comprendre ; si la foi ne proposait point de devoirs pénibles à remplir ; si, pour changer de vie, il ne fallait pas renoncer aux passions les plus vives et aux attachements les plus chers ; si c'était ici une affaire purement d'esprit et de croyance, et que le cœur et les penchants n'y souffrissent rien, vous n'auriez plus de peine à vous rendre ; vous regarderiez comme des insensés ceux qui mettraient en balance des difficultés de pure spéculation qu'il n'en coûte rien de croire, avec une éternité malheureuse qui au fond peut devenir le partage des incrédules. La foi ne vous paraît donc difficile que parce qu'elle règle les passions, et non parce qu'elle propose des mystères. C'est donc la sainteté de ses maximes qui vous révolte, plutôt que l'incompréhensibilité de ses secrets ; vous êtes donc corrompu, mais vous n'êtes pas incrédule.

Et en effet, malgré vos doutes prétendus sur la foi, vous sentez que l'incrédulité déclarée est un parti affreux ; vous n'oseriez vous y fixer ; c'est un sable mouvant sous lequel vous entrevoyez mille précipices qui vous font horreur, où vous ne trouvez point de consistance,

[1] Je voudrais voir un homme sobre, modéré, équitable, prononcer qu'il n'y a point de Dieu ; il parlerait du moins sans intérêt : mais cet homme ne se trouve point. *La Bruyère*, XVI.

et où vous n'oseriez marcher d'un pied ferme et assuré; vous dites tous les jours vous-même qu'on ne risque rien en se donnant à Dieu, qu'au fond quand il ne serait pas si certain qu'il y aurait quelque chose après cette vie, l'alternative est trop affreuse pour ne pas prendre des mesures; et que, dans une incertitude même effective des vérités de la foi, le parti de l'homme de bien serait toujours le plus sûr et le plus sage. Votre état est donc plutôt une irrésolution vague d'un cœur agité et qui craint de rompre ses chaînes, qu'un doute réel et effectif sur la foi, et une crainte que vous ne perdiez vos peines en lui sacrifiant vos plaisirs injustes; vos incertitudes sont donc plutôt des efforts que vous faites pour vous défendre contre un reste de foi qui vous éclaire encore en secret, qu'une marque que vous l'ayez perdue. Ne cherchez donc plus à vous convaincre : travaillez plutôt à ne plus combattre la conviction intérieure qui vous éclaire et qui vous condamne. Revenez à votre cœur; réconciliez-vous avec vous-même; laissez parler une conscience qui plaide encore sans cesse au dedans de vous pour la foi contre vos propres déréglements; en un mot, écoutez-vous vous-même, et vous serez fidèle.

Mais on convient, direz-vous, que s'il ne fallait que croire, il n'en coûterait pas beaucoup. C'est ici un second prétexte des pécheurs qui diffèrent; c'est la grâce qui manque et on l'attend; la conversion n'est pas l'ouvrage de l'homme et c'est à Dieu seul à changer le cœur.

Or, je dis que ce prétexte si vulgaire, si souvent répété dans le monde et dans la bouche presque de tous ceux qui vivent dans le crime, si nous considérons le pécheur qui l'allègue, il est injuste; si nous avons égard à Dieu à qui il s'en prend, il est téméraire et ingrat; si nous l'examinons en lui-même, il est insensé et insoutenable.

Premièrement, si nous considérons le pécheur qui l'allègue, il est injuste; car vous vous plaignez que Dieu ne vous a pas encore touché, que vous ne sentez aucun goût pour la dévotion, et qu'il faut attendre que le goût vienne pour changer de vie. Mais plein de passions comme vous êtes, êtes-vous raisonnable d'attendre et d'exiger que Dieu vous fasse sentir un grand goût pour la piété? Vous voulez que votre cœur, encore plongé dans le désordre, sente les douceurs pures et les attraits chastes de la vertu? Vous ressemblez à un homme qui ne se nourrirait que de fiel et d'absinthe, et qui se plaindrait après cela qu'il trouve tout amer. Vous dites que c'est à Dieu à vous donner du goût pour son service, s'il veut que vous le serviez, vous qui abrutissez tous les jours votre cœur par des excès indignes; vous qui mettez tous les jours un nouveau chaos entre Dieu et vous par de nouveaux déréglements; vous enfin qui achevez d'éteindre tous les jours dans votre âme par de nouvelles débauches ces sentiments mêmes de vertu naturelle, ces impressions heureuses d'innocence et de régularité nées avec nous qui auraient pu servir à vous rappeler à la vertu et à la justice. O homme, n'êtes-vous donc injuste que lorsqu'il s'agit d'accuser la sagesse et la justice de votre Dieu?

Mais je dis plus, quand Dieu opérerait dans votre cœur ce goût et ces sentiments de salut que vous attendez, dissolu et corrompu comme vous êtes, sentiriez-vous seulement l'opération de sa grâce? Quand il vous appellerait l'entendriez vous, dissipé comme vous êtes par les plaisirs d'une vie toute mondaine? Quand il vous toucherait, ce sentiment de grâce aurait-il quelque suite pour votre conversion, éteint qu'il serait d'abord par la vivacité et l'emportement des passions profanes? Et en effet il opère encore dans votre cœur ce Dieu plein de longanimité et de patience; il répand encore au dedans de vous les richesses de sa bonté et de sa miséricorde. Ah! ce n'est pas sa grâce qui vous manque; mais vous la recevez dans un cœur si plein de corruption et de misère qu'elle n'y fait rien, pour ainsi dire, qu'elle n'y excite rien; c'est une étincelle de feu qui tombe dans un abîme de boue et de puanteur, et qui s'éteint dans le moment même qu'elle est tombée.

Rentrez donc en vous-même, mon cher auditeur, et comprenez toute l'injustice de vos prétextes. Vous vous plaignez que Dieu vous manque et que vous attendez sa grâce pour vous convertir; mais est-il un pécheur dans la bouche de qui cette plainte soit plus injuste que dans la vôtre? Rappelez ici tout le cours de votre vie; suivez depuis le premier âge jusques aujourd'hui. Le Seigneur vous avait prévenu dès votre enfance de ses bénédictions [1]. Il avait mis en vous un naturel heureux, une âme bonne et toutes les inclinations les plus favorables à la vertu; il vous avait ménagé, dans l'enceinte même d'une famille, des se-

[1] Prævenisti eum in benedictionibus. *Ps.* xx, 4.

cours et des exemples domestiques de foi et de piété. Les miséricordes du Seigneur ont été encore plus loin : il vous a préservé de mille périls ; il vous a fait survivre à des occasions où les malheurs de la guerre ont vu périr à vos côtés vos amis et peut-être les complices de vos désordres ; il n'a pas épargné, pour vous ramener à lui, les afflictions, les dégoûts, et les disgrâces ; il vous a enlevé les objets criminels de vos passions dans le temps même que votre cœur y tenait plus fortement ; il a conduit votre destinée avec tant de miséricorde que vos passions ont toujours été traversées de mille obstacles, que vous n'avez jamais pu parvenir à l'accomplissement de tous vos souhaits criminels, et qu'il a toujours manqué quelque chose à votre bonheur injuste ; il vous a formé des engagements et des devoirs sérieux qui vous ont imposé malgré vous l'obligation d'une vie sage et réglée devant les hommes ; il n'a pas permis que votre conscience se soit endurcie dans le déréglement ; et vous n'avez jamais pu réussir à calmer vos remords et à vivre tranquille dans le crime. Il n'y a pas eu de jour où vous n'ayez senti le vide du monde et l'horreur de votre état ; au milieu même de vos plaisirs et de vos excès la conscience s'est réveillée, et vous n'avez calmé vos inquiétudes secrètes qu'en vous promettant un changement à venir. Un Dieu juste et miséricordieux vous presse et vous poursuit partout, depuis que vous l'avez abandonné ; il s'est attaché à vous, dit un Prophète, comme le ver s'attache au vêtement [1], pour ronger sans cesse votre cœur, et vous faire de l'importunité de sa morsure un remède salutaire. A l'heure même que je vous parle, il opère au dedans de vous, et ne met dans ma bouche ces vérités saintes et ne m'envoie ici vous les annoncer que pour vous rappeler peut-être vous seul. Qu'est donc votre vie tout entière qu'un enchaînement de grâces ? Qui êtes-vous vous-même qu'un enfant de dilection et l'ouvrage des miséricordes du Seigneur ? Injuste que vous êtes ! et vous vous plaignez après cela que sa grâce vous manque, vous sur qui seul le Seigneur semble jeter des regards sur la terre ; vous dans le cœur de qui il opère si continuellement, comme s'il n'avait que vous seul à sauver de tous les hommes ; vous pour qui seul il semble ménager la plupart des événements qui arrivent autour de vous ; vous, en un mot, dont tous les moments sont de nouvelles grâces, et dont le plus grand crime sera d'en avoir trop reçu et d'en avoir toujours abusé.

Mais pour achever de vous confondre, sur quoi vous fondez-vous, pour nous dire que la grâce vous manque ? Vous le dites sans doute, parce que vous sentez qu'il vous en coûterait trop dans l'état où vous êtes pour revenir à Dieu. Mais vous croyez donc qu'avoir la grâce, c'est se convertir sans qu'il en coûte rien, sans qu'on se fasse aucune violence, sans s'en apercevoir presque soi-même ? Vous croyez donc qu'avoir la grâce, c'est n'avoir plus de passions à combattre, plus de chaînes à rompre, plus de tentations à surmonter ; que c'est renaître par la pénitence sans pleurs, sans douleur, sans difficulté ? Ah ! je vous réponds que sur ce pied-là, vous ne l'aurez jamais, cette grâce chimérique ; car il vous en coûtera toujours pour vous convertir ; il faudra toujours, quelle que puisse être la grâce, faire des efforts héroïques, réprimer vos penchants, vous arracher aux objets les plus chers et sacrifier tout ce qui vous captive encore. Voyez s'il n'en coûte rien à ceux qui reviennent tous les jours à Dieu ; et cependant ils ont la grâce, puisque c'est elle qui les délivre et change leur cœur. Informez-vous d'eux si la grâce aplanit tout, facilite tout, si elle ne laisse plus rien à souffrir à l'amour-propre. Demandez-leur s'ils n'ont pas eu mille combats à soutenir, mille obstacles à vaincre, mille passions à modérer ; et vous saurez si avoir la grâce, c'est se convertir sans y mettre rien du sien. Voyez s'il n'en coûta rien autrefois à Augustin. Quels efforts pour s'arracher à sa boue, pour rompre la chaîne de fer qui liait sa volonté rebelle ! Et cependant en quel cœur la grâce opéra-t-elle jamais avec plus d'abondance et de force que dans le sien ? La conversion est donc un sacrifice pénible, un baptême laborieux, un enfantement douloureux, une victoire qui suppose des combats et des fatigues. La grâce les adoucit, je l'avoue ; mais elle ne fait pas qu'on n'ait plus à combattre ; et si, pour changer de vie, vous attendez une grâce de cette nature, je vous déclare qu'il n'y en eut jamais ; et que c'est être résolu de périr que d'attendre si follement son salut et sa délivrance.

Mais si le prétexte du défaut de la grâce est injuste du côté du pécheur qui l'allègue, il n'est pas moins téméraire et ingrat par rapport à Dieu à qui il s'en prend.

[1] Sicut vestimentum, sic comedit eos vermis. *Is.*, LI, 8.

Car vous dites que Dieu est le maître, et que, lorsqu'il voudra de vous, il saura bien vous trouver. C'est-à-dire que vous n'avez qu'à le laisser faire tout seul, et que, sans que vous vous mettiez en peine de votre salut, il saura bien, quand il voudra, changer votre cœur. C'est-à dire que vous n'avez qu'à passer agréablement la vie dans les plaisirs et dans le crime, et que, sans que vous vous en mêliez, sans y penser seulement, sans apporter à la conversion que vous attendez d'autre disposition qu'une vie entière de désordre et des résistances éternelles à sa grâce, il saura bien vous prendre quand son moment sera venu. C'est-à-dire que votre salut, cette grande affaire, cette unique affaire que vous avez sur la terre, n'est plus votre affaire, et que le Seigneur qui ne vous a donné à conduire que celle-là, qui vous ordonne de la préférer à toutes les autres, de les négliger toutes pour vaquer à celle-là toute seule, vous en a pourtant absolument déchargé, pour la prendre tout entière sur lui seul. Montrez-nous donc cette promesse dans quelque nouvel Evangile ; car vous savez qu'on ne la trouve pas dans celui de Jésus-Christ. Le pécheur, dit un prophète, n'a rien que d'insensé à répondre pour se justifier, et son cœur prend de mauvaise foi le parti de ses crimes contre Dieu même : *Stultus..... fatua loquetur et cor ejus faciet iniquitatem, ut perficiat simulationem et loquatur ad Dominum fraudulenter* [1].

Enfin ce prétexte est insensé en lui-même. Car vous dites que la grâce vous manque : je vous ai déjà répondu que vous vous trompez ; que, si vous êtes de bonne foi, vous devez reconnaître que la grâce ne vous a pas manqué ; que vous avez ressenti plus d'une fois ses impressions salutaires, qu'elle aurait triomphé de vos passions, si votre dureté et l'impénitence de votre cœur n'y avaient toujours opposé une résistance opiniâtre ; que Dieu qui veut que tous les hommes soient sauvés, qui n'a tiré du néant des créatures raisonnables qu'afin qu'elles le louent, le bénissent, le glorifient, en un mot, qui ne nous a faits que pour lui, vous a ouvert à vous, mon cher auditeur, comme à tant d'autres pécheurs, mille voies de conversion, qui vous auraient ramené infailliblement dans le droit chemin, si vous n'aviez pas fermé l'oreille à sa voix lorsqu'il vous appelait. La grâce vous manque, dites-vous. Eh bien ! que prétendez-vous par là ? Serait-ce de donner à entendre que Dieu qui est notre père et dont nous sommes les enfants, qui a pour nous une affection qui surpasse infiniment celle de la mère la plus tendre pour un fils unique, qu'un Dieu si bon nous laisse, faute de secours, dans l'impossibilité de faire le bien ? Mais pensez-vous qu'un tel langage serait un blasphème contre la sagesse de Dieu et la justification de tous les crimes ? Ignorez-vous donc que, quelque plaie qu'ait fait à notre liberté la chute d'Adam, elle nous l'a pourtant encore laissée ; qu'il n'y aurait plus de loi et de devoirs imposés à l'homme, s'il n'avait pas le pouvoir réel et véritable de les accomplir ; que la religion, loin d'être un secours et une consolation, ne serait plus qu'un désespoir et un piége ; que si, malgré tous les soins que Dieu a de notre salut, nous périssons, c'est toujours la faute de notre volonté et non pas le défaut de sa grâce ; que nous sommes tout seuls les auteurs de notre perte et de nos malheurs ; qu'il n'a tenu qu'à nous de les éviter ; et que mille pécheurs, n'ayant pas plus de grâce et de secours que nous, ont rompu leurs chaînes, et rendu gloire à Dieu et à ses miséricordes par une vie toute nouvelle [1].

Mais, quand ces vérités de la foi seraient moins sûres et qu'il serait vrai, mon cher auditeur, que la grâce vous manque, il serait donc vrai que Dieu vous a abandonné tout à fait ; que vous êtes marqué d'un caractère de réprobation et que votre état ne saurait être pire. Car n'avoir point de grâce, c'est la plus terrible de toutes les situations, et le préjugé le plus certain d'une condamnation éternelle. Et cependant c'est cette pensée affreuse elle-même qui vous rassure, qui justifie à vos yeux votre tranquillité dans le crime, qui vous fait différer votre conversion sans trouble, sans remords, qui sert même d'excuse à vos désordres. C'est-à-dire que vous êtes ravi de ne la point avoir, cette grâce précieuse ; que vous vous dites avec complaisance à vous-même : Dieu ne veut point encore de moi ; je n'ai qu'à vivre en attendant tranquillement dans le crime ; sa grâce ne viendra pas encore sitôt. C'est-à-dire que vous ne la souhaitez pas, et

[1] Is., XXXII, 6.

[1] Ce passage où Massillon s'élève si fortement et si solidement contre le système janséniste, montre que le P. Joseph Massillon, éditeur de ces sermons, a respecté le texte de son oncle, même lorsqu'il rencontrait des expressions et des raisonnements qui condamnaient ses plus chères opinions.

que vous seriez même fâché qu'elle vînt rompre des chaînes que vous aimez encore. N'avoir pas la grâce devrait être pour vous le motif le plus effrayant, le plus puissant pour sortir de votre état déplorable; et c'est le seul qui vous calme et qui vous arrête.

D'ailleurs, plus vous différez, moins vous en aurez de grâce ; car plus vous différez, plus vos crimes se multiplient, plus Dieu s'éloigne de vous, ses miséricordes s'épuisent, ses moments d'indulgence s'écoulent, votre mesure se remplit, le terme terrible de son indignation approche ; et, s'il est vrai que vous n'ayez pas assez de grâce aujourd'hui pour vous convertir, vous n'en aurez pas assez dans quelque temps pour comprendre même que vous ayez besoin de conversion et de pénitence.

Ce n'est donc pas à la grâce qu'il faut vous en prendre, c'est à vous-même. Augustin dans ses faibles désirs de conversion s'en prenait-il au Seigneur du délai de sa pénitence? Ah! il n'en cherchait pas la raison ailleurs que dans la faiblesse et le déréglement de son cœur. Je traînais, dit-il lui-même, un cœur malade et déchiré de remords, n'accusant que moi seul de mes malheurs et des délais que j'apportais à une vie nouvelle : *Sic ægrotabam et excruciabar, accusans memetipsum*[1]. Je me roulais dans mes propres chaînes, sans faire aucun effort, comme si elles avaient dû se rompre d'elles-mêmes : *Volvens ac versans me in vinculo meo, donec abrumperetur totum.* Pour vous, Seigneur, vous ne cessiez de châtier mon cœur par des amertumes secrètes, y opérant sans cesse, par une sévérité miséricordieuse, des remords cuisants qui troublaient toute la douceur de ma vie : *Et instabas tu in occultis meis, Domine, severa misericordia, flagella ingeminans timoris et pudoris.* Cependant les amusements du monde que j'avais toujours aimés et que j'aimais encore me retenaient : *Retinebant me nugæ nugarum antiquæ amicæ meæ*; et ils me disaient tout bas : Vous allez donc renoncer à tous les plaisirs? *Dimittis-ne nos?* Dès ce moment vous allez donc dire adieu pour toujours à tout ce qui a fait jusqu'ici tout l'agrément de votre vie? *A momento isto non erimus tecum ultra in æternum*[2]? Quoi? Désormais il ne vous sera plus permis de voir les personnes qui vous ont été les plus chères; il faudra vous séparer de vos amis de plaisir, vous bannir de leurs assemblées, vous interdire les joies les plus innocentes et toutes les douceurs de la société? *A momento isto non tibi licebit hoc et illud ultra in æternum?* Mais croyez-vous pouvoir soutenir l'ennui d'une vie si triste, si vide, si unie, si différente de celle que vous avez jusques ici menée? *Putas-ne sine istis poteris?*

Voilà où ce pécheur, à demi touché, trouvait les raisons de ses délais et de ses résistances, dans la crainte de renoncer à ses passions et de ne pouvoir soutenir la démarche d'une nouvelle vie, et non dans le défaut de la grâce; et voilà précisément où vous en êtes, et ce que vous dites tous les jours en secret à vous-même.

Car après tout supposons que la grâce vous manque, qu'en concluez-vous? Que les crimes où vous vous plongez tous les jours, si la mort vous surprend dans cet état déplorable, ne vous damneront pas? Vous n'oseriez le dire. Que vous n'avez qu'à vivre tranquille dans vos désordres, en attendant que Dieu vous touche et que la grâce vous soit donnée? Mais il est extravagant d'attendre la grâce en s'en rendant tous les jours indigne. Que vous n'êtes pas coupable devant Dieu du délai de votre conversion, puisqu'elle ne dépend pas de vous? Mais tous les pécheurs qui diffèrent et qui meurent impénitents seraient donc justifiés, et l'enfer ne serait plus que pour les justes qui se convertissent. Que vous ne devez plus vous occuper de votre salut, et le laisser au hasard sans vous en mettre en peine? Mais c'est le parti du désespoir et de l'impiété. Que le moment de votre conversion est marqué, et qu'un peu plus ou un peu moins de déréglement ne l'avancera ou ne le reculera pas d'un instant? Mais vous n'avez donc qu'à vous percer le cœur d'un glaive ou vous aller précipiter au milieu des ondes, sous prétexte que le moment de votre mort est marqué et que cette témérité ne le hâtera et ne le retardera pas d'un seul instant. O homme! s'écrie l'Apôtre, en répondant à la folie et à l'impiété de ce prétexte, est-ce ainsi que vous méprisez les richesses de la bonté de votre Dieu? Ignorez-vous que sa patience à souffrir vos désordres, loin de les autoriser, doit vous rappeler à la pénitence? Et cependant c'est sa longanimité même qui vous rassure dans le crime; et, par l'endurcissement de votre cœur, vous amassez un trésor abondant de colère pour le jour terrible qui vous surprendra,

[1] Confess., l. VIII, ch. XI, n. 25.
[2] *Ibid.*, n. 26.

et où il sera rendu à chacun selon ses œuvres.

La seule conséquence sensée qu'il vous serait donc permis de tirer, supposé que la grâce vous manque, c'est que vous devez prier plus qu'un autre pour l'obtenir; ne rien oublier pour fléchir un Dieu irrité, et qui s'est retiré de votre cœur; vaincre par vos importunités sa résistance; éloigner en attendant tout ce qui éloigne sa grâce de votre cœur; lui préparer les voies; écarter tous les obstacles qui vous l'ont rendue jusqu'ici inutile; vous interdire les occasions où votre innocence trouve toujours de nouveaux écueils et qui achèvent de fermer votre cœur aux saintes inspirations : voilà une manière chrétienne et sage de rendre gloire à Dieu, de confesser qu'il est le seul maître des cœurs et que tout don vient de lui. Mais de dire, comme vous dites tous les jours, sans rien changer à vos mœurs désordonnées : Quand Dieu voudra de moi, il saura bien me trouver; c'est dire : Je ne veux point encore de lui; je puis encore me passer de lui; je vis heureux et tranquille; quand il me forcera, et que je ne pourrai plus l'éviter, alors je me rendrai; mais en attendant je jouirai de ma bonne fortune et du privilége qu'il m'accorde de ne pas me convertir encore. Quelle affreuse préparation à cette grâce précieuse qui change le cœur! Voilà pourtant tout ce qui la fait attendre avec confiance à l'âme impénitente.

Tels sont les prétextes que le pécheur qui diffère sa conversion, tire du côté de Dieu. Venons à ceux qu'il prend dans lui-même.

### DEUXIÈME PARTIE.

Il est étonnant, mes Frères, que la vie étant si courte, le moment de la mort si incertain, tous les instants si précieux, les conversions si rares, les exemples de ceux qui sont surpris si fréquents, l'avenir si terrible, on puisse se former à soi-même tant de prétextes frivoles pour différer de changer de vie. Dans tous les autres dangers qui menacent ou notre vie ou notre honneur ou notre fortune, les précautions sont promptes et présentes; il n'est que le péril qui soit douteux et éloigné. Ici le péril est certain et présent, et les précautions sont toujours incertaines et reculées. Il semble ou que le salut soit une chose arbitraire ou que notre vie soit entre nos mains ou que le temps de faire pénitence nous ait été promis ou que mourir sans l'avoir faite ne soit pas un malheur si fort que tous les pécheurs s'endorment tranquillement dans cette espérance qu'ils se convertiront un jour sans travailler jamais à changer de vie. Et ce qu'il y a de plus incompréhensible dans le délai de leur pénitence, c'est qu'ils conviennent tous du besoin qu'ils ont de se convertir, du mauvais état de leur conscience; qu'ils regardent tous comme le dernier des malheurs de mourir dans cet état funeste; et cependant qu'ils diffèrent tous d'en sortir sur des prétextes si puériles que le sérieux même de la chaire chrétienne souffre de les réfuter et de les combattre.

L'âge, les passions, les suites d'un changement de vie qu'on craint de ne pouvoir soutenir : voilà les vains prétextes qu'on s'oppose à soi-même pour différer la conversion que Dieu demande de nous.

Je dis premièrement l'âge. On veut laisser passer les années de la jeunesse à laquelle un parti aussi sérieux que celui de la piété ne paraît pas convenir; on attend une certaine saison de la vie où, la première fleur de l'âge effacée, les mœurs devenues plus sérieuses, les bienséances plus exactes, le monde moins attentif sur nous, l'esprit même plus mûr et plus capable de soutenir cette grande entreprise, on se promet à soi-même qu'on y travaillera, et que rien ne sera plus capable alors de nous en détourner.

Mais il serait naturel de vous demander d'abord qui vous a dit que vous arriverez au terme que vous vous marquez à vous-même; que la mort ne vous surprendra pas dans le cours de ces années que vous destinez encore au monde et aux passions; et que le Seigneur que vous n'attendez que vers la fin du jour, n'arrivera pas dès le matin et lorsque vous y penserez le moins? La jeunesse est-elle un garant bien sûr contre la mort? Voyez, sans parler ici de ce qui arrive tous les jours au reste des hommes, si en vous renfermant même dans le petit nombre de vos amis et de vos proches, vous n'en trouverez point à qui la justice de Dieu ait creusé un tombeau dès les premières années de leur course; qui, comme la fleur des champs, aient séché du matin au soir, et ne vous aient laissé que le triste regret de voir éclore une vie qui a été aussitôt éteinte. Insensé, on va peut-être au premier jour vous redemander votre âme; et ces projets de conversion que vous renvoyez à l'avenir, de quoi vous serviront-ils; et ces grandes résolutions

que vous vous promettez d'exécuter un jour, que changeront-elles à votre malheur éternel, si la mort les prévient, comme elle les prévient tous les jours, et ne vous laisse que le regret inutile de les avoir en vain formées?

Mais je veux que la mort ne vous surprenne pas, et je vous demande sur quoi vous promettez-vous que l'âge changera votre cœur et vous disposera plus que vous ne l'êtes aujourd'hui à une vie nouvelle? L'âge changea-t-il le cœur de Salomon? Ah! c'est alors que ses dissolutions montèrent au plus haut point et que sa honteuse fragilité ne connut plus de bornes. L'âge prépara-t-il Saül à sa conversion? Ah! c'est alors qu'il ajouta à ses égarements passés la superstition, l'impiété, l'endurcissement et le désespoir. L'âge apporta-t-il quelque remède aux désordres de Jézabel et de l'incestueuse Hérodias? C'est alors qu'elles parurent plus ambitieuses, plus voluptueuses, plus attentives à plaire que jamais. Peut-être, en avançant en âge, sortirez-vous de certaines mœurs déréglées, parce que le dégoût tout seul qui les suit, vous en aura retiré; mais vous ne vous convertirez pas pour cela. Vous ne vivrez plus dans le désordre; mais vous ne vous repentirez pas, mais vous ne ferez pas pénitence, mais votre cœur ne sera pas changé. Vous serez encore mondain, ambitieux, voluptueux, sensuel. Vous vivrez tranquille dans cet état, parce que vous n'aurez plus que toutes les dispositions de ces vices, sans vous livrer à leurs excès. Les années, les exemples, le long usage du monde n'auront servi qu'à vous endurcir la conscience, qu'à substituer une indolence et une sagesse mondaine aux passions, et à effacer cette sensibilité de religion que le premier âge laisse dans l'âme encore alors craintive et timorée; vous mourrez impénitent.

Et, si vous croyez que ce soit ici un simple mouvement de zèle et non une vérité fondée sur l'expérience, examinez ce qui se passe tous les jours à vos yeux; voyez toutes les âmes qui ont vieilli dans le monde et que l'âge tout seul a retirées des plaisirs. L'amour du monde ne meurt qu'avec elles; sous des dehors différents et que la bienséance seule a changés, vous voyez le même goût pour le monde, les mêmes penchants, la même vivacité pour les plaisirs, un cœur jeune encore dans un corps changé et effacé. On rappelle avec complaisance les joies des premières années; on fait revivre par l'erreur de l'imagination tout ce que l'âge et les temps nous ont ôté; on regarde avec envie une jeunesse florissante et les amusements qui la suivent; on en prend tout ce qui peut encore compatir avec le sérieux de son état; on se fait des prétextes pour être encore de certains plaisirs avec bienséance, et sans s'exposer à la risée publique. Enfin, à mesure que le monde s'enfuit et nous échappe, on court après lui avec plus de goût que jamais. Le long usage qu'on en a fait, n'a servi qu'à nous le rendre plus nécessaire et nous mettre hors d'état de nous en passer; et l'âge n'a point fait encore de conversion.

Mais, quand ce malheur ne serait point à craindre, le Seigneur n'est-il pas le Dieu de tous les temps et de tous les âges? Est-il un seul de nos jours qui ne lui appartienne et qu'il nous ait laissé pour le monde et pour la vanité? N'est-il pas jaloux même des prémices de notre cœur et de notre vie, figurées par ces prémices des fruits de la terre que la loi ordonnait de lui offrir? Pourquoi lui retrancheriez-vous donc la plus belle partie de vos années pour la consacrer au démon et à ses œuvres? La vie est-elle trop longue pour être tout entière employée à la gloire du Seigneur qui nous l'a donnée, et qui nous en promet une immortelle? Le premier âge est-il trop précieux pour être consacré à mériter la possession éternelle de l'Etre souverain? Vous ne lui réservez donc que les restes et le rebut de vos passions et de votre vie? Et c'est comme si vous lui disiez : Seigneur, tant que je serai propre au monde et aux plaisirs, n'attendez pas que je revienne à vous et que je vous cherche; tant que le monde voudra de moi, je ne saurais me résoudre à vouloir de vous; quand il commencera à m'oublier, à m'échapper, et que je ne pourrai plus en faire usage, alors je me tournerai vers vous; je vous dirai : Me voici. Je vous prierai d'accepter un cœur, que le monde rejettera, et qui sera même triste de la dure nécessité où il se trouvera de se donner à vous; mais jusque-là n'attendez de moi qu'une indifférence entière et un oubli parfait. Au fond vous n'êtes bon à servir que lorsqu'on n'est plus soi-même bon à rien; on est sûr du moins qu'on vous trouve toujours; tous les temps vous sont les mêmes; mais le monde, après une certaine saison de la vie, on n'y est plus propre; et il faut se hâter d'en jouir avant qu'il nous échappe, et tandis qu'il

est encore temps. Ame indigne de confesser jamais les miséricordes d'un Dieu que vous traitez avec tant d'outrage! Et[1] croyez-vous qu'alors il acceptera des hommages si forcés et si honteux à sa gloire, lui qui ne veut que des sacrifices volontaires, lui qui n'a pas besoin de l'homme et qui lui fait grâce lors même qu'il accepte ses vœux les plus purs et ses hommages les plus sincères?

Le prophète Isaïe insultait autrefois en ces termes à ceux qui adoraient de vaines idoles : Vous prenez un cèdre sur le Liban, leur disait-il, vous en retranchez la plus belle et la meilleure partie pour fournir à vos besoins, à vos plaisirs, au luxe et à l'ornement de vos palais, et, quand vous ne savez plus à quoi employer ce qui vous reste, vous en faites une vaine idole, et vous lui offrez des vœux et des hommages ridicules : *Et de reliquo ejus idolum faciam*[2]. Et voilà ce que je puis vous dire ici à mon tour : Vous retranchez de votre vie les plus belles et les plus florissantes années pour satisfaire vos goûts et vos passions injustes; et, quand vous ne savez plus quel usage faire de ce qui vous reste et qu'il devient inutile au monde et aux plaisirs, alors vous en faites une idole; vous le faites servir à la religion; vous vous en formez une vertu fausse, superficielle, inanimée à laquelle vous consacrez à regret les restes de vos passions et de vos désordres : *Et de reliquo ejus idolum faciam.* O mon Dieu, est-ce donc là vous regarder comme un Dieu jaloux qu'une tache légère dans les offrandes les plus pures blesse et offense, ou comme une vaine idole qui ne sentirait pas l'indignité et la simulation des hommages qu'on lui offre? *Et de reliquo ejus idolum faciam.*

Oui, mes Frères, on ne recueille dans un âge avancé que ce qu'on a semé les premières années de la vie. Si vous semez dans la corruption, dit l'Apôtre, vous moissonnerez dans la corruption; vous le dites tous les jours vous-mêmes qu'on meurt toujours comme on a vécu; que les caractères ne changent point; qu'on porte dans la vieillesse tous les défauts et tous les penchants du premier âge; et que rien n'est plus heureux que de se former de bonne heure des inclinations louables, et de s'accoutumer, comme dit un prophète, à porter le joug du Seigneur dès une tendre jeunesse : *Bonum est viro, cum portaverit jugum ab adolescentia sua*[1].

Et en effet, mes Frères, quand nous n'aurions égard qu'au repos seul de notre vie; quand nous n'aurions point d'autre intérêt que de nous préparer même ici-bas des jours heureux et paisibles; quel bonheur de prévenir d'avance, et d'étouffer dans leur naissance, en se tournant d'abord à la vertu, tant de passions violentes qui déchirent ensuite le cœur et qui font tout le malheur et toute l'amertume de notre vie! *Bonum est viro, cum portaverit jugum ab adolescentia sua.* Quel bonheur de n'avoir mis en soi que des idées douces et innocentes, de s'épargner la funeste expérience de tant de plaisirs criminels qui corrompent le cœur pour toujours, qui souillent l'imagination, qui nous laissent mille images honteuses et importunes, lesquelles nous accompagnent jusque dans la vertu, survivent toujours à nos crimes et en deviennent souvent de nouveaux elles-mêmes! *Bonum est viro, cum portaverit jugum ab adolescentia sua.* Quel bonheur de s'être fait dans ses premières années des plaisirs innocents et tranquilles, d'avoir accoutumé le cœur à s'en contenter, de n'avoir pas contracté la triste nécessité de ne pouvoir plus se passer des plaisirs violents et criminels, et de ne s'être pas rendu insupportable, par un long usage des passions vives et tumultueuses, la douceur et la tranquillité de la vertu et de l'innocence! *Bonum est viro, cum portaverit jugum ab adolescentia sua.* Que ces premières années, passées dans la pudeur et dans l'horreur du vice, attirent de grâces sur tout le reste de la vie! Qu'elles rendent le Seigneur attentif à toutes nos voies! Et qu'elles nous rendent nous-mêmes l'objet bien-aimé de ses soins et de ses complaisances paternelles! *Bonum est viro, cum portaverit jugum ab adolescentia sua.*

Mais on convient, direz-vous, qu'il est heureux de s'être donné à Dieu de bonne heure, et d'avoir pu se préserver de tous les inconvénients de l'âge et des plaisirs. Mais on n'en est pas là; on a suivi la route ordinaire; le torrent du monde et des passions ont entraîné; on se trouve même encore actuellement dans des engagements trop vifs et qu'il n'est point

[1] Ainsi portent les textes autorisés. Mais on se demande si Massillon n'a pas écrit : *Eh!* Cependant il faut remarquer que plus d'une fois il donne au mot *et* un sens exclamatif.

[2] Is., XLIV, 19.

[1] Thrèn., III, 27.

en soi de rompre; on attend une situation plus favorable; et on se promet que, lorsque la passion qui nous captive sera éteinte, on ne se rengagera plus dans de nouveaux liens et on se rangera tout de bon au devoir et à la vertu. Second prétexte : les passions et les engagements dont on ne peut encore sortir.

Mais, premièrement, cette situation plus favorable que vous attendez pour revenir à Dieu, êtes-vous bien sûr qu'elle arrive? Qui vous a révélé le cours et la durée des passions qui vous arrêtent actuellement? Qui leur a marqué un terme et leur a dit, comme le Seigneur aux flots d'une mer agitée : Vous viendrez jusque-là, et vous y verrez briser votre impétuosité et la fureur de vos vagues? *Usque huc venies* [1]. Quand finiront-elles, le savez-vous? Pouvez-vous répondre qu'elles finiront un jour, qu'elles finiront du moins avant que vous finissiez vous-même? Seriez-vous le premier pécheur surpris dans ses passions déplorables? Tous les hommes presque qui meurent à vos yeux, ne meurent-ils pas dans ce triste état? Meurt-on autrement dans le monde? Les ministres, appelés au secours des mourants, trouvent-ils au lit de la mort beaucoup de pécheurs qui, depuis longtemps quittes de leurs habitudes, se préparaient à ce dernier moment? Qu'y trouvons-nous que des âmes encore liées de mille chaînes que la mort seule va dissoudre; que des consciences inexplicables, si j'ose parler ainsi, et encore enveloppées dans le chaos d'une vie désordonnée? Qu'y entendons-nous que des regrets inutiles sur cette terrible surprise et de vaines protestations qu'on aurait pris d'autres mesures si l'on avait pu la prévoir? Quels sont les soins ordinaires qui occupent notre ministère dans ces derniers moments? D'éclaircir des consciences que nous ne devrions plus alors que consoler; d'aider à rappeler des crimes que nous ne devrions plus alors qu'exhorter à oublier; de faire expliquer au pécheur mourant ses désordres, nous qui devrions alors le soutenir et l'animer par le souvenir de ses vertus; en un mot, d'ouvrir les abîmes de son cœur, nous qui ne devrions plus ouvrir alors à l'âme prête à se dégager de son corps que le sein d'Abraham et les trésors d'une gloire immortelle. Voilà les tristes offices que nous vous rendrons peut-être un jour; vous nous appellerez à votre tour; et, au lieu que nous aurions dû nous consoler alors avec vous, en vous entretenant des avantages que promet au fidèle une sainte mort, nous ne serons occupés qu'à vous faire raconter les crimes de votre vie.

Mais, quand vos passions n'iraient pas jusqu'à cette dernière heure, plus vous différez, plus vous jetez de profondes racines dans le crime, plus vos chaînes forment de nouveaux replis sur votre cœur, plus ce levain de corruption que vous portez au dedans de vous se dilate, s'étend, aigrit et corrompt toute la capacité de votre âme. Jugez-en par le progrès que la passion a fait jusqu'ici dans votre cœur. Ce n'étaient d'abord que des libertés timides, et où, pour vous calmer, vous cherchiez encore une ombre d'innocence; ce n'étaient ensuite que des actions douteuses et où vous aviez encore peine à démêler le crime de la simple offense. Le désordre suivit de près; mais les excès marqués en étaient encore rares; vous vous les reprochiez aussitôt à vous-même; vous ne pouviez les porter longtemps sur la conscience encore effrayée de son état. Insensiblement les chutes se sont multipliées; le désordre est devenu un état fixe et habituel; la conscience n'a plus crié que faiblement contre l'empire de la passion; le crime vous est devenu nécessaire; il n'a plus réveillé de remords; vous l'avez avalé comme de l'eau [1] qui coule sans se faire sentir et sans piquer d'aucun goût le palais par où elle passe. Plus vous avancez, plus le venin gagne; plus un reste de force que la pudeur, que la raison, que la grâce avait mise en vous, s'affaiblit; plus ce qui était encore sain dans votre âme, s'infecte et se souille. Quelle folie donc de laisser vieillir et corrompre des plaies, sous prétexte qu'elles seront plus aisées à guérir! Et que faites-vous, en différant, que rendre vos maux plus incurables, et ôter à l'espérance de votre conversion toutes les ressources qui pourraient vous rester encore?

Vous vous flattez peut-être sur ce qu'il n'est point de passions éternelles, et que le temps et le dégoût en font revenir tôt ou tard.

A cela je vous réponds, premièrement, que vous pourrez bien à la vérité vous lasser des objets qui aujourd'hui vous captivent, mais que vos passions ne finiront pas pour cela. Vous pourrez bien vous former de nouveaux

[1] Job, XXXVIII, 11.

[1] Qui bibit quasi aquam iniquitatem. JOB, XV, 16.

liens ; mais vous ne vous formerez pas un nouveau cœur. Il n'est point de passions éternelles, je l'avoue ; mais la corruption et le désordre le sont presque toujours. Les passions que le dégoût tout seul finit, laissent toujours le cœur tout prêt pour une autre ; et d'ordinaire c'est un nouveau feu qui chasse et éteint le premier. Rappelez-vous vous-même ce qui vous est arrivé jusqu'ici ; vous croyiez qu'un tel engagement fini, vous seriez libre et en état de revenir à Dieu ; vous marquiez à ce moment heureux le terme de vos désordres et le commencement de votre pénitence. Cet engagement a fini ; la mort, l'inconstance le dégoût ou quelqu'autre accident l'a rompu ; et cependant vous ne vous êtes pas converti ; de nouvelles occasions se sont présentées ; vous vous êtes formé de nouveaux liens ; vous avez oublié vos premières résolutions ; et votre dernier état est devenu pire que le premier [1]. Les passions que la grâce n'éteint pas, ne font que rallumer le cœur pour des passions nouvelles.

Je vous réponds, secondement : Quand même tous vos engagements criminels seraient finis ; quand il n'y aurait plus d'objet particulier qui occupât votre cœur ; si le temps et le dégoût tout seul vous ont mené là, vous n'en serez pas plus avancé pour votre conversion. Vous tiendrez encore à tout, en ne tenant plus à rien ; vous vous trouverez dans un certain état vague d'indolence et d'insensibilité plus éloigné du royaume de Dieu que la vivacité même des passions insensées ; votre cœur, libre de passion particulière, sera comme plein d'une passion universelle, si j'ose parler ainsi, d'un grand vide qui l'occupera tout entier. Il vous sera même d'autant plus difficile de sortir de cet état que vous n'aurez rien de marqué à quoi vous prendre. Vous vous trouverez sans force, sans goût, sans aucun sentiment pour le salut ; et le défaut d'objet, en vous laissant plus tranquille pour les créatures, ne fera qu'augmenter votre dégoût affreux pour le Seigneur. C'est un calme dont vous aurez plus de peine à vous tirer que de la tempête même ; car les mêmes vents qui forment l'orage, quelquefois par un coup heureux peuvent nous jeter dans le port ; mais le calme, plus il est grand, plus il conduit sûrement au naufrage.

Mais, enfin, on voudrait bien changer et prendre le parti d'une vie plus raisonnable et plus chrétienne. On sent le vide du monde et des plaisirs ; on se prête aux amusements et à une certaine dissipation sans goût et comme à regret ; on souhaiterait d'y renoncer et de travailler sérieusement à son salut ; mais cette première démarche fait peur. C'est un coup d'éclat qui nous engage envers le public et qu'on craint de ne pouvoir soutenir ; on est d'un rang où le plus petit changement sera remarqué, et l'on craint de n'aller donner, comme tant d'autres, qu'une scène qui ne durera pas, et qui ne nous laissera que le ridicule de la dévotion, sans nous en laisser le mérite.

Vous craignez de ne pouvoir vous soutenir, mon cher auditeur ? Eh quoi ! en différant de vous convertir, vous vous promettez que Dieu vous touchera un jour ; et, en vous convertissant aujourd'hui, vous n'osez vous promettre qu'il vous soutiendra ? Vous comptez sur ses miséricordes en l'outrageant, et vous n'osez y compter en le glorifiant ? Vous croyez ne rien risquer de son côté en continuant à l'offenser, et vous vous en défiez en commençant à le servir ? O homme, où est ici cette raison et cette équité de jugement dont vous vous piquez si fort ? Et faut-il que, sur l'affaire de votre salut seulement, vous soyez un abîme de contradictions et un paradoxe incompréhensible ?

D'ailleurs n'aurions-nous pas raison de vous dire : Commencez toujours ; essayez si en effet vous ne pourrez pas vous soutenir dans le service de Dieu. La chose ne vaut-elle pas du moins la peine d'être tentée ? Est-ce qu'un homme que la tempête a jeté au milieu de la mer et qui serait à la merci des flots et sur le point d'un triste naufrage, ne tente pas premièrement s'il pourra aborder au port à la nage, avant de se laisser submerger aux ondes ? Ne fait-il point d'efforts ? N'essaie-t-il rien ? Se dit-il à lui-même pour ne rien tenter : Peut-être je ne me soutiendrai pas ; les forces peut-être me manqueront en chemin ? Ah ! il essaie, il fait des efforts, il combat contre le danger, il va jusqu'au dernier moment de sa force, et ne succombe enfin que, lorsque, gagné par la violence des flots, il est forcé de céder au malheur de sa destinée. Vous périssez, mon cher auditeur : les ondes vous gagnent ; le torrent vous entraîne ; et vous balancez si vous essayerez de vous sauver du danger ; et vous mettez à sonder vos forces les seuls moments qui vous res-

[1] Novissima hominis illius pejora prioribus. *Matth.*, XII, 45.

tent pour pourvoir à votre sûreté; et vous perdez à délibérer un temps qui ne vous est laissé que pour vous dégager du péril qui presse et où tant d'autres périssent à vos yeux ?

Mais enfin je veux que dans la suite les difficultés de la vertu lassent votre faiblesse et que vous soyez obligé de reculer. Toujours auriez-vous du moins passé quelque temps sans offenser votre Dieu; toujours auriez-vous du moins fait quelques efforts pour l'apaiser; toujours auriez-vous du moins consacré quelques jours à bénir son saint nom; toujours ce serait du moins autant de retranché de votre vie criminelle et de ce trésor d'iniquité que vous amassez pour le jour terrible des vengeances; toujours vous seriez-vous acquis le droit de représenter à Dieu votre faiblesse et de lui dire : Seigneur, vous voyez mes désirs et mon impuissance; que n'ai-je un cœur plus constant pour vous, ô mon Dieu, plus ferme dans l'amour de la vérité, plus insensible au monde et moins aisé à se laisser séduire ! Fixez, Seigneur, mes incertitudes et mes inconstances; ôtez au monde l'empire qu'il a sur mon cœur; reprenez-y vos anciens droits; et ne m'attirez plus à demi, de peur que je ne vous échappe encore. Les variations éternelles de ma vie me couvrent de honte, Seigneur, et font que je n'ose plus lever les yeux vers vous et vous promettre une fidélité constante. J'ai si souvent trahi là-dessus mes promesses après vous avoir juré un amour éternel; ma faiblesse m'a si souvent fait oublier le bonheur de cet engagement que je n'ai plus le courage de vous répondre de moi-même. Mon cœur m'échappe à chaque instant; et mille fois au sortir même de vos pieds et les yeux encore baignés de larmes que la douleur de vous avoir déplu m'avait fait répandre, une occasion m'a séduit, et les mêmes infidélités que je venais de détester, m'ont retrouvé comme auparavant faible et infidèle. Avec un cœur si léger et si incertain, que puis-je vous assurer, grand Dieu, et qu'oserais-je me promettre à moi-même? J'ai cru si souvent qu'enfin mes résolutions allaient être constantes; je me suis trouvé dans des moments de grâce et de componction si vifs et si touchants, et qui semblaient me répondre que ma fidélité serait éternelle, que je ne vois plus rien qui soit capable de me fixer et qui puisse me faire espérer cette solidité de vertu à laquelle jusqu'ici je n'ai pu atteindre. Laissez-vous toucher, Seigneur, au danger de mon état; le caractère de mon cœur me décourage et m'épouvante; je sais que l'inconstance dans vos voies est un préjugé de perdition, et que vous maudissez dans vos Livres saints les âmes incertaines et légères. Mais, Seigneur, tandis que je serai encore sensible aux saintes inspirations de votre grâce, j'essayerai encore de rentrer dans vos voies; et, si j'ai à me perdre, j'aime encore mieux périr en faisant des efforts pour retourner à vous, ô mon Dieu, qui ne permettez pas que l'âme qui vous cherche sincèrement périsse et qui êtes le seul Seigneur digne d'être servi, qu'en cherchant une affreuse tranquillité, dans une révolte fixe et déclarée, et en renonçant à l'espérance des biens éternels que vous préparez à ceux qui vous aiment. Ainsi soit-il.

# DIX-NEUVIÈME SERMON.

## SERMON POUR LE QUATRIÈME DIMANCHE DE L'AVENT.

### SUR LES DISPOSITIONS A LA COMMUNION.

#### NOTICE HISTORIQUE.

Massillon donna ce discours le dimanche 20 décembre 1699. Louis XIV et toute la maison royale l'entendirent. La morale de ce beau sermon est fort rigoureuse; l'orateur demande pour approcher de la table eucharistique une perfection que ne sauraient atteindre tous ceux qu'y convie la divine indulgence du Sauveur.

#### ANALYSE.

DIVISION. — Quatre dispositions sont nécessaires pour communier dignement et avec fruit : *Une foi respectueuse qui nous fasse discerner; une foi prudente qui nous fasse éprouver; une foi ardente qui nous fasse aimer; une foi généreuse qui nous fasse immoler.* C'est le précis de la doctrine de l'Apôtre et le sujet de ce discours.

PREMIÈRE DISPOSITION. — *Une foi respectueuse qui nous fasse discerner;* qui, malgré le voile dont le véritable Moïse se couvre sur cette montagne sainte, ne laisse pas de voir toute sa gloire; qui est saisie d'une horreur religieuse à la seule présence du sanctuaire; qui sent tout le poids de la présence d'un Dieu, et qui, effrayée, s'écrie comme Pierre : Retirez-vous de moi, Seigneur, parce que je ne suis qu'un homme et un homme pécheur.

Mais en reste-t-il de cette foi sur la terre? On croit, mais d'une foi superficielle qui s'en tient, pour ainsi dire, à la surface de ce sacrement, et n'en approfondit pas la vertu et les mystères; qui se termine à des hommages extérieurs, qui ne sent rien, qui n'a point de suites dans la vie; en un mot, qui n'a rien de vif, rien de grand, de sublime, de digne du Dieu qu'elle nous découvre.

DEUXIÈME DISPOSITION. — *Une foi prudente qui nous fasse éprouver.* Mais sur quoi nous éprouverons-nous? Sur la sainteté de ce sacrement et sur notre propre corruption. C'est la chair de Jésus-Christ; c'est le pain des Anges; c'est l'Agneau sans tache qui ne veut autour de son autel que ceux ou qui n'ont pas souillé leurs vêtements ou qui les ont lavés dans les larmes de la pénitence. C'est un azyme pur : il faut être exempt du vieux levain pour en manger. C'est la viande des forts : une âme faible, chancelante, mal affermie, qui tourne à tout vent, qui plie au premier obstacle, qui se brise au premier écueil, n'est pas en état de s'en nourrir. C'est la pâque des disciples de Jésus-Christ : il faut donc être de ce nombre pour y participer; c'est-à-dire se renoncer soi-même, porter sa croix et suivre Jésus-Christ. Enfin, c'est un Dieu si pur que les astres sont souillés devant lui : bannissons donc de nos cœurs tout ce qui est indigne de sa sainteté.

TROISIÈME DISPOSITION. — *Une foi ardente qui nous fasse aimer.* J'ai désiré ardemment de manger cette pâque avec vous, disait Jésus-Christ à ses disciples. Or, que voulait-il nous apprendre par là? C'est qu'il faut apporter à cette table divine un cœur embrasé, pénétré, consumé par l'amour; un cœur impatient, empressé, avide; une faim et une soif de Jésus-Christ qui nous presse d'aller à lui pour goûter combien il est doux. Mais hélas! les uns y apportent un dégoût et une répugnance criminelle; les autres en approchent avec un cœur pesant, un goût émoussé, une âme toute de glace, en sorte que les images du monde et de leurs passions font sur eux des impressions bien plus vives que la présence de Jésus-Christ et le souvenir de ses mystères; aussi portent-ils toujours à l'autel et en rapportent-ils les mêmes faiblesses et les mêmes imperfections. Quel sujet de trembler!

QUATRIÈME DISPOSITION. — *Une foi généreuse qui nous fasse immoler.* C'est ce que l'Apôtre appelle annoncer la mort du Seigneur. Or, on annonce la mort du Seigneur en portant au pied du sanctuaire un esprit de mort et de martyre; un désir sincère de sortir de cette prison de boue pour jouir de Jésus-Christ; un corps mortifié et immobile pour les œuvres du péché; des yeux fermés depuis longtemps à tout ce qui peut blesser la pudeur; une langue environnée d'une garde de circonspection; des oreilles impénétrables aux sifflements du serpent; une âme insensible aux mépris comme aux louanges; une âme hors de la portée des événements d'ici-bas, à l'épreuve des révolutions de la vie, égale dans la bonne et dans la mauvaise fortune, et toujours attentive à marcher d'un pas ferme vers l'éternité.

Ce n'est pas que je veuille exclure de l'autel tous ceux qui n'ont pas encore atteint à la perfection de cet état; mais il faut au moins y tendre et en avoir les prémices; sans cela, communier c'est se rendre coupable du corps et du sang du Seigneur.

Parate viam Domini ; rectas facite semitas ejus.

*Préparez la voie du Seigneur ; rendez droits ses sentiers.*

Luc, III, 4.

SIRE,

Voilà ce que l'Eglise ne cesse de nous répéter en ce saint temps pour nous disposer à la naissance de Jésus-Christ. Préparez, dit-elle à tous ses enfants, préparez la voie du Seigneur qui descend du ciel pour visiter son peuple et pour le racheter ; rendez droits ses sentiers ; que les vallées soient remplies ; que les montagnes et les collines soient abaissées ; que les chemins tortus deviennent droits et les raboteux, unis. Ou pour dire la même chose sans figure : Préparez-vous, nous dit-elle, à recueillir le fruit du grand mystère que nous allons célébrer, par l'abaissement du cœur, la douceur de la charité, la droiture de l'intention, l'uniformité de la vie, par le renoncement à votre propre sagesse et à votre propre justice, mortifiant la chair et humiliant l'esprit.

Qu'il me soit permis de vous tenir le même langage à vous, Chrétiens mes frères, qui dans cette solemnité viendrez vous purifier dans les tribunaux de la pénitence pour donner à Jésus-Christ dans vos cœurs une nouvelle naissance en le recevant à la table sacrée : *Parate viam Domini :* Préparez la voie du Seigneur. L'action que vous allez faire, est la plus sainte de la religion, et la source des plus grandes grâces ; ne la faites donc pas sans y apporter tous les soins et toutes les précautions qu'elle exige ; ne vous exposez point à perdre par votre faute les avantages inestimables qui doivent vous en revenir : *Parate viam Domini.*

La communion doit faire naître Jésus-Christ dans nos cœurs ; mais quelle différence y aurait-il entre le juste et le pécheur, entre celui qui discerne le corps du Seigneur, et celui qui traite sa chair sainte comme une viande commune, s'il naissait également dans le cœur de tous ceux qui le reçoivent? Ne vous y trompez pas, mes Frères : il y a une manière de recevoir Jésus-Christ qui nous rend sa présence inutile; et plût à Dieu qu'en le recevant de cette manière, nous nous privassions seulement des grâces qui accompagnent une sainte communion ! Ah ! mes Frères, si la communion ne fait pas naître Jésus-Christ dans nos cœurs, elle l'y fait mourir ; si elle ne nous rend point participants de son esprit et de ses grâces, elle est pour nous l'arrêt de notre condamnation ; si elle n'est pas pour notre âme un fruit de vie, elle est un fruit de mort : alternative terrible qui doit nous faire trembler, mais qui ne doit pas nous éloigner entièrement de la table sacrée. Le pain qu'on y distribue est la véritable nourriture de nos âmes, la force des forts, le soutien des faibles, la consolation des affligés, le gage de la bienheureuse immortalité : combien serait-il donc dangereux de s'en priver ? Mais il le serait infiniment davantage de le manger sans s'y être préparé. C'est pourquoi je vous le répète de nouveau avec l'Eglise, mes très-chers Frères : *Parate viam Domini :* Préparez la voie du Seigneur ; disposez-vous de longue main à le recevoir; bannissez de vos cœurs tout ce qui peut lui déplaire ; instruisez-vous des dispositions qu'il exige de ceux qui le reçoivent ; faites tous vos efforts pour les acquérir : point d'autre moyen de ne pas vous exposer à une communion indigne et d'attirer Jésus-Christ dans vos âmes.

Matière importante qui demande toute votre attention. D'un côté il s'agit de vous faire éviter un crime aussi affreux que la profanation du corps et du sang adorable du Fils de Dieu ; de l'autre, il est question de vous apprendre à recueillir de la communion toutes les grâces qu'elle est capable de produire dans nos cœurs. Quelles sont donc ces dispositions si essentielles pour communier dignement et avec fruit ? Je les réduis à quatre qui seront le sujet et le partage de ce discours. Implorons, etc. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE RÉFLEXION.

L'Eucharistie est une manne cachée ; elle est la viande des forts, un gage sensible et permanent de l'amour de Jésus-Christ, la continuation et l'accomplissement de son sacrifice. Or, cette manne cachée, il faut savoir la discerner des viandes communes, de peur de s'y méprendre : *Non dijudicans corpus Domini* [1], première disposition. C'est la viande des forts; on doit donc s'éprouver avant que d'oser s'en nourrir : *Probet autem seipsum homo* [2], seconde disposition. Le gage de l'amour de Jésus-Christ; on ne peut donc le recevoir qu'en mémoire de lui, c'est-à-dire en sentant réveiller à sa présence tout ce que le souvenir d'un objet cher

[1] I Cor., XI, 29.
[2] *Ibid.*, 28.

a de plus délicieux et de plus tendre : *Hoc facite in meam commemorationem*[1], troisième disposition. C'est l'accomplissement de son sacrifice ; il est donc juste d'annoncer sa mort toutes les fois qu'on y participe, et d'y porter un esprit de croix et de martyre : *Quotiescumque..... manducabitis panem hunc, et calicem bibetis, mortem Domini annuntiabitis donec veniat*[2], quatrième disposition. Une foi respectueuse qui nous fasse discerner, une foi prudente qui nous fasse éprouver, une foi ardente qui nous fasse aimer, une foi généreuse qui nous fasse immoler : c'est le précis de la doctrine de l'Apôtre, en nous racontant l'institution de l'Eucharistie, et de celle de tous les saints sur l'usage de ce sacrement adorable.

Première disposition : une foi respectueuse qui nous fasse discerner. Ne croyez pas, mes Frères, que je veuille parler ici de cette foi qui nous distingue des incrédules. Quel mérite de croire, lorsque les préjugés de l'enfance y ont accoutumé la raison, et que la soumission est comme née avec nous ? Il en coûterait même pour secouer ce joug ; et il ne faut pas un moindre effort pour passer de la foi à l'erreur que pour revenir de l'erreur à la vérité. Je parle de cette foi vive qui perce les nuages qui environnent le trône de l'Agneau, qui le voit, non pas en énigme et comme à travers un cristal, mais face à face, si j'ose le dire, et tel qu'il est en lui-même ; de cette foi qui, malgré le voile dont le véritable Moïse se couvre sur cette montagne sainte, ne laisse pas de voir toute sa gloire et de n'en pouvoir soutenir la présence ; de cette foi qui, sans approfondir témérairement sa majesté, est pourtant accablée de son éclat, qui voit les anges du ciel se couvrir de leurs ailes et les colonnes du firmament trembler devant ce roi d'une majesté terrible ; de cette foi à qui les sens n'ajouteraient rien et qui est heureuse, non pas parce qu'elle croit sans voir, mais parce qu'elle voit presqu'en croyant. Je parle de cette foi respectueuse qui est saisie d'une horreur de religion à la seule présence du sanctuaire, qui approche de l'autel comme Moïse du buisson sacré, comme les Israélites de la montagne foudroyante ; de cette foi qui sent tout le poids de la présence d'un Dieu et qui, effrayée, s'écrie comme Pierre : Retirez-vous de moi, Seigneur, parce que je ne suis qu'un homme et un homme pécheur ; je parle de cette foi dont le respect va jusques à la frayeur, et qui a besoin même qu'on la rassure ; qui du plus loin qu'elle découvre Jésus-Christ sur l'autel, sent un éclat de majesté qui la frappe, l'interdit, la trouble, lui fait craindre qu'elle ne vienne s'y présenter sans son ordre.

Voilà quel est ce discernement de foi que l'Apôtre demande de vous, mes Frères. Grand Dieu[1] ! mais en reste-t-il de cette foi sur la terre ? Eh ! vous avez beau paraître encore au milieu du monde, il ne vous connaît pas mieux qu'autrefois ; vos disciples mêmes ne vous connaissent souvent que selon la chair ; et, pour être toujours avec vous, leurs yeux s'y accoutument et ne vous discernent presque plus. Lorsque vous paraîtrez dans les airs sur une nuée éclatante, les hommes sécheront de frayeur, les impies se cacheront dans des antres profonds et demanderont aux montagnes de s'écrouler sur leurs têtes. Eh ! n'êtes-vous pas dans le sanctuaire comme sur une nuée de gloire ? Les cieux ne s'ouvrent-ils pas sur vous ? Les esprits célestes, toutes les fois que le prêtre vient de prononcer les paroles redoutables, ne descendent-ils pas du ciel pour être encore vos ministres et vous environner de leurs hommages ? Sur ce tribunal mystérieux ne jugez-vous pas les hommes ; ne jetez-vous pas des yeux de discernement sur cette multitude d'adorateurs qui remplit vos temples ; n'y séparez-vous pas les boucs des brebis ; n'y prononcez-vous pas des arrêts de mort et de vie ; n'y tenez-vous pas des foudres d'une main et des couronnes de l'autre ? Ne m'y démêlez-vous pas et n'écrivez-vous pas sur mon front avec une main invisible les caractères de mon élection ou de ma réprobation éternelle ? Hélas ! et tandis peut-être que vous m'y condamnez, je présume d'en approcher ; tandis que vous me rejetez de votre face, je m'y présente avec confiance ; tandis que vous ouvrez l'abîme pour y marquer peut-être ma place, je viens la prendre à votre table avec témérité ; tandis que vous me rangez peut-être parmi les enfants de colère, je viens me mettre au nombre des enfants de votre amour. Votre chair vivifiante est une chair de péché pour moi ; l'Agneau sans tache qui rompt les sept sceaux du livre de mort, est le dernier sceau qui

[1] I Cor., XI, 24. — [2] *Ibid.*, 26.

[1] Grand Dieu ! Exclamation familière à Massillon, et, suivant des témoignages contemporains, toujours prononcée par l'orateur avec une pénétrante onction.

remplit et ferme celui de mes iniquités; et vous qui deviez être mon Sauveur, vous devenez mon crime.

Ah! mes Frères, on ne pouvait autrefois voir Dieu sans être frappé de mort sur l'heure; un peuple entier de Betsamites, pour avoir seulement jeté sur l'Arche des yeux trop curieux, fut exterminé; l'Ange du Seigneur couvrit de plaies Héliodore, parce qu'il avait osé entrer dans le sanctuaire de Jérusalem; il n'était pas permis aux Israélites dans le désert d'approcher même de la montagne où le Seigneur donnait sa loi; les foudres et les éclairs en défendaient l'accès; la terreur et la mort précédaient partout la face du Dieu d'Abraham. Quoi! parce qu'il ne sort plus des tourbillons de feu du fond de nos sanctuaires pour punir les profanateurs et les indiscrets, le respect et la frayeur ne nous y accompagnent pas! Faibles hommes sur qui les sens ont tant de pouvoir et qui ne sont religieux que lorsque le Dieu qu'ils adorent est terrible! Car, dites-moi, si nous discernions le corps du Seigneur; si la foi de sa présence faisait sur nous les grandes impressions qu'elle ferait sans doute si nous le voyions à découvert; eh! viendrions-nous tranquilles et presque insensibles nous asseoir à sa table? Quelques moments employés souvent à réciter avec un cœur tiède et un esprit égaré de légères formules, suffiraient-ils pour nous préparer à une action si redoutable? Une communion serait-elle l'affaire d'une matinée, dérobée peut-être ou à l'inutilité d'un sommeil accoutumé ou aux soins de l'ajustement? Ah! ce souvenir nous occuperait, nous agiterait, nous frapperait un mois par avance; il nous faudrait du temps pour nous rassurer, si j'ose le dire, contre notre propre respect et contre l'idée de sa majesté; les jours qui précèderaient ce festin sacré, seraient des jours de retraite, de silence, de prière, de mortification; chaque jour, en nous approchant de ce terme heureux, verrait croître nos soins, notre frayeur, notre joie. Cette pensée serait de toutes nos affaires, de nos entretiens, de nos repas, de nos délassements, de notre sommeil même; notre esprit plein de foi ne pourrait s'en désoccuper; nous ne verrions plus que Jésus-Christ; la figure du monde[1], loin de nous enchanter, nous appliquerait à peine; nous aurions des yeux et nous ne verrions pas; cette image seule fixerait toute notre attention. Voilà ce qui s'appelle discerner le corps du Seigneur.

Je sais qu'une âme mondaine sent des troubles secrets à l'approche d'une solennité où la bienséance et la loi peut-être veulent qu'elle se présente à l'autel. Mais, ô mon Dieu, vous qui sondez les cœurs d'où naissent ces troubles, sont-ce là de ces frayeurs de foi et de religion qui doivent conduire à votre table une humble créature? Ah! c'est une tristesse qui opère la mort; ce sont des inquiétudes qui naissent des embarras d'une conscience qu'il faut éclaircir. On est sombre et inquiet comme le jeune homme de l'Evangile à qui vous aviez fait une loi de vous suivre; on craint ces jours heureux comme des jours funestes; on regarde les solennités des Chrétiens comme des mystères tristes et lugubres; on se fait une fatigue des délices de votre banquet; on n'y entre que comme ces aveugles et ces boiteux de l'Evangile, c'est-à-dire qu'il faut que les lois de votre Eglise aillent arracher ces infidèles comme par force des places publiques, des plaisirs du siècle et du grand chemin de la perdition, et les traînent malgré eux à la salle du festin; on remet autant qu'on peut ce devoir de religion; cette seule pensée empoisonne tous les plaisirs. Vous voyez ces âmes infidèles traîner le poids d'une conscience irrésolue; balancer longtemps entre leurs devoirs et leurs passions; adoucir enfin par le choix d'un confesseur indulgent l'amertume de cette démarche; aller paraître devant vous, ô Dieu, qui devenez leur nourriture dans ce mystère d'amour, avec autant de répugnance que s'ils allaient se présenter à un ennemi; et ne se sentir peut-être pas d'autre peine, dans toute une année, que la peine de recevoir un Dieu qui se donne à elles. Ah, Seigneur! aussi rejetez-vous invisiblement ces victimes coupables qui se font traîner par force à l'autel, vous qui ne voulez que des sacrifices volontaires; aussi ne vous donnez-vous que malgré vous à ces cœurs ingrats qui ne vous reçoivent que malgré eux-mêmes; et, si vous éliez encore capable de ces saints frémissements que vous laissâtes paraître sur le tombeau du Lazare, ah! on vous verrait frémir encore, lorsque vous entrez dans ces bouches profanes qui ne sont à vos yeux que des sépulcres ouverts, comme elles ont frémi longtemps avant que de se résoudre à venir vous rendre cet hommage.

[1] Figura hujus mundi. *I Cor.*, VII, 31.

Avouons-le donc, mes très-chers Frères, la foi qui nous fait discerner le corps de Jésus-Christ est une foi rare. On croit, mais d'une foi superficielle qui s'en tient, pour ainsi dire, à la surface de ce sacrement et n'en approfondit pas la vertu et les mystères; on croit, mais d'une foi oiseuse qui borne tout son esprit à se soumettre et à ne pas contredire; on croit, mais d'une foi volage qui se dément dans les œuvres; on croit, mais d'une foi humaine qui est le don de nos pères selon la chair, plutôt que le don du Père des lumières; on croit, mais d'une foi populaire qui ne nous laisse que des idées faibles et puériles; on croit, mais d'une foi superstitieuse qui n'aboutit qu'à des hommages vains et extérieurs; on croit, mais d'une foi d'habitude qui ne sent rien; on croit, mais d'une foi insipide qui ne discerne plus; on croit, mais d'une foi commode qui n'a point de suites; on croit, mais d'une foi peu éclairée qui manque ou au respect en se familiarisant ou à l'amour en s'éloignant; on croit, mais d'une foi qui captive l'esprit et qui laisse errer le cœur; on croit enfin, mais d'une foi tranquille et vulgaire qui n'a rien de vif, rien de grand, de sublime, de digne du Dieu qu'elle nous découvre. Eh! discerner votre corps, Seigneur, par la foi, c'est avoir plus de goût pour ce pain céleste que pour toutes les viandes de l'Egypte; c'est en faire l'unique consolation de notre exil, le plus tendre adoucissement de nos peines, le remède sacré de nos maux, le désir continuel de nos âmes; c'est y trouver la sérénité dans ses obscurcissements, la paix dans ses troubles, le calme dans les agitations de l'adversité, un asile contre nos disgrâces, un bouclier pour opposer aux traits enflammés de Satan, un rafraîchissement contre les aiguillons d'une chair rebelle, une ardeur nouvelle contre les tiédeurs inévitables à la piété. Discerner votre corps, Seigneur, c'est apporter plus de soins, plus d'attention, plus de circonspection à vous recevoir qu'à toutes les autres actions de la vie; discerner votre corps, Seigneur, c'est respecter les temples où on vous adore, les ministres qui vous servent, nos corps qui vous reçoivent. Que chacun s'examine, qu'il écoute là-dessus le témoignage de sa conscience; et c'est ici la seconde disposition, une foi prudente qui nous fasse éprouver; *que l'homme s'éprouve : Probet autem seipsum homo.*

DEUXIÈME RÉFLEXION.

Je sais que notre cœur nous échappe à nous-mêmes; que l'esprit de l'homme ne connaît pas toujours ce qui se passe dans l'homme; que les passions nous séduisent, les exemples nous rassurent, les préjugés nous entraînent; que nos penchants décident toujours de nos lumières; que le cœur a toujours raison; que s'éprouver soi-même, ce n'est souvent que s'affermir soi-même dans ses erreurs. Tel est l'homme, ô mon Dieu, entre les mains de ses seules lumières : sans cesse il prend le change, et tout se farde et se métamorphose à ses yeux; il ne vous connaît qu'à demi; il ne se connaît qu'à peine; il ne voit point clair dans tout ce qui l'environne; il prend les ténèbres pour la lumière; il va d'égarement en égarement; il ne sort pas de ses erreurs quand il revient à lui-même. Il n'est que les lumières de votre foi qui puissent redresser ses jugements, ouvrir les yeux de son âme, être la raison de son cœur, lui apprendre à se connaître, éclairer les mystères de l'amour-propre, développer les artifices de ses passions, et en faire cet homme spirituel qui juge de tout. C'est donc sur les règles de la foi qu'il faut s'éprouver, mes Frères; les doctrines humaines, les adoucissements de l'usage, les exemples de la multitude, nos propres lumières sont des guides trompeurs; et, si jamais il importa de ne point prendre le change, sans doute c'est dans une conjoncture où le sacrilége est la peine de la méprise.

Mais sur quoi nous éprouverons-nous? Sur quoi? sur la sainteté de ce sacrement et sur notre propre corruption. C'est la chair de Jésus-Christ, c'est le pain des Anges, c'est l'Agneau sans tache qui ne veut autour de son autel que ceux ou qui n'ont pas souillé leurs vêtements ou qui les ont lavés dans le sang de la pénitence. Et qui êtes-vous, âme téméraire, que je vois approcher avec tant de sécurité? Y portez-vous votre pudeur, votre innocence? Avez-vous toujours possédé le vase de votre corps dans l'honneur et dans la sainteté? N'avez-vous pas traîné votre cœur sur la boue de mille passions? Votre âme n'est-elle pas aux yeux de Dieu ce tison noirci dont parle le Prophète, que des flammes impures ont, dès vos premiers ans, flétri, consumé, et qui n'est plus qu'un reste hideux de leur violence? N'êtes-vous pas tout couvert de plaies hon-

teuses! Paraît-il sur votre corps un seul endroit qui ne soit marqué de quelques crimes? Où placerez-vous la chair de l'Agneau? Quoi! elle reposera sur votre langue! Cette chair pure, sur un tombeau qui n'a jamais exhalé que la puanteur et l'infection; cette chair immolée avec tant de douceur, sur l'instrument de vos vengeances et de votre amertume; cette chair crucifiée, sur le siége de vos sensualités et de vos débauches? Quoi! il descendra dans votre cœur! Mais y trouvera-t-il où reposer sa tête? N'avez-vous pas fait de ce temple saint une caverne de brigands? Quoi! vous l'allez placer parmi tant de désirs impurs, d'attachements profanes, de projets d'ambition, de mouvements de haine, de jalousie, d'orgueil; c'est au milieu de tous ces monstres que vous lui avez préparé sa demeure? Ah! vous le livrez à ses ennemis, vous le mettez encore entre les mains de ses bourreaux.

On s'est éprouvé, me dit-on; on s'est confessé avant que d'approcher. Ah! mes Frères, et de la même bouche dont vous venez de vomir vos iniquités vous allez recevoir Jésus-Christ? et le cœur encore fumant de mille passions mal éteintes, et que le lendemain va voir rallumer, vous osez venir offrir votre présent à l'autel et participer aux mystères saints? et l'imagination souillée des idées toutes fraîches de vos excès que vous venez de raconter au prêtre, vous allez goûter le froment des élus? Quoi! au sortir du tribunal, la communion vous tient lieu de pénitence? Vous allez de plain pied du crime à l'autel? Au lieu de répandre des larmes avec les pénitents, vous venez vous consoler avec les justes? Au lieu de vous nourrir d'un pain de tribulation, vous courez au festin délicieux? Au lieu de vous tenir comme le publicain à la porte du temple, vous approchez témérairement du Saint des Saints? Un pénitent n'arrivait autrefois à la table du Seigneur qu'à travers des [1] années entières d'humiliation, de jeûne, de prière, d'austérité, et on se purifiait dans les larmes, dans la douleur, dans les exercices publics d'une discipline pénible; on devenait des hommes nouveaux; il ne restait plus rien de la première vie qu'un regret sincère; on ne reconnaissait enfin de traces des crimes passés que dans les traces [2] de la pénitence et des macérations qui venaient de les expier; et l'Eucharistie était le pain céleste que l'homme pécheur ne mangeait alors qu'à la sueur de son front. Et aujourd'hui on croit qu'avoir confessé ses crimes, c'est les avoir punis; qu'une absolution qui suppose un cœur contrit et humilié, le crée et le donne elle-même; que toute la pureté qu'exige la chair de Jésus-Christ de celui qui la reçoit, c'est qu'il ait découvert la pourriture et l'infection de ses plaies. Communions indignes, mes Frères: vous mangez et vous buvez votre jugement. On a beau vous rassurer; l'homme peut-il vous justifier, lorsque Dieu vous condamne.

D'ailleurs, c'est un azyme pur; il faut être exempt de levain pour en manger. Or, de bonne foi, ces personnes du monde que les circonstances d'une solennité déterminent à s'approcher de l'Eucharistie, ont-elles quitté le vieux levain en se présentant à l'autel? N'y portent-elles pas toutes les passions encore vivantes dans leurs racines? Jugez-en par les suites. On se retrouve le même au sortir de là; les haines ne sont point éteintes; l'empire de la volupté n'est point affaibli; la vivacité pour les plaisirs n'est point émoussée; la pente pour le monde n'est pas moins rapide; la cupidité n'a rien perdu de ses droits. On ne voit pas plus de précautions qu'auparavant contre les périls éprouvés; les commerces recommencent; les entretiens se renouent; les passions se réveillent; tout va même train, et on n'a, par-dessus son premier état, que la profanation de ce redoutable mystère. D'où vient cela? c'est que se confesser simplement, n'est point s'éprouver.

De plus, c'est la viande des forts. Une âme faible, chancelante, mal affermie, qui tourne à tout vent, qui plie au premier obstacle, qui se brise au premier écueil, qui échappe à toute heure à la grâce, qui a une longue expérience de sa fragilité, qui n'apporte jamais à l'autel que des promesses cent fois violées, que des sensibilités de dévotion que le premier plaisir étouffe, qui depuis ses premiers ans est dans le commerce des faiblesses et des choses saintes et a toujours vu succéder les crimes au repentir et les sacrements aux rechutes, une âme de ce caractère est-ce une âme forte? Ne doit-elle pas s'éprouver, croître, se fortifier, s'exercer dans la charité? A peine en état de soutenir le lait, doit-elle imprudemment se charger d'une viande solide qui ne sert de nourriture qu'à l'homme parfait?

Il est marqué dans la loi [1] que, si la victime

[1] *Les*, 1745. — [2] *Grâces*, Renonard.

Lévit., VI, 28.

qu'on venait d'immoler, était mise dans un vaisseau de terre, le vaisseau serait brisé sur le champ; mais que, s'il était d'airain, il serait lavé et nettoyé. Ces circonstances, marquées avec tant de soin, seraient-elles dignes de l'Esprit-Saint, si elles ne renfermaient des instructions et des mystères? Une âme fragile qui reçoit la victime véritable, ne ressemble-t-elle pas à ce vaisseau de terre qui se brise, pour ainsi dire, et qui ne peut soutenir la violence de ce feu sacré, au lieu qu'une âme solide comme l'airain s'y purifie, y perd ses plus légères souillures, et devient plus belle et plus brillante. Qu'arrive-t-il, selon Jésus-Christ, lorsque l'on met du vin nouveau dans des vaisseaux vieux et usés? Ne se rompent-ils pas? le vin n'est-il pas perdu, épanché, foulé aux pieds? Quelle est cette parabole? Vous mettez le vin mystique, ce vin qui enfante les vierges, ce vin dont la force jette les âmes chastes dans une sainte ivresse; vous le mettez dans un cœur usé que des passions envieillies ont affaibli. Ah! je ne suis point surpris s'il n'en peut pas soutenir la force, si le sang de Jésus-Christ ne saurait s'y arrêter, si à la première occasion vous le répandez et le foulez aux pieds. Il fallait y accoutumer votre cœur peu à peu, le préparer par la retraite, par la prière, par la fuite des occasions, par des victoires journalières sur vous-même; et, par ces longues et sages épreuves, le fortifier et le rendre capable de recevoir Jésus-Christ.

C'est la Pâque des Chrétiens; or, Jésus-Christ ne célèbre sa pâque qu'avec ses disciples: *Cum discipulis meis facio pascha* [1]. Or qu'est-ce qu'être son disciple? C'est se renoncer soi-même, porter sa croix, le suivre. Etes-vous mortifié dans vos désirs, patient dans vos afflictions? Marchez-vous sur les traces que Jésus-Christ vous a frayées? Etre son disciple, c'est s'aimer les uns les autres; et combien de fois êtes-vous venu manger ce pain d'union; combien de fois vous êtes-vous présenté à ce festin de charité, portant dans le cœur un fiel secret d'amertume contre votre frère? Combien de fois êtes-vous venu offrir votre présent à l'autel, sans vous être réconcilié avec lui?

Enfin, c'est un Dieu si pur que les astres sont souillés devant lui [2]; si saint qu'après la chute de l'Ange il fallut que le ciel s'écroulât, que les abîmes s'ouvrissent et qu'il mît un chaos éternel entre le péché et lui; si jaloux qu'un seul désir étranger le blesse. Ainsi, mes Frères, il faut vous éprouver sur vos penchants: ne nourrissez-vous pas encore ces désirs du siècle dont parle l'Apôtre [1]? Rendez gloire à Dieu, et sondez votre cœur en sa présence. Je vais me nourrir de Jésus-Christ et le changer en ma propre substance; mais, lorsqu'il sera entré dans mon âme, lui qui en discerne les intentions et les penchants les plus secrets, n'y trouvera-t-il rien d'indigne de la sainteté de sa présence? Il ira d'abord à la naissance et aux principes de mes égarements; il examinera si la source en est tarie ou le cours seulement suspendu; il verra quelles sont encore les inclinations dominantes de mon âme, quel est le poids qui fait encore pencher le cœur, Hélas! pourra-t-il dire comme autrefois lorsqu'il entra dans la maison de Zachée: Aujourd'hui le salut est arrivé dans cette maison [2]? Suis-je revenu de bonne foi de cette passion si fatale à mon innocence; de cette aigreur que je viens de détester aux pieds du prêtre; de cette idolâtrie des richesses qui me jette dans des gains injustes; de cette fureur de jeu qui nuit à ma santé, à mes affaires, à mon salut; de cette humeur inégale et tâcheuse que la plus légère contradiction enflamme; de cette vanité qui me tire du rang où mes ancêtres m'avaient laissé; de cette envie qui m'a toujours fait regarder avec des yeux jaloux la réputation ou la prospérité de mes égaux; de cet air fier et censeur qui juge de tout et ne se juge jamais soi-même; de cet ascendant de mollesse, de volupté, d'immortification, qui fait comme mon fonds et mon être propre? L'aveu que je viens de faire de mes faiblesses au ministre de Jésus-Christ les a-t-il déracinées de mon cœur? Suis-je une nouvelle créature? Il n'y a qu'un homme ressuscité qui puisse aspirer à ce pain céleste dont je vais me nourrir; le suis-je à vos yeux, ô mon Dieu? Ne porté-je pas le nom de vivant étant encore mort en effet? Le fort armé [3] entrant dans mon âme la possédera-t-il en paix, et n'y trouvera-t-il pas sept esprits immondes qui l'en chasseront? Eclairez-moi, Seigneur, et ne souffrez pas que votre Christ, que votre Saint descende dans la corruption. Voilà, mes Frères,

[1] Facio pascha cum discipulis meis. Matth., XXVI, 18.
[2] Et stellæ non sunt mundæ in conspectu ejus. *Job*, XXV, 5

[1] Sæcularia desideria. *Tit.*, II, 12.
[2] Hodie salus domui huic facta est. *Luc*, XIX, 9.
[3] Cum fortis armatus, etc. *Luc*, XI, 21.

comme il faut s'éprouver. Le Seigneur avait défendu autrefois aux juifs d'offrir du miel et du levain dans les sacrifices; voyez si, en approchant de l'autel, vous n'y portez pas le levain de vos crimes et le miel de la volupté, c'est-à-dire et ce goût du monde et du plaisir et ce caractère mou et sensuel, ennemi de la croix, inalliable avec le salut. N'approchez pas, si vous ne vous sentez pas assez pur. Cette chair sainte, dit le Prophète, ne vous ôterait point votre malice; elle en ajouterait une nouvelle; votre religion serait vaine, votre culte idolâtre, votre sacrifice un sacrilége.

Eprouvez-vous donc vous-même; et après cela mangez de ce pain céleste. Mais il n'en faut pas demeurer au simple discernement et à l'épreuve. Jusque-là vous n'avez fait qu'éloigner les obstacles; mais vous n'avez pas mis les dernières dispositions; vous avez retranché tout ce qui pouvait bannir Jésus-Christ de votre âme; vous n'avez pas acquis ce qui pouvait l'attirer; vous avez pris des mesures pour ne point le recevoir indignement; vous n'en avez point pris pour le recevoir avec fruit. Il ne suffit pas d'être exempt de crime; il faut être revêtu de justice et de sainteté: c'est peu de ne le point trahir avec Judas; il faut l'aimer avec les autres disciples; c'est peu, en un mot, de n'être plus profane, mondain, voluptueux, mou, fier, vindicatif, attaché; il faut être grave, doux, humble, ferme, chaste, fidèle, chrétien. *Toutes les fois que vous ferez ceci, faites-le en mémoire de moi :* c'est la troisième disposition, communier en mémoire de Jésus-Christ.

### TROISIÈME RÉFLEXION.

Qu'est-ce que communier en mémoire de Jésus-Christ? C'est en premier lieu, mes Frères, retracer en soi-même tout ce qui se passa dans le cœur de Jésus-Christ dans l'institution de ce Sacrement adorable. J'ai désiré ardemment, disait-il à ses disciples, de manger cette pâque avec vous : *Desiderio desideravi hoc pascha manducare vobiscum* [1]; il soupirait après ce moment heureux; il ne le perdait pas de vue; il se consolait, dans ce souvenir, de toutes les amertumes de sa passion : *Antequam patiar* [2]. Que voulait-il nous apprendre par-là, mes Frères? Ah! c'est qu'il faut apporter à cette table divine un cœur embrasé, pénétré, consumé; un cœur impatient, empressé, avide; une faim et une soif de Jésus-Christ, un goût réveillé par l'amour; en un mot, ce que j'ai appelé une foi ardente qui nous fasse aimer. Ce pain, dit un Père, demande un cœur affamé : *Interioris hominis quærit esuriem* [1]. Ah! Seigneur! dit alors l'âme fidèle avec saint Augustin, eh! qui me donnera que vous veniez dans mon cœur pour en prendre possession, pour en remplir tout le vide, pour y régner seul, pour y demeurer avec moi jusques à la consommation des siècles, pour m'y tenir lieu de tout, pour y faire mes plus chastes délices, pour y répandre mille secrètes consolations, pour le rassasier, l'enivrer, me faire oublier mes malheurs, mes inquiétudes, mes vains plaisirs, tous les hommes, l'univers entier, et me laisser tout à vous, jouir de votre présence, de vos entretiens, des douceurs que vous préparez à ceux qui vous aiment? Peut-être, Seigneur, la maison de mon âme n'est pas encore assez parée [2] pour vous recevoir; mais venez en faire vous-même tout l'ornement. Peut-être y apercevez-vous des souillures qui vous en éloignent; mais vous les purifierez par votre divin attouchement. Peut-être y découvrez-vous encore des ennemis invisibles; mais n'êtes-vous pas le fort armé? Votre seule présence les dissipera, et tout sera en paix, quand une fois vous vous en serez mis en possession. Peut-être a-t-elle des rides qui l'enlaidissent; mais vous renouvellerez sa jeunesse, comme celle de l'aigle [3]. Peut-être est-elle encore flétrie des taches de ses anciennes infidélités: mais votre sang achèvera de les effacer. *Venez,* Seigneur, *et ne tardez pas;* tous les biens m'arriveront avec vous. Méprisé, persécuté, affligé, dépouillé, calomnié, je ne compterai plus mes malheurs pour rien du moment que vous viendrez les adoucir; honoré, favorisé, élevé, environné d'abondance, ces vaines prospérités ne me toucheront plus, ne me paraîtront plus rien, du moment que vous m'aurez fait goûter combien vous êtes doux. Tels sont les désirs qui doivent nous conduire à l'autel.

Mais, hélas! les uns y apportent un dégoût et une répugnance criminelle; il leur faut des occasions pour les y déterminer; d'eux-mêmes ils ne s'en aviseraient jamais. Mais que dis-je,

[1] Luc, XXII, 15. — [2] *Ibid.*

[1] S. Aug., in Joan Ev. Tract., XXVI, 1.
[2] Domum ornatam. *Matth.*, XII, 44, et *Luc*, XI, 25.
[3] Renovabitur ut aquilæ juventus. *Ps.* CII, 5.

des occasions? Il faut des foudres et des anathèmes; il faut que l'Eglise tonne, foudroie. Bon Dieu! que la tiédeur des Chrétiens ait réduit votre Eglise à leur faire une loi de la participation à votre corps et à votre sang! qu'il ait fallu des peines et des menaces pour les conduire à l'autel et les obliger de s'asseoir à votre table! que toute la félicité du chrétien sur la terre soit devenue pour lui un précepte pénible! que le privilége le plus glorieux dont vous puissiez favoriser les hommes, soit pour eux une gêne et une contrainte! Ah! Seigneur, quand vous donnâtes à votre Eglise le pouvoir de lier, vous attendiez-vous qu'elle en dût faire cet usage? Et son autorité était-elle destinée à traîner ses enfants à l'autel ou à en séparer ses ennemis? Les autres en approchent avec un cœur pesant, un goût émoussé, une âme toute de glace; gens qui vivent dans le commerce des plaisirs et des Sacrements; qui participent à la table de Satan et à celle de Jésus-Christ; qui ont des jours marqués pour le Seigneur et des jours destinés au siècle; gens à qui une communion ne coûte qu'une journée de gêne et de réserve; qui ce jour-là ne jouent pas, ne voient pas, n'étalent pas, ne médisent pas, ne s'assemblent pas. Mais ce régime ne va pas plus loin; toute la dévotion finit avec la solennité; c'est une action de cérémonie; on est content de soi-même après cette courte suspension; on rentre tranquillement dans ses premières voies, car c'était un article dont on était convenu avec soi-même; on vit uniment dans ce tranquille mélange de saint et de profane. Les Sacrements nous calment sur les plaisirs; les plaisirs, pour être plus tranquilles du côté de la conscience, nous conduisent aux Sacrements; et l'on est à demi bon pour être mondain sans scrupule. Ainsi on porte à l'autel un goût affadi par les amusements et les joies du siècle, par l'embarras des affaires, par le tumulte des passions; on ne sent pas les douceurs ineffables de cette viande céleste; on retrouve jusqu'au pied du trône de la grâce les images des plaisirs dont on vient de sortir, des intérêts qui nous occupent, des projets qui nous embarrassent: des idées qui nous arrachent de l'autel pour nous rentraîner dans le monde, font sur le cœur des impressions bien plus vives que la présence de Jésus Christ. Mais n'est-ce pas, Seigneur, contre ces Chrétiens monstrueux que votre prophète indigné vous disait autrefois : *Ah! Seigneur, que votre table leur devienne un piége, une punition, une pierre d'achoppement et de scandale* [1].

En second lieu, communier en mémoire de Jésus-Christ, c'est vouloir réveiller par la présence de ce gage sacré tout ce que son souvenir peut faire d'impression sur un cœur qui l'aime. L'absence ralentit les liaisons les plus vives; Jésus-Christ prévoyait bien que, montant dans le ciel, ses disciples insensiblement oublieraient ses bienfaits et ses divines instructions. Hélas! Moïse ne reste que quarante jours sur la montagne, et déjà les Israélites ne se souviennent plus des prodiges qu'il avait opérés pour les délivrer de l'Egypte? Qu'est devenu ce Moïse, s'entredisaient-ils? Faisons-nous des dieux qui nous précèdent et qui nous défendent contre nos ennemis. Jésus-Christ, pour parer à ces inconstances du cœur humain, voulut, en montant dans la céleste Sion, nous laisser un gage de sa présence. C'est là qu'il veut que nous venions nous consoler de son absence sensible; c'est là que nous devons retrouver un souvenir plus vif de ses merveilles, de sa doctrine, de ses bienfaits, de sa divine personne; c'est là que, sous des signes mystérieux, nous venons le voir naissant à Bethléem, élevé à Nazareth, conversant avec les hommes, et parcourant les villes de la Judée, faisant des signes et des prodiges que nul autre avant lui n'avait jamais faits, appelant à sa suite des disciples grossiers pour en faire les maîtres du monde, confondant l'hypocrisie des Pharisiens, annonçant le salut aux hommes, laissant partout des traces de sa puissance et de sa bonté, entrant en triomphe à Jérusalem, conduit sur le Calvaire, expirant sur une croix, vainqueur de la mort et de l'enfer, menant avec lui dans le ciel ceux qui étaient captifs comme les trophées de sa victoire, et formant ensuite son Eglise par l'effusion de son esprit et l'abondance de ses dons; en un mot, nous l'y retrouvons dans tous ces mystères.

Vous enviez, dit saint Chrysostome, le sort d'une hémorrhoïsse qui touche ses vêtements, d'une pécheresse qui arrose ses pieds de ses larmes, des femmes de Galilée qui eurent le bonheur de le suivre et de le servir dans les courses de son ministère, de ses disciples avec qui il conversait familièrement, des

[1] Fiat mensa eorum coram ipsis in laqueum, et in retributiones, et in scandalum. *Ps.* LXVIII, 23.

peuples de ce temps-là qui entendirent les paroles de grâce et de salut qui sortaient de sa bouche ; vous appelez heureux ceux qui le virent ; bien des prophètes et des rois l'ont souhaité en vain ; mais vous, mes Frères, venez à l'autel, vous le verrez, vous le toucherez, vous lui donnerez un saint baiser, vous l'arroserez de vos larmes, et vos entrailles mêmes le porteront comme celles de Marie. Hélas ! nos pères allaient dans une terre sainte y adorer les traces de ses pieds et les lieux qu'il avait consacrés par sa présence. Ici, leur disait-on, il proposait la parabole du bon Pasteur et de la brebis égarée ; ici il réconciliait une femme adultère ; ici il consolait une pécheresse ; ici il sanctifiait les noces et les festins par sa présence ; ici il multipliait des pains pour rassasier un peuple affamé ; ici il défendait à ses disciples de faire descendre le feu du ciel sur une ville criminelle ; ici il s'abaissait jusqu'à converser avec une femme de Samarie ; ici il souffrait les enfants autour de lui et blâmait ceux qui voulaient les éloigner ; ici il rendait la vue aux aveugles, il redressait les boiteux, il délivrait les possédés, il faisait parler les muets et ouïr les sourds. A ces paroles nos pères se sentaient saisis d'une joie sainte ; ils versaient sur cette terre heureuse des larmes de tendresse et de religion ; ce spectacle, ces images leur rapprochaient le temps, les actions, les mystères de Jésus-Christ, rallumaient leur ardeur, consolaient leur foi ; les pécheurs y trouvaient une douce confiance, les faibles, une nouvelle force, les justes, de nouveaux désirs.

Ah ! Chrétiens ! non, il n'est pas nécessaire de traverser les mers ; le salut est proche de vous ; la parole que nous vous prêchons sera, si vous voulez, sur votre bouche et dans votre cœur. Ouvrez les yeux de la foi ; regardez sur ces autels ; ce ne sont pas des lieux consacrés autrefois par sa présence, c'est Jésus-Christ lui-même. Approchez en mémoire de lui ; venez y rallumer tout ce que votre cœur a jamais senti de tendre, de touchant, de vif pour ce divin Sauveur. Que le souvenir de sa douceur qui ne lui permettait pas de briser un roseau déjà cassé et d'éteindre une lampe encore fumante [1], calme vos emportements et vos impatiences ; que le souvenir de ses travaux et de sa vie pénible vous confonde sur votre mollesse ; que le souvenir de sa modestie et de son humilité qui lui faisait prendre la fuite lorsqu'on voulait le faire roi, vous guérisse de vos vanités, de vos projets, de vos prétentions frivoles ; que le souvenir de son jeûne de quarante jours vous détrompe sur les fausses raisons qui vous portent ou à rompre le vôtre ou à l'adoucir ; que le souvenir de son zèle contre les profanateurs du temple vous apprenne avec quel respect et quelle sainte frayeur vous devez y entrer ; que le souvenir de la simplicité et de la frugalité de ses mœurs condamne les vaines superfluités et les excès des vôtres ; que le souvenir de ses retraites et de ses prières vous avertisse de fuir le monde, de vous retirer quelquefois dans le secret de votre maison, de passer du moins quelques heures de la journée dans la pratique indispensable de la prière ; que le souvenir de sa tendresse et de sa compassion pour un peuple affamé vous donne des entrailles de charité pour les malheureux ; que le souvenir de ses saints entretiens vous instruise à converser innocemment, saintement, utilement avec les hommes ; en un mot, que le souvenir de toutes ses vertus, plus vif alors, plus présent au cœur, à l'esprit, vous corrige de toutes vos faiblesses : voilà ce qu'on appelle communier en mémoire de lui.

Mais porter toujours à l'autel les mêmes faiblesses ; mais se familiariser de telle sorte avec la chair de Jésus-Christ qu'elle ne réveille plus en nous de sentiments nouveaux et nous laisse toujours tels que nous sommes ; mais se nourrir d'une viande divine et ne point croître ; mais s'approcher souvent de cette fournaise ardente et n'y pouvoir réchauffer votre tiédeur ; mais se présenter avec des fautes cent fois détestées et encore chères, avec des habitudes d'imperfection qui, quoique légères en elles-mêmes, ne le sont plus pourtant par l'attachement et la pente qui nous les rend inévitables, et par la circonstance du sacrement qu'on se met en danger de profaner ; mais faire profession de piété, d'éloignement du monde, être presque tous les jours dans le commerce des choses saintes, et s'être fait comme un point fixe de vertu au delà duquel on ne va jamais, se traîner toujours autour des mêmes confessions et des mêmes chutes, et n'être pas plus avancé après dix années d'exercices de piété qu'on l'était d'abord, avoir même fait quelques pas en arrière et relâché

[1] Calamum quassatum non conteret et linum fumigans non extinguet. *Isaie*, XLII, 3. Arundinem quassatam non confringet et linum fumigans non extinguet. *Matth.*, XII, 20.

de sa première ferveur ; mais sans cesse user de ce remède divin, et ne sentir rien de changé à ses maux ; mais entasser sacrement sur sacrement, si je l'ose dire, et ne jamais vider son cœur pour faire place à cette viande céleste ; mais nourrir des envies, des animosités, des délicatesses, des attachements secrets, un fond d'immortification, des désirs de plaire, de paraître, de parvenir ; mais se permettre d'habitude, dans ses entretiens, des vivacités, des discours libres sur autrui, des épanchements tout mondains, des inutilités éternelles, des sentiments tout profanes, des airs vains et piquants, des détours qui blessent la sincérité, des déguisements qui familiarisent avec le mensonge, des impatiences et des éclats ; mais cultiver des liaisons que la piété couvre peut-être, et que le penchant tout seul assortit et soutient ; mais être sur sa gloire, sur ses intérêts, sur ses droits, d'une jalousie outrée ; mais se sentir révolté au plus léger mépris, et ne pouvoir digérer un seul geste désobligeant ; mais être d'une attention infinie sur soi-même ; et, dans une parure simple et modeste, s'y rechercher, choisir ce qui convient avec plus de soin peut-être qu'une âme mondaine ; et là-dessus vivre du pain des Anges : ô mon Dieu ! en voilà plus qu'il ne faut pour nous faire trembler.

Mais est-ce manger ce pain indignement que de le manger avec tant de faiblesses et d'imperfections ? Et qui le sait, Seigneur, que vous-même ? Tout ce que nous savons, c'est que ce n'est pas communier en mémoire de vous ; c'est qu'il y aura des justices au grand jour qui paraîtront comme un linge souillé à vos yeux ; c'est que plusieurs de ceux qui avaient même prophétisé en votre nom, seront rejetés ; c'est que tout est à craindre dans cet état. Pierre n'est admis à votre cène qu'après que vous lui avez lavé les pieds ; et cependant vous nous assurez qu'il était tout pur. Magdeleine est éloignée, et vous lui défendez de vous approcher au sortir du tombeau, parce qu'un goût encore trop sensible était le principe de son empressement ; et cependant elle avait beaucoup aimé, et lavé vos pieds sacrés et ses péchés de ses larmes. Et nous, Seigneur, pleins de misère, vides de fruits sincères de pénitence, tout pétris de mollesse et de sensualités, tièdes et sans goût, immuables dans un certain état de piété languissante et imparfaite, plus soutenue par l'habitude et par les engagements d'une profession sainte que par votre grâce et une foi vive et solide : hélas ! nous faisons de votre corps notre nourriture ordinaire. Quels abîmes, Seigneur ! quelle suite de crimes peut-être qu'on ignore, dont on ne se repent point, qu'on multiplie à l'infini, qui sont comme le germe sur lequel on ente ensuite mille nouvelles profanations ! Quels abîmes, encore une fois ; et que votre lumière nous manifestera au grand jour de terribles secrets ! Que suis-je à vos yeux, ô mon Dieu ? Je ne puis ni vous déplaire, ni vous plaire à demi ; ma condition ne souffre point ces états mitoyens de vertu qui tiennent comme un milieu entre l'innocence et le crime ; si je ne suis pas un saint, je suis un monstre ; si je ne suis pas un vase d'honneur, je suis un vase d'ignominie ; si je ne suis pas un ange de lumières, il n'y a point à balancer, je suis un ange de ténèbres ; et si je ne suis pas un temple vivant de votre esprit, il faut que j'en sois le profanateur. Bon Dieu ! quels puissants motifs de vigilance, d'attention sur moi-même, de circonspection, de frayeur en approchant de vos autels ; d'humilité, de larmes, de componction, en attendant la manifestation de vos jugements adorables ! Mais ce n'est pas encore assez de communier en mémoire de Jésus-Christ, mes Frères ; et, pour nous retracer le souvenir de sa vie, il faut encore, et c'est la dernière disposition, rappeler le souvenir de sa mort et l'annoncer toutes les fois que l'on mange son corps et que l'on boit son sang ; et c'est ce que j'appelle une foi généreuse qui nous fasse immoler.

### QUATRIÈME RÉFLEXION.

*Toutes les fois que vous mangerez le corps et que vous boirez le sang du Seigneur, vous annoncerez sa mort jusqu'à ce qu'il vienne.* Comment cela ? A la lettre on annonce sa mort, parce que ce mystère fut un prélude de sa passion ; parce que Judas y forma comme la dernière résolution de le livrer ; parce que Jésus-Christ, empressé de souffrir ce baptême de sang dont il devait être baptisé, en prévint l'accomplissement et d'avance s'immola lui-même par la séparation mystique de son corps et de son sang ; parce que l'Eucharistie est le sacrifice permanent de l'Eglise, le fruit et la plénitude de celui de la croix ; parce qu'enfin Jésus-Christ y est comme dans un état de mort ; il a une bouche, et ne parle pas ; des yeux, et

ne s'en sert pas ; des pieds, et ne marche pas. Mais, mes Frères, en ce sens-là l'impie comme le juste, annonce sa mort toutes les fois qu'il mange son corps : c'est un mystère, et non pas un mérite ; c'est la nature du Sacrement, et non pas le privilége de celui qui le reçoit ; c'est une suite de son institution, et non pas une disposition pour en approcher. Or le dessein de l'Apôtre est ici de prévenir les abus, d'apprendre aux fidèles à manger dignement le corps du Seigneur, de leur développer dans les mystères que renferme ce sacrement les dispositions qu'il demande. Il y a donc une manière d'annoncer la mort du Seigneur qui doit toute se passer dans nos cœurs, qui nous dispose, qui nous prépare, qui assortit la situation de notre âme à la nature de ce mystère, qui nous fait porter sur notre corps la mortification de Jésus-Christ, qui nous immole et nous crucifie avec lui. Reprenons toutes les raisons que nous avons touchées, et changeons la lettre en esprit.

On annonce la mort du Seigneur, en premier lieu, parce que ce mystère fut un prélude de sa passion. Dans les premiers temps l'Eucharistie était un prélude du martyre. Du moment que la fureur du tyran s'était déclarée et que la persécution commençait à s'élever, tous les fidèles couraient se munir de ce pain de vie ; ils emportaient ce cher dépôt dans leurs maisons ; la mort leur paraissait moins terrible, lorsqu'ils avaient devant leurs yeux le gage précieux de leur immortalité ; ils la désiraient même ; et les consolations ineffables que la présence de Jésus-Christ, cachée sous des voiles mystiques, répandait déjà dans leur âme, les faisait soupirer après ce torrent de volupté dont il enivrera ses élus, lorsqu'ils le verront face à face. Etaient-ils traînés dans les prisons, chargés de fers comme les scélérats, eux dont le monde n'était pas digne [1] ; ils cachaient avec soin dans leur sein la divine Eucharistie ; ils s'en nourrissaient dans l'attente du martyre ; ils s'engraissaient de cette viande céleste, comme des victimes pures, afin que leur sacrifice fût plus agréable au Seigneur. Des vierges chastes, des fidèles fervents, des ministres saints participaient tous ensemble dans les cachots au pain de bénédiction. Aussi quelle joie dans leurs chaînes ! quelle sérénité dans ces lieux sombres et affreux ! quels cantiques d'actions de grâce dans ces demeures lugubres où les yeux ne retrouvaient partout que de tristes images de la mort et les préparatifs des plus cruels supplices ! Combien de fois disaient-ils à Jésus-Christ présent au milieu d'eux dans ce Sacrement adorable : Ah ! nous ne craindrons pas les maux, Seigneur, puisque vous êtes avec nous ; que des armées entières nous environnent, nous ne serons point troublés ; nos ennemis peuvent perdre notre corps [et même nous le rendrez-vous glorieux et immortel [1]] ; mais qui peut perdre ceux que le Père vous a donnés ? Heureuses chaînes que vous daignez soutenir ! saintes prisons que vous consacrez par votre présence ! ténèbres aimables où vous remplissez nos âmes de tant de lumières ! mort précieuse qui va nous unir à vous, et déchirer les voiles qui vous dérobent à nos yeux ! De là, quelle force dans les tourments ! Pleins de la chair de Jésus-Christ, teints de son sang, ils sortaient, dit saint Chrysostome, de leurs cachots comme des lions encore tout sanglants et altérés de mort et de carnage ; ils volaient sur les échafauds ; ils y portaient une sainte fierté, lançaient çà et là des regards de constance et de magnanimité qui glaçaient les tyrans les plus barbares et désarmaient leurs propres bourreaux ; ils annonçaient donc la mort du Seigneur en se préparant au martyre par la communion.

La tranquillité de nos siècles et la religion des Césars ne nous laissent plus le même espoir ; la mort n'est plus la récompense de la foi, et l'Eucharistie ne fait plus de martyrs : mais n'avons-nous pas des persécuteurs domestiques ? Notre foi n'a-t-elle à craindre que les tyrans ; et n'y a-t-il pas un martyre d'amour comme un martyre de sang ? En approchant donc de l'autel, mes Frères, une âme fidèle soupire après la dissolution de son corps terrestre ; car pourrait-elle aimer cette vie, et annoncer la mort de Jésus-Christ et retracer dans ces signes mystiques sa sortie du monde pour aller à son Père ? Elle se plaint que son exil est trop prolongé, elle porte au pied du sanctuaire un esprit de mort et de martyre. Ah ! Seigneur, puisque vous êtes mort et cru-

[1] Quibus dignus non erat mundus. *Hebr.*, XI, 38.

[1] Membre de phrase sans doute déplacé par les éditeurs. Peut-être lisait-on : Nos ennemis peuvent perdre notre corps ; mais qui peut perdre ceux que le Père vous a donnés ? Vous nous rendrez notre corps, Seigneur, et même nous le rendrez-vous glorieux et immortel.

cifié au monde, pourquoi m'y retenez-vous? que puis-je trouver sur la terre digne de mon cœur, vous n'y étant plus? Le mystère lui-même qui devait me consoler par votre présence, me fait souvenir de votre mort; ces voiles qui vous couvrent, sont un artifice de votre amour; et vous ne vous cachez à demi que pour réveiller dans mon cœur le désir de vous voir à découvert. Vaines créatures, que m'offrez-vous qu'un vide affreux du Dieu que je cherche? Que me répondez-vous, lorsque mon cœur séduit se tourne de votre côté pour y charmer ses inquiétudes? Retourne, me dites-vous, à celui qui nous a faites; nous gémissons [1] en attendant qu'il vienne nous délivrer de ce triste assujétissement, qui nous fait servir aux passions et aux erreurs des hommes; ne le cherche point au milieu de nous, tu ne l'y trouveras pas, il est ressuscité, il n'est plus ici [2]; s'il paraît, ce n'est que pour mourir encore tous les jours; reprends les désirs et les affections que tu voulais nous donner, et les détourne vers le ciel; l'époux a été enlevé, la terre désormais n'est plus pour un chrétien qu'un séjour de soupirs et de larmes : voilà ce qu'elles me répondent. Qui me retient donc ici-bas, Seigneur? quels sont les liens et les charmes qui peuvent m'attacher à la terre? Inquiète dans les plaisirs, impatiente dans l'absence, ennuyée des entretiens et des commerces des hommes, effrayée de la solitude, sans goût pour le monde, sans goût pour la vertu, faisant le mal que je hais [3], ne faisant pas le bien que je voudrais [4], qui me retient? qui diffère la dissolution de ce corps de péché? qui m'empêche de voler avec les ailes de la colombe sur la sainte montagne [5]? Je serais heureuse, Seigneur, je le sens; je pourrais à toutes les heures me nourrir de ce pain délicieux : je ne goûte de véritable joie qu'aux pieds de vos autels; ce sont là les moments les plus heureux de ma vie; mais ils durent si peu, il faut se rengager si vite dans les ennuis et les désagréments du siècle; mais il faut s'éloigner de vous pour si longtemps. Non, Seigneur, il n'y a point de parfait bonheur sur la terre, et la mort est un gain à qui sait vous aimer [6].

[1] *Gémissions*, 1745.
[2] Surrexit, non est hic. *Marc*, XVI, 6.
[3] Quod odi malum, illud facio. *Rom.*, VII, 15.
[4] Non enim quod volo bonum, hoc ago. *Rom.*, VII, 15.
[5] Quis dabit mihi pennas sicut columbæ? *Ps.* LIV, 7.
[6] Mori lucrum. *Philip.*, I, 21.

Sont-ce là nos sentiments, mes Frères, quand nous approchons des autels? Où sont aujourd'hui les Chrétiens, qui, comme les premiers fidèles, attendent la bienheureuse espérance, et hâtent par leurs soupirs la fin de leur exil et l'avènement de Jésus-Christ? C'est un raffinement de piété qu'on n'entend point; c'est un langage presque contemplatif; et cependant c'est le fondement de la religion et la première démarche de la foi. On regarde la nécessité de mourir comme une peine cruelle; la seule idée de la mort qui consolait tant nos pères, nous fait frémir; la fin de la vie est le terme de nos plaisirs, au lieu d'être celui de nos peines; on la ménage aux dépens de la loi de Dieu et des obligations de l'Eglise; les soins qui aboutissent au corps sont infinis; nos précautions sur ce point vont jusques à la faiblesse; ou s'il arrive quelquefois de souhaiter ce dernier moment, c'est lassitude de la vie et de ses chagrins, c'est une disgrâce, une infirmité habituelle qui nous mine, une révolution dans nos affaires qui ne nous laisse plus espérer de plaisirs en ce monde, un établissement manqué, une mort, un accident, enfin un dégoût et un souhait d'amour-propre; on s'ennuie d'être malheureux, mais on n'est point empressé d'aller se réunir à Jésus-Christ; et là-dessus on vient manger la cène du Seigneur, se renouveler le souvenir de sa passion et annoncer sa mort jusqu'à ce qu'il vienne : quelle indignité!

En second lieu, on annonce sa mort dans ce mystère, parce que Judas y forma comme la dernière résolution de le livrer. Or, qu'exige de nous ce souvenir? Ah! mes Frères, un désir ardent de réparer par nos hommages l'impiété de tant de communions monstrueuses qui crucifient de nouveau Jésus-Christ. Tant de ministres perfides l'offrent dans tous les lieux où son nom est connu, avec des mains sacriléges; tant de pécheurs impudiques, vindicatifs, mondains, ravisseurs, de tous les peuples, de toutes les nations, le reçoivent dans des bouches profanes. Nous devons sentir les outrages qu'y souffre Jésus-Christ, nous confondre devant lui sur ce que le plus signalé de ses bienfaits est devenu l'occasion des plus grands crimes, trembler sur nous-mêmes, admirer sa bonté, laquelle pour l'utilité d'un petit nombre d'élus a bien voulu s'exposer aux indignités de cette multitude infinie de pécheurs de tous les siècles et de tous les temps qui l'ont dés-

honoré et qui le déshonorent, détourner par les larmes de notre cœur et par mille gémissements secrets les fléaux que les communions indignes ne manquent jamais d'attirer sur la terre. Car, si l'apôtre se plaignait autrefois que les corps frappés de plaies, les maladies populaires, les morts soudaines n'étaient qu'une suite de ce sacrement profané; ah! vous nous frappez depuis longtemps, Seigneur. Vous versez sur nos villes et sur nos provinces la coupe de votre fureur; vous armez les rois contre les rois et les peuples contre les peuples; on n'entend parler que de combats et de bruits de guerre; vous faites pleuvoir du ciel la stérilité sur nos campagnes; le glaive de l'ennemi dépeuple nos familles et ôte aux pères la consolation de leurs vieux ans; nous gémissons sous des charges qui, en éloignant de nos murs l'ennemi de l'Etat, nous livrent à la faim et à la misère; les arts sont presque inutiles au peuple; les gains et les trafics languissent, et l'industrie peut à peine fournir aux besoins; les calamités secrètes et connues de vous seul sont encore plus touchantes que les publiques; nous avons vu la faim et la mort moissonner nos citoyens et changer nos villes en déserts affreux. L'ennemi de votre nom profite de nos dissensions et usurpe votre héritage [1].

D'où partent ces fléaux si longs et si terribles, grand Dieu? Où se forment ces nuées de fureur et d'indignation qui éclatent depuis si longtemps sur nos têtes? N'êtes-vous pas armé pour punir les sacriléges? Les attentats que l'on commet tous les jours aux pieds de vos autels contre votre corps, ne nous attirent-ils pas ces marques de votre colère? Eh! frappez-nous donc, Seigneur, vengez votre gloire; ordonnez à l'ange qui est dans les airs de ne pas arrêter son bras, qu'il n'épargne pas les maisons où sont encore empreintes les traces d'un sang profané; votre courroux est juste. Mais non, ne vengez point des crimes par d'autres crimes; donnez la paix à nos jours; écoutez les cris des justes qui vous la demandent: *Seigneur*, vous disent-ils avec le Prophète, *nous attendions la paix, et ce bien n'est pas encore venu* [1]. Faites cesser les profanations que les guerres traînent toujours après elles; ne punissez plus les sacriléges en les multipliant sur la terre; rendez la majesté à tant de temples profanés, le culte et la dignité à tant d'Eglises dépouillées, la splendeur et la magnificence à tant d'autels renversés, la paix à nos villes, l'abondance à nos familles, la consolation et l'allégresse à Israël; rendez les enfants aux pères, et aux épouses désolées leurs époux; et, si nos malheurs ne vous touchent pas, laissez-vous toucher du moins à ceux de votre Eglise.

On annonce en troisième lieu la mort du Seigneur dans ce mystère, parce que Jésus-Christ s'y immole lui-même par la séparation mystique de son corps et de son sang. Que s'ensuit-il de là? Qu'il faut être aux pieds des autels comme si nous étions aux pieds de la croix, entrer dans les dispositions des disciples et des femmes de Jérusalem qui recueillirent les derniers soupirs de Jésus mourant et furent présents à la consommation de son sacrifice. Or quel éloignement n'avaient-ils pas pour un monde qui crucifiait leur maître? Qu'avaient-ils encore à ménager avec ses meurtriers? Craignaient-ils de se déclarer les disciples de celui qui se déclarait si hautement leur Sauveur, et au prix de tout son sang? Ne disaient-ils pas au Père céleste: eh! frappez-nous nous-mêmes, Seigneur, qui sommes les coupables, et épargnez l'innocent. Quelle horreur pour leurs fautes passées qui attachaient un si bon maître à la croix! quelle impression sensible de ses souffrances dans leur cœur! Ainsi, mes Frères, ménager encore le siècle, n'oser se déclarer qu'à demi pour la piété, rougir de la croix de Jésus-Christ, se mesurer dans ses démarches de dévotion de telle sorte qu'il y règne encore un air et un goût du monde, qui se mêle, pour ainsi dire, dans les intérêts de notre vertu, ne pas confesser Jésus-Christ la tête levée, n'oser se dispenser d'un spectacle où il est moqué, d'une assemblée où

[1] Ce passage ne saurait appartenir au discours prononcé le 20 décembre 1699, car c'était un moment de bonheur et de tranquillité. « Toute la terre était en paix vers les deux dernières années du XVII^e siècle; époque d'une trop courte durée. » Mais, sans doute, Massillon voulant prêcher ce même sermon dans l'Avent de 1709, ajouta ce morceau, hélas! trop de circonstance. La France alors était humiliée, et tout semblait menacer Louis XIV, malheureux dans sa vieillesse « Le cruel hiver de 1709 acheva de désespérer la nation. Les oliviers, qui sont une grande ressource dans le midi de la France, périrent. Presque tous les arbres fruitiers gelèrent. Il n'y eut point d'espérance de récolte... Plusieurs familles, à Versailles même, se nourrirent de pain d'avoine. M^me de Maintenon en donna l'exemple. » *Siècle de Louis XIV*, ch. XXI. A cette funeste époque, les ressources étaient épuisées; le crédit n'existait plus; l'ennemi de la France triomphait.

[1] Jerem., VIII, 15.

il est offensé, d'une démarche dont l'innocence ne peut sortir entière, d'une bienséance dont les devoirs de la religion souffrent, de je ne sais quel train de vie dont le monde vous fait une nécessité, de certaines maximes qui blessent l'Evangile et que l'usage vous donne pour des lois ; prétendre user de ces ménagements, et néanmoins venir manger la pâque avec les disciples de Jésus-Christ ; conserver encore des intelligences avec ses ennemis, et s'asseoir à sa table ; estimer les maximes qui le crucifient, et vouloir être les spectateurs et les compagnons fidèles de sa croix : ah ! c'est une contradiction.

Il a vaincu le monde ; il l'a attaché à sa croix ; il a fait expirer avec lui ses erreurs et ses maximes. Donc annoncer sa mort dans la communion, c'est rappeler le souvenir de sa victoire. Et si le monde vit et règne encore dans votre cœur, mon frère, ne détruisez-vous pas le fruit de sa mort ? Ne disputez-vous pas à Jésus-Christ l'honneur de son triomphe ; et, au lieu d'annoncer sa mort, ne venez-vous pas la renouveler avec ses ennemis ?

D'ailleurs, on annonce en quatrième lieu sa mort dans ce mystère, parce qu'il est la consommation du sacrifice de la croix et qu'il nous en applique le fruit. Or, qui nous donne droit au fruit de la croix et par conséquent à la communion ? Les souffrances, les mortifications, une vie pénitente et intérieure. Car, dites-moi, vivant dans les délices, oserez-vous venir annoncer la mort du Sauveur ? Oserez-vous nourrir un corps comme le vôtre, amolli par les plaisirs, flatté, caressé, oserez-vous, dis-je, le nourrir d'une chair crucifiée ? Oserez-vous incorporer Jésus-Christ mourant et couronné d'épines dans des membres délicats et sensuels ? Cet assortiment ne serait-il pas monstrueux ? Oserez-vous, en changeant sa chair en votre propre substance, la transformer en une chair molle et voluptueuse ? Eh ! ce serait un attentat. Pour vous nourrir de la chair de Jésus-Christ, il faut que vos membres puissent devenir ses membres, que son corps puisse prendre la figure du vôtre. Or, son corps est un corps crucifié, ses membres sont des membres souffrants ; et, si vous vivez sans souffrir, si vous ne portez pas la mortification de Jésus-Christ sur votre corps, si peut-être vous n'avez jamais fait à vos sens et à vos désirs aucune violence, si vos jours se passent dans une tranquille mollesse, si les afflictions vous impatientent, si tout ce qui contrarie votre humeur vous révolte, si vous ne vous prescrivez point d'œuvres mortifiantes, si celles que le ciel vous ménage ne sont pas bien reçues, comment voulez-vous unir votre chair à la chair de Jésus-Christ ? On n'y pense point, mes Frères, et cependant une vie molle et sensuelle ne peut être qu'un préjugé d'une communion indigne.

Enfin on annonce la mort du Seigneur dans ce mystère, parce qu'il y est lui-même comme dans un état de mort. Il a une bouche, et ne parle pas ; des yeux, et ne s'en sert pas ; des pieds, et ne marche pas. Regardez donc, mon frère, et faites selon ce modèle ; voilà comme vous devez annoncer sa mort en participant à son corps : il faut y porter des yeux instruits à être fermés pour la terre, une langue accoutumée au silence ou à des discours de Dieu, comme parle saint Paul, des pieds, des mains immobiles pour les œuvres de péché, des sens ou éteints ou mortifiés, en un mot, y porter une mort universelle sur votre corps. L'état de Jésus-Christ dans l'Eucharistie est l'état du chrétien sur la terre : un état de retraite, de silence, de patience, d'humiliation, de divorce avec les sens. Car qu'est-ce que Jésus-Christ dans l'Eucharistie ? Il est dans le monde comme s'il n'y était point ; il est au milieu des hommes, mais invisible ; il entend leurs vains discours, leurs conseils chimériques, leurs espérances frivoles, mais il n'y prend aucune part ; il voit leurs sollicitudes, leurs agitations, leurs entreprises, et il les laisse faire. On lui rend des honneurs divins, et on l'outrage ; et toujours le même, il paraît insensible aux insultes comme aux hommages. Il voit renouveler les siècles, les empires, les familles ; les mœurs changer ; le goût des hommes et des âges varier ; les coutumes s'éteindre et puis revivre ; la figure de ce monde dans une révolution éternelle ; les hérésies prévaloir ; son héritage déchiré ; des guerres, des séditions, des bouleversements soudains ; l'univers entier ébranlé ; et il est tranquille sur ses ruines, et rien ne le tire de son application intime et ineffable à son Père ; et rien ne trouble le repos divin de son sanctuaire où il est toujours vivant, afin d'intercéder pour nous. Regardez, encore une fois, et faites selon ce modèle. Portons-nous à la table sacrée des yeux fermés depuis longtemps à tout ce qui peut blesser notre âme, une langue environnée d'une garde de circonspection et de pudeur,

des oreilles chastes et impénétrables aux sifflements du serpent et à la volupté des sons et des voix si propres à amollir le cœur, une âme insensible aux mépris comme aux louanges, une âme hors de la portée des événements d'ici-bas, à l'épreuve des révolutions de la vie, égale dans la bonne et dans la mauvaise fortune, voyant, avec des yeux étrangers, indifférents, tout ce qui se passe ici-bas, estimant les biens et les maux qui lui arrivent comme chose qui ne la regarde pas, et, à travers toutes les agitations de la terre, le tumulte des sens, la contradiction des langues, les vaines entreprises des hommes, toujours attentive à ne pas se laisser ravir la paix de son cœur, à marcher toujours d'un pas égal vers l'éternité, à ne point perdre de vue son Dieu et à avoir toujours sa conversation dans le ciel [1].

Ce n'est pas que je veuille exclure de l'autel tous ceux qui n'ont pas encore atteint cet état de mort. Hélas! c'est l'affaire de toute la vie; et la chair de Jésus-Christ est un secours établi pour nous fortifier et nous aider dans cette entreprise. Mais il faut y tendre pour ne pas approcher de l'autel indignement; il faut être aux prises avec ses sens, avec sa corruption, avec ses faiblesses, et se gagner tous les jours sur quelque article; il faut pratiquer l'abnégation chrétienne; il faut expier par la retraite, par le silence, par les larmes, par la prière, par les macérations, les victoires journalières que les impressions du monde et des sens remportent sur nous; il faut se relever avec avantage de ses chutes. Mais je veux vous donner à entendre qu'une communion n'est pas l'affaire d'un jour et d'une solennité; que toute notre vie doit être une préparation à l'Eucharistie; que toutes nos actions doivent être comme des pas qui nous conduisent à l'autel; que la vie de la plupart des gens du monde, de ceux même qui ne sont pas dans le désordre, qui ne se gênent sur rien, qui vivent selon les sens, qui ne sont vifs que sur les intérêts de la terre, est une vie qui n'annonce pas la mort du Seigneur et qui dès-là vous exclut de ce mystère. Je veux vous faire comprendre que l'Eucharistie est un festin, si je l'ose dire, de deuil et de mort; que les joies, les plaisirs, les vaines décorations déparent cette table sacrée, et vous font rejeter comme celui qui s'y présente avec un habit sale et déchiré; qu'on ne peut passe nourrir en même temps et des viandes d'ici-bas et du pain du ciel; et que du moment que les Israélites arrivés sur les frontières de Chanaan eurent commencé à manger les fruits de la terre, dit l'Ecriture, la manne cessa de tomber, et il n'usèrent plus depuis de cette nourriture céleste : *Defecitque manna postquam comederunt de frugibus terræ* [1]. Je veux vous faire comprendre que ce sacrement est le fruit et non pas la marque de la pénitence; que ces communions dont une solennité décide, font plus de profanateurs que d'adorateurs véritables; qu'on ne peut se nourrir du corps de Jésus-Christ sans vivre de son Esprit; qu'il faut même que la plénitude de l'Esprit Saint repose sur une âme comme sur Marie, avant que Jésus-Christ vienne dans elle comme s'y incarner de nouveau. Je veux vous faire comprendre que la lecture des Livres saints et les rigueurs salutaires de la pénitence doivent préparer dans nos cœurs une demeure à Jésus-Christ, afin que nous soyons comme des arches saintes et que cette manne céleste y repose au milieu des tables de la loi et de la verge d'Aaron. Je veux vous faire comprendre que rien ne doit tant vous faire trembler, vous qui vivez dans les dangers du siècle et qui les aimez, que toutes les communions que vous avez faites avant que de vous être éprouvés, et avec la seule précaution d'une confession. Je veux vous faire comprendre que le pain de vie se change en poison pour la plupart des fidèles; que l'autel voit presque plus de crimes que le théâtre; que Jésus-Christ est plus outragé dans son sanctuaire que dans les assemblées des pécheurs; et que les solennités ne sont plus que des mystères de deuil pour lui, et des jours établis pour le déshonorer. Je veux, en un mot, vous faire comprendre que pour en approcher dignement il faut une foi respectueuse qui nous fasse discerner; une foi prudente qui nous fasse éprouver; une foi vive qui nous fasse aimer; une foi généreuse qui nous fasse immoler. Hors de là, c'est se rendre coupable du corps et du sang du Seigneur; c'est manger et boire son jugement.

Ah! Seigneur, que j'ai peu connu jusqu'ici l'innocence et l'extrême pureté que vous demandez de ceux qui viennent se nourrir de ce

[1] Conversatio in cœlis est. *Philip.*, III, 20.

[1] Jos., V, 12.

pain céleste ! Le Centenier, cet homme d'une foi si vive, si humble, si éclairée, cet homme si riche en bonnes œuvres, qui aimait votre peuple, qui élevait des édifices sacrés en votre nom, destinés aux prières publiques et à l'interprétation de vos Ecritures ; cet homme ne se croit pas digne de vous recevoir même dans sa maison. La plus pure même des vierges, lorsqu'un Ange lui annonce que vous allez descendre dans son sein, en est effrayée ; elle entre dans son néant, et, s'il lui reste encore la force de parler, c'est pour demander comment cela se pourra faire. Et qui suis-je, Seigneur, pour oser m'asseoir à votre table avec si peu de précaution ? moi qui viens paraître vide devant vous ; moi qui n'ai à vous offrir que les restes d'un cœur que le monde a occupé si longtemps ; moi qui ne suis à vous que par intervalles, et qui laisse encore aux créatures et aux passions le fond et l'état de mon cœur ; moi qui ne porte à vos autels que de faibles essais de salut et des œuvres consommées de péché ; moi qui n'ai par-dessus les autres pécheurs que l'abus de vos grâces, que des lumières inutiles, que des sentiments qui s'exhalent par désirs, que mille inspirations qui n'obtiennent jamais de moi que de vaines démarches de conversion, qu'un cœur incapable de se familiariser ni avec le péché ni avec la vertu, qu'un naturel heureux et presque de son propre fonds ennemi des excès et du vice et que j'ai pourtant altéré.

Ah ! Seigneur, les fruits d'une communion sainte sont si abondants, si sensibles, l'âme en sort si inondée de vos grâces et de vos faveurs que, quand je n'aurais point d'autres marques de l'indignité de mes communions que leur inutilité, je devrais trembler et me confondre. Quand on mange votre chair dignement, vous nous apprenez qu'on a encore faim ; et je me retire de cette table sacrée fatigué, lassé de mes hommages ; je respire au sortir de là comme au sortir d'une bienséance et d'une gêne ; je m'applaudis d'en être quitte comme si je venais de finir une affaire pénible ; et, si je sens le goût réveillé, c'est celui des plaisirs et du monde. Quand on a mangé votre chair dignement, on demeure en vous, et vous demeurez en nous [1] ; c'est-à-dire, que votre sang précieux qui coule encore dans nos veines, nous laisse vos inclinations, vos traits, votre ressemblance, et que nous sommes d'autres vous-même ; que, comme de jeunes princes héritiers d'un sang royal, on doit voir briller sur notre visage, je ne sais quel air de majesté qui annonce notre noblesse ; il ne doit plus paraître en nous que des inclinations nobles, célestes, et des sentiments dignes du sang que nous avons reçu ; et cependant je me trouve toujours des désirs terrestres, des penchants bas et rampants, un cœur qui se traîne encore sur la boue, et qui ne sait s'élever au-dessus des créatures et retourner jusque dans votre sein dont il est sorti. Quand on mange votre chair dignement, vous nous apprenez qu'on vit pour vous, et qu'on vit éternellement [2] ; et j'ai continué de vivre pour le monde, pour moi-même, pour les hommes qui m'environnent, pour mes plaisirs, pour mes projets de fortune, pour mes affaires, pour une famille, pour des enfants, pour ma gloire ; pour vous, à peine un seul moment dans la journée. Que faut-il donc que je fasse, Seigneur ? Que je me retire de votre table ? Quoi ! ce fruit de vie me serait interdit ? Quoi ! le pain de consolation ne serait plus rompu pour moi ? Non, Seigneur, vous ne voulez point m'en exclure, vous voulez m'en rendre digne ; vous ne voulez pas que je m'en retire, mais vous voulez que je m'y prépare ; vous ne me refusez pas le pain des enfants, mais vous ne voudriez pas que mon indignité vous obligeât de me présenter un serpent à sa place. Préparez-vous donc vous-même dans mon cœur une demeure digne de vous ; aplanissez-en les hauteurs ; redressez-en l'obliquité ; purifiez mes désirs ; corrigez mes inclinations, créez-en plutôt de nouvelles. Vous seul pouvez être votre précurseur et vous préparer les voies dans les âmes. Remplissez-nous donc, Seigneur, de votre Esprit, afin que nous mangions votre corps dignement et que nous vivions éternellement pour vous. Ainsi soit-il.

[1] Qui manducat meam carnem... in me manet, et ego in illo. *Joan.*, VI, 57.

[2] Qui manducat me et ipse vivet propter me... vivet in æternum. *Joan.*, VI, 58, 59.

# VINGTIÈME SERMON.

## SERMON POUR LE JOUR DE NOEL.

### NOTICE HISTORIQUE.

« Le 25 (décembre 1699), jour de Noël, dit le premier numéro de la *Gazette* de 1700, le roi entendit, l'après-dînée, la prédication du P. Massillon, prêtre de l'Oratoire, et vêpres. » — « Le roi, dit à son tour le marquis de Dangeau, et toute la maison royale, assistèrent à toutes les dévotions de la journée et entendirent le sermon du P. Massillon. *Sa Majesté a été fort contente de ce prédicateur.* » *Journal*, tome VII.

### ANALYSE.

DIVISION. — *Jésus-Christ, par sa naissance, vient rendre la gloire à Dieu et la paix aux hommes : 1° A Dieu, la gloire que les hommes avaient voulu lui ravir; 2° Aux hommes, la paix qu'ils n'avaient cessé de se ravir à eux-mêmes.*

PREMIÈRE PARTIE. — L'idolâtrie rendait à la créature le culte que le Créateur s'était réservé à lui seul; la synagogue ne l'honorait que des lèvres et par des hommages extérieurs qui n'étaient pas dignes de lui; la philosophie lui ravissait la gloire de sa providence et de sa sagesse éternelle : trois plaies, répandues sur toute la face de la terre, que Jésus-Christ vient guérir.

1° L'hommage que son âme sainte unie au Verbe rend à Dieu, dédommage d'abord sa majesté suprême des honneurs que l'univers lui avait jusque-là refusés ; une foule de disciples fidèles, instruits par cet homme-Dieu, ouvrent les yeux à la lumière ; le monde reconnaît son auteur, et Dieu rentre dans ses droits. Voilà le premier bienfait de la naissance de Jésus-Christ; mais ce bienfait est-il pour nous ? Nous n'adorons plus de vaines idoles ; mais ne mettons-nous pas à leur place le monde avec tous ses plaisirs ?

2° Jésus-Christ ne se borne pas à manifester le nom de son Père aux hommes ; il lui forme des adorateurs en esprit et en vérité, qui ne compteront pour rien les hommages extérieurs, si l'amour ne les anime et ne les sanctifie. Pouvons-nous nous flatter d'être du nombre de ces adorateurs véritables ? A quoi se réduit tout notre culte ? A quelques observances extérieures ; et encore, c'est la religion des plus sages. Voilà le second bienfait de la naissance de Jésus-Christ auquel nous n'avons presque aucune part.

3° Enfin, les hommes avaient voulu encore ravir à Dieu la gloire de sa providence et de sa sagesse éternelle ; les philosophes, forcés de reconnaître un seul Etre suprême, se le représentaient ou comme un Dieu oisif et sans attention aux choses humaines ou comme un Dieu sans liberté et assujéti à un enchaînement fatal d'événements nécessaires. Jésus-Christ vient rendre à son Père la gloire que les vains raisonnements de la philosophie lui avaient ôtée ; et, en exigeant le sacrifice de nos faibles lumières, il nous apprend ce que nous devons connaître de l'Etre suprême et ce que nous en devons ignorer. Mais hélas ! où sont parmi nous les fidèles qui font à la foi un sacrifice entier de leur raison ?

DEUXIÈME PARTIE. — *La naissance de Jésus-Christ rend aux hommes la paix qu'ils n'avaient cessé de se ravir à eux-mêmes.*

L'orgueil, la volupté, les haines et les vengeances avaient été les sources fatales de toutes les agitations que le cœur de l'homme avait éprouvées : Jésus-Christ vient lui rendre la paix en les tarissant par sa grâce, par sa doctrine et par son exemple.

Je dis que l'orgueil avait été la première source des troubles qui déchiraient le cœur des hommes. Quelles guerres, quelles fureurs cette funeste passion n'avait-elle pas allumées sur la terre ? Mais ce qui se passait au dehors n'était que l'image des troubles que l'homme orgueilleux éprouvait au dedans de lui-même. Jésus-Christ, en dégradant par sa naissance pauvre et abjecte les biens et la gloire humaine, rétablit dans le monde la paix que l'orgueil en avait bannie. Cependant, cherchez au milieu des chrétiens cette paix heureuse qui devait être leur héritage; vous ne la trouverez ni dans les villes, ni dans l'enceinte des murs domestiques, ni dans les palais des rois, ni même dans le sanctuaire.

Les voluptés charnelles n'avaient pas excité moins de troubles dans le monde que l'orgueil ; Jésus-Christ vient retirer les hommes de cet abîme de corruption, et leur donner la paix en leur rendant l'innocence et la liberté que la tyrannie de ce vice leur avait ôtée. Il naît d'une vierge et la plus pure de toutes les créatures ; par là il met déjà en honneur une vertu inconnue au monde, et que son peuple même regardait comme un opprobre ; de plus, en s'unissant à notre chair, il la purifie, il en fait le temple de Dieu, le sanctuaire de l'Esprit-Saint. Mais ne profanons-nous pas encore ce temple saint ? Les passions honteuses ne troublent-elles pas encore la tranquillité des empires, le repos des familles, l'ordre de la société, la bonne foi des mariages, etc. ?

Enfin, la naissance de Jésus-Christ, en ne faisant de tous les peuples qu'un seul peuple, et de tous ses disciples qu'un cœur et qu'une âme, éteint toutes les inimitiés et toutes les haines : dernier genre de paix qu'elle apporte aux hommes et dont les hommes ne savent pas profiter.

Evangelizo vobis gaudium magnum quod erit omni populo, quia natus est vobis hodie Salvator qui est Christus Dominus.

*Je viens vous apporter une nouvelle qui sera pour tout le peuple le sujet d'une grande joie; c'est qu'aujourd'hui il vous est né un Sauveur qui est le Christ, le Seigneur.* Luc, II, 10, 11.

SIRE,

Voilà en effet la grande nouvelle que le monde attendait depuis quatre mille ans; voilà le grand événement que tant de prophètes avaient prédit, que tant de cérémonies avaient figuré, que tant de justes avaient attendu, et que toute la nature semblait promettre et hâter par la corruption universelle répandue sur toute chair; voilà le grand bienfait que la bonté de Dieu préparait aux hommes, depuis que l'infidélité de leur premier père les eut tous assujétis au péché et à la mort.

Le Sauveur, le Christ, le Seigneur paraît enfin aujourd'hui sur la terre. Les nuées enfantent le Juste[1]; l'étoile de Jacob se montre à l'univers[2]; le sceptre est sorti de Juda[3], et celui qui devait venir est arrivé[4]; les temps mystérieux sont accomplis; le Seigneur a fait paraître le signe promis à la Judée; une Vierge a conçu et enfanté[5], et de Bethléem sort le conducteur qui doit instruire et régir tout Israël[6].

Quels nouveaux biens, mes Frères, cette naissance n'annonce-t-elle pas aux hommes? Elle n'aurait pas été durant tant de siècles, annoncée, attendue, désirée; elle n'aurait pas fait la religion de tout un peuple, l'objet de toutes les prophéties, le dénoûment de toutes les figures, l'unique fin de toutes les démarches de Dieu envers les hommes, si elle n'avait été la plus grande marque d'amour qu'il pouvait leur donner. Quelle nuit heureuse que celle qui vient de présider à cet enfantement divin! Elle a vu la lumière du monde luire dans ses ténèbres; les cieux en retentissent de joie et de cantiques d'actions de grâces.

Mais, mes Frères, pour entrer dans les transports d'allégresse que cette naissance répand dans le ciel et sur la terre, il faut participer aux bienfaits qu'elle vient nous apporter. La joie commune n'est fondée que sur le salut commun qui nous est offert; et si, malgré ce secours, nous nous obstinons encore à périr, l'Eglise pleure sur nous, et nous mêlons le deuil et la tristesse à la joie que lui inspire une si heureuse nouvelle.

Or, quels sont les bienfaits inestimables que cette naissance vient apporter aux hommes? Les Esprits célestes eux-mêmes viennent l'apprendre aujourd'hui aux pasteurs : elle vient rendre la gloire à Dieu et la paix aux hommes[1]; et voilà tout le fond de ce grand mystère développé. A Dieu la gloire que les hommes avaient voulu lui ravir; aux hommes la paix qu'ils n'avaient cessé de se ravir à eux-mêmes. Implorons, etc. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

L'homme n'avait été placé sur la terre que pour rendre à l'auteur de son être la gloire et l'hommage qui lui étaient dus. Tout le rappelait à ces devoirs, et tout ce qui devait l'y rappeler, l'en éloigna. Il devait à sa majesté suprême son adoration et ses hommages, à sa bonté paternelle son amour, à sa sagesse infinie le sacrifice de sa raison et de ses lumières. Ces devoirs, gravés dans le fond de son cœur et nés avec lui, lui étaient encore sans cesse annoncés par toutes les créatures : il ne pouvait ni s'écouter lui-même, ni écouter tout ce qui était autour de lui sans les retrouver. Cependant il les oublie; il les efface de son cœur. Il ne vit plus dans l'ouvrage l'honneur et le culte qui était dû à l'ouvrier souverain; dans les bienfaits dont il le comblait, l'amour qu'il devait à son bienfaiteur; dans les ténèbres répandues sur les effets mêmes de la nature, l'impossibilité de sonder à plus forte raison les secrets de Dieu, et la défiance où il devait vivre de ses propres lumières. L'idolâtrie rendait donc à la créature le culte que le Créateur s'était réservé à lui seul; la Synagogue l'honorait des lèvres, et l'amour qu'elle lui devait se bornait à des hommages extérieurs, qui n'étaient pas dignes de lui; la philosophie s'égarait dans ses pensées, mesurait les lumières de Dieu à celles de l'homme, et croyait que la raison qui se méconnaissait elle-même, pouvait connaître toute vérité : trois plaies répandues sur toute la face de la terre. En un mot, Dieu n'était plus connu ni glorifié, et l'homme ne se connaissait plus lui-même.

Et premièrement à quels excès l'idolâtrie

[1] Nubes pluant Justum. *Is.*, XLV, 8.
[2] Orietur stella ex Jacob. *Num.*, XXIV, 17.
[3] Non auferetur sceptrum de Juda. *Gen.*, XLIX, 10.
[4] Qui venturus es. *Matth.*, XI, 3.
[5] Ecce virgo concipiet et pariet filium. *Is.*, VII, 14.
[6] Et tu Bethlehem... ex te enim exiet dux, qui regat populum meum Israel. *Matth.*, II, 6. Et tu Bethlehem... ex te mihi egredietur qui sit dominator in Israel. *Mich.*, V, 2.

[1] Gloria in altissimis Deo, et in terra pax hominibus. *Luc*, II, 14.

n'avait-elle pas poussé son culte profane? La mort d'une personne chère l'érigeait bientôt en divinité; et ses viles cendres, sur lesquelles son néant était écrit en caractères si ineffaçables, devenaient elles-mêmes le titre de sa gloire et de son immortalité. L'amour conjugal se fit des dieux; l'amour impur l'imita, et voulut avoir ses autels : l'épouse et l'amante, l'époux et l'amant criminel eurent des temples, des prêtres et des sacrifices. La folie ou la corruption générale adopta un culte si bizarre et si abominable; tout l'univers en fut infecté; la majesté des lois de l'empire l'autorisa : la magnificence des temples, l'appareil des sacrifices, la richesse immense des simulacres rendirent cette extravagance respectable. Chaque peuple fut jaloux d'avoir ses dieux; au défaut de l'homme, il offrit de l'encens à la bête; les hommages impurs devinrent le culte de ces divinités impures; les villes, les montagnes, les champs, les déserts en furent souillés, et virent des édifices superbes consacrés à l'orgueil, à l'impudicité, à la vengeance. La multitude des divinités égala celle des passions : les dieux furent presque aussi multipliés que les hommes; tout devint Dieu pour l'homme; et le Dieu véritable fut le seul que l'homme ne connut point[1].

Le monde était plongé depuis sa naissance presque dans l'horreur de ces ténèbres. Chaque siècle y avait ajouté de nouvelles impiétés. Plus les temps marqués du Libérateur approchaient, plus la dépravation semblait croître parmi les hommes. Rome elle-même, maîtresse de l'univers, s'était soumise aux différents cultes des nations qu'elle avait subjuguées, et voyait s'élever au milieu de ses murs les idoles diverses de tant de peuples soumis qui devenaient plutôt les monuments publics de sa folie et de son aveuglement que de ses victoires.

Mais enfin, quoique toute chair eût corrompu sa voie, Dieu ne voulait plus faire pleuvoir sa colère sur les hommes, ni les exterminer par un nouveau déluge. Il voulait les sauver. Il avait mis dans le ciel le signe de son alliance avec le monde; et ce signe véritable n'était pas cet arc lumineux et grossier, qui paraît dans les nuées : c'était Jésus-Christ son Fils unique, le Verbe fait chair, le sceau véritable de l'alliance éternelle, et la seule lumière qui vient éclairer tout le monde.

[1] Imitation d'une belle et célèbre expression de Bossuet : « Tout était Dieu excepté Dieu même. »

Il paraît aujourd'hui sur la terre, et rend à son Père la gloire que l'impiété d'un culte public avait voulu lui ravir. L'hommage que lui rend son âme sainte unie au Verbe, dédommage d'abord sa majesté suprême de tous les honneurs que l'univers lui avait jusque-là refusés pour les prostituer à la créature. Un adorateur Homme-Dieu rend plus de gloire à la divinité que tous les siècles et tous les peuples idolâtres ne lui en avaient ôté; et il fallait bien que cet hommage fût agréable au Dieu souverain, puisque lui seul effaça l'idolâtrie de dessus la terre, fit tarir le sang des victimes impures, renversa les autels profanes, imposa silence aux oracles des démons, mit en poussière les vaines idoles et changea leurs temples superbes, jusque là les asiles de toutes les abominations, en des maisons d'adoration et de prière. Ainsi l'univers changea de face; le seul Dieu, inconnu dans Athènes même et au milieu des villes les plus célèbres par leur science et par leur politesse, fut adoré : le monde reconnut son auteur; Dieu rentra dans ses droits; un culte digne de lui s'établit sur toute la terre; et il eut partout des adorateurs qui l'adorèrent en esprit et en vérité.

Voilà le premier bienfait de la naissance de Jésus-Christ, et la première gloire qu'il rend à son Père. Mais, mes Frères, ce grand bienfait est-il pour nous? Nous n'adorons plus de vaines idoles : un Jupiter incestueux, une Vénus impudique, un Mars vindicatif et cruel; mais Dieu en est-il plus glorifié parmi nous? Ne mettons-nous pas à leur place la fortune, la volupté, la faveur du maître, le monde avec tous ses plaisirs? Car tout ce que nous aimons plus que Dieu, nous l'adorons; tout ce que nous préférons à Dieu, devient notre Dieu lui-même; tout ce qui fait le seul objet de nos pensées, de nos désirs et de nos affections, de nos craintes et de nos espérances, fait aussi tout notre culte; et nos dieux sont nos passions auxquelles nous sacrifions le Dieu véritable.

Or, que d'idoles encore de cette espèce dans le monde chrétien! Vous, cette créature infortunée à laquelle vous avez prostitué votre cœur, à laquelle vous sacrifiez vos biens, votre fortune, votre gloire, votre repos, et dont ni les motifs de la religion, ni ceux mêmes du monde ne peuvent vous détacher, c'est votre idole; et que lui manque-t-il pour être votre divinité infâme, puisque dans votre fureur vous ne lui en refusez pas même le nom? Vous,

cette cour, cette fortune qui vous occupe, qui vous possède, à laquelle vous rapportez tous vos soins, toutes vos démarches, tous vos mouvements, tout ce que vous avez d'âme, d'esprit, de volonté, votre vie tout entière, c'est votre idole; et quel hommage criminel lui refusez-vous, dès qu'elle l'exige, et qu'il peut devenir le prix de ses faveurs? Vous, cette intempérance honteuse qui avilit votre nom et votre naissance, qui n'est plus même de nos mœurs, qui a noyé et abruti tous vos talents dans les excès du vin et de la débauche [1], qui, en vous rendant insensible à tout le reste, ne vous laisse de goût et de sentiment que pour les plaisirs abrutissants de la table, c'est votre idole; vous ne comptez vivre que les moments que vous lui donnez; et votre cœur rend encore plus d'hommage à ce dieu infâme et abject que vos chants insensés et profanes. Les passions firent les dieux autrefois; et Jésus-Christ n'a détruit ces idoles qu'en détruisant les passions qui les avaient élevées; vous les relevez en faisant revivre toutes les passions qui avaient rendu le monde entier idolâtre. Et que sert de connaître un Dieu seul, si vous portez ailleurs vos hommages? Le culte est dans le cœur; et si le Dieu véritable n'est pas le Dieu de votre cœur, vous mettez, comme les païens, les viles créatures à sa place, et vous ne lui rendez pas la gloire qui lui est due.

Aussi Jésus-Christ ne se borne pas à manifester le nom de son Père aux hommes, et à établir sur le débris des idoles la connaissance seule du Dieu véritable. Il lui forme des adorateurs qui ne compteront pour rien les hommages extérieurs, si l'amour ne les anime et ne les sanctifie, et qui regarderont la miséricorde, la justice, la sainteté, comme les offrandes les plus dignes de Dieu, et l'appareil le plus pompeux de leur culte: second bienfait de la naissance de Jésus-Christ, et seconde sorte de gloire qu'il rend à son Père.

En effet, *Dieu était connu dans la Judée* [2], dit le Prophète: Jérusalem ne voyait point d'idoles, élevées dans ses places publiques, y usurper les hommages qui étaient dus au Dieu d'Abraham; *il n'y avait ni simulacre dans Jacob, ni augure dans Israël* [1]; cette portion seule de la terre s'était préservée de la contagion générale; mais la magnificence de son temple, l'appareil de ses sacrifices, la pompe de ses solennités, l'exactitude de ses observances légales faisait [2] tout le mérite de son culte. On bornait à ces devoirs extérieurs toute la religion. Les mœurs n'en étaient pas moins criminelles: l'injustice, la fraude, le mensonge, l'adultère, tous les vices subsistaient et étaient même autorisés par ces vains dehors de culte. Dieu était honoré des lèvres; mais le cœur de ce peuple ingrat était toujours éloigné de lui.

Jésus-Christ vient détromper la Judée d'une erreur si grossière, si ancienne, et si injurieuse à son Père. Il vient leur apprendre que l'homme peut se contenter des seuls dehors, mais que Dieu ne regarde que le cœur; que tout hommage extérieur qui le lui refuse, est une insulte et une hypocrisie plutôt qu'un culte véritable; qu'il est inutile de purifier le dehors, si le dedans est plein d'infection et de pourriture; et qu'on n'adore Dieu véritablement qu'en l'aimant.

Mais, hélas! mes Frères, cette erreur si grossière et si souvent reprochée par Jésus-Christ à la synagogue, n'est-elle pas encore l'erreur de la plupart d'entre nous? A quoi se réduit tout notre culte? A quelques observances extérieures; à remplir certains devoirs publics prescrits par la loi; et encore c'est la religion des plus sages. Ils viennent assister aux mystères saints; ils ne se dispensent qu'avec scrupule des lois de l'Eglise; ils récitent quelques prières que l'usage a consacrées; ils célèbrent les solennités, et grossissent la foule qui court à nos temples, voilà tout. Mais en sont-ils plus détachés du monde et de ses plaisirs criminels; moins occupés des soins de la parure et de la fortune; plus disposés à rompre un engagement criminel ou à s'éloigner des occasions où leur innocence fait toujours naufrage? Portent-ils à ces pratiques extérieures de religion un cœur pur, une foi vive, une charité non feinte? Toutes leurs passions subsistent toujours avec ces œuvres religieuses qu'ils donnent à l'usage plus qu'à la religion. Et remarquez, je vous prie, mes Frères, qu'on n'oserait s'en dispenser tout à fait, vivre comme des impies sans au-

[1] Quatre ou cinq mois avant ce sermon, la duchesse d'Orléans écrivait: « S'enivrer est chose fort commune chez les femmes en France. » En 1704, elle écrivait encore: « L'ivrognerie n'est que trop à la mode parmi les jeunes femmes. » Quant au reste, il suffit de lire les *Mémoires* de Saint-Simon pour voir combien les misères humaines se glissent hélas! partout, même dans les sociétés les plus polies et les plus chrétiennes.

[2] Notus in Judæa Deus. *Ps.* LXXV, 2.

[1] Non est idolum in Jacob, nec videtur simulacrum in Israel. *Num.*, XXIII, 21.

[2] *Faisait*, 1745; *faisaient*, Renouard.

cune profession de culte, sans en remplir du moins quelques devoirs publics : on se regarderait comme des anathèmes dignes des foudres du ciel. Et on ose souiller ces devoirs saints par des mœurs criminelles; et on ne se regarde pas avec horreur en rendant inutile ce reste superficiel de religion par une vie que la religion condamne et abhorre; et on ne craint point la colère de Dieu en continuant des crimes qui l'attirent sur nos têtes, et en bornant tout ce qui lui est dû à de vains hommages qui l'insultent.

Cependant, je l'ai déjà dit, de tous les mondains ce sont là les plus sages, et ceux qui paraissent les plus réguliers aux yeux du monde. Ils n'ont pas encore secoué le joug, comme tant d'autres; ils ne se font pas une gloire affreuse de ne pas croire en Dieu; ils ne blasphèment pas ce qu'ils ignorent; ils ne regardent pas la religion comme un jeu et une invention humaine, ils veulent y tenir encore par quelques dehors; mais ils n'y tiennent point par le cœur; mais ils la déshonorent par leurs désordres; mais ils ne sont chrétiens que de nom. Ainsi encore plus qu'autrefois sous la synagogue, les dehors magnifiques du culte subsistent parmi nous, avec la dépravation des mœurs la plus profonde et la plus universelle que les prophètes aient jamais reprochée à l'endurcissement et à l'hypocrisie des Juifs; ainsi la religion dont nous nous glorifions, n'est plus qu'un culte superficiel pour la plupart des fidèles; ainsi cette alliance nouvelle, qui ne devait être écrite que dans les cœurs; cette loi d'esprit et de vie, qui devait rendre les hommes tout spirituels; ce culte intérieur, qui devait donner à Dieu des adorateurs en esprit et en vérité, ne lui a donné que des fantômes; que de faux adorateurs; que des apparences de culte; en un mot qu'un peuple encore juif, qui l'honore des lèvres, mais dont le cœur corrompu, souillé de mille crimes, enchaîné par mille passions injustes, est toujours éloigné de lui [1].

Voilà le second bienfait de la naissance de Jésus-Christ auquel nous n'avons aucune part. Il vient abolir un culte tout extérieur qui se bornait à des sacrifices d'animaux et à des observances légales, et qui ne rendait pas à Dieu la gloire qui lui est due, en ne lui rendant pas l'hommage de notre amour, seul capable de le glorifier; il vient substituer à ces vaines apparences de religion une loi qui doit s'accomplir toute dans notre cœur, un culte dont l'amour pour son Père doit être le premier et le principal hommage. Cependant ce culte saint, ce précepte nouveau, ce dépôt sacré qu'il nous a laissé, a dégénéré entre nos mains : nous en avons fait un culte tout pharisaïque où le cœur n'a point de part, qui ne change pas nos penchants déréglés, qui n'influe point sur nos mœurs, et qui nous rend d'autant plus criminels que nous abusons du bienfait qui devait effacer et purifier tous nos crimes.

Enfin les hommes avaient voulu encore ravir à Dieu la gloire de sa providence et de sa sagesse éternelle. Les philosophes, frappés de l'extravagance d'un culte qui multipliait les dieux à l'infini, et forcés par les lumières seules de la raison de reconnaître un seul Etre suprême, en défiguraient la nature par mille opinions insensées. Les uns se représentaient un Dieu oisif, retiré en lui-même, jouissant de son propre bonheur, ne daignant pas s'abaisser à regarder ce qui se passe sur la terre, ne comptant pour rien les hommes qu'il avait créés, aussi peu touché de leurs vertus que de leurs vices, et laissant au hasard le cours des siècles et des saisons, les révolutions des Empires, la destinée de chaque particulier, la machine entière de ce vaste univers et toute la dispensation des choses humaines. Les autres l'assujétissaient à un enchaînement fatal d'événements : ils en faisaient un Dieu sans liberté et sans puissance; et, en le regardant comme le Maître des hommes, ils le croyaient l'esclave des destinées. Les égarements de la raison étaient alors la seule règle de la religion et de la croyance de ceux qui passaient pour être les plus éclairés et les plus sages.

Jésus-Christ vient rendre à son Père la gloire que les vains raisonnements de la philosophie lui avaient ôtée. Il vient apprendre aux hommes que la foi est la source des véritables lumières, et que le sacrifice de la raison est le premier pas de la philosophie chrétienne; il vient en fixer les incertitudes, en nous apprenant ce que nous devons connaître de l'Etre suprême et ce que nous en devons ignorer.

[1] Massillon pense ici comme Madame, mère du régent. Mais qui ne connaît pas l'édition de 1705, se demanderait si de telles paroles ont été vraiment prononcées devant le roi Louis XIV. Madame écrivait donc en cette même année 1699 : « Rien n'est plus rare en France (il fallait dire à la cour, remarque justement M. Sainte-Beuve) que la foi chrétienne; et, si le roi voulait punir tous ceux qui se rendent coupables des plus grands vices, il ne verrait plus autour de lui ni nobles, ni princes, ni serviteurs; il n'y aurait même aucune maison de France qui ne fût en deuil. »

Ce n'était pas assez en effet que les hommes, pour rendre gloire à Dieu, lui fissent un sacrifice de leur vie comme à l'auteur de leur être, et reconnussent par cet aveu l'impiété de l'idolâtrie; qu'ils lui fissent un sacrifice de leur amour et de leur cœur comme à leur souveraine félicité, et avouassent par là l'insuffisance et l'inutilité du culte extérieur et pharisaïque de la synagogue. Il fallait encore qu'ils lui sacrifiassent leur raison comme à leur sagesse et à leur vérité éternelle, et se désabusassent ainsi des vaines recherches et de l'orgueilleuse science des philosophes.

Or, la naissance seule d'un Homme-Dieu, l'union ineffable de notre nature avec une Personne divine, déconcerte toute la raison humaine ; et ce mystère incompréhensible, proposé aux hommes comme toute leur science, toute leur vérité, toute leur philosophie, toute leur religion, leur fait d'abord sentir que la vérité qu'ils avaient jusque-là cherchée en vain, il faut la chercher, non par les vains efforts, mais par le sacrifice de la raison et de nos faibles lumières.

Mais, hélas ! où sont parmi nous les fidèles qui font à la foi un sacrifice entier de leur raison ; et qui, renonçant à leurs propres lumières, baissent les yeux avec un silence de respect et d'adoration, devant les ténèbres majestueuses de la religion? Je ne parle pas de ces impies qui vivent encore au milieu de nous et qui ne veulent point de Dieu. Eh ! il faut les livrer à l'horreur et à l'indignation de tout l'univers qui connaît une Divinité et qui l'adore, ou plutôt les livrer à l'horreur de leur propre conscience, laquelle malgré eux l'invoque et la réclame en secret, tandis qu'ils se glorifient tout haut de ne pas la connaître.

Je parle de la plupart des fidèles, qui ont presque de la Divinité une idée aussi fausse et aussi humaine qu'en avaient autrefois les philosophes païens ; qui ne la comptent pour rien dans tous les événements de la vie ; qui vivent comme si le hasard ou le caprice des hommes décidait de toutes les choses d'ici-bas ; et qui ne connaissent que le bonheur ou le malheur, comme les deux seules divinités qui gouvernent le monde et qui président à tout ce qui se passe sur la terre. Je parle de ces hommes de peu de foi, qui, loin d'adorer les secrets de l'avenir dans les conseils profonds et impénétrables de la Providence, vont les chercher dans des prédictions ridicules et puériles ; attribuent à l'homme une science que Dieu s'est réservée à lui seul ; attendent avec une folle persuasion, sur les rêveries d'un faux prophète, des événements et des révolutions, qui doivent décider de la destinée des peuples et des Empires ; fondent là-dessus de vaines espérances pour eux-mêmes, et renouvellent ou l'extravagance des augures et des aruspices païens, ou l'impiété de la Pythonisse de Saül et des oracles de Delphes et de Dodone [1]. Je parle de ceux qui voudraient voir clair dans les voies éternelles de Dieu sur nos destinées ; et qui, ne pouvant par les seules forces de la raison résoudre les difficultés insurmontables des mystères de la grâce sur le salut des hommes, loin de s'écrier comme l'Apôtre : *O profondeur de la sagesse et de la science de Dieu* [2] ! sont tentés de croire ou que Dieu ne se mêle point de notre salut ou qu'il est inutile que nous nous en mêlions nous-mêmes. Je parle de ces personnes dissipées dans le monde, qui trouvent toujours plausible, convaincant, tout ce que l'incrédulité oppose de plus faible et de plus insensé à la foi ; qui sont ébranlées au premier doute frivole que l'impie propose ; qui sembleraient être ravies que la religion fût fausse ; et qui sont moins touchées de ce poids respectable de preuves qui accablent une raison orgueilleuse et qui en établissent la vérité que d'un discours en l'air qui la combat, où il n'y a souvent de sérieux que la hardiesse de l'impiété et du blasphème. Enfin, je parle de beaucoup de fidèles, qui renvoient au peuple la croyance de tant de faits merveilleux que l'histoire de la religion nous a conservés ; qui semblent croire que tout ce qui est au-dessus des forces de l'homme, passe aussi la puissance de Dieu ; et qui refusent les miracles à une religion qui n'est fondée que sur eux et qui est le plus grand de tous les miracles elle-même.

Voilà comment nous ravissons encore à Dieu la gloire que la naissance de Jésus-Christ lui avait rendue. Elle nous avait appris à sacrifier au mystère incompréhensible de sa manifestation dans notre chair nos propres lumières, et à ne plus vivre que de la foi ; elle avait

[1] Ces vaines superstitions se rencontraient à la cour, surtout dans ceux qu'on appelait libertins. Le duc d'Orléans, en particulier, aimait les choses extraordinaires, et cherchait à savoir l'avenir ; surtout il aurait voulu voir le diable. On peut voir ce que dit Saint-Simon à ce sujet. T. III, p. 297. Ed. de M. Chéruel, in-12.

[2] O altitudo divitiarum sapientiæ et scientiæ Dei ! *Rom.*, XI, 33.

fixé les incertitudes de l'esprit humain, et l'avait ramené des égarements et des abîmes où la raison l'avait précipité, à la voie de la vérité et de la vie; et nous l'abandonnons; et, sous l'empire même de la foi, nous voulons marcher encore comme autrefois, sous les étendards, si j'ose parler ainsi, d'une faible raison. Les mystères de la religion qui nous passent, nous révoltent; nous réformons tout; nous doutons de tout; nous voulons que Dieu pense comme l'homme. Sans perdre entièrement la foi. nous la laissons affaiblir au dedans de nous; nous n'en faisons aucun usage; et c'est cet affaiblissement de la foi qui a corrompu les mœurs, multiplié les vices, allumé dans tous les cœurs l'amour des choses présentes, éteint l'amour des biens à venir, mis le trouble, la haine, la dissension parmi les fidèles, et effacé ces premiers traits d'innocence, de sainteté, de charité, qui avaient d'abord rendu le Christianisme si respectable à ceux mêmes qui refusaient de s'y soumettre. Mais non-seulement la naissance de Jésus-Christ rend à Dieu la gloire que les hommes avaient voulu lui ravir; elle rend encore aux hommes la paix qu'ils n'avaient cessé de se ravir à eux-mêmes: *Et in terra pax hominibus* [1].

DEUXIÈME PARTIE.

Une paix universelle régnait dans tout l'univers quand Jésus-Christ, *le Prince de la Paix* [2], parut sur la terre: toutes les nations, soumises à l'Empire Romain, portaient paisiblement le joug de ces maîtres orgueilleux du monde; Rome elle-même, après des dissensions civiles, qui avaient dépeuplé ses murs, répandu ses proscrits dans les îles et dans les déserts, et inondé l'Asie et l'Europe du sang de ses citoyens, respirait de l'horreur de tous ces troubles; et, réunie sous l'autorité d'un César, elle trouvait dans sa servitude la paix dont elle n'avait jamais pu jouir dans sa liberté.

L'univers était donc paisible; mais ce n'était là qu'une fausse paix. L'homme, en proie à ses passions injustes et violentes, éprouvait au dedans de lui-même la guerre et la dissension la plus cruelle; éloigné de Dieu; livré aux agitations et aux fureurs de son propre cœur; combattu par la multiplicité et la contrariété éternelle de ses penchants déréglés, il ne pouvait trouver la paix, parce qu'il ne la cherchait que dans la source même de ses troubles et de ses inquiétudes. Les philosophes s'étaient vantés de pouvoir la donner à leurs disciples; mais ce calme universel des passions qu'ils promettaient à leur sage, et qu'ils annonçaient avec tant d'emphase, en pouvait réprimer les saillies, mais en laissait tout le venin et tout le tumulte dans le cœur. C'était une paix d'orgueil et d'ostentation; elle masquait les dehors; mais sous ce masque d'appareil, l'homme se retrouvait toujours lui-même.

Jésus-Christ descend aujourd'hui sur la terre pour apporter aux hommes cette paix véritable que le monde jusque-là n'avait pu leur donner. Il vient porter le remède jusqu'à la source du mal. Sa divine philosophie ne se borne pas à donner de ces préceptes pompeux qui pouvaient plaire à la raison, mais qui ne guérissaient pas les plaies du cœur; et comme l'orgueil, la volupté, les haines et les vengeances avaient été les sources fatales de toutes les agitations que le cœur de l'homme avait éprouvées, il vient lui rendre la paix en les tarissant par sa grâce, par sa doctrine et par son exemple.

Oui, mes Frères, je dis que l'orgueil avait été la première source des troubles qui déchiraient le cœur des hommes. Quelles guerres, quelles fureurs cette funeste passion n'avait-elle pas allumées sur la terre? De quels torrents de sang n'avait-elle pas inondé l'univers? Et l'histoire des peuples et des empires, des princes et des conquérants, l'histoire de tous les siècles et de toutes les nations, qu'est-elle que l'histoire des calamités dont l'orgueil avait, depuis le commencement, affligé les hommes? Le monde entier n'était qu'un théâtre lugubre où cette passion hautaine et insensée donnait tous les jours les scènes les plus sanglantes. Mais ce qui se passait au dehors n'était que l'image des troubles que l'homme orgueilleux éprouvait au dedans de lui-même. Le désir de s'élever était une vertu; la modération passait pour lâcheté. Un homme seul bouleversait sa patrie, renversait les lois et les coutumes, faisait des millions de malheureux, pour usurper la première place parmi ses citoyens; et le succès de son crime lui attirait des hommages; et son nom, souillé du sang de ses frères, n'en avait que plus d'éclat dans les annales publiques qui en conservaient la mémoire; et un scélérat heureux devenait le

[1] Luc, II, 14.
[2] Princeps pacis. *Is.*, IX, 6.

plus grand homme de son siècle. Cette passion, en descendant dans la foule était moins éclatante; mais elle n'en était pas moins vive et furieuse. L'homme obscur n'était pas plus tranquille que l'homme public; chacun voulait l'emporter sur ses égaux : l'orateur, le philosophe se disputaient, s'arrachaient la gloire, l'unique but de leurs travaux et de leurs veilles; et, comme les désirs de l'orgueil sont insatiables, l'homme à qui il était alors honorable de s'y livrer tout entier, ne pouvant s'y fixer, ne pouvait aussi être calme et paisible. L'orgueil, devenu la seule source de l'honneur et de la gloire humaine, était devenu l'écueil fatal du repos et du bonheur des hommes.

La naissance de Jésus-Christ, en corrigeant le monde de cette erreur, y rétablit la paix que l'orgueil avait bannie de la terre. Il pouvait se manifester aux hommes avec tous les traits éclatants que les prophètes lui avaient attribués; il pouvait prendre les titres pompeux de conquérant de Juda, de législateur des peuples, de libérateur d'Israël; Jérusalem, à ces caractères glorieux, aurait reconnu celui qu'elle attendait. Mais Jérusalem ne voyait dans ces titres qu'une gloire humaine; et Jésus-Christ vient la détromper et lui apprendre que cette gloire n'est rien; qu'une pareille attente n'eût pas été digne des oracles de tant de prophètes qui l'avaient annoncé; que l'Esprit-Saint qui les avait inspirés, ne pouvait promettre que la sainteté et des biens éternels aux hommes; que tous les autres biens, loin de les rendre heureux, multipliaient leurs malheurs et leurs crimes; et que son ministère visible n'allait répondre aux promesses éclatantes qui l'annonçaient depuis tant de siècles que parce qu'il serait tout spirituel et qu'il ne se proposait que le salut de tous les hommes.

Aussi il naît à Bethléem dans un état pauvre et abject, sans appareil extérieur, lui dont les cantiques de toute la milice du ciel célébraient alors la naissance; sans titre qui le distingue aux yeux des hommes, lui qui était élevé au-dessus de toute principauté et de toute puissance; il souffre que son nom soit inscrit avec les noms les plus obscurs des sujets de César, lui dont le nom était au-dessus de tout autre nom et qui seul avait droit d'écrire le nom de ses élus dans le livre de l'éternité; des pasteurs simples et grossiers tout seuls viennent lui rendre hommage, lui, devant qui tout ce qu'il y a de grand dans le ciel, sur la terre et dans les enfers, doit fléchir le genou; enfin, tout ce qui peut confondre l'orgueil humain, est rassemblé dans le spectacle de sa naissance. Si les titres, si l'élévation, si les prospérités avaient pu nous rendre heureux ici-bas, et mettre la paix dans notre cœur, Jésus-Christ en aurait paru revêtu et aurait apporté ces biens à ses disciples. Mais il ne nous apporte la paix qu'en les méprisant et en nous apprenant à les mépriser nous-mêmes; il ne vient nous rendre heureux qu'en venant réprimer des désirs qui jusque-là avaient formé toutes nos inquiétudes; il vient nous montrer des biens plus réels et plus durables, seuls capables de calmer nos cœurs, de remplir nos désirs, de soulager nos peines, des biens que les hommes ne peuvent nous ôter, et qu'il suffit d'aimer et de désirer pour être assuré de les posséder.

Cependant, cette paix heureuse, qui la goûte? Les guerres, les troubles, les fureurs en sont-elles plus rares dans l'univers depuis sa naissance? Les Empires et les Etats qui l'adorent, en sont-ils plus paisibles? L'orgueil qu'il est venu anéantir, en met-il moins le tumulte et la confusion parmi les hommes? Cherchez au milieu des chrétiens cette paix qui devrait être leur héritage; où la trouverez-vous? Dans les villes? l'orgueil y met tout en mouvement; chacun veut monter plus haut que ses ancêtres; un seul que la fortune élève y fait mille malheureux qui suivent ses traces, sans pouvoir atteindre où il est parvenu. Dans l'enceinte des murs domestiques? elle ne cache que des soins et des inquiétudes; et le père de famille, sans cesse occupé, agité, plus de l'avancement que de l'éducation chrétienne des siens, leur laisse pour héritage ses agitations et ses inquiétudes qu'ils transmettront un jour eux-mêmes à leurs descendants. Dans le palais des rois? mais c'est ici qu'une ambition démesurée ronge, dévore tous les cœurs; c'est ici, que sous les dehors spécieux de la joie et de la tranquillité se nourrissent les passions les plus violentes et les plus amères; c'est ici où le bonheur semble résider, et où l'orgueil fait plus de malheureux et de mécontents. Dans le sanctuaire? hélas! ce devrait être là sans doute l'asile de la paix; mais l'ambition est entrée même dans le lieu saint; on y cherche plus à s'élever qu'à se rendre utile à ses frères : les dignités saintes de l'Eglise deviennent comme celles du siècle, le prix de l'intrigue et des empressements; la religieuse

circonspection du prince ne peut arrêter les sollicitations, et les pratiques secrètes; on y voit la même vivacité dans les concurrences, la même tristesse dans l'oubli où l'on nous laisse, la même jalousie envers ceux qu'on nous préfère. Un ministère qu'on ne devrait accepter qu'en tremblant, on le brigue avec audace; on s'asseoit dans le temple de Dieu, sans y avoir été placé de sa main; on est à la tête du troupeau, sans l'agrément de Celui à qui il appartient, et sans qu'il nous ait dit comme à Pierre, *Paissez mes brebis*[1]; et, comme on en a pris le soin sans vocation et sans talent, on le conduit sans édification et sans fruit, hélas! et souvent avec scandale. O paix de Jésus-Christ qui surpassez tout sentiment[2], seul remède des troubles que l'orgueil ne cesse d'exciter dans nos cœurs, qui pourra donc vous donner à l'homme?

Mais, en second lieu, si les inquiétudes de l'orgueil avaient banni la paix de la terre, les désirs impurs de la chair n'y avaient pas excité moins de troubles. L'homme, ne se souvenant plus de l'excellence de sa nature et de la sainteté de son origine, se livrait sans scrupule, comme les bêtes, à l'impétuosité de cet instinct brutal. Le trouvant dans son cœur le plus violent et le plus universel de ses penchants, il le croyait aussi le plus innocent et le plus légitime. Pour l'autoriser même davantage, il le fit entrer dans son culte et se forma des dieux impurs dans le temple desquels ce vice infâme devenait le seul hommage qui honorait leurs autels. Un philosophe même, le plus sage d'ailleurs des païens, craignant que le mariage ne mît une espèce de frein à cette passion déplorable, avait voulu abolir ce lien sacré, permettre une brutale confusion parmi les hommes, comme parmi les animaux, et ne multiplier le genre humain que par des crimes. Plus ce vice était universel, plus il perdait le nom de vice, et cependant quel déluge de maux n'avait-il pas répandu sur la terre? Avec quelle fureur ne l'avait-on pas vu armer les peuples contre les peuples, les rois contre les rois, le sang contre le sang, les frères contre les frères, porter partout le trouble et le carnage, et ébranler l'univers entier? Les ruines des villes, les débris des Empires les plus florissants, les sceptres et les couronnes renversées devenaient les monuments publics et lugubres que chaque siècle élevait pour conserver, ce semble, aux âges suivants le souvenir et la tradition funeste des calamités dont ce vice n'avait cessé d'affliger le genre humain. Il devenait lui-même un fonds inépuisable de troubles et de chagrins pour l'homme qui s'y livrait alors sans mesure; il promettait la paix et les plaisirs; mais les jalousies, les soupçons, les fureurs, les excès, les dégoûts, les inconstances, les noirs chagrins marchaient toujours sur ses pas, jusque-là que les lois, la religion, l'exemple commun l'autorisant, le seul amour du repos, dans ces siècles mêmes de ténèbres et de corruption, en éloignait un petit nombre de sages.

Mais ce motif était trop faible pour en arrêter le cours impétueux, et en éteindre les feux dans le cœur des hommes: il fallait un remède plus puissant; et c'est la naissance du Libérateur qui vient retirer les hommes de cet abîme de corruption pour les rendre purs et sans tache, les dégager de ces liens honteux, et leur donner la paix en leur rendant la liberté et l'innocence que la servitude et la tyrannie de ce vice leur avait ôtée. Il naît d'une mère vierge et la plus pure de toutes les créatures; par là il met déjà en honneur une vertu inconnue au monde, et que son peuple même regardait comme un opprobre. De plus, en s'unissant à nous, il devient notre chef, nous incorpore avec lui, nous fait devenir les membres de son corps mystique, de ce corps qui ne reçoit plus de vie et d'influence que de lui, de ce corps dont tous les ministères sont saints, qui doit être assis à la droite du Dieu vivant et le glorifier dans tous les siècles.

Voilà, mes Frères, à quel degré d'honneur Jésus-Christ dans ce mystère élève notre chair: il en fait le temple de Dieu, le sanctuaire de l'Esprit-Saint, la portion d'un corps où la plénitude de la Divinité réside, l'objet de la complaisance et de l'amour de son Père. Mais ne profanons-nous pas encore ce temple saint? Ne faisons-nous pas encore servir à l'ignominie les membres de Jésus-Christ? en respectons-nous plus notre chair, depuis qu'elle est devenue une portion sainte de son corps mystique? Cette passion honteuse n'exerce-t-elle pas encore la même tyrannie sur les chrétiens, c'est-à-dire sur les enfants de la sainteté et de la liberté? Ne trouble-t-elle pas encore la paix de l'univers, la tranquillité des Empires, le repos des familles, l'ordre de la société, la

[1] Pasce oves. *Joan.*, XXI, 17.

[2] Pax Dei quæ exsuperat omnem sensum. *Phili.*, IV, 7.

bonne foi des mariages, l'innocence des commerces, la destinée de chaque particulier? Ne donne-t-elle pas encore tous les jours des spectacles tragiques au monde? Respecte-t-elle les liens les plus sacrés et les caractères les plus respectables? Ne compte-t-elle pas pour rien tous les devoirs? Compte-t-elle pour beaucoup les bienséances mêmes; et ne fait-elle pas de la société entière une confusion affreuse, où l'usage a effacé toutes les règles? Vous-même qui m'écoutez, d'où sont venus tous les malheurs et tous les chagrins de votre vie? N'est-ce pas de cette passion déplorable? N'est-ce pas elle qui a renversé votre fortune; qui a mis le trouble et la division dans l'enceinte même de votre famille; qui a englouti le patrimoine de vos pères; qui a déshonoré votre nom; qui a ruiné votre santé; et qui vous fait mener une vie triste et ignominieuse sur la terre? N'est-ce pas elle du moins qui actuellement déchire votre cœur qu'elle possède? Que se passe-t-il au dedans de vous qu'une révolution tumultueuse de frayeurs, de désirs, de jalousie, de défiances, de dégoût, de noirceurs, de dépits, de chagrins, de fureurs? Et avez vous goûté un seul moment de paix, depuis que cette passion a souillé votre âme et est venue troubler tout le repos de votre vie? Faites renaître Jésus-Christ dans votre cœur, lui seul peut être votre paix véritable; chassez-en les esprits impurs, et la maison de votre âme sera paisible; redevenez un enfant de la grâce, l'innocence est la seule source de la tranquillité.

Enfin, la naissance de Jésus-Christ réconcilie les hommes avec son Père : elle réunit les gentils et les Juifs; elle anéantit toutes ces distinctions odieuses de Grec et de Barbare, de Romain et de Scythe; elle éteint toutes les inimitiés et toutes les haines. De tous les peuples elle n'en fait plus qu'un peuple; de tous ses disciples, qu'un cœur et qu'une âme : dernier genre de paix qu'elle vient apporter aux hommes. Ils n'étaient liés auparavant entre eux ni par le culte, ni par une espérance commune, ni par l'alliance nouvelle qui dans un ennemi nous découvre un frère. Ils se regardaient presque comme des créatures d'une espèce différente : la diversité des religions, des mœurs, des pays, des langages, des intérêts, avait, ce semble, diversifié en eux la même nature; à peine se reconnaissaient-ils mutuellement à la figure de l'humanité, le seul signe d'union qui leur restait encore; ils s'exterminaient comme des bêtes féroces; ils faisaient consister leur gloire à dépeupler la terre de leurs semblables, et à porter en triomphe leurs têtes sanglantes, comme les monuments éclatants de leur victoire. On aurait dit qu'ils tenaient leur être de différents créateurs irréconciliables, toujours occupés à se détruire, et qui ne les avaient placés ici-bas que pour venger leur querelle et terminer leurs différends par l'extinction universelle de l'un des deux partis : tout divisait les hommes, et rien ne les liait entre eux que les passions et les intérêts qui étaient eux-mêmes la source unique de leurs divisions et de leur discorde.

Mais Jésus-Christ est devenu notre paix, notre réconciliation, la pierre angulaire qui rassemble et réunit tout l'édifice, le chef vivifiant qui unit tous ses membres, et n'en fait qu'un même corps. Tout nous lie à lui; et tout ce qui nous lie à lui, nous unit ensemble. C'est le même esprit qui nous anime, la même espérance qui nous soutient, le même sein qui nous enfante, le même bercail qui nous rassemble et le même pasteur qui nous conduit; nous sommes les enfants d'un même père, les héritiers des mêmes promesses, les citoyens de la même cité éternelle, les membres d'un même corps.

Or, mes Frères, tant de liens sacrés ont-ils pu réussir à nous unir ensemble? Le christianisme qui ne devait être que l'union des cœurs, le lien des fidèles entre eux et de Jésus-Christ avec les fidèles, et qui devait retracer l'image de la paix du ciel sur la terre; le christianisme n'est plus lui-même qu'un théâtre affreux de dissensions et de troubles. La guerre et la fureur semblent avoir établi parmi les chrétiens une demeure éternelle; la religion qui devait les unir, les divise elle-même. L'infidèle, l'ennemi de Jésus-Christ, les enfants du faux prophète, qui n'est venu porter que la guerre et le carnage parmi les hommes, sont en paix; et les enfants de la paix, et les disciples de Celui qui vient l'apporter aujourd'hui aux hommes, ont toujours en main le fer et le feu les uns contre les autres! Je le dis hardiment devant un prince qui a mille fois préféré la paix à la victoire. Les rois s'élèvent contre les rois; les peuples, contre les peuples; les mers qui les séparent, les rejoignent pour s'entre-détruire; un vil monceau de pierres [1] arme leur fureur

[1] C'est-à-dire sans doute une place forte.

et leur vengeance, et des nations entières vont périr et s'ensevelir sous ses murs pour disputer à qui demeureront ses ruines. La terre n'est pas assez vaste pour les contenir et les fixer chacun dans les bornes que la nature elle-même semble avoir mises aux Etats et aux Empires; chacun veut usurper sur son voisin; et un misérable champ de bataille qui suffit à peine pour la sépulture de ceux qui l'ont disputé, devient le prix des ruisseaux de sang, dont il demeure à jamais souillé. O divin Réconciliateur des hommes, revenez donc encore sur la terre, puisque la paix que vous y apportâtes en naissant, laisse encore tant de guerres et de calamités dans l'Univers!

Ce n'est pas tout : l'enceinte elle-même des villes qui nous unit sous les mêmes lois, ne réunit pas les cœurs et les affections. Les haines, les jalousies divisent les citoyens, comme elles divisent les nations; les animosités se perpétuent dans les familles, et les pères les transmettent aux enfants, comme un héritage de malédiction. L'autorité du prince a beau désarmer le bras, elle ne désarme pas les cœurs; il a beau ôter le glaive des mains [1], on perce mille fois plus cruellement son ennemi avec le glaive de la langue; la haine, obligée de se renfermer au dedans, en devient plus profonde et plus amère; et pardonner est une faiblesse qui déshonore. Oh! mes Frères, Jésus-Christ est donc descendu en vain sur la terre! Il est venu nous apporter la paix; il nous l'a laissée comme son héritage; il ne nous a rien tant recommandé que de nous aimer : et l'union et la paix semblent bannies du milieu de nous; et les haines partagent encore la cour, la ville, les familles; et ceux que les places, que les intérêts de l'Etat, que les bienséances mêmes, que le sang du moins devrait unir, se déchirent, se dévorent, voudraient se détruire et s'élever sur les ruines les uns des autres; et la religion qui nous montre nos frères dans nos ennemis, n'est plus écoutée; et la menace qui nous fait attendre la même sévérité de la part de Dieu que nous aurons eue pour nos frères, ne nous touche plus; et tous ces motifs si capables d'adoucir le cœur, y laissent encore toute l'amertume de la haine! Nous vivons tranquillement dans cet état affreux; l'équité de nos plaintes envers nos ennemis nous calme sur l'injustice de notre haine et de notre éloignement pour eux; et, si nous nous en rapprochons à la mort, ce n'est pas que nous les aimions; c'est que le cœur mourant n'a plus la force de les haïr; c'est que tous nos sentiments sont presque éteints; ou du moins, c'est que nous ne sentons plus rien que notre défaillance et notre extinction prochaine. Unissons-nous donc à Jésus-Christ naissant; entrons dans l'esprit de ce mystère; rendons à Dieu avec lui la gloire qui lui est due; c'est le seul moyen de nous rendre à nous-mêmes la paix que nos passions nous avaient jusqu'ici ôtée. Ainsi soit-il.

[1] Allusion aux édits contre les duels.

---

# FRAGMENT D'UN SERMON

## PRONONCÉ AUX QUINZE-VINGTS LE JOUR DE NOEL

### EN PRÉSENCE DE LA DUCHESSE D'ORLÉANS.

---

#### NOTICE HISTORIQUE.

Ce fragment ne se trouve pas dans l'édition originale. C'est Renouard qui l'a donné le premier; l'abbé d'Hesmivy d'Auribeau l'a reproduit dans son précieux petit recueil sur Massillon. « Ce court fragment, dit M. Renouard, est conservé à la bibliothèque impériale en deux feuillets de la main de Massillon. »

Françoise-Marie de Bourbon, fille légitimée de Louis XIV, épousa Philippe-d'Orléans, le 18 février 1692.

Les Quinze-Vingts était un hôpital fondé par saint Louis pour trois cents pauvres aveugles. Le règlement de 1522, donné par M. G. de Pompadour, évêque du Puy et grand aumônier, porte que « les frères et les sœurs des Quinze-Vingts auront tous les dimanches et toutes les fêtes annuelles, ainsi que toutes les fêtes de Notre-Dame et des Apôtres, un prédicateur qui leur prêchera la parole de Dieu. » Massillon prêcha plusieurs fois dans l'église des Quinze-Vingts.

---

Grand Dieu, c'est aujourd'hui qu'en faisant naître votre Fils d'une race royale, vous nous apprenez que vous ne rejetez pas les grands et les puissants, puisque vous êtes grand vous même !

Répandez donc l'abondance de vos grâces sur la princesse pieuse qui est ici prosternée aux pieds de vos autels, et que vous avez réservée à un siècle où la vertu a besoin plus que jamais de grands exemples !

Laissez longtemps à votre peuple un modèle qui, au milieu de la corruption de nos mœurs, honore encore la piété, et donne une nouvelle force aux vérités saintes que vous mettez dans nos bouches. Faites passer à ses augustes enfants les vertus qui la rendent si respectable ! Sanctifiez le prince illustre qu'un lien sacré lui a uni ! Rendez-lui, des richesses de votre miséricorde, les attentions et les soins infatigables qu'il donne sans cesse au soulagement des peuples, à la paix de l'Eglise, au salut de la Monarchie. Que les prières, grand Dieu, que nous vous offrons ici pour lui, trouvent auprès de votre trône le même accès que les supplications des peuples trouvent, tous les jours, auprès d'un prince si humain et si bienfaisant ! Prodiguez en sa faveur les trésors de la grâce, comme vous lui avez déjà prodigué les talents et les trésors de la nature ! Rendez-le aussi saint qu'il est grand ; aussi digne de vos bienfaits qu'il est digne de nos cœurs ; aussi immortel dans le livre de vie qu'il le sera dans nos histoires ; faites d'un prince selon le cœur des hommes, un prince selon votre cœur. Prolongez les jours de la princesse auguste à qui il doit la naissance [1]. Conservez aux peuples leur protectrice ; à la cour celle qui en est l'ornement ; à tous une maîtresse plus touchée de notre amour que de nos hommages.

Et, si les vœux d'un pécheur et d'un ministre indigne pouvaient être exaucés, recevez, grand Dieu, ces dernières effusions de mon cœur ; et que les souillures secrètes que vous y connaissez, n'ôtent rien devant vous à la force et au mérite de ma prière [2] !

[1] Elisabeth-Charlotte, fille de Charles-Louis, électeur du Palatinat, épousa Monsieur, frère de Louis XIV, en 1671. Elle distingua Massillon. L'orateur fit son oraison funèbre en février 1723.

[2] On peut comparer cette dernière phrase aux lignes par lesquelles se termine le sermon du jour de Pâques, qui se trouve dans le grand Carême : « Et si les vœux d'un pécheur et d'un ministre indigne pouvaient être écoutés, recevez, grand Dieu, ces dernières effusions de mon cœur, et que les souillures que vous y découvrez n'ôtent rien à la vertu et au mérite de ma prière. » Par l'expression *dernières effusions*, l'orateur indiquait la fin de sa mission. En effet, le sermon pour la fête de Noël clôt la station de l'Avent comme le sermon pour le jour de Pâques met un terme à la station du Carême.

---

# VINGT-UNIÈME SERMON.

## SERMON POUR LE JOUR DE LA CIRCONCISION DE NOTRE-SEIGNEUR.

### SUR LA DIVINITÉ DE JÉSUS-CHRIST.

#### NOTICE HISTORIQUE.

La station de l'Avent de 1699 se termine au sermon pour la fête de Noël. Les sermons suivants n'appartiennent pas à cette célèbre station, mais ils y ont été joints par le premier éditeur pour en être la suite et le complément. Le sermon pour le jour de la Circoncision fut prononcé devant Louis XIV. Au reste, ce discours, du genre apologétique, dans lequel excellait Massillon, doit être rangé parmi ses chefs-d'œuvre. Par la parfaite solidité du raisonnement et l'exquise justesse de l'expression, on croirait un sermon de Bourdaloue. C'est une inébranlable réfutation de cette dédaigneuse incrédulité, toujours ancienne et toujours nouvelle, qui révère Jésus comme homme afin de lui mieux refuser le titre de Dieu.

#### ANALYSE.

Division. — L'éclat et l'esprit du ministère de Jésus-Christ prouvent également la gloire de sa divinité. Si Jésus-Christ n'était qu'un pur homme : 1° *L'éclat de son ministère serait pour nous une occasion inévitable d'idolâtrie, et Dieu même serait coupable de l'erreur de ceux qui l'adorent ;* 2° *l'esprit de son ministère deviendrait le piége funeste de notre innocence.*

Première partie. — 1° Le premier caractère éclatant du ministère de Jésus-Christ, c'est d'avoir été prédit et promis aux hommes depuis la naissance du monde. A peine Adam est-il tombé qu'on lui montre de loin le Réparateur. Dans les siècles suivants, Dieu ne paraît, ce semble, occupé qu'à préparer les hommes à son arrivée. Les circonstances dans lesquelles Jésus-Christ a été prédit sont encore plus merveilleuses que les prédictions mêmes. En effet, il est prédit par tout un peuple, annoncé pendant quatre mille ans par une longue suite de prophètes, figuré par toutes les cérémonies de la loi, attendu par tous les justes, montré de loin dans tous les âges ; ce n'est pas pour un événement particulier ; c'est pour être la ressource du monde condamné, le législateur des peuples, la lumière des nations, le salut d'Israël. Quel piége pour la religion de tous les siècles, si des préparatifs si magnifiques n'annoncent qu'une simple créature, et dans des temps surtout où la crédulité des peuples mettait si facilement au rang des dieux les hommes extraordinaires !

D'ailleurs, au lieu que Jean-Baptiste, pour empêcher que le seul oracle qui l'avait prédit ne devînt une occasion d'idolâtrie à sa nation, ne fait point de miracles, ne cesse de dire : Je ne suis pas celui que vous attendez ; et n'est attentif, ce semble, qu'à prévenir des honneurs superstitieux ; Jésus-Christ, au contraire, que quatre mille ans de figures et de prophéties avaient annoncé avec tant de magnificence à la terre, vient en grande vertu et puissance ; il fait des œuvres et des merveilles que personne avant lui n'avait faites ; et, loin de prévenir la superstition des peuples à son égard, il se dit égal à Dieu même, et souffre qu'on lui rende des honneurs divins. Si c'était là un culte idolâtre, les hommes en seraient-ils responsables ?

De plus, tous les justes de la loi et de l'âge des patriarches, tous ces hommes si vénérables et si miraculeux, n'étaient pourtant que les ébauches du Messie à venir ; chacun d'eux ne représentait que quelque trait singulier de sa vie et de son ministère ; mais ôtez à Jésus-Christ sa divinité et son éternelle origine, la vérité n'a plus rien au-dessus de la figure, au moins au jugement des sens.

2° A l'éclat des prophéties qui ont annoncé Jésus-Christ, il faut ajouter celui de ses œuvres et de ses prodiges ; second caractère éclatant de son ministère. Parut-il jamais un homme plus merveilleux, plus divin dans ses œuvres et dans ses prodiges ?

Je dis dans ses œuvres et dans ses prodiges. Je sais que dans les siècles qui l'avaient précédé, il avait paru sur la terre des hommes extraordinaires que le Seigneur semblait rendre dépositaires de sa vertu et de sa toute-puissance ; mais quand on y regarde de près, dans leur puissance même tous ces hommes miraculeux portaient toujours des caractères de dépendance et de faiblesse. Jésus-Christ au contraire opère les plus grands prodiges avec une facilité toute-puissante et une souveraine indépendance.

3° Enfin le dernier caractère éclatant de son ministère, ce sont les circonstances merveilleuses et jusque-là inouies qui composent tout le cours de sa vie mortelle. Conçu par l'opération du Très-Haut, il naît d'une Vierge pure. A peine est-il né que des légions célestes font retentir dans les airs des cantiques d'allégresse, et nous apprennent que cette naissance rend à Dieu sa gloire et la paix aux hommes. Peu après un astre nouveau conduit à son berceau des sages du fond de l'Orient ; un juste et une sainte femme annoncent sa grandeur future. Les docteurs assemblés voient avec étonnement son enfance plus sage et plus éclairée que la sagesse des vieillards. A mesure qu'il avance, sa gloire se développe ; Jean-Baptiste s'abaisse devant lui ; le ciel s'ouvre sur sa tête ; les démons effrayés ne peuvent soutenir sa présence ; le Père céleste déclare qu'il est son Fils bien-aimé, et le propose comme la loi vivante et éternelle en commandant de l'écouter. Si du Thabor nous passons sur le Calvaire, ce lieu où devaient se

consommer tous les opprobres du Fils de l'homme, ne laisse pas d'être encore le théâtre de sa gloire ; toute la nature en désordre l'y reconnaît comme son auteur et confesse sa divinité. Il ressuscite trois jours après, non par une vertu étrangère, ni pour mourir de nouveau comme tant d'autres ; mais par sa propre puissance et pour jouir désormais d'une vie immortelle. Enfin il monte au ciel : ce n'est pas un char de feu qui le transporte en un clin d'œil ; il s'élève lui-même avec majesté ; les anges viennent au devant de lui et le promettent encore une fois à la terre environné de gloire et d'immortalité. Qui ne reconnaîtrait à ces traits le Dieu du ciel, qui, après avoir conversé avec les hommes pour les tirer de leur égarement et de leur misère, va reprendre possession de sa gloire ? Voilà comme l'éclat du ministère de Jésus-Christ serait pour nous une occasion inévitable d'idolâtrie, s'il n'était qu'une simple créature.

DEUXIÈME PARTIE. — *L'esprit de son ministère deviendrait aussi le piége de notre innocence.* Or l'esprit de son ministère renferme sa doctrine, ses bienfaits et ses promesses.

1° Sa doctrine. On ne peut nier que Jésus-Christ n'ait été un homme saint : car quel homme jusque-là avait jamais paru sur la terre dans lequel on ait remarqué tant de caractères d'innocence et de sainteté ; je veux dire tant de mépris et d'indifférence pour le monde, tant d'amour pour la vertu, tant de zèle pour la gloire de Dieu, tant d'ardeur pour le salut des hommes ; ajoutez à cela l'exemption totale de toutes les faiblesses les plus inséparables de l'humanité. Or si Jésus-Christ est saint, il est Dieu, soit que vous considériez la doctrine qu'il nous a enseignée ou par rapport à son Père ou par rapport aux hommes ; car s'il n'était pas Dieu, elle ne serait qu'un amas ou d'équivoques malignes ou de blasphèmes enveloppés.

Considérez sa doctrine par rapport à son Père : si Jésus-Christ n'est qu'un simple envoyé de Dieu, il ne vient donc que pour manifester aux nations idolâtres l'unité de l'essence divine. Mais, premièrement, il est envoyé principalement aux Juifs : ainsi sa mission était inutile ; car les Juifs n'étaient plus tentés de retomber dans l'idolâtrie. Secondement, il s'y prend mal pour remplir son ministère : au lieu que Moïse et les prophètes, chargés de la même mission, ne cessent de publier que le Seigneur est un, sans jamais faire aucune comparaison d'eux à l'Etre suprême, Jésus-Christ ne cesse de se dire égal à son Père ; il dit qu'il est descendu du ciel et sorti du sein de Dieu ; qu'il était avant toutes choses ; que le Père et lui ne sont qu'un ; partout il se compare au Dieu souverain. Les Juifs murmurent et se scandalisent de ces expressions. Loin de les détromper nettement, il les confirme dans le scandale, affectant un langage qui devient ou insensé ou impie, si son égalité avec son Père ne l'éclaircit et ne le justifie ; il souffre même qu'on lui rende les honneurs divins ; il n'est donc venu sur la terre, s'il est un pur homme, que pour scandaliser les Juifs, en leur donnant lieu de croire qu'il se compare au Très-Haut ; séduire les nations, en se faisant adorer après sa mort, et répandre de nouvelles ténèbres dans l'univers. Tous ces grands avantages que le monde devait retirer du ministère de Jésus-Christ, aboutissent donc à le voir plongé dans une nouvelle idolâtrie ; et toute la magnificence future de l'Evangile, tant prédite par les prophètes, devait donc se borner à former la secte affreuse de l'impie Socin ; secte qui ne renferme qu'un petit nombre d'hommes odieux au ciel et à la terre, la honte de la nature et de la religion, obligés de cacher dans les ténèbres l'horreur de leurs blasphèmes. Mais puisque Jésus-Christ est saint, concluons que, ne pouvant être un blasphémateur et un impie, la manière dont il parle de son Père, cette égalité qu'il affecte en toute occasion avec son Père, établit la gloire de son éternelle origine. On peut encore remarquer ici que, lorsque les prophètes parlent du Dieu du ciel et de la terre, pleins de l'immensité, de la toute-puissance et de la majesté de l'Etre suprême, ils épuisent la faiblesse du langage humain pour répondre à la sublimité de ces images ; mais, lorsque Jésus-Christ parle de la gloire du Seigneur, ce ne sont plus ces expressions pompeuses des prophètes ; on voit que c'est un enfant qui parle un langage domestique, et qui n'est point frappé et ébloui, comme nous, de la majesté et de la gloire du Père.

Considérons maintenant la doctrine de Jésus-Christ par rapport aux hommes ; elle n'établit pas moins la vérité de sa naissance divine. Premièrement, quelle sagesse ! quelle sainteté ! quelle sublimité dans cette doctrine ! Tout y est digne de la raison et de la plus saine philosophie ; tout y est proportionné à la misère et à l'excellence de l'homme. Secondement, remarquez les devoirs d'amour et de dépendance que sa doctrine exige des hommes envers lui-même : il nous ordonne de l'aimer, de chercher en lui notre bonheur, de lui rapporter et nous-mêmes et toutes nos actions, comme il nous ordonne toutes ces mêmes choses envers son Père ; donc, s'il n'est pas Dieu, sa doctrine, si divine, si admirée des païens, n'est plus qu'un mélange monstrueux d'impiété, d'orgueil et de folie, puisque, n'étant qu'un pur homme, il veut usurper la place de Dieu même dans nos cœurs. Bien plus : au lieu que le Dieu véritable avait paru se contenter des sacrifices de boucs et de taureaux, pour lui, il veut que nous lui sacrifiions jusqu'à notre vie, que nous courions sur les gibets, que nous nous offrions à la mort et au martyre pour la gloire de son nom. Mais, s'il n'est pas l'auteur de notre vie, quel droit a-t-il de l'exiger de nous ? Sa religion n'est donc qu'une religion de sang et de barbarie ? Les confesseurs généreux de la foi n'ont donc été que des désespérés et des fanatiques ? Et les tyrans et les persécuteurs, les défenseurs de la justice et de la gloire de la divinité ? L'oreille de l'homme peut-elle entendre ces blasphèmes sans horreur ?

2° Considérez l'esprit du ministère de Jésus-Christ dans les grâces et les bienfaits que l'univers a reçus de lui. Il déclare qu'il est venu délivrer tous les hommes de la mort éternelle ; d'ennemis de Dieu qu'ils étaient, les rendre ses enfants ; leur ouvrir le ciel et leur en assurer la possession. Il leur a apporté la science du salut et la doctrine de la vérité ; il nous nourrit de son corps, il nous lave de nos souillures en nous appliquant le prix de son sang ; en un mot il nous assure qu'il est notre voie, notre vérité, notre vie, notre justice, notre rédemption, notre lumière. Mais un pur homme peut-il être la source de tant de grâces aux autres hommes ? Ou n'est-il pas à craindre que, devenu si utile et si nécessaire au genre humain, il n'en devienne enfin l'idole ? Car c'est la reconnaissance toute seule qui autrefois a fait les faux dieux : tel est le caractère de l'homme ; son culte n'est que son amour et sa reconnaissance.

3° Outre les bienfaits dont Jésus-Christ nous a comblés, considérez les promesses dont il les accompagne ; il promet encore plus qu'il n'a donné. Premièrement, il promet aux hommes l'Esprit consolateur qu'il appelle l'Esprit de son Père, Esprit de vérité, de force, d'intelligence, de sagesse, de charité, etc. Mais quel droit a Jésus-Christ sur l'Esprit de Dieu pour en disposer à son gré, si ce n'est pas son Esprit propre ? Cependant, les promesses de Jésus-Christ se sont accomplies ; à peine est-il monté au ciel que l'Esprit de Dieu se répand sur tous ses disciples. Secondement, Jésus-Christ promet à ses disciples les clefs du ciel et de l'enfer et le pouvoir de remettre les péchés. Troisièmement, il leur promet outre cela, le don des miracles : s'il n'est pas Dieu, la folie et la témérité ont-elles jamais rien imaginé de semblable ? Quatrièmement, il leur promet la conversion de l'univers, le triomphe de la croix, la docilité de tous les peuples de la terre, des philosophes, des Césars, des tyrans ; que son Evangile sera reçu du monde entier. Mais, à moins qu'il ne tienne le cœur de tous les hommes entre ses mains, peut-il répondre d'un changement dont jusque-là le monde n'avait point eu d'exemple ? On dira peut-être que Dieu révélait à son serviteur les choses futures ; mais si Jésus-Christ n'est pas Dieu, il n'est pas même prophète, puisqu'il ne prévoit pas que les hommes vont retomber, en l'adorant, dans des ténèbres mille fois plus criminelles que celles dont il prétend les délivrer, et qu'au lieu de former au Père des adorateurs en esprit et en vérité, il n'aura formé qu'un nouveau peuple d'idolâtres de toute nation.

Voilà donc où mène l'incrédulité. Renversez le fondement qui est le Seigneur Jésus, Fils éternel du Dieu vivant ; retranchez de la

doctrine des chrétiens Jésus-Christ Homme-Dieu ; vous en retranchez tout le mérite de la foi, toute la consolation de l'espérance, tous les motifs de la charité : toute la religion chrétienne n'est que fausseté et qu'imposture. Aussi quel zèle les premiers disciples de l'Evangile ne firent-ils pas paraître contre ces hommes impies qui dès lors osèrent attaquer la gloire de la divinité de leur Maître ? Les païens reprochaient alors aux chrétiens de rendre des honneurs divins à Jésus-Christ : s'en justifient-ils comme d'une calomnie ? Répondent-ils qu'ils n'adorent pas Jésus-Christ ? point du tout. Les apologistes de la religion réfutent toutes les autres calomnies dont on veut la noircir ; mais, sur l'accusation d'adorer Jésus-Christ, bien loin de s'en défendre, ils l'autorisent par leur langage et par leurs actions. Si c'est donc une erreur de croire Jésus-Christ égal à Dieu, c'est une erreur qui est née avec l'Eglise, qui en a élevé tout l'édifice, qui a formé tant de martyrs et converti tout l'univers.

---

**Vocatum est nomen ejus Jesus, quod vocatum est ab angelo.**

*Il fut nommé Jésus, qui était le nom que l'ange lui avait donné.*
Luc, II, 21.

Un Dieu qui s'abaisse jusqu'à se faire homme, étonne et confond la raison ; et dans quels abîmes d'erreur ne se précipite-t-elle pas, si la lumière de la foi ne vient promptement à son secours, pour lui découvrir toute la profondeur de la sagesse divine, cachée dans la folie apparente du mystère de l'Homme-Dieu ? Aussi, dans tous les temps, ce point fondamental de notre sainte religion, j'entends la divinité de Jésus-Christ, a-t-il été l'objet le plus exposé aux contradictions insensées de l'esprit humain. Les hommes orgueilleux qui ne devaient avoir dans la bouche que des actions de grâce pour le don ineffable que le Père des miséricordes leur a fait de son Fils unique, n'ont cessé de l'outrager, en vomissant contre ce Fils adorable les blasphèmes les plus impies. Aveugles qui n'ont pas vu que le nom seul de Jésus qui lui est imposé en ce jour, ce nom qu'il reçoit d'abord dans le ciel, et qu'un ange apporte sur la terre à Marie et à Joseph, est la preuve incontestable de sa divinité. Ce nom sacré l'établit Sauveur du genre humain ; Sauveur, en ce que, par l'effusion de son sang qui devient notre rançon, il nous délivre du péché, et des suites qui en sont inséparables, la tyrannie du démon et de l'enfer ; Sauveur, en ce qu'attirant sur sa tête le châtiment qui était dû à nos prévarications, il nous réconcilie avec Dieu et nous ouvre de nouveau l'entrée du sanctuaire éternel que le péché nous avait fermé. Mais, mes Frères, si le Fils de Marie n'est qu'un pur homme, de quel prix sera aux yeux de Dieu l'oblation de son sang ? Si Jésus-Christ n'est pas Dieu, comment sa médiation sera-t-elle acceptée, tandis qu'il aurait besoin lui-même de médiateur pour se réconcilier avec Dieu ?

Cette preuve que je ne fais ici qu'ébaucher, et tant d'autres que la religion me fournit, fermeraient bientôt la bouche à l'impie et confondraient son impiété, si j'entreprenais de les montrer dans tout leur jour et de leur donner une juste étendue. Mais à Dieu ne plaise que je vienne ici dans le temple saint, où les autels de notre divin Sauveur sont élevés, où s'assemblent ses adorateurs, entrer en contestation, comme si je parlais devant ses ennemis, et faire l'apologie du mystère de l'Homme-Dieu, devant un peuple fidèle, et en présence d'un souverain dont le titre le plus pompeux et le plus cher est le titre de chrétien. Ce n'est donc pas pour combattre ces impies, que je consacre aujourd'hui ce discours à la divinité et à la gloire éternelle de Jésus fils du Dieu vivant. Je viens seulement consoler notre foi, en racontant les merveilles de celui qui en est l'auteur et le consommateur, et ranimer notre piété, en vous exposant la gloire et la divinité du Médiateur, qui en est l'objet et la plus douce espérance.

Il est à propos même de renouveler de temps en temps ces grandes vérités dans l'esprit des grands et des princes du peuple, pour les affermir contre les discours de l'incrédulité dont ils ne sont d'ordinaire que trop environnés ; et de lever quelquefois le voile qui couvre le sanctuaire, pour exposer à leurs yeux ces beautés cachées que la religion ne propose qu'à leur respect et à leurs hommages.

Or, la divinité du Médiateur ne peut être prouvée que par son ministère ; ses titres ne sauraient paraître que dans ses fonctions ; et, pour savoir s'il est descendu du Ciel et égal au Très-haut, il n'y a qu'à raconter ce qu'il est venu faire sur la terre. Il est venu, mes Frères, former un peuple saint et fidèle. Un peuple fidèle qui captive sa raison sous le joug sacré de la foi ; un peuple saint dont la conversation est dans le Ciel, et qui n'est plus

redevable à la chair, pour vivre selon la chair : tel est le grand dessein de sa mission temporelle.

L'éclat de son ministère est le fondement le plus inébrantable de notre foi ; l'esprit de son ministère, la règle unique de nos mœurs. Or, s'il n'était qu'un homme envoyé de Dieu, l'éclat de son ministère deviendrait l'occasion inévitable de notre superstition et de notre idolâtrie ; l'esprit de son ministère serait le piége funeste de notre innocence. Ainsi, soit que nous considérions l'éclat ou l'esprit de son ministère , la gloire de sa divinité demeure également et invinciblement établie.

O Jésus, seul Seigneur de tous, recevez cet hommage public de notre confession et de notre foi ? Tandis que l'impiété blasphème en secret et dans les ténèbres contre votre gloire, laissez-nous la consolation de la publier avec la voix de tous les siècles, à la face de ces autels ; et formez dans notre cœur non-seulement cette foi qui vous confesse et qui vous adore, mais encore celle qui vous suit et qui vous imite.

PREMIÈRE PARTIE.

Dieu ne peut se manifester aux hommes que pour leur apprendre ce qu'il est, et ce que les hommes lui doivent ; et la religion n'est proprement qu'une lumière divine qui découvre Dieu à l'homme, et qui règle les devoirs de l'homme envers Dieu. Soit que le Très-Haut se montre lui-même à la terre, soit qu'il remplisse de son esprit des hommes extraordinaires, la fin de toutes ces démarches ne peut être que la connaissance et la sanctification de son nom dans l'univers et l'établissement d'un culte où l'on rende à lui seul ce qui n'est dû qu'à lui seul.

Or, si le Seigneur Jésus, venu dans la plénitude des temps , n'était qu'un homme juste et innocent, choisi seulement pour être l'envoyé de Dieu sur la terre, la fin principale de son ministère aurait été de rendre le monde idolâtre, et de ravir à la Divinité la gloire qui lui est due, pour se l'attribuer à lui-même.

En effet, mes Frères, soit que nous considérions l'éclat de son ministère dans cet appareil pompeux d'oracles et de figures qui l'ont précédé, dans les circonstances merveilleuses qui l'ont accompagné, et enfin dans les œuvres qu'il a lui-même opérées ; l'éclat en est tel que, si Jésus-Christ n'était qu'un homme semblable à nous, Dieu qui l'a envoyé sur la terre revêtu de tant de gloire et de puissance, nous aurait lui-même trompés, et serait coupable de l'idolâtrie de ceux qui l'adorent.

Le premier caractère éclatant du ministère de Jésus-Christ, c'est d'avoir été prédit et promis aux hommes depuis la naissance du monde. A peine Adam est-il tombé qu'on lui montre de loin le Réparateur que sa chute a rendu nécessaire à la terre. Dans les siècles suivants, Dieu ne paraît, ce semble, occupé qu'à préparer les hommes à son arrivée ; s'il se manifeste aux patriarches, c'est pour les confirmer dans la foi de cette attente ; s'il inspire des prophètes, c'est pour l'annoncer ; s'il se choisit un peuple, c'est pour le rendre dépositaire de cette grande promesse ; s'il prescrit aux hommes des sacrifices et des cérémonies religieuses, c'est pour y tracer comme de loin l'histoire de celui qui doit venir. Tous les événements qui se passent sur la terre semblent conduire à ce grand événement : les empires et les royaumes ne tombent ou ne s'élèvent que pour y préparer les voies ; les Cieux ne s'ouvrent que pour le promettre ; et toute la nature, comme dit saint Paul, semble être dans l'impatience d'enfanter le Juste qu'elle porte dans son sein, et qui doit venir la délivrer de la malédiction où elle est tombée : *Omnis creatura ingemiscit et parturit*[1].

Or, mes Frères, faire attendre un homme à la terre et l'annoncer du haut du ciel depuis la naissance des siècles, c'est déjà préparer les hommes à le recevoir avec un respect de religion et de culte ; et, quand Jésus-Christ n'aurait que cet éclat particulier qui le distingue de tous les autres hommes, la superstition des peuples à son égard eût été à craindre, s'il n'avait été qu'une simple créature. Mais ce n'est rien même pour Jésus-Christ d'avoir été prédit : toutes les circonstances dans lesquelles il l'a été, sont encore plus merveilleuses et plus étonnantes que les prédictions mêmes. En effet, mes Frères, si Cyrus et Jean-Baptiste ont été prédits longtemps avant leur naissance dans les prophéties d'Isaïe et de Malachie, ce n'ont été là que des prédictions uniques, sans suite, sans appareil, et qu'on trouve dans un seul prophète ; des prédictions qui n'annoncent que des événements particuliers, et où la religion des peuples ne pouvait être surprise ; Cyrus,

[1] Rom., VIII, 22.

pour être le restaurateur des murs de Jérusalem ; Jean-Baptiste, pour préparer les voies à celui qui doit venir ; l'un et l'autre, pour confirmer, par l'accomplissement de ces prophéties particulières, la vérité et la divinité de toutes les prophéties qui annonçaient Jésus-Christ.

Mais ici, mes Frères, c'est un envoyé du Ciel prédit par tout un peuple, annoncé pendant quatre mille ans par une longue suite de prophètes, désiré de toutes les nations, figuré par toutes les cérémonies, attendu de tous les justes, montré de loin dans tous les âges. Les patriarches meurent en souhaitant de le voir ; les justes vivent dans cette attente ; les pères apprennent à leurs enfants à le désirer ; et ce désir est comme une religion domestique qui se perpétue de siècle en siècle. Les prophètes eux-mêmes des Gentils voient briller de loin l'étoile de Jacob ; et jusque dans les oracles des idoles ce grand événement est annoncé. Ici, ce n'est pas pour un événement particulier, c'est pour être la ressource du monde condamné, le législateur des peuples, la lumière des nations, le salut d'Israël ; c'est pour effacer l'iniquité de la terre, pour amener une justice éternelle, pour remplir l'univers de l'Esprit de Dieu, et porter à tous les hommes une paix immortelle. Quel appareil ! Quel piége pour la religion de tous les siècles, si des préparatifs si magnifiques n'annoncent qu'une simple créature ; et dans des temps surtout où la crédulité des peuples mettait si facilement au rang des dieux les hommes extraordinaires !

D'ailleurs, mes Frères, lorsque Jean-Baptiste paraît sur les bords du Jourdain, de peur, ce semble, que le seul oracle qui l'avait prédit ne devint une occasion d'idolâtrie au peuple que le bruit de sa sainteté attirait autour de lui, il ne fait point de miracle ; il ne cesse point de dire : Je ne suis pas celui que vous attendez. Il n'est attentif, ce semble, qu'à prévenir des honneurs superstitieux. Jésus-Christ, au contraire, que quatre mille ans d'attente, de figures, de prophéties, de promesses, avaient annoncé avec tant de magnificence à la terre ; Jésus-Christ, loin de prévenir la superstition des peuples à son égard, vient en grande vertu et puissance ; il fait des œuvres et des merveilles que personne avant lui n'avait faites ; et non-seulement il s'élève au-dessus de Jean-Baptiste, mais il se dit égal à Dieu même. Où serait son zèle pour la gloire de celui qui l'envoie et son amour pour les hommes, si la méprise eût été à craindre et si c'eût été une idolâtrie de lui rendre des honneurs divins ?

De plus, mes Frères, tout ce que les siècles précédents avaient eu d'hommes extraordinaires, tous les justes de la loi et de l'âge des patriarches n'avaient été que les types imparfaits du Christ ; et encore chacun d'eux ne représentait que quelque trait singulier de sa vie et de son ministère : Melchisédech, son sacerdoce ; Abraham, sa qualité de chef et de père des croyants ; Isaac, son sacrifice ; Job, ses persécutions ; Moïse, son office de médiateur ; Josué, son entrée triomphante dans la terre des vivants avec un peuple choisi. Tous ces hommes, si vénérables et si miraculeux, n'étaient pourtant que les ébauches du Messie à venir ; et il fallait bien que ce Messie dût être grand lui-même, puisque ses figures avaient été si illustres et si éclatantes. Mais ôtez à Jésus-Christ sa divinité et son éternelle origine, la vérité n'a plus rien au-dessus de la figure. Je sais, comme nous le dirons dans la suite, que l'éclat de ses merveilles, quand on y regarde de près, est marqué à des caractères divins qu'on ne trouve pas dans la vie de ces grands hommes. Mais, à n'en juger que par les yeux des sens, le parallèle ne serait pas favorable à Jésus-Christ. Est-il plus grand qu'Abraham, cet homme si grand que le Seigneur lui-même, parmi ses noms les plus pompeux, avait pris celui de Dieu d'Abraham, comme pour faire connaître à la terre que les hommages d'un homme si juste et si extraordinaire, étaient plus glorieux à sa souveraineté que le titre de Dieu des empires et des nations ; si grand que les Juifs ne se croyaient au-dessus des autres peuples du monde que parce qu'ils étaient la postérité de ce chef fameux et chéri du Ciel, et que les pères, en comptant à leurs fils les merveilles de leur nation et l'histoire de leurs ancêtres, ne les animaient à la vertu qu'en les faisant souvenir qu'ils étaient les enfants d'Abraham et les portions d'une race sainte ? Est-il plus merveilleux que Moïse, cet homme puissant en œuvres et en paroles, médiateur d'une alliance sainte, qui délivra son peuple et brisa le joug de l'Egypte ; cet homme qui fut établi le dieu de Pharaon, qui parut le maître de la nature, qui couvrit la terre de plaies, qui sé-

para les mers, qui fit pleuvoir du ciel une nourriture nouvelle; cet homme qui vit le Seigneur face à face sur la montagne sainte, et qui parut devant Israël tout resplendissant de lumière? Qu'y a-t-il dans la vie de Jésus-Christ de plus surprenant et de plus magnifique? Cependant, ce n'étaient là que les ébauches grossières de sa gloire et de sa puissance; il en devait être la perfection et le dernier trait. Or, si Jésus-Christ n'était pas l'image de la substance de son père et la splendeur éternelle de sa gloire [1], on devrait tout au plus l'égaler à ces premiers hommes; et l'incrédulité des Juifs pourrait lui demander sans blasphème: Etes-vous plus grand que notre père Abraham et que les prophètes eux-mêmes qui sont morts? *Numquid tu major es patre nostro Abraham*[2]? J'ai donc eu raison de dire que, si vous considérez en premier lieu son ministère par cet appareil pompeux d'oracles et de figures qui l'ont annoncé, l'éclat en est tel que, si Jésus-Christ n'est qu'un homme semblable à nous, la sagesse elle-même de Dieu serait coupable de l'erreur de ceux qui l'adorent.

Mais, mes Frères, le Christ a été prédit avec ses membres; nous sommes renfermés dans les prophéties qui l'ont annoncé à la terre; nous avons été promis comme une race sainte, un peuple spirituel qui devait porter la loi gravée dans le cœur, qui ne devait soupirer que pour les biens éternels, et qui devait adorer en esprit et en vérité; nous avons fait comme Jésus-Christ l'attente des justes de l'ancien temps et le désir des nations; nous sommes cette nouvelle Jérusalem pure et sans tache, si souvent annoncée dans les prophètes, où Dieu seul devait être connu et adoré, où la foi devait être la seule lumière qui nous éclaire; la charité le seul lien qui nous unit; l'espérance de la patrie, le seul désir qui nous anime. Or, remplissons-nous une attente si illustre et si sainte? Sommes-nous dignes d'avoir fait le désir de tous ces siècles reculés qui nous précédèrent? Méritons-nous d'avoir été attendus comme des hommes célestes qui devaient remplir la terre de sainteté et de justice? Les siècles ne se sont-ils pas trompés en attendant le peuple chrétien? Si les justes de ces temps reculés revenaient sur la terre, pourrions-nous nous montrer à eux, et leur dire: voici ces hommes célestes, spirituels, chastes, fidèles, charitables que vous attendiez? Hélas! mes Frères, les justes de l'ancien temps ont été chrétiens avant la naissance de la foi, et nous sommes encore juifs sous l'Evangile; nous ne vivons que pour la terre; nous ne connaissons de biens véritables que les biens présents; toute notre religion est dans les sens; nous avons reçu plus de secours; mais nous ne sommes pas plus fidèles.

A l'éclat des prophéties qui ont annoncé Jésus-Christ, il faut ajouter celui de ses œuvres et de ses prodiges; second caractère éclatant de son ministère. Oui, mes Frères, quand même le Ciel ne l'aurait pas promis à la terre avec tant de magnificence, quand il n'aurait pas fait durant tous ces premiers âges comme la seule occupation et la seule attente de l'univers, comment se montre-t-il à la terre? Parut-il jamais un homme plus merveilleux, plus divin dans ses œuvres et dans toutes les circonstances de sa vie?

Je dis premièrement dans ses œuvres et dans ses prodiges. Je sais et nous venons de le dire que, dans les siècles qui l'avaient précédé, il avait paru sur la terre des hommes extraordinaires que le Seigneur semblait rendre dépositaires de sa vertu et de sa toute-puissance: Moïse parut en Egypte et dans le désert le maître du ciel et de la terre; Elie, dans les siècles suivants, vint donner le même spectacle aux hommes. Mais, quand on y regarde de près, dans leur puissance même, tous ces hommes miraculeux portaient toujours des caractères de dépendance et de faiblesse.

Moïse n'opérait ses prodiges qu'avec la verge mystérieuse; sans elle il n'était plus qu'un homme faible et impuissant; et il semble que le Seigneur avait attaché la vertu des miracles à ce bois aride, comme pour faire sentir aux Israélites que Moïse lui-même n'était entre ses mains qu'un instrument faible et fragile dont il lui plaisait de se servir pour opérer de grandes choses; Jésus-Christ opère les plus grands prodiges sans parler même; et le seul attouchement de sa robe guérit des infirmités désespérées. Moïse ne communique point à ses disciples le pouvoir d'opérer des prodiges, parce que c'était un don étranger qu'il avait reçu du Ciel, et dont il ne pouvait pas disposer; Jésus-Christ en laisse aux siens un encore plus grand que celui qui a paru en lui-même. Moïse agit toujours au nom du Seigneur; Jé-

[1] Splendor gloria et figura substantiæ ejus. *Hebr.*, I, 3.
[2] Joan., VIII, 53.

sus-Christ opère tout en son propre nom, et les œuvres de son Père sont les siennes. Cependant, ce Moïse qui n'avait pas été prédit comme Jésus-Christ, qui ne remettait pas les péchés comme lui, qui ne se disait pas égal à Dieu, mais seulement le serviteur fidèle ; ce Moïse, craignant qu'après sa mort ses prodiges ne le fissent passer pour un Dieu, prend des mesures de peur que, dans la suite des siècles, la crédulité de son peuple ne lui rende des honneurs divins ; il veut que son tombeau soit inconnu à la terre ; il va mourir à l'écart sur la montagne, loin des yeux de ses frères, de peur qu'on ne vienne lui offrir des victimes sur son tombeau, et dérobe pour jamais son corps à la superstition des tribus ; il ne se montre pas à ses disciples après sa mort; il se contente de leur laisser la loi de Dieu, et fait tous ses efforts afin qu'ils l'oublient lui-même. Et Jésus-Christ, après tous les prodiges qu'il opéra dans la Judée, après toutes les prédictions qui l'avaient annoncé, après avoir paru comme un Dieu sur la terre, son tombeau est connu de tout l'univers, exposé à la vénération de tous les peuples et de tous les siècles ; après sa mort même, il se montre à ses disciples. La superstition était-elle donc ici moins à craindre; ou Jésus-Christ est-il moins zélé que Moïse pour la gloire de l'Etre souverain et pour le salut des hommes?

Elie ressuscite des morts, il est vrai; mais il est obligé de se coucher plusieurs fois sur le corps de l'enfant qu'il ressuscite ; il souffle, il se rétrécit, il s'agite ; on voit bien qu'il invoque une puissance étrangère, qu'il rappelle de l'empire de la mort une âme qui n'est pas soumise à sa voix, et qu'il n'est pas lui-même le maître de la mort et de la vie. Jésus-Christ ressuscite les morts, comme il fait les actions les plus communes ; il parle en maître à ceux qui dorment d'un sommeil éternel ; et l'on sent bien qu'il est le Dieu des morts comme des vivants, jamais plus tranquille que lorsqu'il opère les plus grandes choses.

Enfin, les poètes nous représentaient leurs sibylles et leurs prêtresses comme des furieuses, lorsqu'elles prédisaient l'avenir. Il semble qu'elles ne pouvaient porter la présence de l'esprit imposteur qui résidait en elles. Nos prophètes eux-mêmes, annonçant les choses futures, sans perdre l'usage de la raison, ni sortir de la gravité et de la décence de leur ministère, entraient dans un enthousiasme divin. Il fallait souvent que le son d'une lyre réveillât en eux l'Esprit prophétique ; on sentait bien qu'une impulsion étrangère les animait, et que ce n'était pas de leur propre fonds qu'ils tiraient la science de l'avenir et les mystères cachés qu'ils annonçaient aux hommes. Jésus-Christ prophétise comme il parle ; la science de l'avenir n'a rien qui le frappe, qui le trouble, qui le surprenne, parce qu'il renferme tous les temps dans son esprit. Les mystères futurs qu'il annonce ne sont point dans son âme des lumières soudaines et infuses qui l'éblouissent ; ce sont des objets familiers qu'il ne perd jamais de vue, et dont il trouve les images au dedans de lui ; et tous les siècles à venir sont sous l'immensité de ses regards comme le jour présent qui nous éclaire. Ainsi ni la résurrection des morts, ni la prédiction de l'avenir ne le tire de sa tranquillité ordinaire ; il se joue, pour ainsi dire, en opérant des prodiges dans l'univers ; et, s'il paraît quelquefois frémir et se troubler, ce n'est qu'à la vue du péché et de l'endurcissement de son peuple, parce que plus on est grand en sainteté, plus le péché offre d'horreurs nouvelles, et que la seule chose qu'un Homme-Dieu puisse voir avec frémissement, c'est le spectacle d'une conscience souillée de crimes.

Telle est la toute-puissance de Jésus-Christ. Ses miracles ne portent aucun caractère de dépendance ; et, peu content de nous montrer par-là qu'il est égal à Dieu, il nous avertit encore que tout ce que son Père opère de merveilleux sur la terre, lui-même l'opère aussi, et que les œuvres de son Père sont les siennes. Trouvez-nous un prophète qui jusqu'à Jésus-Christ ait tenu ce langage; et qui, loin de rendre gloire à Dieu, comme à l'auteur de tout don excellent, se soit attribué à lui-même les grandes choses que le Seigneur avait bien voulu opérer par son ministère.

Mais, mes Frères, si nous avons été prédits avec Jésus-Christ, nous sommes de plus participants de sa souveraineté sur toutes les créatures. Le chrétien est par la foi maître de la nature ; tout lui est soumis, parce qu'il n'est lui-même soumis qu'à Dieu seul ; toutes ses œuvres doivent être en un sens miraculeuses, parce que toutes ses œuvres doivent partir d'un principe sublime et divin et être au-dessus des forces de la faiblesse humaine. Nous devons être, pour ainsi dire, des hommes miraculeux ; maîtres du monde, en le méprisant ; élevés

au-dessus des lois et de la nature, en les surmontant; arbitres des événements, en nous y soumettant; plus forts que la mort même, en la souhaitant. Telle est la sublimité du chrétien; et il faut bien que Jésus-Christ soit grand pour avoir élevé à ce point de puissance et de grandeur la faiblesse humaine.

Enfin, le dernier caractère éclatant de son ministère, sont les circonstances merveilleuses et jusque-là inouïes qui composent tout le cours de sa vie mortelle. Je sais qu'il est venu dans le dépouillement et dans la bassesse; mais à travers ces dehors obscurs et méprisables, quel éclat les ennemis mêmes de sa divinité ne sont-ils pas forcés d'y reconnaître?

Premièrement, quoiqu'ils le regardent comme un homme semblable à nous, ils le croient cependant formé par l'opération invisible du Très-Haut dans le sein d'une vierge de Juda, contre la loi ordinaire des enfants d'Adam. Quelle gloire déjà pour une simple créature!

Secondement, à peine est-il né que des légions célestes font retentir dans les airs des cantiques d'allégresse, et nous apprennent que cette naissance rend sa gloire au Très-Haut, et apporte une paix éternelle sur la terre. Quelle est donc cette créature qui peut rendre gloire au Très-Haut, lequel ne trouve sa gloire qu'en lui-même? Peu après un astre nouveau appelle des sages du fond de l'Orient; et, guidés par cette lumière miraculeuse, ces hommes justes viennent des extrémités de la terre adorer le nouveau roi des Juifs.

Suivez toutes les circonstances de sa vie. Si Marie le présente au temple, un juste et une sainte femme annoncent sa grandeur future; et, transportés d'une joie sainte, ils meurent avec plaisir, après avoir vu celui qu'ils appellent le salut du monde, la lumière des nations et la gloire d'Israël. Les docteurs assemblés dans le temple voient avec frayeur son enfance plus sage et plus éclairée que toute la sagesse des vieillards. A mesure qu'il avance, sa gloire se développe: Jean-Baptiste, cet homme le plus grand des enfants des hommes, s'abaisse devant lui et se dit indigne de lui rendre même les plus vils ministères. Le ciel s'ouvre plusieurs fois sur sa tête, et déclare que c'est là le Fils bien-aimé. Les démons effrayés fuient devant lui, ne peuvent soutenir la présence seule de sa sainteté, et confessent qu'il est le Saint de Dieu. Rassemblez des témoignages si différents et si nouveaux, des circonstances si extraordinaires et si inouïes: quel est cet homme qui paraît sur la terre avec tant d'éclat? et les peuples qui l'ont adoré ne sont-ils pas du moins excusables?

Mais ce ne sont encore ici que de faibles préludes de sa gloire. S'il se retire à l'écart sur le Thabor, accompagné de trois disciples, sa gloire, impatiente, si je l'ose dire, d'avoir été jusque-là comme retenue captive sous le voile de l'humanité, éclate au dehors: il paraît tout resplendissant de lumière; le Père céleste qui alors, de peur que la gloire de Jésus-Christ ne devînt une occasion d'erreur et d'idolâtrie aux disciples étonnés et témoins du spectacle, aurait dû ce semble, les avertir que ce Jésus qu'ils voyaient si glorieux, n'était pourtant que son serviteur et son envoyé, leur déclare au contraire que c'est son Fils bien-aimé en qui il a mis toute sa complaisance [1], et ne met point de bornes aux hommages qu'il veut qu'on lui rende. Lorsque Moïse parut environné de gloire, et comme transfiguré sur la montagne de Sinaï, de peur que les Israélites toujours superstitieux, ne le prissent pour un Dieu descendu sur la terre, le Seigneur déclarait en même temps du haut du ciel, au milieu des éclairs et des tonnerres: *Je suis celui qui suis et vous n'adorerez que moi seul* [2]. Moïse lui-même ne paraît devant le peuple que portant les tables de la loi entre les mains, comme pour leur faire entendre que, malgré la gloire dont il paraissait revêtu, il n'était pourtant que le ministre et non pas l'auteur de la loi sainte; qu'il ne pouvait la présenter que gravée sur la pierre, et qu'il n'appartenait qu'à Dieu seul de la graver dans leurs cœurs. Mais Jésus-Christ paraît sur le Thabor comme le législateur lui-même: le Père ne lui donne pas la loi nouvelle pour la porter aux hommes; il leur ordonne seulement de l'écouter, et le propose lui-même comme leur législateur, ou plutôt comme leur loi vivante et éternelle.

Que dirai-je encore, mes Frères? Si du Thabor nous passons sur le Calvaire, ce lieu où devaient se consommer tous les opprobres du Fils de l'homme, ne laisse pas d'être encore le théâtre de sa gloire et de sa divinité. Toute la nature en désordre l'y reconnaît comme son

[1] Hic est filius meus dilectus in quo mihi complacui. *Matth.*, III, 17.

[2] Exod., III, 14. Deut., VI, 13; X, 20.

auteur : les astres qui se cachent, les morts qui ressuscitent, les pierres des tombeaux qui s'ouvrent et se brisent, le voile du temple qui se déchire, l'incrédulité elle-même qui le confesse par la bouche du centenier ; on sent bien que ce n'est pas un homme commun qui meurt, et qu'il se passe sur cette montagne quelque chose de nouveau et d'extraordinaire.

Tant de justes avant lui étaient morts pour la vérité par les mains des impies ! Le palais d'Hérode venait de voir la tête du Précurseur devenue le prix de la volupté ; Isaïe avait rendu gloire à Dieu par une mort douloureuse ; et, malgré le sang des rois dont il était sorti, sa naissance auguste n'avait pu le mettre à couvert des persécutions qui sont toujours la récompense de la vérité et du zèle. Tant d'autres étaient morts pour la justice ! Mais la nature tout entière ne paraissait pas s'intéresser à leurs souffrances ; les morts ne sortaient pas des tombeaux, comme pour venir reprocher aux vivants leur sacrilège ; rien de semblable n'avait encore paru sur la terre.

Parcourez le reste de ses mystères : partout vous trouverez des traits nouveaux qui le distinguent de tous les hommes. S'il ressuscite d'entre les morts, outre que c'est par sa propre vertu (ce qu'on n'avait pas encore vu), ce n'est pas pour mourir encore, comme tant d'autres qui avaient été ressuscités par le ministère des prophètes, il ressuscite pour ne plus mourir ; et, ce qui n'avait jamais été accordé à aucune créature, il reçoit ici-bas même une vie immortelle.

S'il monte dans le ciel, ce n'est pas un char de feu qui l'élève en un clin d'œil ; il s'élève lui-même avec majesté ; il laisse à ses chers disciples tout le loisir de l'adorer et d'accompagner de leurs yeux et de leurs hommages leur divin Maître. Les anges viennent au-devant de ce Roi de gloire, comme pour le recevoir dans son empire, et consolent l'affliction des disciples, en le promettant encore une fois à la terre, environné de gloire et d'immortalité. Tout annonce ici le Dieu du ciel qui s'en retourne dans le lieu d'où il était sorti, et qui va reprendre possession de sa gloire ; tout porte du moins les hommes à se le persuader.

Et certes, mes Frères, lorsqu'Elie est enlevé dans un char de feu, un disciple tout seul est spectateur de cette ascension miraculeuse ; elle se passe en un lieu écarté et éloigné des yeux des autres enfants des prophètes, lesquels, peut-être plus crédules et moins instruits qu'Elisée, eussent rendu dans ce moment des honneurs divins à cet homme miraculeux. Mais Jésus-Christ monte dans le ciel, environné de gloire, à la vue de cinq cents disciples. Les plus faibles, et ceux en qui la foi de sa résurrection était moins affermie, sont les premiers appelés à la montagne sainte ; on ne craint rien de leur crédulité ; on souffre au contraire leurs adorations comme leurs regrets et leurs larmes ; et une vie, si pleine de prodiges si inouïs jusque-là sur la terre, est enfin terminée par une circonstance encore plus merveilleuse et propre toute seule à le faire regarder comme un Dieu et à immortaliser l'erreur et l'idolâtrie parmi les hommes.

En effet, mes Frères, si les siècles païens, pour justifier les hommages insensés et impies qu'ils rendaient à leurs législateurs, aux fondateurs des empires et à d'autres hommes célèbres, faisaient dire à leurs historiens et à leurs poètes que ces héros n'étaient pas morts, qu'ils avaient seulement disparu de la terre, et qu'étant de la nature des dieux, ils étaient montés dans le firmament pour y prendre leur place avec les autres astres, qui, selon eux, étaient autant de divinités qui nous éclairent, et pour y jouir de l'immortalité qu'ils devaient à leur naissance divine ; si une fiction aussi grossière toute seule avait pu rendre les hommes si longtemps idolâtres, quelle impression la vérité de cette fable ne devait-elle pas faire sur les peuples ; et si l'univers avait adoré des imposteurs qu'on publiait faussement être montés dans les cieux, n'aurait-il pas été excusable d'adorer un homme miraculeux que les hommes eux-mêmes avaient vu, environné de gloire, s'élever au-dessus des astres ?

Mais prenez garde, mes Frères, que l'occasion de l'erreur ne finit pas même avec Jésus-Christ. On nous annonce qu'il paraîtra encore à la fin des siècles, au milieu des airs, environné de puissance et de majesté, accompagné de tous les esprits célestes ; toutes les nations assemblées et tremblantes attendront à ses pieds la décision de leur destinée éternelle ; il prononcera en souverain leur arrêt décisif. Les Abraham, les Moïse, les David, les Elie, les Jean-Baptiste [1], tout ce que les siècles

[1] Les Abrahams, les Moïses, les Davids, les Elies, les Jean-Baptistes. *Ed. de* 1745.

ont eu de plus grand et de plus merveilleux sera soumis à son jugement et à son empire; il sera seul élevé au-dessus de toute puissance, de toute domination et de tout ce qu'on appelle grand dans le ciel et sur la terre ; il élèvera son trône au-dessus des nuées à côté du Très-Haut ; il ne paraîtra pas seulement le maître de la vie et de la mort, mais le roi immortel des siècles, le prince de l'éternité, le chef d'un peuple saint, l'arbitre de toute créature. Quel est donc cet homme à qui le Seigneur a communiqué une telle puissance? et les morts eux-mêmes, qui paraîtront en jugement devant lui, pourront-ils être condamnés pour l'avoir adoré, lorsqu'ils le verront revêtu de tant de gloire, de majesté et de puissance?

Et une réflexion que je vous prie de faire en finissant cette partie de mon discours, c'est que si l'on ne trouvait ici qu'un trait extraordinaire et divin dans la suite d'une longue vie, on pourrait croire que le Seigneur se plaît quelquefois à faire éclater sa gloire et sa puissance dans ses serviteurs. Ainsi Hénoch fut enlevé, Moïse parut transfiguré sur la montagne sainte, Elie monta dans le ciel sur un char de feu, Jean-Baptiste fut prédit. Mais outre que c'étaient là des circonstances uniques, et que le langage de ces hommes miraculeux et de leurs disciples sur la divinité et sur eux-mêmes ne laissait point de lieu à la superstition et à la méprise; ici c'est un assemblage de merveilles, qui, toutes, séparément même, auraient pu tromper la crédulité des hommes; ici tous ces traits, répandus sur ces hommes extraordinaires qui avaient presque été regardés comme des dieux sur la terre, se trouvent rassemblés en Jésus-Christ, mais d'une manière mille fois plus glorieuse et plus divine. Il est prédit, mais plus pompeusement et avec des caractères plus éclatants que Jean-Baptiste; il paraît transfiguré sur la montagne sainte, mais environné de plus de gloire que Moïse; il monte dans le ciel, mais avec plus de traits de puissance et de majesté qu'Elie, il lit dans l'avenir, mais plus clairement que tous les prophètes; il naît non-seulement d'un sein stérile comme Samuel, mais encore d'une Vierge pure et innocente ; que dirai-je ? et non-seulement il ne désabuse pas les hommes par des expressions nettes et précises sur son origine purement humaine; mais son langage seul sur son égalité avec le Très-Haut, mais la doctrine seule de ses disciples qui nous disent qu'il était dans le sein de Dieu de toute éternité, et que tout a été fait par lui, qui l'appellent leur Seigneur et leur Dieu, qui nous apprennent qu'il est tout en toutes choses, justifierait l'erreur de ceux qui l'adorent, quand sa vie eût été d'ailleurs ordinaire et semblable à celle des autres hommes.

O vous qui lui refusez sa gloire et sa divinité, et qui le regardez pourtant comme l'envoyé de Dieu pour instruire les hommes, achevez le blasphème; et confondez-le donc avec ces imposteurs qui sont venus séduire le monde, puisque, loin d'y rétablir la gloire de Dieu et la connaissance de son nom, l'éclat de son ministère n'a servi qu'à l'ériger lui-même en divinité, qu'à le faire placer tristement à côté du Très-Haut, et plonger tout l'univers dans la plus dangereuse, la plus longue, la plus inévitable et la plus universelle de toutes les idolâtries[1]!

Pour nous, mes Frères, qui croyons en lui, et à qui le mystère du Christ a été révélé, ne perdons jamais de vue ce modèle divin que le Père nous montre du haut de la montagne sainte. Entrons dans l'esprit des divers mystères qui composent toute sa vie mortelle; ce ne sont que les différents états de la vie du chrétien sur la terre; reconnaissons le nouvel empire que Jésus-Christ est venu se former sur nos cœurs. Le monde que nous avons servi jusqu'ici, n'a pu nous délivrer de nos peines et de nos misères. Nous y cherchions la liberté, la paix, la douceur de la vie; nous y avons trouvé le trouble, la servitude, l'amertume, le malheur de nos jours. Voici un nouveau libérateur qui vient apporter la paix sur la terre; mais ce n'est pas comme le monde la promet qu'il nous la donne. Le monde avait voulu nous conduire à la paix et à la félicité par les plaisirs des sens, par l'indolence, par une vaine philosophie; il n'y a pas réussi. En favorisant nos passions, il a augmenté nos peines. Jésus-Christ vient nous proposer de nouvelles routes pour arriver à la paix et au bonheur que nous cherchons: le détachement, le mépris du monde, la mortification des sens, l'abnégation de nous-mêmes, voilà les nouveaux biens qu'il vient montrer aux hommes. Détrompons-nous : il n'y a point de bonheur à attendre pour nous, même en cette vie, qu'en réprimant nos passions, qu'en

[1] Eloquente apostrophe qui s'applique à l'incrédulité du XIXe siècle plus justement encore qu'à celle des siècles précédents!

nous interdisant tous les plaisirs violents qui troublent, qui corrompent le cœur; il n'est que la philosophie de l'Evangile qui fasse des sages et des heureux, parce qu'elle seule règle l'esprit, fixe le cœur, et rend l'homme à lui-même en le rendant à Dieu. Tous ceux qui ont voulu suivre d'autres voies, n'ont trouvé que vanité et affliction d'esprit; et Jésus-Christ seul, en venant porter le glaive et la séparation, est venu porter la paix parmi les hommes.

O mon Seigneur, je ne sais que trop moi-même que le monde et les plaisirs ne font point d'heureux ! Venez donc vous-même reprendre un cœur qui a beau vous fuir, et que ses propres dégoûts ramènent à vous malgré lui-même; venez être son libérateur, sa paix et sa lumière, et ayez plus d'égard à son infortune qu'à ses crimes !

Voilà comme l'éclat du ministère de Jésus-Christ serait pour les hommes une occasion inévitable d'idolâtrie s'il n'était qu'une simple créature. Voyons encore comment l'esprit de son ministère deviendrait le piége de notre innocence.

### DEUXIÈME PARTIE.

L'éclat du ministère de Jésus-Christ n'en est pas le côté le plus auguste et le plus magnifique. Quelque grand qu'il nous ait paru par les oracles qui l'ont annoncé, par les œuvres qu'il a opérées, et par les circonstances éclatantes de ses mystères, ce ne sont encore là, pour ainsi dire, que les dehors de sa gloire et de sa grandeur; et pour connaître tout ce qu'il est, il faut entrer dans le fond et dans l'esprit de son ministère. Or, l'esprit de son ministère renferme sa doctrine, ses bienfaits et ses promesses. Développons-en toute l'étendue, et montrons ou qu'il faut refuser à Jésus-Christ sa qualité d'homme juste et d'envoyé du Dieu tout-puissant que les ennemis de sa divinité lui accordent, ou convenir qu'il est lui-même un Dieu manifesté en chair et descendu sur la terre pour sauver les hommes.

Oui, mes Frères, c'est une alternative inévitable : si Jésus-Christ est saint, il est Dieu; et si son ministère n'est pas un ministère d'erreur et d'imposture, c'est le ministère de la vérité éternelle elle-même qui s'est manifestée pour nous instruire. Or, les ennemis de sa naissance divine sont forcés d'avouer qu'il a été un homme juste, innocent, ami de Dieu; et, si le monde a vu des esprits noirs et impies qui ont encore osé blasphémer contre son innocence et le confondre avec les séducteurs, ce n'ont été que quelques monstres dont le genre humain a eu horreur, et dont le nom même, trop odieux à toute la nature, est demeuré enseveli dans les mêmes ténèbres d'où l'horreur de leur impiété était sortie.

En effet, quel homme jusque-là avait paru sur la terre avec plus de caractères incontestables d'innocence et de sainteté que Jésus fils du Dieu vivant ? En quel philosophe avait-on jamais remarqué tant d'amour pour la vertu, tant de mépris sincère pour le monde, tant de charité pour les hommes, tant d'indifférence pour la gloire humaine, tant de zèle pour la gloire de l'Etre souverain, tant d'élévation au-dessus de tout ce que les hommes admirent et recherchent ? Quel est son zèle pour le salut des hommes ! C'est là que se rapportent tous ses discours, tous ses soins, tous ses désirs, toutes ses inquiétudes. Les philosophes critiquaient seulement les hommes, et ne cherchaient qu'à faire sentir leur faible ou leur ridicule; Jésus-Christ ne parle de leurs vices que pour leur en prescrire les remèdes. Les uns étaient les censeurs des faiblesses humaines; Jésus-Christ en est le médecin. Les uns se faisaient honneur de remarquer en autrui des vices dont ils n'étaient pas exempts eux-mêmes; celui-ci ne parle qu'avec une douleur amère des fautes dont son innocence le met à couvert, et répand même des larmes sur les déréglements d'une ville infidèle. On voit bien que les uns ne voulaient pas corriger les hommes, mais s'en faire estimer en les méprisant; et que l'autre ne pense qu'à les sauver, et est peu touché de leurs applaudissements et de leur estime.

Suivez le détail de ses mœurs et de sa conduite, et voyez s'il a jamais paru sur la terre un juste plus universellement exempt de toutes les faiblesses les plus inséparables de l'humanité. Plus on l'observe, plus sa sainteté se développe. Ses disciples, qui le voient de plus près, sont les plus frappés de l'innocence de sa vie; et la familiarité, si dangereuse à la vertu la plus héroïque, ne sert qu'à découvrir tous les jours de nouvelles merveilles dans la sienne. Il ne parle que le langage du Ciel; il ne répond que lorsque ses réponses peuvent être utiles au salut de ceux qui l'interrogent. On ne voit point en lui de ces intervalles où l'homme se retrouve; partout il paraît un en-

voyé du Très-Haut. Les actions les plus communes sont en lui singulières par la nouveauté et la sublimité des dispositions dont il les accompagne ; et il ne paraît pas moins un homme divin lorsqu'il mange chez un pharisien que lorsqu'il ressuscite Lazare. Certes, mes Frères, la nature toute seule ne saurait mener si loin la faiblesse humaine. Ce n'est pas ici un philosophe qui impose, c'est un juste qui prend dans ses propres exemples les règles et les préceptes de sa doctrine ; et il faut bien qu'il soit saint, puisque le disciple lui-même qui le trahit, intéressé à justifier sa perfidie en découvrant ses défauts, rend pourtant un témoignage public à son innocence et à sa sainteté, et que toute la malice de ses ennemis défiée n'a su le reprendre d'aucun péché.

Or, je dis, mes Frères, que si Jésus-Christ est saint, il est Dieu ; et que, soit que vous considériez la doctrine qu'il nous a enseignée par rapport à son Père ou par rapport aux hommes, elle n'est plus qu'un amas d'équivoques malignes ou de blasphèmes enveloppés, s'il n'est qu'un homme ordinaire, envoyé seulement de Dieu pour instruire les hommes.

Je dis soit que vous la considériez par rapport à son Père. En effet, si Jésus-Christ n'est qu'un simple envoyé du Très-Haut, il ne vient donc que pour manifester aux nations idolâtres l'unité de l'essence divine. Mais, outre que sa mission regarde principalement les Juifs, qui depuis longtemps n'étaient plus retombés dans l'idolâtrie, et n'avaient pas besoin par conséquent que Dieu leur suscitât un prophète pour les corriger d'une erreur dont ils étaient exempts, et un prophète qu'on leur faisait espérer depuis la naissance du monde, comme la lumière d'Israël et le libérateur de son peuple ; outre cela, comment Jésus-Christ s'y prend-il pour remplir son ministère, et quel est son langage sur l'Etre suprême? Moïse et les prophètes, chargés de la même mission, ne cessaient de publier que le Seigneur était un ; que c'était une impiété de le comparer à la ressemblance de la créature ; et qu'ils n'étaient eux-mêmes que ses serviteurs et ses envoyés, vils instruments entre les mains d'un Dieu qui opérait par eux de grandes choses. Nulle expression douteuse ne leur échappe sur un point si essentiel à leur mission ; nulle comparaison d'eux à l'Etre suprême, toujours dangereuse par le penchant que l'homme avait de prostituer ses hommages à l'homme et de se faire des dieux palpables et visibles ; nul terme équivoque qui eût pu les confondre eux-mêmes avec le Seigneur au nom duquel ils parlaient, et donner lieu à une superstition et à une idolâtrie qu'ils venaient combattre.

Mais si Jésus-Christ n'est qu'un envoyé comme eux, il s'en faut bien qu'il ne remplisse avec autant de fidélité qu'eux son ministère. Il ne cesse de se dire égal à son Père ; il vient nous apprendre qu'il est descendu du ciel et sorti du sein de Dieu ; qu'il était avant Abraham ; qu'il était avant toutes choses ; que le Père et lui ne font qu'un ; que la vie éternelle consiste à connaître le Fils comme à connaître le Père ; que tout ce que le Père fait, le Fils le fait aussi. Trouvez-moi un prophète qui jusqu'à Jésus-Christ eût tenu un langage si nouveau, si inouï, si peu respectueux pour le Dieu suprême ; et qui, loin de rendre gloire à Dieu, comme à l'auteur de tout don excellent, ait attribué à ses propres forces les grandes choses que le Seigneur avait daigné opérer par son ministère. Partout il se compare au Dieu souverain ; il dit à la vérité une fois que le Père est plus grand que lui ; mais quel est ce langage, s'il n'est pas lui-même un Dieu manifesté en chair ? Et ne regarderions-nous pas comme un insensé un homme qui viendrait nous annoncer sérieusement que l'Etre suprême est plus grand que lui ? N'est-ce pas s'égaler à la Divinité que d'oser même se mesurer avec elle ? Y a-t-il quelque proportion et du plus ou du moins entre Dieu et l'homme, entre le tout et le néant ? Mais que dis-je ? Jésus-Christ ne se contente pas de se dire égal à Dieu ; il justifie même la nouveauté de ses expressions contre les murmures des Juifs qui s'en scandalisent ; loin de les détromper nettement, il les confirme dans le scandale. Partout il affecte un langage qui devient ou insensé ou impie, si son égalité avec son Père ne l'éclaircit et ne le justifie. Que vient-il faire sur la terre, s'il n'est pas Dieu ? Il vient scandaliser les Juifs, en leur donnant lieu de croire qu'il se compare au Très-Haut ; il vient séduire les nations, en se faisant adorer après sa mort à toute la terre ; il vient répandre de nouvelles ténèbres dans l'univers, et non pas y répandre, comme il s'en est vanté, la science, la lumière et la connaissance de Dieu. Quoi, mes Frères, Paul et Barnabé déchirent leurs vêtements, lorsqu'on les prend pour des dieux ;

ils crient hautement devant les peuples qui veulent leur immoler des victimes : Adorez le Seigneur dont nous ne sommes que les envoyés et les ministres. L'ange dans l'Apocalypse, lorsque saint Jean se prosterne pour l'adorer, rejette avec horreur cet hommage, et lui dit hautement : *Adorez Dieu seul* [1]. Et Jésus-Christ souffre tranquillement qu'on lui rende des honneurs divins? Et Jésus-Christ loue la foi des disciples qui l'adorent et qui l'appellent avec Thomas *leur Seigneur et leur Dieu* [2]? Et Jésus-Christ confond même ses ennemis qui lui disputent sa divinité et son éternelle origine? Est-il donc moins zélé que ses disciples pour la gloire de celui qui l'envoie? Ou lui importe-t-il moins de détromper nettement les peuples d'une méprise si injurieuse à l'Etre suprême et qui anéantit le fruit unique de son ministère?

Oui, mes Frères, quel bien Jésus-Christ est-il venu apporter au monde, si ceux qui l'adorent sont des idolâtres et des profanes? Tous ceux qui ont cru en lui, l'ont adoré comme le Fils éternel du Père, l'image de sa substance et la splendeur de sa gloire. Il ne se trouve qu'un très-petit nombre d'hommes dans le Christianisme, lesquels, en le recevant comme l'envoyé de Dieu, refusent de lui rendre des honneurs divins; cette secte même, bannie de toutes parts, exécrable dans les lieux mêmes où toutes les erreurs trouvent un asile, est réduite à quelques sectateurs obscurs et cachés; punie partout comme une impiété, dès qu'elle ose se montrer à découvert; et obligée de se cacher dans les ténèbres et dans les extrémités des provinces et des royaumes les plus reculés [3]. Est-ce donc là ce peuple nombreux de toute langue, de toute tribu, de toute nation, que Jésus-Christ était venu former sur la terre? Est-ce là cette Jérusalem auparavant stérile et devenue féconde qui devait renfermer dans son sein les peuples et les nations, et où les îles les plus éloignées, les princes et les rois devaient venir adorer? Sont-ce là les grands avantages que le monde devait retirer du ministère de Jésus-Christ? Est-ce donc là cette abondance de grâce, cette plénitude de l'esprit de Dieu répandu sur tous les hommes, ce renouvellement universel, ce règne spirituel et durable que les prophètes avaient prédit avec tant de majesté, et qui devait accompagner la venue du libérateur? Quoi! mes Frères, une attente si magnifique se réduit donc à voir le monde plongé dans une nouvelle idolâtrie? Cet avènement si heureux pour la terre, promis depuis tant de siècles, annoncé avec tant de pompe, désiré de tous les justes, montré de loin à tout l'univers comme son unique ressource, devait donc le corrompre et le pervertir pour toujours? Cette Eglise si féconde dont les rois et les Césars à la tête de leurs peuples devaient être les enfants, ne devait donc renfermer dans son enceinte qu'un petit nombre d'hommes odieux au ciel et à la terre, la honte de la nature et de la religion, obligés de cacher dans les ténèbres l'horreur de leur blasphème? Et toute la magnificence future de l'Evangile devait donc se borner à former la secte affreuse d'un impie Socin?

O Dieu! que la foi de votre Eglise paraît sage et raisonnable, lorsqu'on l'oppose aux contradictions insensées de l'incrédulité! Et qu'il est consolant pour ceux qui croient en Jésus-Christ et qui espèrent en lui, de voir les abîmes que se creuse l'orgueil, lorsqu'il entreprend de se frayer des routes nouvelles, et de saper le fondement unique de la foi et de l'espérance des chrétiens.

Voilà, mes Frères, comme la doctrine de Jésus-Christ, par rapport à son Père, établit la gloire de son éternelle origine. Aussi, lorsque les prophètes parlent du Dieu du ciel et de la terre, les expressions manquent à la grandeur et à la magnificence de leurs idées. Pleins de l'immensité, de la toute-puissance et de la majesté de l'Etre suprême, ils épuisent la faiblesse du langage humain pour répondre à la sublimité de ces images. Ce Dieu, c'est celui qui mesure les eaux de la mer dans le creux de sa main, qui pèse les montagnes dans sa balance, qui tient entre ses mains les foudres et les tempêtes, qui dit et tout est fait, qui se joue en soutenant l'univers. De simples hommes devaient parler ainsi de la gloire du Très-Haut; la disproportion infinie qui se trouve entre l'immensité de l'Etre suprême et la faiblesse de l'esprit humain doit le frapper, l'éblouir, le confondre; et les termes les plus pompeux ne le sont jamais assez pour suffire à son admiration et à sa surprise.

Mais lorsque Jésus-Christ parle de la gloire du Seigneur, ce ne sont plus ces expressions

[1] Deum adora. *Apoc.*, XIX, 10.
[2] Dominus meus et Deus meus. *Joan.*, XX, 28.
[3] Les Sociniens, appelés aussi Unitaires et Frères polonais.

pompeuses des prophètes : il l'appelle un Père saint, un Père juste, un Père clément, un pasteur qui court après la brebis égarée et qui la met avec bonté sur ses épaules, un ami qui se laisse vaincre par les importunités de son ami, un père de famille touché du retour et de la résipiscence de son fils. On voit bien que c'est ici un enfant qui parle un langage domestique, que la familiarité et la simplicité de ses expressions suppose en lui une sublimité de connaissance qui lui rend l'idée de l'Etre souverain familière et fait qu'il n'est point frappé et ébloui comme nous de sa majesté et de sa gloire, et qu'enfin il ne parle que de ce qu'il voit à découvert et qu'il possède lui-même. On est bien moins frappé de l'éclat des titres qu'on a portés, pour ainsi dire, en naissant; les enfants des rois parlent simplement des sceptres et des couronnes; et il n'est aussi que le Fils éternel du Dieu vivant qui puisse parler si familièrement de la gloire de Dieu même.

Voilà, mes Frères, puisque nous entrons en société avec Jésus-Christ de tous ses avantages, le droit qu'il nous a acquis de regarder Dieu comme notre Père, d'oser nous dire ses enfants, de l'aimer plutôt que de le craindre. Cependant nous le servons comme des esclaves et des mercenaires; nous craignons ses châtiments; nous sommes peu touchés de son amour et de ses promesses. Sa loi si juste, si sainte, n'a rien d'aimable pour nous; c'est un joug qui nous pèse, qui nous fait murmurer et que nous aurions bientôt secoué, si les transgressions en devaient être impunies. On n'entend que des plaintes contre la sévérité de ses préceptes, que des contentions pour soutenir les adoucissements que le monde y mêle sans cesse; en un mot, s'il n'était pas un Dieu vengeur, nous ne le connaîtrions pas, et il n'est redevable qu'à sa justice et à ses châtiments de nos respects et de nos hommages.

Mais la doctrine de Jésus-Christ, par rapport aux hommes qu'il est venu instruire, n'établit pas moins la vérité de sa naissance divine. Car je ne parle pas ici de la sagesse, de la sainteté, de la sublimité de cette doctrine : tout y est digne de la raison et de la plus saine philosophie; tout y est proportionné à la misère et à l'excellence de l'homme, à ses besoins et à ses hautes destinées; tout y inspire le mépris des choses périssables et l'amour des biens éternels; tout y maintient le bon ordre et la tranquillité des États; tout y est grand, parce que tout y est vrai : la gloire des actions est plus réelle et plus éclatante dans le cœur que dans les actions mêmes. Le sage de l'Evangile ne cherche ici-bas dans sa vertu que la satisfaction d'obéir à Dieu qui en sera un jour le rémunérateur, et préfère le témoignage de sa conscience aux applaudissements des hommes. Il est plus grand que le monde entier par l'élévation de sa foi; et il est au-dessous du dernier des hommes par la modestie de ses sentiments. Sa vertu ne cherche pas dans l'orgueil le dédommagement de ses peines; c'est le premier ennemi qu'elle attaque; et dans cette divine philosophie les actions les plus héroïques ne sont rien, dès qu'on les compte soi-même pour quelque chose; elle regarde la gloire comme une erreur, la prospérité comme une infortune, l'élévation comme un précipice, les afflictions comme des faveurs, la terre comme un exil, tout ce qui passe comme un songe. Quel est ce nouveau langage? Quel homme avant Jésus-Christ avait parlé de la sorte? Et, si ses disciples, pour avoir seulement annoncé cette doctrine céleste, furent pris par tout un peuple pour des dieux descendus sur la terre, quel culte pourront-ils refuser à celui qui en est l'auteur, et au nom de qui ils l'annoncent?

Mais laissons là ces réflexions générales, et venons aux devoirs plus précis d'amour et de dépendance que sa doctrine exige des hommes envers lui-même. Il nous ordonne de l'aimer, comme il nous ordonne d'aimer son Père; il veut qu'on demeure en lui, c'est-à-dire qu'on se fixe en lui, qu'on cherche son bonheur en lui comme dans son Père; qu'on rapporte toutes ses actions, toutes ses pensées, tous ses désirs, qu'on se rapporte soi-même à sa gloire comme à la gloire de son Père; les péchés mêmes ne sont remis qu'à ceux qui l'aiment beaucoup; et l'amour qu'on a pour lui, fait toute la justice du juste et toute la réconciliation du pécheur. Quel est cet homme qui vient usurper la place de Dieu même dans nos cœurs? La créature mérite-t-elle d'être aimée pour elle-même? Et tout ce qu'elle a de grand et d'aimable, ne sont-ce pas les dons de celui qui seul mérite d'être aimé?

Quel prophète jusqu'à Jésus-Christ était venu dire aux hommes : Vous m'aimerez; tout ce que vous ferez, vous le ferez pour ma gloire. Vous aimerez le Seigneur votre Dieu, avait dit Moïse aux enfants d'Israël. Rien n'est

aimable pour soi-même que ce qui peut nous rendre heureux; or, nulle créature ne peut être notre bonheur et notre perfection; nulle créature ne mérite donc que nous l'aimions pour elle-même; ce serait une idolâtrie. Tout homme qui vient se proposer aux hommes comme l'objet de leur amour, est un impie et un imposteur qui vient usurper le droit le plus essentiel de l'Etre suprême; c'est un monstre d'orgueil et d'extravagance qui veut s'élever des autels jusque dans les cœurs, le seul sanctuaire que la Divinité n'avait jamais cédé aux idoles profanes. La doctrine de Jésus-Christ, cette doctrine si divine et si admirée même des païens, ne serait donc plus qu'un mélange monstrueux d'impiété, d'orgueil et de folie, si, n'étant pas lui-même le Dieu béni dans tous les siècles, il eût fait à ses disciples de l'amour qu'il exigeait d'eux le précepte le plus essentiel de sa morale, et ce serait à lui une ostentation insensée de venir se proposer aux hommes, comme un modèle d'humilité et de modestie, tandis qu'il pousserait l'orgueil et la vaine complaisance plus loin que tous ces orgueilleux philosophes qui n'avaient jamais aspiré qu'à l'estime et aux applaudissements des hommes.

Mais ce n'est pas encore assez : non seulement Jésus-Christ veut qu'on l'aime; mais il exige des hommes les marques de l'amour le plus généreux et le plus héroïque. Il veut qu'on l'aime plus que ses proches, que ses amis, que ses biens, que sa fortune, que sa vie, que le monde entier, que soi-même; qu'on souffre tout pour lui, qu'on renonce à tout pour lui, qu'on répande jusqu'à la dernière goutte de son sang pour lui. Qui ne lui rend pas ces grands hommages, n'est pas digne de lui; qui le met en parallèle avec quelque créature ou avec soi-même, l'outrage, le déshonore, et ne doit rien prétendre à ses promesses.

Quoi, mes Frères! il ne se contente pas qu'on lui offre des sacrifices de boucs et de taureaux, comme les idoles, et le Dieu même véritable avait paru s'en contenter. Il pousse encore plus loin ses prétentions : il veut que l'homme se sacrifie lui-même, qu'il coure sur les gibets, qu'il s'offre à la mort et au martyre pour la gloire de son nom. Mais, s'il n'est pas le maître de notre vie, quel droit a-t-il de l'exiger de nous? Si notre âme n'est pas sortie de ses mains, est-ce à lui que nous la devons rendre? Est-ce la regagner que de la perdre pour l'amour de lui? S'il n'est pas l'auteur de notre être, ne devenons-nous pas des sacrilèges et des homicides, en nous immolant pour sa gloire, et en transportant à la créature et à un simple envoyé de Dieu, le grand sacrifice de notre être, seul destiné à reconnaître la souveraineté et la puissance de l'ouvrier éternel qui nous a tirés du néant? Que Jésus-Christ meure à la bonne heure lui-même pour rendre gloire à Dieu, qu'il nous exhorte de suivre son exemple : tant de prophètes étaient morts avant lui pour la cause du Seigneur et avaient exhorté leurs disciples à marcher sur leurs traces. Mais que Jésus-Christ, s'il n'est pas Dieu lui-même, nous ordonne de mourir pour lui, exige des hommes cette dernière marque d'amour; qu'il nous commande d'offrir pour lui une vie que nous ne tenons pas de lui : se peut-il faire qu'il y ait eu sur la terre des hommes assez grossiers et assez stupides pour se laisser tromper à l'extravagance de cette doctrine? Est-il possible que des maximes aussi bizarres et aussi impies aient pu triompher de tout l'univers, confondre toutes les sectes, ramener tous les esprits et prévaloir sur tout ce qui avait paru jusque-là de science, de doctrine, et de sagesse sur la terre? Et, si nous regardons comme des barbares ces peuples sauvages qui s'immolent sur les tombeaux et sur les cendres de leurs proches et de leurs amis, pourquoi ferions-nous plus d'honneur aux disciples de Jésus-Christ qui se sont immolés pour lui? Et sa religion ne sera-t-elle pas une religion de sang et de barbarie? Oui, mes Frères, les Agnès, les Luce, les Agathe [1], ces premières martyres de la foi et de la pudeur, se seraient donc sacrifiées à un homme mortel; et, en aimant mieux répandre leur sang que fléchir le genou devant de vaines idoles, elles n'auraient évité une idolâtrie que pour retomber dans une autre plus condamnable, en mourant pour Jésus-Christ? Ignace lui-même, ce fameux martyr que l'Orient fournit à Rome, en voulant devenir le froment de Jésus-Christ, aurait donc perdu tout le fruit de ses souffrances et mérité dès lors d'être déchiré par les lions furieux, puisqu'il se serait offert en sacrifice à un homme semblable à lui? Les confesseurs généreux de la foi n'auraient donc été que des désespérés et des fanatiques qui auraient couru à la mort comme

[1] Les Luces, les Agathes. *Éd. de* 1745.

des insensés? La tradition des martyrs ne serait donc plus qu'une scène impie et sanglante? Les tyrans et les persécuteurs auraient donc été les défenseurs de la justice et de la gloire de la Divinité ? Le Christianisme lui-même, une secte sacrilége et profane? Le genre humain se serait donc abusé? Et le sang des martyrs, loin d'avoir été la semence des fidèles, aurait inondé tout l'univers de superstition et d'idolâtrie? O Dieu, l'oreille de l'homme peut-elle entendre ces blasphèmes sans horreur ; et que faut-il pour confondre l'incrédulité, que la montrer à elle-même?

Tels sont, mes Frères, nos premiers devoirs envers Jésus-Christ. Lui sacrifier nos inclinations, nos amis, nos proches, notre fortune, notre vie même, et, en un mot, tout ce qui devient un obstacle à notre salut, c'est confesser sa Divinité; c'est reconnaître que lui seul peut nous tenir lieu de tout ce que nous abandonnons pour lui, et nous rendre encore plus que nous ne quittons, en se donnant lui-même à nous. Il n'est que celui qui méprise le monde et tous ses plaisirs, dit l'Apôtre saint Jean, qui confesse que Jésus-Christ est le Fils de Dieu, parce qu'il prononce par là que Jésus-Christ est plus grand que le monde, plus puissant pour nous rendre heureux, et par conséquent plus digne d'être aimé.

Mais ce n'est pas assez d'avoir considéré l'esprit du ministère de Jésus-Christ dans sa doctrine; il faut le considérer, en second lieu, dans les grâces et les bienfaits que l'univers a reçus de lui. Il est venu délivrer tous les hommes de la mort éternelle; d'ennemis de Dieu qu'ils étaient, il les a rendus ses enfants : il leur a ouvert le ciel ; il leur a assuré la possession du royaume de Dieu et des biens immuables ; il leur a apporté la science du salut et la doctrine de la vérité. Ces dons si magnifiques n'ont pas même fini avec lui ; assis à la droite de son Père, il les répand encore dans nos cœurs. Tous nos maux trouvent encore en lui leur remède : il nous nourrit de son corps; il nous lave de nos souillures, en nous appliquant sans cesse le prix de son sang; il forme des pasteurs pour nous conduire ; il inspire des prophètes pour nous enseigner; il sanctifie des justes pour nous animer par leur exemple; il est sans cesse présent dans nos cœurs pour en soulager toutes les misères. L'homme n'a point de passion que sa grâce ne guérisse, point d'affliction qu'elle ne rende aimable, point de vertu qui ne soit son ouvrage; en un mot, il nous assure lui-même qu'il est notre voie, notre vérité, notre vie, notre justice, notre rédemption, notre lumière. Quelle est cette nouvelle doctrine? Un homme seul peut-il être la source de tant de grâces aux autres hommes? Le Dieu souverain, si jaloux de sa gloire, peut il nous attacher à une créature par des devoirs et des liens si intimes et si sacrés que nous dépendions presque plus d'elle que de lui? Ne serait-il point à craindre qu'un homme, devenu si utile et si nécessaire aux autres hommes, n'en devînt enfin l'idole ; qu'un homme auteur et distributeur de tant de grâces, et qui fait à notre égard l'office et toutes les fonctions d'un Dieu, n'en occupât aussi bientôt la place dans nos cœurs?

Car remarquez, mes Frères, que c'est la reconnaissance toute seule, qui autrefois a fait les faux dieux[1]. Les hommes, oubliant l'auteur de leur être et de l'univers, adorèrent d'abord l'air qui les faisait vivre, la terre qui les nourrissait, le soleil qui les éclairait, la lune qui présidait à la nuit: c'était là leur Cybèle, leur Apollon, leur Diane. Ils adorèrent les conquérants qui les avaient délivrés de leurs ennemis; les princes bienfaisants et équitables qui avaient rendu leurs sujets heureux, et la mémoire de leur règne immortelle ; et Jupiter et Hercule furent placés au rang des dieux, l'un par le nombre de ses victoires, l'autre par le bonheur et la tranquillité de son règne. Les hommes, dans ces siècles de superstition et de crédulité, ne connaissaient point d'autres dieux que ceux qui leur faisaient du bien. Et tel est le caractère de l'homme; son culte n'est que son amour et sa reconnaissance.

Or, mes Frères, quel homme a jamais fait tant de bien aux hommes que Jésus-Christ? Rappelez tout ce que les siècles païens nous rapportent de l'histoire de leurs dieux; et voyez s'ils ont cru leur devoir tout ce que l'incrédulité elle-même avoue avec les livres saints que le monde doit à Jésus-Christ. Aux uns ils croyaient être redevables de la sérénité de l'air et d'une heureuse navigation; aux autres, de la fertilité des saisons; à leur Mars, du succès des batailles; à leur Janus, de la paix et de la tranquillité des peuples; de la santé, à leur Esculape. Mais que sont ces faibles bienfaits, si vous les comparez à ceux

[1] C'est le sentiment de Tertullien; ce sont aussi ses expressions.

dont Jésus-Christ a comblé le monde? Il y a porté une paix éternelle, une sainteté durable, la justice et la vérité; il en a fait un monde nouveau et une terre nouvelle; ce n'est pas un peuple seul qu'il a comblé de biens, ce sont tous les peuples, c'est l'univers entier; et de plus, il n'est devenu notre bienfaiteur qu'en devenant notre victime. Que pouvait-il faire de plus grand pour la terre? Si la reconnaissance a fait les dieux, Jésus-Christ pouvait-il manquer de trouver des adorateurs parmi les hommes? Et était-il à propos que nous lui dussions tant, s'il pouvait y avoir de l'excès dans l'amour et dans la gratitude?

Encore, mes Frères, si Jésus-Christ en mourant eût averti ses disciples que c'était au Seigneur tout seul qu'ils étaient redevables de tant de bienfaits, qu'il n'avait été lui-même que l'instrument et non pas l'auteur et la source de toutes ces grâces, et qu'ainsi ils devaient l'oublier, et rendre à Dieu seul la gloire qui lui était due; mais il s'en faut bien que Jésus-Christ ne termine par de semblables instructions ses prodiges et son ministère. Non-seulement il ne veut pas que ses disciples l'oublient et cessent d'espérer en lui après sa mort; mais sur le point de les quitter, il les assure qu'il sera présent avec eux jusqu'à la consommation des siècles; il leur promet encore plus qu'il ne leur a donné, et se les attache par des liens indissolubles et immortels.

En effet, les promesses qu'il leur fait dans ce dernier moment, sont encore plus surprenantes que les grâces mêmes qu'il leur avait accordées pendant sa vie. Premièrement, il leur promet l'Esprit consolateur qu'il appelle l'Esprit de son Père : cet Esprit de vérité que le monde ne peut recevoir; cet Esprit de force qui devait former les martyrs; cet Esprit d'intelligence qui avait éclairé les prophètes; cet Esprit de sagesse qui devait conduire les pasteurs; cet Esprit de paix et de charité qui ne devait faire qu'un cœur et qu'une âme de tous les fidèles. Quel droit a Jésus-Christ sur l'Esprit de Dieu, pour en disposer à son gré et le promettre aux hommes, si ce n'est pas son esprit propre? Elie, montant au ciel, regarde comme une chose bien difficile de promettre à Elisée seul son double esprit de zèle et de prophétie; combien était-il plus éloigné de lui promettre l'Esprit éternel du Père céleste, cet esprit de liberté qui souffle où il veut? Cependant les promesses de Jesus-Christ se sont accomplies; à peine est-il monté au ciel que l'Esprit de Dieu se répand sur tous ses disciples; les simples deviennent plus savants que les sages et les philosophes; les faibles, plus forts que les tyrans; les insensés selon le monde, plus prudents que toute la sagesse du siècle. De nouveaux hommes paraissent sur la terre; animés d'un esprit nouveau, ils attirent tout après eux, ils changent la face de l'univers; et jusqu'à la fin des siècles, cet Esprit animera son Eglise, formera des justes, confondra les incrédules, consolera ses disciples, les soutiendra au milieu des persécutions et des opprobres et rendra témoignage au fond de leur cœur qu'ils sont enfants de Dieu et que ce titre auguste leur donne droit à des biens plus solides et plus vrais que tous ceux dont le monde les dépouille.

Secondement, Jésus-Christ promet à ses disciples les clefs du ciel et de l'enfer et le pouvoir de remettre les péchés. Quoi, mes Frères! les Juifs sont scandalisés sur ce qu'il entreprend de les remettre lui-même, et qu'il paraît s'attribuer une puissance réservée à Dieu seul; mais quel sera le scandale de tous les peuples de la terre, lorsqu'ils liront dans son Evangile qu'il a voulu laisser même cette puissance à ses disciples? Et s'il n'est pas Dieu, la folie et la témérité ont-elles jamais rien imaginé de semblable? Quel droit a-t-il en effet sur les consciences pour les lier ou les délier à son gré, et pour transmettre à des hommes faibles une puissance qu'il ne saurait exercer lui-même sans blasphème?

Troisièmement. Mais ce n'est pas assez; il promet encore à ses disciples le don des miracles; qu'ils ressusciteront les morts en son nom; qu'ils rendront la vue aux aveugles, la santé aux malades, l'usage de la parole aux muets; qu'ils seront maîtres de toute la nature. Moïse ne promet pas à ses disciples les dons miraculeux dont le Seigneur l'a favorisé; il sent bien que cette vertu lui est étrangère, et que le souverain Maître tout seul peut en favoriser qui bon lui semble. Aussi, lorsqu'après sa mort Josué arrête le soleil au milieu de sa course, pour achever la victoire sur les ennemis du peuple de Dieu, il ne commande pas à cet astre de s'arrêter au nom de Moïse; ce n'est pas de lui qu'il tenait le pouvoir de faire obéir les astres mêmes; ce n'est pas à lui qu'il s'adresse lorsqu'il veut en user; mais les disciples de Jésus-Christ ne peuvent rien opérer qu'au

nom de leur maître; c'est en son nom qu'ils ressuscitent les morts et qu'ils redressent les boiteux; et sans ce nom divin, ils sont faibles comme les autres hommes. Le ministère et la puissance de Moïse finissent avec sa vie; le ministère et la puissance de Jésus-Christ ne commencent, pour ainsi dire, qu'après sa mort, et on nous assure que son règne doit être éternel.

Que dirai-je enfin? Il promet à ses disciples la conversion de l'univers, le triomphe de la croix, la docilité de tous les peuples de la terre, des philosophes, des Césars, des tyrans; et que son Evangile sera reçu du monde entier. Mais tient-il le cœur de tous les hommes entre ses mains pour répondre ainsi d'un changement dont jusque-là le monde n'avait point eu d'exemple? Vous nous direz sans doute que Dieu révèle à son serviteur les choses futures. Mais vous vous trompez : s'il n'est pas Dieu, il n'est pas même prophète; ses prédictions sont des songes et des chimères; c'est un esprit imposteur qui le séduit et se mêle de l'instruire sur l'avenir, et les suites ont démenti la vérité de ses promesses. Il prédit que tous les peuples assis dans les ombres de la mort vont ouvrir les yeux à la lumière; et il ne voit pas qu'ils vont retomber dans des ténèbres plus criminelles en l'adorant. Il prédit que son Père sera glorifié et que son Evangile lui formera partout des adorateurs en esprit et en vérité; et il ne voit pas que les hommes vont le déshonorer pour toujours, en lui égalant jusqu'à la fin des siècles ce Jésus qui ne devait être que son envoyé et son prophète. Il prédit que les idoles seront renversées, et il ne voit pas qu'il sera lui-même mis à leur place. Il prédit qu'il se formera un peuple saint de toute langue et de toute tribu; et il ne voit pas qu'il vient seulement former un nouveau peuple d'idolâtres de toute nation qui le placeront dans le temple comme le Dieu vivant; qui lui rapporteront toutes leurs actions, tout leur culte, tous leurs hommages; qui feront tout pour sa gloire; qui ne voudront dépendre que de lui, ne vivre que de lui et pour lui, n'avoir de force, de mouvement, de vertu que par lui; en un mot, qui l'adoreront, qui l'aimeront d'une manière mille fois plus spirituelle, plus intime, plus universelle, que les païens n'avaient jamais adoré leurs idoles [1]. Ce n'est donc pas même ici un prophète; et ses proches selon la chair ne blasphèment donc point lorsqu'ils le prennent pour un frénétique et un insensé, qui donne aux songes de son esprit échauffé tout le poids et toute la réalité des révélations et des mystères : *Quoniam in furorem versus est* [1].

Voilà, mes Frères, où mène l'incrédulité. Renversez le fondement qui est le Seigneur Jésus, Fils éternel du Dieu vivant : tout l'édifice s'écroule. Otez le grand mystère de piété : toute la religion est un songe. Retranchez de la doctrine des chrétiens Jésus-Christ homme Dieu : vous en retranchez tout le mérite de la foi, toute la consolation de l'espérance, tous les motifs de la charité. Aussi, mes Frères, quel zèle les premiers disciples de l'Evangile ne firent-ils pas paraître contre ces hommes impies qui dès lors osèrent attaquer la gloire de la divinité de leur maître? Ils sentaient bien que c'était attaquer la religion dans le cœur; que c'était leur ôter tout l'adoucissement de leurs persécutions et de leurs souffrances, toute l'assurance des promesses futures, toute la grandeur et la noblesse de leurs prétentions; et que ce principe une fois renversé, toute la religion s'en allait en fumée, et n'était plus qu'une doctrine humaine et la secte d'un homme mortel, qui, comme les autres chefs, n'avait laissé que son nom à ses disciples.

Aussi, mes Frères, les païens eux-mêmes reprochaient alors aux chrétiens de rendre à leur Christ des honneurs divins. Un proconsul romain, célèbre par ses ouvrages, rendant compte à l'empereur Trajan de leurs mœurs et de leur doctrine, après avoir été forcé d'avouer que les chrétiens étaient des hommes justes, innocents, équitables et qu'ils s'assemblaient avant le lever du soleil, non pour s'engager entre eux à commettre des crimes et à troubler la tranquillité de l'empire, mais à vivre avec piété et avec justice, à détester les fraudes, les adultères, les désirs mêmes du bien d'autrui; il ne leur reproche que de chanter des hymnes et des cantiques en l'honneur de leur Christ, et de lui rendre les mêmes hommages qu'à un Dieu [2]. Or, si ces premiers fidèles n'eussent pas rendu à Jésus-Christ les honneurs divins, ils se seraient

[1] Dans ces expressions, si religieusement passionnées, Massillon met toute son âme pleine de foi et d'amour de Jésus-Christ. Pascal a dit aussi : « Le Dieu des chrétiens est un Dieu d'amour et de consolation. C'est un Dieu qui remplit l'âme et le cœur qu'il possède; c'est un Dieu qui leur fait sentir intérieurement leur misère et sa miséricorde infinie, qui s'unit au fond de leur âme, qui la remplit d'humilité, de joie, de confiance, d'amour, qui les rend incapables d'autre fin que lui-même. »

[1] Marc, III, 21.

[2] Plin. Ep. ad Traj., X, 97.

justifiés de cette calomnie; ils auraient ôté ce scandale de leur religion, le seul presque qui révoltait le zèle des Juifs et la sagesse des Gentils; ils auraient dit hautement : Nous n'adorons pas Jésus-Christ, et nous n'avons garde de transporter à la créature les honneurs et le culte qui n'est dû qu'à Dieu seul. Cependant, ils ne se défendent pas contre cette accusation. Leurs apologistes réfutent toutes les autres calomnies dont les païens tâchaient de noircir leur doctrine; ils se justifient sur tout le reste; ils éclaircissent, ils confondent les plus légères accusations; et leurs apologies adressées au Sénat se font admirer à Rome même, et ferment partout la bouche à leurs ennemis. Et sur l'accusation d'idolâtrie envers Jésus-Christ, qui serait la plus criante et la plus horrible, et sur le reproche qu'on leur fait d'adorer un crucifié, qui était le plus plausible et le plus capable de les décrier, qui devait être même le plus douloureux à des hommes si saints, si déclarés contre l'idolâtrie, si jaloux de la gloire de Dieu, ils ne disent mot; ils ne se défendent pas; ils justifient même cette accusation par leur silence : que dis-je, par leur silence? Ils l'autorisent même par leur langage envers Jésus-Christ, en souffrant pour son nom, en mourant pour lui, en le confessant devant les tyrans, en expirant avec joie sur les gibets, dans l'attente consolante d'aller jouir de lui, et de retrouver dans son sein une vie plus immortelle que celle qu'ils perdaient pour sa gloire. Ils souffraient le martyre plutôt que de fléchir même le genou devant la statue des Césars, plutôt même que de souffrir que leurs amis d'entre les païens, par une compassion humaine, et pour les dérober au supplice, allassent faussement attester devant les magistrats qu'ils avaient offert de l'encens aux idoles; et ils auraient souffert qu'on les accusât de rendre des honneurs divins à Jésus-Christ, sans jamais détruire cette fausse imputation? Ah! ils auraient publié le contraire sur les toits; ils se seraient exposés même à la mort plutôt que de donner lieu à un soupçon si odieux et si exécrable. Que peut opposer ici l'incrédulité? Et, si c'est une erreur de croire Jésus-Christ égal à Dieu, c'est donc une erreur qui est née avec l'Eglise et qui en a élevé tout l'édifice, qui a formé tant de martyrs et converti tout l'univers.

Mais quel fruit retirer de ce discours, mes Frères? C'est que Jésus-Christ est le grand objet de la piété des chrétiens. Cependant à peine connaissons-nous Jésus-Christ; nous ne prenons pas garde que toutes les autres pratiques de piété sont, pour ainsi dire, arbitraires; mais que celle-ci est le fondement de la foi et du salut; que c'est ici la piété simple et sincère; que méditer sans cesse Jésus-Christ, recourir à lui, se nourrir de sa doctrine, entrer dans l'esprit de ses mystères, étudier ses actions, ne compter que sur le mérite de son sang et de son sacrifice, est la seule science et le devoir le plus essentiel du fidèle. Souvenez-vous donc, mes Frères, que la piété envers Jésus-Christ est l'esprit intime de la religion chrétienne; que rien n'est solide, que ce que vous bâtirez sur ce fondement; et que le principal hommage qu'il exige de vous, est que vous deveniez semblables à lui, et que sa vie soit le modèle de la vôtre, afin que, conformes à sa ressemblance, vous soyez du nombre de ceux qui seront participants de sa gloire. Ainsi soit-il.

---

# VINGT-DEUXIÈME SERMON.

## SERMON POUR LE JOUR DE L'ÉPIPHANIE.

### SUR LA VÉRITÉ.

#### NOTICE HISTORIQUE.

Ce sermon fut prononcé à l'église des *Missions étrangères* à la fin du XVII^e siècle, ou dans les cinq premières années du XVIII^e. Il faut se reporter à la notice du sermon vingt-unième. On trouve dans l'édition de Trévoux un beau canevas de ce sermon. Nous le mettons au bas de la page, et on pourra comparer la rédaction retouchée et achevée de Massillon avec ce qu'on avait pu saisir au débit et lors du premier jet.

#### ANALYSE.

DIVISION. — *La vérité figurée par l'étoile trouve dans les Mages des adorateurs, dans les prêtres juifs des dissimulateurs, dans Hérode un persécuteur. Telle est encore parmi nous sa destinée ; peu la reçoivent, beaucoup la cachent et la déguisent, encore plus la méprisent et la persécutent. Ainsi : 1° La vérité reçue ; 2° la vérité dissimulée ; 3° la vérité persécutée.*

PREMIÈRE PARTIE. — *La vérité reçue.* Il est peu d'âmes, quelque plongées qu'elles soient dans les sens et dans les passions, dont les yeux ne s'ouvrent quelquefois sur la vanité des biens qu'elles poursuivent, sur la grandeur des espérances qu'elles sacrifient, et sur l'indignité de la vie qu'elles mènent. Mais hélas ! leurs yeux ne s'ouvrent à la lumière que pour se refermer à l'instant ; et tout le fruit qu'elles retirent de la vérité, c'est le crime de l'avoir inutilement connue.

Les uns se bornent à raisonner sur la lumière qui les frappe, et font de la vérité un sujet de contention et de vaine philosophie ; les autres, mal d'accord avec eux-mêmes, souhaitent, ce semble, de la connaître, mais ne la cherchent pas comme il faut, parce qu'au fond ils seraient fâchés de l'avoir trouvée ; enfin quelques-uns plus dociles se laissent ébranler par son évidence ; mais, rassurés par l'opinion publique ou rebutés par les difficultés et les violences que la vérité leur offre, ils s'en éloignent et l'abandonnent, après s'être réjouis quelque temps à sa lumière.

Ce n'est pas là l'usage qu'en firent les Mages. Quoiqu'accoutumés à tout rappeler au jugement de la raison, ils suivent la lumière céleste, sans s'arrêter aux vaines réflexions de l'esprit humain, sans égard à leurs amis et à leurs proches, malgré les discours et les dérisions publiques ; et leur cœur, désabusé de tout, ne trouve plus que la vérité qui les réjouisse, qui les intéresse et qui les console. Voilà la vérité reçue dans les Mages avec soumission, avec sincérité, avec joie ; voyons dans la conduite des prêtres juifs la vérité dissimulée.

DEUXIÈME PARTIE. — *Trois sortes de dissimulation dans les prêtres de la Synagogue : une dissimulation de silence, une dissimulation de complaisance et d'adoucissement, une dissimulation de feinte et de mensonge.*

Dissimulation de silence : Consultés par Hérode sur le lieu où le Christ devait naître, ils répondent à la vérité que c'est à Bethléem ; mais ils n'ajoutent pas que l'étoile prédite ayant enfin paru, et les rois de Saba et de l'Arabie venant avec des présents adorer le nouveau chef qui devait conduire Israël, il ne fallait plus douter de sa naissance. Ils n'assemblent point les peuples pour leur annoncer cette heureuse nouvelle ; ils ne vont pas à Bethléem pour animer Jérusalem par leur exemple : renfermés dans leur criminelle timidité, ils gardent un profond silence, et retiennent la vérité dans l'injustice.

Sans toucher ici aux oints du Seigneur, il est peu de personnes dans le monde qui ne se rendent tous les jours coupables de cette dissimulation de silence. Car, pour en être coupable, il n'est pas nécessaire de souscrire à l'impiété et d'approuver les maximes du siècle, il suffit de se taire quand on attaque la vérité devant nous à découvert.

Dissimulation de complaisance et d'adoucissement : les prêtres et les docteurs, forcés par l'évidence des Ecritures de rendre gloire à la vérité, l'adoucissent par des expressions ménagées. Pour complaire à Hérode, ils suppriment le titre de roi que les Mages venaient de donner, et que les prophètes avaient si souvent donné au Messie ; ils le désignent par une qualité qui pouvait marquer également en lui une autorité de doctrine et de puissance, quoiqu'ils attendissent eux-mêmes un Messie, roi et conquérant. La conduite de ces prêtres nous paraît indigne ; mais, si nous voulons nous juger nous-mêmes, nous verrons que nos discours et nos démarches ne sont souvent que des adoucissements de la vérité, et des tempéraments pour la réconcilier avec les préjugés ou les passions de ceux avec qui nous avons à vivre.

Dernière dissimulation des prêtres Juifs, dissimulation de mensonge : ils ne se contentent pas d'alléguer les prophéties en termes obscurs et adoucis ; ne voyant pas revenir les Mages, ils les accusent, pour calmer Hérode, d'une crédulité vaine et superstitieuse. Et voilà où nous en venons enfin ; à force de ménager les passions des hommes et de vouloir leur plaire aux dépens de la vérité, nous l'abandonnons enfin ouvertement.

TROISIÈME PARTIE. — *Vérité persécutée par Hérode.* Cet impie persécute la vérité : premièrement par l'éloignement public qu'il fait paraître pour elle, et qui entraîne tout Jérusalem par son exemple ; et c'est ce que j'appelle une persécution de scandale : secondement, il la persécute en tâchant de corrompre les prêtres, et en dressant même des embûches à la piété des Mages ; c'est ce que j'appelle une persécution de séduction : enfin il la persécute en répandant le sang innocent ; et c'est une persécution de force et de violence.

Or, ces trois genres de persécution s'exercent aujourd'hui dans le christianisme. Car : 1° qui peut se flatter de n'être pas du nombre des persécuteurs de la vérité par les scandales ? Je ne parle pas même de ces hommes pervers qui ont levé l'étendard du crime et de la licence ; je parle de ces âmes livrées aux plaisirs et aux vanités du siècle, et dont la conduite, d'ailleurs régulière, s'attire l'estime et les louanges des hommes ; et je dis qu'elles persécutent la vérité par leurs seuls exemples, qu'elles anéantissent autant qu'il est en elles dans tous les cœurs les maximes de l'Evangile, et qu'elles font plus de déserteurs de la vérité que n'en firent autrefois les tyrans.

2° Nous persécutons tous les jours la vérité par voie de séduction, en taxant d'excès la ferveur des justes, en leur faisant des peintures vives et agréables des plaisirs qu'ils fuient, en exagérant les difficultés de la persévérance ; peut-être même en attaquant le fondement inébranlable de leur foi ; en gênant par notre autorité le zèle et la piété des personnes qui dépendent de nous ; enfin en faisant servir nos talents à la destruction du règne de Jésus-Christ.

3° Le monde est plein de persécuteurs publics de la vérité ; et, si l'Eglise n'est plus affligée par la barbarie des tyrans et par l'effusion du sang de ses enfants, elle est encore tous les jours persécutée par les dérisions publiques que les mondains font de la vertu, et par la perte des âmes fidèles qu'elle voit avec douleur succomber si souvent à la crainte de leurs dérisions et de leurs censures.

---

**Vidimus stellam ejus in Oriente, et venimus adorare eum.**

*Nous avons vu son étoile en Orient, et nous sommes venus l'adorer.* Matth., II, 2.

La vérité, cette lumière du ciel, figurée par l'étoile qui paraît aujourd'hui aux Mages, est la seule chose ici-bas qui soit digne des soins et des recherches de l'homme. Elle seule est la lumière de notre esprit, la règle de notre cœur, la source des vrais plaisirs, le fondement de nos espérances, la consolation de nos craintes, l'adoucissement de nos maux, le remède de toutes nos peines. Elle seule est la source de la bonne conscience, la terreur de la mauvaise ; la peine secrète du vice, la récompense intérieure de la vertu ; elle seule immortalise ceux qui l'ont aimée, illustre les chaînes de ceux qui souffrent pour elle, attire des honneurs publics aux cendres de ses martyrs et de ses défenseurs, et rend respectables l'abjection et la pauvreté de ceux qui ont tout quitté pour la suivre ; enfin, elle seule inspire des pensées magnanimes, forme des hommes héroïques, des âmes dont le monde n'est pas digne, des sages seuls dignes de ce nom. Tous nos soins devraient donc se borner à la connaître ; tous nos talents, à la manifester ; tout notre zèle, à la défendre. Nous ne devrions donc chercher dans les hommes que la vérité, ne vouloir leur plaire que par la vérité, n'estimer en eux que la vérité, et ne souffrir qu'ils voulussent nous plaire que par elle ; en un mot, il semble donc qu'il devrait suffire qu'elle se montrât à nous, comme aujourd'hui aux Mages, pour se faire aimer ; et qu'elle nous montrât à nous-mêmes pour nous apprendre à nous connaître.

Cependant, il est étonnant combien la même vérité, montrée aux hommes, fait en eux d'impressions différentes. Pour les uns, c'est une lumière qui les éclaire, qui les délivre, qui leur rend le devoir aimable, en le leur montrant : aux autres, c'est une lumière importune, et comme un éblouissement qui les attriste et qui les gêne ; enfin, à plusieurs, un nuage épais qui les irrite, qui arme leur fureur, et qui achève de les aveugler. C'est la même étoile qui paraît aujourd'hui dans le

La vérité est la seule chose ici-bas qui soit digne du soin et de la noblesse de l'homme ; elle seule est la lumière de nos esprits, la règle de nos cœurs et la perfection de nos âmes. Elle seule est la source de nos plaisirs, la consolation de nos craintes, le fondement de nos espérances, l'adoucissement de nos maux, le remède de nos peines ; elle seule est la ressource de la bonne conscience, la terreur de la mauvaise, la peine secrète du vice, la récompense intérieure de la vertu ; elle seule immortalise ceux qui l'ont aimée, illustre les chaînes de ceux qui combattent pour elle, attire des honneurs publics aux viles cendres de ses défenseurs et de ses martyrs, et rend glorieuse et désirable la pauvreté de ceux qui ont tout quitté pour la suivre ; elle seule enfin forme de parfaits magistrats, des juges incorruptibles, des amis véritables, des maîtres justes, des princes religieux, de fidèles sujets, des sages seuls dignes de ce nom. Tous nos soins devraient donc tendre à la connaître ; tous nos discours à la manifester ; tout notre zèle à la défendre ; nous devrions donc n'aimer dans les hommes que la vérité, ne vouloir leur plaire que par la vérité, et ne souffrir qu'ils nous plaisent que par elle ; il devrait donc suffire qu'elle se montre à nous pour l'aimer, et nous apprendre à nous connaître.

Cependant, il est étrange de voir combien cette même vérité fait en nous d'impressions différentes de celles qu'elle devrait produire ; aux uns c'est une lumière qui les éclaire et les attire, aux autres c'est un éblouissement qui les contraint et qui les gêne ; enfin c'est à la plupart un nuage qui les aveugle. Cette

firmament ; les Mages la voient ; les prêtres de Jérusalem savent qu'elle est prédite dans les prophètes ; Hérode ne peut plus douter qu'elle n'ait paru, puisque des hommes sages viennent des extrémités de l'Orient chercher à la faveur de sa lumière le nouveau roi des Juifs. Cependant, qu'ils offrent des dispositions peu semblables à la même vérité qui se manifeste à eux !

Dans les Mages, elle trouve un cœur docile et sincère ; dans les Prêtres, un cœur double, timide, lâche, dissimulé ; dans Hérode, un cœur endurci et corrompu. Aussi dans les Mages elle forme des adorateurs ; dans les prêtres, des dissimulateurs, dans Hérode, un persécuteur. Or, mes Frères, telle est encore aujourd'hui parmi nous la destinée de la vérité : c'est une lumière céleste qui se montre à tous, dit saint Augustin, *omnibus præsto est;* mais peu la reçoivent, beaucoup la cachent et la déguisent, encore plus la méprisent et la persécutent. Elle se montre à tous ; mais combien d'âmes indociles qui la rejettent ? Combien de cœurs lâches et timides qui la dissimulent ? Combien de cœurs noirs et endurcis qui l'oppriment et qui la persécutent ? Recueillons ces trois caractères marqués dans notre Evangile, et qui vont nous instruire de tous nos devoirs envers la vérité : la vérité reçue, la vérité dissimulée, la vérité persécutée. Esprit saint, Esprit de vérité, anéantissez en nous l'esprit du monde, cet esprit d'erreur, de dissimulation, de haine de la vérité ; et, dans ce lieu saint [1] destiné à former des Ministres qui vont l'annoncer jusqu'aux extrémités de la terre, rendez-nous dignes d'aimer la vérité, de la manifester à ceux qui l'ignorent, et de tout souffrir pour elle. *Ave, Maria.*

### PREMIÈRE PARTIE.

J'appelle vérité cette règle éternelle, cette lumière intérieure, sans cesse présente au dedans de nous, qui nous montre sur chaque action, ce qu'il faut faire ou ce qu'il faut éviter, qui éclaire nos doutes, qui juge nos jugements, qui nous approuve ou qui nous condamne en secret, selon que nos mœurs sont conformes ou contraires à sa lumière, et qui, plus vive et plus lumineuse en certains moments, nous découvre plus évidemment la voie que nous devons suivre, et nous est figurée par cette lumière miraculeuse qui conduit aujourd'hui les Mages à Jésus-Christ.

Or, je dis que, comme le premier usage que nous devons faire de la vérité, c'est pour nous-mêmes, l'Eglise nous propose en ce jour, dans la conduite des Mages, le modèle des dispositions qui seules peuvent nous rendre la connaissance de la vérité utile et salutaire. Il est peu d'âmes, quelque plongées qu'elles soient dans les sens et dans les passions, dont les yeux ne s'ouvrent quelquefois sur la vanité des biens qu'elles poursuivent, sur la grandeur des espérances qu'elles sacrifient, et sur l'indignité de la vie qu'elles mènent. Mais hélas ! leurs

même étoile qui paraît à la naissance du Fils de Dieu, les Mages la voient et la suivent, les prêtres et les docteurs de la loi savent qu'elle a été prédite dans les prophètes ; Hérode ne peut point douter qu'elle ait paru, puisque des hommes sages viennent de l'extrémité de l'Orient chercher, à la faveur de sa lumière, le nouveau roi des Juifs. Cependant, ils offrent tous des dispositions peu semblables à la lumière qui les éclaire ; tous sont dans des sentiments différents à son égard.

Dans les Mages elle trouve un cœur docile et sincère ; elle trouve dans les prêtres et les docteurs un cœur dissimulé, lâche, hypocrite ; dans Hérode elle trouve un cœur corrompu et rebelle. Ainsi dans les Mages elle trouve des adorateurs ; dans les prêtres des dissimulateurs ; dans Hérode un persécuteur. Telle est encore aujourd'hui la destinée de la vérité parmi nous ; elle se montre à tous, dit saint Augustin, mais combien peu de cœurs dociles la reçoivent ! Combien de cœurs lâches et timides la dissimulent ! Combien de cœurs corrompus et méchants la persécutent, la combattent ! Recueillons ces trois caractères de la vérité dans l'Evangile de ce jour pour en faire les trois parties de ce discours.

1° La vérité reçue par les Mages.

2° La vérité dissimulée par les prêtres de la loi.

3° La vérité persécutée par Hérode. Voilà tout mon dessein.

Esprit-Saint, Esprit de vérité, anéantissez en nous cet esprit du monde, esprit d'erreur, de dissimulation et de malice, esprit de haine, de mensonge et de corruption ; et, dans ce lieu saint, destiné à prêcher des vérités qui touchent, qui instruisent, et qui, comme autant d'étoiles lumineuses, brillent aux yeux des fidèles par l'explication que nous leur en faisons, rendez-nous dignes de les bien annoncer, et eux de les connaître, de les aimer et de les pratiquer. Adressons-nous pour cela à cette Vierge qui conçut la Vérité éternelle dans son sein, lorsqu'un ange lui dit : *Ave, Maria.*

### PREMIÈRE PARTIE.

J'appelle vérité, cette lumière intérieure sans cesse présente au fond de notre âme, qui nous montre dans chaque occasion ce qu'il faut faire et ce qu'il faut éviter, qui conduit nos affections, qui règle nos désirs, qui éclaire nos doutes, qui juge nos jugements, qui nous approuve ou nous condamne selon que nos mœurs sont conformes ou contraires à la lumière ; et qui, plus vive en certains moments qu'il plaît au Seigneur de la répandre plus abondamment dans nos cœurs, nous montre d'une manière plus marquée nos égarements et la voie que nous devons suivre, et nous est figurée par cette étoile miraculeuse qui éclaire les Mages et les conduit à Jésus-Christ.

Or, je dis que, comme le premier usage de la vérité doit être pour nous-mêmes, l'Eglise a voulu nous montrer dans la personne des Mages, la disposition qui seule peut nous rendre l'usage de la vérité utile. En effet, il y a peu d'âmes chrétiennes dont les

[1] L'église des Missions étrangères.

yeux ne s'ouvrent à la lumière que pour se refermer à l'instant; et tout le fruit qu'elles retirent de la vérité qui se montre et qui les éclaire, c'est d'ajouter au malheur de l'avoir jusque-là ignorée le crime de l'avoir ensuite inutilement connue.

Les uns se bornent à raisonner sur la lumière qui les frappe, et font de la vérité un sujet de contention et de vaine philosophie; les autres, pas encore d'accord avec eux-mêmes, souhaitent, ce semble, de la connaître, mais ne la cherchent pas comme il faut, parce qu'au fond ils seraient fâchés de l'avoir trouvée; enfin, quelques-uns, plus dociles, se laissent ébranler par son évidence, mais rebutés par les difficultés et les violences qu'elle leur offre, ils ne la reçoivent pas avec cette joie et cette reconnaissance qu'elle inspire, quand on l'a une fois connue. Et voilà les écueils que nous apprennent aujourd'hui à éviter les dispositions des sages de l'Orient envers la lumière du Ciel qui vient leur montrer des routes nouvelles.

Accoutumés, par une profession publique de sagesse et de philosophie, à tout rappeler au jugement d'une vaine raison et à se mettre au-dessus des préjugés populaires, ils ne s'arrêtent pas, cependant, avant que de se mettre en chemin sur la foi de la lumière céleste, à examiner si l'apparition de ce nouvel astre ne pouvait pas trouver ses causes dans la nature; ils n'assemblent pas de tous les endroits des hommes habiles pour raisonner sur un événement si inouï; ils ne perdent pas le temps en de vaines difficultés qui naissent plus d'ordinaire de l'opposition qu'on a pour la vérité que d'une envie sincère de s'éclaircir et de la connaître. Instruits par la tradition de leurs pères que les Israélites captifs avaient autrefois portée en Orient et que Daniel et tant d'autres prophètes y avaient annoncée sur l'étoile de Jacob qui devait un jour paraître, ils comprennent d'abord qu'il ne faut point mêler à la lumière céleste les vaines réflexions de l'esprit humain, que ce que le ciel leur montre de clarté suffit pour les déterminer et pour les conduire, que la grâce laisse toujours des obscurités dans les voies où elle nous appelle pour ne pas ôter à la foi le mérite de sa soumission, et que, lorsqu'on est assez heureux pour entrevoir une seule lueur de vérité, la droiture du cœur doit suppléer ce qui manque à l'évidence de la lumière : *Vidimus, et venimus.*

Cependant combien d'âmes dans le monde, flottantes sur la foi ou plutôt asservies par des passions qui leur rendent douteuse la vérité qui les condamne; combien d'âmes ainsi flottantes voient bien qu'au fond la religion de nos pères a des caractères de vérité que la raison la plus emportée et la plus fière n'oserait lui disputer; que l'incrédulité mène trop loin; qu'après tout, il faut s'en tenir à quelque chose; et que ne rien croire est un parti encore plus incompréhensible à la raison que les mystères qui la révoltent[1]; qui le voient et qui s'efforcent d'endormir, par des disputes

yeux ne s'ouvrent quelquefois sur la fragilité de leurs biens, sur la vanité des plaisirs, sur le néant des grandeurs, sur la brièveté de la vie, sur la certitude de la mort, sur l'incertitude de leur destinée; mais leur cœur se ferme à la pratique de ces vérités, et tout l'avantage qu'ils retirent de cette lumière, c'est d'ajouter au malheur de l'avoir ignorée, le crime de l'avoir inutilement connue.

Car les uns s'arrêtent à disputer sur la lumière qui les éclaire, et font de la vérité qui se présente à eux, un sujet de contestation et de vaine philosophie; les autres, peu d'accord avec une vérité qui les gêne, semblent souhaiter de la connaître et de la trouver, mais ne la cherchent point comme il faut, parce qu'ils seraient fâchés de la suivre après l'avoir trouvée; enfin, plusieurs en perdent le fruit, parce qu'ils ne la reçoivent point avec cette joie qu'on doit marquer quand on l'a trouvée. Voilà les écueils que nous apprend à éviter la disposition des sages de l'Orient : ils reçoivent la vérité qui se présente à eux avec un esprit docile et soumis; ils la cherchent avec une affection sincère et généreuse, ils la suivent avec une joie constante et durable.

Je dis premièrement qu'ils la reçoivent avec une sagesse raisonnable. Accoutumés à ramener tout à leur propre raison et à s'élever au-dessus des préjugés populaires, ils ne s'arrêtent point, avant de se mettre en chemin, à examiner si l'apparition de ce nouvel astre ne trouve point ses causes et sa source dans la nature; ils n'amassent point de tous les endroits de la terre des hommes habiles pour raisonner sur un événement jusqu'alors inouï; ils ne s'amusent point à ces conjectures qui naissent plutôt des ténèbres que de la connaissance; ils ne font pas même réflexion sur la difficulté de leur entreprise; ils comprennent d'abord qu'il ne faut point mêler avec les célestes secrets de la Providence les vaines réflexions de l'esprit humain, que ce que l'Esprit-Saint leur montre de lumière, suffit pour les conduire, que la grâce laisse toujours quelques ténèbres dans l'esprit pour ne pas ôter à la foi le mérite de sa soumission, que, lorsqu'on est assez heureux pour entrevoir une seule lueur de vérité, on doit se rendre aussitôt, et que le peu qu'on y aperçoit doit suppléer à tout ce qui manque dans sa lumière : *Vidimus stellam ejus in Oriente, et venimus adorare eum.*

Cependant, combien d'âmes flottent encore dans le monde sur des vérités évidentes, et forment de tels doutes sur les points essentiels du christianisme! Que si en leur faveur on en vient à une entière décision, leur éternité est bien en danger. Combien de gens qui voient que la religion qu'ils professent a des caractères de vérité que l'incrédulité même ne peut obscurcir, qu'au fond il s'en faut tenir à quelque chose, que ne rien croire est un procédé très-étrange, et cependant qui flottent encore entre l'erreur et la vérité, entre la figure et la réalité, qui croient ne pouvoir jamais assez proposer de doutes sur les voies impénétrables de Dieu et sur les mystères incompréhensibles de sa justice et de sa miséricorde! Combien en

[1] Considération qui semble empruntée à Pascal.

sans fin, le ver de la conscience qui leur reproche sans cesse leur égarement et leur folie; qui, sous prétexte de s'éclaircir, résistent à la vérité qui se montre au fond de leur cœur; qui ne consultent que pour pouvoir se dire à eux-mêmes qu'on n'a pu satisfaire à leurs doutes ; qui ne s'adressent aux plus habiles que pour se faire un nouveau motif d'incrédulité de s'y être en vain adressés? Il semble que la religion ne soit plus que pour le discours : ce n'est plus cette affaire sérieuse, où nous n'avons pas un moment à perdre ; c'est une simple matière d'entretien, comme autrefois dans l'Aréopage ; c'est un délassement de l'oisiveté; c'est une de ces questions inutiles qui remplissent le vide des conversations, et soutiennent l'ennui et la vanité des commerces [1].

Mais, mes Frères, *le règne de Dieu ne vient pas avec observation* [2]. La vérité n'est pas le fruit des contentions et des disputes, mais des larmes et des soupirs ; ce n'est qu'en purifiant notre cœur dans le silence et dans la prière qu'il faut attendre, comme les Mages, la lumière du Ciel et se rendre digne de la discerner et de la connaître. Un cœur corrompu, dit saint Augustin, peut voir la vérité ; mais il ne saurait la goûter, ni la trouver aimable. Vous avez beau vous éclaircir et vous instruire ; vos doutes sont dans vos passions : la religion deviendra claire, dès que vous serez devenu chaste, tempérant, équitable ; et vous aurez la foi, dès que vous n'aurez plus de vice. Ainsi, n'ayez plus d'intérêt que la religion soit fausse, et vous la trouverez incontestable : ne haïssez plus ses maximes, et vous ne contesterez plus ses mystères : *Inhærere veritati sordidus animus non potest.*

Augustin lui-même, déjà convaincu de la vérité de l'Evangile, trouvait encore dans l'amour du plaisir, des doutes et des perplexités qui l'arrêtaient. Ce n'étaient plus les songes des Manichéens qui l'éloignaient de la foi : il en sentait l'absurdité et le fanatisme ; ce n'étaient plus les contradictions prétendues de nos Livres saints : Ambroise lui en avait développé le secret et les mystères adorables. Cependant il doutait encore : la seule pensée qu'il fallait renoncer à ses passions honteuses, en devenant disciple de la foi, la lui rendait encore suspecte. Il aurait souhaité ou que la doctrine de Jésus-Christ eût été une imposture ou qu'elle n'eût pas condamné les voluptés sans lesquelles il ne pouvait comprendre qu'on pût mener une vie douce et heureuse. Ainsi, flottant toujours et ne voulant pas être fixé, consultant sans cesse et craignant d'être éclairci, sans cesse disciple et admirateur d'Ambroise et toujours agité par les incertitudes d'un cœur qui fuyait la vérité, il traînait sa chaîne, comme il dit lui-même,

voit-on qui, sous prétexte de s'éclaircir, résistent à la vérité, qui tâchent d'endormir, par des disputes sans fin, le ver secret de leur conscience, qui ne consultent un directeur que pour se pouvoir dire à eux-mêmes qu'ils n'ont rien à se reprocher ; qui ne s'adressent au plus habile que pour se faire gloire de s'y être adressés! Qu'entendons-nous tous les jours que des doutes et des difficultés sur la religion? Il semble qu'elle ne soit plus que pour donner matière aux discours, aux conversations des hommes; ce n'est plus cette affaire sérieuse qu'on ne doit traiter qu'aux pieds des autels et dont Dieu seul est l'auteur et l'arbitre, c'est un délassement de l'oisiveté et du libertinage, c'est une de ces questions inutiles qui soulage l'ennui, qui soutient le faible des entretiens, qui ranime la langueur des conversations, et qui lie le commerce.

D'où vient cela, mes Frères? C'est que le règne de Dieu n'est point de ce monde, c'est que l'Evangile ne doit point être le sujet des contestations et des disputes, mais des larmes, des soupirs et des prières ; c'est que la vérité ne s'apprend point dans l'école du siècle; ce n'est qu'en purifiant son cœur, comme les Mages, par la séparation du monde, par le recueillement intérieur et par la retraite qu'on doit espérer de la discerner et de la connaître. Un cœur pur peut bien connaître la vérité, mais un cœur souillé et corrompu ne le peut; vous avez beau vouloir vous éclaircir, pendant que la corruption régnera dans votre cœur, la religion sera toujours pleine de ténèbres pour vous, et, à moins que vous ne chassiez de votre cœur les mauvaises affections qui l'occupent, jamais le goût des vérités chrétiennes n'y trouvera d'entrée. Ainsi, guérissez les plaies secrètes de votre âme, et vous verrez bientôt vos doutes s'evanouir; n'ayez plus d'autre intérêt, d'autre penchant, d'autres pensées, d'autres sentiments que ceux que la religion vous inspire, et vous apercevrez bientôt les vérités; bientôt vous ne douterez plus de ses mystères; enfin aimez la vérité, et bientôt vous la trouverez, dit saint Augustin qui en parle par expérience.

Oui, Messieurs, Augustin semblait chercher la vérité, et cependant il ne la voyait pas, lorsqu'elle se présentait à lui ; la grâce lui faisait voir à découvert la vérité de la religion, et cependant il trouvait encore dans son cœur des obstacles qui l'empêchaient de l'embrasser. Ce n'étaient plus les songes des Manichéens qui le retenaient : il en avait dissipé le fantôme ; ce n'était plus la difficulté de la religion de Jésus-Christ ou l'obscurité de ses mystères qui pouvaient l'arrêter : Saint Ambroise lui en avait développé les secrets et expliqué tous les points. Cependant il doutait encore : la seule passion qu'il fallait vaincre et arracher de son cœur la lui rendait suspecte. Il aurait voulu que l'Evangile eût été une fiction ou qu'on eût pu l'accorder avec ses passions. Ainsi flottant entre la nouvelle lumière et ses vieux songes, il ne voulait point être fixé et craignait d'être éclairé; admirant sans cesse les touchantes et fortes instructions de saint Ambroise, et y opposant sans cesse les détours d'un cœur irrésolu et emporté par la passion, et traînant ainsi des chaînes qu'il aimait et qu'il aurait voulu rompre, il appréhendait d'en être délivré. Ah! c'est qu'il écoutait ses passions et non pas la vérité ; il ne rejetait la vérité que parce que cette vérité rejetait ses passions, et il n'y avait que cette main victo-

[1] Cet amer passage contre l'incrédulité étonne par sa force ; et cependant il a été sûrement prononcé sous Louis XIV, comme on peut le voir par le texte de 1705.

[2] Luc, XVII, 20.

craignant d'en être délivré ; il proposait encore des doutes pour prolonger ses passions ; il voulait encore être éclairci, parce qu'il craignait de l'être trop : *Trahebam catenam meam, solvi timens*[1] ; et plus esclave de sa passion que de ses erreurs, il ne rejetait la vérité, qui se montrait à lui, que parce qu'il la regardait comme une main victorieuse, qui venait enfin rompre les liens qu'il aimait encore : *Repellens verba bene suadentis, tanquam manum solventis*[2]. La lumière du Ciel ne trouve donc aujourd'hui point de doutes à dissiper dans l'esprit des Mages, parce qu'elle ne trouve point dans leur cœur de passions à combattre ; et ils méritent de devenir les prémices des gentils et les premiers disciples de la foi qui devait soumettre toutes les nations à l'Evangile : *Vidimus, et venimus.*

Ce n'est pas qu'il ne faille souvent ajouter à la lumière qui nous éclaire le suffrage de ceux qui sont établis pour discerner si c'est le bon esprit qui nous pousse. L'illusion est si semblable à la vérité qu'il est malaisé quelquefois de ne pas s'y méprendre. Aussi les Mages, pour mieux s'assurer de la vérité du prodige qui les conduit, viennent droit à Jérusalem ; ils consultent les prêtres et les docteurs, les seuls qui peuvent leur découvrir la vérité qu'ils cherchent ; ils demandent uniment, et sans détour, au milieu de cette grande ville : Où est le roi des Juifs nouvellement né ? *Ubi est qui natus est rex Judæorum ?* Ils ne proposent pas leur question avec des adoucissements capables de leur attirer une réponse qui les séduise ; ils veulent être éclaircis ; ils ne veulent pas être flattés, ils cherchent la vérité sincèrement ; et c'est pour cela qu'ils la trouvent : *Ubi est qui natus est, etc.*

Nouvelle disposition assez rare parmi les fidèles. Hélas ! nous ne trouvons pas la vérité parce que nous ne la cherchons pas avec un cœur droit et sincère. Nous répandons sur tous les pas que nous faisons pour la trouver des nuages qui nous la font perdre de vue. Nous consultons, mais nous mettons nos passions dans un jour si favorable, nous les exposons avec des couleurs si adoucies et si semblables à la vérité que nous nous faisons répondre que c'est elle. Nous ne voulons pas être instruits ; nous voulons être trompés, et ajouter à la passion qui nous captive, une autorité qui nous calme.

Telle est l'illusion de la plupart des hommes et de ceux mêmes souvent qui, touchés de Dieu, sont revenus des égarements de la vie mondaine. Oui, mes Frères, quelque sincère que paraisse d'ailleurs notre conversion, si nous rentrons en nous-mêmes, nous verrons qu'il est toujours en nous quelque point, quelque attachement secret et privilégié, sur lequel nous ne sommes pas de bonne foi, sur lequel nous n'instruisons jamais qu'à demi le guide de notre conscience, sur lequel nous ne cherchons pas sincèrement la vérité, sur lequel, en un mot, nous serions même fâchés de l'avoir trouvée ; et de là les faiblesses des gens de bien fournissent tous les jours tant de traits à la dérision des mondains ; de là nous attirons tous les jours à la vertu des reproches et des censures qui ne devraient retomber que sur nous-mêmes. Cependant, à nous entendre, nous aimons la vérité ; nous voulons qu'on nous la

rieuse de la grâce qui, venant briser ses chaînes malheureuses, pût le rendre docile à la vérité qui se montrait à lui. Ce n'est donc pas l'esprit qui doute, c'est le cœur qui retient, et la vérité ne trouve point d'opposition dans l'esprit des Mages, puisqu'elle ne trouve point d'opposition dans leur cœur, ni de passions à combattre: *Vidimus stellum ejus in Oriente, et venimus adorare eum.*

Ce n'est pas qu'il ne faille quelquefois consulter ceux qui sont établis pour cela, pour savoir si c'est l'Esprit-Saint ou l'esprit malin qui nous pousse. L'illusion est si semblable à la vérité qu'il est bien malaisé de ne pas du moins quelquefois s'y méprendre. Aussi les Mages s'adressent aux prêtres et aux docteurs de la loi comme aux seuls qui peuvent les instruire, pour leur demander où est le roi des Juifs nouvellement né ; *ubi est qui natus est rex Judæorum?* Ils ne proposent point leur question avec des adoucissements étudiés, ils veulent être instruits, éclairés, et non point être trompés ; ils cherchent la vérité, et ils la cherchent sincèrement ; et c'est pour cela qu'ils la trouvent.

Nouvelle disposition dans les Mages à l'égard de la vérité, assez rare parmi les fidèles. Nous ne trouvons point la vérité, parce que nous ne la cherchons point avec un cœur sincère. Nous répandons des nuages et des ténèbres sur elle, qui nous la font perdre de vue. Nous exposons nos questions, mais avec des couleurs adoucies. Nous voulons être trompés, et non instruits, et ajouter à la passion qui nous captive, une erreur qui nous calme.

Telle est l'illusion de presque tous les hommes, et de ceux même qui, touchés de la grâce de Dieu, sont revenus des égarements de la vie mondaine. Oui, quelque sincère que paraisse leur retour, pour peu que nous voulons en examiner le fond, nous verrons qu'il est toujours en nous quelque attache secrète et privilégiée sur laquelle nous ne sommes point de bonne foi, quelque réserve de cœur sur laquelle nous ne cherchons point sincèrement à nous instruire et sur laquelle nous ne trouvons jamais la vérité, faute de l'avoir cherchée comme il faut ; de là, le sort des gens de bien si souvent exposés à l'injure des hommes, et leur vertu, si sujette à fournir matière aux railleries des mondains. Cependant, à nous entendre, nous aimons tous la vérité,

[1] S. Aug., in *Conf.*

[2] On trouve les mêmes sentiments dans saint Cyprien. Prêt à se convertir, il était retenu par les liens des passions.
*Cypr. op. ep.* I.

fasse connaître. Mais une preuve que ce n'est là qu'un vain discours, c'est que sur tout ce qui regarde cette passion chérie que nous avons comme sauvée du débris de toutes les autres, tous ceux qui nous environnent gardent un profond silence; nos amis se taisent; nos supérieurs sont obligés d'user de ménagement; nos inférieurs sont en garde et prennent des précautions continuelles; on ne nous en parle qu'avec des adoucissements qui tirent un voile sur notre plaie; nous sommes presque les seuls à ignorer notre misère. Tout le monde la voit, et personne n'oserait nous la faire voir à nous-mêmes. On sent bien que nous ne cherchons pas la vérité de bonne foi, et que la main qui nous découvrirait notre plaie, loin de nous guérir, ne réussirait qu'à nous faire une plaie nouvelle.

David ne connut et ne respecta la sainteté de Nathan que depuis surtout que ce prophète lui eut parlé sincèrement sur le scandale de sa conduite; dès ce jour il le regarda jusqu'à la fin comme son libérateur et comme son père; et auprès de nous on perd tout son mérite, dès qu'on nous a fait connaître à nous-mêmes. Auparavant on était éclairé, prudent, charitable; on avait tous les talents propres à s'attirer l'estime et la confiance; les Jean-Baptiste[1] étaient écoutés avec plaisir, comme autrefois d'un roi incestueux; mais depuis qu'on nous a parlé sans feinte; mais depuis qu'on nous a dit : *il ne vous est pas permis*[2]; on est déchu dans notre esprit de toutes ces grandes qualités; le zèle n'est plus qu'une humeur; la charité qu'une ostentation ou une envie de tout censurer et de tout contredire; la piété, qu'une imprudence ou une illusion dont on couvre son orgueil; la vérité, qu'un fantôme qu'on prend pour elle. Ainsi, souvent convaincus en secret de l'injustice de nos passions, nous voudrions que les autres en fussent les approbateurs; forcés par le témoignage intérieur de la vérité de nous les reprocher à nous-mêmes, nous ne pouvons souffrir qu'on nous les reproche; nous sommes blessés que les autres se joignent à nous contre nous-mêmes. Semblables à Saül, nous exigeons que les Samuels[1] approuvent en public ce que nous condamnons en secret; et par une corruption de cœur, pire peut-être que nos passions elles-mêmes, ne pouvant éteindre la vérité au fond de notre cœur, nous voudrions l'éteindre dans le cœur de tous ceux qui nous approchent. J'avais donc raison de dire que nous nous faisons tous honneur d'aimer la vérité, mais que peu la cherchent avec un cœur droit et sincère, comme les Mages.

Aussi le peu d'attention qu'ils font aux difficultés qui semblaient les détourner de cette recherche, est une nouvelle preuve qu'elle était sincère et de bonne foi. Car, mes Frères, quelle singularité ne présentait pas d'abord à leur esprit la démarche extraordinaire que la grâce leur propose? Seuls au milieu de leur nation, parmi tant de sages et de savants, sans égard à leurs amis et à leurs proches, malgré les discours et les dérisions publiques, tandis que tout le reste ou méprise cette étoile miraculeuse ou en regarde l'observation et le dessein de ces trois sages comme un dessein insensé et une faiblesse populaire, indigne de leur esprit et de leurs lumières, seuls ils se déclarent contre le sentiment commun, seuls ils suivent le nouveau guide que le Ciel leur montre, seuls ils abandonnent leur patrie et leurs enfants et ne comptent pour rien une singularité dont la lumière céleste leur découvre la nécessité et la sagesse : *Vidimus, et venimus.*

Dernière instruction. Ce qui fait, mes Frères, que la vérité se montre presque toujours inutilement à nous, c'est que nous n'en jugeons

nous la cherchons tous sincèrement; mais une preuve que ce n'est qu'un vain discours que nous tenons au dehors sans qu'il en soit rien au dedans, c'est que nous voulons toujours tenir cachée cette passion que nous avons sauvée, en nous retirant de l'orage du monde, que nous ne voulons pas même qu'on en parle, mais que tous ceux qui nous environnent gardent là-dessus un profond silence. Nos supérieurs prennent des mesures pour nous en avertir, nos amis se taisent sur ce point ou n'osent nous en parler que sous des voiles et avec des ménagements indignes de la sincérité d'un chrétien; tous les autres parlent entre eux de ce défaut privilégié, nos parents, nos amis, nos supérieurs, nos maîtres, tous le voient, et s'en entretiennent : il n'y a que nous seuls qui ne le voyons pas. Ah! on voit bien que nous n'avons point cherché la vérité et l'instruction avec sincérité, et qu'au contraire la main charitable qui voudrait guérir cette plaie de notre âme, loin d'y réussir, ne servirait qu'à nous en faire une nouvelle.

C'est ainsi, dit le grand Augustin, que je faisais semblant d'aller à la vérité lorsque je m'en éloignais, et qu'au lieu de la recevoir, lorsqu'elle me poursuivait, je me cachais lorsqu'elle se montrait. J'ai donc eu raison de dire que beaucoup semblent chercher la vérité, mais que peu la cherchent avec un cœur sincère, comme les Mages.

[1] *Les Jean-Baptistes*, éd. de 1745. *Les Jean-Baptiste*, Renouard.

[2] Non licet. *Matth.*, XIV, 4.

[1] *Les Samuels*. éd. de 1745. *Les Samuel*, Renouard.

pas par les lumières qu'elle laisse dans notre âme, mais par l'impression qu'elle fait sur le reste des hommes, au milieu desquels nous vivons; nous ne consultons pas la vérité dans notre cœur; nous ne consultons que l'idée qu'en ont les autres. Ainsi, en vain mille fois la lumière du Ciel nous trouble, nous éclaire sur les voies que nous devrions suivre; le premier coup d'œil que nous jetons ensuite sur l'exemple des autres hommes qui vivent comme nous, nous rassure et répand un nouveau nuage sur notre cœur. Dans ces moments heureux où nous ne consultons la vérité que dans notre propre conscience, nous nous condamnons; nous tremblons sur l'avenir; nous nous proposons une nouvelle vie : un moment après, rentrés dans le monde et ne consultant plus que l'exemple commun, nous nous justifions; nous nous rendons la fausse paix que nous avions perdue; nous nous défions de la vérité que l'exemple commun contredit; nous la retenons dans l'injustice; nous la sacrifions à l'erreur et à l'opinion publique; elle nous devient suspecte, parce qu'elle nous choisit tout seuls pour nous favoriser de sa lumière; et c'est la singularité même de son bienfait qui nous rend ingrats et rebelles. Nous ne saurions comprendre que travailler à son salut, c'est se distinguer du reste des hommes; c'est vivre seul au milieu de la multitude; c'est être tout seul de son parti, au milieu d'un monde ou qui nous condamne ou qui nous méprise; c'est, en un mot, ne compter pour rien les exemples, et n'être touché que des devoirs. Nous ne saurions comprendre que se perdre, c'est vivre comme les autres; c'est se conformer à la multitude; c'est ne se distinguer sur rien dans le monde; c'est ne former plus qu'un même corps et un même monde avec lui; puisque le monde est déjà jugé; que c'est ce corps de l'Antechrist qui périra avec son chef et ses membres; cette cité criminelle frappée de malédiction et condamnée à un anathème éternel. Oui, mes Frères, le plus grand obstacle, que la grâce et la vérité trouvent dans nos cœurs, c'est l'opinion publique. Combien d'âmes timides n'osent prendre le bon parti, parce que le monde, auquel elles sont en spectacle, ne serait pas pour elles[1]! Ainsi ce roi d'Assyrie n'osait se déclarer pour le Dieu de Daniel, parce que les grands de sa cour auraient condamné sa démarche. Combien d'âmes faibles qui, dégoûtées des plaisirs, ne courent après eux que par un faux honneur, et pour ne pas se distinguer de celles qui leur en montrent l'exemple! Ainsi Aaron, au milieu des Israélites, dansait autour du Veau d'or, et offrait avec eux de l'encens à l'idole qu'il détestait, parce qu'il n'avait pas la force de résister tout seul à l'erreur publique. Insensés que nous sommes! C'est l'exemple public tout seul qui nous rassure contre la vérité, comme si les hommes étaient notre vérité, ou que ce fût sur la terre, et non pas dans le ciel, comme les Mages, que nous dussions chercher la règle et la lumière qui doit nous conduire.

Il est vrai que souvent ce n'est pas le respect humain qui éteint la vérité dans notre cœur; mais les peines et les violences qu'elle nous offre. Aussi elle nous attriste comme ce jeune homme de l'Evangile, et nous ne la recevons pas avec cette joie que témoignèrent les Mages quand ils revirent l'étoile miraculeuse : *Videntes stellam, gavisi sunt gaudio magno valde.* Ils avaient vu la magnificence de Jérusalem, la pompe de ses édifices, la majesté de son temple, l'éclat et la grandeur de la cour d'Hérode, mais l'Evangile ne remarque pas qu'ils eussent été sensibles à ce vain spectacle des pompes humaines. Ils voient tous ces grands objets de la cupidité, sans attention, sans plaisir, sans goût, sans aucune marque extérieure d'admiration et de surprise; ils ne demandent pas à voir les trésors et les richesses du temple, comme ces envoyés de Babylone le demandèrent autrefois à Ezéchias; uniquement occupés de la lumière du Ciel qui s'était montrée à eux, ils n'ont plus d'yeux pour tout ce qui se passe dans le monde; sensibles à la seule vérité, qui

Mais la joie avec laquelle ils la cherchent, est une nouvelle preuve de la bonne foi de leur recherche. A peine voient-ils l'étoile miraculeuse au sortir de Jérusalem qu'ils sont transportés d'une joie extraordinaire : *Videntes autem stellam, gavisi sunt gaudio magno valde.* Ils avaient vu la magnificence de Jérusalem, la pompe de ses édifices, la gloire de son temple, l'éclat et la grandeur de la cour d'Hérode; mais l'Evangile ne dit point qu'ils eussent été sensibles à tous ces grands spectacles, dignes objets de la cupidité humaine. Ils voient tout cela sans plaisir, sans surprise; ils ne demandent point à voir les trésors du temple comme autrefois les députés du roi de Babylone le demandèrent à Ezéchias; sensibles à la seule vérité qui se montre à eux, tout le reste leur est à charge ou interdit, et il n'y a plus que la vérité qui les console et qui les réjouisse : *Videntes stellam, gavisi sunt gaudio magno valde.*

[1] On les considérait autrefois (l'Eglise et le monde) comme deux contraires, comme deux ennemis irréconciliables dont l'un persécute l'autre sans discontinuation, et dont le plus faible en apparence doit un jour triompher du plus fort... au lieu qu'on se trouve maintenant presque en même temps dans l'un et dans l'autre. PASCAL.

les a éclairés, tout leur est indifférent ou à charge; et leur cœur, désabusé de tout, ne trouve plus que la vérité qui les réjouisse, qui les intéresse et qui les console : *Videntes stellam, gavisi sunt gaudio magno valde.*

Pour nous, mes Frères, peut-être que les premiers rayons de vérité que la bonté de Dieu versa dans notre cœur, excitèrent en nous une joie sensible. Le projet d'une nouvelle vie que nous formâmes d'abord, la nouveauté des lumières qui nous éclairaient et sur lesquelles nous n'avions pas encore ouvert les yeux, la lassitude même et le dégoût des passions dont notre cœur ne sentait plus que les amertumes et les peines, la nouveauté des occupations que nous nous proposions dans un changement : tout cela nous offrait des images agréables; car la nouveauté toute seule plaît; mais ce ne fut là qu'une joie d'un moment, comme dit l'Evangile : *Ad horam exultare in luce ejus* [1]. A mesure que la vérité se montrait de plus près, elle nous parut, comme à Augustin encore pécheur, moins aimable et moins riante. *Quanto propius admovebatur, tanto ampliorem incutiebat terrorem* [2]. Quand, après ce premier coup d'œil, nous eûmes examiné à loisir et en détail les devoirs qu'elle nous prescrivait, les séparations douloureuses dont elle nous allait faire une loi, la retraite, la prière, les macérations, les violences qu'elle nous montrait comme indispensables, la vie sérieuse, occupée, intérieure où elle nous allait engager : ah! dès lors, comme ce jeune homme de l'Evangile, nous commençâmes à nous éloigner d'elle tristes et inquiets; toutes nos passions lui opposèrent de nouveaux obstacles; tout s'offrit à nous sous des images lugubres et nouvelles; et ce qui d'abord nous avait paru si attirant, rapproché de plus près, ne nous parut plus qu'un objet affreux, une voie rude, effrayante et impraticable à la faiblesse humaine : *Ad horam exultare in luce ejus.*

Où sont les âmes qui, comme les Mages, après avoir connu la vérité, ne veulent plus voir qu'elle, n'ont plus d'yeux pour le monde, pour le vide de ses plaisirs et la vanité de ses pompes et de ses spectacles, ne trouvent de joie qu'à s'occuper de la vérité, qu'à faire de la vérité la ressource de toutes leurs peines, l'aiguillon de leur paresse, le secours de leurs tentations, les plus chastes délices de leur âme? Et certes, mes Frères, que le monde, que ses plaisirs, que ses espérances, que ses grandeurs paraissent vaines, puériles, dégoûtantes, à une âme qui vous a connu, ô mon Dieu, et qui a connu la vérité de vos promesses éternelles; à une âme qui sent que tout ce qui n'est pas vous, n'est pas digne d'elle; et qui ne regarde la terre que comme la patrie de ceux qui doivent périr éternellement! Rien ne peut la consoler que ce qui lui montre les biens véritables. Rien ne lui paraît digne de ses regards que ce qui doit demeurer éternellement. Rien ne saurait plus lui plaire que ce qui doit plaire toujours. Rien n'est plus capable de l'attacher que ce qu'elle ne doit plus perdre; et tous les vains objets de la vanité ne sont plus pour elle ou que les embarras de sa piété ou que de tristes monuments qui lui rappellent le souvenir de ses crimes. *Videntes stellam, gavisi sunt gaudio magno valde.*

Voilà la vérité reçue dans les Mages avec soumission, avec sincérité, avec joie. Voyons dans la conduite des Prêtres la vérité dissimulée, et, après nous être instruits de l'usage que nous devons faire de la vérité par rapport à nous, apprenons ce que nous lui devons par rapport aux autres.

Où sont les âmes qui, après avoir connu la vérité, après avoir été éclairées sur les égarements de la vie mondaine, ne veuillent plus voir qu'elle, n'aiment plus qu'elle, n'aient plus que de l'indifférence pour le monde, que de l'insensibilité pour ses biens, pour ses plaisirs, pour ses prétentions, pour ses espérances, qui ne trouvent de joie que dans sa connaissance, qui ne se consolent qu'avec elle, qui en fassent l'unique remède de leurs maux, le soulagement de leurs peines, l'adoucissement de leurs travaux, le motif de leurs empressements, leur secours dans leurs tentations et leurs plus chères délices? Et certes, que le monde entier avec tous ses plaisirs, avec tous ses trésors, avec toutes ses grandeurs, paraît vil, dégoûtant, peu de chose, à une âme qui vous a connu, ô mon Dieu, vous, et la vérité de vos promesses éternelles; à une âme qui a compris une bonne fois qu'elle ne doit plus vivre que pour l'éternité; à une âme qui habite déjà par la foi dans le ciel avec vous et qui ne fait rien que pour vous plaire! Rien ne la peut consoler du néant de la terre que cette vérité qui lui montre les biens véritables; rien ne peut lui plaire que ce qui doit lui plaire toujours; rien ne peut plus l'attacher que ce qu'elle ne doit jamais perdre; et toutes les saillies de son amour et de son affection ne sont plus que les mouvements de joie que la vérité met dans son cœur : *Videntes stellam, gavisi sunt gaudio magno valde.* C'est ainsi que les Mages arrivent aujourd'hui au terme du salut et à la connaissance de la vérité, parce que cette vérité trouve en eux des sages soumis, des disciples sincères, des fidèles sensibles à tous événements.

Voilà de quelle manière la vérité a été reçue des Mages. Voyons comment elle a été dissimulée dans les Prêtres, et, après avoir vu ce que nous devons à la vérité par rapport à nous-mêmes, voyons encore l'usage que nous devons en faire par rapport aux autres : c'est le sujet de ma seconde partie.

[1] Joan., v, 35.

[2] S. Aug., in *Conf.*

DEUXIÈME PARTIE.

Le premier devoir que la loi de la charité envers nos frères exige de nous, est le devoir de vérité. Nous ne devons pas à tous les hommes des soins, des prévenances, des empressements; nous leur devons à tous la vérité. Les différentes situations que la naissance et les dignités nous donnent dans le monde, diversifient nos devoirs à l'égard de nos frères; celui de la vérité dans toutes les situations est le même. Nous la devons aux grands comme aux petits; à nos maîtres comme à nos sujets; à ceux qui la haïssent comme à ceux qui l'aiment; à ceux qui veulent s'en servir contre nous comme à ceux qui désirent en faire usage pour eux-mêmes. Il est des conjonctures où la prudence permet de cacher et de dissimuler l'amour que nous avons pour nos frères; il n'en est point où il nous soit permis de leur dissimuler la vérité : en un mot la vérité n'est point à nous; nous n'en sommes que les témoins, les défenseurs et les dépositaires : c'est la lumière de Dieu dans l'homme, qui doit éclairer tout le monde; et, lorsque nous la dissimulons, nous sommes injustes envers nos frères à qui elle appartient comme à nous, et ingrats envers le Père des lumières qui l'a répandue dans notre âme.

Cependant, le monde est plein de dissimulateurs de la vérité. Nous ne vivons, ce semble, que pour nous séduire les uns les autres; et la société dont la vérité devrait être le premier lien, n'est plus qu'un commerce de feinte, de duplicité et d'artifice. Or voyons, dans la conduite des Prêtres de notre Evangile tous les divers genres de dissimulation dont les hommes se rendent tous les jours coupables envers la vérité : nous y trouverons une dissimulation de silence, une dissimulation de complaisance et d'adoucissement, une dissimulation de feinte et de mensonge.

Une dissimulation de silence. Consultés par Hérode sur le lieu où le Christ devait naître, ils répondent à la vérité que Bethléem était le lieu marqué dans les prophètes, où devait s'accomplir ce grand événement : *At illi dixerunt... In Bethleem Juda*[1]; mais ils n'ajoutent pas que l'étoile prédite dans les Livres saints, ayant enfin paru, et les rois de Saba et de l'Arabie venant avec des présents adorer le nouveau chef qui devait conduire Israël, il ne fallait plus douter que les nuées n'eussent enfin enfanté le Juste. Ils n'assemblent pas les peuples pour leur annoncer cette heureuse nouvelle; ils ne courent pas les premiers à Bethléem pour animer Jérusalem par leur exemple. Renfermés dans leur criminelle timidité, ils gardent un profond silence; ils retiennent la vérité dans l'injustice; et, tandis que des étrangers viennent des extrémités de l'Orient publier tout haut dans Jérusalem que le roi des Juifs est né, les prêtres, les docteurs se taisent et sacrifient à l'ambition d'Hérode les intérêts de la vérité, l'espérance la plus chère de leur nation et l'honneur de leur ministère.

Quel avilissement pour les ministres de la vérité! La bienveillance du prince les touche plus que le dépôt sacré de la religion dont ils sont chargés; l'éclat du trône étouffe dans leur cœur la lumière du ciel : ils flattent par un silence criminel un roi qui les consulte et qui

SECONDE PARTIE.

Le premier devoir que la loi de la charité envers nos frères exige de nous, est un devoir de vérité. Nous ne devons pas à tous des honneurs, des soins prévenants, des empressements; mais nous leur devons à tous la vérité. Les différentes situations que le rang, la naissance et les dignités nous donnent dans le monde, diversifient nos devoirs envers nos frères; mais celui que nous leur devons à l'égard de la vérité, est à tous le même. Nous la devons aux grands comme aux petits, aux maîtres comme aux serviteurs, à nos ennemis comme à nos amis, aux savants comme aux ignorants. Il est des occasions où il faut par prudence cacher l'amour que nous avons pour nos frères; mais il n'est jamais permis de cacher la vérité que nous leur devons. En un mot, c'est la lumière qui doit éclairer tout le monde, et, quand nous la cachons, nous sommes, et injustes à l'égard de nos frères à qui nous la devons, et ingrats à l'égard du Père des lumières qui la répand dans nous.

Cependant, tout est plein dans le monde de dissimulateurs de la vérité. Il semble que nous ne vivions que pour nous séduire les uns les autres; et la société qui doit être le symbole de la candeur et de la simplicité, n'est plus qu'un commerce d'artifice et de duplicité parmi les hommes. Voyons, dans ce que l'évangile de ce jour nous apprend, la conduite des prêtres de la loi; nous y trouverons une dissimulation de silence, une dissimulation de complaisance et d'adoucissement, une dissimulation de trahison et de mensonge.

Je dis premièrement une dissimulation de silence. Consultés par Hérode sur le lieu où Jésus-Christ devait naître, ils répondent que Bethléem était ce lieu; mais ils n'ajoutent point que l'étoile ayant paru dans l'Orient, les rois de Saba avaient aussitôt quitté leur trône et leurs États pour se mettre en chemin, et venaient avec des présents pour adorer le Christ nouvellement né, qu'ainsi il ne fallait plus douter que le ciel n'eût versé sur la terre sa divine rosée, et que les nues n'eussent enfanté le Juste. Cependant ils ne coururent point les premiers pour adorer le Messie; renfermés dans leur criminelle timidité, ils gardent un profond silence. Ils veulent allier le respect pour la vérité avec la complaisance pour Hérode, et, tandis que des étrangers viennent des extrémités de l'Orient adorer le Christ, les prêtres et les docteurs se taisent, ne disent mot et trahissent lâchement l'intérêt de la vérité et l'honneur de leur ministère.

[1] Matth., II, 5.

ne pouvait apprendre que d'eux seuls la vérité; ils l'affermissent dans l'erreur, en lui cachant ce qui aurait pu le détromper. Et comment la vérité pourra-t-elle jamais aller jusqu'aux souverains, si les oints du Seigneur eux-mêmes qui environnent le trône, n'osent l'annoncer et se joignent à tous ceux qui habitent les cours, pour la cacher et la taire?

Mais ce devoir, mes Frères, à certains égards, vous est commun avec nous; et, cependant, il est peu de personnes dans le monde, de celles mêmes qui vivent dans la piété, qui ne se rendent tous les jours coupables envers leurs frères de cette dissimulation de silence. On croit avoir rendu à la vérité tout ce qu'on lui doit, lorsqu'on ne se déclare point contre elle; qu'on entend tous les jours les mondains décrier la vertu, soutenir la doctrine du monde, justifier ses abus et ses maximes, affaiblir ou combattre celles de l'Evangile, blasphémer souvent ce qu'ils ignorent, et s'ériger en juges de la foi même qui les jugera; qu'on les entend, dis-je, sans souscrire à leur impiété, il est vrai, mais sans l'improuver tout haut, et se contentant de ne pas autoriser leurs blasphèmes ou leurs préjugés de son suffrage.

Or, je dis que, comme nous sommes tous chargés en particulier des intérêts de la vérité, la taire, quand on l'attaque à découvert devant nous, c'est devenir soi-même son persécuteur et son adversaire. Mais j'ajoute que vous surtout que Dieu a éclairé, vous manquez alors à l'amour que vous devez à vos frères, puisque vos obligations augmentent à leur égard, à proportion des grâces que Dieu vous a faites; vous vous rendez encore coupable envers Dieu d'ingratitude; vous ne connaissez pas assez, vous surtout, le bienfait de la grâce et de la vérité dont il vous a favorisé au milieu de vos passions insensées. Il a éclairé vos ténèbres; il vous a rappelé à lui, lorsque vous suiviez des voies fausses et injustes. Sans doute en répandant ainsi la lumière dans votre cœur, il n'a pas eu égard à vous seul; il a prétendu que vos proches, vos amis, vos sujets, vos maîtres, y trouveraient ou leur instruction ou leur censure; il a voulu favoriser votre siècle, votre nation, votre patrie, en vous favorisant; car lorsqu'il forme des élus, il veut qu'ils servent au salut ou à la condamnation des pécheurs; son dessein a été de mettre en vous une lumière qui pût luire au milieu des ténèbres, qui perpétuât la vérité parmi les hommes, et qui rendît témoignage à la justice et à la sagesse de sa loi, au milieu des préjugés et des vaines pensées d'un monde profane.

Or, en n'opposant qu'un lâche et timide silence aux maximes qui attaquent la vérité, vous n'entrez pas dans les vues de la miséricorde de Dieu sur vos frères; vous rendez inutile à sa gloire et à l'agrandissement de son royaume le talent de la vérité qu'il vous avait confié, et dont il vous demandera à vous surtout un compte sévère; je dis à vous surtout qui aviez soutenu autrefois avec tant d'éclat les erreurs et les maximes profanes du monde, qui en aviez été l'apologiste intrépide et déclaré. Il était en droit d'exiger de vous que vous vous déclarassiez avec le même courage pour la vérité; cependant, sa grâce, d'un zélé partisan du monde, n'a réussi qu'à faire un disciple timide de l'Evangile; ce grand air de confiance et d'intrépidité avec lequel vous

Or il est peu de personnes dans le monde qui ne se rendent coupables à l'égard de leurs frères de cette dissimulation de silence touchant la vérité; on croit avoir pleinement satisfait à la vérité, quand on ne se déchaîne point hautement contre elle; on entend tous les jours des mondains blasphémer ce qu'ils ignorent, s'ériger en juges d'une foi qui les jugera à son tour, et, au lieu d'expliquer tout ce qu'on sait de la vérité, se contenter de ne point autoriser de ses suffrages la persécution qu'on lui fait.

Or je dis que comme nous sommes tous chargés en particulier des intérêts de la vérité, ne point la dire c'est la combattre, ne point la défendre, c'est l'attaquer, et ne point s'en déclarer le protecteur, c'est devenir son persécuteur et son adversaire; car premièrement, vous qui la taisez quand il faut la dire, vous manquez à la charité que vous devez à vos frères; secondement, vous manquez de reconnaissance envers le Dieu qui vous a éclairé; vous ne connaissez point assez le bienfait de la grâce dont il vous a favorisé; en répandant ses lumières dans votre esprit, ce n'est point à vous seul qu'il a eu égard; il a prétendu que vous en feriez part à votre prochain, à vos frères, à vos amis, à vos ennemis, à vos supérieurs, à vos inférieurs, à vos maîtres, à vos domestiques, à vos enfants, à vos sujets; il a voulu tous les favoriser en vous favorisant; car il ne forme des justes que pour le salut des pécheurs; son dessein a été que vous rendiez témoignage à la vérité contre les vaines pensées des hommes et les folles entreprises du monde profane.

Or, en n'opposant à l'esprit d'erreur qu'un lâche silence, vous cachez cette lumière sous le boisseau, vous rendez inutile à sa gloire et à l'agrandissement de son royaume le talent de la vérité qu'il vous avait confié, vous bornez les bienfaits de Dieu en les rapportant à vous seul.

Que savez-vous, disait Mardochée à la pieuse Esther, si le Seigneur en vous élevant sur le trône d'Assuérus n'avait pas plus en vue le bien de votre nation que le vôtre propre, et si, en vous appelant au royaume, il n'a pas voulu vous engager à faire une démarche d'où le salut de vos frères dépendait? *Et quis novit utrum idcirco ad regnum veneris, ut ita tali tempore parareris*[1]? Et en effet, en vous éclairant plus que d'autres, Dieu avait prétendu que vous fussiez d'autant plus vif à soutenir la vérité que vous aviez autrefois été plus follement

[1] Esther, IV, 14.

faisiez autrefois l'apologie des passions, vous a abandonné depuis que vous soutenez les intérêts de la vertu; cette audace qui imposait autrefois silence à la vérité, se tait elle-même aujourd'hui devant l'erreur; et la vérité qui rend intrépides et généreux, dit saint Augustin, ceux qui l'ont de leur côté, vous a rendu elle-même faible et timide.

Je conviens qu'il est un temps de se taire, et un temps de parler [1], et que le zèle de la vérité a ses règles et sa mesure; mais je ne voudrais pas que les âmes qui connaissent Dieu et qui le servent, entendissent tous les jours les maximes de la religion renversées, la réputation de leurs frères attaquée, les abus les plus criminels du monde justifiés, sans oser prendre les intérêts de la vérité qu'on déshonore; je ne voudrais pas que le monde eût ses partisans déclarés et que Jésus Christ ne pût pas trouver les siens; je ne voudrais pas que les gens de bien se fissent une fausse bienséance de dissimuler les égarements des pécheurs dont ils sont sans cesse témoins, tandis que les pécheurs regardent comme un bon air de les soutenir devant eux et de les défendre. Je voudrais qu'une âme fidèle comprît qu'elle n'est redevable qu'à la vérité; qu'elle n'est sur la terre que pour rendre gloire à la vérité; je voudrais qu'elle portât sur le front cette noble fierté qu'inspire la grâce; cette candeur héroïque que produit le mépris du monde et de toute sa gloire; cette liberté généreuse et chrétienne qui n'attend rien que les biens éternels, qui n'espère rien que de Dieu, qui ne craint rien que sa propre conscience, qui ne ménage rien que les intérêts de la justice et de la charité, qui ne veut plaire que par la vérité. Je voudrais que la présence seule d'une âme juste imposât silence aux ennemis de la vertu; qu'ils respectassent le caractère de la vérité qu'elle doit porter gravée sur le front; qu'ils craignissent sa sainte générosité, et qu'ils rendissent du moins hommage par leur silence et par leur confusion à la vertu qu'ils méprisent en secret. Ainsi autrefois les Israélites occupés de leurs danses, de leurs réjouissances profanes et de leurs clameurs insensées et impies autour du veau d'or, cessent tout et gardent un profond silence, à la seule présence de Moïse qui descend de la montagne, armé de la seule loi du Seigneur et de sa vérité éternelle. Première dissimulation de la vérité : une dissimulation de silence.

La seconde manière dont on la dissimule, c'est en l'adoucissant par des tempéraments et par des complaisances qui la blessent. Les Mages ne pouvaient sans doute ignorer que la

[1] Tempus tacendi et tempus loquendi. *Eccl.*, III, 7.

ardent à la combattre; et, n'ayant point craint les jugements des hommes lorsqu'il s'agissait de l'attaquer, vous êtes plus coupable de les craindre quand il faut soutenir le droit et la justice. Cependant, cette fermeté, incapable autrefois de plier, n'a servi qu'à faire un timide défenseur de la vérité; ce front d'airain, incapable autrefois de rougir des discours publics, ne se connaît sensible à la confusion que depuis qu'il a eu à soutenir la vérité de son Dieu; cette audace qui parlait si haut pour le mensonge, se tait devant la vérité. Semblable à ces idoles des nations, quand il s'agit de l'erreur, vous faites tout retentir de bruit, et vous ne dites pas un seul mot quand il s'agit de la vérité; vous ne servez d'organe qu'au démon, et n'avez ni bouche ni oreille que pour votre dieu. Mais vous avez beau faire, comme le disait un sage juif, la vérité trouvera des défenseurs malgré vous, la grâce lui formera des âmes magnanimes qui sauront la soutenir en toutes occasions, et contre qui les portes de l'enfer ne prévaudront jamais; craignez seulement qu'après l'avoir lâchement abandonnée, elle ne vous abandonne, et que vous ne périssiez pour n'avoir point cru qu'elle soit capable de vous délivrer des malheurs qui vous menacent : *Si enim nunc silueris, per aliam occasionem liberabuntur Judæi, et tu et domus patris tui peribitis* [1].

Je conviens qu'il est un temps de parler et un temps de se taire, et que le zèle de la vérité a ses bornes, ses règles et ses mesures; mais je ne voudrais pas que des âmes toute consacrées à Jésus-Christ par les vœux de leur baptême, et qui font profession de le servir et de l'adorer plus particulièrement que les autres, entendissent tous les jours les maximes de la vérité renversées, ses principes altérés, l'usage du mensonge et de la dissimulation autorisé par les pécheurs, sans oser prendre ouvertement les intérêts de cette vérité qu'on déshonore; je ne voudrais pas que le monde, avec ses fausses maximes, eût ses partisans déclarés, et que Dieu ne pût trouver les siens; je ne voudrais pas que les gens de bien se fissent une peine et une honte de contredire les raisonnements insensés des mondains, tandis que les pécheurs se font un plaisir et un honneur d'attaquer et de combattre les sages et pieux sentiments des justes. Je voudrais qu'une âme chrétienne comprît une bonne fois que, comme elle n'est redevable de son bonheur qu'à la vérité, elle fît tout pour sa gloire, qu'elle la doit à ses amis, à ses ennemis, à ses parents, aux étrangers; je voudrais qu'elle portât toujours en elle cette noble fierté que produit le mépris du monde et de toutes ses censures, cette héroïque liberté qui n'attend rien que les biens éternels, qui n'espère rien que de Dieu, qui ne craint rien que de sa propre conscience, qui ne veut plaire que par la vérité, et qui ne respecte qu'elle; je voudrais que tous craignissent la sentence que la vérité prononce, que tous respectassent son autorité, que tous aimassent ses charmes; je voudrais que la seule présence d'une âme juste imposât silence aux mondains, qu'ils rendissent au moins par leur silence extérieur un hommage et un respect à la vérité qu'ils méprisent en secret, et que tandis qu'un homme de bien dirait la vérité, tout le monde se tût pour mieux en marquer la force et le triomphe; *conquievit et siluit omnis terra* [1]. Voilà la première manière de dissimuler la vérité, c'est par le silence.

La seconde, c'est d'adoucir la vérité par de lâches complaisances qui la blessent; et c'est ce que la conduite des Mages condamne encore dans le mystère de ce jour. Ces sages étrangers

[1] Esther, IV, 14.

[1] Isaï., XIV, 7.

nouvelle qu'ils venaient annoncer à Jérusalem ne déplût à Hérode. Cet étranger s'était assis par ses artifices sur le trône de David ; il ne jouissait pas si paisiblement du fruit de son usurpation qu'il ne craignît toujours que quelque héritier du sang des rois de Juda ne vînt le chasser de l'héritage de ses pères et remonter sur un trône promis à sa postérité. De quel œil doit-il regarder des hommes qui viennent déclarer au milieu de Jérusalem que le Roi des Juifs est né, et le déclarer à un peuple si zélé pour le sang de David, et si impatient de toute domination étrangère? Cependant, les Mages ne cachent rien de tout ce qu'ils ont vu en Orient; ils n'adoucissent pas ce grand événement par des expressions moins propres à réveiller la jalousie d'Hérode. Ils pouvaient appeler le Messie qu'ils cherchent, l'Envoyé du Ciel ou le Désiré des nations; ils pouvaient le désigner par des titres moins odieux à l'ambition d'Hérode; mais, pleins de la vérité qui leur a apparu, ils ne connaissent pas ces timides ménagements. Persuadés que ceux qui ne veulent recevoir la vérité qu'à la faveur de leurs erreurs, ne sont pas dignes de la connaître, ils ne savent pas l'envelopper sous des égards et sous des déguisements indignes d'elle ; ils demandent sans détour où est né le nouveau Roi des Juifs ; et, peu contents de le regarder comme le maître de la Judée, ils déclarent que le ciel lui-même lui appartient, que les astres sont à lui et ne paraissent dans le firmament que pour exécuter ses ordres : *Vidimus enim stellam ejus*.

Les prêtres et les docteurs, au contraire, forcés par l'évidence des Ecritures, de rendre gloire à la vérité, l'adoucissent par des expressions ménagées. Ils tâchent d'allier le respect qu'ils doivent à la vérité avec la complaisance qu'ils veulent conserver pour Hérode. Ils suppriment le titre de roi que les Mages venaient de donner et que les prophètes avaient si souvent donné au Messie; ils le désignent par une qualité qui pouvait marquer également en lui une autorité de doctrine ou de puissance; ils l'annoncent plutôt comme un législateur établi pour régler les mœurs, que comme un souverain suscité pour délivrer son peuple de la servitude : *Ex te enim exiet dux qui regat populum meum Israel*[1]. Et quoiqu'ils attendissent eux-mêmes un Messie, roi et conquérant, ils adoucissent la vérité qu'ils veulent annoncer, et achèvent d'aveugler Hérode qu'ils ménagent.

Destinée déplorable des grands! Les lèvres des prêtres s'affaiblissent en leur parlant. Dès que leurs passions sont connues, elles sont ménagées; la vérité ne s'offre jamais à eux que sous une double face dont l'un des côtés leur est toujours favorable; on ne veut pas trahir son ministère à découvert, et les intérêts de la vérité; mais on veut les concilier avec ses intérêts propres; on tâche de sauver la règle de leurs passions, comme si les passions pouvaient subsister avec la règle qui les condamne. Il est rare que les grands soient instruits, parce qu'il est rare qu'on ne se propose pas de leur plaire en les instruisant. Cependant, la plupart aimeraient la vérité, si elle leur était connue. Les passions et les emportements de l'âge, favorisés par tous les plaisirs qui les environnent, peuvent les entraîner; mais un fonds de religion leur rend toujours la vérité respectable. On peut dire que l'ignorance damne plus de princes et de grands que de personnes de la con-

ne pouvaient douter que la nouvelle du Messie nouvellement né ne déplût à Hérode; il ne jouissait pas si paisiblement de son usurpation qu'il ne craignît que quelque étranger vînt le chasser de l'héritage promis à la race de David ; de quel œil devait-il donc regarder des hommes si zélés pour le sang de David, prédit et attendu par tant de nations étrangères? Cependant les Mages ne cachent rien à Hérode de tout ce qu'ils ont vu dans l'Orient; ils pouvaient envelopper leurs intentions, et, par des expressions ménagées, au lieu d'appeler le Messie qu'ils cherchaient, le Roi des Juifs, le nommer l'Envoyé du Ciel, le Désiré des nations. Mais, pleins de la vérité qu'ils annoncent, ils ne la dissimulent ni aux juifs ni à Hérode ; ils ne connaissent point ces lâches ménagements indignes d'elle ; et, loin de cacher que ce nouveau né est roi d'une nation, ils déclarent hautement qu'il l'est de toute la terre, que le monde entier lui appartient, qu'il est le roi du Ciel, que les astres sont à lui et qu'ils ne brillent que par la communication de sa lumière : *vidimus stellam ejus in Oriente, et venimus adorare eum*.

Les prêtres, au contraire, loin de rendre un témoignage sincère à la vérité, l'adoucissent par des tours étudiés et des figures concertées; il s'approprie, disent-ils, le titre de roi que le prophète avait donné au Messie. Ils se contentent de le désigner par quelques traits généraux qui pouvaient faire connaître son autorité et sa doctrine, et, voulant allier les devoirs de leur ministère avec les règles politiques d'une fausse prudence, ils trahissent la vérité qu'ils doivent annoncer, et achèvent d'aveugler Hérode qu'ils devraient instruire.

Or, rien n'est plus ordinaire parmi les chrétiens de nos jours que ces sortes de dissimulations de la vérité; nous nous accommodons presque toujours aux passions de ceux avec qui nous avons à vivre. Si vous faites quelque attention sur les liaisons qu'on veut entretenir dans le monde, vous conviendrez que toutes les démarches, tous les pas qu'on y fait, sont des tours et des tempéraments pour concilier les vices avec les vertus. Hélas! nous ne montrons jamais la vérité que par les endroits où nous savons qu'elle doit plaire; nous trouvons toujours un beau côté dans le vice de nos amis et de nos protecteurs; et,

[1] Matth., II, 6.

dition la plus vile; et que la basse complaisance qu'on a pour eux déshonore plus le ministère et attire plus d'opprobres à la religion que les scandales les plus éclatants qui affligent l'Eglise.

La conduite de ces prêtres vous paraît indigne, mes Frères; mais, si vous voulez vous juger vous-mêmes et vous suivre dans le détail de vos devoirs, de vos liaisons, de vos entretiens, vous verrez que tous vos discours et toutes vos démarches ne sont que des adoucissements de la vérité et des tempéraments pour la réconcilier avec les préjugés ou les passions de ceux avec qui vous avez à vivre. Nous ne leur montrons jamais la vérité que par les endroits par où elle peut leur plaire; nous trouvons toujours un beau côté dans leurs vices les plus déplorables; et, comme toutes les passions ressemblent toujours à quelque vertu, nous ne manquons jamais de nous sauver à la faveur de cette ressemblance.

Ainsi, tous les jours devant un ambitieux, nous parlons de l'amour de la gloire et du désir de parvenir, comme des seuls penchants qui font les grands hommes; nous flattons son orgueil, nous allumons ses désirs par des espérances et par des prédictions flatteuses et chimériques; nous nourrissons l'erreur de son imagination, en lui rapprochant[1] des fantômes, dont il se repaît sans cesse lui-même. Nous osons peut-être en général plaindre les hommes de tant s'agiter pour des choses que le hasard distribue, et que la mort va nous ravir demain; mais nous n'osons blâmer l'insensé qui sacrifie à cette fumée son repos, sa vie et sa conscience. Devant un vindicatif, nous justifions son ressentiment et sa colère; nous adoucissons son crime dans son esprit, en autorisant la justice de ses plaintes; nous ménageons sa passion, en exagérant le tort de son ennemi; nous osons peut-être dire qu'il faut pardonner; mais nous n'osons pas ajouter que le premier degré du pardon, c'est de ne plus parler de l'injure qu'on a reçue.

Devant un courtisan mécontent de sa fortune et jaloux de celle des autres, nous lui montrons ses concurrents par les endroits les moins favorables. Nous jetons habilement un nuage sur leur mérite et sur leur gloire, de peur qu'elle ne blesse les yeux jaloux de celui qui nous écoute. Nous diminuons, nous obscurcissons l'éclat de leurs talents et de leurs services; et par nos ménagements injustes, nous aigrissons la passion, nous l'aidons à s'aveugler et à regarder comme des honneurs qu'on lui ravit, tous ceux qu'on répand sur ses frères. Que dirai-je? Devant un prodigue, ses profusions ne sont plus dans notre bouche qu'un air de générosité et de magnificence; devant un avare, sa dureté et sa sordidité n'est plus qu'une sage modération et une bonne conduite domestique; devant un grand, ses préjugés et ses erreurs trouvent toujours en nous des apologies toutes prêtes; on respecte ses passions comme son autorité; et ses préjugés deviennent toujours les nôtres. Enfin, nous empruntons les erreurs de tous ceux avec qui nous vivons; nous nous transformons en d'autres eux-mêmes. Notre grande étude est de connaître leurs faiblesses pour nous les approprier; nous n'avons point de langage à nous; nous parlons toujours le langage des autres[1]. Nos discours ne sont qu'une répétition de leurs préjugés; et cet indigne avilissement de la vérité, nous l'appelons la science du monde, la prudence qui sait prendre son parti, le grand art de réussir et de plaire. *O enfants des hommes, jusques à quand aimerez-vous la vanité et le mensonge*[2]*?*

comme la passion ressemble du moins en quelque chose à quelque vertu, nous ne manquons jamais de nous sauver à la faveur de ce rapport et de ces ressemblances.

Ainsi parlons-nous devant un ambitieux; nous flattons ses souhaits, nous allumons ses désirs insensés par des prédictions et des espérances chimériques; nous repaissons sa vaine imagination en rapprochant de lui des fantômes qui ne font que l'éblouir, et nous osons l'applaudir et lui faire espérer des honneurs éternels pour une chose que la mort va peut-être lui ravir demain. Devant un vindicatif, nous justifions sa haine en autorisant une aigreur que la loi de Dieu condamne; nous ménageons sa passion en diminuant les raisons de son ennemi; nous le faisons devenir plus furieux en le supportant avec trop d'indulgence, et en lui faisant regarder comme des honneurs qu'on lui ravit ceux qu'on rend à son ennemi.

Sommes-nous devant un prodigue, nous ne traitons ses excessives profusions que de négligence, que de généreuses largesses. Sommes-nous devant un avare, nous n'appelons ses sordides épargnes que sage modération. Sommes-nous devant un grand, l'on cache ses défauts sous de belles apparences; ses fautes sont justifiées par la pureté des sentiments d'où elles partent; on respecte ses passions comme sa personne; ses préjugés sont toujours les nôtres; nous empruntons nos affections des leurs: toute notre étude est de connaître leurs faiblesses pour nous les approprier, et cet avilissement indigne de la vérité, nous l'appelons le grand art de réussir et de plaire. *O enfants des hommes*, s'écrie le prophète, *jusques à quand trahirez-vous la vérité et aimerez-vous le mensonge?*

[1] *En rapprochant de lui*, Trévoux. *En lui rapprochant*, éd. de 1745 et de Renouard.

[1] Belle étude de mœurs.

[2] Ps. IV, 3.

Oui, mes Frères, par là nous perpétuons l'erreur parmi les hommes; nous autorisons tous les abus; nous justifions toutes les fausses maximes; nous donnons un air d'innocence à tous les vices; nous maintenons le règne du monde et de sa doctrine contre celle de Jésus-Christ; nous corrompons la société dont la vérité devrait être le premier lien. Nous faisons des devoirs et des bienséances de la vie civile, établies pour nous animer à la vertu, des piéges et des occasions inévitables de chute; nous changeons l'amitié dont nous devrions faire la ressource de nos erreurs et de nos égarements, en un commerce de déguisement et de séduction. Par là, en un mot, en rendant la vérité rare parmi les hommes, nous la rendons odieuse ou ridicule; et quand je dis nous, j'entends principalement les âmes qui sont à Dieu et qui sont chargées des intérêts de la vérité sur la terre. Oui, mes Frères, je voudrais que les âmes fidèles eussent un langage à part au milieu du monde; qu'on trouvât en elles d'autres maximes, d'autres sentiments que dans le reste des hommes; et que, tandis que tout parle le langage des passions, elles seules parlassent le langage de la vérité. Je voudrais que, tandis que le monde a ses Balaams[1], qui autorisent par leurs discours et par leurs conseils le déréglement et la licence, la piété eût ses Phinées qui osassent prendre tout haut les intérêts de la loi de Dieu et de la sainteté de ses maximes; que, tandis que le monde a ses impies et ses faux sages qui se font une gloire de publier tout haut qu'il faut jouir du présent et que la fin de l'homme n'est pas différente de celle de la bête, la piété eût ses Salomons[1] qui, détrompés par leur propre expérience, osassent publier sur les toits que tout est vanité, hors de craindre le Seigneur et d'observer ses commandements; que, tandis que le monde a ses enchanteurs qui séduisent les peuples et les rois par leurs adulations et par leurs prestiges, la piété eût ses Moïses et ses Aarons qui eussent le courage de confondre, par la force de la vérité, leurs artifices et leurs impostures; en un mot, que, tandis que le monde a ses prêtres et ses docteurs qui affaiblissent la vérité, comme ceux de notre Evangile, la piété eût ses Mages qui ne craignissent pas de l'annoncer devant ceux même à qui elle ne peut que déplaire.

Ce n'est pas que je condamne les tempéraments d'une sage prudence qui ne paraît accorder quelque chose aux préjugés des hommes que pour les ramener plus sûrement à la règle et au devoir. Je sais que la vérité n'aime pas des défenseurs indiscrets et téméraires; que les passions des hommes demandent des ménagements et des égards; que ce sont des malades à qui il faut souvent déguiser et adoucir les remèdes, et les guérir presque toujours à leur

Par là nous justifions les fausses maximes du monde contre l'Evangile de Jésus-Christ; nous autorisons sa doctrine perverse contre la doctrine sainte du Fils de Dieu; par là nous accoutumons le monde à regarder ses devoirs comme arbitraires, et nous corrompons les sociétés dont la charité devait être le lien; nous changeons l'article de notre foi en commerce de politique humaine. Nous faisons de nos obligations de pures bienseances, et de la vie civile établie pour le bon ordre et l'équité entre les conditions, un piége à la simplicité et un sujet de chute pour la vertu; par là nous fermons à presque tous les hommes la voie de salut et de vérité. Quand je dis presque tous les hommes, j'entends surtout ceux qui sont revenus des égarements de la vie mondaine, et qui sont plus chargés que d'autres des intérêts de la vérité; et je dis que, quand ils entreprennent de justifier les passions des grands et des autres personnes qui leur sont chères, ils affaiblissent jusque dans nos bouches la vérité que nous vous annonçons. Lorsque vous les entretenez dans l'amour des plaisirs et des fausses joies du monde, vous les autorisez à croire qu'il n'y a pas tant de mal que nous ne leur disons, et que nous poussons trop loin la morale que nous prêchons, puisque vous-mêmes qui passez pour réguliers et exacts, pensez et agissez comme eux. Ainsi la complaisance que vous ne croyez accorder qu'à l'amitié ou à la protection, vous l'accordez à la destruction de la vérité; dès que vous parlez comme ces mondains, vous devenez coupables de leurs crimes et de leurs erreurs. Oui, je voudrais que les âmes justes tinssent un autre langage, d'autres maximes, d'autres discours que le reste des hommes, et que, tandis que les autres n'ouvrent la bouche que pour le mensonge, elles seules sussent du moins parler le langage de la vérité; que tandis que le monde a ses Jézabels qui trempent leurs mains dans le sang du juste et usurpent son héritage, la piété eût ses Elies qui les menaçassent du traitement que mérite leur cruelle tyrannie; je voudrais que, tandis que le monde a ses Balaams prêts d'autoriser la vengeance des hommes, la religion eût ses Phinées qui vengeassent l'outrage fait à Dieu; que, tandis que le monde a ses enchanteurs et ses faux prophètes qui, séduits par des rois impies, représentent le bien comme un mal et le mal comme un bien, la piété eût ses Moïses et ses Aarons qui confondissent leurs impostures; que, tandis que le monde a ses faux sages qui disent qu'il faut jouir des plaisirs de la vie pendant qu'on en a la disposition, la religion eût ses Salomons qui, détrompés de tous les amusements du siècle, s'écriassent que tout est vanité et affliction d'esprit, excepté de servir le Seigneur, d'observer ses commandements. Je voudrais que, tandis que le monde a ses docteurs et ses philosophes qui voilent la vérité et la dissimulent, la piété eût ses Mages sincères qui osassent la soutenir telle qu'elle est.

Ce n'est pas que je condamne une prudence qui ménage les pécheurs pour les ramener dans la voie de salut. Je sais que tous ces ménagements qui servent au salut sans combattre la vérité, sont sages et utiles; mais je ne puis souffrir ces lâches complaisances par lesquelles on veut plaire et non édifier, être applaudi et non convertir.

Rien cependant n'est plus ordinaire dans le monde, et c'est pour

[1] *Balaam*, éd. de 1745. *Balaams*, Renouard.

[1] *Salomons*, éd. de 1745 et de Renouard.

insu. Je sais que tous les ménagements qui ne tendent qu'à établir la vérité, n'en sont pas les affaiblissements, mais les ressources; et que la grande règle du zèle de la vérité, c'est la prudence et la charité. Mais ce n'est pas ce qu'on se propose en l'affaiblissant par des complaisances basses et flatteuses ; on cherche à plaire; on ne cherche pas à édifier; on se met soi-même à la place de la vérité ; et on veut s'attirer les suffrages qui n'étaient dus qu'à elle. Et qu'on ne dise pas qu'il y a d'ordinaire plus d'aigreur et d'ostentation que de charité dans les justes qui se font une gloire de ne pas savoir trahir la vérité. Le monde, qui est toujours dans le faux, dont les commerces et les liaisons ne roulent que sur la dissimulation et sur l'artifice, qui s'en fait même une science et un honneur, et qui ne connaît pas cette noble droiture, ne saurait la supposer dans les autres; c'est sa profonde corruption qui lui rend suspecte la sincérité et le courage des gens de bien ; c'est un procédé qui lui paraît bizarre, parce qu'il est nouveau pour lui ; et comme il y trouve de la singularité, il aime mieux croire qu'il y a de l'orgueil ou de l'extravagance que de la vertu.

Et de là vient que non-seulement on déguise la vérité, mais qu'on la trahit ouvertement. Dernière dissimulation des prêtres de notre Evangile : une dissimulation de mensonge. Ils ne se contentent pas d'alléguer les prophéties en termes obscurs et adoucis. Ne voyant pas revenir les Mages à Jérusalem, comme ils se l'étaient promis, ils ajoutent, sans doute pour calmer Hérode, que, honteux de n'avoir pas trouvé ce nouveau roi qu'ils venaient chercher, il n'ont osé reparaître ; que ce sont des étrangers peu versés dans la science de la loi et des prophètes ; et que cette lumière du ciel qu'ils prétendaient suivre, n'était qu'une illusion vulgaire, et un préjugé superstitieux d'une nation grossière et crédule. Et il fallait bien qu'ils eussent tenu ce langage à Hérode, puisqu'eux-mêmes agissent conséquemment, et ne courent pas à Bethléem chercher le Roi nouveau-né, comme pour achever de persuader à Hérode qu'il y avait plus de crédulité que de vérité dans la recherche superstitieuse de ces Mages.

Et voilà où nous en venons enfin : à force de ménager les passions des hommes et de vouloir leur plaire aux dépens de la vérité, nous l'abandonnons enfin ouvertement ; nous la sacrifions lâchement et sans détour à nos intérêts, à notre fortune, à notre gloire ; nous trahissons notre conscience, notre devoir et nos lumières ; et de là, dès que la vérité nous incommode, nous expose, nous nuit, nous rend désagréables, nous la désavouons, nous la méconnaissons, nous la livrons à l'oppression et à l'injustice; nous nions, comme Pierre, qu'on nous ait jamais vus de ses disciples. Ainsi nous nous faisons un cœur lâche et rampant à qui le mensonge utile ne coûte plus rien ; un cœur artificieux et pliant qui prend toutes les formes et qui n'en a jamais aucune de fixe ; un cœur faible et flatteur qui n'ose refuser ses suffrages qu'à la vertu inutile et malheureuse ; un cœur corrompu et intéressé qui fait servir à ses fins la religion, la vérité, la justice et tout ce qu'il y a de plus sacré parmi les hommes ; en un mot, un cœur capable de tout, excepté d'être vrai, généreux et sincère. Et ne croyez pas que les pécheurs de ce caractère soient fort rares dans le monde. Nous ne fuyons de ces défauts que l'éclat et la honte. Les lâchetés sûres et secrètes trouvent peu de cœurs scrupuleux ; et nous n'aimons souvent de la vérité que la réputation et la gloire.

Il faut prendre garde seulement qu'en prétendant défendre la vérité, nous ne défendions les illusions de notre propre esprit. L'orgueil, l'ignorance, l'entêtement donnent tous les jours à l'erreur des défenseurs aussi intrépides et aussi obstinés que ceux dont la foi se glorifie [1]. La seule vérité digne de notre amour,

cela que non-seulement on adoucit la vérité, mais qu'on la trahit : dernière sorte de dissimulation dont usent les prêtres à l'égard de la vérité. Ne voyant point revenir les Mages, comme ils avaient promis, les prêtres disent à Hérode, pour le calmer, que ce nouveau-né qu'ils allaient chercher était un enfant tel et plus pauvre encore que les autres enfants ; ils ajoutent que ce Messie qu'ils appelaient le Christ et que les Mages étaient allés adorer, ils ne l'avaient point trouvé, que ce qu'on leur en avait dit n'était qu'une illusion de la gentilité, que cette étoile ne venait point de Dieu, mais plutôt de l'entêtement des hommes. Et voilà ce qui arrive encore tous les jours dans le siècle où nous vivons, à l'égard de la vérité ; nous la trahissons ouvertement dès qu'il s'agit de flatter les grands ; pour les calmer dans leur inquiétude au sujet du salut, il n'est rien que nous ne fassions ; pour nous conserver dans leur estime, nous sommes prêts de tout dire ; et dès que la vérité nous nuit, nous la désavouons. Nous avons un cœur pliant pour elle qui prend toutes sortes de formes, qui se hausse et se baisse selon l'occasion, un cœur capable de tout, excepté d'un aveu généreux et sincère ; et, si nous aimons quelque chose de la vérité, ce n'est le plus souvent que la réputation et la gloire de la dire.

[1] C'est sans doute une allusion à l'opposition des jansénistes.

de notre zèle et de notre courage, est celle que l'Eglise nous montre ; c'est pour elle seule que nous devons tout souffrir ; hors de là, nous ne sommes plus que les martyrs de notre obstination et de notre vanité.

O mon Dieu, versez dans mon âme cet amour humble et généreux de la vérité dont vos élus sont rassasiés dans le ciel et qui seul fait le caractère des justes sur la terre. Faites que je ne vive que pour rendre gloire à vos vérités éternelles, pour les honorer par la sainteté de mes mœurs, pour les défendre par le zèle seul de vos intérêts, pour les opposer sans cesse à l'erreur et à la vanité. Anéantissez dans mon cœur ces craintes humaines, cette prudence de la chair, qui ménage les erreurs et les vices avec les personnes. Ne permettez pas que je sois un faible roseau qui tourne à tout vent, ni que je rougisse jamais de porter la vérité sur le front, comme le titre le plus éclatant dont puisse se glorifier votre créature, et comme la marque la plus glorieuse de vos miséricordes sur mon âme : *Et ne auferas de ore meo verbum veritatis usquequaque*[1]. En effet, ce n'est pas assez d'en être le témoin et le dépositaire, il faut encore en être le défenseur ; caractère opposé à celui d'Hérode qui en est aujourd'hui l'ennemi et le persécuteur. Dernière instruction que nous fournit notre Evangile : la vérité persécutée.

TROISIÈME PARTIE.

Si c'est un crime de résister à la vérité, lorsqu'elle nous éclaire, de la retenir dans l'injustice, lorsque nous la devons aux autres : c'est le comble de l'iniquité, et le caractère le plus marqué de réprobation, de la persécuter et de la combattre. Cependant, rien de plus commun dans le monde que cette persécution de la vérité ; et l'impie Hérode qui s'élève aujourd'hui contre elle, a plus d'imitateurs qu'on ne pense.

Car, premièrement, il la persécute par l'éloignement public qu'il fait paraître pour la vérité, et qui entraîne tout Jérusalem par son exemple : *Turbatus est, et omnis Jerosolyma cum illo*[1] ; et c'est ce que j'appelle une persécution de scandale. Secondement, il la persécute en tâchant de corrompre les prêtres, et en dressant même des embûches à la piété des Mages : *Clam vocatis Magis, diligenter didicit ab eis*[2] ; et c'est ce que j'appelle une persécution de séduction. Enfin, il la persécute en répandant le sang innocent : *Et mittens occidit omnes pueros*[3] ; et c'est une persécution de force et de violence. Or, mes Frères, si la brièveté d'un discours me permettait d'examiner ces trois genres de persécution de la vérité, il n'en est peut-être aucune dont vous ne vous trouvassiez coupables.

Car qui peut se flatter, premièrement, de n'être pas du nombre des persécuteurs de la vérité par les scandales ? Je ne parle pas même de ces âmes désordonnées qui ont levé l'éten-

[1] Ps. CXVIII, 43.

[1] Matth., II, 3.
[2] *Ibid.*, 7.
[3] *Ibid.*, 16.

Grand Dieu, versez donc dans mon âme cet amour tendre de la vérité qui fait le caractère des bienheureux dans le ciel et celui des gens de bien sur la terre, et ne souffrez pas que ma bouche prononce jamais d'autres paroles que celles de la vérité : *Ne auferas de ore meo verbum veritatis usquequaque*[1]. Faites que j'aie assez de fermeté pour la défendre au préjudice même de mes propres intérêts. Anéantissez en moi cette crainte humaine, cette prudence de la chair qui ménage les passions avec les personnes. Ne permettez pas que je sois un faible roseau qui tourne à tout vent, que je rougisse de parler quand il s'agit de dire la vérité, et n'ôtez pas de ma bouche la vérité qui est la marque la plus glorieuse et le préjugé le plus avantageux de votre miséricorde, dans les ministres que vous envoyez : *Ne auferas de ore meo verbum veritatis*. Mais ce n'est point assez d'être le témoin et le dépositaire de la vérité ; il faut encore en être le défenseur : dernier caractère qui manque non-seulement dans Hérode qui la persécute, mais dans la plupart des chrétiens de nos jours qui la combattent, lorsqu'elle les presse le plus de se rendre ; et c'est par là que je vais finir ce discours.

TROISIÈME PARTIE.

Si c'est un crime de résister à la vérité lorsqu'elle nous éclaire, de la dissimuler lorsque nous la devons à nos frères, c'est la consommation de toute iniquité de la persécuter ; et le caractère le plus sûr de réprobation, c'est de la combattre. Or, tout est plein dans le monde de ces persécuteurs de la vérité ; et l'impie Hérode qui s'élève contre elle a plus d'imitateurs qu'on ne pense.

Car premièrement il persécute la vérité par un trouble éclatant et public qui entraîne toute la ville de Jérusalem avec lui : *Audiens autem Herodes rex turbatus est, et omnis Jerosolyma cum illo*[1] ; et c'est une persécution de scandale. Secondement, il persécute la vérité en tâchant de corrompre les prêtres et les docteurs, et tendant des piéges à la simplicité des Mages : *Herodes clam vocatis Magis, diligenter didicit ab eis tempus stellæ quæ apparuit eis*[2] ; et c'est une persécution de séduction. Il persécute enfin la vérité en s'élevant contre elle, en entrant en fureur et en répandant tout le sang innocent qu'il croit s'opposer à ses fins : *Herodes videns quoniam illusus esset a Magis iratus est valde, et mittens occidit omnes pueros*[3] ; et c'est une persécution de force et de violence. Si la brièveté du discours me le permettait, je vous montrerais qu'il n'y a aucune de ces persécutions de la vérité dont les chrétiens d'aujourd'hui ne soient pour le moins aussi coupables qu'Hérode.

Car qui peut se flatter de ne point persécuter la vérité par

[1] Ps. CXVIII, 43.

[1] Matth., II, 3.
[2] *Ibid.*, 7.
[3] *Ibid.*, 16.

dard du crime et de la licence et qui ne ménagent presque plus rien auprès du public ; les scandales les plus éclatants ne sont pas toujours les plus à craindre ; et le désordre, déclaré et poussé à un certain point, nous fait souvent plus de censeurs de notre conduite que d'imitateurs de nos excès. Je parle de ces âmes livrées aux plaisirs, aux vanités, à tous les abus du siècle, et dont la conduite, d'ailleurs régulière, non-seulement est irréprochable aux yeux du monde, mais s'attire même l'estime et les louanges des hommes ; et je dis qu'elles persécutent la vérité par leurs seuls exemples, qu'elles anéantissent autant qu'il est en elles dans tous les cœurs les maximes de l'Evangile et les règles de la vérité, qu'elles crient à tous les hommes que la fuite des plaisirs est une précaution inutile, que l'amour du monde et l'amour de la vertu ne sont pas incompatibles, que le goût des spectacles, de la parure et des amusements publics est un goût innocent, et qu'on peut bien vivre en vivant comme tout le reste du monde. Cette régularité mondaine est donc une persécution continuelle de la vérité, et d'autant plus dangereuse que c'est une persécution autorisée qui n'a rien d'odieux, contre laquelle on n'est point en garde, qui attaque la vérité sans violence, sans effusion de sang, sous l'image de la paix et de la société, et qui fait plus de déserteurs de la vérité que n'en firent autrefois les tyrans et les supplices.

Je parle des gens de bien même qui n'accomplissent qu'à demi les devoirs de la piété, qui retiennent encore des restes trop publics des passions du monde et de ses maximes ; et je dis qu'ils persécutent la vérité par ces tristes restes d'infidélité et de faiblesse, qu'ils la font blasphémer par les impies et par les pécheurs, qu'ils autorisent les discours insensés du monde contre la piété des serviteurs de Dieu, qu'ils dégoûtent de la vertu les âmes qui s'y sentiraient disposées, qu'ils confirment dans l'égarement celles qui cherchent des prétextes pour y rester, en un mot, qu'ils rendent la vertu ou suspecte ou ridicule. Ainsi, encore tous les jours, comme le Seigneur s'en plaignait autrefois dans son prophète, l'infidèle Israël, c'est-à-dire le monde, justifie ses égarements en les comparant aux infidélités de Juda, c'est-à-dire aux faiblesses des gens de bien : *Justificavit animam suam aversatrix Israel comparatione prævaricatricis Judæ* [1] ; c'est-à-dire que le monde se croit en sûreté, lorsqu'il voit que les âmes qui font profession de piété sont de ses plaisirs et de ses inutilités, sont vives comme les autres hommes sur la fortune, sur la faveur, sur les préférences, sur les injures, vont à leurs fins, veulent encore plaire, recherchent avidement les distinctions et les grâces, et font quelquefois même de la piété une voie pour y arriver plus sûrement. Ah ! c'est alors que le monde triomphe, que ce parallèle le rassure ; c'est alors que, trouvant que la vertu des gens de bien ressemble à ses vices, il est tranquille dans son état, il croit

[1] Jérém., III, 11.

ses scandales ? Je ne parle pas de ces âmes impies et corrompues qui ont levé l'étendard de la licence et du libertinage ; les scandales les plus éclatants ne sont pas toujours le plus à craindre. Je ne parle pas même de ces âmes mondaines dont la conduite paraît irréprochable devant les hommes, qui par leurs exemples funestes de pompe, de luxe, de mondanité, crient à tous les hommes que les plaisirs sont un délassement nécessaire, que les biens sont l'apanage de l'état et de la condition, que la fuite du monde est une perfection chimérique, que l'austérité de la vie est une invention humaine pour se faire de la peine, que les spectacles sont un divertissement honnête et l'école du bon goût. Je ne dis point que la vie mondaine toute seule est une persécution de la vérité, et d'autant plus dangereuse qu'elle s'exécute sans effusion de sang, qu'on ne se tient point en garde contre elle, qu'elle ravage les villes sans employer le fer ni le feu, et que, sous prétexte d'une apparente régularité de vie, elle fait plus de déserteurs de la vérité que les supplices et les tyrans n'en firent autrefois.

Je parle de ces gens qui ne professent qu'à demi le christianisme, qui servent Dieu en certains points de sa loi, et que le monde retient encore par ses maximes et par ses plaisirs ; et je dis qu'ils persécutent la vérité par le reste des faiblesses qu'ils font paraître, qu'ils attirent à la vertu des dérisions qui ne devraient tomber que sur eux, qu'ils dégoûtent de la piété les âmes qui s'y sentent appelées, qu'ils confirment dans le vice ceux qui cherchent des prétextes d'en sortir. Je dis enfin qu'ils rendent la vertu odieuse ou ridicule, et, comme le Seigneur se plaignait autrefois par son prophète que l'infidèle Israël se crût justifié lorsqu'il se comparait à la prévaricatrice Juda : *Justificavit animam suam aversatrix Israel comparatione prævaricatricis Judæ* [1], ainsi les âmes mondaines se croient en sûreté, lorsqu'elles voient que celles qui font profession de vertu et de piété sont des mêmes parties de plaisirs, de jeu, de bonne chère, dans les mêmes sentiments de vanité ; que comme elles, elles sont délicates sur les injures, vives sur les préférences, qu'elles ne haïssent point les honneurs, les distinctions, et font de la piété même qu'elles professent, un moyen d'y arriver plus sûrement. *Justificavit animam suam aversatrix Israel comparatione prævaricatricis Judæ.* Ah ! c'est alors qu'une âme mondaine triomphe, qu'elle croit être en sûreté dans son état, et que, reconnaissant que ce qu'on appelle vertu dans les âmes les plus régulières et les plus dévotes, ressemble presque à ses vices, elle juge qu'il serait presque inutile de changer de conduite, puisqu'en changeant de nom elle retiendrait encore les mêmes choses. *Justificavit animam suam aversatrix Israel comparatione prævaricatricis Judæ.*

[1] Jérém., III, 11.

qu'il serait inutile de changer, puisqu'en changeant de nom on retient encore les mêmes choses. *Justificavit animam suam aversatrix Israel comparatione prævaricatricis Judæ.*

Et c'est ici où je ne saurais m'empêcher de dire avec un apôtre à vous, mes Frères, que Dieu a rappelés des voies du monde et des passions à celles de la vérité et de la justice : Conduisons-nous de telle sorte parmi les mondains qu'au lieu que jusques ici ils ont décrié la vertu et méprisé ou censuré ceux qui la pratiquent, les bonnes œuvres qu'ils nous verront faire, nos mœurs pures et saintes, notre patience dans les mépris, notre sagesse et notre circonspection dans le discours, notre modestie et notre humanité dans l'élévation, notre égalité et notre soumission dans les disgrâces, notre douceur envers nos inférieurs, nos égards pour nos égaux, notre fidélité envers nos maîtres, notre charité pour tous nos frères les forcent de rendre gloire à Dieu, leur fassent respecter et envier même la destinée de la vertu, et les disposent à recevoir la grâce de la lumière et de la vérité, lorsqu'elle daignera les visiter et les éclairer sur leurs voies égarées : *Conversationem vestram inter gentes habentes bonam, ut in eo quod detrectant de vobis, tanquam de malefactoribus, ex bonis operibus vos considerantes, glorificent Deum in die visitationis* [1]. Fermons la bouche, par le spectacle d'une vie irrépréhensible, aux ennemis de la vertu ; honorons la piété, afin qu'elle nous honore ; rendons-la respectable, si nous voulons lui attirer des partisans ; fournissons au monde des exemples qui le condamnent et non des censures qui le justifient ; accoutumons-le à penser que la piété véritable est utile à tout [1], et qu'elle a pour elle non-seulement la promesse d'une vie et d'un bonheur à venir, mais encore la paix, la joie, le repos du cœur, qui sont les seuls biens et les seuls plaisirs de la vie présente : *Promissionem habens vitæ, quæ nunc est et futuræ* [2].

A cette persécution de scandale Hérode ajoute une persécution de séduction : il tente la sainteté et la fidélité des ministres de la loi ; il veut faire servir à l'impiété de ses desseins le zèle et la sainte générosité des Mages ; enfin, il n'oublie rien pour anéantir la vérité, avant que de l'attaquer à force ouverte : *Clam vocatis Magis.*

Et voilà une nouvelle manière dont nous persécutons tous les jours la vérité. Premièrement, nous affaiblissons la piété des âmes justes, en taxant leur ferveur d'excès et nous efforçant de leur persuader qu'elles en font trop ; nous les exhortons, comme le Tentateur, à changer leurs pierres en pain, c'est-à-dire à rabattre de leur austérité et à changer cette vie retirée, triste, laborieuse, en une vie plus aisée et plus commune ; nous leur faisons craindre que les suites ne répondent pas à la ferveur de ces commencements ; en un mot, nous tâchons de les rapprocher de nous, ne voulant pas nous rapprocher d'elles. Secondement, nous tentons peut-être même leur fidélité et leur innocence, en leur faisant des peintures vives des plaisirs qu'elles fuient ; nous blâmons, comme la femme de Job, leur simplicité et leur faiblesse ; nous leur exagérons les inconvénients de la vertu et les difficultés de la persévérance ;

[1] I Pierre, II, 12.

[1] Pietas... ad omnia utilis est. *I Tim.*, IV, 8.
[2] I Tim., IV, 8.

Et c'est ici que je ne puis m'empêcher de m'écrier avec un apôtre : Ah ! si jusques ici les mondains ont découvert en nous, mes chers Frères, les mêmes fautes dont nous les accusons, conduisons-nous de telle sorte à l'avenir que, lorsqu'ils verront nos actions et nos vertus, notre soumission dans les afflictions, notre égalité dans les disgrâces, notre désintéressement dans l'exercice de nos emplois, notre modestie dans l'élévation, notre douceur envers nos inférieurs, notre dévouement envers nos supérieurs, notre charité envers tous nos frères, ils se trouvent forcés de rendre gloire à Dieu, d'envier la vertu des gens de bien, et disposés à recevoir la lumière de la vérité lorsqu'il lui plaira de les éclairer. *Conversationem vestram inter gentes habentes bonam, ut in eo quod detrectant de vobis, tanquam de malefactoribus, ex bonis operibus vos considerantes glorificent Deum in die visitationis* [1]. Fermons la bouche aux ennemis de la vertu par le spectacle d'une vie irréprochable ; honorons la piété, si nous voulons qu'elle nous honore ; accoutumons les hommes à penser que la piété véritable a non-seulement pour elle tout l'avantage des promesses de la vie à venir, mais encore la gloire, l'estime et l'avantage de cette vie présente ; *pietas autem ad omnia utilis est, promissionem habens vitæ, quæ nunc est et futuræ* [1].

A cette persécution de scandale Hérode ajoute une persécution de séduction : il n'oublie rien pour tenter la fidélité des ministres de la loi ; il veut même faire servir à ses raisons la sainte simplicité des Mages ; enfin il met tout en usage pour attirer à soi ceux qui sont dans le parti de la vérité : *Herodes clam vocatis Magis diligenter didicit ab eis tempus stellæ.*

Et voilà un nouveau moyen dont on se sert encore aujourd'hui pour persécuter la vérité. On la persécute premièrement en affaiblissant la piété des âmes justes, en leur persuadant qu'elles en font trop, en leur conseillant de changer les pierres en pain, c'est-à-dire leur vie gênante, austère et pleine de tribulations, en une vie plus douce, plus commode, plus riante, en leur faisant craindre

[1] I Pierre, II, 12.

[1] I Tim., IV, 8.

nous les ébranlons par l'exemple des âmes infidèles qui, après avoir mis la main à la charrue, ont regardé derrière, et ont abandonné l'ouvrage [1]. Que dirai-je ? nous attaquons peut-être même le fondement inébranlable de la foi, et nous insinuons l'inutilité de ses violences par l'incertitude de ses promesses. Troisièmement, nous gênons par notre autorité le zèle et la piété des personnes qui dépendent de nous ; nous exigeons d'eux des devoirs ou incompatibles avec leur conscience ou dangereux à leur vertu ; nous les mettons dans des situations ou pénibles ou périlleuses à leur foi ; nous leur interdisons des pratiques et des observances ou nécessaires pour se soutenir dans la piété ou utiles pour y avancer ; en un mot, nous devenons à leur égard des tentateurs domestiques, ne pouvant ni goûter pour nous-mêmes le bien, ni le souffrir dans les autres, et faisant envers ces âmes l'office du démon qui ne veille que pour les perdre. Enfin, nous nous rendons coupables de cette persécution de séduction, en faisant servir nos talents à la destruction du règne de Jésus-Christ : les talents du corps à inspirer des passions injustes, à nous mettre à la place de Dieu dans les cœurs, à corrompre les âmes pour lesquelles Jésus-Christ est mort ; les talents de l'esprit à persuader le vice, à l'embellir de tous les agréments les plus propres à cacher sa honte et son horreur, à présenter le poison sous un appât doux et agréable, et à le rendre immortel dans des ouvrages lascifs où jusqu'à la fin des siècles, un auteur infortuné prêchera le vice, corrompra les cœurs, inspirera à ses frères les passions déplorables qui l'avaient asservi pendant sa vie, verra croître son supplice et ses tourments, à mesure que le feu impur qu'il a allumé se répandra sur la terre, aura l'affreuse consolation de se déclarer contre son Dieu, même après sa mort, de lui enlever encore des âmes qu'il avait rachetées, d'outrager encore sa sainteté et sa puissance, de perpétuer sa révolte et ses désordres jusqu'au delà du tombeau, et de faire jusqu'à la consommation des siècles, des crimes de tous les hommes ses crimes propres [1]. Malheur, dit le Seigneur, à tous ces ennemis de mon nom et de ma gloire, qui dressent des embûches à mon peuple ! Je m'élèverai contre eux au jour de ma colère ; je leur redemanderai le sang de leurs frères qu'ils ont séduits, et qu'ils ont fait périr ; et je multiplierai sur eux des maux affreux, pour me consoler de la gloire qu'ils m'ont ravie. *Væ genti insurgenti super genus meum* [2] !

Mais un dernier genre de persécution, encore plus funeste à la vérité, est celle que j'ai appelée une persécution de force et de violence. Hérode, enfin, n'avançant rien par ses artifices, lève le masque, se déclare ouvertement le persécuteur de Jésus-Christ, et veut éteindre dans sa naissance cette lumière qui vient éclairer tout le monde : *Mittens occidit omnes pueros.*

Le seul récit de la cruauté de ce prince impie nous fait horreur ; et il ne paraît pas qu'un

[1] Massillon dirige ainsi plus d'une fois les traits enflammés de son éloquence contre les mauvais livres ainsi que contre le spectacle et le jeu.

[2] Judith, XVI, 20.

pour la perfection qu'ils veulent embrasser que la suite ne réponde pas aux commencements. Secondement, en faisant de leur piété la matière des conversations mondaines, en leur faisant une peinture vive des ennuis et des rebuts qu'enferme leur état, en appelant, comme la femme de Job, leur vertu une faiblesse, leur patience une insensibilité, en leur rapportant l'exemple de tant d'autres, qui, pour avoir regardé derrière eux après une pénible course dans la voie de la perfection, en ont tout perdu le fruit et sont retombés dans la voie commune des mondains. Troisièmement, en gênant par hauteur et par autorité la piété des gens de bien qui sont dans la dépendance, en les mettant dans des situations pénibles à leur piété ou nuisibles à leur innocence ; enfin en devenant des tentateurs adroits qui ne veulent ni goûter le bien, ni le souffrir dans les autres. Quatrièmement, en faisant servir ses talents naturels à détruire la vérité, les talents du corps à dérober à Dieu des adorateurs, les talents du cœur à prendre la place du Créateur, les talents de l'esprit à suggérer l'erreur et à présenter le poison mortel sous des appâts trompeurs ; en corrompant les sens par ses attraits, en débauchant les âmes par ses sollicitations et en excitant les passions par ses discours.

[1] Nemo mittens manum suam ad aratrum, et respiciens retro, aptus est regno Dei. *Luc*, IX, 62.

Malheur, dit le Seigneur, à tous ces ennemis de mon nom et de mon culte qui persuadent à mon peuple de quitter mes autels et mon service pour embrasser celui de leurs idoles : *Væ genti insurgenti super genus meum* [1] ! Je m'élèverai contre eux et leur demanderai raison de la perte de tant d'âmes qu'ils m'ont enlevées : *Væ genti insurgenti super genus meum.*

Enfin le dernier genre de la persécution de la vérité, c'est celle que j'ai appelée persécution de force et de violence. Hérode voyant qu'il ne pouvait rien gagner par ses feintes et ses séduisants artifices, emploie contre la vérité la fureur et la rage, et par un massacre jusqu'alors inouï, même parmi les peuples les plus barbares, il veut étouffer dès le berceau cette lumière qui vient éclairer toutes les nations. *Tunc Herodes videns quoniam illusus esset a Magis, iratus est valde, et mittens occidit omnes pueros, qui erant in Bethleem, et in omnibus finibus ejus* [2].

Le seul récit d'un exemple aussi barbare et aussi cruel que celui-là ne laisse pas croire qu'on puisse trouver parmi des

[1] Judith, XVI, 20.

[2] Matth., II, 16.

exemple si barbare puisse trouver parmi nous des imitateurs. Cependant le monde est plein de ces sortes de persécuteurs publics et déclarés de la vérité; et si l'Eglise n'est plus affligée par la barbarie des tyrans et par l'effusion du sang de ses enfants, elle est encore tous les jours persécutée par les dérisions publiques que les mondains font de la vertu, et par la perte des âmes fidèles qu'elle voit avec douleur succomber si souvent à la crainte de leurs dérisions et de leurs censures.

Oui, mes Frères, ces discours que vous vous permettez si facilement contre la piété des serviteurs de Dieu, de ces âmes qui, par leurs hommages fervents consolent sa gloire de vos crimes et de vos outrages; ces dérisions de leur zèle et de leur sainte ivresse pour leur Dieu; ces traits piquants qui de leur personne retombent sur la vertu, et font la plus dangereuse tentation de leur pénitence; cette sévérité à leur égard, qui ne leur pardonne rien, qui change en vice leurs vertus mêmes; ce langage de blasphème et de moquerie qui répand un ridicule impie sur le sérieux de leur componction; qui donne des noms d'ironie et de mépris aux pratiques les plus respectables de leur piété; qui ébranle leur foi, qui arrête leurs saintes résolutions, qui décourage leur faiblesse, qui les fait rougir de la vertu, qui les rentraîne[1] souvent dans le vice: voilà ce que j'appelle avec les saints une persécution ouverte et déclarée de la vérité. Vous persécutez dans votre frère, dit saint Augustin, ce que les tyrans eux-mêmes n'y ont pas persécuté: ils ne lui ont ravi que la vie; vous voulez lui ravir l'innocence et la vertu: ils ne s'en sont pris qu'à son corps; vous en voulez à son âme: *Carnem persecutus est imperator; tu in christiano spiritum persequeris.*

Eh! quoi, mes Frères, n'est-ce pas assez que vous ne serviez pas le Dieu pour qui vous êtes faits? (c'est ce que les premiers défenseurs de la foi, les Tertullien et les Cyprien[1] disaient autrefois aux païens persécuteurs des fidèles; et faut-il que ces mêmes plaintes se trouvent encore justes dans notre bouche contre des chrétiens?) N'est-ce pas assez? Faut-il encore que vous persécutiez ceux qui le servent? Vous ne voulez donc ni l'adorer, ni souffrir qu'on l'adore? *Deum nec colis, nec coli omnino permittis?* Vous pardonnez tous les jours tant d'extravagances aux sectateurs du monde, tant de passions insensées: vous les excusez, que dis-je? vous les louez dans les désirs déréglés de leur cœur; vous trouvez de la constance, de la fidélité, de la noblesse dans leurs passions les plus honteuses; vous donnez des noms honorables à leurs vices les plus indignes; et il n'y a qu'une âme juste et fidèle, qu'un serviteur du vrai Dieu qui ne trouve auprès de vous aucune indulgence et qui réussisse à s'attirer vos mépris et vos censures! *Solus tibi displicet Dei cultor!* Mais, mes Frères, les plaisirs des théâtres et des spectacles sont ouverts parmi vous à la licence publique, et on n'y trouve point à redire; la fureur du jeu a ses partisans déclarés, et on le souffre; l'ambition a ses adorateurs et ses esclaves, et on les loue; la volupté a ses victimes et ses autels, et on ne les lui dispute pas; l'avarice a ses idolâ-

chrétiens de tels imitateurs. Cependant le monde est encore rempli de ces sortes de persécuteurs de la vérité; et, si l'Eglise n'est plus persécutée par l'effusion du sang de ses martyrs que répandaient les tyrans, elle l'est encore par la dérision et les railleries qu'on fait des âmes pieuses qu'elle voit avec douleur succomber à la crainte des jugements et des censures des mondains. Elle souffre cruellement de voir qu'on traite avec dérision le zèle et la sainte ivresse que les âmes justes ont pour le Dieu qu'elles adorent; elle gémit d'entendre ce langage de blasphème qui fait retomber la persécution jusque sur la vertu, qui en donnant aux personnes vertueuses des noms ridicules, ébranle leur courage, arrête leurs plus fortes résolutions, les fait rougir de leur vertu et les rentraîne dans le vice.

Oui, voilà ce que vous faites, libertins du monde, vous persécutez dans votre frère ce que son plus cruel ennemi n'a osé attaquer; vous lui enlevez ce que son ennemi n'a pu lui ravir. Celui-ci ne s'en est pris qu'à son corps, et vous en voulez à son âme; il ne s'est attaqué qu'à des biens périssables, et vous vous en prenez à son salut éternel. Ah! quoi donc! vous que ce discours regarde, n'est-ce point assez que vous ne serviez pas le Dieu que vos frères adorent? faut-il que vous persécutiez encore ceux qui le servent? C'est ce que Tertullien reprochait aux païens de son temps: *Deum nec colis, nec coli omnino permittis.* Ah! vous permettez tant de choses au monde et à ses partisans, la bizarrerie de leurs usages, l'extravagance de leurs maximes, le vide de leur fortune, la folie de leurs attachements, la vanité de leurs prétentions, vous donnez même des noms honorables à des actions honteuses; il n'y a que les saintes saillies d'une âme juste et religieuse, que les pieux transports d'un cœur pur et innocent, que les vertueux empressements d'une conscience droite et saine; en un mot il n'y a qu'un serviteur du Dieu que vous servez qui puisse vous déplaire, qui ne trouve auprès de vous aucune indulgence ni aucune humanité! *Solus displicet Dei cultor!* Les plaisirs et les théâtres sont ouverts parmi nous, et vous n'y trouvez point à redire; le jeu a ses fureurs, ses pertes et ses chagrins, et cependant on le souffre; la volupté a ses autels, ses dégoûts, ses remords, ses amertumes, et on ne la condamne pas; l'avarice a ses idolâtres, ses peines, ses frayeurs, ses fatigues, ses soins, et on n'en dit mot; l'ambition a ses esclaves, son tourment, ses soucis, et on n'en murmure point; toutes les passions ont leur

[1] Massillon aime ce mot.

[1] *Les Tertulliens et les Cypriens*, éd. de 1745. *Les Tertullien et les Cyprien*, éd. de Renouard.

tres, et on n'en dit mot : toutes les passions comme autant de divinités sacriléges ont leur culte établi, sans qu'on s'en formalise ; et le Seigneur tout seul de l'univers, et le souverain de tous les hommes, et Dieu tout seul sur la terre ou ne sera point servi ou ne pourra l'être impunément et sans qu'on y trouve à redire ! *Et Deus solus in terris aut non colitur, aut non est impune quod colitur !*

Grand Dieu, vengez donc vous-même votre gloire; rendez encore aujourd'hui à vos serviteurs l'honneur et l'éclat que les impies ne cessent de leur ravir; ne faites plus sortir comme autrefois, du fond des forêts, des bêtes cruelles pour dévorer les contempteurs de la vertu et de la sainte simplicité de vos prophètes; mais livrez-les à leurs désirs déréglés, encore plus cruels et plus insatiables que les lions et les ours, afin que fatigués, déchirés par les troubles secrets et par les fureurs de leurs propres passions, ils puissent connaître tout le prix et toute l'excellence de la vertu qu'ils méprisent et aspirer au bonheur et à la destinée des âmes qui vous servent.

Car, mes Frères, vous que ce discours regarde, souffrez que je le dise ici avec douleur : faut-il que vous soyez les instruments dont le démon se sert pour tenter les élus et les entraîner, s'il était possible, dans l'erreur? Faut-il que vous ne soyez sur la terre que pour justifier les prédictions des Livres saints sur les persécutions inévitables jusqu'à la fin à tous ceux qui voudront vivre dans la piété qui est en Jésus-Christ? Faut-il que la succession affreuse des persécuteurs de la foi et de la vertu, qui doit durer autant que l'Eglise, ne trouve sa suite et sa perpétuité qu'en vous seuls? Faut-il qu'au défaut des tyrans et des supplices, l'Evangile trouve encore en vous seuls son écueil et son scandale? Renoncez donc vous-mêmes à l'espérance qui est en Jésus-Christ; unissez-vous à ces peuples barbares ou à ces hommes impies qui blasphèment sa gloire et sa divinité, s'il vous paraît si digne de risée de vivre sous ses lois et d'observer ses maximes. Un infidèle, un sauvage pourrait nous croire dans l'erreur, nous qui le servons et qui l'adorons ; il pourrait avoir pitié de notre crédulité et de notre faiblesse, en voyant que nous sacrifions le présent à un avenir et à une espérance qui lui paraîtrait chimérique et fabuleuse; mais, du moins, il serait forcé d'avouer que, si nous ne nous trompons pas et que notre foi soit certaine, nous sommes les plus sages et les plus estimables de tous les hommes. Mais pour vous qui n'oseriez douter de la certitude de la foi et de l'espérance qui est en Jésus-Christ, de quels yeux cet infidèle regarderait-il les censures que vous faites de ses serviteurs? Vous vous prosternez devant sa croix, vous dirait-il, comme devant le gage de votre salut, et vous riez de ceux qui la portent dans leur cœur, et qui mettent en elle toute leur espérance! Vous l'adorez comme votre juge ; et vous méprisez, et vous donnez du ridicule [1] à ceux qui le craignent et qui travaillent à se le rendre favorable! Vous le croyez fidèle dans sa parole, et vous regardez comme des esprits faibles ceux qui se confient en lui, et qui sacrifient tout à la grandeur et à la certitude de ses promesses ! O homme si étonnant, si plein de contradictions, si peu d'accord avec vous-même, s'écrierait l'infidèle, il faut donc que le Dieu des chrétiens soit bien grand et bien saint, puis-

culte, leurs adorateurs, sans qu'on s'en formalise, et Dieu seul ne pourra être servi, adoré, sans qu'on y trouve à redire ! *Deus solus in terra aut non colitur, aut non impune colitur !*

Grand Dieu, vengez donc vous-même l'outrage qu'on fait à vos serviteurs; il y va de votre gloire de prendre en main leur cause contre leurs persécuteurs; rendez à votre saint nom tout l'éclat que vos ennemis lui ravissent; ne faites plus sortir des forêts des bêtes féroces, ni descendre du ciel des foudres et des carreaux pour exterminer les persécuteurs de votre vérité; mais livrez-les à la corruption de leur cœur, afin qu'ils comprennent quel est le prix de la vertu qu'ils outragent, et qu'ils sachent envier le sort des âmes saintes qu'ils méprisent.

Car, dites-nous, qui que vous soyez qui en usez si mal envers les gens de bien, faut-il que vous ne viviez sur la terre que pour être les instruments dont le démon se sert pour perdre les serviteurs de votre Dieu et les entraîner dans le précipice ? Faut-il que quiconque voudra vivre dans la piété en soit détourné par la crainte de vos injustes jugements? Faut-il que la persécution de la foi qui doit durer aussi longtemps que le monde ne puisse trouver qu'en vous seul sa perpétuité? Faut-il que les âmes faibles et peu confirmées en grâce ne trouvent plus qu'en vous seul l'écueil de leur salut? Faut-il qu'au défaut des supplices et des tyrans, vous outragiez ceux qui professent la foi de Jésus-Christ? Allez donc vous unir avec les peuples infidèles, avec ces hommes sans foi et sans religion qui blasphèment ce qu'ils ignorent, qui refusent de suivre Jésus-Christ, qui méprisent ses maximes et qui s'opposent à sa gloire. Si vous voulez nous persécuter, abjurez notre foi et renoncez à la religion que nous professons. Eh! un sauvage aurait pitié de notre crédulité, il nous accuserait peut-être de folie, mais du moins pourrait-il nous plaindre de ce que nous préférons les souffrances au plaisir, et la mortification aux douceurs de la vie ; il serait forcé de convenir que, si nous ne nous trompons point, nous sommes les plus sages de tous les hommes, et que si notre foi est juste, nous prenons le parti le plus sûr; mais vous qui ne doutez point de votre foi, ni de la justice de notre

[1] Massillon a-t-il laissé vraiment échapper de sa plume cette phrase incorrecte? Le P. Joseph a-t-il lu exactement? L'édition de Trevoux semble ici préférable : « Vous regardez Jésus-Christ comme votre juge, et vous méprisez ceux qui craignent ses jugements, qui tâchent de gagner sa miséricorde!

qu'il n'a parmi ceux qui le connaissent que des ennemis de votre sorte.

Respectons donc la vertu, mes Frères. Honorons les dons de Dieu et les merveilles de sa grâce dans ses serviteurs. Méritons par nos égards et par notre estime pour la piété le bienfait de la piété même. Regardons les gens de bien comme les seuls qui attirent encore les grâces du ciel sur la terre, comme des ressources établies pour nous réconcilier un jour avec Dieu, comme des signes heureux qui nous marquent que le Seigneur regarde encore les hommes avec pitié et continue ses miséricordes sur son Eglise. Encourageons par nos éloges les âmes qui reviennent à lui, si nous ne pouvons encore les soutenir par nos exemples; applaudissons à leur changement, si nous ne croyons pas pouvoir encore changer nous-mêmes; faisons-nous honneur du moins de les défendre, si nos passions ne nous permettent pas encore de les imiter. Mettons la vertu en honneur. N'ayons pour amis que les amis de Dieu; ne comptons sur la fidélité des hommes qu'autant qu'ils sont fidèles au maître qui les a faits. Ne confions nos chagrins et nos peines qu'à ceux qui peuvent les offrir à celui seul qui peut les consoler. Ne croyons dans nos intérêts véritables que ceux qui sont dans les intérêts de notre salut. Aplanissons les voies de notre conversion; préparons le monde par notre respect pour les justes à nous voir un jour sans surprise justes nous-mêmes; ne nous faisons pas, par nos dérisions et par nos censures, un respect humain invincible qui nous empêchera toujours de nous déclarer sectateurs de la piété que nous avons si hautement et si publiquement méprisée. Rendons gloire à la vérité; et, afin qu'elle nous délivre, recevons-la avec religion comme les Mages, dès qu'elle se montre à nous; ne la dissimulons pas comme les prêtres, lorsque nous la devons à nos frères; ne nous déclarons pas contre elle comme Hérode, quand nous ne pouvons plus nous la dissimuler à nous-mêmes, afin qu'après avoir suivi sur la terre les voies de la vérité, nous soyons un jour tous ensemble sanctifiés dans la vérité et consommés dans la charité. Ainsi soit-il.

créance, de quels yeux pouvez-vous regarder comme des insensés ceux qui en font profession? Vous adorez Jésus-Christ crucifié, vous vous prosternez devant sa croix comme devant le trône de votre Rédempteur, et vous vous riez de ceux qui l'adorent dans le cœur et qui le servent en vérité! Vous regardez Jésus-Christ comme votre juge, et vous méprisez ceux qui craignent ses jugements, qui tâchent de gagner sa miséricorde, et vous regardez comme des esprits faibles ceux qui sacrifient tout à la vérité de sa parole et à la solidité de ses promesses! O hommes, si peu d'accord avec vous-mêmes, il faut donc que vous le soyez bien peu avec votre Dieu, puisqu'il ne trouve que des ennemis en vous

Ah! respectons donc la vertu et honorons les dons que Dieu a gravés dans ses serviteurs. Méritons par notre estime et nos égards pour la piété le bienfait de la piété même. Regardons les justes comme des ressources pour nous, comme des signes heureux qui nous marquent que le Seigneur regarde encore ceux que le péché avait rendus indignes de lui. Encourageons par nos éloges les âmes pénitentes qui reviennent à Dieu, si nous ne pouvons y en attirer d'autres par nos exemples; applaudissons au moins à leur changement, si nous ne pouvons changer nous-mêmes; mettons la vertu en honneur et en vénération, si nous ne pouvons en inspirer la pratique. N'ayons pour amis que les amis de Dieu; ne comptons sur la fidélité des hommes qu'autant qu'ils sont fidèles au grand Maître qu'ils servent. Ne confions nos peines qu'à Celui qui seul peut les soulager. Aplanissons les voies de notre conversion en aplanissant celles de la conversion de nos frères; accoutumons le monde à nous voir nous-mêmes louer ce qu'il désapprouve; ne mettons pas des obstacles par nos censures et nos railleries à la conversion de nos frères, et ne portons point ombrage par un respect humain à la piété que vous voyez pratiquer et que vous avez méprisée. Rendons gloire à la vérité; ne la rejetons pas lorsqu'elle s'offre à nous; ne la dissimulons pas lorsqu'il s'agit de la dire; ne la combattons pas lorsqu'elle semble s'opposer à nos intérêts et à nos vues; mais au contraire recevons-la avec docilité, disons-la avec sincérité, défendons-la avec zèle, afin qu'après avoir marché dans la justice, nous soyons un jour sanctifiés par la vérité et consommés dans la charité; c'est ce que je vous souhaite. *Amen.*

FIN DE L'AVENT.

# GRAND-CARÊME.

## INTRODUCTION.

### I.

Massillon prêcha deux fois le Carême à la cour de Louis XIV, en 1701 et en 1704. On a soulevé quelques difficultés sur ce point; mais les témoignages de Dangeau et de la *Gazette* de ces années 1701 et 1704 suffisent pour dissiper tous les doutes.

Outre ces deux stations de la Chapelle du roi, Massillon fit durant vingt ans entendre sa pieuse et ravissante parole dans les principales églises de Paris. Voici la liste des Carêmes prêchés par l'illustre oratorien, que j'ai pu rétablir :

En 1698 à Montpellier.
En 1699 à l'église de l'Oratoire du Louvre.
En 1701 à Versailles.
En 1702 à Notre-Dame?
En 1704 à Versailles.
En 1706 à Saint-Paul.
En 1709 à Notre-Dame.
En 1714 à Saint-Jacques-de-la-Boucherie.

Cette dernière date nous est fournie par un très-curieux manuscrit des archives impériales; il porte pour titre *Liste des prédicateurs de Saint-Jacques-de-la-Boucherie*. On y lit presque au début :

« Par délibération du bureau général de la fabrique Saint-Jacques-de-la-Boucherie, le R. P. Massillon qui avait été nommé pour prêcher le Carême de 1707, ayant marqué qu'il ne le pouvait faire pour ladite année, et ayant marqué qu'il accepterait pour l'année 1712, a été nommé pour ladite année. » Plus bas est écrit de la main du grand orateur : « Accepté pour l'année 1714, MASSILLON, pr. de l'O [1]. »

Sans parler du *Petit-Carême* donné aux Tuileries en 1718, sans nous occuper ici des avents, des panégyriques, des oraisons funèbres, des conférences, des fêtes, nous trouvons aussi Massillon remplissant, pendant la carrière quadragésimale, les chaires de Saint-Leu, de Saint-Eustache et des Quinze-Vingts. Sans doute sa voix retentit ailleurs durant les solennités de la pénitence, puisque, dans une de ses lettres, il dit qu'il résida plus de vingt ans à Paris, et on ne voit guère qu'il se lassa jamais d'instruire et de consoler les âmes. Cette glorieuse période oratoire de la vie de Massillon s'étend particulièrement de 1698 à 1718. Après son *Petit-Carême*, le nouvel évêque de Clermont est en effet tout livré ou aux affaires de son diocèse ou à ses négociations en faveur de la Constitution *Unigenitus*. Mais dans le long cours de ces vingt années, quel suite de chefs-d'œuvre! quelle abondance et quels flots pressés de pures et nobles instructions! C'est bien le fleuve large, majestueux, limpide, où tous vont se désaltérer, dont rien n'altère la sereine tranquillité, et dont les eaux demeurent toujours égales et coulent à pleins bords.

Recueillons maintenant sur ces carêmes ce que nous apprennent des personnages ou des écrivains tout à fait contemporains.

Il est juste de commencer par le premier des orateurs, par Bossuet. Il loue le beau sermon sur la Samaritaine qu'il entendit à Versailles le 4 mars 1701, vendredi de la troisième semaine de Carême. « Vendredi, dit l'abbé Ledieu, il y entendit le sermon de *la Samaritaine*, prêché par le Père Massillon, *dont il fut très-content*. »

Quinze jours auparavant, le vendredi 18 février 1701, au rapport de Dangeau [1], le roi Louis XIV avait trouvé *fort beau* le sermon, qui est sur *la confession* dans l'édition de Trévoux comme dans celle de Joseph Massillon.

Ce carême fut apparemment composé à l'institution, c'est-à-dire au noviciat de l'Oratoire. On lit, en effet, dans les Mémoires du président Hénault (p. 12) : « L'abbé de la Trappe mourut pendant que j'étais à l'Institution, et le P. Massillon était venu se retirer, pour y composer cet Avent célèbre qu'il prêcha devant le roi à Fontainebleau. » Or, comme Rancé mourut le 26 octobre 1700, Hénault veut évidemment parler du carême de 1701, prêché à Versailles, et non de l'Avent de 1699, qui fut aussi prononcé à Versailles. Au reste, ces Mémoires de Hénault sont malheureusement rempli de confusion et d'erreurs.

En 1704 nous avons les témoignages importants de Madame de Coulanges et de Madame de Main-

[1] Archives impériales, ms. L. L. 789.

[1] *Journal* de Dangeau. Ed. Didot, t. VIII, p. 40.

tenon, et le jugement d'un anonyme contenu dans un petit écrit imprimé à Liège cette année-là même.

Le 3 mars 1704, Madame de Coulanges écrivait donc à Madame de Grignan : « Le P. Massillon réussit à la Cour comme il a réussi à Paris. » La veille de ce jour, quatrième dimanche de Carême, le prédicateur avait sans doute donné cet admirable discours sur *l'aumône*, que, dans le lugubre hiver de 1709, il répéta, de la chaire de Notre-Dame, au milieu d'un auditoire attendri jusqu'aux larmes : noble succès que le cœur généreux de Massillon dut à la forte manière dont il interprétait et dont il sentait les douleurs de la France, plus malheureuse par les épreuves de son honneur national que par les tortures mêmes de la faim.

Arrivons maintenant à une parole d'un grand poids. Les lettres de Madame de Maintenon contiennent sur Massillon quelques jugements intéressants et quelques détails curieux. Elles jettent particulièrement une vive lumière sur un des plus solides sermons de l'orateur. Nous y apprenons que Massillon prêchait parfois à Saint-Cyr, et que Madame de Maintenon si vivement opposée à l'Oratoire où dominait de plus en plus l'âpreté janséniste, goûtait cependant ce génie si délicat, si finement observateur, si naturellement ennemi des excès, des luttes et des scandales, qui venait instruire sur elles-mêmes des personnes pourtant tout intérieures, leur faire mieux aimer la retraite en peignant avec des traits délicieux les charmes de la vie laborieuse et sévère, et leur inspirer plus d'horreur pour le monde en présentant sous de sombres couleurs les peines et les passions presque inévitablement attachées à l'existence des cours.

Il y a ce trait curieux de ressemblance entre Massillon et un autre illustre oratorien avec lequel il fut particulièrement lié, que Malebranche, comme l'harmonieux orateur, a été mesquinement persécuté par le général de la compagnie et par plusieurs confrères en crédit. Le prédicateur, le directeur, paraît s'être plus douloureusement affecté de ces tracasseries intérieures que le contemplatif. Toutefois, par un contraste étrange, le philosophe, du fond de sa cellule, répondait fortement, longuement, âprement même à ses adversaires quels qu'ils fussent, tandis que l'orateur, d'une nature toute pacifique, ennemi des controverses et des querelles, plus cruellement pénétré par l'attaque, trahissait à peine sa souffrance par une plainte finement voilée. En dehors de tous les partis, au-dessus des disputes domestiques, Massillon réservait sa passion, son art et ses forces contre les progrès de l'incrédulité ou les égarements du cœur. Mais par là-même qu'en véritable missionnaire évangélique, il ne se livrait à aucun parti, qu'il ne se donnait à personne, qu'il n'épousait pas de système, il n'avait non plus aucun homme puissant pour l'appuyer. Celui qui travailla si fructueusement à faire recevoir la Constitution par l'archevêque de Paris, ne pouvait être goûté par l'Oratoire; mais il n'était pas non plus soutenu ailleurs; on se défiait de lui. Il est vrai aussi que ces grands caractères, Massillon ou Malebranche, aimant la retraite et l'étude, dominant leur entourage par l'élévation morale, avaient de suprêmes consolations, des joies incomparables. Ils savouraient pleinement ce qui fait le plus grand charme de ce monde, une vie livrée à la contemplation religieuse et au travail intellectuel. Heureux en effet qui recherche ainsi l'étude avec un chaste désintéressement; qui ne la goûte que pour elle-même et pour un dessein généreux; qui n'y voit pas un instrument d'ambition ou de fortune! C'est à ces natures fières et modestes qu'elle réserve les plus pures de ses félicités. On peut dire que pour de tels esprits la solitude a des sourires et des fleurs, qu'elle se pare des ombrages du Liban et de la beauté du Carmel, qu'elle laisse échapper des eaux abondantes et des torrents bienfaisants. N'est-il pas vrai, dans un sens tout moral que, si le dragon des passions habite parfois le désert, cette existence utilement occupée le fait reculer, et qu'à sa place verdissent les plantes les plus fraîches? *In quibus prius dracones habitabant, orietur viror calami et junci.* Ce n'est pourtant pas que Massillon ressemblât absolument à ces moines des premiers temps, à ces héros des forêts celtiques dont M. de Montalembert vient de faire si admirablement revivre les poétiques et austères physionomies. Il avait quelques honnêtes amitiés, M^me^ de Louvois, M^me^ de Simiane, la marquise de l'Hôpital, le président Hénault, M. de Montataire, le financier Crozat, l'intendant Trudaine, l'abbé de Louvois, le marquis de l'Hôpital. Il allait quelquefois les voir à la campagne, notamment à Saint-Même, peut-être avec Malebranche. On aimerait à saisir quelques échos des conversations de ces personnes si délicates et si bienveillantes, dont la philosophie, la science et la religion étaient la passion unique. Mais, à part ces excellentes relations, Massillon était délaissé par ceux qui distribuaient les grâces. En général on tient à l'écart ces esprits de conciliation. D'abord les hommes de passion les détestent; puis les gens en crédit ne se contentent pas de savoir qu'on les respecte et qu'on les sert avec sincérité : il leur faut plus. Ce n'est pas ordinairement le mérite seul qu'ils veulent, mais le mérite qui flatte leur humeur. A quiconque ne caresse pas l'idée du moment, et ne se livre pas servilement, les grands accordent peu de leur faveur. Or, par nature et par philosophie chrétienne, Massillon était d'une rare modération. C'est pour cela même qu'à mes yeux paraissent si intéressantes les lettres, malheureusement en trop petit nombre, où M^me^ de Maintenon parle du prédicateur de l'Oratoire. Evidemment elle ne pouvait s'attacher entièrement un prêtre de ce caractère et de cette congrégation; peut-être même contribua-t-elle à l'écarter de la chaire de Versailles durant les dix dernières an-

nées de Louis XIV [1]; mais du moins cette femme, d'une raison si élevée et d'un si parfait discernement, sut-elle très-pleinement goûter le noble et pur talent de Massillon.

Dans une lettre adressée au cardinal de Noailles, Mme de Maintenon écrivait donc sous la date du 3 mars 1702, et non pas 1706, comme l'a cru La Beaumelle, puisqu'il y est question de la Toison du comte d'Ayen, depuis duc de Noailles, lequel, au rapport de Saint-Simon, reçut ce cordon en 1702 [2] :

« Le roi trouve très-bon, Monseigneur, que le comte d'Ayen reçoive l'ordre de la Toison... Nous attendons et entendrons le Père Massillon le lundi de la Passion. Je vous en remercie par avance [3]. »

Deux ans plus tard, à moins que La Beaumelle n'ait fait une autre confusion, et qu'au lieu de 1704 il ne faille lire 1702, Mme de Maintenon désira jouir encore de cette édifiante parole. En 1704, l'oratorien prêchait à Versailles son second Grand-Carême; et il y montait en chaire le dimanche, le mercredi et le vendredi de chaque semaine. Comme cette nouvelle lettre de Mme de Maintenon porte la date du 11 mars, et que cette année 1704, le lundi de la Passion tombait le 10 mars, ce fut encore très-probablement ce jour-là que Massillon reparut à Saint-Cyr. Quoiqu'il en soit, il est certain qu'il y prêcha une fois au moins le lundi de la Passion. Or, nous avons pour le lundi de la Passion un sermon de Massillon parfaitement approprié à la communauté de Saint-Cyr, et qui dut pleinement satisfaire Mme de Maintenon. Sans doute, selon sa constante habitude, l'orateur le retoucha dans quelques détails pour le prononcer en d'autres circonstances. Mais, dans le fond, ce beau et substantiel sermon qui roule sur le *bon emploi du temps*, convenait admirablement à cette maison où étaient également en honneur la piété et le travail. Voici par exemple un passage dont la fondatrice semble avoir inspiré l'esprit : c'est un tableau d'une vie commune et réglée, telle que Mme de Maintenon aimait elle aussi à la peindre : « Les âmes justes qui vivent dans l'ordre, elles qui ne donnent rien au caprice et à l'humeur, elles dont toutes les occupations sont à leur place, dont tous les moments sont remplis selon leur destination et la volonté du Seigneur qui les dirige, trouvent dans l'ordre le remède de l'ennui. *Cette sage uniformité dans la pratique des devoirs, qui paraît si triste aux yeux du monde, est la source de leur joie et de cette égalité d'humeur que rien n'altère.* Jamais embarrassées du temps présent que des devoirs marqués occupent, jamais en peine sur le temps à venir, pour lequel de nouveaux devoirs sont marqués, jamais livrées à elles-mêmes par la variété des occupations qui se succèdent les unes aux autres, les jours leur paraissent des moments, parce que tous les moments sont à leur place; le temps ne leur pèse pas, parce qu'il a toujours sa destination et son usage; et *elles trouvent dans l'arrangement d'une vie occupée et uniforme cette paix et cette joie que le reste des hommes cherche en vain dans le dérangement et dans une agitation éternelle.* » A cette délicate et noble esquisse, qui représente si bien les charmes d'une existence vertueusement remplie, le moraliste apposait le portrait des gens oisifs, désœuvrés, sans occupation sérieuse et utile. Le cadre a beau resplendir d'or et de pierreries; un incurable ennui est gravé sur les physionomies. Les passions et leur trouble accompagnent inévitablement le mauvais emploi du temps. Ainsi c'est la faveur du jeu, de ce jeu si recherché par la frivolité, si détesté par Mme de Maintenon, si poursuivi par Massillon, qui consume les années de ceux à qui pèsent les heures : « Et n'est-ce pas dans ces maisons où règne un jeu éternel et public, qu'on ne voit nul ordre, nulle règle, nulle discipline, tous les devoirs sérieux oubliés, des enfants mal élevés, des domestiques déréglés, des affaires en décadence, les murmures de ceux qui ont autorité sur vous, le scandale des gens de bien, la risée du public, les soupçons et peut-être les discours sur vos mœurs, sur votre conduite, sur une vie qui vous livre pour ainsi dire au public, à des inconnus comme à vos citoyens, à des sociétés qui ne siéent ni à votre rang ni à *votre sexe*, à des familiarités dont la réputation souffre toujours. La passion du jeu n'est presque jamais seule; et, *dans les personnes du sexe surtout*, elle est toujours la source ou l'occasion de toutes les autres. »

Voyons donc ce que pensait de ce sermon Mme de Maintenon; écrivant à un personnage que voyait Massillon et qui savait bien l'apprécier, elle lui dit :

« Si le P. Massillon connaissait Saint-Cyr autant que je le connais, il n'aurait pu choisir un sujet plus convenable; et, s'il avait parlé devant le roi et toute la France, il n'aurait pu faire un plus beau sermon. Jamais on n'a montré la vertu si aimable, si respectable, ni donné plus d'horreur du vice. Mais quel dommage, mon cher duc, qu'une telle instruction ne dure qu'un moment, dans lequel il prononce avec tant de rapidité et avec une si prodigieuse quantité de choses à retenir que les unes font oublier les autres! Je voudrais bien vous piquer de jalousie en vous disant qu'en pareil cas M. le cardinal (le cardinal de Noailles) obtint un sermon par écrit. N'auriez-vous pas bien autant de crédit sur un homme que vous aimez et admirez; et ne répondrez-vous pas

[1] Pendant même que Massillon s'occupait de négocier en faveur de la bulle *Unigenitus*, madame de Maintenon écrivait avec une rare défiance à sa nièce, madame de Caylus : « Je crains que vous ne vous trompiez sur le P. Massillon; je serais ravie qu'il ne fût pas janséniste. T. XII, p. 297. » En 1706, elle écrivait encore à madame de Caylus, en parlant du P. de La Tour, général de l'Oratoire : « Plût à Dieu qu'il ne fût pas à la tête d'une congrégation où l'on a, dit-on, des maximes suspectes! *Ibid.*, p. 7. »

[2] « La Toison fut envoyée à Harcourt et au comte d'Ayen, qui leur était promise il y avait déjà du temps. » *Mémoires* du duc de Saint-Simon, année 1702. Edition de M. Chéruel, in-12. T. II, p. 361.

[3] Ed. de 1778, t. X, p. 279, 280.

sur ma parole, que ce sermon ne sera ni vu, ni copié? Mais, après avoir parlé pour Saint-Cyr et pour moi, il faut songer au bien public : ces sermons ne seront-ils pas imprimés quelque jour [1] ? »

Le premier vœu de Mme de Maintenon fut accompli; car un peu plus tard elle écrit au duc de Noailles : « Voilà le très-beau sermon que vous m'avez prêté; j'ai été fidèle, et je le serai encore, si le P. Massillon veut encore m'édifier et m'instruire [2]. »

Ce n'est pas tout; Mme de Maintenon souhaitait de voir imprimer pour le bien public les ravissants chefs-d'œuvre de Massillon. Sans doute il en courait quelques copies, comme celles du cardinal et du duc de Noailles, venant du prédicateur même; sans doute aussi on avait recueilli ses belles paroles lorsqu'elles tombaient du haut de la chaire. Or, un an après la lettre de Mme de Maintenon, des amis de l'éloquence chrétienne donnèrent ses principaux sermons. En 1705 parurent donc à Trévoux cinq petits volumes sous le titre de *Sermons sur les évangiles du Carême et sur divers sujets de morale*. Bien que le nom de l'auteur ne fut pas livré, le public ne s'y trompa nullement. Au reste, le relieur mit sur le dos de la couverture, dans un certain nombre d'exemplaires du moins : « Sermons de Massillon. »

Quoique ce procédé d'imprimer les œuvres d'un orateur sans son autorisation ou plutôt malgré lui, soit très-blâmable, cette édition est pour nous une précieuse source de renseignements. Nous avons dans sa fraîcheur, dans son éclat, dans sa fleur, la parole de l'illustre sermonnaire. Sans doute à l'or pur s'est mêlé le cuivre et le clinquant; plus d'un sermon n'est pas de Massillon. Mais en comparant les éditions de Trévoux, car il y en eût plusieurs, avec l'édition posthume donnée près de quarante ans plus tard, il est facile de discerner le vrai du faux. Puis il y a une préface, qui, à cette date de 1705, n'est pas à dédaigner. On loue, dans Massillon, le goût, la solidité, la délicatesse d'esprit, l'éclat d'imagination. On admire dans ses sermons la noblesse de l'expression, « quoiqu'on voie en plusieurs endroits cette belle simplicité, cette négligence aimable qui va au cœur, et qui souvent est victorieuse où les plus grands efforts de l'art échouent. » On reconnaît chez cet excellent prédicateur « une riche abondance de pensées et de paroles, une application ingénieuse des beaux endroits de l'Ecriture à son sujet, un style nourri de la lecture des livres saints, une intelligence parfaite de sa religion, un feu et une vivacité surprenante dans ses peintures, une onction secrète répandue dans tous ses discours. » Déjà étaient composés, déjà étaient célèbres tous les plus beaux sermons de Massillon. « Qu'on lise avec attention, dit cette préface de 1705, les sermons sur *le petit nombre des élus*, sur *les dangers de la vie mondaine*, sur *la certitude d'une vie future*, sur *la vérité*, sur *la religion*, sur *la rechute dans le péché*, sur *l'immutabilité des lois de Dieu*, que de traits de cette éloquence vive, animée, touchante, de cette éloquence qui compte ses combats par ses victoires, et qui ne trouve de résistance que dans la stupidité ou le désespoir! » Mais non-seulement, à ce meilleur instant de la gloire de Massillon, on célébrait son éloquence; on s'étendait aussi avec complaisance sur sa vertu, sa piété, son zèle, son désir d'inspirer à ses auditeurs le goût des mœurs simples et austères de l'Eglise naissante. « S'il est difficile de trouver des hommes qui parlent si bien, il est encore plus rare d'en rencontrer qui parlent et qui vivent bien tout ensemble; et ce sont ces deux excellentes qualités qu'on est comme forcé de reconnaître en notre prédicateur. Les images de la pénitence qu'il retrace si souvent dans ses écrits, sont trop vives et trop animées pour n'être pas les expressions fidèles de sa vie; et la manière touchante dont il explique les vérités austères de l'Evangile, fait assez voir qu'il les pratique lui-même, que ce n'est pas du milieu de la foule et du monde qu'il est monté dans les chaires chrétiennes pour y combattre le vice, que c'est dans le silence et l'ombre de la retraite qu'il s'est formé au saint ministère de la parole, que, pour bien connaître le monde, il s'est appliqué à bien connaître Dieu, et que, dans la méditation profonde des vérités évangéliques, il a trouvé des armes pour renverser les fausses maximes du siècle. »

A ces belles louanges données aux vertus et aux talents de Massillon, joignons un témoignage imprimé un an auparavant, c'est-à-dire vers le commencement de 1704, avant le second carême de Versailles. Cet autre éloge contemporain, contenu dans un parallèle entre le P. Maure et le P. Massillon parut à Liège en 1704. Il a pour nous le précieux avantage de nous peindre Massillon en chaire, tel qu'il était alors, c'est-à-dire dans le florissant éclat de la force et de la maturité. Ayant atteint sa quarantième année, *il* soutenait avec vigueur *tout le poids d'un ministère pénible* [1]; et il devait se faire encore entendre plus de quatorze ans dans les chaires de Paris. Je donne cette pièce vraiment importante, telle qu'elle a été rétablie sur une ancienne copie par le P. Tabaraud, de l'Oratoire. Après la ruine de sa communauté, le P. Tabaraud s'était voué tout entier à l'étude, y trouvant sa consolation, son honneur, et aussi de légitimes moyens d'existence. On a de lui plusieurs travaux remarquables; il s'appliquait surtout à recueillir ce qui intéressait sa congrégation; et il a donné sur des manuscrits de l'Oratoire une

[1] Ed. de 1778, t. XI, p. 48.

[2] *Ibid.*, p. 65. Madame de Maintenon écrivait encore (2 avril) au même duc de Noailles : « J'ai déjà commencé à lire le sermon et je le trouve tel que je l'ai entendu. J'ai beaucoup de reconnaissance de la complaisance que votre ami a pour moi dans cette occasion; et je vous suis très-obligée, mon cher duc, d'en avoir été le solliciteur. *Ibid.*, p. 45.

[1] Sermon de Massillon pour le premier dimanche de Carême.

bonne vie du fondateur de cette compagnie, le grand cardinal de Bérulle comme l'appelait Bossuet. Notre savant doyen de la Faculté des Lettres, M. Victor Le Clerc, qui a connu le P. Tabaraud, fait cas de son amour des lettres et de sa consciencieuse érudition.

Oratorien comme Massillon, le P. Maure prêcha l'Avent à Versailles en 1700 et en 1704. Ainsi on peut remarquer que deux fois Massillon fût chargé du Carême à la cour après un Avent donné par son confrère. Sans doute l'auteur du parallèle suivant veut parler des seules stations de 1700 et de 1701. Ce fut après cet avent de 1700 que Louis XIV dit au P. Maure un de ces mots délicats qui honorent celui qui donne la louange comme celui qui la reçoit : « Mon père, nous attendions beaucoup de vous, mais vous avez surpassé nos espérances. » Cet éloquent religieux mourut en 1723, admiré pour sa résignation chrétienne dans de longues et douloureuses infirmités. Nous avons une lettre de Massillon à son pieux confrère.

PARALLÈLE.

« Deux nouveaux orateurs, sortis d'une même province, élevés dans une même congrégation, illustres par des talents différents, s'emparent des suffrages qui semblent n'être dus qu'à Bourdaloue; ils entrent en vogue le premier jour qu'ils montent en chaire. Un Avent fait la réputation de l'un ; un carême place l'autre au-dessus de tous les hommes éloquents [1].

« Celui-là (Maure) possède tous les avantages du dehors ; sa physionomie est agréable, sa voix nette, et son action très-formée ; il prononce aussi bien qu'il écrit. Sa composition est délicate, et sa manière de débiter très-prévenante. Il traite bien les mystères, il brille dans les panégyriques, et surtout il excelle dans la morale. Ses discours ne sont guère moins solides que fleuris, ni ses descriptions moins vives que régulières ; son feu diminue rarement ; sa justesse n'altère jamais la vivacité de son style. Il connaît parfaitement le cœur de l'homme ; on se reconnaît dans les portraits qu'il ébauche, rien ne manque à ceux qu'il achève. Au reste, ce ne sont point de ces peintures vagues, la ressemblance y est entière ; ce ne sont point aussi des images profanes, plus propres à faire aimer le vice agréablement représenté qu'à en inspirer l'horreur. Il peint en orateur chrétien ; il n'imite pas ces hommes qui, par un faux zèle, subtilisent les traits d'une sainteté mondaine avec les douces corrections de l'Evangile. Trop jeune pour être consommé, mais doué d'un beau génie qu'il sait devoir à lui-même, il possède ce que d'autres ne peuvent obtenir que des années et d'un long travail ; une heureuse invention lui tient lieu d'expérience. Il remplit avec adresse ses sentiments par de riches expressions, ses raisons par des traits éblouissants, et ses dernières preuves par de nombreux détails. Sa véhémence supplée à ce qui lui en est échappé, et la subtilité de son imagination oblige ses auditeurs à le tenir quitte d'une érudition plus profonde. Il n'a pas l'injustice de se faire honneur des pensées qu'il doit aux Pères de l'Eglise ; il ne les nomme pourtant pas toujours, content de les citer lorsque leur autorité est nécessaire. L'art n'est pas toujours également déguisé dans toutes ses pièces : elles font admirer son esprit, et, si j'ose le dire, elles le découvrent quelquefois un peu trop ; non pas que l'orateur affecte de le produire, il lui serait difficile de le cacher. On en découvre même plus dans les occasions où il semble avoir voulu être simple et naturel. D'aussi belles dispositions nous donnent de grandes espérances ; il aura peu d'égaux quand il les aura remplies ; il pourra même les surpasser, et la cour, où il doit bientôt paraître, ne sera pas l'écueil de sa réputation [1].

« Celui-ci (le P. Massillon) a l'extérieur composé. *Son air est grave, sa voix touchante, son geste insinuant.* Il n'a pas les grands mouvements des déclamateurs impétueux, ni les manières rampantes des froids orateurs. Plus on l'écoute, plus on se fait à son action ; elle est singulière, et il entend bien à la ménager.

« *Sa présence persuade ce qu'il va dire, et ce qu'il dit achève de convaincre.* Son style, nourri des saintes Ecritures, est tel que les habiles y trouvent de la profondeur, sans que les autres le trouvent obscur ni trop élevé. Fécond en belles applications, original dans ses portraits, concis dans ses narrations, les lieux communs ne le sont pas entre ses mains ; il dit des choses que les autres n'ont jamais dites, il paraît même l'inventeur de celles qu'il tient des Pères. Aussi modéré que juste dans ses ouvrages, délicat et non recherché dans ses termes, il néglige les ornements qu'il ne croit pas devoir servir à la dignité de l'Evangile ; ses discours sont simples en apparence. Quelle onction surtout dans sa manière de parler, qui ravit les auditeurs, et les laisse dans l'incertitude de savoir ce qu'ils admirent davantage ou le zèle de l'apôtre ou la finesse de l'orateur ! On dirait que l'éloquence a des règles particulières pour lui et des secrets réservés à son esprit. Tout devient éloquent dans sa bouche, et sa bouche ne prononce que des oracles. Par un mot il explique un sentiment, et par quelques sentiments il épuise un sujet. Soit qu'il cite ou qu'il invente ; soit qu'il établisse des principes, ou qu'il tire des conséquences ; soit qu'il se jette dans la morale, ou qu'il revienne aux points de la doctrine, on trouve

[1] Le roi a nommé pour l'Avent le P. Maure, qui n'a jamais prêché ici, mais qui est en grande réputation, et pour le carême le P. Massillon, qui prêcha ici l'Avent dernier. Ces deux prédicateurs sont Pères de l'Oratoire. On choisit toujours les prédicateurs en ce temps-ci afin qu'ils aient le loisir de travailler à leurs sermons. *Mercredi* 17 *mars* 1700, *à Marly*. Dangeau, t. VII, p. 274.

[1] Malheureusement, après avoir paru de nouveau à la cour, le P. Maure fut obligé d'abandonner la chaire à cause de la fatigue et de la faiblesse de sa poitrine. Aucun de ses sermons ne fut imprimé, quoiqu'il ait paru en 1706 un recueil sous son nom.

ses réflexions solides, ses raisonnements fins, et ses preuves complètes. Tout, chez lui, coule de source : il n'a rien avancé d'inutile, il n'a rien omis qui fût nécessaire ; habile théologien, il semble que les mystères de la religion cessent de l'être quand il les développe. Bien loin de proposer à notre foi des choses obscures, il les rend si intelligibles que l'on n'a presque plus besoin de foi pour les croire ; ce sont des vérités qu'il dénoue. Autant capable de publier le mérite des saints que de toucher efficacement les pécheurs, ses panégyriques égalent ses discours moraux, et tous ont un si grand prix qu'ils ôtent la liberté de savoir en quoi il excelle ; la dernière fois qu'on l'entend est telle qu'on trouve qu'il s'y est surpassé et qu'il se surpasse tous les jours, incapable d'être surpassé par d'autres. Sa réputation l'a bientôt porté à la cour ; il y a annoncé avec éloge les vérités de la religion, en présence du roi, qui les croit : il a commencé aussi glorieusement que les autres voudraient finir.

« Nous avons en la personne de ces deux orateurs de quoi nous consoler de la perte de ceux que la mort nous a enlevés. Le premier a la vogue parmi les dames, le second est du goût de tout le monde. Celui-là sert de modèle à ceux qui aspirent à la chaire, celui-ci est le modèle de ceux qui y excellent déjà. En un mot, l'un a peu d'égaux, l'autre est inimitable. »

II.

Comme Bourdaloue, comme Bossuet lui-même, Massillon donnait plusieurs fois les mêmes sermons. Après la publication de l'édition de Trévoux, il lui arriva même une piquante aventure.

On lit, en effet, dans le journal de Verdun du mois de mai 1706 cette curieuse anecdote :

« Le P. Massillon, fameux prédicateur, a prêché le Carême dans l'Eglise de Saint-Paul à Paris ; mais, comme quelqu'un de ses envieux a fait imprimer à son insu ses sermons de l'année dernière, il avait le chagrin de voir son auditoire rempli de gens qui lisaient sa prédication à mesure qu'il la débitait et qui peut-être ne faisaient d'autre usage de cette lecture que de voir si le prédicateur suivait mot à mot l'imprimé [1]. »

Apparemment Massillon ne fut guère satisfait de ces procédés compromettants et peu dignes d'une société polie. Se trouver un jour imprimé malgré soi avec des fautes dont, il est vrai, on demandait humblement pardon ; se voir attribuer de médiocres sermons, car les éditeurs avaient mêlé aux œuvres authentiques de l'orateur des pièces étrangères qui circulaient dans Paris ; s'apercevoir enfin du haut de la chaire qu'on confronte la parole vivante avec la lettre morte du livre : voilà de quoi troubler les esprits les plus calmes et animer les caractères les plus modérés.

[1] *La clef du cabinet des princes de l'Europe*, 1706, numéro de mai, p. 323.

Le prédicateur se plaignit publiquement. Puis excité par le juste sentiment de sa dignité, Massillon songea sérieusement à mettre lui-même au jour ses sermons si goûtés, si recherchés même dans des textes altérés et incomplets, dans des éditions auxquelles le maître n'avait pu donner ces soins délicats et suprêmes qui sont comme le vernis des œuvres de l'esprit. Dès le 27 janvier 1706, il avait obtenu le privilége royal, alors si nécessaire pour sauvegarder les droits de la propriété littéraire. On y lit ces paroles intéressantes pour nous :

« Notre bien-aimé le père Massillon, prêtre de l'Oratoire, et *notre prédicateur ordinaire*, nous ayant fait exposer qu'il désirait faire imprimer ses sermons pour arrêter le cours de plusieurs fausses éditions, dans lesquelles lesdits sermons sont totalement altérés et corrompus, s'il nous plaisait lui accorder nos lettres de privilége sur ce nécessaires [1]... »

Qui donc empêcha le *prédicateur ordinaire* de Louis XIV d'accomplir ce dessein ? Par quelle fatalité les trois plus grands représentants de la chaire française, Bossuet, Bourdaloue et Massillon ont-ils négligé le soin de donner eux-mêmes au public l'ensemble de leurs œuvres oratoires ? Qu'il est triste pour nous de nous dire : « Peut-être ces hommes illustres n'eussent-ils pas laissé imprimer cette expression ou cette phrase ! » Peut-être même ce passage n'appartient-il qu'à l'éditeur, à Déforis, à Bretonneau, à Joseph Massillon. Déjà pour Bossuet s'est commencé un heureux travail de révision. Mais qu'il reste encore à faire ! Qui a vu les manuscrits des sermons de Bossuet déposés à la Bibliothèque impériale, qui les a confrontés avec l'édition donnée par l'honorable M. Lachat, reconnaît pourtant que ce n'est là qu'un premier et faible pas, que le texte de Bossuet n'est ni purement ni complétement reproduit. Tant il est difficile, à moins d'avoir le rare et exquis talent de M. Cousin, de M. Chéruel ou de M. Feugères, d'accomplir ce devoir délicat et pénible d'éditeur !

Massillon renonça donc à un dessein qu'il eût été si sage pour lui d'entreprendre. Cependant, dans sa vieillesse, il revoyait et recopiait ses ravissantes compositions, l'honneur de sa jeunesse. Mais décidé à ne pas les publier, il engage même par testament son neveu Joseph à les laisser manuscrites. Telle est la modestie des grands hommes chrétiens.

Toutefois, ces éditions de Trévoux dont l'orateur fut si profondément affligé, ne sont pas inutiles à sa gloire. Durant près de quarante ans, elles portèrent partout l'éloquence de Massillon. Marmontel raconte qu'on lisait, à Clermont, dans la vieillesse du prédicateur, ces admirables chefs-d'œuvres ; et lui-même il avait été enchanté et religieusement ému de cette éloquence si sensible, si tendre, si haute quelquefois, toujours si profondément pénétrante.

Même aujourd'hui, mais à d'autres points de vue,

[1] Ce privilége parut dans l'*Oraison funèbre du prince de Conti*, in-4°, Paris, Mazières, 1709, 74 pages.

ces éditions sont loin d'être sans prix. Souvent, dans ces merveilleux discours, on rencontre des traits si vifs, si hardis, si saintement libres, qu'ils peuvent inspirer des doutes, et qu'on en vient peut-être à se dire : « Quoi ! Massillon usait de cette évangélique audace devant un souverain si jaloux de son autorité ? N'est-il donc pas à craindre que la pointe du glaive n'ait été plus finement aiguisée lorsqu'avec un goût épuré et un enthousiasme calmé l'orateur repassait une main soigneuse et délicate sur chacune des compositions de sa carrière oratoire. Il était si facile sous Louis XV et sous le Régent, de se montrer sévère pour la mémoire de Louis XIV ! » Eh bien ! non. Et par là tombent de si injustes reproches adressés au Petit-Carême de Massillon. On l'accuse souvent d'avoir, après la mort du grand roi, gémi sur le malheur des guerres excessives. Qu'on sache donc que, comme Fénelon, et plus directement que lui, le ministre de la parole de paix ne craignait pas, appuyé sur l'autorité du Maître suprême, d'être sincère en présence d'un roi devant qui tout tremblait. Comparez, dans les sermons authentiques de Massillon, ce qui fut imprimé en 1705 et ce qui ne vit le jour qu'en 1745 ou 1744. Vous reconnaîtrez que ce grand homme n'a pas cherché la gloire commode d'instruire un monarque enseveli ; et qu'il ne parle pas plus franchement dans ses montagnes de l'Auvergne qu'à Versailles même.

Enfin l'édition de Trévoux a ce précieux avantage de nous aider à déterminer le classement de plusieurs sermons.

Tel qu'il a été livré à l'impression par le neveu de l'évêque de Clermont, le Grand-Carême comprend quarante et un sermons, plus un fragment de discours pour le dimanche des Rameaux. Mais il faut évidemment y ajouter : 1° Deux discours pour la Purification, prêchés devant Louis XIV, et rangés parmi les mystères ; 2° un sermon pour le premier dimanche de Carême placé à la suite du *Petit-Carême* ; 3° une Passion, et 4° un sermon pour la fête de Pâques, insérés dans le volume des Mystères. Ce qui nous donne quarante-cinq discours et un fragment de sermon.

Or, à la cour, au commencement du XVIII^e siècle, la station du Carême comprenait ordinairement dix-neuf sermons. Le prédicateur ouvrait, en effet, la carrière sainte le deux février, fête de la Chandeleur, puis il parlait chacune des six semaines du Carême trois fois, le dimanche, le mercredi et le vendredi, excepté la semaine sainte où à cause des Ténèbres et de l'office du jeudi, il n'y avait pas sermon le mercredi. On prêchait bien le jeudi saint à l'absoute ou au lavement des pieds ; mais cette tâche n'appartenait pas au prédicateur du Carême. Enfin l'orateur montait en chaire le jour de Pâques pour mettre terme à ses discours. Nous avons donc à retrouver trente-huit sermons pour les deux Carêmes de Massillon à la cour, en 1701 et en 1704.

La difficulté n'est pourtant pas dans ce nombre de quarante-six précédemment relevé. Car il en faut retrancher : 1° quatre sermons pour la semaine des Cendres ; 2° un sermon pour le lundi de Pâques ; 3° un sermon pour le mardi de Pâques, puisque Massillon n'a jamais paru à Versailles en ces jours. On doit aussi en séparer, je crois : 4° les deux sermons sur la prière qui paraissent plus particulièrement convenir d'une manière exclusive au jeudi de la première semaine de Carême : ce qui nous ramène à ce chiffre de trente-huit. Je ne trouve pas non plus d'obstacle dans quelques allusions, dans quelques détails qui ne sauraient appartenir aux années 1701 et 1704. Nous savons que Massillon prêchait plusieurs fois les mêmes sermons et qu'il répétait dans les chaires de la ville, en les retouchant légèrement, selon le temps et les circonstances, les discours déjà prononcés à la cour. Il a donc fondu dans ses œuvres tout ce qu'il avait dit de beau, d'élevé, de touchant, sans s'inquiéter s'il troublait la sévérité de l'ordre chronologique.

Mais voici le point pour nous où il reste quelque obscurité. Pour former un Carême complet qu'il pût et prêcher et faire imprimer, Massillon réunit de bonne heure en un même corps ses deux stations de Versailles. Il dut, du moins dans l'arrangement principal, s'occuper de ce travail pour un Carême qu'il prêcha sans doute à Paris, dans l'hiver de 1705, puisque l'édition de Trévoux présente déjà le fond de cette disposition, et que, d'autre part, il obtenait un privilége pour l'impression de ses œuvres, au commencement de 1706. Ayant à satisfaire aux besoins des fidèles, l'orateur transporta des dimanches, des mercredis et des vendredis où ils auraient fait double emploi, aux lundis, aux mardis et aux jeudis qui en manquaient, un grand nombre de sermons dont il changeait seulement le texte et le commencement de l'exorde pour les ramener, selon sa coutume, à l'Evangile du jour. Il y a pourtant quelques exceptions ; car dans plusieurs cas nous avons deux sermons pour le même jour. Du reste, dans les notices qui précéderont chacun des sermons, ou, du moins, chacune des semaines du Grand-Carême, nous présenterons ce que nous avons pu recueillir pour élucider ces intéressantes questions d'histoire littéraire.

Il n'était pas important de montrer qu'en 1705 le fond même des sermons de Massillon était arrêté. C'est donc avant tout un écrivain du commencement du XVII^e siècle, et il ne faut pas le confondre avec les auteurs de la Régence. A la mort de Louis XIV, Massillon, âgé de cinquante-deux ans, avait accompli la plus grande et la plus considérable partie de sa carrière d'orateur. A part le *Petit-Carême*, prêché deux ans et demi après la mort du roi, destiné à un cercle très-restreint d'auditeurs, et imprimé seulement en 1743, le prédicateur avait répandu les trésors de son esprit et de son cœur dans ces beaux sermons des stations de 1699, 1701 et 1704. Et il avait parlé aussi librement à la cour de Louis XIV qu'à celle du jeune Louis XV. Cependant un juge d'une rare sagacité

et d'un jugement exquis, en rendant quelque justice à l'*Avent* de 1699, où Massillon, dit-il, avait encore le grand auditeur à qui successivement Bossuet et Bourdaloue avaient fait plus aimer la vérité qui corrige que le bel esprit qui amuse, oublie complétement ces grands carêmes de 1701 et de 1704, prêchés aussi devant le grand auditeur, et imprimés, en partie, dix ans avant la mort de Louis XIV. « Après la mort de Louis XIV, parlant à une cour occupée d'intrigues et de plaisirs, charmée des premières hardiesses de cette philosophie qui devait lui être si meurtrière, il crut qu'il fallait rendre le sermon agréable pour rendre la religion efficace. Dans ses *duretés* contre les courtisans, il laissa glisser l'esprit de cour, et fit admirer aux grands la main habile qui leur portait des coups encore innocents [1]. » Tout en nous inclinant devant la parfaite solidité qui distingue M. Nisard dans tout ce qui relève de l'histoire purement littéraire, on est bien obligé de reconnaître que, trop préoccupé de ces rares et courts sermons du Petit-Carême, il oublie cette longue et sévère suite de trente-huit sermons goûtés par ce royal et religieux auditeur qui aimait tant la vérité et l'austérité dans la chaire, et qui apprenait à *se connaître lui-même* en entendant Massillon. Où M. Nisard est plus vrai et plus conforme à la rigueur historique, c'est quand il remarque que la doctrine de Massillon est plus austère que celle de Bourdaloue. Seulement il est facile d'expliquer cette différence. M. Nisard a-t-il oublié que Massillon était oratorien et Bourdaloue jésuite; ne se rappelle-t-il pas que, lors même que Massillon faisait les plus sincères efforts pour l'acceptation de la constitution *Unigenitus*, Madame de Maintenon se défiait de lui, quoique injustement?

Au reste, il paraît que, du temps de Louis XIV, on faisait précisément aux prédicateurs le même reproche qu'adresse aujourd'hui M. Nisard au disciple de Bérulle et de Condren, à l'ami de Malebranche. Mais voici ce que Massillon lui-même va répondre et à M. Nisard et aux *mondains*, non pas de la Régence, qui l'eussent bien mérité pourtant, n'en déplaise à M. Nisard, mais à ceux de la cour de Louis XIV : « Vous nous accusez d'exagérer. Grand Dieu ! et vous nous jugerez peut-être sur ce que nous affaiblissons la force et la vertu de notre parole pour ne l'avoir pas assez méditée aux pieds des autels, et vous nous reprocherez peut-être un jour d'avoir accommodé la sainte sévérité de votre Evangile aux indulgences et aux adoucissements de nos siècles; et vous nous rangerez peut-être un jour parmi les ouvriers d'iniquité, parce que la négligence de nos mœurs aura ôté à la parole que nous annonçons cette terreur et cette véhémence divine qu'elle ne saurait trouver que dans une bouche consacrée par la piété et par la pénitence. Eh! quoi ! mes Frères, les vérités du salut, telles que Jésus-Christ les a proposées, ne sauraient-elles alarmer les consciences, si l'esprit de l'homme n'y ajoute des terreurs étrangères? Paul exagérait donc autrefois, lorsque ce gouverneur romain, malgré l'orgueil d'une fausse sagesse et les préjugés d'un culte idolâtre, frémissait, dit saint Luc, en l'entendant parler de la justice, de la chasteté et du spectacle terrible d'un jugement à venir? Paul exagérait donc, lorsque les habitants des villes venaient, se frappant la poitrine, fondant en larmes à ses pieds, et portant au milieu des places publiques les livres lascifs ou impies et les autres instruments de leurs passions pour en faire un sacrifice au Seigneur? » Puis, montrant, au milieu de cette incrédulité envahissante, qu'il aimerait mieux pouvoir adoucir la voie de l'Evangile que d'y jeter de nouveaux obstacles, il s'écriait par un mouvement touchant : « Que ne pouvons-nous, comme le pasteur de l'Evangile, vous porter nous-mêmes sur les épaules pour vous épargner les fatigues du chemin ? Pourquoi nous dégoûterions-vous de l'entreprise du salut, en vous y représentant des difficultés chimériques? C'est à nous à vous aplanir celles qui s'y trouvent en effet, et à vous tendre la main pour soutenir votre faiblesse [1]. » J'avoue pourtant que ce bon pasteur, par opposition à la facilité des mœurs de la cour, était très-sévère dans son enseignement moral; mais je ne saurais reconnaître en lui cette exagération factice, cette véhémence de rhéteur qu'y trouve M. Nisard. C'est dans Nicole, à la bonne heure, qu'il aurait pu rencontrer cette morale outrée, dont Calvin, Baius, Saint-Cyran et Jansénius sont les pères. Il faut être bien fin moliniste pour découvrir une morale si désespérante dans Massillon. Et comment celui qui a tant loué Duguet et Nicole penche-t-il ici d'un autre côté?

Pourquoi ne dirions-nous pas toute notre pensée? Préoccupé par l'idée de la décadence, admirateur un peu exclusif d'une des formes de l'esprit humain, M. Nisard, dont nul plus que moi, d'ailleurs, ne goûte les savantes critiques et, particulièrement, les intéressantes études sur nos sermonnaires, ne songe qu'à combattre la renommée littéraire de Massillon, un peu surfaite, aux dépens de Bossuet, par La Harpe et le spirituel Féletz. Il dit, par exemple, par un anachronisme qui surprend dans un écrivain de cette habileté et de cette sagesse, en parlant de l'austère morale de Massillon : « Je vois les mondains de la Régence, au sortir de ces sermons foudroyants, souriant des *duretés* de ce prêtre si doux, et tout prêts à se trouver innocents par l'impossibilité de se croire si coupables [2]. »

Malheureusement, M. Nisard ne peut aucunement voir les mondains de la régence sortir des sermons de Massillon. Car ces sermons si foudroyants, ce sermon surtout *du petit nombre des élus*, dont il parle et auquel il fait allusion, ont été prononcés sous Louis XIV, et non pas au temps du Régent. Et puis, si l'orateur eût été *dur* en pré-

[1] *Histoire de la Littérature française*, tom. IV, p. 313.

[1] *Sermon pour le premier dimanche de Carême*, 3e partie.

[2] *Histoire de la Littérature française*, tom. IV, p. 306.

sence des mœurs de la régence, les roués et les courtisans auraient-ils pu se trouver presque *innocents?* Quant à la qualification de prêtre doux, il ne faut l'appliquer qu'avec mesure. Que Massillon ait été bienveillant et indulgent, c'est un éloge; mais il ne faudrait pas croire que dans la pratique de son devoir, et qu'à l'égard de l'administration épiscopale, il ait fléchi; ses lettres au contraire nous le montrent constamment très-digne et très-ferme, quoique d'une rare sagesse dans les idées; et rien n'autorise à opposer, comme l'a pu faire quelque janséniste, sa morale à sa conduite. Il peut sans doute, par quelques idées d'un pouvoir adouci, trop rappeler à certains esprits l'illustre archevêque de Cambrai, avec qui Massillon a plus d'une ressemblance; il peut aussi avoir eu quelques aspirations vers ces horizons ravissants, où l'imagination de Fénelon se complaisait, mais dont le réalisme contemporain nous a, hélas! si fort désabusés. C'est là un honneur, et, au demeurant, à part quelques excès de zèle, sa doctrine et sa morale, austères, si l'on veut, comme celles de Bossuet, de Fénelon et de tout le XVII^e siècle, n'en restent pas moins saines, solides, profondément chrétiennes, nourries des Livres saints dont sans cesse il recommande la lecture. Regardant le ministère de la parole comme une œuvre sainte et apostolique, il veut que l'ouvrier du Père de famille ait ce zèle, cette sagesse, cette dignité, cette plénitude de l'Esprit-Saint, ces lumières vives, cette véhémence divine, toujours persuasive, et qui ne parle jamais en vain. Massillon, dans ce beau sermon sur la parole de Dieu qui est pour lui son *de Oratore*, sa *Lettre sur l'Eloquence* et sa rhétorique, tout occupé de l'édification, cherche dans l'Ecriture des images pour peindre la parole divine. C'est un glaive sacré, qui va séparer le père de l'enfant, l'époux de l'épouse, l'homme de lui-même; c'est un feu divin qui va embraser l'univers, un levain mystérieux qui imprime à la masse une force commune, une semence qui se multiplie jusqu'au centuple, un pain qui alimente l'âme. Sa vertu ne vient pas de l'homme qu'on voit, mais du prédicateur invisible. Son but unique est la conversion des tièdes. Appuyée sur l'autorité de Jésus-Christ, la prédication est le plus saint et le plus important ministère de la foi. A cette hauteur de vue, qu'importe de plaire, si l'on ne change pas? « Que nous sert d'être éloquents, si vous êtes toujours pécheurs? Quel fruit nous revient-il de vos louanges, si vous n'en retirez vous-mêmes aucune de nos instructions? Notre gloire, c'est l'établissement du règne de Dieu dans vos cœurs. Vos larmes toute seules, bien mieux que vos applaudissements, peuvent faire notre éloge; et nous ne voulons point d'autre couronne que vous-mêmes et que votre salut éternel. » Pour entrer dans l'esprit de ce pieux et éloquent ministre de la parole évangélique, il faut, en abordant cette longue et belle suite d'œuvres oratoires, si achevées, et si purement satisfaisantes dans leur ensemble, chercher avant tout l'instruction chrétienne, l'édification religieuse, les divines consolations. On y apprend la science de ce qui est éternellement vrai, on y puise le goût du beau moral, l'amour de la vie dévouée, utile, laborieusement charitable. Que d'âmes ont trouvé, dans ces pages que le temps n'a pas refroidies, dans cette lecture de ces sermons si souvent édités et si universellement répandus, de bons conseils, des pensées salutaires! Massillon enchante le cœur, calme ses peines et ses luttes, en l'élevant et en le fortifiant par la vue de Jésus sauveur et rémunérateur. Au milieu des douloureuses épreuves de notre révolution, ce moraliste chrétien a essuyé bien des larmes. Où la philosophie était impuissante, il arrivait avec la force irrésistible de la Croix. Le marquis de Favras trouvait près de lui cette énergie chrétienne dont il eut besoin devant la fureur populaire. Si j'ai touché avec une religieuse vénération cet exemplaire de Bourdaloue, où l'infortuné Louis XVI puisait par une lecture assidue de saintes consolations pour des douleurs inénarrables, j'ai vu, dans d'humbles familles, de modestes éditions de Massillon, dont les feuilles usées, par les mains de plusieurs générations, portaient les respectables marques de l'émotion des lecteurs. C'est une grande gloire aux yeux de Dieu, pour ces ouvrages, que d'avoir fait ce que ne peut aucun auteur profane; non-seulement ils instruisent et ils plaisent, mais ils élèvent vers le monde meilleur. Ils arrachent l'âme à la vulgarité de l'existence matérielle, pour la transporter dans les sereines régions des cœurs régénérés, lui inspirant l'amour de la loi divine, le goût de la morale éternelle, la soutenant efficacement dans la pratique du devoir, par l'espérance des joies futures, et par la foi à l'ordre et au bien absolu.

Mais, quoi qu'on dise aujourd'hui, la gloire littéraire ne manque pas à Massillon. Si avec les François de Sales et les Fénelon, il est un des maîtres de la vie spirituelle, il est aussi un des trois illustres orateurs sacrés dont la chaire chrétienne et l'éloquence française s'honoreront éternellement. Le mérite particulier de l'évêque de Clermont, c'est d'avoir connu à fond le cœur de l'homme, et de s'être servi avec un art merveilleux de tous les ressorts qui le meuvent, pour le diriger et le régler chrétiennement. « Il faut, disait Pascal, se mettre à la place de ceux qui doivent nous entendre, et faire essai sur son propre cœur du tour qu'on donne à son discours, pour voir si l'un est fait sur l'autre, et si l'on peut s'assurer que l'auditeur sera comme forcé de se rendre. » C'est bien là le but de toute éloquence, et particulièrement de l'éloquence chrétienne. Massillon ne l'a-t-il pas atteint? Plus puissant, plus impétueux, Bossuet entraîne les consciences et renverse tout ce qui lui résiste. Massillon, avec moins de force et de rapidité, conduit cependant les cœurs où il veut. Cette voix mélodieuse et pénétrante qui s'adresse au sentiment, a certes aussi son pouvoir. A la longue, sa belle parole, si lim-

pide et si calme, séduit et attire. L'esprit enchanté cède, et en suit avec charme le ravissant cours. N'est-ce pas là comme une pure rivière que de vertes prairies ombragent des deux côtés : *ut amnis lucidus quidam et virentibus utrimque silvis inumbratus?* Au milieu de cette abondante floraison de l'éloquence chrétienne en France, parmi ces nombreux prédicateurs qui, sous Louis XIV, travaillèrent au ministère évangélique, hommes goûtés et recherchés par leurs contemporains, souvent loués avec transport par les Sévigné et les Maintenon, un Mascaron[1], qui prêche six avents et quatre carêmes à la cour; un Mongin, un La Rue, un Gaillard, un Anselme, un Boileau et tant d'autres, il n'est donné de vivre complétement qu'au petit nombre de ceux qui ont uni la perfection du style à la science et au zèle des choses divines. Non pas, grâce à Dieu, que tant d'excellents prédicateurs soient entièrement délaissés; mais ils forment maintenant comme le domaine privilégié des âmes plus particulièrement pieuses, dont ils sont toujours la nourriture. Cependant trois noms seuls brillent d'un éclat à part. Le génie de la chaire chrétienne semble s'être résumé en eux, avec ses caractères différents. Par une langue saine, exquise, rajeunie pourtant à l'aide de délicieuses nuances, par une raison qui s'exprime délicatement, par une finesse qui saisit les sentiments les plus cachés, surtout par une onction religieuse que rien n'épuise, Massillon demeure à jamais un de ces maîtres impérissables de la littérature chrétienne, destinés à charmer et à instruire tous les siècles. Dans les filets de son style aisé et flexible, il enveloppe sans blesser. La satisfaction supérieure que cause sa morale élevée, attachée aux lois éternelles, empêche de voir les sacrifices qu'elle exige de nous. Cet ordre lumineux, cet harmonieux développement d'une pensée généreuse, contente en même temps la raison et la foi, tandis que l'âme est toute pénétrée des chastes effusions qui s'échappent de cette âme si pleine de la candeur et de la bonne odeur du Christ.

Avec Massillon, on sent les mauvais mouvements de la nature se calmer et céder la place aux bonnes pensées; Bourdaloue vous pousse, sans vous laisser le temps de respirer, et par une vigueur infatigable, vers les sacrifices que demande la grâce. Un écrivain de beaucoup de goût et d'esprit, qui a publié sur ces deux prédicateurs des pages d'une pure beauté[2], a très-parfaitement senti « la différence qu'il y a entre le développement de Bourdaloue et celui de Massillon, ce dernier ayant plutôt un développement de luxe et d'abondance qui baigne et qui repose, et l'autre un développement de raisonnement et de nécessité qui enchaîne. » Mais, par-dessus tout, Massillon a ce charme secret, cette poésie cachée, cette onction intérieure qui appartient aux seuls ouvrages que le cœur inspire. Au reste, pour nous qui le lisons surtout dans le dessein d'y trouver des leçons de religion et de spiritualité, c'est peut-être trop nous arrêter à chercher et à marquer les traits distinctifs du génie et du style de ce grand homme. Ce qu'il importe, c'est de profiter de ses excellents enseignements.

Il y a cependant encore une remarque à faire. Ceux qui rabaissent par esprit systématique la gloire de Massillon, oublient trop ses grands triomphes oratoires. Qu'ils se rappellent le moyen qu'indique Cicéron pour discerner l'homme vraiment éloquent du rhéteur ou du déclamateur Est-il nécessaire qu'un bon connaisseur entende un orateur pour apprécier son mérite? Non. Qu'il passe simplement devant l'assemblée où il parle. Voit-il les juges distraits, ennuyés, pressés de terminer l'audience? Il comprend que la cause n'est pas plaidée par un homme dont le souffle remue et gouverne les esprits. Au contraire, voit-il les juges attentifs, la tête haute, ravis et absorbés par le discours; voit-il surtout les auditeurs, ou frémissant d'indignation, ou agités par la pitié, ou puissamment troublés par un sentiment, une passion, cela lui suffit : il n'a pas besoin d'écouter, il sait bien qu'il y a là un orateur, et que l'éloquence fait son œuvre[1].

Appliquons à notre usage le moyen si sage qu'indique Cicéron. Remontant par l'imagination le cours des siècles, supposons-nous au temps de Louis XIV. Après avoir entendu Bossuet et Bourdaloue, dont la mort seule a pu faire taire les éloquentes voix, nous nous demandons si la flamme sacrée s'est apaisée, si la chaire française a perdu son éclat. Mais passons sur le parvis de Notre-Dame, dont les portes sont entr'ouvertes; la foule qui remplit l'Eglise gémit et fond en larmes. Allons à Versailles; l'auguste assemblée de la chapelle royale frémit, et ce fier monarque montre par son attitude qu'il est *mécontent* de lui-même. N'est-ce pas assez? Rendons-nous à Saint-Eustache; tout tremble; l'auditoire troublé, épouvanté, se lève involontairement, et consterne le prédicateur lui-même. N'êtes-vous pas encore satisfait? est-il besoin d'être témoin des conversions célèbres? Transportons-nous pourtant dans un quartier reculé. De jeunes écoliers, conduits par l'excellent Rollin, sortent de Saint-Leu; ils sont émus, agités; sur leurs jeunes fronts brille un éclat inaccoutumé; ils veulent être des saints, et ils se disent que, rentrés à leur collége de Beauvais, ils imiteront l'austérité des premiers chrétiens. Ah! je n'ai plus besoin de tant raffiner et de tant discuter; il faut qu'il y ait, pour produire de tels effets, un orateur et une œuvre oratoire, *oratorem et opus oratorium*. Cicéron a raison, l'épreuve suffit, et ma conviction est complète. Massillon est un orateur.

[1] Madame de Sévigné écrivait le 12 janvier 1680 : « Je dis un peu de bien de moi en passant, j'en demande pardon *au Bourdaloue et au Mascaron*; j'entends tous les matins ou l'un ou l'autre. Un demi-quart-d'heure des merveilles qu'ils disent devrait faire une sainte. » — [2] *Causeries du lundi*, tom. IX.

[1] Brutus, 54, 200.

# AVIS

## DES LIBRAIRES DE LA PREMIÈRE ÉDITION.

---

Le public a paru recevoir avec empressement les deux premiers volumes que nous avons déjà donnés des sermons du P. Massillon : la rapidité avec laquelle ils ont été enlevés ne nous permet pas d'en douter. En voici quatre autres auxquels nous espérons qu'il ne fera pas un accueil moins favorable. Ce ne serait peut-être pas assez de dire que les sermons qui composent ces quatre volumes ne sont ni moins solides ni moins éloquents que ceux de l'Avent; mais il ne nous appartient point de prévenir le jugement du lecteur. Il paraît que l'on est content du papier et des caractères : nous n'épargnons ni soins, ni dépense, pour qu'un ouvrage aussi excellent que celui-ci paraisse avec tous les agréments qui peuvent contribuer à le répandre.

Nous avons encore de quoi composer sept à huit volumes. Le tome des mystères et celui des panégyriques sont actuellement sous presse, et se débiteront incessamment; le reste de l'ouvrage ne se fera pas non plus longtemps attendre.

# GRAND-CARÊME.

## SERMONS POUR LA FÊTE DE LA PURIFICATION.

# VINGT-TROISIÈME SERMON.

### NOTICE HISTORIQUE.

Selon l'usage de la cour, Massillon ouvrit ses deux carêmes de Versailles, le 2 février, jour de la Purification. « Mercredi (2 février 1701), dit Dangeau, le roi entendit le sermon du P. Massillon, qui doit prêcher le carême. » Bossuet, légèrement indisposé, ne put assister à ce sermon. La *Gazette* de 1704 nous apprend que « le 2 février, fête de la Purification de la Vierge, le soir, Sa Majesté entendit la prédication du P. Massillon. » Ce jour-là, Massillon eut un beau succès par un heureux compliment au roi, gracieusement improvisé. Le 23 janvier, la flotte de l'archiduc avait été dispersée. On vint apprendre cette nouvelle à Massillon, au moment où il allait monter en chaire. Mais laissons parler un fidèle témoin, le véridique Dangeau. « Samedi, 2 février, à Versailles, le roi, après-dîner, entendit le sermon du P. Massillon, qui inséra dans son compliment des choses très-éloquentes et très-chrétiennes sur la tempête qui a séparé la flotte ennemie, et qu'on était venu lui apprendre un peu avant qu'il montât en chaire. »

Or, nous avons ces deux sermons pour la Purification. Seulement, les éditeurs les avaient mis dans le volume des mystères. Si l'heureuse improvisation ne s'y rencontre pas, nous trouvons, du moins, dans le premier un court hommage à Louis XIV, et dans le second des allusions au maître, des conseils aux grands et des observations morales sur la cour, qui, sans que nous ayons besoin d'appuyer davantage, nous suffisent pour prouver que ce sont là les deux sermons prêchés à Versailles le 2 février 1701 et le 2 février 1704. Nous les avons mis en tête du Grand-Carême, c'est-à-dire à leur place naturelle.

Les différentes solennités qui sont consacrées par l'Eglise à honorer la Vierge Marie, nous ont valu, comme l'a remarqué Maury, de beaux et intéressants sermons. On peut notamment se rappeler le profond et parfait traité de morale de Bourdaloue sur la corruption de l'homme, à l'occasion de la fête de la Conception. Mais, au-dessus de tous, d'incomparables et touchants sermons de Bossuet, l'orateur qui a le plus admirablement parlé de la Mère de Dieu, sur la Conception, la Compassion et sur d'autres mystères de la vie de Marie, ont donné à la Sainte Vierge un panégyriste digne d'elle, qui, par des chefs-d'œuvre de l'éloquence humaine appuyée sur l'Ecriture, a peint le cœur tendre et compatissant de la Mère du Dieu de la crèche et du Calvaire.

Massillon redoutait cette matière, n'ayant pas comme Bossuet, à son service, la flamme même de l'Esprit divin; il écrivait au P. Renaud, vers la fin de sa vie, que cette matière était difficile. Aussi, avec Bourdaloue, il s'est jeté surtout sur les moralités relatives au mystère célébré le jour où il prêchait, à la Visitation et à la Conception. Pourtant, nous avons pour l'Assomption un sermon solide et élevé, qui a ravi le cardinal Maury, malgré des défiances outrées contre Massillon, et qu'on admire, même après avoir lu les discours de Bossuet, par la lumière qu'il répand sur l'histoire de la Sainte Vierge, en montrant l'éclat que cette créature privilégiée avait reçu de ses humiliations et les consolations qu'elle avait tirées de ses douleurs mêmes.

On trouve dans l'édition de Trévoux le fonds du second sermon pour la Purification.

## PREMIER SERMON POUR LA FÊTE DE LA PURIFICATION DE LA SAINTE VIERGE.

### SUR LA SOUMISSION A LA VOLONTÉ DE DIEU.

### ANALYSE.

DIVISION. — 1° *Quelles sont les sources secrètes de notre révolte contre la volonté de Dieu*; 2° *Quels sont les avantages qui accompagnent la soumission à sa volonté sainte.*

PREMIÈRE PARTIE. — *Les principales sources de notre révolte contre la volonté de Dieu*, sont : premièrement, *une vaine raison* qui rappelle toujours les voies du Seigneur au jugement de ses propres lumières ; secondement, *un fonds d'amour-propre* qui fait que nous ramenons tout à nous-mêmes ; troisièmement, *une fausse vertu*, qui, sous prétexte de chercher Dieu, ne se cherche qu'elle-même.

1° *Une vaine raison.* Marie pouvait opposer bien des doutes à l'ordre de Dieu, qui l'obligeait de venir se purifier dans le temple ; cependant elle obéit, et nous apprend par là que c'est au Seigneur à vouloir et à la créature à se soumettre. Pour nous, nous voulons toujours faire rendre compte à Dieu de sa conduite. S'agit-il de ses voies générales sur le salut de tous les hommes ? on n'entend tous les jours dans le monde que des réflexions insensées là-dessus : Pourquoi tous les hommes ne sont-ils pas sauvés ? pourquoi Dieu a-t-il rendu le salut si difficile ? pourquoi a-t-il fait les hommes si faibles, etc. ? Mais, s'il y a nécessairement des mystères incompréhensibles au reste des sujets dans le conseil des souverains, pourquoi n'y en aurait-il point dans les conseils de Dieu ? Et, s'il faut, dit l'Ecriture, respecter le secret des rois dans la conduite de leurs peuples, le secret du Roi des rois dans la dispensation des choses humaines serait-il moins respectable ? Si ce que nous connaissons de ses œuvres nous paraît si divin et si admirable, concluons que ce que nous n'en connaissons pas l'est aussi. Mais ce n'est pas tout. S'agit-il des desseins éternels de Dieu sur nos destinées particulières ? Nous condamnons sa conduite à notre égard ; nous nous en prenons à sa providence de nous avoir placés en certaines situations où notre faiblesse trouve des écueils inévitables ; et nous ne pensons pas que Dieu proportionne les grâces aux états ; que toutes les situations où son ordre nous place, loin d'être des écueils, peuvent devenir des moyens de salut pour nous ; et que la plupart des dangers et des occasions dont nous nous plaignons, sont plus dans nos passions que dans nos places.

2° *Un amour excessif et déréglé de nous-mêmes.* Marie nous donne encore ici l'exemple de sa soumission à la volonté de Dieu. A ne consulter que les sentiments humains, tout lui eût fourni des prétextes pour s'y soustraire, et refuser de venir au temple s'assujétir à la loi de la purification : les intérêts de sa maternité divine, le prodige de son enfantement, la honte même de sa pauvreté et de la modicité de son offrande ; mais elle n'écoute point la voix du sang et de la chair, persuadée que le premier sacrifice que Dieu demande de nous, c'est le sacrifice de nous-mêmes. Pour nous, comme nous rapportons tout à nous-mêmes, et que nous vivons comme si l'univers entier n'était fait que pour nous seuls, nous voudrions que Dieu ne fût occupé que de nous seuls, qu'il entrât dans le plan de notre amour-propre, et qu'au lieu d'être le modérateur de l'univers et le Dieu de toutes les créatures, il ne fût que le Dieu de nos passions et de nos caprices. De là, premièrement, l'affliction ne nous trouve pas plus soumis à Dieu que la prospérité ; et tout ce qui trouble un seul instant nos plaisirs, notre orgueil, nos projets, nous aigrit et nous révolte. De là, secondement, comme nous nous aimons beaucoup nous-mêmes, et que nous ne mettons point de bornes à nos désirs, nous ne sommes jamais contents de notre état, de notre élévation, de nos places, et, parce que nous n'avons pas tout ce que nous désirons, nous ne comptons pour rien tout ce que nous avons. De là, troisièmement, comme nous regardons tout ce que nous désirons comme notre partage, les places et les honneurs qui échappent à notre cupidité, et qui se répandent sur les autres, nous les regardons comme un bien qu'on nous ravit injustement. De là, quatrièmement, comme nous croyons avoir seuls la sagesse en partage, tout ce qui ne s'ajuste pas à nos vues et à nos lumières dans l'arrangement des choses d'ici-bas, trouve auprès de nous sa condamnation et sa censure. Nous ne saurions vouloir ce que Dieu veut ; nous trouvons de l'injustice, de l'humeur, de l'imprudence dans la dispensation des places et des faveurs, sans penser qu'il se peut faire que les hommes aient tort et fassent des choix injustes, mais que Dieu a toujours raison, et se sert de leurs méprises pour accomplir les desseins éternels de sa providence.

Pensons de la sorte, alors le monde, le gouvernement des Etats et des empires offrira à nos yeux un ordre et une sagesse admirables, parce que nous y verrons un Dieu invisible, souverain modérateur de l'univers, sans l'ordre duquel un cheveu même ne tombe pas de nos têtes, par la volonté de qui tout se fait, et qui, par des ménagements inexplicables, fait servir aux desseins de sa miséricorde, la malice même des hommes. Mais, si vous séparez Dieu du spectacle de l'univers, si vous n'y voyez plus la volonté éternelle du Seigneur, qui en est le ressort invisible, le monde n'est plus qu'un chaos, un théâtre de confusion et de trouble, où l'on ne voit point d'ordre, parce qu'on n'y voit que l'irrégularité des mouvements, sans en comprendre le secret et l'usage.

3° *Une fausse vertu, qui résiste à Dieu sous prétexte de le chercher :* dernier écueil, que l'exemple de Marie nous apprend à éviter. En effet, si elle n'eût consulté que son zèle pour la gloire de son Fils, elle devait, ce semble, se soustraire à la loi de la purification, qui ne paraissait propre qu'à confirmer l'incrédulité de son peuple, en le faisant passer pour le simple fils de Marie et de Joseph. Mais Marie se défie d'un zèle qui n'est pas dans l'ordre de Dieu, et rien ne lui paraît plus sûr, même dans la vertu, que de se conformer à sa volonté sainte ; et véritablement rien n'est bon pour nous que ce que Dieu veut ; et toute piété qui n'a pas pour fondement une conformité continuelle à sa volonté sainte, est une fausse vertu. C'est par là cependant que la piété manque presque toujours ; et nous ne voulons jamais aller à Dieu par les voies que sa main même nous a frayées. Premièrement, les devoirs de notre état ne nous plaisent jamais ; nous leur substituons toujours des œuvres arbitraires que Dieu ne demande pas de nous. Secondement, si Dieu nous laisse dans un état d'infirmité habituelle, nous nous en prenons à cet état de notre tiédeur et de nos infidélités dans le service de Dieu. Troisièmement, nous souffrons impatiemment nos propres imperfections : nous voudrions n'avoir rien à nous reprocher, et vivre contents de nous-mêmes. Quatrièmement, si les pécheurs, revêtus de l'autorité publique, mettent quelque obstacle à notre zèle, nous ne gardons plus de mesure de charité avec eux. Cinquièmement, les dérèglements de nos proches, de nos maîtres, de nos égaux avec qui nous avons à vivre, nous sont insupportables ; et nous nous faisons une fausse vertu de les censurer, de les décrier et de les aigrir, au lieu que la véritable vertu regarde les pécheurs entre les mains de Dieu, les souffre avec charité, puisque Dieu les souffre lui-même, et les aime avec tendresse, puisqu'ils peuvent devenir les amis de Dieu, et qu'ils sont utiles aux desseins de sa providence.

DEUXIÈME PARTIE. — *Les avantages qui accompagnent la soumission à la volonté de Dieu.* Trois sources fécondes de chagrins forment tous les malheurs et toutes les inquiétudes de la vie humaine : *les vaines prévoyances sur l'avenir, les agitations infinies sur le présent, et les regrets inutiles sur le passé.*

Or, 1° la soumission à la volonté de Dieu nous fait attendre, comme Marie, l'avenir sans inquiétude. Quelles alarmes la prédiction du vieillard Siméon sur la destinée future de son fils, ne devait-elle pas jeter dans son âme sainte ? Cependant, comme le Prophète, elle jette toutes ses pensées et toutes ses frayeurs dans le sein de Dieu ; et sa tranquillité est parfaite, parce que sa soumission est entière. Pour nous, *les inquiétudes sur l'avenir* forment le poison le plus amer de notre vie, et nous ne sommes malheureux, que parce que nous ne savons pas nous renfermer dans le moment présent ; nous nous tourmentons sans cesse sur le lendemain, comme si à chaque jour ne suffisait pas son mal. Toute notre vie n'est qu'agitation, que trouble, que craintes, que précautions ; mais une âme soumise à Dieu n'éprouve point ces troubles, ces frayeurs, ces soucis qui agitent les enfants du siècle, parce qu'elle sait que l'avenir est arrêté dans les conseils de sa providence, et que nos inquiétudes et nos soucis, ne pouvant changer la couleur même d'un seul de nos cheveux, ne changeront pas, à plus forte raison, l'ordre de ses volontés im-

muables ; que d'ailleurs on ne risque rien, en se confiant à lui sur tout ce qui doit arriver. Ce n'est pas que la religion autorise la paresse et l'imprudence ; le fidèle travaille comme si tout dépendait de lui ; mais il est tranquille sur l'événement, parce que tout dépend de Dieu. Ainsi la prudence est commune au fidèle et au mondain ; mais la paix et la tranquillité n'est que pour le fidèle. Et quand je dis que la prudence leur est commune, c'est le nom seul qui leur est commun ; car il y a bien de la différence entre une prudence chrétienne et soumise à Dieu, et une prudence tout humaine. La prudence du fidèle, dit saint Jacques, est, premièrement, chaste et innocente : elle ne connaît de mesures légitimes que celles que la conscience permet, et que la religion approuve ; celle du pécheur au contraire ne compte pour rien les crimes, pour arriver à ses fins. Secondement, celle du fidèle est tranquille et amie de la paix : ses mesures sont toujours paisibles, parce qu'elles sont toujours soumises à la volonté de Dieu ; celle du pécheur, au contraire, est toujours agitée, parce qu'elle n'est jamais soumise. Troisièmement, celle du fidèle est modeste : il s'interdit les projets ambitieux, et n'a que des vues conformes à son état ; celle du pécheur est insatiable. Quatrièmement, celle du fidèle est humble : il se défie toujours de ses propres lumières ; celle du pécheur au contraire, est pleine d'orgueil : il ne compte que sur l'habileté de ses mesures. Cinquièmement, celle du fidèle n'est point soupçonneuse : il aimerait encore mieux tomber dans le piége que de juger témérairement les intentions et les pensées de ses frères ; la prudence du pécheur ne trouve sa sûreté que dans ses soupçons et dans ses défiances. Sixièmement, celle du fidèle n'est point dissimulée : comme il ne veut tromper personne, il n'a que faire de se déguiser ; celle du pécheur n'est qu'une duplicité éternelle. Septièmement enfin, celle du fidèle est pleine de miséricorde et des fruits des bonnes œuvres : il joint aux moyens humains les pratiques de la vertu et les secours de la prière ; le pécheur au contraire regarde la piété comme un obstacle à son élévation.

2° La seconde source de nos inquiétudes *est une agitation infinie sur le présent.* Rien n'arrive presque jamais selon nos désirs ; mais une âme fidèle trouve, comme aujourd'hui Marie, dans une soumission entière aux ordres de Dieu, une ressource toujours prête aux embarras de sa situation présente. Tout était incompréhensible dans les desseins de Dieu sur elle ; mais la volonté de Dieu est le seul dénoûment de ses doutes et la grande consolation de ses peines. Or, ce qui rend la soumission à la volonté de Dieu si consolante dans les situations les plus difficiles où il nous place, c'est premièrement, que c'est la volonté d'un Dieu tout-puissant à qui tout est aisé ; secondement, d'un Dieu sage qui ne fait rien au hasard, qui voit les différentes utilités des situations où il nous place ; troisièmement, d'un Dieu bon, tendre et miséricordieux, qui nous aime, et qui ne veut que notre salut.

3° *Les regards sur le passé* forment la dernière source des inquiétudes humaines. Nous ne nous rappelons les événements fâcheux de notre vie qu'avec des retours amers qui en empoisonnent le souvenir ; nous nous reprochons sans cesse d'avoir été nous-mêmes les auteurs de notre infortune. Or, c'est encore ici que la soumission de Marie est pour nous un modèle. Comme elle ne peut douter que la main du Très-Haut seule ne l'ait jusqu'ici conduite, elle n'a pas de peine à se persuader que c'est lui-même qui la conduit aujourd'hui au temple, et à se soumettre au sacrifice et à l'humiliation que Dieu demande d'elle. Voilà la grande science de la foi. Le passé devrait être pour nous une instruction continuelle, où nous devrions étudier les volontés adorables du Seigneur sur les destinées des hommes ; cependant le souvenir du passé, loin de nous instruire nous séduit, et ne fait que réveiller en nous des passions injustes. Tout passe, tout disparaît, tout s'écoule à nos yeux ; et nous ne voyons Dieu nulle part ; nous n'y voyons que les révolutions humaines. Les patriarches, bien différents de nous, voyaient Dieu partout ; et repassant sans cesse sur les différentes voies par où sa sagesse les avait conduits, ils y admiraient les ménagements ineffables de sa providence et l'ordre de ses volontés adorables. Et voilà la grande science que nous apprennent nos divines Ecritures ; dans les autres histoires, on n'y voit agir que les hommes ; mais dans l'histoire des livres saints, c'est Dieu seul qui fait tout. Aussi nous apprend-elle à ne regarder les différentes révolutions qui ont agité l'univers, que comme l'histoire des desseins et des volontés du Seigneur sur les hommes ; et c'est l'instruction que trouve à présent une âme fidèle dans le souvenir du passé, comme ce sera une des grandes consolations des justes dans le ciel, de voir à découvert l'ordre admirable des volontés du Seigneur dans tous les événements de leur vie passée. Ils verront avec quelle bonté et quelle sagesse Dieu faisait tout servir à la sanctification des siens, tandis que les pécheurs seront surpris et désespérés de voir que croyant vivre sans joug et sans Dieu en ce monde, ils étaient néanmoins entre les mains de sa sagesse, qui se servait de leurs égarements, pour l'accomplissement de ses desseins éternels. Réflexion qui seule devrait rappeler tous les hommes à une soumission continuelle aux volontés du Seigneur, puisque, qu'ils se soumettent ou non à sa volonté sainte, il est certain qu'ils agissent toujours sous la main de Dieu. Ainsi en se révoltant contre lui, ils ne changent point les événements, ils ne font que multiplier leurs crimes.

---

Postquam impleti sunt dies purgationis Mariæ secundum legem Moisi, tulerunt Jesum in Jerusalem, ut sisterent eum Domino.

*Le temps de la purification de Marie étant accompli, selon la loi de Moïse, ils portèrent l'enfant à Jérusalem pour le présenter au Seigneur.* Luc, II, 22.

La soumission à la volonté de Dieu est la grande vertu dont Marie nous donne aujourd'hui l'exemple dans le mystère que l'Eglise propose à la piété des fidèles. Quoique toute la vie de cette Vierge sainte ait été une conformité continuelle aux ordres du Ciel, un acquiescement universel aux vues et aux desseins de Dieu sur elle, il semble cependant que c'est cette disposition qui domine le plus dans l'oblation qu'elle fait aujourd'hui de son Fils au temple, et que c'est dans ce mystère que le sacrifice qu'elle fait à la volonté de Dieu de ses lumières, est plus entier et plus héroïque ; et c'est cette vertu principale que nous allons vous proposer pour modèle.

En effet, sans elle la vertu n'est plus qu'une humeur ou une recherche continuelle de nous-mêmes ; sans elle les illusions de notre esprit deviennent notre seule loi ; les inconstances de notre cœur, notre seule règle ; la bizarrerie de nos désirs, notre seul frein et l'unique ressort de notre conduite ; nous devenons en un mot notre divinité nous-mêmes.

C'est la conformité à la volonté de Dieu qui fait tout le prix de nos sacrifices, qui donne du mérite à nos souffrances, qui sanctifie nos joies, qui ôte à nos afflictions leur amertume, à nos prospérités leur venin, qui fixe nos irrésolutions, qui calme nos craintes, qui soutient nos découragements, qui règle nos espérances, qui fait la sûreté de notre zèle, la consolation de nos dégoûts, en un mot, qui assure toutes nos vertus, et qui nous rend utiles nos imperfections mêmes.

C'est elle qui inspire les bons conseils, qui nous répond du succès de nos entreprises, qui nous rend maîtres des événements, qui sanctifie tous les états, qui règle tous les devoirs, qui maintient la subordination des peuples, l'autorité des empires, la majesté des souverains, la fidélité des sujets, l'inégalité des conditions, toute l'harmonie du corps politique, et qui fait que chacun à sa place ne regarde pas avec envie la destinée d'autrui et ne pense qu'à remplir et sanctifier les devoirs de son état propre.

C'est elle, Sire[1], qui fait régner les rois avec piété et avec justice, et qui corrige en eux et l'orgueil des prospérités et l'amertume des disgrâces, en leur faisant adorer dans la volonté du souverain dispensateur des événements la source commune d'où ils partent.

D'où vient donc, mes Frères, que cette soumission si nécessaire et si consolante est si rare parmi les fidèles? D'où vient qu'au milieu de la vicissitude des choses humaines, nous vivons presque tous comme s'il n'y avait point d'Etre souverain au-dessus de nous qui en fût le modérateur, comme si le hasard était le seul Dieu de l'univers, ou que nous fussions nous-mêmes les artisans du bonheur ou du malheur de nos destinées?

Souffrez donc qu'en vous proposant aujourd'hui l'exemple de la soumission de Marie, je vous entretienne sur une matière si importante. Comme par les suites de votre rang, de vos places et de votre naissance, vous tenez la plupart aux plus grands événements qui se passent ici-bas, souffrez que je vous apprenne à les ramener à leur source, et à reconnaître un Dieu dans l'univers, seul dispensateur des bons et des mauvais succès.

Premièrement, quelles sont les sources secrètes de notre révolte contre la volonté de Dieu; secondement, quels sont les avantages qui accompagnent la soumission à sa volonté sainte.

C'est-à-dire d'où vient que nous ne voulons jamais ce que Dieu veut? D'où vient cependant qu'il y a tant de douceur et de consolation à ne vouloir que ce que Dieu veut? Implorons, etc. *Ave, Maria.*

### PREMIÈRE PARTIE.

Les principales sources de notre révolte contre la volonté de Dieu, sont :

Premièrement, une vaine raison qui rappelle toujours les œuvres du Seigneur au jugement de ses propres lumières, qui veut approfondir ce qu'elle devrait adorer, et qui condamne témérairement tout ce qu'elle ne peut comprendre.

Secondement, un fond d'amour propre qui fait que nous ramenons tout à nous-mêmes, que nous nous regardons comme si nous étions seuls dans l'univers et que tout fût fait pour nous, de sorte que tout ce qui n'entre pas dans le plan de nos vues et de nos passions nous révolte.

Troisièmement enfin, une fausse vertu qui, sous prétexte de chercher Dieu, ne se cherche qu'elle-même et substitue toujours les désirs inutiles d'un bien que le Seigneur ne demande pas de nous, aux devoirs que sa volonté sainte nous impose. Or, voilà ce que l'exemple de Marie nous apprend à sacrifier aujourd'hui aux ordres du Ciel.

Premièrement, une vaine raison. Que de doutes, que de difficultés, dit saint Bernard, ne pouvait-elle pas opposer à l'ordre de Dieu qui l'obligeait de venir se purifier dans le temple! que de raisonnements spécieux! Rien d'impur n'avait souillé son enfantement; elle était même devenue plus pure en devenant mère! Qu'était-il besoin d'aller se purifier d'une souillure qu'elle n'avait pas contractée, et racheter par une vile offrande celui qui venait racheter tous les hommes de la servitude du démon et du péché? Cependant, elle obéit, et, sacrifiant ses lumières aux raisons éternelles et toujours justes de la sagesse divine, elle nous apprend que c'est au Seigneur à vouloir et à la créature à obéir et à se soumettre.

Cependant, mes Frères, nous voulons toujours faire rendre compte à Dieu de sa conduite. Vaines créatures, nous osons sans cesse appeler

[1] Louis XIV, N. de l'éd. de 1745.

le Seigneur en jugement avec nous; nous voulons être sages contre Dieu même; et, soit qu'il s'agisse de ses voies générales sur le salut de tous les hommes, ou de ses desseins éternels sur nos destinées particulières, nous ne trouvons jamais qu'il ait raison; et nous opposons toujours nos faibles raisonnements aux abîmes profonds de sa sagesse et de sa raison éternelle.

Je dis, soit qu'il s'agisse de ses voies générales sur le salut de tous les hommes. Eh! qu'entendons-nous tous les jours dans le monde que des réflexions insensées sur les voies de Dieu? On lui demande sans cesse raison de la sagesse incompréhensible de ses conseils et des profondeurs de sa providence. Pourquoi il laisse tant d'infidèles sur la terre? pourquoi tous les hommes ne sont pas sauvés? pourquoi il a rendu le salut si difficile? pourquoi il a fait les hommes si faibles? pourquoi il n'a pas parlé plus clairement sur la plupart des choses que nous devons croire? pourquoi il permet tant d'événements si funestes à la foi et à la gloire de son Eglise? Que sais-je? des questions éternelles où l'on voit l'homme se jouer de Dieu; le vil esclave vouloir faire rendre compte au Maître souverain; le vase de boue demander à l'Ouvrier souverain pourquoi il l'a fait ainsi; le ver de terre, rampant dans cet exil où un abîme immense le sépare de son Dieu, oser lever les yeux au ciel pour changer ce qui s'y passe, donner des conseils au Seigneur, fournir à sa sagesse de nouvelles vues, condamner l'économie de la religion, s'en former un plan spécieux et plus plausible, oser réformer ce grand ouvrage qui est la fin de tous les desseins de Dieu, et lui substituer les chimères de son propre esprit, et un ouvrage de confusion et de ténèbres.

Et certes, mes Frères, si les princes eux-mêmes, dans la conduite des affaires publiques et dans les ressorts infinis qui font mouvoir tout le corps des Etats et des empires, ont des secrets que nous ne saurions approfondir, voulons-nous que Dieu, dans ses voies éternelles sur le salut et les destinées de tous les hommes, n'en ait point pour ses créatures? Si le gouvernement d'un Etat seul demande des conseils cachés et des mesures inconnues qui souvent nous révoltent, parce que nous n'en voyons pas les raisons et les utilités secrètes; quoi! nous voulons que le gouvernement de l'univers, que la conduite universelle de tous les hommes et de tous les siècles, depuis la naissance du monde jusqu'à la fin, n'ait pas à notre égard certains secrets et des obscurités dont les raisons éternelles échappent à nos faibles lumières! S'il y a des mystères dans le conseil des souverains, selon l'expression des livres saints, n'y en aurait-il point dans les conseils de Dieu? Et s'il faut, dit l'Ecriture, respecter le secret des rois dans la conduite de leurs peuples, et ne pas faire de vains raisonnements sur des démarches dont nous ignorons toujours les motifs, le secret du Roi des rois, dans la dispensation des choses humaines, serait-il moins respectable, et serions-nous moins téméraires de mêler nos frivoles réflexions à ses conseils éternels dont les causes profondes sont toujours cachées en lui seul, et dont nous ne connaissons jamais que ce qu'il veut bien nous en manifester lui-même?

Adorons les secrets de Dieu, mes Frères; si ce que nous connaissons de ses œuvres nous paraît si divin et si admirable, pourquoi ne pas conclure que ce que nous n'en connaissons point, l'est aussi? S'il est si sage lorsqu'il agit à découvert, pourquoi se démentirait-il lorsqu'il se cache? Si la structure du monde que nous voyons est un ouvrage si plein d'harmonie, de sagesse et de lumière, pourquoi l'économie de la religion, que nous ne saurions voir et qui est le chef-d'œuvre de tous ses desseins, serait-il un ouvrage de confusion et de ténèbres? Et s'il a réglé avec tant de poids et de mesure les choses visibles qui doivent périr, comment aurait-il laissé dans le désordre les choses invisibles qui dureront autant que lui-même?

J'ai dit encore soit qu'il s'agisse de ses desseins éternels sur nos destinées particulières; car non-seulement nous condamnons sa conduite dans ses voies éternelles sur tous les hommes, mais encore sa conduite à notre égard. Nous nous en prenons à sa Providence de nous avoir placés en certaines situations où notre faiblesse trouve des écueils inévitables; nous le blâmons de nous avoir fait une destinée incompatible avec les devoirs qu'il nous impose; nous nous plaignons que la cour, que les armes, que les emplois où notre rang et notre naissance nous attachent, nous éloignent du salut et nous le rendent comme impossible; il nous semble que nous nous serions sauvés dans une vie privée et loin des grandes tentations; nous réformons le plan éternel de sa

providence à notre égard ; et nous nous formons une destinée plus sûre à notre gré que celle que sa sagesse adorable nous a formée.

Nous ne pensons pas que Dieu proportionne les grâces aux états ; que toutes les situations où son ordre nous place, loin d'être des écueils, peuvent devenir des moyens de salut pour nous ; que la plupart des dangers et des occasions, dont nous nous plaignons, sont plus dans nos passions que dans nos places. Nous ne pensons pas que la même faiblesse qui nous fait trouver des écueils au milieu du monde et de la cour, nous aurait fait une tentation de la retraite même ; que nous portons partout avec nous la source de nos crimes et de nos malheurs ; et qu'ainsi il ne faut pas attendre notre sûreté des dehors et de la situation, mais de la seule vigilance que nous devons avoir sur nous-mêmes. Nous ne pensons pas que tous les états ont leurs dangers ; que les saints, dans quelque situation qu'ils aient été, à la cour ou dans les déserts, ne se sont assuré le salut que par des violences inouïes ; que c'est une erreur de croire qu'il y ait quelque situation sur la terre où le salut ne coûte pas de grands efforts ; que notre imagination ne nous promet une sûreté dans les états où nous ne saurions être que pour nous calmer sur les infidélités où nous vivons dans notre état présent ; que l'amour-propre nous donne sans cesse le change, et que, pour adoucir à nos yeux les égarements de notre vie, il fait que nous nous en prenons à notre situation pour nous empêcher de nous en prendre à nous-mêmes.

Enfin nous ne pensons pas que, si les périls sont plus grands dans l'élévation où nous sommes nés, les biens que nous pouvons y faire sont aussi plus étendus et plus considérables ; que, s'il y a plus d'occasion de chute, il y a aussi plus d'occasion de mérite et de vertu : que les objets séduisants et les grands spectacles qui nous environnent, sont bien moins des pièges que des instructions ; que la cour où notre destinée nous attache, nous offre tous les jours elle-même de quoi nous en désabuser et nous en déprendre ; que ses dégoûts arment le cœur contre ses périls ; que ses amertumes détrompent de ses plaisirs ; que ses inconstances et ses révolutions refroidissent sur ses espérances ; que le vide et l'ennui de ses amusements nous rappelle comme de lui-même à une vie plus sérieuse et plus solide ; que la perfidie et la fausseté de ses amitiés nous fait chercher en Dieu seul un ami éternel et fidèle ; en un mot qne nous trouvons le remède dans le mal même ; et que la sagesse de Dieu a pourvu avec une dispensation si admirable au salut de tous les hommes, que dans chaque état les périls ont leurs compensations et fournissent, pour ainsi dire, les sûretés, et que les mêmes objets qui sont la plaie, ont pour nous des retours qui la guérissent.

O mon Dieu ! vous êtes un juge si patient et si miséricordieux de nos œuvres, et nous sommes les censeurs sévères et éternels des vôtres ! Nous vous appelons sans cesse en jugement, et vous suspendez le nôtre ! Nous vous demandons tous les jours compte de vos desseins adorables, et vous différez le compte terrible que nous avons à vous rendre de nos intentions et de nos démarches ! O mon Dieu ! que deviendrait l'homme, si vous preniez à son égard les mêmes dispositions qu'il a pour vous, si vous vous faisiez un plaisir de le trouver coupable, comme il semble s'en faire un de vous condamner, et si vous examiniez ses fautes avec cet œil de sévérité avec lequel il examine vos merveilles ? Première source de notre révolte contre la volonté de Dieu, une vaine raison.

La seconde, c'est l'amour excessif et déréglé de nous-mêmes ; et c'est ici le second sacrifice de soumission à la volonté de Dieu dont Marie nous donne aujourd'hui l'exemple. En effet, à ne consulter que les sentiments humains, tout lui eût fourni des prétextes pour se soustraire à la volonté du Dieu de ses pères : les intérêts de sa maternité divine, le prodige de son enfantement, la honte même de sa pauvreté et de la médiocrité de son offrande, tout semblait révolter son cœur contre la soumission que Dieu demandait d'elle ; mais elle n'écoute point la voix du sang et de la chair, persuadée que le premier sacrifice que Dieu demande de nous, c'est le sacrifice de nous-mêmes, et que ce qui nous coûte le plus à offrir, est d'ordinaire la seule offrande qu'il exige.

Et voilà, mes Frères, d'où vient en second lieu ce fonds de révolte, que la volonté de Dieu trouve toujours dans notre cœur. Comme nous rapportons tout à nous-mêmes, — car c'est le vice des grands surtout, — que nous faisons servir tout ce qui nous environne à nous seuls, comme si tout était fait pour nous ; que nous ne comptons tout ce qui se passe dans le monde que par rapport à nous, en un mot que nous vivons comme si nous étions seuls dans l'uni-

vers et que l'univers entier ne fût fait que pour nous seuls, nous voudrions que Dieu ne fût occupé que de nous seuls, qu'il entrât dans le plan de notre amour-propre, qu'il n'agît que pour nous seuls, qu'il rapportât tout à nous seuls, qu'il ne disposât des choses d'ici-bas que par rapport à nous seuls, et qu'au lieu d'être le modérateur de l'univers et le Dieu de toutes les créatures, il ne fût que le Dieu de nos passions et de nos caprices. Ainsi, mes Frères, nous, qui, malgré notre rang, notre élévation, notre naissance, ne sommes qu'un atôme imperceptible au milieu de ce vaste univers, nous voudrions en faire mouvoir toute la machine au gré de nos seuls désirs, que tous les événements s'accommodassent à nos vues, que le soleil ne se levât et ne se couchât que pour nous seuls, enfin, nous voudrions être la fin de toutes les voies et de tous les desseins de Dieu, comme nous nous établissons nous-mêmes la fin unique de toutes nos voies et de tous nos projets sur la terre.

Et de là, premièrement, l'affliction ne nous trouve pas plus soumis à Dieu que la prospérité; et nous ne jugeons que par rapport à nous-mêmes de tous les événements qui nous environnent. Ainsi tout ce qui trouble un seul instant nos plaisirs, tout ce qui dérange l'orgueil et l'ambition de nos projets et de nos espérances, nous aigrit et nous révolte; le plus léger contre-temps nous accable; nous nous plaignons de Dieu; nous croyons qu'il a tort à notre égard et qu'il nous maltraite; nous, mes Frères, qui, dans l'élévation et l'abondance où nous sommes nés, ne souffrons presque rien; nous, dont les peines légères sont compensées par tant d'endroits capables de contenter l'amour-propre; nous, qui ne connaissons pas, comme dit le Prophète, les travaux et les amertumes qui affligent le reste des hommes, et dont les moments les plus tristes seraient des moments de félicité pour mille malheureux. Ah! tout ce que nous avons à craindre dans notre état, c'est que Dieu ne mêle pas assez d'amertume à tous les plaisirs qui nous environnent; c'est qu'il permette que nous soyons trop heureux sur la terre; c'est qu'il ne nous laisse jouir trop tranquillement de tous les avantages au milieu desquels nous sommes nés, et qu'il ne daigne pas nous visiter quelquefois par des afflictions dans sa grande miséricorde. Il faut que Dieu soit bien irrité contre nous, lorsque tout favorise nos passions, que nos plaisirs ne trouvent point d'obstacle, que tout rit à nos penchants, et que les désirs seuls de notre amour-propre semblent décider de tout ce qui nous regarde. Qu'il est terrible alors à notre égard, mes Frères! Il nous traite comme des victimes qu'on engraisse et qu'on orne de fleurs, parce qu'on va bientôt les conduire sur le bûcher et qu'on les destine au sacrifice[1].

De là, secondement, comme nous nous aimons beaucoup nous-mêmes et que nous ne mettons point de bornes à nos désirs, nous ne sommes jamais contents de notre état, de notre élévation, de nos places; nous trouvons toujours qu'il manque quelque chose à l'avidité de notre amour-propre. Si nous n'avons pas tout ce que nous désirons, nous comptons pour rien tout ce que nous avons; nous nous épuisons en vues, en prétentions, en projets, en mesures; nous ne saurions jouir paisiblement, chrétiennement, de ce que la Providence nous offre. Ce qui nous manque nous inquiète plus que ce que nous possédons ne réussit à nous satisfaire. Tant que nous voyons devant nous quelque chemin à faire, nous ne saurions nous en tenir à ce qui est déjà fait: *Notre orgueil monte toujours*, comme dit le Prophète[2]. Semblables à un pilote qui marche en haute mer, quand nous sommes arrivés tout le plus loin que nos yeux et nos espérances pouvaient s'étendre, nous découvrons de ce nouveau point de vue de nouveaux pays et des espaces immenses qui raniment nos prétentions; plus nous nous élevons, plus nos vues s'étendent; plus nous avançons, plus nous voyons de chemin à faire; le terme de nos désirs, quand nous y sommes arrivés, n'est plus que la voie qui nous conduit à d'autres; notre état présent n'est jamais celui qui nous plaît; la destinée que Dieu nous fait, n'est jamais celle que nous nous faisons à nous-mê-

[1] On a déjà vu la même idée exprimée dans le sermon sur les *Afflictions*. Mais on ne se lasse pas d'entendre des choses aussi belles et aussi utiles. « Prenez garde, âme infidèle, que le Seigneur ne vous exance dans sa colère, prenez garde qu'il ne punisse vos passions en vous ménageant tout ce qui les favorise, que vous ne soyez pas trouvé digne à ses yeux de ces afflictions temporelles, qu'il ne vous réserve pour le temps de sa justice et de ses vengeances, et qu'il ne vous traite comme ces victimes infortunées qu'on n'orne de fleurs, qu'on ne ménage et qu'on n'engraisse avec tant de soins que parce qu'on les destine au sacrifice, et que le glaive qui va les écorcher et le bûcher qui doit les consumer est déjà tout prêt sur l'autel. » *Sermon pour le deuxième dimanche de l'Avent*, 2e partie.

[2] Superbia eorum, qui te oderunt, ascendit semper. *Ps.* LXXIII, 23.

mes ; nous sommes ingénieux à nous rendre malheureux ; nous conjurons sans cesse contre notre propre repos ; nous ne saurions vouloir ce que Dieu veut ; et pour nous dégoûter d'un bien que nous avons longtemps désiré, il suffit enfin que la Providence nous l'accorde [1].

De là, troisièmement, comme notre amour-propre s'est emparé de tout l'univers, et que nous regardons tout ce que nous désirons comme notre partage, les places et les honneurs qui échappent à notre cupidité et qui se répandent sur les autres, nous les regardons comme des biens qui nous appartenaient et qu'on nous ravit injustement. Tout ce qui brille au-dessus ou à côté de nous, nous éblouit et nous blesse ; nous voyons avec des yeux d'envie l'élévation de nos frères ; leur prospérité nous inquiète, leur fortune fait notre malheur, leurs succès forment un poison secret dans notre cœur, qui répand l'amertume sur toute notre vie ; les applaudissements qu'ils reçoivent, sont comme des opprobres qui nous humilient ; nous tournons contre nous tout ce qui leur est favorable ; nous ne saurions vouloir ce que Dieu veut ; et peu contents des malheurs qui nous regardent, nous nous faisons encore une infortune du bonheur de nes frères.

De là enfin, comme nous croyons seuls avoir la sagesse en partage, tout ce qui ne s'ajuste pas à nos vues et à nos lumières dans l'arrangement des choses d'ici-bas, trouve auprès de nous sa condamnation et sa censure ; nous voudrions que les places et les dignités fussent dispensées à notre gré ; que nos vues et nos conseils réglassent la fortune publique ; que les faveurs ne tombassent que sur ceux à qui notre suffrage les avait déjà destinées ; que les événements publics ne fussent conduits que par les mesures que nous aurions nous-mêmes choisies. Nous blâmons tous les jours le choix de nos maîtres ; nous ne trouvons personne digne des places qu'il occupe ; nous ne respectons pas assez l'ordre de Dieu dans l'ordre extérieur de ce monde visible, ni sa volonté sainte dans la volonté ou le caprice même des souverains, qui n'ont en main la puissance et l'autorité que pour être les premiers ministres de sa providence ; nous ne saurions vouloir ce que Dieu veut ; nous trouvons de l'injustice, de l'humeur, de l'imprudence dans la dispensation des places et des faveurs. Il se peut faire que les hommes aient tort et fassent des choix injustes ; mais Dieu a toujours raison, et il se sert de leurs méprises pour accomplir les desseins éternels de sa providence sur les peuples et sur les Empires.

Que le monde est grand, mes Frères ! qu'il est magnifique ! que le gouvernement des Etats et des Empires offre à nos yeux d'ordre, de sagesse, de magnificence, quand nous y voyons un Dieu invisible, souverain modérateur de l'univers, qui dispose de tout depuis une extrémité jusqu'à l'autre avec poids, avec nombre, avec mesure ; sans l'ordre duquel un cheveu même ne tombe pas de nos têtes ; par la volonté de qui tout se fait ; qui voit les événements les plus éloignés dans leurs causes ; qui renferme dans sa volonté les causes de tous les événements ; qui donne au monde des princes et des souverains selon ses desseins de justice ou de miséricorde sur les peuples ; qui donne la paix ou qui permet les guerres, selon les vues de sa sagesse sur ses élus et sur son Eglise ; qui donne au roi des ministres sages ou corrompus, des Aman ou des Mardochée, ou pour punir les péchés des peuples ou pour exercer la foi de ses serviteurs ; qui dispense les bons ou les méchants succès, selon qu'ils deviennent plus utiles à la consommation de son ouvrage ; qui règle le cours des passions humaines ; et qui, par des ménagements inexplicables, fait servir aux desseins de sa miséricorde la malice même des hommes !

Que le monde, mes Frères, considéré dans ce point de vue et avec l'ouvrier souverain qui le conduit, est plein d'ordre, d'harmonie et de magnificence ! que c'est un spectacle digne de la foi ! Mais si vous en séparez Dieu, mais si vous le regardez tout seul, si vous n'y voyez plus que les passions humaines qui semblent mettre tout en mouvement, si vous n'y voyez plus la volonté éternelle du Seigneur qui en est le ressort invisible et qui donne le mouvement à tout, ah ! ce n'est plus qu'un chaos, un théâtre de confusion et de trouble où nul n'est à sa place, où l'impie jouit de la récompense de la vertu, où le juste a souvent pour partage l'abjection et les peines du vice, où les passions sont les seules lois consultées, où les hommes ne sont liés entre eux que par les intérêts mêmes qui

[1] « Pour nous dégoûter d'un bien que nous avons désiré, il suffit enfin que la Providence nous l'accorde. » Voilà une bonne observation morale relevée par une expression heureusement trouvée. Un peu plus loin, Massillon dira presqu'avec autant de bonheur : La félicité n'est jamais que dans l'idée qui se la promet.

les divisent, où le hasard semble décider des plus grands événements, où les bons succès sont rarement la preuve et la récompense de la bonne cause[1], où l'ambition et la témérité s'élèvent aux premières places que le mérite craint ou qu'on refuse au mérite, enfin où l'on ne voit point d'ordre, parce qu'on n'y voit que l'irrégularité des mouvements, sans en comprendre le secret et l'usage.

Voilà le monde séparé de Dieu, et voilà comme nous le regardons. Nous n'y voyons pas une sagesse souveraine qui se joue[2], pour ainsi dire, dans l'univers, en renversant les Etats et les Empires, et en élevant d'autres sur leurs ruines, en changeant sans cesse les noms et les fortunes des hommes, et laissant les choses d'ici-bas dans une inconstance et une révolution éternelle, pour nous apprendre à nous attacher à lui seul qui ne passe point et qui seul est toujours le même.

Il est vrai que souvent nous résistons à Dieu sous prétexte de le chercher. Dernière source de notre révolte contre la volonté de Dieu, une fausse vertu ; et dernier écueil que l'exemple de Marie nous apprend à éviter.

En effet si elle n'eût consulté que son zèle pour la gloire de son Fils, les intérêts de sa naissance divine et les obstacles que sa purification semblait mettre au fruit de son ministère, en confirmant l'incrédulité de son peuple et le faisant passer pour le simple fils de Marie et de Joseph, si elle n'eût consulté que ces frayeurs nées de sa piété même, Marie devait, ce semble, se soustraire à la loi commune et ne pas venir dans le temple donner à son Fils un caractère de souillure et de péché, qui le confondait avec les autres enfants de Juda. Mais elle se défie d'un zèle qui n'est pas dans l'ordre de Dieu, elle ne veut le salut des hommes et la gloire de son Fils qu'autant que Dieu le veut lui-même, et rien ne lui paraît sûr, même dans la vertu, que de se conformer à sa volonté sainte.

Oui, mes Frères, rien n'est bon pour nous que ce que Dieu veut ; toute piété qui n'a pas pour fondement une conformité continuelle à sa volonté sainte, est une fausse vertu, est bien moins un culte de Dieu qu'une recherche secrète et dangereuse de nous-mêmes. C'est par là cependant que la piété manque presque toujours ; nous ne voulons jamais aller à Dieu par les voies que sa main même nous a frayées ; et nous faisons consister la vertu, non à vouloir ce que Dieu veut, mais à nous suivre et nous écouter nous-mêmes.

Premièrement, les devoirs de notre état ne nous plaisent jamais ; nous leur substituons toujours des œuvres arbitraires que Dieu ne demande pas de nous. Est-on engagé dans le lien sacré du mariage ? On prierait avec goût ; on courrait avec plaisir à toutes les œuvres de miséricorde ; on passerait les jours entiers sans s'ennuyer dans la retraite et à des lectures saintes ; on aimerait à soulager les malheureux ; mais ce qui déplaît, mais ce qu'on n'aime pas, c'est la soumission, la complaisance, la douceur mutuelle, cette déférence qui unit les cœurs, si recommandée par l'Apôtre aux femmes chrétiennes, cette condescendance qui rapproche les humeurs et qui lie les esprits, cette patience qui désarme la férocité et qui se concilie l'estime et la tendresse, ces soins et ces attentions domestiques qui établissent l'ordre dans les familles, conservent la paix, préviennent les déréglements et le scandale des dissensions, et font que Dieu habite au milieu d'une race fidèle ; on aime tout ce que Dieu ne demande pas de nous ; ce qu'il veut on ne l'aime point ; et souvent la piété de la femme fidèle, qui devrait être la source de la paix, de la douceur, de la consolation d'une maison sainte, et ramener le mari infidèle, l'éloigne et l'aigrit, faute d'égards et de complaisance, devient la source des antipathies et des divisions, et fait craindre la vertu dont la paix est le fruit, comme si elle était le signal infaillible des aigreurs et des troubles dans les familles.

Secondement, si Dieu nous laisse dans un état d'infirmité habituelle, nous nous en prenons à cet état de notre tiédeur et de nos infidélités dans le service de Dieu ; nous nous figurons qu'avec une santé mieux établie nous remplirions mille pratiques de piété auxquelles nous nous trouvons inhabiles ; nous ne saurions comprendre que se soumettre à Dieu et faire un usage saint de l'état où il nous laisse, c'est prier, c'est se mortifier, c'est opérer des œuvres de miséricorde ; qu'en ce point tout est renfermé ; que le Seigneur sait mieux ce qui nous convient que nous-mêmes ; que ce n'est pas à nous à nous choisir notre voie ; et que ne vouloir que

[1] Massillon pensait-il à Jacques II ? Ce religieux prince, encore vivant au commencement de 1701, est en effet une preuve frappante que Dieu ne récompense pas toujours la bonne cause ici-bas.

[2] Ludens in orbe terrarum. *Prov.*, VIII, 31.

ce que Dieu veut, c'est toute la perfection de la foi et toute la sûreté du fidèle.

Troisièmement, nous souffrons impatiemment nos propres imperfections ; nous nous sommes à charge à nous-mêmes. Les infidélités où nous nous surprenons tous les jours, nous jettent dans des inquiétudes d'amour-propre et nous dégoûtent de la vertu. Nous voudrions n'avoir rien à nous reprocher, vivre contents de nous-mêmes, nous applaudir en secret de notre vertu et jouir du témoignage flatteur de notre conscience. Nos fautes nous inquiètent et nous ralentissent dans les voies de Dieu, parce qu'elles troublent cette paix toute humaine, qu'elles humilient cet orgueil secret qui chercherait au dedans de nous une vaine complaisance ; nous ne saurions regarder nos fautes dans l'ordre de Dieu, et en tirer l'utilité que sa sagesse se propose. Dieu veut que nous opérions notre salut avec crainte et tremblement, et nous voudrions l'opérer avec une sécurité entière ; Dieu veut nous conduire par la foi, et nous voudrions aller à lui par la lumière ; Dieu veut que nous vivions toujours incertains si nous sommes dignes d'amour ou de haine, et, après quelques faibles démarches de pénitence et de piété, nous voudrions être assurés qu'il s'est rendu à nous ; Dieu veut que nous vivions dans une dépendance continuelle de lui, et nous voudrions pouvoir trouver un appui de chair au dedans de nous ; Dieu veut que nous laissions notre sort entre ses mains, et nous voudrions le tenir dans les nôtres ; en un mot, Dieu veut que notre salut dépende de lui, et nous voudrions qu'il dépendît uniquement de nous-mêmes.

Quatrièmement, si les pécheurs, revêtus de l'autorité publique, mettent quelque obstacle à notre zèle, suscitent des contradictions à des entreprises utiles à la piété, nous ne gardons plus de mesure de charité avec eux ; nous croyons être en droit de déclamer contre leurs mauvaises intentions, de découvrir leurs vices, de les faire passer pour des ennemis publics de tout bien et de toute justice ; sous prétexte de gémir sur leur aveuglement, nous nous aveuglons nous-mêmes, et, loin de demander à Dieu dans le silence qu'il change leur cœur, et laisser entre ses mains les intérêts de son Église qu'il saura bien protéger malgré la malice et la puissance des hommes, nous nous persuadons que le titre de protecteurs de la piété nous autorise à violer les règles de la piété même.

Enfin, les déréglements de nos proches, de nos égaux, de nos maîtres avec qui nous avons à vivre, nous sont insupportables ; nous nous faisons une fausse vertu de les censurer, de les décrier, de les aigrir ; nous nous plaignons de notre destinée qui nous unit par des liens de devoir et de société, avec des personnes qui vivent comme des païens et sans aucun sentiment de religion et de piété ; il nous paraîtrait bien plus doux de vivre avec des âmes fidèles qui penseraient comme nous ; et, par nos aigreurs et l'amertume de notre société, nous leur rendons la piété aussi odieuse que nous-mêmes ; nos censures leur rendant nos exemples inutiles, ils se figurent la vertu faite comme nous le sommes, c'est-à-dire, dure, fâcheuse, impitoyable, pleine de fiel et de présomption ; et, loin de les attirer en les supportant, nous les éloignons en les méprisant et paraissant plutôt triompher de leurs vices que compatir avec douceur et avec religion à leurs faiblesses.

La conformité à la volonté de Dieu, mes Frères, nous rend, si l'on peut parler ainsi, les pécheurs respectables ; elle nous fait entrer dans les desseins de sa sagesse sur eux, laquelle sait les rendre utiles au salut de ses élus, et les mener souvent à la pénitence et au salut par la voie même de leurs déréglements. Ainsi, la véritable vertu regarde les pécheurs entre les mains de Dieu, les souffre avec charité, puisque Dieu les souffre lui-même, les aime avec tendresse, puisqu'ils peuvent devenir les amis de Dieu, et qu'ils sont utiles aux desseins de sa providence, attend pour eux les moments de la grâce, adore les vues éternelles de Celui qui a marqué des bornes aux passions des hommes, comme à l'impétuosité des flots de la mer[1]. Vouloir ce que Dieu veut ou permet à l'égard des autres comme à l'égard de nous-mêmes, est inséparable de la vertu. Les vices doivent nous affliger, mais les pécheurs doivent toujours nous être chers.

Ainsi, mes Frères, rien n'inspire plus de douceur, de charité, d'humanité envers les hommes, que de considérer sans cesse la volonté de Dieu sur eux. Ils sont sans doute haïssables en eux-mêmes dès qu'ils sont pécheurs ; mais

[1] Dominaris potestati maris ; motum autem fluctuum ejus tu mitigas. *Ps.* LXXXVIII, 10.

Celui qui met un frein à la fureur des flots
Sait aussi des méchants arrêter les complots.

dans l'ordre de Dieu, ils sont toujours dignes de notre amour et de notre respect; ils servent à son ouvrage; ils sont peut-être destinés pour y entrer un jour; nous devons donc voir leurs passions avec douleur, mais avec patience; les reprendre s'ils nous sont soumis, mais les souffrir avec charité; souhaiter leur conversion avec ardeur, mais l'attendre sans inquiétude; et ne pas faire consister notre vertu dans l'éloignement des pécheurs, mais dans le désir sincère de leur pénitence[1].

Telles sont les trois sources de notre révolte contre la volonté de Dieu, et les trois sacrifices dont Marie nous donne aujourd'hui l'exemple; mais, après vous avoir marqué les obstacles qui s'opposent en nous à notre soumission à Dieu, il faut vous exposer les avantages et les consolations qui nous facilitent la soumission à sa volonté sainte.

### DEUXIÈME PARTIE.

Trois sources fécondes de chagrins forment tous les malheurs et toutes les inquiétudes de la vie humaine : les vaines prévoyances sur l'avenir, les agitations infinies sur le présent et les regrets inutiles sur le passé. L'avenir nous inquiète par ses craintes et par ses espérances; le présent nous agite par ses embarras et par ses contre-temps; enfin le passé même nous tourmente, en rendant comme présents, par un fâcheux souvenir, des maux que le temps devrait avoir fait oublier. Voilà ce qui rend tous les hommes qui ne vivent pas de la foi et dans la dépendance de Dieu, malheureux sur la terre.

Or la soumission seule à la volonté de Dieu nous fait attendre l'avenir sans inquiétude, nous fait voir le présent avec tranquillité, rappeler le passé avec fruit, et dans toutes ces situations nous fait trouver en Dieu et dans une conformité continuelle à ses ordres la paix et la consolation que le pécheur ne saurait jamais trouver dans les passions et dans lui-même.

Je dis premièrement que cette soumission nous fait attendre, comme aujourd'hui à Marie, l'avenir sans inquiétude. Car, mes Frères, quelles alarmes la prédiction du vieillard Siméon sur la destinée future de son fils ne devait-elle pas jeter dans son âme sainte? On lui annonce qu'un glaive de douleur percera ses entrailles maternelles, que cet enfant sera exposé, comme un but, aux traits des méchants et à la contradiction de son peuple, et qu'il est établi pour la perte comme pour le salut de plusieurs; quelle foule de craintes, d'inquiétudes, de défiances, devaient alors troubler la paix de son cœur! Cependant elle jette, comme le Prophète, toutes ses pensées et toutes ses frayeurs dans le sein de Dieu[1]; elle ne voit l'avenir que dans l'ordre sage et immuable de ses volontés éternelles; elle adore par avance les desseins du Père céleste sur cet enfant; elle s'y soumet, sans vouloir les approfondir et les connaître; et, s'en remettant à Dieu seul de tout ce qui la regarde, sa tranquillité est parfaite, parce que sa soumission est entière.

Oui, mes Frères, les inquiétudes sur l'avenir forment le poison le plus amer de la vie humaine, et les hommes ne sont malheureux que parce qu'ils ne savent pas se renfermer dans le moment présent. Ils hâtent leurs peines et leurs soucis; ils vont chercher dans l'avenir de quoi se rendre malheureux, comme si le présent ne suffisait pas à leurs inquiétudes; ils se forment des chimères pour se faire peur à eux-mêmes, comme s'ils n'avaient pas assez de chagrins réels; ils se tourmentent sans cesse sur le lendemain, comme si à chaque jour ne suffisait pas sa malice; ils n'ont plus de lumières que les autres que pour se former plus d'inquiétudes; ils ne voient plus loin que pour voir plus tôt leurs malheurs; ils ne sont plus sages que pour être plus inquiets et plus timides; ils ne sont plus prévoyants que pour être de pire condition et moins tranquilles que les imprudents et les insensés. A ces traits vous vous reconnaissez, mes Frères; car qu'est-ce que la vie de la cour qu'une agitation éternelle sur l'avenir, qu'une révolution fatigante de

[1] On retrouve la même pensée de charité chrétienne parfaitement exprimée par un confrère et un ami de Massillon. « Il ne faut pas seulement estimer et donner des marques d'estime aux pauvres et aux derniers des hommes, mais encore aux pécheurs et à ceux qui commettent les plus grands crimes. Leur vie est abominable; leur conduite est méprisable; et il ne faut jamais l'approuver, quelque éclat de grandeur qui la relève. Mais leur personne mérite toujours de l'estime, car rien n'est digne de mépris que le néant et que le péché, néant véritable qui corrompt la nature, qui anéantit le mérite, mais qui ne détruit pas l'excellence de la personne. Le plus grand des pécheurs peut devenir, par le secours du ciel, pur et saint comme les anges. Il peut jouir éternellement avec nous des vrais biens et nous précéder dans le royaume de Dieu. » *Traité de morale*, 2e partie, ch. VII.

[1] Jacta super Dominum curam tuam et ipse te enutriet. *Ps.* LIV, 23.

crainte, de précautions, d'espérances ? De craintes, tous les événements nous offrent presque de nouvelles terreurs : l'élévation d'un concurrent nous fait craindre notre disgrâce; la faveur d'un ennemi nous montre de loin notre perte comme assurée ; un air moins gracieux du maître nous fait déjà entrevoir notre oubli et notre ruine. De précautions, nous prenons sans cesse des mesures ou pour obtenir des grâces qui ne viendront jamais, ou pour prévenir des dégoûts et des chagrins qui viendront. Enfin d'espérances, un avenir pompeux nous flatte toujours; mais pour y parvenir il faut sacrifier le repos et toutes les douceurs du présent; la félicité n'est jamais que dans l'idée qui se la promet; les assujétissements et les peines sont dans le cœur qui les sent et qui les dévore.

Mais une âme soumise à Dieu n'éprouve point ces troubles, ces frayeurs, ces soucis qui agitent les enfants du siècle; elle sait que l'avenir est arrêté dans les conseils éternels de la Providence, que nos inquiétudes et nos soucis, ne pouvant changer la couleur même d'un seul de nos cheveux, ne changeront pas, à plus forte raison, l'ordre de ses volontés immuables, qu'on ne risque rien en se confiant à lui sur tout ce qui doit arriver, qu'il est même consolant de savoir qu'un Dieu daigne se mêler de ce qui nous regarde, encore plus consolant de lire dans les Livres saints qu'il nous ordonne de nous en remettre à lui seul, et qu'enfin il se charge de l'avenir et ne nous commande que de sanctifier par la foi l'usage du présent.

Ce n'est pas que la religion autorise la paresse ou l'imprudence, et que, pour être soumis à Dieu sur l'avenir, il faille tellement s'en rapporter à lui qu'on abandonne tout soin et qu'on méprise toute prévoyance. Le fidèle se confie en Dieu, mais il ne le tente pas; il travaille comme si tout dépendait de lui; il est tranquille sur l'événement, parce que tout dépend de Dieu; il sait que la raison doit fournir les précautions et les mesures; mais il sait encore mieux que la foi en attend le succès de Dieu seul; il est prudent dans le choix des moyens, mais il est simple et soumis dans l'attente des événements; en un mot, la prudence est commune au fidèle et au mondain; la paix et la tranquillité n'est que pour le fidèle.

Et quand je dis commune, mes Frères, c'est le nom seul de prudence qui leur est commun; car d'ailleurs quelle différence entre les caractères d'une prudence chrétienne et soumise à Dieu et les caractères d'une prudence toute humaine ! C'est l'apôtre saint Jacques qui nous les marque.

Premièrement, la prudence du fidèle, dit cet apôtre, est chaste et innocente : *Primum quidem pudica* [1]; il ne connaît de mesures légitimes que celles que la conscience permet et que la religion approuve; le crime ne lui sert pas de voie pour arriver à ses fins, et toute prudence incompatible avec le salut lui paraît la dernière des folies. Celle du pécheur, au contraire, est corrompue et criminelle; il trahit sa conscience pour arriver à ses fins; il ne compte pour rien les crimes ou les démarches obliques qui lui répondent du succès; il cherche à réussir aux dépens mêmes de son âme; et tout ce qui peut lui être utile lui paraît bientôt innocent.

Secondement, la prudence du fidèle est tranquille et amie de la paix : *Deinde (quidem) pacifica;* ses mesures sont toujours paisibles, parce qu'elles sont toujours soumises à la volonté de Dieu; il ne souhaite le succès qu'autant que Dieu même le souhaite, et, dans les précautions qu'il prend, il cherche plutôt à obéir à Dieu, qui les demande de lui, qu'à se satisfaire lui-même. Celle du pécheur, au contraire, est toujours agitée, parce qu'elle n'est jamais soumise; il attache son bonheur, non à l'ordre de Dieu, mais au succès de ses mesures; il attend la paix de l'événement et non de sa soumission; et sa prudence est elle-même la source de ses chagrins et de ses inquiétudes.

Troisièmement, la prudence du fidèle est modeste : *Modesta;* il s'interdit les projets ambitieux; il n'a que des vues conformes à son état; il sait mettre des bornes à ses désirs; il pense moins à s'élever qu'à se rendre utile; et sa modération est le trésor d'où il tire la source de la paix et la sûreté de son innocence. Celle du pécheur est insatiable; il prend toujours de nouvelles mesures, parce qu'il forme toujours de nouveaux projets; sa cupidité ne connaît point de bornes; tout ce qui le flatte lui convient; les postes les plus périlleux n'ont rien qui l'effraie; les périls qui l'élèvent cessent d'être des périls, le mauvais succès de ses mesures est l'unique danger qu'il craint; et il ne compte pour rien d'exposer son salut, pourvu qu'il assure sa fortune.

[1] Ep. Jac. III, 17.

Quatrièmement, la prudence du fidèle est humble et docile : *Suadibilis;* il se défie toujours de ses propres lumières; il compte plus sur le secours du ciel que sur toutes les mesures de la prudence humaine, et, en ne négligeant rien, il attend tout de Dieu seul. Celle du pécheur, au contraire, est pleine d'orgueil; il ne compte que sur l'habileté de ses mesures; il se confie en sa propre sagesse; il n'attend le succès que de ses soins, et agit tout seul, comme s'il n'y avait point de Dieu qui se mêlât des choses humaines.

Cinquièmement, la prudence du fidèle n'est point soupçonneuse : *Non judicans;* il ne cherche point sa sûreté dans la défiance continuelle de ses frères; il croit difficilement le mal et aime encore mieux tomber dans leurs piéges que juger témérairement leurs intentions et leurs pensées. La prudence du pécheur ne trouve sa sûreté que dans ses soupçons et dans ses défiances; comme son cœur est corrompu, tout lui paraît corruption et duplicité dans les autres; il regarde tous les hommes comme ses ennemis; il soupçonne le mal où il ne le voit pas; il se persuade que pour juger sûrement il faut toujours juger mal de ses frères; et toute sa prudence se réduit à supposer dans tous les hommes tout ce dont il est capable lui-même.

Sixièmement, la prudence du fidèle n'est point dissimulée : *Sine simulatione;* il ne met point son habileté dans ses artifices. Comme il ne veut tromper personne, il n'a que faire de se déguiser; et toute son adresse est dans sa candeur et dans sa sincérité. Celle du pécheur, au contraire, n'est qu'une duplicité éternelle; ses lèvres démentent toujours son cœur; son visage est toujours la contradiction de ses sentiments; il croit être plus habile à mesure qu'il est plus faux; toute sa vie n'est qu'un fond de bassesse et de mauvaise foi; et sa prudence est toujours pénible, parce qu'elle l'oblige toujours à se contrefaire.

Enfin la prudence du fidèle est pleine de miséricorde et des fruits des bonnes œuvres : *Plena misericordia et fructibus bonis;* il joint aux moyens humains les pratiques de la vertu et les secours de la prière; il assure le succès de ses mesures, par l'abondance de ses largesses et par les mérites de la miséricorde, et trouve dans les devoirs de la religion les principales ressources et le seul appui de sa fortune. Le pécheur, au contraire, regarde la piété comme un obstacle à son élévation; il fuit les maximes de la religion comme incommodes à sa fortune, et, s'il a recours quelquefois aux apparences de la vertu, c'est pour en abuser et y trouver un chemin plus sûr de parvenir à ce qu'il désire.

Aussi, continue l'apôtre de qui j'ai tiré tous ces caractères, la prudence du fidèle est une semence et une source continuelle de paix dans son cœur : *Fructus autem justitiæ in pace seminatur facientibus pacem*[1]. Mais la prudence du siècle, qui ne vient point du Ciel, mais de la corruption du pécheur et du fond de ses passions, est une révolution éternelle de craintes, de désirs, de chagrins, et, comme elle est l'ouvrage de ses passions, elle ne saurait être plus tranquille que ses passions mêmes : *Non est... ista sapientia desursum descendens* (*a Patre luminum*), *sed terrena, animalis, diabolica*[2].

La seconde source des inquiétudes humaines, sont les événements présents et ce qui se passe tous les jours à nos yeux; rien n'arrive presque jamais selon nos désirs; ce que nous aimons nous échappe; ce que nous souhaitons nous fuit; ce que nous craignons nous arrive; nous ne sommes jamais heureux de tout point; si la fortune nous rit, la santé nous abandonne; si nous jouissons de la santé, la fortune nous manque; si la faveur du maître nous élève, l'envie du courtisan nous flétrit et nous dégrade; si l'envie nous épargne et que nous puissions compter sur les suffrages publics, le maître nous néglige; enfin, dans quelque situation que nous soyons, il manque toujours quelque chose à notre bonheur; et ce qu'il y a de triste pour l'homme, c'est qu'un seul chagrin l'emporte pour lui sur mille plaisirs; et que ce qui lui manque, quelque léger qu'il puisse être, empoisonne toujours tout ce qu'il possède.

Mais une âme fidèle trouve, comme aujourd'hui Marie, dans une soumission entière aux ordres de Dieu, une ressource toujours prête aux embarras de la situation présente; tout était incompréhensible dans les desseins de Dieu sur elle : la bassesse de son Fils et la grandeur future qu'on lui annonce, le glaive qui doit percer son cœur et toutes les nations qui doivent pourtant l'appeler heureuse; l'abjection qui l'environne et les grands événe-

[1] Ep. Jac. III, 18.
[2] *Ibid.*, 15.

ments qui l'attendent ; mais la volonté de Dieu est le seul dénoûment de ses doutes et la grande consolation de ses peines.

Oui, mes Frères, ce qui rend la soumission à la volonté de Dieu si consolante dans les situations les plus difficiles où il nous place, c'est premièrement que c'est la volonté d'un Dieu tout-puissant à qui tout est aisé, maître des événements, qui d'un seul regard peut finir nos peines, auprès de qui tout trouve des ressources, qui n'a qu'à dire, et tout est fait. Ah! les hommes auxquels nous nous livrons, ne sauraient nous tirer des embarras et des périls où ils nous engagent; on voit tous les jours les amateurs du monde tomber avec leurs protecteurs et avec ces appuis de chair et de sang en qui ils mettaient une vaine confiance ; semblables, dit le Prophète, à ceux qui vont chercher un faible soutien contre la muraille de boue déjà penchée et prête à tomber, ils sont tôt ou tard écrasés, et ensevelis sous ses ruines : *Tanquam parieti inclinato et maceriæ depulsæ*[1]. Il est mille situations où les hommes avec toute leur puissance ne peuvent rien pour nous; ils ne sauraient du moins nous faire à nous-mêmes une félicité plus entière que celle dont ils jouissent ; et comme ils ne sont jamais qu'à demi heureux, nous ne devons pas nous attendre qu'ils rendent notre condition meilleure que la leur, ni qu'ils fassent pour nous ce qu'ils ne peuvent pour eux-mêmes.

Mais la grande consolation d'une âme soumise à Dieu, c'est de se pouvoir dire à elle-même : Dieu est assez puissant pour me soutenir ; je ne risque rien à le laisser faire ; il a des ressources pour tous mes besoins ; ce qui paraît désespéré aux hommes, est facile à sa puissance ; il veut qu'on espère contre l'espérance même; et, plus les secours humains paraissent inutiles, plus il vient à notre secours pour nous accoutumer à attendre tout de lui et à ne pas mettre notre confiance dans les hommes.

Secondement, c'est à la volonté d'un Dieu sage que nous nous soumettons, qui a ses raisons éternelles dans les événements qu'il nous ménage, qui voit les différentes utilités des situations où il nous place, qui ne fait rien au hasard, et qui connaît les événements avant même de prendre des mesures. Hélas! nous pouvons nous inquiéter sur les situations que nous nous ménageons à nous-mêmes, parce que nous ne nous connaissons pas assez pour décider sur ce qui nous convient, et que d'ordinaire, dans nos choix, nous consultons plus les intérêts de nos passions que ceux de notre âme ; mais ce qui console l'âme fidèle soumise à Dieu, c'est la sagesse de Celui en qui elle met sa confiance. Dieu a ses raisons, se dit sans cesse l'âme fidèle, dans les situations où il me place ; et, quoiqu'elles me soient inconnues, elles n'en sont pas moins justes et adorables ; je ne dois pas mesurer ses vues incompréhensibles sur mes lumières faibles et bornées ; je ne vois pas où peuvent me conduire les voies par où il me mène; mais puisque c'est sa main qui les a frayées, il n'y a qu'à marcher sans rien craindre ; il mène souvent à la terre de promesse par les circuits pénibles et arides du désert , et nous cache presque toujours ses voies, pour nous laisser tout le mérite de la soumission et de la confiance.

Enfin, non-seulement parce que c'est à la volonté d'un Dieu puissant et sage que nous nous soumettons, mais encore d'un Dieu bon, tendre et miséricordieux, qui nous aime, qui ne veut que notre salut. Les hommes cherchent souvent à nous nuire, en faisant semblant de nous favoriser ; nous ne leur sommes chers qu'autant que nous leur sommes utiles, et ils veulent plutôt nous faire servir à leur bonheur que nous rendre heureux nous-mêmes.

Mais Dieu n'a que notre salut en vue, tout ce qu'il veut par rapport à nous, il ne le veut que pour nous ; nos intérêts éternels seuls règlent ses démarches à notre égard. S'il nous frappe, c'est pour nous sauver; s'il nous épargne, c'est encore pour nous sauver ; s'il nous humilie, il ne se propose que notre salut ; s'il nous élève, c'est notre salut encore qui le fait agir ; enfin, en quelque situation qu'il nous place , c'est toujours un père qui nous conduit, un ami qui nous gouverne, un protecteur qui nous soutient, un guide qui nous précède et qui nous montre les voies. Hélas! mes Frères, nous nous croyons si fort en sûreté quand nos intérêts et notre fortune sont entre les mains d'un ami fidèle depuis longtemps éprouvé, et sur lequel nous comptons comme sur nous-mêmes; nous ne daignons pas même nous informer des raisons qu'il a dans les partis qu'il prend par rapport à nous ; tout ce qu'il fait,

[1] Ps. LXI. 4.

nous l'approuvons, nous y souscrivons, nous le trouvons bon pour nous. Et voilà la consolation d'une âme fidèle qui a mis son sort entre les mains de Dieu; elle n'examine pas les raisons que sa bonté paternelle a pu avoir dans les situations qu'elle lui ménage; il lui suffit de savoir que c'est un Dieu qui n'a que des vues de bonté et de miséricorde pour sa créature; un père qui ne se propose que le salut de son enfant; un ami tendre et fidèle, et qui n'a rien tant à cœur que les intérêts de ce qu'il aime. Quelle situation, mes Frères! En est-il ici-bas même de plus désirable pour la créature? Et quand la religion n'aurait que ce seul avantage, le parti du juste et du fidèle, ne serait-il pas le plus heureux et le plus sensé que l'homme pût choisir sur la terre?

Enfin les regrets sur le passé forment la dernière source des inquiétudes humaines; nous ne rappelons les événements fâcheux de notre vie qu'avec des retours amers qui en empoisonnent le souvenir; nos pertes passées nous tourmentent encore par les réflexions inutiles sur les mesures qui auraient pu nous les épargner; nous nous reprochons sans cesse d'avoir été nous-mêmes les auteurs de notre infortune; nous nous redisons éternellement qu'une telle précaution prise nous eût épargné bien des larmes et des chagrins; nous ajoutons à nos malheurs de les attribuer à nos imprudences; nous nous représentons après coup les moyens de les éviter très-faciles, comme pour sentir plus vivement le désagrément d'y être tombés; et loin d'y voir la sagesse et la volonté de Dieu qui ont tout conduit et qui seules devraient nous faire oublier nos peines, nous n'y voyons que nos méprises qui augmentent nos regrets et qui rendent nos peines éternelles.

Or, c'est encore ici que la soumission de Marie est pour nous un modèle, et elle ne voit que Dieu seul dans tous les événements de sa vie passée, dans l'ambassade de l'Ange, dans le prodige de son enfantement, dans la foi des pasteurs, dans l'adoration des Mages. Elle compare, dit l'Evangile, et conserve dans son cœur toutes ces merveilles et toute la conduite passée de Dieu sur elle. L'attente et le langage prophétique de la veuve Anne et du juste Siméon lui rappellent tout ce que le Seigneur a fait jusqu'ici de grand pour elle et pour cet Enfant: *Conferens in cordo suo*[1]; elle n'y voit rien d'humain; tout y est de Dieu; et ne pouvant douter que la main du Très-Haut seule ne l'ait jusqu'ici conduite, elle n'a pas de peine à se persuader que c'est lui-même qui la conduit au temple, et à se soumettre au sacrifice et à l'humiliation qu'il demande d'elle.

Voilà, mes Frères, la grande science de la foi: le passé devrait être pour nous une instruction continuelle où nous devrions étudier les ménagements et les volontés adorables du Seigneur sur les destinées des hommes; nous devrions rappeler sans cesse tout ce qui s'est passé à nos yeux, à la cour surtout où nous vivons, et qui est comme le théâtre des révolutions humaines: tant de changements soudains, des morts si terribles et si peu attendues[1], des accidents si funestes, les prospérités ou les malheurs de l'Etat, l'élévation ou la décadence de ceux qui occupaient les premières places: que sais-je? tant de variations dans la faveur, dans les fortunes, dans le crédit, dans la chute ou l'agrandissement des familles; nous ne devrions, dis-je, le rappeler que pour y voir la sagesse de Dieu qui se joue sans cesse des passions humaines, et qui élève ou renverse en un instant pour nous faire sentir la fragilité de tout ce qui passe, et nous apprendre que toute la sagesse humaine ne saurait nous sauver du moindre contre-temps, et qu'il n'y a point de conseil contre les conseils de Dieu.

Cependant le souvenir du passé, loin de nous instruire, nous séduit, et ne fait que réveiller en nous des passions injustes. Nous rappelons la décadence de ceux que nous avions vus à la tête de tout et les arbitres de la fortune publique; et ce souvenir, loin de nous désabuser de tout ce que nous avons vu fondre et s'éclipser en un instant, et nous apprendre que les prospérités temporelles ne sont rien si l'usage chrétien qu'on en fait ne les rend immortelles, réveille plus notre ambition, par les

[1] Luc, II, 19.

[1] Massillon pouvait penser en particulier à la mort si rapide et si imprévue de Barbézieux, enlevé à trente-trois ans, la veille de l'Epiphanie 1701, c'est-à-dire moins d'un mois avant ce sermon. On sait que ce grand orateur était très-lié avec les Louvois. Le 10 janvier il écrivait à l'abbé de Louvois combien il était touché « de ce terrible événement, » et, en partageant sa douleur, il lui inspire de chrétiennes et salutaires pensées. « Le Seigneur, lui dit-il, se joue de nos pensées et de nos espérances, et nous frappe toujours par l'endroit où nous croyons être le plus en sûreté; en prenant toute la part possible à votre affliction, je le bénis dans les vues de miséricorde qu'il a sur vous, Monsieur; il vous ménage de grandes instructions domestiques, et je suis bien sûr qu'elles ne vous seront pas inutiles. » Massillon donna de religieuses consolations à madame de Louvois.

obstacles qu'avait toujours mis à notre fortune leur grande autorité, qu'il n'instruit notre foi par l'inconstance qui, en un clin d'œil, l'a renversée. Enfin nous ne voyons Dieu nulle part ; tout passe, tout disparaît, tout s'écroule à nos yeux ; un nouveau monde s'élève insensiblement sur les débris de celui que nous avons vu en y entrant ; une nouvelle cour reparaît à la place de celle que nos premières années ont vue ; de nouveaux personnages sont montés sur le théâtre ; de nouvelles scènes occupent tous les jours l'univers ; nous nous trouvons presque seuls et étrangers au milieu du monde, parmi des hommes que nous avons vu naître, séparés de ceux avec qui nous avions d'abord vécu ; tout nous échappe, tout fuit, tout court rapidement se précipiter dans le néant : et au milieu de ces révolutions éternelles où Dieu seul, qui ne passe point, paraît si grand ; où Dieu seul, qui changeant sans cesse la face de l'univers, demeure toujours le même, paraît si digne de nos hommages ; nous ne le voyons pas ; nous ne nous élevons jamais jusqu'à lui ; nous tenons encore aux débris d'un monde qui s'est déjà à demi écroulé entre nos mains ; nous rappelons même par l'imagination ce qui nous en est échappé ; nous donnons de la réalité à ce qui n'est plus ; nos premières années souillent encore notre cœur par des souvenirs lascifs et injustes ; nous faisons sans cesse revivre nos jours passés en ce qu'ils ont eu de criminel ; il semble que la vie est trop courte pour offenser Dieu : nous revivons sans cesse par des images qui renouvellent nos iniquités passées, c'est-à-dire, nous vivons doublement pour le crime, n'ayant jamais vécu un instant pour la vertu. Ainsi le passé nous souille ou nous séduit, loin de nous détromper et de nous instruire ; nous n'y voyons que les révolutions humaines ; nous ne remontons pas plus haut, et nous vivons comme si le hasard conduisait l'univers, et qu'il n'y eût point d'autre raison de ce qui arrive, que l'événement lui-même.

Ah ! mes Frères, les patriarches, dont la vie était si longue sur la terre, n'avaient point d'autre occupation que de méditer, dans les grands événements qui avaient rempli leur longue carrière, les merveilles du Seigneur et l'ordre de ses volontés adorables ; ils repassaient sur les différentes voies par où sa sagesse les avait conduits ; ils y admiraient les ménagements ineffables de sa Providence : c'était-là le livre où ils étudiaient sans cesse les grandeurs de Dieu et ses miséricordes envers les créatures ; c'était la plus douce consolation de leur pèlerinage ; ils voyaient Dieu partout ; l'invisible était comme visible pour eux dans tous les accidents divers et merveilleux, qui avaient partagé leur vie ; ils ne voyaient que Dieu dans l'univers ; et ne comptaient pour rien les hommes dont sa sagesse se servait pour accomplir ses desseins adorables.

Et voilà, mes Frères, la grande science que nous apprennent nos divines Ecritures. Dans les autres histoires que les hommes nous ont laissées, on n'y voit agir que les hommes ; ce sont les hommes qui remportent des victoires, qui prennent des villes, qui subjuguent les Empires, qui détrônent les souverains, qui s'élèvent eux-mêmes à la suprême puissance ; Dieu n'y paraît nulle part ; les hommes en sont les seuls acteurs. Mais dans l'histoire des livres saints c'est Dieu seul qui fait tout ; Dieu seul qui fait régner les rois, qui les place sur le trône ou qui les en dégrade ; Dieu seul qui combat les ennemis, qui renverse les villes, qui dispose des Etats et des empires, qui donne la paix ou qui suscite les guerres ; Dieu seul paraît dans cette histoire divine ; il en est, si je l'ose dire, le seul héros ; les rois et les conquérants n'y paraissent que comme les ministres de ses volontés saintes ; enfin ces Livres divins tirent le voile de sa Providence. Dieu, qui se cache dans les autres événements rapportés dans nos histoires, paraît à découvert dans ceux-ci ; et c'est dans ce Livre seul que l'Esprit de Dieu a laissé à la terre, que nous devons apprendre à lire les histoires que les hommes nous ont laissées, à suppléer par la foi ce que l'esprit humain a omis, et à ne regarder les différentes révolutions qui ont agité l'univers que comme l'histoire des desseins et des volontés du Seigneur sur les hommes.

Telles sont les instructions que trouve une âme fidèle dans le souvenir du passé. Aussi une des plus grandes consolations des saints dans le Ciel sera de voir à découvert l'ordre admirable des volontés du Seigneur dans tous les événements de leur vie passée ; l'énigme sera alors dévoilée. Ils verront comment tout ici-bas se rapportait à leur salut, avec quelle bonté et quelle sagesse adorable Dieu faisait tout servir à la sanctification des siens, c'est-à-dire, tout ce qui se passait sur la terre, toute l'histoire de leur siècle, la piété ou

le déréglement des princes, le gain ou la perte des batailles, le bonheur ou l'infortune publique ; ils verront comment tout cela, par des rapports secrets et merveilleux, qui leur seront alors clairement connus, devait contribuer à la consommation des élus, et comment, jusqu'à leurs chutes mêmes, tout devait être utile à leur salut.

Au contraire, la surprise la plus désespérante des pécheurs sera de voir que, dans le temps même qu'ils croyaient vivre sans joug et sans Dieu dans ce monde, ils étaient entre les mains de sa sagesse qui se servait de leurs égarements mêmes pour l'accomplissement de ses desseins éternels ; qu'en croyant vivre pour eux seuls, ils n'étaient entre les mains de Dieu que des instruments utiles à la sanctification des justes ; qu'ainsi leurs actions les plus éclatantes étaient utiles aux desseins de Dieu, mais inutiles à eux-mêmes ; que les grands spectacles qu'ils ont donnés à l'univers et qui flattaient si fort leur vanité, n'avaient aucun rapport avec eux ; qu'ils n'ont vécu que pour les élus ; et qu'ils sont les seuls à n'avoir aucune part à tous les grands événements dont ils ont été les principaux acteurs, et qui rendront leur nom célèbre dans les histoires ; en un mot qu'ils ont fait beaucoup de bruit dans l'univers, mais que c'était Dieu qui se glorifiait par eux, et qu'ils n'ont rien fait pour eux-mêmes, semblables au tonnerre qui donne un grand spectacle à la terre et fait sentir aux hommes la grandeur et la puissance de Dieu, mais qui n'est lui-même qu'un vain son et ne laisse après lui que l'infection de la matière dont il était le seul ouvrage.

Et c'est cette réflexion, mes Frères, qui devrait rappeler tous les hommes à une soumission continuelle aux volontés du Seigneur ; car enfin qu'ils se soumettent ou non à sa volonté sainte, il est certain qu'ils agissent toujours sous la main de Dieu ; qu'ils ne font que ce que permet le souverain dispensateur ; qu'ils ne viennent à bout de leurs desseins, qu'autant que le trouve à propos sa sagesse adorable ; qu'ils ne peuvent se soustraire aux ordres de sa puissance ; et qu'en se révoltant contre lui, ils ne changent pas les événements, ils ne font que multiplier leurs crimes.

Voilà les avantages que trouve le fidèle dans sa soumission aux ordres de Dieu. Non, mes Frères, tournez-vous de tous les côtés, il n'y a dans toute la vie humaine que ce point fixe, que cette consolation solide, se soumettre à Dieu, ne vouloir que ce que Dieu veut ; c'est là le grand secret de la piété chrétienne, le plus précieux avantage de la foi et la grande science du fidèle. Hors de là, mes Frères, qu'est-ce que la vie humaine, qu'une mer furieuse et agitée, où nous sommes sans cesse à la merci des flots, et où chaque instant change notre situation et nous donne de nouvelles alarmes[1] ? Que sont les hommes eux-mêmes que les tristes jouets de leurs passions insensées et de la vicissitude éternelle des événements ? Liés par la corruption de leur cœur à toutes les choses présentes, ils sont avec elles dans un mouvement perpétuel ; semblables à ces figures que la roue rapide entraîne, ils n'ont jamais de consistance assurée ; chaque moment est pour eux une situation nouvelle ; ils flottent au gré de l'inconstance des choses humaines ; voulant sans cesse se fixer dans les créatures, et sans cesse obligés de s'en déprendre ; croyant toujours avoir trouvé le lieu de leur repos, et sans cesse forcés de recommencer leur course ; lassés de leurs agitations, et cependant toujours emportés par le tourbillon ; ils n'ont rien qui les fixe, qui les console, qui les paye de leurs peines, et qui leur adoucisse le chagrin des événements : ni le monde qui le cause, ni leur conscience qui le rend plus amer, ni l'ordre de Dieu contre lequel ils se révoltent. Ils boivent jusqu'à la lie toute l'amertume de leur calice ; ils ont beau le verser d'un vase dans un autre vase, dit le Prophète ; se consoler d'une passion par une passion nouvelle, d'une perte par un nouvel attachement, d'une disgrâce par de nouvelles espérances, l'amertume les suit partout ; ils changent de situation, mais ils ne changent pas de supplice : *Et inclinavit ex hoc in hoc ; verumtamen fœx ejus non est exinanita*[2].

Grand Dieu ! pourquoi mon âme ne vous serait-elle donc pas soumise ? *Nonne Deo subjecta erit anima mea*[3] ? Etes-vous donc un maître si cruel, qu'on risque de laisser sa destinée entre vos mains ? Que puis-je craindre, grand Dieu ! en me reposant sur vous seul de tout ce qui me regarde ? Ah ! tandis que j'ai voulu être

[1] A la vue des eaux mobiles de la mer, saint Augustin pensait aussi à ce pauvre cœur humain toujours si profondément troublé, si tumultueusement gonflé, si constamment changeant, *profunde curiosum, et procellose tumidum, et instabiliter fluidum.*

[2] Ps. LXXIV, 9.

[3] Ps. LXI, 2.

moi-même l'arbitre de ma destinée, je me suis confondu dans mes propres projets ; les événements n'ont jamais répondu à mes souhaits et à mes mesures ; je n'ai réussi qu'à me former tous les jours à moi-même de nouveaux embarras et de nouveaux chagrins ; en voulant chercher des sûretés, je me creusais des précipices ; ce que je regardais comme mon appui se tournait ensuite contre moi-même ; vous vous plaisiez, grand Dieu, à renverser l'édifice à mesure que je l'élevais ; vous vouliez m'apprendre qu'en vain la main de l'homme édifie la maison et que, si votre main adorable ne la soutient et ne l'élève, il ne se prépare que de tristes ruines ! Qu'il est bien plus sûr, ô mon Dieu, de vous laisser faire tout seul, ou de n'agir que sous vos ordres ! Que d'inquiétudes je me serais épargnées, si j'avais été fidèle à ce devoir ! Ma destinée aurait été semblable ; mais mes chagrins n'eussent pas été les mêmes ; et j'aurais trouvé dans ma soumission à votre volonté sainte la paix que je n'ai jamais pu trouver dans le monde ni dans mon propre cœur, et ensuite la récompense que vous promettez à ceux qui n'ont souhaité sur la terre que l'accomplissement de vos volontés éternelles. Ainsi soit-il.

---

# VINGT-QUATRIÈME SERMON.

---

## SECOND SERMON POUR LA FÊTE DE LA PURIFICATION.

### SUR LES DISPOSITIONS NÉCESSAIRES POUR SE CONSACRER A DIEU PAR UNE NOUVELLE VIE.

---

#### ANALYSE.

DIVISION. — Nous apprenons dans ce mystère les dispositions dans lesquelles il faut entrer, pour se consacrer à Dieu par une vie toute nouvelle. Nous y trouvons un esprit de sacrifice dans Jésus-Christ qui s'offre à son Père, et un esprit de fidélité dans Marie qui l'offre. Or, voilà les deux dispositions qui rendent la conversion sincère et durable, et l'offrande de nos cœurs agréable à Dieu : 1° *Un esprit de sacrifice qui ne réserve rien en s'offrant ;* 2° *un esprit de fidélité qui ne se dément plus sur rien en le servant.*

PREMIÈRE PARTIE. — *Un esprit de sacrifice qui ne réserve rien en s'offrant.* Quoique Jésus-Christ ne soit pas immolé aujourd'hui dans le temple, le sacrifice qu'il fait de lui même à son Père n'en est pas moins réel ; bien différent en cela des autres premiers-nés qu'on venait mettre entre les mains des pontifes et qu'on présentait au temple plutôt pour les racheter que pour les consacrer au Seigneur. Pour Jésus-Christ, dès qu'il entre dans le temple, dès lors il accepte et souffre par avance tout ce qu'il doit souffrir un jour pour son Père. Ainsi, quoique ce qui se passe aujourd'hui dans le temple ne soit qu'une image du Calvaire, l'oblation n'en est pas moins réelle, dit saint Bernard.

1° Et telle doit être la première condition de notre sacrifice, lorsque nous voulons nous donner à Dieu, la réalité de l'offrande. La clémence divine qui depuis le péché pourrait exiger de nous le sacrifice de notre vie, a remplacé cette peine ; et le sacrifice continuel de la vie des sens est devenu la loi de mort imposée à tout fidèle, loi que nous avons tous acceptée sur les fonts sacrés, lorsqu'on vint nous offrir au Seigneur dans le temple. Voilà la vie chrétienne, une vie de renoncement et de sacrifice. Cependant, qu'est-ce que se consacrer à Dieu pour la plupart des âmes qui, revenues des égarements du monde, veulent le servir ? C'est simplement étaler des dehors plus religieux, et ne plus vivre dans un oubli entier de Dieu et de la religion. Mais, si vous n'êtes ni moins ambitieux, ni moins attaché, ni moins sensuel, ni moins sensible, etc, vous vous offrez au Seigneur comme les premiers-nés d'Israël, qui, étant rachetés aussitôt, ne devenaient pas son partage, c'est-à-dire que vous n'offrez à Dieu à votre place qu'un vil animal, des œuvres extérieures, une apparence de piété, au lieu de votre cœur et de vous-même. Dieu ne saurait se contenter de cet échange ; il faut que le sacrifice soit réel. Cependant, la plupart des conversions, à la cour surtout, sont de ce caractère et subsistent encore avec toutes les passions, moins marquées à la vérité, mais toujours aussi réelle. On s'est donné au Seigneur, mais tout ce qui plaisait plaît encore. Dès lors on n'a point fait de sacrifice, on s'est contenté d'ôter la peau de la victime, d'en changer les dehors, mais on n'a pas touché au reste ; et, comme on persévère dans l'usage des choses saintes, comme on vit exempt de grands crimes, comme on suit presque les mêmes routes que les justes, peu s'en faut qu'on ne se croie

juste comme eux. Et ce n'est pas par hypocrisie ; on est dans l'erreur de bonne foi ; on croit avoir fait à Dieu le sacrifice qu'il demandait de nous, quoique nous ne lui ayons jamais fait aucun sacrifice réel et douloureux de nos sens, de nos penchants, de nos espérances, de nos commodités, de nos antipathies, etc. Détrompons-nous ; c'est le sacrifice du cœur que Dieu demande ; tout autre sacrifice n'est pas un sacrifice réel.

2° Mais ce n'est pas assez que l'offrande de notre cœur soit réelle ; la seconde condition, c'est qu'elle soit universelle. Jésus-Christ, dit saint Bernard, sacrifie aujourd'hui à son Père tous ses titres, toute sa gloire, son innocence même ; il ne se réserve rien pour nous apprendre, dit ce Père, que l'intégrité du sacrifice en fait d'ordinaire tout le mérite.

Pour nous, nous voulons bien retourner à Dieu ; mais nous ne voulons pas tout à coup faire un divorce universel avec le monde ; nous nous figurons qu'il faut nous gagner sur certains points avant que d'en venir aux autres. Mais des commencements si ménagés ne sont jamais heureux et ne vont jamais loin. Il n'en est pas de la conversion comme des ouvrages des hommes : elle n'est point lorsqu'elle n'est point entière. Il est vrai que la piété a ses progrès et qu'elle se perfectionne de jour en jour ; mais le monde et tout ce qu'il a de criminel doit être d'abord détruit dans notre cœur ; et tout ce qui est incompatible avec la vie chrétienne doit cesser tout d'un coup. Jésus-Christ sacrifie aujourd'hui à son Père tous ses titres et toute sa gloire, lui qui est le pontife véritable et le rédempteur d'Israël, voulant bien acheter le droit d'entrer dans le temple et être racheté comme un enfant ordinaire. Mais, pour nous, qu'il est rare que nous n'usions pas de réserve lorsqu'il est question surtout de faire au Seigneur un sacrifice de toutes les vaines distinctions qui nous élèvent aux yeux des hommes ! Nous voulons que nos titres entrent, pour ainsi dire, dans tout ce que nous faisons pour le Seigneur ; et les œuvres de religion qui nous confondent avec la foule, ne sont jamais de notre goût.

Jésus-Christ sacrifie aujourd'hui à son Père son innocence même, afin que rien ne manque à l'intégrité de son sacrifice. Il paraît dans le temple comme pécheur et prend sur lui toute la honte du péché, dont il est exempt ; et, dans les sacrifices que Dieu demande de nous, nous voulons toujours sauver une vaine réputation d'innocence et de probité que nous avons perdue.

3° La troisième condition de notre offrande, c'est qu'elle soit volontaire comme celle de Jésus-Christ. En effet, le sacrifice que fait aujourd'hui Jésus-Christ à son Père est un hommage de surcroît, pour ainsi dire. Ce n'est point un devoir nécessaire, puisque l'ouvrage du salut des hommes, dont son Père l'avait chargé, pouvait être consommé sans qu'il y ajoutât la honte de cette première démarche. Mais il voulait nous apprendre qu'une âme qui, revenue des égarements du monde, se consacre à Dieu, ne peut d'abord se refuser à elle-même de saints excès, et ne s'avise pas de compter avec son Seigneur pour savoir au juste ce qu'elle lui doit ; et, loin que la tiédeur de son zèle attende toujours l'obligation inévitable du devoir pour agir, elle se fait un devoir de tout ce qu'un zèle saint lui inspire.

Mais où sont les âmes de ce caractère ? Lorsque, touché de la grâce, on veut revenir à Dieu, le premier soin est de chercher de toutes les manières de le servir la plus douce et la moins dure à l'amour-propre. Loin d'embrasser des rigueurs de surcroît, on étudie d'abord jusqu'où on peut pousser la condescendance, pour s'en tenir à ces bornes dangereuses. Mais qu'on aime peu son Dieu, lorsqu'on peut se prescrire à soi-même la mesure de l'aimer ! Les commencements de la vraie pénitence ne sauraient être ni si languissants ni si ménagés.

DEUXIÈME PARTIE. — *La seconde disposition d'une âme qui veut se donner à Dieu, doit être un esprit de fidélité qui ne se dément plus sur rien en le servant ;* et c'est ce que nous apprend l'exemple de Marie.

Nos infidélités ont leur source, premièrement, ou dans une prudence de la chair toujours ingénieuse à trouver des inconvénients aux desseins de la grâce sur notre âme ; secondement, ou dans un orgueil et une complaisance secrète qui trouve dans les dons même de l'Esprit-Saint l'écueil de la vertu ; troisièmement, ou enfin dans un découragement dangereux qui, à la vue des maux dont il est menacé, se consulte trop soi-même et fait de sa faiblesse la mesure de ses devoirs. Or, la fidélité de Marie dans ce mystère nous fournit de grandes règles pour éviter ces écueils.

1° Docile, elle ne raisonne pas. Elle n'écoute rien de ce qu'elle pouvait se dire pour se dispenser de la loi de la purification : que c'était se dégrader publiquement de l'honneur de sa divine maternité et dérober à son fils la gloire de son éternelle origine, etc. Elle avait appris dans sa retraite que trop de raison, quand il s'agit des voies de Dieu, est un excès de lumière qui éblouit et qui égare, et que la vie de la foi laisse toujours des ténèbres et des difficultés pour ne pas ôter à l'âme juste le mérite de sa docilité. Mais l'exemple de Marie a peu d'imitateurs parmi ceux même qu'on regarde comme justes. Nous prenons presque toujours dans les intérêts de la gloire de Dieu des prétextes pour nous dispenser de sa loi sainte ; et nous trouvons le secret de nous déguiser à nous-mêmes nos passions sous le nom de piété. En un mot, nous trouvons des inconvénients infinis dès qu'il s'agit de faire le bien ; et nous ne pensons pas que notre devoir est d'accomplir la loi qui est claire, et qu'après cela les inconvénients douteux que nous croyons apercevoir de loin ne nous regardent plus ; c'est l'affaire de celui qui nous ordonne d'obéir ; et puisque les inconvénients que nous croyons apercevoir ne l'ont pas encore obligé de changer sa loi, ils ne doivent rien changer aussi à la fidélité de notre obéissance.

Une autre instruction que nous donne ici la docilité de Marie, c'est qu'élevée au degré le plus sublime de la grâce, elle ne dédaigne pas une cérémonie vulgaire du culte ; elle n'affecte pas des voies plus sublimes, plus spirituelles et plus parfaites. Or, cet écueil est à craindre pour la piété : souvent on croit avoir une dévotion plus éclairée et de meilleur goût, en laissant au peuple simple et grossier les pratiques les plus communes de la religion que la piété publique a autorisées, et dont la simplicité semble les destiner à la multitude ignorante ; on croit, en donnant moins aux sens et à la chair qui ne sert de rien, agir plus selon l'esprit qui est utile à tout ; et on ne pense pas que tout aide à la véritable piété, et que rien n'est petit et imparfait pour elle que les œuvres qui manquent de ferveur.

2° Marie, humble, ne s'élève pas. On ne peut douter qu'elle n'eût été éclairée d'en-haut sur toute la suite du ministère de son Fils ; son divin cantique en est une preuve. Cependant elle ne dédaigne pas d'être instruite par le saint vieillard Siméon ; elle ne s'empresse pas de raconter à son tour les grandes choses que le Seigneur avait opérées en elle. Or, rien de plus rare, même dans la piété, que cette sage et modeste retenue qui va à cacher ses propres dons, et à manifester ceux des autres.

3° Marie, généreuse, ne se décourage pas. On lui annonce qu'un glaive de douleur percera son âme, que cet enfant qu'elle vient offrir, sera exposé comme un but aux traits de la contradiction et de la calomnie ; on ne présente à son esprit que des images tristes et effrayantes ; cependant à des présages si funestes elle offre une foi généreuse et sa vie ; fille d'Abraham, elle en imite la fidélité et le courage. Or, c'est ici où l'exemple de Marie est peu imité. La piété n'arrache pas toujours du cœur des parents les plus chrétiens l'amour charnel et déréglé des enfants ; et l'on n'offre pas toujours au Seigneur, comme elle, ni ce qu'on a de meilleur, ni peut-être ce qu'il demandait de nous. Si un enfant paraît plus propre que les autres à soutenir la gloire de son nom et l'estime publique, on le sépare pour la terre. En vain mille traits d'une vocation sainte paraissent déjà sur sa personne : on résiste à l'ordre de Dieu ; on regarde les plus saints mouvements de la grâce comme des légèretés de l'enfance ; et, sans le détourner ouvertement d'un dessein louable, sous prétexte d'éprouver sa vocation, on la lui fait perdre. Ce n'est pas que je prétende ici blâmer les précautions d'une prudence chrétienne ; mais je blâme les vains prétextes de la chair et du sang. En effet,

lorsque les mêmes désirs de retraite se trouvent dans ceux de vos enfants, qui par l'ordre de leur naissance ou par la médiocrité de leurs talents sont moins propres au monde et à seconder la vanité de vos projets, vous n'êtes pas si difficiles et si circonspects. Loin de leur représenter les inconvénients d'un choix téméraire, c'est vous-mêmes qui le leur inspirez. Aussi arrive-t-il de là que la honte de vos familles devient le partage du Seigneur. Après cela vous êtes assez injustes pour faire du déréglement et de l'ignorance des personnes consacrées à Dieu le sujet le plus ordinaire de vos dérisions et de vos censures : mais ne sont-ce pas les mains de votre cupidité qui ont placé sur l'autel ces idoles méprisables que vous insultez ? S'il n'y avait point dans l'Eglise tant de parents avares, ambitieux, injustes, on n'y verrait pas tant de ministres mondains, scandaleux, ignorants. Telles sont les instructions que la foi découvre dans ce mystère. Consacrons-nous donc aujourd'hui au Seigneur avec Jésus-Christ ; mais consacrons-nous sans réserve, et répondons avec fidélité, comme Marie, aux desseins de Dieu sur nous.

---

**Postquam impleti sunt dies purgationis Mariæ secundum legem Moïsi, tulerunt Jesum in Jerusalem, ut sisterent eum Domino.**

*Le temps de la purification de Marie étant accompli, selon la loi de Moïse, ils portèrent l'enfant à Jérusalem pour le présenter au Seigneur.* Luc, II, 22.

Ce n'est pas seulement pour satisfaire à la loi qui consacrait au Seigneur tous les enfants premiers-nés, que Jésus Christ paraît aujourd'hui dans le temple, c'est aussi pour en accomplir la figure. Il ne vient pas seulement se soumettre à une ordonnance qui n'avait pas été faite pour lui ; il vient encore développer les mystères d'une cérémonie qui ne se rapportait qu'à lui.

Pourquoi en effet, mes Frères, le Seigneur avait-il ordonné que les premiers-nés des hommes et des animaux lui fussent offerts, comme pour racheter par cette offrande la vie et la servitude de tous les autres ? Pourquoi ces premiers[1] des fruits de la terre que la loi de Moïse lui avait réservés ? N'est il pas également maître de tous nos biens, et le sacrifice du soir lui est-il moins dû que celui du matin ? Pourquoi ces figures ? C'est parce que Jésus-Christ, le premier-né d'entre ses frères, devait s'offrir un jour pour les délivrer tous de la condamnation d'Adam ; c'est encore parce que Jésus-Christ, ce fruit sublime de la terre, comme l'appelle un prophète, devait être présenté dans le temple, par cette oblation sanctifier toute la nature et rendre à l'homme le droit d'user des biens qu'elle produit, dont un abus injuste l'avait privé.

Ce n'étaient donc là que les ombres de l'avenir. Voilà pourquoi les prophètes ne cessaient de nous annoncer que l'éclat de l'ancien temple céderait à la majesté du nouveau[2]. Ce ne sont plus en effet des nuées de gloire qui descendent du ciel pour couvrir le sanctuaire, elles y enfantent aujourd'hui le Juste ; ce n'est plus l'ange du Seigneur qui du fond du propitiatoire annonce ses volontés au peuple, c'est le Seigneur du temple lui-même qui vient en personne instruire les hommes des vérités éternelles du salut ; ce ne sont plus des princes et des conquérants profanes qui, attirés par la majesté et par la réputation de ce lieu saint, viennent y adorer le Dieu des armées et charger ses autels d'offrandes magnifiques, c'est le Prince de la paix, le Roi immortel des siècles, le conquérant de Juda, revêtu des dépouilles des nations, qui vient les offrir toutes à son Père, comme le trophée de sa victoire ; ce n'est plus la fumée des encensements qui monte avec majesté vers le trône céleste, ce sont les prières et les supplications du Christ toujours exaucé à cause de son excellence ; ce n'est plus le sang de mille victimes qui coule sur l'autel ; c'est l'oblation sanglante du Rédempteur d'Israël qui s'y accomplit par avance ; enfin, ce n'est plus un premier-né offert par la synagogue et racheté en même temps, comme incapable de la purifier de ses souillures ; c'est l'Eglise elle-même, figurée dans Marie, qui va offrir son chef, son premier-né, les prémices de ceux qui dorment dans le sein d'Abraham, pour être par cette oblation sainte rendue sans tache et sans ride, et préparée à jamais au Seigneur comme une vierge pure et seule digne d'entrer avec lui dans le sanctuaire éternel.

Or, comme c'est ici la première marque publique de culte que Jésus-Christ donne à son Père, sans doute il veut nous y apprendre les dispositions dans lesquelles il faut entrer pour se consacrer à lui par une vie toute nouvelle. Recueillons donc les circonstances principales de ce mystère, et nous y trouverons un esprit de sacrifice dans Jésus-Christ qui s'offre à son Père, et un esprit de fidélité dans

[1] *Prémices*, 1705.

[2] Magna erit gloria domus istius novissimæ plus quam primæ. *Agg.*, II, 10.

Marie qui l'offre. Or, voilà les deux dispositions qui rendent la conversion sincère et durable, et l'offrande de nos cœurs agréable à Dieu : un esprit de sacrifice qui ne réserve rien en s'offrant, un esprit de fidélité qui ne se dément plus sur rien en le servant. Implorons, etc. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Le premier hommage que l'âme sainte de Jésus-Christ, entrant dans le monde, rendit à la justice et à la grandeur de son Père, fut une oblation d'elle-même, dit l'Apôtre; et le sein de Marie devint comme le premier temple où cet holocauste pur fut d'abord immolé. Mais il manquait à ce sacrifice invisible l'appareil des cérémonies sensibles; il fallait que la victime parût sur l'autel; que le prix qui l'avait rachetée, fût porté dans le temple; qu'elle fût livrée entre les mains du pontife de la loi; que le juste et les saintes femmes se trouvassent à ce nouveau calvaire; que Marie elle-même fût présente au sacrifice; que le glaive de douleur qui devait percer son cœur y brillât par avance; en un mot, que tout y retraçât aux yeux de son Père les circonstances de la croix et l'histoire anticipée de ce grand sacrifice.

Il semble en effet, mes Frères, que son heure n'étant pas encore venue, Jésus-Christ ne paraît aujourd'hui dans le temple que pour se hâter d'y aller tracer, en attendant, les préludes et les ressemblances de son immolation sanglante, et que, comme avant son union à notre chair, il prenait plaisir, dit Tertullien, à se manifester aux patriarches sous une forme sensible pour satisfaire, ce semble, l'impatience de son amour, par ces essais et ces symboles d'incarnation; de même, avant d'expirer sur la croix, il se plaît à donner à son Père des représentations anticipées de ce grand sacrifice, comme pour contenter par avance le désir qui le presse d'être baptisé de ce baptême de sang, et de le glorifier par sa mort.

Mais, quoique ce ne soit ici qu'une image du calvaire, l'oblation n'en est pas moins réelle, dit saint Bernard; première condition que nous proposerons pour modèle, la réalité de l'offrande. Les autres premiers-nés qu'on venait mettre entre les mains du pontife, on les présentait au temple, plutôt pour les racheter que pour les consacrer au Seigneur: ce n'était là qu'une offrande simulée et apparente, des victimes de parade qui ne mouraient jamais à l'autel, et qui, remplacées à l'instant par un vil animal, ne retenaient pour elles que les dehors et tout l'appareil du sacrifice.

Mais Jésus-Christ, entrant aujourd'hui dans le temple, livré entre les mains du pontife et placé sur l'autel : Me voici, dit-il à son Père, les hosties de la loi n'étaient pas dignes de vous; mais vous m'avez formé un corps, et la loi de mort que vous avez prononcée contre moi, est le désir le plus ardent de mon cœur. Dès lors il accepte et souffre par avance tout ce qu'il doit souffrir un jour pour son Père : déjà se présentent à lui tous les travaux futurs de son ministère, les humiliations de sa vie cachée à Nazareth, les courses pénibles de sa vie publique, l'inutilité de ses prodiges et de sa doctrine, les calomnies des prêtres et des pharisiens, tout le détail d'un supplice infâme; déjà il voit dans le temple le lieu d'où sera tiré le prix de sa mort; déjà il démêle dans la foule des prêtres qui environnent l'autel, les pères de ceux qui seront assis un jour pour le juger comme un criminel; déjà porté dans les rues de Jérusalem entre les bras de Marie, il entend ce peuple séditieux demander sa mort avec des cris affreux; déjà il voit le chemin fatal où ses traces sanglantes seront empreintes et par où, chargé de la croix et couvert d'épines, il montera sur le calvaire, et, quoiqu'il ne soit pas encore livré à ses ennemis, son amour commence le sacrifice que leur fureur consommera sur la croix.

Première instruction : Dieu devrait sans doute exiger de nous le sacrifice de notre vie, puisque tout pécheur est indigne de vivre et que nous devenons enfants de mort, dès que nous devenons enfants de péché; mais sa clémence a remplacé cette peine, et le sacrifice continuel de la vie des sens est devenu la loi de mort imposée à tout fidèle. C'est cette loi que nous avons tous acceptée sur les fonts sacrés, lorsqu'on vint nous offrir au Seigneur dans le temple; c'est cette hostie qu'on nous a ordonné d'immoler à notre place pour être déchargés de la malédiction commune et acquérir le droit d'être associés au peuple de Dieu; c'est là ce martyre de la foi, que nous avons tous voué; ce martyre, dit saint Cyprien, qui n'attend pas des tyrans et des supplices, et qui trouve dans la tranquillité du culte, par les violences continuelles faites aux passions, une paix plus amère même et plus doulou-

reuse que le trouble de ses persécutions et de ses souffrances; c'est là le grand témoignage que nous devons tous rendre à la foi chrétienne, en confessant la vérité de ses promesses par le sacrifice continuel que nous leur faisons de nos sens et de nos passions; et c'est en ce sens que tout chrétien est le témoin, c'est-à-dire, le martyr de Jésus-Christ : *Eritis mihi testes* [1].

Voilà, mes Frères, la vie chrétienne, une vie de renoncement et de sacrifice. Cependant se consacrer à Dieu, pour la plupart des âmes, qui, revenues des égarements du monde, veulent le servir, c'est simplement étaler des dehors plus religieux; se faire des liaisons plus simples; ne plus fuir le commerce des gens de bien; aller quelquefois loin du monde pour respirer l'air de la retraite; ne pas rougir des œuvres publiques de miséricorde; se choisir un guide sacré et ne plus vivre dans un oubli entier des sacrements. Mais, si vous n'êtes ni moins ambitieux, ni moins attaché, ni moins sensuel, ni moins sensible, ni moins jaloux, ni moins vain, vous vous offrez au Seigneur comme les premiers-nés d'Israël, c'est-à-dire vous vous mettez entre les mains du pontife, vous paraissez au pied de l'autel; mais vous ne devenez pas le partage du Seigneur; vous n'offrez à votre place qu'un vil animal, que des œuvres extérieures, que les apparences de la piété; vous supposez que Dieu se contente de cet échange et qu'il acceptera, au lieu de votre cœur et de vous-même, une offrande étrangère.

Cependant, la plupart des conversions, à la cour surtout, sont de ce caractère, et subsistent encore avec toutes les passions, moins marquées à la vérité, mais toujours aussi réelles. On s'est donné au Seigneur; mais les soins les plus vifs et les plus périlleux de la fortune ne sont point ralentis; mais les envies, les animosités, les concurrences, les liaisons humaines ne nous trouvent pas plus insensibles; mais l'estime, l'amitié des grands, les distinctions publiques, les applaudissements des hommes, la faveur du maître surtout, n'a rien perdu de son prix dans notre cœur, et est peut-être entrée pour beaucoup dans le plan de notre nouvelle vie. On s'est donné au Seigneur; mais on fait de la piété une vie douce et tranquille, exempte seulement des soucis et des inquiétudes des grandes passions; une simple indifférence pour les agitations des plaisirs, où il entre plus d'indolence que de vertu; une vie renfermée dans un certain cercle d'occupations, innocentes à la vérité, mais aisées et paisibles; une vie d'ailleurs toute naturelle, souvent oiseuse, où l'on ne refuse aux sens que les excès grossiers, et où souvent plus de séparation du tumulte et des grands plaisirs ne fait que laisser plus de loisir aux attentions et aux délicatesses du corps et de la santé. On s'est donné au Seigneur; mais quoiqu'on soit revenu des désordres d'un engagement criminel, on n'en a pas encore rompu le lien fatal; on cultive encore les tristes restes d'une passion qu'on croit éteinte, parce qu'on en a fini les emportements; on aime encore à voir ces objets, ces lieux où l'on a tant de fois péri; semblable à Rachel, on ne rend plus à ses idoles des honneurs publics; mais on ne peut se résoudre à s'en séparer, ni à les perdre de vue. En un mot, on s'est donné au Seigneur; mais tout ce qui plaisait plaît encore; on n'a point fait de sacrifice, on s'est contenté d'ôter la peau de la victime, de changer les dehors, de dépouiller un extérieur lascif et profane : mais on n'a pas touché au reste, on n'a pas coupé la victime comme la loi l'ordonnait, et le glaive de la foi n'y a fait aucune séparation douloureuse : *Detractaque pelle hostiæ, artus in frusta concident* [1].

Cependant, comme on persévère dans l'usage des choses saintes, comme on vit exempt de grands crimes, comme on suit presque les mêmes routes que les justes, peu s'en faut qu'on ne se croie juste comme eux; ce n'est pas ici une hypocrisie; on est dans l'erreur de bonne foi. Au commencement et dans les premiers temps de la conversion, plus frappés alors du souvenir encore récent de nos désordres et des réparations de pénitence dont ils nous rendaient redevables à la justice divine, nous sentions que nous n'avions encore rien fait pour Dieu; nous ne prenions qu'avec une sorte de confusion le nom de serviteurs de Jésus-Christ; et, tandis que le monde trop prompt souvent à donner aux plus légères démarches de changement, le nom de vertu et de sainteté; tandis, dis-je, qu'il nous méconnaissait, nous ne nous méconnaissions pas encore nous-mêmes. Mais insensiblement nous nous sommes

[1] Act., I, 8.

[1] Levit., I, 6.

familiarisés avec cet état : les dehors de la justice nous ont caché notre véritable misère ; les louanges des hommes sur notre prétendue vertu nous ont persuadé qu'elle était véritable et que le Seigneur n'en demandait pas davantage de nous ; à force de nous regarder avec les yeux d'autrui, nous avons réussi à nous prendre pour ce que nous ne sommes pas, et, sans avoir jamais fait à Dieu aucun sacrifice réel et douloureux de nos sens, de nos penchants, de nos espérances, de nos commodités, de nos antipathies, de nos haines secrètes, de notre orgueil, de notre ambition, nous croyons nous être consacrés au Seigneur, avoir renoncé au monde et fait le sacrifice que Dieu demandait de nous.

La piété, mes Frères, n'est donc que le sacrifice de notre cœur ; mais ce n'est pas assez que l'offrande en soit réelle, il faut encore qu'elle soit universelle : seconde condition. Jésus-Christ, dit saint Bernard, sacrifie aujourd'hui à son Père tous ses titres, toute sa gloire, son innocence même ; il ne réserve rien, pour nous apprendre, dit ce Père, que l'intégrité du sacrifice en fait d'ordinaire tout le mérite : *Offerentes illi utique quod sumus nosmetipsi.*

Or, on veut bien retourner à Dieu et commencer une nouvelle vie, mais on ne veut pas tout d'un coup faire un divorce universel avec le monde. On se figure que, si l'on voulait tout entreprendre d'abord, on ne ferait rien ; qu'il faut se gagner peu à peu sur certains points avant que d'en venir aux autres ; que dans de faibles commencements, le Seigneur ne désapprouve pas qu'on accorde encore bien des choses à la faiblesse ; qu'il faut s'essayer sur de moindres ennemis, pour attaquer plus heureusement les plus forts, et que David vainquit les lions et les ours avant que d'oser attaquer Goliath.

Ainsi on se retranchera sur un jeu outré, mais on ne veut pas encore toucher aux autres plaisirs ; on rompra un engagement de crime, mais on ne veut pas d'abord bannir les spectacles, les entretiens dangereux, les liaisons inutiles et suspectes, les soins excessifs de la parure ; on se dit à soi-même que chaque chose aura son temps, qu'il faut insensiblement accoutumer le monde et s'accoutumer soi-même : on craint de trop se presser, et l'on donne à sa faiblesse le nom de prudence. Mais des commencements si ménagés ne sont jamais heureux et ne vont jamais loin : il n'en est pas de la conversion comme des ouvrages des hommes : elle n'est point, lorsqu'elle n'est pas entière, et tout est encore à faire tandis qu'il en reste encore un seul point. Toutes les passions n'en forment qu'une dans l'âme : en vain les attaquez-vous séparément, vous coupez les têtes de l'hydre qui renaissent, et la grâce ne connaît point de victoire partagée.

Il est vrai que la piété a ses progrès, qu'elle se perfectionne de jour en jour, et qu'il fallut le travail de quarante années, pour relever et mettre dans sa perfection les murs et le temple de la sainte Jérusalem, figure de l'âme fidèle. Mais le monde et tout ce qu'il a de criminel, doit être d'abord détruit dans notre cœur ; mais tout ce qui est incompatible avec la vie chrétienne, doit cesser tout d'un coup ; et, dès que le Seigneur a fait retentir sa voix dans un cœur, la criminelle Jéricho doit tomber toute entière à ses pieds, et ne plus rien conserver de ce qu'elle était, que ses débris et ses ruines.

Et certes, mes Frères, Jésus-Christ pouvait sans doute, en venant s'offrir aujourd'hui à son Père aux pieds de l'autel, comme le maître du temple, y laisser briller quelque rayon de sa gloire et de sa puissance, comme lorsqu'il en chassa les profanateurs ; mais tout partage blesse son amour. Il est le pontife éternel d'une nouvelle alliance ; lui seul a droit d'entrer dans le sanctuaire véritable ; et il sacrifie cette auguste qualité, en venant acheter le droit d'entrer dans le temple figuratif. Il est le Rédempteur de Sion ; et lui-même est racheté comme une victime vulgaire. C'est le législateur des peuples ; et il vient se soumettre à une loi, dont il est lui-même l'accomplissement. Enfin il est le libérateur tant de fois promis ; et il ne refuse pas d'être délivré de la servitude commune par l'offrande d'un vil animal. Il fait un sacrifice universel à son Père de tous les titres dont son Père même l'a revêtu.

Mais c'est ici surtout où il est rare de ne pas user de réserve et de faire au Seigneur un sacrifice sincère de toutes ces vaines distinctions qui nous élèvent aux yeux des hommes. Lors même que désabusé du monde, on revient des égarements des passions, on ne revient guère de la vanité et de l'entêtement du rang et de la naissance ; et l'on veut que ses titres entrent pour ainsi dire dans tout ce qu'on fait pour le Seigneur. Si l'on consacre des dons au temple,

les marques superbes du nom et des dignités en immortalisent la mémoire ; si l'on élève des asiles de miséricorde, ces maisons deviennent des monuments publics de la grandeur de celle de leurs bienfaiteurs ; et les signes de la vanité sont presque toujours la première chose qui paraît dans les œuvres saintes. Telle est la faiblesse des grands surtout : les hommages obscurs ne plaisent pas ; les œuvres de religion qui nous confondent avec la foule, ne sont jamais de notre goût ; il faut que tout ce que nous faisons pour le ciel porte le caractère de ce que nous sommes sur la terre. On entre dans des œuvres de miséricorde, mais on en veut les premiers honneurs. On s'abaisse jusques aux ministères les plus vils de la charité, mais on s'abaisse avec faste, et dans cet abaissement même on fait sentir qu'on est grand. On se trouve dans des lieux secrets consacrés aux exercices humiliants de la miséricorde ; mais on s'y fait annoncer par des distinctions de vanité, et il semble qu'on ne veut pas courir le risque de l'humiliation, sans s'être préparé le dédommagement des éloges.

On ne connaît plus cette humilité ingénieuse, dont des saints distingués dans le monde nous ont laissé tant d'exemples. Quelle joie pour eux, lorsque pouvant se dérober aux regards publics et se dépouiller pour un temps du poids de leur grandeur, ils allaient inconnus ou soulager leurs frères ou s'exposer à des outrages ou honorer le Seigneur dans quelque autre œuvre obscure de religion ! Quelle sainte industrie pour trouver ces moments heureux ! c'est alors qu'ils se croyaient véritablement grands. C'était dans ces moments d'humiliation qu'ils se regardaient avec une sainte complaisance, parce qu'ils retrouvaient en eux les traits les plus ressemblants de leur divin Maître, dépouillé aujourd'hui de tous ses titres devant la grandeur de son Père, et confondu par une cérémonie honteuse avec les autres enfants d'Israël. C'est alors que, se trouvant comme soulagés du fardeau de leur élévation, ils marchaient avec plus d'ardeur et de légèreté dans les voies de la justice. C'est alors enfin que le Seigneur se communiquait à eux plus abondamment et qu'ils goûtaient des douceurs que le cœur humain ne peut comprendre. Ainsi, dès que Moïse s'est dépouillé du titre fastueux de fils de la fille de Pharaon, et est venu dans le désert, comme un homme obscur et inconnu, garder les troupeaux de Jéthro, c'est alors que le Seigneur se montre à lui dans le buisson, et verse dans son âme des consolations ineffables qui le dédommagent avec usure de toute la pompe de l'Egypte qu'il vient de sacrifier à l'opprobre de Jésus-Christ.

Mais non-seulement Jésus-Christ sacrifie aujourd'hui à son Père toute la gloire de ses titres ; afin que rien ne manque à l'intégrité de son sacrifice, il lui en fait un même de son innocence. Il paraît dans le temple comme un pécheur ; il y est racheté comme un esclave et un enfant de colère ; il prend sur lui toute la honte du péché dont il est exempt, et dans les sacrifices que Dieu demande de nous, nous voulons toujours sauver une vaine réputation d'innocence et de probité que nous avons perdue.

Vous craignez qu'en restituant des biens mal acquis, vous n'informiez le public de vos injustices secrètes. Mais vous vous trompez, si vous avez cru jusqu'ici votre réputation là-dessus hors d'atteinte ; depuis longtemps on dit tout haut dans le monde que ces équipages pompeux, ces édifices superbes, cette opulence domestique est le bien de la veuve et de l'orphelin ; que vous avez élevé votre fortune sur la misère publique, et qu'une prospérité si prompte n'a pu être innocente. Le monde lui-même est blessé de vos profusions, et ne vous regarde plus qu'avec une sorte d'indignation et de mépris ; et, loin que des démarches publiques de repentir missent votre réputation en danger, il ne vous reste plus que cette voie pour recouvrer celle que vous avez perdue. Vous dites que si vous rompez brusquement ce commerce, l'éclat fera penser qu'il n'était pas innocent. Mais depuis longtemps le public murmure sur ces assiduités que vous croyez ignorées ; c'est un scandale, et vous vous flattez que c'est un secret. Les gens de bien en gémissent ; le monde, loin d'y donner des interprétations favorables, va peut-être encore au delà de la vérité ; car ses erreurs sur ce point sont toujours plutôt des erreurs de malignité que de bonté ; et une rupture soudaine n'est plus pour vous un éclat à craindre, mais une démarche aussi nécessaire à votre honneur qu'à votre salut. Vous ressemblez à Saül qui exigeait de Samuel des ménagements et des honneurs publics qui conservassent sa gloire et sa réputation dans l'esprit du peuple, lui dont les infidélités avaient déjà si fort éclaté dans tout Israël. Mais, d'ailleurs, quand il s'a-

git d'obéir à la loi de Dieu, il ne faut plus craindre les démarches les plus humiliantes, que le salut rend indispensables.

Enfin, mes Frères, l'offrande de Jésus-Christ est une offrande toute volontaire; dernière condition. C'est un hommage de surcroît, pour ainsi dire, qui ne trouve pas ses motifs dans l'obligation de la loi, mais dans le seul amour de celui qui l'offre; et l'ouvrage du salut des hommes, dont son Père l'avait chargé, pouvait être consommé, sans qu'il ajoutât aux opprobres et aux travaux futurs de son ministère la honte de cette première démarche.

Mais il voulait accomplir toute justice et nous apprendre qu'une âme qui, revenue des égarements du monde, se consacre à Dieu, ne peut d'abord se refuser à elle-même de saints excès, ne s'avise pas de compter avec son Seigneur pour savoir au juste ce qu'elle lui doit, ne trouve rien de trop pour sa douleur et pour la vivacité de son repentir; et, loin que la tiédeur de son zèle attende toujours l'obligation inévitable du devoir pour agir, elle se fait un devoir de tout ce qu'un zèle saint lui inspire.

Or, mes Frères, où sont les âmes de ce caractère? Lorsque, touché de la grâce, on veut revenir à Dieu, le premier soin est de chercher de toutes les maximes de le servir la plus douce et la moins dure à l'amour-propre; loin d'embrasser des rigueurs de surcroît, on étudie d'abord jusqu'où on peut pousser la condescendance pour s'en tenir à ces bornes dangereuses; on se fait d'abord un plan de vertu où le monde entre presque autant que l'Evangile; loin de se proposer les plus gens de bien pour modèles, on déclare d'abord qu'on ne veut pas pousser les choses à l'extrémité comme eux, qu'on ne veut pas donner dans le ridicule de la singularité et dans les travers d'une piété outrée; loin de chercher dans leurs exemples ce qu'on doit imiter, on y cherche ce qu'on doit fuir, et l'on veut être à Dieu en commençant à condamner ceux qui le servent. Ainsi on ne donne à Dieu que ce qu'on ne peut lui refuser, et l'on traite avec lui, non comme avec un père irrité qu'on veut apaiser, mais comme avec un ennemi, envers qui on ne se relâche qu'à regret de ce qu'on est forcé de lui accorder.

Oui, mes Frères, qu'on aime peu son Dieu, quand on peut se prescrire à soi-même la mesure de l'aimer! Qu'on est peu touché de ses crimes, quand on peut d'abord chercher des adoucissements à sa pénitence! Que la conversion est suspecte, lorsque l'on commence par y mettre des bornes; et que le cœur est peu changé, lorsqu'il a encore le loisir de supputer les premières démarches de son changement! Les commencements de la pénitence ne sauraient être si languissants et si ménagés. Le cœur alors, ne pouvant presque porter les premières impressions du Dieu qui le remplit, ne cherche qu'à soulager sa douleur; les larmes ne coulent jamais avec assez d'abondance; la componction n'est jamais assez vive. Quelles inquiétudes sur l'état déplorable où il a vécu, la grâce n'opère-elle pas dans l'âme d'un véritable pénitent! Quelle sainte indignation fait-il paraître contre les dissolutions de ses premières mœurs et le scandale de sa vie passée! quelles raisons n'a-t-il pas à nous opposer, lorsque nous voulons modérer l'excès de son zèle, et consoler l'amertume de sa douleur! quelle crainte de ne pas trouver auprès de Dieu toute l'indulgence que nous lui promettons! quel désir de réparer le temps perdu dans les erreurs du siècle, de mettre à profit ce qui lui reste de vie, et de ne plus perdre de vue le bienfait inestimable qui vient de l'appeler à la connaissance et à l'amour de la vérité! quelle sainte jalousie envers ceux de ses frères qui ont eu le bonheur de se donner à Dieu avant lui; et qu'il lui paraît triste d'avoir aimé si tard celui qui seul est digne de notre amour! quel zèle à venger sur sa chair les iniquités dont elle s'était souillée, et à faire servir à la justice les membres qui avaient servi au péché!

Voilà, mes Frères, les conversions que la suite ne voit jamais se relâcher, ni se démentir. Mais ce jeune homme de l'Evangile, qui, appelé par Jésus-Christ, commence par disputer s'il est obligé de renoncer à tout pour le suivre; mais cet autre, qui, en se donnant à lui veut encore se réserver le droit d'aller rendre les derniers devoirs à son père; mais toutes ces conversions mitigées et imparfaites; mais tous ces sacrifices où l'on commence par mêler du miel contre l'ordonnance de la loi, le Seigneur les rejette; et pour être dignes de ses regards, il faut que la réalité de l'immolation en sanctifie l'offrande, que l'intégrité la perfectionne, et enfin, que la ferveur et la surabondance de zèle la consomme et la fasse monter en odeur de suavité jusqu'au trône de la Majesté sainte: telle est la loi du sacrifice, *Hæc*

*est lex sacrificii* [1]. Mais si le défaut de ces conditions rend la plupart des conversions peu sincères, le défaut de fidélité les rend aussi peu durables ; et c'est sur quoi l'exemple de Marie va nous instruire.

DEUXIÈME PARTIE.

Les infidélités les plus ordinaires où nous tombons dans les démarches de salut que Dieu demande de nous, ont leur source, ou dans une prudence de la chair, toujours ingénieuse à trouver des inconvénients aux desseins de la grâce sur notre âme, ou dans un orgueil et une complaisance secrète qui trouve dans les dons mêmes de l'Esprit-Saint l'écueil de la vertu, ou enfin dans un découragement dangereux qui, à la vue des maux dont il est menacé, se consulte trop soi-même et fait de sa faiblesse la mesure de ses devoirs.

Or, la fidélité de Marie dans ce mystère nous fournit de grandes règles pour éviter ces trois écueils : docile, elle ne raisonne pas ; humble, elle ne s'élève pas ; généreuse, elle ne se décourage pas. Suivez, s'il vous plaît, cet ordre, et m'honorez de votre attention.

Docile, elle ne raisonne pas ; car que ne pouvait-elle pas se dire à elle-même pour se dispenser de la loi commune de la purification ? Quand les raisons tirées de sa propre gloire n'auraient pas été capables de la toucher, pouvait-elle être indifférente à la gloire de son Fils ? En se confondant avec les autres mères par sa soumission à une cérémonie honteuse, ne semblait-elle pas le confondre aussi avec les autres enfants d'Israël ? Et pouvait-elle se dégrader publiquement de l'honneur de sa divine maternité sans dérober à son Fils la gloire de son éternelle origine et préparer de loin des preuves à l'incrédulité et aux blasphèmes de ses ennemis.

Mais elle avait appris dans sa retraite de Nazareth que l'œil de la grâce est simple ; que trop de raison, quand il s'agit des voies de Dieu, est un excès de lumière, qui éblouit et qui égare ; que la vie de la foi laisse toujours des ténèbres et des difficultés, pour ne pas ôter à l'âme juste le mérite de sa docilité, et qu'il y a un œil de scandale qu'il faut arracher et jeter loin de soi, de peur de regarder trop avant dans les voies où la grâce nous appelle. Elle se soumet avec simplicité, et adore dans l'ordre de Dieu les desseins éternels d'une démarche qui semble n'offrir à la raison que des inconvénients inévitables.

Mais que l'exemple de Marie a peu d'imitateurs, parmi ceux mêmes qu'on regarde comme justes, et qui vivent dans la pratique de la vertu ! Oui, mes Frères, nous prenons presque toujours dans les intérêts de la gloire de Dieu, des prétextes pour nous dispenser de sa loi sainte, et nous trouvons le secret de nous déguiser à nous-mêmes nos passions sous le nom de la piété. Ainsi, on se retrancherait sur bien des choses que la loi de Dieu demande de nous ; mais on ne veut pas rendre la piété odieuse, par des singularités auxquelles le monde ne manquerait pas de donner du ridicule. On ferait certaines démarches qui restent à faire, pour n'avoir plus rien à se reprocher ; mais les inconvénients qu'on en craint paraissent plus dangereux que le mal même qu'on est obligé de se permettre. On serait moins sensible à une injure ; mais on est revêtu d'un caractère sacré, dont on est obligé de venger l'honneur. On souffrirait la calomnie sans se plaindre ; mais l'œuvre de Dieu s'y trouve intéressée, et, si l'on ne démasque l'imposteur, la crédulité publique sera séduite, et une entreprise de miséricorde renversée. On garderait contre cet écrivain les règles de la charité, et de la politesse même chrétienne ; mais le zèle de la vérité qu'on défend ne permet pas cette juste modération ; et contre l'erreur, il ne faut pas simplement adoucir et changer sa voix comme autrefois l'Apôtre, en écrivant contre les abus d'une Eglise fidele, mais sonner de la trompette comme les prêtres de la loi contre Jéricho. Ainsi la religion elle-même sert souvent d'asile et d'appui à des passions injustes.

Mais laissons à Dieu, mes Frères, le soin de venger sa gloire ; défendons la vérité avec les armes de la charité ; combattons l'erreur avec cet esprit de douceur et de modestie, seul capable de ramener ceux qui errent ; découvrons le mal sans aigrir le malade ; et n'ajoutons pas au scandale des doctrines perverses celui des emportements qui les combattent. N'intéressons pas la gloire de Dieu à nos transgressions ; accomplissons la loi qui est claire. Que les inconvénients douteux que nous croyons apercevoir de loin, ne nous retardent plus ; c'est l'affaire de celui qui nous ordonne

[1] Levit., VI, 14.

d'obéir ; et puisque ces raisons ne l'ont pas encore obligé de changer sa loi, elles ne doivent rien changer aussi à la fidélité de notre obéissance.

D'ailleurs, vous qui paraissez si sensibles aux intérêts de la gloire de Dieu, et qui peut-être confondez ce sentiment de la foi avec une vivacité tout humaine sur votre gloire propre, savez-vous où le Seigneur la trouve, sa gloire? Vous croyez que c'est dans le succès d'une œuvre d'éclat utile à la piété, dans la confusion et dans le décri d'un ennemi de la vertu ; vous vous trompez : c'est souvent dans la patience d'un juste persécuté ; c'est dans le silence d'une âme fidèle que l'on calomnie. Ces actes pénibles et secrets de la foi ont quelque chose de plus grand à ses yeux et de plus digne de sa gloire, que les honneurs les plus pompeux rendus à la vertu ; et peut-être que ceux des Israélites, devenus fidèles et fervents dans la captivité, l'honoraient davantage, le long des fleuves de Babylone, par les gémissements secrets, par les désirs saints et ardents, par les tristes cantiques qu'ils faisaient monter sans cesse vers le trône du Dieu de leurs pères, par la patience avec laquelle ils supportaient les rigueurs de leur servitude et le joug des incirconcis, que n'aurait pu faire la ruine entière des ennemis d'Israël, la gloire de Jérusalem rebâtie, et la magnificence de son temple et de ses sacrifices[1]. Ce n'est pas toujours en attirant des honneurs à la vertu ; c'est le plus souvent, en exerçant le juste par des opprobres, que le Seigneur sait se glorifier lui-même.

Une autre instruction que nous donne ici la docilité de Marie, c'est qu'élevée au degré le plus sublime de la grâce, unie à Dieu par les dons les plus excellents de l'Esprit Saint, elle ne dédaigne pas une cérémonie vulgaire du culte ; elle n'affecte pas des voies plus sublimes, plus spirituelles et plus parfaites. Car cet écueil est à craindre pour la piété ; souvent on croit avoir une dévotion plus éclairée, et de meilleur goût, en laissant au peuple simple et grossier, ou aux âmes moins instruites, tout ce qui ne paraît établi que pour le culte extérieur, et les pratiques les plus communes de la religion, que la piété publique a autorisées, et dont la simplicité semble les destiner à la multitude ignorante. On néglige ces secours innocents, comme si une foi plus éclairée pouvait s'en passer ; on croit en donnant moins aux sens et à la chair, qui ne sert de rien, agir plus selon l'esprit qui est utile à tout ; on se relâche sur mille usages saints et sensibles, qui répandaient, au commencement de notre pénitence, une onction secrète dans nos cœurs, et soutenaient la fidélité de notre piété naissante ; on se persuade qu'il y a une voie plus excellente ; et cependant, depuis qu'on est infidèle à ces usages, on est tombé dans le relâchement et la sécheresse ; on ne sent plus ces consolations saintes, qui étaient la récompense et le soutien de la vertu. En négligeant ces œuvres si peu utiles, on a peu à peu négligé les plus essentielles ; et l'on est devenu tout charnel, depuis qu'on n'a plus voulu se conduire que selon l'esprit.

Ainsi, mes Frères, tout aide à la véritable piété, tout réveille sa foi, tout perfectionne son amour, tout console son espérance ; rien n'est imparfait pour elle, que les œuvres qui manquent de ferveur ; et les pratiques les plus simples lui paraissent aussi élevées devant Dieu que les plus pures contemplations des séraphins, dès qu'elles en ont l'amour et le zèle. La perfection de la vertu ne consiste pas dans la sublimité des devoirs que l'on remplit, mais dans la grandeur de la foi, qui peut accompagner les œuvres les plus vulgaires. Souvent on ne se croit plus avancé que parce qu'on vaque à des fonctions plus relevées, à des lectures plus spirituelles, à des méthodes plus parfaites ; mais si vous portez à ces méthodes sublimes les défauts des faibles et des imparfaits, vous êtes, comme les apôtres, monté sur le Thabor, pour y contempler la gloire du Seigneur ; mais vous y conservez encore, comme eux, un goût de chair et de sang, et pensez encore à vous bâtir sur la terre un tabernacle, et une cité permanente.

En second lieu, humble, Marie ne s'élève pas. Car, mes Frères, qui peut douter qu'elle n'eût été éclairée d'en-haut sur toute la suite du ministère de son Fils, elle qui en avait développé les merveilles d'une manière si sublime

[1] Dans ce souvenir de la Bible délicieusement mêlé à la solide leçon de morale chrétienne, Massillon sait trouver de nouvelles sources de beautés oratoires. Il est difficile de ne pas voir dans cet excellent morceau une allusion aux querelles jansénistes. Massillon fut toujours d'un caractère modéré, ami de la paix. Cependant, ne l'oublions jamais, dévoué à l'Eglise, il contribua d'une manière importante à l'acceptation de la bulle *Unigenitus* par le cardinal de Noailles. Ce ne fut pas pourtant sans plus d'un insuccès ; et l'orateur, dont l'éloquence avait remporté en chaire de si glorieux triomphes, échoua longtemps devant les temporisations de l'archevêque de Paris.

dans son divin cantique, et que l'élévation de ses lumières ne répondît à celle de sa grâce et de sa dignité? Cependant, elle veut bien recevoir les avis du juste Siméon; elle ne dédaigne pas d'être instruite par le saint vieillard sur les suites de sa destinée et de celle de son Fils; elle paraît apprendre ce qu'une plénitude d'esprit et de grâce lui avait déjà appris; elle ne s'empresse pas de raconter à son tour les grandes choses que le Seigneur avait opérées en elle, et tout ce que l'Ange lui avait révélé dans sa retraite de Nazareth; et, comme si le cantique du vieillard Siméon lui eût découvert, sur cet enfant, des mystères qu'elle eût jusque-là ignorés, elle écoutait ses paroles, dit l'Evangile, avec une admiration de respect et de surprise : *Erat pater ejus et mater mirantes super his quæ dicebantur de illo*[1].

Or, rien de plus rare, même dans la piété, que cette sage et modeste retenue, qui va à cacher ses propres dons et à manifester ceux des autres. Souvent, enflé de quelques faibles lumières qu'on croit avoir puisées dans des lectures plus recherchées, on veut tout instruire sans connaissance, tout régler sans vocation, tout entreprendre sans talent, tout décider sans autorité. A peine trouve-t-on de guide assez éclairé pour se conduire; tout paraît au-dessous de ce qu'on croit être soi-même; il faut des Paul descendus du ciel; encore ne parlent-ils pas assez la sagesse des parfaits. La simplicité, l'onction, la plénitude de l'Esprit de Dieu ne paraissent plus que des talents destinés à sauver les âmes vulgaires; on veut pour soi un certain goût, des lumières rares, des dons éclatants, et quelque chose de plus que la science des saints; et la vanité paraît jusque dans le choix qu'on fait de celui de qui on veut apprendre l'humilité chrétienne[2].

Souvent encore on conserve dans un ministère saint, comme ces fidèles de Corinthe, un esprit d'émulation pour les dons extérieurs. Tout ce qui brille plus que nous, nous blesse; tout ce qui nous efface ou nous obscurcit, nous trouve inexorables. Que Jésus-Christ en soit plus glorifié, si nous le sommes moins nous-mêmes, nous devenons les censeurs de l'œuvre de Dieu dans les dons de nos frères; nous n'avons de zèle que pour les ministères éclatants; nous laissons aux autres les plus utiles aux peuples; nous fuyons, en travaillant à l'édifice du Seigneur, ces soins obscurs et pénibles qui ne font que préparer les voies en secret, et qui laissent aux autres la gloire publique du succès et tout l'honneur de l'ouvrage, peu semblables à David qui se contenta d'avoir amassé avec des soins incroyables tous les matériaux du temple, et laissa à son fils Salomon la gloire immortelle de l'avoir élevé et tout l'honneur de cet ouvrage célèbre. Cependant, tout est à craindre lorsque l'orgueil et la vaine complaisance se mêlent avec les talents et les dons extérieurs de l'Esprit Saint. C'est une rouille qui les infecte, et qui en anéantit le fruit et l'usage; vous arrosez, et le Seigneur ne donne pas l'accroissement; vous travaillez, et vous semez du vent; Dieu ne bénit pas un instrument qui n'agit pas sous sa main; et vous devenez coupable et des dons que vous avez reçus, et des fruits que le Seigneur avait attachés à l'usage saint que vous en deviez faire.

Enfin, généreuse, Marie ne se décourage pas. On lui annonce qu'un glaive de douleur percera son âme, que cet enfant qu'elle vient offrir, sera exposé comme un but aux traits de la contradiction et de la calomnie; on ne présente à son esprit que des images tristes et effrayantes; on ne lui fait entrevoir de loin que des malheurs dont la pensée seule fait frémir sa tendresse. Cependant, à des présages si funestes, elle offre une foi généreuse et soumise. Fille d'Abraham, elle en imite la fidélité et le courage; elle voit déjà la montagne sainte, le bûcher fatal dressé, et le véritable Isaac prêt à être immolé, sans que son amour arrête le bras qui va frapper. Elle entre dans les dispositions divines de son Fils, unissant sa soumission à la sienne; elle tire de lui toute sa force; et comme ils offrent la même hostie, ce n'est pour ainsi dire que la même obéissance qui en consomme et en sanctifie l'oblation.

Or, c'est ici où l'exemple de Marie est peu imité. La piété n'arrache pas toujours du cœur des parents les plus chrétiens l'amour charnel et déréglé des enfants; et l'on n'offre pas toujours au Seigneur, comme elle, ni ce qu'on a de meilleur, ni peut-être ce qu'il demande de nous. Si l'on démêle dans un enfant les premières espérances de ces talents qui font réussir dans le monde; s'il paraît plus propre que les autres à soutenir la gloire de son nom et

[1] Luc, II, 33.

[2] La Bruyère reproche aussi à la dévotion de son temps de chercher du relief dans la réputation du directeur. *De la Mode.* Et la vanité paraît jusque dans le choix même de ceux qu'on veut prendre pour pratiquer l'humilité chrétienne. *Trévoux.*

l'estime publique, on le sépare pour la terre; on le regarde comme consacré et destiné au siècle par sa naissance; le Seigneur n'a plus de droit sur lui. En vain mille traits d'une vocation sainte paraissent déjà sur sa personne; en vain mille désirs de séparation et de retraite que la grâce opère déjà dans son âme, laissent comprendre les desseins de Dieu sur lui; en vain, comme Moïse, préférant l'opprobre de Jésus-Christ aux richesses de l'Egypte, se dérobe-t-il peut-être même pour s'enfuir au désert. On résiste à l'ordre de Dieu; on regarde les plus saints mouvements de la grâce comme des légèretés de l'enfance; on ne le croit pas encore capable de se choisir une voie, et on lui offre celle du siècle. On ne veut pas le détourner ouvertement d'un dessein louable; mais sous prétexte d'éprouver la vocation, on la fait perdre; on exige qu'il connaisse le monde auparavant, et on attend qu'il l'ait aimé; on veut laisser mûrir la raison, et on laisse flétrir l'innocence et fortifier les passions. On se persuade qu'il faut l'engager dans des plaisirs qui éprouvent sa résolution; et on le met dans des occasions qui corrompent son âme; et, comme Noé, mais avec des intentions bien différentes, on envoie si souvent sur une terre inondée d'iniquités cette chaste colombe, pour essayer si elle pourra s'y arrêter, qu'à la fin elle y reste, et ne revient plus dans le saint asile où le Seigneur l'avait appelée.

Ce n'est pas que je prétende ici blâmer les précautions d'une prudence chrétienne, mais je blâme les vains prétextes de la chair et du sang. Et en effet, lorsque vous vous trouvez les mêmes désirs de retraite dans ceux de vos enfants, qui, par l'ordre de leur naissance ou par la médiocrité de leurs talents, se trouvent moins propres au monde et à seconder la vanité de vos projets, êtes-vous si difficiles et si circonspects? Prenez-vous tant de mesures, pour éprouver si c'est le bon esprit qui les pousse? Mettez-vous leur vocation à des épreuves si périlleuses? Ah! loin de vous défier de leur âge et de leur enfance, vous en abusez; loin de leur représenter les inconvénients d'un choix téméraire, vous le leur inspirez; loin de leur faire connaître les plaisirs du monde, pour éprouver leur vocation, votre grande attention est de les en éloigner, et de leur en faire des peintures affreuses; au lieu de leur présenter avec neutralité le siècle et la retraite, vous les placez dans des situations où tout leur fait entendre ce que vous n'osez leur dire; vous faites de leur éducation une voie qui les conduit à vos fins. Sous prétexte de les éloigner des dangers, vous dérobez de bonne heure le monde à des yeux devant lesquels vous craignez qu'il ne paraisse trop aimable; vous ne les traînez pas, comme des victimes infortunées, à l'autel, mais peut-être vous leur rendez la retraite un asile souhaitable, par les sévérités et les traitements injustes qu'ils ont à essuyer auprès de vous. Après cela vous venez nous dire que vous êtes heureux dans l'établissement de votre famille; vous êtes heureux: mais vos enfants le sont-ils? Et pouvez-vous appeler un bonheur pour vous leur infortune et l'inhumanité qui vous les a fait sacrifier à l'idole de votre ambition?

Mais, de plus, la honte de vos familles devient ainsi le partage du Seigneur. Ainsi les vases de rebut que vous n'avez pas trouvés dignes d'être placés dans votre maison, vous les choisissez pour être les vases d'honneur du temple du Dieu vivant! Ainsi ces pierres inutiles que vous rejetez, comme incapables d'entrer dans l'édifice profane de votre fortune, vous les réservez pour être les pierres de l'angle et les colonnes de la maison du Seigneur! Eh quoi! mes Frères, l'art des arts, le gouvernement des âmes demande-t-il moins de talents, que les occupations frivoles et les inutilités de la terre? Quoi! l'interprétation des mystères de la foi, la défense de la vérité et de la doctrine, l'instruction des peuples, la dispensation des grâces de l'Eglise, des devoirs si sublimes, ne doivent-ils donc être abandonnés qu'à des talents inutiles, et à des esprits vulgaires et médiocres? Quoi! la force pour résister à l'erreur, la lumière et l'élévation pour la découvrir et la confondre, le zèle pour combattre le monde avec ses abus et ses maximes, la sainteté pour le corriger, la plénitude de l'Esprit de Dieu pour le toucher, l'éloquence sainte pour le convaincre, l'intrépidité pour ne pas le ménager, la grandeur de l'âme pour être au-dessus de ses menaces et de ses promesses, sont-ce là des ministères vulgaires et rampants, et faut-il pour des fonctions si élevées être né moins heureusement que pour les amusements du monde et les agitations puériles qui en font les plus sérieuses occupations?

Mais vous exigez vous-mêmes de nous tant de qualités rares et sublimes! Vous voulez que nos mœurs soient irrépréhensibles, et que

nous brillions par la sainteté de notre vie, comme des astres, au milieu des ténèbres et de la corruption générale du monde. Vous voulez que nous éclaircissions vos doutes, que nous redressions vos égarements, que nous soutenions votre faiblesse, que nous consolions vos afflictions. Vous voulez que nous soyons les dépositaires de la doctrine et de la vérité, les oracles de la terre, toujours prêts à rendre raison de notre foi et à humilier toute hauteur qui s'élève contre la science de Dieu. Mais c'est vous-mêmes, mes Frères, qui nous avez donnés à l'Eglise ; c'est de vos mains que le Seigneur nous a reçus ; et, si vous ne présentez au temple que ce que vous avez de pire et de plus défectueux, comment y trouverez-vous ce qu'il y a de plus rare et de plus excellent sur la terre ?

Vous faites après cela vous-mêmes, mes Frères, du déréglement ou de l'ignorance des personnes consacrées à Dieu, le sujet le plus ordinaire et le plus agréable de vos dérisions et de vos censures ; mais n'est-ce pas l'ouvrage de votre orgueil et de vos intérêts sordides, que vous trouvez si digne de risée ? Ne sont-ce pas les mains de votre cupidité, qui ont placé sur l'autel ces idoles méprisables que vous insultez ? S'il n'y avait point dans l'Eglise de parents avares, ambitieux, injustes, y verrait-on beaucoup de ministres mondains, scandaleux, ignorants ? Si le Seigneur se choisissait lui-même ses victimes, seraient-elles si indignes de lui ? Et les asiles saints cacheraient-ils tant de dégoûts, de faiblesses et de murmures ? Eh ! pleurez plutôt sur des désordres dont vous êtes les seuls auteurs, et que la justice de Dieu vous imputera un jour ; couvrez plutôt du voile du silence des plaies que vous avez faites vous-mêmes à l'Eglise. Tournez contre vous-mêmes vos propres censures ; que les scandales du sanctuaire vous rappellent uniquement l'injustice de vos destinations sur vos enfants. Nos égarements sont toujours ou la peine, ou le fruit des vôtres.

D'ailleurs, que pourrait-il vous arriver de plus heureux, que de consacrer au Seigneur ce qu'il y a de plus heureusement né dans vos familles ; de fournir à l'Eglise des ministres éclairés, des ouvriers puissants en œuvres et en parole, qui ramènent les pécheurs, qui consolent les justes, qui fortifient les faibles, qui soient établis, comme aujourd'hui Jésus-Christ, pour le salut de plusieurs, pour être la gloire de leur peuple, la lumière des nations, la consolation de l'Eglise, le soutien de leurs frères ? Et quand même le Seigneur vous demanderait, comme autrefois à Abraham, et aujourd'hui à Marie, le seul héritier des promesses, le seul successeur de vos titres et de votre nom, ne serait-ce pas une grâce nouvelle dont il vous favoriserait ? Le monde l'aurait infecté ; et le Seigneur le mettra à couvert dans le secret de son tabernacle ; vous eussiez été peut-être le père infortuné d'une postérité maudite ; et vous aurez la consolation d'y voir un élu, que Jésus-Christ vous rendra dans le ciel ; peut-être même consacré au Seigneur, et revêtu d'un caractère de dignité dans l'Eglise, recevra-t-il vos derniers soupirs sur la terre ; sera-t-il l'ange tutélaire de votre mort ; vous fortifiera-t-il dans cette dernière heure par les paroles de la foi et les derniers remèdes des mourants ; peut-être baisserez-vous sous sa main sacrée, devenue l'instrument de votre réconciliation, votre tête déjà défaillante ; et, comme le vieillard Jacob mourant, assisté de son fils Joseph élevé en dignité dans l'Egypte, vous aurez la consolation, comme lui, d'adorer le bâton de sa puissance pastorale, et la marque sacrée de son autorité : *Adoravit fastigium virgæ ejus*[1]. Eh ! que vous sert d'avoir sur la terre des successeurs de votre nom, lorsqu'une fois vous dormirez dans la poussière du tombeau ? Il n'y a pour nous, dit saint Ambroise, de véritable postérité, que celle qui nous suivra dans le ciel ; ceux de notre race, que la justice de Dieu aura séparés de ses saints, et attachés aux flammes éternelles, seront pour nous comme s'ils n'avaient jamais été, dit l'Esprit de Dieu : *Nati sunt, quasi non nati*[2] ; et nous ne devons compter parmi nos neveux, que ceux qui nous seront unis dans la sainte Jérusalem, par les liens immortels de la charité : *Illa enim vera posteritas, quæ non in terris, sed in cœlo est*[3].

Voilà les consolations temporelles, dont Dieu récompenserait ici-bas même votre sacrifice ; au lieu que ces vocations ménagées de loin, insinuées, inspirées, commandées ; ces sacrifices forcés de la cupidité portent d'ordinaire, ici-bas même, la calamité et la désolation dans les familles, en éteignent le nom, font sécher la racine d'une orgueilleuse posté-

[1] Hebr., XI, 21.
[2] Eccli., XLIV, 9.
[3] S. Ambr. de interp., c. III.

rité, voient périr la gloire et la descendance des maisons dans les débauches d'un emporté, auquel on avait sacrifié tous ses frères, et sont une source de chagrins amers et de confusions éclatantes [1]. On voit ces enfants, que la chair et le sang avaient placés sur l'autel, déshonorer leur ministère, devenir l'opprobre de l'Eglise, que sais-je? tomber quelquefois dans l'abîme, secouer le joug et perdre la foi, après avoir perdu la pudeur et l'innocence. Et si les intérêts de l'Eglise et de votre salut sont trop faibles pour vous inspirer de l'horreur d'un abus si déplorable et si barbare, du moins que vos propres intérêts, et le soin de votre gloire, et de celle [2] de votre nom vous arrêtent; et sous un prince surtout si religieux sur le choix des sujets qu'il place dans le sanctuaire; si peu touché du nom, des titres, de la naissance, des services rendus à l'Etat, et de tous les autres genres de mérite, si celui de la doctrine, des talents et de la piété, ne les assortit; et qui est si attentif à ne pas donner à l'Eglise des ministres qu'elle rejette, et qui ne se sont pas donnés eux-mêmes.

Telles sont les instructions que la foi découvre dans ce mystère. Consacrons-nous donc aujourd'hui au Seigneur avec Jésus-Christ, mais consacrons-nous sans réserve; ces offrandes défectueuses, ces conversions imparfaites forment quelquefois un état plus dangereux que le crime même. Répondons avec fidélité, comme Marie, aux desseins de Dieu sur nous; soutenons-nous comme elle, dans la voie où la grâce nous a fait entrer; ne traversons jamais par des cupidités injustes, cachées sous des prétextes saints, les vues de la Providence sur nos destinées; vivons sous la main de Dieu, et joignons au sacrifice de notre cœur, cette fidélité qui le renouvelle sans cesse, qui l'étend à tout ce que Dieu demande de nous, et qui conserve jusqu'à la fin le trésor de la justice, pour en trouver la consommation dans le ciel. Ainsi soit-il.

[1] Tout ce long et important morceau contre les vocations forcées et en faveur des vocations libres et sincères n'était pas, malgré les paroles flatteuses adressées à Louis XIV, sans une noble hardiesse, prononcé devant une cour où l'on comptait si fort sur les établissements ecclésiastiques pour les cadets de famille, où les vocations entraient trop habituellement dans les calculs et les arrangements des grandes maisons. « Une mère, disait avec gravité La Bruyère, je ne dis pas qui cède et qui se rend à la vocation de sa fille, mais qui *la fait religieuse*, se charge d'une âme avec la sienne, en répond à Dieu même, en est la caution. Afin qu'une telle mère ne se perde pas, il faut que sa fille se sauve. » — « Un homme, dit-il encore, mais en raillant, un homme joue et se ruine. Il marie néanmoins l'aînée de ses deux filles de ce qu'il a pu sauver des mains d'un Ambreville. La cadette est sur le point de faire ses vœux, qui n'a point d'autre vocation que le jeu de son père. » *De quelques usages.*

[2] *Et celle*, Renouard.

---

# SEMAINE DES CENDRES.

---

## NOTICE HISTORIQUE

### SUR LES QUATRE SERMONS DE LA SEMAINE DES CENDRES.

Nous avons quatre sermons pour la semaine des Cendres:

1° Un premier sermon pour le mercredi des Cendres. C'est un traité détaillé et circonstancié *sur le Jeûne*, prêché devant une assemblée distinguée par le rang. Comme il se trouve dans l'édition de Trévoux, il est évidemment antérieur à l'année 1705. Peut-être appartient-il au carême de 1699, donné par Massillon dans l'église de l'Oratoire de la rue Saint-Honoré;

2° Un second sermon pour le mercredi des Cendres. Il fut prononcé à Notre-Dame en 1709, à l'ouverture du carême, en présence de l'archevêque de Paris. Le cardinal de Noailles venait de publier un mandement où il demandait des prières pour apaiser la justice de Dieu et obtenir la fin des maux qui désolaient alors la France. Massillon, répondant aux vues du prélat, parle éloquemment des *Motifs de conversion;*

3° Un sermon pour le jeudi, *sur la Vérité de la Religion.* C'est un de ces sujets apologétiques où l'orateur réussissait si heureusement;

4° Enfin un sermon pour le vendredi, *sur le Pardon des Injures.* Ce sermon est antérieur à l'année 1705. Il l'emporte par la fermeté du style et la hauteur de pensées sur le *premier sermon pour le Mercredi des Cendres.*

# VINGT-CINQUIÈME SERMON.

## PREMIER SERMON POUR LE MERCREDI DES CENDRES.

### SUR LE JEUNE.

#### ANALYSE.

PROPOSITION. — Il importe d'examiner les excuses dont on se sert pour se dispenser de la loi du jeûne, et les abus où l'on tombe en l'observant. Ainsi :

DIVISION. — 1° *L'obligation du jeûne, contre ceux qui en violent la loi ;* — 2° *L'étendue de cette loi, contre ceux qui en adoucissent l'observance.*

PREMIÈRE PARTIE. — *L'obligation du jeûne.* Il est inutile de prouver cette obligation aux fidèles qui ne la contestent pas, qui savent que la religion est née dans le sein du jeûne et de l'abstinence, et que c'était même à l'abattement de leurs visages que les tyrans reconnaissaient les premiers chrétiens. Or, l'obligation du jeûne supposée, il n'est que l'impossibilité qui puisse en justifier l'inobservance ; car l'Eglise, en établissant cette loi, n'a pas prétendu faire une loi de mort. Examinons donc les excuses de ceux qui se dispensent du jeûne : Premièrement, sont-elles légitimes ? Secondement, en les supposant légitimes, n'est-on pas également violateur du précepte par la manière dont on use de l'indulgence de l'Eglise ?

Premièrement, vos excuses sont-elles légitimes ? Vous êtes né, dites-vous, avec un tempérament faible, incapable de soutenir la rigueur de la loi du jeûne, qui demande des soins et des précautions infinies. Mais, premièrement, ne sont-ce pas ces précautions elles-mêmes qui ont affaibli votre tempérament ? Cette faiblesse de tempérament n'est-elle pas une suite de la vie molle et voluptueuse que vous avez toujours menée ? Mais cette mollesse qui vous rend la pénitence plus nécessaire, puisqu'elle est elle-même un crime que vous devez expier, pourrait-elle devenir un titre légitime qui vous en dispense ? Secondement, ces soins et ces précautions que vous croyez nécessaires à votre santé, ne sont-ce pas les façons du rang et de la naissance, plutôt que des besoins réels et effectifs ? Or, Dieu ne mesure pas vos infirmités et vos besoins sur vos titres, mais sur la loi. David, Esther et tant d'autres, quels exemples d'austérités n'ont-ils pas laissé à tous les siècles, malgré leur rang ! Si l'Eglise avait des distinctions à faire et des privilèges à accorder, ce devrait être sans doute en faveur de ceux qui peuvent à peine, par leur travail, se garantir de la faim et de l'indigence, et qui, presque toujours, ont moins de crimes à expier ; et non en faveur des riches et des grands, qui n'ont rien de plus triste à essuyer dans leur état que le dégoût et la satiété inséparables d'une félicité sensuelle, et qui d'ordinaire ont plus besoin de pénitence, parce qu'ils sont plus coupables. Cependant le citoyen obscur et le vil artisan respectent la loi de l'Eglise, et ce sont les riches et les grands qui s'en dispensent. Vous objectez la faiblesse de votre tempérament ; mais cette faiblesse ne vous a jamais privé d'un seul plaisir ; vous soutenez les veilles, l'application et le sérieux du jeu, le dérangement des repas ; vous dévorez les fatigues du service, lorsque la gloire, l'intérêt ou les plaisirs s'en mêlent ; ce n'est donc que pour Dieu seul que vous refusez de souffrir. Servir le monde ne vous coûte rien, parce que vous êtes mondain ; soyez donc chrétien, et vous ne trouverez rien qui passe vos forces dans le service de Jésus-Christ. Voyez cette âme fidèle que Dieu a retirée de ses égarements : lorsqu'elle vivait comme vous, elle regardait pareillement la loi du jeûne comme une loi meurtrière ; maintenant elle ajoute même aux rigueurs de la loi ; ce n'est pas son tempérament qui a changé, c'est son cœur.

Mais enfin, quand l'abstinence affaiblirait votre corps, l'intention de l'Eglise est que vous souffriez. Car, n'est-il pas juste qu'un corps de péché comme le vôtre soit puni, que des membres qui ont servi à l'iniquité servent à la justice, que l'ennemi que vous portez en vous-même soit affaibli ? Ainsi, la fin que l'Eglise se propose dans son précepte, ne saurait devenir une raison qui vous en dispense.

Mais, dites-vous, vous êtes dispensé de la loi du jeûne par l'autorité des supérieurs légitimes. Mais votre conscience ne vous répond-elle pas que toute dispense, obtenue contre les intentions et l'esprit de l'Eglise, est une dispense vaine ; que par conséquent, si vous n'êtes pas dans le cas de la dispense, vous ajoutez au crime de la transgression le blâme de la mauvaise foi et de la surprise ?

Secondement, mais supposons vos excuses légitimes, n'êtes-vous pas également violateur du précepte par la manière dont vous usez de l'indulgence de l'Eglise ? Premièrement, gémissez-vous en secret de la faiblesse de votre chair, et de l'impossibilité où elle vous met de satisfaire aux lois de l'Eglise ? Etes-vous honteux devant Dieu d'une distinction si peu convenable à votre vie passée ? La regardez-vous comme une espèce d'anathème et de retranchement du corps des fidèles ? Hélas ! vous êtes ravi d'avoir des raisons qui vous exemptent de la voie commune. Secondement, remplacez-vous par d'autres œuvres le jeûne que vous ne sauriez observer ? Priez-vous plus que dans un autre temps ? Etes-vous plus charitable envers les pauvres ? Vous abstenez-vous de certains plaisirs, légitimes peut-être en une autre saison ? Car il faut user de compensation, et, pour être dispensé de la loi du jeûne, vous ne l'êtes pas de la pénitence. Or, c'est précisément ce que vous ne faites pas ; parce que vous ne pouvez pas faire tout ce que vous devez, vous vous croyez dispensé de faire du moins ce que vous pouvez. Troisièmement enfin, dans l'usage des viandes défendues, n'avez-vous égard qu'à la seule nécessité ? Et vos repas sont-ils marqués par quelque endroit du sceau de la mortification ? Car enfin, l'Eglise prétend soulager votre faiblesse, non autoriser votre sensualité.

DEUXIÈME PARTIE. — *Etendue de la loi du jeûne, contre les abus où tombent ceux mêmes qui l'observent.*

Pour discerner les abus qui peuvent se glisser dans l'observance du jeûne, il n'y a qu'à établir quelle est la fin de son institution. Premièrement, d'affaiblir nos passions en mortifiant la chair, expier nos chutes passées et en prévenir de nouvelles. Secondement, de purifier l'âme en mortifiant le corps, la détacher des sens, réveiller sa foi et l'élever au goût des biens éternels.

Or, premièrement, le jeûne, tel qu'un abus public l'a établi dans le monde, ne mortifie ni le corps ni les passions de la chair. Car, par où les mortifierait-il ? Est-ce par la longueur de l'abstinence ? Cela pouvait convenir aux jeûnes des premiers fidèles, qui ne

le rompaient qu'après le soleil couché, après s'être disposés à l'heure du repas par mille exercices saints et laborieux. Pour nous, ce n'est plus là qu'il faut chercher le mérite de nos jeûnes; l'heure du repas avancée nous épargne cette rigueur. D'ailleurs, que n'imaginons-nous pas pour arriver à cette heure du repas, sans nous être aperçus de la longueur et de la rigueur du jeûne? Nous prolongeons le temps du sommeil, au lieu qu'il faudrait prévenir l'aurore pour unir nos prières à celles de l'Eglise; on se permet l'usage de mille boissons que la coutume autorise, presque contre l'esprit de la loi; en un mot, après que l'Eglise a poussé la condescendance jusqu'à ses dernières bornes, nous ne pensons sans cesse qu'à inventer de nouveaux adoucissements, qui ne sauraient prescrire contre la loi.

Mortifie-t-on les passions par la simplicité des viandes dont on use? Hélas! il y entre plus de soins et d'artifices; et on supplée par mille raffinements à la simplicité des mets dont il faut user; d'ailleurs, dans le seul repas que l'Eglise permet, on ne s'y prescrit point d'autres bornes que celles d'une avide sensualité. Ainsi, l'abstinence du soir fait aujourd'hui tout le mérite de nos jeûnes, et ce qui n'était d'abord qu'un relâchement de discipline en est devenu la seule austérité. Les temps sont bien changés! Un seul repas, pris le soir avec action de grâces, terminait autrefois le jeûne de toute la journée : et quel repas! des herbes, des légumes, un repas de larmes et de pénitence. Le refroidissement de la charité obligea l'Eglise, il y a quelques siècles, de se relâcher en ce point de la rigueur de sa discipline; mais, au lieu que ce sont là de ces grâces honteuses dont il ne faudrait user qu'en gémissant, à quels excès n'a-t-on pas poussé cet adoucissement obtenu de l'Eglise? On publie que c'est une grâce accordée à la pure nécessité; que par conséquent les précautions ne sauraient y être trop rigoureuses. Voilà nos jeûnes; voilà les restes méconnaissables de ces jeûnes si fameux autrefois parmi les chrétiens, de ces austérités si excessives alors qu'elles faisaient passer les fidèles pour des insensés. Et comment s'y dispose-t-on? par des excès et des réjouissances profanes.

Souvenons-nous donc que l'intention de l'Eglise est que la pénitence de ce saint temps soit comme une expiation des plaisirs et des fautes de toute l'année. Souvenons-nous encore que puisque nous allons satisfaire à la justice divine, durant cette sainte carrière, pour nos infidélités passées, nous ne devons pas en ajouter de nouvelles : apaiser notre juge et l'irriter en même temps. Souvenons-nous que, puisque nous allons satisfaire à la justice de Dieu, non-seulement les crimes nous sont interdits, mais encore les plaisirs qui dans un autre temps seraient peut-être innocents. Souvenons-nous enfin que l'Eglise, durant ces jours de pénitence, prétend nous préparer à la grâce de la résurrection; commençons donc de bonne heure à déraciner nos inclinations vicieuses, et mettons-nous en état de pouvoir alléguer aux ministres du Seigneur le passé, comme le garant de nos promesses sur l'avenir.

---

**Cum jejunatis, nolite fieri sicut hypocritæ, tristes.**

*Lorsque vous jeûnez, ne soyez pas tristes comme les hypocrites.*
Matth., VI, 16.

C'est l'Evangile que l'Eglise met à la tête de ces jours de salut et de miséricorde, et comme l'indiction d'un jeûne solennel imposé à tout le corps des fidèles, pour apaiser la colère du Seigneur, faire cesser les fléaux qui nous affligent, expier nos iniquités, nous rappeler dans les voies de la justice dont nous nous sommes égarés, rétablir la discipline des mœurs, si défigurée parmi les Chrétiens, rapprocher, autant qu'il est possible, le relâchement de ces derniers temps du zèle et de la sainte austérité de nos pères, inspirer par tous ces dehors lugubres des sentiments de componction aux pécheurs, ranimer la foi et la piété des justes, et nous préparer tous à la joie et à la grâce de la résurrection.

Ce sont les paroles, Messieurs, que l'Eglise met à la tête de ces jours de salut et de miséricorde, et qui sont comme l'indiction d'un jeûne solennel imposé à tout le corps des fidèles, pour apaiser la colère du Seigneur, faire cesser les fléaux redoutables qui nous affligent, châtier nos iniquités passées, nous rappeler dans les voies de la justice dont nous sommes égarés, retracer l'image de la vertu dans des cœurs défigurés par le vice, rapprocher autant qu'il est possible ces premiers temps du zèle et des saintes austérités de nos pères, ramener à la lumière les enfants de ténèbres qui s'en sont détournés, inspirer par tous ces dehors lugubres la componction aux pécheurs, ranimer la ferveur des justes, et nous préparer tous à la grâce de la résurrection qui nous est proposée comme le terme de notre carrière.

Telles sont les vues que l'Eglise se propose dans l'institution de la loi du jeûne; telle est la fin du précepte; telles les grâces attachées, dans les desseins de Dieu même, à ce temps de renouvellement et de repentir.

Que pouvons-nous donc annoncer de plus heureux que l'ouverture de cette sainte carrière à des pécheurs qui vont y trouver des moyens de pénitence, à des âmes faibles qui verront les occasions de péché s'éloigner et naître de toutes parts des facilités de salut, à des justes dont la ferveur se ralentissant sans cesse doit sans cesse se renouveler de peur de s'éteindre, enfin à tous les fidèles, sur qui les larmes et les prières de l'Eglise vont ouvrir les trésors du ciel et attirer toutes les bénédictions de la grâce?

Cependant, loin de voir arriver ces jours favorables avec une joie religieuse, on les craint, on les regarde presque comme des jours fu-

Telles sont les vues saintes de l'Eglise dans l'établissement de la loi du jeûne; telle est la fin du précepte qu'elle nous impose en ce saint temps; tel doit être le fruit des grâces que Dieu a attachées à ce temps de repentir, de pénitence et de mortification.

Que pourrais-je donc annoncer de plus consolant et de plus avantageux que cette loi du jeûne à des pécheurs qui vont y trouver des moyens de pénitence, à des justes qui vont y découvrir de nouvelles voies de perfection, à des âmes faibles qui vont y puiser de grands secours, à des malades qui vont y trouver un remède à leurs maux, à des pénitents mêmes, dont la ferveur, se ralentissant sans cesse, a toujours besoin d'être rallumée, de peur qu'on ne la laisse éteindre, enfin à tous les fidèles, en faveur de qui l'Eglise universelle ouvre, par la loi du

nestes et malheureux ; et il faut que l'Eglise nous ordonne aujourd'hui de bannir de nos jeûnes l'abattement et la tristesse : *Nolite fieri tristes*. Insensés, dit saint Ambroise, nous allons triompher de la chair et du démon par le secours de cette sainte abstinence ; la douleur et la tristesse siéent-elles bien à la victoire? Que l'ennemi seul craigne ces jours heureux; qu'il s'afflige de voir arriver ce temps de propitiation, dont la grâce va se servir pour délivrer du péché tant d'âmes criminelles; qu'il tremble de voir tous ces dehors consolants de pénitence et tout cet appareil de miséricorde que la bonté de Dieu prépare aux pécheurs. Mais pour vous, mes Frères, dit saint Ambroise, parfumez vos têtes, entrez dans les sentiments d'une sainte allégresse; ce n'est pas aux vainqueurs à être tristes : *Ungite caput vestrum ; nemo tristis coronatur ; nemo mœstus triumphat.*

Car, mes Frères, il est des tristesses de plus d'une sorte. Il y a une tristesse de pénitence qui opère le salut, et la joie de l'Esprit Saint en est toujours le plus doux fruit; une tristesse d'hypocrisie, qui, observant la lettre de la loi, affecte des dehors pâles et défigurés pour ne pas perdre devant les hommes le mérite de sa pénitence, et celle-là est rare ; enfin une tristesse de corruption, qui oppose à cette loi sainte un fonds de répugnance et de sensualité, et l'on peut dire que c'est l'impression la plus universelle que fait sur nous le précepte du jeûne et de l'abstinence.

Or de là il arrive ou qu'on se dispense de l'observer sur des prétextes frivoles ou qu'on ne l'observe qu'à demi. Il importe donc d'examiner aujourd'hui les excuses dont on se sert pour se dispenser d'une loi si sainte, et en second lieu les abus où l'on tombe en l'observant.

C'est l'idée d'instruction la plus simple et la plus naturelle; c'est-à-dire que je me propose d'établir l'obligation et l'étendue de la loi du jeûne. L'obligation, contre ceux qui en violent le devoir ; l'étendue, contre ceux qui en adoucissent l'observance. C'est par où nous ouvrirons les instructions de cette sainte carrière.

Mais avant de les commencer, grand Dieu,

jeûne et de l'abstinence, tous les trésors de ses grâces et les plus abondantes bénédictions du ciel.

Cependant, ô étrange aveuglement de notre siècle ! au lieu de recevoir ces jours favorables avec une joie pleine de reconnaissance, on les regarde au contraire comme des jours funestes et malheureux ; et pour nous sauver de ce désordre, il faut que l'Eglise nous avertisse aujourd'hui de prendre garde, en jeûnant, de tomber dans la tristesse et dans l'abattement comme tant d'hypocrites : *cum jejunatis, nolite fieri sicut hypocritæ, tristes.* Insensés, dit saint Ambroise, vous allez triompher de la chair et de Satan, vos ennemis les plus redoutables, par le mérite de ce jeûne et de cette abstinence ; et cependant vous vous en attristez, vous en êtes abattus ; la défaillance et la tristesse siéent-elles bien à celui qui remporte la victoire et la gloire ? Ah ! que le prince des ténèbres regarde ce saint temps comme des jours de honte et de confusion pour lui : il en a grand sujet; qu'il s'attriste du mépris qu'on va faire de ses lois, qu'il s'afflige de voir que la grâce, attachée à ces jours de mortification, va arracher des millions d'âmes de ses mains, enlever les plus chères conquêtes de son empire ; qu'il tremble, cet ennemi commun du salut, de voir ses projets renversés, ses piéges découverts, ses malignes inspirations méprisées, ses maximes condamnées, ses plaisirs abolis et ses injustes desseins entièrement déconcertés. Mais pour vous à qui l'Eglise donne de si fortes armes, vous qu'elle comble de grâces, et à qui elle confie en ces jours tant de biens et de trésors, parfumez vos têtes, *unge caput tuum* ; à la vue de tant d'avantages, entrez dans les sentiments d'une sainte allégresse ; ce n'est pas aux vainqueurs à être tristes. Et puisqu'il n'y aura que celui qui combattra ici bas qui sera couronné, réjouissez-vous, chrétiens, à la vue des combats que l'Eglise vous offre ; faites retentir avec zèle ces consolantes paroles, *ecce tempus acceptabile, ecce nunc dies salutis*, c'est maintenant que règnent les jours du salut, et c'est pour cela que nous bannissons de nos cœurs la tristesse que l'Evangile nous défend.

Je dis la tristesse que l'Evangile nous défend ; car il y a plusieurs sortes de tristesses : il y a une tristesse d'esprit qui naît de la vue de ses péchés, celle-là est bien rare, et c'est toujours la conversion qui en est le fruit ; il y a une tristesse de corps qui naît de l'hypocrisie, qui affecte des dehors pâles et défigurés pour ne pas laisser voir sa mollesse et son libertinage, et celle-là n'est que trop commune ; mais il y a encore une tristesse de cœur, fondée sur la cupidité qui porte avec soi un fond de répugnance pour la mortification et d'alarme pour la sensualité, et c'est l'impression malheureuse que fait, sur les cœurs de la plupart des chrétiens de nos jours, le précepte du jeûne et de l'abstinence.

Or voici quelles sont les suites de cette criminelle disposition du cœur de l'homme : de la répugnance qu'on a pour embrasser cette loi, on en vient, ou à se dispenser tout à fait de l'observer, ou à ne l'observer qu'à demi. Il faut donc aujourd'hui examiner d'abord le caractère des excuses qu'on prend pour se dispenser d'observer cette loi, et montrer ensuite tous les abus qu'on commet en l'observant, c'est-à-dire, Messieurs, que je me suis déterminé à vous entretenir ici de la nécessité et de l'étendue de la loi du jeûne et de l'abstinence. Pour vous en montrer la nécessité, je m'élèverai d'abord contre les frivoles prétextes qu'on apporte pour violer cette loi. Pour vous en exposer l'étendue, je me récrierai contre les abus qui en adoucissent, qui en altèrent l'observance.

Grand Dieu ! je sais que ce n'est point à un pécheur qui a lui-même besoin de pénitence, à venir publier vos ordonnances, et je me découragerais dès le commencement de ma carrière, si je ne pensais que les instruments les plus vils sont quelquefois ceux dont vous vous servez le plus pour manifester votre puissance, afin que toute la gloire de votre ouvrage sur les cœurs, soit rapportée à votre seule grâce. Ouvrez donc les yeux sur la misère de votre peuple qui vient ici en qualité de suppliant vous l'exposer, favorisez les vœux que l'Eglise sainte, votre épouse, vous fait pour ses enfants, laissez monter jusqu'au trône de votre miséricorde les prières et les vœux des ministres que vous envoyez ; recevez favorablement les larmes et les gémissements que vos prêtres vous offrent entre le vestibule et l'autel pour la conversion des pécheurs ; secondez les moyens dont l'Eglise se sert pour inspirer à votre peuple des sentiments de mortification et de pénitence ; puisque vous nous avez donné le pouvoir de lui annoncer les saintes vérités que nous avons apprises de vous, ne permettez pas qu'elles de-

écoutez les plus sincères gémissements de mon cœur. Je sais que ce n'est pas à un pécheur de raconter vos justices et de publier vos ordonnances, et je me découragerais, dans le commencement de mon ministère, si je ne savais aussi que les instruments les plus vils sont ceux dont votre puissance se sert quelquefois avec plus de succès, afin que l'homme ne s'attribue rien à lui-même, et que toute la gloire en soit rendue à votre grâce. Soyez donc vous-même, ô mon Dieu, le docteur intérieur des fidèles qui m'écoutent. Inspirez des désirs de pénitence, puisque vous nous ordonnez de l'annoncer à votre peuple. Soutenez le zèle des ministres qui vont évangéliser Sion. Mettez vous-même dans leur bouche des paroles de vie et de salut. Rendez la force et la vertu à notre ministère. Revêtez-nous de cette dignité et de cette sagesse dont furent revêtus les premiers hommes apostoliques, et qui fit triompher votre Evangile des philosophes et des Césars. Car c'est de vous seul, ô mon Dieu, que nous attendons l'accroissement; et tous les foudres qui vont partir de ces chaires évangéliques, comme autrefois de la montagne de Sinaï, ne réussiront qu'à faire des rebelles et des incrédules, si votre doigt invisible ne grave lui-même dans les cœurs les préceptes et les ordonnances de la loi sainte. Implorons, etc. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Si j'avais à parler devant des hommes rebelles à la vérité et pleins de mépris pour les lois de l'Eglise, j'établirais ce point de sa discipline; et, remontant jusqu'aux siècles les plus purs du Christianisme, je vous ferais voir la religion elle-même née, pour ainsi dire, dans le sein du jeûne et de l'abstinence. Vous auriez vu les disciples, encore assemblés à Jérusalem, attendre dans la pratique des jeûnes et des prières communes qu'ils fussent revêtus de la vertu du Très-Haut. Vous auriez vu les premiers fidèles faire dans les rigueurs de l'abstinence l'apprentissage du martyre; des légions même de chrétiens, au milieu de la licence des armées idolâtres, s'assembler pour célébrer avec plus de solennité les jeûnes pratiqués en ces temps heureux, et trouver dans l'affaiblissement d'un corps terrestre de nouvelles forces pour vaincre les ennemis de l'empire. Vous auriez vu les tyrans ne reconnaître les chrétiens qu'à l'abattement de leur visage, et à certaine odeur de piété et de mortification qui les discernait des autres hommes. Vous auriez vu enfin l'homme ennemi, toujours attentif à faire servir à l'iniquité les usages les plus saints, pousser dès lors des esprits inquiets à des abstinences nouvelles et outrées, et faire retomber sur les viandes mêmes que le Seigneur a toutes créées, et dont on peut user avec action de grâces, une défense qui n'est fondée que sur la révolte de la chair et sur une réparation due à la Justice divine; si fort on était alors persuadé que, depuis la mort de l'époux, le jeûne était devenu comme l'état naturel de l'Eglise.

Mais je suppose que je parle à des fidèles qui d'un côté n'ont pas besoin qu'on justifie dans leur esprit les traditions saintes de nos pères, mais qui de l'autre, en respectant les lois de l'Eglise, ne les violent pas moins pour cela; qui ne disent pas tout haut comme l'impie: Je n'obéirai point, *non serviam;* mais qui, comme ces hommes de l'Evangile, trouvent toujours quelque prétexte pour excuser leur désobéissance : (*Et ideo*) *rogo te, habe me excusatum*[1].

Or, pour démêler ici le vrai du faux dans

meurent sans fruit en passant par notre bouche. Bénissez les travaux des ministres qui vont évangéliser Sion, donnez à notre ministère la force et la vertu dont nous avons besoin, car c'est de vous seul, ô mon Dieu, que nous l'attendons, et ces foudres et ces éclairs qui vont partir de nos bouches dans ces chaires, comme autrefois de la montagne de Sinaï, pour porter votre loi sainte au peuple, ne serviront qu'à faire des rebelles et des incrédules, si votre doigt saint ne la grave, cette loi sainte, dans les cœurs de mes auditeurs; c'est la grâce que nous vous demandons par l'intercession de Marie. *Ave.*

PREMIÈRE PARTIE.

Si j'avais à parler devant des esprits rebelles à la vérité et pleins de mépris pour les lois de l'Eglise, j'établirais ici ce point de la discipline, et, remontant jusques au siècle de ces hommes apostoliques, je vous ferais voir la religion née pour ainsi dire dans le sein du jeûne et de l'abstinence. Vous verriez les disciples assemblés dans Jérusalem n'attendre les ordres de leur divin maître qu'en jeûnant et en priant, ne tenter d'obtenir quelques grâces du Seigneur qu'après s'être munis et fortifiés par le jeûne; vous verriez dans le jeûne des premiers fidèles un apprentissage du martyre, et dans les grandes austérités de leur abstinence, une mort presque continuelle; vous verriez un petit nombre de chrétiens traverser tous les pays, et passer hardiment au milieu des régions idolâtres, pour aller aux lieux et au temps marqués, célébrer les pénibles solennités du jeûne rigoureux, se rendre eux-mêmes les meurtriers de leurs goûts et de leurs appétits, les ennemis de leur concupiscence, et mener, dans un corps terrestre, une vie spirituelle et angélique; vous verriez les tyrans ne reconnaître les chrétiens d'avec ceux qui ne l'étaient pas, qu'à l'abattement de leur visage, qu'au retranchement de toutes sortes de plaisirs, et à des austérités de

[1] Luc, XIV, 19.

une matière d'un si grand usage, remarquez d'abord, je vous prie, mes Frères, que, puisque l'Eglise nous fait une loi du jeûne et de l'abstinence, il n'est que l'impossibilité qui puisse en justifier l'inobservance. Et quand je dis impossibilité, je renferme dans cette idée la difficulté fondée sur un péril évident et considérable ; car je conviens que l'Eglise, en établissant cette loi, n'a pas prétendu faire une loi de mort, mais seulement une loi de pénitence.

Cette vérité supposée, examinons si les excuses sur lesquelles on se dispense tous les jours de cette loi sainte, sont dignes de la religion, et si la simple équité elle-même n'en est pas blessée ; en second lieu, si lors même que ces excuses sont légitimes, il n'est pas vrai de dire qu'on n'est pas moins violateur du précepte, par la manière dont on use de l'indulgence de l'Eglise.

Vous nous dites donc en premier lieu que vous ne vous dispensez du jeûne que sur des raisons légitimes ; que votre conscience ne vous reproche rien là-dessus ; que si vous n'aviez à répondre devant Dieu que de la transgression de ce précepte, vous pourriez vous y présenter avec confiance ; que vous êtes né avec un tempérament faible et incapable de soutenir la rigueur de cette loi ; et que le peu de santé dont vous jouissez, vous ne le devez qu'à des soins et à des précautions infinies.

Mais je pourrais vous demander d'abord, si ce ne sont pas ces soins et ces précautions elles-mêmes qui l'affaiblissent. Seriez-vous d'une santé si peu assurée, si vous aviez moins de loisir pour y faire attention, ou si la Providence vous avait ménagé moins de moyens pour écouter là-dessus vos répugnances ? Cette délicatesse de tempérament dont vous vous plaignez, n'est-elle pas une suite de la vie molle et voluptueuse que vous avez toujours menée ? Est-elle autre chose qu'un long usage d'indolence, et un corps accoutumé de tout temps à ne pouvoir se passer de tout ce qui le flatte ? Et quoi ! vous prétendez que ce qui vous rend la pénitence plus nécessaire, puisse devenir un titre légitime qui vous en dispense, et que la mollesse dans laquelle vous avez toujours vécu, si opposée à l'esprit de l'Evangile, et qui vous engage en des réparations particulières d'aus-

corps qui les discernaient d'avec les païens. Enfin, vous verriez ces premiers enfants de l'Eglise s'interdisant même ce qui leur était permis, poussant des soupirs inquiets au sujet de l'abstinence qu'ils ne croyaient pas encore garder assez ponctuellement, et si religieusement scrupuleux sur l'usage des viandes que le Seigneur leur permettait, qu'ils n'osaient en manger, et que, s'humiliant à la vue de leurs péchés, ils s'en faisaient eux-mêmes une défense qui n'était fondée que sur la révolte de la chair dont ils appréhendaient les attaques ; si fort persuadés que, depuis la mort de l'époux, le jeûne était devenu la pratique la plus convenable à l'Eglise universelle, qu'ils ne voulaient jamais cesser de l'observer. Puis, remontant plus haut, et retournant jusqu'à la défense que Dieu fit à Adam dans le paradis terrestre, et au discernement des viandes qui fut commandé aux Juifs, je vous montrerais que l'abstinence a été un hommage que Dieu a exigé de tout temps de son peuple, que c'était une loi qu'il a faite lui-même, et je vous ferais voir que l'usage de toutes les viandes et de tous les mets, qui vous est maintenant accordé, est un pur don de sa bonté et de sa clémence, dont nous ne devons pas nous prévaloir contre le commandement de l'Eglise, son épouse.

Mais je sais que je parle à des fidèles soumis à l'Eglise, qui n'ont pas besoin que je justifie la nécessité du jeûne par la tradition de nos pères ; je parle à des personnes qui ne nient pas la loi, mais qui la violent sur de vaines excuses, qui, pour croire qu'il faut jeûner, n'en sont pas moins coupables, parce qu'elles cherchent à s'en dispenser ; à des chrétiens qui ne méprisent pas le commandement de l'Eglise, mais qui croient être exempts de l'observer, qui ne font pas gloire de secouer le joug du précepte qui leur impose l'abstinence et le jeûne, mais qui apportent tant de raisons spécieuses pour s'excuser de le pratiquer avec les autres, et qui, comme ce père de famille, nous disent quand nous les invitons, *rogo te, habe me excusatum*, dispensez-nous de jeûner, nous vous en conjurons, nous avons des raisons qui nous empêchent de le faire. Je veux donc montrer ici que les excuses les plus communes sur qui tant de gens se fondent pour se dispenser du précepte du jeûne, sont de pures illusions qui ne les rendent pas moins coupables, puisque ce sont de vains prétextes où il entre toujours plus de mollesse et de sensualité que de vérité. Première réflexion. Je ferai voir en second lieu que parmi ceux dont les excuses semblent être légitimes, il n'en est presque point qui ne soient transgresseurs de cette loi par la licence dont ils usent à l'égard de l'indispensable précepte de l'Eglise. Seconde réflexion que je vous prie de suivre avec moi.

Pour démêler le vrai d'avec le faux dans une matière si importante, remarquez d'abord, mes Frères, que, puisque l'Eglise nous fait un précepte formel de jeûner, nous ne pouvons par quelque raison que ce soit nous en dispenser, et il n'y a que la seule impossibilité de le faire, qui puisse en justifier l'inobservance ; quand je dis l'impossibilité, je fonde ma proposition sur une considération qui ne laisse aucun doute dans ce que j'avance : la voici, c'est que l'Eglise, en établissant la loi du jeûne dans le Christianisme, n'a pas prétendu faire une loi de mort, mais une loi de pénitence dont personne n'est exempt.

Or cela posé, examinons si les raisons frivoles qu'on apporte pour se dispenser de jeûner, sont dignes de la religion, et si la bonne foi n'y est pas même blessée. Vous nous dites que vous ne vous dispensez de jeûner que pour de bonnes raisons, et que le peu de santé que vous avez, vous ne le devez qu'à des précautions, à des ménagements et à des soins infinis.

Mais je vous demande si ce ne sont pas ces soins et ces ménagements-là même qui vous font une santé chancelante. Seriez-vous si délicats, si vous aviez moins de loisir pour flatter et fomenter cette délicatesse ? Cette faiblesse dont vous vous plaignez, n'est elle point un effet de la mollesse et de la bonne chère ? Eh quoi donc ! vous voudriez que ce qui vous rend pécheurs, et ce qui devrait vous rendre pénitents, vous fût un titre de dispense de la pénitence, et que, dans cette indigne mollesse dans laquelle vous avez toujours vécu, et qui vous engage maintenant à tant d'austérités et de mortifications, vous trouvassiez de quoi vous dispenser de cette loi même qui est commune à tous les fidèles et qui vous est plus nécessaire qu'à

térité et de souffrance, vous exempte de celles qui sont communes à tous les fidèles. Votre délicatesse elle-même est un crime que vous devez expier, et non pas une excuse qui vous dispense de l'expiation et de la souffrance.

Je pourrais vous demander encore si ce ne sont pas ici les façons du rang et de la naissance, plutôt que des besoins réels et effectifs? Si vous étiez moins plein, moins occupé de vous-même; si vous ne croyiez pas que, dans le rang où vous êtes né, tout ce qui vous environne ne doit servir qu'à votre félicité, ces faibles raisons de santé vous paraîtraient-elles si considérables? L'orgueil qui vous repaît, même à votre insu, de votre élévation et de vos titres, fait que tout ce qui vous regarde, vous paraît devoir l'emporter sur tout; mais Dieu à qui votre vie n'est pas plus chère que celle d'une âme simple et vulgaire; Dieu à la gloire duquel vous n'êtes pas plus nécessaire qu'un insecte qui rampe sur la terre; Dieu devant qui votre âme et votre santé n'est précieuse qu'autant que vous l'employez pour son service, ne mesure pas vos infirmités sur vos titres, mais sur sa loi; il ne juge pas de vos excuses par votre rang, mais par vos crimes.

David était un prince que les délices de la royauté auraient dû sans doute amollir. Lisez dans ses divins cantiques l'histoire de ses austérités, et voyez quel fut le détail triste et édifiant de sa pénitence. Et si vous croyez que le sexe vous donne là-dessus quelque privilége, Esther, au milieu des plaisirs d'une cour superbe, savait affliger son âme par le jeûne, et se dérober aux réjouissances publiques, pour offrir à Dieu, dans le fond d'un appartement, le pain de sa douleur et le sacrifice de ses larmes. Judith, si distinguée dans Israël, pleura constamment la mort de son époux dans le jeûne et dans le cilice; et rien ne put adoucir la douleur de sa perte que les saintes rigueurs de sa retraite et de sa pénitence. Les Paule, les Marcelle [1], ces illustres femmes romaines, descendues des maîtres de l'univers, quels exemples d'austérités n'ont-elles pas laissé aux siècles suivants?

Ah! l'on n'avait pas encore compris dans ces temps heureux qu'il fallût user de distinction parmi les fidèles, lorsqu'il s'agissait d'une loi qui les regardait tous. On savait seulement que nous étions tous membres d'un chef crucifié; qu'être chrétien et n'être pas pénitent était un monstre et une nouveauté sans exemple; et les païens eux-mêmes en étaient si persuadés, dit saint Léon, que, convaincus d'ailleurs de la vérité de l'Evangile, la seule austérité de nos mœurs qu'ils regardaient comme une suite nécessaire du baptême, différait leur conversion, et remettait souvent à leur mort la profession publique de la foi de Jésus-Christ [2].

Mais d'ailleurs, si l'Eglise avait ici des distinctions à faire et des priviléges à accorder, ah! ce devrait-être en faveur de ces personnes qui, nées dans une condition obscure et dans

personne. Ah! votre délicatesse est donc une raison qui vous oblige à vous mortifier plus que toute autre, et non pas un prétexte qui vous dispense du jeûne et de la pénitence.

Mais passant plus loin, vous me demandez ici s'il n'y a point de privilége accordé là-dessus à votre naissance, et si elle ne vous est pas un juste prétexte de dispense du jeûne. A cela je vous réponds que le petit, que le pauvre, que l'homme obscur n'y est pas plus obligé que vous; car, que trouvez-vous dans cette naissance qui vous dispense de la pénitence? Le pauvre a-t-il reçu un corps différent du vôtre? Cependant il ne se plaint point du précepte, il vit sans toutes ces précautions, sans tous ces ménagements que vous apportez. Eh quoi donc! les saintes lois de l'Eglise ne sont-elles plus que pour les petits et les pauvres?

David était un prince que le sceptre et la qualité rendaient recommandable entre tous les rois d'Israël, cependant laissa-t-il d'exercer sur sa chair les plus grandes austérités au milieu de sa cour; et ne le vit-on pas se couvrir du sac et du cilice, prier, jeûner et mêler ses larmes avec le pain qu'il mangeait? Joseph, élevé à la seconde dignité du royaume d'Egypte, honoré de Pharaon, estimé de tous les courtisans, chéri de tout le peuple, et à qui il ne manquait que le sceptre, se dispensa-t-il des jeûnes ordonnés par la loi; et sa qualité de premier ministre du prince et de l'Etat, lui fit-elle oublier ses devoirs? Lisez tous les livres saints, parcourez les saintes Ecritures, et vous trouverez mille exemples qui condamnent vos prétextes. Que si le sexe vous autorise, jetez les yeux sur Esther. Elle était reine, et sa qualité ni son rang ne pouvaient pas la porter plus haut; cependant, au milieu d'une cour fastueuse, elle savait accomplir les volontés du Seigneur, exercer sur elle les plus grandes austérités, et se dérober souvent aux pompes et à l'éclat du monde, pour aller offrir au Seigneur, dans le fond d'un appartement, le pain de ses larmes, et le fruit de ses jeûnes. Judith, distinguée par son rang, ses richesses et sa beauté dans tout Israël, pleura la mort de son époux pendant plus de trois ans, et s'étant fait un oratoire au milieu de son palais, s'y retira avec quelques-unes de ses filles, pour y prier, et chargée de haires et de cilices, elle y jeûna pendant tout le reste de sa vie. Les Paule et les Marcelle, ces illustres femmes romaines s'excusèrent-elles sur leur qualité? Et quels exemples d'austérités et de rigueur ne donnèrent-elles point aux siècles suivants?

Ah! l'on ne connaissait point dans ces temps heureux qu'il ne fallût qu'avoir quelque distinction pour se dispenser de faire pénitence. On savait qu'être chrétien et n'être point pénitent, était un monstre dans la religion; et les païens eux-mêmes en étaient si persuadés, que, convaincus de nos saints mystères, ils refusèrent de se faire chrétiens à cause de la seule austérité

[1] Les Paules, les Marcelles. *Ed. de* 1745.

[2] Saint Cyprien pensait de même. Au moment de recevoir le baptême, il s'effrayait de l'austérité de la vie chrétienne. Mais, dès qu'il eut reçu l'eau sacrée, ses sentiments changèrent, et le joug de l'Evangile lui parut d'une souveraine douceur.

une fortune médiocre, se sentent du déréglement des saisons, du malheur des temps, du poids des taxes et des charges publiques; et qui, renfermées dans un domestique frugal et malaisé, ne voient les plaisirs que de loin, et bornent toute leur félicité à pouvoir se défendre de la faim et de l'indigence. Mais vous, pour qui les plaisirs semblent être faits, vous qui n'éprouvez rien de plus triste dans votre état que le dégoût et la satiété inséparables d'une félicité sensuelle; mais je n'en dis pas assez, vous qui devant Dieu portez peut-être plus de crimes tout seul qu'un peuple entier de fidèles, vous qui par un fonds de corruption que tout favorise dans la prospérité, ne vous êtes pas borné aux faiblesses vulgaires, et avez peut-être poussé toutes les passions jusqu'aux excès les plus affreux, vous qui, par l'éclat que votre rang a donné à vos désordres et à vos scandales, êtes peut-être coupable aux yeux de Dieu des crimes de tous ceux qui vous environnent, ah! la seule distinction que vous pouvez prétendre ici, est une distinction de sévérité et une prolongation des rigueurs canoniques.

Quel abus, mes Frères! Les grands et les puissants, eux qui seuls sembleraient avoir besoin de pénitence, eux pour qui l'Eglise l'a principalement établie en ce saint temps, sont les seuls qui s'en dispensent, tandis que le citoyen obscur, que le vil artisan qui mange son pain à la sueur de son front, eux dont les jours les plus abondants seraient pour vous des jours d'austérité et de souffrance, respectent la loi de ce saint temps et trouvent dans leur frugalité même de quoi faire des retranchements de piété et de pénitence. Grand Dieu, vous vengerez un jour les intérêts de votre loi contre les vains prétextes des cupidités humaines. Les pharisiens de l'Evangile défiguraient leur visage pour faire connaître aux hommes qu'ils jeûnaient; mais ce n'est plus là, ô mon Dieu, l'hypocrisie de notre siècle; et, après une année entière de plaisirs et d'excès, on affecte, à l'entrée de ces jours saints, un extérieur pâle et défait, pour avoir un prétexte indigne de violer la loi du jeûne et de l'abstinence.

Et en effet, souffrez que je vous demande encore : la faiblesse de votre complexion vous a-t-elle jamais privé d'un seul plaisir? Vous qui pouvez soutenir la fatigue des veilles, si capable d'altérer le corps le plus robuste; vous qui ne succombez point à l'application et au sérieux d'un jeu outré dont la plus forte tête se trouverait accablée; vous qui avez assez de force pour fournir à l'agitation des assemblées et des plaisirs, où l'ordre des repas, les heures du sommeil, et tout le reste se trouve si fort

de nos mœurs; et se relâcher de ces saintes lois de jeûne et de pénitence dans le Christianisme, était démentir la foi de Jésus-Christ.

Mais je vais plus loin : je dis que s'il y avait quelque privilége à accorder, et que l'Eglise se relâchât de sa sévérité en faveur de quelques pécheurs, ce devrait être en faveur de ces personnes, qui, nées dans une condition médiocre, se sentent du déréglement des saisons, du froid, de la chaleur, de la misère des temps, de la stérilité des campagnes, pour les pauvres qui mangent leur pain à la sueur de leur front, vivent dénués de tout ce qui peut flatter l'appétit, dont les plus beaux jours sont ceux qui vous paraissent insupportables, et qui, renfermés dans les soins pénibles et laborieux de leur domestique, ne voient les plaisirs que de loin, à qui tout ce qu'ils peuvent faire, suffit à peine pour se défendre de la faim et de l'indigence. Mais vous qui vivez toujours dans l'abondance de toutes choses, vous qui passez vos jours dans la mollesse et dans les plaisirs, vous qui ne vous servez de vos biens et de votre crédit, que pour donner à vos passions de plus vastes espaces, vous qui, croyant la grandeur et la prospérité inséparables de la félicité, passez votre vie dans tout ce qui peut flatter vos appétits et vos sens, vous qui ne vous refusez rien de ce que demandent vos injustes désirs, et qui poussez presque toutes les passions jusqu'à l'excès, vous, dont l'accroissement de votre fortune et de vos charges multiplie tous les jours les crimes devant Dieu, et dont toute l'application est de vous dispenser de la sévérité de l'Evangile et d'une pénitence canonique, pouvez-vous penser que ce serait à vous que l'Eglise accorderait la dispense de ses lois?

Ah! quelle illusion! Quoi! les riches et les grands, eux pour qui l'Eglise a établi, plus que pour tout autre, la loi du jeûne, seraient les seuls qui vondraient s'en dispenser, tandis que l'artisan et le pauvre, malgré toute la peine qu'ils ont, seraient obligés de l'accomplir! Quoi! le grand et le riche chercheront des adoucissements à la loi de l'Eglise et à la sainte tradition de nos pères, tandis que le pauvre et l'artisan la respecte et trouve jusque dans la frugalité même, l'obligation où il est de jeûner. Grand Dieu, que vous vengerez sévèrement votre loi sainte contre ces lâches chrétiens qui la violent et qui la déshonorent! Vous criiez autrefois contre les pharisiens hypocrites qui jeûnaient et se mortifiaient, pour rendre leurs visages pâles et défigurés, et passer devant le peuple pour vertueux; mais ce n'est plus le vice de notre siècle : on tâche au contraire de paraître pâles pour se dispenser de jeûner, et, après tant de plaisir et de bonne chère, on affecte au commencement du carême de paraître délicats, faibles et défigurés, pour avoir droit de se dispenser du jeûne.

Je vous demande, en troisième lieu : cette faiblesse de tempérament, cette délicatesse de santé que vous apportez pour prétexte, et dont vous vous plaignez si fort, vous a-t-elle fait rompre une seule partie de plaisir. Vous qui prodiguez votre santé dans des veilles, dans des fatigues, dans des mouvements auxquels le plus fort tempérament aurait peine à résister, vous qui n'avez point succombé dans les épuisements d'un jeu dont la plus forte santé se trouverait incommodée, où l'on passe sans se plaindre les jours et les nuits entières, sans boire ni manger, vous qui, pour parvenir à un poste, à un emploi, avez donné tous les services, toutes les assiduités dont le plus robuste soit capable, vous qui vivez dans un dérangement d'actions et dans une alternative de divertissements accablants, vous qui vaquez avec exactitude à vos affaires, et qui vous lassez dans des courses et dans des voyages inutiles, vous qui passez

dérangé qu'il n'est qu'un heureux tempérament qui puisse ne pas se sentir de ce désordre ; vous qui pour parvenir dévorez toutes les fatigues du service, et vous accoutumez à une vie dont l'anachorète le plus pénitent aurait de la peine à s'accommoder; vous, en un mot, qui lorsque la gloire, l'intérêt ou le plaisir s'en mêlent, êtes sobre, laborieux, mortifié, dur à vous-même, sans que les soins de votre santé s'y opposent, l'austérité d'un jeûne vous alarme?

Ah! c'est donc pour moi seul, dit le Seigneur par son prophète, que vous refusez de souffrir, ô Israël? Vous me paraissez infatigable dans les voies de l'iniquité, et tout vous rebute dans mon service. Qu'avez-vous à répondre pour vous justifier; *Narra, si quid habes ut justificeris*[1]?

Oui, mes Frères, les plaisirs n'incommodent personne. Ce qu'on aime ne coûte jamais. Servir le monde, la fortune, les passions, n'a rien de pénible, parce qu'on est mondain, ambitieux, sensuel. Ah! soyez chrétien, et vous ne trouverez rien qui passe vos forces dans le service de Jésus-Christ.

Voyez cette âme fidèle que la miséricorde de Dieu a retirée des égarements des passions. Lorsqu'elle vivait comme vous livrée au monde, aux sens et aux plaisirs, rien n'égalait sa délicatesse ; elle regardait la loi des jeûnes et des abstinences comme une loi meurtrière, et c'étaient toujours de nouvelles raisons pour s'en dispenser. La voyez-vous depuis qu'elle est entrée dans les voies de la grâce et du salut? Loin de regarder les dispenses comme des besoins, elle les regarde comme des crimes. Sa santé et ses obligations ne sont plus incompatibles. Elle ajoute même aux rigueurs de la loi des rigueurs de surcroît. Avec moins de précaution, elle jouit d'une santé plus assurée ; et comme ces trois enfants juifs, on dirait qu'elle doit sa force et son embonpoint à une vie plus dure et à l'abstinence des viandes défendues. Ah! ce n'est pas son tempérament qui a changé, c'est son cœur ; ce n'est pas la nature qui s'est fortifiée en elle, c'est la grâce ; ce n'est pas la main de l'homme qui agit sur son corps, c'est le doigt de Dieu qui a opéré sur son âme ; et toute la nouveauté que j'y trouve, n'est que le renouvellement de l'homme intérieur. Changez votre cœur, et tout vous deviendra possible[1].

Mais enfin, quand même l'abstinence affaiblirait votre corps, n'est-il pas juste d'imprimer le sceau douloureux de la croix sur une chair qui a été marquée tant de fois du caractère honteux de la bête? Est-ce un corps de péché comme le vôtre, qui mérite d'être tant ménagé? Vous vous plaignez de sa faiblesse ; ah! vous ne sentez que trop encore les effets

les nuits entières, ou sur les livres profanes, ou à débrouiller des papiers de chicane, et à démêler des contrats usuraires, vous enfin qui vous épuisez en des parties de chasse, en des fatigues dont le solitaire et le religieux auraient peine à s'accommoder, vous en un mot que, lorsque le plaisir et l'intérêt se trouvent mêlés, êtes infatigables, c'est vous-mêmes que le jeûne incommode, qui cherchez à vous en dispenser, qui vous trouvez trop délicats et trop faibles pour supporter de légères abstinences, et qui vous alarmez des moindres austérités de la pénitence.

Ah! ce n'est donc que pour moi, dit le Seigneur, que vous refusez de travailler, ô Israël ; vous faites tout pour le monde, et mes sacrifices vous paraissent trop pénibles, parce que je les exige de vous ; vous faites tout servir à vos iniquités, et tout vous rebute pour mon service. Si vous avez de quoi vous justifier, je vous permets ici de me le dire, *Narra si quid habes ut justificeris.*

Oui, le plaisir avec tous ses dégoûts, le monde avec tout son esclavage, la fortune avec tous ses caprices, la vaine gloire avec tous ses dangers, n'a rien de pénible à vos yeux, parce que vous êtes mondain, sensuel, voluptueux, ambitieux. Eh! soyez donc chrétien, et vous ne trouverez rien plus doux sur la terre que le joug de Jésus-Christ.

Et certes, interrogez une âme que la grâce a retirée de l'esclavage de ses passions, car vous en connaissez plus d'une ; lorsqu'elle marchait dans la voie large du monde, elle regardait la loi du jeûne comme une loi de mort, et c'était peut-être pour elle la plus grande de ses peines d'y vouloir obéir. La voyez-vous, depuis sa conversion, regarder cette loi qui révoltait sa chair comme un remède très-facile et nécessaire à sa santé, regarder les mortifications qui la faisaient trembler comme l'objet de sa consolation, ne plus trouver le jeûne incompatible avec sa délicatesse? Elle ajoute même aux rigueurs de la loi de nouvelles rigueurs, elle enchérit sur les préceptes par l'observance des conseils, et il lui semble, comme aux enfants des Hébreux, qu'elle mène une vie plus douce depuis qu'elle l'a rendue plus austère. Ah! ce n'est pas son tempérament qu'elle consulte, ce sont ses besoins ; ce n'est pas la nature qui agit, c'est la grâce ; ce n'est pas la faiblesse humaine qui opère, c'est le doigt de Dieu qui la soutient. Envisagez vos crimes, et dès là vous deviendrez capables de pénitence.

Mais, après tout, quand l'abstinence affaiblirait un peu votre corps, que vous en seriez incommodé et que votre santé en souffrirait, comme vous dites, n'est-il pas juste d'imprimer le feu de la pénitence sur une chair que vous avez tant de fois marquée du caractère honteux du péché? Vous vous plaignez de la faiblesse de votre corps ; eh! vous n'avez que trop sou-

[1] Is., XLIII, 26.

[1] Le siècle de Louis XIV voyait de ces fréquents exemples de conversion. Ainsi madame de Montespan finit ses jours dans la prière, les macérations et le travail pour les pauvres. La pénitence de corps et d'esprit de madame de La Vallière fut cause de sa mort. M. du Charmel, à qui tout riait, l'âge, la santé, la fortune, la cour, se retira, vers le temps de ses sermons, dans une maison touchant à l'institution de l'Oratoire. Il fut ainsi voisin de Massillon. Du Charmel « passait sa vie dans toutes sortes de bonnes œuvres, dans une pénitence dure jusqu'à l'indiscrétion, et allait le carnaval tous les ans à la Trappe ; il y demeurait jusqu'à Pâques, où, excepté le travail des mains, il menait en tout la même vie que les religieux. » Et que d'austères pénitents à la Trappe, au Carmel et à l'Oratoire même!

funestes de sa force. Ne faut-il pas enfin affaiblir un ennemi qui ne garde presque plus de mesures dans sa révolte? Pouvez-vous sans crime être encore idolâtre d'une chair qui a été si souvent l'écueil de votre innocence ou de celle de vos frères? N'est-il pas temps enfin que vous diminuiez, afin que Jésus-Christ croisse; que des membres qui ont servi à l'iniquité, servent à la justice, que la grâce se fortifie dans votre infirmité, et que vous appreniez à perdre votre âme pour la sauver?

Et croyez-vous que l'Eglise, en établissant la loi du jeûne, n'ait pas prétendu exténuer votre chair? Croyez-vous qu'elle ait voulu vous prescrire des austérités que vous puissiez accomplir sans peine? Quoi! parce que le jeûne ferait sur votre corps les impressions de langueur et d'abattement qu'elle avait en vue en vous l'ordonnant, vous vous en croiriez dispensé? Parce que vous en retirez le fruit sensible et extérieur qu'elle a souhaité, elle vous en déclarerait incapable? Son intention est que vous souffriez; et la fin qu'elle se propose dans son précepte, ne saurait devenir une raison qui vous en dispense.

Mais l'Eglise elle-même, qui impose ce joug, vous en a déchargé; et vous ne vous dispensez de la loi, que sur l'autorité des supérieurs légitimes.

Ici votre conscience répond pour moi, que toute dispense, obtenue contre les intentions et l'esprit de l'Eglise, est une dispense vaine et qui vous laisse toute l'obligation de la loi; c'est-à-dire que toute dispense qui ne suppose pas une impossibilité réelle d'obéir au précepte, ne vous décharge point devant Dieu, et rend votre transgression aussi criminelle que celle des contempteurs déclarés de la loi même. C'est la doctrine des saints. Donc, s'il n'y a rien en vous qui doive obliger l'Eglise à se relâcher en votre faveur, vous lui imposez en obtenant ces dispenses. Mais qu'avancez-vous en la surprenant? Vous la faites consentir en apparence à votre transgression; mais en êtes-vous moins réellement transgresseur? L'artifice serait-il devenu pour vous un titre légitime? Ah! tout ce que je trouve ici de favorable à votre égard, c'est que vous ajoutez au crime de la transgression, le blâme de la mauvaise foi et de la surprise [1].

Ce n'est pas que l'Eglise soit tellement abusée, qu'elle ne découvre ces désordres. Elle voit avec douleur ces lâches fidèles borner presque toute leur soumission à son égard à la faire consentir elle-même au violement de ses préceptes; et si, malgré ses lumières, elle paraît encore favoriser leurs injustes demandes, c'est pour ne pas révolter leur orgueil, c'est pour les tenir toujours unis à elle, du moins par les liens extérieurs du respect et de l'obéissance. Elle ne consent à voir ses lois inutiles que de peur de les voir méprisées. C'est une mère compatissante, qui de deux maux souffre le moins dangereux. Mais malheur à vous qui l'obligez à ces égards injustes! Il faut que le mal soit bien désespéré, lorsqu'on permet au malade le genre de vie qu'il souhaite. Souvenez-vous de ces Israélites charnels qui, ne pouvant plus s'accommoder de la manne, obtinrent de Moïse, à force de murmures, des oiseaux du ciel. A peine eurent-ils touché à cette viande, accordée à la dureté de leur cœur, qu'ils furent à l'instant frappés de mort, et que Dieu punit sur leurs personnes la sage

vent vu les effets funestes de sa force; vous le savez, Messieurs, n'est-il pas à propos d'affaiblir autant qu'on le peut un ennemi qui ne garde presque point de mesures dans sa révolte? N'est-il pas juste que des membres qui ont tant de fois servi à l'iniquité servent ensuite à la pénitence?

Et croyez-vous que l'Eglise, en établissant la loi du jeûne et du carême, n'ait pas prétendu toucher à ce qui vous flatte, et ait eu la crainte d'affaiblir votre chair? Croyez-vous que vous puissiez accomplir sans peine extérieure la loi de l'Eglise, lorsque vous en retirez le fruit extérieur et sensible; elle vous en priverait, de ce fruit sensible, si elle vous croyait incapable de le mériter; la sévérité des préceptes de l'Eglise et la délicatesse de votre tempérament ne sauraient donc être une raison qui vous en dispense.

L'Eglise vous en décharge, dites-vous, et ce n'est que sur l'acte d'une supposition légitime que vous vous dispensez de jeûner.

A cela je réponds que toute dispense obtenue contre l'intention de l'Eglise est vaine et inutile; c'est-à-dire que toute excuse qui ne suppose pas une impossibilité réelle, quoique reçue par l'Eglise sur un faux exposé, vous rend aussi coupable que les violateurs de la loi même. Et en effet vous comprenez bien que l'Eglise suppose les raisons que vous lui alléguez plus fortes qu'elles ne le sont, lorsqu'elle vous décharge du précepte; autrement elle agirait au hasard et sans discernement. Donc si vous n'avez rien en vous qui puisse servir de fondement réel à cette dispense que vous demandez à l'Eglise, elle vous est inutile quoiqu'elle vous soit accordée; vous la surprenez. Mais que gagnez-vous à cela? vous le faites pour donner un voile à votre transgression devant les hommes; mais en êtes-vous moins transgresseur devant Dieu? Et ce que je trouve de pire, c'est que vous ajoutez à la transgression maligne de la loi le crime de mauvaise foi et de fourberie.

Ce n'est pas que l'Eglise ne voie bien que vous la trompez; et si, malgré ses lumières, elle ne laisse pas de condescendre à ce que vous lui demandez, c'est pour ne pas révolter votre orgueil, et vous tenir toujours dans une certaine dépendance; elle aime mieux encore voir qu'on méprise ses lois que de voir qu'on s'y

[1] Toute cette doctrine est bien rigoureuse, et sent la sévérité du XVII^e siècle.

condescendance de leur législateur : *Adhuc escæ eorum erant in ore ipsorum ; et ira Dei ascendit super eos*[1]. Souvenez-vous-en, et n'oubliez jamais que l'Eglise déteste quelquefois plus les abus qu'elle tolère, que ceux mêmes qu'elle punit.

Mais je vais plus loin : je suppose que vos raisons sont légitimes ; et je dis que peut-être vous n'en êtes pas moins aux yeux de Dieu transgresseur de cette loi sainte, par la manière dont vous usez de l'indulgence de l'Eglise.

Et premièrement, au lieu que l'observance du jeûne couvrait le visage des Pharisiens d'une tristesse d'hypocrisie, l'impuissance où vous êtes de l'observer produit-elle dans votre cœur cette tristesse de foi, ce sacrifice d'un cœur humilié mille fois plus agréable à Dieu que le sacrifice du corps et l'abstinence des viandes défendues ? Gémissez-vous en secret de la faiblesse de votre chair, et de l'impossibilité où elle vous met de satisfaire aux lois de l'Eglise? Prenez-vous, comme Esther, Dieu à témoin de votre nécessité, et de la haine qu'a votre âme pour les viandes profanes et pour les repas des incirconcis : *Tu scis necessitatem meam, quod... non placuerit mihi convivium regis*[2]. Seigneur, vous qui sondez les cœurs, vous voyez la douleur de mon âme ; vous savez que je déteste les viandes d'Assuérus : mais vous êtes témoin de la triste situation où je me trouve, et du désir qui presse mon cœur de pouvoir manger avec votre peuple les viandes permises par la loi sainte : *Tu scis necessitatem meam, quod non placuerit mihi convivium regis.*

Sont-ce là vos sentiments ? Entrez-vous dans les pieuses dispositions d'Urie ? Quoi ! faut-il que je mange et que je boive à loisir, tandis qu'Israël et Juda combattent sous des tentes? *Israel et Juda habitant in papilionibus... et ego ingrediar domum meam, ut comedam et bibam*[1] ?

Pourquoi faut-il que je sois réduit à ménager une chair criminelle, tandis que toute l'Eglise combat sous la cendre et sous le cilice, et que tous mes frères sont entrés généreusement dans la sainte carrière de la pénitence ? Pourquoi, Seigneur, n'aurais-je pas la force de satisfaire à votre justice, puisque j'ai encore la force de l'offenser ? Que n'avez-vous, Seigneur, donné un corps de fer à une âme aussi coupable que la mienne, afin que du moins je pusse trouver l'instrument de ma pénitence, où j'ai trouvé la source de tous mes crimes ?

Ah ! si vous aviez de la foi, vous devriez être honteux devant Dieu d'une distinction si peu convenable à votre vie passée ; vous regarderiez cette singularité comme une espèce d'anathème et de retranchement du corps des fidèles, comme une lèpre qui vous éloigne de la so-

soustrait tout à fait. Mais malheur à vous qui en usez de la sorte ! Ces dispenses ainsi surprises n'ont jamais servi devant Dieu de véritable excuse ; il faut que les malades soient bien désespérés lorsqu'on leur accorde tout ce qu'ils souhaitent. Souvenez-vous de ce qui arriva à ces Israélites dans le temps qu'ils demandèrent à Moïse la permission de manger des oiseaux du ciel ; Moïse le leur accorda, et à peine eurent-ils obtenu l'effet de leur demande qu'ils furent frappés de la colère du Seigneur et punis de leur transgression.

Je vais plus loin encore, mes Frères : je suppose que vos dispenses soient obtenues avec la droiture d'un cœur soumis, que votre probité ne vous fasse rien exposer que de vrai, et que vous obteniez justement ce que vous demandez, (car l'Eglise n'est pas meurtrière, et il se peut trouver des personnes qui soient réduites dans une espèce d'impossibilité d'observer la loi) ; je dis que, si vous ne jeûnez pas, du moins en votre manière, vous n'en êtes pas moins coupables devant Dieu.

Car, au lieu que les pharisiens lavaient leur visage par hypocrisie, pour faire croire qu'ils jeûnaient, il en est au contraire qui cachent leur jeûne au fond de leur cœur ; et, au jugement du Sage, ce sacrifice d'un cœur brisé par la douleur, est mille fois plus agréable à Dieu que le sacrifice du corps par le jeûne et l'abstinence ; mais quand vous le faites ce sacrifice du cœur pénitent, prenez-vous, comme Esther, Dieu à témoin du peu de goût que vous trouvez à des viandes que la loi de l'Eglise vous défend, et que vous ne prenez que par nécessité ? *Tu scis necessitatem meam... quod non comederim in mensa Aman, nec mihi placuerit convivium regis.* Seigneur, vous qui sondez les cœurs et qui voyez ma pensée, vous savez que je déteste les viandes lascives que nos pères ont toujours eues en abomination, que lorsque je suis obligée d'assister aux festins d'Assuérus, je ne m'y trouve qu'avec douleur ; vous voyez le désir sincère où je me trouve de pouvoir manger le pain avec le peuple : *Tu scis necessitatem meam..... nec mihi placuerit convivium regis.*

Sont-ce là les dispositions où vous êtes, Messieurs, lorsque, forcés d'user de viandes défendues, vous en prenez dans vos repas ? Quoi ! faut-il que je boive, que je mange et que je repose à loisir dans une maison, disait autrefois le fidèle Urie, tandis que l'arche du Seigneur, Israël et Judas habitent dans la pleine campagne ? *Arca Dei et Israel et Juda habitant in papilionibus..... et ego ingrediar domum meam ut comedam et bibam et dormiam cum uxore mea.*

Quoi ! faut-il que je sois à flatter ma chair délicate, à repaître mes appétits de viandes exquises, tandis que tous mes frères sont entrés dans la sainte carrière de la pénitence, où ils jeûnent et mortifient leur corps ? *Et ego ingrediar domum meam ut comedam et bibam.*

Ah ! si vous aviez tant soit peu de foi, mes Frères, honteux d'être si peu conformes à l'Eglise votre mère, de mener une vie sensuelle, si peu convenable à vos misères passées, vous regarderiez cette singularité comme un défaut qui vous exclut du sacrifice de propitiation, du temple et de l'autel.

Et alors l'Eglise, cette tendre mère, touchée de votre disposition, en userait comme autrefois Judas Maccbabée à l'égard de ceux qui n'avaient pu combattre avec le reste des troupes à

[1] Ps. LXXVII, 30.
[2] Esth., XIV, 16.

[1] II Reg., XI, 11.

ciété et du commerce des saints, des sacrifices et des expiations du temple et de l'autel, remplaçant ainsi par la force et la ferveur de l'esprit la faiblesse de la chair.

Alors, l'Eglise en userait à votre égard comme autrefois Judas Macchabée en usa envers ceux des Israélites que leur infirmité empêcha de combattre avec le reste du peuple, mais qui ne pouvaient se consoler de n'être pas en état d'aller exposer leur vie avec leurs frères. Il les associa à l'honneur de la victoire, et au partage du butin : *Debilibus et orphanis... diviserunt spolia*[1]. Mais vous êtes ravi d'avoir des raisons qui vous exemptent de la loi commune. Vous êtes transgresseur du précepte dans la préparation du cœur ; et, loin de partager avec ceux qui l'accomplissent le mérite de l'observance, vous participez à l'iniquité des pécheurs déclarés qui le méprisent.

En second lieu, remplacez-vous, par d'autres œuvres mortifiantes, le jeûne que vous ne sauriez observer? Car, pour être dispensé de ce précepte, vous ne l'êtes pas pour cela de la pénitence. L'esprit de l'Eglise n'est pas de vous décharger de la croix ; elle ne saurait : c'est seulement de vous l'adoucir. Il faut que par quelque endroit le Carême soit pour vous un temps de rigueur et de souffrance. Saint Paul dit que ceux qui ne discernent pas le pain eucharistique des viandes communes, se rendent coupables du corps du Seigneur ; et je vous dis, quels que puissent être vos maux, que si vous ne discernez pas dans votre manière de vie le temps du carême des temps ordinaires, vous êtes coupable de la loi du jeûne.

Or, priez-vous plus que dans un autre temps? Etes-vous plus charitable envers les pauvres? Et, en les soulageant plus abondamment, dédommagez-vous Jésus-Christ, en leur personne, des soulagements que vous êtes obligé de vous accorder à vous-même? Vous abstenez-vous de certains plaisirs, légitimes peut-être en une autre saison ? Car désabusez-vous ; il faut user ici de compensation. Dans la loi, ceux qui ne pouvaient pas offrir le sacrifice d'un agneau, on leur demandait l'offrande de deux colombes. Dieu veut être dédommagé par quelque endroit. Puisque vous ne pouvez pas affliger votre chair par le jeûne, il faut la punir par le retranchement de mille commodités dont elle peut se passer ; mortifier votre esprit par la retraite; avoir pendant ce saint temps moins de commerce avec le monde; vous renfermer un peu plus dans vos devoirs domestiques; fréquenter plus souvent nos temples, les sacrements, les lieux de miséricorde. Voilà le jeûne, dit saint Chrysostome, que l'Eglise demande de vous. Il ne faut pour cela ni force, ni santé ; il ne faut que de la foi et de la crainte de Dieu. Mais c'est précisément ce qui vous manque. On ne veut rien souffrir, quelque grand pécheur que l'on soit. On se croit déchargé de tout, dès qu'on l'est de la loi du jeûne ; et parce qu'on ne peut pas faire tout ce qu'on doit, on se croit dispensé de faire du moins ce que l'on peut.

Enfin, dans l'usage des viandes défendues, n'avez-vous égard qu'à la seule nécessité? Rejetez-vous celles qui ne sont destinées qu'à

cause de leur maladie ; il les appela et les associa à l'honneur de la victoire qu'il venait de remporter, et leur donna part à la division du butin, *diviserunt spolia*. Mais hélas ! tant s'en faut que vous soyez dans ces sentiments de pénitence intérieure, vous êtes ravis d'avoir quelque frivole raison qui vous dispense de jeûner, et, bien loin de partager avec les justes le mérite de leur observance, vous participez à l'iniquité des pécheurs déclarés.

Remplacez-vous du moins par des œuvres de piété le défaut du jeûne que vous ne pouvez pas observer ? Car ne vous y trompez pas, pour être dispensé de ce précepte, vous ne l'êtes pas de la pénitence. L'Eglise ne saurait vous en dispenser tout à fait. Ce qu'elle a fait par rapport à votre faiblesse, c'est seulement de vous en adoucir la pratique. Il faut que le temps de carême soit un temps de rigueur et de mortification en quelque sorte que ce soit. Saint Paul dit que ceux qui ne discernent point la chair du Fils de Dieu des viandes communes, sont dignes de mort et coupables du corps et du sang de Jésus-Christ. Et moi je vous dis que si vous ne discernez le temps de carême par de saintes actions et des pratiques plus austères, vous êtes coupable de la loi du jeûne.

Vous ne jeûnez point, et vous ne le pouvez, dites-vous ; mais que faites-vous donc pour remplacer ce qui manque à vos devoirs communs? Assistez-vous plus abondamment les pauvres? Leur distribuez-vous davantage de vos biens? Dédommagez-vous Jésus-Christ en leur personne? Priez-vous avec plus de ferveur? Vous abstenez-vous des plaisirs légitimes qui sont permis dans un autre temps? Car il faut ici quelque compensation. Dans l'ancienne loi, ceux qui ne pouvaient pas offrir le sacrifice de l'agneau, on leur demandait qu'ils offrissent des colombes. Il faut, pour suppléer au défaut du jeûne, que vous vous réconciliiez avec votre ennemi, il faut pardonner toutes les injures qu'on en a reçues, visiter les hôpitaux et les prisons, fréquenter plus souvent les sacrements, fuir les compagnies mondaines, éviter les jeux et les spectacles, se nourrir plus souvent des lectures pieuses et du pain de la sacrée parole. Voilà ce que saint Chrysostome vous demande ; il ne faut pour cela ni force ni santé, il ne faut que du courage et de la religion.

Enfin, dans ce temps saint où vous vous dispensez de jeûner, que faites-vous pour suppléer au défaut de la loi? Ces viandes que vous mangez, n'est-ce point pour flatter votre sensualité ? Vos repas sentent-ils quelque chose de la frugalité, car vous comprenez bien que l'Eglise, en vous accordant l'usage de ces viandes, ne prétend pas flatter votre délicatesse, qu'elle ne

[1] II Macc., VIII, 28.

flatter le goût et la volupté? Vos repas se sentent-ils de la frugalité de ce temps de pénitence, et sont ils marqués par quelque endroit du sceau de la mortification? Car vous comprenez bien que l'intention de l'Eglise, en vous permettant l'usage des mets défendus, est de soulager votre faiblesse, et non d'aider votre sensualité; vous comprenez bien qu'elle ne veut point aigrir, à la vérité, vos maux par une abstinence qui vous serait nuisible; mais aussi qu'elle ne prétend pas nourrir votre intempérance, en vous permettant des assaisonnements et des mets exquis dont vos maux peuvent se passer. Elle consent, à la bonne heure, que vous ne suiviez pas les Moïse sur la montagne pour jeûner quarante jours avec eux; mais elle n'entend pas aussi que, demeuré dans la plaine, vous imitiez les joies profanes, les excès et les festins des Israélites, et adoriez peut-être encore le veau d'or comme ce peuple infidèle.

Entrons donc, mes Frères, dans les véritables intentions de l'Eglise. Eh! pourriez-vous, tandis qu'elle gémit, qu'elle se couvre de ses vêtements de deuil et de tristesse, que ses ministres pleurent entre le vestibule et l'autel, que vos frères ont pris les armes spirituelles de la pénitence pour combattre contre la chair et le sang, que tout annonce les mystères pénibles d'un Dieu souffrant; environnés de tout cet appareil de souffrances, pourriez-vous croupir tout seuls dans une indigne mollesse? Vous excusez si souvent vos désordres par l'exemple commun; ne pourrait-il pas ici à son tour vous animer à la vertu? Ah! si votre corps ne peut prendre aucune part au changement extérieur de l'Eglise, changez votre cœur, et convertissez-vous enfin au Seigneur. Si vous ne pouvez pas déchirer par le jeûne ce vêtement de chair qui vous environne, déchirez, dit l'Esprit de Dieu, vos âmes par des larmes de douleur et de componction. Recueillez le fruit de l'abstinence, si votre faiblesse ne vous permet pas d'en accomplir la lettre. Surpassez vos frères dans les dispositions de l'esprit et du cœur, si vous ne pouvez pas les imiter dans les exercices du corps. Faites devant eux à la loi du jeûne, que vous n'observez pas, une espèce d'hommage et de réparation publique, par une attention plus chrétienne à tous vos autres devoirs. Réparez en quelque façon, en présence des autres fidèles, par des mœurs plus pures et plus exactes, cette sorte de scandale que vous êtes forcé de leur donner. En un mot, vivez plus saintement qu'eux, et vous jeûnerez plus utilement; et après être convenu de l'insuffisance des excuses dont on se sert pour se dispenser de cette loi, écoutez les abus où l'on tombe en l'observant.

### DEUXIÈME PARTIE.

Il n'est guère de précepte sur lequel on s'abuse plus universellement que sur le précepte du jeûne. Comme l'esprit de pénitence est presque éteint parmi les fidèles, et que l'Eglise, s'accommodant à notre faiblesse, a cru devoir mêler quelques adoucissements à la rigueur de cette loi, on se persuade que tout ce qu'il y a encore d'amer et de pénible, n'est plus à la portée de ces derniers temps. On renvoie aux siècles de son innocence toute la sévérité de sa discipline; et on ne lui laisse, pour le relâchement de nos mœurs, que l'indulgence et la bénignité en partage.

Il importe donc, mes Frères, d'examiner ici

veut que soutenir votre santé; elle consent que vous ne suiviez point Moïse sur la montagne pour y jeûner toujours avec lui; mais elle ne vous permet pas de suivre les Israélites dans la plaine, pour y célébrer une fête profane, et que vous y adoriez le veau d'or avec eux.

Entrez donc dans l'esprit de l'Eglise, et, tandis qu'elle ordonne à vos frères d'embrasser les souffrances, les mortifications et la tristesse, ne vous abandonnez pas aux plaisirs, à la mollesse, aux divertissements; environnés de tout cet appareil de pénitence, pouvez-vous demeurer tranquillement dans la bonne chère et la sensualité? Ah! si votre corps n'est pas assez fort pour supporter les rigueurs du jeûne, changez au moins les affections de votre cœur; mêlez votre pain avec la cendre, et arrosez vos viandes de vos larmes. Si vous ne pouvez par le jeûne déchirer ce vêtement de chair, déchirez votre cœur par la tristesse et la douleur; offrez au Seigneur un sacrifice de justice, c'est-à-dire un cœur triste, contrit et humilié; recueillez les fruits de la pénitence dans le temps qu'ils sont mûrs. Si vous ne pouvez pas suivre vos frères dans les mortifications de leur corps, surpassez-les dans celles de votre esprit; si vous ne pouvez pas jeûner autant qu'eux, pleurez plus abondamment qu'eux, et vous abstenez même des moindres plaisirs qu'ils se permettent. Mais je m'aperçois que mon sujet m'emporte, et après vous avoir montré la nécessité du jeûne, contre les prétextes qu'on apporte pour s'en dispenser, il est temps de découvrir les abus qui en adoucissent ou en altèrent l'observance. C'est le sujet de ma seconde partie.

### DEUXIÈME PARTIE.

Il n'est point de précepte, mes Frères, sur qui l'on s'abuse si universellement que sur le précepte du jeûne. Comme l'esprit de la pénitence est presque éteint parmi les chrétiens de nos jours, et que l'Eglise, s'accommodant à leur faiblesse, a cru devoir mettre quelque adoucissement à ce précepte, on se persuade que tout ce qu'il y a de rude et de pénible dans la loi, n'est plus à la portée des chrétiens de ces derniers temps. On renvoie aux premiers siècles toutes les rigueurs de la

quelles bornes l'Eglise prétend mettre encore aujourd'hui à sa condescendance, et de démêler les relâchements qu'un usage corrompu a introduits, des adoucissements ou qu'elle autorise, ou qu'elle tolère.

Or il me semble que pour discerner les abus qui peuvent se glisser dans l'observance de ce précepte, il n'y a qu'à établir d'abord quelle est la fin de son institution ; car tout ce qui s'éloignera de ce but, ou encore plus qui s'y trouvera opposé, détruira sans doute la loi qui n'était qu'un moyen pour y parvenir.

Qu'est-ce donc que se propose l'Eglise en imposant cette pénitence aux fidèles ? Elle se propose : 1° en affaiblissant la chair, d'affaiblir nos passions, d'expier nos fragilités passées, et de nous mettre plus en état d'en éviter de nouvelles ; 2° en mortifiant le corps, de purifier l'âme, de la détacher des sens, de réveiller sa foi, et de l'élever au goût des biens éternels. Ce principe supposé comme incontestable, que de trangresseurs, mes Frères, de cette loi sainte !

La première fin de son institution est de mortifier la chair, et par là, dit saint Chrysostome, de servir et de préservatif à l'innocence et d'expiation au crime. Or le jeûne, tel qu'un abus public l'a établi aujourd'hui dans le monde, ne saurait plus être une voie pour arriver à cette fin.

Car je vous demande, s'il mortifiait encore le corps et les passions de la chair, ce devrait être, ou par la longueur de l'abstinence, ou par la simplicité des viandes dont on use, ou par la frugalité qu'on observe dans les repas. Pardonnez-moi ce détail, il est ici indispensable, et je n'en abuserai pas.

Est-ce la longueur de l'abstinence ? Mais s'il faut, pour recueillir le fruit et le mérite du jeûne, que le corps sèche et languisse dans l'attente de sa nourriture, afin que l'âme, en expiant ses voluptés profanes, apprenne dans ce désir naturel, quelle doit être sa faim et sa soif de la justice éternelle et de cet état heureux, où, rassasiés de la vérité, nous serons délivrés de toutes ces nécessités humiliantes, que de jeûnes inutiles et infructueux dans l'Eglise !

Hélas ! les premiers fidèles qui ne le rompaient qu'après le soleil couché ; eux que mille exercices saints et laborieux avaient préparés à l'heure du repas ; eux qui, la nuit même qui précédait leur jeûne, avaient souvent veillé dans nos temples, et chanté des hymnes et des cantiques sur les tombeaux des martyrs ; ces pieux fidèles auraient pu rapporter à la seule longueur de l'abstinence tout le mérite de leur jeûne ; et seule alors elle pouvait affaiblir la chair et les passions criminelles. Mais pour nous, mes Frères, ce n'est plus là qu'il faut chercher le mérite de nos jeûnes. Car outre que l'Eglise, en consentant que l'heure du repas fût avancée, a épargné cette rigueur aux fidèles ; que d'indignes adoucissements n'ajoute-t-on pas à son indulgence ? Il semble que toute notre attention se borne à faire en sorte qu'on puisse arriver à l'heure du repas sans s'être aperçu de la longueur et de la rigueur du jeûne.

discipline de l'Eglise, et on croit que celui dans lequel on vit, a toute l'indulgence et la bénignité en partage.

Il s'agit donc de vous faire voir, dans cette seconde partie, quelles sont les bornes que l'Eglise a mises à son indulgence, et les adoucissements qu'elle a introduits ou tolérés pour condescendre à notre faiblesse.

Or il me semble que, pour combattre les abus qu'on commet contre la loi du jeûne, il ne faut que remonter à la fin de son institution ; car tout ce qui paraîtra contre l'Esprit de l'Eglise qui l'a établi, sera sans doute regardé comme un crime, et je ne vois que ce seul moyen pour parvenir à réformer ces abus.

Qu'est-ce que se propose donc l'Eglise dans l'établissement de la loi du jeûne ? En premier lieu d'affaiblir notre chair pour expier nos infidélités passées ; en second lieu de nous faire mourir à nos vices et à nos passions ; en troisième lieu d'élever nos âmes au-dessus de nos sens et de notre chair. Renouvelez pour un moment vos attentions, et vous allez voir quels sont les abus qui se commettent contre ces fins salutaires.

La fin de l'Eglise dans l'institution de la loi du jeûne, dit saint Chrysostome, est, en affaiblissant la chair, de la faire servir ou de perfection à la vertu, ou d'expiation au crime. Or le jeûne, tel qu'on le pratique dans le monde, ne peut plus servir à cette fin.

Car s'il pouvait affaiblir la chair, ce serait ou par la longueur de l'abstinence, ou par la frugalité dans les repas. Pardonnez-moi ce détail, mes Frères, qui, pour être indigne de la chaire, n'en est pas moins nécessaire pour confondre l'illusion du pécheur.

Est-ce la longueur de l'abstinence qui affaiblit notre chair ? Ah ! quelle apparence qu'une chair traitée avec tant de délicatesse, nourrie d'une abondance de mets dont elle serait rassasiée pour plusieurs jours, se trouve affaiblie de quelques heures d'abstinence !

Ah ! les premiers fidèles, bien plus religieux que les chrétiens de nos jours, ne mangeaient qu'au soleil couché, et ne prenaient de nourriture qu'autant qu'il leur en fallait pour ne pas succomber à leurs austérités. Ils passaient souvent les jours en prières, et les nuits à chanter des cantiques sur les tombeaux des martyrs ; ils faisaient de leur corps un sacrifice d'expiation pour des fautes que le plus souvent ils n'avaient pas commises, et alors ils étaient exempts des passions désordonnées qui nous dominent. Mais hélas ! que ces temps sont bien changés ! Ce n'est plus sur cela qu'il faut mesurer nos jeûnes, nous ne trouverions plus de ressemblance entre les leurs et les nôtres ; car, sans parler de la condescendance que l'Eglise, pleine de tendresse, a eue pour nos faiblesses, que d'indignes adoucissements n'y avons-nous pas apportés ? Il semble qu'on se trouve à l'heure des repas sans s'en apercevoir, et l'on prolonge l'heure du sommeil pour ne point sentir celle de l'abstinence.

Et de là, — puisque vous nous obligez de le dire ici, et de mettre ces détails indécents à la place des grandes vérités de la religion, — de là on prolonge les heures du sommeil pour abréger celles de l'abstinence ; on craint de sentir un seul moment la rigueur du précepte ; on étouffe dans la mollesse du repos l'aiguillon de la faim dont le jeûne même de Jésus-Christ ne fut pas exempt ; on nourrit dans l'oisiveté d'un lit une chair que l'Eglise avait prétendu exténuer et affliger par la pénitence ; et, loin de prendre la nourriture comme un soulagement nécessaire accordé enfin à la longueur de l'abstinence, on y porte un corps encore tout plein des fumées de la nuit, et on n'y trouve pas même le goût que le seul plaisir aurait souhaité pour se satisfaire.

Ah ! c'est en ce temps saint où il faudrait avec un roi pénitent prévenir le lever de l'aurore pour unir nos prières à celles de l'Eglise, pour prolonger le mérite de notre abstinence, pour offrir au Seigneur les prémices d'une journée que la pénitence doit sanctifier, pour mettre à profit tous les moments précieux de ce temps de grâce et de bénédiction, et enfin pour retrancher au corps une paresse si funeste jusques ici à notre innocence.

De là encore l'usage de tant de boissons que la coutume autorise presque contre l'esprit de la loi. Vous nous demandez sans cesse si c'est être infidèle au précepte que d'en user ; car c'est sur l'observation de cette loi que les doutes et les questions ne finissent pas. Je pourrais vous répondre d'abord que l'intention de l'Eglise, dans l'établissement de la loi du jeûne, étant de mortifier les sens, et principalement celui du goût, tout ce que vous vous permettez hors des heures prescrites qui tend à le flatter, donne une manière d'atteinte à la loi ; je pourrais vous répondre encore que tout ce qui adoucit la longueur de l'abstinence en blesse l'obligation. Mais, quand ces vérités seraient douteuses, et qu'il n'y aurait que du péril, seriez-vous sages de vous y exposer ? Ce qu'il y a de constant, c'est que ces adoucissements sont nouveaux ; c'est que l'usage, quelque universel qu'il puisse être, ne justifie jamais un abus et ne saurait prescrire contre la loi.

Mais enfin je veux que ces soulagements et tant d'autres, autorisés dans le monde, soient innocents : ne faudrait-il pas honorer la pénitence du carême en se les retranchant ? Ne serait-il pas juste que ce que vous donnez dans les autres temps au seul plaisir, vous vous en absteniez en celui-ci par un esprit de religion et de souffrance ? Et comment réparerez-vous vos plaisirs illicites qu'en vous abstenant, durant cette sainte carrière surtout, de ceux que que vous vous croyez encore permis ? Ah ! nos jeûnes, mes Frères, sont déjà si fort adoucis par la tolérance de l'Eglise, que, pour peu que vous alliez au delà, vous ne sauriez manquer d'être prévaricateurs. Il semble qu'elle a poussé sa condescendance jusqu'à ces dernières bornes qui ne séparent que d'un point la trans-

On invente de nouveaux plaisirs pour rassasier des sens qu'on devrait mortifier, on nourrit dans l'oisiveté et la mollesse du lit une chair que le Seigneur a condamnée au travail et que l'Eglise ordonne de traiter sévèrement ; on remplace, par une délicatesse et de lâches raffinements de mets, la privation des viandes que l'Eglise défend, et on rend par là à la chair une légère satisfaction qu'une sage loi avait voulu lui ôter. C'est ainsi que l'on passe du lit à la table, et qu'au milieu du jour on porte à de nouveaux repas un corps encore tout ivre des fumées de la nuit.

Ah ! quel monstrueux aveuglement ! C'est en ce temps-là plus qu'en tout autre qu'il faudrait se lever pour offrir au Seigneur les prémices d'une journée que le jeûne doit sanctifier, pour refuser au corps de lâches adoucissements que nous savons par expérience être l'aiguillon de la concupiscence et la source du péché.

De là l'usage de ces liqueurs dans le saint temps du jeûne, liqueurs que la folle coutume du monde autorise contre l'esprit et l'intention de la loi. Vous nous demandez, mes Frères, si c'est être infidèle au précepte du jeûne que d'en user, car sur tout ce qui vous flatte, vos doutes ne finissent point. On pourrait vous répondre que le jeûne étant institué pour mortifier la chair et les sens, tout ce qui peut les flatter et entretenir leur vaine délicatesse, blesse la loi du jeûne ; mais quand toutes ces vérités seraient douteuses, seriez-vous sages de choisir ce qui vous accommode le mieux ; et n'est-ce pas toujours une déplorable situation de disputer avec le Seigneur et de lui refuser opiniâtrément ce qu'il n'est pas bien clair qu'on lui doit ?

Voici une seule raison qui devrait vous faire trembler sur ces points de raffinement ou de délicatesse que vous suivez : c'est que ces adoucissements sont nouveaux et qu'ils n'étaient pas connus de nos pères ; c'est qu'en ôtant à votre jeûne ce qu'il a de rude et de sévère, vous lui ôtez tout ce qu'il a de mérite ; car que vous importe de jeûner, si en jeûnant vous flattez autant votre goût, vos sens, votre chair, que si vous ne jeûniez pas ? Il est écrit dans l'Evangile qu'en jeûnant nous ne laisserons aucune marque qui puisse faire connaître aux hommes que nous jeûnons ; mais est-il dit que nous l'ôterons à nous-mêmes cette marque, et que nous ne nous en apercevrons point ? Est-il juste de nous amuser à chicaner sans cesse pour savoir l'étendue précise du précepte, et aimer mieux risquer de violer la loi, que de faire un seul pas au delà ? Ce procédé ne sort-il pas d'un cœur tout sensuel et qui n'aime pas son Dieu, qui ne regarde la loi que par les châtiments qui sont attachés à sa transgression, et qui ne compterait pour rien son violement s'il n'en craignait aucune punition ?

Je vous demande s'il ne serait pas injuste que toutes les douceurs et les adoucissements qu'on se permet dans un autre temps, fussent permis dans celui-ci, qui est un temps de pénitence. Ah ! mes Frères, nos jeûnes sont déjà si peu conformes à l'esprit de la primitive Eglise, que pour peu que nous les adoucissions, ils en seront tout à fait éloignés, et que nous ne

gression de l'observance, et qu'on ne saurait les franchir tant soit peu, sans être coupable d'infraction.

Mais si le mérite de nos jeûnes ne peut plus se rapporter à la longueur de l'abstinence, il serait inutile de le vouloir chercher dans la simplicité des viandes dont on use. En ce temps de souffrance, disait autrefois saint Léon, où la vie devrait être simple et commune, où il faudrait nourrir les membres de Jésus-Christ de ce qu'on se retranche à soi-même, et que notre diminution, pour parler avec l'Apôtre, devînt l'abondance et la richesse de nos frères, non-seulement il n'y a pas plus de simplicité dans les repas, mais il y entre plus de soins et d'artifice; on y supplée par mille raffinements à la simplicité des mets dont il faut user : le goût y est plus flatté, la sensualité plus réveillée, la chère plus exquise, les dépenses plus excessives ; et non-seulement ce ne sont pas des repas sanctifiés par la pénitence, mais ils deviennent célèbres et renommés pour la volupté.

Je ne dis rien de la frugalité dont on use dans le seul repas que l'Eglise permet. C'est en ce temps surtout où l'on ne s'y prescrit point d'autres bornes que celles d'une avide sensualité, et où l'on se dispose à l'abstinence du soir en violant le matin la vertu même de tempérance dont la loi de Dieu nous fait un précepte perpétuel ; de sorte que les collations deviennent plutôt un régime de santé qu'un règlement de discipline.

Ainsi l'abstinence du soir fait aujourd'hui tout le mérite de nos jeûnes ; c'est-à-dire que ce qui n'était d'abord qu'un relâchement de discipline en est devenu la seule austérité ; c'est-à-dire que ce que nos pères auraient regardé comme une infraction du précepte, nous le regardons comme le plus haut point de son observance.

Car vous le savez, mes Frères, ce soulagement ne fut accordé que bien tard au jeûne des fidèles. On s'en est passé pendant plus de mille ans. Un seul repas pris le soir avec action de grâces terminait le jeûne de toute la journée. Et encore quel repas ! Lisez l'histoire des premières mœurs des fidèles : des herbes et des légumes ; un repas de larmes et de pénitence ; tout y respirait la mortification de Jésus-Christ. Les entretiens de piété, les lectures des livres saints, les exhortations au martyre en faisaient le principal assaisonnement ; et l'on y mangeait plutôt pour prolonger ses souffrances et satisfaire à la nécessité que pour flatter la cupidité.

Le seul refroidissement de la charité obligea depuis l'Eglise de se relâcher en ce point de la rigueur de sa discipline. Dans la décadence des mœurs du Christianisme, elle en usa, pour ainsi dire, comme on en use dans la déroute des familles : elle composa avec

saurions en retrancher un seul point, sans être infractaires de la loi. Mais si le mérite du jeûne pouvait s'accorder avec ces adoucissements, il serait inutile que l'Eglise retranchât l'usage de la viande, puisqu'on trouverait dans les mets qu'elle permet, la même délicatesse et le même plaisir qu'on ferait dans les viandes les plus exquises ; il faudrait que l'Eglise, en voulant réprimer les saillies de votre concupiscence, ne diminuât rien de ce qui en est la source.

Non-seulement on use de liqueurs contraires à l'esprit de l'Eglise dans les jours du jeûne, mais on a recours à mille assaisonnements qui flattent la sensualité. Que de ragoûts différents ! quels ingénieux raffinements de goût et de délicatesse ! quels soins pour en inventer de nouveaux ! une seule table magnifiquement servie et couverte d'une étrange profusion d'autant de mets qu'il en faudrait pour fournir abondamment aux besoins de plusieurs familles ! Ne fait-on pas en ces saints temps des dépenses plus excessives pour le boire et le manger, de sorte que la chair y trouve des dédommagements qui lui font plus de plaisir que ne lui en feraient les viandes dont on la prive ? Voilà l'abus qui se glisse dans le jeûne. On veut jeûner et ne rien souffrir de sa sévérité.

Je ne parle pas ici de ces adoucissements qui font que l'on se dispose à l'abstinence du matin par l'abondance du soir, et au jeûne du soir par les profusions du midi, de sorte que les collations du carême, telles qu'on les fait aujourd'hui, deviennent plutôt un régime de vivre pour conserver sa santé, qu'une pratique du jeûne et de l'abstinence pour l'expiation de ses péchés ; c'est-à-dire que ce qui n'était d'abord qu'un relâchement de discipline, est devenu un déréglement de mœurs; c'est-à-dire que ce que nos pères n'auraient regardé que comme une grâce signalée accordée par l'Eglise à leur infirmité, nous le regardons comme un droit qu'elle ne peut refuser à notre faiblesse.

Vous savez quels étaient les jeûnes de nos premiers pères : un seul repas différé jusqu'au soir était leur nourriture pendant toute la journée ; vous savez jusqu'à quel point ils portaient l'austérité de leur vie ; jamais rien de délicat ni d'exquis ne paraissait sur leurs tables. Quelques légumes simplement accommodées, un peu d'herbes et de racines était presque tout ce qu'ils prenaient pour soutenir des corps atténués ; tout y respirait l'air souffrant et humilié de Jésus-Christ. Proscrire l'usage du vin pendant plus de six siècles, détester tout ce qui pouvait flatter le goût, se mortifier sur tout, ne penser jamais à demander des dispenses, en ignorer même le terme, ne pas chercher d'indulgence ni de permission, en condamner jusqu'à la pensée : voilà quelle était leur situation. Quelques planches de bois leur servaient de lit ; un peu de pain cuit sous la cendre était leur nourriture ; les mortifications étaient leurs délices ; la pénitence était leur vertu favorite ; les larmes en faisaient la douceur, les exhortations en faisaient l'assaisonnement, les prières et les lectures saintes en faisaient la force et la vertu ; et on y mangeait plutôt pour prolonger les souffrances que pour nourrir la sensualité.

La corruption des chrétiens qui croissait de jour en jour, obligea l'Eglise à se relâcher de sa première sévérité. Dans sa décadence, elle en usa à peu près comme Saül dans la décadence de son empire, et par conséquent ce qu'elle accorde le soir à notre faiblesse n'est qu'un léger appui de la santé ; c'est

notre faiblesse; elle retint du débris ce qu'elle put, et nous quitta à regret de tout le reste.

Mais au lieu que ce sont là de ces grâces honteuses dont il ne faudrait user qu'en gémissant, soupirer après les prémices de l'esprit et l'âge florissant de l'Eglise, et nous confondre qu'avec bien moins d'innocence que nos pères, nous ayons besoin de plus d'indulgence qu'eux, jusqu'où n'a-t-on pas poussé cet adoucissement obtenu de l'Eglise, et qui d'abord n'était presque pas sensible? Tout y est servi. Si l'on use de quelque distinction dans le choix des viandes, on se dédommage sur la quantité; et nos collations sont aujourd'hui plus abondantes et chargées de plus de mets que n'était autrefois le seul repas que l'Eglise permettait aux fidèles.

Donc, mes Frères, encore aujourd'hui ce que l'Eglise vous permet le soir est une grâce accordée à la pure nécessité. Les précautions n'y sauraient être trop rigoureuses. C'est cette eau du Jourdain dont il ne faut goûter qu'en passant et sans s'arrêter; c'est ce miel de Jonathas, auquel, en ne faisant même que toucher, on court risque d'être prévaricateur et digne de mort [1]. Mais qui s'en tient à ces bornes sacrées? Hélas! il n'est plus que quelques âmes retirées, des solitaires pénitents, des vierges pures et ferventes, accoutumées, ô mon Dieu, à porter votre joug depuis l'enfance, qui n'ajoutent rien aux adoucissements de l'Eglise, qui usent de son indulgence sans en abuser. Il semble que ce reste de sévérité ne soit plus que pour elles, tandis que des âmes criminelles et mondaines, après une vie entière d'excès et de plaisirs, adoucissent, retranchent tout ce qui se trouve encore de pénible à votre loi, entrent en contestation avec nous, et nous obligent à dégrader votre parole sainte à des détails rampants, si peu convenables à la dignité de notre ministère.

Voilà nos jeûnes, mes Frères, voilà ce que la révolution de toute l'année offre à Dieu de plus pénible dans nos mœurs. Voilà les restes méconnaissables de cette tradition vénérable de pénitence que nous tenons de nos pères. Voilà ces jeûnes si fameux autrefois parmi les chrétiens, et consacrés par les exemples mémorables d'un Moïse, d'un Elie et de Jésus-Christ même. Voilà à quoi se réduisent ces saintes austérités si excessives alors qu'elles faisaient passer les chrétiens pour des insensés dans l'esprit des infidèles, et qu'elles étaient tournées en dérision sur leurs théâtres impurs et dans leurs satires profanes. Voilà enfin ce que ces anciennes rigueurs, si chères à l'Eglise, si utiles à ses enfants, si redoutables aux tyrans, sont devenues entre nos mains.

Encore comment se dispose-t-on à ces restes défectueux de pénitence? Par des excès et des réjouissances profanes; et l'effet le plus marqué que produit l'approche de la loi qui doit nous purifier, c'est un redoublement de débauche, de souillure et d'ignominie.

Souvenez-vous donc, mes Frères, — pour achever de vous instruire sur tout ce que je m'étais proposé, — que l'intention de l'Eglise est que la pénitence de ce saint temps soit comme une expiation des plaisirs et des crimes de toute l'année. Ce n'est pas que toute la vie ne dût

le miel de Jonathas dont il ne faut que goûter au bout d'une baguette pour soutenir son corps. Ce sont ces eaux du Jourdain dont il ne faut boire qu'en passant, dans la nécessité, pour ne pas succomber à l'ardeur qui vous brûle. C'est une indulgence que nos pères ne se sont jamais avisés de demander, qu'ils auraient regardée comme une espèce de transgression, et qui ne nous a été accordée que parce qu'étant plus faibles et moins fervents, nous avons besoin de plus d'adoucissements qu'eux.

Cependant, cette indulgence de l'Eglise qui n'est accordée aux chrétiens que pour soutenir leur vie, se trouve aujourd'hui poussée si loin, qu'on pourrait faire passer les collations qu'on fait en plusieurs endroits pour de bons soupers. Si l'on n'ose pas s'étendre si fort sur la quantité des mets qu'on y sert, que dans les repas ordinaires, on se dédommage au moins sur leur qualité, et il est vrai de dire que nos tables sont plus chargées de vins et de mets délicieux dans le temps de nos collations, qu'elles ne l'étaient de viandes et de ragoûts dans le temps que l'Eglise les permettait aux fidèles. Parmi les chrétiens, il n'est plus que quelques âmes retirées hors du monde pour y faire pénitence, qui portent avec joie votre joug, ô mon Dieu, tel que vous nous l'imposez, qui usent de la condescendance de l'Eglise sans en abuser. Il semble que ce reste de mortification et de sévérité qui est imposé aux fidèles pour l'expiation de leurs péchés, ne soit plus que pour les justes et les religieux; on ne voit presque plus la pénitence pratiquée que dans les cloîtres et par des âmes innocentes, tandis qu'une infinité d'âmes mondaines et voluptueuses s'amusent à chicaner sur l'étendue de leur devoir, et nous obligent à dégrader votre parole sainte, ô mon Sauveur, en l'appliquant à des détails si bas et si peu convenables à la dignité de notre ministère.

Voilà les abus principaux qui se commettent contre la loi du jeûne. Le temps ne me permet pas de vous en dire davantage. Souvenez-vous seulement que c'est toujours abuser de la loi du jeûne que de ne pas l'assaisonner de la pénitence, et regardez le changement de vie comme le fruit de tous vos jeûnes; souvenez-vous que puisque vous allez satisfaire à la justice divine pour vos crimes passés, vous ne devez pas en commettre de nouveaux. Quoi! dit saint Augustin, vous vous abstiendrez des viandes dont l'usage est permis en un autre temps, et vous ne vous abstiendrez pas de l'usage du crime qui vous est défendu dans tous les temps? Eh! que vous serviraient vos jeûnes s'ils ne

[1] Comme Massillon sait se servir avec un nouveau bonheur des exemples de l'Ecriture sainte, et nous faire admirablement savourer l'aliment sacré!

être une pénitence continuelle pour le pécheur ; mais l'Eglise qui voit en gémissant que les véritables pénitents sont rares, a institué ces jours de salut pour empêcher du moins que l'esprit de pénitence ne s'éteigne tout à fait parmi les fidèles. Regardez donc ce temps comme une légère compensation qu'elle exige de vous. Du moins, que ce que vous y souffrez puisse remplacer devant Dieu ce que vous manquez de souffrir pendant le cours de l'année ; que ces quarante jours purifient tous les autres. Votre vie dans un autre temps est toute plongée dans les sens, dans l'oisiveté et dans la mollesse : vous n'y souffrez rien. Ce n'est pas ainsi qu'on se sauve quand on est pécheur, vous le savez : voici de quoi réparer votre négligence. Soumettez-vous donc avec joie à une loi si douce. Ne murmurez pas sous la pesanteur d'un joug si léger ; n'en exagérez pas les incommodités ; n'achevez pas d'affliger l'Eglise, en vous plaignant de son relâchement et de son indulgence même comme d'une rigueur. Confondez-vous plutôt qu'après des excès et des plaisirs qu'une vie entière de souffrances ne suffirait pas pour expier, on vous demande si peu, et que la ferveur et la gaieté, pour ainsi dire, de ce sacrifice de pénitence, en remplacent l'insuffisance aux yeux de Dieu.

Souvenez-vous encore que, puisque vous allez satisfaire à sa justice durant cette sainte carrière pour vos infidélités passées, vous ne devez pas en ajouter de nouvelles ; détruire d'une main ce que vous édifieriez de l'autre ; apaiser votre juge et l'irriter en même temps. Vous vous abstiendrez des viandes que Dieu a toutes créées, qui sont bonnes en elles-mêmes, et dont l'usage est permis dans un autre temps, et vous ne vous abstiendrez pas du crime, qui dans toute sorte de temps est défendu par la loi de Dieu ! Eh ! que serviraient vos jeûnes et vos abstinences, si vous ne les accompagniez pas de la pureté de conscience qui seule en fait le mérite devant Celui qui ne regarde que le cœur ? Vous souffririez, et Dieu détesterait vos souffrances ; vous jeûneriez, dit le Prophète, et il rejetterait vos jeûnes. Et croyez-vous que jeûner soit simplement s'abstenir des viandes défendues ? Ce serait le jeûne des Juifs qui ne s'arrêtaient qu'à la lettre qui tue, qu'à la chair qui ne sert de rien. Le jeûne des chrétiens, c'est surtout l'éloignement du vice et la victoire des passions. Si vous n'êtes ni plus chastes, ni plus charitables, ni plus patients, ni plus humbles, vous ne jeûnez pas, ou du moins vous jeûnez en vain. La loi de l'abstinence est un moyen de conversion ; si vous ne vous convertissez pas, vous ne l'accomplissez pas, c'est-à-dire vous l'accomplissez sans fruit.

Souvenez-vous, en troisième lieu, que puisque vous allez satisfaire à la justice de Dieu, non-seulement les crimes vous sont interdits, mais encore les plaisirs qui dans un autre temps seraient peut-être innocents. Vous devez vous regarder comme des pénitents publics, qui vont désarmer la colère du Seigneur et entrer dans les exercices laborieux d'une discipline sainte. Les larmes, le silence, la retraite, la prière, voilà quelles doivent être vos occupations durant le cours de la pénitence que l'Eglise vous impose. Les jeux, les spectacles, les assemblées de plaisir, tout vous est interdit par la suite de cet engagement. Vous renoncez à votre qualité de pénitent, si vous y allez participer ; vous abandonnez l'entreprise, vous interrompez votre carrière. Tout ce qui ne convient pas à la pénitence ne vous convient plus, et vous violez la loi du carême, pour ainsi dire, toutes les fois que vous mêlez les plaisirs du monde à la sainte tristesse de son abstinence.

Souvenez-vous enfin que l'Eglise, durant ces jours de pénitence, prétend vous préparer à la grâce de la résurrection, à la participation de l'Agneau, à la pâque des chrétiens. Commencez donc de bonne heure à déraciner vos

vous rendaient pas plus purs devant Dieu ? Vous prendriez la peine de jeûner, de vous mortifier, et il rejetterait vos jeûnes ; vous souffririez, et il détesterait vos souffrances ; vous partagerez les rigueurs de la pénitence, et vous n'en auriez point le mérite. Le jeûne consiste principalement à vous abstenir du péché ; si en jeûnant vous n'êtes plus humbles, plus fidèles, plus chastes, plus patients, vous jeûnez en vain.

L'abstinence est un moyen de conversion ; si vous ne l'accomplissez pas à dessein de vous convertir et de vivre dans la justice, elle vous est inutile. Non-seulement vous devez vous regarder comme des pénitents particuliers qui expient des fautes particulières, mais comme des pénitents publics obligés d'expier des péchés publics ; la prière, la retraite, le silence, l'assistance aux saints sacrifices, la méditation des saints mystères, la lecture des livres saints, l'assiduité à recevoir le pain sacré de la parole, voilà ce que vous devez faire pendant le cours de la pénitence publique que l'Eglise vous ordonne ; jeux, spectacles, divertissements, assemblées mondaines, conversations enjouées, tout vous est interdit pendant ce saint temps ; vous renoncez à la qualité de pénitent public si vous ne cessez tout commerce avec le péché et avec ce qui peut vous porter vers le monde, et vous devenez coupables de la loi du jeûne toutes les fois que vous y mêlez le plaisir des sens.

Souvenez-vous que l'Eglise, par l'institution de ces jours

vicieuses inclinations, à rompre vos habitudes. Commencez à vous abstenir des crimes que vous viendrez pleurer aux pieds des ministres sur la fin de cette sainte carrière. N'attendez pas que nous touchions aux jours solennels pour vous disposer à recevoir le sacrement adorable. Ne portez pas aux mystères saints de la résurrection des crimes tout nouveaux et des passions, pour ainsi dire, encore toutes vives. N'obligez pas alors les juges de votre conscience ou à vous accorder des grâces dangereuses ou à vous éloigner de l'autel, tandis que tous vos frères y participeront. Prenez-vous-y de bonne heure. Essayez, en cessant vos désordres, si vous serez en état de tenir la parole que vous donnerez alors au prêtre, si vous pourrez vous vaincre sur ce commerce, sur cette haine, sur cette passion qui domine dans vos mœurs. Ne vous exposez pas au sacrilége et au parjure. Mettez-vous en état de pouvoir nous alléguer le passé pour justifier vos promesses sur l'avenir. Ce n'est pas trop de quarante jours de préparation et de pénitence pour se disposer à une communion sainte, quand on est un pécheur aussi invétéré que vous l'êtes, un pécheur qui jusqu'ici n'a peut-être fait aucune démarche sérieuse de salut.

Et au fond, que vous reste-t-il, dites-moi, de tous vos excès passés, qu'une secrète confusion : *Quem ergo fructum habuistis tunc in illis, in quibus nunc erubescitis* [1] ? Les joies de ces jours insensés qui viennent de finir se sont évanouies : qu'en avez-vous rapporté qu'une lassitude de plaisir, des remords éternels, des chagrins, peut-être, de jalousie, de perte, de préférence ; que sais-je, peut-être encore un corps ruiné et incapable de pénitence pour l'avoir trop été de dissolution et d'excès? Ah ! les plaisirs se ressemblent tous. Ceux que vous goûterez à l'avenir, ne vous rendront pas plus heureux. Ils suspendront pour un moment votre ennui et la tristesse secrète de votre cœur, mais ils ne la guériront pas. Ils irriteront vos désirs, ils ne les fixeront pas. Mesurez sur le passé la félicité que vous pouvez vous promettre dans le crime. Vous avez essayé jusqu'ici d'être heureux en oubliant Dieu ; y avez-vous réussi ? Vous avez poussé les excès et les passions aussi loin que vous avez pu ; votre bonheur a-t-il été aussi loin que vos crimes ? Et, en faisant tous les jours de nouveaux progrès dans les voies de la perdition, en avez-vous fait dans la vie heureuse et tranquille ? N'avez-vous pas senti vos inquiétudes croître avec vos plaisirs, vos jours devenir plus tristes à mesure qu'ils sont devenus plus criminels ? Et qu'avez-vous fait, en vous livrant tous les jours à des passions nouvelles, que vous former tous les jours de nouvelles chaînes et vous préparer de nouveaux ennuis ? Que l'expérience du passé du moins vous détrompe ; et revenez enfin au Seigneur par le vide et le dégoût de l'iniquité, si vous ne pouvez encore revenir à lui par le goût de la justice.

Grand Dieu ! je n'ai jamais goûté un plaisir véritable loin de vous : je le confesse aujourd'hui en votre présence, et je rends cette gloire à votre grâce. Ne rejetez pas ces faibles

de pénitence a prétendu vous préparer à la participation de la pâque des chrétiens. Commencez donc de bonne heure à éloigner de votre cœur tout ce qui peut vous empêcher de remporter le fruit qui y est attaché. Commencez dès maintenant à déraciner vos vicieuses habitudes et à rompre ces commerces criminels que vous viendrez au temps de Pâques pleurer et déclarer aux pieds d'un prêtre. N'attendez pas à la fin à travailler à votre conversion. N'obligez pas le médecin de votre conscience à en devenir le juge sévère, à vous condamner au lieu de vous absoudre, et à perdre ainsi le fruit de la pâque, tandis que tous vos frères y participeront. Essayez de bonne heure si vous pouvez vous vaincre sur ce jeu que vous aimez tant, sur cette passion dont vous êtes le malheureux esclave ; ne vous exposez point au péril davantage de peur d'y périr, et mettez-vous par un saint recueillement en état de tenir la promesse que vous ferez à votre confesseur. Ce n'est pas trop de quarante jours de pénitence pour vous préparer à l'innocence que demande de vous le sacrement adorable dont vous voulez approcher, surtout quand les plaies sont vieilles et enracinées. Entrez-y donc, mes Frères, dans cette carrière de la pénitence, comme des hommes nouveaux qui ne sont plus dans le temps de la joie et des plaisirs. Eloignez de vous toutes les œuvres de ténèbres, comme des personnes qui veulent marcher dans la lumière ; marchez de jour en jour dans des voies plus pures et mieux réglées. *Sicut in die honeste ambulemus.*

La joie, les divertissements et les débauches de ces temps de péchés se sont évanouis ; vous avez enfin passé ces jours de libertinage et de licence ; que vous en reste-t-il maintenant, que la confusion et la honte de les avoir passés ? *Quem ergo fructum habuistis tunc in illis, in quibus nunc erubescitis?* Qu'en avez-vous remporté que du chagrin, que des remords, de l'ennui, des fatigues, du dégoût, des épuisements, peut-être des jalousies, que sais-je, peut-être une santé ruinée et des doutes pour le reste de votre vie ? Ah ! les plaisirs se ressemblent tous dans l'effet qu'ils produisent. Ceux que vous goûterez dans l'avenir ne vous rendront pas plus heureux que ceux dont le souvenir vous est si amer, et vous jeûnerez malgré vous par le dégoût du péché et des faux plaisirs, dit saint Augustin, *fastidio iniquitatis*, si vous ne jeûnez pas de bon gré par le goût de la justice.

Grand Dieu ! j'avoue donc ici que l'on ne peut jamais goûter un plaisir véritable loin de vous, que jamais il ne se trouve un seul moment de tranquillité dans le plaisir du monde, qu'il n'y a que trouble et agitation. Recevez donc ce commencement de

[1] Rom., VI, 21.

commencements de mon repentir. Je ne reviens à vous, il est vrai, que parce que le monde ne peut me satisfaire. L'ennui du crime me rappelle à votre loi sainte plutôt que le désir de la vertu ; et si les plaisirs injustes pouvaient toujours avoir pour moi de nouveaux charmes, ah ! sans doute, Seigneur, je ne penserais jamais à vous offrir un cœur qu'ils occuperaient tout entier. Mais n'est-ce pas votre grâce elle-même, qui répand sur les joies du monde les amertumes que j'y trouve ? Combien est-il de pécheurs qui ne s'en dégoûtent jamais, en qui l'ivresse dure toujours, et qui, ensevelis jusqu'à la fin dans une paix profonde, n'ouvrent enfin les yeux que lorsqu'il n'est plus temps et que, frappés de mort et déjà jugés, ils sont sur le point d'aller paraître devant votre tribunal redoutable !

Conduisez donc, ô mon Dieu, ces premières agitations que vous opérez dans mon cœur, jusqu'à ce trouble heureux qui opère une véritable pénitence ; et ajoutez au dégoût des plaisirs que vous me laissez, le goût de la justice et de la vertu qui achève de triompher d'un cœur corrompu, et de faire d'un vase de colère et d'ignominie un vase d'honneur et de miséricorde. Ainsi soit-il.

mon sacrifice dans le jeûne que j'observe ; je reviens à vous après avoir tristement éprouvé le dégoût de vos créatures. Il est vrai que je n'ai jamais goûté un solide plaisir dans le monde ; si une fois vos saintes voies pouvaient avoir des charmes tout nouveaux pour moi, je ne les quitterais jamais ; mais c'est votre grâce seule qui peut me les faire découvrir, ces charmes, et me les faire aimer ; car combien de pécheurs pour qui ils ont tous été insipides, et qui ne les ont jamais goûtés ! C'est donc un heureux préjugé pour moi que, si je réponds aux fins que l'Eglise s'est proposées dans l'institution de ce saint temps, j'en recueillerai tout le fruit pour mon salut, et si je ne cherche que dans vous et à votre service ma consolation et ma joie, j'y trouverai le bonheur et la couronne que vous avez préparée à ceux qui vous sont fidèles. Amen.

---

# VINGT-SIXIÈME SERMON.

---

## SECOND SERMON POUR LE MERCREDI DES CENDRES.

### MOTIFS DE CONVERSION.

---

#### NOTICE HISTORIQUE.

Ce sermon fut prêché à Notre-Dame, devant le cardinal de Noailles, à l'entrée du carême de la malheureuse année 1709. « Hélas ! écrivait madame de Maintenon au commencement de ce carême, il faut songer à épargner le pain, et j'ai la douleur de diminuer mes pensionnaires dans un temps où je voudrais les augmenter... Il n'est point vrai que la paix soit faite. » T. IX, p. 87. — Une femme moins chrétienne, moins charitable et moins sérieuse, écrivait de son côté, quelques jours après : « Je n'ai de ma vie vu une époque aussi triste ; les gens du peuple meurent de froid comme des mouches. » T. I, p. 111.

---

#### ANALYSE.

PROPOSITION. — Revenez de vos iniquités passées ; convertissez-vous au Seigneur.

PREMIER MOTIF. — *Plus de facilités du côté de vos passions, lesquelles, affaiblies et rebutées par les excès et les dégoûts inséparables du crime, vous ont fait sentir mille fois qu'il n'y a de bonheur véritable à espérer pour vous, ici-bas, que dans la justice et dans l'innocence.*

La situation où vous êtes devant Dieu après tant de crimes, et la triste destinée de votre âme, devraient être un motif suffisant pour vous déterminer à un changement et à une nouvelle vie. Comment avez-vous vécu jusqu'ici ? Vous avez abusé de tout, de

votre raison, de votre corps, de votre cœur, de votre jeunesse, de vos talents, de vos biens, de vos places, de vos afflictions, des mystères, des solennités, des instructions et de tous les autres secours que la religion vous a offerts. Quel vide, quels abîmes, quelles horreurs dans une telle vie, et que n'avez-vous point à craindre!

Mais de plus, la fin de votre vie qui approche, le peu de goût que vous trouvez désormais à la plupart des plaisirs, la perte de vos amis, de vos proches, tout cela doit vous faire sentir encore plus vivement le frivole de tout ce qui passe, et le malheur d'une vie licencieuse et déréglée. Vous avez essayé de tout, et tout vous a lassé. Dieu vous rappelle à lui par les dégoûts qu'il répand sur le crime, par le vide que vous trouvez dans le monde et dans les plaisirs. Quel prétexte auriez-vous donc de différer encore votre conversion? Croyez-vous qu'un seul sentiment de frayeur, au lit de la mort, expiera tous les crimes de votre vie? Vous êtes trop heureux que le Seigneur, toujours bon et miséricordieux, veuille bien accepter les restes languissants de vos passions et le rebut du monde.

DEUXIÈME MOTIF. — *Moins d'obstacles du côté de la pénitence, facilitée par la loi de mortification que l'Eglise impose à tous les fidèles.*

Vous êtes obligé de jeûner pendant cette sainte quarantaine; mais à quoi vous servirait-il de le faire, si vous ne vous convertissiez pas au Seigneur? Jeûner sans vous convertir, c'est porter le joug de la loi avec les justes, et n'en partager pas avec eux les grâces et les consolations. Ce n'est pas que vous deviez ajouter au crime de votre impénitence celui de la transgression de la loi du jeûne, sous prétexte que l'observance de la lettre ne sert de rien au pécheur obstiné dans le crime. Ainsi agit l'impie; pour vous, à qui Dieu a peut-être marqué ce temps de pénitence comme le moment de votre salut, entrez avec vos frères dans cette sainte carrière de pénitence; offrez à Dieu ce léger sacrifice, pour obtenir celui de vos passions; commencez par la lettre, afin que l'esprit de vie vous soit donné : c'est toujours un commencement de salut que d'accomplir le précepte.

Mais combien de vains prétextes allègue-t-on pour s'en dispenser! Des infirmités chimériques, une santé faible et usée, quelque légère incommodité déjà éprouvée dans la pratique de l'abstinence; on n'oserait alléguer de tels prétextes, et ils ne retiennent personne, dès qu'il est question de satisfaire les passions. On dit que ce n'est pas un point fort essentiel que l'abstinence du carême, et qu'il est assez indifférent d'user d'une viande plutôt que d'une autre : c'est-à-dire que pour calmer ses remords on cherche à avilir dans son esprit la majesté des préceptes divins, comme si Dieu n'était pas également grand, soit qu'il défende à Caïn de répandre le sang innocent, soit qu'il ordonne au premier homme de ne pas toucher au fruit défendu.

TROISIÈME MOTIF. — *Les grâces plus abondantes du côté de Dieu et plus vives par l'exemple et les mérites de Jésus-Christ, dont on va vous rappeler le souvenir et les mystères.*

Ce grand spectacle d'un Dieu qui verse son sang et qui meurt pour nous, doit nous engager à entrer dans la voie de la pénitence. La croix est le seul héritage que Jésus-Christ ait laissé à son Eglise. Elle fait proprement le grand caractère des chrétiens; ce n'est que par la croix qu'ils sont distingués des païens : il faut donc qu'ils participent à la croix de Jésus-Christ, s'ils veulent partager avec lui sa gloire et son immortalité. Le monde, il est vrai, et nos passions nous fournissent des croix et des afflictions; mais ce sont là les châtiments de notre cupidité, et non pas les remèdes de nos crimes. Nous portons la croix du monde, et c'est la croix de Jésus-Christ qu'il faut porter, afin que, si nous ne pouvons éviter les croix, nous fassions du moins qu'elles nous soient utiles. Hélas! la croix de Jésus-Christ est moins amère et moins pesante que celle du monde : il adoucit le joug qu'on porte pour lui, et le joug du monde est un joug de fer qui meurtrit et qui accable. Profitons donc des grâces qui vont couler en ce saint temps de la croix de Jésus-Christ.

QUATRIÈME MOTIF. — *Plus de secours du côté de l'Eglise, dont les larmes et les prières, plus longues et plus ferventes en ce saint temps, sollicitent la miséricorde divine en faveur des pécheurs.*

L'Eglise, cette chaste épouse, ne s'occupe en ce saint temps que de la conversion de ses enfants : ses soupirs, ses longues prières, tout le corps des justes qui prie et qui est toujours exauce; les jeûnes, les macérations, les austérités que les vrais fidèles pratiquent en ces jours de salut et qu'ils offrent au Seigneur comme un sacrifice d'expiation, pour le réconcilier avec son peuple : tout cela doit ouvrir les trésors du ciel sur les iniquités de la terre. Si donc Judith toute seule réconcilia le Seigneur avec son peuple, que ne devons-nous pas attendre de tant d'âmes fidèles qui en tout lieu prient pour vous en ce saint temps, et offrent au Seigneur leurs macérations pour obtenir le pardon de vos crimes? Ajoutez à cela les instructions que l'Eglise va vous donner, si capables d'exciter dans vos cœurs des sentiments de componction, si vous ne les fermez pas à la voix de Dieu. Ne résistons donc pas à Dieu, qui nous ouvre en ce temps de propitiation tant de moyens de salut.

CINQUIÈME MOTIF. — *Plus de raisons tirées des calamités publiques qui, nous faisant sentir la main de Dieu appesantie sur nous, nous avertissent en même temps de l'apaiser, en finissant nos crimes, qui nous ont attiré sa colère.*

D'où vient que ce royaume, autrefois si florissant, est maintenant plongé dans une tristesse amère et profonde? D'où viennent toutes nos pertes et tous nos malheurs? La colère de Dieu éclate sur nos crimes : il a regardé du haut de son sanctuaire, et il a vu toute sorte de crimes et d'abominations au milieu de nous; et alors il a versé sur nous la coupe de sa fureur et de sa colère. Mais quel usage faisons-nous de ces fléaux publics? Nous n'opposons à la colère de Dieu que des plaintes inutiles, des inquiétudes, des murmures. Insensés que nous sommes! nous nous en prenons aux hommes, comme s'ils étaient les auteurs de nos calamités. Remontons plus haut; les coups qui nous frappent partent du ciel, qui punit nos crimes. Finissons nos désordres, et nos malheurs finiront bientôt.

Ecce nunc tempus acceptabile, ecce nunc dies salutis.

*Voici maintenant le temps favorable, voici maintenant le jour de salut.* II Cor., VI, 2.

Dieu dont les miséricordes semblent devenir plus abondantes à mesure que nos crimes augmentent, redouble, pour ainsi dire, en ce temps saint, ses soins et ses empressements, pour nous rappeler à la pénitence.

Lorsqu'autrefois son peuple s'était égaré des voies de ses commandements, il leur suscitait des prophètes qui leur annonçaient les calamités dont leurs fautes allaient être suivies, et qui, par la terreur de ces images, s'efforçaient d'arrêter le cours des iniquités publiques.

Alors Jérusalem se couvrait de cendre et de cilice; ses prêtres pleuraient entre le vestibule et l'autel; les vieillards, rassemblés dans le temple, ranimaient leur voix languissante pour invoquer les miséricordes du Dieu de leurs pères; la nouvelle épouse négligeait les ornements de sa jeunesse et de ses jours de joie; les vierges désolées faisaient retentir les places publiques de leurs gémissements; et le Seigneur, touché de leurs larmes et de leur repentir, laissait tomber de ses mains la foudre destinée à punir cette ville infidèle.

Notre ministère, en ces jours de salut, est encore le même, mes Frères. Comme toute chair a corrompu sa voie, et que la foi et la crainte du Seigneur paraissent effacées du cœur de presque tous les hommes, il nous envoie aujourd'hui, comme autrefois il envoyait ses prophètes, vous annoncer, non des calamités futures, mais vous mettre devant les yeux les fléaux publics dont il nous frappe et la juste punition de vos crimes. Ce n'est pas par des menaces qu'il veut vous rappeler à lui, c'est par des châtiments réels qu'il déploie depuis longtemps sur nos têtes. Ce n'est pas un Dieu irrité qui nous envoie, et prêt à faire pleuvoir sur vos crimes le feu de son indignation et de sa colère; c'est un Dieu touché de vos malheurs, et qui, après vous avoir donné tant de marques terribles de sa vengeance, vous ouvre le sein de ses miséricordes éternelles.

*Voici donc le temps de salut et de propitiation*, mes Frères. Voilà ce que nous venons vous annoncer de la part de celui qui nous envoie. Revenez de vos iniquités anciennes; faites cesser des désordres qui ont été jusqu'ici la source des calamités qui vous affligent. Les jours de rémission et de miséricorde sont arrivés. Tous les trésors du ciel vont se répandre sur la terre. La voix du sang de Jésus-Christ crie pour vous. Sa croix va devenir le remède et l'expiation de vos crimes. Que de motifs de pénitence et de salut!

1° Plus de facilités du côté de vos passions, lesquelles, affaiblies et rebutées par les excès et les dégoûts inséparables du crime, vous ont fait sentir mille fois qu'il n'y a de bonheur véritable à espérer pour vous ici-bas que dans la justice et dans l'innocence. Premier motif.

2° Moins d'obstacles du côté de la pénitence, facilitée par la loi de mortification que l'Eglise impose à tous les fidèles. Second motif.

3° Les grâces plus abondantes du côté de Dieu, et plus vives par l'exemple et les mérites de Jésus-Christ dont on va vous rappeler le souvenir et les mystères. Troisième motif.

4° Plus de secours du côté de l'Eglise, dont les larmes et les prières plus longues, plus ferventes, et plus particulièrement destinées en ce saint temps à la conversion des pécheurs, vont solliciter en votre faveur les richesses de la miséricorde divine. Quatrième motif.

Enfin, plus de raisons tirées des calamités publiques[1] qui nous affligent, et qui, nous faisant sentir la main de Dieu appesantie sur nous, nous avertissent en même temps de l'apaiser, en finissant les crimes qui nous ont attiré sa colère. Dernier motif.

Recueillons tous ces motifs de pénitence: c'est tout ce que je me propose dans cette instruction. Implorons, etc.

### PREMIER MOTIF.

Convertissez-vous à moi de tout votre cœur, nous dit aujourd'hui le Seigneur par la voix de l'Eglise, dans les jeûnes, dans les larmes et dans les prières; déchirez vos cœurs et non vos vêtements[2]; et convertissez-vous au Seigneur votre Dieu, parce qu'il est bon et compatissant, qu'il est patient et riche en miséricorde, et qu'il ne demande qu'à se repentir des maux dont il avait résolu de punir vos infidélités.

Et voilà, mon cher auditeur, ce que je viens vous répéter ici de la part de l'Eglise. Sanctifiez les jours de miséricorde où nous allons entrer; n'endurcissez point désormais vos cœurs, et ne rendez pas inutiles toutes les grâces que la bonté de Dieu vous prépare; ne laissez pas encore échapper tant d'occasions de salut qui vont s'offrir à vous en ce saint temps; et faites enfin cette grande démarche d'un changement de vie que Dieu demande de vous, que vous vous promettez depuis si longtemps à vous-même, et que la multitude et l'énormité de vos crimes passés vous rendent si indispensable et si décisive. Premier motif.

Rappelez toute la suite de votre vie; et, par

[1] Ce discours fut prononcé les dernières années du règne de Louis XIV, après les batailles d'Hochstet, de Ramillies et de Turin, et la prise de Lille et de Douai par les ennemis. (*Note du premier éditeur.*)

[2] Convertimini ad me in toto corde vestro, in jejunio, et in fletu, et in planctu. Et scindite corda vestra et non vestimenta vestra. *Joël*, II, 12, 13.

cet enchaînement affreux de crimes qui l'ont toute souillée, et où vous vivez encore actuellement, jugez quelle est devant Dieu votre situation et la triste destinée de votre âme. Faudrait-il un autre motif pour vous déterminer à un changement et à une nouvelle vie? Comment avez-vous vécu jusqu'ici? A quoi vos jours, vos années se sont-elles écoulées? Quel usage avez-vous fait, depuis que vous êtes sorti des mains de Dieu, de votre raison, de votre corps, de votre cœur, et de tout ce qui est en vous destiné à glorifier l'Ouvrier éternel qui vous l'avait donné? Quel usage de votre jeunesse, de vos talents, de vos lumières, de votre temps qui devait être le prix de votre éternité? Quel usage de vos biens, de vos places, de vos dignités, de votre nom, où vous deviez trouver les secours et les ressources de votre sanctification éternelle? Quel usage de vos afflictions, de vos pertes, de vos maladies, de vos disgrâces, qui, dans les desseins de Dieu, devaient être pour vous des leçons de salut et des motifs de pénitence? Quel usage enfin de tous les mystères, de toutes les solennités, de toutes les instructions, et de tous les autres secours que la religion vous a offerts, et où tant de justes ont trouvé les soutiens de leur foi, les consolations de leur piété, et les facilités d'une vie sainte et fidèle? Rassemblez tous vos jours passés jusqu'ici : quel vide! quels abîmes! quel cours non interrompu d'excès, d'impiétés, de dissolutions! Et, s'il y a eu quelques intervalles de foi, quelques lueurs et quelques mouvements de grâce, quelques retours vers Dieu, ce sont des retours qui n'ont point eu de suite, et qui ont ajouté à tous vos autres crimes celui des grâces méprisées.

Qu'attendez-vous donc, mon cher auditeur, pour revenir à votre Dieu? Vos jours s'écoulent, les années s'évanouissent, les plaisirs s'usent, la jeunesse vous échappe, la vie s'enfuit. Vos amis, vos proches, les compagnons de vos débauches et de vos excès ont presque tous disparu. Vous avez vu tomber à vos côtés vos égaux, vos concurrents, vos envieux, vos protecteurs, vos sujets, vos maîtres. Que sais-je même si les circonstances de leur mort inopinée, terrible aux yeux de la foi, n'a pas dû vous faire sentir encore plus vivement le frivole de tout ce qui passe, et le malheur d'une vie licencieuse et déréglée! Vous touchez vous-même au terme fatal. Tout ce qui est écoulé de vos jours, n'est que comme un point qui disparaît et qui vous échappe. Tout ce qui vous reste, va disparaître en un clin d'œil. Mettez donc à profit ce moment pour pleurer les égarements d'une vie toute profane. Vous y êtes encore à temps; mais il est temps de commencer. Le long usage du monde et des plaisirs ne vous permet plus de vous abuser sur le faux bonheur qu'on se promet dans le crime. Vous avez essayé de tout, et tout vous a lassé; et tout ce que vous avez tenté pour vous rendre heureux, n'a fait qu'aigrir vos maux et augmenter vos inquiétudes. Dieu vous rappelle à lui par les dégouts qu'il répand sur le crime, par le vide que vous trouvez dans le monde et dans les plaisirs, par le frivole et le faux de toutes les choses humaines. Quel prétexte auriez-vous donc de différer encore? Votre vie n'a-t-elle pas été assez criminelle pour interrompre enfin une si affreuse carrière, et en venir à un changement? Vous attendez-vous que vos chaînes tombent d'elles-mêmes, et à un repentir qui ne vous coûte rien? Croyez-vous qu'un seul sentiment de frayeur au lit de la mort expiera tous les crimes de votre vie? Avez-vous renoncé à l'espérance de votre salut, comme ces impies qui n'ont point de Dieu? Quand vous n'auriez eu le malheur que de tomber une seule fois, la vie ne serait pas assez longue pour pleurer votre chute; et toute votre vie n'a été jusqu'ici qu'un crime continuel, et vous balancerez encore à consacrer à Dieu les restes d'une vie que le monde et les passions ont tout occupée? Demain on va vous redemander votre âme; et ce court intervalle qui vous reste, vous le disputez encore à Dieu; et vous voulez encore en retrancher des moments pour combler la mesure, et vous rendre votre Juge plus irréconciliable? Et n'êtes-vous pas trop heureux que le Seigneur, toujours bon et miséricordieux, veuille bien accepter les restes languissants de vos passions et de votre vie; qu'il vous tende encore la main pour vous essuyer au sortir d'un si long et si triste naufrage; qu'il vous accueille encore, usé par le monde et par les plaisirs, inhabile désormais aux passions, peu propre à son service, et que le rebut du monde et du déréglement puisse encore devenir l'objet de ses miséricordes éternelles?

Grand Dieu! qui peut me retenir encore en effet dans les voies du crime où je marche depuis tant d'années? Détrompé du monde où rien n'a jamais répondu à mes désirs et à mes

vaines espérances; lassé des passions dont les voies ont toujours été pour moi semées d'épines et d'amertumes; dégoûté des plaisirs que la bienséance elle-même commence à m'interdire; peu touché de tout ce qui fait l'empressement des autres pécheurs; portant partout un cœur malade et inquiet, et ne trouvant rien qui le fixe et qui le calme; cherchant à m'étourdir sur les horreurs de ma vie, et ne pouvant y réussir; fuyant tout ce qui peut réveiller les terreurs de la conscience, et les portant partout avec moi; éloignant toutes les pensées de l'éternité, et ne pouvant la perdre de vue; faisant des efforts impies pour vous oublier, ô mon Dieu, et vous retrouvant partout sur mes pas ; que prétends-je, en vous fuyant encore? Ne vous lasserez-vous pas de courir après moi? Suis-je encore une de ces brebis qui méritent vos empressements et vos recherches?

Grand Dieu, finissez mes peines en guérissant mes plaies. Fixez mes irrésolutions; soulagez mon cœur, en le délivrant de ses crimes. Rompez des chaînes que je déteste, et auxquelles je n'ai pas la force d'oser toucher. Laissez-vous fléchir à mes vœux, et ne regardez pas mes œuvres. Ecoutez mes désirs, et fermez les yeux à mes faiblesses. Terminez le combat que je sens en moi. Rendez-vous le maître de mon âme. Devenez le plus fort dans mon cœur. Ce n'est plus moi qui vous résiste, ô mon Dieu ; c'est la faiblesse, c'est l'ascendant de la corruption, c'est le long usage du crime. Prenez-moi donc pour votre partage. Arrachez-moi au monde et aux créatures pour lesquelles vous ne m'avez pas fait; et détruisez en moi cet homme de péché que je hais, et qui est devenu plus fort que moi-même.

Mais si la multitude de vos crimes, mon cher auditeur, et les désirs que Dieu vous inspire depuis longtemps de sortir de ce déplorable état, doivent vous déterminer enfin à faire cette grande démarche, le temps de pénitence où nous sommes entrés, les mystères saints qui nous attendent, ne vous laissent plus de prétexte de la différer.

### DEUXIÈME MOTIF.

Oui, mon cher auditeur, que serviront vos jeûnes, si vous ne vous convertissez pas au Seigneur? Quel fruit vous reviendra-t-il de vos abstinences, de nos instructions et de tous les exercices laborieux de cette sainte carrière, si vous ne sortez pas de l'abîme où vous vivez, et si une vie toute criminelle met toujours un chaos entre vous et la grâce? Vous porterez avec les justes le joug de la loi, et vous n'en partagerez pas avec eux les consolations et les grâces. Ce que le Seigneur demande principalement de vous, vous le savez, c'est le changement du cœur, c'est un renouvellement de vie, c'est la fin et la cessation de vos crimes.

Ce n'est pas que vous deviez ajouter au crime de votre impénitence, celui de la transgression de la loi du jeûne, et que, sous prétexte que l'observance de la lettre ne sert de rien au pécheur obstiné dans le crime, il vous paraisse inutile de vous soumettre à cette rigueur. C'est la disposition de l'impie qui n'espère plus rien de la miséricorde de Dieu, et qui, ne trouvant plus de ressource dans la religion dont ses impiétés semblent lui fermer tous les secours, en cherche une dans le désespoir et dans le mépris affreux de son salut. Mais vous, mon cher auditeur, que Dieu rappelle encore à la vérité et à la justice; vous à qui il fait encore entendre dans le fond de l'abîme où vous croupissez, la voix de sa miséricorde ; vous à qui il tend encore à tous moments la main pour vous aider à sortir du tombeau comme un autre Lazare; vous à qui il a marqué peut-être ce temps de pénitence comme le moment de votre salut et le terme heureux de vos malheurs et de vos crimes, entrez avec vos frères dans cette sainte carrière de pénitence ; demandez à Dieu que vous n'y courriez pas en vain. Offrez-lui ce léger sacrifice pour obtenir celui de vos passions. Commencez par la lettre, afin que l'esprit qui vivifie vous soit donné ; soumettez-vous à Dieu en vous soumettant à la loi de l'Eglise, et il vous soumettra les cupidités injustes qui vous dominent. Plus la loi vous sera pénible, plus vous devez faire en sorte que cette peine ne soit pas infructueuse et sans mérite pour vous. C'est toujours un commencement de salut que d'accomplir le précepte; c'est s'unir avec les justes; c'est craindre de désobéir à Dieu; c'est respecter ses lois saintes ; c'est rendre hommage à la religion ; c'est ne pas mettre un nouvel obstacle aux grâces que Dieu nous prépare en ces jours de propitiation ; en un mot, le pécheur qui observe la loi, peut du moins espérer toujours ; celui qui la méprise est déjà condamné.

Et cependant, où sont ceux qui observent cette loi sainte? Que de prétextes frivoles et peu sérieux pour s'en dispenser! Oui, mes Frères, que n'opposez-vous pas pour vous mettre à couvert de ce devoir? Des infirmités chimériques? mais, hélas! les opposez-vous au monde, aux passions, aux plaisirs, mille fois plus laborieux et plus nuisibles que cette loi de pénitence? Une santé faible et usée? mais quel usage en faites-vous pour le crime, pour l'ambition, pour des affaires terrestres, mille fois plus dures à porter que le joug de Jésus-Christ? Quelque légère incommodité déjà éprouvée dans la pratique de l'abstinence? hélas! mais n'en éprouvez-vous pas tous les jours de plus grandes dans les excès de la table et du jeu, dans le dérangement d'une vie toute profane? vous en abstenez-vous pour cela? Où est ici la bonne foi, et cette équité dont vous faites tant d'ostentation dans vos démarches envers les hommes? N'êtes-vous donc faux et injustes qu'envers Dieu? Qu'avez-vous donc à opposer encore? Un long usage de transgression, une habitude de violer la loi sainte, qui vous la rend désormais impraticable? Eh quoi! seriez-vous dispensé du précepte, pour ne l'avoir jamais observé jusqu'ici? L'ancienneté de l'infraction vous rendrait-elle moins coupable? nous alléguerez-vous la durée du crime comme une excuse? et ce qui devrait vous alarmer, deviendrait donc précisément ce qui vous calme? C'est à nous à vous opposer cette longue et criminelle habitude de transgression, et à nous en servir de motif pour vous couvrir de confusion; et non pas à vous à nous l'alléguer comme une raison qui vous justifie. Que de pécheurs voluptueux et invétérés deviendraient innocents, si le long usage de la volupté tout seul les dispensait devant Dieu d'être chastes! Qu'on est à plaindre, mes Frères, de s'aveugler dans l'affaire de l'éternité, sur des raisons puériles qu'on aurait honte d'avancer devant des hommes sérieux dans des affaires de néant!

Je sais qu'on nous dit tous les jours que ce n'est pas ici un point fort essentiel, que la grande affaire est de bien vivre; mais qu'au fond, user d'une viande plutôt que d'une autre, n'a jamais paru un crime fort sérieux, et sur quoi il faille tant sonner l'alarme, et troubler les consciences des fidèles.

C'est-à-dire, ô mon Dieu, que la dernière ressource du pécheur pour se calmer, est d'avilir dans son esprit la majesté de vos préceptes; comme si vous n'étiez pas également grand lorsque vous défendez à Caïn de répandre le sang innocent, ou lorsque vous ordonnez au premier homme de ne pas goûter d'un fruit, où vous vouliez que sa soumission et son obéissance rendissent hommage à votre gloire, et témoignassent que l'usage des créatures est un don de votre souveraineté et de votre clémence.

Oui, mes Frères, ce n'est pas assez pour le monde de violer la loi sainte du jeûne et de l'abstinence; on l'avilit, on la traite de minutie, on la regarde comme une dévotion populaire. C'est presque un air de force et de raison, de la violer sans scrupule. Et c'est ainsi qu'on dégrade la tradition la plus vénérable de l'Eglise, la pratique la plus ancienne et la plus universelle qui nous soit venue de nos pères. C'est ainsi que l'institution respectable du jeûne, établie par les apôtres, consacrée par l'usage de tous les siècles, honorée par l'exemple des prophètes et de Jésus-Christ même, n'est plus dans les discours du monde, qu'une pratique populaire de dévotion, sur laquelle il y a de la petitesse et de l'excès à vouloir être si rigoureux et si sévère.

Mes Frères, le saint vieillard Eléazar était donc un esprit faible, lorsqu'il aima mieux perdre la vie que de souiller son âme par l'usage des viandes profanes et défendues par la loi? Le supplice de la mère et des sept enfants dans les Macchabées n'est donc qu'une histoire risible, puisque les tourments les plus affreux ne purent les déterminer à se permettre des mets que Moïse avait interdits au peuple de Dieu? Les trois jeunes Hébreux dans la cour du roi de Babylone n'avaient donc que des frayeurs puériles, lorsqu'ils préféraient la sainte simplicité des viandes prescrites à la faveur d'un monarque superbe? Et les Livres saints qui ont consacré par des éloges la foi et le courage de tous ces anciens justes, n'ont donc fait que rehausser par des louanges magnifiques un scrupule vain et puérile?

Eh! qui êtes vous donc pour trouver de la petitesse où les saints ont trouvé tant de force et de grandeur? Avaient-ils de la majesté de la religion, des idées moins nobles et moins sublimes que vous? Etaient-ils moins instruits de la foi et de la dignité de ses préceptes, dont l'intelligence n'est donnée qu'à ceux qui les aiment

et qui les observent? Etaient-ce des esprits faibles, eux qui ont eu la force de vaincre le monde, et qui ont été plus sages que toute la sagesse du siècle? Dans quels excès ne tombe-t-on pas pour s'étourdir sur l'infraction de cette loi sainte? On devient impie pour être plus tranquillement transgresseur.

Aussi il n'en reste presque plus de vestige dans le monde. Ce temps sacré n'est presque plus distingué des autres temps de l'année que par les instructions plus fréquentes que nous faisons aux fidèles. Le deuil n'est plus que dans nos temples où les ministres pleurent encore entre le vestibule et l'autel. La pénitence de ces jours saints ne subsiste plus que dans le langage de l'Eglise. Au dehors les plaisirs, les jeux, les passions, les spectacles, les excès mêmes de la bonne chère vont toujours même train. Allez dans les îles éloignées, dit l'Esprit de Dieu, voyez ce peuple infidèle ennemi de Jésus-Christ, et qui possède les lieux sacrés où s'accomplirent autrefois tous ses mystères. Entrez dans ces villes profanes aux temps destinés à la célébration de leurs jeûnes. Quel recueillement! quelle abstinence! quelles purifications! quelles prières! quelle sévérité d'observance! quelles peines imposées par la loi de leur faux prophète, devenue leur loi publique, contre les transgresseurs, s'il s'en trouvait un seul! Tout y annonce au dehors leurs jours de jeûne et d'abstinence; et au milieu de nos villes, nous qui nous vantons d'être le peuple choisi, nous qui nous regardons comme la nation sainte, tout en efface jusqu'aux traces les plus légères; et le seul spectacle qui rappelle l'établissement de la loi, c'est le grand nombre de ceux qui la violent. Trouvez-moi en effet une seule famille où le carême s'observe universellement. Cherchez une table dans le monde qui ne soit pas chargée de mets défendus, et où il ne se rencontre quelque intracteur du précepte? Et ce n'est pas assez de le violer; loin de cacher sa honte et sa transgression dans l'enceinte de sa famille, on le viole avec éclat; on attire chez soi des complices de sa désobéissance; on les autorise par son exemple; on les force souvent par ses persuasions; et, comme si ce n'était pas assez du crime de l'infraction, on y ajoute celui du scandale.

Venez nous dire après cela que ce n'est pas ici un point fort essentiel. Vous ne comptez donc pour rien de changer les mœurs publiques, de vous révolter contre l'Eglise, de vous séparer comme un anathème de tout le corps des justes, de ne faire aucun usage des secours que la religion vous offre, d'être à vos frères une occasion de chute et de scandale, et, en un mot, de contribuer autant qu'il est en vous au relâchement des mœurs et à l'extinction de la foi et de la piété parmi les fidèles?

Voilà, mon cher auditeur, des motifs bien pressants pour vous déterminer à un changement de vie. Ajoutons-y encore la croix et l'exemple de Jésus-Christ que l'Eglise nous met devant les yeux en ces jours de salut.

### TROISIÈME MOTIF.

Ce grand spectacle pourrait-il vous devenir inutile? Le prix de son sang qui a effacé les péchés du monde et qui va couler plus abondamment sur vous, pourrait-il vous laisser encore tout couvert de crimes et de souillures?

Car, mes Frères, sa croix est le seul héritage qu'il ait laissé à son Eglise. Il faut que nous participions à son calice, si nous voulons partager avec lui sa gloire et son immortalité. C'est là l'esprit de notre vocation, et le fondement de notre espérance. Hors de là, nous ne sommes pas distingués de ces nations infidèles, qui ne connaissent pas Jésus-Christ. Otez de sa morale les maximes crucifiantes, la violence, l'humilité, le renoncement à soi-même, le mépris du monde, la fuite des plaisirs; tout le reste peut nous être commun avec les philosophes qui débitaient une doctrine sage et éloignée des excès et des vices.

C'est donc la croix de Jésus-Christ qui fait proprement le grand caractère des chrétiens, et la seule voie de salut que Jésus-Christ est venu ouvrir à ses disciples. Or, comment y participons-nous? Qu'avons-nous de commun avec Jésus-Christ crucifié? Nos œuvres, nos démarches, nos délassements, nos peines, nos plaisirs, nos craintes, nos espérances sont-elles marquées du sceau de la croix? Où paraît ce signe de salut dans toute la suite de notre vie?

Je sais que le monde nous fournit des croix et des afflictions, que nos propres passions nous en ménagent, et que nous sommes ingénieux à nous en former à nous-mêmes. Mais ce sont là des croix de la cupidité. Ce sont les châtiments de nos passions, et non pas les remèdes de nos crimes. Ce sont les tristes suites du vice

et non pas les fruits pénibles de la vertu. Mais où est la croix de Jésus-Christ dans nos mœurs ? Que souffrons-nous pour lui plaire ? Que prenons-nous sur nos passions, sur nos humeurs, sur nos goûts, sur nos plaisirs, sur nos penchants, pour pouvoir prétendre au titre de ses disciples ? Où est cette croix que nous portons, et, sans laquelle il faut renoncer à Jésus-Christ ? Nous portons la croix de nos crimes, la croix de nos passions, la croix de notre ambition, la croix de nos haines et de nos envies, c'est-à-dire, la croix du monde et du démon. Hélas ! celle de Jésus-Christ est moins amère et moins pesante, et nous la rejetons ; celle de Jésus-Christ rend heureux ceux qui la portent, et nous la craignons ; celle de Jésus-Christ adoucit même les croix du monde, et nous les lui préférons ; celle de Jésus-Christ est le prix de l'éternité, et nous la méprisons.

Quelle folie, mes Frères ! Nous ne pouvons éviter les croix ici-bas ; faisons du moins qu'elles nous soient utiles. Il faut toujours que nous souffrions de nos passions ; souffrons du moins en les réprimant, afin que nos violences nous soient comptées. Il faut que nous trouvions des amertumes dans la vie ; mettons-les donc à profit, et faisons-en des amertumes de pénitence, afin que nous ne perdions pas tout. Il faut qu'il en coûte pour servir le monde, comme pour servir Jésus-Christ ; souffrons pour Dieu ce que nous souffrons pour le monde ; nos peines seront les mêmes, et les récompenses bien différentes.

Mais que dis-je, mes Frères, que nos peines seront les mêmes ? Le Seigneur adoucit le joug que l'on porte pour lui, et le joug du monde est un joug de fer qui meurtrit et qui accable. Les violences de la croix sont mêlées de mille consolations ; et celles de la cupidité ne sont payées que par des peines nouvelles. Les sacrifices de la grâce calment le cœur ; et ceux des passions le déchirent. Les saintes agitations de la pénitence laissent l'âme dans la joie et dans la paix ; et les agitations du crime la troublent et la dévorent. Les épines de la vertu portent avec elles leur douceur et leur remède ; et celles du vice laissent l'aiguillon dans la conscience, et le ver dévorant qui ne meurt plus. En un mot, les rigueurs de l'Evangile font des heureux ; et les dégoûts du monde n'ont fait jusqu'ici que des misérables.

Les grâces qui vont couler de la croix de Jésus-Christ, vous offrent donc, mon cher auditeur, une ressource que vos crimes ne trouveront peut-être pas dans un autre temps. Les prières même de l'Eglise, plus longues et plus touchantes, rendent, durant cette sainte carrière, le ciel plus propice aux pécheurs.

### QUATRIÈME MOTIF.

Les soupirs de cette chaste épouse qui ne s'occupe en ce temps que de la conversion de ses enfants, qui ne prolonge la tristesse et l'harmonie de ses cantiques que pour attirer les regards et les miséricordes du Seigneur sur les scandales qui l'affligent, ouvrent les trésors du ciel sur les iniquités de la terre. Tout le corps des justes qui prie et qui est toujours exaucé, rend le Seigneur bien plus attentif aux besoins de l'Eglise et aux misères de nos âmes.

Je ne parle pas des jeûnes, des macérations, des austérités que les vrais fidèles pratiquent en ces jours de salut, et qu'ils offrent au Seigneur comme un sacrifice d'expiation pour le réconcilier avec son peuple. Tant d'âmes justes, qui affligent leur chair par le jeûne et par la retraite, et dont la voix, comme la voix du sang innocent, monte jusqu'au trône de Dieu, non pour solliciter ses vengeances, mais pour attirer ses miséricordes ! Hélas ! si Judith toute seule dans Israël, affligeant son âme sous la cendre et sous le cilice, réconcilia le Seigneur avec son peuple, et détourna de lui les effets de son indignation et de sa colère ; que ne devons-nous pas attendre de tant d'âmes fidèles, qui, répandues dans toutes les parties de la terre, prient en ce temps saint pour vous, et offrent au Seigneur leurs jeûnes et leurs macérations pour obtenir le pardon de vos crimes ? Que ne devez-vous pas attendre de tant de saint pasteurs qui offrent leurs âmes et leurs travaux pour vous enfanter à Jésus-Christ ; de tant d'anachorètes pénitents, de tant de vierges pures, qui, dans le fond de leur retraite, gémissent comme la colombe, désarment le bras du Seigneur prêt à s'appesantir sur nous, et changent ses foudres en des rosées de bénédictions et de grâce ? Que de secours la religion présente à votre faiblesse ! Que de portes la bonté de Dieu vous ouvre, pour vous faire rentrer dans le sein de sa miséricorde et de sa clémence !

Je pourrais encore ajouter les instructions que l'Eglise va vous donner par la bouche de ses ministres. Hélas ! mes Frères, si autrefois la lecture de la loi de Dieu toute seule, presque oubliée parmi les Juifs, renouvela tout Jérusalem ; si tout le peuple fondit en larmes ; si les grands et les prêtres eux-mêmes, touchés de la beauté et de la magnificence des préceptes divins, renoncèrent aux alliances profanes et renvoyèrent les femmes étrangères ; que ne peut pas pour votre salut le zèle de tant de ministres qui vont vous annoncer les paroles de la vie éternelle ? Quel sentiment n'exciteront pas dans vos cœurs, si vous ne les fermez à la voix de Dieu, les maximes saintes et sublimes de l'Evangile, accompagnées de toute la force et de toute la terreur de notre ministère ?

Oui, mes Frères, la vérité a des charmes dont un bon cœur a peine à se défendre. Les règles de la foi sont pleines de noblesse et d'équité. Elles forcent en leur faveur une raison saine et épurée. Elles mettent tôt ou tard un esprit sage et élevé dans leurs intérêts. Les passions peuvent éblouir pendant quelque temps ; l'âge peut séduire ; les exemples peuvent entraîner ; les discours de l'impiété et du libertinage peuvent étourdir ; mais enfin la vérité perce le nuage. Le grand, le solide de la religion prend la place dans un bon esprit de tout le frivole qui l'avait amusé. Lassé d'avoir couru longtemps après le songe et la chimère, on veut quelque chose de sûr et de réel, et on ne le trouve que dans la religion, dans la vérité de ses maximes et la magnificence de ses promesses. Il n'y a qu'un esprit faux et superficiel qui puisse demeurer jusqu'à la fin dans l'illusion. Le monde ne peut séduire pour toujours que des hommes sans réflexion et sans caractère. Et remarquez ici que le monde lui-même regarde comme tels ceux qui n'ont pas su mettre quelques jours sérieux dans toute leur course, quelque intervalle entre la vie et la mort. Le goût du frivole, qui nous avait fait d'abord applaudir, dès que l'âge ne l'excuse plus, nous rend à la fin méprisables.

Ne résistez donc pas à Dieu, mon cher auditeur, qui vous ouvre en ce temps de propitiation tant de moyens de salut. Ne vous opposez pas vous seul à tous les efforts que l'Eglise va faire pour vous rappeler à une vie plus pure et plus chrétienne. Ne vous obstinez plus à périr, tandis que tout va s'empresser à vous sauver du naufrage. Que faut il encore pour vous déterminer à finir vos égarements et à changer enfin une vie qui vous lasse, que le monde censure, dont vous sentez vous-même le vide, et peut-être aussi l'indécence et le ridicule ? Que reste-t-il à faire au Seigneur ? Il vous agite par des remords secrets, et vous combattez les saints mouvements de sa grâce ; il vous offre tous les secours de la religion, et vous n'en faites aucun usage ; il réunit toutes les prieres de l'Eglise en votre faveur, et vous les rendez inutiles par votre impénitence ; il fait tonner dans ces chaires chrétiennes les promesses et les menaces formidables de la loi, et elles s'effacent de votre cœur un moment après que son Esprit les y a gravées. Que peut-il donc faire encore ? Châtier vos crimes et ceux de vos semblables par des calamités publiques ; répandre sur nous la terreur de sa colère, comme autrefois sur ces villes qui avaient attiré son indignation par l'excès de leurs dissolutions et de leurs débauches. C'étaient, mes Frères, la seule ressource qui restait à la miséricorde de Dieu pour nous toucher. Il parlait en vain au fond de nos cœurs ; il nous frappe pour se faire entendre.

### CINQUIÈME MOTIF.

Comme nous avons mis le comble à nos crimes, il semble aussi rassembler sur nos têtes les traits de sa colère. Nos ennemis nous insultent. Les enfants d'Amalec ont la victoire sur le peuple de Dieu. Notre ancienne valeur semble s'être changée en faiblesse. Nos frontières sont ouvertes. Ces murs inaccessibles en qui nous mettions notre confiance, sont renversés. Nos voisins à peine autrefois en sûreté dans leurs places les plus reculées, semblent déjà méditer la conquête de nos provinces et se partager par avance nos terres et nos foyers. La justice de nos armes semble en affaiblir la force et le succès. La paix autrefois entre nos mains s'éloigne de plus en plus de nous, et nos désirs ne font que la rendre plus difficile. Le fléau de la guerre et de la désolation répand le deuil et la misère sur nos villes et sur nos campagnes. Le peuple gémit sous le poids des charges que le malheur des temps a rendu nécessaires. La France, que nos premières années avaient vu si florissante, est maintenant plongée dans une tristesse amère et profonde ; et nos ennemis, si jaloux autrefois de nos prospérités, peuvent à peine se persuader nos malheurs et nos pertes.

D'où vient ce changement, mes Frères? Je l'ai déjà dit. La colère de Dieu éclate sur nos crimes; leur énormité est enfin montée jusqu'au trône de ses vengeances. Il a regardé du haut de sa demeure éternelle, dit le Prophète: *Prospexit de excelso sancto suo*[1]; et il a vu les abominations qui sont au milieu de nous : les fidèles sans mœurs, les grands sans religion, les ministres même sans piété, le sexe sans pudeur et sans bienséance, s'avilissant par des indécences dont les siècles de nos pères auraient rougi, et n'étant plus en sûreté que par le dégoût qu'en ont ceux mêmes à qui il s'étudie de plaire : *Prospexit de excelso sancto suo.*

Il a regardé du haut du ciel, et il a vu les adultères et les abominations en honneur au milieu de son peuple; les rapines et les injustices revêtues des titres et des dignités publiques; les débauches et les excès affreux autorisés par de grands exemples; un luxe monstrueux et insensé croître et augmenter avec la misère publique; les théâtres devenus des lieux de prostitution par le déréglement déclaré de ces victimes infortunées qu'on y court entendre; et les mœurs publiques devenues des scandales publics: *Prospexit de excelso sancto suo.*

Il a regardé du haut du ciel, et il a vu l'intrigue, l'ambition, le schisme et l'aigreur déshonorer son sanctuaire; les ministres de la paix eux-mêmes divisés; la défense de la vérité devenue le prétexte des animosités personnelles; le zèle allumé par un vil intérêt; les passions appelées à la défense de la religion qui les condamne; la piété changée en gain et en une indigne hypocrisie; et ce royaume, autrefois le soutien de la foi et la plus pure portion de son Eglise, devenu par la licence des discours et l'impiété des sentiments, le théâtre d'honneur des philosophes et des incrédules : *Prospexit de excelso sancto suo.*

Il a regardé du haut du ciel, et il a vu un souverain pieux environné d'une cour dissolue; le courtisan, toujours parmi nous servile imitateur du maître, devenir ici son censeur secret; la piété sur le trône devenue plus odieuse; les crimes se multiplier par la contrainte; le périt de la débauche en assaisonner les excès; l'ambition se revêtir des apparences de la piété, pour attirer les largesses du souverain; l'hypocrisie s'enrichir des bienfaits destinés à récompenser la vertu; et la religion plus déshonorée par les mœurs et les artifices de ces faux justes, que par la licence des pécheurs les plus déclarés : *Prospexit de excelso sancto suo.*

Et alors il a versé sur nous la coupe de sa fureur et de sa colère. Il a fait périr par le glaive de nos ennemis nos enfants, nos époux, nos frères et nos proches. Il a répandu sur nos armées un esprit de terreur et de vertige. Il a fait échouer nos projets; et nos prospérités passées, n'ayant été pour nous que de nouveaux motifs d'orgueil et de dissolution, il a eu recours aux châtiments, afin que, si nous avons été ingrats à ses faveurs, nous ne soyons pas insensibles à notre affliction et à nos peines.

Et cependant quel usage faisons-nous de ces fléaux publics? Qu'opposons-nous à la colère de Dieu, pour la désarmer? Des plaintes inutiles, des terreurs humaines sur l'incertitude des événements, des inquiétudes sur les misères et sur les charges publiques : que dirai-je? des murmures peut-être contre le gouvernement; de vaines réflexions et des censures éternelles sur ceux qui sont à la tête des affaires; des clameurs inutiles contre ceux qui sont chargés des entreprises et des projets; des dérisions souvent, et des chants satyriques et profanes, symbole éternel de la légèreté de la nation, et qui nous ont toujours consolés de nos malheurs en éternisant le souvenir de nos pertes; c'est ce qu'un ancien Père reprochait déjà de son temps à nos ancêtres : *Cantilenis infortunia sua solantur*[1].

Insensés que nous sommes! nous nous en prenons aux hommes, comme s'ils étaient les auteurs de nos calamités. Nous accusons leur imprudence, leur peu d'habileté, leurs méprises, de nos malheurs. Nous ne remontons pas plus haut, nous ne voyons pas que les coups qui nous frappent, partent du ciel; que c'est Dieu lui-même qui confond les conseils et la prudence de nos chefs; qui aveugle nos sages et nos vieillards; qui répand la terreur et l'épouvante dans nos armées, et que nos crimes seuls enfantent tous nos malheurs. Mettons Dieu de notre côté, mes Frères, et alors nous serons les plus forts. Forçons le Seigneur par un repentir sincère à combattre pour nous; et alors ou il donnera la paix à son peuple ou nous dissiperons nos ennemis comme de la poussière.

Maison d'Israël, disait autrefois le grand prêtre Eliachim aux juifs, frappés comme nous de la main de Dieu, et en proie aux troupes victorieuses des Assyriens, souvenez-vous comment Moïse, ce serviteur de Dieu, brisa autre-

[1] Ps. CI, 20.

[1] Salv.

fois la force d'Amalec qui se confiait dans sa puissance, dans le nombre de ses troupes et dans la multitude de ses chariots : *Memores estote Moysi servi Domini qui Amalec confidentem in virtute sua et in exercitu suo... dejecit*[1]. Ainsi disparaîtront devant vous vos ennemis, continuait ce vénérable pontife, si vous demeurez fidèles dans la pratique des ordonnances de la loi, et si vous revenez au Seigneur par les gémissements d'un cœur brisé et d'un repentir vif et sincère : *Sic erunt universi hostes Israel... si manentes permanseritis in jejuniis et orationibus in conspectu Domini*[2].

Et voilà, mes Frères, ce que le pontife saint[3] qui nous honore ici de sa présence et que le Seigneur a suscité à son peuple dans ce temps de calamité, vous a déjà dit avec les expressions les plus vives du zèle pastoral et de l'éloquence chrétienne. Voilà les ressources qu'il vous a marquées par une indiction solennelle de jeûnes et de prières pour remédier aux maux qui nous affligent. Mes Frères, vous a-t-il dit, finissons nos désordres, et nos malheurs finiront bientôt. Devenons plus fidèles, et nous deviendrons bientôt plus heureux et plus tranquilles. Faisons cesser les scandales qui sont au milieu de nous, et nos larmes seront bientôt essuyées. Convertissons-nous au Seigneur, et le Seigneur combattra pour nous. Mettons-nous en paix avec Dieu, et nous l'aurons bientôt avec les hommes[4].

Voilà, mes Frères, ce que ses exemples vous prêchent encore plus efficacement que ses discours. Il souffre des malheurs qui vous affligent ; mais il souffre encore plus des iniquités qui vous les attirent. Il porte avec vous le poids de vos afflictions et de vos pertes; mais il porte encore plus le poids de vos crimes. Il demande pour vous au Seigneur des jours plus tranquilles et plus fortunés; mais il en demande aussi de plus saints.

Soulagez son zèle, mes Frères, en répondant à sa tendresse. Consolez sa piété, en secondant ses désirs. Récompensez ses soins, en vous conformant à ses exemples. Dieu n'a pas encore abandonné son peuple, puisque, malgré tant de calamités dont il nous frappe, il vous suscite encore un pasteur fidèle qui peut vous réconcilier avec le Seigneur et arrêter le bras de son indignation et de sa colère. N'abusez donc pas du don de Dieu, mon cher auditeur, et ne rendez pas inutiles par l'endurcissement de votre cœur tant de moyens de sanctification que la bonté de Dieu vous offre, et les ressources les plus heureuses de votre salut.

Grand Dieu, que de justes sujets de condamnation n'aurez-vous pas un jour contre moi ! Que n'aurez-vous pas fait pour me sauver, et qu'aurai-je omis moi-même pour me perdre ? Vous avez tout mis en œuvre pour empêcher votre créature de périr : vos grâces, vos inspirations, des lumières vives, des amertumes salutaires, des dégoûts infinis, des passions traversées, des projets confondus, des espérances évanouies, des calamités publiques et personnelles; que dirai-je encore ? un cœur même tendre pour le bien; un cœur né avec des sentiments de vertu et de droiture; un cœur qui se refusait aux excès, qui ne paraissait point fait pour le déréglement, qui ne cessait de me rappeler à vous, et de me reprocher en secret ma honte et ma faiblesse. Que puis-je vous dire, tout couvert de vos bienfaits et de mes crimes? Seigneur, ne vous lassez pas de me tendre la main. Vous en avez trop fait jusqu'ici, pour me laisser périr sans ressource; plus je me trouve indigne de nouvelles faveurs, plus j'en espère. L'horreur de mon état augmente ma confiance; et l'excès de mes misères est le seul droit que j'offre à vos miséricordes éternelles. Ainsi soit-il[1].

[1] Judith, IV, 13. — [2] *Ibid.*, 14, 12.

[3] Monseigneur le cardinal de Noailles, devant qui ce sermon fut prêché à Notre-Dame. (*Note du premier éditeur.*)

[4] Le cardinal de Noailles avait publié, au commencement du carême de 1709, un mandement où il demandait aux fidèles d'apaiser la justice divine par la prière, la pénitence et les œuvres saintes. Madame de Maintenon lui écrivait au sujet de ce mandement : « Il est plein de piété, de vérité. Il touche les endroits les plus nécessaires dans les circonstances. Il nous fait envisager nos malheurs sans nous décourager. En un mot, tout est, Monseigneur, parfaitement bien. »

[1] On sent respirer à travers tout ce discours un pur sentiment de patriotisme. Ces grands orateurs chrétiens, eux aussi, *portent la république dans leur cœur*. Dans ces années de misère et de désastre, où les ennemis faisaient des propositions qui indignaient tout ce qui avait une goutte de sang français, Massillon qui autrefois félicitait la France et son roi de ses gloires et de ses prospérités, trouve des larmes pour ses maux et des espérances pour son abattement. C'est ainsi que, parlant de récentes épreuves, si douloureuses à la patrie, l'héritier des Massillon et des Bossuet, Lacordaire, s'écriait avec l'accent du profond amour du pays : « Dieu, mais Dieu seul avait vaincu la France..... Je ne dirai point les causes de cette catastrophe ; outre qu'elles ne sont pas de mon sujet, il répugne au fils de la patrie de creuser trop avant dans les douleurs nationales, et il laisse volontiers au temps tout seul le soin d'éclaircir les leçons renfermées par Dieu même au fond des revers. » C'est aussi à Dieu seul que Massillon attribue l'affliction de la France ; en apaisant le ciel par une vie religieuse et morale, elle retrouvera ses triomphes, ses prospérités et sa splendeur. Il y a bien encore un tendre et délicat patriotisme à se sentir cruellement blessé par ces chansons légères et inconvenantes *qui nous ont toujours consolés de nos malheurs, en éternisant le souvenir de nos pertes.*

# VINGT-SEPTIÈME SERMON.

## SERMON POUR LE JEUDI APRÈS LES CENDRES.

### SUR LA VÉRITÉ DE LA RELIGION.

ANALYSE.

DIVISION. — 1° *La religion est raisonnable;* 2° *elle est glorieuse;* 3° *elle est nécessaire.*

PREMIÈRE PARTIE. — *La religion est raisonnable.* C'est la foi, et non pas la raison, qui fait les chrétiens; et la première démarche qu'on exige d'un disciple de Jésus-Christ, c'est de croire ce qu'il ne peut comprendre. Cependant, je dis que c'est la raison elle-même qui nous conduit à cette soumission, et que le fidèle qui croit, fait un usage plus sensé de sa raison que l'infidèle qui refuse de croire.

1° Le fidèle croit sur l'autorité la plus grande, la plus respectable, la mieux établie qui soit sur la terre.

L'ancienneté, en matière de religion, est un caractère que la raison respecte. En effet, s'il y a une véritable religion dans le monde, elle doit être la plus ancienne de toutes, puisque ce doit être le premier et le plus essentiel devoir de l'homme envers le Dieu qui veut en être honoré. Or, la religion des chrétiens est la plus ancienne religion qui soit au monde. Les premiers hommes adorèrent le même Dieu que nous adorons; l'histoire de la naissance de cette religion est l'histoire de la naissance du monde même; les livres divins qui l'ont conservée jusqu'à nous, renferment les premiers monuments de l'origine des choses. D'ailleurs, la religion chrétienne présente une suite de faits raisonnable, naturelle, d'accord avec elle-même; la bonne foi de l'auteur qui les a écrits, parait dans la naïveté de son histoire; les autres religions ne nous offrent que des récits fabuleux de leur origine, récits qui tombent d'eux-mêmes.

La religion chrétienne a encore pour elle la perpétuité, ce qui lui donne un nouveau degré d'autorité. Les autres religions ont duré un certain nombre d'années et sont tombées ensuite avec la puissance de leurs sectateurs; la religion de nos pères se maintient dès le commencement, survit à toutes les sectes et passe toujours des pères aux enfants. Est-ce un bras de chair qui l'a conservée? Mais le peuple fidèle a presque toujours été faible, opprimé, persécuté. C'est donc Dieu et non l'homme, c'est le bras du Tout-Puissant qui a conservé son ouvrage; car il n'y a que l'ouvrage de Dieu qui demeure éternellement.

A son ancienneté, à sa perpétuité, ajoutez son uniformité : les occasions, les différences des siècles, la nécessité des temps ont introduit mille changements à toutes les lois humaines; la foi seule n'a jamais changé.

2° Les vérités qu'on veut persuader au fidèle sont les seules conformes aux principes de l'équité, de l'honnêteté, de la société, de la conscience.

Nulle autre religion que la religion chrétienne ne donne des idées si sublimes de la puissance de Dieu, de son immensité, de sa sagesse, de sa bonté, de sa justice; en cela elle est au-dessus de l'idolâtrie, qui inspirait à l'homme des sentiments insensés de la Divinité. La philosophie ou dégradait l'homme jusqu'au rang des bêtes, ou le remplissant d'orgueil et l'élevait follement jusqu'à Dieu; la religion chrétienne remédie à ces deux inconvénients, en découvrant à l'homme l'excellence de sa nature et en lui faisant sentir sa misère.

La cupidité rendait l'homme injuste envers les autres hommes; quelle autre religion que celle des chrétiens a jamais mieux réglé les devoirs mutuels des uns envers les autres?

3° Les motifs qui persuadent le fidèle sont les plus décisifs, les plus triomphants, les plus propres à soumettre les esprits les moins crédules.

En effet, la religion chrétienne propose des mystères qui nous passent; mais ces mystères ont été prédits plusieurs siècles avant leur accomplissement, et prédits avec toutes les circonstances des temps, des lieux et des moindres événements. Ces mystères sont fondés sur des faits miraculeux, éclatants, publics, convenus alors même par ceux qui avaient intérêt de les nier, répétés mille fois en différents endroits; et ces faits nous ont été transmis par des hommes qui n'ont pu être ni trompés ni trompeurs; la foi de ces mystères a trouvé tout l'univers docile. O Dieu! qui ne sentirait ici votre doigt? qui ne reconnaîtrait à ces traits le caractère de votre ouvrage?

DEUXIÈME PARTIE. — *La religion est glorieuse.* Premièrement, du côté des promesses qu'elle renferme pour l'avenir. Quelles sont ses promesses? l'adoption de Dieu, une société immortelle avec lui, la rédemption parfaite de nos corps, l'éternelle félicité de nos âmes, la délivrance des passions. Il ne saurait être honteux de croire des vérités qui font tant d'honneur à l'immortalité de notre nature; au contraire, l'incrédule se fait-il honneur en se croyant de la même nature que les bêtes et en attendant la même fin?

2° La religion est glorieuse du côté de la situation où elle met le fidèle pour le présent. Représentez-vous un juste qui vit de la foi : en lui se trouvent toutes les vertus, sans le mélange d'aucun vice. La philosophie ne détruisait les vices que par le vice; et en détruisant les autres passions, elle en élevait une plus dangereuse sur leurs ruines, je veux dire l'orgueil et l'amour de la vaine gloire. La foi élève le juste au-dessus de sa vertu même; il n'entre dans sa vertu que l'amour du devoir. Or, je vous demande si l'homme est plus glorieux et plus respectable lorsqu'il est esclave de tous les vices, lorsqu'il ne distingue pas les crimes les plus affreux des vertus les plus pures, en un mot, lorsqu'il n'a d'autre maître que ses désirs, d'autre frein que la crainte de l'autorité, d'autre Dieu que lui-même.

3° Enfin la religion est glorieuse du côté des grands modèles qu'elle nous propose à imiter. Rappelez tous les grands hommes qu'elle a fournis dans tous les siècles : princes, conquérants, pasteurs, philosophes, savants. La philosophie prêchait une sagesse pompeuse, mais son sage ne se trouvait point; au lieu que la religion a une tradition non interrompue de héros chrétiens, depuis le sang d'Abel jusqu'à nous. Or, mettez d'un côté tous les grands hommes que la religion a donnés au monde dans tous les siècles, et de l'autre côté ce petit nombre d'esprits noirs et désespérés que l'incrédulité a produits; vous paraît-il plus glorieux de vous ranger dans ce dernier parti?

TROISIÈME PARTIE. — *La religion est nécessaire à l'homme.* Premièrement, parce que sa raison est faible : or, la foi toute seule est le secours qui l'aide et qui l'éclaire. Nous ne connaissons ni notre corps ni notre âme; les créatures qui nous environnent sont autant d'énigmes pour nous. Si nous ne connaissons pas les objets que nous avons sous l'œil, comment voulons-nous voir clair dans les profondeurs éternelles de la foi? L'univers que Dieu a livré à notre curiosité et à nos disputes, est un abîme où nous nous perdons; et nous voulons que les mystères de la foi, qu'il n'a exposés qu'à notre docilité et à notre respect, n'aient rien qui échappe à nos faibles lumières. Ce secret de Dieu doit nous rendre plus respectueux et plus attentifs, mais non pas plus incrédules.

2° La religion est nécessaire à l'homme parce que sa raison est corrompue, et la foi seule est le remède qui la guérit. Il était naturel à l'homme de connaître Dieu, qui est sa fin et son principe, et d'adorer toutes ses divines perfections; cependant, jusqu'où l'homme avait-il dégradé son Créateur? il n'y avait rien de si vil dans les créatures, dont son impiété ne se fît des dieux. Passez à la morale : tous les principes de l'équité naturelle étaient effacés dans le cœur de l'homme. C'est la foi toute seule qui a appris aux hommes à connaître Dieu et à l'adorer, et qui a retracé dans son cœur les traits effacés de cette loi que la nature y avait gravée.

3° La religion est nécessaire à l'homme parce que sa raison est changeante, et que la foi seule est la règle qui la retient et qui la fixe. Voyez combien autrefois, parmi les païens, de vaines disputes, de questions sans fin, d'opinions différentes sur la nature de Dieu, sur l'immortalité et la nature de l'âme, sur le souverain bien de l'homme; parmi les chrétiens mêmes, voyez cette variété infinie de sectes, qui dans tous les temps ont rompu l'unité pour suivre des doctrines étrangères. La foi fixe toutes ces variations, parce qu'elle est toujours la même dans tous les siècles, toujours indépendante des lieux, des temps, des nations et des intérêts.

---

**Amen dico vobis : non inveni tantam fidem in Israel.**

*Je vous dis en vérité : je n'ai pas trouvé une si grande foi dans Israël.* Matth., VIII, 10.

D'où venait donc l'incrédulité que Jésus-Christ reproche aujourd'hui aux Juifs, et quel sujet pouvaient-ils avoir de douter encore de la sainteté de sa doctrine et de la vérité de son ministère? Ils avaient demandé des miracles, et il en avait opéré à leurs yeux de si convaincants que personne avant lui n'en avait fait de semblables. Ils avaient souhaité que sa mission fût autorisée par des témoignages, Moïse et les prophètes lui en avaient rendu; le Précurseur avait dit hautement : Voilà le Christ et l'Agneau qui vient effacer les péchés du monde; un gentil rend gloire dans notre Evangile à sa toute-puissance; le Père céleste, du haut des airs, avait déclaré que c'était là son Fils bien-aimé; enfin les démons eux-mêmes, frappés de sa sainteté, ne sortaient des corps qu'en confessant qu'il était le Saint et le Fils du Dieu vivant. Que pouvait encore opposer l'incrédulité des Juifs à tant de preuves et de prodiges?

Voilà, mes Frères, ce qu'on pourrait demander aujourd'hui avec bien plus de surprise à ces esprits incrédules, lesquels, après l'accomplissement de tout ce qui avait été prédit, après la consommation des mystères de Jésus-Christ, l'exaltation de son nom, la manifestation de ses dons, la vocation des peuples, la destruction des idoles, la conversion des Césars, le consentement de l'univers, doutent encore, et entreprennent eux seuls de contredire et de renverser ce que les travaux des hommes apostoliques, le sang de tant de martyrs, les prodiges de tant de serviteurs de Jésus-Christ, les écrits de tant de grands hommes, les austérités de tant de saints anachorètes, et la religion de dix-sept siècles, ont si universellement et si divinement établi dans l'esprit de presque tous les peuples.

Car, mes Frères, au milieu des triomphes de la foi, s'élèvent encore en secret parmi nous des enfants d'incrédulité que Dieu a livrés à la vanité de leurs pensées, qui blasphèment ce qu'ils ignorent; des hommes impies, qui changent, comme dit un apôtre, la grâce de notre Dieu en luxure, souillent leur chair, méprisent toute domination, blasphèment la

majesté, corrompent toutes leurs voies comme des animaux sans raison, et sont réservés à servir un jour d'exemple aux jugements terribles de Dieu sur les hommes.

Or, si, parmi tant de fidèles que la religion assemble en ce lieu, il se trouvait quelque âme de ce caractère, souffrez, vous, mes Frères, qui conservez avec respect le dépôt de la doctrine que vous avez reçue des mains de vos ancêtres et de vos pasteurs, que je me serve de cette occasion ou pour les détromper ou pour les combattre. Souffrez que je fasse ici une fois ce que les premiers pasteurs de l'Eglise faisaient si souvent devant leur peuple assemblé, c'est-à-dire que j'entreprenne l'apologie de la religion de Jésus-Christ contre l'incrédulité, et qu'avant que de vous instruire de vos devoirs durant cette longue carrière, je commence par jeter les premiers fondements de la foi. Il est si consolant pour ceux qui croient, de découvrir combien leur soumission est raisonnable[1], et de se convaincre que la foi qui paraît l'écueil de la raison en est pourtant la seule consolation, le seul guide et l'unique ressource !

Voici donc tout mon dessein : L'incrédule refuse de se soumettre aux vérités révélées ou par une vaine affectation de raison, ou par un faux sentiment d'orgueil, ou par un amour mal placé d'indépendance ; or je veux montrer aujourd'hui que la soumission que l'incrédule refuse par une vaine affectation de raison, est l'usage le plus sensé qu'il puisse faire de la raison même; que la soumission qu'il refuse par un faux sentiment d'orgueil, en est la démarche la plus glorieuse; et enfin, que la soumission qu'il rejette par un amour mal placé d'indépendance, en est le sacrifice le plus indispensable. Et de là je tirerai les trois grands caractères de la religion : elle est raisonnable; elle est glorieuse; elle est nécessaire.

O mon Sauveur, auteur éternel et consommateur de notre foi, défendez vous-même votre doctrine. Ne souffrez pas que votre croix qui vous a soumis l'Univers, soit encore la folie et le scandale des esprits superbes. Triomphez encore aujourd'hui, par les prodiges secrets de votre grâce, de la même incrédulité dont vous triomphâtes autrefois par les opérations éclatantes de votre puissance; et détruisez par ces lumières vives qui éclairent les cœurs, plus efficaces que tous nos discours, toute hauteur qui s'élève encore contre la science de vos mystères. *Ave, etc.*

[1] C'est un héritier qui trouve les titres de sa maison. Louis Racine, au début même de son poëme de la *Religion*, s'est étendu sur cette pensée avec justesse et avec goût.

### PREMIÈRE PARTIE.

Commençons par convenir d'abord, mes Frères, que c'est la foi, et non pas la raison, qui fait les chrétiens, et que la première démarche qu'on exige d'un disciple de Jésus-Christ, est de captiver son esprit et de croire ce qu'il ne peut comprendre. Cependant je dis que c'est la raison elle-même, qui nous conduit à cette soumission; que plus même nos lumières sont supérieures, plus elles nous font sentir la nécessité de nous soumettre; et que le parti de l'incrédulité, loin d'être le parti de la force d'esprit et de la raison, est celui de l'égarement et de la faiblesse.

La raison a donc ses usages dans la foi, comme elle a ses bornes; et comme la loi, bonne et sainte en elle-même, ne servait pourtant qu'à conduire les hommes à Jésus-Christ, et s'arrêtait-là comme à son terme; de même la raison, bonne et juste en elle-même, puisqu'elle est un don de Dieu et une participation de la raison souveraine, ne doit servir et ne nous est donnée que pour nous frayer le chemin à la foi. Elle est téméraire et sort des bornes de sa première institution, si elle veut aller au delà de ces bornes sacrées.

Cela supposé, voyons lequel des deux fait un usage plus sensé de sa raison ou le fidèle qui croit ou l'incrédule qui refuse de croire. La soumission à des faits qu'on nous propose de croire, peut être soupçonnée de crédulité : ou du côté de l'autorité qui nous persuade : si elle est légère, c'est faiblesse d'y ajouter foi; ou du côté des choses qu'on veut nous persuader : si elles sont opposées aux principes de l'équité, de l'honnêteté, de la société, de la conscience, c'est ignorance de les recevoir comme véritables; ou enfin du côté des motifs dont on se sert pour nous persuader : s'ils sont vains, frivoles, incapables de déterminer un esprit sage, c'est imprudence de s'y laisser surprendre. Or, il est aisé de montrer que l'autorité qui exige la soumission du fidèle, est la plus grande, la plus respectable, la mieux établie qui soit sur la terre; que les vérités qu'on veut lui persuader, sont les seules conformes aux principes de l'équité, de l'honnêteté, de la société, de la conscience; et enfin

que les motifs dont on se sert pour le persuader, sont les plus décisifs, les plus triomphants, les plus propres à soumettre les esprits les moins crédules.

Quand je parle de l'autorité de la religion chrétienne, je ne prétends pas restreindre l'étendue de ce terme à la seule autorité de ces assemblées saintes, où l'Eglise, par la bouche de ses pasteurs, forme des décisions, et propose à tous les fidèles les règles infaillibles du culte et de la doctrine. Comme ce n'est pas l'hérésie, mais l'incrédulité, que ce discours regarde, je ne considère pas tant ici la religion comme opposée aux sectes que l'esprit d'erreur a séparées de l'unité, c'est-à-dire, comme renfermée dans la seule Eglise catholique, que comme formant depuis la naissance du monde une société à part, seule dépositaire de la connaissance d'un Dieu et de la promesse d'un Médiateur; toujours opposée à toutes les religions qui se sont depuis élevées dans l'univers; toujours contredite et toujours la même : et je dis que son autorité porte avec elle des caractères si éclatants de vérité, qu'on ne peut sans extravagance refuser de s'y soumettre.

En premier lieu, l'ancienneté en matière de religion est un caractère que la raison respecte; et l'on peut dire qu'une croyance, consacrée par la religion des premiers hommes et par la simplicité des premiers temps, forme déjà un préjugé en sa faveur. Ce n'est pas que le mensonge ne se glorifie souvent des mêmes titres, et qu'il n'y ait parmi les hommes de vieilles erreurs, qui semblent disputer avec la vérité de l'ancienneté de leur origine. Mais à qui veut en suivre l'histoire, il n'est pas malaisé de remonter jusqu'à leur naissance. La nouveauté se trouve toujours le caractère le plus constant et le plus inséparable de l'erreur; et l'on peut leur faire à toutes le reproche du prophète : *Novi recentesque venerunt, quos non coluerunt patres eorum* [1].

En effet, s'il y a une véritable religion sur la terre, elle doit être la plus ancienne de toutes; car s'il y a une véritable religion sur la terre, elle doit être le premier et le plus essentiel devoir de l'homme envers le Dieu qui veut en être honoré. Il faut donc que ce devoir soit aussi ancien que l'homme; et comme il est attaché à sa nature, il doit, pour ainsi dire, être né avec lui. Et voilà, mes Frères, le premier caractère qui distingue d'abord la religion des chrétiens des superstitions et des sectes. C'est la plus ancienne religion qui soit au monde. Les premiers hommes, avant qu'un culte impie se fût taillé des divinités de bois et de pierre, adorèrent le même Dieu que nous adorons, lui dressèrent des autels, lui offrirent des sacrifices, attendirent de sa libéralité la récompense de leur vertu, et de sa justice le châtiment de leur désobéissance. L'histoire de la naissance de cette religion est l'histoire de la naissance du monde même. Les Livres divins qui l'ont conservée jusqu'à nous, renferment les premiers monuments de l'origine des choses. Ils sont eux-mêmes plus anciens que toutes ces productions fabuleuses de l'esprit humain qui amusèrent si tristement depuis la crédulité des siècles suivants; et, comme l'erreur naît toujours de la vérité et n'en est qu'une vicieuse imitation, c'est dans les principaux traits de cette histoire divine, que les fables du paganisme trouvèrent leur fondement, de sorte que l'on peut dire qu'il n'est pas jusqu'à l'erreur, qui ne rende par là hommage à l'ancienneté et à l'autorité de nos saintes Ecritures.

Or, mes Frères, ce caractère tout seul n'a-t-il pas déjà quelque chose de respectable? Les autres religions qui se sont vantées d'une origine plus ancienne, ne nous ont donné pour garants de leur antiquité que des récits fabuleux et qui tombaient d'eux-mêmes. Ils ont défiguré l'histoire du monde par un chaos de siècles innombrables et imaginaires, dont il n'est resté aucun événement à la postérité, et que l'histoire du monde n'a jamais connus. Les auteurs de ces grossières fictions n'ont écrit que plusieurs siècles après les faits qu'ils nous racontent; et c'est tout dire d'ajouter que cette théologie fut le fruit de la poésie, et les inventions de cet art, les plus solides fondements de leur religion.

Ici c'est une suite de faits raisonnable, naturelle, d'accord avec elle-même. C'est l'histoire d'une famille continuée depuis son premier chef jusqu'à celui qui l'écrit, et justifiée dans toutes ses circonstances. C'est une généalogie où chaque chef est marqué par ses propres caractères, par des événements qui subsistaient encore alors, par des traits qu'on reconnaissait encore dans les lieux qu'ils avaient habités. C'est une tradition vivante, la plus sûre qu'il y eût alors sur la terre, puisque Moïse n'a écrit que ce qu'il avait ouï dire aux enfants des patriar-

[1] Deut., XXXII, 17.

ches, et que les enfants des patriarches ne rapportaient que ce que leurs pères avaient eux-mêmes vu. Tout s'y soutient, tout s'y suit, tout s'y éclaircit de soi-même. Les traits n'en sont pas imités, ni les aventures puisées ailleurs et accommodées au sujet. Avant Moïse, le peuple de Dieu n'avait rien écrit. Il n'a laissé à la postérité que ce qu'il avait recueilli de vive voix de ses ancêtres, c'est-à-dire toute la tradition du genre humain; et le premier, il a rédigé en un volume l'histoire des merveilles de Dieu et de ses manifestations aux hommes, dont le souvenir avait fait jusque là toute la religion, toute la science et toute la consolation de la famille d'Abraham. La bonne foi de cet auteur paraît dans la naïveté de son histoire. Il ne prend point de précaution pour être cru, parce qu'il suppose que ceux pour qui il écrit, n'en ont pas besoin pour croire, et qu'il ne raconte que des faits publics parmi eux, plutôt pour en conserver la mémoire à leurs descendants que pour les en instruire eux-mêmes.

Voilà, mes Frères, par où la religion chrétienne commence à s'acquérir du crédit sur l'esprit des hommes. Tournez-vous de tous les côtés; lisez l'histoire des peuples et des nations; vous ne trouverez rien de mieux établi sur la terre; que dis-je? rien même qui mérite les attentions d'un esprit sensé. Si les hommes sont nés pour une religion, ils ne sont nés que pour celle-ci. S'il y a un être souverain qui ait montré la vérité aux hommes, il n'y a que celle-ci qui soit digne des hommes et de lui. Partout ailleurs l'origine est fabuleuse; ici elle est aussi sûre que tout le reste ; et les derniers âges qu'on ne peut contester, ne sont pourtant que les preuves de la certitude du premier. Donc, s'il y a une autorité dans le monde à laquelle la raison doive céder, c'est à celle de la religion chrétienne.

Au caractère de son ancienneté il faut ajouter celui de sa perpétuité. Représentez-vous ici cette variété infinie de religions et de sectes qui ont régné tour à tour sur la terre. Suivez l'histoire des superstitions de chaque peuple et de chaque pays : elles ont duré un certain nombre d'années, et tombé ensuite avec la puissance de leurs sectateurs. Où sont les dieux d'Emath, d'Arphad et de Sepharvaïm? Rappelez l'histoire de ces premiers conquérants : ils vainquaient les dieux des peuples en vainquant les peuples eux-mêmes, et abolissaient leur culte en renversant leur domination. Qu'il est beau, mes Frères, de voir la religion de nos pères toute seule se maintenir dès le commencement, survivre à toutes les sectes, et, malgré les diverses fortunes de ceux qui en ont fait profession, passer toujours des pères aux enfants, et ne pouvoir jamais être effacée du cœur des hommes! Ce n'est pas un bras de chair qui l'a conservée. Ah! le peuple fidèle a presque toujours été faible, opprimé, persécuté. Non ; ce n'est pas par le glaive, comme dit le Prophète, que nos pères possédèrent la terre : *Nec enim in gladio suo possederunt terram* [1]. Tantôt esclaves, tantôt fugitifs, tantôt tributaires des nations, ils virent mille fois la Chaldée, l'Assyrie, Babylone, les puissances les plus formidables de la terre, tout l'univers conjurer leur ruine et l'extinction entière de leur culte ; mais ce peuple si faible, opprimé en Egypte, errant dans un désert, transporté depuis, captif dans des provinces étrangères, n'a jamais pu être exterminé, tandis que tant d'autres plus puissants ont suivi la destinée des choses humaines ; et son culte a toujours subsisté avec lui, malgré tous les efforts que chaque siècle presque a fait pour le détruire.

Or, d'où vient, mes Frères, qu'un culte si contredit, si pénible par ses observances, si rigoureux par les châtiments dont il punissait les transgresseurs, si aisé même à s'affaiblir et à tomber par l'inconstance et la grossièreté toute seule du peuple qui en fut d'abord dépositaire, d'où vient qu'il s'est seul perpétué dans le monde au milieu de tant de révolutions, tandis que les superstitions, soutenues de la puissance des empires et des royaumes, sont retombées dans le néant d'où elles étaient sorties? Eh! n'est-ce pas Dieu, et non l'homme, qui a fait toutes ces choses? N'est-ce pas le bras du Tout-Puissant qui a conservé son ouvrage? Et puisque tout ce que l'esprit humain avait inventé a péri, ne faut-il pas conclure que ce qui a toujours demeuré, était seul l'ouvrage de la Sagesse divine? *Nonne Deus fecit hæc omnia, et non homo?*

Enfin, si à son ancienneté et à sa perpétuité vous ajoutez son uniformité, il ne restera plus de prétexte à la raison pour se défendre. Car, mes Frères, tout change sur la terre, parce que tout suit la mutabilité de son origine. Les occasions, les différences des siècles,

[1] Ps. XLIII, 4.

les diverses humeurs des climats, la nécessité des temps ont introduit mille changements à toutes les lois humaines. La foi seule n'a jamais changé. Telle que nos pères la reçurent, telle l'avons-nous aujourd'hui, telle nos descendants la recevront un jour. Elle s'est développée par la suite des siècles, et par la nécessité de la garantir des erreurs qu'on y voulait mêler, je l'avoue ; mais ce qui une fois a paru lui appartenir, a toujours paru tel. Il est aisé de durer, quand on s'accommode aux temps et aux conjonctures, et qu'on peut ajouter ou diminuer selon le goût des siècles et de ceux qui gouvernent ; mais ne jamais rien relâcher malgré le changement des mœurs et des temps, voir tout changer autour de soi, et être toujours la même, c'est le grand privilége de la religion chrétienne. Et, par ces trois caractères d'ancienneté, de perpétuité et d'uniformité, qui lui sont propres, son autorité se trouve la seule sur la terre capable de déterminer un esprit sage.

Mais, si la soumission du fidèle est raisonnable du côté de l'autorité qui l'exige, elle ne l'est pas moins du côté des choses qu'on lui propose de croire. Et ici, mes Frères, entrons dans le fond du culte des chrétiens. Il ne craint pas d'être vu de près, comme ces mystères abominables de l'idolâtrie, dont les ténèbres cachaient la honte et l'horreur. Une religion, dit Tertullien, qui n'aimerait pas d'être approfondie, et qui craindrait l'examen, serait suspecte : *Cœterum suspecta est lex quæ probari non vult.* Plus vous approfondissez le culte des chrétiens, plus vous y trouvez de beautés et de merveilles cachées. L'idolâtrie inspirait à l'homme des sentiments insensés de la Divinité; la philosophie, des sentiments peu raisonnables de lui-même; la cupidité, des sentiments injustes envers les autres hommes. Or, admirez la sagesse de la religion qui remédie à ces trois plaies que la raison de tous les siècles n'avait jamais pu ni guérir, ni même connaître.

Et premièrement, quel autre législateur a parlé de la Divinité comme celui des chrétiens ? Trouvez ailleurs, si vous le pouvez, des idées plus sublimes de sa puissance, de son immensité, de sa sagesse, de sa bonté, de sa justice, que celles que nous en donnent nos Ecritures. S'il y a au-dessus de nous un Etre suprême et éternel, en qui toutes choses vivent, il faut qu'il soit tel que la religion chrétienne le représente. Nous seuls ne le comparons pas à la ressemblance de l'homme. Nous seuls l'adorons assis sur les Chérubins, remplissant tout par sa présence, réglant tout par sa sagesse, créant la lumière et les ténèbres, auteur du bien, vengeur du vice. Nous seuls l'honorons comme il veut être honoré ; c'est-à-dire nous ne faisons pas consister le culte qui lui est dû, en la multitude des victimes, ni dans l'appareil extérieur de nos hommages, mais dans l'adoration, dans l'amour, dans la louange, dans l'action de grâces. Nous lui rapportons le bien qui est en nous, comme à son principe ; et nous nous attribuons toujours le vice, qui n'a sa source que dans notre corruption. Nous espérons de trouver en lui la récompense d'une fidélité qui est le don de sa grâce, et la peine des transgressions qui sont toujours la suite du mauvais usage que nous faisons de notre liberté. Or, quoi de plus digne de l'Etre souverain que toutes ces idées !

En second lieu, une vaine philosophie ou avait dégradé l'homme jusqu'au rang des bêtes en lui faisant chercher sa félicité dans les sens, ou l'avait follement élevé jusqu'à la ressemblance de Dieu en lui persuadant qu'il pouvait trouver son bonheur dans sa propre sagesse. Or, la morale des chrétiens évite ces deux excès : elle retire l'homme des plaisirs charnels, en lui découvrant l'excellence de sa nature et la sainteté de sa destination ; elle corrige son orgueil, en lui faisant sentir sa misère et sa bassesse.

Enfin, la cupidité rendait l'homme injuste envers les autres hommes. Or, quelle autre doctrine, que celle des chrétiens, a jamais mieux réglé nos devoirs à cet égard ? Elle nous apprend à obéir aux puissances, comme établies de Dieu, non-seulement par la crainte de l'autorité, mais par une obligation de conscience, à respecter nos maîtres, souffrir nos égaux, être affables avec nos inférieurs, aimer tous les hommes comme nous-mêmes. Elle seule sait former de bons citoyens, des sujets fidèles, des serviteurs patients, des maîtres humbles, des magistrats incorruptibles, des princes cléments, des amis véritables. Elle seule rend inviolable la bonne foi des mariages, assure la paix des familles, maintient la tranquillité des Etats. Non-seulement elle arrête les usurpations ; mais elle interdit jusqu'au désir d'un bien étranger. Non-seulement elle ne veut pas qu'on regarde

d'un œil d'envie la prospérité de son frère ; mais elle ordonne qu'on partage avec lui son propre bien, lorsqu'il en a besoin. Non-seulement elle nous défend d'attenter à sa vie ; mais elle veut que nous fassions du bien à ceux mêmes qui nous font du mal, que nous bénissions ceux qui nous maudissent, et que nous n'ayons tous qu'un cœur et qu'une âme. Donnez-moi, disait autrefois saint Augustin aux païens de son temps, un royaume tout composé de gens de cette sorte : bon Dieu ! quelle paix ! quelle félicité ! quelle image du ciel sur la terre ! Toutes les idées de la philosophie ont-elles jamais approché du plan de cette république céleste ? Et n'est-il pas vrai que, si un Dieu a parlé aux hommes pour leur montrer les voies du salut, il n'a pu leur tenir un autre langage ?

Il est vrai qu'à toutes ces maximes, si dignes de la raison, la religion ajoute des mystères qui nous passent. Mais, outre que le bon sens voudrait qu'on se soumît là-dessus à une religion si vénérable dans son antiquité, si divine dans sa morale, si supérieure à tout ce qui est sur la terre dans son autorité, et la seule digne d'être crue, les motifs dont elle se sert pour nous persuader, achèvent de forcer l'incrédulité.

Premièrement. Ces mystères ont été prédits plusieurs siècles avant leur accomplissement, et prédits avec toutes les circonstances des temps, des lieux et des moindres événements ; et ce ne sont pas ici de ces prophéties vagues, renvoyées à la crédulité du simple vulgaire, qu'on débite dans un coin de la terre, qui sont toujours du même âge que les événements, et qu'on ignore dans le reste de l'univers. Ce sont des prophéties qui ont fait, depuis la naissance du monde, toute la religion d'un peuple entier ; que les pères transmettaient à leurs enfants, comme leur plus précieux héritage ; qui étaient conservées dans le temple saint, comme le gage le plus sacré des promesses divines ; et enfin, dont la nation, la plus ennemie de Jésus-Christ, qui en a été la première dépositaire, atteste encore aujourd'hui la vérité à la face de l'univers ; des prophéties qu'on ne cachait point mystérieusement au peuple, de peur qu'il n'en découvrît la fausseté, comme ces vains oracles des Sybilles resserrés avec soin dans le Capitole, fabriqués pour soutenir l'orgueil des Romains, exposés aux yeux des seuls pontifes, et produits de temps en temps par morceaux pour autoriser dans l'esprit du peuple ou une entreprise périlleuse ou une guerre injuste. Ici nos livres prophétiques étaient la lecture journalière de tout un peuple. Les jeunes et les vieillards, les femmes et les enfants, les prêtres et les hommes du commun, les rois et les sujets devaient les avoir sans cesse entre les mains ; chacun avait droit d'y étudier ses devoirs et d'y découvrir ses espérances. Loin de flatter leur orgueil, ils ne leur parlaient que de l'ingratitude de leurs pères ; ils leur annonçaient à chaque page des malheurs, comme le juste châtiment de leurs crimes ; ils reprochaient aux rois leur dissolution, aux pontifes leurs injustices, aux grands leur profusion, au peuple son inconstance et son incrédulité ; et cependant ces Livres saints lui étaient chers ; et par les oracles qu'ils y voyaient s'accomplir tous les jours, ils attendaient avec confiance l'accomplissement de ceux dont tout l'univers est aujourd'hui témoin. Or, la connaissance de l'avenir est le caractère le moins suspect de la Divinité.

Secondement. Ces mystères sont fondés sur des faits miraculeux si éclatants, si publics dans la Judée, si convenus alors même par ceux qui avaient intérêt de les nier, si marqués par des événements qui intéressaient toute la nation, si répétés dans les villes, dans les campagnes, dans le temple, dans les places publiques, qu'il faut fermer les yeux à la lumière pour les révoquer en doute. Les Apôtres les ont prêchés, les ont écrits dans la Judée même peu de temps après leur accomplissement, c'est-à-dire dans un temps où les pontifes qui avaient condamné Jésus-Christ, encore vivants, auraient pu les confondre et crier à l'imposture, s'ils avaient imposé au genre humain. Jésus-Christ, en ressuscitant selon sa promesse, confirma son Evangile ; et l'on ne peut supposer ni que les apôtres se soient trompés sur ce fait si décisif, si essentiel pour eux ; sur ce fait tant de fois prédit, attendu comme le point principal où tout le reste se rapportait ; ce fait tant de fois confirmé et devant des témoins si nombreux ; ni qu'ils aient voulu nous tromper eux-mêmes, et aller prêcher aux hommes un mensonge aux dépens de leur repos, de leur honneur et de leur vie, le seul prix qu'ils attendaient de leur imposture. Ces hommes qui ne nous ont laissé que des enseignements si sages et si pieux, auraient donc donné à la terre un exemple d'extravagance inconnu jusqu'à eux

à tous les peuples, et se seraient, de sang-froid, sans vue, sans intérêt, sans motif, dévoués aux tourments les plus affreux, et à une mort soufferte avec une piété héroïque, seulement pour aller soutenir la vérité d'un fait dont ils connaissaient eux-mêmes la fausseté ? Ces hommes seraient tous morts tranquillement pour un autre homme qui les aurait trompés ; et qui n'ayant pas ressuscité, comme il l'avait promis, se serait joué pendant sa vie de leur crédulité et de leur faiblesse ? Que l'impie ne nous reproche plus, comme une crédulité, les mystères incompréhensibles de la foi. Il faut qu'il soit bien crédule lui-même, pour pouvoir se persuader des suppositions si incroyables.

Enfin, la foi de ces mystères a trouvé tout l'univers docile : les Césars qu'elle dégradait du rang des dieux ; les philosophes qu'elle convainquait d'ignorance et de vanité ; les voluptueux à qui elle ne prêchait que des croix et des souffrances ; les riches qu'elle obligeait à la pauvreté et au dépouillement ; les pauvres à qui elle ordonnait d'aimer leur abjection et leur indigence; tous les hommes dont elle combattait toutes les passions. Cette foi, prêchée par douze pauvres sans science, sans talent, sans appui, a soumis les empereurs, les savants, les ignorants, les villes, les empires. Des mystères si insensés en apparence ont renversé toutes les sectes et tous les monuments d'une orgueilleuse raison ; et la folie de la croix a été plus sage que toute la sagesse du siècle. Que dis-je? tout l'univers a conspiré contre elle, et les efforts de ses ennemis l'ont affermie. Etre fidèle et être destiné à la mort étaient deux choses inséparables ; et cependant le danger était un nouvel attrait. Plus les persécutions étaient violentes, plus la foi faisait de progrès; et le sang des martyrs était la semence des fidèles. O Dieu ! qui ne sentirait ici votre doigt ? qui ne reconnaîtrait à ces traits le caractère de votre ouvrage ? Où est la raison qui ne sente tomber ici la vanité de ses doutes, et qui rougisse encore de se soumettre à une doctrine qui a soumis tout l'univers ? Mais non-seulement cette soumission est raisonnable ; elle est encore glorieuse à l'homme.

### DEUXIÈME PARTIE.

L'orgueil est la source secrète de l'incrédulité. Il y a, dans cette ostentation de raison qui fait mépriser à l'incrédule la croyance commune, une déplorable singularité qui le flatte, et fait qu'il suppose en lui plus de force et plus de lumière que dans le reste des hommes, parce qu'il a osé secouer un joug qui les assujétit tous, et contredire témérairement ce que les autres jusqu'à lui s'étaient contentés d'adorer.

Or, pour ôter à l'incrédule une si affreuse consolation, il n'y a qu'à démontrer d'abord qu'il n'est rien de plus glorieux à la raison que la foi : glorieux du côté des promesses qu'elle renferme pour l'avenir ; glorieux par la situation où elle met le fidèle pour le présent; glorieux enfin du côté des grands modèles qu'elle lui propose à imiter.

Glorieux du côté des promesses qu'elle renferme. Quelles sont les promesses de la foi, mes Frères ? L'adoption de Dieu, une société immortelle avec lui, la rédemption parfaite de nos corps, l'éternelle félicité de nos âmes, la délivrance des passions, nos cœurs fixés par la possession du bien véritable, nos esprits pénétrés de la lumière ineffable de la raison souveraine, et heureux par la vue claire et toujours durable de la vérité. Telles sont les promesses de la foi : elle nous apprend que notre origine est divine, et nos espérances éternelles.

Or, je vous demande, est-il honteux à la raison de croire des vérités qui font tant d'honneur à l'immortalité de sa nature ? Eh quoi, mes Frères ! serait-il donc plus glorieux à l'homme de se croire de la même nature que les bêtes, et d'attendre la même fin ? Quoi ! l'incrédule croirait se faire plus d'honneur en se persuadant qu'il n'est qu'une vile boue que le hasard a assemblée, et que le hasard dissoudra, sans fin, sans destination, sans espérance, sans aucun autre usage de sa raison et de son corps, que celui de se plonger brutalement comme les animaux dans les voluptés charnelles ! Quoi, il aurait meilleure opinion de lui-même, en se regardant comme un infortuné que le hasard a placé sur la terre, qui n'attend rien au delà de la vie, dont la plus douce espérance est de retomber bientôt dans le néant, qui ne tient à aucun être hors de lui, qui est réduit à trouver en lui-même sa félicité, quoiqu'il n'y trouve que des inquiétudes et des terreurs secrètes ! Est-ce donc là cette affreuse distinction qui flatte tant l'orgueil de l'incrédule [1] ? Grand Dieu ! qu'il est glorieux à

[1] Rien n'accuse davantage une extrême faiblesse d'esprit que de ne pas connaître quel est le malheur d'un homme sans Dieu ; rien ne marque davantage une mauvaise disposition du cœur que

votre vérité, de n'avoir pour ennemis que des hommes de ce caractère ! Pour moi, disait autrefois saint Ambroise aux incrédules de son temps, je me fais honneur de croire des vérités si honorables à l'homme : *Juvat hoc credere ;* d'attendre des promesses si consolantes : *Sperare delectat.* C'est se punir bien tristement soi-même, que de refuser de les croire : *Non credidisse pœna est* [1]. Ah ! si je me trompe en aimant mieux attendre l'éternelle société des justes dans le sein de Dieu que me croire de la même nature que les bêtes ; c'est une erreur que j'aime, qui m'est chère, et dont je ne veux jamais être détrompé : *Quod si in hoc erro, quod me angelis post mortem sociare malo quam bestiis, libenter in hoc erro, nec unquam ab hac opinione, dum vivo, fraudari patiar* [2].

Mais si la foi est glorieuse du côté des promesses qu'elle renferme pour l'avenir, elle ne l'est pas moins du côté de la situation où elle met le fidèle pour le présent. Et ici, mes Frères, représentez-vous un véritable juste qui vit de la foi, et vous avouerez qu'il n'est rien de si grand sur la terre. Maître de ses désirs et de tous les mouvements de son cœur, exerçant un empire glorieux sur lui-même, possédant son âme dans la patience et dans l'égalité, et régissant toutes ses passions par le frein de la tempérance, humble dans la prospérité, constant dans la disgrâce, joyeux dans les tribulations, paisible avec ceux qui haïssent la paix, insensible aux injures, sensible aux afflictions de ceux qui l'outragent, fidèle dans ses promesses, religieux dans ses amitiés, inébranlable dans ses devoirs, peu touché des richesses qu'il méprise, embarrassé des honneurs qu'il craint, plus grand que le monde entier qu'il regarde comme un monceau de poussière : quelle élévation [3] !

La philosophie ne détruisait les vices que par le vice. Elle n'apprenait avec faste à mépriser le monde que pour s'attirer les applaudissements du monde : elle cherchait plus la gloire de la sagesse que la sagesse elle-même. En détruisant les autres passions, elle en élevait toujours une plus dangereuse sur leurs ruines, je veux dire, l'orgueil : semblable à ce prince de Babylone qui n'avait renversé les autels des dieux des nations, que pour élever sur leurs débris sa statue impie et ce colosse monstrueux d'orgueil qu'il voulut faire adorer à toute la terre.

Mais la foi élève le juste au-dessus de sa vertu même. Elle le rend encore plus grand dans le secret du cœur, et aux yeux de Dieu, que devant les hommes. Il pardonne sans orgueil ; il est désintéressé sans faste ; il souffre sans vouloir qu'on s'en aperçoive ; il modère ses passions sans s'en apercevoir lui-même ; lui seul ignore la gloire et le mérite de ses actions ; loin de jeter des regards de complaisance sur lui-même, il a honte de ses vertus plus que le pécheur n'en a de ses vices ; loin de chercher d'être applaudi, il cache ses œuvres de lumière, comme si c'étaient des œuvres de ténèbres ; il n'entre dans sa vertu que l'amour du devoir ; il n'agit que sous les yeux de Dieu seul, et comme s'il n'y avait plus d'hommes sur la terre : quelle élévation ! Trouvez, si vous le pouvez, quelque chose de plus grand dans l'univers. Repassez sur tous les divers genres de gloire, dont le monde honore la vanité des hommes ; et voyez si tous ensemble ils peuvent atteindre à ce degré de grandeur où la foi élève l'homme de bien.

Or, mon cher auditeur, quoi de plus honorable à l'homme que cette situation ? je vous le demande. Le trouvez-vous plus glorieux, plus respectable, plus grand, lorsqu'il suit les impressions d'un instinct brutal, qu'il est esclave de la haine, de la vengeance, de la volupté, de l'ambition, de l'envie, et de tous ces monstres qui règnent tour à tour dans son cœur ?

Car vous qui vous faites honneur de ne pas croire, savez-vous bien ce que c'est qu'un incrédule ? C'est un homme sans mœurs, sans probité, sans foi, sans caractère, qui n'a plus d'autre règle que ses passions, d'autre loi que ses injustes pensées, d'autre maître que ses désirs, d'autre frein que la crainte de l'autorité, d'autre Dieu que lui-même ; enfant dénaturé, puisqu'il croit que le hasard tout seul lui a donné des pères ; ami infidèle, puisqu'il ne regarde les hommes que comme les tristes fruits d'un assemblage bizarre et fortuit, auxquels il ne tient que par des liens passagers ; maître cruel, puisqu'il est persuadé que

de ne pas souhaiter la vérité des promesses éternelles ; rien n'est plus lâche que de faire le brave contre Dieu. — PASCAL.

J'avoue que je ne suis pas si humble que les athées. Je ne sais comment ils pensent, mais pour moi je ne veux pas troquer l'idée de mon immortalité contre celle de la béatitude d'un jour. Je suis charmé de me croire immortel comme Dieu même. MONTESQUIEU.

[1] Ambr. Orat. de resurrectione.

[2] *Ibid.*

[3] Nul n'est heureux comme un vrai chrétien, ni raisonnable, ni vertueux, ni aimable. — PASCAL.

c'est le plus fort et le plus heureux qui a toujours raison. Car, qui pourrait désormais se fier à vous? Vous ne craignez plus de Dieu; vous ne respectez plus les hommes; vous n'attendez plus rien après cette vie : la vertu et le vice vous paraissent des préjugés de l'enfance, et les suites de la crédulité des peuples. Les adultères, les vengeances, les blasphèmes, les perfidies noires, les abominations qu'on n'oserait nommer, ne sont plus pour vous que des défenses humaines et des polices établies par la politique des législateurs. Les crimes les plus affreux et les vertus les plus pures, tout est égal selon vous, puisqu'un anéantissement éternel va bientôt égaler le juste et l'impie, et les confondre pour toujours dans l'horreur du tombeau. Quel monstre êtes-vous donc sur la terre? L'idée qu'on vient de vous donner de vous-même, flatte-t-elle beaucoup votre orgueil? Et pouvez-vous en soutenir la seule image [1]?

D'ailleurs, vous faites honneur de votre irréligion à la force de votre esprit; mais allez à la source. Qui vous a mené au libertinage? n'est-ce pas la corruption de votre cœur? Vous seriez-vous jamais avisé d'être impie, si vous aviez pu allier la religion avec vos plaisirs? Vous avez commencé à douter d'une doctrine qui gênait vos passions; et vous l'avez crue fausse, dès qu'elle vous est devenue incommode. Vous avez cherché à vous persuader ce que vous aviez un si grand intérêt de croire : que tout mourait avec nous; que les peines éternelles étaient des terreurs de l'éducation, que les penchants nés avec nous ne pouvaient être des crimes; que sais-je? et toutes ces maximes de libertinage sorties de l'enfer. On croit aisément ce qu'on désire. Salomon n'adora les dieux des femmes étrangères que pour se calmer sur ses dissolutions. Si les hommes n'avaient jamais eu de passions, ou si la religion les avait autorisées, il n'aurait jamais paru d'incrédule sur la terre. Et une preuve que je dis vrai, c'est que dans les moments où vous êtes dégoûté du crime, vous vous tournez, sans vous en apercevoir, vers la religion; dans les moments où vos passions sont plus calmes, vos doutes diminuent; vous rendez comme malgré vous un hommage secret au fond de votre cœur à la vérité de la foi; vous avez beau l'affaiblir, vous ne pouvez réussir à l'éteindre; c'est qu'au premier signal de la mort, vous levez les yeux au ciel, vous reconnaissez le Dieu qui vous frappe, vous vous jetez dans le sein de votre Père et de l'auteur de votre être, vous tremblez sur un avenir que vous vous étiez vanté de ne pas croire; et, humilié sous la main du Tout-Puissant, prête à tomber sur vous et à vous écraser comme un ver de terre, vous avouez qu'il est seul grand, seul sage, seul immortel, et que l'homme n'est que vanité et que mensonge.

Enfin, si mon sujet avait besoin de nouvelles preuves, je vous montrerais combien la foi est glorieuse à l'homme du côté des grands modèles qu'elle nous propose à imiter. Souvenez-vous d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, disaient autrefois les Juifs à leurs enfants. Souvenez-vous des saints hommes qui vous ont précédés, à qui leur foi a mérité un témoignage si avantageux [1], disait saint Paul aux fidèles, après leur avoir rapporté de siècle en siècle, dans ce beau chapitre de sa lettre aux Hébreux, leurs noms et les circonstances les plus merveilleuses de leur histoire.

Voilà l'avantage de la foi chrétienne. Rappelez tous les grands hommes qu'elle a fournis dans tous les siècles : des princes si magnanimes, des conquérants si religieux, des pasteurs si vénérables, des philosophes si éclairés, des savants si estimés, de beaux esprits si vantés dans leur siècle, des martyrs si généreux, des anachorètes si pénitents, des vierges si pures et si constantes, des héros en tout genre de vertu. La philosophie prêchait une sagesse pompeuse; mais son sage ne se trouvait nulle part. Ici quelle nuée de témoins! quelle tradition non interrompue de héros chrétiens, depuis le sang d'Abel jusqu'à nous!

Or, je vous demande, rougirez-vous de marcher sur les traces de tant de noms illustres? Mettez d'un côté tous les grands hommes que la religion a donnés au monde dans tous les siècles, et de l'autre côté ce petit nombre d'esprits noirs et désespérés que l'incrédulité a produits. Vous paraît-il plus glorieux de vous ranger dans ce dernier parti? de prendre, pour vos guides et pour vos modèles, ces hommes dont les noms ne se présentent à notre souvenir qu'avec horreur, ces monstres qu'il a plu à la Providence de permettre que la nature

[1] Il faut avoir toute la charité de la religion qu'ils méprisent, pour ne pas les mépriser jusqu'à les abandonner dans leur folie. PASCAL.

[1] Heb., XI, 39.

enfantât de temps en temps, ou les Abraham, les Joseph, les Moïse, les David, les hommes apostoliques, les justes de l'ancien et du nouveau temps? Soutenez, si vous le pouvez, ce parallèle. Ah! disait autrefois saint Jérôme dans une occasion différente, si vous me croyez dans l'erreur, il m'est glorieux de me tromper avec de tels guides : *Si me deprehenderis errantem, patere me, quæso, errare cum talibus.*

Et ici, mes Frères, souffrez que, laissant pour un moment les incrédules, je vous adresse la parole. L'incrédulité déclarée est peut-être un vice rare parmi nous; mais la simplicité de la foi ne l'est guère moins. On aurait horreur de se départir de la croyance de ses pères; mais on veut raffiner sur leur bonne foi. On ne se permet pas des doutes sur le fond des mystères; mais on obéit en philosophe, en s'imposant soi-même le joug, en taisant les vérités saintes, recevant les unes comme raisonnables, raisonnant sur les autres, et les mesurant sur nos faibles lumières; et notre siècle surtout est plein de ces demi-fidèles, qui, sous prétexte de dépouiller la religion de tout ce que la crédulité ou les préjugés ont pu y ajouter, ôtent à la foi tout le mérite de sa soumission.

Or, mes Frères, la sainteté veut que vous n'en parliez qu'avec une religieuse circonspection. La foi est une vertu presque aussi délicate que la pudeur : un seul doute, un seul mot la blesse; un souffle, pour ainsi dire, la ternit. Et cependant quelle licence ne se donne-t-on pas aujourd'hui dans les entretiens sur ce que la foi de nos pères a de plus respectable? Hélas! le seul nom terrible du Seigneur ne pouvait pas être prononcé sous la loi par la bouche de l'homme; et aujourd'hui ce que la religion a de plus auguste, est devenu le sujet des conversations mondaines; on y parle de tout, on y décide librement de tout. Des hommes vains, d'un caractère superficiel, n'ayant pour toute connaissance de la religion qu'un peu plus de témérité que l'ignorant et le peuple, n'apportant pour toute science que des doutes vulgaires et usés qu'ils ont appris, mais qu'ils n'ont pas formés, des doutes tant de fois éclaircis, et qui ne semblent subsister encore que pour faire honneur à la vérité; des hommes qui dans des mœurs dissipées n'ont jamais donné une heure d'attention sérieuse aux vérités de la religion, tranchent, décident sur des points qu'une vie entière d'étude, accompagnée de lumière et de piété, pourrait à peine éclaircir.

Des personnes même dans un sexe où l'ignorance sur certains points devrait être un mérite, où la politesse et la bienséance du moins voudraient qu'en sachant on affectât d'ignorer; des personnes qui connaissent mieux le monde que Jésus-Christ, qui ne savent pas même de la religion ce qu'il faut en savoir pour régler leurs mœurs, font les difficiles, veulent être éclaircies, craignent d'en trop croire, ont des doutes sur tout, et n'en ont point sur leurs misères et sur l'égarement visible de leur vie. O Dieu! c'est ainsi que vous livrez les pécheurs à la vanité de leurs pensées, et que vous permettez que ceux qui veulent voir trop clair dans vos secrets adorables, ne se connaissent pas eux-mêmes. La foi est donc glorieuse à l'homme, vous venez de le voir; il nous reste à montrer qu'elle lui est nécessaire.

### TROISIÈME PARTIE.

La nécessité de la foi est celui de tous ses caractères qui rend l'incrédule plus inexcusable. Tous les autres motifs dont on se sert pour le ramener à la vérité, lui sont, pour ainsi dire, étrangers; celui-ci est pris dans son propre fonds, je veux dire, dans le caractère même de sa raison.

Or, je dis que la foi est absolument nécessaire à l'homme dans les voies ténébreuses de cette vie, parce que sa raison est faible, et qu'il faut l'aider; parce qu'elle est corrompue, et qu'il faut la guérir; parce qu'elle est changeante, et qu'il faut la fixer. Or, la foi toute seule est le secours qui l'aide et qui l'éclaire, le remède qui la guérit, le frein et la règle qui la retient et qui la fixe. Encore un moment d'attention; je n'en abuserai pas.

Je dis, en premier lieu, que la raison est faible, et qu'il lui faut un secours. Hélas, mes Frères, nous ne nous connaissons ni nous-mêmes ni tout ce qui est au dehors de nous. Nous ignorons comment nous avons été formés, par quels progrès imperceptibles notre corps a reçu l'arrangement et la vie, et quels sont les ressorts infinis et l'artifice divin qui en font mouvoir toute la machine. Je ne sais, disait autrefois cette illustre mère des Macchabées à ses enfants, comment vous avez paru dans mon sein; ce n'est pas moi qui vous ai donné

l'âme, l'esprit et la vie que vous y avez reçus ; ce n'est pas moi qui ai disposé la structure merveilleuse de vos membres, et qui les ai mis chacun à leur place ; c'est la main invisible de l'Auteur de l'univers : *Nescio qualiter in utero meo apparuistis ; neque enim ego spiritum et animam donavi vobis et vitam, et singulorum membra non ego ipsa compegi, sed mundi Creator, qui formavit hominis nativitatem* [1]. Notre corps seul est un mystère où l'esprit humain se perd et se confond, et dont on n'approfondira jamais tous les secrets ; et il n'est que Celui qui a présidé à sa formation, qui puisse les connaître.

Ce souffle de la divinité qui nous anime, cette portion de nous-mêmes qui nous rend capables d'aimer et de connaître, ne nous est pas moins inconnue ; nous ne savons comment se forment ses désirs, ses craintes, ses espérances, ni comment elle peut se donner à elle-même ses idées et ses images. Personne jusqu'ici n'a pu comprendre comment cet être spirituel, si éloigné par sa nature de la matière, a pu lui être uni en nous par des liens si indissolubles que ces deux substances ne forment plus que le même tout, et que les biens et les maux de l'une deviennent ceux de l'autre. Nous sommes donc un mystère à nous-mêmes, comme disait saint Augustin ; et cette vaine curiosité même qui veut tout savoir, nous serions en peine de dire ce qu'elle est, et comment elle s'est formée dans notre âme.

Au dehors nous ne trouvons encore que des énigmes ; nous vivons comme étrangers sur la terre, et au milieu des objets que nous ne connaissons pas. La nature est pour l'homme un livre fermé ; et le Créateur, pour confondre, ce semble, l'orgueil humain, s'est plu à répandre des ténèbres sur la face de cet abîme.

Levez les yeux, ô homme, considérez ces grands corps de lumière qui sont suspendus sur votre tête, et qui nagent, pour ainsi dire, dans ces espaces immenses où votre raison se confond. Qui a formé le soleil, dit Job, et donné le nom à la multitude infinie des étoiles ? Comprenez, si vous le pouvez, leur nature, leur usage, leurs propriétés, leur situation, leur distance, leurs apparitions, l'égalité ou l'inégalité de leurs mouvements. Notre siècle en a découvert quelque chose, c'est-à-dire, il a un peu mieux conjecturé que les siècles qui nous ont précédés ; mais qu'est-ce qu'il nous en a appris, si nous le comparons à ce que nous ignorons encore ?

Descendez sur la terre, et dites-nous, si vous le savez, qui tient les vents dans les lieux où ils sont enfermés ; qui règle le cours des foudres et des tempêtes ; quel est le point fatal qui met des bornes à l'impétuosité des flots de la mer, et comment se forme le prodige si régulier de ses mouvements ; expliquez-nous les effets surprenants des plantes, des métaux, des éléments ; cherchez comment l'or se purifie dans les entrailles de la terre ; démêlez, si vous le pouvez, l'artifice infini qui entre dans la formation des insectes qui rampent à nos yeux ; rendez-nous raison des différents instincts des animaux ; tournez-vous de tous les côtés ; la nature de toutes parts ne vous offre que des énigmes. O homme ! vous ne connaissez pas les objets que vous avez sous l'œil, et vous voulez voir clair dans les profondeurs éternelles de la foi ! La nature est pour vous un mystère, et vous voudriez une religion qui n'en eût point ! Vous ignorez les secrets de l'homme, et vous voudriez connaître les secrets de Dieu ! Vous ne vous connaissez pas vous-même, et vous voudriez approfondir ce qui est si fort au-dessus de vous ! L'univers, que Dieu a livré à votre curiosité et à vos disputes, est un abîme où vous vous perdez ; et vous voulez que les mystères de la foi qu'il n'a exposés qu'à votre docilité et à votre respect, n'aient rien qui échappe à vos faibles lumières ! O égarement ! Si tout était clair hors la religion, vous pourriez, avec quelque apparence de raison, vous défier de ses ténèbres ; mais, puisque au dehors même tout est obscurité pour vous, le secret de Dieu, dit saint Augustin, doit vous rendre plus respectueux et plus attentif, mais non pas plus incrédule : *Secretum Dei intentos debet facere, non adversos* [1].

La nécessité de la foi est donc fondée en premier lieu sur la faiblesse de la raison ; mais elle est encore fondée sur sa profonde dépravation. Et en effet, qu'y avait-il de plus naturel à l'homme, que de connaître son Dieu, l'auteur de son être et de sa félicité, sa fin et son principe ; que d'adorer sa sagesse, sa puissance, sa bonté, et toutes les divines perfec-

[1] II Macc., VII, 22, 23.

[1] Tract. XXVIII, in Joan.

tions dont il a gravé des traits si profonds et si bien marqués dans son ouvrage? Ces lumières étaient nées avec nous. Cependant repassez sur ces siècles de ténèbres et de superstitions qui précédèrent l'Evangile, et voyez jusqu'où l'homme avait dégradé son Créateur, et à qui il avait fait Dieu semblable. Il ne se trouva rien de si vil dans les créatures dont son impiété ne se fît des dieux, et l'homme fut la divinité la plus noble que l'homme adora.

Si de la religion vous passez à la morale, tous les principes de l'équité naturelle étaient effacés, et l'homme ne portait plus écrit dans son cœur l'ouvrage de cette loi que la nature y avait gravée. Platon, cet homme si sage, et qui, selon saint Augustin, avait si fort approché de la vérité, anéantit néanmoins la sainte institution du mariage, et, permettant une brutale confusion parmi les hommes, il confond les noms et les droits paternels, que la nature elle-même a toujours le plus respectés jusque parmi les animaux; et donne à la terre des hommes tous incertains de leur origine, tous venant au monde sans parents, pour ainsi dire; et par là, sans liens, sans tendresse, sans affection, sans humanité; tous en état de devenir incestueux ou parricides, sans le savoir.

D'autres vinrent annoncer aux hommes que la volupté était le souverain bien; et, quelle que pût être l'intention du premier auteur de cette secte, il est certain que ses disciples ne cherchèrent point d'autre félicité que celle des bêtes; les plus honteuses dissolutions devinrent des maximes de philosophie. Rome, Athènes, Corinthe virent des excès où l'on cherche l'homme dans l'homme même. C'est peu : les vices les plus abominables y furent consacrés; on leur dressa des temples et des autels : l'impudicité, l'inceste, la cruauté, la perfidie et des crimes encore plus honteux furent érigés en divinité. Le culte devint une débauche et une prostitution publique; et des dieux si criminels ne furent plus honorés que par des crimes; et l'Apôtre qui nous les rapporte, prend soin de nous avertir, que ce n'était point là seulement le déréglement des peuples, mais des sages et des philosophes, qui s'étaient égarés dans la vanité de leurs pensées, et que Dieu avait livrés aux désirs corrompus de leur cœur. O Dieu! en permettant que la sagesse humaine tombât dans des égarements si monstrueux, vous vouliez apprendre à l'homme que la raison toute seule, livrée à ses propres ténèbres, est capable de tout, et qu'elle ne saurait être à elle-même son guide, sans tomber dans des abîmes, dont votre foi et votre lumière seule peut les retirer.

Enfin, si la dépravation de la raison nous fait sentir le besoin que nous avons d'un remède qui la guérisse, ses inconstances et ses variations éternelles apprennent encore à l'homme qu'il ne peut se passer d'un frein et d'une règle qui la fixe.

Et ici, mes Frères, si la brièveté d'un discours permettait de tout dire, que de vaines disputes, que de questions sans fin, que d'opinions différentes ont partagé autrefois les écoles de la philosophie païenne! Et ne croyez pas que ce fût sur des matières que Dieu semble avoir livrées à la dispute des hommes; c'était sur la nature de Dieu même, sur son existence, sur l'immortalité de l'âme, sur la véritable félicité.

Les uns doutaient de tout; les autres croyaient tout savoir. Les uns ne voulaient point de Dieu; les autres nous en donnaient un de leur façon, c'est-à-dire, quelques-uns, oisif, spectateur indolent des choses humaines, et laissant tranquillement au hasard la conduite de son propre ouvrage, comme un soin indigne de sa grandeur et incompatible avec son repos; quelques autres, esclave des destinées, et soumis à des lois qu'il ne s'était pas imposées lui-même; ceux-ci, incorporé avec tout l'univers, l'âme de ce vaste corps, et faisant comme une partie d'un monde, qui tout entier est son ouvrage. Que sais-je? car je ne prétends pas tout dire; autant d'écoles, autant de sentiments sur un point si essentiel; autant de siècles, autant de nouvelles extravagances sur l'immortalité et la nature de l'âme. Ici, c'était un assemblage d'atomes; là, un feu subtil; ailleurs, un air délié; dans une autre école, une portion de la divinité. Les uns la faisaient mourir avec le corps; d'autres la faisaient vivre avant le corps; quelques autres la faisaient passer d'un corps à un autre corps; de l'homme, au cheval, de la condition d'une nature raisonnable, à celle des animaux sans raison. Il s'en trouvait qui enseignaient que la véritable félicité de l'homme est dans les sens; un plus grand nombre la mettaient dans la raison; d'autres ne la trouvaient que dans la réputation et dans la gloire; plusieurs, dans la

paresse et dans l'indolence. Et ce qu'il y a ici de plus déplorable, c'est que l'existence de Dieu, sa nature, l'immortalité de l'âme, la fin et la félicité de l'homme ; tous points si essentiels à sa destinée, si décisifs pour son malheur ou pour son bonheur éternel, étaient pourtant devenus des problèmes, qui de part et d'autre n'étaient destinés qu'à amuser le loisir des écoles et la vanité des sophistes ; des questions oiseuses, où l'on ne s'intéressait pas pour le fonds de la vérité, mais seulement pour la gloire de l'avoir emporté. Grand Dieu ! c'est ainsi que vous vous jouiez de la sagesse humaine.

Si de là nous entrions dans les siècles chrétiens, qui pourrait rapporter ici cette variété infinie de sectes, qui dans tous les temps ont rompu l'unité pour suivre des doctrines étrangères ? Quelles furent les abominations des gnostiques, les extravagances des valentiniens, le fanatisme de Montan, les contradictions des manichéens ? Suivez de siècle en siècle ; comme il est nécessaire qu'il y ait des hérésies pour éprouver les justes, vous trouverez que chaque âge en a vu l'Eglise tristement déchirée.

Rappelez seulement les tristes dissensions du siècle passé [1]. Depuis la séparation de nos frères, quelle monstrueuse variété dans leur doctrine ! Que de sectes sont nées d'une secte ! que d'assemblées particulières dans un même schisme ! Ce royaume illustre [2], que son voisinage, ses malheurs, et des gages sacrés et augustes [3] nous rendent si cher, à combien de différents partis sur la religion est-il aujourd'hui en proie ? Cette Eglise si vénérable, si féconde autrefois en saints, par combien d'opinions et de sectes est-elle aujourd'hui déchirée ? Chacun y est à soi-même sa loi et son juge ; et la religion dominante est, pour ainsi dire, de n'en avoir plus. O foi ! ô don de Dieu ! ô flambeau divin qui venez éclairer un lieu obscur, que vous êtes donc nécessaire à l'homme ! O règle infaillible descendue du ciel, et donnée en dépôt à l'Epouse de Jésus-Christ, toujours la même dans tous les siècles, toujours indépendante des lieux, des temps, des nations, des intérêts, qu'il est donc nécessaire que vous serviez de frein aux variations éternelles de l'esprit humain ! O colonne de feu, si obscure et si lumineuse en même temps, qu'il est important que vous conduisiez toujours le camp du Seigneur, le tabernacle et les tentes d'Israël, à travers les périls du désert, les écueils, les tentations, et les voies ténébreuses et inconnues de cette vie !

Pour vous, mes Frères, quelle instruction tirerions-nous de ce discours, et que pourrais-je vous dire en finissant ? Vous dites que vous avez la foi ; montrez votre foi par vos œuvres. Que vous aura-t-il servi de croire, si vos mœurs ont démenti votre croyance ? L'Evangile est encore plus la religion du cœur que de l'esprit. La foi qui fait les chrétiens, n'est pas une simple soumission de la raison ; c'est une pieuse tendresse de l'âme ; c'est un désir continuel de devenir semblables à Jésus-Christ ; c'est une application infatigable à détruire tout ce qui se trouve en nous d'opposé à la vie de la foi. Il y a une incrédulité de cœur, aussi dangereuse pour le salut, que celle de l'esprit. Un homme qui s'obstine à ne pas croire après toutes les preuves de la religion, est un monstre dont on a horreur ; mais un chrétien qui croit, et qui vit comme s'il ne croyait pas, est un insensé dont on ne comprend pas la folie : l'un se damne comme un désespéré ; l'autre comme un indolent qui se laisse tranquillement entraîner par les flots, et qui croit qu'il peut ainsi se sauver. Rendez donc, mes Frères, votre foi certaine par vos bonnes œuvres ; et si vous frémissez au seul nom de l'impie, ayez pour vous la même horreur, puisque la foi nous apprend que la destinée du mauvais chrétien ne sera pas différente de la sienne et qu'il aura le même partage que les infidèles : *Partem ejus cum infidelibus ponet* [1]. Vivez conformément à ce que vous croyez. Voilà la foi des justes, et la seule à qui les promesses éternelles ont été faites. Ainsi soit-il.

[1] Le XVIe siècle. — [2] L'Angleterre.

[3] Jacques II, roi d'Angleterre, et la reine sa femme, étaient alors à Saint-Germain-en-Laye. (Note du premier éditeur, et qui montre que ce sermon est antérieur à l'année 1701, où mourut Jacques II.)

[1] Luc, XII, 46.

# VINGT-HUITIÈME SERMON.

## SERMON POUR LE VENDREDI APRÈS LES CENDRES.

### DU PARDON DES OFFENSES.

#### NOTICE HISTORIQUE.

Cet admirable sermon, si pénétré de la flamme d'un pur et sincère christianisme, si animé de nobles et généreux sentiments, fut prononcé devant Louis XIV. L'exorde se trouve dans l'édition de 1705. Nous le donnons.

#### ANALYSE.

DIVISION. — 1° *Injustice de nos haines;* 2° *Fausseté de nos réconciliations.*

PREMIÈRE PARTIE. — *Injustice de nos haines.* Les trois principes les plus communs des amitiés humaines sont le goût, la cupidité, la vanité. La religion et la charité n'unissent presque personne.

Ainsi nous haïssons les hommes : 1° Dès qu'ils choquent notre goût. Or, cette haine est injuste parce que cet homme, pour n'être pas de votre goût, n'en est pas moins votre frère, enfant de Dieu, membre de Jésus-Christ, etc., son humeur n'efface aucun de ces augustes traits. Si nous n'étions obligés que d'aimer ceux pour qui nous sentons du goût et de l'inclination, il eût été inutile que Jésus-Christ nous fît le précepte d'aimer nos frères; le cœur là-dessus n'en a pas besoin. D'ailleurs un chrétien ne doit pas se conduire par goût et par humeur, mais par des principes de raison, de foi, de religion et de grâce. C'est une faiblesse, même selon le monde, de ne régler nos haines et nos amours que sur la bizarrerie de nos goûts; l'Evangile, qui veut que nous sacrifiions à la sainteté de la foi et à la sublimité de ses règles, non-seulement nos caprices, mais nos penchants les plus légitimes, serait-il là-dessus plus indulgent? De plus, vous-même êtes-vous du goût de tout le monde? Cependant, n'exigez-vous pas qu'on excuse ce qu'il peut y avoir de choquant dans vos manières, sur la bonté de votre cœur? Bien plus, la cause de cette aversion que vous sentez pour votre frère, n'est-elle pas plus en vous, j'entends dans votre orgueil, dans l'incompatibilité de votre caractère, que dans le sien propre? N'est-ce pas son crédit, ses talents, sa fortune, qui ont fait jusqu'ici auprès de vous tout son crime? Enfin l'Evangile n'exige pas que vous ayez du goût pour votre frère; il exige que vous l'aimiez, c'est-à-dire que vous le souffriez, que vous l'excusiez, que vous cachiez ses défauts, que vous le serviez, en un mot que vous fassiez pour lui ce que vous voudriez qu'on fît pour vous; car la charité n'est pas un goût aveugle et bizarre; c'est un devoir juste, éclairé, raisonnable.

2° Nous haïssons les hommes lorsque nous les trouvons contraires à nos intérêts, et qu'ils cherchent à nous nuire. Or, je dis que la haine que nous avons contre ces personnes est injuste. Et d'abord, en haïssant votre frère, vous ajoutez à tous les maux qu'il vous a faits, le plus grand de tous, qui est celui de le haïr. Tous les maux qu'il vous a faits n'ont abouti qu'à vous ravir des biens frivoles et passagers; la haine que vous avez pour lui perd votre âme et vous prive pour toujours du droit que vous avez à un royaume immortel. De plus, que vous revient-il de votre animosité contre votre frère? Vous restitue-t-elle les avantages qu'il vous a ravis? Si vous cherchez à vous consoler en le haïssant, c'est une manière barbare de se consoler. Outre cela, si vous étiez vraiment chrétien, si vous aviez de la foi, loin de haïr ceux dont Dieu s'est servi pour renverser vos espérances et vos projets de fortune, vous les regarderiez comme les instruments des miséricordes de Dieu sur votre âme, qui s'est servi de leur mauvaise volonté pour vous sauver, en mettant des obstacles à vos passions déréglées, et vous demanderiez à Dieu qu'il leur inspire un repentir sincère et qu'il ne permette pas que ceux qui ont tant contribué à votre salut périssent eux-mêmes.

3° Nous haïssons les hommes lorsqu'ils blessent notre vanité en nous décriant par des médisances et des calomnies. Or, cette haine est injuste. Car d'abord il est injuste d'exiger qu'on nous approuve en tout, et que les autres ne voient pas des défauts et des faiblesses que nous-mêmes sentons au dedans de nous. Outre cela, nous devons nous défier des rapports qu'on nous a faits de notre frère; car l'expérience ne nous apprend que trop qu'on grossit souvent des bagatelles et qu'on envenime les discours les plus innocents; mais je veux que les faits dont vous vous plaignez ne soient pas douteux : votre frère n'a-t-il pas de son côté les mêmes reproches à vous faire? Ses défauts vous ont-ils toujours trouvé fort indulgent et fort charitable? Votre sensibilité n'est donc pas bien fondée? Supposons même que vous n ayez rien à vous reprocher du côté de la modération envers votre frère, que faites-vous en le haïssant? Vous n'effacez pas les impressions sinistres que ses discours ont pu laisser dans l'esprit des autres, et vous faites à votre cœur une nouvelle plaie. Mais voici enfin une raison plus forte que toutes les autres : l'amour-propre suffirait pour aimer ceux qui nous aiment et qui nous louent; mais la religion va plus loin : elle veut que nous aimions ceux qui nous haïssent, qui nous déchirent; elle met à ce prix les miséricordes de Dieu sur nous, nous déclarant qu'il n'y a point de pardon à espérer pour nous si nous ne l'accordons à nos frères. Vous convenez, direz-vous, des maximes de la religion là-dessus; mais il faut avoir égard aux lois de l'honneur, qui veulent qu'un homme soit déshonoré s'il pardonne des discours et des procédés d'une certaine nature. Mais, premièrement, le prince a noté d'une infamie éternelle ces vengeances auxquelles l'erreur publique avait attaché une gloire déplorable. Secondement, une maxime abominable que la barbarie des premières mœurs de nos ancêtres toute seule a consacrée et a fait passer jusqu'à nous, ne doit pas l'emporter sur toutes les règles du christianisme et sur les lois les plus inviolables de l'Etat; on ne peut pas se déshonorer en obéissant à Dieu et à son prince.

Deuxième partie. — *Fausseté de nos réconciliations.* Nos réconciliations sont fausses, soit qu'on les considère dans leur principe, soit qu'on en examine les démarches et les suites.

1° Fausses dans leur principe. Une réconciliation sincère doit prendre sa source dans la charité. Or, des motifs purement humains sont d'ordinaire la source de nos réconciliations ; on se réconcilie pour céder aux instances de ses amis, pour éviter certain éclat désagréable, par complaisance pour quelqu'un, pour se faire une réputation de modération et de grandeur d'âme, etc. Or, rien que d'humain dans tous ces motifs ; et la preuve que la charité n'y entre pour rien, c'est que des pécheurs qui ne laissent paraître d'ailleurs aucun signe de piété, se réconcilient pourtant tous les jours avec leurs frères. Or, serait-il possible que ceux qui ne sauraient se vaincre sur les devoirs les plus aisés de la vie chrétienne, parussent des héros dans l'accomplissement de celui-ci, le plus difficile de tous ?

2° Fausses dans leurs démarches. Il a fallu des ménagements infinis et toute l'habileté de vos amis pour vous réconcilier avec votre frère ; or, tous ces ménagements auraient-ils été nécessaires, aurait-il fallu tant d'entremetteurs si vous ne haïssiez plus votre frère, si vous l'aimiez sincèrement ? Vous avez exigé des conditions, vous n'avez voulu avancer que jusqu'à un certain point. La charité ne connaît rien de tout cela ; elle n'a qu'une règle, c'est d'oublier l'injure et d'aimer son frère comme soi-même. Il y a, à la vérité, souvent des mesures de prudence à observer avant de se réconcilier publiquement ; mais c'est la charité qui doit régler ces mesures, et non pas la vanité. Les réconciliations où il entre tant de précautions et de mystères, rapprochent les personnes, mais ne rapprochent pas les affections. Jésus-Christ nous dit simplement : Allez vous réconcilier avec votre frère ; il veut que la charité toute seule se mêle de nous réconcilier avec lui.

3° Aussi les suites de nos réconciliations sont-elles vaines. Vous dites que vous avez pardonné à votre frère, mais que votre parti est pris de ne le pas voir ; donc vous ne lui avez pas pardonné, et vous ne l'aimez pas ; car on ne craint point de voir ce qu'on aime. Voudriez-vous que Dieu vous aimât, à condition qu'il ne vous verrait jamais ? La marque la moins équivoque de notre animosité contre quelqu'un, c'est de ne pouvoir souffrir sa présence.

Eh bien ! dites-vous, je le verrai ; je ne manquerai point aux bienséances, mais je sais à quoi m'en tenir ; il ne doit pas beaucoup compter sur mon amitié. Vous vous trompez si vous croyez que c'est là pardonner à votre frère et l'aimer. La charité que l'Evangile vous ordonne est dans le cœur ; ce n'est pas une simple bienséance, un vain extérieur ; c'est un amour effectif, parce que les hommes ne sont pas unis ensemble par des liens extérieurs seulement, mais par les liens sacrés et intimes de la loi, de l'espérance, de la charité. Aussi, consultez le public sur vos réconciliations ; malgré toutes les apparences que vous gardez avec votre frère, c'est une opinion établie dans le monde que vous ne l'aimez point ; ce qui montre que le public vous connaît mieux que vous ne vous connaissez vous-même.

---

Audistis quia dictum est antiquis : Diliges proximum tuum, et odio habebis inimicum tuum. Ego autem dico vobis : Diligite inimicos vestros.

*Vous avez appris qu'il a été dit aux anciens : Vous aimerez votre prochain et vous haïrez votre ennemi. Et moi je vous dis : Aimez vos ennemis.* Matth., v, 43, 44.

On croit d'ordinaire que le législateur des Juifs avait usé d'une espèce d'indulgence et de ménagement, en publiant la loi du pardon des offenses ; qu'obligé de ménager la faiblesse d'un peuple charnel, et d'ailleurs persuadé que de toutes les vertus l'amour des ennemis était celle qui coûtait le plus au cœur de l'homme, il s'était contenté de régler la vengeance et de lui prescrire des bornes. Ce n'est pas, dit saint Augustin, que pour prévenir de grands excès, il eût eu dessein d'en autoriser de moindres. Cette loi, comme toutes les autres, avait sa sainteté, sa bonté, sa justice ; mais c'était plutôt un établissement de police qu'une règle de piété. Elle était propre à maintenir la tranquillité extérieure de l'Etat ; mais elle ne touchait point au cœur, et n'allait pas jusqu'à la racine des haines et des vengeances. On s'y proposait seulement ou d'arrêter l'agresseur, en le menaçant de la même peine dont il aurait affligé son frère, ou de mettre un frein à la vivacité de l'offensé, en lui laissant craindre que, s'il excédait dans la satisfaction, il s'exposait à souffrir lui-même le surplus de sa vengeance.

La morale des philosophes avait encore mis le pardon des offenses au nombre des vertus ; mais c'était un précepte de vanité, plutôt qu'une règle de discipline. C'est que la vengeance leur semblait traîner après elle je ne sais quoi de bas et d'emporté, qui eût défiguré

Le législateur des Juifs avait usé d'une espèce de condescendance et d'adoucissement en publiant la loi du pardon des offenses ; obligé de ménager la faiblesse d'un peuple charnel, et d'ailleurs persuadé que de toutes les vertus l'amour des ennemis était celle qui coûtait le plus au cœur de l'homme, il s'était contenté de régler la vengeance et de lui prescrire des bornes au delà desquelles on ne pouvait passer sans péché. Ce n'est pas, dit saint Augustin, que pour prévenir de grands excès ce législateur eût dessein d'en autoriser de moindres. Cette loi avait sa sainteté, son équité, sa justice ; mais avec cela on peut dire qu'elle était autant un établissement de police qu'une règle de piété ; elle était propre à conserver la tranquillité publique parmi les peuples et dans les Etats ; mais elle n'allait point jusqu'à la racine de la haine et de la vengeance pour en arrêter le cours ; ainsi en proposant de punir l'agresseur des mêmes peines qu'il avait faites à l'offensé, on mettait un frein au désir impétueux de se venger ; ou arrêtait la fureur d'un ennemi outragé en lui faisant craindre que, s'il excédait dans la satisfaction qu'on lui permettait de prendre de l'agresseur, il ne s'exposât à souffrir lui-même le surplus de sa vengeance.

La philosophie païenne avait bien mis au nombre de ses vertus l'amour des ennemis, mais c'était plutôt une loi de vanité

le portrait et l'orgueilleuse tranquillité de leur sage ; c'est qu'il leur paraissait honteux de ne pouvoir se mettre au-dessus d'une offense. Le pardon des ennemis n'était donc fondé que sur le mépris qu'on avait pour eux. On se vengeait en dédaignant la vengeance ; et l'orgueil se relâchait sans peine du plaisir de nuire à ceux qui nous ont nui, par la gloire qu'il trouvait à les mépriser.

Mais la loi de l'Evangile sur l'amour des ennemis ne flatte point l'orgueil, et ne ménage pas l'amour-propre. Rien ne doit dédommager le chrétien dans le pardon des offenses que la consolation d'imiter Jésus-Christ, et de lui obéir ; que les titres, qui, dans un ennemi, lui découvrent un frère ; que l'espérance de retrouver devant le Juge éternel la même indulgence dont il aura usé envers les hommes. Rien ne doit le borner dans sa charité que la charité elle-même qui n'a point de bornes, qui n'excepte ni lieux, ni temps, ni personnes, qui ne doit jamais s'éteindre. Et quand la religion des chrétiens n'aurait point d'autre preuve contre l'incrédulité, que l'élévation de cette maxime, elle aurait toujours ce degré de sainteté, et par conséquent de vraisemblance, sur toutes les sectes qui ont jamais paru sur la terre.

Développons donc les motifs et les règles de ce point essentiel de la loi : les motifs, en établissant l'équité du précepte par les prétextes mêmes qui semblent la combattre ; les règles, en développant les illusions sous lesquelles chacun s'en justifie à soi-même les infractions : c'est-à-dire l'injustice de nos haines et la fausseté de nos réconciliations. Implorons, etc.

PREMIÈRE PARTIE.

Les trois principes les plus communs qui lient les hommes les uns avec les autres, et qui forment toutes les unions et les amitiés humaines, sont le goût, la cupidité et la vanité. Le goût, on suit un certain penchant de la nature, qui, nous faisant trouver en quelques personnes plus de rapport avec nos inclinations, peut-être aussi plus de complaisance pour nos défauts, nous lie à elles, et fait que nous trouvons dans leur société une douceur qui se change en un ennui avec le reste des hommes. La cupidité, on cherche des amis utiles ; ils sont dignes de notre amitié, dès qu'ils deviennent nécessaires à nos plaisirs ou à notre fortune ; l'intérêt est un grand attrait pour la plupart des cœurs ; les titres qui nous rendent puissants, se changent bientôt en des qualités qui nous font paraître aimables ; et l'on ne manque jamais d'amis, quand on peut payer l'amitié de ceux qui nous aiment. Enfin la vanité, des amis qui nous font honneur nous sont toujours chers ; il semble qu'en les aimant, nous entrons en part avec eux de la distinction qu'ils ont dans le monde ; nous cherchons à nous parer, pour ainsi dire, de leur réputation ; et, ne pouvant atteindre à leur mérite, nous nous honorons de leur société, pour faire penser du moins qu'il n'y a pas loin d'eux à nous, et que nous n'aimons que nos semblables [1].

Voilà les trois grands liens de la société humaine. La religion et la charité n'unissent presque personne ; et de là vient que, dès que les hommes choquent notre goût, qu'ils ne

que de religion ; c'est qu'elle s'imaginait que la haine et la vengeance portaient en elles-mêmes je ne sais quoi de bas qui défigurait la grandeur et la noblesse de l'homme, et qu'il leur paraissait honteux de ne point avoir le courage de s'élever au-dessus des offenses qu'on leur faisait ; ainsi la vengeance leur était défendue ; ainsi leur amour-propre se relâchait sans peine du droit de nuire à ceux qui les avaient offensés, par le plaisir et la gloire de mépriser leurs persécuteurs et de mettre au-dessous d'eux les injures qu'ils recevaient de leurs ennemis.

Mais la loi de Jésus-Christ sur le pardon des injures ne flatte point l'orgueil et ne ménage point la sensibilité. Rien ne doit tant encourager un chrétien dans le pardon des offenses que l'obligation où il est d'imiter Jésus-Christ et de lui obéir, que le souhait ardent d'en user à l'égard de ses ennemis de la même manière que Jésus-Christ en use lui-même envers les hommes qui l'offensent ; rien ne doit régler l'amour du chrétien que la charité, qui n'a point de bornes, qui n'excède jamais, qui n'a acception ni de personnes, ni de temps, ni de lieu, qui ordonne toujours d'aimer ses ennemis comme ses amis. Voilà sur quoi est fondé le précepte du pardon des injures ; et quand cette loi n'aurait pour fondement que la sainteté et l'autorité de son auteur, elle mériterait toujours d'avoir la préférence et l'ascendant sur toutes celles qu'on observe dans le monde.

Développons donc toute la force de cette loi, afin de vous la faire embrasser ; et pour observer quelque ordre dans une matière si importante, je montrerai d'abord l'équité de cette loi contre les faux prétextes qui semblent autoriser la vengeance, et je vous en montrerai ensuite la nécessité et l'étendue contre ceux qui la combattent et qui l'entendent mal, c'est-à-dire que je justifierai la loi qui nous oblige de pardonner les offenses, ce sera mon premier point ; je l'établirai sur des fondements les plus solides de la religion et en prescrirai les règles, ce sera le sujet de mon second point.

[1] C'est bien là, en effet, la morale purement humaine et sociale du traité de Cicéron *sur l'Amitié*. Au nom de cette seule sagesse du monde, de cette seule philosophie profane, La Rochefoucault disait : « Nous ne pouvons rien aimer que par rapport à nous. » Et encore : « Ce que les hommes ont nommé amitié n'est qu'une société, qu'un ménagement réciproque d'intérêts et qu'un échange de bons offices. Ce n'est enfin qu'un commerce où l'amour-propre se propose toujours quelque chose à gagner. »

sont pas favorables à nos intérêts, ou qu'ils blessent notre réputation et notre vanité, les liens humains et fragiles qui nous unissaient à eux, se rompent; notre cœur s'éloigne d'eux et ne trouve plus en lui à leur égard qu'aigreur et amertume. Et voilà les trois sources les plus universelles des haines que les hommes nourrissent les uns envers les autres, qui font des douceurs de la société un acharnement éternel, qui empoisonnent toute la joie des conversations et toute l'innocence des commerces, et qui, attaquant la religion dans le cœur, s'offrent néanmoins à nous sous des apparences d'équité qui les justifient à nos yeux et qui nous rassurent.

Je dis, dès que les hommes choquent notre goût ; et c'est le premier prétexte et la première source de notre éloignement et de nos haines envers nos frères. Vous dites que vous êtes incompatible avec cette personne ; que tout vous choque et vous déplaît en elle ; que c'est une antipathie dont vous n'êtes pas le maître ; que toutes ses manières semblent affectées pour vous aigrir ; que de la voir ne servirait qu'à augmenter l'aversion naturelle que vous avez pour elle ; et que la nature a mis en nous des haines et des amours, des rapports et des aversions dont il ne faut demander compte qu'à elle-même.

A cela je pourrais vous répondre d'abord, en établissant les fondements de la doctrine chrétienne sur l'amour de nos frères : Cet homme, pour vous déplaire et n'être pas de votre goût, en est-il moins votre frère, enfant de Dieu, citoyen du ciel, membre de Jésus-Christ et héritier des promesses éternelles ? Son humeur, son caractère, quel qu'il puisse être, efface-t-il quelqu'un de ces augustes traits qu'il a reçus sur les fonts sacrés, qui l'unissent à vous par des liens divins et immortels et qui doivent vous le rendre cher et respectable ? Lorsque Jésus-Christ nous ordonne d'aimer nos frères comme nous-mêmes, prétend-il faire un précepte qui ne coûte rien au cœur, et dans l'accomplissement duquel nous ne trouvions ni difficulté, ni peine ? Eh ! qu'eût-il été besoin qu'il nous eût commandé d'aimer nos frères, si en vertu de ce commandement nous n'étions obligés que d'aimer ceux pour qui nous sentons du goût et une inclination naturelle ? Le cœur n'a pas là-dessus besoin de précepte ; il est à lui-même sa loi. Le précepte suppose donc la difficulté de notre part. Jésus-Christ a donc prévu qu'il nous en coûterait pour aimer nos frères ; que nous trouverions en nous des antipathies et des répugnances qui nous éloigneraient d'eux : et voilà pourquoi il a attaché un si grand mérite à l'observance de ce seul point, et nous a déclaré si souvent que l'observer était observer la loi tout entière. L'aversion pour nos frères, loin donc de justifier notre éloignement envers eux, nous rend au contraire l'obligation de les aimer plus précise, et nous met personnellement dans le cas du précepte.

Mais d'ailleurs un chrétien doit-il se conduire par goût et par humeur, ou par des principes de raison, de foi, de religion et de grâce ? Et depuis quand le goût naturel que l'Evangile nous ordonne de combattre, est-il devenu un privilége qui nous dispense de ses règles ? Si la répugnance qu'on a pour les devoirs, était un titre d'exemption, où est le fidèle qui ne fût quitte de toute la loi, et qui, plus il sentirait de corruption dans son cœur, plus il n'y trouvât sa justification et son innocence ? Nos goûts sont-ils notre loi ? La religion n'est-elle plus que l'appui et non le remède de la nature ? N'est-ce pas une faiblesse, même selon le monde, de ne régler nos démarches et nos sentiments, nos haines et nos amours envers les autres hommes que sur la bizarrerie d'un goût dont nous ne saurions nous rendre aucune raison à nous-mêmes ? Les hommes de ce caractère font-ils grand honneur, je ne dis pas à la religion, mais à l'humanité ? Et ne sont-ils pas au monde lui-même un spectacle de mépris, de dérision et de censure ? Quel chaos que la société, si le goût tout seul décidait des devoirs et des bienséances, et s'il n'y avait point d'autre loi qui liât les hommes ensemble ! Or, si les règles de la société même exigent que le goût tout seul ne soit pas l'unique principe de notre conduite envers les autres hommes, l'Evangile serait-il là-dessus plus indulgent ? l'Evangile, qui ne nous prêche que de nous renoncer nous-mêmes ; l'Evangile, qui nous ordonne partout de nous faire violence et de combattre nos goûts et nos affections ; l'Evangile enfin, qui veut que nous agissions par des vues supérieures à la chair et au sang, et que nous sachions sacrifier à la sainteté de la foi et à la sublimité de ses règles, non-seulement nos caprices, mais nos penchants les plus légitimes.

Il est donc insensé de nous alléguer une aversion pour votre frère, qui est elle-même

votre crime. Je pourrais vous répondre encore: Vous vous plaignez que votre frère vous déplaît, et qu'il n'est pas en vous de le supporter et de compatir avec lui; mais vous-même, croyez-vous ne déplaire à personne? Pouvez-vous nous garantir que vous êtes du goût de tout le monde, et que tout vous applaudit et vous approuve? Or, si vous exigez qu'on excuse ce qu'il peut y avoir de choquant dans vos manières, sur la bonté de votre cœur et sur les qualités essentielles dont vous vous piquez; s'il vous paraît déraisonnable de se laisser révolter par des riens et par certaines saillies dont nous ne sommes pas quelquefois les maîtres; si vous voulez qu'on juge de vous par la suite, par le fonds, par la droiture des sentiments et de la conduite, et non par des humeurs qui échappent, et sur lesquelles il est malaisé d'être toujours en garde contre soi-même; ayez la même équité pour votre frère; appliquez-vous la même règle; supportez-le comme vous avez besoin qu'on vous supporte; et ne justifiez pas par votre éloignement pour lui les aversions injustes qu'on peut avoir pour vous-même. Et cette règle est d'autant plus équitable qu'il n'y a qu'à jeter les yeux sur ce qui se passe tous les jours dans le monde, pour être convaincu que ceux qui font sonner le plus haut les défauts de leurs frères, sont ceux mêmes avec qui personne ne peut compatir, qui sont la terreur des sociétés et à charge au reste des hommes.

Et ici je pourrais vous demander, mon cher auditeur, si ce fonds d'opposition, qui vous rend votre frère si insupportable, n'est pas plus en vous, c'est-à-dire dans votre orgueil, dans la bizarrerie de votre humeur, dans l'incompatibilité de votre caractère, que dans le sien propre; vous demander si tout le monde voit en lui ce que vous croyez y voir vous-même; si ses amis, ses proches, ses égaux le regardent des mêmes yeux que vous. Que sais-je encore? vous demander si ce qui vous déplaît en lui ne sont pas peut-être ses bonnes qualités, si ses talents, sa réputation, son crédit et sa fortune n'ont pas peut-être plus de part à votre aversion que ses défauts; et si ce n'est pas son mérite ou son rang, qui ont fait jusqu'ici auprès de vous tout son crime. Il est si aisé de se faire là-dessus illusion à soi-même. L'envie est une passion si masquée et si habile à se contrefaire; comme elle a quelque chose de bas et de lâche, et qu'elle est un aveu secret que nous nous faisons à nous-mêmes de notre médiocrité, elle se montre toujours à nous sous des dehors étrangers et qui nous la rendent méconnaissable; mais approfondissez votre cœur, et vous verrez que tous ceux ou qui vous effacent, ou qui brillent trop à vos côtés, ont le malheur de vous déplaire; que vous ne trouvez aimables que ceux qui n'ont rien à vous disputer; que tout ce qui vous passe ou vous égale, vous contraint et vous gêne; et que, pour avoir droit à votre amitié, il faut n'en avoir aucun à vos prétentions et à vos espérances.

Mais je vais encore plus loin, et je vous prie de m'écouter. Je veux que votre frère ait encore plus de défauts que vous ne lui en reprochez. Hélas! vous êtes si doux et si complaisant envers ceux de qui vous attendez votre fortune et votre établissement, et dont l'humeur, la fierté, les manières vous révoltent; vous souffrez leur hauteur, leurs rebuts et leurs dédains; vous dévorez leurs inégalités et leurs caprices; vous ne vous rebutez point; votre patience est toujours plus forte que votre opposition et votre répugnance, et vous n'oubliez rien pour plaire. Ah! si vous regardiez votre frère, comme celui de qui dépend votre salut éternel, comme celui à qui vous allez être redevable, non d'une fortune de boue et d'un établissement fragile, mais de la fortune même de votre éternité, suivriez-vous à son égard la bizarrerie de votre goût? Ne vaincriez-vous pas l'injuste opposition qui vous éloigne de lui? vous en coûterait-il tant pour mettre vos penchants d'accord avec vos intérêts éternels, et vous faire une violence utile et nécessaire? Vous souffrez tout pour le monde et pour la vanité; et vous prétendez qu'on est injuste, dès qu'on exige de vous une seule démarche pénible pour l'éternité!

Et ne dites pas que ce sont là de ces bizarreries de la nature, dont on ne saurait rendre raison, et que nous ne sommes pas les maîtres de nos goûts et de nos penchants. J'en conviens jusqu'à un certain point; mais il y a un amour de raison et de religion, qui doit toujours l'emporter sur la nature. L'Evangile n'exige pas que vous ayez du goût pour votre frère; il exige que vous l'aimiez, c'est-à-dire que vous le souffriez, que vous l'excusiez, que vous cachiez ses défauts, que vous le serviez; en un mot, que vous fassiez pour lui tout ce que vous voudriez qu'on fît pour vous-même. La charité n'est pas un goût aveugle et bizarre, une in-

clination naturelle, une sympathie d'humeur et de tempérament ; c'est un devoir juste, éclairé, raisonnable; un amour qui prend sa source dans les mouvements de la grâce et dans les vues de la foi. Ce n'est pas aimer proprement nos frères que de ne les aimer que par goût ; c'est s'aimer soi-même. Il n'est que la charité qui nous les fasse aimer comme il faut, et qui puisse former des amis solides et véritables. Car le goût change sans cesse, et la charité ne meurt jamais ; le goût ne se cherche que lui-même, et la charité ne cherche pas ses propres intérêts, mais les intérêts de ce qu'elle aime ; le goût n'est pas à l'épreuve de tout, d'une perte, d'un procédé, d'une disgrâce, et la charité est plus forte que la mort ; le goût n'aime que ce qui l'accommode, et la charité s'accommode à tout et souffre tout pour ce qu'elle aime ; le goût est aveugle et nous rend souvent aimables les vices mêmes de nos frères, et la charité n'applaudit jamais à l'iniquité, et n'aime dans les autres que la vérité. Les amis de la grâce sont donc bien plus sûrs que ceux de la nature. Le même goût qui lie les cœurs, souvent un instant après les sépare ; mais les liens formés par la charité durent éternellement [1].

Telle est la première source de nos amours et de nos haines, l'injustice et la bizarrerie de notre goût. L'intérêt est la seconde ; car rien n'est plus ordinaire que de vous entendre justifier vos animosités, en nous disant que cet homme n'a rien oublié pour vous perdre; qu'il a fait échouer votre fortune; qu'il vous suscite tous les jours des affaires injustes; que vous le trouvez partout sur votre chemin, et qu'il est difficile d'aimer un ennemi aussi acharné à vous nuire.

Mais je suppose que vous dites vrai et je vous réponds : Pourquoi voulez-vous ajouter à tous les autres maux que votre frère vous a faits, celui de le haïr, qui est le plus grand de tous, puisque tous les autres n'ont abouti qu'à vous ravir des biens frivoles et passagers, et que celui-ci perd votre âme et vous prive pour toujours du droit que vous avez à un royaume immortel? En le haïssant, vous vous nuisez bien plus à vous-même que toute sa malignité à votre égard n'a jamais su vous nuire. Il a renversé votre fortune temporelle, je le veux ; et, en le haïssant, vous renversez le fondement de votre salut éternel. Il a usurpé le patrimoine de vos pères, j'en conviens; et, pour vous venger, vous renoncez à l'héritage du Père céleste et au patrimoine éternel de Jésus-Christ. Vous vous vengez donc sur vous-même ; et, pour vous consoler des maux que votre frère vous a faits, vous vous en ménagez à vous-même un sans fin et sans mesure.

Et de plus, votre haine envers votre frère vous restitue-t-elle les avantages qu'il vous a ravis? Rend-elle votre condition meilleure? Que vous revient-il de votre animosité et de votre amertume? Vous vous consolez, dites-vous, en le haïssant; et c'est la seule consolation qui vous reste. Quelle consolation, grand Dieu! que celle de la haine, c'est-à-dire d'une passion noire et violente qui déchire le cœur, qui répand le trouble et la tristesse au dedans de nous-mêmes, et qui commence par nous punir et nous rendre malheureux! Quel plaisir cruel que celui de haïr, c'est-à-dire de porter sur le cœur un poids d'amertume qui empoisonne tout le reste de la vie! Quelle manière barbare de se consoler! Et n'êtes-vous pas à plaindre de chercher à vos maux une ressource qui ne fait qu'éterniser par la haine une offense passagère?

Mais laissons ce langage humain; parlons celui de l'Evangile auquel nos bouches sont consacrées. Si vous étiez chrétien, mon cher auditeur, si vous n'aviez pas perdu la foi, loin de haïr ceux dont Dieu s'est servi pour renverser vos espérances et vos projets de fortune, vous les regarderiez comme les instruments des miséricordes de Dieu sur votre âme, comme les ministres de votre sanctification et les écueils [1] heureux qui n'ont servi qu'à vous sauver du naufrage. Vous vous seriez perdu dans le crédit et dans l'élévation ; vous y auriez oublié Dieu; votre ambition aurait crû avec votre fortune, et la mort vous aurait surpris dans le tourbillon du monde, des passions et des espérances humaines. Mais le Seigneur, pour préserver votre âme, vous a suscité, dans sa grande miséricorde, des obstacles qui vous ont arrêté en chemin. Il s'est servi d'un envieux, d'un concurrent pour vous supplanter, vous éloi-

[1] Ce beau passage qui montre la solidité des liens formés par la vertu chrétienne, est la réfutation de la morale de l'intérêt, de l'amer scepticisme de La Rochefoucauld, des vulgaires et frivoles raisonnements de l'égoïsme.

[1] Massillon emploie parfois cette expression dans un sens qui étonne. Ainsi dans le VIII^e sermon du *Petit-Carême* on voit *des écueils qui peuvent changer en vices toutes les vertus des grands.*

gner des grâces et se mettre entre vous et le précipice où vous alliez vous abîmer et périr sans ressource ; il a secondé, pour ainsi dire, son ambition ; il a favorisé ses desseins ; et, par un excès incompréhensible de bonté sur vous, il a traversé les vôtres ; il a élevé votre ennemi dans le temps pour vous sauver dans l'éternité. Vous devez donc adorer les desseins éternels de sa justice et de sa miséricorde sur les hommes ; regarder votre frère comme l'occasion heureuse de votre salut ; demander à Dieu que, puisqu'il s'est servi de son ambition ou de sa mauvaise volonté pour vous sauver, il lui inspire un repentir sincère, et qu'il ne permette pas que celui qui a tant contribué à votre salut, périsse lui-même.

Oui, mes Frères, nos haines ne viennent que de notre peu de foi. Hélas ! si nous regardions tout ce qui passe, comme une fumée qui n'a point de consistance ; si nous étions bien convaincus que tout ceci n'est rien, que le salut est la grande affaire, et que notre trésor et nos richesses véritables ne sont que dans l'éternité, où nous nous trouverons en un clin d'œil[1] ; si nous en étions convaincus, hélas ! nous regarderions les hommes qui s'aigrissent, qui s'échauffent, qui ont entre eux des dissensions et des querelles pour les dignités de la terre, comme des enfants qui disputent entre eux pour des jouets qui servent d'amusement à leur âge, dont les haines et les animosités puériles ne roulent que sur des riens que l'enfance toute seule et la faiblesse de la raison grossit à leurs yeux, tranquilles sur les plus grands et les plus tristes événements, sur la perte du patrimoine de leurs pères et la décadence de leur famille, et vifs jusqu'à l'excès dès qu'ils se voient ravir les objets petits et frivoles qui réjouissaient leur enfance. Ainsi, ô mon Dieu ! les hommes insensés et puérils ne sentent point la perte de leur héritage céleste, de ce patrimoine immortel que Jésus-Christ leur a laissé, et dont leurs frères jouissent déjà dans le ciel. Ils voient de sang-froid le royaume de Dieu et les biens véritables leur échapper ; et ils s'arment de fureur, comme des enfants, les uns contre les autres, dès qu'on touche à leurs biens frivoles, et qu'on leur enlève les jouets puérils, qui n'ont rien de plus sérieux que de tromper leur faible raison, et servir comme d'amusement à leur enfance[2].

[1] In ictu oculi. *I Cor.*, xv, 52. — [2] Voilà une de ces fortes comparaisons comme les aimaient Pascal et Bossuet.

L'intérêt est donc pour un chrétien un prétexte indigne et criminel de ses haines envers ses frères ; mais la vanité, qui en est la dernière source, est encore moins excusable.

Car, mes Frères, nous voulons qu'on nous approuve, qu'on applaudisse à nos défauts comme à nos vertus ; et, quoique nous sentions nos faiblesses, nous sommes assez injustes pour exiger que les autres ne les voient pas et qu'ils nous fassent honneur de certaines qualités que nous nous reprochons à nous-mêmes comme des vices. Nous voudrions que toutes les bouches ne s'ouvrissent que pour publier nos louanges ; et que le monde, qui ne pardonne rien, qui n'épargne pas même ses maîtres, admirât en nous ce qu'il censure dans les autres.

En effet, vous vous plaignez que votre ennemi vous a décrié en secret et en public ; qu'il a ajouté la calomnie à la médisance ; qu'il vous a attaqué par les endroits les plus vifs et les plus sensibles, et qu'il n'a rien oublié pour vous perdre d'honneur et de réputation devant les hommes.

Mais avant que de vous répondre, je pourrais vous dire d'abord : Défiez-vous des rapports qu'on vous a faits de votre frère ; les discours les plus innocents nous reviennent tous les jours si empoisonnés par la malignité des langues par où ils passent ; il y a tant de flatteurs indignes qui cherchent à plaire aux dépens de ceux qui ne plaisent pas ; il y a tant d'esprits noirs et mauvais, qui ne trouvent de plaisir qu'à mettre le mal où il n'est pas, et voir la dissension parmi les hommes ; il y a tant de caractères indiscrets et légers, et qui disent à contre-temps et d'un air envenimé ce qui n'avait été dit d'abord qu'avec des intentions innocentes ; il y a tant d'hommes naturellement outrés et dans la bouche desquels tout s'enfle, tout grossit, tout sort de la vérité simple et naturelle ! J'en appelle ici à vous-même : ne vous est-il jamais arrivé qu'on ait envenimé vos discours les plus innocents, et ajouté à vos récits des circonstances que vous n'aviez pas même pensées ? Ne vous êtes-vous pas plaint alors de l'injustice et de la malignité des redites ? Pourquoi ne pourriez-vous pas avoir été trompé à votre tour ? Et, si tout ce qui passe par tant de canaux s'altère d'ordinaire, et ne revient jamais à nous comme il a été dit dans sa source, pourquoi voudriez-vous que les discours qui vous regardent vous seul, fus-

sent exempts de cette destinée, et méritassent plus d'attention et de créance[1]?

Vous nous répondrez sans doute qu'il ne s'agit pas ici de ces maximes générales, et que les faits dont vous vous plaignez ne sont pas douteux. Je le veux; et je vous demande si votre frère n'a pas de son côté les mêmes reproches à vous faire; si ses défauts vous ont toujours trouvé fort indulgent et fort charitable; si vous avez même toujours rendu justice à ses bonnes qualités; si vous n'avez jamais souffert qu'on l'ait déchiré en votre présence; si vous n'avez pas aidé à la malignité de ces discours par une feinte modération et par un demi-silence qui n'a fait qu'allumer le feu de la détraction et fournir de nouveaux traits contre votre frère. Je vous demande si vous usez même de beaucoup de circonspection envers les autres hommes, si vous faites beaucoup de grâce aux faiblesses d'autrui; si votre langue n'est pas toujours trempée dans le fiel et dans l'absinthe; si la réputation la mieux établie n'est pas toujours en danger entre vos mains; et si les histoires les plus tristes et les plus secrètes ne deviennent pas bientôt des événements publics par votre malignité et par votre imprudence. O homme! vous poussez si loin la délicatesse et la sensibilité sur ce qui vous regarde! Nous avons besoin de toute la terreur de notre ministère et de tous les motifs les plus graves de la religion, pour vous porter à pardonner à votre frère un seul discours, un mot souvent que l'imprudence, que le hasard, que la conjoncture, qu'un juste ressentiment peut-être lui a arraché; et la licence de vos discours envers les autres ne connaît pas même les bornes de la politesse et de la bienséance que le monde tout seul prescrit.

Mais je veux que vous n'ayez rien à vous reprocher du côté de la modération envers votre frère. Que faites-vous en le haïssant? Effacez-vous les impressions sinistres que ses discours ont pu laisser dans l'esprit des autres hommes? Vous faites à votre cœur une nouvelle plaie; vous vous enfoncez vous-même un trait qui donne la mort à votre âme; vous lui arrachez le glaive d'entre les mains, si j'ose parler ainsi, pour vous en percer vous-même. Montrez, dans l'innocence de vos mœurs et dans l'intégrité de votre conduite, l'injustice de ses discours; détruisez, par une vie sans reproche, les préjugés qu'il a pu donner contre vous; faites retomber sur lui, par les vertus opposées aux défauts qu'il vous impute, la bassesse et l'iniquité de ses calomnies: voilà une manière juste et licite de vous venger. Triomphez de sa malice par vos mœurs et par votre silence : vous assemblerez des charbons de feu sur sa tête; vous mettrez le public de votre côté; vous ne laisserez à votre ennemi que la honte de ses emportements et de ses impostures. Mais de le haïr, c'est la vengeance des faibles, c'est la triste consolation des coupables, en un mot, c'est la ressource de ceux qui n'en sauraient trouver dans la vertu et dans l'innocence.

Mais enfin laissons toutes ces raisons, et venons au point essentiel. Il vous est ordonné d'aimer ceux qui vous maltraitent et qui vous calomnient, de prier pour eux, de demander à Dieu qu'il les convertisse, qu'il change leur cœur aigri, qu'il leur inspire des sentiments de paix et de charité, et qu'il les mette au nombre de ses saints. Il vous est ordonné de les regarder par avance comme des citoyens de la céleste Jérusalem, avec lesquels vous bénirez éternellement les richesses de la miséricorde divine, réuni avec eux dans le sein de Dieu, heureux du même bonheur, et avec lesquels vous ne formerez plus qu'une voix pour chanter les louanges immortelles de la grâce. Il vous est ordonné de regarder les injures comme des bienfaits, comme la peine de vos crimes cachés, pour lesquels vous avez tant de fois mérité d'être couvert de confusion devant les hommes, comme le prix du royaume de Dieu, qui n'est promis qu'à ceux qui souffrent avec piété la persécution et la calomnie.

Car enfin, il faut en venir là, l'amour-propre suffirait pour aimer ceux qui nous aiment, qui nous louent, qui publient nos vertus fausses ou véritables; c'était là, dit Jésus-Christ, toute la vertu des païens : *Nonne et ethnici hoc faciunt*[1]. Mais la religion va plus loin : elle veut que nous aimions ceux qui nous haïssent et qui nous déchirent; elle met à ce prix les miséricordes de Dieu sur nous, et nous déclare qu'il n'y a point de pardon à

[1] Ces pénétrantes observations de critique morale montrent combien Massillon connaissait à fond le monde et le cœur humain. Mais ce n'est pas seulement un peintre fin et profond des misères de notre nature, c'est avant tout un habile médecin qui examine les caractères du mal pour l'adoucir et le guérir.

[1] Matth., v, 47.

espérer pour nous, si nous ne l'accordons à nos frères.

Et de bonne foi, voulez-vous que Dieu oublie les crimes et les horreurs de toute votre vie, qu'il soit insensible à sa gloire que vous avez tant de fois outragée, tandis que vous ne pouvez vous résoudre à oublier un mot, tandis que vous êtes si vif, si délicat, si furieux sur les intérêts de votre gloire, vous qui peut-être jouissez d'une réputation que vous n'avez jamais méritée, vous qui seriez couvert d'une confusion éternelle, si l'on vous connaissait tel que vous êtes, vous, en un mot, dont les discours les plus injurieux ne présentent qu'à demi les misères secrètes dont Dieu vous connaît coupable? Grand Dieu, que les pécheurs auront peu d'excuses à vous alléguer, quand vous leur prononcerez l'arrêt de leur condamnation éternelle !

Vous nous direz peut-être que vous convenez là-dessus des devoirs que la religion impose; mais que les lois de l'honneur l'ont emporté sur celles de la religion ; qu'il faut s'attendre à être déshonoré à jamais devant les hommes, si l'on souffre tranquillement des discours et des procédés d'une certaine nature; que la religion qui pardonne, est une lâcheté et une tache que le monde ne pardonne point; et que l'honneur ne connaît pas là-dessus d'exception et de privilége.

Quel est cet honneur, mes Frères, qu'on ne peut acheter qu'au prix de son âme et de son salut éternel? Et que l'on est à plaindre, si l'on ne peut se sauver de l'ignominie que par un crime ! Je sais que c'est ici où les fausses lois du monde semblent l'emporter sur celles de la religion; et que les plus sages mêmes, qui conviennent de la folie de cet abus, sont pourtant d'avis qu'il faut s'y soumettre. Mais je parle devant un prince qui, plus sage que le monde, et justement indigné contre une fureur aussi opposée aux maximes de l'Evangile qu'aux intérêts de l'Etat, montre à ses sujets quel est le véritable honneur; et qui, en leur arrachant des mains des armes criminelles, a noté d'une infamie éternelle ces vengeances auxquelles l'erreur publique avait attaché une gloire déplorable [1].

[1] Massillon, en s'élevant contre le duel, a déjà fait allusion aux ordonnances de Louis XIV. « L'autorité du prince a beau désarmer le bras, elle ne désarme pas les cœurs. Il a beau ôter le glaive des mains; on perce mille fois plus cruellement son ennemi avec le glaive de la langue. » *Sermon pour le jour de Noël, ad finem.*

Quoi, mes Frères ! une maxime abominable que la barbarie des premières mœurs de nos ancêtres toute seule a consacrée et a fait passer jusqu'à nous, l'emporterait sur toutes les règles du christianisme et sur les lois les plus inviolables de l'Etat ! On ne serait pas déshonoré en trempant ses mains dans le sang de son frère; et on le serait en obéissant à Dieu et à celui qui tient sa place sur la terre ! La gloire ne serait donc plus qu'une fureur; et la lâcheté, qu'un respect généreux pour la religion et pour son maître? Vous craignez de passer pour un lâche ! Montrez votre valeur en répandant votre sang pour la défense de la patrie; allez à la tête de nos armées affronter les périls, et chercher la gloire dans le devoir; assurez votre réputation par des actions dignes de passer dans nos histoires, et d'être comptées parmi les événements mémorables d'un règne si glorieux : voilà une valeur que l'Etat exige, et que la religion autorise. Alors méprisez ces vengeances brutales et personnelles; regardez-les comme une ostentation puérile de valeur qui cache souvent une véritable lâcheté, comme la ressource vile et vulgaire de ceux qui n'ont rien qui les signale, comme une preuve forcée et équivoque de courage que le monde nous arrache, et à laquelle souvent le cœur se refuse. Loin de vous l'imputer à honte, le monde lui-même vous en fera un nouveau titre d'honneur; vous en paraîtrez plus grand, et vous apprendrez à vos égaux que la valeur déplacée n'est plus qu'une brutale timidité; que la sagesse et la modération entrent toujours dans la véritable gloire; que tout ce qui déshonore l'humanité, ne saurait honorer les hommes; et que l'Evangile, qui ordonne de pardonner, a fait plus de héros que le monde lui-même qui veut qu'on se venge.

Vous nous direz encore peut-être que ces maximes ne vous regardent pas; que vous avez oublié les sujets de plainte que vous aviez contre votre frère, et qu'une réconciliation a fini l'éclat de vos démêlés et de votre rupture. Or, je dis que c'est encore ici où vous vous abusez; et, après vous avoir montré l'injustice de nos haines, il faut vous faire convenir de la fausseté de nos réconciliations.

### DEUXIÈME PARTIE.

Il n'est point de précepte dans la loi, qui laisse moins de lieu au doute et à la méprise

que celui qui nous oblige d'aimer nos frères; et cependant il n'en est point sur lequel on se fasse plus d'illusions et de fausses maximes. En effet, il n'est presque personne qui ne nous dise qu'il a pardonné de tout son cœur à son frère, et que sa conscience là-dessus est tranquille; et cependant rien de plus rare que de pardonner, et il n'est guère de réconciliation qui change le cœur et qui ne soit une fausse apparence de retour, soit qu'on la considère dans son principe, soit qu'on en examine les démarches et les suites.

Je dis dans son principe, car, mes Frères, afin qu'une réconciliation soit sincère et réelle, il faut qu'elle prenne sa source dans la charité et dans un amour chrétien de notre frère. Or, les motifs humains ont d'ordinaire toute la part à un ouvrage qui ne peut être que l'ouvrage de la grâce. On se réconcilie pour céder aux instances de ses amis, pour éviter un certain éclat désagréable qu'une guerre déclarée attirerait après soi, et qui pourrait retomber sur nous-mêmes, pour ne pas s'interdire certaines sociétés dont il faudrait se bannir, si l'on s'obstinait à vouloir être irréconciliable avec son frère. On se réconcilie par déférence pour des grands qui exigent de nous cette complaisance; pour se faire une réputation de modération et de grandeur d'âme; pour ne pas donner des scènes au public, qui ne répondraient pas à l'idée que nous voulons qu'on ait de nous; pour couper court aux plaintes éternelles et aux discours outrageants d'un ennemi qui peut-être nous connaît trop et a été trop avant dans notre confidence, pour ne pas mériter que nous le ménagions et qu'une réconciliation lui impose silence [1]. Que dirai-je encore? On se réconcilie peut-être comme Saül, pour nuire plus sûrement à son ennemi et endormir ses précautions et sa vigilance.

Tels sont les motifs ordinaires des réconciliations qui se font tous les jours dans le monde. Et ce que je dis ici est si vrai que des pécheurs qui ne laissent paraître d'ailleurs aucun signe de piété, se réconcilient pourtant tous les jours avec leurs frères; et eux qui ne sauraient se vaincre sur les devoirs les plus aisés de la vie chrétienne, paraissent des héros dans l'accomplissement de celui-ci, le plus difficile de tous. Ah! c'est que ce sont des héros de la vanité, et non pas de la charité; c'est qu'ils laissent de la réconciliation ce qu'elle a d'héroïque et de pénible devant Dieu, qui est l'oubli de l'injure et le changement de notre cœur envers notre frère; et ils n'en retiennent que ce qu'elle a de glorieux devant les hommes, qui est une apparence de modération et une facilité à revenir que le monde lui-même loue.

Mais si la plupart des réconciliations sont fausses, quand on en examine les motifs, elles ne le sont pas moins si on les considère dans leurs démarches. Oui, mes Frères, que de mesures! que de négociations! que de formalités! que de peines pour les conclure! Que d'attentions à apporter! que de ménagements à observer! que d'intérêts à concilier! que d'obstacles à lever! que de démarches à compasser! Ainsi votre réconciliation n'est pas l'ouvrage de la charité, mais de la sagesse et de l'habileté de vos amis; c'est une affaire du monde, ce n'est pas une démarche de religion; c'est un traité heureusement conclu, ce n'est pas un devoir de la foi accompli; elle est l'ouvrage de l'homme, mais elle n'est pas l'œuvre de Dieu; en un mot, c'est une paix qui vient de la terre, ce n'est pas la paix qui descend du ciel.

Car, de bonne foi, les hommes, par leurs ménagements et l'habileté de leurs mesures, ont-ils pu, en vous réconciliant avec votre frère, faire revivre la charité qui était éteinte dans votre cœur? Ont-ils pu vous rendre ce trésor que vous aviez perdu? Ils ont bien pu faire cesser le scandale d'une rupture déclarée, et rétablir entre vous et votre frère les devoirs extérieurs de la société; mais ils n'ont pas changé votre cœur que Dieu seul tient entre ses mains; mais ils n'ont pas éteint la haine que la grâce toute seule peut éteindre. Vous vous êtes donc réconcilié, mais vous n'aimez pas encore votre frère; et, en effet, si vous l'aimiez sincèrement, aurait-il fallu tant d'entremetteurs pour vous réconcilier avec lui? L'amour est à lui-même son médiateur et son interprète. La charité est cette parole abrégée, qui aurait épargné à vos amis ces soins infinis qu'il a fallu employer pour vous ramener; elle n'est pas si mesurée; elle témoigne simplement ce qu'elle sent sincèrement. Or, vous avez exigé mille conditions avant que de vous

[1] L'orateur est ici aussi impitoyable pour le monde que le plus dur des observateurs moraux et le plus disgrâcié de la fortune. « La réconciliation avec nos ennemis n'est qu'un désir de rendre notre condition meilleure, une lassitude de la guerre et une crainte de quelque mauvais événement. » *La Rochefoucault*, 82.

rendre ; vous avez disputé toutes vos démarches ; vous n'avez voulu avancer que jusqu'à un certain point ; vous avez exigé que votre frère fît les premiers pas pour revenir à vous. La charité ne connaît pas toutes ces règles ; elle n'en a qu'une : c'est d'oublier l'injure et d'aimer son frère comme soi-même.

Je conviens qu'il y a certaines mesures de prudence à observer ; et que souvent des démarches trop précipitées et faites à contretemps pourraient ne pas réussir et aigrir peut-être davantage notre frère. Mais je dis que la charité doit régler ces mesures, et non pas la vanité. Je dis et je répète que toutes ces réconciliations qu'on a tant de peine à conclure, où de part et d'autre on ne se relâche que jusqu'à un certain point, et avec des précautions si sévères et si précises, où il entre tant d'expédients et tant de mystères, sont des fruits de la prudence de la chair ; corrigent les manières, mais ne touchent point au cœur ; rapprochent les personnes, mais ne rapprochent pas les affections ; rétablissent les bienséances, mais laissent les mêmes sentiments ; en un mot font cesser le scandale de la haine, mais n'en font pas cesser le péché. Aussi Jésus-Christ nous ordonne simplement de nous aller réconcilier avec notre frère : *Vade, reconciliari fratri tuo* [1]. Il ne nous dit pas : N'avancez pas trop, de peur que votre frère n'en abuse ; assurez-vous auparavant qu'il fera la moitié du chemin ; ne le recherchez pas, de peur qu'il ne regarde votre démarche comme l'apologie de ses plaintes, comme un aveu tacite de votre tort, et un arrêt que vous prononcez contre vous-même. Jésus-Christ nous dit simplement : Allez vous réconcilier avec votre frère. Il veut que la charité toute seule se mêle de nous raccommoder avec lui ; il suppose que, pour aimer nos frères, nous n'avons pas besoin d'entremetteur, et que notre cœur doit se suffire à lui-même.

Telles sont les démarches des réconciliations ; aussi les motifs en étant presque toujours humains, les démarches vicieuses, les suites n'en peuvent être que vaines et de nul effet. Je dis les suites ; car, mes Frères, à quoi se terminent la plupart des réconciliations qui se font tous les jours dans le monde ? quel en est le fruit ? qu'appelle-t-on s'être réconcilié avec son ennemi ? Le voici.

[1] Matth., v, 24.

Vous nous dites en premier lieu que vous êtes réconcilié avec votre frère ; que vous lui avez pardonné de bon cœur ; mais que vous avez pris votre parti de ne le plus voir, et de n'avoir désormais aucun commerce avec lui ; et là-dessus vous vivez tranquille ; vous croyez que l'Evangile ne prescrit rien de plus, et qu'un confesseur n'est pas en droit d'en exiger davantage. Or, je vous déclare que vous n'avez pas pardonné à votre frère, et que vous êtes encore à son égard dans la haine, dans la mort et dans le péché.

Car, je vous demande, craint-on de voir ce qu'on aime ? Et si votre ennemi est devenu votre frère, que peut avoir pour vous sa présence de si odieux et de si triste ? Vous dites que vous lui avez pardonné, que vous l'aimez, mais que pour éviter tout accident, et de peur que sa présence ne vous réveille des idées fâcheuses, vous trouvez plus sûr de vous l'interdire. Mais quel est cet amour que la seule présence de l'objet aimé irrite contre lui, et enflamme de haine et de colère ? Vous l'aimez ! C'est-à-dire vous ne voudriez pas peut-être lui nuire et le perdre. Mais ce n'est pas assez ; la religion vous ordonne encore de l'aimer ; car pour ne pas vouloir nuire à un ennemi, l'honneur, l'indolence, la modération, la crainte, le défaut d'occasions suffisent ; mais pour l'aimer, il faut être chrétien ; et voilà précisément ce que vous ne voulez pas être.

Et, de bonne foi, voudriez-vous que Dieu vous aimât, à condition qu'il ne vous verrait jamais ? Seriez-vous content de sa bonté et de ses miséricordes, s'il vous bannissait pour toujours de sa divine présence ? Car il vous traitera, vous le savez, comme vous aurait traité votre frère. Si le prince lui-même vous défendait de vous présenter jamais devant lui, vous croiriez-vous fort avant dans ses bonnes grâces [1] ? Vous dites tous les jours qu'un homme est disgracié, quand il ne lui est plus permis de paraître devant le maître ; et vous venez nous faire valoir que vous aimez votre frère, et qu'il ne vous reste aucune aigreur contre lui, tandis que sa seule présence vous déplaît et vous irrite !

Et quelle marque moins équivoque peut-on donner de son animosité contre son frère que de ne pouvoir même souffrir sa présence ?

[1] Cette comparaison, qui devait être si frappante au XVII^e siècle, est aussi un bien ingénieux compliment à Louis XIV.

C'est le dernier excès de l'aigreur et de la haine. Car il est des haines plus modérées et plus tranquilles, qui du moins se cachent, se contraignent, empruntent les dehors de la politesse et de la bienséance, et qui, en refusant le cœur au devoir, ont assez d'empire sur elles pour donner les apparences au monde. Mais la vôtre est à un point qu'elle ne peut même se contraindre ; qu'elle ne connaît ni ménagement, ni bienséance ; et vous voulez nous persuader qu'elle n'est plus. Vous laissez paraître encore les marques les plus violentes de l'animosité, et vous voulez que nous les regardions comme les signes indubitables d'un amour chrétien et sincère.

Mais d'ailleurs les chrétiens sont-ils faits pour ne pas se voir et s'interdire toute société les uns avec les autres ? Les chrétiens, les membres d'un même corps, les enfants d'un même père, les disciples d'un même maître, les héritiers d'un même royaume, les pierres d'un même édifice, les portions d'une même masse ; les chrétiens, la participation d'un même esprit, d'une même rédemption et d'une même justice ; les chrétiens, sortis du même sein, régénérés dans les mêmes eaux, incorporés dans la même Eglise, rachetés d'un même prix, sont-ils faits pour se fuir, se faire un supplice de se voir, et ne pouvoir se souffrir les uns les autres ? Toute la religion nous lie, nous unit ensemble ; les sacrements auxquels nous participons, les prières publiques et les actions de grâces que nous chantons, le pain de bénédiction que nous offrons, les cérémonies du culte dont nous nous glorifions, l'assemblée des fidèles où nous assistons ; tous ces dehors ne sont que les symboles de l'union qui nous lie ensemble. Toute la religion elle-même n'est qu'une sainte société, une communication divine de prières, de sacrifice, d'œuvres et de mérite. Tout nous rassemble, tout nous lie, tout ne fait de nos frères et de nous qu'une famille, qu'un corps, qu'un cœur et qu'une âme ; et vous croyez aimer votre frère et conserver avec lui les liens les plus sacrés de la religion, tandis que vous rompez même ceux de la société, et que vous ne pouvez souffrir sa seule présence.

Je dis bien plus ; comment pourrez-vous avoir avec lui la même espérance ? Car, par cette espérance commune, vous devez vivre éternellement avec lui, être heureux avec lui, vous faire un bonheur du sien, être réuni avec lui dans le sein de Dieu, et chanter avec lui les louanges éternelles de la grâce. Eh ! comment pourriez-vous espérer d'être éternellement réuni avec lui, et faire de cette espérance la plus douce consolation de votre vie, s'il vous paraît si doux de vivre séparé de lui, et si sa présence seule est pour vous un supplice ? Renoncez donc aux promesses et aux espérances de la foi ; séparez-vous comme un anathème de la communion des fidèles ; interdisez-vous l'autel et les mystères redoutables ; bannissez-vous de l'assemblée des saints ; ne venez plus offrir vos dons et vos prières ; puisque tous ces devoirs religieux, vous supposant réuni avec votre frère, deviennent des dérisions, si vous ne l'êtes pas, déposent contre vous à la face des autels, et vous annoncent de sortir de l'assemblée sainte, comme un publicain et un infidèle.

Peut-être effrayé de ces grandes vérités, vous nous direz enfin que vous prendrez sur vous de voir votre frère, de bien vivre avec lui ; que vous ne manquerez point aux bienséances ; mais que du reste vous savez à quoi vous en tenir, et qu'il ne doit pas beaucoup compter sur votre amitié.

Vous ne manquerez point aux bienséances ! Et vous croyez, mon cher auditeur, que c'est-là pardonner, se réconcilier avec son frère et l'aimer comme soi-même ? Mais la charité que l'Evangile vous ordonne est dans le cœur ; ce n'est pas une simple bienséance, un vain extérieur, une cérémonie inutile ; c'est un sentiment réel ; c'est un amour effectif ; c'est une tendresse sincère et prête à se manifester par les œuvres. Vous aimez en juif et en pharisien ; mais vous n'aimez pas en chrétien et en disciple de Jésus-Christ. La loi de la charité est la loi du cœur ; elle règle les sentiments, elle change les inclinations, elle verse l'huile de la paix et de la douceur sur les plaies d'une volonté aigrie et blessée ; et vous en faites une loi tout extérieure, une loi pharisaïque et superficielle, qui ne règle que les dehors, qui ne concerte que les manières, qui s'accomplit par de vaines apparences.

Mais il ne vous est pas ordonné seulement de ne pas blesser envers votre frère les règles de l'honnêteté et de lui rendre tous les devoirs que la société nous impose les uns envers les autres ; c'est le monde qui vous prescrit cette loi ; ce sont-là ses règles et ses usages. Mais Jésus-Christ vous ordonne de l'aimer ; et tan-

dis que votre cœur est éloigné de lui, en vain accordez-vous les dehors à la bienséance. Vous refusez l'essentiel à la religion ; et tout ce que vous avez par-dessus les pécheurs qui refusent de voir leurs frères, c'est que vous savez vous contraindre pour le monde, et vous ne savez pas vous faire violence pour le salut.

Et certes, mes Frères, si les hommes n'étaient unis ensemble que par les liens extérieurs de la société, il suffirait sans doute de se rendre des devoirs extérieurs et de maintenir ce commerce mutuel de soins, de politesses et de bienséances, qui font comme toute l'harmonie du corps politique. Mais nous sommes unis ensemble par les liens sacrés et intimes de la foi, de l'espérance, de la charité, de la religion. Nous formons au milieu du monde une société tout intérieure et toute sainte, dont la charité est le lien invisible, et toute séparée de la société civile que les législateurs ont établie. Ainsi, en remplissant à l'égard de vos frères les bienséances extérieures, vous satisfaites aux devoirs de la société civile, mais vous ne remplissez pas ceux de la religion ; vous ne troublez pas l'ordre de la politique, mais vous renversez l'ordre de la charité ; vous êtes un bon citoyen, mais vous n'êtes pas un citoyen du ciel ; vous êtes un homme du siècle, mais vous n'êtes pas un homme du siècle à venir ; le monde peut vous absoudre, et n'en demander pas davantage, mais vous ne faites rien devant Dieu, parce que vous n'êtes pas dans la charité, et votre condamnation est certaine. Venez nous dire après cela que vous ne manquerez point aux bienséances, et que c'est tout ce que la religion exige de nous. Elle n'exige donc que des feintes, que des dehors, que de vaines apparences ? Elle n'exige donc rien de vrai, rien de réel, rien qui change le cœur ? Et le grand précepte de la charité, qui seul donne de la réalité à toutes nos œuvres, ne serait donc plus qu'un faux semblant, et une vaine hypocrisie ?

Aussi ne nous en croyez point là-dessus ; consultez le public lui-même. Voyez si, malgré toutes les apparences que vous gardez encore avec votre frère, ce n'est pas une opinion établie dans le monde, que vous ne l'aimez point ; si le monde n'agit pas conséquemment à cette persuasion. Voyez si vos créatures, si tous ceux qui vous approchent et vous sont attachés, n'affectent pas de s'éloigner de votre frère. Voyez si tous ceux qui le haïssent, qui sont dans des intérêts opposés aux siens, ne recherchent pas votre amitié, ne forment pas avec vous des liaisons nouvelles, et si cette persuasion ne vous donne pas pour amis tous ceux qui ne le sont pas de votre frère. Voyez si ceux qui attendent de vous des grâces, ne commencent pas par l'abandonner, et s'ils ne croient pas vous faire leur cour en ne grossissant plus la sienne. Vous voyez que le monde vous connaît mieux que vous ne vous connaissez vous-même ; qu'il ne prend point le change sur vos sentiments ; et que, malgré toutes ces vaines apparences envers votre frère, il est si vrai que vous êtes dans la haine et dans la mort, que le monde lui-même pense sur cela comme nous ; lui que, partout ailleurs, nous avons toujours à combattre.

Voilà à quoi se terminent la plupart des réconciliations qui se font tous les jours dans le monde. On se revoit, mais on ne se réunit pas ; on se promet une amitié mutuelle, mais on ne se la rend pas ; on se rapproche, mais les cœurs demeurent toujours éloignés ; et j'ai eu raison de dire que les haines sont éternelles, et que presque toutes les réconciliations sont des feintes ; qu'on pardonne l'offense, mais qu'on n'aime jamais l'offenseur ; qu'on cesse de traiter son frère comme un ennemi, mais qu'on ne le regarde jamais comme un frère.

Et voilà ce qui se passe tous les jours à nos yeux. On voit dans le monde des personnes publiques, des familles d'un grand nom, garder encore ensemble certaines mesures de bienséance qu'on ne peut rompre sans scandale, et néanmoins vivre dans des intérêts différents, dans des sentiments publics et déclarés d'envie, de jalousie, d'animosité mutuelle ; se croiser, se détruire, se regarder avec des yeux jaloux, faire, chacun, de ses créatures les partisans de ses ressentiments et de son aversion ; partager le monde, la cour, la ville ; faire de ses dissensions domestiques la querelle du public ; et établir cette opinion et ce scandale dans le monde qu'on ne s'aime point ; qu'on voudrait se détruire mutuellement ; qu'on garde encore à la vérité les apparences ; mais qu'au fond les intérêts et les affections sont pour toujours et sans retour éloignés. Et cependant de part et d'autre on vit dans une réputation de piété et dans la pratique des bonnes œuvres ; on a des confesseurs distingués et d'une grande réputation dans le monde.

Et cependant, en se rendant encore mutuellement certains devoirs, et vivant d'ailleurs dans un éloignement public et déclaré, on fréquente les sacrements, on est tous les jours dans le commerce des choses saintes, on approche de sang-froid de l'autel, on se présente fréquemment et sans scrupule au tribunal de la pénitence ; et, loin d'y confesser sa haine devant le Seigneur et de gémir du scandale que le public en reçoit, on y fait des plaintes contre son ennemi ; on l'accuse, loin de s'accuser soi-même ; on fait valoir les devoirs extérieurs qu'on lui rend, comme des marques que le cœur n'est point aigri. Que dirai-je ? et les ministres de la pénitence eux-mêmes, qui auraient dû être les juges de notre haine, en deviennent souvent les apologistes, se partagent avec le public, entrent dans les animosités et dans les préventions de leurs pénitents, publient l'équité de leur querelle, et font que le seul remède destiné à guérir le mal, ne sert qu'à le revêtir des apparences du bien, et le rendre plus incurable.

Grand Dieu ! vous seul pouvez fermer les plaies qu'une orgueilleuse sensibilité a faites à mon cœur en y nourrissant des haines injustes.

Faites, grand Dieu, que j'oublie des offenses légères, afin que vous puissiez oublier les crimes de toute ma vie.

Est-ce à moi, ô mon Dieu, à être si sensible et si inexorable aux plus petits outrages, moi qui ai tant de besoin que vous usiez à mon égard d'indulgence et d'une grande miséricorde ?

Les injures dont je me plains, égalent-elles celles dont j'ai mille fois déshonoré votre grandeur suprême ?

Faut-il, grand Dieu, que le ver de terre s'irrite et s'enflamme des moindres mépris, tandis que votre majesté souveraine souffre depuis si longtemps et avec tant de bonté ses rébellions et ses offenses ?

Qui suis-je pour être si touché des intérêts de ma gloire ; moi qui n'ose jeter les yeux devant vous sur mon ignominie secrète ; moi qui mériterais d'être l'opprobre des hommes et le rebut de mon peuple ; moi qui n'ai rien de louable, même selon le monde, que le bonheur de lui avoir caché mes hontes et mes faiblesses ; moi que les outrages les plus sanglants épargneraient encore et traiteraient avec indulgence ; moi enfin qui n'ai plus de salut à espérer, si vous n'oubliez vous-même votre propre gloire que j'ai tant de fois outragée ?

Mais non, grand Dieu, vous mettez votre gloire à pardonner au pécheur ; et je mettrai la mienne à pardonner à mon frère. Acceptez, Seigneur, ce sacrifice que je vous fais de mes ressentiments. Ne jugez pas de son prix par les offenses légères que j'oublie, mais par l'orgueil qui les avait grossies et me les avait rendues si sensibles. Et puisque vous avez promis de remettre nos fautes, dès que nous les remettons à nos frères, accomplissez, Seigneur, vos promesses. C'est dans cette espérance que j'ose compter sur vos miséricordes éternelles. Ainsi soit-il.

---

# PREMIÈRE SEMAINE DU CARÊME.

## NOTICE HISTORIQUE.

Recueillons d'abord les renseignements que peuvent nous donner les journaux ou les mémoires du temps. « Le 13, premier dimanche de carême, dit la *Gazette* de février 1701, le roi, accompagné de madame la duchesse de Bourgogne, entendit dans la chapelle du château la prédication du P. Massillon, prêtre de l'Oratoire [1]. » — « *Dimanche* 13, *à Versailles*, note à son tour Dangeau, le roi et toute la maison royale entendirent le sermon [2]. » — « *Mercredi* 16, *à Versailles*, le roi entendit le sermon [3]. » — « *Vendredi* 18, *à Versailles*, le roi, après le sermon, qu'il trouva fort beau, alla se promener au Trianon [4]. »

Voilà pour l'année 1701. Voyons maintenant ce que nous pourrons rencontrer pour cette même première semaine du carême de 1704.

D'abord la *Gazette* du mois de février de cette année 1704 s'exprime en ces termes : « Le 10, premier dimanche de Carême, le roi, accompagné de Mgr le Dauphin, de Mgr le duc de Bourgogne, de Mme la duchesse de Bourgogne et de Mgr le duc de Berry, entendit dans la chapelle du château la prédication du P. Massillon. » Puis un peu plus loin la même *Gazette* nous apprend que Louis XIV entendit aussi Massillon le mercredi 13 et le vendredi 15.

Ecoutons maintenant le marquis de Dangeau, qui aurait bien dû nous donner quelques renseignements sur le sujet et sur le succès des sermons prêchés par le grand oratorien :

« *Dimanche* 10, *à Versailles*. Le roi et toute la maison royale entendirent le sermon.

« *Mercredi* 13, *à Versailles*. Le roi, après avoir entendu le sermon, alla se promener à Trianon.

« *Vendredi* 15, *à Versailles*. Le roi, après le sermon, alla se promener à Trianon [5]. »

Ainsi, nous savons que Louis XIV entendit trois fois Massillon dans la première semaine du carême de 1701, et trois fois aussi dans la même semaine du carême de 1704.

Or, l'édition de 1745 nous donne sept sermons pour cette première semaine, et de plus il faut y joindre le sermon *sur les Vices et les Vertus des grands*, placé à la suite du *Petit-Carême*, et qui doit évidemment, comme je l'ai prouvé, être renvoyé au premier dimanche de carême. L'édition de Trévoux en contient seulement cinq. Examinons chacune de ces œuvres oratoires.

1° Pour le premier dimanche de carême nous avons d'abord le beau sermon *sur la Parole de Dieu*. Ce discours, qui ouvre si naturellement une suite de saintes instructions, et qui fut sans aucun doute prêché devant le *Maître* dont on loue *le respect pour la parole de l'Evangile*, a dû être prononcé avant le discours *sur les Vices et les Vertus des grands*. Ce serait donc au 13 février 1701 qu'il faudrait le reporter, et alors le discours *sur les Vices et les Vertus des grands* prendrait sa place au 10 février 1704. Nous savons en outre que ce même sermon *sur la Parole de Dieu* fut aussi prêché aux Quinze-Vingts. Dieu s'en servit pour toucher un cœur et le ramener à lui. Un homme du monde, un seigneur de la cour, se rendant un soir de carême à l'Opéra, voit deux files de carrosses en sens contraire. Les uns se rendaient au Palais-Royal où était alors la salle de l'Opéra, et les autres se dirigeaient vers l'église des Quinze-Vingts. Ennuyé d'attendre, craignant de n'avoir plus de place au théâtre, par désœuvrement et faute de meilleur moyen d'employer sa soirée, le grand seigneur entre à l'église, « se disant après tout qu'un spectacle en valait un autre [6]. » La grâce l'attendait, et l'orateur frappa au vif cette âme lassée du monde. Telle est, du moins, une tradition recueillie particulièrement par La Harpe. Au reste, l'orateur avait éloquemment et saintement montré que la prédication est une action sainte, une œuvre destinée à convertir et à sanctifier les âmes. On doit donc la recevoir avec le désir de la faire fructifier dans sa conscience. Cependant, combien d'auditeurs ne viennent au sermon que comme à un spectacle de religion dont ils veulent avoir le plaisir ! Combien de courtisans n'y assistent que pour obtenir la faveur du maître ! Combien surtout de gens désœuvrés et ennuyés veulent amuser un loisir inutile en entendant, pour la critiquer, la parole qui doit un jour les juger ! Tout en se montrant le fidèle dépositaire de la tradition sacrée et le digne continuateur de la prédication évangélique, tout en condamnant ces âmes fatiguées qui font d'une action sainte une distraction mondaine, Massillon, pour gagner des amis à l'austère vérité, demande à l'art et à la science de l'homme des charmes dont Malebranche repoussait avec indignation le profane éclat, et il cherche à enchanter par l'attrait et l'harmonie du style la délicatesse de l'auditoire, *superbissimum auris judicium*. Et, pour employer une des images que Massillon sait si bien emprunter à la Bible, il descendait chez les Philistins, comme autrefois Israël, pour aiguiser et polir ses instruments.

Ce beau sermon *sur la Parole de Dieu* se trouve, sinon dans tout son développement et toute sa riche floraison, du moins déjà avec une saine et belle venue, au premier volume de l'édition de 1705.

2° Au mercredi, 16 février, on peut attribuer avec quelque probabilité le sermon *sur la Rechute*, parce qu'à moins d'indications contraires il est naturel de supposer que les sermons du premier carême sont restés à leur jour. Cependant, ce discours est fixé par l'édition de Trévoux au mardi de Pâques. L'orateur a bien pu, dans quelques-unes de ses stations, le prêcher après les dernières solennités du

[1] De Versailles, 18 février 1701.
[2] *Journal* de Dangeau, éd. Didot, t. VIII, p. 36.
[3] *Ibid.*, p. 37.
[4] *Ibid.*, p. 40.
[5] Edit. Didot. Tom. IX, p. 429, 432 et 433.
[6] Sainte-Beuve.

carême, pour mettre en garde ses auditeurs contre leurs anciens égarements, et pour leur donner ses suprêmes instructions. On aurait alors pour le mercredi du second carême de Versailles le sermon *sur le Respect humain*, qui appartient, il est vrai, au mardi de la seconde semaine dans l'édition du P. Joseph, mais que les éditeurs de Trévoux ont placé à ce mercredi, avec un texte tiré de l'évangile du jour. Il y a un autre sermon *sur la Rechute*. On le trouve au troisième dimanche de carême. Le P. Joseph dit que Massillon l'a composé en dernier lieu. Or, comme apparemment le prédicateur n'a pas parlé, dans une même station, deux fois *sur la Rechute*, on doit reporter ce second sermon au troisième dimanche du carême de 1704.

3° Arrivons au vendredi. A ce jour nous avons dans l'édition de Trévoux comme dans celle de 1744 le solide sermon *sur la Confession*. Il est vraisemblable que c'est celui qui fut prononcé le 18 février 1701, et que Louis XIV trouva fort beau.

Il nous reste à essayer de déterminer la place de quatre sermons : 1° Un sermon *sur le Respect dans les Temples*. Le P. Joseph l'a mis au mardi de la première semaine. Mais, malgré le texte, il est évidemment mal placé. Outre que l'édition de Trévoux le renvoie à un autre jour, l'exorde contient des allusions aux paraboles et aux discours des semaines suivantes [1]. Ce qui paraît du moins certain, c'est que ce sermon fut d'abord prêché devant Louis XIV, et que plus tard il fut donné à Notre-Dame. Il est probable que Massillon le redit en d'autres circonstances. Car il ne faut jamais oublier que, comme Bossuet et Bourdaloue, il offrait plusieurs fois le même aliment. Ces grands orateurs savaient bien que ces solides et excellentes leçons ne pouvaient que gagner à être entendues souvent.

2° Il nous reste encore deux sermons *sur la Prière*. Mais rien n'indique qu'ils aient été destinés à la cour. 3° Enfin nous avons le sermon *sur la Vérité d'un avenir*. On peut penser qu'il a été prononcé le vendredi 15 février 1704.

Voici donc comment je proposerais de déterminer l'ordre probable des sermons de cette première semaine du carême.

ANNÉE 1701. — Dimanche : *Sur la Parole de Dieu*. — Mercredi : *Sur la Rechute*. — Vendredi : *Sur la Confession*.

ANNÉE 1704. — Dimanche : *Sur les Vices et les Vertus des grands*. — Mercredi : *Sur le Respect humain*. — Vendredi : *Sur la Vérité d'un avenir*.

[1] D'où vient donc à Jésus-Christ, mes Frères, cet air de zèle et d'indignation qu'il laisse éclater sur son visage ? Nous l'avons vu établi juge sur une femme adultère, et il ne l'a pas même condamnée. Nous avons vu à ses pieds la pécheresse de la Cité, et il lui a pardonné avec bonté ses désordres et ses scandales. Ses disciples voulurent faire descendre le feu du ciel sur une ville ingrate et infidèle, mais il leur reprocha de ne pas connaître encore l'Esprit nouveau de clémence et de charité qu'il est venu porter sur la terre. Il vient même d'accorder des larmes aux malheurs qui menacent Jérusalem, etc.

# VINGT-NEUVIÈME SERMON.

## SERMON POUR LE PREMIER DIMANCHE DE CARÊME.

### SUR LA PAROLE DE DIEU.

#### ANALYSE.

DIVISION. — 1° *Dispositions qui doivent conduire les fidèles dans ce lieu saint, pour entendre la parole de Dieu ; 2° dans quel esprit on doit ensuite l'écouter.*

PREMIÈRE PARTIE. — *Trois dispositions doivent vous conduire dans le lieu saint, pour entendre la parole de Dieu.*

Première disposition. *C'est un désir qu'elle vous soit utile.* Ainsi vous devez, avant de venir dans nos temples, vous adresser au Père des lumières et lui demander qu'il vous donne ces oreilles du cœur qui seules font entendre sa voix ; qu'il forme dans vos cœurs le goût des vérités qu'il met dans la bouche des ministres. Si les Israélites furent obligés d'user de tant de préparations pour venir entendre la loi que l'ange leur donna de la part de Dieu, combien ces préparations sont-elles plus nécessaires pour entendre une loi bien plus sainte, qui est la loi de Jésus-Christ ? Cependant, vous venez entendre la parole de Dieu sans aucune préparation ; c'est la curiosité, un loisir inutile, la coutume, des vues peut-être plus criminelles qui vous amènent ici ; nul motif de salut ne vous y conduit.

Deuxième disposition. *Une disposition de douleur et de confusion*, fondée sur le peu de fruit que vous avez retiré jusqu'ici de tant de vérités entendues. Rappelez tant de mouvements de componction, tant de pieuses résolutions inspirées en ce lieu, toujours sans aucune suite ; songez que les vérités qui n'ont fait sur vous qu'une impression passagère, sont autant de témoins qui déposeront contre vous devant le tribunal de Jésus-Christ. Que de réflexions à faire là-dessus ! Quel sujet de crainte ! Mais hélas ! ce sentiment de douleur sur le peu d'usage de tant d'instructions entendues, n'est pas même connu ; on peut en juger par l'exté-

rieur avec lequel on vient entendre la parole sainte; il n'est pas différent de celui qu'on porterait dans une assemblée profane. Combien de pécheurs même, bien loin d'être affligés du peu d'usage qu'ils ont fait des vérités, se savent peut-être bon gré d'y être insensibles; pires en cela que ceux qui, avec une vie d'ailleurs criminelle, conservent du moins toujours un reste de respect, une sorte de sensibilité pour la vérité.

Troisième disposition. *Un sentiment de reconnoissance* sur ce moyen de salut que Dieu vous ménage, en vous conservant le dépôt de la vérité, et en continuant au milieu de vous la succession des ministres légitimes, seuls autorisés à vous l'annoncer. Le plus terrible châtiment dont Dieu frappait autrefois les Juifs, c'était de leur ôter les prophètes véritables et de permettre qu'il s'élevât parmi eux de faux docteurs; au contraire, malgré les iniquités des chrétiens, qui semblent montées à leur comble, il ne cesse de leur susciter des pasteurs qui leur annoncent une doctrine saine et irrépréhensible. Or, venez-vous les écouter avec un cœur touché de reconnaissance? Hélas! vous n'apportez ici qu'un dégoût d'irréligion et de vanité; vous êtes des spectateurs oisifs et curieux, qui ne se proposent que d'entendre quelque chose de nouveau. Aussi, si Dieu ne vous punit pas en retirant du milieu de vous ses prophètes, il vous en suscite qui vous plaisent, mais qui ne vous convertissent pas; et c'est ainsi qu'il exerce en secret des jugements terribles et sévères.

Deuxième partie. — *Dans quel esprit devez-vous écouter la parole sainte?*

1° *Son autorité est divine.* Ce n'est pas notre parole que nous vous annonçons, mais la parole de Celui qui nous envoie; donc vous devez écouter cette divine parole premièrement avec docilité. Cependant, combien de ces hommes sages à leurs propres yeux, qui viennent ici toujours en garde contre les vérités qu'on leur annonce, qui regardent notre ministère comme un art d'exagération et d'hyperbole, qui opposent tout bas à la vérité qu'ils entendent, les maximes et les préjugés du monde qui la contredisent! Hélas! ils nous accusent d'exagérer, et Dieu nous jugera peut-être sur ce que nous aurons affaibli la vertu et la force de sa parole. Secondement, l'autorité de la parole étant divine, vous devez l'écouter avec un esprit de sincérité et d'application sur vous-même; c'est-à-dire vous mesurer sur cette règle, vous juger par cette loi. Cependant, nul ne prend ici pour soi la vérité qui l'attaque et qui le condamne; on n'y découvre que les défauts des autres.

2° *La fin de la parole divine,* c'est la conversion des cœurs, l'établissement de la vérité, la destruction de l'erreur et du péché, la sanctification du nom de Jésus-Christ; donc, vous devez l'écouter, premièrement, avec un respect religieux qui ne méprise pas la simplicité de nos discours. Ainsi, quelque éclairé que vous soyez d'ailleurs, vous ne devez pas vous faire de vos prétendues lumières un titre pour négliger les instructions que l'Eglise donne aux fidèles. L'onction de l'Esprit vous apprendra toujours ici ce que vous ignorez peut-être encore. Cependant, sous prétexte qu'on en sait assez et que des lectures chrétiennes et un peu de réflexion dans la retraite sont plus utiles que nos discours, on se bannit de ces assemblées saintes. Secondement, vous devez l'écouter avec un esprit de foi, c'est-à-dire avec un amour pour la parole sainte indépendant des talents de l'homme qui vous l'annonce, qui vous la fasse trouver belle, divine, digne de tous vos hommages dans une bouche même impolie et grossière. Cependant, on ne vient ici que pour s'ériger en juge et en censeur, que pour décider du mérite de ceux qui l'annoncent. L'esprit de curiosité ne doit pas non plus vous amener ici, car notre ministère n'est point un art vain et frivole, qui ne se propose que l'arrangement du discours et la gloire de l'éloquence. Cependant, loin de venir chercher ici des remèdes à vos maux, vous venez y chercher de vains ornements qui amusent les malades sans les guérir; vous venez chercher l'harmonie et l'ornement dans les vérités sérieuses de la morale de Jésus-Christ, oubliant que nous sommes dans la chaire chrétienne non pour vous plaire et vous amuser, mais pour vous instruire, pour vous reprendre et pour vous sanctifier.

---

Non in solo pane vivit homo, sed in omni verbo quod procedit de ore Dei.

*L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu.* Matth., IV, 4.

Rien ne marque mieux la puissance et la sublimité de la parole de l'Evangile, que les images dont Jésus-Christ se sert pour nous en prédire les effets. Tantôt c'est un glaive sacré qui va séparer le père de l'enfant, l'époux de l'épouse, le frère de la sœur, l'homme de lui-même; captiver tout esprit sous le joug de la foi, assujétir les Césars, triompher des sages et des savants, et élever l'étendard de la croix sur les débris des idoles et des empires; et par là nous est représentée sa force, à laquelle le monde entier n'a pu résister.

Tantôt c'est un feu divin porté en un instant dans toute la terre, qui va dissoudre les montagnes, dépeupler les villes, peupler les forêts, réduire en cendres les temples profanes, embraser les hommes, et les faire courir à la mort comme des insensés aux yeux des nations; et, sous ces traits paraboliques, nous est figurée la promptitude de ses opérations et la rapidité de ses victoires.

Tantôt c'est un levain mystérieux, qui rassemble et réunit toute la masse, qui en lie toutes les portions, qui leur imprime une force et une vertu commune; qui confond les distinctions de Juif et de Gentil, de Grec et de Barbare, et leur donne à tous le même nom et le même être; et ici vous comprenez quelle est sa sainteté et sa vertu secrète, qui a purifié tout l'univers, et de tous les peuples n'en a fait qu'un peuple.

Une autre fois c'est une semence, qui, paraissant d'abord se perdre sur la terre, croît ensuite et multiplie jusqu'au centuple. Et voilà le principe de sa fécondité, non l'ouvrier qui sème, mais l'auteur invisible qui donne l'accroissement.

Mais aujourd'hui Jésus-Christ la compare au pain qui sert de nourriture à l'homme, *non in*

*solo pane vivit homo*; et par là il veut nous apprendre que la parole de l'Evangile est une nourriture forte et solide, pernicieuse souvent à ceux qui la reçoivent dans un cœur malade et corrompu, et utile seulement aux âmes qui s'en nourrissent avec une sainte avidité, et qui portent ici un cœur préparé pour l'entendre.

Pour me renfermer donc dans cette idée, je ne dirai rien des merveilles que cette parole, annoncée par douze pauvres, opéra autrefois dans tout l'univers. Je passerai sous silence la sainteté de sa doctrine, la sublimité de ses conseils, la sagesse de ses maximes; et, me bornant à l'instruction et à ce qui peut vous rendre utile la parole de l'Evangile que nous vous annonçons, je vous apprendrai premièrement quelles sont les dispositions qui doivent vous conduire en ce lieu saint pour l'entendre, et secondement, dans quel esprit vous devez ensuite l'écouter : deux devoirs non-seulement négligés, mais inconnus à la plupart des fidèles qui accourent en foule aux pieds de ces chaires chrétiennes, et la source la plus commune du peu de fruit de notre ministère. Implorons, etc. *Ave, Maria.*

### PREMIÈRE PARTIE.

Ce qui distingue les justes des chrétiens charnels, dit saint Augustin, n'est pas le corps des œuvres extérieures; c'est l'esprit invisible qui les anime. Les actions de la piété sont souvent communes aux bons et aux méchants; c'est la disposition du cœur qui les discerne. Tous courent, dit l'Apôtre, mais tous n'arrivent pas au but [1], parce que ce n'est pas le même esprit qui les pousse.

Or, pour appliquer cette maxime à mon sujet, de tous les devoirs de la piété chrétienne, il n'en est point sans doute dont les gens du monde et les gens de bien remplissent plus également les dehors, que celui de venir écouter la parole de l'Evangile. Tous viennent en foule, comme autrefois les Israélites au pied de la montagne sainte, entendre les paroles de la loi. L'enceinte de nos temples peut à peine suffire à la multitude des fidèles; l'heure même des mystères terribles ne voit pas les autels environnés de tant d'adorateurs; les assemblées profanes cessent pour venir grossir l'assemblée sainte au temps de l'instruction; et les siècles qui ont vu refroidir le zèle des chrétiens sur tous les autres devoirs de la religion, n'ont pu, ce semble, le ralentir sur celui-ci. Cependant, de tous les ministères confiés à l'Eglise pour la consommation des élus, il n'en est presque pas de plus inutile que celui de la parole; et le moyen le plus puissant que la religion ait de tout temps employé pour la conversion des hommes, est devenu aujourd'hui la plus faible de ses ressources. Vous êtes vous-mêmes, mes Frères, une triste preuve de cette vérité. Jamais les instructions ne furent plus fréquentes qu'elles le sont de nos jours, et jamais les conversions n'ont été plus rares.

Il importe donc de développer ici les causes d'un abus si commun et si déplorable. Or, la première est sans doute dans le défaut des dispositions qui doivent vous conduire dans ce lieu saint pour y écouter la parole du salut. Et certes, si saint Paul ordonnait autrefois aux fidèles de s'éprouver avant que de venir manger le pain de vie [1], s'il leur déclarait que ne pas le discerner des viandes communes, c'était se rendre coupable du corps du Seigneur, nous n'avons pas moins raison de vous dire que vous devez vous éprouver, et préparer votre âme avant que de venir participer à la nourriture spirituelle que nous rompons au peuple; et que ne pas la discerner, par la manière de l'entendre, de la parole des hommes, c'est se rendre coupable de la parole même de Jésus-Christ.

La première disposition que demande de vous la sainteté de cette parole, lorsque vous venez l'entendre, c'est un désir qu'elle vous soit utile. Vous devez, dans le secret de votre maison, avant de venir dans nos temples, vous adresser au Père des lumières, et lui demander qu'il vous donne ces oreilles du cœur, qui seules font entendre sa voix; qu'il donne à sa parole cette vertu, cette onction secrète, ces attraits si puissants et si heureux pour la conversion des pécheurs; qu'il surmonte cette insensibilité que vous avez jusqu'ici opposée à toutes les vérités entendues, qu'il fixe ces sensibilités d'un moment que vous avez si souvent éprouvées en nous écoutant, et qui n'ont jamais eu de suite pour votre salut; qu'il nous donne à nous-mêmes ce zèle, cette sagesse,

[1] Omnes... currunt. . sed unus accipit bravium. *I Cor.*, IX 24.

[1] Probet..... seipsum homo, et sic de pane illo edat *I Cor.*, XI, 28.

cette dignité, cette plénitude de son Esprit, ces lumières vives, cette véhémence divine, toujours persuasive et qui ne parle jamais en vain; qu'il forme dans nos cœurs le goût des vérités qu'il met dans nos bouches; qu'il nous rende insensibles à vos louanges ou à vos censures, afin que nous soyons plus utiles à vos besoins; que le désir de votre salut supplée en nous aux talents que la nature nous refuse; et que nous honorions notre ministère en ne cherchant pas à vous plaire, mais à vous sauver.

Et certes, mes Frères, si les Israélites autrefois sur le point d'approcher de la montagne de Sinaï et d'y entendre les paroles de la loi que l'ange devait leur annoncer, furent obligés par l'ordre du Seigneur de se purifier, de laver leurs vêtements, et de s'abstenir même des saints devoirs du mariage, pour se préparer à cette grande action, et ne rien porter au pied de la montagne qui ne fût digne de la sainteté de la loi qu'ils allaient entendre; n'est-il pas plus raisonnable, dit saint Chrysostome, lorsque vous venez écouter les paroles divines d'une loi plus sainte, d'y apporter du moins les précautions de foi, de piété, de respect même extérieur, qui marquent en vous un désir sincère de conformer vos mœurs aux maximes que nous allons vous annoncer? Quoi, mes Frères, les préceptes de Jésus-Christ, les paroles de la vie éternelle seraient-elles entendues avec moins de précautions que les ordonnances d'une loi figurative? Est-ce parce qu'un ange ne descend plus du ciel pour vous les annoncer? Mais ne sommes-nous pas ici comme lui les envoyés de Dieu, et ne vous parlons-nous pas comme lui à sa place? L'ange sur la montagne portait-il plus de caractères de la divinité que nous en portons? Il écrivait la loi sur des tables de pierre; la grâce de notre ministère la grave dans les cœurs. Il promettait le lait et le miel, et nous annonçons les biens véritables. Il parlait au chef des tribus, ces héros qui vainquirent les peuples de Chanaan et conquirent leurs villes, et nous parlons devant les princes et les rois de la terre, et devant un roi encore plus grand par sa piété que par ses conquêtes. Les foudres et les éclairs, qui accompagnaient ses menaces contre les transgresseurs de la loi, renversaient le peuple frappé de terreur au pied de la montagne; mais qu'était-ce que ces menaces et ces malédictions temporelles, leurs villes démolies, leurs femmes et leurs enfants menés en captivité, si vous le comparez au malheur éternel que nous ne cessons de prédire aux violateurs de la loi de Dieu? Séparez ce que nous sommes du ministère que nous remplissons; qu'y a-t-il ici de moins terrible et de moins respectable que sur la montagne de Sinaï?

Et cependant quelles préparations vous conduisent à une action si sainte et si digne de respect? Une vaine curiosité qu'on veut satisfaire, un loisir inutile qu'on est bien aise d'amuser, un spectacle de religion dont on veut avoir le plaisir, une coutume qu'on suit parce que le monde l'a reçue, que sais-je? le désir de plaire au maître en imitant son respect pour la parole de l'Evangile, et de s'attirer plutôt ses regards que ceux de la miséricorde divine; que sais-je encore? des vues peut-être plus criminelles, et dont on n'oserait parler, de peur d'avilir la gravité de notre ministère. Nul motif de salut ne vous conduit ici; nulle vue de foi ne vous y prépare, nul sentiment de piété ne vous y accompagne; en un mot, venir écouter la parole sainte n'est pas même pour vous une œuvre de religion.

Première raison de l'inutilité de notre ministère. Car comment voulez-vous qu'une démarche toute profane serve de disposition à la grâce, et que, dans cette multitude de fidèles assemblés en ce lieu saint, la bonté de Dieu aille vous discerner de la foule pour ouvrir votre cœur à la parole de vie, vous qui n'avez apporté ici que les dispositions les plus propres à éloigner de vous cette miséricorde? Mes Frères, comme la religion n'a rien de plus grand en un sens que le dépôt de la doctrine et de la vérité, la piété ne connaît rien aussi de plus important et qui demande des précautions plus religieuses que de l'écouter et de s'en instruire.

La seconde disposition qui doit vous conduire en ce lieu saint, est une disposition de douleur et de confusion, fondée sur le peu de fruit que vous avez retiré jusqu'ici de tant de vérités entendues. Vous devez rappeler tant de mouvements de componction que le Seigneur a opérés dans vos cœurs par le ministère de la parole, et qui ont toujours été sans succès pour votre salut; tant de pieuses résolutions inspirées en ce lieu, qui semblaient promettre un changement de vie, et qui au sortir ont échoué contre le premier écueil. Car ce qui

doit vous effrayer ici davantage, c'est qu'autant de vérités qui n'ont fait sur vous que des impressions passagères, sont autant de témoins qui déposeront contre vous devant le tribunal de Jésus-Christ; autant de fois que la parole de l'Evangile ne vous a pas touché jusqu'à la pénitence, autant de fois elle vous a rendu plus indigne d'obtenir la grâce du repentir. La foi ne connaît point ici de milieu, et si vous n'en êtes pas sorti changé, vous en êtes toujours sorti en quelque façon plus coupable, puisque vous avez ajouté à tous vos autres crimes, celui du mépris de la parole sainte.

Voilà les réflexions qui doivent occuper votre foi, et, en tremblant sur le passé, lorsque vous venez dans l'assemblée des fidèles, vous devez vous demander à vous-même : Vais-je écouter une parole qui me jugera, ou des vérités qui me délivreront? vais-je offrir à la miséricorde de Dieu un cœur docile et préparé, ou à sa justice de nouveaux motifs de condamnation contre moi? Depuis si longtemps on m'annonce des vérités dont toute l'indulgence que j'ai pour mes passions ne peut affaiblir la force dans mon esprit, et qui me font en secret convenir malgré moi de l'égarement de mes voies; ai-je fait une seule démarche pour en sortir? Depuis si longtemps on m'avertit que le corps du chrétien est le temple de Dieu; en suis-je devenu plus chaste? depuis si longtemps j'entends dire qu'il faut arracher l'œil qui scandalise et le jeter loin de soi [1]; en suis-je venu à ces séparations que je connais moi-même si indispensables à mon salut? depuis si longtemps on me déclare que différer de jour en jour sa pénitence, c'est vouloir mourir dans son péché; me trouvé-je plus disposé à sortir de mon état déplorable, et à commencer tout de bon l'ouvrage de mon salut?

Grand Dieu! ne vous lasserez-vous pas de me donner un cœur sensible à des vérités qui me touchent toujours et qui ne me changent jamais? Et ne punirez-vous pas l'abus que je fais de votre parole, en lui ôtant à mon égard cette force que vous lui laissez encore pour me rappeler à la pénitence? Et certes, mes Frères, combien de fidèles qui m'écoutent, sensibles autrefois aux vérités que nous annonçons, ne viennent plus aujourd'hui leur offrir qu'un cœur tranquille et endurci! Ils négligèrent ces temps heureux, où la grâce voulait encore leur ouvrir cette voie de conversion; et, depuis une si longue et si funeste négligence, ils nous écoutent de sang-froid, et les vérités les plus terribles dans nos bouches ne sont plus pour eux qu'un airain sonnant et une cymbale retentissante [1].

Or, je vous demande, mes Frères, ce sentiment de douleur sur le peu d'usage que vous avez fait jusqu'ici de tant d'instructions entendues, vous est-il même connu? La seule pompe extérieure que vous portez ici, femmes du monde, nous annonce-t-elle cette disposition? Les mêmes soins d'indécence et de vanité qui vous préparent aux spectacles profanes, ne vous conduisent-ils pas à nos instructions où le monde est condamné? Y faites-vous quelque différence, et ne semble-t-il pas, ou que nous devons vous y annoncer les maximes insensées des théâtres, ou que vous n'y venez vous-mêmes que pour insulter par un appareil indécent, même selon le monde, aux saintes maximes de l'Evangile [2]?

Mais que dis-je, mon cher auditeur? Loin de vous reprocher tant de vérités jusqu'ici entendues sans fruit, hélas! vous vous savez peut-être bon gré d'y être insensible; peut-être vous faites-vous une espèce de force et de vanité déplorable de nous écouter de sang-froid; vous regardez peut-être comme un bon air et une supériorité d'esprit, que ce qui touche tous les autres vous laisse tout seul calme et tranquille; vous faites peut-être ostentation de votre insensibilité. Il semble que ce serait une faiblesse à vous d'être sensible à des vérités qui triomphèrent autrefois des philosophes et des Césars, à des vérités descendues du ciel, et qui portent avec elles des caractères si divins d'élévation et de sagesse, à des vérités qui font tant d'honneur à l'homme, et les seules dignes de la raison, à des vérités si consolantes pour le cœur, et seules capables de porter la paix et la tranquillité au dedans de nous-mêmes, à des vérités enfin qui nous proposent de

[1] Si oculus tuus scandalizat te, erue eum et projice abs te. *Matth.*, XVIII, 9.

[1] Es sonnans aut cymbalum tinniens. *I Cor.*, XIII, 1.

[2] A voir cette pompe extérieure, cet air dissipé, toutes ces affections mondaines que vous apportez dans la maison du Seigneur, ne dirait-on pas que vous vous préparez plutôt pour un spectacle profane que pour un acte de religion? En vous voyant venir étaler tous les frivoles ornements de la vanité mondaine dans le temple saint où le monde est condamné, ne semble-t-il pas que nous allons vous y tenir le langage profane du théâtre; que dans ces lieux saints où nous sommes envoyés pour votre conversion, vous n'y venez que pour infirmer les saintes vérités que nous vous y annonçons? *Edition de Trévoux.*

si grands intérêts et pour lesquelles on ne peut être indifférent sans fureur et sans extravagance. Vous vous vantez du peu de succès de notre zèle, et que tous nos discours vous laissent tels qu'ils vous trouvent, et vous croyez par là faire honneur à votre raison. Je ne vous dis pas que vous vous vantez d'être dans ce fonds de l'abîme et dans cet état de réprobation où il n'est presque plus de ressource, ce qui est digne en même temps d'horreur et de pitié; mais je vous dis que la marque même la plus sûre d'un esprit frivole et léger, d'une raison médiocre et bornée, d'un cœur mal fait et incapable de grandeur et d'élévation, c'est de ne trouver rien qui frappe, qui étonne, qui satisfasse, qui intéresse dans les vérités si sages et si sublimes de la morale de Jésus-Christ.

Car du moins les pécheurs d'un autre caractère conservent encore un reste de respect et une certaine sensibilité pour la vérité, qui subsiste avec une vie d'ailleurs criminelle, mais qui est toujours la marque d'un bon cœur, d'un cœur à qui il reste encore du goût pour le bien, d'une raison sensée, qui, quoiqu'entraînée par le monde et par les passions, sait se rendre justice, sent encore la force de la vérité qui la condamne, et laisse en nous des ressources de salut et de repentir. Ces pécheurs conviennent du moins que nous avons raison; ils ne changent rien à leurs mœurs, il est vrai; mais du moins la vérité les touche, les trouble, les agite, excite en eux de faibles désirs de salut et des espérances d'une conversion à venir; ils sont fâchés même de se trouver trop sensibles aux terreurs de la foi; ils craignent presque de nous entendre, de peur de perdre cette fausse tranquillité, qui fait toute la douceur de leurs crimes; ils cherchent, au sortir de nos discours, à se dissiper pour égayer un fonds de trouble et de tristesse, que les vérités entendues ont laissé dans leur âme; ils vont aussitôt porter au milieu du monde et des plaisirs l'aiguillon secret que la parole de Dieu a laissé dans leur cœur, afin d'y trouver une main flatteuse qui l'arrache, et qui referme la plaie d'où devait sortir leur guérison; ils craignent qu'on ne brise leurs fers; ils tournent la tête pour ne pas voir la lumière qui vient troubler la douceur de leur sommeil. Ils aiment leurs passions, je l'avoue, mais du moins ils n'insultent pas à la vérité; au contraire, ils rendent gloire à sa puissance en se faisant des remparts contre elle. Ce sont des pécheurs faibles, qui, craignant de ne pouvoir se défendre contre Dieu, le fuient et l'évitent [1]. Mais pour vous, vous vous faites une gloire affreuse de l'attendre de sang-froid, et de ne pas le craindre; vous trouvez de l'élévation et de la philosophie à vous mettre au-dessus de ces terreurs vulgaires; vous croyez qu'une crainte religieuse déshonorerait l'orgueil de votre raison; et tandis qu'en secret vous êtes l'âme la plus lâche et la plus timide, la plus abattue au premier péril qui vous menace, la moins ferme contre les événements, la plus agitée au gré des espérances et des craintes frivoles de la terre, vous vous piquez de courage contre la vérité; c'est-à-dire vous avez tout ce qu'il y a de bas et de vulgaire dans la crainte, et vous rougissez d'en avoir ce qu'il y a de grand et de raisonnable; vous n'avez point de force contre le monde, et vous faites parade d'une valeur insensée contre Dieu.

Seconde disposition qui doit vous conduire à nos instructions, une douleur sur le peu de fruit que vous en avez retiré jusqu'ici. La dernière, c'est un sentiment de reconnaissance sur ce moyen de salut que Dieu vous ménage en vous conservant le dépôt de la vérité, et continuant au milieu de vous la succession des ministres seuls autorisés à vous annoncer la parole sainte.

En effet, le plus terrible châtiment dont Dieu frappait autrefois les iniquités de son peuple, c'était de rendre au milieu d'eux sa parole rare et précieuse. Ils parcourront, dit-il dans son prophète, de l'orient à l'occident, pour chercher quelqu'un qui leur annonce ma parole, et ils ne le trouveront pas [2]. Et non-seulement il ne suscitait plus de véritable prophète dans Israël, mais il permettait qu'il s'élevât au milieu de son peuple de faux docteurs, qui détournaient les tribus de son culte, et venaient leur prêcher des dieux que leurs pères n'avaient pas connus.

Or, c'est une miséricorde de Dieu bien signalée, mes Frères, que, malgré les iniquités qui semblent montées à leur comble parmi vous, il vous suscite encore des prophètes et des pasteurs qui vous annoncent une parole

[1] Ce passage si vrai, cette morale si profonde, a dû particulièrement toucher cet homme du monde qui entendit ce sermon par hasard et en sortit converti.

[2] Ab aquilone usque ad orientem circuibunt, quærentes verbum Domini, et non invenient. *Amos*, VIII, 12.

saine et irrépréhensible. C'est une protection du Seigneur bien singulière de n'avoir pas permis que l'erreur ait prévalu sur la vérité au milieu de nous, comme parmi tant de peuples voisins de cette monarchie, et que l'étincelle du schisme et de la nouveauté, qui s'éleva le siècle passé [1], et qui pensa embraser toute l'Europe, n'ait pas désolé tout son héritage, et succédé dans nos Gaules, où elle semblait avoir pris naissance et où elle avait déjà fait de si tristes progrès, à la foi de nos pères.

Oui, mes Frères, c'est sa bonté toute seule qui a conservé la paix à ce troupeau, la liberté à notre ministère, la succession légitime à nos pasteurs, les usages anciens et vénérables au culte, le dépôt de la doctrine et de la vérité à nos Eglises. Combien d'infortunés dans les lieux où l'erreur est sur le trône, trouvent aujourd'hui, aux pieds des mêmes chaires où leurs ancêtres avaient ouï les paroles de la vie éternelle et l'Evangile de paix, une doctrine de mort, de rébellion et de mensonge ! Combien d'âmes séparées de l'unité, mais disposées à recevoir la vérité et à l'aimer, ne périssent que parce qu'on leur propose l'erreur revêtue des apparences de la vérité, et qu'on se sert pour les perdre de la même docilité qui aurait dû les sauver !

Eh ! qu'avez-vous fait qui méritât que vous fussiez discernés de tant de nations séduites ? Pourquoi n'avez-vous pas été enveloppés dans la même condamnation ? Pourquoi avez-vous habité cette heureuse terre de Gessen, seule éclairée des lumières du ciel, tandis que tout le reste de l'Egypte fut frappé de ténèbres ? N'est-ce pas la miséricorde de Dieu toute seule, qui vous a discerné de tant de peuples qui s'applaudissent de leurs erreurs et de leur schisme ? Vous êtes encore sous les yeux de vos pasteurs ; vous recevez encore la doctrine des Apôtres des mains de leurs successeurs ; la vérité coule encore sur vous d'une source pure et divine ; les chaires chrétiennes retentissent encore de toutes parts des maximes de la foi et de la piété ; et la bonté de Dieu vous ménage encore mille moyens de salut, en vous conservant celui de l'instruction et de la doctrine.

Cependant, venez-vous nous écouter avec un cœur touché de reconnaissance ? Regardez-vous comme un bienfait signalé de Dieu sur vous le dépôt de la vérité et de la parole sainte qu'il vous a conservée et qu'on vous annonce encore ? Dites-vous quelquefois avec le Prophète : *Il n'en a pas usé de même envers tant de nations, auxquelles il ne daigne pas manifester ses jugements et ses justices* [1] ?

Hélas ! vous ne portez ici qu'un dégoût d'irréligion et de vanité ; les moments les plus ennuyeux sont ceux que vous employez à écouter des vérités qui devraient faire toute la consolation de votre vie ; vous êtes fâchés que la religion du Maître vous en fasse une espèce de devoir et de bienséance. Nous sommes même obligés de respecter vos ennuis et vos dégoûts, en mêlant souvent à la vérité des ornements humains qui toujours l'affaiblissent. Il semble que nous venons ici vous parler pour nous ; et vous nous écoutez comme des importuns qui viendraient vous demander des grâces. Au milieu d'un spectacle profane, vous n'avez point de regret aux moments que des plaisirs si frivoles occupent ; c'est là que toutes les pensées d'affaires, de fortune, de famille cessent ; et que, tout le reste oublié, l'esprit né pour des choses plus sérieuses, se repaît avidement d'aventures chimériques ; c'est de là qu'on sort toujours plein, occupé, transporté des maximes lascives qu'un théâtre criminel a chantées. On en repasse les endroits qui ont fait sur le cœur des impressions plus dangereuses ; on en porte le souvenir jusqu'aux pieds des autels. Ces images si fatales à l'innocence ne peuvent plus s'effacer ; et, au sortir de la parole sainte, tout ce que vous en avez retenu, ce sont peut-être les défauts de celui qui vous l'a annoncée.

Mes Frères, Dieu ne punit plus d'une manière sensible le mépris de sa parole. Il pourrait encore sans doute transporter son Evangile au milieu de ces nations barbares qui n'ont jamais entendu parler de lui, et abandonner de nouveau son héritage ; il pourrait tirer du fond de leurs déserts des peuples féroces et infidèles, et leur livrer nos temples et nos foyers, comme il leur livra autrefois ces Eglises si célèbres que les Tertullien, les Cyprien, les Augustin, avaient illustrées, et où il ne reste plus maintenant de trace de christianisme, que dans les outrages que Jésus-Christ y reçoit, et

[1] Toujours Massillon parle du XVIe siècle comme du siècle qui précède le sien, homme qui appartient vraiment plus au temps de Louis XIV qu'à celui de Louis XV.

[1] Non fecit taliter omni nationi, et judicia sua non manifestavit eis. *Ps.* CXLVII, 20.

dans les fers dont les fidèles y sont chargés. Il le pourrait; mais il se venge plus secrètement et peut-être plus terriblement. Il vous laisse encore le spectacle et tout l'appareil extérieur de la prédication de l'Evangile; mais il en détourne le fruit sur les simples et sur les ignorants qui habitent les campagnes; les terreurs de la foi ne sont plus que pour eux. Il ne retire plus ses prophètes du milieu des villes; mais il leur ôte, si j'ose parler ainsi, la force et la vertu de leur ministère. Il frappe ces nuées saintes d'aridité et de sécheresse; il vous en suscite qui vous rendent la vérité belle, mais qui ne vous la rendent pas aimable; qui vous plaisent, mais qui ne vous convertissent pas. Il laisse affaiblir dans nos bouches les saintes terreurs de sa doctrine; il ne tire plus des trésors de sa miséricorde de ces hommes extraordinaires suscités autrefois dans les siècles de nos pères, qui renouvelaient les villes et les royaumes, qui entraînaient les grands et le peuple, qui changeaient les palais des rois en des maisons de pénitence, des Bernard et des Vincent Ferrier dans nos Gaules, des Raymond en Italie, des Dominique dans toute l'Europe, des Xavier dans un nouveau monde; il permet que nous, hommes faibles, succédions à ces hommes apostoliques.

Que dirai-je encore? nous assemblons ici, comme autrefois Paul au milieu d'Athènes, des spectateurs oisifs et curieux, qui ne se proposent que d'entendre quelque chose de nouveau, tandis que ceux qui évangélisent vos terres et vos vassaux, voient avec consolation à leurs pieds, comme autrefois Esdras, des Israélites simples qui ne peuvent retenir leurs larmes en entendant seulement les paroles de la loi. Nous amusons le loisir et l'oisiveté des princes et des grands de la terre, tandis que des ministres saints enfantent Jésus-Christ, et recueillent une moisson abondante au milieu des campagnes: en un mot, nous discourons, et ils convertissent. C'est ainsi, ô mon Dieu, que vous exercez en secret des jugements terribles et sévères [1].

Mais, mes Frères, que ne nous est-il permis de vous dire ici ce que Paul et Barnabé disaient autrefois aux Juifs infidèles! Vous étiez les premiers à qui il fallait annoncer les paroles de salut; mais puisque vous les rejetez, et que vous vous jugez vous-mêmes indignes de la vie éternelle, nous allons donc vers les nations abandonnées, vers ces pauvres peuples, ensevelis dans l'ignorance, qui cultivent vos terres, et qui recevront avec foi et avec reconnaissance, la grâce que vous rejetez: *Vobis oportebat primum loqui verbum Dei; sed quoniam repellitis illud, et indignos vos judicatis æternæ vitæ, ecce convertimur ad gentes*[1]. Ah! nos travaux seraient bien plus utiles, notre joug plus adouci, notre ministère plus consolé. Nous ne compterions pas parmi ceux qui nous écoutent des noms célèbres dans l'histoire; mais nous y compterions les noms de ceux qui sont écrits dans le ciel. Nous n'y verrions pas assemblés tous les titres et toutes les hautes dignités qui forment toute la gloire et toute la figure du monde qui passe; mais nous y verrions la foi, la piété, l'innocence qui font toute la gloire du chrétien, qui demeure éternellement. Nous n'y entendrions pas de vains applaudissements

[1] Ainsi, malgré d'incontestables succès, Massillon croyait peu aux fruits de la parole sainte parmi les grands du monde. Madame de Coulanges, parlant des beaux triomphes que Massillon obtenait à la cour en 1701, exprimait précisément le même sentiment. Et cependant, ce passage, dans son zèle attristé, rappelle une pensée habituelle au pieux Brydaine dont Massillon aimait la prédication familière, mais ardemment colorée. En voyant à Clermont les heureux et enthousiastes applaudissements donnés à son ami par ses religieux diocésains, l'orateur, couvert de cheveux blancs, se laissait aller à une douce émotion. Sans doute, l'évêque, dont la voix était à jamais éteinte par l'âge, tout en se réjouissant du saint entraînement de son troupeau à la parole de Brydaine, se rappelait aussi ces grandes victoires qu'il avait remportées dans les chaires de Notre-Dame et de Saint-Eustache.

Ce remarquable morceau se lit ainsi dans l'édition de 1705: « Nous pouvons nous plaindre, comme Paul, que nous n'attirons à nos discours que des auditeurs curieux, comme lui dans Athènes, tandis qu'il en veut qui fondent en larmes en écoutant l'explication de la loi. Nous amusons la curiosité des grands de la terre et des habitants des grandes villes, tandis que des ministres zélés agrandissent l'empire de Jésus, et augmentent le nombre des saints au milieu des campagnes. Qu'ajouterai-je encore à cela? Nous vous annonçons les maximes les plus pures de la foi, et vous ne nous écoutez qu'avec mépris, ou du moins avec indifférence. Nous ne réussissons pas plus par les promesses que par les menaces. Quoique le ministre Abiathar ne présente au roi David que des pains cuits sous la cendre, ils ne le fortifient pas moins dans sa lassitude. Je veux dire que ces hommes simples, que ces prêtres pieux, avec une parole méditée aux pieds des saints autels et prêchée dans toute la simplicité, consolent tous les jours des pauvres et des affligés au milieu des campagnes, tandis que nous travaillons en vain au milieu du grand monde. En un mot, nous parlons et ils touchent; nous semons et ils fructifient; nous discourons et ils convertissent. »

[1] Ce vœu fait penser au souhait qu'exprimait aussi Fénelon dans son magnifique sermon *sur l'Epiphanie* d'aller évangéliser les peuples lointains assis à l'ombre de la mort. Parlant dans l'église des *Missions étrangères* où retentit aussi la voix de Massillon, il s'écriait: « Seigneur, vous le savez, que c'est avec confusion et douleur qu'en admirant votre œuvre, je ne me sens ni la force ni le courage d'aller l'accomplir. Heureux ceux à qui vous donnez de s'y dévouer! Heureux moi-même, malgré ma faiblesse et mon indignité, si mes paroles peuvent allumer dans le cœur de quelques saints prêtres cette flamme céleste dont un pécheur comme moi ne mérite pas de brûler. »

donnés au langage de l'homme et non à celui de la foi ; mais nous y verrions couler des larmes, qui sont la louange immortelle de la grâce. Nos chaires ne seraient pas environnées de tant de pompe; mais nos auditeurs seraient un spectacle digne des anges et de Dieu.

Telles sont les dispositions qui doivent vous préparer à nos instructions. Il faut vous instruire encore sur l'esprit dans lequel vous devez nous entendre.

DEUXIÈME PARTIE.

Pour vous instruire sur l'esprit dans lequel vous devez écouter la parole sainte, il n'y a qu'à établir d'abord quelle est son autorité et sa fin. Son autorité qui est divine, demande de vous un esprit de respect et de docilité ; sa fin qui est la conversion des cœurs, un esprit de foi qui n'y cherche que des lumières pour sortir de ses erreurs, et des remèdes pour la guérison de ses maux.

Je dis d'abord que son autorité est divine. Oui, mes Frères, la parole que nous vous annonçons, n'est pas notre parole; mais la parole de Celui qui nous envoie. Dès qu'il nous a établis dans le saint ministère par la voie d'une vocation légitime, il veut que vous nous regardiez comme des envoyés qui vous parlent ici de sa part, et qui ne font que prêter leur faible voix à sa divine parole. Nous portons, il est vrai, ce trésor dans des vaisseaux de boue ; mais il n'en perd rien pour cela de sa majesté. Semblable à ces vaisseaux de terre dont Gédéon se servit autrefois contre les ennemis du Seigneur, le son en peut être vil et méprisable; mais la vérité, cette lumière divine que Dieu a mise en nous, n'en est pas moins descendue du ciel, et destinée, comme les lampes de Gédéon, à frapper encore aujourd'hui de terreur les âmes infidèles.

Or, vous devez premièrement à l'autorité de cette divine parole une pieuse docilité, et l'écouter comme disciples plutôt que comme juges. En effet, ce sont les règles du culte et de la piété que nous vous exposons, les décisions de l'Evangile, les lois de l'Eglise, les maximes des saints. Nous ne venons pas vous porter ici nos opinions, nos préjugés, nos pensées ; ce n'est pas ici une chaire de contention, c'est le lieu de la vérité. Rien de ce qui peut-être contredit ne doit trouver sa place dans la chaire de la paix et de l'unité ; nous n'y parlons qu'au nom de l'Eglise, et ne sommes ici que les interprètes de sa foi et de sa doctrine.

Cependant, combien de ces hommes sages à leurs propres yeux, et qui se piquent de force et de raison, n'y viennent qu'avec un esprit préparé, et comme en garde contre toutes les terreurs de la parole sainte ! Ils ne font pas gloire, comme les pécheurs dont nous avons déjà parlé, d'être insensibles à toute vérité; mais ils regardent notre ministère comme un art d'exagération et d'hyperbole. Les plus saints mouvements du zèle ne sont dans leur esprit que les tours étudiés d'un artifice humain; les menaces les plus terribles, des saillies d'une vaine éloquence; les maximes les plus incontestables, des discours où il entre plus d'usage que de vérité; les arrêts les plus capables d'alarmer les consciences, des façons de parler dont il est permis à chacun de rabattre. C'est, mes Frères, la situation déplorable où vous vous trouvez ici la plupart. Vous opposez sans cesse tout bas à la vérité que nous annonçons, les maximes et les préjugés du monde qui la contredisent; vous êtes ingénieux à affaiblir au dedans de vous, par des raisons spécieuses, l'excès prétendu de nos maximes; vous venez ici combattre la vérité, et non pas céder à sa force et à sa lumière; vous n'y venez, ce semble, que pour entrer en contestation avec Dieu, infirmer l'éternelle immutabilité de sa parole, prendre les intérêts du mensonge contre la gloire de la vérité, et être les apologistes secrets du monde et des passions dans le lieu saint même destiné à les condamner et à les combattre. Ah ! souffrez du moins qu'elle triomphe, cette vérité, dans son temple; ne lui disputez pas cette faible victoire, à elle qui a triomphé autrefois de tout l'univers. Opprimez-la, à la bonne heure, au milieu du monde et dans ces assemblées de vanité que l'erreur assemble, et où l'erreur est sur le trône. N'est-ce pas assez que vous l'ayez bannie du monde, et qu'elle n'ose plus s'y montrer sans s'exposer à des dérisions et à des censures? Laissez-nous du moins la triste consolation d'oser encore la publier à la face de ces autels qu'elle a élevés, et qui doivent du moins lui servir d'asile.

Vous nous accusez d'exagérer; grand Dieu, et vous nous jugerez peut-être un jour sur ce que nous affaiblissons la force et la vertu de votre parole pour ne l'avoir pas assez méditée aux pieds des autels; et vous nous reprocherez peut-être un jour d'avoir accommodé la

sainte sévérité de votre Evangile aux indulgences et aux adoucissements de nos siècles; et vous nous rangerez peut-être un jour parmi les ouvriers d'iniquité, parce que la tiédeur et la négligence de nos mœurs aura ôté à la parole que nous annonçons, cette terreur et cette véhémence divine, qu'elle ne saurait trouver que dans une bouche consacrée par la piété et par la pénitence [1]!

Eh! quoi! mes Frères, les vérités du salut, telles que Jésus-Christ nous les a proposées, ne sauraient-elles alarmer les consciences, si l'esprit de l'homme n'y ajoute des terreurs étrangères? Paul exagérait donc autrefois, lorsque ce gouverneur romain, malgré l'orgueil d'une fausse sagesse et les préjugés d'un culte idolâtre, frémissait, dit saint Luc, en l'entendant parler de la justice, de la chasteté et du spectacle terrible d'un jugement à venir? Paul exagérait donc, lorsque les habitants des villes venaient se frappant la poitrine, fondant en larmes à ses pieds, et portant au milieu des places publiques les livres lascifs ou impies, et les autres instruments de leurs passions, pour en faire un sacrifice au Seigneur?

Vous nous accusez d'ajouter de nouvelles terreurs aux paroles de l'Evangile. Mais où sont les consciences que nous troublons? Où sont les pécheurs que nous alarmons? Où sont les âmes mondaines, qui, saisies de frayeur au sortir de nos discours, vont se cacher au fond des solitudes et expier par de saints excès de pénitence, les dissolutions de leurs mœurs passées? Les siècles qui nous ont précédés, ont vu souvent de ces exemples; les nôtres en voient-ils encore quelquefois? Ah! plût à Dieu que vous puissiez me convaincre d'avoir inspiré à une seule âme ces terreurs salutaires, disait autrefois saint Ambroise à quelques sages mondains de son temps, qui l'accusaient d'exagérer les périls et la corruption du monde, et de faire prendre à trop de filles chrétiennes le parti de la sainte virginité; et je puis vous le dire ici avec bien plus de raison que ce grand homme: *Utinam convincerer* [1]! Plût à Dieu qu'on pût me montrer les suites d'une indiscrétion si heureuse! *Utinam tanti criminis probaretur effectus!* Plût à Dieu que vous eussiez des exemples à nous reprocher pour justifier vos censures! *Utinam me exemplis potius argueretis, quam sermonibus cœderitis!* Ah! nous souffririons le blâme avec plaisir, si l'on pouvait nous montrer le succès qu'on nous reproche. *Non vererer invidiam, si efficaciam recognoscerem.*

Hélas! nous ne ménageons peut-être que trop votre faiblesse; nous respectons peut-être trop des coutumes qu'un long usage a consacrées, de peur de paraître censurer les grands exemples qui les autorisent. Nous n'osons presque parler de certains désordres, de peur que nos censures ne paraissent plutôt tomber sur les personnes que sur les vices; nous nous contentons de vous montrer de loin des vérités qu'il faudrait vous mettre sous l'œil, et votre salut même souffre souvent de l'excès de nos précautions et de notre timide prudence. Que dirai-je? La faiblesse nous arrache souvent des éloges, où le zèle devrait placer des anathèmes et des censures; nous nous laissons, comme le monde, éblouir par les noms et par les titres; ce qui encouragea les Ambroise nous affaiblit; et parce que nous vous devons du respect, nous vous refusons souvent la vérité que nous devons encore respecter davantage; et, après cela, vous nous accusez d'exagérer, d'outrer les vérités et d'en former des fantômes de notre façon, pour alarmer ceux qui nous écoutent.

Mais que nous reviendrait-il d'un artifice si indigne de la vérité qui nous est confiée? Ces déclamations outrées et puériles pouvaient convenir à l'éloquence vénale de ces sophistes, qui, au milieu des écoles de la Grèce, cherchaient à s'attirer des disciples en vantant la sagesse de leur secte. Mais pour nous, mes Frères, eh! nous voudrions pouvoir vous adoucir le joug, loin de le rendre plus pesant; nous voudrions pouvoir vous faciliter la voie, loin d'y jeter de nouveaux obstacles. Que ne pouvons-nous, comme le pasteur de l'Evangile, vous porter nous-mêmes sur les épaules

[1] On nous accuse de grossir les objets, d'exagérer les vérités que la religion expose toutes simples, d'outrer par trop de zèle la morale de Jésus-Christ. Ah! mon Dieu! que nous devons craindre le contraire! Peut-être que vous nous jugerez vous-même un jour pour n'avoir pas assez médité cette sainte loi aux pieds de vos autels pour en connaître toute la force et toute la vigueur. Ah! vous nous reprocherez peut-être un jour d'avoir eu trop de condescendance pour nos auditeurs, et d'avoir accommodé la sévérité de votre Evangile aux mœurs, aux coutumes, aux maximes et aux usages du monde. Ah! vous nous rejetterez peut-être du nombre de vos saints ouvriers, parce que, par le déréglement de nos mœurs et par notre mauvais exemple, nous aurons ôté cette véhémence, cette force, cette onction de la sainte parole, telle qu'elle se trouve dans une bouche crucifiée et pénitente. *Ed. de Trévoux.*

[1] S. Ambr. de Virginit. l. I, c. 5.

pour vous épargner les fatigues du chemin ! Pourquoi vous dégoûterions-nous de l'entreprise du salut, en vous y représentant des difficultés chimériques ? C'est à nous à vous aplanir celles qui s'y trouvent en effet, et à vous tendre la main pour soutenir votre faiblesse.

Méditez la loi de Jésus-Christ, mes Frères. Que dis-je ? Ouvrez seulement l'Evangile, et lisez. Alors vous comprendrez que nous tirons un voile de discrétion sur la sévérité de ses maximes ; alors, loin de vous plaindre de nos excès, vous suppléerez vous-mêmes à notre silence et à nos adoucissements ; et vous vous direz ce que nous craignons de vous dire, parce que vous ne pourriez pas le porter. Grand Dieu ! porter sa croix chaque jour, mépriser le monde et tout ce qu'il renferme, vivre comme étranger sur la terre, ne s'attacher qu'à vous seul, renoncer à tout ce qui flatte les sens, se renoncer sans cesse soi-même, regarder comme heureux ceux qui pleurent et qui sont affligés : voilà le précis de votre loi sainte. Eh ! que peut ajouter l'esprit humain à la rigueur de cette doctrine ? Que pourrions-nous vous annoncer de plus triste et de plus formidable à l'amour-propre ? Aussi vos reproches ne sont qu'un vain langage du monde et une de ces façons de parler que nul n'approfondit, et que chacun adopte. Votre conscience les dément en secret ; et quand vous parlez de bonne foi, vous convenez que nous avons raison, et que l'Evangile est un prédicateur bien plus sévère et plus effrayant pour le monde et pour ceux qui l'aiment, que nous ne saurions jamais l'être nous-mêmes.

Premier devoir qu'exige de vous l'autorité de la parole sainte, un esprit de docilité.

Vous devez, en second lieu, à l'autorité de cette parole un esprit de sincérité et d'application sur vous-même, c'est-à-dire être ici un censeur rigoureux de votre propre conscience ; avoir sans cesse sous les yeux d'un côté l'état de votre âme, de l'autre les vérités que nous annonçons ; vous mesurer sur cette règle ; vous approfondir dans cette lumière ; vous juger par cette loi ; écouter, comme adressées à vous seul, les saintes maximes annoncées à la multitude ; vous regarder comme seul ici devant Jésus-Christ qui parle à vous seul par notre bouche, et qui peut-être même ne nous envoie ici que pour vous seul. Car, mes Frères, nul ne prend ici pour soi la vérité qui l'attaque et qui le condamne ; nul ne s'y croit un personnage intéressé. Il semble que nous nous formons à plaisir des fantômes pour les combattre, et que la réalité du pécheur que nous attaquons ne se trouve nulle part. L'impudique ne se reconnaît point dans les traits les plus vifs et les plus ressemblants de sa passion. L'homme chargé d'un bien mal acquis, et peut être du sang et de la dépouille des peuples, condamne avec nous cette injustice dans les autres, et ne voit pas qu'il se juge lui-même. Le courtisan, dévoré d'ambition, et qui sacrifie tous les jours à cette idole la conscience et la probité, convient de la bassesse de cette passion dans ses semblables, et la regarde comme une vertu ou comme la grande science de la cour pour lui-même. Chacun s'envisage toujours par certains côtés favorables qui l'empêchent de se reconnaître tel qu'il est. Nous avons beau, pour ainsi dire, le montrer au doigt, on trouve toujours en soi certains traits adoucis qui changent la ressemblance. On se dit tout bas à soi-même : Je ne suis pas cet homme ; et tandis que le public nous applique peut-être des vérités si ressemblantes, seuls ou nous réussissons à nous y méconnaître, ou nous n'y découvrons peut-être que les défauts de nos frères. Nous cherchons à nos propres portraits des ressemblances étrangères ; nous sommes ingénieux à détourner sur les autres le coup que la vérité n'avait porté que sur nous ; la malignité des applications est l'unique fruit que nous retirons de la peinture que la chaire fait de nos vices, et nous jugeons témérairement nos frères, où nous aurions dû nous juger nous-mêmes. Et c'est ainsi, ô mon Dieu, que les hommes corrompus abusent de tout, et que la lumière même de la vérité ferme leurs yeux sur leurs propres égarements, et ne les ouvre que pour voir dans les autres ou ce qui n'est pas, ou ce qu'elle aurait dû leur cacher !

Tels sont les devoirs qu'exige de vous l'autorité de la parole sainte. Venons à ceux qui sont attachés à sa fin. Sa fin, mes Frères, vous le savez, c'est la conversion des cœurs, l'établissement de la vérité, la destruction de l'erreur et du péché, la sanctification du nom de Jésus-Christ ; tout y est grand, tout y est sérieux, tout y est digne de la plus sublime fonction de la hiérarchie ; et de là il est aisé de conclure que vous devez nous écouter avec un esprit de respect religieux qui ne méprise pas la simplicité de nos discours, et avec un esprit

de foi qui n'y cherche rien d'humain, rien de frivole, rien qui ne réponde à l'excellence et à la dignité de sa fin.

Je dis un esprit de respect religieux, qui ne méprise pas la simplicité de nos discours ; car, quelque éclairé que vous soyez d'ailleurs, vous ne devez pas vous faire de vos prétendues lumières un titre pour négliger les instructions que l'Eglise donne aux fidèles. Augustin, déjà si célèbre à Milan par ses talents et par son éloquence, ne dédaignait pas d'assister assidûment aux instructions publiques du grand Ambroise. L'onction de l'esprit vous apprendra toujours ici ce que vous ignorez peut-être encore. Si vous avez la science qui enfle, vous vous affermirez dans la charité qui édifie. Si votre esprit n'y apprend rien de nouveau, votre cœur y sentira peut-être des choses nouvelles ; vous y apprendrez du moins que votre savoir n'est rien, si vous ignorez la science du salut; que vous n'êtes qu'une nuée sans eau [1], élevé à la vérité par vos talents et par vos connaissances sur le reste des hommes, mais vide de grâce, et le jouet des vents et des passions devant Dieu ; et qu'enfin une âme simple et pure apprendra tout en un instant dans le sein de Dieu, et sera transformée de clarté en clarté [2], au lieu que vous, après une vie entière de veilles et de travail, et un amas inutile de connaissances et de lumières, n'aurez peut-être pour partage que les ténèbres éternelles.

Quel abus, mes Frères, de se bannir de ces assemblées saintes, sous prétexte qu'on en sait assez, et peut-être aussi qu'on est assez instruit des devoirs de la piété dont on fait profession depuis longtemps ; et que des lectures chrétiennes et un peu de réflexion dans la retraite mènent plus loin et sont plus utiles que tous nos discours ! Mais, mon cher auditeur, si vous faites profession de la piété et de la justice, quelle plus douce consolation pouvez-vous avoir que d'entendre publier les merveilles du Seigneur, les ordonnances de sa loi sainte, des vérités que vous aimez, que vous pratiquez, et dont vous devez souhaiter que la connaissance soit donnée à tous les hommes ? Quel spectacle plus consolant pour vous, que de voir vos frères assemblés ici au pied de l'autel, attentifs à la parole de vie, éloignés des spectacles du monde et des occasions du péché, formant de saints désirs, ouvrant leurs cœurs à la voix de Dieu, concevant peut-être les prémices de l'Esprit Saint, et les commencements de leur pénitence ; et de pouvoir vous unir à eux pour obtenir du Père des miséricordes qu'il achève dans leur âme l'ouvrage du salut qu'il a commencé d'y opérer.

Ce n'est pas que la méditation des divines Ecritures ne fournisse à la piété chrétienne des ressources consolantes. Mais le Seigneur attache à la vertu de notre ministère et à la vocation légitime des grâces que vous ne trouverez pas ailleurs. Les vérités les plus simples dans la bouche des pasteurs ou de ceux qui vous parlent à leur place, tirent de la grâce de leur mission une force qu'elles n'ont pas toutes seules ; et le même livre d'Isaïe, qui, lu dans un char par cet officier de la reine d'Ethiopie, était pour lui un livre fermé, et amusait son loisir sans éclairer sa foi, développé par Philippe, devint à l'instant pour lui une parole de vie et de salut. Et enfin vous devez cet exemple à vos frères, cette édification à l'Eglise, ce respect à la parole de Jésus-Christ, cette uniformité à l'Esprit de paix et d'unité qui nous lie. Eh ! bannissez-vous, à la bonne heure, de ces assemblées profanes et criminelles où la piété est toujours gémissante, étrangère, contrainte ; mais c'est ici sa place ; c'est l'assemblée des saints, puisque ce n'est que pour les former que notre ministère a été établi, et se perpétue encore dans l'Eglise.

J'ai dit en second lieu un esprit de foi ; et cette disposition en renferme deux : un amour pour la parole sainte indépendant des talents de l'homme qui vous l'annonce ; un goût formé par la religion, qui ne vienne pas y chercher de vains ornements, mais les vérités solides du salut ; c'est-à-dire ne l'écouter ni avec un esprit de censure, ni avec un esprit de curiosité.

Et en effet votre amour pour la parole de Jésus-Christ doit vous aveugler, pour ainsi dire, sur les défauts de ceux qui vous l'annoncent ; vous devez la trouver belle, divine, digne de tous vos hommages dans une bouche même impolie et grossière. Sous quelque couleur qu'on vous la présente, revêtue d'ornements pompeux, ou simple et négligée, pourvu que vous en reconnaissiez encore les traits célestes, elle a les mêmes droits sur votre cœur. Et certes perd-elle quelque chose de sa sainteté pour passer par des canaux moins brillants et

[1] Nubes sine aqua. *Jud.*, 12.

[2] Transformamur a claritate in claritatem. *II Cor.*, III, 18.

moins riches? Que le Seigneur parlât autrefois à travers un buisson vil et méprisable aux yeux, ou sur une nuée de gloire; qu'il rendît ses oracles au milieu du désert et dans un tabernacle couvert de peaux d'animaux, ou dans le temple de Salomon, le plus magnifique qui ait jamais été élevé à la gloire de son nom, sa parole sainte y perdait-elle quelque chose de sa dignité? Et, comme c'était le même Seigneur qui parlait partout, la foi d'Israël y faisait-elle quelque différence?

Cependant, parmi tous ceux qui nous écoutent, il en est peu aujourd'hui qui ne s'érigent en juges et en censeurs de la parole sainte. On ne vient ici que pour décider du mérite de ceux qui l'annoncent, pour faire des parallèles insensés, pour prononcer sur la différence des jours et des instructions. On se fait honneur d'être difficile; on passe sans attention sur les vérités les plus étonnantes, et qui seraient d'un plus grand usage pour soi; et tout le fruit qu'on retire d'un discours chrétien, se borne à en avoir mieux remarqué les défauts que tout autre [1]. De sorte qu'on peut appliquer à la plupart de nos auditeurs ce que Joseph, devenu le sauveur de l'Egypte, disait par pure feinte à ses frères : Ce n'est pas pour chercher le froment et la nourriture que vous êtes venus ici, c'est comme des espions qui venez remarquer les endroits faibles de cette contrée; *Exploratores estis; ut videatis infirmiora terræ, venistis*[2]. Ce n'est pas pour vous nourrir du pain de la parole et chercher des secours et des remèdes utiles à vos maux, que vous venez nous écouter; c'est pour trouver où placer quelques vaines censures, et vous faire honneur de nos défauts, qui sont peut-être une punition terrible de Dieu sur vous, lequel refuse à vos crimes des ouvriers plus accomplis, et qui auraient pu vous rappeler à la pénitence : *Exploratores estis; ut videatis infirmiora terræ, venistis*[3].

Mais, de bonne foi, mes Frères, quelque faible que soit notre langage, n'en disons-nous pas toujours assez pour vous confondre, pour dissiper vos erreurs, et pour vous faire convenir en secret des égarements que vous ne pouvez vous justifier à vous-mêmes? Faut-il des talents si sublimes pour vous dire que les fornicateurs, les avares et les hommes sans miséricorde n'entreront jamais dans le royaume de Dieu, que si vous ne faites pénitence, vous périrez, et qu'il ne sert de rien d'être possesseur du monde entier, si l'on vient à perdre son âme? N'est-ce pas la simplicité même qui fait toute la force de ces divines vérités; et dans la bouche du plus obscur de tous les ministres, seraient-elles moins effrayantes?

Et d'ailleurs, s'il était permis de nous recommander ici nous-mêmes, comme le disait autrefois l'Apôtre à des fidèles ingrats, plus attentifs à censurer la simplicité de son extérieur et de son langage, et sa figure méprisable, comme il dit lui-même, aux yeux des hommes, que touchés des fatigues et des périls infinis qu'il avait essuyés pour leur annoncer l'Evangile et les convertir à la foi; s'il était permis, nous vous dirions : mes Frères, nous soutenons pour vous tout le poids d'un ministère pénible; nos soins, nos veilles, nos prières, les travaux infinis qui nous conduisent à ces chaires chrétiennes, n'ont point d'autre objet que votre salut; eh! ne méritons-nous pas du moins que vous respectiez nos peines? Le zèle qui souffre tout pour vous assurer le salut, peut-il jamais devenir le triste sujet de vos dérisions et de vos censures? Demandez à Dieu, à la

[1] Etat déplorable, mais état ordinaire des gens du monde, et particulièrement de ceux qui vivent à la cour! Il n'y a plus pour eux de parole de Dieu, parce qu'il n'y a plus de sujets qui aient ces qualités requises pour la leur rendre supportable. — BOURDALOUE, *sermon sur la Parole de Dieu*, 1re partie.

[2] Gen., XLII, 9.

[3] Maury admire justement cette éloquente application de l'Ecriture sainte : « Il ne dit point, avec l'apostolique fierté de Bossuet, dans l'exorde de son éloge funèbre de la princesse palatine : *Mon discours, dont vous vous croyez peut-être les juges, vous jugera tous au dernier jour, et sera sur vous un nouveau fardeau, comme parlent les prophètes. Onus verbi Domini super Israel.* Mais il applique à ses auditeurs le même reproche que Joseph adressait par feinte à ses frères. »

Cette magnifique allusion est ainsi rendue par l'édition de Trévoux : « On se fait gloire d'être difficile pour paraître de meilleur goût; on passe sans attention sur des expositions simples, qui seraient les plus propres à toucher, et tout le fruit qu'on remporte d'un discours chrétien, consiste à en avoir remarqué les défauts, plus que toute autre chose. De sorte que nous pourrions vous dire aujourd'hui ce que Joseph disait autrefois à ses frères, qui, dans le temps d'une cruelle stérilité, venaient chercher du blé en Egypte : Vous êtes des espions qui venez observer les endroits les plus faibles du royaume, afin de nous insulter plus aisément : *Exploratores estis; ut videatis infirmiora terræ, venistis.* Quand vous venez à nos discours, ce n'est point pour y recueillir le pain de la parole, pour vous instruire de vos obligations ou vous en rappeler le souvenir, ce n'est point pour y reconnaître des crimes et les détester, ce n'est point pour vous éclaircir sur le danger du monde et de ses faux biens et y renoncer; c'est pour y exercer une vaine censure, y trouver quelque chose à critiquer, et y remarquer des défauts qui, considérés dans des sentiments de charité, auraient pu vous rappeler cette faiblesse humaine dont personne n'est exempt : *Exploratores estis; ut videatis infirmiora terræ, venistis.* »

bonne heure, pour la gloire de l'Eglise et pour l'honneur de son Evangile, qu'il suscite à son peuple des ouvriers puissants en parole; de ces hommes que l'onction seule de l'Esprit de Dieu rend éloquents, et qui annoncent l'Evangile d'une manière digne de son élévation et de sa sainteté. Mais quand nous y manquons, que votre foi supplée à nos discours; que votre piété rende à la vérité dans vos cœurs ce qu'elle perd dans notre bouche, et, par vos dégoûts injustes, n'obligez pas les ministres de l'Evangile à recourir, pour vous plaire, aux vains artifices d'une éloquence humaine, à briller plutôt qu'à instruire, et à descendre chez les Philistins, comme autrefois les Israélites, pour aiguiser leurs instruments destinés à cultiver la terre; je veux dire à chercher dans les sciences profanes ou dans le langage d'un monde ennemi des ornements étrangers pour embellir la simplicité de l'Evangile, et donner aux instruments et aux talents, destinés à faire croître et fructifier la semence sainte, un brillant et une subtilité qui en émousse la force et la vertu, et qui met un faux éclat à la place du zèle et de la vérité : *Descendebat ergo omnis Israel ad Philistiim, ut exacueret unusquisque vomerem suum, et ligonem* [1].

Et voilà, mes Frères, le dernier défaut opposé à cet esprit de foi, un esprit de curiosité. Vous ne distinguez pas assez la sainte gravité de notre ministère, de cet art vain et frivole, qui ne se propose que l'arrangement du discours et la gloire de l'éloquence; vous n'assistez à nos discours que comme autrefois Augustin, encore pécheur, assistait à ceux d'Ambroise. Ce n'était pas, dit cet illustre pénitent, pour y apprendre de la bouche de l'homme de Dieu, les secrets de la vie éternelle, que je cherchais depuis si longtemps, ni pour y trouver des remèdes aux plaies honteuses et invétérées de mon âme, que vous seul connaissiez, ô mon Dieu! C'était pour examiner si son éloquence répondait à sa grande réputation, et si ses discours soutenaient les applaudissements que lui donnait tout son peuple. Les vérités qu'il annonçait ne m'intéressaient point; je n'étais touché que de la beauté et de la douceur du discours : *Rerum autem incuriosus et contemptor adstabam, et delectabar suavitate sermonis* [1].

Et telle est encore aujourd'hui la situation déplorable d'une infinité de fidèles qui nous écoutent, lesquels, chargés de crimes comme Augustin, liés comme lui des passions les plus honteuses, loin de venir chercher ici des remèdes à leurs maux, viennent y chercher de vains ornements qni amusent les malades sans les guérir, qui font que nous plaisons au pécheur, mais qui ne font pas que le pécheur se déplaise à lui-même. Ils viennent, ce semble, nous dire ce que les habitants de Babylone disaient autrefois aux Israélites captifs : Chantez-nous les cantiques de Sion : *Hymnum cantate nobis de canticis Sion* [2]. Ils viennent chercher l'harmonie et l'agrément dans les vérités sérieuses de la morale de Jésus-Christ, dans les soupirs de la triste Sion étrangère et captive, et veulent que nous pensions à flatter l'oreille en publiant les menaces et les maximes sévères de l'Evangile : *Hymnum cantate nobis de canticis Sion.*

O vous qui m'écoutez et que ce discours regarde, rentrez un moment en vous-mêmes; votre sort est comme déploré aux yeux de Dieu; vos plaies invétérées ne laissent presque plus d'espoir de guérison; vos maux pressent; le temps est court; Dieu, lassé de vous souffrir depuis si longtemps, va enfin vous frapper et vous surprendre : voilà les malheurs éternels que nous vous prédisons et qui arrivent tous les jours à vos semblables. Vous n'êtes pas loin de l'accomplissement; nous vous montrons le glaive terrible du Seigneur suspendu sur votre tête et prêt à tomber sur vous; et, loin de frémir sur les suites de votre destinée et prendre des mesures pour vous dérober au glaive qui vous menace, vous vous amusez à examiner s'il brille et s'il a de l'éclat, et vous cherchez dans les terreurs mêmes de la prédiction, les beautés puériles d'une vaine éloquence. Grand Dieu! que le pécheur paraît méprisable et digne de risée, quand on l'envisage dans votre lumière!

[1] *I Reg.*, XIII, 20. — Si nous manquons de cette simplicité, n'est-ce pas vous qui nous obligez à chercher dans ces fleurs d'une vaine éloquence des beautés étrangères, sans lesquelles vous ne goûteriez point la parole de Dieu, et qui nous forcez, pour ainsi dire, comme autrefois les Israélites, à descendre chez les Philistins pour aiguiser leurs glaives et leurs flèches, c'est-à-dire à chercher dans l'art des tours d'éloquence et des manières polies qui ne furent jamais connues aux siècles de nos pères. *Descendebat omnis Israel ad Philistiim, ut exacueret unusquisque vomerem suum et ligonem et securim et sarculum.* — Ed. de 1705.

[1] Conf. lib. V, c. 13.

[2] Ps. CXXXVI, 3.

Car, mes Frères, sommes-nous donc ici sur une tribune profane, pour ménager avec des paroles artificieuses les suffrages d'une assemblée oisive, ou dans la chaire chrétienne, et à la place de Jésus-Christ, pour vous instruire, pour vous reprendre, pour vous sanctifier au nom et sous les yeux de Celui qui nous envoie? Est-ce ici une dispute de gloire, un exercice d'esprit et d'oisiveté, ou le plus saint et le plus important ministère de la foi [1]? Eh! pourquoi venez-vous vous arrêter à nos faibles talents, et chercher des qualités humaines où Dieu seul parle et agit? Les instruments les plus vils ne sont-ils pas quelquefois les plus propres à la puissance de sa grâce? Les murs de Jéricho ne tombent-ils pas, quand il lui plaît, au bruit des plus fragiles trompettes? Eh! que nous importe de vous plaire, si nous ne vous changeons pas? que nous sert d'être éloquents, si vous êtes toujours pécheurs? quel fruit nous revient-il de vos louanges, si vous n'en retirez vous-même aucun de nos instructions? Notre gloire, c'est l'établissement du règne de Dieu dans vos cœurs; vos larmes toutes seules, bien mieux que vos applaudissements, peuvent faire notre éloge, et nous ne voulons point d'autre couronne que vous-même et votre salut éternel. Ainsi soit-il.

[1] Bourdaloue se plaignait aussi du même mal. Parlant cependant aux auditeurs du XVII^e siècle, il disait : « Voilà où nous conduit l'esprit du siècle, vous le savez, à ne chercher plus que l'agréable et à rejeter le sérieux et le solide, à n'aimer que ce qui plaît et à mépriser ce qui instruit et ce qui corrige, à faire perdre aux plus saintes vérités toute leur vertu, et, si j'ose le dire, à les anéantir. »

—

# TRENTIÈME SERMON.

—

## SERMON POUR LE LUNDI DE LA PREMIÈRE SEMAINE DE CARÊME.

### SUR LA VÉRITÉ D'UN AVENIR.

—

#### ANALYSE.

DIVISION. — 1° *La certitude d'un avenir.* 2° *La nécessité d'un avenir.* 3° *Le sentiment secret d'un avenir.*

PREMIÈRE PARTIE. — *Certitude d'un avenir.* Elle est justifiée par les plus pures lumières de la raison, et c'est la vérité la plus consolante de la foi, au lieu que l'incertitude que l'incrédule y oppose, est :

1° *Suspecte dans le principe qui la produit.* Car l'impie porta d'abord en naissant les principes de religion naturelle connus à tous les hommes; il crut un avenir, des récompenses pour la vertu et des châtiments pour les crimes. Depuis quand a-t-il cessé de croire? A-t-il examiné, a-t-il consulté? Point du tout, la croyance des vérités s'est affaiblie en lui à mesure que ses mœurs se sont déréglées. Voilà la source de toute incrédulité, le déréglement du cœur. On ne trouve point des hommes véritablement sages, chastes, tempérants, etc., qui n'attendent point d'avenir. Il est consolant pour les fidèles de voir qu'il faut renoncer à toutes les vertus, avant que de renoncer à la foi.

2° *Cette incertitude est insensée dans les raisons sur lesquelles elle s'appuie.* Il faudrait des raisons bien décisives pour ne rien croire, car ce serait fureur et extravagance de hasarder un intérêt aussi sérieux que celui de son éternité sur des preuves légères et frivoles. Or, quelles sont les grandes raisons qui ont déterminé l'incrédule à prendre le parti de ne rien croire? Il n'a que des discours vagues, des doutes usés, des suppositions chimériques; on ne sait, dit-il, ce qui se passe dans cet autre monde dont on nous parle, personne n'en est jamais revenu, au lieu que le fidèle croit un avenir sur l'autorité de l'Ecriture, sur la déposition des Apôtres qui ont répandu leur sang pour rendre gloire à la vérité, sur l'accomplissement des prophéties, sur la tradition de tous les siècles; lequel des deux fait un meilleur usage de sa raison? Bien plus, quand les vaines raisons de l'impie balanceraient les vérités solides et évidentes qui nous promettent l'immortalité, il devrait du moins désirer que le sentiment de la foi fût véritable. Ce sentiment fait honneur à l'homme, il lui apprend que son origine est céleste et ses espérances éternelles; au lieu que rien de plus triste, rien de plus humiliant pour l'homme, qu'une doctrine qui le confond absolument avec la bête. Outre cela, son propre intérêt devrait porter l'impie à croire un avenir : il ne risque rien en le croyant; sa crédulité, s'il se trompe, n'aura aucune suite fâcheuse; il vivra avec honneur, avec probité, avec innocence. Il aura perdu quelques plaisirs sensuels et rapides qui l'auraient bientôt lassé par le dégoût qui les suit, ou tyrannisé par les nouveaux désirs

qu'ils allument ; mais s'il y a un avenir, il perd les biens éternels, la possession de Dieu même, et il va trouver des ardeurs dévorantes, un supplice sans fin et sans mesure.

3° *L'incertitude de l'impie est affreuse dans ses conséquences.* Premièrement, si tout doit finir avec nous, d'où vient que nous ne sommes pas parfaitement heureux sur la terre ? Tous les autres êtres, contents de leur destination, paraissent heureux à leur manière dans la situation où Dieu les a placés ; l'homme seul est inquiet et mécontent, en proie à ses désirs, et ne rencontre rien ici-bas où son cœur puisse se fixer. Secondement, si tout meurt avec le corps, qui a pu persuader à tous les hommes de tous les siècles et de tous les pays que leur âme était immortelle ? Ce n'est pas une collusion, car on ne peut faire convenir ensemble les hommes de tous les pays et de tous les siècles ; ce n'est pas un préjugé de l'éducation, qui est différente selon les différents pays ; ce n'est pas une secte, car ce dogme n'a point eu de chef et de protecteurs ; les hommes se le sont persuadé à eux-mêmes. Troisièmement, si tout meurt avec nous, il faut que l'univers prenne d'autres lois, d'autres mœurs, d'autres usages ; car les lois qui nous unissent, les devoirs les plus sacrés de la vie civile, ne sont fondés que sur la certitude d'un avenir. Tout est confondu sur la terre, et toutes les idées du vice et de la vertu sont renversées.

DEUXIÈME PARTIE. — *Nécessité d'un avenir, et sa conformité avec l'idée d'un Dieu sage et le sentiment de la propre conscience.*

1° *Nécessité d'un avenir conforme à l'idée d'un Dieu sage.* L'impie demande s'il est digne de la grandeur de Dieu de s'amuser à ce qui se passe parmi les hommes, de compter leurs vices ou leurs vertus, etc. Remarquez d'abord que c'est l'impie lui-même qui dégrade la grandeur de Dieu, comme s'il lui fallait des soins et des attentions pour voir ce qui se passe sur la terre. Ensuite je lui demande à mon tour s'il est de la grandeur de Dieu de laisser les vices et les vertus sans châtiment et sans récompense, il est donc égal d'être vicieux ou vertueux ? Dieu n'aime pas davantage la vertu que le vice, ou plutôt il préfère le vice à la vertu ? Car les impies sont presque toujours les heureux de la terre; au contraire, l'affliction et l'opprobre sont d'ordinaire ici-bas le partage des gens de bien. Quel Dieu de ténèbres, de faiblesse, de confusion et d'iniquité se forme l'impie ! Un Dieu qui met sa grandeur à laisser le monde qu'il a créé dans un désordre universel !

2° *Nécessité d'un avenir conforme au sentiment de la propre conscience.* Dieu a créé l'homme, seul, de tous ses ouvrages, capable de connaître et d'aimer l'Auteur de son être ; il a mis en lui des pensées si hautes, des désirs si vastes, des sentiments si grands ; et cependant cet homme ne serait fait que pour la terre, pour passer un petit nombre de jours comme la bête en des occupations frivoles ou des plaisirs sensuels ! Ce qui est donc digne de Dieu, c'est de veiller sur cet univers, d'aimer dans ses créatures les vertus qui le rendent lui-même aimable, de haïr en elles les vices qui défigurent en elles son image, de rendre heureuses avec lui les âmes qui n'ont vécu que pour lui, de livrer à leur propre malheur celles qui ont cru trouver une félicité hors de lui : voilà le Dieu des chrétiens.

L'impie prétend que Dieu étant juste ne doit pas punir comme des crimes des penchants de plaisir nés avec nous, et qu'il nous a lui-même donnés. Quel blasphème ! Car si vous prétendez justifier toutes vos actions par les penchants secrets qui vous y portent, les plus grands crimes deviendront permis, et nos penchants et nos désirs seront l'unique règle que nous aurons à suivre. Aussi la nature toute seule fit sentir aux païens la nécessité d'une lumière supérieure aux sens qui en réglât l'usage, et fit de la raison un frein aux passions humaines. Donc ces penchants vicieux ou ne viennent pas de la première institution de la nature, ou ils en sont un dérangement, puisque toutes les lois n'ont été faites que pour les modérer, et que dans tous les siècles, tous ceux qui se sont livrés sans réserve à leurs penchants, ont été regardés comme des monstres et comme l'opprobre de l'humanité. D'ailleurs, rendons justice à l'homme ou plutôt à l'Auteur qui l'a formé ; si nous trouvons en nous des penchants de vice et de volupté, nous y trouvons aussi des sentiments de vertu, de pudeur et d'innocence. Pourquoi donc entre deux penchants l'impie décide-t-il que celui qui nous pousse vers les sens, est plus conforme à la nature de l'homme et n'a rien de criminel ? Si tous les hommes étaient corrompus, peut-être aurait-il raison de dire que les penchants qui nous portent vers les sens, sont inséparables de notre nature ; mais il y a des justes sur la terre, il y a des âmes chastes, fidèles, timorées, qui ont hérité de la nature les mêmes penchants que l'impie, mais qui ont par-dessus lui la force d'y résister. N'attribuons donc point à Dieu une faiblesse qui est l'ouvrage de nos propres dérèglements. Dieu est donc juste lorsqu'il punit les transgressions de sa loi ; et l'impie se trompe, lorsque pour dernière ressource, il s'imagine que la récompense du juste sera la résurrection à une vie immortelle, et la punition du pécheur, l'anéantissement éternel de son âme. Car ce ne serait pas une punition pour l'impie de n'être plus ; c'est là ce qu'il désire. Ce n'est pas ainsi que Dieu punit. L'espérance de l'impie périra, mais ses crimes ne périront pas avec lui. La mort a borné ses crimes, mais elle n'a pas borné ses désirs criminels; ses tourments seront donc aussi éternels que ses plaisirs l'auraient été, s'il eût été le maître de sa destinée.

---

Ibunt hi in supplicium æternum, justi autem in vitam æternam.

*Ceux-ci iront dans le supplice éternel, et les justes dans la vie éternelle.* Matth., XXV, 46.

Voilà, mes Frères, à quoi se termineront enfin les désirs, les espérances, les conseils et les entreprises des hommes. Voilà où viendront enfin échouer les vaines réflexions des sages et des esprits forts, les doutes et les incertitudes éternelles des incrédules, les vastes projets des conquérants, les monuments de la gloire humaine, les soins de l'ambition, les distinctions des talents, les inquiétudes de la fortune, la prospérité des empires, et toutes les révolutions frivoles de la terre. Tel sera le dénoûment redoutable, qui nous développera enfin les mystères de la Providence sur les diverses destinées des enfants d'Adam, et qui justifiera sa conduite dans le gouvernement de l'univers. Cette vie n'est donc qu'un instant rapide, et le commencement d'un avenir éternel. Des tourments qui ne finiront plus, ou les délices d'une félicité immortelle partageront enfin le sort de tous les hommes ; et l'une de ces deux destinées doit être la nôtre.

Cependant, l'image de ce grand spectacle, qui avait pu autrefois effrayer la férocité des tyrans, ébranler la fermeté des philosophes, troubler la mollesse et les voluptés des Césars, adoucir les peuples les plus barbares, former tant de martyrs, peupler les déserts, et soumettre tout l'univers au joug de la croix; cette image si effrayante n'est presque plus destinée aujourd'hui qu'à alarmer la timidité du simple peuple [1]. Ces grands objets sont devenus des peintures vulgaires qu'on n'ose presque plus exposer à la fausse délicatesse des puissants et des sages du monde; et tout le fruit que nous retirons d'ordinaire de ces sortes de discours, c'est de faire demander, au sortir de là, si tout se passera comme nous l'avons dit [2].

Car, mes Frères, nous vivons dans des temps où la foi de plusieurs a fait naufrage; où une affreuse philosophie, comme un venin mortel, se répand en secret, et entreprend de justifier les abominations et les vices contre la foi des peines et des récompenses futures. Cette plaie a passé des palais des grands jusque dans le peuple; et partout la piété des justes est blessée par les discours de l'irréligion et les maximes du libertinage [3].

Et certes, mes Frères, je ne suis pas surpris que des hommes dissolus doutent d'un avenir, et tâchent de combattre ou d'affaiblir une vérité si capable de troubler leurs voluptés criminelles [4]. Il est affreux d'attendre un malheur éternel. Le monde n'a point de plaisir à l'épreuve d'une pensée si funeste. Aussi le monde a de tout temps essayé de l'effacer du cœur et de l'esprit des hommes; il sent bien que la foi d'un avenir est un frein incommode aux passions humaines, et qu'il ne réussira jamais à faire des voluptueux tranquilles et déterminés qu'il n'en ait fait auparavant des incrédules.

Otons donc, mes Frères, à la corruption du cœur humain un appui si monstrueux et si fragile. Prouvons aux âmes dissolues qu'elles survivront à leurs désordres; que tout ne meurt pas avec le corps; que cette vie finira leurs crimes, mais non pas leurs malheurs; et, pour mieux confondre l'impiété, attaquons-la dans les vains prétextes sur lesquels elle s'appuie.

Premièrement, qui sait, nous dit l'impie, si tout ne meurt pas avec nous? Cette autre vie dont on nous parle, est-elle bien sûre? Qui en est revenu pour nous dire ce qui s'y passe?

Secondement, est-il digne de la grandeur de Dieu, disent-ils encore, de s'abaisser à ce qui se passe parmi les hommes? Que lui importe que des vers de terre, comme nous, s'égorgent, se trompent, se déchirent, vivent dans les plaisirs ou dans la tempérance? N'est-ce pas un orgueil à l'homme de croire qu'un Dieu si grand s'occupe de lui?

Enfin, quelle apparence, ajoutent-ils, que Dieu, ayant fait naître l'homme tel qu'il est, il punisse, comme des crimes, des penchants de plaisirs que nous trouvons en nous, et que la nature nous a donnés. Voilà toute la philosophie des âmes voluptueuses: l'incertitude d'un avenir; la grandeur de Dieu qu'une vile créature ne peut offenser; la faiblesse née avec l'homme, et à qui il serait injuste d'en faire un crime.

Prouvons donc d'abord, contre l'incertitude des impies, que la vérité d'un avenir est justifiée par les plus pures lumières de la raison; en second lieu, contre l'idée indigne qu'ils se forment de la grandeur de Dieu, que cette vérité est justifiée par sa sagesse et par sa gloire; enfin, contre le prétexte tiré de la faiblesse de l'homme, qu'elle est justifiée par le jugement même de sa propre conscience. La certitude d'un avenir; la nécessité d'un avenir; le sentiment secret d'un avenir : voilà tout mon discours.

O Dieu! ne regardez pas l'outrage que les blasphèmes de l'impiété font à votre gloire;

[1] Cette image si terrible ne sert presque plus aujourd'hui qu'à gagner la simplicité des peuples. *Ed. de* 1705.

[2] Ces grands objets sont devenus des peintures vulgaires qu'on n'ose presque plus exposer à la fausse délicatesse des grands et des sages du monde; et tout le fruit qu'ils tirent d'ordinaire de nos discours, c'est de se demander, au sortir de là, s'il est vrai que tout doit se passer comme nous l'avons dit. *Ed. de* 1705.

[3] Car nous vivons dans un temps où le monde est plein d'hommes corrompus, dont la conscience est noircie, la religion presque éteinte ou bien altérée, qui blasphèment ce qu'ils ignorent, et qui, pour parler le langage de l'Apôtre, à force de repousser de leur cœur les sentiments de la raison et de la religion, ou fait naufrage à la foi, d'hommes inconstants et rebelles qui se laissent emporter à tout ce qui flatte leurs passions, qui font les sages et les esprits forts dans le monde, *dans un temps où une vaine philosophie comme un venin secret se répand dans presque tous les esprits*, et qui leur fait entreprendre de justifier une conduite impie par de fausses suppositions, entièrement contraires et aux lumières de la raison et à la gloire de Dieu et au témoignage de leur propre conscience. Cette plaie mortelle a passé des palais des grands jusque dans le cœur des peuples, et l'on voit maintenant partout la piété de nos pères blessée par les maximes d'un affreux libertinage. *Edit. de* 1705.

[4] Et certes, chrétiens, je ne suis pas surpris que des hommes corrompus tâchent d'affaiblir et d'effacer de leur cœur des vérités qui troublent leur fausse sécurité et qui condamnent leur indigne conduite. *Ed. de* 1705.

regardez seulement et voyez de quoi la raison que vous n'éclairez plus, est capable. Reconnaissez, dans les égarements monstrueux de l'esprit humain, toute la sévérité de votre justice, lorsqu'elle l'abandonne, afin que plus j'exposerai ici les blasphèmes insensés de l'impie, plus il devienne à vos yeux un objet digne de votre pitié et des richesses de votre miséricorde. *Ave, Maria.*

### PREMIÈRE PARTIE.

Il est triste sans doute d'avoir à justifier devant les fidèles la vérité la plus consolante de la foi; de venir prouver à des hommes à qui l'on a annoncé Jésus-Christ, que leur être n'est pas un assemblage bizarre et le triste fruit du hasard; qu'un ouvrier sage et tout-puissant a présidé à notre formation et à notre naissance; qu'un souffle d'immortalité anime notre boue; qu'une portion de nous-mêmes nous survivra; et qu'au sortir de cette maison terrestre, notre âme retournera dans le sein de Dieu d'où elle était sortie, et ira habiter la région éternelle des vivants, où il sera rendu à chacun selon ses œuvres.

C'est par cette vérité que Paul commença d'annoncer la foi devant l'Aréopage [1] : Nous sommes la race immortelle de Dieu, disait-il à cette assemblée de sages, et il a établi un jour pour juger l'univers. C'est par là que les hommes apostoliques jetèrent les premiers fondements de la doctrine du salut parmi les nations infidèles et corrompues. Mais pour nous, mes Frères, qui arrivons à la fin des siècles, après que la plénitude des nations est entrée dans l'Eglise, que tout l'univers a cru, que tous les mystères ont été éclaircis, toutes les prophéties accomplies, Jésus-Christ glorifié, la voie du ciel ouverte et frayée; nous qui paraissons dans les derniers temps où le jour du Seigneur est bien plus proche que lorsque nos pères crurent; hélas! quel devrait être notre ministère, sinon de disposer les fidèles à cette grande attente, et de leur apprendre à se tenir prêts pour paraître devant Jésus-Christ qui va venir, loin de combattre encore ces maximes monstrueuses et insensées que la première prédication de l'Evangile avait effacées de l'univers!

L'incertitude prétendue d'un avenir est donc le premier fondement de la sécurité des âmes incrédules. On ne sait ce qui se passe dans cet autre monde dont on nous parle, disent-ils; aucun des morts n'en est revenu pour nous le dire; peut-être n'y a-t-il rien au delà du trépas; jouissons donc du présent, et laissons au hasard un avenir ou qui n'est point, ou du moins qu'on ne veut pas que nous connaissions.

Or, je dis que cette incertitude est suspecte dans le principe qui la produit, insensée dans les raisons sur lesquelles elle s'appuie, affreuse dans ses conséquences; ne me refusez pas votre attention.

Suspecte dans le principe qui la produit. Car, mes Frères, comment s'est formée dans l'esprit de l'impie [1] cette incertitude sur l'avenir? Il n'y a qu'à remonter à l'origine d'une opinion pour savoir si les intérêts de la vérité ou des passions l'ont établie sur la terre.

L'impie porta en naissant les principes de religion naturelle communs à tous les hommes: il trouva écrite dans son cœur une loi qui défendait la violence, l'injustice, la perfidie, et tout ce qu'on ne peut pas souffrir soi-même. L'éducation fortifia ces sentiments de la nature; on lui apprit à connaître un Dieu, à l'aimer, à le craindre; on lui montra la vertu dans les règles; on la lui rendit aimable dans les exemples, et, quoiqu'il trouvât en lui des penchants opposés au devoir, lorsqu'il lui arrivait de s'y laisser emporter, son cœur prenait en secret le parti de la vertu contre sa propre faiblesse.

Ainsi vécut d'abord l'impie sur la terre; il adora avec le reste des hommes un Etre suprême; il respecta ses lois; il redouta ses châtiments; il attendit ses promesses. D'où vient donc qu'il n'a plus connu de Dieu; que les crimes lui ont paru des polices humaines, l'enfer un préjugé, l'avenir une chimère, l'âme un souffle qui s'éteint avec le corps? Par quel degré est-il parvenu à ces connaissances si nouvelles et si surprenantes? par quelles voies a-t-il pu réussir à se défaire de ses anciens préjugés, si établis parmi les hommes et si conformes aux sentiments de son cœur et aux lumières de sa raison? A-t-il examiné? a-t-il consulté? a-t-il pris toutes les précautions sérieuses que demandait l'affaire la plus importante de sa vie? s'est-il retiré du commerce des hommes pour laisser plus de loisir aux réflexions et à l'étude? a-t-il purifié son cœur, de peur que les passions ne lui fissent prendre

[1] Act., XVII, 29, 31.

[1] De l'impie et du libertin. *Ed. de* 1705.

le change ? De quelles attentions n'a-t-on pas besoin pour revenir des premiers sentiments dont l'âme avait été d'abord imbue ?

Ecoutez-le, mes Frères, et adorez ici la justice de Dieu sur ces hommes corrompus qu'il livre à la vanité de leurs pensées. A mesure que ses mœurs se sont déréglées, les règles lui ont paru suspectes ; à mesure qu'il s'est abruti, il a tâché de se persuader que l'homme était semblable à la bête. Il n'est devenu impie qu'en se fermant toutes les voies qui pouvaient le conduire à la vérité, en ne se faisant plus de la religion une affaire sérieuse, en ne l'examinant que pour la déshonorer par des blasphèmes et des plaisanteries sacriléges ; il n'est devenu impie qu'en cherchant à s'endurcir contre les cris de sa conscience, et se livrant aux plus infâmes voluptés [1]. C'est par cette voie qu'il est parvenu aux connaissances rares et sublimes de l'incrédulité : c'est à ces grands efforts qu'il doit la découverte d'une vérité que le reste des hommes jusqu'à lui avait ou ignorée ou détestée [2].

Voilà la source de toute incrédulité, le déréglement du cœur. Oui, mes Frères, trouvez-moi, si vous le pouvez, des hommes sages, véritables, chastes, réglés, tempérants, qui ne croient point de Dieu, qui n'attendent point d'avenir, qui regardent les adultères, les abominations, les incestes, comme les penchants et les jeux d'une nature innocente. Si le monde a vu des impies qui ont paru sages et tempérants, c'était ou qu'ils cachaient mieux leurs désordres pour donner plus de crédit à leur impiété, ou la satiété du plaisir qui les avait menés à cette fausse tempérance. La débauche avait été la première source de leur irréligion ; leur cœur était corrompu, avant que leur foi fît naufrage ; ils avaient intérêt de croire que tout meurt avec le corps, avant que d'être parvenus à se le persuader ; et un long usage du plaisir avait bien pu les dégoûter du crime, mais non pas leur rendre la vertu plus aimable.

[1] Vous auriez bientôt la foi, si vous aviez quitté les plaisirs. *Pascal*, x, 1.

[2] Ne me dites rien des libertins. Je les connais. Tous les jours je les entends discourir, et je ne remarque dans tous leurs discours qu'une fausse capacité, une curiosité vague et superficielle, ou pour parler franchement une vanité toute pure, et pour fond des passions indomptables, qui, de peur d'être réprimées par une trop grande autorité, attaquent l'autorité de la loi de Dieu, que par une erreur naturelle à l'esprit humain ils croient avoir renversée à force de le désirer. BOSSUET, *troisième sermon pour le saint jour de Pâques*. Ed. de Bar, t. II, p. 519-520.

Quelle consolation pour nous, mes Frères, qui croyons, qu'il faille renoncer aux mœurs, à la probité, à la pudeur, à tous les sentiments de l'humanité, avant que de renoncer à la foi, et n'être plus homme pour n'être plus chrétien !

Voilà donc l'incertitude de l'impie déjà suspecte dans son principe ; mais, en second lieu, elle est insensée dans les raisons sur lesquelles elle s'appuie.

Car, mes Frères, pour prendre le parti étonnant de ne rien croire, et d'être tranquille sur tout ce qu'on nous dit d'un avenir éternel, il faudrait sans doute des raisons bien décisives et bien convaincantes. Il n'est pas naturel que l'homme hasarde un intérêt aussi sérieux que celui de son éternité sur des preuves légères et frivoles ; encore moins naturel qu'il abandonne là-dessus les sentiments communs, la foi de ses pères, la religion de tous les siècles, le consentement de tous les peuples, les préjugés de son éducation, s'il n'y a été comme forcé par l'évidence de la vérité. A moins que l'impie ne soit bien sûr que tout meurt avec le corps, rien n'approche de sa fureur et de son extravagance. Or, en est-il bien assuré ? Quelles sont les grandes raisons qui l'ont déterminé à prendre ce parti affreux ? On ne sait, dit-il, ce qui se passe dans cet autre monde dont on nous parle ; le juste meurt comme l'impie, l'homme comme la bête ; et nul ne revient pour nous dire lequel des deux avait eu tort. Pressez encore, et vous serez effrayé de voir la faiblesse de l'incrédulité : des discours vagues, des doutes usés, des incertitudes éternelles, des suppositions chimériques, sur lesquelles on ne voudrait pas risquer le malheur ou le bonheur d'un seul de ses jours, et sur lesquelles on hasarde une éternité tout entière.

Voilà les raisons insurmontables que l'impie oppose à la foi de tout l'univers ; voilà cette évidence qui l'emporte dans son esprit sur tout ce qu'il y a de plus évident et de mieux établi sur la terre. On ne sait ce qui se passe dans cet autre monde dont on nous parle ! O homme ! ouvrez ici les yeux. Un doute seul suffit pour vous rendre impie, et toutes les preuves de la religion ne purent suffire pour vous rendre fidèle ! Vous doutez s'il y a un avenir, et vous vivez par avance comme s'il n'y en avait point ! Vous n'avez pour fondement de votre opinion que votre incertitude,

et vous nous reprochez la foi comme une crédulité populaire!

Mais je vous prie, mes Frères, de quel côté est ici la crédulité? Est-elle du côté de l'impie ou du côté du fidèle? Le fidèle croit un avenir sur l'autorité des divines Ecritures, c'est-à-dire le livre sans contredit qui mérite le plus de créance; sur la déposition des hommes apostoliques, c'est-à-dire de ces hommes justes, simples, miraculeux, qui ont répandu leur sang pour rendre gloire à la vérité, et à la doctrine desquels la conversion de l'univers a rendu un témoignage qui s'élèvera jusqu'à la fin des siècles contre l'impie; sur l'accomplissement des prophéties, c'est-à-dire le seul caractère de vérité que l'imposture ne peut imiter; sur la tradition de tous les siècles, c'est-à-dire sur des faits qui, depuis la naissance du monde, ont paru certains à tout ce que l'univers a eu de plus grands hommes, de justes plus reconnus, de peuples plus sages et plus polis; en un mot, sur des preuves du moins vraisemblables. L'impie ne croit point d'avenir sur un simple doute, sur un pur soupçon. Qui le sait, nous dit-il; qui en est revenu[1]? Il n'a aucune raison solide, décisive, pour combattre la vérité d'un avenir. Car qu'il la publie, et nous nous y rendrons. Il se défie seulement qu'il n'y a rien après cette vie, et là-dessus il le croit.

Or, je vous demande, qui est ici le crédule? Est-ce celui qui a pour fondement de sa croyance ce qu'il y a du moins de plus vraisemblable parmi les hommes, et de plus propre à faire impression sur la raison, ou celui qui s'est déterminé à croire qu'il n'y a rien sur la faiblesse d'un simple doute? Cependant l'impie croit faire plus d'usage de sa raison que le fidèle; il nous regarde comme des hommes faibles et crédules; et il se considère lui-même comme un esprit supérieur, élevé au-dessus des préjugés vulgaires, et que la raison seule, et non l'opinion publique, détermine. O Dieu! que vous êtes terrible, lorsque vous livrez le pécheur à son aveuglement, et que vous savez bien tirer votre gloire des efforts mêmes que vos ennemis font pour la combattre!

[1] Il paraît que cette frivole et grossière objection était de mode parmi les incrédules du XVII^e siècle. « Attendons-nous, dit Bossuet, que Dieu ressuscite les morts pour nous instruire? Il n'est point nécessaire que les morts reviennent, ni que quelqu'un sorte du tombeau. Ce qui entre aujourd'hui dans le tombeau doit suffire pour nous convertir. » *Oraison funèbre de Madame Henriette.*

Mais je vais encore plus loin. Quand même, dans le doute que se forme l'impie sur l'avenir, les choses seraient égales, et que les vaines incertitudes qui le rendent incrédule, balanceraient les vérités solides et évidentes qui nous promettent l'immortalité; je dis que, dans une égalité même de raisons, il devrait du moins désirer que le sentiment de la foi sur la nature de nos âmes fût véritable, un sentiment qui fait tant d'honneur à l'homme, qui lui apprend que son origine est céleste, et ses espérances éternelles. Il devrait souhaiter que la doctrine de l'impiété fût fausse, une doctrine si triste, si humiliante pour l'homme, qui le confond avec la bête, qui ne le fait vivre que pour le corps, qui ne lui donne ni fin, ni destination, ni espérance, qui borne sa destinée à un petit nombre de jours rapides, inquiets, douloureux qu'il passe sur la terre. Toutes choses égales, une raison, née avec quelque élévation, aimerait encore mieux se tromper en se faisant honneur, qu'en se déclarant pour un parti si ignominieux à son être. Quelle âme a donc reçu l'impie des mains d'une nature peu favorable, pour aimer mieux croire, dans une si grande inégalité de raisons, qu'il n'est fait que pour la terre, et se regarder avec complaisance, comme un vil assemblage de boue, et le compagnon du bœuf et du taureau? Que dis-je, mes Frères? Quel monstre dans l'univers doit être l'impie de ne se défier même du sentiment commun, que parce qu'il est trop glorieux à sa nature, et de croire que la vanité toute seule des hommes l'a introduit sur la terre et leur a persuadé qu'ils étaient immortels?

Mais non, mes Frères, ces hommes de chair et de sang ont raison de refuser l'honneur que la religion fait à leur nature, et de se persuader que leur âme est toute de boue, et que tout meurt avec le corps. Des hommes sensuels, impudiques, efféminés, qui n'ont plus d'autre frein qu'un instinct brutal, plus d'autre règle que l'emportement de leurs désirs, plus d'autre occupation que de réveiller, par de nouveaux artifices, la cupidité déjà assouvie; des hommes de ce caractère ne doivent pas avoir beaucoup de peine à croire qu'ils n'ont en eux aucun principe de vie spirituelle, que le corps est tout leur être; et, comme ils imitent les mœurs des bêtes, ils sont pardonnables de s'en attribuer la nature. Mais qu'ils ne jugent pas de tous les hommes par eux-

mêmes; il est encore sur la terre des âmes chastes, pudiques, tempérantes; qu'ils ne transportent pas dans la nature les penchants honteux de leur volonté, qu'ils ne dégradent pas l'humanité tout entière, pour s'être indignement dégradés eux-mêmes; qu'ils cherchent leurs semblables parmi les hommes, et, se trouvant presque seuls dans l'univers, ils verront qu'ils sont plutôt les monstres que les ouvrages ordinaires de la nature.

D'ailleurs, non-seulement l'impie est insensé, parce que, dans une égalité même de raison, son cœur et sa gloire devraient le décider en faveur de la foi, mais encore son propre intérêt. Car, mes Frères, on l'a déjà dit, que risque l'impie en croyant? Quelle suite fâcheuse aura sa crédulité s'il se trompe? Il vivra avec honneur, avec probité, avec innocence. Il sera doux, affable, juste, sincère, religieux, ami généreux, époux fidèle, maître équitable, il modérera des passions qui auraient fait tous les malheurs de sa vie; il s'abstiendra des plaisirs et des excès qui lui eussent préparé une vieillesse douloureuse ou une fortune dérangée; il jouira de la réputation de la vertu et de l'estime des peuples : voilà ce qu'il risque. Quand tout finirait avec cette vie, ce serait là le seul secret de la passer heureuse et tranquille : voilà le seul inconvénient que j'y trouve. S'il n'y a point de récompense éternelle, qu'aura-t-il perdu en l'attendant? Il a perdu quelques plaisirs sensuels et rapides, qui l'auraient bientôt ou lassé par le dégoût qui les suit, ou tyrannisé par les nouveaux désirs qu'ils allument; il a perdu l'affreuse satisfaction d'être, pour l'instant qu'il a paru sur la terre, cruel, dénaturé, voluptueux, sans foi, sans mœurs, sans conscience, méprisé peut-être et déshonoré au milieu de son peuple. Je n'y vois pas de plus grand malheur; il retombe dans le néant, et son erreur n'a point d'autre suite [1].

Mais s'il y a un avenir, mais s'il se trompe en refusant de croire, que ne risque-t-il pas? La perte des biens éternels, la possession de votre gloire, ô mon Dieu, qui devait le rendre à jamais heureux. Mais ce n'est là même que le commencement de ses malheurs; il va trouver des ardeurs dévorantes, un supplice sans fin et sans mesure, une éternité d'horreur et de rage. Or, comparez ces deux destinées, quel parti prendra ici l'impie [1]? Risquera-t-il la courte durée de quelques jours? risquera t-il une éternité tout entière? s'en tiendra-t-il au présent qui doit finir demain, et où il ne saurait même être heureux? craindra-t-il un avenir qui n'a plus d'autres bornes que l'éternité, et qui ne doit finir qu'avec Dieu même? Quel est l'homme sage qui, dans une incertitude même égale, osât ici balancer; et quel nom donnerons-nous à l'impie qui, n'ayant pour lui que des doutes frivoles, et voyant du côté de la foi l'autorité, les exemples, la prescription, la raison, la voix de tous les siècles, le monde entier, prend seul le parti affreux de ne point croire, meurt tranquille, comme s'il ne devait plus vivre, laisse sa destinée éternelle entre les mains du hasard, et va tenter follement un si grand événement? O Dieu! est-ce donc là un homme conduit par une raison tranquille, ou un furieux qui n'attend plus de ressource que de son désespoir? L'incertitude de l'impie est donc insensée dans les raisons sur lesquelles elle s'appuie.

Mais, en dernier lieu, elle est encore affreuse dans ses conséquences. Et ici souffrez que je laisse les grandes raisons de doctrine; je ne veux parler qu'à la conscience de l'incrédule, et m'en tenir aux preuves de sentiment.

Or, si tout doit finir avec nous, si l'homme ne doit rien attendre après cette vie, et que ce soit ici notre patrie, notre origine, et la seule félicité que nous pouvons nous promettre, pourquoi n'y sommes-nous pas heureux? Si nous ne naissons que pour les plaisirs des sens, pourquoi ne peuvent-ils nous satisfaire et laissent-ils toujours un fonds d'ennui et de tristesse dans notre cœur? Si l'homme n'a rien au-dessus de la bête, que ne coule-t-il ses jours comme elle, sans souci, sans inquiétude, sans dégoût, sans tristesse, dans la félicité des sens et de la chair? Si l'homme n'a point d'autre bonheur à espérer qu'un bonheur temporel, pourquoi ne le trouve-t-il nulle part sur la terre? D'où vient que les richesses l'inquiè-

[1] Quel mal vous arrivera-t-il en prenant ce parti? Vous serez fidèle, honnête, humble, reconnaissant, bienfaisant, sincère, ami véritable. A la vérité, vous ne serez point dans les plaisirs emportés, dans la gloire, dans les délices; mais n'en aurez-vous point d'autres? PASCAL.

[1] Ces raisonnements de Massillon rappellent le célèbre argument des *partis*, dont Pascal s'est servi avec une incomparable force. « Il faut parier.....; vous êtes embarqué. Lequel prendrez-vous donc? Voyons..... Si vous gagnez, vous gagnez tout; si vous perdez, vous ne perdez rien. Gagez donc qu'il est sans hésiter. »

tent, que les honneurs le fatiguent, que les plaisirs le lassent, que les sciences le confondent et irritent sa curiosité loin de la satisfaire, que la réputation le gêne et l'embarrasse, que tout cela ensemble ne peut remplir l'immensité de son cœur et lui laisse encore quelque chose à désirer? Tous les autres êtres, contents de leur destinée, paraissent heureux, à leur manière, dans la situation où l'auteur de la nature les a placés. Les astres tranquilles dans le firmament ne quittent pas leur séjour pour aller éclairer une autre terre; la terre, réglée dans ses mouvements, ne s'élance pas en haut pour aller prendre leur place; les animaux rampent dans les campagnes, sans envier la destinée de l'homme qui habite les villes et les palais somptueux; les oiseaux se réjouissent dans les airs, sans penser s'il y a des créatures plus heureuses qu'eux sur la terre : tout est heureux, pour ainsi dire, tout est à sa place dans la nature. L'homme seul est inquiet et mécontent, l'homme seul est en proie à ses désirs, se laisse déchirer par des craintes, trouve son supplice dans ses espérances, devient triste et malheureux au milieu de ses plaisirs; l'homme seul ne rencontre rien ici-bas où son cœur puisse se fixer [1].

D'où vient cela, ô homme? Ne serait-ce point parce que vous êtes ici-bas déplacé; que vous êtes fait pour le ciel; que votre cœur est plus grand que le monde; que la terre n'est pas votre patrie; et que tout ce qui n'est pas Dieu, n'est rien pour vous? Répondez si vous pouvez, ou plutôt interrogez votre cœur, et vous serez fidèle.

En second lieu, si tout meurt avec le corps, qui est-ce qui a pu persuader à tous les hommes de tous les siècles et de tous les pays, que leur âme était immortelle? D'où a pu venir au genre humain cette idée étrange d'immortalité? Un sentiment si éloigné de la nature de l'homme, puisqu'il ne serait né que pour les fonctions des sens, aurait-il pu prévaloir sur la terre? Car si l'homme, comme la bête, n'est fait que pour le temps, rien ne doit être plus incompréhensible pour lui, que la seule idée d'immortalité. Des machines pétries de boue, qui ne devraient vivre, et n'avoir pour objet qu'une félicité sensuelle, auraient-elles jamais pu ou se donner, ou trouver en elles-mêmes, de si nobles sentiments et des idées si sublimes? Cependant, cette idée si extraordinaire est devenue l'idée de tous les hommes; cette idée si opposée même aux sens, puisque l'homme, comme la bête, meurt tout entier à nos yeux, s'est établie sur toute la terre; ce sentiment qui n'aurait pas dû même trouver un inventeur dans l'univers, a trouvé une docilité universelle parmi tous les peuples, les plus sauvages comme les plus cultivés, les plus polis comme les plus grossiers, les plus infidèles comme les plus soumis à la foi.

Car remontez jusqu'à la naissance des siècles, parcourez toutes les nations, lisez l'histoire des royaumes et des empires, écoutez ceux qui reviennent des îles les plus éloignées: l'immortalité de l'âme a toujours été et est encore la croyance de tous les peuples de l'univers. La connaissance d'un seul Dieu a pu s'effacer sur la terre, sa gloire, sa puissance, son immensité ont pu s'anéantir, pour ainsi dire, dans le cœur et dans l'esprit des hommes; des peuples entiers et sauvages peuvent vivre encore sans culte, sans religion, sans Dieu dans ce monde; mais ils attendent tous un avenir; mais le sentiment de l'immortalité de l'âme n'a pu s'effacer de leur cœur; mais ils se figurent tous une région que nos âmes habiteront après notre mort; et, en oubliant Dieu, ils n'ont pu ne pas se sentir eux-mêmes.

Or, d'où vient que des hommes si différents d'humeur, de culte, de pays, de sentiments, d'intérêts, de figure même, et qui à peine paraissent entre eux de même espèce, conviennent tous pourtant en ce point, et veulent tous être immortels? Ce n'est pas ici une collusion [1]; car comment ferez-vous convenir ensemble les

[1] Ce passage, sublime dans sa simplicité et dans sa vérité, se retrouve avec ses principaux traits dans l'édition de 1705. Après s'être adressé cette philosophique question : Pourquoi ne sommes-nous jamais pleinement heureux et parfaitement contents ici-bas, même au milieu des passions satisfaites, l'orateur continuait : « Toutes les autres créatures, contentes de leur destinée, demeurent tranquilles dans la situation où le Seigneur les a placées. Les astres, contents de leur élévation, ne viennent point ramper sur la terre; les animaux rampant dans les campagnes ne cherchent point à s'élever vers le ciel; les lys des champs et les fleurs des jardins paraissent sans ambition et sans inquiétude; les oiseaux se réjouissent dans les airs sans songer s'il est sur la terre des créatures plus heureuses qu'eux. L'homme seul ne trouve rien sur la terre ni dans le fonds inépuisable de ses recherches et de ses désirs où son cœur se puisse fixer. Il n'a pas plutôt la possession de l'objet qu'il désire, qu'il en demande un autre. » Le fonds, tiré d'ailleurs en partie de saint Augustin, est le même; mais que le style est plus riche, le goût plus sûr, l'expression plus nette dans la rédaction dernière que dans les premiers essais

[1] *Illusion*, 1705; *collusion*, 1745 et Renouard. Le mot *collusion* signifie, dans la langue du palais, l'accord de parties plaidantes qui s'entendent pour tromper un tiers.

hommes de tous les pays et de tous les siècles? Ce n'est pas un préjugé de l'éducation ; car les mœurs, les usages, le culte, qui d'ordinaire sont la suite des préjugés, ne sont pas les mêmes parmi tous les peuples; le sentiment de l'immortalité leur est commun à tous. Ce n'est pas une secte ; car, outre que c'est la religion universelle du monde, ce dogme n'a point eu de chef et de protecteur: les hommes se le sont persuadés eux-mêmes, ou plutôt la nature le leur a appris sans le secours des maîtres; et seul, depuis le commencement des choses, il a passé des pères aux enfants, et s'est toujours maintenu sur la terre. O vous, qui croyez être un amas de boue, sortez donc du monde où vous vous trouvez seul de votre avis; allez donc chercher dans une autre terre des hommes d'une autre espèce et semblables à la bête; ou plutôt ayez horreur de vous-même de vous trouver comme seul dans l'univers, de vous révolter contre toute la nature, de désavouer votre propre cœur; et reconnaissez dans un sentiment commun à tous les hommes, l'impression commune de l'auteur qui les a tous formés!

Enfin, et je finis avec cette dernière raison, la société universelle des hommes, les lois qui nous unissent les uns aux autres, les devoirs les plus sacrés et les plus inviolables de la vie civile, tout cela n'est fondé que sur la certitude d'un avenir. Ainsi, si tout meurt avec le corps, il faut que l'univers prenne d'autres lois, d'autres mœurs, d'autres usages, et que tout change de face sur la terre, Si tout meurt avec le corps, les maximes de l'équité, de l'amitié, de l'honneur, de la bonne foi, de la reconnaissance, ne sont donc plus que des erreurs populaires, puisque nous ne devons rien à des hommes qui ne sont rien, auxquels aucun nœud commun de culte et d'espérance ne nous lie, qui vont demain retomber dans le néant, et qui ne sont déjà plus. Si tout meurt avec nous, les doux noms d'enfant, de père, d'ami, d'époux, sont donc des noms de théâtre et de vains titres qui nous abusent, puisque l'amitié, celle même qui vient de la vertu, n'est plus un lien durable; que nos pères qui nous ont précédés, ne sont plus; que nos enfants ne seront point nos successeurs; car le néant, tel que nous devons être un jour, n'a point de suite; que la société sacrée des noces n'est plus qu'une union brutale, d'où, par un assemblage bizarre et fortuit, sortent des êtres qui nous ressemblent, mais qui n'ont de commun avec nous que le néant.

Que dirai-je encore? Si tout meurt avec nous, les annales domestiques et la suite de nos ancêtres n'est donc plus qu'une suite de chimères, puisque nous n'avons plus d'aïeux, et que nous n'aurons point de neveux; les soins du nom et de la postérité sont donc frivoles; l'honneur qu'on rend à la mémoire des hommes illustres, une erreur puérile, puisqu'il est ridicule d'honorer ce qui n'est plus; la religion des tombeaux, une illusion vulgaire; les cendres de nos pères et de nos amis, une vile poussière qu'il faut jeter au vent, et qui n'appartient à personne; les dernières intentions des mourants si sacrées parmi les peuples les plus barbares, le dernier son d'une machine qui se dissout; et, pour tout dire en un mot, si tout meurt avec nous, les lois sont donc une servitude insensée; les rois et les souverains, des fantômes que la faiblesse des peuples a élevés; la justice, une usurpation sur la liberté des hommes; la loi des mariages, un vain scrupule; la pudeur, un préjugé; l'honneur et la probité, des chimères; les incestes, les parricides, les perfidies noires, des jeux de la nature et des noms que la politique des législateurs a inventés.

Voilà où se réduit la philosophie sublime des impies; voilà cette force, cette raison, cette sagesse qu'ils nous vantent éternellement. Convenez de leurs maximes, et l'univers entier retombe dans un affreux chaos; et tout est confondu sur la terre; et toutes les idées du vice et de la vertu sont renversées; et les lois les plus inviolables de la société s'évanouissent; et la discipline des mœurs périt; et le gouvernement des Etats et des empires n'a plus de règle; et toute l'harmonie du corps politique s'écroule; et le genre humain n'est plus qu'un assemblage d'insensés, de barbares, d'impudiques, de furieux, de fourbes, de dénaturés, qui n'ont plus d'autre loi que la force; plus d'autre frein que leurs passions et la crainte de l'autorité; plus d'autre lien que l'irréligion et l'indépendance; plus d'autre Dieu qu'eux-mêmes. Voilà le monde des impies; et, si ce plan affreux de république vous plaît, formez, si vous le pouvez, une société de ces hommes monstrueux. Tout ce qui nous reste à vous dire, c'est que vous êtes digne d'y occuper une place.

Qu'il est donc digne de l'homme, mes Frères, d'attendre une destinée éternelle, de ré-

gler ses mœurs sur la loi, et de vivre comme devant un jour rendre compte de ses actions devant celui qui pèsera les esprits [1], et qui surprendra les sages dans leur sagesse!

L'incertitude de l'impie est donc suspecte dans son principe, insensée dans ses raisons, affreuse dans ses conséquences. Mais, après vous avoir montré que rien n'est plus opposé à la droite raison que le doute qu'il se forme sur l'avenir, achevons de le confondre dans ses prétextes; et montrons que rien n'est plus opposé à l'idée d'un Dieu sage et au sentiment de la propre conscience.

### DEUXIÈME PARTIE.

Il est sans doute étonnant, mes Frères, que l'impie cherche dans la grandeur de Dieu même une protection à ses crimes, et que, ne trouvant rien au-dedans de lui qui puisse justifier les horreurs de son âme, il prétende trouver dans la majesté redoutable de l'Etre suprême une indulgence qu'il ne peut trouver dans la corruption même de son cœur.

En effet, est-il digne de la grandeur de Dieu, dit l'impie, de s'amuser à ce qui se passe parmi les hommes, de compter leurs vices ou leurs vertus, d'étudier jusqu'à leurs pensées et à leurs désirs frivoles et infinis? Les hommes, des vers de terre, qui disparaissent sous la majesté de ses regards, valent-ils la peine qu'il les observe de si près, et n'est-ce pas penser trop humainement d'un Dieu qu'on nous fait si grand, que de lui donner une occupation qui ne serait pas même digne de l'homme?

Mais, avant de faire sentir toute l'extravagance de ce blasphème, remarquez, je vous prie, mes Frères, que c'est l'impie lui-même qui dégrade ici la grandeur de Dieu, et le rend semblable à l'homme. Car, Dieu a-t-il besoin d'observer les hommes de près pour être instruit de leurs actions et de leurs pensées? Lui faut-il des soins et des attentions pour voir ce qui se passe sur la terre? N'est-ce pas en lui que nous sommes, que nous vivons, que nous agissons [2]; et pouvons-nous éviter ses regards, ou peut-il lui-même les fermer à nos crimes? Quelle folie donc à l'impie de supposer que ce qui se passe sur la terre deviendrait un soin et une occupation pour la divinité, si elle voulait y prendre garde! Son unique occupation est de se connaître, et de jouir d'elle-même.

Cette réflexion supposée, je réponds premièrement : S'il est de la grandeur de Dieu de laisser les biens et les maux sans châtiment et sans récompense, il est donc égal d'être juste, sincère, officieux, charitable, ou cruel, fourbe, perfide, dénaturé; Dieu n'aime donc pas davantage la vertu, la pudeur, la droiture, la religion, que l'impudicité, la mauvaise foi, l'impiété, le parjure, puisque le juste et l'impie, le pur et l'impur, auront le même sort, et qu'un anéantissement éternel va bientôt les égaler et les confondre pour toujours dans l'horreur du tombeau.

Que dis-je, mes Frères? Dieu semble même se déclarer ici-bas en faveur de l'impie contre l'homme de bien. Il élève l'impie comme le cèdre du Liban; il le comble d'honneurs et de richesses; il favorise ses désirs; il facilite ses projets; car les impies sont presque toujours les heureux de la terre. Au contraire, il semble oublier le juste : il l'humilie; il l'afflige; il le livre à la calomnie et à la puissance de ses ennemis; car l'affliction et l'opprobre sont d'ordinaire ici-bas le partage des gens de bien [1]! Quel monstre de Divinité, si tout finit avec l'homme, et s'il n'y a point d'autres maux et d'autres biens à espérer que ceux de cette vie! Est-elle donc la protectrice des adultères, des sacriléges, des crimes les plus affreux; la persécutrice de l'innocence, de la pudeur, de la piété, des vertus les plus pures? Ses faveurs sont donc le prix du crime, et ses châtiments la seule récompense de la vertu! Quel Dieu de ténèbres, de faiblesse, de confusion et d'iniquité se forme l'impie!

Quoi, mes Frères, il serait de sa grandeur de laisser le monde qu'il a créé dans un désordre si universel; de voir l'impie prévaloir presque toujours sur le juste; l'innocent détrôné par l'usurpateur; le père devenu la victime de l'ambition d'un fils dénaturé; l'époux expirant sous les coups d'une épouse barbare et infidèle! Du haut de sa grandeur, Dieu se ferait un délassement bizarre de ces tristes événements sans y prendre part! Parce qu'il est grand, il serait ou faible ou injuste ou barbare! Parce que les hommes sont petits, il

[1] *Celui qui pèsera les esprits.* C'est une allusion au *Spirituum ponderator Dominus* au livre des *Proverbes*, XVI, 2.
[2] *Act.*, XVII, 28.

[1] L'affliction et l'opprobre sont quelquefois le partage des saints et même des hommes simplement vertueux, mais non pas d'ordinaire le partage des gens de bien. Mais n'est-ce pas ici comme une plainte de Massillon contre les traits calomnieux auxquels il fut en but?

leur serait permis d'être ou dissolus sans crime ou vertueux sans mérite !

O Dieu! si c'était-là le caractère de votre Etre suprême, si c'est vous que nous adorons sous des idées si affreuses, je ne vous reconnais donc plus pour mon père, pour mon protecteur, pour le consolateur de mes peines, le soutien de ma faiblesse, le rémunérateur de de ma fidélité! Vous ne seriez donc plus qu'un tyran indolent et bizarre, qui sacrifie tous les hommes à sa vaine fierté, et qui ne les a tirés du néant que pour les faire servir de jouet à son loisir ou à ses caprices !

Car enfin, mes Frères, s'il n'y a point d'avenir, quel dessein donc digne de sa sagesse, Dieu aurait-il pu se proposer en créant les hommes? Quoi ! il n'aurait point eu d'autre vue en les formant qu'en formant la bête? L'homme, cet être si noble, qui trouve en lui de si hautes pensées, de si vastes désirs, de si grands sentiments; susceptible d'amour, de vérité, de justice; l'homme, seul de toutes les créatures, capable d'une destination sérieuse, de connaître et d'aimer l'Auteur de son être; cet homme ne serait fait que pour la terre, pour passer un petit nombre de jours, comme la bête, en des occupations frivoles ou des plaisirs sensuels? Il remplirait sa destinée en remplissant un rôle si méprisable? Il n'aurait paru sur la terre que pour y donner un spectacle si risible et si digne de pitié? Et après cela il retomberait dans le néant, sans avoir fait aucun usage de cet esprit vaste et de ce cœur élevé que l'Auteur de son être lui avait donnés? O Dieu ! où serait ici votre sagesse, de n'avoir fait un si grand ouvrage que pour le temps; de n'avoir montré des hommes à la terre que pour faire des essais badins de votre puissance et délasser votre loisir par cette variété de spectacles? *Numquid enim vane constituisti omnes filios hominum*[1] ? Le Dieu des impies n'est donc grand, que parce qu'il est plus injuste, plus capricieux et plus méprisable que l'homme? Suivez ces idées, et soutenez-en, si vous pouvez, toute l'extravagance.

Qu'il est donc digne de Dieu, mes Frères, de veiller sur cet univers; de conduire les hommes qu'il a créés, par des lois de justice, de vérité, de charité, d'innocence; de faire de la raison et de la vertu, le lien et le fondement des sociétés humaines ! Qu'il est digne de Dieu d'aimer dans ses créatures les vertus qui le rendent lui-même aimable; de haïr en elles les vices qui défigurent en elles son image; de ne pas confondre pour toujours le juste avec l'impie; de rendre heureuses avec lui les âmes qui n'ont vécu que pour lui; de livrer à leur propre malheur celles qui ont cru trouver une félicité hors de lui ! Voilà le Dieu des chrétiens; voilà cette Divinité sage, juste, sainte que nous adorons; et l'avantage que nous avons sur l'impie, c'est que c'est là le Dieu d'un cœur innocent et d'une raison épurée; le Dieu que toutes les créatures nous annoncent, que tous les siècles ont invoqué, que les sages mêmes du paganisme ont reconnu, et dont la nature a gravé profondément l'idée au fond de notre être.

Mais, puisque ce Dieu est si juste, doit-il punir, comme des crimes, des penchants de plaisirs nés avec nous, et qu'il nous a lui-même donnés? Dernier blasphème de l'impiété, et dernière partie de ce discours : j'abrège et je finis.

Mais, premièrement, qui que vous soyez qui nous tenez ce langage insensé, si vous prétendez justifier toutes vos actions par les penchants qui vous y portent; si tout ce que nous désirons, devient légitime; si nos inclinations doivent être la seule règle de nos devoirs; sur ce pied-là [1], vous n'avez qu'à regarder la fortune de votre frère avec un œil d'envie, afin qu'il vous soit permis de l'en dépouiller; sa femme avec un cœur corrompu, pour être autorisé à violer la sainteté du lit nuptial, malgré les droits les plus sacrés de la société et de la nature. Vous n'avez qu'à vous défier d'un ennemi pour être en droit de le perdre; qu'à porter impatiemment l'autorité d'un père ou la sévérité d'un maître, pour tremper vos mains dans leur sang; vous n'avez, en un mot, qu'à porter en vous les penchants de tous les vices pour vous les permettre tous; et, comme chacun en retrouve en soi les semences funestes, nul ne sera excepté de cet affreux privilége. Il faut donc à l'homme, pour se conduire, d'autres lois que ses penchants et une autre règle que ses désirs.

Les siècles païens eux-mêmes reconnurent la nécessité d'une philosophie, c'est-à-dire d'une lumière supérieure aux sens, qui en réglât l'usage, et fît de la raison un frein aux passions humaines. La nature toute seule les

[1] Ps. LXXXVIII, 48.

[1] *Sur ce pied-là.* Une de ces expressions familières qu'affectionne Massillon, et qui, par leur simplicité même, produisent un grand effet lorsqu'on s'en sert à propos.

conduisit à cette vérité, et leur apprit que l'aveugle instinct ne devait pas être le seul guide des actions de l'homme ; il faut donc que cet instinct, ou ne vienne pas de la première institution de la nature, ou qu'il en soit un dérangement, puisque toutes les lois qui ont paru dans le monde, n'ont été faites que pour le modérer ; que tous ceux qui dans tous les siècles ont eu la réputation de sages et de vertueux, n'en ont pas suivi les impressions ; que, parmi tous les peuples, on a toujours regardé comme des monstres, et l'opprobre de l'humanité, ces hommes infâmes qui se livraient sans réserve et sans pudeur à la brutale sensualité ; et que, cette maxime une fois établie que nos penchants et nos désirs ne sauraient être des crimes, la société ne peut plus subsister, les hommes doivent se séparer pour être en sûreté, aller habiter les forêts, et vivre seuls comme des bêtes.

D'ailleurs, rendons justice à l'homme, ou plutôt à l'auteur qui l'a formé. Si nous trouvons en nous des penchants de vice et de volupté, n'y trouvons-nous pas aussi des sentiments de vertu, de pudeur et d'innocence? Si la loi des membres nous entraîne vers les plaisirs des sens, ne portons-nous pas une autre loi écrite dans nos cœurs qui nous rappelle à la chasteté et à la tempérance[1] ? Or, entre ces deux penchants, pourquoi l'impie décide-t-il que celui qui nous pousse vers les sens, est le plus conforme à la nature de l'homme? Est-ce parce qu'il est le plus violent? mais sa violence seule prouve son déréglement, et ce qui vient de la nature doit être plus modéré. Est-ce parce qu'il est toujours le plus fort? mais il est des âmes justes et fidèles en qui il est toujours soumis à la raison. Est-ce parce qu'il est le plus agréable? mais une preuve que ce plaisir n'est pas fait pour rendre l'homme heureux, c'est que le dégoût le suit de près ; et que de plus, pour l'homme de bien, la vertu a mille fois plus de charmes que le vice. Est-ce enfin parce qu'il est plus digne de l'homme? vous n'oseriez le dire, puisque c'est par-là qu'il se confond avec la bête. Pourquoi décidez-vous donc en faveur des sens contre la raison, et voulez-vous qu'il soit plus conforme à l'homme de vivre en bête, que d'être raisonnable?

Enfin, si tous les hommes étaient corrompus, et se livraient tous aveuglément, comme les animaux sans raison, à leur instinct brutal et à l'empire des sens et des passions, vous auriez peut-être raison de nous dire que ce sont-là des penchants inséparables de la nature, et de trouver dans l'exemple commun une excuse à vos désordres. Mais regardez autour de vous : ne trouvez-vous plus de justes sur la terre? Il ne s'agit pas ici de ces vains discours que vous faites si souvent contre la piété, et dont vous sentez vous-même l'injustice ; parlez de bonne foi, et rendez gloire à la vérité. N'est-il plus d'âmes chastes, fidèles, timorées, qui vivent dans la crainte du Seigneur et dans l'observance de sa loi sainte? D'où vient donc que vous n'avez pas sur vos passions le même empire que ces justes ? N'ont-ils pas hérité de la nature les mêmes penchants que vous? Les objets des passions ne réveillent-ils pas dans leur cœur les mêmes sentiments que dans le vôtre? Ne portent-ils pas en eux les sources des mêmes misères? Qu'ont les justes par dessus vous, que la force et la fidélité qui vous manque?

O homme, vous imputez à Dieu une faiblesse qui est l'ouvrage de vos propres déréglements! Vous accusez l'Auteur de la nature des désordres de votre volonté! Ce n'est pas assez de l'outrager, vous voulez le rendre responsable de vos outrages; et vous prétendez que le fruit de vos crimes devienne le titre de votre innocence! De quelles chimères un cœur corrompu n'est-il pas capable de se repaître, pour se justifier à lui-même la honte et l'infamie de ses vices?

Dieu est donc juste, mes Frères, lorsqu'il punit les transgresseurs de sa loi. Et que l'impie ne se dise pas ici à lui-même, que la récompense du juste sera donc la résurrection à une vie immortelle; et la punition du pécheur, l'anéantissement éternel de son âme : car voilà la dernière ressource de l'impiété.

Mais quelle punition serait-ce pour l'impie de n'être plus? Il souhaite cet anéantissement ; il se le propose comme sa plus douce espérance ; il vit tranquille au milieu de ses plaisirs dans cette agréable attente. Quoi! le Dieu juste punirait le pécheur en lui faisant une destinée au gré de ses propres désirs? Ah! ce n'est pas ainsi que Dieu punit. Car que peut trouver l'impie de si triste à retomber dans le néant? Serait-ce d'être privé de son Dieu? mais il ne l'aime point; il ne le connaît point;

[1] Rom., VII, 23.

il n'en veut point : et son Dieu, c'est lui-même. Serait-ce de n'être plus? mais quoi de plus doux pour un monstre qui sait qu'il ne pourrait plus vivre au delà du trépas que pour souffrir et expier les horreurs d'une vie abominable? Serait-ce d'avoir perdu les plaisirs du monde et tous les objets de ses passions? mais quand on n'est plus, on n'aime plus. Imaginez, si vous le pouvez, un sort plus heureux pour l'impie; et ce serait-là enfin le doux terme de ses débauches, de ses horreurs et de ses blasphèmes

Non, mes Frères, l'esperance de l'impie périra, mais ses crimes ne périront pas avec lui; ses tourments seront aussi éternels que ses plaisirs l'auraient été, s'il eût été maître de sa destinée. Il aurait voulu pouvoir s'éterniser sur la terre dans l'usage des voluptés sensuelles : la mort a borné ses crimes; mais elle n'a pas borné ses désirs criminels. Le juste juge qui sonde les cœurs, proportionnera donc le supplice à l'offense, des flammes immortelles à des plaisirs qu'on eût souhaité immortels; et l'éternité elle-même ne sera qu'une juste compensation et une égalité de peine : *Ibunt hi in supplicium æternum, justi autem in vitam æternam*[1].

Que conclure de ce discours? Que l'impie est à plaindre de chercher, dans une affreuse incertitude sur les vérités de la foi, la plus douce espérance de sa destinée; qu'il est à plaindre de ne pouvoir vivre tranquille qu'en vivant sans foi, sans culte, sans Dieu, sans conscience; qu'il est à plaindre s'il faut que l'Evangile soit une fable; la foi de tous les siècles, une crédulité; le sentiment de tous les hommes, une erreur populaire; les premiers principes de la nature et de la raison, des préjugés de l'enfance; le sang de tant de martyrs que l'espérance d'un avenir soutenait dans les tourments, un jeu concerté pour tromper les hommes; la conversion de l'univers, une entreprise humaine; l'accomplissement des prophéties, un coup du hasard; en un mot, s'il faut que tout ce qu'il y a de mieux établi dans l'univers se trouve faux, afin qu'il ne soit pas éternellement malheureux. Quelle fureur de pouvoir se ménager une sorte de tranquillité au milieu de tant de suppositions insensées!

O homme, je vous montrerai une voie plus sûre de vous calmer. Craignez cet avenir que vous vous efforcez de ne pas croire. Ne vous demandez plus ce qui se passe dans cette autre vie dont on vous parle; mais demandez-vous sans cesse à vous-même ce que vous faites dans celle-ci. Calmez votre conscience par l'innocence de vos mœurs, et non par l'impiété de vos sentiments; mettez votre cœur en repos, en y appellant Dieu, et non pas en doutant s'il vous regarde. La paix de l'impie n'est qu'un affreux désespoir; cherchez votre bonheur, non en secouant le joug de la foi, mais en goûtant combien il est doux; pratiquez les maximes qu'elle vous prescrit, et votre raison ne refusera plus de se soumettre aux mystères qu'elle vous ordonne de croire. L'avenir cessera de vous paraître incroyable, dès que vous cesserez de vivre comme ceux qui bornent toute leur félicité dans le court espace de cette vie. Alors, loin de le craindre cet avenir, vous le hâterez par vos désirs; vous soupirerez après ce jour heureux où le Fils de l'homme, le père du siècle futur, viendra punir les incrédules, et conduire dans son royaume, tous ceux qui auront vécu dans l'attente de la bienheureuse immortalité. Ainsi soit-il.

[1] Matth., xxv, 46.

# TRENTE-UNIÈME SERMON.

## SERMON POUR LE MARDI DE LA PREMIÈRE SEMAINE DE CARÊME.

### SUR LE RESPECT DANS LES TEMPLES.

#### ANALYSE.

DIVISION. — Trois dispositions qui doivent nous accompagner dans nos temples. 1° *Disposition de pureté et d'innocence.* 2° *Disposition de frayeur et de recueillement.* 3° *Disposition de décence et de modestie intérieure.*

PREMIÈRE PARTIE. *Disposition de pureté et d'innocence.* La présence de Dieu répandue sur toute la terre est une raison qui nous oblige de paraître partout purs et sans tache à ses yeux ; aussi le pécheur qui porte une conscience impure, est-il une espèce de profanateur de la terre. A combien plus forte raison nos temples saints qui sont particulièrement consacrés à Dieu, où la divinité elle-même réside corporellement, pour ainsi dire, demandent-ils que nous y paraissions purs et sans tache, de peur de déshonorer la sainteté de Dieu qui les habite.

Lorsque le temple de Salomon eut été bâti, Dieu prit les précautions les plus sévères, pour que les hommes n'osassent y paraître en sa présence couverts de taches et de souillures. Après combien de barrières et de séparations se présentait le Saint des Saints, ce lieu inaccessible à tout mortel, excepté au seul souverain pontife, qui n'y entrait même qu'une fois dans l'année après bien des préparations ! La bonté divine, dans la loi de grâce, n'a plus mis ces barrières terribles entre lui et l'homme; il a permis à tout fidèle d'approcher du Saint des Saints ; mais ce n'est pas que sa sainteté exige moins d'innocence de la part des chrétiens ; au contraire, il veut nous faire sentir quelle doit être la sainteté du chrétien, obligé de soutenir tous les jours aux pieds des autels la présence du Dieu qu'il invoque et qu'il adore , d'où il suit que c'est la sainteté seule qui nous ouvre ces portes sacrées, et que nous ne sommes plus dignes d'y entrer, si nous sommes des chrétiens impurs. En effet, tout ce qui se passe dans nos temples, les mystères que nous y célébrons, l'hostie qu'on y offre, les cantiques sacrés qu'on y entend, tout cela suppose la justice et la sainteté dans les spectateurs ; et c'est tellement l'intention de l'Eglise, que tout ce qui est dans nos temples soit saint, qu'elle consacre même les pierres de ces édifices sacrés; qu'autrefois elle refusait des tombeaux aux corps des fidèles dans l'enceinte de ses murs et que les pénitents publics eux-mêmes étaient exclus durant longtemps de l'assistance aux saints mystères ; ce n'était que leurs larmes et leurs macérations qui leur ouvraient enfin les portes sacrées.

L'Eglise, il est vrai, ne fait plus ce discernement sévère, mais l'Eglise suppose que si vous n'êtes pas juste, en venant ici paraître devant la majesté d'un Dieu saint, vous y portez du moins des désirs de justice et de pénitence ; et ce sont ces désirs seuls qui peuvent vous autoriser et vous donner droit de venir paraître ici dans le lieu saint. Et en effet, se sentir coupable de crimes les plus honteux, et venir paraître ici devant Dieu sans être touché du moins de honte et de douleur, sans penser du moins aux moyens de sortir d'un état si déplorable, c'est profaner le temple de Dieu, outrager sa gloire et sa majesté, et la sainteté de ses mystères. Car, dès que vous paraissez ici avec un cœur corrompu et endurci, vous désavouez le ministère du prêtre qui offre à votre place ; vous insultez à l'amour de Jésus-Christ lui-même, qui vous offre à son père comme une portion de cette Eglise pure et sans tache qu'il a lavée dans son sang ; vous insultez à la piété de l'Eglise, qui, vous croyant uni à sa foi et à sa charité, vous met dans la bouche des sentiments de religion, de douleur et de pénitence, vous êtes donc là comme un anathème et comme un imposteur qui désavoue en secret tout ce qui se passe en public.

Il ne faut pourtant pas conclure de là qu'il faut se bannir de nos temples, lorsqu'on est pécheur. A Dieu ne plaise ! C'est alors qu'il faut venir chercher sa délivrance dans ce lieu saint, puisque ce n'est qu'ici où les pécheurs peuvent encore trouver un asile et des remèdes à tous leurs maux.

Mais si le seul état de crime sans remords est une manière d'irrévérence qui profane la sainteté de nos temples et de nos mystères, que sera-ce de faire du temple saint un rendez-vous d'iniquité, et de changer les asiles sacrés de notre sanctification, en des occasions de déréglement et de licence ?

DEUXIÈME PARTIE. — *Disposition de frayeur et de recueillement.* Dieu est esprit et vérité ; et c'est en esprit et en vérité qu'il veut principalement qu'on l'honore, et non pas seulement par la posture extérieure de nos corps. Or, l'esprit dans lequel nous devons paraître devant lui, est un esprit d'adoration, de prière et d'action de grâces.

1° *Un esprit d'adoration.* C'est dans nos temples où Dieu manifeste ses merveilles et sa grandeur suprême, où il descend du ciel pour recevoir nos hommages. Notre premier sentiment, lorsque nous entrons dans ce lieu saint, doit donc être un sentiment de terreur, de silence, de recueillement profond, d'anéantissement intérieur à la vue de la majesté du Très-Haut et de notre propre bassesse; nous devons n'être occupés que du Dieu qui se montre à nous. Mais hélas ! où sont dans nos temples les âmes pénétrées

de ces sentiments? On vient dans ce temple saint, non pas honorer le Dieu qui l'habite, mais s'honorer souvent soi-même d'un vain extérieur de piété, ou le faire servir à des vues et à des intérêts que la piété sincère condamne.

2° *Un esprit de prière.* Plus nous sommes frappés ici de la grandeur et de la puissance du Dieu que nous adorons, plus nos besoins infinis nous avertissent de recourir à lui, de qui seul nous pouvons en obtenir la délivrance et le remède; aussi le temple est appelé la maison de prière. Ce n'est pas qu'on ne puisse prier Dieu en tout lieu; mais le temple est l'endroit où il se rend plus propice, et où il nous a promis d'être toujours présent pour exaucer nos vœux et recevoir nos hommages; vous devez donc y venir avec un esprit attentif et recueilli. Cependant, tandis que les ministres autour de l'autel, lèvent ici les mains pour vous, et parlent au Dieu saint en votre faveur, vous ne daignez pas même accompagner vos prières de votre attention et de votre respect, et vous déshonorez la sainte gravité des gémissements de l'Eglise, par un esprit de dissipation et par votre indécence. Aussi, au lieu que les prières publiques devraient arrêter le bras du Seigneur depuis longtemps levé sur nos têtes; hélas! les jours mauvais durent encore, les temps de trouble, de deuil et de désolation ne finissent pas.

3° *Un esprit d'action de grâces*, puisque c'est ici où non-seulement le Seigneur répand ses faveurs et ses grâces, mais où tout vous rappelle le souvenir de celles que vous avez reçues. Premièrement, c'est ici où vous êtes devenu fidèle : vous ne devez donc plus y paraître que pour ratifier les engagements de votre baptême, et pour remercier le Seigneur du bienfait inestimable qui vous a associé à son peuple et honoré du nom de chrétien. Lors donc qu'au lieu de porter aux pieds des autels vos actions de grâces pour un bienfait si signalé, vous le déshonorez par vos irrévérences, vous êtes un enfant dénaturé qui profanez le lieu de votre naissance et on la foi, et un chrétien perfide qui venez rétracter vos promesses devant les autels mêmes qui en furent les témoins. Secondement, c'est dans ce lieu saint où sont élevés de toute part des tribunaux de réconciliation et de miséricorde, où Jésus-Christ vous a dit mille fois par la bouche de ses ministres : Mon fils, vos péchés vous sont remis; ou vous-même avez dit si souvent : Mon Père, j'ai péché contre le ciel et devant vous. Vous devriez donc venir renouveler, à l'aspect de ces tribunaux, ces promesses de pénitence, ces sentiments de componction dont ils ont été si souvent dépositaires, et vous venez y recommencer de nouvelles offenses. Troisièmement, le temple est la maison de la doctrine et de la vérité; et c'est ici où les mystères du royaume des cieux, cachés à tant de nations infidèles, vous sont annoncés : nouveau motif de reconnaissance pour vous. Mais, c'est plutôt hélas! un nouveau sujet de condamnation, parce que le Seigneur, éloigné de ce lieu saint par vos profanations, n'y donne plus l'accroissement à nos travaux, et n'y répand plus les grâces, qui seules font fructifier sa doctrine et sa parole.

TROISIÈME PARTIE. — *Disposition de décence et de modestie extérieure.* Nous devrions être dispensés d'instruire là-dessus les femmes du monde que cette partie du discours regarde principalement. Viennent-elles disputer à Jésus-Christ les regards et les hommages de ceux qui l'adorent, par cet appareil, non-seulement de faste et de vanité, mais d'immodestie et d'impudence? Quand elles paraissent dans les palais où le souverain se trouve, elles marquent, par la dignité et par la décence d'un habillement grave et sérieux, le respect qu'elles doivent à la majesté de sa présence; et, devant le souverain du ciel et de la terre, elles viennent paraître sans précaution, sans décence et sans pudeur; elles viennent troubler l'attention des fidèles, le profond recueillement et la sainte gravité des ministres appliqués autour de l'autel, et blesser, par des parures indécentes, la pureté de leurs regards attentifs aux choses saintes. Quelle abomination!

Les ministres, à la vérité, donnent souvent occasion aux irrévérences des fidèles, en paraissant dans les temples ennuyés, inappliqués, faisant leurs fonctions avec précipitation. Mais les exemples des ministres, en autorisant les irrévérences des fidèles, ne les excusent pas. Aussi, Dieu ne les a jamais laissées impunies; et nous ne devons pas douter que les malheurs du siècle passé, la fureur des hérésies, le renversement des autels, la démolition de tant de temples augustes, n'aient été les suites funestes des profanations et des irrévérences de nos pères.

---

Introvit Jesus in templum Dei, et ejiciebat omnes vendentes et ementes in templo.

*Jésus entra dans le temple, et il en chassa tous ceux qui y vendaient et qui y achetaient.* Matth., XXI, 12.

D'où vient aujourd'hui à Jésus-Christ, mes Frères, cet air de zèle et d'indignation qu'il laisse éclater sur son visage? Est-ce donc là ce roi pacifique qui devait paraître dans Sion accompagné de sa seule douceur? Nous l'avons vu établi juge sur une femme adultère; et il ne l'a pas même condamnée [1]. Nous avons vu à ses pieds la pécheresse de la cité; et il lui a pardonné avec bonté ses désordres et ses scandales. Ses disciples voulurent faire descendre le feu du ciel sur une ville ingrate et infidèle; mais il leur reprocha de ne pas connaître encore l'esprit nouveau de clémence et de charité qu'il est venu porter sur la terre. Il vient même d'accorder des larmes aux malheurs qui menacent Jérusalem, cette ville criminelle, la meurtrière des prophètes, qui va sceller l'arrêt de sa réprobation par la mort injuste qu'elle fera bientôt souffrir à celui que Dieu lui avait envoyé pour être son libérateur. Partout il a paru compatissant et miséricordieux; et l'excès de sa douceur l'a fait même appeler l'ami des pécheurs et des publicains [1].

Quels sont donc les outrages qui triomphent aujourd'hui de toute sa clémence et qui arment ses mains bienfaisantes de la verge de la fureur et de la justice? On profane le temple saint, on déshonore la maison de son Père, on

[1] Evangile du samedi de la troisième semaine du carême.

[1] Ces allusions aux sermons et aux paraboles des trois premières semaines du carême, et qui se retrouvent dans l'édition de 1705, prouvent que cette édition a bien placé ce sermon, le mettant au lundi de la quatrième semaine de carême. Il est du moins certain qu'avec cet exorde il n'a pu être prêché au commencement du carême.

change le lieu de la prière et l'asile sacré des pénitents, en une retraite de voleurs et en une maison de trafic et d'avarice. Voilà ce qui met des foudres dans ses yeux, qui ne voudraient laisser tomber sur les pécheurs que des regards de miséricorde. Voilà ce qui l'oblige à finir un ministère d'amour et de réconciliation par une démarche de sévérité et de colère, toute semblable à celle par laquelle il l'avait commencé. Car remarquez, mes Frères, ce que Jésus-Christ fait ici en terminant sa carrière, il l'avait déjà fait, lorsqu'après trente-trois ans de vie cachée, il entra la première fois dans Jérusalem pour y commencer sa mission et faire l'œuvre de son Père. On eût dit qu'il avait oublié lui-même cet esprit de douceur et de longanimité, qui devait distinguer son ministère de celui de l'ancienne alliance, et sous lequel il était annoncé par les prophètes.

Il se passait sans doute dans cette ville bien d'autres scandales que ceux qu'on voyait dans le temple, et qui n'étaient pas moins dignes du zèle et des châtiments du Sauveur ; mais, comme si la gloire de son Père en eût été moins blessée, il peut les dissimuler pour un temps et en différer la punition. Il n'éclate pas d'abord contre l'hypocrisie des pharisiens et la corruption des scribes et des pontifes ; mais il ne peut différer le châtiment des profanateurs de son temple. Son zèle là-dessus ne peut souffrir de délai ; et, à peine est-il entré dans Jérusalem qu'il court dans ce lieu saint venger l'honneur de son Père qu'on y outrage, et la gloire de sa maison qu'on déshonore.

De tous les crimes, en effet, mes Frères, qui outragent la grandeur de Dieu, je n'en vois guère de plus dignes de ses châtiments que les profanations de ses temples ; et elles sont d'autant plus criminelles que les dispositions que la religion demande de nous quand nous y assistons, doivent être plus saintes.

Car, mes Frères, puisque nos temples sont un nouveau ciel où Dieu habite avec les hommes, ils demandent de nous les mêmes dispositions que celles des bienheureux dans le temple céleste ; c'est-à-dire que l'autel de la terre étant le même que celui du ciel, et l'Agneau qu'on y immole et qui s'offre, étant le même, les dispositions de ceux qui l'environnent doivent être semblables. Or, la première disposition des bienheureux devant le trône de Dieu et l'autel de l'Agneau est une disposition de pureté et d'innocence : *Sine macula enim sunt ante thronum Dei* [1]. La seconde, une disposition de religion et d'anéantissement intérieur : *Et ceciderunt in conspectu throni in facies suas* [2]. Enfin, la dernière, une disposition même de décence et de modestie dans la parure : *Amicti stolis albis* [3]. Trois dispositions qui renferment tous les sentiments de foi qui doivent nous accompagner dans nos temples : une disposition de pureté et d'innocence, une disposition d'adoration et d'anéantissement intérieur, une disposition même de décence et de modestie extérieure dans la parure. Invoquons le Saint-Esprit, etc. *Ave, Maria.*

### PREMIÈRE PARTIE.

L'univers entier est un temple que Dieu remplit de sa gloire et de sa présence. Quelque part que nous soyons, dit l'Apôtre, il est toujours près de nous ; nous vivons en lui, nous agissons en lui, nous sommes en lui [4]. Si nous nous élevons dans les cieux, il y est ; si nous creusons dans les abîmes, nous l'y trouverons ; si nous montons sur les ailes des vents et que nous traversions les mers, c'est sa main qui nous guide ; et il est le Dieu des îles éloignées où l'on ne le connaît pas, comme des royaumes et des régions qui l'invoquent.

Cependant, les hommes lui ont consacré dans tous les temps des lieux qu'il a honorés d'une présence spéciale. Les patriarches lui dressèrent des autels en certains endroits où il leur avait apparu. Les Israélites dans le désert regardèrent le tabernacle comme le lieu où résidait sans cesse sa gloire et sa présence ; et, arrivés ensuite à Jérusalem, ils ne l'invoquèrent plus avec la solennité des encensements et des victimes que dans le temple auguste que Salomon lui fit depuis élever. Ce fut le premier temple que les hommes consacrèrent au Dieu véritable. C'était le lieu le plus saint de l'univers, l'unique où il fût permis d'offrir au Seigneur des dons et des sacrifices. De tous les endroits de la terre les Israélites étaient obligés d'y venir adorer ; captifs dans des royaumes étrangers, ils tournaient sans cesse vers le lieu saint leurs regards, leurs vœux et leurs hommages ; au milieu de Babylone, Jérusalem et son temple étaient toujours la source de leur joie, de leurs regrets, et l'objet de leur culte et

[1] Apoc., XIV, 5.
[2] *Ibid.*, VII, 11.
[3] *Ibid.*, VII, 9.
[4] In ipso enim vivimus et movemur et sumus. *Act.*, XVII, 28

de leurs prières ; et Daniel aima mieux s'exposer à la fureur des lions que de manquer à ce devoir de piété et se priver de cette consolation. Souvent même Jérusalem avait vu des princes infidèles, attirés par la sainteté et la réputation de son temple, venir rendre des hommages à un Dieu qu'ils ne connaissaient pas ; et Alexandre lui-même, frappé de la majesté de ce lieu et de l'auguste gravité de son vénérable pontife, se souvint qu'il était homme, et baissa sa tête orgueilleuse devant le Dieu des armées qu'on y adorait.

A la naissance de l'Evangile, les maisons des fidèles furent d'abord des églises domestiques. La cruauté des tyrans obligeait ces premiers disciples de la foi à chercher des lieux obscurs et cachés, pour se dérober à la fureur des persécutions, y célébrer les saints mystères et invoquer le nom du Seigneur. La majesté des cérémonies n'entra dans l'Eglise qu'avec celle des Césars. La religion eut ses David et ses Salomon qui rougirent d'habiter des palais superbes, tandis que le Seigneur n'avait pas où reposer sa tête. De somptueux édifices s'élevèrent peu à peu dans nos villes ; le Dieu du ciel et de la terre rentra, si je l'ose dire, dans ses droits ; et les temples même [1] où le démon avait été si longtemps invoqué, lui furent rendus comme à leur légitime maître, consacrés à son culte, et devinrent sa demeure.

Mais ce ne sont plus ici des temples vides, semblables à celui de Jérusalem, où tout se passait en ombre et en figure. Le Seigneur habitait encore alors dans les cieux, dit le Prophète, et son trône était encore au-dessus des nuées ; mais, depuis qu'il a daigné paraître sur la terre, converser avec les hommes, et nous laisser, dans les bénédictions mystiques, le gage réel de son corps et de son sang réellement contenus sous ces signes sacrés, l'autel du ciel n'a plus aucun avantage sur le nôtre ; la victime que nous y immolons, c'est l'Agneau de Dieu ; le pain auquel nous y participons, c'est la nourriture immortelle des Anges et des esprits bienheureux ; le vin mystique que nous y buvons, est ce breuvage nouveau dont on s'enivre dans le royaume du Père céleste ; le cantique sacré que nous y chantons, est celui que l'harmonie du ciel fait sans cesse retentir autour du trône de l'Agneau ; enfin, nos temples sont ces nouveaux cieux [2] que le Prophète promettait aux hommes. Nous n'y voyons pas à découvert, il est vrai, tout ce qu'on voit dans la céleste Jérusalem ; car nous ne voyons ici-bas qu'à travers un voile et comme en énigme [1], mais nous le possédons, nous le goûtons, et le ciel n'a plus rien au-dessus de la terre [2].

Or je dis, mes Frères, que nos temples étant un nouveau ciel que le Seigneur remplit de sa gloire et de sa présence, l'innocence et la pureté est la première disposition qui nous donne droit d'y venir paraître, comme aux Bienheureux, dans le Temple éternel : *Sine macula enim sunt ante thronum Dei* [3] ; parce que le Dieu devant lequel nous paraissons, est un Dieu saint.

En effet, mes Frères, la sainteté de Dieu, répandue dans tout l'univers, est un des plus grands motifs que la religion nous propose, pour nous porter à marcher partout devant lui dans la pureté et dans l'innocence. Comme toutes les créatures sont sanctifiées par la résidence intime de la Divinité qui habite en elles, et que tous les lieux sont pleins de sa gloire et de son immensité, les divines Ecritures nous avertissent sans cesse de respecter partout la présence de Dieu qui nous voit et qui nous regarde ; de n'offrir partout à ses yeux rien qui puisse blesser la sainteté de ses regards, et de ne pas souiller par nos crimes la terre qui tout entière est son temple et la demeure de sa gloire. Le pécheur qui porte une conscience impure est donc une espèce de profanateur, indigne de vivre sur la terre, parce qu'il déshonore partout, par l'état seul de son cœur corrompu, la présence du Dieu saint, qui est sans cesse près de lui, et qu'il profane tous les lieux où il porte ses crimes, parce qu'ils sont tous sanctifiés par l'immensité du Dieu qui les remplit et qui les consacre.

Mais si la présence de Dieu, répandue sur toute la terre, est une raison qui nous oblige de paraître partout purs et sans tache à ses

[1] *Même*, 1745 ; *mêmes*, Renouard.

[2] Ecce... creo cœlos novos. *Is.*, LXV, 18.

[1] Videmus nunc per speculum in ænigmate. *I Cor.*, XIII, 12.

[2] Nos temples sont devenus les dépositaires de son nom et de sa majesté... La victime qui y est offerte, c'est l'Agneau de Dieu. Le pain qui y est consacré devient la nourriture des anges et des hommes. Le vin mystérieux que nous buvons dans la sainte messe est ce breuvage délicieux que goûtent les saints dans la céleste patrie. Les prières qu'on y fait, les cantiques qu'on y chante, sont ces chants d'allégresse que les esprits bienheureux font retentir dans le séjour de la gloire. Enfin nos temples sont le ciel nouveau que le Prophète promettait aux hommes. *Ed. de Trévoux.*

[3] Apoc., XIV, 5.

yeux, sans doute les lieux qui, dans cet univers, lui sont particulièrement consacrés, nos temples saints où la divinité elle-même réside corporellement, pour ainsi dire, demandent à plus forte raison que nous y paraissions purs et sans tache, de peur de déshonorer la sainteté de Dieu, qui les remplit et qui les habite.

Aussi, mes Frères, lorsque le Seigneur eût permis à Salomon d'élever à sa gloire ce temple si fameux par sa magnificence et si vénérable par l'éclat de son culte et la majesté de ses cérémonies, que de précautions sévères ne prit-il pas, de peur que les hommes n'abusassent de la bonté qu'il avait de se choisir une demeure spéciale au milieu d'eux, et qu'ils n'osassent y paraître en sa présence couverts de taches et de souillures ! Que de barrières ne mit-il point encore entre lui et l'homme, pour ainsi dire ; et, en s'approchant de nous, quel intervalle sa sainteté ne laissa-t-elle point entre le lieu qu'elle remplissait de sa présence, et les vœux des peuples qui venaient l'invoquer !

Oui, mes Frères, écoutez-le. Dans l'enceinte de ce vaste édifice que Salomon consacra à la majesté du Dieu de ses pères, le Seigneur ne choisit pour sa demeure que le lieu le plus reculé et le plus inaccessible; c'était là le Saint des Saints, c'est-à-dire le seul lieu de ce temple immense qu'on regarda comme la demeure et le temple du Seigneur sur la terre. Et encore que de précautions terribles en défendaient l'entrée ! Une enceinte extérieure et fort éloignée l'environnait, et là seulement les gentils et les étrangers qui voulaient s'instruire de la loi, pouvaient aborder. Secondement, une autre enceinte encore fort éloignée le cachait encore, et là les seuls Israélites avaient droit d'entrer, encore fallait-il qu'ils ne fussent souillés d'aucune tache et qu'ils eussent pris soin de se purifier par la vertu des jeûnes et des ablutions prescrites, avant que d'oser approcher d'un lieu, si loin encore du Saint des Saints. Troisièmement, une autre enceinte plus avancée le séparait encore du reste du temple, et là les seuls prêtres entraient chaque jour pour offrir des sacrifices et renouveler les pains sacrés exposés sur l'autel. Tout autre Israélite qui eût osé en approcher, la loi voulait qu'on le lapidât comme un profanateur et un sacrilége, et un roi même d'Israël, et le téméraire Ozias, qui crut pouvoir, à la faveur de sa dignité royale, y venir offrir de l'encens, fut à l'instant couvert de lèpre, dégradé de sa royauté, et séparé pour le reste de ses jours de toute société et de tout commerce avec les hommes. Enfin, après tant de barrières et de séparations, se présentait le Saint des Saints, ce lieu si terrible et si caché, couvert d'un voile impénétrable, inaccessible à tout mortel, à tout juste, à tout prophète, à tout ministre même du Seigneur, excepté au seul souverain pontife, encore n'avait-il droit de s'y présenter qu'une fois dans l'année, après mille précautions sévères et religieuses, et portant dans ses mains le sang de la victime, qui seule lui ouvrait les portes de ce lieu sacré.

Et cependant que renfermait ce Saint des Saints, ce lieu si formidable et si inaccessible? Les tables de la loi, la manne, la verge d'Aaron ; des figures vides et les ombres de l'avenir. Le Dieu saint lui-même, qui y rendait quelquefois ses oracles, n'y résidait pas encore, comme dans le sanctuaire des chrétiens, dont les portes s'ouvrent indifféremment à tout fidèle.

Or, mes Frères, si la bonté de Dieu, dans une loi d'amour et de grâce, n'a plus mis ces barrières terribles entre lui et nous ; s'il a détruit ce mur de séparation qui l'éloignait si fort de l'homme, et permis à tout fidèle d'approcher du Saint des Saints, où il habite maintenant lui-même, ce n'est pas que sa sainteté exige moins de pureté et d'innocence de ceux qui viennent se présenter devant lui. Son dessein a été seulement de nous rendre plus purs, plus saints et plus fidèles, et nous faire sentir quelle doit être la sainteté du chrétien, puisqu'il est obligé de soutenir tous les jours au pied de l'autel et du sanctuaire terrible la présence du Dieu qu'il invoque et qu'il adore.

Et voilà pourquoi un apôtre appelle tous les chrétiens une nation sainte, *Gens sancta* [1], parce qu'ils ont tous droit de venir se présenter à l'autel saint, une race choisie, parce qu'ils sont tous séparés du monde et de tout usage profane, consacrés au Seigneur et uniquement destinés à son culte et à son service, *Genus electum* [2], et enfin, un sacerdoce royal, parce qu'ils participent tous en un sens au sacerdoce de son fils, le grand prêtre de la loi nouvelle, et que le privilége, accordé autrefois

[1] I Petr., II, 9.
[2] *Ibid.*

au seul souverain pontife d'entrer dans le Saint des Saints, est devenu comme le droit commun et journalier de chaque fidèle : *Regale sacerdotium* [1].

C'est donc la sainteté seule de notre baptême et de notre consécration qui nous ouvre ces portes sacrées. Si nous sommes des chrétiens impurs, nous sommes en quelque sorte déchus de ce droit, nous n'avons plus de part à l'autel, nous ne sommes plus dignes de l'assemblée des saints, et le temple de Dieu n'est plus pour nous.

Nos temples, mes Frères, ne devraient donc être que la maison des justes; tout ce qui s'y passe suppose la justice et la sainteté dans les spectateurs; les mystères que nous y célébrons sont des mystères saints et redoutables, et qui demandent des yeux purs; l'hostie qu'on y offre est la réconciliation des pénitents ou le pain des forts et des parfaits; les cantiques sacrés qu'on y entend, sont les gémissements d'un cœur touché ou les soupirs d'une âme chaste et fidèle. Et voilà pourquoi l'Eglise prend soin de purifier même tout ce qui doit paraître sur l'autel. Elle consacre par des paroles de bénédiction les pierres mêmes de ces édifices saints, comme pour les rendre dignes de soutenir la présence et les regards du Dieu qui les habite. Elle expose aux portes de nos temples une eau sanctifiée par ses prières, et recommande aux fidèles d'en répandre sur leurs têtes avant d'entrer dans ce lieu saint, comme pour achever de les purifier de quelques légères souillures qui pourraient leur rester encore, de peur que la sainteté du Dieu devant qui ils viennent paraître n'en soit blessée.

Autrefois même l'Eglise n'accordait point dans l'enceinte de ses murs sacrés des tombeaux aux corps des fidèles. Elle ne recevait point dans ce lieu saint les dépouilles de leur mortalité; les seuls restes précieux des martyrs avaient droit d'y être placés, et elle ne croyait pas que le temple de Dieu, que ce nouveau ciel qu'il remplit de sa présence et de sa gloire, dût servir d'asile aux cendres de ceux qu'elle ne comptait pas encore au nombre des bienheureux [2].

Les pénitents publics eux-mêmes étaient exclus durant longtemps de l'assistance aux saints mystères. Prosternés aux portes du temple, couverts de cendre et de cilice, l'assemblée même des fidèles leur était d'abord interdite comme à des anathèmes. Ce n'étaient que leurs larmes et leurs macérations qui leur ouvraient enfin ces portes sacrées. Aussi, quelle joie, lorsqu'après avoir longtemps gémi et demandé leur réconciliation, ils se retrouvaient dans le temple parmi leurs frères; ils revoyaient ces autels, ce sanctuaire, ces mémoires des martyrs, ces ministres occupés avec tant de recueillement aux mystères redoutables; ils entendaient leurs noms prononcés à l'autel avec ceux des fidèles, et chantaient avec eux des hymnes et des cantiques! Quelles larmes de joie et de religion ne répandaient-ils pas alors! Quel regret de s'être privés si longtemps d'une si douce consolation! Un seul jour, ô mon Dieu, passé dans votre maison sainte, s'écriaient-ils sans doute avec le Prophète, console plus le cœur que les années entières passées dans les plaisirs et dans les tentes des pécheurs [1]. Tels étaient autrefois les temples des chrétiens. Loin de ces murs sacrés, disait alors à haute voix le ministre du haut de l'autel à toute l'assemblée des fidèles, loin de ces murs sacrés, les immondes, les impurs, les sectateurs des démons, les adorateurs des idoles, les âmes cent fois revenues à leur vomissement, les partisans du mensonge et de la vanité : *Foris canes, et venefici, et impudici, et homicidæ, et idolis servientes, et omnis qui amat et facit mendacium* [2].

L'Eglise, il est vrai, ne fait plus ce discernement sévère. La multitude des fidèles et la dépravation des mœurs l'ayant rendu impossible, elle ouvre indifféremment les portes de nos temples aux justes et aux pécheurs; elle tire le voile de son sanctuaire devant même des yeux profanes; et ses ministres n'attendent plus que les pécheurs et les immondes soient sortis pour commencer les mystères redoutables. Mais l'Eglise suppose que si vous n'êtes pas juste en venant ici paraître devant la majesté d'un Dieu saint, vous y portez du moins des désirs de justice et de pénitence; elle suppose que si vous n'êtes pas encore tout à fait purifié de vos crimes, vous en êtes du

[1] I Pierre, II, 9.

[2] Même au temps de Massillon, il y avait des sanctuaires où le respect religieux empêchait d'enterrer. Ainsi l'illustre et magnifique cathédrale de Chartres n'a jamais reçu les dépouilles de la mortalité.

[1] Melior est dies una in atriis tuis super millia. *Ps.* LXXXIII, 11.

[2] Apoc., XXII, 14.

moins touché; que vous venez en gémir aux pieds des autels; et que votre confusion et le regret sincère de vos fautes vont commencer ici votre justification et votre innocence.

Ce sont donc vos désirs d'une vie plus chrétienne, si vous êtes pécheurs, qui seuls peuvent vous autoriser et vous donner droit de venir paraître ici dans le lieu saint; et si vous n'y venez pas gémir sur vos crimes et que vous en portiez la volonté et l'affection actuelle et déterminée jusqu'au pied de l'autel, l'Eglise, à la vérité, qui ne voit pas les cœurs et qui n'en juge pas, ne vous ferme pas ces portes sacrées; mais Dieu vous rejette invisiblement; vous êtes à ses yeux un anathème et un excommunié qui n'avez plus de droit à l'autel et aux sacrifices, qui venez souiller par votre seule présence la sainteté des mystères terribles, prendre votre place dans un lieu qui ne vous appartient plus, et d'où l'ange du Seigneur, qui veille à la porte du temple, vous chasse invisiblement, comme il chassa autrefois le premier pécheur de ce lieu d'innocence et de sainteté que le Seigneur sanctifiait par sa présence.

Et en effet, mes Frères, se sentir coupable des crimes les plus honteux et venir paraître ici dans le lieu le plus saint de la terre, y venir paraître devant Dieu, sans être touché du moins de honte et de douleur, sans penser du moins aux moyens de sortir d'un état si déplorable, sans le souhaiter du moins et former quelques sentiments de religion, porter jusqu'aux pieds de l'autel des corps et des âmes souillées [1], forcer les yeux de Dieu même, pour ainsi dire, de se familiariser avec le crime, sans lui témoigner du moins la douleur qu'on a de paraître ainsi devant lui, couvert de confusion et d'opprobre, sans lui dire du moins, comme Pierre : *Retirez-vous de moi, Seigneur, parce que je suis un homme pécheur* [2]; ou comme le Prophète : *Détournez, Seigneur, votre visage de mes iniquités, et créez en moi un cœur pur* [3], afin que je sois digne de paraître ici en votre présence : c'est profaner le temple de Dieu, outrager sa gloire et sa majesté, et la sainteté de ses mystères.

Car, mon cher auditeur, qui que vous soyez qui venez y assister, vous venez offrir spirituellement avec le prêtre le sacrifice redoutable; vous y venez présenter à Dieu le sang de son Fils comme le prix de vos péchés; vous y venez apaiser sa justice par la dignité et l'excellence de ces offrandes saintes, et lui représenter le droit que vous avez à ses miséricordes, depuis que le sang de son Fils vous a purifié, et que vous ne formez plus en un sens avec lui qu'un même prêtre et une même victime. Or, dès que vous y paraissez avec un cœur corrompu et endurci, sans aucun sentiment de foi et aucun désir de résipiscence, vous désavouez le ministère du prêtre qui offre à votre place; vous désavouez les prières qu'il fait monter vers le Seigneur, par lesquelles vous le conjurez par la bouche du prêtre de jeter des regards propices sur ces offrandes saintes qui sont sur l'autel, et de les accepter comme le prix et l'abolition de vos crimes; vous insultez à l'amour de Jésus-Christ lui-même, qui renouvelle le grand sacrifice de votre rédemption, et qui vous offre à son Père, comme une portion de cette Eglise pure et sans tache qu'il a lavée dans son sang; vous insultez à la piété de l'Eglise, qui, vous croyant uni à sa foi et à sa charité, vous met dans la bouche, par les cantiques dont elle accompagne les saints mystères, des sentiments de religion, de douleur et de pénitence; vous trompez enfin la foi et la piété des justes, qui sont là présents, et qui vous regardant comme ne formant avec eux qu'un même cœur, un même esprit et un même sacrifice, s'unissent à vous et offrent au Seigneur votre foi, vos désirs, vos prières, comme leur bien propre. Vous êtes donc là comme un anathème séparé de tout le reste de vos frères, un imposteur qui désavouez en secret tout ce qui se passe en public, et qui venez insulter la religion et ne prendre aucune part à la rédemption et au sacrifice de Jésus-Christ, dans le temps même qu'il en renouvelle la mémoire et qu'il en offre le prix à son Père.

Que conclure de là, mes Frères? qu'il faut se bannir de nos temples et des saints mystères, lorsqu'on est pécheur? A Dieu ne plaise! ... Ah! c'est alors qu'il faut venir chercher sa délivrance dans ce lieu saint; c'est alors qu'il faut y venir solliciter aux pieds des autels les miséricordes du Seigneur, toujours prêt à y exaucer les pécheurs; c'est alors qu'il faut se faire un secours de tout ce que la religion offre ici à la foi, pour exciter en nous quelques

[1] *Souillées*, 1745 et Renouard. *Souillés*, Didot.
[2] Exi a me, quia homo peccator sum, Domine. *Luc*, v, 8.
[3] Averte faciem tuam a peccatis meis... cor mundum crea in me. *Ps.* L, 11, 12.

sentiments de piété et de repentir. Et où irions-nous, mes Frères, lorsque nous avons été assez malheureux que de tomber dans la disgrâce de Dieu; et quelle autre ressource pourrait-il nous rester? Ce n'est qu'ici où les pécheurs peuvent encore trouver un asile; ici coulent les eaux vivifiantes des sacrements, qui seules ont la force de purifier leurs consciences; ici sont élevés des tribunaux de miséricorde, aux pieds desquels on remet leurs péchés, et on les délivre de leurs chaînes; ici s'offre pour eux le sacrifice de propitiation, seul capable d'apaiser la justice de Dieu que leurs crimes ont irritée; ici les vérités du salut, portées dans leur cœur, leur inspirent la haine du péché et l'amour de la justice; ici leur ignorance est éclairée, leurs erreurs dissipées, leur faiblesse soutenue, leurs bons désirs fortifiés; ici, en un mot, à tous leurs maux la religion offre des remèdes. Ce sont donc les pécheurs qui doivent fréquenter plus souvent ces temples saints; et plus leurs plaies sont envieillies et désespérées, plus ils doivent s'empresser d'en venir chercher ici la guérison.

Telle est la première disposition d'innocence et de pureté que demande ici de nous, comme des bienheureux dans le ciel, la présence d'un Dieu saint : *Sine macula enim sunt ante thronum Dei*[1].

Mais si le seul état de crime sans remords, sans aucun désir de changement et avec une volonté actuelle d'y persévérer, est une manière d'irrévérence, qui profane la sainteté de nos temples et de nos mystères; que sera-ce, grand Dieu! de choisir ces lieux saints et l'heure des mystères terribles, pour venir y inspirer des passions honteuses, pour s'y permettre des regards impurs, pour y former des désirs criminels, pour y chercher des occasions que la bienséance toute seule empêche de chercher ailleurs, pour y retrouver peut-être des objets que la vigilance de ceux qui nous éclairent, éloigne de tous les autres lieux? Que sera-ce de faire servir ce que la religion a de plus saint, de facilité au crime; de choisir votre présence, grand Dieu! pour couvrir le secret d'une passion impure, et de faire de votre temple saint un rendez-vous d'iniquité et un lieu plus dangereux que ces assemblées de péché d'où la religion bannit les fidèles? Quel crime de venir crucifier de nouveau Jésus-Christ dans le lieu même où il s'offre tous les jours pour nous à son Père! Quel crime d'employer, pour faciliter notre perte, l'heure même où s'opèrent les mystères du salut et de la rédemption sur tous les hommes! Quelle fureur de venir choisir les yeux de son Juge, pour le rendre témoin de nos crimes, et faire de sa présence le sujet le plus affreux de notre condamnation! Quel abandon de Dieu et quel caractère de réprobation de changer les asiles sacrés de notre sanctification en des occasions de déréglement et de licence!

Grand Dieu! lorsqu'on vous outragea sur le Calvaire où vous étiez encore un Dieu souffrant, les tombeaux s'ouvrirent autour de Jérusalem; les morts ressuscitèrent, comme pour venir reprocher à leurs neveux l'horreur de leur sacrilége. Ah! ranimez donc les cendres de nos pères qui attendent dans ce temple saint la bienheureuse immortalité! Faites sortir leurs cadavres de ces tombeaux[1] pompeux que notre vanité leur a élevés, et qu'enflammés d'une sainte indignation contre des irrévérences qui vous crucifient de nouveau, et qui profanent l'asile sacré des dépouilles de leur mortalité, ils paraissent sur ces monuments[2]; et puisque nos instructions et nos menaces sont inutiles, qu'ils viennent eux-mêmes reprocher à leurs successeurs leur irréligion et leurs sacriléges! Mais si la terreur de votre présence, ô mon Dieu! n'est pas capable de les contenir dans le respect; quand les morts ressusciteraient[3], comme vous le disiez vous-même, ils n'en seraient ni plus religieux, ni plus fidèles.

Mais si la présence d'un Dieu saint demande ici, comme des bienheureux dans le ciel, une disposition de pureté et d'innocence, la présence d'un Dieu terrible et plein de majesté en demande une de frayeur et de recueillement; seconde disposition marquée par le profond anéantissement des bienheureux dans le tem-

[1] Apoc., XIV, 5.

[1] Evidemment ce morceau, qui ne peut s'appliquer à la chapelle de Versailles, a dû être composé pour quelque grande église de Paris, comme Notre-Dame ou Saint-Eustache. Il convenait également à l'église des Oratoriens, où étaient plusieurs illustres sépultures, notamment le tombeau du grand Bérulle.

[2] Illustres fondateurs dont les cendres reposent sous l'autel, qui consacrâtes vos biens, vos soins et vos trésors à dresser des temples au Seigneur et à honorer la magnificence de nos autels, quelle serait votre surprise si, sortant des tombeaux où vous attendez le jour de la révélation, vous voyiez maintenant ces temples et ces maisons devenus des maisons de scandale, où le nom du vrai Dieu est plus outragé et plus déshonoré que dans le temple des idoles! *Ed. de Trévoux.*

[3] Si..... et prophetas non audiunt, neque si quis ex mortuis resurrexerit, credent. *Luc*, XVI, 31.

ple céleste : *Et ceciderunt in conspectu throni in facies suas* [1].

DEUXIÈME PARTIE.

Dieu est esprit et vérité; et c'est en esprit et en vérité qu'il veut principalement qu'on l'honore. Cette disposition d'anéantissement profond, que nous lui devons dans nos temples, ne consiste donc pas seulement dans la posture extérieure de nos corps; elle renferme encore, comme celle des bienheureux dans le ciel, un esprit d'adoration, de louange, de prière, d'action de grâces : *Benedictio, et claritas... et gratiarum actio* [2]; et c'est là cet esprit de religion et d'anéantissement que Dieu demande de nous dans le temple saint, semblable à celui des bienheureux dans le temple céleste : *Et ceciderunt in conspectu throni in facies suas* [3].

Je dis un esprit d'adoration; car, comme c'est ici où Dieu manifeste ses merveilles et sa grandeur suprême, et où il descend du ciel pour recevoir nos hommages, le premier sentiment qui doit se former en nous, lorsque nous entrons dans ce lieu saint, est un sentiment de terreur, de silence et de recueillement profond, d'anéantissement intérieur à la vue de la majesté du Très-Haut et de notre propre bassesse; n'être occupés que du Dieu qui se montre à nous; sentir tout le poids de sa gloire et de sa présence; recueillir toute notre attention, toutes nos pensées, tous nos désirs, toute notre âme pour en faire hommage, et la mettre tout entière aux pieds du Dieu que nous adorons; oublier toutes les grandeurs de la terre; ne voir plus que lui, n'être occupés que de lui, ne reconnaître plus rien de grand que lui; et, par notre profond anéantissement, avouer, comme les bienheureux dans le ciel, que lui seul est puissant, seul immortel, seul grand, seul digne de tout notre amour et de nos hommages.

Mais hélas! mes Frères, où sont dans nos temples ces âmes respectueuses, qui, saisies d'une sainte terreur à la vue de ces lieux sacrés, sentent tout le poids de la majesté du Dieu qui les habite, et ne trouvent point d'autre situation, pour soutenir l'éclat de sa présence, que l'immobilité d'un corps anéanti et la profonde religion d'une âme qui adore? Où sont ceux que la grandeur de Dieu toute seule occupe, et qui perdent ici de vue toutes celles de la terre? Disons-le hardiment devant un roi dont le profond respect aux pieds des autels honore la religion [1]. On vient dans ce temple saint non pas honorer le Dieu qui l'habite, mais s'honorer souvent soi-même d'un vain extérieur de piété, et le faire servir à des vues et à des intérêts que la piété sincère condamne; on vient fléchir le genou, comme Naaman le fléchissait devant l'autel profane, pour s'attirer les regards et suivre l'exemple du prince qui adore; on vient y chercher un autre dieu [2] que celui qui paraît sur nos autels; y faire sa cour à un autre maître qu'au maître suprême; y chercher d'autres grâces que les grâces du ciel, et s'y attirer les regards d'un autre rémunérateur que du rémunérateur immortel. Au milieu même d'une foule d'adorateurs, il est dans son temple un Dieu inconnu [3], comme il était autrefois au milieu d'Athènes la païenne. Tous les regards sont ici pour le prince, qui n'en a lui-même que pour Dieu; tous les vœux s'adressent à lui; et son profond anéantissement aux pieds des autels, loin de nous apprendre à respecter ici le Seigneur devant lequel un grand roi lui-même, qui porte, pour ainsi dire, l'univers, courbe sa tête et oublie toute sa grandeur, nous apprend seulement à nous servir de sa religion et des faveurs dont il honore la vertu, pour en emprunter les apparences, et nous élever par là à de nouveaux degrés de grandeur sur la terre [4]. O mon Dieu! n'est-ce pas là ce que vous annonciez à vos disciples, que viendraient des temps où la foi serait éteinte, où la piété deviendrait un trafic honteux, et où les hommes, vivant sans Dieu sur la terre, ne vous connaîtraient plus que pour vous faire servir à leurs cupidités injustes

[1] Apoc., VII, 11.
[2] *Ibid.*, 12.
[3] *Ibid.*, 11.

[1] Tu le vois tous les jours, devant toi prosterné,
Humilier ce front de grandeur couronné,
Et, confondant l'orgueil par d'illustres exemples,
Baiser avec respect le pavé de tes temples.
RACINE. *Esther. Prologue.*

[2] Ce mot est hardi, tout enveloppé qu'il est dans le compliment.

[3] Ignoto Deo. *Act.*, XVII, 23.

[4] Louis XIV « était très-respectueusement à l'église. A sa messe tout le monde était obligé de se mettre à genoux au *Sanctus* et d'y demeurer jusqu'après la communion du prêtre; et s'il entendait le moindre bruit ou voyait causer pendant la messe, il le trouvait fort mauvais... Il communiait toujours en collier de l'Ordre : rabat et manteau... A la messe il disait son chapelet (il n'en savait pas davantage), et toujours à genoux, excepté à l'évangile. Aux grand'messes, il ne s'asseyait dans son fauteuil qu'aux temps où on a coutume de s'asseoir. » *Mémoires de Saint-Simon.* Edit. Chéruel, in-12, t. VIII, p. 190.

Cette disposition d'anéantissement renferme encore un esprit de prière ; car plus nous sommes frappés ici de la grandeur et de la puissance du Dieu que nous adorons, plus nos besoins infinis nous avertissent de recourir à lui, de qui seul nous pouvons en obtenir la délivrance et le remède. Aussi le temple est la maison de prière où chacun doit venir exposer au Seigneur ses plus secrètes misères, où on l'apaise sur les calamités publiques par des vœux communs [1], où les ministres assemblés lèvent les mains pour les péchés du peuple, et où les yeux du Seigneur sont toujours ouverts à nos besoins, et ses oreilles attentives à nos cris.

Ce n'est pas qu'on ne puisse le prier en tout lieu, comme dit l'Apôtre [2]; mais le temple est l'endroit où il se rend plus propice, et où il nous a promis d'être toujours présent pour exaucer nos vœux et recevoir nos hommages. Oui, mes Frères, c'est ici où nous devons venir gémir avec l'Eglise sur les scandales qui l'affligent, sur les divisions qui la déchirent, sur les périls qui l'environnent, sur l'endurcissement des pécheurs, sur le refroidissement de la charité parmi les fidèles. Nous y venons solliciter avec elle les miséricordes du Seigneur sur son peuple, sa protection sur cette monarchie où le titre auguste de la foi honore ses souverains, et sur le prince qui en est et le protecteur et le modèle ; lui demander la cessation des guerres et des fléaux publics ; l'extinction des schismes et des erreurs ; la connaissance et l'amour de la justice et de la vérité pour les pécheurs ; la persévérance pour les justes. Vous devez donc y venir avec un esprit attentif et recueilli, un cœur préparé et qui n'offre rien aux yeux de Dieu qui puisse éloigner les grâces que l'Eglise sollicite pour vous, et y paraître avec un extérieur de suppliant, et dont le seul spectacle prie et adore.

Cependant, mes Frères, tandis que les ministres autour de l'autel lèvent ici les mains pour vous, qu'ils demandent la prospérité de vos maisons, l'abondance de vos campagnes, le succès de nos armes, la conservation de vos proches et de vos enfants qui s'exposent pour le salut de l'Etat, la fin des guerres, des dissensions et de tous les malheurs qui nous affligent [1], qu'ils demandent les remèdes de vos chutes et les secours de votre faiblesse, tandis qu'ils parlent au Dieu saint en votre faveur, vous ne daignez pas même accompagner leurs prières de votre attention et de votre respect. Vous déshonorez la sainte gravité des gémissements de l'Eglise par un esprit de dissipation et par des indécences qui conviendraient à peine à ces lieux criminels où vous entendez des chants profanes ; et toute la différence que vous y faites, c'est qu'une harmonie lascive vous applique et vous touche, et qu'ici vous souffrez impatiemment la sainte harmonie des divins cantiques ; et qu'il faut, pour vous y rendre attentifs, employer les mêmes agréments et souvent les mêmes bouches qui corrompent tous les jours les cœurs sur des théâtres impurs et lascifs.

Aussi, mes Frères, au lieu que les prières publiques devraient arrêter le bras du Seigneur depuis longtemps levé sur nos têtes, au lieu que les supplications demandées par le Prince et ordonnées par les pasteurs [2] et qui retentissent de toutes parts dans nos temples, devraient, comme autrefois, suspendre les fléaux du ciel, nous ramener des jours sereins et tranquilles, réconcilier les peuples et les rois, et faire descendre la paix du ciel sur la terre ; hélas ! les jours mauvais durent encore ; les temps de trouble, de deuil et de désolation ne finissent pas ; la guerre et la fureur semblent avoir établi pour toujours leur demeure parmi les hommes ; l'épouse désolée redemande son époux ; le père affligé attend en vain son enfant ; le frère est séparé de son frère ; nos succès mêmes répandent le deuil parmi nous, et nous sommes obligés de pleurer nos propres victoires. D'où vient cela, mes Frères ? ah ! c'est que les prières de l'Eglise, les seules sources des grâces que Dieu répand sur les royaumes et sur les empires, ne sont plus écoutées ; et que vous forcez le Seigneur d'en détourner ses oreilles et ses yeux, par les irrévérences dont vous les accompagnez et qui les rendent inutiles à la terre.

Mais non-seulement, mes Frères, vous devez

[1] Cette allusion paraît convenir au carême prononcé par Massillon, à Notre-Dame, en 1709. Un peu plus loin nous lisons encore : « C'est ici où nous devons venir lui demander la cessation des guerres et des fléaux publics. »

[2] Volo ergo viros orare in omni loco. *I Tim.*, II, 8.

[1] Il faut se reporter à l'avant-dernière note, et comparer à ces gémissements d'une âme, pénétrée d'amour pour la religion et pour la patrie, non-seulement tout le paragraphe qui suit, mais les touchantes allusions du second sermon pour le mercredi des Cendres et du discours *sur l'Aumône*.

[2] Louis XIV avait demandé et le cardinal de Noailles avait ordonné des supplications publiques dans le carême de 1709, pour obtenir la cessation des maux qui désolaient la France.

paraître ici comme des suppliants et dans un esprit de prière, puisque c'est ici où le Seigneur répand ses faveurs et ses grâces; comme c'est encore ici où tout vous renouvelle le souvenir de celles que vous avez reçues, vous devez encore y porter un esprit de reconnaissance et d'action de grâces, puisque, de quelque côté que vous jetiez les yeux, tout vous y rappelle le souvenir des bienfaits de Dieu et le spectacle de ses miséricordes éternelles sur votre âme.

Et, premièrement, c'est ici où, dans le sacrement qui nous régénère, vous êtes devenus fidèles; c'est ici où la bonté de Dieu, en vous associant par le baptême à l'espérance de Jésus-Christ, vous a discernés de tant de barbares qui ne le connaissent pas; de tant d'hérétiques, qui, le connaissant, ne le glorifient pas comme il faut; c'est ici où vous avez engagé votre foi au Seigneur, on y conserve encore sous l'autel vos promesses écrites. Ici[1] est le livre de l'alliance que vous avez contractée avec le Dieu de vos pères, vous ne devez donc plus y paraître que pour ratifier les engagements de votre baptême, et pour remercier le Seigneur du bienfait inestimable qui vous a associés à son peuple et honorés du nom de chrétien, vous devez conserver une tendresse et un respect d'enfant pour le sein heureux où vous êtes nés en Jésus-Christ, et la gloire de cette maison doit être la vôtre.

Que faites-vous donc, lorsqu'au lieu de porter aux pieds des autels vos actions de grâces à la vue d'un bienfait si signalé, vous venez les déshonorer par vos irrévérences ? Vous êtes un enfant dénaturé qui profanez le lieu de votre naissance selon la foi, un chrétien perfide qui venez rétracter vos promesses devant les autels mêmes qui en furent témoins, qui venez rompre le traité sur le lieu sacré où il fut conclu, vous effacer du livre de vie où votre nom était écrit avec ceux des fidèles, abjurer la religion de Jésus-Christ sur ces fonts mêmes où vous l'aviez reçue, étaler les pompes du siècle aux pieds de l'autel où vous y aviez solennellement renoncé, et faire profession de mondanité où vous l'aviez faite de christianisme.

Ce n'est pas tout. C'est dans ce lieu saint, en second lieu, où sont élevés de toutes parts des tribunaux de réconciliation et de miséricorde où vous avez mis si souvent le dépôt honteux de tant d'infidélités dont vous avez souillé la grâce de votre baptême, et baissé humblement la tête sous la main sacrée qui vous a justifiés par la vertu du saint ministère. C'est ici où Jésus-Christ vous a dit mille fois par la bouche de ses ministres : Mon fils, vos péchés vous sont remis[1]; allez et ne péchez plus désormais, de peur qu'il ne vous arrive pis[2]. C'est ici où, fondant en larmes, vous lui avez dit si souvent : Mon Père, j'ai péché contre le ciel et devant vous[3]? Or, mes Frères, là même où vous avez trouvé tant de fois la grâce du pardon, non-seulement vous oubliez le bienfait, mais vous venez y recommencer de nouvelles offenses; là même où vous avez détesté tant de regards funestes à votre innocence, vous venez les renouveler; là même enfin où vous avez paru tant de fois pénitents, vous paraissez encore mondains et profanes ! Ah ! loin d'y venir relire sur ces tribunaux sacrés les désordres de votre vie, loin d'y venir renouveler à leur aspect ces promesses de pénitence, ces sentiments de componction, ces mouvements de honte et de confusion dont ils ont été si souvent dépositaires, vous y venez la tête levée, les yeux errants çà et là, pleins peut-être de crime et d'adultère, comme parle un apôtre, renouveler en leur présence les mêmes infidélités que vos larmes y avaient expiées, et les rendre spectateurs publics des mêmes prévarications dont ils avaient été les confidents secrets et les heureux remèdes !

Que dirai-je encore, mes Frères? Le temple est, en troisième lieu, la maison de la doctrine et de la vérité; et c'est ici où, par la bouche des pasteurs, l'Eglise vous annonce les maximes du salut et les mystères du royaume des cieux cachés à tant de nations infidèles, nouveau motif de reconnaissance pour vous. Mais hélas ! c'est plutôt un nouveau sujet de condamnation; et ici même, où du haut de ces chaires chrétiennes nous vous disons tous les jours, de la part de Jésus-Christ, que les impurs ne posséderont pas le royaume de Dieu, vous venez y former des désirs profanes; ici même où l'on vous avertit que vous rendrez compte d'une parole oiseuse, vous vous en

[1] Renouard ajoute *mon cher auditeur*, sans doute parce que l'édition de 1745 a mis les adjectifs qui suivent au singulier. Mais, comme cette même édition de 1745 a aussi écrit le mot *discerné* qui précède au singulier, mot que Renouard lui-même a corrigé, il faut évidemment voir là de simples fautes typographiques.

[1] Fili, dimittuntur tibi peccata tua. *Marc*, II, 5.

[2] Jam noli peccare, ne deterius aliquid tibi contingat. *Jean.*, V, 14.

[3] Pater, peccavi in cœlum et coram te. *Luc*, XV, 18 et 21.

permettez de criminelles ; ici même enfin où nous vous annonçons que malheur à celui qui scandalise, vous y devenez vous-mêmes une pierre d'achoppement et de scandale. Aussi, mes Frères, pourquoi croyez-vous que la parole de l'Evangile que nous prêchons aux princes et aux grands de la terre, ne soit plus qu'un airain sonnant [1] et que notre ministère soit presque devenu inutile? Il se peut faire que nos faiblesses secrètes mettent obstacle au fruit et au progrès de l'Evangile, et que Dieu ne bénisse pas un ministère dont les ministres ne sont pas agréables à ses yeux ; mais, outre cette raison humiliante pour nous, et que nous ne pouvons pourtant ni vous dissimuler, ni nous dissimuler à nous-mêmes, c'est sans doute la profanation des temples et la manière indécente et peu respectueuse dont vous vous y assemblez pour nous écouter, qui achève d'ôter sa force et sa vertu à la parole dont nous sommes les ministres. Le Seigneur, éloigné de ce lieu saint par vos profanations, n'y donne plus l'accroissement à nos travaux et n'y répand plus les grâces, qui seules font fructifier sa doctrine et sa parole. Il ne regarde plus ces assemblées, autrefois saintes, que comme une assemblée de mondains, de voluptueux, d'ambitieux, de profanateurs. Et comment voulez-vous qu'il n'en détourne pas ses regards et que la parole de son Evangile y fructifie? Réconciliez premièrement avec lui, par vos hommages, par votre recueillement et votre piété, ces maisons de vérité et de doctrine ; alors il suppléera même à nos défauts ; il ouvrira vos cœurs à nos instructions, et sa parole ne retournera pas à lui vide.

Et certes, mes Frères, que servent les dédicaces des temples et les prières si solennelles que l'Eglise emploie pour les consacrer, si vous les profanez tous les jours en y assistant, et si vous effacez de ces murs ces caractères de sainteté et de grâce que les bénédictions du pontife y avaient laissés et qui attiraient sur les assistants les regards propices du Dieu qu'on y invoque?

Mais enfin, un dernier motif qui rend encore vos irrévérences plus criminelles et plus honteuses à la religion, c'est dans le temple, où vous venez offrir, en un sens, avec le prêtre, le sacrifice redoutable, renouveler l'oblation de la croix et présenter à Dieu le sang de son Fils comme le prix de vos péchés. Or, mes Frères, pendant que des mystères si augustes se célèbrent, durant ces moments redoutables où le ciel s'ouvre sur nos autels, dans un temps où se traite l'affaire de votre salut entre Jésus-Christ et son Père ; pendant que le sang de l'Agneau coule sur l'autel pour vous laver de vos souillures ; que les anges du ciel tremblent et adorent ; que la gravité des ministres, la majesté des cérémonies, la piété même des vrais fidèles, que tout inspire la terreur, la reconnaissance et le respect, à peine fléchissez-vous le genou, à peine regardez-vous l'autel saint où des mystères si heureux pour vous se consomment, vous n'êtes même dans le temple qu'avec contrainte, vous mesurez la durée et la longueur du sacrifice salutaire, vous comptez les moments d'un temps si précieux à la terre et si plein de merveilles et de grâces pour les hommes. Vous qui êtes si embarrassé de votre temps, qui le perdez en une inutilité éternelle et qui ne savez presque quel usage en faire, vous vous plaignez de la sainte gravité du ministre et de la circonspection avec laquelle il traite les choses saintes. Eh ! vous exigez que vos esclaves vous servent avec tant de respect et de précaution, et vous voudriez qu'un prêtre, revêtu de toute sa dignité, qu'un prêtre représentant Jésus-Christ et faisant son office de médiateur et de pontife auprès de son Père, traitât les mystères saints avec précipitation et déshonorât la présence du Dieu qu'il sert et qu'il immole, par une célérité scandaleuse ! Dans quel temps, ô mon Dieu, sommes-nous venus ; et fallait-il s'attendre que vos bienfaits les plus précieux, les plus signalés, deviendraient à charge aux chrétiens de nos siècles ?

Hélas ! les premiers fidèles qui, aux différentes heures de la journée, s'assemblaient dans le temple saint sous les yeux du pasteur, pour y célébrer les louanges du Seigneur dans des hymnes et des cantiques, et qui ne sortaient presque pas de ces demeures sacrées, ne s'en éloignaient qu'à regret, pour vaquer aux affaires du siècle et aux devoirs de leur état. Qu'il était beau, mes Frères, de voir dans ce temps heureux l'assemblée sainte des fidèles dans la maison de prière, chacun à la place qui convenait à son état ; d'un côté les solitaires, les saints confesseurs, les simples fidèles ; de l'autre, les vierges, les veuves, les femmes engagées sous le joug du mariage ; tous attentifs aux mystères saints, tous voyant

[1] Æs sonans. *I Cor.*, XIII, 1.

couler avec des larmes de joie et de religion, sur l'autel, le sang de l'Agneau encore fumant, pour ainsi dire, et depuis peu crucifié à leurs yeux; priant pour les princes, pour les césars, pour leurs persécuteurs, pour leurs frères; s'entr'exhortant au martyre, goûtant la consolation des divines Ecritures expliquées par leurs saints pasteurs, et retraçant, dans l'Eglise de la terre, la joie, la paix, l'innocence et le profond recueillement de l'Eglise du ciel! Que les tentes de Jacob étaient alors belles et éclatantes, quoique l'Eglise fût encore dans l'oppression et dans l'obscurité; et que les ennemis de la foi, les prophètes mêmes des idoles, en voyant leur bel ordre, leur innocence et leur majesté, avaient de peine à leur refuser leur admiration et leurs hommages[1]! Hélas! et aujourd'hui les moments rapides que vous consacrez ici à la religion, et qui devraient sanctifier le reste de vos journées, en deviennent souvent eux-mêmes les plus grands crimes.

Enfin, mes Frères, à toutes ces dispositions intérieures de prière, d'adoration, de reconnaissance, que la sainteté de nos temples exige de vous, il faut encore ajouter la modestie extérieure et la décence des ornements et des parures; dernière disposition des bienheureux dans le temple céleste : *Amicti stolis albis*[2]; mais je n'en dis qu'un mot.

Et en effet, faudrait-il même que nous fussions obligés de vous instruire là-dessus, femmes du monde? Car c'est vous principalement que cet endroit de mon discours regarde. A quoi bon tout cet appareil, je ne dis pas seulement de faste et de vanité, mais d'immodestie et d'impudence, avec lequel vous venez paraître dans cette maison de larmes et de prière? Venez-vous y disputer à Jésus-Christ les regards et les hommages de ceux qui l'adorent? Venez-vous insulter aux mystères qui opèrent le salut des fidèles, en cherchant à corrompre leur cœur aux pieds mêmes des autels où ces mystères s'offrent pour eux? Voulez-vous qu'il n'y ait pas un lieu sur la terre, le temple même, l'asile de la religion et de la piété, où l'innocence puisse être à couvert de vos nudités profanes et lascives[1]? Le monde ne vous fournit-il pas assez de théâtres impurs, assez d'assemblées de plaisirs, où vous pouvez faire gloire d'être une pierre de scandale à vos frères? Vos maisons mêmes, ouvertes à la dissipation et à la joie, ne suffisent-elles pas pour vous y montrer avec une indécence qui n'aurait convenu autrefois qu'à des maisons de crime et de débauche, et qui fait que, ne vous respectant pas vous-mêmes, on perd pour vous ce respect dont la politesse de la nation a toujours été si jalouse, parce que la pudeur seule est estimable? *Numquid domos non habetis ad manducandum et bibendum*, comme le reprochait autrefois saint Paul aux fidèles[2]? Faut-il que le temple saint soit encore souillé par vos immodesties? Ah! quand vous paraissez dans les palais où le souverain se trouve, vous marquez, par la dignité et par la décence d'un habillement grave et sérieux, le respect que vous devez à la majesté de sa présence[3]; et devant le souverain du ciel et de la terre, vous venez paraître sans précaution, sans décence, sans pudeur; et vous portez sous ses yeux une effronterie qui blesse même des yeux sages et raisonnables! Vous venez troubler l'attention des fidèles qui avaient cru trouver ici un lieu de paix et de silence, et un asile contre tous les objets de la vanité; troubler même le profond recueillement et la sainte gravité des ministres appliqués autour de l'autel, et blesser, par l'indécence de vos parures, la pureté de leurs regards attentifs aux choses saintes.

Aussi, l'Apôtre voulait que les femmes chrétiennes fussent couvertes d'un voile dans le temple, à cause des anges, c'est-à-dire des

[1] Ces beaux tableaux où Massillon peignait avec de si ravissantes couleurs les vertus de l'Eglise primitive, étaient justement remarqués par ses contemporains. « Partout, disait l'éditeur de 1705, il se fait un plaisir de peindre avec des traits vifs et animés la piété, la ferveur, la charité, le désintéressement, la pénitence, les austérités des premiers fidèles. Partout il emploie tous ses talents pour inspirer aux chrétiens l'amour de ces admirables vertus du christianisme naissant. »

[2] Apoc., VII, 9.

[1] Massillon, dans ces peintures, est plus sévère encore que La Bruyère : « Savoir les êtres de la chapelle, connaître le blanc, savoir où l'on est vu et où l'on n'est pas vu; rêver à l'église à Dieu et à ses affaires, y recevoir des visites, y donner des ordres et des commissions, y attendre les réponses... c'est du moins jusqu'à ce jour le plus grand effort de la dévotion du temps. » *De la Mode*. Dans le chapitre *de quelques usages*, La Bruyère, critiquant ce qu'on appelait un beau *salut*, signale encore « les entrevues et les rendez-vous fréquents, les murmures et les causeries étourdissantes. »

[2] *I Cor.*, XI, 22.

[3] Ces mots semblent indiquer que Louis XIV n'assistait pas au sermon, et cependant précédemment l'orateur lui rend hommage. Il y a ici de ces traits disparates qui sentent les retouches que Massillon faisait à ses œuvres, suivant les diverses circonstances. Ce sermon, qui fut comme la plupart des autres plusieurs fois prononcé, a dû être particulièrement prêché à Versailles en 1704 et à Notre-Dame en 1709.

prêtres qui y sont sans cesse présents devant Dieu, et dont l'innocence et la pureté doivent égaler celle des esprits célestes. Il est vrai que par là vous nous avertissez, ô mon Dieu, quelle doit être dans nos temples la sainte gravité et le recueillement inviolable de vos ministres ; que c'est à nous à porter ici gravée sur notre front la sainte terreur des mystères que nous offrons, et le sentiment vif et intime de votre présence ; que c'est à nous à inspirer ici le respect au peuple qui nous environne, par le seul spectacle de notre modestie ; que c'est à nous à ne pas paraître autour de l'autel, occupés au saint ministère, plus ennuyés souvent, plus inappliqués, plus précipités que la multitude même qui y assiste ; et à ne pas autoriser leurs irrévérences par les nôtres. Car, ô mon Dieu ! la désolation du lieu saint a commencé par le sanctuaire même ; le respect des peuples ne s'y est affaibli que parce que la sainte gravité du culte et la majesté des cérémonies ne l'a plus soutenu ; et votre maison n'a commencé à devenir un lieu de dissipation et de scandale, que depuis que vos ministres eux-mêmes en ont fait une maison de trafic, d'ennui et d'avarice [1]. Mais nos exemples, en autorisant vos profanations, ne les excusent pas, mes Frères.

Et en effet, il semble que Dieu ne les a jamais laissées impunies. Les indécences honteuses des enfants d'Héli, qui avaient durant si longtemps profané sa maison, furent suivies des plus tristes calamités : l'Arche sainte devint la proie des Philistins ; elle fut placée à côté de Dagon dans un temple in âme ; la gloire d'Israël fut flétrie ; le Seigneur se retira du milieu de son peuple ; la lampe de Juda s'éteignit ; le pontife manqua, et Jacob se trouva tout à coup sans autel et sans sacrifice.

N'en doutons pas, mes Frères, que les malheurs du siècle passé [2], la fureur des hérésies, le renversement des autels, la démolition de tant de temples augustes, n'aient été les suites funestes des profanations et des irrévérences de nos pères. Il était juste que le Seigneur abandonnât des temples où il avait été si longtemps outragé. Craignons, mes Frères, de préparer à nos neveux les mêmes calamités, en imitant les désordres de ceux qui nous ont précédés ; craignons que le Seigneur irrité n'abandonne enfin un jour ces temples que nous profanons, et qu'ils ne deviennent à leur tour la proie de l'erreur et l'asile de l'hérésie. Que sais-je même s'il ne commence pas déjà à nous préparer ces malheurs [1], en permettant que la pureté de la simplicité de la foi s'altère dans les esprits, en multipliant ces hommes sages à leurs propres yeux, et si communs en ce siècle, qui mesurent tout sur les lumières d'une faible raison, qui voudraient voir clair dans les secrets de Dieu, et qui, loin de faire de la religion le sujet de leur culte et de leurs actions de grâces, en font le sujet de leurs doutes et de leurs censures ? Vous êtes terrible dans vos jugements, ô mon Dieu ; et quelquefois vos punitions sont d'autant plus rigoureuses qu'elles ont été plus lentes et plus tardives [2].

Rappelons donc, mes Frères, tous ces grands motifs de religion ; portons dans ce lieu saint une piété tendre et attentive, un esprit de prière, de componction, de recueillement, d'action de grâces, d'adoration et de louange ; ne sortons jamais de nos temples sans en remporter quelque nouvelle grâce, puisque c'est ici le trône de miséricorde d'où elles se répandent sur les hommes. N'en sortez jamais sans un nouveau goût pour le ciel, sans de nouveaux désirs de finir vos égarements, et de vous attacher uniquement à Dieu ; sans envier le bonheur de ceux qui le servent, qui peuvent l'adorer sans cesse au pied de l'autel, et que leur état et leurs fonctions consacrent particulièrement à ce saint ministère. Dites-lui, comme cette reine étrangère disait autrefois à Salomon : Bienheureux vos serviteurs, qui sont toujours présents devant vous, et qui n'ont point d'autre

[1] Ce passage, plein d'humilité et de hardiesse, peint une âme uniquement soucieuse de la sincérité chrétienne. On lit dans l'édition de 1705 : « La profanation des chrétiens a pris sa source dans le peu de zèle des ministres à en arrêter le progrès. Le respect des peuples ne s'est affaibli que parce que la gravité des prêtres ne s'est pas soutenue. Et votre maison, ô mon Dieu, n'est devenue une maison de commerce et de péché que depuis que vos ministres en ont fait une maison de négoce et de négligence. »

[2] Le XVIe siècle.

[1] Craignons donc, mes Frères, de préparer à nos neveux, par nos irrévérences, des malheurs plus grands encore que ceux qui nous atteignent. Craignons que Jésus-Christ se retire de nous, qu'il ne nous laisse plus de temples où nous puissions lui exposer nos besoins, et que l'héritage qu'il nous a préparé ne soit un jour la proie des nations infidèles. *Ed. de Trévoux.*

[2] Eh ! que sais-je même s'il ne commence point déjà à nous punir en permettant que ces hommes sages à leurs propres yeux se multiplient, ces hommes insensés qui regardent la religion comme une erreur populaire, et qui n'ont de foi qu'autant que leur folle raison leur en laisse prendre ? Que vous êtes terrible, ô mon Dieu, dans vos punitions ! Elles sont d'autant plus à craindre qu'elles ont été plus lentes. *Ed. de* 1705.

demeure que votre maison sainte! *Beati servi tui qui stant coram te semper*[1]! Et si les devoirs de votre état ne vous permettent pas de venir ici adorer le Seigneur aux différentes heures de la journée, où ses ministres s'assemblent pour le louer[2]; ah! du moins tournez sans cesse vers ce lieu saint, comme autrefois les Israélites, vos vœux et vos désirs. Que nos temples soient la plus douce consolation de vos peines, le seul asile de vos afflictions, la seule ressource de vos besoins, le délassement le plus sûr des gênes, des bienséances, et des assujétissements pénibles du monde; en un mot, trouvez-y les commencements de cette paix inaltérable, dont vous ne trouverez la plénitude et la consommation qu'avec les bienheureux dans le temple éternel de la céleste Jérusalem. Ainsi soit-il.

[1] III Rois, x, 8.

[2] Ce trait s'applique plus particulièrement à Notre-Dame. On lit dans l'édition de 1705 : « Si vos emplois ne vous permettent pas de vous joindre à toutes les heures de la journée avec le ministre qui est toujours prêt de recevoir vos vœux et vos prières. »

# TRENTE-DEUXIÈME SERMON.

## SERMON POUR LE MERCREDI DE LA PREMIÈRE SEMAINE DE CARÊME.

### SUR LA RECHUTE.

#### AVIS DU PREMIER ÉDITEUR SUR LE SERMON SUIVANT.

On trouvera au troisième dimanche de carême un autre sermon *sur la Rechute*, intitulé : *De l'Inconstance dans les Voies du salut.* Celui-ci a été composé le premier. Le P. Massillon, jugeant ensuite qu'il n'avait pas donné assez d'étendue aux vérités renfermées dans la seconde partie, y travailla de nouveau; et des trois subdivisions qu'elle contient, il en forma les trois points qui composent le sermon *de l'Inconstance dans les Voies du salut.* Nous n'avons pourtant pas cru devoir supprimer celui-ci, pour ne pas perdre la première partie, où l'on trouve des vérités très-utiles, et traitées avec cette onction que la plume du P. Massillon savait répandre sur tout ce qu'il écrivait.

#### ANALYSE.

DIVISION. — 1° *L'énormité du péché de rechute*; 2° *le danger du péché de rechute.*

PREMIÈRE PARTIE. — *Enormité du péché de rechute.*

1° *L'ingratitude.* Comme l'action de grâces est le devoir le plus essentiel de la créature envers le Créateur, l'ingratitude est le péché le plus injuste et dont sa bonté est d'ordinaire le plus blessée. Or, le péché de rechute vous rend ingrat dans les circonstances les plus odieuses. Premièrement, plus le bienfait que vous avez reçu est grand, plus l'ingratitude qui le fait oublier est noire. Or, quel bienfait plus signalé que celui de vous avoir délivré de vos crimes? Vous étiez un enfant de colère, un membre de l'Antechrist, un monstre d'iniquité, etc., vous êtes devenu l'enfant de Dieu, le membre vivant de Jésus-Christ, l'héritier du ciel et des promesses futures. Une vie entière de reconnaissance pourrait-elle assez payer la magnificence de ce bienfait? Et vous mettrez à peine quelque intervalle entre le bienfait et l'ingratitude! Secondement, rappelez la manière dont cette faveur signalée vous a été accordée : dans quel péril étiez-vous lorsque Dieu vous a touché? vous étiez prêt à tomber dans le dernier degré d'insensibilité, d'où il n'est plus de retour. Quel temps Dieu a-t-il choisi pour vous l'accorder? peut-être la circonstance du crime même. Rien n'est plus touchant que le bienfait d'un ennemi dans le temps même qu'on l'outrage; il a choisi le temps où vous étiez livré à ces dégoûts amers qui suivent les passions, où vous étiez abandonné des créatures et lassé des plaisirs. De telles circonstances devaient vous engager à une reconnaissance et à une fidélité éternelles; cependant, à la première lueur de

fortune ou de plaisirs que le monde va faire briller à vos yeux, vous retournerez sous ses étendards, vous oublierez le bienfait et votre bienfaiteur lui-même. Fut-il ingratitude plus digne de tous les supplices? Troisièmement, le grand nombre de crimes que le Seigneur vous a pardonnés : plus il avait oublié d'offenses, plus sans doute vous deviez conserver le souvenir de sa bonté et en éviter de nouvelles. Cependant, vous allez retomber, et, par votre retour dans le crime, vous allez faire comme revivre tous vos anciens désordres; l'acte par lequel vous retombez étant comme un nouveau consentement donné à tous vos premiers vices et comme la rétractation de vos larmes et de votre douleur. Voilà les horreurs de l'ingratitude et les suites terribles d'une seule faute.

2° *La perfidie.* Le pécheur qui retombe après avoir juré une fidélité éternelle à son Dieu aux pieds des autels, à la face du ciel et de la terre, viole sa foi et manque à sa promesse; l'homme qui se pique de fidélité envers les créatures, ne rougit pas d'être perfide envers son Dieu. Cette perfidie est d'autant plus criminelle que vos promesses de fidélité ont été accompagnées de plus de marques de douleur et de bonne foi. Que de soupirs! que de regrets sincères! Et, après tout ce tendre appareil de réconciliation, vous allez de nouveau déclarer la guerre à votre Dieu et oublier les promesses que vous lui avez faites! On vous condamnera par votre propre bouche. L'histoire de la perfidie du disciple qui livra le Sauveur vous fait frémir; la vôtre cependant paraît encore plus noire, parce que vous avez comme amusé Jésus-Christ par tous les dehors de la plus fervente fidélité, ce que Judas n'avait point fait.

3° *Le mépris.* Le pécheur qui retombe, ne retourne à Satan qu'après avoir goûté et examiné tout ce qu'il y a d'avantageux dans le service de Jésus-Christ; il met en comparaison Jésus-Christ et Bélial, et se déclare pour ce dernier. Quel mépris! Aussi tout ce qui peut le rendre criminel s'y trouve. Le choix que fait le pécheur en préférant Satan à Jésus-Christ n'est pas un choix aveugle; ce n'est point un choix où l'on puisse alléguer la surprise; ce n'est point un choix tranquille. Le cri secret de la conscience l'arrête, cependant il passe outre; peut-il faire à son Dieu un outrage plus sanglant? Et ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est qu'une rechute si prompte et si soudaine est une marque presque infaillible du peu de sincérité des démarches que le pécheur vient de faire pour se réconcilier avec Dieu; car se repentir et retomber aussitôt, est-ce être pénitent ou plutôt n'est-ce pas être moqueur? Or, il y a quelque chose de si insultant pour Dieu, qu'une vile créature s'humilie extérieurement devant lui, qu'elle lui demande grâce, et que presque en même temps elle le renonce pour son Seigneur et pour son maître, qu'après un tel outrage elle ne doit presque plus espérer de pardon. Il est vrai que la rechute peut être précédée d'une conversion sincère. Mais, premièrement, on ne passe pas en un instant d'un état de justice à un état de péché; secondement, lorsque la conversion est sincère, on reçoit dans le sacrement des secours qui facilitent la pratique des devoirs. Or, vous vous retrouvez le même au sortir du tribunal; ce n'est donc pas le doigt de Dieu qui avait chassé le démon de votre cœur. Les miracles de la grâce sont durables et ne ressemblent pas aux prestiges des imposteurs. C'est qu'en effet la pénitence véritable est un nouvel état du cœur qui change nos actions et corrige nos penchants. Aussi les saints ont regardé la pénitence de ces pécheurs qui retombent sans cesse, comme une dérision publique des sacrements; et un fidèle qui retombait n'était plus admis au nombre des pénitents publics, quoiqu'on ne désespérât pas absolument de son salut. On usait de cette sévérité après une seule rechute. Jugez ce que les saints auraient pensé des vôtres qui sont continuelles, et si vous avez raison de vous plaindre des ministres du Seigneur, qui, vous retrouvant toujours infidèle, n'osent plus enfin vous délier qu'après de longues épreuves, de peur de jeter le saint aux chiens.

N. B. — *On ne fait point l'analyse de la deuxième partie de ce sermon; on peut voir celle du sermon de* l'Inconstance dans les voies du salut.

---

Et fiunt novissima hominis illius pejora prioribus.

*Et le dernier état de cet homme devient pire que le premier.*
Matth., XII, 45.

Quelle peinture effrayante notre évangile nous trace-t-il de la rechute, mes très-chers Frères, de ce péché si commun, qui n'alarme plus les consciences, et avec lequel presque tout le monde s'est familiarisé, parce qu'il paraît être devenu l'état ordinaire des chrétiens? Nous n'imaginons rien de plus horrible que le sort d'un homme possédé du démon, livré à la discrétion et à toute la fureur de cet ennemi du genre humain, et qui n'est[1] plus, à proprement parler, que l'instrument infortuné de sa malice et de sa corruption. Ah! s'il en faut croire notre divin Maître, le sort d'une âme infidèle, qui, après être sortie de ses premiers égarements, après avoir goûté le don céleste, se laisse rentraîner dans les voies de[2] péché qu'elle avait quittées, et retourne à son vomissement, est tout autrement déplorable : ce n'est plus d'un seul démon, dont elle est possédée; elle est livrée à sept autres démons plus méchants que le premier, qui s'en emparent, et qui, la regardant comme leur conquête, en font leur demeure, et s'y établissent pour n'en plus sortir : *Et intrantes habitant ibi*[1].

C'est cette dernière circonstance qui doit nous faire trembler, mes très-chers Frères, et qui fait dire à notre divin Sauveur que le dernier état de cet homme devient pire que le premier : *Fiunt novissima hominis illius pejora prioribus;* car elle nous fait entendre que la rechute est comme un signe et un préjugé de notre réprobation; et qu'il est bien rare que nous revenions à Dieu, lorsqu'après l'avoir quitté, nous sommes retournés à la créature.

Et si vous me demandez, Chrétiens, qu'a donc la rechute de si horrible, et pourquoi il

[1] *N'étant*, Renouard et Didot; *qui n'est plus*, 1745.
[2] *De*, 1745 et Renouard; *du*, Didot.

[1] Matth., XII, 45.

est si difficile de se relever après être retombé; en voici les raisons : écoutez-les, vous dont la fidélité envers Dieu jusqu'ici ne s'est point démentie, afin qu'elles vous servent de préservatif contre un si grand malheur. Et vous, dont les mœurs n'ont peut-être roulé jusqu'à présent que sur ces alternatives de réconciliation et de crime; qui faites tant de démarches de conversions, et toujours autant de pas en arrière; et qui, loin d'être effrayés sur votre état, vous rassurez sur ces retours passagers vers Dieu; écoutez-les aussi ces raisons, et voyez si l'affreuse tranquillité dans laquelle vous vivez, est bien fondée.

Je dis que le péché de rechute imprime en nous comme un caractère de réprobation, et que rarement on s'en relève, pourquoi? Parce que c'est un de ces vices que rien n'excuse, et duquel on a tout à craindre. En premier lieu, rien n'excuse un pécheur de rechute, parce que son péché n'est plus ni surprise, ni faiblesse, ni ignorance, mais l'ingratitude la plus odieuse, la perfidie la plus noire, le mépris le plus affecté. En second lieu, on a tout à craindre du péché de rechute, parce que d'ordinaire il conduit à l'impénitence et à un état fixe et tranquille de crime. Deux motifs dont je vais me servir aujourd'hui pour vous faire trembler sur l'état du pécheur qui retombe : l'énormité du péché de rechute, le danger du péché de rechute. C'est le moins excusable, et le plus dangereux de tous les crimes. Implorons, etc. *Ave, Maria.*

### PREMIÈRE PARTIE.

Comme l'action de grâce est le devoir le plus essentiel de la créature envers le Créateur, et l'hommage dont le souverain bienfaiteur des hommes paraît le plus jaloux, l'ingratitude est le vice le plus injuste, et dont sa bonté est d'ordinaire le plus blessée. Or, mon cher auditeur, si, après vous être relevé dans ce saint temps par la grâce des sacrements, vous allez retomber encore et rentrer dans vos anciens égarements, non-seulement vous êtes un ingrat, mais vous êtes un ingrat dans les circonstances les plus odieuses; et je vous prie de les remarquer avec moi [1].

En premier lieu, plus le bienfait dont on vous avait favorisé était grand, plus l'ingratitude qui le fait oublier est noire. Or, mon cher auditeur, quel bienfait plus signalé que celui de votre délivrance, lorsque, frappé de l'horreur de vos crimes, vous êtes venu les déceler aux pieds des autels, et promettre à Dieu une vie plus retirée? Rappelez-vous l'état déplorable d'où la grâce vint vous tirer. Vous étiez un enfant de colère, un membre de l'antechrist, [un] monstre d'iniquité; vous étiez chargé de mille anathèmes qui devaient vous rendre éternellement ennemi de Dieu; vous n'aviez plus de part à l'espérance des chrétiens; vous étiez déjà jugé, et votre condamnation était certaine. Votre malheur pouvait-il être plus terrible? Mais opposez à cet état déplorable la situation où la grâce des sacrements vous a établi : vous êtes devenu l'enfant de Dieu, l'héritier du ciel et des promesses futures, le membre vivant de Jésus-Christ; votre âme, embellie de justice, est devenue la demeure de l'Esprit-Saint; vous avez reçu la charité, ce don qui ne passera pas, ce don plus estimable que toutes les grandeurs de la terre, ce don avec lequel vous avez tous les autres dons, et sans lequel, quand vous seriez sur le trône, vous n'êtes rien vous-même. Que peut-on ajouter à la magnificence de ce bienfait? Une vie entière de reconnaissance pourrait-elle assez le payer? Ah! les saints, dans le séjour de la gloire, en rendront d'éternelles actions de grâces; et l'éternité elle-même leur paraîtra courte pour un hommage si juste et si consolant.

Et vous, mon cher auditeur, à peine mettez-vous quelque intervalle entre le bienfait et l'ingratitude. Une faveur qui ne subsiste plus, réveille moins la reconnaissance, il est vrai; et l'éloignement du bienfait peut quelquefois faire oublier le bienfaiteur. Mais ici les dons de la grâce sont encore vivants dans votre âme; vous ne les éteindrez qu'avec votre infidélité; ces dons sont même éternels par leur nature; et vous auriez pu les conserver toujours, si vous saviez connaître le don de Dieu, et ne pas détruire ce que sa main miséricordieuse vient d'édifier en vous.

Mais quand la grandeur du bienfait ne vous rendrait pas le plus ingrat de tous les pé-

[1] Comme l'action de grâces est le devoir le plus essentiel des créatures envers le Créateur, et l'honneur dont le souverain bienfaiteur a paru de tout temps le plus jaloux, l'ingratitude est aussi le vice le plus injurieux à ce même Dieu, et dont sa bonté se trouve le plus offensée. Or le pécheur qui, après s'être réconcilié avec Dieu dans le temps de cette sainte solennité, revient à ses anciens égarements, non-seulement est un ingrat, mais les circonstances de son ingratitude sont les plus odieuses. Il oublie un bienfait signalé, il révoque sa foi et ses promesses, il méprise son bienfaiteur dans son bienfait, et même profane la source la plus sacrée de ses grâces. *Ed. de* 1705.

cheurs, rappelez, en second lieu, la manière dont il vous a été accordé. Dans quel péril étiez-vous, âme infidèle, lorsque Dieu vous a touchée? Hélas! vous le savez, dans le fond de l'abîme et de la dissolution, prête à tomber dans le dernier degré d'insensibilité d'où il n'est plus de retour; et vous périssiez peut-être sans ressource, s'il vous eût, dans cette conjoncture, refusé sa grâce. Quel temps a-t-il choisi pour vous l'accorder? Ah! la circonstance peut-être du crime même; ç'a été un retour vif sur l'infamie et la courte durée du plaisir que vous veniez de préférer à votre Dieu; dans ce moment affreux où il devait lancer sur vous tous ses foudres, il n'a fait pleuvoir sur votre âme qu'une rosée de grâce. Est-il rien de si touchant que le bienfait d'un ennemi dans le temps même qu'on l'outrage? Que se passait-il dans votre cœur, lorsqu'il a daigné vous regarder avec des yeux de miséricorde? Etiez-vous fort heureux dans vos plaisirs, et en état de vous passer de lui : livré à ces dégoûts amers qui suivent les passions, abandonné des créatures que vous aviez préférées au Créateur, lassé des plaisirs, et ne trouvant plus que d'affreux remords dans le crime? Ah! [1] ç'a été dans cet état, où, délaissé des faux dieux en qui vous aviez mis votre espérance, il s'est senti ému de tendresse pour vous; il vous a visité dans votre affliction; il est devenu votre consolateur, et il a été l'ami de votre adversité. Ah! pouvait-il choisir des circonstances plus tendres pour vous faire estimer son bienfait et vous intéresser à une reconnaissance et à une fidélité éternelle! Et cependant, à la première lueur de fortune ou de plaisirs que le monde va faire briller à vos yeux, vous retournerez sous ses étendards; vous oublierez le bienfait et le bienfaiteur lui-même; vous lui ferez comprendre que vous ne vous êtes adressé à lui que lorsque le monde ne voulait pas de vous, et le chasserez encore indignement de votre âme. Fut-il ingratitude plus digne de tous les supplices?

Je ne parle pas, en troisième lieu, du grand nombre de crimes que le Seigneur vous a pardonnés. Quelle conscience êtes-vous venu présenter au sacré tribunal? Vous en avez vu frémir d'horreur le ministre de Jésus-Christ; et vous-même n'avez pu, sans pâlir à ses pieds de saisissement et de confusion, en soutenir le spectacle. Depuis si longtemps vos jours et vos moments n'étaient plus marqués que par les chutes les plus honteuses; cependant le Seigneur n'a pas voulu supputer avec vous. Mille ans ne sont qu'un jour à ses yeux [1], dit le Prophète; et des millions de péchés, dont vous étiez coupable, n'ont plus été devant lui que comme un seul péché qu'il vous a remis à l'instant. Dès lors toutes vos fautes ont été comme si elles n'avaient jamais été; sa bonté les a scellées dans un sac et jetées au fond de la mer; il les a effacées du livre de mort où elles étaient gravées en caractères immortels. Plus il avait oublié d'offenses, ah! plus sans doute vous deviez conserver le souvenir de sa bonté, et en éviter de nouvelles; mais vous allez retomber. Eh! qu'allez-vous faire, mon frère! Comme votre ingratitude ne saurait être plus odieuse, les suites de votre faute ne pourraient être plus funestes; vous allez faire comme revivre par ce retour tous vos anciens désordres; vous allez ratifier par ce nouveau péché tous vos péchés d'autrefois. Ah! il en était de vos crimes passés, avant le moment fatal qui vous verra retomber, comme de ces ossements secs et arides dont le prophète Ezéchiel vit les plaines de Babylone couvertes. Le champ de votre âme était couvert de ces tristes débris et de ces restes inanimés de vos anciens désordres; ils étaient morts aux yeux de Dieu; sa grâce toute-puissante avait donné le coup fatal à tous ces monstres; ils dormaient dans votre cœur d'un sommeil éternel; mais le consentement ingrat que vous allez donner à une nouvelle offense, va être le signal funeste qui les rappellera tous à la vie. A ce souffle de mort sorti du fond de votre corruption, vous les sentirez tous se ranimer au dedans de vous, et reprendre leur force et leur vigueur première : *Insuffla super interfectos istos, et reviviscant* [2]. Une armée de monstres va ressusciter dans votre cœur; ces os arides vont redevenir des ennemis furieux, puissants, formidables; et le champ de votre âme va encore en être couvert, désolé et ravagé comme autrefois : *Steteruntque super pedes suos exercitus grandis nimis valde* [3]. Grand Dieu! quelle est donc la malignité d'une seule offense de redonner, pour ainsi dire, l'âme et la vie à ce qui n'était plus, et de vous faire presque révoquer vos grâces!

[1] Cette interjection a été omise par Renouard et par Didot.

[1] Mille anni ante oculos tuos tanquam dies hesterna, quæ preteriit. *Ps.* LXXXIX, 4.

[2] Ezéch., XXXVII, 9. — [3] Ezéch., XXXVII, 10.

Ce n'est pas, mes Frères, que les dons de Dieu ne soient sans repentir [1], et qu'un péché pardonné puisse jamais être imputé. Mais la malice de la rechute est telle que, premièrement, l'acte par lequel vous retombez, est un nouveau consentement donné à tous vos premiers vices; vous rétractez vos larmes et votre douleur; vous vous repentez de vous être repenti; vous dites à Dieu dans la préparation de votre cœur : Seigneur, oubliez mes larmes et mes protestations; je les ai oubliées moi-même; je vous rends le pardon que vous m'aviez accordé; reprenez vos grâces et vos bienfaits; je vais reprendre mes voies anciennes; et Dieu, qui juge l'homme par la situation de son cœur, commence à vous imputer ce que vous cessez de haïr et de pleurer vous-même. Secondement, la malice de la rechute est telle qu'elle réveille et reproduit, pour ainsi dire, en vous toute la corruption que vos anciens désordres avaient mise dans votre cœur, et qu'elle vous rend toute seule autant de faiblesse, autant d'insensibilité pour le salut, autant d'éloignement de Dieu, autant de rapidité pour le mal, que tous vos crimes passés ensemble avaient pu vous en inspirer. Troisièmement enfin, qu'elle ajoute à ce premier état de corruption où vous étiez, la circonstance d'une nouvelle chute, c'est-à-dire un nouveau degré si monstrueux de misère et de faiblesse, que mille crimes, réitérés avant votre réconciliation et votre rechute, ne vous auraient pas mené plus loin, ni enfoncé plus avant dans l'abîme déplorable. Voilà les horreurs de l'ingratitude et les suites terribles d'une seule faute.

En second lieu, à l'ingratitude le pécheur qui retombe ajoute la perfidie. Il viole une foi donnée au Dieu terrible, et donnée dans le lieu saint, à la face des autels, et dont tous les esprits célestes ont été spectateurs, une alliance scellée de tout ce que la religion a de plus sacré et de plus auguste, confirmée par le sang de l'Agneau et par les solennités les plus irrévocables [2]. Il trahit des promesses jurées entre les mains d'un ministre de la réconciliation, qui les avait reçues au nom de Jésus-Christ. Ce n'étaient point ici de ces serments dont la précipitation peut excuser le violement; il les avait faits avec maturité, et après s'être même longtemps défendu contre la grâce qui les demandait de lui. Et après l'appareil auguste qui vient d'accompagner cette grande action, après avoir juré une fidélité éternelle à son Dieu au pied des autels, à la face du ciel et de la terre, il viole sa foi, il manque à sa promesse. Eh! vous vous piquez de fidélité envers les créatures, mon cher auditeur; vous êtes religieux dans vos paroles, et vous voulez qu'on vous croie tel. Et envers votre Dieu, vous ne rougissez pas d'être perfide! Et la probité et la bonne foi, en traitant avec votre Père et votre Seigneur, ne vous paraît pas une vertu si estimable! Et vous ne trouvez rien de noir à être si souvent lâche, infidèle et sans honneur à ses yeux! Ah! il se plaignait autrefois dans son Prophète que le pécheur ne le distinguait point de l'homme : *Existimasti, inique, quod ero tui similis* [1]; mais c'est tout ce que je vous demande aujourd'hui; traitez avec lui comme vous traitez avec les hommes; et faites-vous du moins une gloire d'être dans la religion comme vous êtes dans la société, franc, sincère, fidèle, incapable de trahir votre foi et de violer la religion de vos promesses. Est-ce pour les hommes seulement que vous avez reçu du Ciel un cœur noble, généreux, bien fait, incapable d'une lâcheté? pourquoi n'en ferez-vous point d'usage pour celui qui vous l'a donné? Et vous surtout qui m'écoutez, mon cher auditeur, votre perfidie est d'autant plus criminelle, que vos promesses de fidélité ont été accompagnées de plus de marques de douleur et de bonne foi; car souffrez que je vous rappelle ici ces moments heureux, où, touché de repentir, vous êtes venu répandre l'amertume de votre cœur au pied des tribunaux sacrés. Que de soupirs! que de regrets sincères sur le passé! que de protestations tendres d'une éternelle fidélité pour l'avenir! De quel air touchant vous plaigniez-vous à Dieu de l'avoir connu si tard! Combien de fois lui avez-vous redit, au sortir des pieds du prêtre, et après vous être déchargé du fardeau de vos crimes, que ce moment de pénitence était le plus doux et le plus heureux de votre vie, et qu'au fond, vous n'aviez jamais été tranquille sans lui! Infidèle!

[1] Sine pœnitentia enim sunt dona et vocatio Dei. *Rom.*, XI, 29.

[2] Nous avons pris à témoin son corps et son sang qui a scellé la réconciliation à la sainte table; et, après la grâce obtenue, nous cassons un acte solennel, nous nous repentons de notre pénitence, nous retirons de la main de Dieu les larmes que nous lui avions consacrées, nous désavouons nos promesses. BOSSUET. *Sermon pour le temps du Jubilé.*

[1] Ps. XLIX, 21.

et après tout ce tendre appareil de réconciliation, vous allez de nouveau lui déclarer la guerre ; vous allez oublier des promesses que vos larmes et vos soupirs tout seuls auraient dû rendre sacrées, quand le respect dû au maître à qui vous les avez faites, n'aurait pas suffi pour vous empêcher de les violer ! Ah ! les pierres de ce temple, qui ont été les témoins de vos soupirs et de vos protestations, s'élèveront contre vous devant le Seigneur, dit un prophète ; ces tribunaux sacrés qui viennent d'être les dépositaires de vos serments, de vos larmes et de vos crimes, paraîtront un jour en présence de l'univers assemblé ; *Lapis de pariete clamabit ; et lignum quod inter juncturam ædificiorum est, respondebit* [1]. Vous y reconnaîtrez, gravés en caractères immortels, vos larmes, vos soupirs, vos protestations, vos promesses de fidélité ; et l'on vous condamnera par votre propre bouche.

Vous avez sans doute frémi, mon cher auditeur, toutes les fois que, racontant l'histoire des souffrances du Sauveur, on vous a parlé de la perfidie du disciple qui le livra ; le nom de ce monstre n'est jamais venu frapper vos oreilles qu'avec de nouvelles horreurs ; mais votre rechute après les gémissements de la pénitence me paraît bien plus noire ; car nous ne lisons pas du moins que Judas eût fait à Jésus-Christ de grandes protestations de fidélité. L'Evangile en rapporte de presque tous les autres disciples : *Allons et mourons avec lui*, disait Thomas [2]. *Seigneur, montrez-nous votre Père, et cela nous suffit*, ainsi parlait Philippe [3]. *Quand tous les autres vous abandonneraient*, disait Pierre, *je ne vous abandonnerais pas* [4]. Judas seul ne parle nulle part, et du moins, par ce silence affecté et par cette froide indifférence, il nous prépare comme de loin à sa perfidie. Mais vous, mon cher auditeur, ah ! vous avez amusé Jésus-Christ par tous les dehors de la plus fervente fidélité ; vous l'avez appelé votre bien-aimé [5], comme l'épouse ; votre libérateur [6], comme la fidèle Sion ; votre portion [7], votre héritage, le Dieu de votre cœur, comme un roi pénitent ; et cependant ce ne devaient être là que les préludes de votre perfidie. Ah ! que vous êtes devenue vile et méprisable à ses yeux, âme infidèle, en revenant à vos premières voies ! *Quam vilis facta es nimis, iterans vias tuas* [1].

En troisième lieu, à l'ingratitude et à la perfidie ajoutez encore le mépris. *Si je rétablis ce que j'avais détruit*, dit saint Paul, *je me déclare prévaricateur* [2], c'est-à-dire transgresseur affecté de la loi. Vous ne retournez à Satan qu'après avoir goûté et examiné tout ce qu'il y a d'avantageux dans le service de Jésus-Christ, qu'après avoir comparé la douceur et la gloire de son joug à la honte et à la servitude du péché. Le parallèle fait, les avantages des deux côtés balancés, le ciel mis en comparaison avec la terre, l'iniquité avec la justice, les plaisirs des sens avec ceux de la grâce, Jésus-Christ avec Bélial, vous allez vous déclarer pour ce dernier, vous allez prononcer qu'il est plus grand, plus aimable, plus digne d'être servi que votre Dieu. O Dieu ! quel outrage fait à votre gloire, vous que tout partage même blesse, vous que toute égalité même d'amour et d'hommages insulte !

En effet, mes Frères, tout ce qui peut rendre un mépris criminel, se trouve dans celui-ci. Ce ne sera pas un choix aveugle et qui puisse trouver son excuse dans l'ignorance ; vous avez vu, vous avez connu, vous avez essayé des deux partis. Ce ne sera pas un choix indifférent et où l'on puisse alléguer la surprise ; ah ! vous étiez instruit et de votre propre faiblesse et du péril des occasions, et une malheureuse expérience ne vous avait rendu que trop habile là-dessus. Enfin, ce ne sera point un choix tranquille, sans remords, sans le cri secret de la conscience, comme lorsque vous tombiez avant votre pénitence. Ah ! vous frémirez avant que de passer outre ; votre cœur s'y refusera [3] presque lui-même ; le souvenir de la grâce que vous aviez reçue dans votre réconciliation, et que vous aurez indignement profanée, ne se présentera à vous qu'avec mille frayeurs secrètes.

Et c'est ce que saint Cyprien reprochait autrefois aux fidèles qui avaient eu le malheur de retomber dans l'idolâtrie durant la persécution. Avant votre régénération en Jésus-

[1] Habac., II, 11.

[2] Eamus et nos, ut moriamur cum eo. *Jean.*, XI, 16.

[3] Domine, ostende nobis patrem, et sufficit nobis. *Jean.*, XIV, 8.

[4] Et si omnes scandalizati fuerint in te, ego nunquam scandalizabor. *Matth.*, XXVI, 33.

[5] Dilectus meus. *Cant.* passim.

[6] Liberator meus. *Ps* XVII, 3, 48 ; LXIX, 6 ; CXLIII, 2.

[7] Dominus, pars hæreditatis meæ et calicis mei. *Ps.* XV, 5. Deus cordis mei. *Ps* LXXII, 26.

[1] Jerem., II, 36. — [2] Si enim quæ destruxi iterum hæc ædifico, prævaricatorem me constituo. *Galat.*, II, 18. — [3] *Se refusera*, 1745 ; *s'y refusera*, Renouard et Didot.

Christ, mes chers Frères, leur disait-il, vous offensiez un Dieu que vous n'aviez jamais connu ; vous adoriez vos idoles sans remords; et cette funeste sécurité pouvait diminuer aux yeux de Dieu l'horreur de vos hommages ; mais lorsqu'ébranlés par les menaces du tyran, vous avez été conduits au capitole, et qu'il a fallu approcher de l'autel sacrilége, *Quando ad capitolium ventum est*[1]; ah! frappés du souvenir de la grâce qui, depuis peu, vous avait appelés à la lumière de l'Evangile et retirés des déréglements de vos premières mœurs; saisis de l'énormité d'une apostasie qui allait rendre inutiles tous les travaux de votre pénitence et tous les dons que vous aviez reçus avec la foi en Jésus-Christ; vos pas ont commencé à chanceler : *labavit gressus*, vos regards à se troubler : *caligavit aspectus*, vos entrailles à se soulever : *tremuerunt viscera*, vos mains à retomber sous leur propre poids et à se refuser au détestable ministère des encensements : *brachia conciderunt*, votre langue tremblante, sur le point de renoncer à Jésus-Christ, s'est arrêtée, et n'a prononcé qu'avec peine les paroles de blasphêmes : *lingua hæsit;* en un mot on vous a vu approcher de l'autel où l'on vous conduisait pour immoler aux idoles, tremblants, abattus, comme si l'on vous y eût conduits pour y être immolés vous-mêmes : *Ara illa quo moriturus accessit, rogus illi fuit.* Telle sera votre perplexité, âme infidèle qui m'écoutez, sur le point d'une rechute. Et, reprend saint Cyprien, malgré ces lumières vives qui vous découvraient l'horreur de votre apostasie, vous vous êtes prosternés devant l'idole, et vous avez déclaré, à la face du ciel et de la terre, que Jésus-Christ était un imposteur, et que vous n'aviez rien de commun avec lui. Ah! mes Frères, continuait cet éloquent évêque, et je pourrais vous le dire à mon tour, que n'aviez-vous été jusqu'ici dans les ténèbres de votre première ignorance! Pourquoi avez-vous connu le Seigneur de gloire? Il vous aurait été bien plus avantageux de n'être jamais entré dans les voies de la justice, que de retourner en arrière après les avoir connues. Pourquoi vous avons-nous découvert nous-mêmes la vanité des idoles? Vous ne seriez que des aveugles, et vous êtes des contempteurs de Jésus-Christ; vous ne seriez que des adorateurs insensés du démon, et vous êtes des blasphémateurs affectés du Dieu véritable.

Mais en quoi, mes Frères, le mépris du pécheur qui va retomber, me paraît laisser moins d'espérance de pardon, c'est qu'une rechute si prompte et si soudaine est une marque presque infaillible du peu de sincérité des démarches qu'il vient de faire pour se réconcilier avec Dieu, c'est une preuve presque certaine qu'il n'a donné à Jésus-Christ le baiser de paix que pour le trahir, en un mot, qu'il n'a reçu les sacrements que pour les profaner. En effet, mes Frères, se repentir et retomber aussitôt, venir se purifier et se souiller encore de nouveau, est-ce être pénitent, ou plutôt n'est-ce pas être moqueur? Or, il y a quelque chose de si insultant pour Dieu qu'une vile créature s'humilie extérieurement devant lui, qu'elle lui demande grâce, qu'elle lui fasse des protestations réitérées de fidélité, et qu'en même temps elle l'outrage dans son cœur, elle lui préfère les objets les plus indignes, elle le renonce pour son Seigneur et pour son Maître, en un mot elle démente[1] tout haut ce qu'elle dit tout bas, qu'après un tel outrage le sein de la miséricorde divine doit lui être fermé pour toujours.

Mais, dira-t-on, est-ce que la rechute n'est jamais précédée d'une conversion sincère? Je sais, mes Frères, que le sacrement de pénitence ne fixe pas l'instabilité du cœur humain; qu'il ne déracine pas ce fonds de corruption que la seule immortalité absorbera[2], comme dit saint Paul; et je ne prétends point dire ici absolument qu'on ait profané la pénitence, dès qu'on redevient pécheur après avoir été pénitent. Mais, en premier lieu, lorsqu'on est sorti véritablement justifié du pied des autels, et que la grâce sanctifiante, qui suit le sacrement, a créé dans l'homme un cœur nouveau, on ne passe pas dans un instant d'un état de justice à un état de péché. La grâce de la sanctification laisse dans l'âme des penchants et des impressions durables, comme l'habitude du vice. On peut retomber, je l'avoue; mais ce n'est qu'après une suite de jours et d'années; après que le temps a insensiblement affaibli la charité; apres que mille infidélités secrètes ont préparé l'âme à une chute nouvelle, et disposé l'Esprit de Dieu à l'abandonner. Or, voyez, mon cher auditeur, si c'est là

[1] Cypr. de laps.

[1] *Démente*, 1745; *dément*, Renouard et Didot.

[2] Ut absorbeatur quod mortale est, a vita. *II Cor.*, V, 4.

l'image de vos rechutes, et si la grâce du sacrement conduit votre innocence fort loin.

En second lieu, outre la grâce sanctifiante, vous recevez encore dans le sacrement des grâces de conversion qui sont les suites de la première ; des secours qui ont dû vous faciliter la pratique de vos devoirs, vous donner de nouvelles forces contre le vice et vous soutenir dans les occasions ; et cependant vous vous retrouvez le même au sortir du tribunal. On voit dans les mêmes circonstances les mêmes chutes. La présence d'un objet triomphait de votre faiblesse ; elle en triomphe encore. Une occasion injuste de gain séduisait votre avarice ; elle la séduit encore. Une complaisance vous rendait infidèle à votre devoir ; elle vous le rend encore. On ne voit pas que vous évitiez ces entretiens, ces lieux, ces assemblées, ces plaisirs, qui sont pourtant de toutes vos confessions ; vous n'en cultivez pas moins des liaisons toujours fatales à votre innocence ; vous n'en rabattez rien d'un jeu qui est devenu la plus importante occupation de votre vie ; vous n'en retranchez rien à des dépenses dont des créanciers, des domestiques et les pauvres eux-mêmes souffrent ; rien à un sommeil, où, dans l'inutilité de vos pensées et dans la mollesse de votre lit, vous laissez reposer votre imagination sur des images toujours dangereuses à votre âme ; rien à une vie inutile qui vous damne. On ne voit ni précaution pour l'avenir, ni mesures pour le passé. Les macérations, les veilles, et tout l'appareil de la pénitence, vous ne les connaissez même pas ; la prière, le recueillement, la retraite, et tous ces secours si nécessaires à la piété, vous les négligez ; en un mot, vous êtes encore le même, et le pénitent en vous ressemble parfaitement au pécheur. Ah ! ce n'est donc pas le doigt de Dieu qui avait chassé le démon de votre cœur ; si cela était, dit Jésus-Christ dans l'Evangile, le royaume de Dieu serait établi au-dedans de vous : *Si in digito Dei ejicio dæmonia, profecto pervenit in vos regnum Dei*[1]. Quand vous avez guéri une âme, ô mon Dieu, il paraît que votre main toute-puissante s'en est mêlée. Vos miracles et les transformations de votre grâce sont durables, et ne ressemblent point à ces prestiges des imposteurs qui échappent à la vue au moment même qu'on les voit paraître.

La pénitence véritable, mes Frères, est un nouvel état du cœur qui change nos actions et corrige nos penchants. C'est un nouveau goût qui nous rend le péché amer et le don céleste agréable ; c'est un nouvel amour qui nous fait aimer ce que nous avions méprisé, et mépriser ce que nous avions aimé ; c'est une douleur efficace qui renonce en effet au péché, une douleur juste qui le punit, une douleur surnaturelle qui le déteste dans l'idée que Dieu lui-même en a, enfin une douleur prudente qui n'a jamais pris assez de mesures pour l'éviter. Jugez sur cette peinture, vous qui retombez sans cesse, si vos pénitences sont véritables et si vous sortez du tribunal profanateur ou pénitent.

Je n'oserais le dire ici, mes Frères, si les saints ne l'avaient dit avant moi ; ils ont tous regardé la pénitence de ces pécheurs qui retombent sans cesse, comme des dérisions publiques des sacrements, comme des attentats semblables à ceux des infidèles qui venaient dans nos temples fouler aux pieds les mystères saints, ou qui sur des théâtres infâmes en exposaient la véritable représentation aux railleries des spectateurs. Aussi, de leur temps, un fidèle qui, après s'être purifié dans les exercices laborieux de la pénitence publique, retombait une seconde fois, n'était plus admis au nombre des pénitents publics. Ce n'est pas qu'on désespérât de son salut, mais outre qu'on craignait que le remède, devenu trop commun, ne devînt méprisable, ah ! on supposait qu'un fidèle qui, après les pleurs et les travaux de la première pénitence, retombait encore, n'avait été qu'un imposteur, un fantôme de pénitent, et qu'ainsi c'était exposer le sang de Jésus-Christ que de l'offrir à un pécheur qui avait pu en abuser. Il n'était pas jusques aux figures de la loi qui n'annonçassent cette terrible vérité. Celui dont la lèpre, après avoir été une fois guérie, repoussait encore, était obligé de venir reparaître devant le prêtre qui l'avait guéri, et on le déclarait immonde pour le reste de ses jours, c'est-à-dire anathème, séparé de l'autel et des sacrifices, et du commerce de ses frères : *Immunditiæ condemnabitur*[1].

Mon Dieu ! et on usait de cette sévérité après une seule rechute ! On se défiait d'une pénitence qui avait pu être suivie d'une seconde infidélité ! Eh ! jugez, mes chers auditeurs, ce que les saints auraient pensé des vôtres, et ce que l'Eglise en pense encore aujourd'hui ;

[1] Luc, XI, 20.

[1] Levit., XIII, 8.

jugez des plaintes que vous faites quelquefois contre les ministres des sacrements, qui, vous retrouvant toujours infidèles, n'osent plus enfin vous délier qu'après de longues épreuves, de peur de jeter le saint aux chiens. Ah! je sais que nous ne devons point aggraver le joug, qu'on n'est pas moins maudit de Dieu lorsqu'on ajoute un seul iota à sa loi par un excès de rigueur, que lorsqu'on l'en retranche par une lâcheté criminelle, et qu'il ne faut pas fournir aux pécheurs, par une ostentation de sévérité, des prétextes de s'éloigner des choses saintes. Mais faut-il ouvrir à l'instant les trésors du sanctuaire à des profanes qui les ont mille fois souillés? Faut-il confier sans précaution le sang de Jésus-Christ à des perfides qui l'ont mille fois livré? Faut-il ajouter foi à des promesses si souvent violées? Ne devons-nous pas quelquefois, comme Elie, fermer le ciel sur des adorateurs de Baal qui boitent des deux côtés, et qui, en venant invoquer le Seigneur dans une solennité, vont encore au sortir de là sacrifier à l'idole? Ne faut-il pas, comme Elisée, savoir arrêter quelquefois l'huile de la grâce et la vertu des sacrements, lorsqu'on ne nous présente que des vases pleins, je veux dire des cœurs toujours prévenus des mêmes passions? Eh! que ferions-nous, en vous accordant un pardon que Dieu vous refuse, que multiplier vos crimes et vous charger d'une nouvelle malédiction? Ah! plût au Ciel, âme infidèle qui m'écoutez, que vous eussiez trouvé tous les tribunaux fermés à vos rechutes honteuses, et que vos déréglements n'eussent point rencontré un asile dans l'indulgence même du sanctuaire! On ne vous verrait plus dans les mêmes misères et dans les mêmes faiblesses depuis tant d'années que vous venez vous en accuser. Vous ne seriez plus couverte de cette lèpre que vous avez presque portée dès l'enfance, si, comme la sœur de Moïse, vous eussiez trouvé un législateur sage et sévère, qui, sans égard au rang que vous tenez dans votre peuple, sans acquiescer à la chair et au sang, vous eût séparée du tabernacle saint et du camp du Seigneur, jusqu'à ce que votre humiliation et votre douleur vous eussent disposée à recevoir la guérison et à venir présenter vos offrandes avec le reste des fidèles. Une seule confession, faite à un prêtre saint et éclairé, vous aurait renouvelée; et vous voilà encore la même, après tant de sacrements et de démarches inutiles de pénitence.

Mais que dis-je, la même? Ah! vous avez ajouté à des désordres qui n'ont jamais été pardonnés, parce que vous ne vous en êtes jamais repentie comme il faut; vous y avez encore ajouté la circonstance affreuse d'un grand nombre de sacriléges. Mais il eût donc mieux valu, me direz-vous, demeurer toujours endurcie dans mon habitude, et ne faire jamais d'efforts pour en sortir? Sans doute, il eût mieux valu demeurer pécheur, que venir profaner le sang de Jésus-Christ. Mais n'aviez-vous point d'autres moyens pour éviter le sacrilége? Ne pouviez-vous pas vous disposer par une sincère pénitence à approcher dignement de l'autel? Est-ce une alternative inévitable ou d'abuser des choses saintes ou de s'en éloigner? Ah! ce ne sont pas les remèdes divins qu'il faut fuir; ce sont les passions qu'il faut vaincre; ce n'est pas en devenant impie qu'il faut éviter les profanations; c'est en usant avec piété des grâces de l'Eglise; ce n'est point en secouant le joug qu'il faut devenir meilleur; c'est en observant la loi avec les dispositions avec lesquelles elle veut être observée; ce n'est point en disant avec l'impie: Puisque la loi est une occasion de chute, pourquoi me condamne-t-on lorsque je ne l'observe pas? mais c'est en disant avec une âme touchée : J'ai lavé mes pieds, comment les salirai-je encore [1]? Vous avez brisé mes liens, Seigneur; on ne me verra plus en resserrer les funestes nœuds. Vous m'avez retiré des portes de l'enfer; je n'y descendrai plus, de peur que mon dernier état ne soit pire que le premier. En effet, mes Frères, non-seulement la rechute est un vice que rien n'excuse, à cause de l'ingratitude, de la perfidie et du mépris qu'elle renferme; c'est encore un vice dont le pécheur a tout à craindre, à cause de l'impénitence et de l'état tranquille de crime où elle le conduit tôt ou tard.

### DEUXIÈME PARTIE.

Rien n'est si vrai, mes Frères, que les rechutes finissent enfin par un état fixe et tranquille de crime, et vous n'en douterez plus, si vous voulez faire avec moi trois réflexions qui sont les preuves incontestables de cette grande vérité. La première, que les ressources de salut qui opèrent d'ordinaire la conversion des autres pécheurs, deviennent inutiles à celui qui retombe. La seconde, que, supposé même qu'il pût en faire usage, Dieu se lasse de les

[1] Lavi pedes meos, quomodo inquinabo illos. *Cant.*, v, 3.

lui accorder. La troisième, que, la bonté même de Dieu ne se lassant pas, la malignité particulière du péché de rechute, jointe au caractère du cœur humain, doit nécessairement conduire le pécheur à l'endurcissement. Renouvelez, je vous prie, votre attention.

En premier lieu, les voies ordinaires dont Dieu se sert pour convertir un pécheur, sont les nouvelles lumières dont il le favorise. Une âme est éclairée, comme par un rayon soudain sorti du sein de Dieu même, sur ses devoirs, sur ses infidélités, sur la vanité des choses d'ici-bas, sur la réalité des biens à venir; alors le pécheur surpris s'indigne de la grossièreté de ses erreurs passées, et suit la vérité qui se présente. Mais à votre égard, mon cher auditeur, vous qui, après avoir été touché de Dieu dans ce saint temps, reviendrez à vos premières voies, cette ressource de salut est désormais inutile. Car, je vous demande, que pourront la voix de Dieu et les vérités de la foi vous découvrir de nouveau? Vous avez vu clair dans les maximes saintes, dans les illusions du monde, dans les vérités terribles d'un avenir; ce ne sont plus là pour vous de nouvelles lumières; vous n'en serez plus ébloui, frappé, renversé; et du moins elles ont perdu pour vous la surprise et l'effet de la nouveauté si heureux dans les autres pécheurs. Et certes, que vous apprendraient-elles? Que le monde est un abus? vous le disiez vous-même dans vos moments de componction. Que Dieu seul mérite d'être servi? vous le protestiez il n'y a qu'un jour au pied de ces autels. Que le salut doit être la grande affaire du chrétien? vous en conveniez devant Jésus Christ. Que le péché est le seul malheur qui puisse arriver à l'homme? vous étiez surpris de l'avoir jusque-là ignoré, si vivement vous le voyiez alors. Qu'a donc de nouveau Dieu même à vous apprendre? Il peut encore vous éclairer, je le sais; mais, semblable à un homme qui marche en plein midi, vous ne ferez pas même attention à cette nouvelle lumière; vous vous êtes familiarisé et avec elle et avec vos passions; vous avez réconcilié dans votre cœur la clarté et les ténèbres. Ah! auparavant un seul rayon de grâce, une seule vérité montrée eût gagné votre cœur; aujourd'hui les lumières les plus vives ne feront plus d'impression sur un esprit accoutumé à voir. La première fois que les Israélites virent durant la nuit la colonne lumineuse qui devait les précéder, la nouveauté du spectacle les frappa; ils craignirent la majesté du Dieu qui résidait au milieu d'eux; la terreur, l'admiration, le respect, les rendit dociles aux ordres de Moïse. Mais quand ils furent une fois retombés dans leurs murmures, ah! cette lumière céleste eut beau reparaître, Ah[1]! ce ne fut plus pour eux qu'un spectacle ordinaire qui ne changea rien à leurs mœurs. Et voilà l'effet que produiront sur vous les vérités du salut et les lumières du Ciel désormais accoutumées.

Une seconde ressource de salut pour les autres pécheurs, c'est le goût de la grâce; c'est une nouvelle consolation qui suit les commencements de la justice, un attrait divin qui emporte le cœur. Mais vous, âme infidèle, qui avez éprouvé ces saintes impressions, qui avez dit au Seigneur, comme cet apôtre : Seigneur, il fait bon ici avec vous[2]; que pourra vous offrir de doux une nouvelle et sainte vie que vous n'ayez déjà goûté? Un seul devoir de piété accompli avec onction, un seul sentiment tendre de salut, triomphe souvent de la dureté d'un pécheur; mais pour vous, ah! vous vous êtes fait un cœur accoutumé à sentir, à soupirer, à gémir, et après cela à retomber. Vous avez une de ces âmes tendres, nées avec quelques sentiments de religion, qui sont touchées de tout et qui ne le sont jamais comme il faut. Ce n'est pas l'endurcissement qui vous damnera; c'est une sensibilité de conscience qui vous amuse et ne vous corrige point. Ah! si vous aviez un cœur de pierre comme ces pécheurs tranquilles, endurcis, un coup de la grâce pourrait du moins le frapper, le briser, l'amollir; mais vous avez un cœur tout de cire[3], dit le Prophète, sur lequel les dernières impressions sont toujours les plus vives, facile à émouvoir, difficile à fixer, vif dans un moment de grâce, plus vif encore dans un moment de plaisir. Ah! mon cher auditeur, si vous saviez quel est le danger de votre état, et qu'il y a peu à espérer pour votre salut, vous frémiriez. Je ne veux pas vous jeter dans le désespoir; mais je vous dis en tremblant moi-même[4],

[1] *Ah!* Mot retranché par les éditions postérieures à l'édition princeps. Il en est de même au commencement de la phrase : *Si vous aviez un cœur de pierre.....* On la trouvera un peu plus bas.

[2] Bonum est nos hic esse. *Matth.*, XVII, 4.

[3] Factum est cor meum tamquam cera liquescens. *Ps.* XXI, 15.

[4] *En tremblant moi-même* C'est là le grand art de Massillon, ou plutôt sa sincère charité, d'où sort l'onction la plus pénétrante, d'entrer dans le cœur de ceux à qui il s'adresse et de partager leurs sentiments.

que les conversions des âmes qui vous ressemblent sont très-rares, et presque impossibles : l'arrêt de Jésus-Christ là-dessus est terrible. Celui, dit-il, qui après avoir mis la main à la charrue, regarde derrière lui, n'est point propre au royaume de Dieu : *Non est aptus regno Dei*[1]. Jésus-Christ ne dit pas, il perd le droit qu'il avait au royaume de Dieu, il se met en danger d'en être exclu pour toujours ; non, mais il n'est point propre, *non est aptus ;* c'est-à-dire ses inclinations, son fonds, le caractère particulier de son cœur, le rend inhabile au salut. Quand on dit qu'un homme n'est point propre aux sciences, à l'épée, à la robe, c'est à dire qu'il a apporté en naissant des défauts incompatibles avec les fonctions de cet état, et que certainement il n'y réussirait pas. Et voilà ce que dit Jésus-Christ du pécheur de rechute par rapport au salut : Que de tous les caractères, il n'en est point de moins propre au royaume de Dieu : *Non est aptus regno Dei.*

Ah[2] ! un impudique peut être touché ; et David fit pénitence de son adultère. Un impie peut être frappé de Dieu et sentir le poids de la majesté qu'il avait blasphémée ; et Manassès dans les chaînes adore le Dieu de ses pères dont il avait renversé les autels. Un publicain peut renoncer à ses injustices ; et Zachée, après avoir restitué ce qu'il avait ravi, répand libéralement son propre bien dans le sein des pauvres. Les personnes engagées dans le monde et dans les plaisirs peuvent tout à coup être éclairées ; et Magdeleine aux pieds de Jésus-Christ pleure des péchés que son amour efface encore plus heureusement que ses larmes. Mais un Achab, qui, averti par Elie, tantôt se couvre de cendre et de cilice, puis retourne à Béthel sacrifier à Baal, et revient encore et au prophète et à ses faux dieux ; mais un Sédécias, qui, touché de temps en temps des remontrances de Jérémie, l'envoie chercher en secret, le consulte sur la volonté du Seigneur, et au sortir de là retombe dans son aveuglement, fait jeter le prophète dans une fosse et le rappelle ensuite pour le consulter encore et l'outrager le lendemain ; mais un Saül, qui, tantôt touché de l'innocence de David : Vous êtes plus juste que moi, lui dit-il ; et un moment après le cherche encore pour le perdre : ah ! on ne lit nulle part qu'ils aient fait pénitence, et l'Ecriture nous les représente partout comme des princes réprouvés et haïs de Dieu.

D'où vient cela, mes Frères ? C'est que la piété chrétienne suppose un esprit mûr, qui sait prendre son parti, une fermeté de raison capable d'une résolution, et qui, la droite voie une fois connue, y entre et ne s'en détourne pas aisément ; elle suppose une âme forte, qui peut être au-dessus d'un dégoût, d'un obstacle, d'un péril, de sa propre faiblesse ; une âme généreuse, qui sait mépriser un plaisir ; sensée, qui ne se conduit ni par goût, ni par sentiment, ni par caprice, mais par des règles de foi et de prudence ; en un mot, pour former une âme chrétienne, il faut quelque chose de grand, d'élevé, de solide, et qui soit au-dessus des faiblesses vulgaires. Or, vos rechutes ne partent que d'une inégalité de raison qui ne sait pas se déterminer, d'une faiblesse de cœur qui plie au premier obstacle, d'une inconstance d'esprit qui flotte toujours, pour qui la nouveauté a des charmes inévitables, qui s'ennuie bientôt d'un même parti de vie, et qui n'est ingénieux qu'à se justifier à soi-même ses changements. Vous paraissez sensé aux yeux des hommes, parce que la vanité soutient vos démarches extérieures, mais jugez de vous-même par rapport à Dieu, par votre conduite intérieure et cachée ; vous êtes le plus léger de tous les hommes ; vous êtes une de ces nuées sans eau[1] que les vents agitent à leur gré, dit saint Jude ; un de ces astres errants[2] qui n'ont jamais de route assurée ; une mer inconstante et orageuse qui, après avoir jeté des cadavres hors de son sein, s'enfle encore, et va les reprendre sur les mêmes bords où elle venait de les laisser. *Fluctus feri maris, despumantes suas confusiones*[3]. Mais que prétends-je ici, mon cher auditeur, en vous prouvant que vous n'êtes point propre au royaume de Dieu ? vous décourager ? vous dissuader de travailler à votre salut ? A Dieu ne plaise ! mais vous faire trembler sur des rechutes qui sont comme le triste préjugé de votre réprobation.

Je n'ajoute pas ici que la ressource des sacrements, si utile aux autres pécheurs, est inutile aux pécheurs dont je parle ; c'est une vérité déjà démontrée. Nos soins dans le tribunal sont souvent heureux sur des âmes criminelles, qui jusque-là avaient vécu dans un oubli entier

[1] Luc, IX, 62.
[2] *Ah !* 1745. Voir la note 1 de la page précédente.

[1] Nubes sine aqua, quæ a ventis circumferuntur. *Jud.*, 12.
[2] Sidera erranlia. *Jud.*, 13
[3] *Ibid.*

de Dieu. Mais vous, mon cher auditeur, vous n'y apportez que des larmes instruites à mentir, comme dit un Père, et des vices déjà mille fois détestés ; vous traînez le poids de vos crimes de tribunal en tribunal ; on vous voit à chaque nouvelle rechute chercher un nouveau confesseur pour vous épargner la honte qui accompagnerait l'aveu des mêmes faiblesses ; et vous faites gémir les ministres du Seigneur, que vous n'êtes venu, ce semble, instruire de vos honteuses fragilités que pour leur laisser, en les abandonnant ensuite, plus de loisir de les déplorer devant Dieu [1]. Quelle ressource de salut peut-il donc vous rester ? La connaissance de vos devoirs ? personne ne les connaît mieux que vous. Le goût de la piété et les sentiments de la grâce ? jamais cœur n'y fut plus sensible que le vôtre. L'usage des sacrements ? ah ! vos maux sont accoutumés désormais à ces divins remèdes. Grand Dieu ! qui connaissez ceux qui vous appartiennent, et qui les avez marqués sur le front d'un sceau ineffaçable, comptez-vous dans ce nombre beaucoup de ces âmes dont je parle ? Tremblez donc, mon frère, si vous êtes sage, et demeurez ferme dans la voie sainte, si la grâce des sacrements vous y a établi, de peur que le Seigneur ne se retire de vous et que vous ne retombiez enfin pour ne plus vous relever.

Seconde réflexion qui prouve que les rechutes finissent tôt ou tard par un état fixe et tranquille de crime. Dieu se lasse de suivre les pas d'un pécheur qui retombe sans cesse, et de lui tendre si souvent une main favorable [2]. Cette sensibilité qui vous reste encore pour les vérités du salut, s'éteindra ; ces retours qui ne peuvent vous laisser tranquille dans le crime, se calmeront ; ces grâces qui vous rappellent encore quelquefois, ne seront plus accordées [1]. Je le disais il y a peu de temps, rien n'éloigne Dieu d'une âme comme lorsque le pécheur prend plaisir de réparer sans cesse l'ouvrage du démon, et d'édifier tous les jours de nouveau ce que la grâce venait de détruire en lui. Il est écrit dans les Livres saints que celui qui voulut relever les murs de Jéricho que le Seigneur avait démolis au seul bruit des trompettes des prêtres de Juda, fut frappé d'une malédiction éternelle. Ah ! quand une fois la parole retentissante de l'Evangile, figurée par les trompettes de Juda, dans la bouche des ministres saints, a détruit dans un cœur la criminelle Jéricho que le démon avait élevée, la miséricorde de Dieu s'indigne que le pécheur ingrat ose la relever sur ses propres ruines, et une malédiction terrible est d'ordinaire la peine de cet attentat.

Et au fond, quel sujet aurez-vous de vous plaindre, quand Dieu en usera envers vous avec cette juste sévérité ? N'est-il pas le maître de ses dons ? Mais d'ailleurs, ne vous a-t-il pas attendu assez longtemps à pénitence ? Quelles voies n'a-t-il pas tentées pour fixer les vicissitudes éternelles de votre cœur ? Les afflictions ? il vous en a ménagé. Les maladies ? vous en avez été frappé. La perfidie des personnes sur lesquelles vous comptiez ? vous l'avez éprouvée. L'amertume des plaisirs ? il en a répandu à pleines mains sur les vôtres. Des lumières vives ? Des remords cuisants ? Eh [2] ! c'est d'où vous sont venus ces intervalles de pénitence qui ont partagé vos désordres. Eh ! ne faut-il donc pas enfin qu'il ait ses moments de justice, comme il a ses moments de miséricorde ; et qu'après avoir attendu si longtemps avec bonté si l'arbre cultivé, arrosé, portera enfin du fruit, il le maudisse enfin, retrouvant encore au retour tous ses soins inutiles [3] ?

[1] Tous les grands orateurs ont, dès le XVII^e siècle, gémi sur les envahissements des mœurs faciles, et en ont redouté les suites. Sans recueillir les épanchements de douleur et de consternation, de terreur et de pitié qui s'échappaient de la bouche de Bourdaloue et de Bossuet, nous citerons seulement un mot ou plutôt un cri de Fénelon dans son sermon sur l'Epiphanie prêché en 1685 : « O foi chrétienne ! vengez-vous. Laissez une éternelle nuit sur la face de cette terre converte d'un déluge d'iniquités. O Dieu ! que vois-je ? Où sommes-nous ? Le jour de la ruine approche, et les temps se hâtent d'arriver. »

[2] C'est toi (qui es à charge à la miséricorde divine), pécheur endurci, tant de fois réconcilié et aussi souvent infidèle, qui prétends faire un circuit éternel de la grâce au crime, du crime à la grâce, et qui crois pouvoir toujours perdre et recevoir, comme si c'était un bien qui te fût acquis. Si tu lui es à charge, elle ne te fait du bien qu'à regret ; et bientôt elle cessera de t'en faire. BOSSUET, *Sermon pour le jubilé.*

[1] . . . . . La grâce
Ne descend pas toujours avec même efficace.
Après certains moments que perdent nos langueurs,
Elle quitte ces traits qui pénètrent les cœurs.
Le nôtre s'endurcit, la repousse, l'égare ;
Le bras qui la versait en devient plus avare,
Et cette sainte ardeur qui doit porter au bien
Tombe plus rarement ou n'opère plus rien.
CORNEILLE, *Polyeucte.*

[2] *Eh !* 1745 ; *hélas !* 1764, Renouard et Didot.

[3] Et quel sujet auriez-vous de vous plaindre, pécheur qui retombez dans vos crimes, quand Dieu vous traiterait de la sorte ? Ne vous a-t-il pas attendu assez longtemps ? Ne vous a-t-il pas donné mille avertissements de sa justice prête à se venger ? Vous a-t-il refusé quelques secours, et pouvait-il faire davantage en votre faveur ? De quelles grâces ne vous a-t-il pas comblé ? Que pouvez-vous souhaiter de plus ? Vous fallait-il des

Mais quand même Dieu ne se retirerait pas du pécheur qui retombe, la malignité toute seule de la rechute et le caractère du cœur humain devraient conduire l'âme à l'état dont je parle. En effet, il en est des rechutes de l'âme comme de celles du corps ; on vous l'a dit et vous le savez, elles finissent d'ordinaire par une extinction entière et irrévocable de la vie. La première fois qu'on tombe, on trouve encore des ressources dans la force de l'âge, dans la vigueur du tempérament, et le retour est facile ; mais à mesure que vous retombez, le corps s'use, la santé s'affaiblit, la nature succombe, et toute attaque presque devient mortelle. Ainsi, dans la vie chrétienne, on se relève aisément d'une première chute ; la foi pas encore éteinte, les inclinations de la grâce encore sensibles, la santé de l'âme pas tout à fait affaiblie, tout cela peut faciliter un retour au pécheur. Mais vous retombez ; ah ! les lumières peu à peu s'éteignent, la force de l'âme s'use, les dons de la grâce dépérissent ; et enfin vous retombez si souvent, que vous retombez pour ne plus vous relever, et que l'âme demeure comme accablée sous le poids d'une dernière chute.

En voulez-vous voir dans les Livres saints une image bien terrible et bien naturelle, et y lire la triste destinée d'une âme qui retombe[1] ? Rappelez-vous l'histoire de l'idole de Dagon. Elle tombe devant l'arche ; les prêtres des Philistins effrayés accourent ; leurs soins cette fois sont heureux ; ils relèvent l'idole à l'instant ; ses pieds, ses mains sont encore à leur place, et cette première chute ne l'a pas mise hors d'état d'être de nouveau placée sur l'autel. Mais Dagon retombe ; ah ! les prêtres accourus à ce nouvel accident s'efforcent en vain de le relever ; Dagon est tristement étendu par terre, immobile pour toujours à la place où il est tombé, la tête et les deux mains séparées du tronc ; ce n'est plus qu'une masse informe qui ne laisse aucun espoir qu'on puisse la relever, et une figure mutilée qui n'est plus propre qu'au feu : *Porro Dagon solus truncus remanserat in loco suo*[1].

Voilà, mon cher auditeur, voilà votre histoire. Vos premières chutes n'avaient pas détruit et brisé, pour ainsi dire, en vous, l'image céleste du Créateur, les puissances de votre âme étaient encore en état ; vous n'étiez pas entièrement séparé de Jésus-Christ votre divin chef ; et les soins de ses ministres vous eussent relevé et rétabli dans votre première place. Mais vous allez encore retomber ; ah ! l'image du Créateur va enfin se briser ; Jésus-Christ votre divin chef va se séparer de vous pour toujours ; vous tomberez pour ne plus vous relever ; vous ne serez plus qu'un tronc informe qu'on ne peut plus remettre à sa place, et dont la destinée ne peut plus être qu'un feu éternel : *Porro Dagon solus truncus remanserat in loco suo.*

Ah ! mes Frères, tel est le caractère des rechutes ; la dernière ajoute toujours quelque chose à celle qui l'a précédée ; vous retombez toujours avec quelque nouvelle circonstance qui vous renfonce[2] d'un degré dans le précipice ; ce sont comme des plaies journalières qui en rouvrent une ancienne déjà fermée, en aigrissent le mal, et le rendent enfin incurable[3].

Ah ! c'est alors, mes Frères, que le démon est paisible possesseur d'une âme ; *In pace sunt ea quæ possidet*[4] ; outre qu'il y est entré avec sept esprits encore plus méchants que lui, dit l'Evangile, il est bien plus fort et plus en état de se maintenir dans sa nouvelle possession que lorsqu'il en fut chassé la première fois, parce qu'il est plus instruit ; il reconnaît les endroits de votre âme par où Jésus-Christ avait accoutumé d'y rentrer et de l'en chasser honteusement ; il a étudié les inclinations de

afflictions pour vous humilier ? il vous en a ménagé. Des maladies pour vous faire rentrer en vous-même ? il vous en a envoyé. Des dégoûts ? il vous en a procuré dans l'amertume de vos plaisirs. Des remords cuisants ? il vous en a fait naître jusque dans le sein de votre volupté ; et c'est d'où sont venus ces désirs favorables de pénitence que vous avez étouffés autant de fois que conçus. Voulez-vous donc qu'il n'y ait que la miséricorde qui agisse en lui ? Ne faut-il pas qu'il ait les mouvements de justice comme de bonté ? Et n'est-il pas juste qu'un arbre planté, arrosé, cultivé, soit coupé quand il ne rapporte point de fruit ; et que le père de famille le maudisse enfin quand il le trouve inutile. *Ed. de* 1705.

[1] L'éloquent évêque de Clermont se sert d'une heureuse comparaison tirée de l'Ecriture sainte pour retracer, par une image très-pittoresque, la triste destinée du pécheur qui, après s'être relevé d'une première chute, retombe encore et se fixe à jamais dans ses habitudes criminelles. Massillon le compare à l'idole de Dagon, laquelle, après avoir été renversée devant l'arche, fut aussitôt replacée sur son autel par les prêtres des Philistins... Cette magnifique application du récit consigné dans le premier livre des *Rois* fournit à l'orateur un développement sublime, qu'il n'eût jamais imaginé sans cette allégorie. — MAURY. *Essai*, LXIX.

[1] I Rois, v, 5.

[2] Renfoncent, rentraînent, rengagent. Massillon aime ces formes duplicatives.

[3] Toute cette doctrine sur la rechute sent malheureusement trop le zèle amer et impitoyable du jansénisme. Ah ! le bon pasteur ne parlait pas ainsi. Il cherchait partout sa brebis perdue, et il disait à celui qui, après lui, devait diriger le troupeau : « Je ne vous dis pas de pardonner jusqu'à sept fois, mais jusqu'à septante fois sept fois. »

[4] Luc, XI, 21.

votre cœur qui conservaient encore quelque intelligence avec la grâce : ah ! c'est là qu'il se retranche, pour ainsi dire ; ce sont là les avenues qu'il fortifie et qu'il rend inaccessibles. Ainsi, vous étiez touché autrefois à l'approche d'une solennité ; vous ne le serez plus. Une mort soudaine vous alarmait ; vous la verrez sans y faire de réflexions. Les discours de piété vous trouvaient toujours sensible ; on tonnerait que vous n'entendrez plus. La seule présence d'un homme de bien faisait naître en vous des désirs secrets de vertu ; vous serez le premier à parler avec dérision de la sainteté de ses exemples. Vous aviez encore retenu certaines pratiques de piété qui réveillaient votre foi ; vous vivrez sans joug et sans règle ; et voilà comme votre dernier état deviendra pire que le premier. Vous aviez encore autrefois des jours marqués pour les sacrements ; vous faisiez de temps en temps quelque effort pour rompre vos vicieuses inclinations : mais depuis que Dieu s'est retiré, et que l'esprit impur a rentré dans votre âme, vous entassez monstre sur monstre ; pas le plus petit retour sur vous-même ; plus d'autres troubles, que ceux qui vous viendront de vos passions traversées ; plus d'autre crainte que de manquer d'occasions de crime ; plus d'autre vicissitude dans votre cœur que la naissance de quelque nouvelle passion ; plus de dégoût que pour la piété et la justice. Aussi nous voyons tous les jours qu'il n'est pas de pécheurs plus extrêmes dans leur désordre que ceux qui, après avoir fait quelque temps profession de piété et suivi des routes saintes, se rengagent dans les plaisirs, et se rendent au monde et à ses charmes. Il semble que Dieu, indigné de leur apostasie, maudit ces âmes inconstantes et légères ; qu'il les frappe de vertige et d'aveuglement ; qu'il les livre à un sens réprouvé et à toute la corruption de leurs désirs. Ce ne sont plus des pécheurs ; ce sont des monstres sans foi, sans religion, sans pudeur, sans aucun frein qui les retienne. Non, la piété ne dégénère jamais en vice médiocre. La manne, cette viande formée dans le ciel, lorsqu'elle venait à se corrompre sur la terre, dit l'Ecriture, répandait à l'entour une puanteur insupportable, et ce pain céleste n'était plus qu'un amas de vers et de pourriture : *Scatere cœpit vermibus atque computruit*[1]. Ah ! voilà le sort d'une âme, qui, élevée dans le ciel par une sincère conversion, en tombe, pour ainsi dire, par un indigne retour, et vient se corrompre sur la terre ; ce n'est plus qu'un spectacle d'horreur ; ce n'est plus qu'un sépulcre plein d'infection ; elle n'exhale plus qu'une odeur de mort fatale à tous ceux qui l'approchent ; et il n'est pas de corruption, dit un prophète, pire que la sienne : *Corrumpetur putredine pessima*[1].

Recueillons, mon cher auditeur, avant que de finir, toutes ces vérités importantes ; en voici le fruit. Etes-vous debout ? prenez garde de ne pas retomber ; souvenez-vous que vous portez le trésor de la grâce recouvrée dans un vaisseau de terre ; fuyez l'apparence du mal ; priez beaucoup ; défiez-vous de vous-même ; apprenez, dans vos chutes passées, le moyen de les éviter, et tirez le bien du mal, à l'exemple de Dieu même. Quand on a été pécheur, le retour au vice est si aisé et le pas si glissant que les précautions, pour éviter ce malheur, ne sauraient être excessives. Mais vivez-vous encore dans ces alternatives de grâce et de péché ? ah ! déclarez-vous enfin ; c'est assez balancer entre le ciel et la terre. Si Baal est dieu, adorez-le tout seul, à la bonne heure ; mais si le Seigneur est le Dieu véritable, n'adorez plus que lui seul aussi. Pourquoi ces efforts pour revenir à lui, et ces faiblesses qui vous en séparent ? pourquoi ces révolutions journalières du crime et de la vertu dans votre cœur ? pourquoi ces plaisirs et ces larmes ? Ah ! ou essuyez vos larmes pour toujours, et recevez votre consolation en ce monde ; ou n'y poursuivez plus d'autres plaisirs que ceux de la grâce et de l'innocence ; fixez-vous enfin. Je ne parle ici que pour l'intérêt même de votre repos. Quelle vie pénible, que ces vicissitudes éternelles de vice et de vertu ! Vous le savez : éternellement combattu et par ces troubles amers qui vous rappellent à l'innocence, et par ces penchants infortunés qui vous rentraînent dans le crime ; toujours occupé ou à pleurer vos faiblesses, ou à surmonter des remords ; jamais heureux, soit dans le vice où vous ne trouvez point de paix, soit dans la vertu où vous ne pouvez vous faire une situation durable. Ayez donc pitié de votre âme, mon cher auditeur, établissez enfin une paix solide dans votre conscience ; profitez de ces traits de miséricorde que Dieu lance encore

[1] Exod., XVI, 20.

[1] Mich., II, 10.

sur votre cœur. Peut-être touchez-vous à cette dernière rechute qui doit enfin terminer, par le prix de l'endurcissement, toutes les ingratitudes de votre vie, et que, comme un arbre mort, vous allez rester pour toujours sur le côté que vous tomberez. Fixez donc dans le bien toutes les agitations de votre âme, afin que, fondé et enraciné dans la charité, vous ne soyez plus un homme temporel, et que vous puissiez un jour aller recueillir dans le ciel la couronne d'immortalité destinée à ceux qui persévèrent jusqu'à la fin. Ainsi soit-il.

---

# TRENTE-TROISIÈME SERMON.

---

## SERMON POUR LE JEUDI DE LA PREMIÈRE SEMAINE DE CARÊME.

### SUR LA PRIÈRE.

---

#### ANALYSE.

DIVISION. Deux prétextes vous éloignent ordinairement de la prière. 1° *Vous ne savez pas prier, dites-vous; il faut vous l'apprendre;* 2° *Vous ne trouvez aucun goût à la prière; il faut vous en faciliter l'usage.*

PREMIÈRE PARTIE. *Vous ne savez pas prier : premier prétexte pour vous en dispenser; il faut donc vous l'apprendre.* On se dispense de prier, parce que, dit-on, on ne sait pas prier; ce prétexte prend sa source dans trois dispositions injustes.

1° *C'est qu'on se trompe dans l'idée qu'on se forme de la prière.* La prière n'est pas un effort de l'esprit, c'est un simple mouvement du cœur, c'est un gémissement de l'âme vivement touchée à la vue de ses misères. Ainsi, une âme simple et innocente est mille fois plus instruite sur la science de la prière que les maîtres et les docteurs. Elle parle à son Dieu, comme un ami à son ami; elle s'afflige de lui avoir déplu; elle laisse parler son cœur qui veille et parle pour elle, dans le temps même que son esprit s'égare : qu'y a-t-il là qui ne soit à portée de toute âme fidèle? Si, pour prier, il fallait s'élever à ces états sublimes d'oraison, où Dieu élève quelques âmes saintes, vous pourriez vous dispenser de la prière, en disant que vous n'avez pas été favorisé de ces dons rares et excellents de l'Esprit-Saint. Mais la prière n'est pas un don particulier réservé à certaines âmes; c'est un devoir commun imposé à tout fidèle. Aussi, lorsque Jésus-Christ apprend à prier à ses apôtres, il ne leur découvre pas la hauteur et la profondeur des mystères de Dieu; le modèle de prier qu'il leur donne, est à la portée des plus simples.

2° Pourquoi dites-vous que vous ne savez pas prier? *C'est que vous ne sentez pas assez les besoins infinis de votre âme.* Faut-il apprendre à un malade à demander sa guérison, à un homme, pressé de la faim, à solliciter la nourriture? Dans vos afflictions temporelles, faut-il vous apprendre à vous-même comment vous devez exposer à Dieu votre peine? Donc, si vous sentiez les misères de votre âme, comme vous sentez les misères de votre corps, vous seriez bientôt habile dans l'art divin de la prière. Dites que dans la prière, vu l'immensité de vos besoins, vous ne savez par où commencer, alors vous parlerez le langage de la foi. Mais comment osez-vous vous plaindre que vous n'avez rien à dire à Dieu, quand vous voulez le prier? N'y eût-il que vos crimes passés, ne vous offrent-ils rien à demander à la miséricorde divine? Si vous êtes assez heureux pour mener actuellement une vie chrétienne, la grâce singulière que Dieu vous a faite de vous désabuser du monde, ne forme-t-elle aucun sentiment de reconnaissance dans votre cœur, quand vous êtes à ses pieds? Si, malgré votre changement, vous sentez encore ce fonds inépuisable de corruption, qui doit si fort vous alarmer, ne trouvez-vous pas là de quoi parler au Seigneur dans la prière? D'ailleurs, si vous n'avez rien à demander pour vous dans la prière, occupez-vous-y des maux de l'Eglise. Demandez à Dieu la conversion de vos proches, de vos amis, de vos ennemis. Tout ce qui vous environne, le monde, la retraite, la cour, la ville, les justes, les pécheurs, tout vous apprend à prier.

3° Enfin, pourquoi dites-vous que vous ne savez pas prier? *C'est que vous n'aimez pas Dieu.* Quand on aime, le cœur sait bien comment il faut s'y prendre pour entretenir et pour toucher ce qu'il aime; substituons Dieu, dans notre cœur, à la place du monde, rétablissons-y l'ordre; alors, il ne se trouvera plus étranger devant le Seigneur.

DEUXIÈME PARTIE. — *Vous ne trouvez aucun goût à la prière, second prétexte pour vous en dispenser : Il faut vous en faciliter l'usage.* Il est injuste de s'éloigner de la prière à cause des dégoûts et des égarements d'esprit qui nous la rendent pénible et désagréable :

1° *Parce que ces dégoûts et ces égarements prennent leur source dans notre tiédeur et nos infidélités.* Il est injuste de prétendre que nous puissions porter à la prière un esprit serein et tranquille, une imagination calme, un cœur touché, tandis que toute notre vie sera une dissipation éternelle, et que nous conserverons dans notre cœur mille attachements déréglés. Les âmes les plus retirées et les plus saintes trouvent souvent, dans le seul souvenir de leurs mœurs passées, des images fâcheuses qui viennent troubler la douceur et la tranquillité de leurs prières jusque dans le fond de leurs solitudes ; et nous prétendrons que dans une vie régulière, je le veux, mais pleine d'agitations, d'occasions qui nous entraînent, de plaisirs qui nous amollissent, nous nous trouverons tout d'un coup dans la prière de nouveaux hommes, avec une tranquillité d'esprit et de cœur que la retraite la plus profonde et le détachement le plus rigoureux ne donnent pas quelquefois eux-mêmes ! Rien n'est plus injuste qu'une telle prétention. Pour avoir un esprit recueilli dans la prière, il faut l'y porter ; et, si vous voulez que votre cœur trouve quelque sensibilité pour les choses du Ciel, il faut le vider de tant d'affections terrestres qui le remplissent. L'amour du monde, comme une fièvre dangereuse, dit saint Augustin, répand sur le cœur une amertume universelle, qui nous rend insipides et dégoûtants les biens invisibles et éternels. Travaillez sérieusement à purifier votre cœur ; vous goûterez alors les douceurs et les consolations de la prière.

2° Il est injuste de s'éloigner de la prière, à cause du peu de goût qu'on y trouve, *parce que ces dégoûts viennent du peu d'usage que nous avons de la prière.* Nous prions avec dégoût, parce que nous prions rarement. Premièrement, il n'y a que l'usage de la prière qui puisse dissiper ces nuages qui forment les dégoûts et les égarements de nos prières. Secondement, les douceurs et les consolations de la prière sont le fruit et la récompense de la prière même. Troisièmement, il n'en est pas de Dieu comme du monde : le monde perd à être approfondi ; mais, le Seigneur, il faut le connaître et le goûter à loisir, pour sentir tout ce qu'il a d'aimable. C'est donc l'usage de la prière tout seul, qui peut nous rendre aimable ce saint exercice. Mais, dit-on, comment trouver dans le monde le temps de faire un usage fréquent de la prière ? On ne manque pas de temps pour solliciter les grâces de la terre, et on manque de temps pour demander le ciel, apaiser la colère de Dieu, et attirer ses miséricordes éternelles ! Cela montre le peu de cas qu'on fait de son salut ; car on ne peut point se sauver sans prier, puisqu'un homme qui ne prie pas, est un homme qui n'est point chrétien, qui n'a point de Dieu, point de culte, point d'espérance, qui n'a pas encore fait une seule œuvre pour la vie éternelle.

3° Enfin, il est injuste de se dispenser de prier, à cause des dégoûts qui accompagnent la prière, *parce que ces dégoûts ne sont souvent qu'une épreuve par laquelle Dieu veut purifier notre cœur.* Ainsi, loin de nous rebuter de ce que la prière nous offre de triste et de désagréable, nous devons y persévérer avec plus de fidélité que si le Seigneur y répandait sur nous des consolations sensibles et abondantes. Premièrement, parce que vous devez regarder vos dégoûts comme la juste peine de vos infidélités passées. Vous vous êtes longtemps refusé à Dieu, malgré ses plus vives inspirations, il est juste qu'il vous laisse solliciter quelque temps avant de se donner à vous avec toutes les consolations de sa grâce. Secondement, peut-être Dieu veut-il vous rendre par là cet exil et cet éloignement où nous vivons de lui, plus haïssable. Troisièmement, peut-être veut-il vous inspirer plus de componction de vos crimes passés, en vous faisant sentir à tout moment l'opposition et le dégoût qu'ils ont laissé dans votre cœur, pour la vérité et la justice. Peut-être enfin, par ces dégoûts, Dieu veut achever de purifier tout ce qu'il peut y avoir encore de trop humain dans votre piété.

---

**Miserere mei, Domine, fili David.**

*Seigneur, fils de David, ayez pitié de moi.* Matth., xv, 22.

Tel est le gémissement d'une âme touchée de ses misères, et qui s'adresse au souverain médecin, dans la miséricorde duquel tout seul elle espère en trouver le remède. C'était autrefois la prière d'une femme chananéenne, qui voulait obtenir du Fils de David la guérison de sa fille. Persuadée de sa puissance, et attendant tout de sa bonté pour les malheureux, elle ne connaît pas de moyen plus sûr de se le rendre propice, que le cri de sa douleur et le simple récit de son infortune. Et c'est le modèle de prière que l'Eglise nous propose aujourd'hui, pour nous animer et nous apprendre à prier ; c'est-à-dire nous rendre plus aimable et plus familier ce devoir le plus essentiel à la piété chrétienne.

Car, mes Frères, prier, c'est la condition de l'homme ; c'est le premier devoir de l'homme ; c'est l'unique ressource de l'homme ; c'est toute la consolation de l'homme ; c'est tout l'homme [1], pour parler le langage de l'Esprit-Saint.

Oui, mes Frères, si le monde entier, au milieu duquel nous vivons, n'est qu'une tentation continuelle ; si toutes les situations où nous nous trouvons, et tous les objets qui nous environnent, paraissent d'accord avec notre corruption, ou pour nous affaiblir ou pour nous séduire ; si les richesses nous corrompent, l'indigence nous aigrit, la prospérité nous élève, l'affliction nous abat, les affaires nous dissipent, le repos nous amollit, les sciences nous enflent, l'ignorance nous égare, les commerces nous répandent trop au dehors, la solitude nous laisse trop à nous-mêmes, les plaisirs nous séduisent, les œuvres saintes nous enorgueillissent, la santé réveille les passions, la maladie nourrit ou la tiédeur ou les murmures ; en un mot, si, depuis la chute de la nature, tout ce qui est en nous ou autour de nous, est pour nous un nouveau péril ; dans une situation si déplorable, ô mon Dieu ! quel espoir de salut pourrait-il encore rester à

[1] Hoc est enim omnis homo. *Eccle.*, xii, 13.

l'homme, si du fond de sa misère il ne faisait monter sans cesse des gémissements vers le trône de votre miséricorde, afin que vous daigniez vous-même venir à son secours, mettre un frein à ses passions indomptées, éclairer ses erreurs, soutenir sa faiblesse, adoucir ses tentations, abréger les heures du combat et le relever de ses chutes ?

Le chrétien est donc un homme de prière : son origine, sa situation, sa nature, ses besoins, sa demeure, tout l'avertit qu'il faut prier. L'Eglise elle-même où la grâce de la régénération l'a incorporé, ici-bas étrangère, y est toujours gémissante et plaintive ; elle ne reconnaît ses enfants que par les soupirs qu'ils poussent sans cesse vers leur patrie ; et le chrétien qui ne prie pas, se retranche lui-même de l'assemblée des saints, et est pire qu'un infidèle.

D'où vient donc, mes Frères, qu'un devoir, si essentiel et si consolant même pour l'homme, est aujourd'hui si négligé ? D'où vient qu'on le regarde, ou comme un devoir triste et ennuyeux, ou comme le partage seulement des âmes retirées ; de sorte que nos instructions sur la prière n'intéressent presque pas ceux qui nous écoutent, persuadés qu'elles conviennent plus aux cloîtres qu'à la cour ?

D'où vient cet abus, mes Frères, et cet oubli si universel de la prière dans le monde ? De deux prétextes que je veux aujourd'hui combattre ; premièrement, on ne prie pas parce qu'on ne sait pas prier, dit-on, et qu'on y perd son temps ; secondement, on ne prie pas parce qu'on se plaint qu'on ne trouve dans la prière que des égarements d'esprit, qui la rendent insipide et insoutenable. Premier prétexte tiré de l'ignorance où l'on est sur la manière dont il faut prier. Second prétexte pris dans les dégoûts et les difficultés de la prière. Il faut donc, premièrement, vous apprendre à prier, puisque vous ne le savez pas. Il faut, en second lieu, vous faciliter l'usage de la prière, puisque vous y trouvez tant de peine et de difficulté. Implorons, etc.

### PREMIÈRE PARTIE.

Les préceptes que je vous prescris, disait autrefois le Seigneur à son peuple, ne sont pas au-dessus de vos forces, ni inaccessibles à la portée de votre esprit ; ce ne sont pas des secrets cachés dans le ciel, de sorte que vous puissiez dire : Mais qui de nous pourra s'élever jusque-là pour les découvrir et pour les comprendre ? ni des connaissances qu'on ne trouve qu'au delà des mers, de peur que vous ne me disiez : Comment pourrons-nous les traverser pour nous en instruire ? Ce sont des devoirs qui sont à votre portée et tout proche de vous, qui peuvent s'accomplir dans votre bouche et dans votre cœur, de sorte que vous n'avez plus d'excuse à m'opposer, si vous vous dispensez de leur observance : *Sed juxta te est sermo* [*valde*] *in ore tuo, et in corde tuo, ut facias illum* [1].

Or, ce que le Seigneur dit en général de tous les préceptes de sa loi sainte, qu'il n'en faut pas chercher la connaissance hors de nous, et qu'ils s'accomplissent tous dans notre cœur et dans notre bouche, nous pouvons le dire plus particulièrement du précepte de la prière, qui est comme le premier et le plus nécessaire de tous.

Cependant, ce qu'on oppose le plus ordinairement dans le monde à ce devoir, c'est qu'on ne sait que dire à Dieu quand on vient se présenter à la prière, et que l'oraison est un secret où jusqu'ici on n'a pu rien comprendre. Je dis donc que ce prétexte prend sa source dans trois dispositions injustes ; la première, c'est qu'on se trompe dans l'idée qu'on se forme de la prière ; la seconde, c'est qu'on ne sent pas assez ses misères et ses besoins ; la troisième, c'est qu'on n'aime point son Dieu.

Je dis, premièrement, qu'on se trompe dans l'idée qu'on se forme de la prière. En effet, mes Frères, la prière n'est pas un effort de l'esprit, un arrangement d'idées, une pénétration profonde des mystères et des conseils de Dieu, c'est un simple mouvement du cœur ; c'est un gémissement de l'âme vivement touchée à la vue de ses misères ; c'est un sentiment vif et secret de nos besoins et de notre faiblesse, et une humble confiance [2], qui l'expose à son Seigneur, pour en obtenir la délivrance et le remède. La prière ne suppose pas dans l'âme qui prie, de grandes lumières, des connaissances rares, un esprit plus élevé et plus cultivé que celui des autres hommes ; elle suppose seulement plus de foi, plus de componc-

[1] Deut., XXX, 14.

[2] Ainsi portent tous les textes autorisés. Peut-être faudrait-il lire : « C'est un simple mouvement du cœur, c'est un gémissement de l'âme vivement touchée à la vue de ses misères, c'est un sentiment vif et secret de ses besoins et de ses faiblesses, qu'elle expose, avec une humble confiance, à son Seigneur, pour en obtenir la délivrance et le remède » Cependant on peut entendre que l'humble confiance expose notre faiblesse au seigneur pour en obtenir la délivrance et le remède. Alors le texte serait exact.

tion, plus de désir d'être délivré de ses tentations et de ses misères. La prière n'est pas un secret ou une science qu'on apprenne des hommes, un art et une méthode inconnue, sur laquelle il soit besoin de consulter des maîtres habiles pour en savoir les règles et les préceptes. Les moyens, les maximes qu'on a voulu nous donner là-dessus en nos jours, sont ou des voies singulières qu'il ne faut jamais proposer pour modèle, ou les spéculations vaines d'un esprit oiseux, ou un fanatisme qui mène à tout, et qui, loin d'édifier l'Eglise, a mérité ses censures, a fourni aux impies des dérisions contre elle, et au monde de nouveaux prétextes de mépris et de dégoût de la prière[1]. La prière est un devoir sur lequel nous naissons tous instruits ; les règles de cette science divine ne sont écrites que dans nos cœurs ; et l'Esprit de Dieu est le seul maître qui l'enseigne.

Une âme simple et innocente, qui est pénétrée de la grandeur de Dieu, frappée de la terreur de ses jugements, touchée de ses miséricordes infinies ; qui ne sait presque que s'anéantir en sa présence, confesser dans la simplicité de son cœur ses bontés et ses merveilles, adorer les ordres de sa providence sur elle, accepter devant lui les croix et les peines que la sagesse de ses conseils lui impose ; qui ne connaît pas de prière plus sublime que de sentir devant Dieu toute la corruption de son cœur ; gémir sur sa dureté, et sur son opposition à tout bien ; lui demander avec une foi vive qu'il la convertisse, qu'il détruise en elle cet homme de péché, qui, malgré ses plus fermes résolutions, lui fait faire tous les jours tant de faux pas dans les voies de Dieu : une âme de ce caractère est mille fois plus instruite sur la science de la prière que les maîtres et les docteurs eux-mêmes, et peut dire avec le Prophète : *Super omnes docentes me intellexi*[2]. Elle parle à son Dieu comme un ami à son ami ; elle s'afflige de lui avoir déplu ; elle se reproche de n'avoir pas encore la force de renoncer à tout pour lui plaire ; elle ne s'élève pas dans la sublimité de ses pensées ; elle laisse parler son cœur ; elle s'abandonne à toute sa tendresse devant l'objet qu'elle aime uniquement. Dans le temps même que son esprit s'égare, son cœur veille et parle pour elle ; ses dégoûts mêmes deviennent une prière par les sentiments qui se forment alors dans son cœur ; elle s'attendrit ; elle soupire ; elle se déplaît ; elle est à charge à elle-même ; elle sent la pesanteur de ses liens ; elle se ranime comme pour s'en dégager et les rompre ; elle renouvelle mille fois ses protestations de fidélité ; elle rougit et se confond de promettre toujours, et de se retrouver toujours infidèle : voilà tout le secret et toute la science de sa prière. Et qu'y a-t-il là qui ne soit à portée de toute âme fidèle ?

Qui avait instruit à prier notre pauvre femme chananéenne, une étrangère, une fille de Tyr et de Sidon, qui ignorait les merveilles de la loi et les oracles des prophètes, qui n'avait pas encore entendu de la bouche du Sauveur les paroles de la vie éternelle, qui était encore assise dans les ténèbres de l'ignorance et de la mort ? Elle prie cependant ; elle ne s'adresse pas aux apôtres pour apprendre d'eux les règles de la prière ; son amour, sa confiance, le désir d'être exaucée lui apprennent à prier ; son cœur touché fait tout le mérite et toute la sublimité de sa prière.

Et certes, si, pour prier, il fallait s'élever à ces états sublimes d'oraison où Dieu élève quelques âmes saintes ; s'il fallait être ravi comme Paul jusque dans le ciel pour y entendre ces secrets ineffables que Dieu ne découvre point à l'homme, et qu'il n'est pas permis à l'homme lui-même de révéler ; ou comme Moïse, sur la montagne sainte, être placé sur une nuée de gloire, et voir Dieu face à face ; c'est-à-dire, s'il fallait être arrivé à ce degré d'union intime avec le Seigneur, où l'âme, comme si elle était déjà dépouillée de son corps, s'élève jusque dans le sein de Dieu même, contemple à loisir ses perfections infinies, oublie, pour ainsi dire, ses membres qui sont sur la terre, n'est plus troublée, ni même divertie, par les fantômes des sens, est fixée et comme absorbée dans la contemplation des merveilles et des grandeurs de Dieu, et, participant déjà à son éternité, ne compterait un siècle entier passé dans cet état heureux, que comme un instant court et rapide ; si, dis-je, pour prier, il fallait être favorisé de ces dons rares et excellents de l'Esprit-Saint, vous pourriez nous dire, comme ces nouveaux fidèles dont parle saint Paul, que vous ne les avez pas reçus, et que vous ignorez même quel est l'Esprit qui les communique.

Mais la prière n'est pas un don particulier

[1] Allusion au quiétisme.
[2] Ps. CXVIII, 99.

réservé à certaines âmes privilégiées; c'est un devoir commun imposé à tout fidèle. Ce n'est pas seulement une vertu de perfection et réservée à certaines âmes plus pures et plus saintes; c'est une vertu indispensable, comme la charité; nécessaire aux parfaits, comme aux imparfaits; à la portée des savants, comme des ignorants; ordonnée aux simples, comme aux plus éclairés; c'est la vertu de tous les hommes; c'est la science de tout fidèle; c'est la perfection de toute créature. Tout ce qui a un cœur et qui peut aimer l'Auteur de son être; tout ce qui a une raison capable de connaître le néant de la créature et la grandeur de Dieu, doit savoir l'adorer, lui rendre grâces, recourir à lui, l'apaiser lorsqu'il est irrité, l'appeler lorsqu'il est éloigné, le remercier lorsqu'il favorise, s'humilier lorsqu'il frappe, lui exposer des besoins ou lui demander des grâces.

Aussi, lorsque les disciples demandent à Jésus-Christ qu'il leur apprenne à prier: *Doce nos orare* [1], il ne leur découvre pas la hauteur, la sublimité, la profondeur des mystères de Dieu; il leur apprend seulement que pour prier il faut regarder Dieu comme un Père tendre, bienfaisant, attentif; s'adresser à lui avec une familiarité respectueuse, avec une confiance mêlée de crainte et d'amour; lui parler le langage de notre faiblesse et de nos misères; ne prendre des expressions que dans notre cœur; ne vouloir pas nous élever jusqu'à lui, mais le rapprocher plutôt de nous; lui exposer nos besoins; implorer son secours; souhaiter que tous les hommes l'adorent et le bénissent; qu'il vienne établir son règne dans tous les cœurs; que le ciel et la terre soient soumis à ses volontés saintes; que les pécheurs rentrent dans les voies de la justice; que les infidèles arrivent à la connaissance de la vérité; qu'il nous remette nos offenses; qu'il nous préserve de nos tentations; qu'il tende la main à notre faiblesse; qu'il nous délivre de nos misères. Tout est simple, mais tout est grand dans cette divine prière; elle rappelle l'homme à lui-même; et, pour en suivre le modèle, il ne faut que sentir ses besoins et en souhaiter la délivrance.

Et voilà pourquoi j'ai dit que la seconde disposition injuste d'où partait le prétexte fondé sur ce qu'on ne sait pas prier, est qu'on ne sent pas assez les besoins infinis de son âme. Car, je vous prie, mes Frères, faut-il apprendre à un malade à demander sa guérison, à un homme pressé de la faim à solliciter la nourriture, à un infortuné, battu de la tempête, et sur le point d'un triste naufrage, à implorer du secours? Hélas! la nécessité toute seule ne fournit-elle pas alors des expressions? ne trouve-t-on pas, dans le sentiment tout seul des maux qu'on endure, cette éloquence vive, ces mouvements persuasifs, ces remontrances pressantes qui en sollicitent le remède? Un cœur qui souffre a-t-il besoin de maître pour savoir comment il faut se plaindre? Tout parle en lui; tout exprime sa douleur; tout annonce sa peine; tout sollicite son soulagement; son silence même est éloquent.

Vous-même, qui vous plaignez que vous ne savez comment vous y prendre pour prier, dans vos afflictions temporelles, dès qu'une infirmité fâcheuse menace votre vie, qu'un événement inattendu met vos biens et votre fortune en péril, qu'une mort prochaine est sur le point de vous enlever une personne ou chère ou nécessaire, alors vous levez les mains au ciel; vous y faites monter des gémissements et des prières; vous vous adressez au Dieu qui frappe et qui guérit; vous savez prier alors; vous n'allez pas chercher hors de votre cœur des leçons et des règles pour apprendre à lui exposer votre peine; ni consulter des maîtres habiles pour savoir ce qu'il faut lui dire. Vous n'avez besoin que de votre douleur; vos maux tout seuls ont su vous instruire.

Ah! mes Frères, si nous sentions les misères de notre âme, comme nous sentons celles de notre corps; si notre salut éternel nous intéressait autant qu'une fortune de boue ou une santé fragile et périssable, nous serions habiles dans l'art divin de la prière; nous ne nous plaindrions pas que nous n'avons rien à dire en la présence d'un Dieu à qui nous avons tant à demander; il ne faudrait pas donner la gêne à notre esprit, pour trouver de quoi nous entretenir avec lui; nos maux parleraient tout seuls; notre cœur s'échapperait malgré nous-mêmes en de saintes effusions, comme celui de la mère de Samuel devant l'arche du Seigneur; nous ne serions plus maîtres de notre douleur et de nos larmes; et la plus sûre marque que nous n'avons point de foi, et que nous ne nous connaissons pas nous-mêmes, c'est que nous ne savons que dire au Seigneur dans l'intervalle d'une courte prière.

[1] Luc, XI, 1.

Et certes, mes Frères, se peut-il faire que, dans la misérable condition de cette vie humaine, qu'environnés[1], comme nous sommes, de tant de périls, pétris nous-mêmes de tant de faiblesses, sur le point à tout moment d'être séduits par les objets de la vanité, corrompus par les illusions des sens, entraînés par la force des exemples, en proie à la tyrannie de nos penchants, à l'empire de notre chair, à l'inconstance de notre cœur, aux inégalités de notre raison, aux caprices de notre imagination, aux variations éternelles de notre humeur, abattus par les disgrâces, enflés par la prospérité, amollis par l'abondance, aigris par la nécessité, emportés par les coutumes, ébranlés par les événements, flattés par les louanges, révoltés par les mépris, toujours en balance entre nos passions et nos devoirs, entre nous-mêmes et la loi de Dieu ; se peut-il faire que, dans une situation si déplorable, nous soyons en peine que demander au Seigneur, que lui dire, lorsque nous venons à paraître en sa présence ? O mon Dieu ! pourquoi l'homme n'est-il donc moins misérable ; ou que ne connaît-il mieux ses misères ?

Ah ! si vous nous disiez, mon cher auditeur, que dans la prière vous ne savez par où commencer ; si vous nous disiez que vos besoins sont infinis, vos misères et vos passions si multipliées que vous n'auriez jamais fait, si vous vouliez les exposer toutes au Seigneur ; si vous nous disiez que plus vous vous approfondissez votre cœur, plus vos plaies se développent, plus vous découvrez en vous de corruption et de désordre, et que, désespérant de pouvoir raconter au Seigneur le détail infini de vos faiblesses, vous lui présentez votre cœur tout entier ; vous laissez parler vos maux pour vous-même ; vous faites de votre confusion, de votre humiliation et de votre silence, tout l'art de votre prière ; et que pour avoir trop à lui dire, vous ne lui dites rien ; si vous parliez ce langage, vous parleriez le langage de la foi, le langage d'un roi pénitent, qui, n'osant plus, à la vue de ses chutes, parler à son Dieu dans la prière, disait : Seigneur, je me suis tu en votre présence ; mon humiliation et ma confusion ont parlé pour moi : *Obmutui, et humiliatus sum*[2]. Et alors, dans ce silence de honte et de componction, la douleur de mes crimes s'est renouvelée. *Et dolor meus renovatus est.* Mon cœur, pénétré de mes ingratitudes et de vos miséricordes, s'est senti enflammé d'un nouvel amour pour vous : *Concaluit cor meum intra me, et in meditatione mea exardescet ignis*[1]. Et tout ce que j'ai pu vous dire, ô mon Dieu, dans la profonde humiliation où me tenait devant vous la vue de mes misères, c'est que tout homme n'est qu'un abîme de faiblesse, de corruption, de vanité et de mensonge : *Locutus sum in lingua mea...; verumtamen universa vanitas, omnis homo vivens*[2]. Voilà le silence de componction que forme devant Dieu la véritable prière.

Mais de vous venir plaindre que vous n'avez plus rien à dire, quand vous voulez prier : eh quoi ! mon cher auditeur, vos crimes passés du moins, lorsque vous venez vous présenter devant Dieu, ne vous offrent-ils rien à craindre de ses jugements ou à demander à sa miséricorde ? Quoi ! toute votre vie a été peut-être un abîme de désordre ; vous avez abusé de tout, de la grâce, de vos talents, de votre raison, de vos biens, de vos dignités, de toutes les créatures ; vous avez passé la plus belle partie de vos jours dans l'oubli de Dieu, dans l'égarement du monde et des passions ; vous avez avili votre cœur par des attachements injustes, souillé votre corps, révolté vos sens, déréglé votre imagination, affaibli vos lumières, éteint même ce que des inclinations naturelles avaient mis d'heureux en votre âme ; et ce souvenir ne vous fournit rien devant Dieu ? et il ne vous inspire pas comment il faut recourir à lui pour obtenir le pardon de tant de crimes ? et vous n'avez rien à dire à un Dieu que vous avez si longtemps outragé ? O homme ! il faut donc, ou que votre salut soit sans ressource, ou que vous ayez d'autres ressources pour l'obtenir que celles de la clémence et de la miséricorde divine.

Mais je vais plus loin, mon cher auditeur. Si vous menez une vie chrétienne, si, revenu du monde et des plaisirs, vous êtes enfin entré dans les voies du salut, vous êtes encore plus injuste de vous plaindre que vous ne trouvez rien à dire au Seigneur dans vos prières. Quoi ! la grâce singulière qu'il vous a faite d'ouvrir vos yeux, de vous désabuser du monde, de vous retirer du fond de l'abîme ; ce bienfait, si rare et refusé à tant de pécheurs, ne forme-t-il aucun sentiment de reconnaissance dans votre

[1] *Qu'environnés*, 1745 ; *environnés*, 1764, Renouard et Didot.
[2] Ps. XXXVIII, 3.

[1] Ps. XXXVIII, 4.
[2] *Ibid.*, 5 et 6.

cœur quand vous êtes à ses pieds ? ce souvenir peut-il vous laisser froid et insensible ? la présence de votre Bienfaiteur ne réveille-t-elle en vous rien de tendre, vous qui vous piquez de n'avoir jamais oublié un bienfait, et qui faites tant valoir la tendresse et l'excès de votre gratitude envers les créatures ?

D'ailleurs, si vous sentez ces penchants infinis, qui, malgré votre changement de vie, s'opposent encore en vous à la loi de Dieu ; cette peine que vous avez encore à faire le bien; cette pente malheureuse que vous trouvez encore en vous pour faire le mal ; ces désirs d'une vertu plus parfaite, qui n'ont jamais de suite; ces résolutions qui vous retrouvent toujours infidèle ; ces occasions où vous vous retrouvez toujours le même ; ces devoirs auxquels votre cœur offre toujours la même répugnance ; en un mot, si vous sentez ce fonds inépuisable de faiblesse et de corruption, qui vous reste encore après votre conversion, et qui alarme si fort votre vertu, non-seulement vous aurez de quoi parler au Seigneur dans la prière, mais toute votre vie sera une prière continuelle. Tous les périls qui menaceront votre faiblesse, tous les événements qui ébranleront votre foi, tous les objets qui réveilleront les plaies anciennes de votre cœur, tous les mouvements secrets qui vous avertiront que l'homme de péché vit toujours en vous, vous feront soupirer en secret vers Celui de qui vous en attendez la délivrance. Vous prierez en tout lieu, comme dit l'Apôtre [1] ; tout vous rappellera à Dieu parce que tout vous fournira des retours chrétiens sur vous-même.

D'ailleurs, mon cher auditeur, quand vos propres misères ne pourraient pas remplir le vide de vos prières, occupez-vous-y des maux de l'Eglise; des dissensions des pasteurs ; de l'esprit de schisme et de révolte qui semble se former dans le sanctuaire [2], du relâchement des fidèles; de la dépravation des mœurs; du triste progrès de l'incrédulité; de l'extinction de la foi parmi les hommes. Gémissez sur les scandales dont vous êtes tous les jours témoin; plaignez-vous au Seigneur, comme le prophète, que tous l'ont abandonné [3], que chacun cherche ses propres intérêts; que le sel même de la terre s'est affadi ; et que la piété est devenue un gain [1]. Demandez au Seigneur, pour la consommation de ses élus et pour l'accomplissement de ses desseins sur son Eglise, des princes religieux, des pasteurs fidèles, des docteurs humbles et éclairés, des guides instruits et désintéressés, des solitaires fervents, des vierges pures et édifiantes, la paix des églises, l'extirpation des erreurs, le retour de tant de peuples que l'esprit de l'hérésie a séduits, et qui ont substitué des doctrines nouvelles à la religion de leurs pères.

Que dirai-je encore ? Demandez-lui la conversion de vos proches, de vos amis, de vos ennemis, de vos protecteurs, de vos maîtres; la conversion de ces âmes à qui vous avez été vous-même un sujet de chute et de scandale ; de celles que vous avez vous-même autrefois éloignées de la piété par vos dérisions et par vos censures ; de celles qui ne doivent peut-être qu'à l'impiété de vos discours passés leur irréligion et leur libertinage; de celles dont vos exemples ou vos sollicitations ont autrefois ou perverti la vertu ou séduit la faiblesse. Est-ce que ces grands objets, si tristes, si intéressants, ne sauraient fournir un moment d'attention à votre esprit ou quelque sensibilité à votre cœur ? tout ce qui vous environne vous apprend à prier, tous les objets, tous les événements que vous voyez autour de vous, vous ménagent des occasions nouvelles de vous élever à Dieu. Le monde, la retraite ; la cour, la ville, les justes, les pécheurs; les événements publics et domestiques; le malheur des uns ou la prospérité des autres : tout ce qui s'offre à vos yeux vous fournit des sujets de gémissement, de prière, d'actions de grâces. Tout instruit votre foi ; tout excite votre zèle ; tout contriste votre piété ; tout rappelle votre reconnaissance; et, au milieu de tant de sujets de prier, vous ne savez comment fournir à un instant de prière ; et, entouré de tant d'occasions de vous élever à Dieu, vous n'avez plus rien à dire, quand vous venez paraître en sa présence ? Ah ! mes Frères, que Dieu est loin d'un cœur, qui a tant de peine à s'entretenir avec lui, et qu'on aime peu un maître et un ami, à qui on ne trouve jamais rien à dire !

Et voilà la dernière et la principale raison qui fait que nous sommes inhabiles à la prière. On ne sait point prier et parler à son Dieu, parce qu'on ne l'aime pas. Quand on aime, le

[1] Orare in omni loco. *I Tim.*, II, 8. — Sine intermissione orate. *I Thes.*, V, 17.

[2] Par le jansénisme.

[3] Me dereliquerunt fontem aquæ vive. *Jerem.*, II, 13.

[1] *Voyez* la note 1 de la page 413, première colonne.

cœur sait bientôt comment il faut s'y prendre pour entretenir et pour toucher ce qu'il aime; il ne va pas chercher bien loin ce qu'il doit dire; hélas ! il ne saurait même dire tout ce qu'il sent. Rétablissons l'ordre dans notre cœur, mes Frères ; substituons Dieu à la place du monde ; alors notre cœur ne se trouvera plus étranger devant le Seigneur. C'est le déréglement de nos affections tout seul qui fait notre incapacité de prier; on ne sait pas demander des biens éternels que l'on n'aime pas ; on ne sait pas méditer des vérités que l'on ne goûte pas; on n'a rien à dire à un Dieu que l'on ne connaît presque pas; on ignore comment solliciter des grâces que l'on ne souhaite pas; on ne sait pas faire instance pour obtenir la délivrance des passions que l'on ne hait pas; en un mot, la prière est le langage de l'amour et nous ne savons pas prier parce que nous ne savons pas aimer.

Mais dépend-il de nous, me direz-vous, d'avoir le goût de la prière? Et comment prier avec des dégoûts et des égarements d'esprit dont on n'est pas le maître, et qui la rendent insoutenable? Second prétexte tiré des dégoûts et des difficultés de la prière.

### DEUXIÈME PARTIE.

Un des plus grands désordres du péché est sans doute cet éloignement et ce dégoût naturel que nous avons de la prière. L'homme innocent aurait fait toutes ses délices de s'entretenir avec son Dieu ; toutes les créatures auraient été comme un livre ouvert, où il aurait sans cesse médité ses œuvres et ses merveilles. Les impressions des sens, soumises à sa raison, n'auraient jamais pu le distraire malgré lui de la douceur et de la familiarité de sa divine présence ; toute sa vie eût été une contemplation continuelle de la vérité ; et il n'eût été heureux dans son innocence que parce que le Seigneur se serait sans cesse communiqué à lui, et qu'il ne l'eût jamais perdu de vue.

Il faut donc que l'homme soit bien corrompu, et que le péché ait fait en nous d'étranges changements, pour nous faire une peine de ce qui devait être notre félicité. Il n'est que trop vrai cependant que nous portons presque tous, dans le fond de notre nature, ce dégoût et cet éloignement de la prière ; et que c'est le prétexte le plus universel qu'on oppose à l'accomplissement de ce devoir, si essentiel à la piété chrétienne. Les personnes mêmes à qui la pratique de la vertu devrait avoir rendu l'usage de la prière plus doux et plus familier, se plaignent tous les jours des dégoûts et des égarements éternels qu'elles éprouvent dans ce saint exercice, de sorte que, le regardant ou comme un devoir onéreux ou comme une gêne inutile, elles en abrégent les moments et croient être quittes d'un joug et d'un assujétissement, quand elles voient finir ce temps d'ennui et de contrainte.

Or, je dis que rien n'est plus injuste que de s'éloigner de la prière, à cause des dégoûts et des égarements d'esprit, qui nous la rendent pénible et désagréable, parce que ces dégoûts et ces égarements prennent leur source, premièrement, ou dans notre tiédeur et nos infidélités, secondement, ou dans le peu d'usage que nous avons de la prière, troisièmement enfin, ou dans la sagesse de Dieu même qui nous éprouve, et qui veut purifier notre cœur, en nous refusant pour quelque temps les consolations sensibles de la prière.

Oui, mes Frères, la première source et la plus commune des dégoûts et des aridités de nos prières, c'est la tiédeur et l'infidélité de notre vie. C'est en effet une injustice de prétendre que nous puissions porter à la prière un esprit serein et tranquille, une imagination calme et libre de tous les vains fantômes qui l'agitent, un cœur touché et disposé à goûter la présence de son Dieu, tandis que toute notre vie, quoique d'ailleurs vertueuse aux yeux des hommes, sera une dissipation éternelle, que nous vivrons au milieu des objets les plus propres à remuer l'imagination, à faire en nous de ces impressions vives qui ne s'effacent plus, en un mot, que nous conserverons dans notre cœur mille attachements injustes, qui ne nous paraissent pas absolument criminels, mais qui nous troublent, nous partagent, nous occupent, et qui affaiblissent en nous ou même qui nous ôtent tout à fait le goût de Dieu et des choses éternelles.

Hélas ! mes Frères, si les âmes les plus retirées et les plus saintes, si des solitaires pénitents, si un Antoine au fond des déserts, si un Jérôme, exténué par des macérations continuelles et par des études laborieuses, si un Benoît, purifié par une longue retraite et par une vie toute céleste, trouvaient encore, dans le seul souvenir de leurs mœurs passées, des images fâcheuses, qui venaient jusque dans le

fond de leurs solitudes, troubler la douceur et la tranquillité de leurs prières, prétendons-nous que, dans une vie régulière, je le veux, mais toute pleine d'agitations, d'occasions qui nous entraînent, d'objets qui nous dissipent, de tentations qui nous troublent, de discours qui nous ébranlent, de plaisirs qui nous amollissent, de craintes ou d'espérances qui nous agitent, nous nous trouverons tout d'un coup dans la prière de nouveaux hommes, purifiés de toutes ces images qui viennent de souiller notre esprit, libres de tous ces attachements qui viennent de partager et corrompre peut-être notre cœur, calmés de toutes ces agitations qui viennent de faire sur notre âme des impressions si violentes et si dangereuses, et qu'oubliant pour un moment le monde entier et tous ces vains objets que nous venons de laisser, et que nous portons encore tous dans notre souvenir et dans notre cœur, nous nous trouverons tout d'un coup élevés devant Dieu à la méditation des choses célestes, pénétrés de l'amour des biens éternels, pleins de componction pour mille infidélités que nous aimons encore, et d'une tranquillité d'esprit et de cœur que la retraite la plus profonde et le détachement le plus rigoureux ne donnent pas quelquefois eux-mêmes. Ah! mes Frères, que nous sommes injustes, et que les plaintes que nous faisons sans cesse contre les devoirs de la piété, se tourneront un jour en de terribles reproches contre nous-mêmes!

Et, pour approfondir encore cette vérité et entrer dans un détail qui vous la rende plus sensible, vous vous plaignez, premièrement, que votre esprit, incapable d'un instant d'attention dans la prière, s'y égare sans cesse et vous échappe malgré vous-même. Mais comment voulez-vous l'y trouver attentif et recueilli, si tout ce que vous faites le distrait et le dissipe; si, dans le détail de la conduite, vous ne vous rappelez jamais à vous-même; si vous ne vous accoutumez point à ce recueillement intérieur, à cette vie de foi, qui, au milieu même des dissipations du monde, trouve des sources de réflexions saintes? Pour trouver un esprit recueilli dans la prière, il faut l'y porter; il faut que le commerce même des pécheurs, lorsqu'on est obligé de vivre au milieu d'eux, que la vue de leurs passions, de leurs inquiétudes, de leurs craintes, de leurs espérances, de leurs joies, de leurs chagrins, de leur misère, fournisse à notre foi des réflexions et des retours vers Dieu, qui nous préparent au recueillement et à la tranquillité de la prière. Alors, au sortir même du monde et des conversations mondaines, où le devoir tout seul vous aura engagé, vous n'aurez pas de peine à vous aller recueillir devant Dieu, et d'oublier à ses pieds les vaines agitations dont vous venez d'être témoin. Au contraire, les vues de la foi que vous y aurez conservées, l'aveuglement des mondains que vous y aurez déploré en secret, vous fera trouver de nouvelles douceurs aux pieds de Jésus-Christ: vous vous y délasserez avec consolation de l'ennui des dissipations et des inutilités mondaines; vous y gémirez avec un nouveau goût sur la folie des hommes qui courent avec tant de fureur après la fumée, après un bonheur qui les fuit et qu'ils ne trouvent jamais, parce que le monde où ils le cherchent, ne saurait le donner; vous y remercierez plus vivement le Seigneur, de vous avoir éclairés et discernés avec tant de bonté, malgré vos crimes, de cette multitude qui doit périr; vous y verrez, comme dans un nouveau jour, le bonheur des âmes qui le servent, et qui, détrompées de la vanité, ne vivent plus que pour la vérité.

Vous vous plaignez, secondement, que votre cœur, insensible dans la prière, n'y sent rien de vif pour son Dieu, et ne trouve en lui qu'un dégoût affreux qui la lui rend insupportable. Mais comment voulez-vous que votre cœur, tout occupé des choses de la terre, plein d'attachements injustes, de goût pour le monde, d'amour de vous-même, de projets d'élévation, de désirs peut-être de plaire; comment voulez-vous qu'un cœur prévenu de tant d'affections terrestres, trouve encore en lui quelque sensibilité pour les choses du ciel? Tout y est rempli, occupé par les créatures; où voulez-vous que Dieu trouve sa place? On ne saurait goûter en même temps Dieu et le monde. Aussi, dès que les Israélites, après avoir passé le Jourdain, eurent goûté des fruits de la terre, la manne, dit l'Ecriture, cessa de tomber; comme s'ils n'avaient pu participer en même temps à cette nourriture du ciel et à celle de la terre: *Defecitque manna, postquam comederunt de frugibus terræ* [1].

L'amour du monde, dit saint Augustin, comme une fièvre dangereuse, répand sur le cœur une amertume universelle, qui nous

[1] Jos., v, 12.

rend insipides et dégoûtants les biens invisibles et éternels. Ainsi vous ne portez jamais à la prière qu'un dégoût insurmontable : ah ! c'est une marque que votre cœur est malade; qu'une fièvre secrète et inconnue peut-être à vous-même le fait languir, le mine et le dégoûte; qu'un amour étranger l'occupe. Remontez à la source de vos dégoûts pour Dieu et pour tout ce qui a rapport à lui; et voyez si vous ne la trouverez pas dans les attachements injustes de votre cœur; voyez si vous ne tenez pas encore trop à vous-même, aux soins de la parure, à l'amour de votre personne, à des amitiés frivoles, à des animosités dangereuses, à des envies secrètes, à des désirs d'élévation, à tout ce qui vous environne : voilà la source du mal; appliquez-y le remède; prenez chaque jour quelque chose sur vous-même; travaillez sérieusement à purifier votre cœur. Vous goûterez alors les douceurs et les consolations de la prière; alors, le monde n'occupant plus vos affections, vous trouverez Dieu plus aimable. On aime bientôt vivement ce qu'on aime uniquement.

Et certes rendez gloire ici à la vérité : n'est-il pas vrai que les jours où vous avez vécu avec plus d'attention sur vous-même; les jours où vous avez fait au Seigneur quelque sacrifice de vos goûts, de votre paresse, de votre humeur, de vos aversions; n'est-il pas vrai que ces jours-là vous avez prié avec plus de paix, plus de consolation, plus de joie? On retrouve avec bien plus de plaisir les yeux d'un maître à qui l'on vient de donner des marques éclatantes de fidélité, au lieu qu'on souffre devant lui, quand on sent qu'il a mille justes reproches à nous faire; on s'y déplaît, on y est contraint et gêné; on se cache devant lui, comme le premier pécheur; on ne lui parle plus avec cette effusion de cœur et cette confiance qu'inspire une conscience pure et qui n'a rien à se reprocher; et l'on compte les moments où l'on est obligé de soutenir la contrainte et l'ennui de sa divine présence.

Aussi, lorsque Jésus-Christ nous ordonne de prier, il commence par nous ordonner de veiller : *Vigilate, et orate* [1]. Il veut nous faire entendre par là que la vigilance est la seule préparation à la prière, que, pour aimer à prier, il faut veiller, et que les goûts et les consolations ne sont accordés dans la prière qu'au recueillement et aux sacrifices de la vigilance : *Vigilate, et orate*. Je sais que, si vous ne priez pas, vous ne sauriez veiller sur vous et vivre saintement; mais je sais aussi que, si vous ne vivez pas avec cette vigilance qui fait vivre saintement, vous ne sauriez jamais prier avec goût et avec consolation. La prière nous obtient la grâce de la vigilance, il est vrai; mais il est encore plus vrai que la vigilance seule peut nous attirer le don et l'usage de la prière : *Vigilate, et orate*.

Et de là, mes Frères, il est aisé de conclure que, quand la vie du monde, même la plus innocente, c'est-à-dire quand les plaisirs, les jeux éternels, les dissipations, les amusements des théâtres, que vous appelez innocents, n'auraient point d'autre inconvénient que de vous rendre inhabiles à la prière; quand cette vie du monde que vous justifiez tant, n'aurait rien de plus criminel que de vous dégoûter de la prière, de dessécher votre cœur, de dissiper votre imagination, d'affaiblir votre foi et de laisser le trouble et l'agitation dans votre esprit; quand nous ne jugerions de la sûreté de cet état que parce que vous nous dites tous les jours vous-même que vous ne savez comment vous y prendre pour prier, et que la prière est pour vous d'un dégoût et d'un ennui que vous ne pouvez soutenir : je dis que, pour cela seul, la vie du monde la plus innocente est une vie de péché et de réprobation, une vie pour laquelle il n'y a point de salut; car le salut n'est promis qu'à la prière; le salut n'est possible que par le secours de la prière; le salut n'est accordé qu'à la persévérance de la prière : donc toute vie qui met un obstacle essentiel à la prière, ne doit rien prétendre au salut. Or, qu'une vie de dissipation, de jeu, de plaisir, de spectacle, mette un obstacle essentiel à la prière; qu'elle mette dans notre cœur, dans notre imagination, dans nos sens, un dégoût invincible pour la prière, une dissipation incompatible avec l'esprit de prière; vous le savez; vous vous en plaignez tous les jours; vous vous servez même de ce prétexte pour ne pas prier; et de là concluez qu'il n'y a point de salut pour la vie du monde même la plus innocente, puisque partout où la prière est impossible, le salut l'est aussi. Première raison des dégoûts et des égarements de nos prières, la tiédeur et l'infidélité de notre vie.

La seconde, c'est le peu d'usage que nous avons de la prière. Nous prions avec dégoût,

[1] Matth., XXVI, 41.

parce que nous prions rarement. Car, premièrement, c'est l'usage de la prière tout seul qui calmera peu à peu votre esprit, qui en bannira insensiblement les images du monde et de la vanité, qui dissipera tous ces nuages qui forment les dégoûts et les égarements de vos prières. Secondement, il faut demander longtemps avant que d'obtenir, presser, solliciter, importuner; les douceurs et les consolations de la prière sont le fruit et la récompense de la prière même. Troisièmement, il est nécessaire qu'il y ait de la familiarité, afin que le plaisir s'y trouve. Si vous priez rarement, le Seigneur sera toujours pour vous un Dieu étranger et inconnu, pour ainsi dire, devant qui vous serez dans une espèce de gêne et de contrainte, avec qui vous n'aurez jamais ces effusions de cœur, cette douce confiance, cette sainte liberté que la familiarité toute seule donne, et qui fait tout le plaisir de ce divin commerce. Dieu veut être connu pour être aimé. Le monde perd à être approfondi; il n'a de riant que la surface et le premier coup d'œil. Entrez plus avant; ce n'est plus que vide, vanité, chagrin, agitation et misère. Mais le Seigneur, il faut le connaître et le goûter à loisir, dit le Prophète, pour sentir tout ce qu'il a d'aimable : *Gustate, et videte quoniam suavis est Dominus* [1]. Plus vous le connaissez, plus vous l'aimez; plus vous vous unissez à lui, plus vous sentez qu'il n'y a de véritable bonheur sur la terre que celui de le connaître et de l'aimer : *Gustate, et videte quoniam suavis est Dominus.*

C'est donc l'usage de la prière tout seul qui peut nous rendre la prière aimable. Aussi nous voyons que la plupart des personnes qui se plaignent des dégoûts et des égarements de leurs prières, prient rarement, croient avoir satisfait à ce devoir essentiel quand elles ont donné rapidement au Seigneur quelques moments de dissipation et de contrainte, l'abandonnent au premier instant de dégoût, ne font aucun effort pour y assujétir leur esprit, et, loin de regarder l'opposition invincible qu'elles ont à la prière comme une raison qui la leur rend plus nécessaire, elles la regardent comme une excuse légitime qui les en dispense.

Mais comment, direz-vous, trouver le temps dans le monde de faire un usage si long et si fréquent de la prière? Vous ne trouvez pas le temps de prier, mon cher auditeur! mais pourquoi le temps vous est-il donné, que pour demander à Dieu qu'il oublie vos crimes, qu'il vous regarde avec des yeux de miséricorde et qu'il vous mette un jour au nombre de ses saints? Vous n'avez pas le temps de prier! mais vous n'avez donc pas le temps d'être chrétien? car un homme qui ne prie pas, est un homme qui n'a point de Dieu, point de culte, point d'espérance. Vous n'avez pas le temps de prier! mais la prière est le commencement de tout bien, et, si vous ne priez pas, vous n'avez pas encore fait une seule œuvre pour la vie éternelle. Ah! mes Frères, manquons-nous de temps pour solliciter les grâces de la terre, pour importuner le maître, pour obséder ceux qui sont en place, pour donner au plaisir ou à la paresse? Que de moments inutiles! que de jours ennuyeux et à charge par la tristesse toute seule que l'oisiveté traîne après elle! que de temps perdu à de vaines bienséances, à des entretiens oiseux, à des jeux interminables, à des assujétissements stériles, à courir après des chimères qui s'éloignent toujours plus de nous! Grand Dieu! et l'on manque de temps pour vous demander le ciel, pour apaiser votre colère et attirer vos miséricordes éternelles! Qu'on fait peu de cas de son salut, ô mon Dieu, quand on n'a pas le temps de demander à votre miséricorde qu'elle nous sauve; et qu'on est à plaindre de trouver tant de moments pour le monde, et de n'en pas trouver un seul pour l'éternité! Seconde raison des dégoûts et des égarements de nos prières, le peu d'usage de la prière même.

Il est vrai, mes Frères, que cette raison n'est pas si générale qu'on ne voie souvent les âmes les plus fidèles à la prière éprouver constamment ces dégoûts et ces égarements dont je parle; mais je dis qu'alors ces dégoûts viennent de la sagesse de Dieu qui veut les purifier, et qui ne les conduit par cette voie que pour accomplir ses desseins éternels de miséricorde sur elles : dernière raison; qu'ainsi, loin de se rebuter de ce que la prière leur offre de triste et de désagréable, elles doivent y persévérer avec plus de fidélité que si le Seigneur y répandait sur elles des consolations sensibles et abondantes.

Premièrement, parce que vous devez regarder ces dégoûts comme la juste peine de vos infidélités passées. N'est-il pas raisonnable que Dieu vous fasse expier les voluptés criminelles

[1] Ps. XXXIII, 9.

de votre vie mondaine, par les dégoûts et les amertumes de la piété? La faiblesse du tempérament ne vous permet peut-être pas de punir, par des macérations corporelles, l'égarement de vos premières mœurs; n'est-il pas juste que Dieu y supplée par les peines et les afflictions intérieures de l'esprit? Voudriez-vous qu'il vous fît passer en un instant des plaisirs du monde à ceux de la grâce, des viandes de l'Egypte au lait et au miel de la terre de promesse, sans vous avoir fait éprouver auparavant les aridités et les fatigues du désert; et, en un mot, qu'il ne châtiât, si j'ose parler ainsi, les délices du crime que par celles de la vertu ?

Secondement, vous vous êtes si longtemps refusé à Dieu, malgré les plus vives inspirations de sa grâce, qui vous rappelaient à la vérité et à la lumière; vous l'avez si longtemps laissé heurter à la porte de votre cœur, avant que de l'en rendre le maître; vous avez tant disputé, combattu, différé, avant que de vous donner à lui; n'est-il pas juste qu'il vous laisse solliciter quelque temps, avant de se donner à vous avec toutes les consolations de sa grâce? Les délais et les retardements du Seigneur sont la juste peine des vôtres.

Mais, quand ces raisons seraient moins solides, que savez-vous si Dieu ne veut point vous rendre par là cet exil et l'éloignement où nous vivons de lui, plus haïssable, et vous faire soupirer plus ardemment après cette patrie éternelle, où la vérité, vue à découvert, nous paraîtra toujours aimable, parce que nous la verrons toujours telle qu'elle est? Que savez-vous s'il ne veut point par là vous inspirer plus de componction de vos crimes passés, en vous faisant sentir à tous les moments l'opposition et le dégoût qu'ils ont laissés dans votre cœur pour la vérité et pour la justice? Que savez-vous enfin si, par ces dégoûts, Dieu ne veut pas achever de purifier tout ce qu'il peut y avoir encore de trop humain dans votre piété, s'il ne veut pas établir votre vertu sur la vérité qui est toujours la même, et non pas sur le goût qui change sans cesse, sur les règles qui sont éternelles, et non pas sur les consolations qui sont passagères, sur la foi qui sacrifie constamment les choses visibles aux invisibles, et non pas sur la sensibilité qui laisse au monde le même empire presque qu'à la grâce sur notre cœur? Une piété toute de goût ne va pas loin, si la vérité ne la soutient et ne l'affermit. Il est dangereux de faire dépendre sa fidélité des dispositions sensibles d'un cœur, qui n'est jamais un instant le même, et sur qui tous les objets font des impressions nouvelles. Les devoirs qui ne plaisent que lorsqu'ils consolent, ne plaisent pas longtemps; et la vertu, qui n'est que dans le goût, ne saurait se soutenir, parce qu'elle ne tient qu'à nous-mêmes.

Car, après tout, si vous ne cherchez que Dieu tout seul dans vos prières; qu'il vous conduise par des dégoûts ou par des consolations, pourvu que la voie par où il vous mène, vous conduise à lui, comme elle est la plus sûre pour vous, elle doit vous paraître préférable à toutes les autres. Si vous ne priez que pour attirer plus de secours du ciel sur vos besoins et sur vos faiblesses, la foi, vous apprenant que la prière, accompagnée même de ces dégoûts et de ces aridités, obtient les mêmes grâces, produit les mêmes effets, et qu'elle est aussi agréable à Dieu que celle où se trouvent des consolations plus sensibles; que dis-je? qu'elle peut devenir même plus agréable au Seigneur par l'acceptation des peines que vous y souffrez; la foi vous l'apprenant, vous devez être aussi fidèle à la prière que si elle vous offrait des attraits sensibles. Autrement, ce ne serait pas Dieu que vous chercheriez, mais vous-même; ce ne seraient pas les biens éternels, mais des consolations vaines et passagères; ce ne seraient pas les remèdes de la foi, mais les appuis de votre amour-propre.

Ainsi, qui que vous soyez qui m'écoutez ici, imitez la femme chananéenne; soyez fidèle à la prière; et, dans l'accomplissement de ce devoir, vous trouverez le secours et la facilité de tous les autres. Si vous êtes pécheur, priez: ce n'est que par là que le publicain et la pécheresse de l'Evangile obtinrent des sentiments de componction et la grâce d'une parfaite pénitence; et la prière est la seule source et la seule voie de la justice. Si vous êtes juste, priez encore : la persévérance dans la foi et dans la piété n'est promise qu'à la prière; et ce n'est que par là que Job, que David, que Tobie, ont persévéré jusqu'à la fin. Si vous vivez au milieu des pécheurs, et que le devoir ne vous permette pas de vous dérober au spectacle de leurs déréglements et de leurs exemples, priez : plus les périls sont grands, plus la prière devient nécessaire; et les trois enfants au milieu des flammes, et Jonas dans le sein d'un monstre, ne trouvèrent leur sûreté que

dans la prière. Si les engagements de votre naissance ou de votre état vous attachent à la cour des rois, priez : Esther dans la cour d'Assuérus, Daniel dans celle de Darius, les prophètes dans les palais des rois d'Israël, ne durent qu'à la prière la vie et le salut. Si vous vivez dans la retraite, priez : la solitude elle-même devient un écueil, si l'entretien continuel avec le Seigneur ne nous défend contre nous-mêmes ; et Judith dans le secret de sa maison, et la veuve Anne dans le temple, et les Antoine au fond des déserts, ne trouvèrent que dans la prière le fruit et la sûreté de leur retraite. Si vous êtes établi dans l'Eglise pour instruire les peuples, priez : vos prières toutes seules feront toute la force et tout le succès de votre ministère ; et les apôtres ne convertirent l'univers, que parce qu'ils ne s'étaient réservés, pour leur partage, que la prière et la prédication de l'Evangile : *Nos vero orationi et ministerio verbi instantes erimus* [1]. Enfin, qui que vous soyez, encore une fois, dans la prospérité ou dans l'indigence, dans la joie ou dans l'affliction, dans le trouble ou dans la paix, dans la ferveur ou dans le découragement, dans le désir ou dans les voies de la justice, avancé dans la vertu ou encore dans les premières démarches de la pénitence, priez : la prière est la sûreté de tous les états, la consolation de toutes les peines, le devoir de toutes les conditions, l'âme de la piété, le soutien de la foi, le grand fondement de la religion, et toute la religion elle-même. O mon Dieu, répandez donc sur nous cet esprit de grâce et de prière, qui devait être le caractère le plus marqué de votre Eglise et le partage d'un peuple nouveau ; et purifiez nos cœurs et nos lèvres, afin que nous puissions vous offrir des louanges pures, des soupirs fervents et des vœux dignes des biens éternels que vous avez promis si souvent à ceux qui vous les auront demandés comme il faut. Ainsi soit-il.

[1] Act., VI, 4.

# TRENTE-QUATRIÈME SERMON.

## SECOND SERMON POUR LE JEUDI DE LA PREMIÈRE SEMAINE DE CARÊME.

### SUR LA PRIÈRE [1].

#### AVIS DU PREMIER ÉDITEUR SUR LE SERMON SUIVANT.

Voici encore un sermon *sur la Prière ;* il n'a point d'exorde, parce que nous n'en avons point trouvé dans le manuscrit du P. Massillon ; ainsi nous nous sommes contentés de mettre la division au commencement Le sermon qui précède fera tort à celui-ci ; on ne laissera pas néanmoins d'y trouver bien des traits dignes de l'éloquence de l'auteur.

#### ANALYSE.

DIVISION. — Ne demander que ce qu'il faut dans la prière, et le demander comme il faut.

[1] Ce sermon, qui se trouve, du moins par ses lignes principales dans l'édition de Trévoux, contient une exorde qui manque à l'édition de 1745. Comme on y peut reconnaître la manière et le style même de l'orateur, je le donne ici, mais cependant au bas de la page, dans l'ignorance où nous sommes si l'éditeur avait entre les mains une de ces copies que donnait quelquefois Massillon à ses amis, ou s'il n'avait que quelques notes saisies par un auditeur durant le discours.

### PREMIÈRE PARTIE [1].

La nécessité et les avantages de la prière reviennent si souvent dans les Livres saints, et l'homme lui-même porte cette vérité si vivement empreinte dans le fond de son être et dans la faiblesse de ses penchants qu'il paraît presque inutile d'en venir ici instruire les fidèles. En effet, mes Frères, s'il y a au-dessus de nous un Etre suprême, auteur de cet univers que nous habitons, qui le soutient par la force de sa parole, et qui veut être connu et adoré de ses créatures, le premier devoir de l'homme est de lever les yeux au ciel, de reconnaître le Seigneur à qui il appartient, de lui faire hommage de tout ce qu'il est, de lui rapporter ce qu'il en a reçu, et d'établir avec lui un saint commerce d'amour, d'adoration, de servitude et d'action de grâces. Qu'est-ce donc qu'un homme qui, reconnaissant cet Etre suprême, ne le prie pas? C'est un infortuné qui n'a point de Dieu, qui vit tout seul dans l'univers, qui ne tient à aucun être hors de lui, qui, retombant sur son propre cœur, n'y trouve que lui-même, c'est-à-dire ses peines, ses dégoûts, ses inquiétudes, ses terreurs, avec quoi il puisse s'entretenir. C'est un infortuné qui n'attend rien au delà du tombeau, qui borne ici-bas tous ses désirs et toutes ses espérances, qui se regarde comme une vapeur que le hasard a formée, prête à s'évanouir et à se perdre pour toujours dans les espaces immenses du néant, qui ne se croit formé que pour les jours rapides qu'il paraît sur la terre, qui vit dans l'univers comme un homme que le hasard aurait jeté tout seul dans une île reculée et inaccessible, où il serait sans maître, sans souverain, sans soin, sans discipline, sans attendre de ressource, sans se promettre une meilleure destinée, sans fatiguer le Ciel par des vœux inutiles, sans porter ses vœux et ses souhaits au delà du vaste abîme qui l'environnerait, et sans chercher d'autre adoucissement à l'infortune de sa condition qu'une molle indolence. Tel est l'homme qui ne s'entretient jamais avec le Seigneur qui l'a fait.

En second lieu, si nous ne pouvons pas de nous-mêmes former un seul désir digne des regards de Dieu, si des penchants violents et continuels précipitent sans cesse notre cœur vers les plaisirs illicites, si toutes nos voies sont semées d'écueils et investies d'ennemis invisibles, si les richesses nous corrompent, la prospérité nous élève, l'affliction nous abat, les affaires nous dissipent, le repos nous amollit, les sciences nous enflent, l'ignorance nous égare, les commerces nous séduisent, la solitude nous nuit, la santé réveille les passions, la maladie nourrit ou la tiédeur ou les murmures; en un mot, si depuis notre chute,

[1] Ecce mulier chananæa a finibus illis egressa clamavit, dicens ei : Miserere mei, Domine, fili David.

*Voilà qu'une femme chananéenne, sortie de son pays, s'écria, en disant : Seigneur, fils de David, ayez pitié de moi.* Matth., xv, 22.

Nos livres saints ont cela de consolant, mes Frères, que les exemples y marchent toujours à côté des lois et que, quelque vertu qu'ils nous proposent, on ne manque jamais d'y en trouver un modèle; la morale des païens était toute semée de beaux préceptes, et les exemples ne s'y rencontraient point; elle établissait de grandes règles à suivre, et n'exposait point de traits à imiter; les idées de sagesse étaient partout inspirées, et les exemples ne s'en trouvaient nulle part. Mais nos lois saintes ne vont point sans modèle; il n'est point de vertu chrétienne qui ne trouve son héros dans le livre qui l'enseigne; et, si nous lisons les auteurs sacrés, nous y trouverons autant de grands exemples de quelques hommes extraordinaires à imiter que de devoirs à remplir et de règles à suivre. La foi a un Abraham, la sagesse un Salomon, la chasteté un Joseph, la retraite un Moïse, la patience dans les maux un Job, l'amour saint une Madeleine, la pénitence un David, enfin la prière la sainte femme de notre Evangile.

C'est donc pour nous animer à prier et nous apprendre comment il faut prier, que l'Eglise nous en propose aujourd'hui l'exemple; elle voit que ce don si précieux, si essentiel à la religion, si glorieux à la créature, si favorable au pécheur, si aimable pour tous les hommes, est cependant ou négligé ou avili; et c'est pour nous en inspirer la pratique qu'elle nous en propose un modèle. Et en effet, ô mon Dieu, obligés de vivre pour un temps dans cette terre d'exil, éloignés de vous et de notre céleste patrie, que ferions-nous sans cet exercice heureux de la prière? Quelle autre consolation pourrions-nous espérer sinon dans le moyen par lequel nous pouvons nous élever jusque dans le ciel, y entretenir un saint commerce avec vous, vous y consulter dans nos doutes, vous y exposer nos besoins, vous y porter nos plaintes, vous y offrir nos souffrances et nos peines? Quelle autre ressource pour nous, sinon dans ce saint exercice par lequel nous pouvons trouver un protecteur tout puissant qui nous défende contre nos ennemis; un Dieu riche qui nous comble de biens; une grâce d'onction qui seule puisse adoucir nos chagrins; une main charitable qui essuie nos larmes; une lumière secrète qui éclaire nos pas; un père qui écoute nos vœux; un médecin qui guérisse nos maux; un juge qui entre dans nos intérêts; un maître qui nous instruise. Rien n'est donc plus utile et plus consolant pour nous que la prière. Mais il ne suffit pas de prier; il faut encore se proposer des règles dans ce saint exercice. Or, quelle autre règle pourrions-nous suivre pour rendre nos prières efficaces, que celle que suivit la femme chananéenne, qui, après avoir trouvé le moyen de parler à son Seigneur, eut le bonheur d'en être exaucée? Je veux donc aujourd'hui, en parcourant toutes les circonstances de mon Evangile, combattre les abus ordinaires qui rendent la plupart de nos prières infructueuses; et par là, premièrement, je montrerai qu'il est peu de fidèles qui demandent ce qu'il faut demander. Et ensuite je ferai voir qu'il en est encore moins qui le demandent comme il faut; mais ne commençons pas avant d'avoir imploré le secours de l'Esprit Saint par l'intercession de Marie. *Ave.*

tout ce qui nous environne est pour nous, ou piége, ou erreur, ou tentation : dans une situation si périlleuse, eh ! quel espoir de salut pourrait-il encore rester à l'homme, s'il n'appelait son Dieu à son secours; si, du fond de notre misère, nous ne faisions sans cesse monter des gémissements vers le ciel, afin que le Seigneur vienne lui-même mettre un frein à nos passions indomptées, fixer nos inconstances, éclairer nos erreurs, soutenir nos faiblesses, réveiller nos langueurs, écarter les périls, adoucir les tentations, abréger les heures du combat, et nous relever de nos chutes [1]. Oui, mes Frères, la prière est la source de toutes les grâces et le remède de tous nos besoins. Si l'aiguillon de Satan révolte la chair contre l'esprit, c'est là que l'infirmité se fortifie. Si la figure du monde nous amuse et nous éblouit, c'est là que la foi se perfectionne. Si les occasions nous entraînent malgré nos plus vives résolutions, c'est là que la fidélité est donnée. Si les sollicitudes du siècle ou ralentissent notre ferveur ou dissipent nos sens, c'est là que la piété se renouvelle et qu'on retrouve le recueillement. Si l'inconstance du cœur toute seule nous fait éprouver ces moments dangereux de dégoût dans le service du Seigneur, c'est là que le goût du don céleste se réveille et qu'on sent combien le Seigneur est doux. Si les maximes des insensés et les erreurs du monde ont affaibli dans notre esprit les vérités du salut, c'est là que les lumières croissent, et que tous ces vains fantômes que l'esprit de ténèbres avait élevés au milieu de nous, sont dissipés. Si nous ne pouvons pas être avec nous-mêmes, si la retraite nous paraît affreuse, si les jeux, les assemblées, les plaisirs, sont devenus des amusements inévitables à l'ennui qui nous persécute, ah ! c'est là que nous apprendrons à nous passer du monde, à ne pouvoir nous souffrir et à trouver avec Dieu seul nos plus chères délices. Si les croix, les larmes, les amertumes d'une vie chrétienne, alarment notre faiblesse et nous empêchent de nous convertir au Seigneur, c'est là que l'innocence s'offre à nous avec tous ses charmes, que le sein de la gloire s'ouvre, que les tribulations passagères ne paraissent plus rien au prix des biens à venir qui doivent les couronner. Si nous gémissons sous le poids de nos chaînes, c'est là qu'une main invisible nous fortifie peu à peu. Si nous sommes au fond de l'abîme et de la dissolution, et si nos iniquités, comme une pierre fatale, semblent en avoir fermé l'entrée et nous ôter tout espoir de secours, c'est là qu'un rayon de lumière commence à percer dans l'horreur de ces ténèbres et qu'une voix céleste se fait entendre jusque dans le séjour de la mort. Si nous nous trouvons dans ces nouvelles agitations de la pénitence où la grâce et la cupidité disputent encore notre cœur, où l'on est ébranlé, mais non pas encore vaincu, touché, mais non pas converti, ah ! c'est là que la victoire s'achève, que les irrésolutions se fixent et que le Seigneur demeure le maître. Si la perfidie ou l'injustice nous ont dépouillés de nos biens et de nos dignités, et renversé nos plus belles espérances, c'est là que dans le secret de la retraite où une affreuse disgrâce nous a jetés, on trouve un ami plus solide que celui qu'on a perdu, un maître plus puissant que celui qu'on servait, des récompenses plus sûres que celles qu'on attendait. Si la calomnie nous a noircis, c'est là qu'on se console, avec celui qui nous connaît tous, des jugements injustes des hommes. Si la maladie nous afflige, c'est là que le Seigneur verse de l'huile sur nos plaies. Si nous avons perdu un père, un époux, un protecteur, c'est là qu'il commence à nous tenir lieu de tout [1]. Les hommes, qui ne peuvent remplacer nos pertes, ne peuvent aussi consoler notre douleur; ce sont des consolateurs impuissants qui nous fatiguent, loin de nous soulager, qui nous exhortent à la patience, mais qui ne peuvent la porter jusque dans notre cœur, et, si vous ne priez pas, toutes vos afflictions sont sans ressource. En un mot, mettez-vous dans quelle situation il vous plaira, la prière l'adoucit si elle est triste, ou la facilite si elle est pénible, ou l'affermit si elle est chancelante, ou la préserve si elle est exposée. Mais quand nos intérêts tout seuls ne nous feraient pas de la prière l'exercice le plus doux et le plus consolant de la foi, quand même dans l'exil où nous vivons, éloignés de notre Dieu, assujétis à tant de misères, esclaves de tant de nécessités, livrés à tant de faiblesses, nous pourrions trouver hors de lui quelque plaisir véritable et quelque adoucis-

[1] Tout ce passage se retrouve à peu près littéralement au début du sermon précédent. « Si les richesses nous corrompent... relever de ses chutes. » P. 417 et 418 de ce volume.

[1] Voilà un de ces magnifiques développements oratoires où Massillon excelle toujours.

sement à nos maux, ne faut-il pas l'adorer, puisque nous sommes son ouvrage, et que c'est lui qui nous a tirés du sein de nos mères, et qui n'a cessé depuis d'ajouter de nouveaux bienfaits à celui-là ? Avons-nous des devoirs plus essentiels que de lui rendre sans cesse des actions de grâces, puisqu'il est le rémunérateur de nos peines, le juge éternel de nos actions? Ne faut-il pas intéresser sa miséricorde à notre salut, apaiser sa justice sur nos crimes passés, et le prier de ne s'en point souvenir dans sa colère?

Enfin, mes Frères, le chrétien est un homme de prière; son origine, sa situation, sa nature, ses espérances, sa demeure, tout l'avertit qu'il faut prier; l'Eglise elle-même, où la grâce de l'Evangile nous a incorporés, ici-bas étrangère, n'est qu'une triste colombe captive dans Babylone; toujours gémissante et plaintive, elle ne reconnaît ses enfants que par les soupirs qu'ils poussent sans cesse vers la patrie; et le chrétien qui ne prie pas, se retranche lui-même de l'assemblée des saints, et est pire qu'un infidèle.

Mais plus la prière est nécessaire et utile, plus il importe de prier comme il faut. Les avantages de ce devoir si essentiel à la vie chrétienne, sont attachés à la manière dont on l'accomplit; et vous ne priez pas, si vous priez mal. La foi est donc, dit saint Augustin, la première condition et comme la source de la prière chrétienne : *Fides, fons orationis.* Or, la foi, lorsqu'elle prie, commence par nous faire haïr tout ce qui déplaît en nous au Dieu que nous voulons apaiser; elle ne demande que les dons qui peuvent nous rendre agréables à ses yeux; elle s'en remet pour les faveurs temporelles et les autres dons qui ne doivent point demeurer, aux desseins éternels que le Seigneur a formés sur nos destinées; également prête à le bénir, soit qu'il nous en favorise, soit qu'il nous les refuse, c'est-à-dire qu'elle est sincère, désintéressée, soumise.

Or remarquez, je vous prie, avec moi, ces trois conditions dans la prière de notre sainte chananéenne. Premièrement, elle commence à sortir de sa contrée, et du milieu d'un peuple qui était maudit : *Egressa a finibus illis* [1], elle éloigne son cœur de tout ce qui peut éloigner d'elle les regards de son libérateur, elle laisse là les idoles que ses pères lui avaient appris à adorer, et ne compte plus sur leur faible protection; sa fille même mourante, cruellement tourmentée, et à qui même ses soins et sa présence eussent été si nécessaires, ne l'arrête pas; elle n'attend pas, comme la femme de Samarie, que le fils de David vienne la chercher au milieu de son peuple et de ses désordres, elle renonce d'abord aux dieux de Chanaan et aux égarements de ses premières voies, et court reconnaître le Désiré des nations, le destructeur de l'empire de Satan, et Celui en qui la malédiction, prononcée contre la postérité de Cham, devait être levée : *Egressa a finibus illis.* Or usons-nous de ces précautions, mes Frères, lorsque nous venons nous présenter à Jésus-Christ dans la prière? sortons-nous du milieu de nos idoles et de notre peuple? Il nous ordonne de secouer l'iniquité qui est dans nos mains, avant que d'oser les lever vers lui : *Si iniquitatem quæ est in manu tua, abstuleris a te..... tunc levare poteris faciem tuam absque macula* [1]. Puisque nous allons demander, il ne faut rien exposer aux yeux de notre Bienfaiteur, qui puisse arrêter ses grâces; puisque nous devons adorer, nous ne devons rien conserver dans notre cœur, qui démente nos hommages; puisque nous allons nous humilier de nos fautes, il ne faut pas apporter encore l'affection criminelle devant notre juge. Il faut du moins haïr nos plaies, si nous ne pouvons pas encore couper jusques au vif pour les guérir. Il faut du moins gémir sur notre misère, si nous ne pouvons pas encore obtenir de notre faiblesse cet effort généreux qui doit nous en délivrer. Toute prière doit donc partir d'un commencement imparfait de pénitence, et être une démarche de conversion; toute prière doit donc ou changer le cœur ou être née d'un désir de changement. Autrement vous ne priez pas, vous venez insulter la sainteté de l'Etre suprême. Et cependant, mes Frères, nous portons tous les jours, jusque sous la majesté des regards de Dieu, des liens honteux, des désirs de crimes, des haines cruelles, des projets chimériques de fortune; nous le prions de nous remettre nos offenses, et nous ne nous en repentons pas, ou peut-être en méditons-nous de nouvelles, nous le conjurons de nous délivrer de la tentation, et nous aimons d'y succomber; nous souhai-

[1] Matth., xv, 22.

[1] Job, xi, 14, 15.

tons que son nom soit sanctifié, et nous sommes dans le dessein de l'outrager encore; nous lui demandons que son royaume nous soit donné, et nous voulons encore être du nombre de ces fornicateurs, de ces injustes, de ces adultères qui ne le possèderont pas ; en un mot, nous désirons que sa volonté s'accomplisse, et nous refusons de lui obéir. Sont-ce là, ô mon Dieu, des suppliants qui demandent des grâces, des coupables qui attendent leur pardon, des indigents qui vous représentent leur misère, ou des profanes qui vous insultent? Et que voyez-vous dans ces prières qui ne sollicite vos foudres, loin d'attirer vos faveurs? Devant votre majesté même, on s'entretient avec ses passions, au lieu de les faire taire, du moins en votre présence; et l'on sort de la prière le cœur plus échauffé, l'esprit plus occupé d'un dessein , d'une entreprise , d'une passion, quelquefois qu'on n'y est entré. La seule chose dont on est vide, ô mon Dieu, c'est de vos vérités et de votre grâce.

Mais ce n'est pas assez de ne rien porter sous les yeux de Dieu dans la prière qui puisse éloigner les grâces que nous venons demander, il faut que la foi règle et purifie nos demandes, seconde condition de la prière chrétienne marquée dans la conduite de notre sainte femme de l'Evangile : Seigneur, Fils de David, ayez pitié de moi : *Miserere mei, Domine, fili David*[1]. Et ici, mes Frères, souffrez que je fasse deux réflexions. La première, c'est qu'elle ne dit pas, remarque saint Chrysostome : Guérissez ma fille, mais, ayez pitié de moi. Ses propres besoins s'offrent à elle les premiers dans sa prière; elle sent son âme sous la tyrannie d'un démon invisible dont la délivrance lui paraît plus importante que celle du corps de sa fille. Ainsi, elle demande d'abord le royaume de Dieu et sa justice, persuadée que tout le reste lui sera donné comme par surcroît. Voilà la règle, mon cher auditeur; mais la suivez-vous? Dans les calamités qui vous affligent, commencez-vous à invoquer la miséricorde du Seigneur sur les misères cachées de votre âme ou sur les maux temporels qui vous accablent au dehors? Demandez-vous premièrement la charité qui demeure toujours, avant que de demander d'autres dons moins excellents et qui seront détruits avec vous; et votre conversion vous intéresse-t-elle plus vivement que vos malheurs? Lorsqu'un revers de fortune ou plutôt un ordre secret de la Providence vous eut fait déchoir de cet état de prospérité, où votre naissance et les biens de vos ancêtres vous avaient placé; quelle fut la première voix que votre cœur affligé fit monter vers le Seigneur? Délivrez-moi, lui disiez-vous, de ceux qui me persécutent; de sa grâce, de votre salut, de vos ennemis domestiques, il il n'en était point question. Lorsque cet époux, cet ami, ce maître, à la vie duquel votre fortune était attachée, furent sur le point de vous être enlevés, et que, tout secours humain devenu inutile, il fallut lever les yeux au ciel et mettre dans le Seigneur toute votre espérance; que lui offrîtes-vous d'abord ? les calamités, prêtes de fondre sur vous, à prévenir, ou les crimes qui vous les avaient attirées, à expier? Lorsque sa main se fut appesantie sur votre propre personne et que des maux longs et cruels eurent éteint peu à peu votre jeunesse et votre santé; quels remèdes demandiez-vous au souverain Médecin ? Et tandis que les infirmités de votre chair vous trouvaient si sensibles , connaissiez-vous seulement celles de votre âme? Que vous auriez peu de suppliants, ô mon Dieu, si vous n'aviez à distribuer que des dons célestes et des trésors spirituels. Mais je me trompe, mes Frères, ce n'est pas le Seigneur que vous invoquez, puisque vous désirez quelqu'autre chose que lui-même; vous invoquez la santé, la prospérité, la gloire, puisque vous ne vous adressez à lui que pour obtenir quelqu'un de ces dons; vous le cherchez, comme ces Juifs charnels, à cause des pains terrestres qu'il multiplie; et votre prière n'est qu'une demande injuste d'un bien périssable que vous faites à l'auteur de tous les biens.

La seconde réflexion, c'est que la véritable prière nous rappelle sans cesse à nous-mêmes, et, sous prétexte de nous élever, ne permet pas qu'on s'oublie : *Fils de David, ayez pitié de moi.* Car, prier, c'est connaître sa misère; c'est avouer à son Dieu son injustice; c'est soupirer après la grâce d'une parfaite délivrance. Prier, c'est vouloir anéantir en nous tout ce qui déplaît à l'Etre suprême ; c'est s'animer à lui être désormais plus fidèle ; c'est se confondre à la vue de ses bienfaits et de notre ingratitude. Prier, c'est opposer nos mœurs à la loi sainte, les redresser sans cesse sur cette règle, en retrancher sans pitié tout ce qui s'y trouve

[1] Matth., xv, 22.

contraire ; c'est avancer dans la pratique des vertus chrétiennes. En un mot, la prière est la perfection de nos mœurs. Eh ! mes Frères, l'homme, corrompu comme il est, pétri d'orgueil, de sensualité, d'ignorance, et sujet à tant de faiblesses, quelque progrès qu'il ait fait dans la vertu, peut-il se permettre de vœux devant son Dieu que pour lui-même ? Peut-il se proposer d'autre sujet de sa prière que lui-même et les besoins infinis de son âme ? Peut-il lui rester assez de loisir pour entrer dans de vaines spéculations où il se perd ? La prière est-elle donc un effort de l'esprit ou le langage du cœur ? Et adore-t-on jamais son Dieu d'une manière plus digne de lui que lorsque, prosternée sous la majesté de ses regards, la vile créature reconnaît qu'elle n'est que cendre et poussière en sa présence ? Le pécheur ne doit tenir à son Dieu que ce langage : *Fils de David, ayez pitié de moi.* Dans ce sentiment est renfermée toute la sublimité de sa prière ; c'est ainsi qu'il adore son Seigneur, qu'il l'aime, qu'il espère en lui, qu'il reconnaît ses bienfaits et qu'il confesse son impuissance.

En troisième lieu, la foi de notre Chananéenne lui inspire dans sa prière une résignation parfaite à la volonté de son libérateur ; elle se contente de lui dire : Ma fille est cruellement tourmentée par le démon : *Filia mea male a dæmonio vexatur.* Elle n'ajoute pas, dit saint Chrysostome : Délivrez-la, Seigneur ; elle n'impose aucune loi à sa miséricorde. On ne l'entend pas crier, comme cet officier de l'Evangile : Venez, Seigneur, et guérissez mon serviteur [1] ; comme cet aveugle de Jéricho : Seigneur, faites que je voie [2] ; comme cette mère des enfants de Zébédée : Dites que mes deux enfants soient assis, l'un à votre droite et l'autre à votre gauche [3]. Contente d'avoir découvert le sujet de sa douleur, elle s'en remet du reste à la sagesse et à la clémence du Fils de David, et laisse à la seule disposition de sa volonté les suites de sa destinée : *Filia mea male a dæmonio vexatur.* Ainsi, Dieu veut qu'on le prie, mes Frères : il est plus éclairé sur nos besoins que nous-mêmes ; car d'ordinaire nous ne savons ce que nous lui demandons ; souvent nous exigeons de lui des faveurs que sa justice nous accorde comme des peines, parce qu'il s'indigne que nous ne comptions sa volonté pour rien dans nos prières, que nous respections si peu les ordres éternels de sa providence sur nous, et que nous voulions faire à sa sagesse une loi de la bizarrerie de nos désirs. Cependant, mon cher auditeur, c'est ici le défaut le plus universel de nos prières ; l'accomplissement de sa volonté sainte n'est presque jamais la règle de nos vœux et de nos demandes. Lorsqu'il vous a frappé dans vos biens ou dans votre personne, lui avez-vous dit : Seigneur, si cet état d'affliction me rend plus agréable à vos yeux et me met dans une heureuse impuissance de vous déplaire, laissez-moi des maux si précieux ? Est-ce ainsi que vous l'avez prié ? Ah ! vous n'avez pas eu assez de larmes et de soupirs pour lui demander le retour de la santé ou de la fortune. Mais qu'est-il arrivé ? Il vous a exaucé, et les suites ne vous ont que trop fait connaître qu'il vous avait puni en vous exauçant, et qu'il avait été un Dieu cruel en vous devenant propice. Vous avez fait servir aux plaisirs et aux égarements des passions cette santé qu'il vous a rendue ; et les biens où vous êtes rentré, n'ont été entre vos mains que les tristes instruments de vos crimes. Lorsque sa main se fut étendue sur cet enfant qu'une tendresse déréglée vous rendait si cher, et que vous regardiez comme l'unique successeur de vos grands biens et le seul appui de vos espérances, vous contentâtes-vous de lui dire, comme la sainte mère de notre Evangile : Seigneur, mon enfant est cruellement tourmenté ; son sort est entre vos mains : vous voyez mon affliction ; vous prévoyez sa destinée ; n'ayez aucun égard à mes désirs, s'ils ne s'accordent pas avec vos conseils éternels : *Filia mea male a dæmonio vexatur.* Ah ! vous ne saviez demander au Seigneur que sa vie et la prolongation de ses jours ; il la lui rendit cette vie ; il les prolongea ces jours ; et mille chagrins amers dont ses mœurs licencieuses ont depuis contristé votre tendresse, et sa révolte peut-être dénaturée contre vous-même, et l'oubli du respect et de la piété paternelle, vous ont appris que vous ne méritiez pas alors d'être refusé ; que votre prière n'était pas assez soumise et assez pure pour être exaucée ; et que le bienfait dont il consolait l'excès de votre douleur, en était le plus terrible châtiment. Comme nous ignorons, mes Frères, si le Seigneur veut nous sanctifier par la voie des afflictions ou de la

[1] Et sanabitur puer meus. *Matth.*, VIII, 8, et *Luc*, VII, 7.

[2] Rabboni, ut videam *Marc*, X, 51.

[3] Dic ut sedeant hi duo filii mei, unus ad dexteram tuam et unus ad sinistram in regno tuo. *Matth.*, XX, 22.

prospérité, de la santé ou de la maladie, de la réputation ou des opprobres, nous devons, dans nos prières, le conjurer d'accomplir ses desseins éternels sur nous, de nous mener par le sentier qu'il nous a préparé dès le commencement des siècles, et ne lui demander les faveurs temporelles qu'autant que sa sagesse les trouvera favorables à notre salut. Pour les biens de la grâce, la conversion du cœur, la délivrance des passions, la fidélité dans les occasions, la persévérance dans la vertu ; ah ! demandons-les, sans conditions et sans réserve. La volonté du Seigneur, dit l'Apôtre, est toujours que nous soyons saints [1], et nous ne pouvons solliciter avec trop d'instance ce que nous ne saurions jamais trop tôt obtenir. Mais c'est ici où chacun s'abuse, et où, pour justifier des prières intéressées et charnelles, on confond les intérêts du salut avec ceux de l'amour-propre. On s'imagine, dans des maladies habituelles, que si le Seigneur nous rendait la santé, nous serions moins tièdes dans son service, plus en état d'entrer dans de bonnes œuvres, plus propres à nous appliquer à l'affaire de l'éternité ; et là-dessus, on ne cesse de lui demander la délivrance de ses maux. On se persuade dans la disgrâce que si l'on jouissait encore d'une fortune riante, on soulagerait les malheureux, on favoriserait les gens de bien, on soutiendrait les intérêts des peuples, on mettrait à couvert la faiblesse et l'innocence de l'injustice et de l'oppression ; et là-dessus, on se permet mille désirs pour le retour de la fortune et de la prospérité. On croit dans la décadence des affaires qu'une situation plus tranquille nous laisserait plus de loisirs de travailler au salut ; et là-dessus, on ne cesse de dire au Seigneur : N'abandonnez pas, ô mon Dieu, ceux qui veulent vous servir et vous glorifier dans vos dons. Illusions, mes Frères ! L'état où la Providence nous place, est toujours le plus propre à notre salut. Plus même cet état nous déplaît, plus la grâce y trouve de moyens de sanctification. Demander au Seigneur qu'il nous en tire, sous prétexte de le servir ailleurs plus fidèlement, c'est vouloir excuser à ses yeux l'usage peu chrétien que nous en faisons. Mais ce serait peu de ne demander que ce qu'il faut dans la prière ; nous devons le demander comme il faut, et c'est sur quoi l'exemple de notre sainte Chananéenne va encore nous instruire.

[1] Hæc est enim voluntas Dei sanctificatio vestra. *I Thes.*, 4, 3.

### DEUXIÈME PARTIE.

On ne prie pas quand ce n'est pas le cœur qui prie, dit saint Augustin, et Dieu n'écoute que le cœur. Or, le langage du cœur est toujours fervent et embrasé ; le cœur ne connaît point la tiédeur et la nonchalance : première instruction renfermée dans l'histoire de notre Evangile. La sainte femme, persuadée qu'elle parlait au maître des cœurs, que la multitude des paroles ne convenait qu'aux adorateurs des dieux de Tyr et de Sidon, et qu'un seul sentiment d'une foi vive plaisait plus au Dieu véritable que le discours le plus abondant, ne laisse presque parler que sa tendresse et sa douleur. Elle crie, à la vérité, *clamavit ;* mais le cri invisible de son cœur est encore plus puissant, elle pleure ; mais ses larmes ne sont qu'une faible expression de sa peine. Elle touche les assistants par le spectacle de sa désolation ; mais son cœur offre aux yeux de Jésus-Christ, un spectacle [1] mille fois plus touchant. Sa ferveur fait tout le mérite de sa prière. En effet, mes Frères, lorsque nous paraissons devant notre Dieu, tièdes, languissants, inatten-

[1] Ainsi portent les éditions de 1745 et de Renouard ; mais, comme l'avait justement pensé M. de Sacy, il faut lire *spectacle*. L'édition de 1705 le prouve : « Les soupirs tendres de son cœur offrent aux yeux de son Sauveur un spectacle bien plus digne de sa bonté : sa ferveur fait presque tout le mérite de sa prière. » Dans ses *Variétés*, in-12, t. 1, p. 78, M. de Sacy s'exprime ainsi : « Est-ce Massillon qui, en parlant des instances de la chananéenne dans le second de ses deux sermons *sur la Prière*, a dit : « Elle crie, à la vérité, mais le cri invisible de son cœur est encore plus puissant. Elle pleure, mais ses larmes ne sont qu'une faible expression de sa peine. Elle touche les assistants par le spectacle de sa désolation, mais son cœur offre aux yeux de Jésus-Christ *un cœur mille fois plus touchant.* » *Un cœur* qui offre aux yeux de Jésus-Christ *un cœur plus touchant.* J'ai bien cru que c'était une faute de M. Renouard. Mais non, la bonne édition de 1745, l'édition *princeps*, donne précisément la même leçon. Il semble cependant qu'il n'y a pas à hésiter et qu'il faudrait ainsi corriger la phrase : « Elle touche les assistants par *le spectacle de sa désolation*, mais son cœur offre aux yeux de Jésus-Christ un *spectacle* mi le fois plus touchant. » Je crois que c'est en effet ce que Massillon a dû écrire. Qui oserait néanmoins substituer cette leçon à celle de l'édition originale, sans l'autorité des manuscrits ? Quel scrupule ! direz-vous. Mettez *spectacle*, qui est évidemment le mot que Massillon a eu dans l'esprit, s'il ne l'a pas eu au bout de sa plume, et n'en parlons plus ! Quel scrupule ? Je vous déclare que si l'on accorde une fois aux éditeurs une pareille licence, le texte entier de nos écrivains classiques fondra sous leurs corrections et sous leurs restitutions arbitraires. D'évidence en évidence, on arrivera à faire exprimer à Bossuet et à Corneille des idées qu'ils n'ont jamais eues, dans une langue qu'ils n'auraient jamais voulu parler, et nous aurons, au lieu du vrai La Fontaine et du vrai Racine, le Racine de M. Luneau de Bois-Germain ou le La Fontaine de je ne sais qui. » — Aussi je suis heureux d'avoir ici à

tifs, que nous exposons nos besoins comme des besoins étrangers, qu'il semble que l'affaire que nous traitons n'est pas la nôtre, que nous laissons parler notre langue sans y joindre les mouvements religieux d'un cœur touché, que faisons-nous ? nous choisissons les yeux de Dieu pour le rendre témoin des égarements d'un esprit oiseux et des tiédeurs d'un cœur infidèle ; nous venons nous mettre en sa présence pour lui dire que nous ne l'aimons pas ; nous nous prosternons à ses pieds pour ne penser point à lui, et ne nous entretenir qu'avec les créatures ; en un mot, nous l'irritons dans le lieu de propitiation, et changeons en crime l'exercice le plus utile et le plus consolant de la foi. Car, premièrement, mes Frères, ce qui rend la ferveur si essentielle à la prière, est la majesté de Celui que nous prions. Les hommages tièdes sont indignes de lui ; et, s'il maudit celui qui fait son ouvrage avec négligence[1], quel autre acte de religion est plus son ouvrage que la prière ? Secondement, le prix des grâces que nous demandons. Quoi ! nous sollicitons des biens éternels, les promesses de la vie future, le don inestimable de la persévérance, la possession immortelle de Dieu ; eh ! peut-on demander languissamment des biens si précieux ? N'est-ce pas déclarer ou qu'on n'en est point touché ou qu'on n'y prétend point ? Et le cœur tout entier peut-il suffire à les désirer ? Ah ! sur tout le reste, nous trouvons en nous tant de vivacité ; il semble que, pour nous rendre froids et languissants, il suffit de nous présenter devant notre Dieu et de penser aux biens véritables. Troisièmement enfin, la nature même de la prière. C'est un commerce tendre avec votre Dieu ; pouvez-vous y être tout de glace ? C'est la considération de ses perfections infinies ; pouvez-vous les contempler sans en être touché ? C'est une attention sur tous les biens dont il vous a favorisé ; qu'y a-t-il qui intéresse plus un bon cœur que le souvenir des grâces reçues ? C'est un gémissement sur nos fautes passées ; peut-on rappeler avec indifférence, devant ce que l'on aime, les infidélités dont on a été coupable à son égard ? Tout nous apprend donc à prier avec ferveur ; et, sans cette condition, la prière n'est plus ou qu'un mépris du Seigneur ou qu'une occupation inutile d'un esprit oisif et immortifié.

En second lieu, notre femme de Tyr ne veut devoir la grâce qu'elle sollicite qu'à la seule miséricorde du Fils de David ; et l'humilité de sa prière répond à la vivacité de sa foi. Elle n'allègue rien en sa propre faveur, ni le courage qui l'a fait sortir du milieu de sa nation, ni sa foi qui l'a portée à laisser-là ses idoles, et venir chercher un étranger ; elle ne veut point d'autre mérite pour toucher Jésus-Christ que sa propre misère : *Fils de David, ayez pitié de moi.* On la met au nombre des plus vils animaux, et elle trouve dans cet opprobre même une nouvelle raison de confiance. On lui préfère les brebis d'Israël, et elle souscrit à cette ignominie. Elle n'allègue point, pour excuser ses superstitions passées et adoucir le titre odieux qu'on lui donne, les engagements de la naissance où il entre si peu de chose de notre part, et qui font son malheur plutôt que son crime. Elle n'oppose point à la préférence dont Jésus-Christ honore les Juifs, leur ingratitude, leur envie, leur endurcissement qui les rend encore plus coupables que les habitants de Tyr et de Sidon. L'humilité est simple, et ne voit que son propre néant. En effet, mes Frères, rien n'éloigne de nous les grâces du Ciel, comme de chercher en nous-mêmes les raisons de la libéralité divine. Au commencement de la conversion, on jette quelquefois sur soi dans la prière des yeux de complaisance, devant la sainteté du Dieu qu'on adore, sur un naturel heureux qui nous a toujours préservés de quantité d'excès, lors même que nous suivions les voies du crime, sur un fonds de religion et de crainte de Dieu, qui, dans le temps même de nos désordres, nous inspirait je ne sais quel respect pour la piété et pour ceux qui la pratiquaient, et une secrète horreur pour ces hommes de péché qui font d'une impiété et du mépris des choses saintes l'assaisonnement d'une débauche. On rappelle en secret l'idée de ces pécheurs pour en faire honneur à celle qu'on se forme de soi-même ; et on dit, sans y

offrir à M. S. de Sacy l'autorité des éditions de Trévoux. — Il est vrai pourtant qu'avec Renouard, n'en déplaise au scrupule de M. de Sacy, j'ai écrit, dans le cours de ce sermon même, avec Renouard et Didot, la *Chananéenne* au lieu de la *Cananéenne*, comme le porte l'édition princeps. L'hébreu commence ce mot par un caph daguesché ; כנעני, Chanauæus dérive de la racine כנע. Ainsi la terre de Chanaan, כנען ארץ, signifie une terre basse, une région inférieure. Mais je satisfais aux légitimes inquiétudes des purs et sévères amis de nos écrivains classiques, et aux justes inquiétudes de M. de Sacy, en avertissant par cette note même que le texte de 1745 porte la *Cananéenne* et la *Cananée*.

[1] Maledictus qui facit opus Domini fraudulenter (i. e. negligenter). *Jer.*, XLVIII, 10.

penser, aux pieds des autels, comme le pharisien : Je ne suis pas fait comme le reste des hommes [1]. Sommes-nous plus avancés dans la vertu ? loin de bénir la main qui a rompu nos chaînes, nous croyons trouver dans notre justice les raisons que le Seigneur a eues de nous discerner de tant de pécheurs qui s'égarent, et de nous appeler à ses voies saintes. Ainsi, lorsque dans nos afflictions nous nous adressons au Seigneur, ah ! nous mêlons presque toujours dans nos demandes le souvenir de ce que nous avons fait pour lui ; il semble que nous demandons une justice plutôt qu'une grâce ; nous exposons, avec complaisance, à ses yeux, comme les apôtres, une barque et quelques filets abandonnés, c'est-à-dire les œuvres les plus légères faites en son nom ; nous lui disons dans le secret du cœur : Ne nous rendrez-vous rien pour cela ? *Quid ergo erit nobis* [2] ? On repasse sur une aumône, sur une œuvre de miséricorde, sur une pratique de piété ; et, tandis que d'une main nous étalons nos calamités, de l'autre nous présentons nos mérites. Nous mettons dans une balance, comme Job, nos justices et notre affliction ; et nous perdons souvent dans la prière le fruit des mérites passés, où l'on aurait dû en acquérir de nouveau [3]. Ce n'est pas qu'on se glorifie grossièrement devant le Seigneur ; on ne lui dit pas tout haut : Vous devez, Seigneur, à ma fidélité quelque reconnaissance ; mes œuvres saintes seraient-elles effacées à vos yeux, vous, devant qui tout est vivant ? Ah ! c'est dans le malheur qui m'afflige que je dois sentir que ce n'est pas en vain qu'on vous sert. On ne le dit pas tout haut, mais on se le dit tout bas à soi-même ; on n'étale pas ouvertement ses mérites, mais on les laisse entrevoir ; on se couvre de ses justices ; on n'envisage la majesté du Très-Haut qu'à travers ce voile flatteur de nos propres justices, sans se souvenir que Moïse, sur la montagne, levait le voile, lorsqu'il parlait au Seigneur, comme pour lui mieux exposer ses misères, et ne s'en servait qu'en se tournant vers le peuple, et pour se cacher, ce semble, à lui-même le souvenir des actions héroïques et des prodiges qu'il avait opérés aux milieu de ses frères. Le pécheur n'a jamais de meilleur titre pour obtenir des grâces que son indignité et la clémence d'un Dieu qui ne lui doit que le châtiment de ses crimes.

A la ferveur et à l'humilité de sa prière la sainte Chananéenne ajoute en dernier lieu la persévérance. D'abord Jésus-Christ n'avait répondu que par un silence froid et accablant à ses supplications si soumises, si humbles, si ferventes : *Qui non respondit ei verbum.* Elle a abandonné ses dieux, son peuple, sa fille même mourante, pour venir à lui, et il n'avait pas daigné la regarder. Elle lui expose sa douleur d'une manière si vive, si tendre, si pleine de foi, si capable de toucher les cœurs ; les assistants en sont attendris ; et Jésus-Christ tout seul la voit d'un œil indifférent, lui qui devait pleurer sur Jérusalem rebelle ; lui que la confusion seule d'une femme adultère trouva si indulgent et si miséricordieux ; lui qui se représentait à ses disciples sous la figure d'un pasteur tendre, occupé à chercher, à travers les montagnes, les brebis égarées ; lui-même refuse ses soins et sa tendresse à celle-ci qui vient à lui d'une région si éloignée. Tant de foi, tant de démarches, tant de larmes, ne devaient-elles être payées que d'un silence si désolant ; et quelle autre foi n'eût point été rebutée d'une rigueur si peu attendue ? *Qui non respondit ei verbum.* Cependant, cette femme forte persévère ; sa grande âme ne plie point. Jusqu'ici elle n'avait osé se présenter au Sauveur, et s'était contentée d'élever sa voix de loin : *Dimitte eam, quia clamat post nos;* mais à mesure qu'elle est refusée, elle avance ; et les rigueurs sont les seuls attraits dont Jésus-Christ se sert pour l'attirer. Mais que veut-elle dire enfin, en se prosternant aux pieds de Jésus-Christ ? Vient-elle, piquée d'une secrète jalousie, lui rappeler le souvenir de tant de prodiges qu'il a opérés ailleurs ; lui dire, comme les habitants de Nazareth : Le bruit public nous a instruits de ce que vous avez fait à Capharnaüm ? Vient-elle recueillir ce que son affliction lui laisse encore de forces, et, par tout ce que l'amour maternel peut inspirer de plus tendre et de plus éloquent, faire un dernier effort pour

[1] Non sum sicut cæteri hominum. *Luc*, XVIII, 11.

[2] Matth., XIX, 27.

[3] Il semble que nous avons droit de lui dire comme cet apôtre qui, après avoir quitté une pauvre barque et de méchants filets, lui disait froidement : « Quoi ! Seigneur, nous avons tout abandonné pour vous suivre, quelle récompense nous donnerez-vous, *quid ergo erit nobis ?* On se repose sur des œuvres de miséricorde que des motifs temporels ont souvent rendues inutiles. On reproche plutôt à Dieu ce qu'on a fait pour lui qu'on ne le conjure de faire quelque chose pour nous ; et, tandis que d'une main nous demandons une grâce au Seigneur, nous mettons de l'autre, comme Job, le bien que nous avons fait dans la même balance. *Ed. de Trévoux.*

toucher celui qu'elle veut se rendre propice? Que pouvait-on attendre de plus d'une femme infidèle? Cependant, voyez-la aux pieds du Sauveur, comme elle adore en silence les conseils éternels dirigés sur elle : *At illa venit, et adoravit eum, dicens: Domine, adjuva me ;* comme elle souscrit en secret aux dispositions sévères de sa pénitence ; comme elle s'humilie sous la main puissante qui la frappe. Tranquille sur le sort de sa fille, elle n'en parle plus ; elle l'a mise depuis longtemps entre les mains de son libérateur ; ce n'est plus la délivrance de son affliction qu'elle demande ; c'est la force de pouvoir la soutenir : *Domine, adjuva me*: Seigneur, soutenez-moi. Elle se refuse même des plaintes, la seule consolation des malheureux ; elle étouffe tout ce que la tendresse d'une mère a de plus vif ; elle fait rentrer ses désirs dans les ordres de Celui qu'elle adore ; elle se croit indigne d'être exaucée, seulement parce qu'elle ne l'est pas ; et tout ce qu'elle sollicite, c'est une âme encore plus forte que sa douleur : *Domine, adjuva me.* Seigneur, soutenez-moi ; ne rendez pas la santé à ma fille, puisque votre justice et mon infidélité s'y opposent ; mais arrachez de mon cœur la tendresse que je sens encore pour elle : *Domine, adjuva me.* Qui n'eût cru que cette dernière démarche aurait enfin triomphé des retardements du Sauveur? Cependant elle n'attire à cette femme si constante que des reproches rigoureux : Il n'est pas juste, lui dit-on, de prendre le pain des enfants et de le donner aux chiens. Mais un mépris si outrageant ne la blesse point ; les instances redoublent avec les difficultés ; et l'obstination de sa persévérance arrache, pour ainsi dire, des mains de Jésus-Christ, une grâce si longtemps différée. *O femme*, s'écrie-t-il, ne pouvant s'empêcher de louer tout haut ce qu'il admirait depuis longtemps en secret, *votre foi est grande. Qu'il vous soit fait comme vous le désirez* [1]. Double instruction pour nous, mes Frères, sur la persévérance dans nos prières. Souvent le Seigneur ne nous exauce point ; il nous laisse dans l'affliction dont nous demandons qu'il nous retire, dans les faiblesses sous lesquelles nous gémissons, dans les tentations d'où nous sortons toujours à demi vaincus. Alors nous cessons de demander ; il nous paraît inutile de lui réitérer des vœux qu'il n'exauce pas ; plus tranquilles même quelquefois dans nos passions, après en avoir demandé en vain la délivrance, nous croyons n'avoir rien oublié de notre côté, et que désormais c'est à la grâce à faire le reste. Mais je ne vous dis pas que peut-être vous n'êtes pas exaucé, parce que vous demandez mal, que votre prière porte avec elle-même les raisons du refus de Dieu, et qu'il faut en corriger les défauts, et non pas en interrompre la pratique ; je ne vous dis pas que, dans une vie toute mondaine, vous sollicitez peut-être des grâces qui ne sont que la récompense de la retraite, de la pénitence et de la prière ; que vous demandez le don précieux de la continence et de la chasteté, tandis que vos commerces, vos lectures, vos entretiens vous conduisent à la perdre ; la patience dans vos afflictions, vous qu'une recherche éternelle de vos aises a si peu jusque-là accoutumé à souffrir ; le goût de la vertu, vous en qui des mœurs tièdes et sensuelles éteignent toutes les grâces ; la fidélité dans les occasions, vous qui ne veillez pas sur votre cœur et qui négligez toutes les précautions les plus nécessaires à la piété chrétienne. Ah ! je ne suis point surpris si Jésus-Christ vous répond alors, comme aujourd'hui à la Chananéenne, *qu'il n'est pas bon de prendre le pain des enfants pour le jeter aux chiens* [1] ; et que les faveurs que vous sollicitez, ne sont pas le partage des pécheurs comme vous, et sont réservées à la fidélité des âmes justes : *Non est bonum.* Je suppose que vous demandiez comme il faut ; et je dis que vous êtes injuste de vous rebuter, lorsqu'on ne vous exauce point. Eh ! quoi ! mon cher auditeur, le salut vous paraît-il trop vil pour être demandé plus d'une fois ? En demeurez-vous à une seule démarche pour les choses que vous souhaitez vivement ? Et que font les obstacles dans vos prétentions temporelles que piquer et réveiller davantage vos désirs ? Vous comptez vos démarches avec Jésus-Christ ; mais les compte-t-il lui-même avec vous ? Après que vous l'avez tant de fois rejeté, ne revient-il pas encore se présenter à la porte de votre cœur, aussi empressé de votre salut, lorsqu'il vous appelle à la onzième heure du jour, qu'il l'était en vous appelant à la première ? Ah ! si, après quelques inspirations de

[1] O mulier, magna est fides tua. Fiat tibi sicut vis. *Matth.*, xv, 28.

[1] Non est bonum sumere panem filiorum, et mittere canibus. *Matth.*, xv, 26.

sa grâce, il se fût retiré tout à fait de vous, si seulement, pour n'avoir rien à se reprocher sur votre perte, il se fût contenté de vous avertir une fois, et qu'il vous eût laissé ensuite entre les mains de votre corruption, où en seriez-vous ?

O homme ! pouvez-vous demander trop souvent l'unique bien qui vous soit nécessaire ; et ignorez-vous que votre Dieu veut être pressé, sollicité, importuné ; et que sa grâce, comme son royaume, est le prix de la seule violence ? D'ailleurs, Dieu vous refuse ! Mais c'est pour vous obliger de le prier plus longtemps ; il connaît le caractère de votre cœur ; si vous n'aviez rien à souhaiter de sa libéralité, vous ne vous adresseriez jamais à lui ; si une fois il vous avait exaucé, le bienfait vous ferait oublier le bienfaiteur. Dieu vous refuse ! Mais que savez-vous si votre prière elle-même n'est pas plus agréable à Dieu, que la vertu que vous lui demandez ; s'il n'aime pas mieux entendre vos gémissements sur votre impatience et sur vos faiblesses, que vous voir plus patient et plus fidèle ; si la componction que vous lui offrez de votre défaut dans la prière, ne vous purifie pas plus à ses yeux, que l'amendement de ce défaut même ? Mais enfin que savez-vous si vous ne vous êtes point rebuté, lorsque vous étiez sur le point d'obtenir ce que vous demandiez, et que le Seigneur n'attendait plus qu'une nouvelle instance ? Vous avez prié, et il n'a point eu d'oreilles pour vous ; vous avez crié derechef, il s'est tu ; encore une fois la voix de votre cœur est montée de nouveau vers le Seigneur, et ç'a été en vain. Alors vous en êtes demeuré-là, comme ce roi d'Israël, après qu'il eut frappé trois fois la terre d'un javelot ; mais que ne poursuiviez-vous, comme répondit le prophète Elisée à ce prince imprudent : *Si vous eussiez frappé cinq fois, c'en était fait de l'Assyrie, et vous auriez remporté une victoire entière sur vos ennemis* [1]. Dieu avait marqué le moment de sa grâce à une nouvelle demande ; vos premiers vœux l'avaient déjà disposé, et il n'était plus question que d'achever votre ouvrage ; vous vous êtes découragé, lorsque vous étiez sur le point de recueillir le fruit de vos peines : *Si percussisses quinquies*. Encore un peu de persévérance, vous obteniez ce que vous demandiez ; encore un coup frappé à la porte, on vous l'eût ouverte ; encore un nouvel effort, vous triomphiez de la lenteur de Dieu même ; et vous perdez, en vous rebutant, les grâces que vous aviez déjà méritées, et celles que vous étiez sur le point d'attirer sur vous. Une seule réflexion que je vous prie ici de faire, c'est qu'il ne suffit pas de continuer simplement, et de ne pas se décourager ; il faut redoubler ses efforts. Après qu'on a demandé, cherché, et qu'on n'a rien obtenu, il faut frapper. En effet, mes Frères, Dieu ne diffère de nous exaucer que pour rendre nos vœux plus ardents ; il ne rejette pas nos demandes ; il ne veut qu'enflammer nos désirs. C'est là une de ces feintes de l'amour divin, qui ne paraît se refuser que pour réveiller notre tendresse ; et souvent il renouvelle, à l'égard des âmes fidèles, l'histoire des disciples d'Emmaüs ; c'est-à-dire il ne fait semblant de se retirer d'elles qu'afin qu'on lui fasse de nouvelles violences pour le retenir. Tel est le dessein de Dieu dans la suspension de ses grâces. Or, vous ne vous lassez point de demander, dites-vous, depuis le moment fatal qui vit périr votre innocence ; depuis ce jour fatal qui changea votre joie en tristesse, et qui tarit toutes les ressources de votre fortune ; depuis que la main du Seigneur vous a frappé de cette infirmité cruelle, qui mêle à vos jours tant d'amertumes ; vous ne cessez de demander la force de vous relever de votre chute ; la foi pour soutenir votre adversité ; cette patience chrétienne qui nous fait posséder nos âmes, en nous en rendant les maîtres ; qui fait souffrir sans se plaindre et sans murmurer ; et cependant vous vous retrouvez encore aujourd'hui aussi fragile, aussi triste, aussi inquiet que le premier moment où vous commençâtes à prier le Seigneur : vous persévérez, et le Seigneur ne répond pas. Mais je vous demande, les retardements du Seigneur vous ont-ils conduit à des instances plus vives et plus pressantes ? Avez-vous ajouté à la prière le secours du jeûne et de la pénitence ? Avez-vous tenté de nouvelles voies pour fléchir le Seigneur ? A-t-on vu votre ferveur se rallumer, croître votre fidélité, vos œuvres chrétiennes se multiplier ? Enfin, avez-vous fait monter des cris plus perçants vers le Ciel, les premiers y étant montés sans succès ? Et, comme les Israélites, après avoir fait, durant six jours, le tour des murailles de Jéricho, y avez-vous ajouté, au septième, le bruit des

[1] Si percussisses quinquies... percussisses Syriam usque ad consumptionem. *IV Reg.*, XIII, 19.

trompettes et des hurlements, comme pour triompher de Dieu même par ce nouvel effort, et voir tomber à vos pieds la passion dont vous aviez tant de fois souhaité d'être délivré? Ah! le Seigneur ne vous exauce pas, parce que vous demandez toujours de même; il a beau se refuser à vous, vous ne sentez pas assez son refus, et votre voix ne monte pas vers lui avec un nouvel effort. Ah! ce qu'Elie disait autrefois par pure dérision aux prophètes de Baal assemblés à Béthel pour immoler à ce dieu, je pourrais vous le dire ici plus réellement : Criez plus haut, car votre dieu dort quelquefois, et il a besoin qu'on l'éveille [1]. La Chananéenne ne se contente pas de dire toujours : Fils de David, ma fille est cruellement tourmentée. Elle s'approche, elle fait de nouveaux efforts; enfin, elle oblige encore les disciples à devenir ses intercesseurs auprès de Jésus-Christ. Et voilà, mes Frères, le modèle de notre persévérance : adressons à Dieu nos vœux et nos prières; s'il ne nous exauce point, retournons à ce saint exercice avec une nouvelle ferveur; s'il continue d'être sourd à nos cris, loin de nous rebuter, revenons sans cesse à la charge, et faisons-lui en quelque sorte violence pour lui arracher ses grâces; intéressons dans notre cause les gens de bien; ce sont les amis de Dieu; ils ont du crédit auprès de lui; seulement gardons-nous de compter sur les prières des gens de bien, au point que nous négligions de prier pour nous-mêmes. Les Apôtres qui sollicitent pour la Chananée sont refusés, et la Chananée obtient ensuite elle-même, pour nous apprendre, dit saint Chrysostome, que les vœux que nous adressons nous-mêmes au Seigneur, quelque pécheurs que nous soyons d'ailleurs, le touchent tout autrement que des vœux étrangers, quelque purs qu'ils puissent être devant lui. Cependant, voilà en quoi consiste presque toute la piété des personnes d'un certain rang; à honorer les serviteurs de Jésus-Christ, et à recommander à leur piété et au mérite de leurs prières les besoins de leur âme.

Mais que sert, mes Frères, d'intéresser les justes à votre salut, si vous ne voulez pas y travailler vous-même? Que sert que des âmes saintes disent tous les jours : Seigneur, convertissez cette âme que vous avez rachetée de votre sang, si de votre côté vous dites : Je ne saurais me donner encore à vous; ne rompez pas des liens qui me plaisent et que je ne puis haïr encore? Vous ressemblez à cet infortuné Simon, qui, ne voulant pas avoir de part à la grâce de l'Evangile et à la prédication des apôtres, ni sortir de ses voies égarées, conjurait cependant les disciples de prier le Seigneur pour lui : *Precamini vos pro me ad Dominum* [1]. Ne mettez point d'obstacle aux grâces que l'on sollicite pour vous, et alors les prières des justes seront puissantes. Priez sans cesse vous-même le Seigneur qu'il vous donne un cœur nouveau, qu'il anéantisse vos injustes cupidités, qu'il exauce les vœux de ses serviteurs, qui ne se lassent point de lui demander votre conversion; priez, dis-je, et ne vous lassez point. Si vous êtes pécheur, il ne vous reste que cette voie pour recouvrer la grâce; si vous êtes juste, c'est par-là seulement que vous pouvez la conserver. Eh! n'êtes-vous pas heureux que la miséricorde divine vous ait ouvert une voie de salut si aisée et si consolante? Le Seigneur est cet homme de l'Evangile, qui, après quelques difficultés, ne peut refuser trois pains à un ami qui les demande avec instance. C'est le père qui ne saurait donner un serpent à ses enfants, lorsqu'ils lui demandent de la nourriture; en un mot, c'est le juge vaincu par les sollicitations de la veuve, et qui accorde enfin à ses importunités ce qu'il avait d'abord refusé à ses premiers cris; et ces paraboles si consolantes, c'est Jésus-Christ lui-même qui en est auteur, et qui les applique au juge céleste. Mon Dieu! vous conviez vous-même le pécheur à vous demander des grâces; il semble que vous êtes intéressé à rendre l'homme heureux, et que vous ne vous suffisez pas à vous-même. Ah! mes Frères, d'où vient donc qu'un exercice, si avantageux à la faiblesse humaine, est si négligé parmi nous? D'où vient que dans le monde on a sans cesse recours à de nouveaux artifices, pour ôter l'ennui de la vie mondaine, pour remplir des moments que la variété des plaisirs laisse encore vides, et qu'on ne saurait trouver le temps de prier? Eh! ne faut-il pas que Dieu, à qui tous les moments de la journée devraient être consacrés, les partage du moins avec le monde? On ne vous reproche point ici le temps, si précieux aux chrétiens, consacré à un jeu excessif, à de vains entre-

[1] Clamate voce majore..... dormit, ut excitetur. *III Reg.*, XVIII, 27.

[1] Act., VIII, 24.

tiens, à des inutilités presque éternelles; mais du moins retranchez-en quelques moments pour gémir devant Dieu du mauvais usage que vous faites du reste. On ne vous demande pas comment se passent vos jours et vos années; mais du moins qu'ils ne se passent pas tous sans penser à l'auteur de votre être et au juge de vos actions; consacrez-lui des heures, que ni les occupations ni les plaisirs ne puissent plus lui disputer; souvenez-vous que Daniel aima mieux s'exposer à perdre la vie que manquer à l'heure de sa prière; offrez-lui, à la tête de vos familles, des vœux communs; ne regardez plus l'oraison, cette occupation continuelle d'un chrétien, comme le partage des âmes retirées. Et vous, ô mon Dieu, formez dans nos cœurs des désirs qui ne peuvent venir que de vous; répandez sur nous cette grâce de la prière, qui est la source de toutes les autres: donnez-nous ce Maître invisible, qui seul apprend à prier; et préparez-nous les biens éternels, en nous inspirant le désir de les demander. Ainsi soit-il [1].

[1] Toute cette fin de la dernière partie et toute cette péroraison sont plus étendues dans l'édition de Trévoux. Mais il est plus que probable qu'il y avait là des morceaux intercalés, comme des pièces d'étoffe commune rattachées à cet opulent manteau de pourpre dont s'enveloppait le majestueux orateur.

# TRENTE-CINQUIÈME SERMON.

## SERMON POUR LE VENDREDI DE LA PREMIÈRE SEMAINE DE CARÊME.

### SUR LA CONFESSION.

#### ANALYSE.

DIVISION. — Trois défauts qui rendent la plupart des confessions inutiles, pour ne pas dire criminelles : 1° *Un défaut de lumière dans l'examen ;* 2° *un défaut de sincérité dans la manifestation ;* 3° *un défaut de douleur dans le repentir.*

PREMIÈRE PARTIE. — L'aveuglement est de toutes les peines du péché la plus universelle. L'œil de la foi peut seul le dissiper; mais, comme rien n'est moins commun que l'usage de la foi, rien n'est plus rare que de se connaître. Or, ce défaut de connaissance de soi-même, qui met un obstacle si essentiel à l'utilité de nos confessions, vient de trois sources.

1° *On ne s'examine pas avec assez de loisir.* Toute la vie du chrétien doit être un examen continuel et une censure secrète de ses actions, de ses désirs, de ses pensées. Comme chaque instant voit naître en nous de nouvelles impressions, si nous nous perdons un moment de vue, nous ne nous connaissons plus, et notre cœur devient un abîme que nous ne pouvons plus approfondir, et dont nous ne voyons jamais que la surface. C'est donc un abus de croire que pour porter au tribunal une connaissance exacte de soi-même, il suffise de donner quelques moments seulement à la révision de sa conscience; la vigilance continuelle peut seule nous disposer à la confession de nos fautes. Aussi que voit-on tous les jours au tribunal? des aveugles qui ne se connaissent pas, qui racontent l'histoire de leur vie et de leurs désordres, et qui ignorent celle de leur cœur.

2° Le second défaut des examens, *c'est qu'on ne s'examine que dans ses propres préjugés.* S'examiner, c'est mettre d'un côté les maximes de Jésus-Christ, et de l'autre cette partie de notre vie que nous voulons connaître; voir sur chaque action ce que l'Evangile permet ou défend. Or, à cette règle, chacun, dans la discussion de sa conscience, substitue les préjugés de son amour-propre. Premièrement, sur la naissance : la règle c'est que l'Evangile, n'ayant que les mêmes devoirs à proposer aux grands et au peuple, l'élévation de la naissance, loin d'être un privilége, est plutôt un obstacle et par conséquent un malheur par rapport au salut; le préjugé c'est que plus la naissance est élevée, plus elle devient une prérogative qui dispense des devoirs. Secondement, sur les dignités : la règle c'est qu'elles ne sont établies que pour la défense et l'utilité des peuples; le préjugé c'est qu'on mesure le devoir de ses charges sur l'usage et non sur leur institution, et qu'on regarde l'abus qu'on en a toujours fait, comme des droits incontestablement attachés à ces charges. Troisièmement, sur l'ambition : la règle c'est qu'étant obligés de vivre comme étrangers sur la terre, de n'aimer ni le monde, ni les choses qui sont dans le monde, nous devons craindre tout ce qui peut rendre notre exil trop aimable; le préjugé c'est que l'ambition n'est qu'une émulation que la naissance donne, une

inclination sage, sérieuse et digne de la raison. Quatrièmement, sur les biens : la règle, c'est que les riches ne sont pas les maîtres absolus de leurs biens ; le préjugé, c'est que les profusions que le revenu peut supporter, on ne les croit jamais excessives, ou que celles qui le sont, peuvent bien altérer nos affaires, mais ne touchent point la conscience. Cinquièmement enfin sur les coutumes : la règle, c'est que nous serons jugés sur les préceptes de Jésus-Christ, et non sur les mœurs de notre siècle ; le préjugé, c'est que tout ce que l'exemple public autorise ne peut être un crime.

3° Le dernier défaut de nos examens, *c'est qu'on ne s'examine jamais sur tous les devoirs* de père de famille, de personne publique, de membre du corps des fidèles. On ne connaît de soi que ses défauts personnels.

Que voit-on chaque jour dans les tribunaux ? des personnes livrées à toutes les passions, et qui sont en peine de trouver des sujet d'accusation, tandis qu'une âme juste repasse dans l'amertume de son cœur les imperfections les plus légères que sa piété lui grossit, et craint toujours de ne se pas faire assez connaître. D'où vient cette différence ? c'est que l'un veille à la garde de son cœur, et s'examine à la lumière de la foi ; et que l'autre, plein des préjugés de son amour-propre, ne s'examine que sur quelques obligations plus palpables, dont il ignore même l'étendue.

DEUXIÈME PARTIE. — Rien ne coûte plus à l'homme que de s'avouer coupable ; et ce qu'il y a de plus déplorable, c'est que notre orgueil entre dans nos humiliations mêmes, et que l'aveu de nos crimes n'est souvent qu'un artifice coupable qui les déguise. J'avoue qu'il est rare de trouver de ces âmes noires et maudites de Dieu, qui de propos délibéré viennent mentir au Saint-Esprit et cacher au prêtre les horreurs de leurs consciences ; mais il est des déguisements d'une autre nature sur lesquels on se fait une sorte de conscience, qui ne laissent voir qu'à demi ce que l'on est, et qui, découvrant le péché, cachent pour ainsi dire le pécheur. Ce défaut de droiture et de sincérité dans le tribunal se trouve :

1° *Dans les expressions qu'on adoucit et qu'on embarrasse.* Le premier soin de la plupart des pécheurs n'est pas de connaître leurs fautes, c'est de méditer en quels termes ils pourront les faire connaître au ministre qui doit les entendre ; l'arrangement des expressions fait toute leur étude. On passe rapidement sur les plaies les plus honteuses, on tait les circonstances souvent plus honteuses encore que le crime même, on substitue à un détail qui manifesterait trop ce que l'on est, des expressions vagues qui ne montrent jamais le fond du cœur. On s'accuse avec complaisance de ces amis défauts qui sont glorieux dans le monde. Enfin, pour ne pas découvrir toute la honte d'une longue et ancienne habitude, à chaque confession on cherche un nouveau témoin de ses faiblesses ; on les raconte comme des chutes nouvelles et arrivées depuis la dernière pénitence, et on ensevelit le passé dans un silence de dissimulation qui réussit à se faire méconnaître. Or, outre que se confesser avec ces adoucissements et ces réticences, c'est confesser seulement qu'on ne s'en repent pas, outre cela, n'est-ce pas oublier que c'est à Jésus-Christ même que l'on parle, à Jésus-Christ témoin invisible de toute l'histoire secrète de notre vie, et qui, dans le temps même que nous tâchons par tous nos déguisements de nous dérober à ses yeux, nous dit, comme autrefois un prophète à cette reine d'Israël, qui, déguisée sous des habits empruntés, avait cru pouvoir être méconnue de l'homme de Dieu, et tromper la lumière du ministère prophétique : *Quare aliam te esse simulas?*

2° *Dans les motifs et les principes des actions auxquelles on ne remonte presque jamais.* Comme c'est la disposition du cœur qui décide de nos œuvres, c'est là qu'il faut remonter pour en connaître le mérite ou le défaut. Il importe donc de ramener tout ce que nous faisons au motif qui l'a produit. C'est le cœur qui décide de tout l'homme ; or, c'est le cœur qu'on ne manifeste jamais au tribunal : on expose les actions sans entrer dans les motifs, on raconte ses péchés, on ne découvre pas sa conscience. Aussi, la confession de vos fautes achevée, votre confesseur ne vous connaît pas, et il faut qu'il devine l'état de votre âme.

3° *Enfin dans les actions douteuses qu'on expose à son avantage.* Ne voulant pas rompre avec les passions, on ne cherche qu'à les exposer dans un jour si favorable que le ministre de Jésus-Christ n'ose plus les condamner. Aussi, au sortir du tribunal, sentez-vous cette paix de conscience qui est le fruit d'une confession sincère ? Quelle folie de souffrir toute la honte d'un aveu et de vous priver des consolations d'un aveu sincère ; de venir vous déclarer pécheur et de faire d'une déclaration si désagréable à la nature le plus grand de tous vos crimes ?

TROISIÈME PARTIE. — Toutes les autres dispositions dont on vient de parler ne sont que les préparations extérieures de la pénitence : la douleur en est l'âme et la vérité. Or : 1° Cette douleur est un mouvement de la grâce et non de la nature ; il faut que le trouble, qui naît de l'horreur de nos crimes, soit une opération invisible de l'Esprit de Dieu qui nous porte à détester tout ce qui a pu lui déplaire, et qu'il soit un commencement de nouvel amour qui nous rende le crime odieux. Le trouble de la plupart des pécheurs est un trouble d'amour-propre et auquel l'Esprit de Dieu n'a point de part. Ce n'est pas que la même grâce qui opère le repentir n'opère aussi une confusion salutaire, et qu'il n'y ait une honte qui conduit au salut ; mais cette honte, formée par la douleur, ne trouve son motif que dans la douleur même ; ce n'est ni le jugement du ministre de la confession, ni le mépris des hommes qui la forme dans notre âme, mais l'œil de Dieu qui la voit et qui connaît toute l'ignominie de son état.

2° Il en est d'autres qui prennent la douleur qui forme le repentir pour ce trouble qui naît de la crainte toute seule des peines de l'enfer. Je sais que la crainte de ces abîmes de feu et de ces ténèbres éternelles est un moyen de salut et un motif de componction que Jésus-Christ propose aux pécheurs, et que l'Église leur recommande ; ce n'est donc pas la crainte des tourments destinés à l'impie que je veux exclure de la véritable pénitence : elle en est la préparation, quoiqu'elle n'en soit pas l'âme et le fond ; mais c'est cette disposition criminelle où se trouvent la plupart des pécheurs qui approchent du tribunal, lesquels, sans un enfer et ses tourments, vivraient comme des athées, sans foi, sans conscience, sans sacrements, et qui, dans le fond de leur cœur, sont fâchés que Dieu soit juste et qu'il ait attaché aux plaisirs les plus honteux des flammes éternelles.

Mais, comme la méprise est ici aisée, si vous me demandez à quelles marques on peut discerner les vrais pénitents, je dis que la douleur des péchés renferme une résolution réelle et sincère de finir les désordres et de commencer une vie sainte et chrétienne ; c'est ce qui est figuré dans la guérison de notre paralytique. Souhaitez-vous d'être guéri ? lui demande Jésus-Christ : *Vis sanus fieri?* Or, lorsque vous venez aux pieds du prêtre, êtes-vous de bonne foi dans cette résolution ? Pouvez-vous vous rendre ce témoignage que vous voulez rompre tous les liens qui vous attachent au monde et à ses plaisirs criminels ? On ne vous demande pas si vous formez de ces propos vagues qui n'ont jamais de suite, mais si vous voulez vous convertir d'une volonté forte, pleine, sincère, qui produit déjà des larmes de pénitence et ces préludes d'une conversion sincère, des combats, des agitations, des vues nouvelles, des démarches sérieuses et pénibles. Rappelez-vous les conversions des pécheresses, des Saul, des Augustin. Et ne dites pas que cette douleur, cachée au fond de l'âme, n'est pas toujours sensible au cœur pénitent. Un changement sincère prend sa source dans un amour si vif qu'il ne peut être dans le cœur à l'insu de notre cœur même.

3° Enfin, non-seulement la douleur de la pénitence est une résolution sincère de changer de vie, mais encore une attention actuelle qui prend d'abord des mesures solides de changement. Or, la principale est le choix d'un ministre fidèle qui coopère avec Jésus-Christ à la guérison de votre âme ; c'est la suite de notre Évangile qui me fournit cette dernière réflexion : *Domine, hominem non habeo.* Avant de vous présenter à la pénitence, vous adressez-vous à Jésus-Christ afin qu'il vous suscite ce guide fidèle pour vous conduire dans la voie du salut : un ministre plein de piété, d'expérience, de désintéressement, de zèle, de charité ? Est ce ce guide que vous cherchez ? Les plus inconnus, ceux que le hasard vous offre, vous leur ouvrez indiscrètement les plaies de votre cœur. Voilà les sources les plus ordinaires de l'inutilité du sacrement de pénitence.

In his jacebat multitudo magna languentium, cæcorum, claudorum, aridorum, expectantium aquæ motum.

*Sous les galeries de la piscine étaient couchés par terre un grand nombre de malades, d'aveugles, de boiteux, de ceux qui avaient les membres secs, qui tous attendaient que l'eau fût remuée.* Jean, v, 3.

Quelle est cette piscine, mes Frères, située près la porte des victimes? Quels sont ces malades que je vois à l'entour, et qui la plupart attendent en vain la guérison? D'où vient qu'un paralytique de trente-huit ans, tout seul, recouvre une santé parfaite, et que, dans cette foule de malades, Jésus-Christ va choisir le plus désespéré, tandis qu'il se refuse à des infirmités plus communes et moins invétérées?

On vous l'a dit souvent, mes Frères, cette piscine mystérieuse, teinte du sang des victimes, c'est le bain sacré de la pénitence, teint du sang de l'Agneau, qui purifie nos consciences et qui guérit toutes nos langueurs; ces malades de toutes les sortes, qui attendent sous les galeries, et parmi lesquels à peine s'en trouve-t-il un seul qui mérite d'être guéri, nous représentent cette multitude de fidèles qui, tous les jours, approchent de ce sacrement avec si peu de fruit; dans le paralytique guéri, vous voyez l'image d'un pécheur invétéré, lequel, touché du malheur de son état, s'attire des regards de miséricorde de la part de Jésus-Christ, et obtient la grâce d'une parfaite délivrance.

Or, d'où vient, mes Frères, l'inutilité de ce remède divin à l'égard de tant de pécheurs qui en approchent? Les grâces de nos sacrements ont-elles perdu quelque chose de leur première vertu par la suite des temps et par la durée des siècles? Les prémices du sang de Jésus-Christ, fraîchement répandu, étaient-elles plus puissantes pour la conversion des pécheurs, à la naissance de la foi, qu'elles ne le sont en ces derniers temps [1]. Et en est-il de la vertu de Dieu comme des choses humaines, lesquelles, parfaites dans leur commencement, souffrent toujours quelque chose de la loi fatale des temps, et s'affaiblissent avec les années? D'où vient qu'on ne vit jamais tant de pécheurs autour de nos tribunaux, et que jamais on n'en vit sortir moins de pénitents? D'où vient que dans un siècle où la décadence des mœurs a rendu ce remède si nécessaire, où l'indulgence des ministres et les adoucissements de la discipline l'ont rendu si facile et si familier, peu s'en faut qu'il ne soit devenu inutile? D'où vient enfin que, dans ces temps heureux, où, sous les portiques de nos temples, les pénitents prosternés attendaient si longtemps la grâce de la réconciliation, nul presque ne descendait dans la piscine qu'il n'y retrouvât une seconde innocence; et qu'aujourd'hui, où personne n'attend plus sur les bords de ce bain sacré, où les anges de l'Eglise ne connaissent presque plus de délai, et accordent aux premiers vœux des pécheurs la vertu de leur ministère; d'où vient que le remède lui-même semble prolonger nos maux, loin de les guérir?

J'en trouve trois raisons figurées par ces trois sortes de malades dont l'Evangile fait aujourd'hui mention. Les premiers étaient des aveugles, *cæcorum;* et ce sont ces pécheurs qui, en venant se découvrir au tribunal, ne se connaissent pas eux-mêmes. Les seconds étaient des boiteux, *claudorum;* et ce sont ces pécheurs qui manquent de droiture et de sincérité dans la confession de leurs fautes. Enfin, les derniers étaient ceux qui avaient les membres secs, *aridorum;* et ce sont ces pécheurs insensibles, qui ne portent au tribunal aucun sentiment de douleur véritable.

Et voilà les trois défauts qui rendent la plupart des confessions inutiles, pour ne pas dire criminelles : un défaut de lumière dans l'examen, *cæcorum*, un défaut de sincérité dans la manifestation, *claudorum*, un défaut de douleur dans le repentir, *aridorum* [1]. Suivons ce plan fondé sur notre Evangile, et qui va nous fournir des instructions importantes sur une matière d'un si grand usage pour les fidèles. Implorons, etc. *Ave, Maria.*

### PREMIÈRE PARTIE.

L'aveuglement est de toutes les peines du péché la plus universelle; il n'est personne qui ne soit aveugle à certains égards, et qui ne se séduise soi-même par quelque endroit. L'homme est presque toujours un mystère à lui-même; entre sa raison et son cœur réside sans cesse l'amour-propre; tout ce que nous voyons de nous-mêmes, nous ne le voyons plus qu'à travers ce nuage trompeur. L'œil de la

[1] Les prémices du sang de Jésus-Christ fraîchement répandu étaient elles plus puissantes que ne l'est maintenant l'accroissement de ses mérites? *Ed. de* 1705.

[1] On a, dans ce beau sermon, justement reproché à l'orateur cette division ingénieuse sans doute, mais trop subtilement rattachée aux paroles de l'Evangile.

foi tout seul peut le dissiper, et luire dans ce lieu obscur, comme parle un apôtre [1] ; mais comme rien n'est moins commun que l'usage de la foi, rien n'est plus rare que de se connaître.

Or, ce défaut de connaissance de soi-même, qui met un obstacle si essentiel à l'utilité de nos confessions, et qui est figuré par cette multitude d'aveugles couchés sur les bords de la piscine, *multitudo magna cæcorum*, vient de trois sources : la première, c'est qu'on ne s'examine pas avec assez de loisir et de maturité, la seconde, c'est qu'on ne s'examine que dans ses propres préjugés, enfin la dernière, c'est qu'on ne s'examine jamais sur tous ses devoirs.

On ne s'examine pas avec assez de loisir. Oui, mes Frères, toute la vie du chrétien doit être un examen et une censure continuelle et secrète de ses actions, de ses désirs et de ses pensées. Comme l'inconstance est le vrai caractère de notre cœur, et que chaque instant et chaque objet voit presque naître en nous de nouvelles impressions, si nous nous perdons un moment de vue, nous ne nous connaissons plus. Il se forme au dedans de nous une succession si continuelle et si rapide de désirs, de jalousies, de craintes, d'espérances, de joies, de chagrins, de haines et d'amours, que si nous ne suivons sans cesse ces routes diverses et secrètes de nos passions, nous n'en voyons plus ni les principes, ni les suites ; elles se confondent, pour ainsi dire, dans leur multiplicité, et notre cœur devient un abîme que nous ne pouvons plus approfondir, et dont nous ne voyons jamais que la surface.

C'est donc un abus de croire que, pour porter au tribunal une connaissance exacte, il suffise, après une vie toute dissipée et toute mondaine de donner, avant de venir se présenter au prêtre, quelques moments seulement à la révision de la conscience. La vigilance continuelle sur toutes nos actions, seule, peut nous disposer à la confession de nos fautes, parce que seule elle peut nous découvrir à nous-mêmes. Il faut s'accoutumer à se rendre compte sans cesse à soi-même de soi-même ; entrer presque sur chaque action en jugement avec son propre cœur ; et du moins dans le silence de la nuit, comme le Prophète ; et après que les inutilités, les bienséances ou les devoirs de notre état ont terminé chaque journée, mettre notre âme sur nos mains devant le Seigneur, peser sous ses yeux l'usage que nous avons fait du jour écoulé ; et par ces jugements journaliers de notre conscience, nous familiariser, pour ainsi dire, avec nous-mêmes, et nous disposer à porter aux pieds du prêtre un cœur éprouvé et des inclinations mille fois approfondies.

Tel est l'examen qui doit nous préparer à la confession de nos fautes ; une attention de tous les jours sur nous-mêmes. Or, souffrez que je vous demande, mes Frères : avez-vous jusqu'ici porté au tribunal une conscience ainsi éprouvée ? Toute votre vie est une absence continuelle de vous-mêmes ; une vie toute de soins, de plaisirs, d'agitations. Toute votre attention même se borne à n'être jamais un seul moment avec vous, à chercher des diversions qui vous empêchent de retomber sur vous-mêmes ; le seul instant qui vous y laisse, est cet instant d'ennui mortel qui vous accable, et dont vous ne pouvez soutenir la tristesse. Comment voulez-vous donc qu'un léger intervalle que vous donnez avant la confession à l'examen de votre vie, un intervalle qui suffit à peine pour calmer votre imagination, pour en bannir les images tumultueuses que le monde et les plaisirs y ont laissées, suffise pour sonder votre cœur, l'éclaircir, le connaître et venir le découvrir au prêtre ? Comment voulez-vous que tant de désirs injustes que vous avez formés presque à votre insu ; tant de complaisances criminelles sur lesquelles vous n'avez pas même fait attention ; tant d'intentions suspectes que vous n'avez jamais connues ; tant de soins sur votre corps, dont le principe était corrompu, et que vous n'avez jamais examinés ; tant de passions naissantes, qui, n'ayant souillé que votre cœur, et auxquelles les occasions ayant manqué plutôt que les désirs, se sont effacées même de votre souvenir : comment voulez-vous que cet abîme, où vous n'avez jamais porté la lumière, s'éclaircisse en un instant, et qu'une conscience avec laquelle vous n'avez jamais vécu, pour ainsi dire, vous soit d'abord connue et familière ?

Aussi, que voyons-nous tous les jours au tribunal, que des aveugles qui ne se connaissent pas eux-mêmes, *Multitudo magna cæcorum ?* Qu'y entendons-nous, que des peintures vagues et superficielles, que l'histoire

[1] Attendentes quasi lucernæ lucenti in caliginoso loco. *II Petr*, 1, 19. L'édition de 1745 porte *livre obscur*, mais, j'en demande pardon à M. de Sacy, j'y substitue *lieu obscur*, *caliginoso loco*.

publique et extérieure des pécheurs, que les dehors de leurs désordres et certaines chutes palpables, qui sont toujours la suite de mille chutes invisibles, pour lesquelles ils n'ont point d'yeux? Ils nous disent, comme il est dit aujourd'hui du paralytique, le nombre des années pendant lesquelles ils ont croupi dans leur infirmité : *Triginta et octo annos habens in infirmitate sua* [1]. Ils nous racontent l'histoire de leur vie, mais ils ignorent celle de leur cœur. Premier défaut de nos examens : on ne s'examine que le moment qui précède la confession ; et chaque jour doit être un examen qui nous y dispose.

Le second défaut de nos examens, c'est que nous ne nous examinons jamais que dans nos propres préjugés. Car, qu'est-ce que s'examiner? C'est mettre d'un côté les maximes de Jésus-Christ, de l'autre, cette partie de notre vie que nous voulons connaître; voir sur chaque action ce que l'Evangile ordonne, permet ou défend; placer ces règles saintes vis-à-vis de nos démarches; et par ce parallèle sur lequel nous serons jugés un jour, nous juger d'avance nous-mêmes.

Or, à ces règles saintes, chacun, dans la discussion de sa conscience, substitue les préjugés de son amour-propre; car à tout ce qui nous impose des devoirs, l'amour-propre trouve le secret d'opposer des préjugés ou qui les combattent, ou qui les adoucissent; des préjugés sur la naissance, sur les dignités, sur l'ambition, sur l'usage des biens, [sur les périls,] sur les coutumes; des préjugés sur toutes les règles.

Sur la naissance : la règle, c'est qu'en Jésus-Christ il n'y a ni noble ni roturier; et que l'Evangile n'ayant que les mêmes devoirs à proposer aux grands et au peuple, l'élévation de la naissance, loin d'être un privilége, devient plutôt un obstacle, et par conséquent un malheur, par rapport au salut, parce qu'elle nous rend l'accomplissement de ces devoirs plus difficile : voilà la règle sur quoi il faut s'examiner. Le préjugé, c'est que plus la naissance est élevée, plus nous la regardons comme une prérogative, qui adoucit à notre égard les devoirs pénibles de la loi; qui nous dispense de la haine du monde, de la fuite des plaisirs, des austérités de ce saint temps, qui nous permet la sensibilité dans les injures, la dissimulation et la duplicité dans les concurrences, la hauteur dans l'autorité, la mollesse dans les mœurs; et c'est là-dessus qu'on se juge soi-même [1].

Sur les dignités : la règle, c'est qu'elles ne sont établies que pour la défense et l'utilité des peuples, et non pour soutenir l'orgueil et fournir aux plaisirs de ceux qui en sont revêtus; et qu'on n'est prince, ministre, magistrat, homme public, que pour les autres, et non pas pour soi-même : voilà la règle. Le préjugé, c'est qu'on mesure le devoir de ses charges sur l'usage, et non sur leur institution; on s'en tient à ce qu'ont fait ceux qui nous ont précédés; on n'examine pas ce qu'ils ont dû faire; on croit que, successeurs légitimes de leur autorité, on l'est aussi de l'abus qu'ils en ont toujours fait, et que des désordres manifestes, qui nous sont venus par tradition, sont des droits incontestables attachés à nos charges; et c'est là-dessus qu'on examine ses devoirs publics.

Sur l'ambition : la règle, c'est qu'étant obligés de vivre comme étrangers sur la terre, et de n'aimer ni le monde, ni les choses qui sont dans le monde, nous devons craindre tout ce qui peut nous rendre notre exil trop aimable : voilà la règle. Le préjugé, c'est qu'on regarde les soins, les intrigues, les empressements pour s'élever, le chagrin vif et profond de se voir devancé, la disposition secrète de sacrifier nos concurrents à notre fortune, si l'on ne pouvait s'établir que sur leurs ruines; l'aversion cachée pour tous ceux qu'on nous préfère, en un mot, ce fonds dominant d'ambition, qui fait proprement toute la vie de la cour, et qui est l'âme aussi de toute notre conduite, on la regarde comme une noble émulation que la naissance donne, comme des inclinations sages et sérieuses, plus dignes de la raison que les plaisirs frivoles et les excès où s'abandonnent ceux qui ne pensent à rien de solide, et qui sacrifient leur fortune à leurs plaisirs, et c'est sur ces fausses

[1] Jean., v, 5.

[1] Sur la naissance : l'Evangile nous apprend qu'elle ne donne droit ni à la mollesse ni à la volupté; et l'élévation de la naissance, loin d'être un avantage pour le salut, est un écueil où l'on vient presque toujours faire naufrage; voilà la règle qu'on devrait suivre. Le préjugé qu'on suit, c'est qu'on regarde la naissance comme un privilége ou qui dispense tout à fait de la pénitence, ou qui en adoucit toute la rigueur; comme un état privilégié qui permet la sensibilité dans les injures, la hauteur parmi les autres hommes, le faste dans ses dépenses, la somptuosité dans les mets, la mollesse dans toute sa vie. *Ed. de* 1705.

idées, qu'on sonde son cœur devant Dieu [1].

Sur l'usage des biens : la règle, c'est que vous n'en êtes pas le maître absolu ; que votre abondance est le patrimoine des malheureux, et que l'Evangile seul, et non pas le monde, doit régler les bienséances de votre état : voilà la règle. Le préjugé, c'est que toutes les profusions que le revenu peut soutenir, on ne les croit jamais excessives ; toutes celles mêmes qui nous dérangent, mais que l'usage semble exiger, on se persuade qu'elles peuvent bien altérer nos affaires, mais qu'elles ne touchent point à la conscience ; et c'est sur ce fonds de sécurité qu'on examine l'usage de ses biens [2].

Enfin sur les coutumes : la règle, c'est que nous serons jugés sur les préceptes de Jésus-Christ et non pas sur les mœurs de notre siècle, que les exemples, quelque universels qu'ils puissent être, n'autorisent pas des abus que la loi condamne, et qu'au contraire se conformer à la multitude est suivre la voie qui conduit toujours à la mort : voilà la règle. Le préjugé, c'est que tout ce que l'exemple public autorise, ne saurait être un crime. Toutes les personnes de notre rang et de notre âge usent de cette parure, ont recours à cet artifice pour relever une vaine beauté et ajouter à l'ouvrage du Créateur une grâce qu'il n'a pas voulu y mettre lui-même ; on n'en fait plus de scrupule. Tous ceux de notre état briguent, sollicitent les honneurs du sanctuaire ; on croit que c'est l'unique voie pour y parvenir. Presque tout le monde se permet cette manière de faire valoir son argent ; on la croit permise [1]. On se repose sur l'exemple commun de l'innocence de ses propres démarches ; l'usage est notre seul évangile ; et l'illusion va si loin qu'on ne daigne pas même porter au tribunal ces sortes de fautes ; qu'on se fait une manière de force et de raison de les mépriser, et qu'on les regarde comme les scrupules puérils des âmes faibles et timides [2].

Voilà une des grandes sources de l'inutilité des confessions. Personne ne s'examine dans les lumières de la foi et dans les règles de l'Evangile ; chacun porte au tribunal ses préjugés, loin d'y porter ses crimes. Nos erreurs sont les seules lumières consultées sur nous-mêmes ; et sonder sa conscience, pour la plupart des fidèles, c'est y répandre de nouvelles ténèbres. Aussi nous entendons tous les jours au tribunal des pécheurs qui mêlent à l'accusation de leurs fautes les maximes du siècle et le langage des passions, qui parlent comme le monde dans un lieu destiné à le condamner, et qui, par la manière dont ils s'avouent coupables, nous font connaître qu'ils ignorent encore leurs plus grands crimes.

Enfin le dernier défaut de nos examens, c'est qu'on ne s'examine jamais sur tous ses devoirs de père de famille, de personne publique, de membre du corps des fidèles. On ne connaît de soi que ses défauts personnels.

[1] Sur l'ambition : la règle est de laisser à Dieu toute la gloire, de mépriser l'estime et les louanges des hommes, de ne point chercher de distinctions ni de préséances, que n'ayant qu'un moment à vivre sur la terre en comparaison de l'éternité qui nous renfermera toujours dans son sein, nous devons fuir tout ce qui peut nous arrêter ici-bas, et ne songer qu'à tout ce qui peut nous rendre heureux dans l'autre vie. Le préjugé, c'est qu'on regarde le moyen de s'élever comme un moyen permis et approuvé ; le désir de s'agrandir et de se distinguer, comme de louables inquiétudes d'une sagesse glorieuse, comme les saillies les plus dignes d'une grande âme, les plus conformes à la raison ; et c'est là-dessus qu'on s'excuse devant Dieu de n'être pas humble, simple, et du nombre de ces petits auxquels il promet le royaume des cieux. *Ed. de* 1705.

[2] Sur le luxe : la règle est que vous n'êtes pas les maîtres ni les propriétaires de vos biens ; que vous n'en êtes que les économes ; qu'on vous en demandera compte ; que vous n'en pouvez disposer que selon l'ordre de la Providence ; que vous ne devez en garder pour vous que pour votre nécessaire ; que le reste appartient aux pauvres, et que tout ce que vous faites servir à vous élève au-dessus de votre état est un véritable vol. Le préjugé, c'est que votre nécessaire s'étend bien loin, que votre état demande de grandes dépenses, que toutes ces profusions ne sont point excessives ; et c'est sur ce fond de sécurité qu'on commet l'abus des richesses, qu'on les emploie à mille usages profanes, et que les pauvres n'en reçoivent que le triste déplaisir de les voir passer en pompe devant leurs yeux, pendant qu'ils gémissent de misère et de faim. *Ed. de* 1705.

[1] Cette opposition de la *règle* et du *préjugé* est d'une sainte hardiesse, d'une grande morale chrétienne et d'une solide éloquence. L'édition de 1705 contient le fonds de cette opposition. Mais, comme on peut le voir, avec de très-sévères et de très-libres réflexions, on n'y trouve pas ces développements étendus, relevés par un style accompli, de l'édition définitive.

[2] Enfin sur l'usage des plaisirs, des divertissements : la règle est de suivre la voie qui conduit à nous rendre semblables à Jésus-Christ, de nous conformer, autant que nous pouvons, à ses souffrances, à sa croix, à sa vie pénible, mortifiée et laborieuse, et de se persuader que ce n'est que par les souffrances qu'on peut mériter d'arriver à sa gloire. Le préjugé : c'est qu'il faut se permettre quelques délassements, que la nature et la raison le demandent, que le plaisir devient légitime, dès qu'on le prend honnêtement ; là-dessus tout le monde se repose sur l'exemple de la plus grande multitude. On croit qu'en vivant comme vivent les autres, on ne risque rien ; toutes les personnes qui en ont le temps et le moyen, se permettent les jeux, les spectacles, les assemblées, les bals. Cet artifice du démon, se glissant peu à peu dans les personnes les plus pieuses, a calmé la conscience des chrétiens sur ces attraits de volupté. Et nous voyons par une trop funeste expérience, qu'on n'ose pas même porter au tribunal ces sortes de fautes ; qu'on rougirait de s'en faire un scrupule, et qu'on se fait une gloire de regarder tous ceux qui s'en feraient un scrupule comme des esprits faibles et visionnaires [1]. *Ed. de* 1705.

[1] *Visionnaire*, mot habituel à Malebranche.

Comme père de famille, avez-vous fait de votre maison une église domestique? Vous a-t-on vu, à la tête de vos enfants et de vos esclaves [1], offrir à Dieu, comme les patriarches, le sacrifice du soir et du matin, et les vœux communs et innocents d'une sainte famille? Avez-vous cultivé dans vos enfants la grâce de leur baptême confiée à vos soins, en les élevant dans la foi et dans la piété? Vos exemples ont-ils soutenu vos instructions? Avez-vous, dans la destination de leur sort, eu plus d'égard à leur salut qu'à vos intérêts temporels; et vos arrangements n'ont-ils pas plus décidé de leur vocation que l'ordre du Ciel? Vous êtes-vous regardé comme le père et le pasteur de vos domestiques? Et n'avez-vous pas oublié que négliger le soin de leur âme, c'est être pire qu'un infidèle? Où sont ceux qui, dans le jugement de leur conscience, entrent dans ce détail de foi et de religion?

Comme membre du corps des fidèles, vous devez à vos frères l'édification et le spectacle d'une vie sage et irrépréhensible. Plus même vous êtes élevé, plus votre obligation là-dessus devient rigoureuse, parce que plus vos exemples deviennent utiles ou dangereux. Or, que d'imitateurs votre rang n'a-t-il pas donné à vos désordres! Que d'âmes ont péri pour avoir servi à vos plaisirs et à vos passions! Combien d'autres avez-vous séduites par vos persuasions, entraînées par votre autorité, ébranlées par vos dérisions et par vos censures! Combien d'autres, femmes du monde, dont la liberté de vos discours, l'indécence de vos manières, la facilité de vos mœurs, ont corrompu le cœur; ces hommes faibles, qui ont tant de fois péri sous vos yeux, et dont la faiblesse flattait tant votre vanité [2]; ces domestiques infortunés devant lesquels vous paraissiez sans précaution, ou que vous employiez à des soins sur votre corps, d'où leur innocence ne sortait jamais entière! Que de crimes étrangers sur lesquels on ne s'avise pas même d'entrer en scrupule!

Enfin, si vous êtes homme public, que de malheurs votre inapplication, votre faiblesse, votre complaisance, votre dureté, vos intérêts peut-être particuliers, ont attiré sur les peuples! que de méchants protégés! que de gens de bien négligés! que d'innocents opprimés! que de violences et d'injustices auxquelles votre nom a servi de prétexte, par votre confiance excessive en des subalternes iniques et corrompus! que de crimes qui se multiplient à l'infini, qui naissent tous les jours les uns des autres et que le Dieu juste vous impute! Sondez cet abîme, si vous le pouvez; et cependant, y regardez-vous seulement?

Tels sont les aveugles, couchés sur les bords de la piscine, que le Sauveur ne guérit point: *Multitudo magna cœcorum.* Aussi nous sommes tous les jours surpris que des personnes qui vivent dans le train ordinaire de cette sorte de monde que Jésus-Christ a réprouvé, dans l'oisiveté des conversations et les dangers des commerces, dans les plaisirs des jeux et des spectacles, dans la vanité et l'indécence des parures, dans les mouvements de l'ambition et les vivacités des concurrences, dans la sensualité et l'excès souvent des tables et des repas; nous sommes surpris que ces personnes n'aient presque rien à nous dire, lorsqu'elles viennent au tribunal nous découvrir les plaies de leur conscience, qu'elles ne soient en peine que de trouver des sujets d'accusation et de quoi fournir à une confession, et qu'elles renferment le récit d'une année entière de vie mondaine en un intervalle si court qu'à peine aurait-il pu suffire à exposer toutes les fautes d'une seule de leurs journées; nous en sommes, dis-je, surpris; tandis qu'une âme juste repasse à nos pieds dans l'amertume de son cœur quelques imperfections légères que sa piété lui grossit, découvre jusque dans ses vertus une matière d'accusation et de pénitence, ne peut tarir sur le récit de ses faiblesses, prend les sentiments involontaires de la nature pour les actes libres de la volonté, croit voir, dans des mouvements naissants, toute la honte d'un consentement, et ne voit pas, dans le sacrifice soudain qu'elle en fait, tout le mérite d'une fidèle résistance, se défie même des lumières d'un guide sacré qui la rassure, et, comme Pierre, dans l'excès de sa prière à Joppé, croit voir des objets immondes et défendus par la loi, lors même qu'un envoyé du

[1] *Vos domestiques*, éd. de 1705. Malheureusement, Massillon qui montre tant d'amour pour les pauvres et les petits, a quelquefois préféré le mot esclave, sans doute comme plus relevé, au terme plus simple et plus juste de domestique. Il n'y a là qu'une faute de goût et une recherche d'expression; on a eu tort d'y vouloir trouver autre chose. C'est ainsi qu'il emploie très-souvent le mot de crime où il suffirait de dire faute ou péché.

[2] Combien d'âmes sensibles à vos pernicieux exemples, femmes du monde, ont tant de fois péri sous vos yeux! Combien d'hommes faibles se sont égarés, en suivant ces démarches insensées où ils s'engageaient sans précaution, et d'où leur innocence n'est jamais sortie comme elle y était entrée. *Ed. de Trévoux.*

Ciel condamne ses frayeurs, et lui en permet l'usage [1].

D'où vient cette différence? C'est que l'un veille sans cesse à la garde de son propre cœur, et que l'autre ne s'examine que lorsqu'il faut venir s'accuser au prêtre; c'est que l'un se juge sur les lumières de la foi, et l'autre sur les préjugés de son amour-propre; enfin, c'est que l'un approfondit tous ses devoirs qu'il connaît, et que l'autre ne s'examine que sur quelques obligations plus palpables et plus connues, et dont il ignore même l'étendue et les suites. C'est ainsi, ô mon Dieu, que vous répandez vos lumières sur le juste; et que vous punissez les égarements de l'âme mondaine, en permettant qu'elle les ignore. Mais non-seulement on manque de lumière dans l'examen, on manque encore de sincérité dans la manifestation.

### DEUXIÈME PARTIE.

Rien ne coûte plus à l'homme, que de s'avouer coupable [2]. Comme l'orgueil est le premier de nos penchants, et que d'ailleurs le sentiment secret de nos défauts ne nous permet pas d'ignorer que, si nous nous montrions tels que nous sommes, nous serions dignes du dernier mépris, nous naissons tous avec un fonds de dissimulation sur ce qui se passe au dedans de nous-mêmes; toute notre vie n'est presque qu'un déguisement continuel; nous jouons dans toutes nos actions le personnage d'un autre; et ce qui paraît de nous-mêmes, n'est jamais nous. Telle est la condition de l'homme: né orgueilleux et misérable, il ne peut paraître grand qu'en ne se montrant pas tel qu'il est; et le déguisement est la seule ressource de sa vanité.

Mais ce qu'il y a de plus déplorable, c'est que notre orgueil entre dans nos humiliations mêmes; que l'aveu de nos crimes n'est souvent qu'un artifice coupable qui les déguise; et que nous portons la dissimulation jusqu'au pied même du tribunal terrible, où nous allons manifester les secrets de nos consciences et nous juger devant Jésus-Christ; c'est ici cette seconde sorte de pécheurs figurés par les boiteux de notre Evangile : *Multitudo magna claudorum;* c'est-à-dire de ces pécheurs qui ne marchent pas droit dans la voie de Dieu; et qui ne viennent pas se présenter au bain sacré de la pénitence avec cette droiture et cette simplicité de cœur qui guérit la plaie en la découvrant.

J'avoue qu'il est rare de trouver de ces âmes noires et maudites de Dieu, qui, de propos délibéré, viennent mentir au Saint-Esprit, cacher aux prêtres les horreurs d'une conscience corrompue, insulter la religion jusque dans le lieu même du repentir et de la miséricorde, et faire du sacrement qui nous absout, le plus grand de tous leurs crimes. Il faudrait des foudres et non des instructions pour des âmes de ce caractère; ou ne leur parler que comme Pierre parla autrefois à Ananie et à Saphire, l'affreux modèle de ceux qui viennent aux pieds des ministres mentir à l'Esprit-Saint. Cette sorte de dissimulation suppose une extinction de foi et de toute crainte de Dieu, dont peu d'âmes sont capables.

Mais il est des déguisements d'une autre nature, sur lesquels on se fait une sorte de conscience, qui mêlent à l'aveu du crime les artifices et les palliations de l'orgueil, qui ne montrent qu'à demi la conscience et qui comptent l'avoir suffisamment montrée, qui découvrent le péché et qui cachent pour ainsi dire le pécheur. Or, ce défaut de droiture et de sincérité, si ordinaire dans le tribunal, se trouve ou dans les expressions qu'on adoucit et qu'on embarrasse, ou dans les motifs et les principes des actions qu'on supprime, ou dans les points douteux qui ont plusieurs faces, et qu'on montre toujours du côté qui nous est favorable.

Je dis dans les expressions qu'on adoucit et qu'on embarrasse. Oui, mes Frères, le premier soin de la plupart des pécheurs, lorsqu'ils se préparent à la pénitence, n'est pas de connaître leurs fautes; c'est de méditer en quels termes ils pourront les faire connaître au ministre sacré qui doit les entendre. L'arrangement étudié des expressions, qui adoucissent l'horreur de leurs crimes, est presque le seul examen et la seule préparation qui en précède la confession; et être prêt pour le sacrement, c'est précisément pour eux, avoir trouvé, après bien des recherches secrètes, de toutes les manières de s'avouer coupables, celle qui laisse moins connaître leurs fautes.

Premièrement, on passe rapidement sur les

[1] Lors même qu'un homme envoyé de Dieu lui en permet l'usage, et les déclare innocents. *Ed. de* 1705.

[2] Rien ne coûte plus à l'homme que de se faire connaître tel qu'il est. *Ibid.*

plaies les plus honteuses, de peur d'y trop arrêter l'attention du ministre; on renferme en un seul mot les chutes les plus humiliantes; on les place dans des intervalles si heureux qu'elles échappent presque avant que le prêtre ait pu s'en apercevoir; et on est content de soi, quand on a pu, en lui avouant ses crimes, faire en sorte pourtant qu'il les ignore encore.

Secondement, on tait des circonstances et des incidents plus honteux que le crime même, et qui seuls auraient pu faire sentir tout l'emportement de notre cœur et toute l'indignité de notre caractère. Je ne parle pas ici de ces circonstances qui changent la nature du péché; je parle de celles qui l'aggravent, qui découvrent toute la bassesse de nos penchants et toute la honte de nos faiblesses, des mesures honteuses qu'on a prises pour inspirer une passion, des avances mille fois rejetées, autant de fois renouvelées, des choix indignes et que l'emportement tout seul pouvait justifier, des désirs dont on rougissait, et qu'on se cachait à soi-même. Que sais-je? tout ce détail qui nous manifeste trop, nous le supprimons; et nous substituons habilement à ces termes précis que la simple vérité emprunte, et qui nous auraient fait connaître, des expressions vagues et générales qui découvrent nos actions, mais qui ne montrent pas notre cœur.

Troisièmement, on s'accuse avec complaisance de certains défauts qui nous sont glorieux selon le monde; on fait entrer dans la confession de ses crimes la générosité de son cœur, les talents du corps et de l'esprit, les titres de la naissance, les avantages de la faveur ou de la fortune; on mêle habilement ce qui nous élève aux yeux des hommes avec ce qui nous humilie devant Dieu; et on sent presque plus de vanité de ces frivoles distinctions qui ne sont pas à nous, que de confusion et de douleur des crimes qui nous sont propres.

Enfin, pour ne pas découvrir toute la honte d'une longue et ancienne habitude, à chaque confession on cherche un nouveau guide, un nouveau témoin de ses faiblesses; on les raconte comme des chutes nouvelles et arrivées depuis la dernière pénitence; on ne montre que les extrémités et les progrès les plus nouveaux de la plaie; on n'a garde d'en creuser toute la profondeur, et d'en révéler l'ancienne corruption; on ensevelit le passé dans un silence de dissimulation; on craint d'être trop connu du médecin sacré; on ne tire qu'à demi, et comme en tremblant, le voile qui couvre des mystères honteux; on cache sous des feuilles, comme le premier pécheur, sa honte et son ignominie; et, en venant se montrer, on réussit à se faire méconnaître.

Or, mes Frères, outre que le langage de la douleur est un langage humble, simple, naturel, sincère, qu'une âme véritablement touchée ne sait ni dissimuler ses fautes, ni les excuser, et qu'ainsi les confesser avec ces adoucissements et ces réticences, c'est confesser seulement qu'on ne s'en repent pas; outre cela, si c'était à l'homme, qui ne voit pas le fond des cœurs, que vous venez manifester votre conscience au tribunal, le fruit de votre dissimulation et de vos artifices serait du moins de vous être caché à votre juge; mais vous venez parler à Jésus-Christ, qui vous connaît, qui a été le témoin invisible de toute l'histoire secrète de votre vie, qui lit dans votre cœur, comme dans un livre ouvert, tout ce que vous y cachez de plus honteux, et qui, dans le temps même que vous tâchez par tous vos déguisements de vous dérober à ses yeux, insulte aux ridicules efforts de votre honte, et vous dit, comme autrefois un prophète à cette reine d'Israël, qui, déguisée sous des habits empruntés, avait cru pouvoir être méconnue de l'homme de Dieu, et tromper la lumière du ministère prophétique : *Quare aliam te esse simulas* [1] ? O âme, si indigne de mes regards, paraissez telle que vous êtes et telle que je vous connais; ces dehors spécieux qui vous déguisent, ne sont pas vous-même; démasquez ce cœur dont je vois toute la misère; montrez ces œuvres de ténèbres, telles que mon œil invisible les a éclairées en secret; déconcertez tout cet appareil étudié, qui trompe les hommes, mais qui ne saurait tromper celui qui sonde les cœurs : *Quare aliam te esse simulas?* Insensée de croire que des toiles légères déroberont votre honte aux yeux de celui qui perce de ses regards les plus profonds abîmes! Plus insensée encore de cacher la vieillesse et toute la corruption de vos maux à celui de qui seul vous pouvez en obtenir la délivrance [2] ! *Quare*

[1] III Reg., XIV, 6.

[2] Que c'est être insensé de croire que de vaines figures déroberont quelques-uns de vos crimes à celui qui connaît tout! Mais plus insensé encore de ne point vouloir se faire connaître au prêtre pour éviter la honte et les reproches! *Ed. de Trévoux.*

*aliam te esse simulas?* Premier défaut de sincérité, dans les expressions qu'on adoucit et qu'on embarrasse.

Le second se trouve dans les motifs et les principes des actions auxquels on ne remonte presque jamais. En effet, comme c'est la disposition du cœur qui décide de nos œuvres, c'est là qu'il faut remonter pour en connaître le mérite ou le défaut; c'est du trésor de notre cœur [1], dit Jésus-Christ, que se tire la réalité de nos vertus comme de nos vices; c'est là que nos actions sont tout ce qu'elles sont aux yeux de Dieu. Il importe donc de ramener tout ce que nous faisons au motif qui l'a produit, et de taxer toutes nos actions dans notre cœur même. Esther est innocente en se revêtant aux jours solennels de tous les ornements les plus éclatants de la royauté, parce que cette vaine pompe lui est à charge et que son cœur est simple et sincère. Jézabel est criminelle en se montrant environnée de faste aux fenêtres de son palais de Samarie, parce que, dans les mêmes soins, elle cache des désirs fort dissemblables. Salomon ne se rend pas indigne des faveurs du Ciel en exposant toute la gloire et toute la magnificence qui l'environne, aux yeux d'une reine étrangère, parce qu'il ne voit, dans l'éclat et l'abondance de son règne que la protection et les bienfaits du Dieu de ses pères. Ezéchias attire l'indignation du Seigneur sur toute sa postérité en étalant avec complaisance aux envoyés de Babylone les trésors du temple et les richesses de son palais, parce que son cœur s'élève de cette prospérité, y met une vaine confiance, et fonde là-dessus, plus que sur le secours du Ciel, la sûreté de Jérusalem et l'espérance de ses victoires. C'est donc le cœur qui décide de tout l'homme. Or, c'est le cœur qu'on ne manifeste presque jamais au tribunal : on expose les actions; on n'entre jamais dans les motifs : on raconte ses péchés; on ne découvre pas sa conscience.

Ainsi vous venez vous accuser de quelques traits mordants contre la réputation de votre frère; mais vous ne dites pas que ses talents, son crédit ou sa fortune font tout son crime dans votre esprit, que vous êtes né envieux, que tout ce qui vous efface blesse votre orgueil, et que de là vous vient cet air censeur et chagrin, et ce talent de saisir d'abord le ridicule de ceux qui sont trop au-dessus de vous pour vous plaire.

[1] De enim corde exeunt cogitationes malæ. *Matth.*, xv, 19.

Ainsi vous venez nous raconter vos emportements et votre antipathie envers la personne qu'un lien sacré vous a unie; mais vous ne dites pas que des goûts frivoles et étrangers vous inspirent cette mauvaise humeur, que l'entêtement des plaisirs vous rend le sérieux et la tranquillité domestique insupportable, et que votre cœur, trop livré au monde et à l'amusement, ne saurait plus revenir au devoir.

Ainsi vous venez vous avouer coupable de quelques désirs de plaire; mais vous ne dites pas que toutes vos attentions, tous vos soins, toutes vos démarches n'ont point d'autre but que d'inspirer la passion criminelle à un objet dont votre cœur est déjà touché en secret, que ce poison se répand sur tout le corps de votre conduite, et que tout ce que vous faites est souillé par cette intention.

Enfin vous venez nous découvrir ces combats secrets que la faiblesse de votre chair livre à votre cœur, et ces mouvements douteux de la loi des membres, où vous avez tant de peine à discerner vous-même de quel côté a été la victoire; mais dites-vous que vous aimez tout ce qui nourrit et allume cette passion funeste, que vous vivez au milieu des occasions qui la réveillent, que ç'a été là comme la première plaie de votre cœur et le premier écueil de votre innocence, que toutes les infidélités de votre vie ont pris leur source dans ce penchant malheureux, et que c'est là comme votre fonds et le caractère dominant de vos mœurs?

Aussi, la confession de vos fautes achevée, le confesseur vous connaît-il comme vous vous connaissez vous-même? Ne se trompe-t-il pas dans l'idée qu'il a de vous? Voit-il vos passions dans leur source, vos sensibilités dans leurs motifs, vos tentations dans leurs occasions et dans votre témérité, vos faiblesses dans vos rechutes, vos infidélités dans vos résolutions mille fois violées, en un mot, vous-même dans vous-même?

Hélas! il faut presque toujours que le ministre de la confession devine l'état de votre âme, qu'il profite de certaines expressions qui vous échappent, comme malgré vous, pour connaître votre cœur et en éclaircir les mystères que vous lui aviez cachés. Il faut qu'en vous voyant, et sans qu'il l'apprenne de vous-même, comme aujourd'hui Jésus-Christ en voyant le paralytique, les seules lumières de son ministère lui fassent connaître que vos

maux ont jeté de profondes racines, et que vous croupissez depuis longtemps dans des passions honteuses : *Hunc... cum vidisset Jesus jacentem, et cognovisset quia jam multum tempus haberet* [1]. Ce n'est pas vous qui vous découvrez; ce sont les saints artifices de sa charité et la pieuse expérience de son zèle qui vous découvrent; et il faut qu'un confesseur soit en garde contre la surprise, dans un lieu où il ne devait être occupé qu'à consoler votre douleur et essuyer vos larmes.

Enfin le dernier défaut de sincérité se trouve dans les actions douteuses qu'on expose toujours à son avantage. En effet, comme d'un côté on ne veut pas rompre avec les passions [2] et que de l'autre on veut se faire une sorte de conscience tranquille dans cet état d'infidélité, on leur cherche des autorités et des suffrages, et on les expose dans un jour si favorable que le ministre de Jésus-Christ n'oserait plus les condamner.

Ainsi on ne veut point s'éloigner d'une occasion de péché, ni rompre une liaison qui scandalise; on exagère l'impossibilité de cette rupture, les inconvéniens qu'on en verrait naître, les liens du sang, les intérêts de la fortune, les raisons de devoir et de bienséance qui y mettent un obstacle invincible; on remontre qu'au fonds le péril n'est pas grand, que la passion est refroidie, que les engagements ne sont plus les mêmes, et là-dessus le confesseur trompé consent; il n'insiste plus sur le précepte d'arracher l'œil qui est un sujet de scandale. La vérité, obscurcie sous ces faits adoucis, lui paraît souffrir ici une exception à la règle; et c'est sur un consentement ainsi obtenu qu'on se croit en sûreté, et qu'on sort des pieds du prêtre, content de l'avoir trompé et de s'être trompé soi-même.

Ainsi on ne voit point finir le scandale d'un divorce public, ni rejoindre des liens sacrés que la grâce d'un sacrement honorable avait unis; il n'est sorte de raison spécieuse dont on ne colore sa résistance; on a des prétextes d'honneur, de devoir, de conscience, d'incompatibilité, d'intérêts domestiques; on a tout tenté pour prévenir le mal; on n'en est venu à cette extrémité que pour en éviter de plus grandes; et là-dessus le confesseur, mal instruit, souffre un scandale auquel on ne lui laisse voir aucun remède; et l'âme abusée croit sa conscience plus en sûreté, depuis qu'elle a ajouté au crime de son état celui d'avoir surpris les suffrages de son juge.

Ainsi, on ne veut point interrompre des profits manifestement usuraires : on expose, comme présents, des dangers chimériques; on s'appuie sur la tolérance des lois et sur l'autorité des exemples; on représente toutes les autres voies d'assurer son revenu comme impossibles; on répand sur le cas particulier des ténèbres qui le font perdre de vue; et, plus prudent dans les affaires du siècle que le ministre de la pénitence, qui souvent ne les connaît pas, on s'applaudit de son consentement, tandis qu'on n'a fait que surprendre sa charité [1].

Telles sont les illusions de l'amour-propre dans le tribunal sacré : on manque de sincérité dans les expressions qu'on adoucit, dans les motifs qu'on supprime, dans les doutes qu'on expose en sa faveur; c'est-à-dire que nous ne nous montrons jamais que dans un faux jour. Ce que nous cachons de nous-mêmes, est ce que nous sommes réellement; ce que nous en découvrons, est ce que nous voudrions être. Nous étalons une conscience qui n'est que la fausse effigie de la nôtre; et, comme Michol, loin d'exposer aux yeux le véritable David, je veux dire nous-mêmes et notre passion dominante, nous substituons un fantôme et un simulacre à sa place : [*Et*] *inventum est simulacrum* [*solum*] [2].

Aussi, mes Frères, au sortir du tribunal, sentez-vous cette paix et cette sérénité de conscience, qui est le fruit d'une confession sincère et parfaite? Sentez-vous ce repos et ce soulagement que le cœur déchargé de ses crimes fait sentir à l'âme touchée? Ne vous reste-t-il pas au fond du cœur je ne sais quelles inquiétudes secrètes que vous tâchez de vous dissimuler à vous-même, je ne sais quels embarras qui troublent toute la douceur de votre pénitence? Ne vous promettez-vous pas à vous-même, pour vous calmer, qu'un jour enfin, rompant tout à fait avec le monde, vous vous confesserez pour vous convertir tout de bon; c'est-à-dire vous éclaircirez ces doutes qui vous fatiguent; vous exposerez à découvert ces embarras, sur lesquels tant d'absolutions reçues n'ont pu encore vous rendre tranquille? Avez-vous pu jusqu'ici réussir à vous persuader que

[1] Jean., v, 6. — [2] Ses passions, 1764.

[1] Les prêts à intérêt, sauf dans quelques cas particuliers, étaient autrefois défendus.

[2] I Reg., XIX, 16.

ce sont-là de vains scrupules? Et, malgré toute l'indulgence de votre amour-propre, qui ne cesse de vous amuser de cette illusion, la voix de votre conscience ne prend-elle pas le dessus, et ne vous reproche-t-elle pas sans cesse en secret votre dissimulation et vos réticences? Laissez répondre votre cœur, et soyez ici vous-même votre juge. Insensé de nourrir dans votre sein des serpents qui vous déchirent, de n'oser produire au jour des monstres qui s'évanouissent dès qu'ils ont vu la lumière, de découvrir une partie du mal, et de cacher celle où il aurait fallu appliquer le remède! Insensé de souffrir toute la honte d'un aveu et de vous priver des consolations d'un aveu sincère, de venir vous déclarer pécheur et de faire d'une déclaration si désagréable à la nature le plus grand de tous vos crimes!

Mais que craignez-vous en nous racontant ingénument l'histoire de vos malheurs et de vos chutes? De détruire dans notre esprit la vaine réputation de probité et de vertu, que vous conservez parmi les hommes? Mais pourquoi nous comptez-vous pour quelque chose au tribunal redoutable? Nous ne sommes là qu'à la place de Jésus-Christ; nous n'y portons ni les oreilles, ni les sentiments, ni les pensées de l'homme. Vous n'en direz jamais assez pour nous surprendre. Ah! nous ne savons que trop de quoi toute la corruption du cœur humain est capable; nous portons en nous la source et les penchants des mêmes faiblesses dont vous rougissez. Plus nous vous trouverons coupables, plus vous exciterez notre pitié, plus vous intéresserez notre charité, plus vous deviendrez un objet digne de nos soins, de notre tendresse et de nos larmes; plus nous offrirons pour vous des gémissements de zèle et des prières de compassion au Seigneur, afin qu'il daigne jeter sur vous des regards de miséricorde, et répandre abondamment sa grâce où le péché avait abondé : voilà notre ministère. Nous n'insulterons pas à votre faiblesse, puisque Jésus-Christ, à la place duquel nous vous écoutons, recevait avec tant de douceur les publicains et les pécheresses; nous ne saurons pas aggraver votre confusion; nous ne saurons que vous aider, vous rassurer, vous consoler et vous plaindre [1]. Mais ce n'est pas assez de déclarer sincèrement ses crimes, il faut les détester souverainement, et ajouter à la sincérité dans la manifestation la douleur dans le repentir.

### TROISIÈME PARTIE.

Toutes les autres dispositions dont nous venons de parler, ne sont que les préparations extérieures de la pénitence; la douleur en est l'âme et la vérité. La vertu du sacrement peut suppléer à la confession extérieure de nos fautes, lorsque des obstacles involontaires nous en ôtent le pouvoir; mais elle ne peut suppléer au sentiment intérieur qui les déteste, parce que c'est lui qui forme le pénitent. Tout le reste peut être remplacé par la douleur; la douleur ne peut être remplacée que par elle-même.

Cependant, rien de plus rare parmi les pécheurs, qui viennent s'avouer coupables au tribunal, que cette douleur de pénitence, à laquelle seule la rémission des péchés est promise; et c'est ici cette troisième sorte de malades, dont parle aujourd'hui l'Evangéliste, qui ne reçurent pas de Jésus-Christ le bienfait inestimable de la guérison, *aridorum*, ceux qui avaient les membres secs; c'est-à-dire ceux qui portent au tribunal un cœur sec, une âme insensible; et qui, après avoir senti les impressions les plus vives et les plus extrêmes des passions, ne trouvent en eux aucun sentiment pour la pénitence.

Or, comme l'illusion est ici dangereuse, et que chacun se flatte de porter au tribunal cette douleur qui suffit pour la justification du pécheur, il importe d'établir en quoi elle consiste.

Premièrement, cette douleur est un mouvement de la grâce et non de la nature; il faut que le trouble qui naît de l'horreur de nos crimes, soit une opération invisible de l'Esprit de Dieu, dit le dernier concile, qui nous porte à détester tout ce qui a pu lui déplaire; qu'il soit une vue de foi qui nous découvre dans le

[1] D'ailleurs vous ne nous en direz jamais tant que nous en savons. Nous n'en savons que trop par nous-mêmes. Nous portons dans nous les mêmes faiblesses dont vous rougissez, et plus vous vous déclarez coupables devant nous, plus vous devenez les objets de nos soins, de nos prières, de nos larmes; plus nous connaissons que vous avez besoin de miséricorde, plus nous poussons vers le Père des miséricordes des gémissements et des vœux selon toute l'ardeur de notre zèle, afin qu'il lui plaise de vous rétablir dans les faveurs dont vos péchés vous avaient fait déchoir. Nous n'insulterons pas à vos faiblesses, puisque nous tenons la place d'un Jésus-Christ qui a reçu à miséricorde les publicains et les femmes pécheresses. Loin d'augmenter votre honte et votre confusion, nous ne saurons que vous consoler, vous soutenir et vous plaindre. — *Ed. de* 1705.

péché et l'outrage qu'il fait à Dieu et les malheurs où il précipite l'homme ; qu'il soit enfin un commencement de nouvel amour, qui ne nous rende le crime odieux que parce qu'il commence à nous faire aimer le Seigneur, source de toute justice : première condition marquée dans notre Evangile. Il fallait que l'Ange du Seigneur descendît et troublât l'eau, afin que les malades fussent guéris, *Angelus autem Domini descendebat.... et movebatur aqua* [1]. Il faut que l'Esprit de Dieu descende dans nos cœurs pour y opérer des agitations salutaires ; tout autre trouble serait un trouble humain et inutile aux malades.

Or, le trouble que la plupart des pécheurs portent au tribunal, est un trouble d'amour-propre, et auquel l'Esprit de Dieu n'a point de part. Les uns prennent pour la douleur de la pénitence ces alarmes secrètes que l'orgueil oppose toujours à la déclaration de nos crimes; ce poids d'iniquités qui fatigue le cœur, auquel il en coûte tant de s'avouer coupable ; ces déchirements cruels que les œuvres de ténèbres, sur le point de se manifester et d'éclore, font sentir à la conscience pécheresse, semblables à des serpents, qui ne sauraient sortir sans déchirer le sein qui les a enfantés ; en un mot, ces inquiétudes d'une mauvaise honte, qui ne trouve d'odieux dans le crime que la peine de l'avouer. Ils confondent leur orgueil avec leur repentir, l'opposition qu'ils ont à l'humiliation de la pénitence, avec le repentir sincère qui y dispose, la haine de la confession avec la douleur de leurs crimes ; ils ne sont qu'orgueilleux et confus, et ils croient être touchés et pénitents.

Ce n'est pas que la même grâce qui opère le repentir, n'opère aussi une confusion salutaire, et qu'il n'y ait une honte qui conduit au salut [2], comme dit l'Esprit-Saint. Détournez de moi vos regards [3], ô mon Dieu, disait un roi pénitent ; je ne puis plus soutenir devant vous toute la confusion dont mes crimes me couvrent ; *Et confusio faciei meæ cooperuit me* [4]. Mais cette honte, formée par la douleur, ne trouve son motif que dans la douleur même. Ce n'est pas le jugement du ministre de la confession, qui la produit dans notre âme, c'est l'œil de Dieu qui la voit et qui connaît toute l'ignominie de son état. Elle ne compterait même le mépris de tous les hommes pour rien, si elle avait le Seigneur tout seul pour témoin de son innocence. Au contraire, quand elle serait seule sur la terre ou cachée dans les plus profonds abîmes, les regards de Dieu seul sur ses souillures la couvriraient de la même confusion ; et partout où elle porterait devant lui ses plaies, elle y porterait ses troubles et sa honte. Les inquiétudes secrètes et honteuses de l'orgueil ne sont donc pas les troubles salutaires de la pénitence.

Il en est d'autres qui prennent la douleur qui forme le repentir, pour ce trouble qui naît de la crainte toute seule des peines éternelles ; ce trouble qui, ouvrant l'enfer et tous ses tourments au pécheur, ne lui découvre rien de plus odieux dans l'iniquité que la punition dont elle est suivie ; ce trouble qui n'est lui-même qu'un désir que le crime pût être impuni, qui arrête l'action, dit saint Augustin, sans changer la volonté, qui nous rend timides sans nous rendre pénitents, qui nous fait craindre le châtiment sans nous faire haïr l'offense, et qui ne compterait pour rien d'outrager son Dieu, si la perte de son amour devait borner toute son infortune.

Je sais que la crainte du Seigneur est le commencement de la sagesse [1], qu'il est utile de percer souvent des yeux de la foi ces abîmes de feu et ces ténèbres éternelles où il y aura des pleurs et des grincements de dents, et de descendre tout vivants dans l'enfer, pour faire de ce souvenir salutaire un frein à nos passions indomptées. Je sais que cette crainte est un don de l'Esprit-Saint ; et mon dessein n'est pas d'ôter aux pécheurs un moyen de salut et un motif de componction que Jésus-Christ leur propose, que l'Eglise leur recommande, que les Saints ont eu sans cesse devant les yeux, et dont nous nous servons tous les jours, dans ces chaires chrétiennes, pour troubler la fausse paix des âmes criminelles. En effet, ô mon Dieu, si, avec tous vos foudres et vos flammes vengeresses, l'iniquité ne laisse pas de prévaloir sur la terre, si, malgré l'enfer et ces ardeurs éternelles que votre justice a préparées aux pécheurs, toute chair ne laisse pas de corrompre sa voie [2] ; resterait-il encore quelque foi parmi les hommes, si nous venions

[1] Jean., v, 4.
[2] Est confusio adducens gloriam et gratiam. *Eccli.*, IV, 25.
[3] Averte faciem tuam a peccatis meis. *Ps.* L, 11.
[4] Ps. XLIII, 16.

[1] Initium sapientiæ, timor Domini. *Ps.* CX, 10, et *Eccli.*, I, 16
[2] Omnis quippe caro corruperat viam suam. *Gen.*, VI, 12.

imprudemment leur faire un point de vertu de fermer les yeux à ces spectacles terribles, ou si nous leur faisions un vice du motif le plus commun et le plus ordinaire de la piété? Il est peu de ces âmes nobles et sublimes que l'amour et la reconnaissance toute seule attachent à votre service; c'est la sagesse des parfaits; mais les faibles ont besoin d'indulgence; et vous voulez que notre intérêt même entre toujours pour beaucoup dans notre fidélité.

Ce n'est donc pas la crainte des tourments destinés à l'impie que je veux exclure de la véritable pénitence. Elle en est la préparation, quoiqu'elle n'en soit pas l'âme et le fonds; car l'amour tout seul, qui a fait les pécheurs, peut former des pénitents; l'amour tout seul, qui a ravi notre cœur à Dieu, peut le lui rendre; l'amour tout seul, qui faisait tout le déréglement de notre volonté, peut y rétablir l'ordre et faire notre justice; et vous ne sauriez vous réconcilier avec Dieu, si vous ne commencez du moins à l'aimer plus que les vaines créatures qui vous avaient éloigné de lui; et si la vertu du Sacrement, jointe à cet amour encore faible, ne le perfectionne, et n'opère en vous la véritable justification. Ce n'est pas, dis-je, la crainte des peines que je veux ici exclure de la pénitence; c'est cette disposition criminelle, où se trouvent la plupart des pécheurs qui approchent du tribunal, lesquels, sans un enfer et ses tourments, vivraient comme des athées, sans foi, sans conscience, sans sacrements, lesquels ne connaissent de la religion que ses menaces, et qui, dans le secret de leur cœur, sont fâchés que Dieu soit juste, et qu'il ait attaché aux plaisirs les plus honteux des flammes éternelles.

Et ne croyez pas que ce soit ici une disposition rare ou chimérique; rien n'est plus réel et plus commun. La crainte fait presque toute notre religion. C'est la pensée seule des peines à venir, qui peuple les tribunaux de la pénitence; nous y faisons divorce pour un moment avec nos passions; et nous nous en séparons, comme on quitte des objets encore chers, mais funestes. Semblables à la femme de Loth, nous ne haïssons pas Sodome; nous n'en craignons que les flammes; nous nous en séparons à regret; et notre cœur y tient encore, tandis que la crainte toute seule du danger nous éloigne. L'esprit de la véritable piété est plus rare qu'on ne pense; tous les dehors du culte ne roulent presque que sur de fausses vertus; nous ne comptons pour offenses de Dieu que celles qui sont suivies d'une punition éternelle; celles qui se bornent à lui déplaire, nous ne les comptons pour rien; et, si nous voulons sonder nous-mêmes notre cœur, nous sentirons que nul principe d'amour et de grâce ne nous fait agir, et que l'enfer est la seule divinité que nous craignons [1].

Mais, comme la méprise est ici aisée, si vous me demandez à quelles marques on peut discerner ce trouble heureux qui forme les vrais pénitents, de cette honte d'orgueil ou de cette crainte toute mercenaire, qui ne forme que des esclaves, je dis, en second lieu, que la douleur de la pénitence renferme une résolution réelle et sincère de finir nos désordres et de commencer une vie sainte et chrétienne; c'est ce qui nous est figuré dans la guérison de notre paralytique. Souhaitez-vous d'être guéri, lui demande Jésus-Christ : *Vis sanus fieri* [2]? Il paraissait sans doute fort inutile de le demander à un malheureux qui gémissait sous le poids de ses maux; et l'on ne pouvait douter que trente-huit années d'infirmité ne lui fissent souhaiter vivement sa délivrance. Mais Jésus-Christ voulait nous apprendre par là que le pécheur, comme ce paralytique, sincèrement touché de ses maux, doit, en venant se présenter au tribunal, pouvoir se rendre ce témoignage à lui-même que réellement et de bonne foi il veut être guéri, c'est-à-dire renoncer à ses passions invétérées et prendre le parti de la piété.

Or, je vous demande, mon cher auditeur, lorsque vous venez aux pieds du prêtre, êtes-vous de bonne foi dans cette résolution? *Vis sanus fieri?* Pouvez-vous vous rendre ce témoignage à vous-même que vous voulez rompre sincèrement tous les liens qui vous attachent encore au monde et à vos plaisirs criminels, et vous ranger avec ce petit nombre d'âmes fidèles de votre rang et de votre état, qui, après avoir quelque temps vécu, comme vous, au gré de leurs passions, sont revenues

[1] Et ne croyez pas, mes Frères, que ce soit ici une disposition chimérique que je vous représente; elle est plus ordinaire que je ne vous le dis. La crainte fait presque toute la religion de nos jours. Et si vous voulez sérieusement vous examiner vous-mêmes, vous tomberez d'accord que cette crainte est tout le principe qui vous fait agir; que vous ne faites du bien que parce que vous craignez qu'il ne vous arrive du mal; et que l'enfer est presque la seule difficulté qui vous arrête. *Éd. de Trévoux.*

[2] Jean., v, 6.

à Dieu, et opèrent leur salut dans la pratique solide et constante des vertus chrétiennes? Commencez-vous à vous faire un plan de nouvelle vie? Ne comptez-vous pas encore sur les mêmes mœurs, sur les mêmes plaisirs, sur les mêmes liaisons, après la confession? Ne vous dites-vous pas à vous-même en secret, pour vous calmer sur cette fausse démarche de pénitence, qu'un jour viendra enfin que vous vous confesserez pour vous convertir tout de bon et rompre pour toujours avec le monde? Et ne distinguez-vous pas en vous-même cette confession que vous allez faire, de la conversion que Dieu demande de vous? *Vis sanus fieri?* Je vous le demande.

Prenez garde qu'on ne vous demande pas, si, en venant vous présenter au tribunal, vous formez de ces propos vagues et indéterminés de conversion, qui n'ont jamais de suite, et qu'on ne forme que pour s'étourdir sur la profanation du sacrement, et se dire à soi-même qu'on évite le sacrilége; de ces propos dont on sent soi-même la fausseté, qui ne satisfont pas la conscience inquiète, et qui laissent au fond du cœur, non-seulement la volonté réelle du vice, mais le sentiment secret qu'on ne veut pas encore y renoncer. Eh! que voit-on autour de nos tribunaux que des pécheurs de ce caractère?

Je vous demande, si, en venant confesser vos fautes, vous voulez vous convertir d'une volonté forte, pleine, sincère; qui ne forme pas des propos vagues et éloignés de changement, mais qui répand déjà des larmes de pénitence? Je vous le demande avec Jésus-Christ : *Vis sanus fieri?* La conscience ne saurait ici se faire illusion à elle-même; on sent bien si le propos d'une nouvelle vie est sincère. Les préludes d'une conversion et d'un renouvellement entier de mœurs ont je ne sais quoi de si vif et de si marqué qu'il se fait d'abord sentir et ne laisse rien d'équivoque. Des larmes, des combats, des agitations, des vues nouvelles, des démarches sérieuses et pénibles; que sais-je? quelque chose qu'on n'avait pas encore senti, et que ceux qui nous fréquentent n'avaient pas encore vu; un appareil qui annonce un peu plus que le fruit d'une confession ordinaire : ce sont là de ces travaux de l'enfantement qui ne ressemblent qu'à eux-mêmes : *Ibi dolores ut parturientis*[1]. On ne saurait y prendre le change, et il n'est que des douleurs d'un certain caractère, qui annoncent la naissance du nouvel homme dans nos cœurs.

Rappelez les conversions des pécheresses, des Saul, des Augustin; voyez ce qui se passait en eux dans ces moments heureux qui précédèrent leur changement. Quels troubles! quelles perplexités! quels combats! quels efforts héroïques sur eux-mêmes! quelles démarches nouvelles! quelles larmes! quels transports d'amour et de componction! C'est au milieu de tant d'agitations que se consomme l'ouvrage de la conversion; une démarche froide et tranquille n'a rien qui l'annonce et qui lui ressemble. C'est au milieu de ces troubles, de ces vents impétueux[1], pour ainsi dire, que l'Esprit de Dieu descend dans un cœur pénitent, comme il descendit autrefois dans le cénacle, et y vient porter la paix et la grâce; et c'est ici où l'on peut dire qu'on entend sa voix lorsqu'il arrive, et qu'on sait où il va et d'où il vient. C'est à vous à nous dire, si vous reconnaissez à ces traits la douleur qui jusqu'ici vous a préparé au sacrement de la pénitence.

Et ne nous dites pas que cette douleur, cachée au fond de l'âme, n'est pas toujours sensible au cœur pénitent. Un changement de vie porte si fort sur tous nos penchants, prend sa source dans un amour si vif qu'il n'est pas possible qu'il soit dans le cœur à l'insu de notre cœur même. Mais enfin je le veux pour des cœurs d'un certain caractère, nés froids, tranquilles, insensibles, qui peuvent se briser, mais qui ne sauraient s'attendrir. Mais vous, pourvu d'un cœur naturellement si tendre et si capable d'être touché, vous qui avez poussé la sensibilité dans les passions déplorables jusqu'à l'emportement, vous qui nous vantez tant la bonté et la tendresse de votre cœur, vous n'en manqueriez que pour votre Dieu? La douleur du péché serait la seule qui vous trouverait froid et insensible[2]? Les larmes, les sentiments, les vivacités, qui sont si fort de votre caractère, ne le seraient pas de celui de

[1] Ps. XLVII, 7.

[1] Tanquam advenientis spiritus vehementis. *Act.*, II, 2.

[2] Mais vous qui êtes si tendre à l'égard du monde, si susceptible de ses impressions extérieures de douleur ou de joie, d'amour et de haine, vous qui avez poussé la sensibilité jusqu'à l'excès, vous n'auriez pas autant de sensibilité pour l'affaire de votre salut, pour l'amour de votre Dieu? Quoi! la douleur de la pénitence vous rendrait toute seule insensible? *Ed. de Trévoux.*

votre pénitence? Illusion, mon cher auditeur! Si vous n'êtes pas vif dans la douleur de votre repentir, comme vous l'avez été dans vos désordres, c'est que vous étiez pécheur de bonne foi et que vous n'êtes qu'un faux pénitent.

Enfin non-seulement la douleur de la pénitence est une résolution réelle et sincère de changer de vie, mais encore une attention actuelle, qui prend d'abord des mesures solides de changement. Or, la principale est le choix d'un ministre fidèle, qui coopère avec Jésus-Christ à la guérison de votre âme : choix difficile, mais le plus important que vous ferez jamais, puisqu'il s'agit du salut, et que ce qui décide toujours de notre salut, c'est le choix de celui à qui nous allons confier les secrets de notre conscience. C'est la suite de notre Evangile qui nous fournit cette dernière réflexion. Seigneur, dit le paralytique à Jésus-Christ, je n'ai point d'homme qui me jette dans la piscine lorsque l'eau est troublée : *Domine, hominem non habeo* [1].

Or, avant que de venir vous présenter à la pénitence, vous adressez-vous à Jésus-Christ, afin qu'il vous aide dans un choix si essentiel, et qu'il vous suscite un guide fidèle, qui vous conduise sûrement dans la voie du salut? Cherchez-vous vous-même un homme rempli de l'Esprit de Dieu, qui sache vous jeter à propos dans la piscine, et cultiver ces premiers sentiments de grâce que vous portez au tribunal?

Un homme éclairé, qui puisse juger de la lèpre, connaître les plaies de votre cœur, et ne pas se tromper dans l'application des remèdes?

Un homme expérimenté, qui sache discerner les voies de la grâce dans votre âme, conduire les opérations de Dieu en elle, ne pas trop presser les âmes que l'Esprit-Saint ne pousse que lentement; ne pas arrêter celles qui sont portées, pour ainsi dire, sur les ailes de la grâce, et suivre l'Esprit de Dieu sans le prévenir?

Un homme accoutumé à parler à Dieu dans la prière, à étudier au pied de la croix la science du salut, et dont les paroles, pleines de cet esprit et de ce feu qu'il a puisé devant le Seigneur, portent ensuite l'onction de la grâce jusqu'au fond de votre âme toute ouverte dans ces moments, et sur laquelle les vérités les plus simples font alors tant d'impression [1]?

Un homme désintéressé, qui n'examine pas si vous êtes grand selon le monde, mais si vous êtes pécheur devant Dieu; que vos vices touchent plus que vos titres; et qui ne proportionne pas l'indulgence ou la sévérité de ses sentences à l'élévation ou à l'obscurité des pécheurs, mais au caractère de leurs crimes?

Un homme zélé, que rien ne puisse faire départir des intérêts de la vérité et des règles saintes de son ministère, et qui, sans faire ostentation de sévérité, ne cherche pas à se faire honneur des excès et des singularités outrées de ses pénitents, mais à faire honneur à la grâce et à la religion, en leur inspirant cette sobre sagesse qui remplit avec dignité les devoirs de son état, et qui, en condamnant le monde, s'attire l'estime et le respect du monde même?

Enfin, un homme charitable, qui sache mêler l'huile de la douceur avec le vin de la force; qui n'aigrisse pas les plaies par d'excessives rigueurs, mais qui ramène les malades par des condescendances nécessaires; qui ne soit pas toujours juge, mais qui se souvienne quelquefois qu'il est père; qui sache changer sa voix, comme l'Apôtre, se faire tout à tous, et prendre toutes les formes pour former Jésus-Christ dans un cœur?

Est-ce un guide de ce caractère que vous cherchez? Les plus inconnus sont toujours pour vous les plus propres; les plus indulgents, les plus habiles. Les premiers que le hasard vous offre, vous leur ouvrez indiscrètement les plaies de votre cœur. Vous prenez, comme ce Michas dont il est parlé au livre des Juges, le premier lévite qui se présente; vous lui dites : *Tenez-moi lieu de père et de prêtre* [2]. Vous mettez peut-être à prix ses soins et son ministère, et le rendez le ministre et le fauteur, comme cet Israélite, des dieux et des idoles que vous avez élevés dans votre maison, et auxquels vous avez prostitué votre cœur. Et si vous usez en ceci de quelque circonspection et de quelque recherche, c'est pour éviter ceux

[1] Jean, v, 7.

[1] Un homme accoutumé à parler à Dieu dans la prière, et à étudier sou ent au pied du crucifix la science du salut; un homme dont toutes les paroles soient animées de cette onction, de ce feu sacré qui emplit a me, qui touche le cœur des pécheurs, agissant toujours selon l'effusion de la charité, portant dans une âme les plus douces impressions de la grâce, aimant les vérités les plus simples et démêlant, quand il le faut, les mystères les plus obscurs. *Ed. de Trévoux.*

[2] Esto mihi parens ac sacerdos. *Juges*, XVII, 10.

qu'une réputation d'exactitude et d'intégrité rend redoutables à vos passions, et auxquels on ne s'adresse que lorsqu'on veut sincèrement se convertir et servir Dieu [1]. Ainsi le choix tout seul que vous faites du juge de votre conscience, est une preuve décisive que vous ne voulez pas changer de vie, que vous allez profaner le sacrement, et vous souiller où vous auriez dû vous purifier de vos souillures.

Voilà, mes Frères, les sources les plus ordinaires de l'inutilité du sacrement de la pénitence : on manque de lumière dans l'examen, de sincérité dans la manifestation, de douleur dans le repentir ; et voilà pourquoi les conversions sont aujourd'hui si rares au tribunal; voilà pourquoi, parmi cette multitude infinie d'aveugles, de boiteux et de ceux qui avaient les membres secs, à peine Jésus-Christ en trouve-t-il un seul, dit saint Augustin, qui mérite d'être guéri : *Tot jacebant, et unus sanatus est*. Les cinq portiques de la piscine, selon ce Père, figuraient les cinq livres de Moïse, qui découvraient les maux, mais qui ne les guérissaient pas : *Sed illi ægros prodebant, languidos non sanabant*. Mais hélas! nous pourrions le dire aujourd'hui avec plus de raison de la piscine des chrétiens, et des portiques mystérieux qui environnent le bain de la pénitence : ils ne servent plus qu'à nous découvrir les maux, les guérisons n'y sont plus en usage : *Sed illi ægros prodebant, languidos non sanabant;* nous y voyons aborder une multitude de pécheurs, nous n'en voyons presque pas sortir de pénitents; on nous y expose des plaies, et le bain sacré n'en voit presque jamais de fermées; il nous fait connaître les malades, mais il n'en est plus le remède : *Sed illi ægros prodebant, languidos non sanabant*. Et si j'osais l'ajouter ici, comme la loi de Moïse, en découvrant les péchés, les multiplia et ne servit qu'à faire des prévaricateurs, hélas! ce remède divin, loin de guérir les maux de l'Eglise, les a augmentés, pour ainsi dire, a donné lieu à des profanations, loin de rétablir la piété, et a fait des sacriléges, où il aurait dû faire des pénitents : *Sed illi ægros prodebant languidos non sanabant*.

Rentrons ici en nous-mêmes, mes Frères; et en ce jour surtout, consacré à la conversion des grands pécheurs, par la guérison d'un malade désespéré, en ce jour, où les prières mêmes de l'Eglise sollicitent auprès du Seigneur ses miséricordes pour les âmes les plus déplorées, rappelez ici devant Dieu toute la suite de vos années, et l'histoire secrète de votre conscience. Repassez sur ce nombre infini de confessions, toujours réitérées et toujours inutiles, et qui, sans doute, devant le tribunal de Jésus-Christ, feront le plus terrible sujet de votre condamnation. Dites-vous à vous même : Quelles ont été jusqu'ici mes voies et la monstrueuse conduite de ma vie? Mes passions d'aujourd'hui sont des plaies de l'enfance et qui ont vieilli avec moi; ce que je suis encore, voluptueux, emporté, dissolu, je l'étais déjà dès la première saison de ma vie. Ma destinée m'a fait éprouver des situations différentes au dehors; mais ma passion honteuse m'a suivi partout, et partout elle a été la même. Ma vie n'est qu'un seul crime diversifié, sous des circonstances et des situations dissemblables; *Un jour a instruit l'autre jour, et une nuit a montré sa science funeste à l'autre nuit* [1]. Du plus loin qu'il m'est permis de rappeler l'histoire de mes années, j'y trouve déjà les ébauches et les naissances de mes passions; et les commencements de ma vie ne s'offrent à moi, qu'avec les prémices des crimes dont je suis encore coupable.

Cependant, ô mon Dieu, votre colère n'a pas encore éclaté sur moi; et du haut de votre justice vous me voyez errer depuis si longtemps dans des voies criminelles, sans m'avoir frappé de mort, et fait périr, comme tant d'autres, au milieu de ma course. Ah! ce n'est pas sans quelque dessein de miséricorde sur moi que vous avez prolongé mes jours et différé jusqu'ici votre vengeance; vous ne m'auriez pas délivré de tant de périls qui ont mille fois menacé ma vie, si vous n'aviez voulu faire paraître en moi quelque jour les richesses de votre grâce.

Grand Dieu! je commence à ne plus aimer mes maux; achevez votre ouvrage; et faites

[1] Et si vous en choisissez quelqu'un reconnu prudent et éclairé, n'est-ce pas pour vous faire une réputation qui marque votre exactitude, et vous acquérir à juste prix un nom dans le monde, qu'on ne mérite que lorsqu'on veut de bonne foi se convertir. *Ed. de* 1705. — Le sens est tout différent de celui de l'édition posthume. Qui sait si le P. Joseph n'a pas ici modifié le texte de son illustre parent pour chercher quelque épigramme et quelque allusion regrettable, dont on ne saurait soupçonner le grand orateur?

[1] Dies diei eructat verbum, et nox nocti indicat scientiam. *Ps.* XVIII, 3.

que j'en aime le remède. L'état de ma conscience me trouble ; la corruption et le désordre de ma vie me couvrent de honte ; les remords du crime me tyrannisent et répandent l'amertume sur tous mes jours. Achevez, grand Dieu, de rompre des liens déjà à demi-brisés ; donnez le dernier coup à ma volonté rebelle ; soutenez ma faiblesse dans un combat où vous m'avez vu tant de fois succomber ; ne vous éloignez pas de moi ; et faites que je ne trouve le calme et la tranquillité que j'ai perdue qu'en vous devenant à jamais fidèle. Ainsi soit-il.

---

# DEUXIÈME SEMAINE DU CARÊME.

## NOTICE HISTORIQUE.

Recueillons sur cette seconde semaine les quelques notes éparses et bien sommaires que peuvent nous fournir la *Gazette de France* de ces années 1701 et 1704, et le *Journal* de Dangeau.

Ainsi s'exprime d'abord le marquis de Dangeau :

« *Dimanche* 20 (*février* 1701), *à Versailles*. Le roi alla au sermon et au salut, et entre deux il tint conseil. — *Dimanche* 17 (*février* 1704). Le roi ne sortit point de tout le jour; il alla au sermon... — *Mercredi* 20, *à Versailles*. Le roi entendit le sermon, et puis alla à Trianon. — *Vendredi* 22, *à Versailles*. Le roi entendit le sermon, et puis alla se promener à Trianon ».

Ecoutons maintenant la *Gazette* :

De Versailles, le 25 février 1701. « Le 20 de ce mois, deuxième dimanche de carême, le roi entendit, dans la chapelle du château, la prédication du P. Massillon, prêtre de l'Oratoire. — Et pour l'année 1704 : « Le 17 (février 1704), deuxième dimanche de carême, le roi, accompagné du Dauphin, du duc et de la duchesse de Bourgogne, et du duc de Berry, entendit la prédication du P. Massillon ».

Or, l'édition de 1745 renferme six sermons pour cette semaine, tandis que l'édition de Trévoux n'en contient que cinq, encore tous ne sont-ils pas authentiquement de Massillon; mais on y trouve les beaux sermons *sur l'Impénitence finale*, *sur la Vocation* et *sur le mauvais Riche*, quoique parfois avec un autre titre.

Evidemment les six sermons de l'édition de 1745 ont été prononcés à la cour. Ils s'adressent avant tout au roi, aux puissants, aux grands.

On peut, avec quelque sécurité, attribuer à l'année 1701 les sermons indiqués pour le dimanche, le mercredi et le vendredi. On reporterait, comme nous l'avons expliqué précédemment, au dimanche, au mercredi et au vendredi de la deuxième semaine du carême de 1704, les discours qui se trouvent maintenant marqués au lundi, au mardi et au jeudi. Cependant, si comme nous le pensons, on doit transporter le sermon *sur le Respect humain* du mardi de la seconde semaine au mercredi de la première, il faudrait emprunter un des discours du mercredi des Cendres ou des trois jours qui le suivent pour compléter la suite des prédications de cette semaine, par exemple le beau sermon *du Pardon des injures*.

# TRENTE-SIXIÈME SERMON.

## SERMON POUR LE DEUXIÈME DIMANCHE DE CARÊME.

### SUR LE DANGER DES PROSPÉRITÉS TEMPORELLES.

#### NOTICE.

Au deuxième dimanche est assigné l'admirable sermon *sur le Danger des prospérités temporelles*. Ce n'est pas aux pauvres et aux petits que le prédicateur adresse des leçons et des consolations : ils ne se trouvent pas à la cour. Mais il y a des douleurs aussi bien dans les palais que sous les toits de paille. Connaissant les grands, Massillon sait ce que nourrit de chagrin et d'amertume un homme ambitieux qui ne peut parvenir, un puissant que la fortune abandonne; il sait surtout combien, dans tous les temps, au milieu de l'or et des honneurs, se cache de dégoût, d'ennui, de lassitude. Ces malheureux qui ont le sentiment émoussé excepté pour l'envie, qui s'usent dans le vide et la fatigue, qui cherchent partout des distractions (c'était alors particulièrement dans le jeu et la bonne chère), ne sont-ils pas aussi à plaindre, et n'ont-ils pas besoin de leçons et de consolations? Voilà le danger de la prospérité; elle abat peu à peu les bons et nobles sentiments et rend insensible. Le remède c'est d'aimer Dieu et d'aimer le pro-

chain, en s'occupant de lui plus que de soi. D'abord l'homme élevé par la fortune et par la puissance est exposé à un mal cruel, qui peut faire avorter les meilleures qualités naturelles. Les joies des sens, opposées à la philosophie comme à la religion, énervent l'âme et empêchent l'esprit de se livrer aux pensées sérieuses. Plus le transport de la passion est violent, plus il est contraire à la sagesse, dit Cicéron lui-même. *Motus ut quisque est maximus, ita est inimicissimus philosophiæ.* Mais il y a une autre volupté, une autre ivresse que celle des sens. Quand tout rit, que la vie est facile et abondante, l'homme délaisse aisément le travail qui fait la santé de l'âme comme celle du corps, et devient incapable d'effort et de vertu. J'ai connu un saint et austère trappiste qui disait : « Je prie Dieu qu'il nous laisse toujours des dettes. Un labeur forcé, opiniâtre, sans répit, une pauvreté qui vous talonne, c'est l'âge d'or des monastères. » De fait, l'épreuve, la persécution, valent mieux pour l'élévation morale et religieuse des individus et des sociétés que la richesse et le repos luxueux. Où paraissent surtout les vrais héros et les grands saints ? L'ère des martyrs, l'époque même de notre révolution, les moments de lutte et de pauvreté, n'ont-ils pas été plus glorieux pour l'Eglise que les temps d'opulence et de tranquillité, que le XVIII^e siècle par exemple ? C'est ainsi qu'un climat sévère et froid, qu'une terre qui résiste à la culture, voit des races actives et vigoureuses, tandis que des régions chaudes et naturellement fécondes n'ont souvent que des habitants plongés dans une honteuse mollesse. Au nom du christianisme, avec les paroles mêmes de Jésus-Christ, le ministre de l'Evangile montre donc combien la prospérité livre l'homme qui ne prend pas garde, à l'égoïsme, à l'indifférence, aux sentiments étroits et vulgaires d'une personnalité raffinée. Déjà, dans l'*Avent*, Massillon, d'une voix émue et pleine de consolation, avait relevé le prix de l'affliction. Ici, avec une noble hardiesse, une rare fermeté, une pure et généreuse élévation, devant un roi à qui tout riait encore, en présence d'une cour amie des jouissances que donnent la richesse et la grandeur, l'orateur, comme par un pressentiment des hontes de la régence et de Louis XV, peint, avec des traits justes et vigoureux, l'abîme moral qui se creuse insensiblement sous ce terrain semé de fleurs et sous cet appareil si délicieusement flatteur. Il fait voir avec saint Augustin que rien n'est plus misérable que la félicité des pécheurs, *nihil est infelicius felicitate peccantium.* Bien souvent Bossuet était revenu sur cette grande vérité, fondement même de la religion et du désintéressement moral. « Si Dieu, dit-il, laisse à ses serviteurs quelque possession des biens de la terre, ce qu'il peut faire de meilleur pour eux c'est de leur en donner du dégoût, de répandre mille amertumes secrètes sur tous les plaisirs qui les environnent, de ne leur permettre jamais de s'y reposer, de secouer et d'abattre cette fleur du monde qui leur rit trop agréablement, de leur faire naître des difficultés, de peur que cet exil ne leur plaise et qu'ils ne le prennent pour la patrie, de piquer leur cœur jusqu'au vif, pour leur faire sentir la misère de ce pèlerinage laborieux, et exciter leurs affections endormies à la jouissance des biens véritables. » (T. X, p. 236). — On relit toujours avec intérêt et avec fruit ce beau sermon de Massillon, où il observe si profondément la source de nos misères pour y opposer une digue qui ne cède pas.

---

## ANALYSE.

DIVISION. — 1° *La prospérité est dangereuse, parce que les chutes y sont presque inévitables ;* 2° *Parce que la pénitence y est presque impossible.*

PREMIÈRE PARTIE. — *Les chutes sont presque inévitables dans la prospérité :*

1° Par l'impression qu'elle fait sur le cœur pour le corrompre. Une âme chrétienne doit vivre étrangère sur la terre ; et si elle se plaît dans son exil, elle n'est plus digne de l'héritage. Or, cette disposition si essentielle à la foi s'efface par la première impression que la prospérité fait sur le cœur, qui est une impression d'attachement à la terre. On comprend comment une âme affligée peut vivre étrangère en ce monde ; il ne lui en coûte pas beaucoup de retirer ses affections d'un monde qui a retiré d'elle ses faveurs. Mais ces sentiments que tout inspire dans l'affliction, tout les efface dans la prospérité ; comment se déplaire dans un lieu où tout nous rit ? Or, en quoi consiste le crime de cette disposition, le voici : c'est que dès lors, dit saint Augustin, si vos désirs réglaient votre destinée, vous vous immortaliseriez sur la terre et vous recarderiez comme une grâce de pouvoir vivre éternellement éloigné de Dieu dans l'usage des biens et des plaisirs sensibles, c'est-à-dire que le monde vous tiendrait la place de Dieu. Cette disposition est si cachée au fond du cœur qu'on ne s'en aperçoit pas soi-même. Cependant, elle est le ressort qui donne le mouvement à toutes vos œuvres ; elle établit par conséquent votre cœur dans un état de péché, qui souvent n'est jamais connu, jamais expié, et, par une suite nécessaire, jamais remis. Cette première impression que la prospérité fait sur le cœur, est suivie d'une seconde, c'est l'amour excessif de nous-mêmes. La foi nous apprend que nous devons nous haïr nous-mêmes ; autrement nous sommes injustes. Or, dans la prospérité, toute la vie est une recherche éternelle de soi-même ; de là tout ce qui plaît, tout ce qui flatte, tout ce qui nourrit la vie des sens, devient un besoin dont on ne peut plus se passer ; de là les lois les plus saintes de l'Eglise ne sont plus comptées pour rien, dès qu'il faudrait prendre sur soi pour les observer ; on dirait que tout est fait pour vous, et tout ce qui vous environne n'est attentif qu'à s'accommoder à vos désirs et à les justifier. Enfin l'élèvement du cœur est la troisième impression que la prospérité fait sur le cœur ; je ne parle pas de cet orgueil grossier qui faisait dire à un prince de Babylone : J'élèverai mon trône et je serai semblable au Très-Haut ; je parle d'un sentiment plus à portée du cœur de l'homme, et presque inséparable de la grandeur : c'est un certain sentiment avantageux de soi-même, qui accoutume l'âme à se regarder comme élevée au-dessus de tous ceux que son rang et sa prospérité laissent au-dessous d'elle ; c'est cette secrète erreur de vanité qui fait que l'on confond sa fortune avec soi-même, et qui grossit l'idée que l'on a de soi, en y ajoutant celle de tous ses avantages humains. Tout fortifie ce sentiment dans les grands ; leurs vices sont applaudis, et tout s'empresse à leur persuader qu'ils sont pétris d'une autre boue que les autres hommes ; il n'est pas jusqu'aux ministres de la vérité qui ne se croient obligés de donner aux plus légères vertus des grands des éloges que la religion désavoue.

2° Les facilités que la prospérité fournit aux passions, lorsque le cœur est déjà corrompu, sont encore bien plus à craindre. Car, premièrement, l'attachement aux choses d'ici-bas fait naître ces désirs infinis et insatiables dont parle l'Apôtre. Dès que vous regardez la terre comme votre patrie, vous ne cherchez plus qu'à y occuper une plus grande place, et vous voudriez seul l'occuper tout entière ; les dignités que votre opulence vous permet d'acquérir vous conviennent toujours, et les dignités de l'Eglise ne vous paraissent plus devoir servir qu'à l'établissement de vos enfants. Secondement, de l'attachement à son propre corps, seconde impression de la prospérité, naissent toutes ces passions indignes d'une âme qui déshonorent le temple de Dieu en nous. Qui ne sait que la prospérité fraie mille voies à ce vice honteux ? Où naissent les passions exécrables que dans les palais des grands ? Lisez les Ecritures : de là vient la chute de David, les égarements insensés de Salomon. Le plus une vertu commune suffit pour éloigner de chercher les occasions du désordre ; mais la vertu même des saints ne suffit pas pour nous défendre des occasions qui nous cherchent ; or elles naissent ces occasions sous les pas des grands et des heureux du monde. Troisièmement, de l'orgueil, dernière impression de la prospérité, naissent les désirs ambitieux, les concurrences, les perfidies, les haines, les vengeances, toutes passions que la prospérité favorise.

Quel fruit tirer de ces vérités? c'est de comprendre que pour posséder tout ce qui peut servir à la félicité de nos sens, il ne nous est pas plus permis pour cela de les satisfaire; c'est de penser souvent que tout ce qui ne nous élève qu'aux yeux des hommes, n'ajoute rien en effet à ce que nous sommes devant Dieu; c'est de reconnaître que toute la gloire de la terre peut enivrer le cœur pour un moment, mais ne saurait le remplir; que nous sommes nés pour le ciel; que ce n'est pas l'élévation, mais l'innocence du cœur qui fait le véritable bien de l'homme sur la terre.

DEUXIÈME PARTIE. — *La pénitence est presque impossible dans l'état de la prospérité:*

1° Parce que les grâces spéciales y sont plus rares. Lisez les Ecritures. Partout le Seigneur n'aime à s'entretenir qu'avec les simples et les petits, et il regarde de loin ceux que leur naissance et leur orgueil élèvent au-dessus des autres. Ce n'est pas qu'en Dieu il y ait acception de personnes; la grâce chrétienne embrasse tous les états, et la sainteté de tant de rois prouve qu'on peut être encore plus riche des biens de la grâce que de ceux de la fortune. Mais, premièrement, l'ordre de la Providence semble demander qu'il y ait une espèce de compensation dans cette inégalité de fortunes et de conditions répandue parmi les hommes. Or le secret de cette divine compensation consiste en ce que les richesses de la grâce sont comme l'héritage du pauvre et de l'affligé, tandis que l'homme heureux jouit des richesses de la terre comme de sa récompense et de son partage. Secondement, les grâces sont moins abondantes dans la prospérité, parce que les faveurs temporelles sont des récompenses vaines, dit saint Augustin, que la justice de Dieu accorde à quelques vertus naturelles des pécheurs, pour avoir plus de droit de les exclure à jamais des promesses de la grâce. Enfin les grâces sont moins abondantes dans la prospérité, parce que souvent cet état n'est pas celui que Dieu vous avait préparé dans sa miséricorde, et qu'il n'a permis que vous y fussiez placé que pour punir la dépravation de vos désirs. De là Dieu vous livre à tous les périls d'un état où il ne vous a placé qu'en punition de la cupidité qui vous l'a fait souhaiter.

2° La prospérité est un obstacle à la pénitence, parce qu'elle met dans le cœur des oppositions infinies aux grâces de conversion que Dieu pourrait accorder aux grands et aux heureux du monde. Premièrement, parce que le moyen le plus efficace dont Dieu se sert pour ramener un pécheur à lui, c'est l'instruction et le zèle des ministres de la pénitence qui lui parlent dans toute la sincérité de Dieu; or, d'une part, il est difficile que la présence seule des grands n'affaiblisse la vérité dans la bouche des ministres mêmes, et, d'une autre part, la docilité et la soumission sont bien rares chez les grands.

3° La grâce de la pénitence trouve encore des obstacles plus insurmontables au dehors et dans les suites de la prospérité. Un cœur heureux par l'abondance, ne cherche plus rien hors de lui, et rien ne réveille son amour pour le bien véritable; il faut à la grâce des pertes, des dégoûts, des afflictions; elle ne peut presque rien sur les âmes heureuses. De plus, comment faire pénitence sans vous engager en des réparations infinies? Quelle multitude infinie de crimes que les grands autorisent ou qu'ils n'empêchent pas! Enfin que d'obstacles extérieurs par la difficulté d'embrasser les vertus inséparables de la pénitence : la retraite, la prière, la mortification des sens, l'humilité, le renoncement à tout! La prospérité vous avait aplani tous les chemins du crime; elle vous ferme toutes les voies de la pénitence. Aussi la pénitence des grands est d'ordinaire bien imparfaite. Les premiers efforts qu'ils font pour sortir de leur égarement, reçoivent les éloges dûs à une vertu consommée. Mais devant Dieu, où les titres n'ajoutent rien à nos œuvres, qu'est-ce que l'élévation ajoute aux démarches de la pénitence? C'est que laissant plus de crimes à réparer, elle en exige de plus sévères, et même beaucoup plus extérieures et plus éclatantes.

---

Respondens Petrus, dixit ad Jesum : Domine, bonum est nos hic esse.

*Pierre dit à Jésus : Seigneur nous sommes bien ici.*

Matth., XVII, 4.

D'où vient que l'Evangile remarque que Pierre ne savait ce qu'il disait, lorsqu'il exhortait son divin Maître à fixer sa demeure sur le Thabor? C'est que ce n'est pas connaître le Christianisme que de vouloir jouir du repos et de la félicité avant le travail et les souffrances. Il fallait que le Christ souffrît et qu'il entrât ainsi dans sa gloire : telle a été la voie du Chef, telle doit être la voie des membres. Il faut que les chrétiens souffrent ici-bas, s'ils veulent qu'il partage un jour sa gloire avec eux; point d'autre porte que les souffrances, qui puisse nous introduire dans ce séjour de délices qui nous est promis.

Voilà pourquoi la religion ne semble avoir des anathèmes que pour ceux qui reçoivent leur consolation en cette vie. Partout, malheur à ceux qui rient et qui sont rassasiés; partout, les promesses consolantes ne sont faites qu'à ceux qui souffrent ici-bas; partout, le monde présent est livré aux impies, comme leur possession et leur héritage; partout, la récompense des saints sur la terre sont les larmes et les afflictions; partout enfin, leur royaume n'est pas de ce monde.

Ce n'est pas que le salut ne soit possible à tous les états, ou que la religion condamne les distinctions de la naissance, de la fortune, du rang, de l'autorité, établies de Dieu même, et si nécessaires à la subordination des peuples et à la tranquillité des empires. Les rois furent appelés, comme les pasteurs, à l'étable de Bethléem. L'Eglise eut d'abord des fidèles dans la maison de César, *qui de Cæsaris domo sunt* [1], comme sous la tente de Simon le corroyeur. La cour a eu de tout temps ses âmes choisies comme le cloître; et nous voyons ici

[1] Philipp., IV, 22.

le trône encore plus respectable par la piété que par la puissance et la majesté du souverain qui le remplit. Les faveurs temporelles sont en elles-mêmes l'ouvrage du Créateur; et dans l'ordre de sa sagesse elles doivent être des moyens de salut, et non pas des instruments de perdition et de vice.

Cependant la corruption les a tirées de leur usage naturel; elle a fait servir les dons de Dieu à l'injustice; et comme le serpent laisse un venin dangereux sur les fruits dont il a goûté, le premier pécheur, en usant contre l'ordre de Dieu des biens de la terre, les infecta, et en fit, pour ainsi dire, un poison mortel à toute sa postérité. Les dangers de l'abondance ne sont donc pas une suite de l'institution de la nature, mais du désordre du péché. L'homme était né pour être heureux; la terre n'avait reçu la fécondité que pour fournir à ses innocentes délices; mais l'homme abusa des bienfaits de Dieu; dès lors tout plaisir lui fut ici-bas comme interdit; parce que la joie ne convient qu'à l'innocence, et que d'ailleurs il est plus facile à la cupidité de s'en abstenir que d'en user sans excès; et comme tout est pur à ceux qui sont purs, tout devient souillé à celui qui l'était déjà par sa transgression.

Voilà le fondement des maximes effrayantes de Jésus-Christ contre les heureux du siècle. Mais que puis-je me proposer en vous exposant le danger de cet état? Ce devrait être sans doute de consoler ceux que la Providence laisse ici-bas dans l'indigence et dans la misère; mais cette instruction serait ici déplacée, et ces sortes de malheureux n'habitent guères les cours des rois. C'est donc de faire sentir à ceux qu'on éloigne des grâces, qui se regardent comme malheureux, qui se plaignent sans cesse de l'injustice de leurs maîtres, et qui voient, avec une douleur amère, leurs concurrents élevés et comblés, — sorte de mécontents dont les cours ne manquent jamais, — de leur faire, dis-je, sentir qu'ils ne connaissent pas le don de Dieu et les marques signalées de miséricorde que sa bonté leur donne, et d'apprendre à ceux à qui tout réussit, et qui semblent n'avoir plus rien à désirer sur la terre, que si leur état paraît digne d'envie selon le monde, il est terrible aux yeux de la foi : premièrement, parce que les chutes y sont presque inévitables; secondement, parce que la pénitence y est presque impossible. Tout y aide les passions; tout y éloigne les grâces : et la foi n'y découvre que des occasions de péché et des obstacles de conversion. Développons ces deux vérités importantes. *Ave, Maria.*

### PREMIÈRE PARTIE.

Le monde, dit saint Augustin, est plus dangereux lorsqu'il nous rit que lorsqu'il nous maltraite; et les faveurs qui nous le rendent aimable sont plus à craindre que les rebuts qui nous forcent à le mépriser : *Periculosior est blandus quam molestus*[1]. En effet, soit que nous considérions les prospérités temporelles par l'impression qu'elles font sur le cœur pour le corrompre, ou par les facilités qu'elles ménagent aux passions, lorsque le cœur est déjà corrompu, vous conviendrez que le salut est si difficile dans cet état de félicité et d'abondance, que l'âme juste doit regarder les prospérités temporelles comme des présents que Dieu fait d'ordinaire aux hommes dans sa colère.

Je dis, soit que vous les considériez par les impressions qu'elles font sur le cœur pour le corrompre. Car, premièrement, une âme chrétienne doit vivre étrangère sur la terre : son origine, dit Tertullien[2], sa demeure, son espérance, sa noblesse, sa couronne, sont dans le ciel; son cœur doit être où est son trésor. Si elle cesse de soupirer un moment vers sa patrie, elle cesse d'appartenir au siècle à venir et à l'Église des premiers-nés; si elle se plaît dans son exil, elle n'est plus digne de l'héritage. Son désir fait ici-bas toute sa piété; son inquiétude, tout son mérite; sa consolation, elle ne doit la trouver que dans son espérance.

Or, cette disposition, si essentielle à la foi, s'efface par la première impression que la prospérité fait sur le cœur, qui est une impression d'attachement à la terre. Et certes on comprend comment une âme affligée peut vivre étrangère dans ce monde. Hélas! quelle raison aurait-elle de s'attacher à des créatures qui l'ont abandonnée? Il ne lui en coûte pas beaucoup de retirer ses affections d'un monde qui a retiré d'elle ses faveurs, et de se regarder comme étrangère dans un lieu où elle ne possède rien. Au contraire les vues de la foi sont alors ses plus douces pensées; rien ne console plus solidement ses malheurs que de pouvoir se dire à elle-même que ce monde n'est pas sa

[1] Epist., 144.
[2] Apolog.

patrie; qu'on ne l'a dépouillée que de ce qu'il ne lui était pas permis d'aimer; que les biens véritables du fidèle sont intérieurs et ne sauraient lui être ravis malgré lui; que la perte de la grâce est la seule qu'une âme chrétienne puisse faire; que peu importe de perdre ou de posséder ce qu'on ne peut conserver toujours; et que nous étant défendu de fixer notre cœur à la terre, la situation qui nous y attache le moins doit nous paraître la plus souhaitable.

Mais ces sentiments que tout inspire dans l'affliction, tout les efface dans la prospérité. Car, mes Frères, qu'il est difficile de se déplaire dans un lieu où tout nous rit, de regarder comme un exil une terre de délices, de n'être pas de ce monde lorsque le monde ne paraît être que pour nous, de ne pas fixer son tabernacle où l'on se trouve si bien, de gémir, comme le Prophète, sur la durée de son pèlerinage, quand on n'en ressent ni les travaux, ni les amertumes, et de marcher sans cesse vers la patrie [1], tandis qu'on trouve sur le chemin tant d'attraits propres à nous arrêter! L'insensé de l'Evangile se voyant dans l'abondance pour une longue suite d'années, conviait son âme à se reposer: *Anima,... requiesce*[2]; mon âme, reposez-vous. C'est la première impression que la prospérité fit sur son cœur: elle l'attacha à la terre et lui fit chercher un injuste repos dans les créatures.

Or, si vous me demandez en quoi consiste le crime de cette disposition, — car à la cour, encore plus qu'ailleurs, où l'on ne connaît de la religion que la surface, ces grandes vérités ne paraissent que des spéculations de nul usage; — si vous me le demandez, dis-je, le voici: c'est-à-dire que dès lors, dit saint Augustin, si vos désirs réglaient votre destinée, vous vous immortaliseriez sur la terre; vous accepteriez, comme une grâce, le privilége de pouvoir vivre éternellement éloigné de Dieu dans l'usage des biens et des plaisirs sensibles: c'est-à-dire que, si le monde pouvait être votre dieu, votre récompense, votre demeure éternelle, vous ne vous aviseriez jamais d'en demander d'autre; c'est-à-dire que si l'on vous permettait d'opter de la terre ou du ciel, du siècle à venir ou du présent, de Dieu ou de la créature, le choix serait bientôt fait, et ce qui est visible, préféré à ce que la foi seule vous découvre; c'est-à-dire, en un mot, que vous n'êtes plus chrétien, car un chrétien est un enfant des promesses, un homme du siècle à venir, un citoyen du ciel, une portion du Christ, qui attend sans cesse sa réunion avec ce corps mystique, qui se forme et s'achève chaque jour, et n'aura sa perfection et sa plénitude que dans l'éternité; et non-seulement vos désirs ne sont que sur la terre; mais l'attente même des justes, le règne de Jésus-Christ, vous paraît la plus triste et la plus affreuse de toutes les pensées.

Je sais que cette injuste disposition est cachée au fond de l'âme, et qu'on ne s'en aperçoit pas soi-même. Cependant, c'est elle qui forme tous vos désirs, qui règle toutes vos démarches, qui décide de tous vos penchants: c'est le ressort principal qui donne le mouvement à tout le corps de vos œuvres extérieures; elle établit au milieu de votre cœur un état de péché, et de ces péchés qui n'étant marqués par aucun acte sensible et particulier, et ne consistant que dans un déréglement habituel de votre amour, ne sont jamais connus, jamais expiés, par conséquent jamais remis; de ces péchés qui n'étant, pour ainsi dire, que le fond de votre volonté, sont la source de tous les autres, et ne paraissent jamais eux-mêmes; de ces péchés, enfin, compatibles avec la probité, la régularité des mœurs, la pratique de certains devoirs de religion, avec une tendresse même de conscience, en un mot, avec tout ce qui peut nous faire absoudre par le monde, dans le temps que nous sommes condamnés aux yeux de Dieu.

Et ne nous dites pas que ce sont là des raffinements, et que l'amour du bien-être étant né avec nous, s'il y a du crime, c'est d'en abuser et non pas de l'aimer. Mais est-ce un raffinement que de venir vous annoncer que vous êtes nés pour le ciel, que la terre est pour vous une demeure étrangère, un lieu de malédiction, d'où les enfants de Dieu doivent sans cesse souhaiter de sortir, et que quiconque ne sent pas la tristesse de vivre éloigné de sa patrie, perd le droit et le privilége de citoyen [1] des saints? Est-ce un raffinement de vous dire que faire de ce monde une cité permanente, c'est vivre comme les païens qui n'ont point d'espérance, que de n'être occupé que d'une fortune périssable, c'est avoir renoncé à la foi, et que faire du salut et de l'éternité l'affaire la moins

[1] *La patrie*, 1745, Renouard et Didot. *Sa patrie*, 1764.
[2] Luc, XII, 19.

[1] Selon l'usage du XVII^e siècle, Massillon emploie souvent le mot citoyen dans le sens de concitoyen. *Estis cives sanctorum*, dit saint Paul. *Eph.*, II, 19.

sérieuse de toutes celles qui vous occupent, c'est être déjà jugé ? Si ce sont là des raffinements, l'Evangile, cette philosophie si sage, si simple, si admirée même des païens, n'est donc plus qu'un vain système d'un esprit oiseux ; et c'est au monde réprouvé à nous fournir un langage plus sensé et des instructions plus solides, pour annoncer les voies du salut.

Première impression que la prospérité fait sur le cœur, une impression d'attachement à la terre. La seconde, c'est l'amour excessif de nous-mêmes. La foi nous apprend que nous sommes haïssables ; car il n'est rien d'aimable que l'ordre [1], et nous en sommes sortis ; il n'est rien d'aimable que la vérité et la justice, et nous en sommes déchus ; il n'est rien d'aimable que l'ouvrage de Dieu, et nous sommes l'ouvrage du péché. Nous devons donc nous haïr nous-mêmes ; autrement nous serons injustes [2], nous contredirons même les plus vifs sentiments de notre conscience. Car au fond, nous avons beau nous éblouir par les hommages qu'on nous rend, nous sentons bien que nous ne sommes point dignes d'être aimés. Hélas ! il est tant de moments où nous nous sommes à charge à nous mêmes, où tout nous déplaît en nous, où tout ce que nous pouvons faire est de nous souffrir, où nous avons besoin de diversions et d'amusements, qui nous détournent de la vue intérieure et humiliante de nos propres défauts, et nous empêchent de retomber sur nous-mêmes. Le monde appelle cet état ennui ; mais cet ennui, c'est l'homme montré à lui-même, et qui ne peut soutenir un instant la vue de sa propre misère [3] : marque infaillible que nous sommes haïssables, et que c'est un désordre de s'aimer ; j'entends de s'aimer pécheur et dans la corruption de la nature.

Or, toute votre vie, vous que ce discours regarde, est une recherche éternelle de vous-même ; et de là, tout ce qui plaît, tout ce qui flatte, tout ce qui nourrit la vie des sens, devient un besoin dont vous ne pouvez plus vous passer ; de là, les plus saintes lois de l'Eglise ne sont plus comptées pour rien, dès qu'il faudrait prendre tant soit peu sur soi pour les observer ; de là, vous vous établissez comme le centre des créatures qui vous environnent ; on dirait que tout est fait pour vous, que tout vit pour vous, que tout subsiste pour vous, que tout le reste n'est rien que par rapport à vous, que le monde entier doit se bouleverser ou pour vous ménager un plaisir ou pour vous sauver la plus légère peine ; de là, tout ce qui vous approche n'est attentif qu'à s'accommoder à vos desirs, suivre vos caprices, entrer dans le plan de votre amour-propre. On étudie vos goûts, on devine vos penchants, on ne s'insinue dans votre bienveillance qu'à la faveur de vos faiblesses. Rien ne vous gêne, rien ne vous contredit ; vos inclinations décident toujours de tout ce qui vous regarde ; on prévient même vos souhaits. Je ne sais si vous nous accuserez encore ici de raffiner, mais je sais que s'il y a encore une divinité pour vous, ce ne peut être que vous-même. Car, je vous demande : qu'ont fait de plus les grands saints pour Dieu que ce que vous faites pour vous-même ? Il a été le seul objet et le seul point de vue de toutes leurs actions ; ne l'êtes-vous pas vous-même des vôtres ? Ils n'ont vécu que pour lui ; pour qui vivez-vous que pour vous-même ? Ils n'ont compté pour rien tout ce qui ne se rapportait pas à lui ; comptez-vous pour beaucoup ce qui ne vous regarde pas ? Poussez le parallèle, et vous verrez que vous êtes plus encore votre idole et votre divinité que le Seigneur n'est le Dieu de ceux qui l'aiment et qui l'invoquent. Mes Frères, on a horreur des grands crimes, et on ne compte pour rien de vivre sans culte, sans amour pour Dieu, de ne le mettre pour rien dans le détail de sa vie, c'est-à-dire de vivre comme si nous n'étions sur la terre que pour nous, et que nous dussions borner nos affections, nos craintes, nos désirs, nos espérances à nous-mêmes.

La troisième impression que fait la prospérité, est l'élèvement du cœur : je ne parle pas de cet orgueil grossier et déclaré, qui faisait dire à un prince de Babylone : Je monterai, j'élèverai mon trône au-dessus des nuées, et je deviendrai semblable au Très-Haut [1]. Je parle

[1] Notre vertu, notre perfection, c'est d'aimer la raison, ou plutôt c'est d'aimer l'ordre. — MALEBRANCHE. *Traité de Morale*, éd. de 1683, p. 13. — L'amour-propre, ennemi irréconciliable de la vertu ou de l'amour dominant de l'ordre immuable. — MALEBRANCHE. *Traité de Morale*, éd. de 1683, p. 45.

[2] Le pécheur ne peut se haïr comme il devrait se haïr ; il n'y a qu'un Dieu qui puisse le haïr, autant qu'il est digne de la haine. — MALEBRANCHE. *Méditations sur l'humilité et la pénitence*, VIIe considération.

[3] Et quand on se verrait même à l'abri de toutes parts, l'ennui, de son autorité privée, ne laisserait pas de sortir au fond du cœur, où il a des racines naturelles, et de remplir l'esprit de son venin. — PASCAL, IV. Ed. Havet, p. 63.

[1] Ascendam super altitudinem nubium, similis ero Altissimo. *Isaie*, XIV, 14.

d'un sentiment plus à portée du cœur de l'homme, et presque inséparable de la grandeur. Je sais qu'il est des personnes qui, ou cultivées par l'éducation, ou redevables à la nature d'un caractère doux et facile, ou enfin, qui voulant paraître, par un raffinement d'orgueil, au-dessus même de leur élévation, savent en dépouiller tout le faste, se rendre accessibles, et aplanir par leur humanité toutes les voies à ceux qui les approchent. Mais ce n'est pas dans la fierté que je mets le danger de la prospérité; le ridicule de ce vice suffit presque tout seul pour en corriger.

C'est dans un certain sentiment avantageux de soi-même, qui accoutume l'âme à se regarder comme élevée par ses propres dons au-dessus de tous ceux que son rang et sa prospérité laissent au-dessous d'elle. C'est dans une secrète erreur de vanité, qui fait que nous confondons notre fortune avec nous-mêmes; que nous faisons entrer la naissance, la grandeur, les titres, les dignités, les biens, dans l'idée de ce que nous sommes; et que de tous ces avantages, qui sont au dehors de nous, et qui par conséquent ne nous appartiennent pas, nous nous formons une grandeur imaginaire que nous prenons pour nous-mêmes; enfin une erreur qui nous persuade que nous sommes aux yeux de Dieu et dans l'ordre de sa providence des créatures privilégiées et aussi distinguées que devant les hommes et dans l'ordre extérieur de la société. Leur prospérité, dit le Prophète, les affranchit des travaux et des misères communes au reste des hommes; et voilà pourquoi un orgueil secret s'est emparé de leur cœur : *In labore hominum non sunt... ideo tenuit eos superbia*[1]. Aussi, le premier avis que l'Apôtre recommande à Timothée de donner aux grands du monde, est de ne point s'élever : *Non sublime sapere*[2].

D'ailleurs, au dehors tout fortifie dans les grands cette dangereuse impression : les vices sont applaudis; la médiocrité des talents, cachée sous l'artifice des louanges; leur orgueil, justifié par les noms pompeux de grandeur d'âme et d'élévation de sentiments : tout s'étudie, tout s'empresse à leur persuader qu'ils sont pétris d'une autre boue que les autres hommes. Nous-mêmes, nous, ministres de la vérité, et dont les lèvres en sont les dépositaires sacrés, nous donnons aux plus légères vertus des grands des éloges que la religion désavoue; et sous prétexte d'animer de faibles commencements de piété, nous les corrompons dans leur source. Tel est le malheur des grands; tout est attentif ou à leur déguiser leurs vices ou à leur faire perdre le mérite de leurs vertus.

Or, quand même on pourrait se défendre de ce que les louanges ont de plus injuste et de plus grossier, il se forme néanmoins de tous ces discours empoisonnés je ne sais quel sentiment de propre estime qui ne s'efface plus, et qui corrompt le cœur pour toujours. Hérode, au milieu des acclamations d'un peuple insensé, ne se croit pas sans doute un dieu descendu sur la terre pour parler aux hommes; la louange était trop grossière pour être persuadée; il écoute cependant avec complaisance des applaudissements qui semblent lui déférer des honneurs divins, qui le traitent de dieu et d'immortel. Son cœur en est touché, si sa raison n'en est pas gâtée; il ne rejette pas, comme des blasphèmes, des titres et des éloges, qui ne sont dûs qu'au seul Roi immortel des siècles; et les vers qui le dévorent sur l'heure, nous laissent comprendre quel fut l'excès de son impie vanité, puisqu'elle mérita d'être punie d'un si affreux supplice.

Voilà les premiers dangers de la prospérité tirés des impressions qu'elle fait sur le cœur pour le corrompre; mais les facilités qu'elle fournit aux passions, lorsque le cœur est déjà corrompu, me paraissent bien plus à craindre. Renouvelez, je vous prie, votre attention.

Car, en premier lieu, de l'attachement aux choses d'ici-bas, comme d'une source funeste, naissent ces désirs infinis et insatiables, dont parle saint Paul, qui tuent l'âme; c'est-à-dire que vous regardez la terre comme votre patrie; vous ne cherchez plus qu'à vous y agrandir, qu'à y occuper une plus grande place; vous voudriez seul pouvoir l'occuper tout entière. Vous ajoutez, dit un prophète, l'héritage de vos voisins à celui de vos pères; vous passez les bornes que la modération de vos ancêtres avait si sagement mises à vos biens et à votre fortune; vous appelez les terres de vos noms; il semble que l'univers entier ne pourra plus suffire à l'étendue de vos projets. Vous forcez souvent un Naboth de vous céder son champ et la succession innocente de ses pères; tout ce qui vous accommode vous appartient déjà; vous faites des droits les plus douteux des droits incontestables, et forcez l'équité de plier

[1] Ps. LXXII, 5, 6.
[2] I Tim., VI, 17.

sous la puissance. Les dignités que votre opulence vous permet d'acquérir, vous conviennent toujours; vous ne faites pas attention si la médiocrité de vos talents vous en rend incapable, si le public en souffrira, mais seulement si vous assurez à vos enfants une fortune plus durable; ce n'est plus la vocation du ciel qui décide de leur destinée, ce sont vos intérêts temporels : l'Eglise est obligée de recevoir des mains de votre cupidité des sacrifices qu'elle déteste; vous transportez dans le champ du Seigneur tout ce qui occupe inutilement la terre dans le vôtre; pour ne pas partager vos biens et pour soutenir le vain honneur de votre nom, vous déchirez et vous déshonorez l'héritage de Jésus-Christ; vous placez dans le sanctuaire des vases de rebut et d'ignominie [1]; vous achetez quelquefois même le don de Dieu; et, comme cette mère de Michas, dont il est parlé dans l'Ecriture, vous employez vos grands biens à ériger à un enfant, dans votre maison même, un nouveau sacerdoce et un nouveau temple. Une fortune plus médiocre, en vous laissant plus de modération, vous eût laissé plus d'innocence. Et ne croyez pas que je parle ici de cette opulence cimentée du sang des peuples, de ces hommes nouveaux à qui nous voyons étaler sans pudeur, dans la magnificence de leurs palais, les dépouilles des villes et des provinces; ce n'est pas à nos discours à réformer ces abus; c'est à la sévérité des lois et à la juste indignation de l'autorité publique. Vous-mêmes qui m'écoutez, mes Frères, vous en faites le sujet le plus ordinaire de vos dérisions et de vos censures; vous souffrez impatiemment que des hommes, sortis pour ainsi dire de la terre, osent disputer avec vous de faste et de magnificence; parer leur roture et leur obscurité de vos grands noms, et insulter même par des profusions insensées à la misère publique dont ils ont été les artisans barbares; vous sentez toute l'horreur d'une prospérité née de l'injustice, et vous ne connaissez pas les dangers de celle que la naissance donne. Toute la différence que j'y trouve, c'est que l'une commence et l'autre finit toujours par le crime; c'est que les uns jouissent d'un bien injustement acquis, et que les autres abusent d'une fortune légitime.

En effet, en second lieu, de l'attachement à son propre corps, seconde impression de la prospérité, naissent toutes ces passions d'ignominie qui déshonorent le temple de Dieu en nous. Or, qui ne sait que la prospérité fraie mille voies à ce vice honteux? Car, je ne vous dis pas que la seule mollesse, inséparable de l'abondance, est un acheminement presque infaillible à la licence des mœurs; et qu'une vie toute oiseuse, telle qu'on la mène dans l'opulence, touche de près à la dissolution. Eh! où naissent les monstres et les passions exécrables que dans les palais des grands? Les vices communs ne plaisent plus; et, pour réveiller ces âmes voluptueuses, il faut que des excès bizarres et une affreuse distinction d'énormité donnent à l'iniquité de nouveaux charmes. Lisez les divines Ecritures : de là vient la chute de David, les égarements insensés de Salomon, les voluptés démesurées de Balthazar, le scandale de la cour d'Hérode.

Je ne vous dis pas encore que souvent l'âme est redevable de son innocence à la difficulté de la transgression, qu'on n'aime pas les plaisirs qui coûtent trop, que les obstacles qu'une fortune médiocre met à nos désirs, font souvent prendre un parti généreux au fidèle, et l'attachent au devoir par des liens plus saints et plus durables; mais que pour les grands leurs désirs deviennent la seule règle de leurs passions; la volonté n'a plus d'autre frein qu'elle-même; les plaisirs ne coûtent plus que la seule peine d'être désirés. A peine David eut souhaité de boire de l'eau de la citerne de Bethléem, que, malgré toutes les difficultés qui semblaient rendre son désir inutile, trois jeunes hébreux percent l'armée ennemie, et, à travers mille dangers, viennent mettre à ses pieds une eau qui était le prix de leur sang et le périt de leur âme : tout est facile aux passions des grands. Hélas! le crime plaît avec toutes ses contradictions et ses peines; quels attraits n'aura-t-il donc pas, lorsque tout en aplanit les voies et qu'il n'en coûte plus au cœur que pour s'en défendre?

Enfin, je n'ajoute pas qu'une vertu com-

[1] Il faut voir comment Bourdaloue, dans son solide sermon *sur les Devoirs des pères envers les enfants*, peint vivement le crime des pères qui, par des vues humaines, se rendent maîtres de la vocation de leurs enfants. « Quoi! il faudra que Dieu en passe par votre choix et qu'il soit réduit, pour ainsi parler, à recevoir cet enfant aux plus saintes fonctions de l'Eglise, parce que cela vous accommode et que vous y trouvez votre compte? » Hélas! depuis que l'Eglise n'a plus de richesses à offrir aux siens, si Massillon et Bourdaloue revenaient parler aux grands, ils n'auraient plus besoin de détourner les puissants des fonctions ecclésiastiques. Mais Dieu sait trouver, parmi les pauvres et les petits, ses ministres et ses missionnaires, et il leur communique l'esprit de dévouement et de force.

mune et quelquefois même l'indolence suffisent pour nous éloigner de chercher les occasions du désordre; mais que la vertu même des saints ne suffit pas pour se défendre des occasions qui nous cherchent. Or, elles naissent, ces occasions, sous les pas des grands et des heureux du monde; leurs regards trouvent partout des écueils; tout veut plaire, tout s'étudie à corrompre le cœur, tout fait gloire de l'avoir corrompu. Le crime s'offre à eux, accompagné de tous les attraits les plus propres à le rendre aimable, de tous les artifices que la corruption a pu inventer, ou pour prévenir les dégoûts, ou pour amuser l'inconstance, ou pour justifier la passion. Des conseillers d'iniquité, des ministres de la volupté, dont la prospérité est toujours environnée, cherchent à plaire en flattant la passion du maître, en deviennent les apologistes impies, en adoucissent l'horreur, en illustrent la honte et la bassesse, en réveillent le désir. A peine Sara eut paru dans les royaumes de Pharaon et d'Abimélech que les courtisans, connaissant la honteuse fragilité de leurs maîtres, viennent leur vanter sa beauté, enflamment leur passion et leur inspirent des désirs injustes. Dans une situation si périlleuse, ô mon Dieu! le juste lui-même tomberait; et comment peut-il arriver qu'une âme déjà amollie par la prospérité se soutienne?

Enfin, de l'orgueil, dernière impression de la prospérité, naissent les désirs ambitieux, les concurrences, les perfidies, les haines, les vengeances, toutes passions que la prospérité favorise : *L'orgueil de ceux qui vous haïssent, ô mon Dieu*, dit le Prophète, *monte toujours* [1]. Les biens, le rang, la naissance font comme une loi de l'ambition; il serait honteux d'être né quelque chose et de ne point penser à s'élever; savoir se borner, se trouver heureux dans son état, est une philosophie qui déshonore et que le monde traite de pusillanimité ou de singularité bizarre. Or, dès que vous supposez l'ambition maîtresse d'un cœur jusqu'à un certain point, il n'est plus rien d'injuste et de lâche même qu'on n'en doive attendre. Il faut détruire vos concurrents, s'élever sur les débris de la religion et de la conscience, être double, dissimulé, perfide, tout, hormis chrétien. Il faut se réjouir des infortunes d'autrui lorsqu'elles nous élèvent, s'affliger de leur élévation qui nous recule, haïr tout ce qui s'oppose à nos prétentions, entrer dans les passions de ceux à qui nous avons intérêt de plaire, décrier la vertu même et le mérite qui nous devient un obstacle, sacrifier l'intérêt public à nos intérêts personnels, et faire de notre fortune notre religion et notre dieu. Voilà les premiers dangers de la prospérité : elle inspire les passions en corrompant le cœur; elle les favorise lorsqu'elle l'a déjà corrompu.

Mais quel fruit retirer de ces grandes vérités? Faut-il donc renoncer aux biens et aux titres que nous tenons de nos ancêtres et sortir d'un état où la Providence nous a fait naître? Non, mes Frères, mais c'est de nous dire premièrement à nous-mêmes que pour posséder tout ce qui peut servir à la félicité des sens, il ne nous est pas plus permis pour cela de les satisfaire; que ce n'est pas le degré de notre fortune, mais celui de notre innocence, qui doit décider de nos droits sur les plaisirs les plus permis; que le pécheur, quelque élevé qu'il puisse être, n'a plus de partage que les larmes et la violence; que ses crimes lui ont rendu inutiles presque tous les avantages de son abondance; et que son élévation, loin d'adoucir sa pénitence, en fait une nouvelle difficulté.

C'est en second lieu de comprendre que tout ce qui ne nous élève qu'aux yeux des hommes n'ajoute rien à ce que nous sommes en effet devant Dieu; que nos vertus seront à ses yeux nos seuls titres; et que tout ce faste et toutes ces dignités qui nous environnent, ensevelies avec nous dans le tombeau, nous serons effrayés de ne retrouver que nous-mêmes devant son tribunal redoutable.

C'est enfin de regarder les royaumes du monde et toute leur gloire comme un spectacle que le tentateur ne montre jamais que de loin : *Ostendit ei omnia regna mundi et gloriam eorum* [1]; c'est là le point de vue séduisant; c'est de cet éloignement seulement que tout ce vain amas de gloire et de grandeur peut imposer aux sens et à la raison. A peine y touchez-vous que le charme cesse, l'objet change de face, et vous n'y trouvez plus rien de ce que l'erreur de l'imagination vous avait promis. De toutes les fortunes et les grandeurs qu'on se propose ici-bas, il n'est que le désir

[1] Superbia eorum, qui te oderunt, ascendit semper. *Ps.* LXXIII, 23.

[1] Matth., IV, 8.

et l'espérance qui flatte et qui enivre. Il est doux d'espérer : voilà le seul plaisir que l'homme puisse ici-bas se promettre[1]. Dès que tous vos désirs sont accomplis, et que vous n'avez plus rien à prétendre, ou vous êtes malheureux, ou de nouveaux désirs et des espérances nouvelles viennent encore vous amuser et vous séduire. Il faut que l'erreur de l'avenir nous soutienne ; le présent, quel qu'il puisse être, n'est jamais rien pour nous. Aussi, le tentateur nous laisse toujours quelque chose à espérer : *Hæc omnia tibi dabo*[2] ; c'est là son artifice. Il nous montre toujours de loin des objets qui irritent nos passions ; il sait bien que le seul secret de tromper les hommes n'est pas de contenter leurs désirs, mais de leur en inspirer : voilà pourquoi vous devriez être encore plus désabusés du monde, vous, mes Frères, que ceux qui naissent dans une fortune médiocre. Moins vous êtes heureux dans votre élévation, plus vous devez sentir le vide de tout ce qui fait l'agitation et l'empressement des autres hommes. Comme vous jouissez de tout ce que les autres désirent, il reste au tentateur moins de piéges pour vous surprendre. Ce devrait être là un des priviléges de la grandeur et de la prospérité de vous faire comprendre que le monde entier n'est rien pour l'homme, que toute la gloire de la terre peut enivrer le cœur pour un moment, mais ne saurait le remplir ; que nous sommes nés pour le ciel ; que ce n'est pas l'élévation, mais l'innocence du cœur, qui fait les véritables plaisirs de l'homme sur la terre ; que si nous plaignons tout bas l'erreur de ceux qui, nés au-dessous de nous, nous regardent comme heureux, nous devons plaindre notre propre aveuglement, de croire trouver une félicité plus solide dans des distinctions élevées au-dessus de la nôtre ; que tous les hommes s'abusent ainsi, faute de connaître l'état où ils ne se trouvent point, et qu'il n'y aurait qu'à les rapprocher les uns des autres pour les détromper.

C'est ainsi, ô mon Dieu, que par une providence miséricordieuse, vous avez voulu que les dangers de chaque état pussent devenir des moyens et des ressources de salut à l'âme fidèle qui s'y trouve engagée, et que, pour rendre tous les hommes inexcusables, vous avez permis que vos serviteurs se soient sanctifiés au milieu des mêmes écueils qui voient périr tant d'âmes mondaines. Voilà les sentiments de la foi sur les prospérités temporelles. Vous venez de voir qu'elles sont des occasions de péché, il faut vous montrer qu'elles sont encore des obstacles de pénitence.

[1] Par la beauté et le charme de l'expression, l'orateur attire la pensée sur une grande vérité morale. Pascal disait : « Nous ne vivons jamais, mais nous espérons de vivre ; et, nous disposant toujours à être heureux, il est inévitable que nous ne le soyons jamais. »

[2] Matth., IV, 9.

### DEUXIÈME PARTIE.

Un état où les grâces spéciales sont plus rares, où la cupidité met dans le cœur des obstacles infinis aux saintes inspirations, où les difficultés de salut, même extérieures, sont d'une nature à n'être d'ordinaire surmontées que par des coups singuliers de la grâce ; un état, tel que je viens de le dépeindre, est sans doute un grand obstacle à la pénitence. Or, voilà les trois raisons qui établissent ma seconde proposition sur le danger des prospérités temporelles. Encore un moment d'attention, s'il vous plaît.

Je dis premièrement que les prospérités temporelles sont de grands obstacles de conversion, parce que les grâces spéciales y sont plus rares. En effet, ouvrez les Livres saints, que voit-on de plus souvent répété dans les divines Ecritures que cette terrible vérité ? Partout le Seigneur n'aime à s'entretenir qu'avec les simples et les petits, et il regarde de loin ceux que leur naissance et leur orgueil élève au-dessus des autres. Partout l'arc des puissants est brisé, et les faibles sont revêtus de force. Partout il laisse sécher l'herbe qui croît au-dessus des toits ; et pour être plus élevée, elle n'en est pas plus favorisée des rosées de la grâce[1], tandis qu'il revêt de beauté le lys qui croît dans les plus profondes vallées, au milieu même des épines. Partout il brise les cèdres du Liban qui paraissaient en sûreté ; et l'arbre planté sur le bord des eaux, porte du fruit en son temps. Partout en Jésus-Christ, c'est-à-dire parmi ses disciples, on ne compte pas beaucoup de nobles et de puissants. Les figures et les maximes des Livres saints, tout y établit la vérité dont je parle. Ce n'est pas qu'en Dieu il y ait acception de personnes ; je l'ai déjà dit : la grâce chrétienne embrasse tous les états ; le Seigneur ne manque jamais à sa créature ; et, sans

[1] *La grâce*, 1745, Renouard et Didot. *Sa grâce*, 1764.

compter les exemples augustes que nous avons devant les yeux, les David, les Ezéchias, les Esther, les Judith, les saint Louis, prouvent que dans l'élévation, on peut être encore plus riche des dons de la grâce que des biens de la fortune.

Mais, en premier lieu, l'ordre de la Providence semble demander qu'il y ait une espèce de compensation dans cette inégalité de fortunes et de conditions répandue parmi les hommes; et que dans la confusion où tout paraît ici-bas, où le pécheur est presque toujours élevé en honneur, tandis que le juste gémit dans l'obscurité et dans l'indigence, la foi y puisse découvrir un ordre secret, et une manière d'égalité qui justifie dans l'esprit du fidèle la providence de Dieu et la sagesse de ses conseils dans la dispensation des choses humaines. Or, le secret terrible de cette divine compensation consiste en ce que les richesses de la grâce sont comme l'héritage et la portion du pauvre et de l'affligé, tandis que l'homme heureux jouit des faveurs de la terre comme de sa récompense et de son partage; c'est-à-dire que l'innocence, la pudeur, la droiture, la simplicité, la crainte du Seigneur, sont réservées aux âmes obscures, tandis que les titres, les dignités, les grandeurs humaines sont abandonnées aux puissants et aux heureux du monde. C'est ainsi que tout est disposé dans l'univers avec une économie digne de l'auteur de la nature et de la grâce : c'est ainsi que l'abondance des uns est établie pour suppléer à la nécessité des autres; que le riche doit faire part de ses biens à l'indigent, et le pauvre secourir le puissant de ses bénédictions spirituelles, et offrir pour lui le sacrifice de ses prières et de ses souffrances [1].

Aussi, mes Frères, on trouve tous les jours des âmes simples, nées dans l'état le plus vil et le plus obscur, favorisées des dons les plus extraordinaires, d'une innocence que rien n'égale, d'une foi que rien ne peut ébranler, d'une délicatesse de conscience que la seule apparence du mal blesse, d'une élévation de prière qui surprend ceux à qui elles confient avec simplicité les opérations de la grâce sur leur âme, tandis que souvent les premières vérités de la religion sont à peine connues de ceux qui habitent les palais des rois, tandis qu'on voit tous les jours des personnes d'un certain rang vieillir sans aucun sentiment de foi et de piété, avoir, dans la défaillance de l'âge, le même goût pour le monde, la même ivresse pour la cour, pour la faveur, pour les plaisirs, la même sensibilité pour le plus léger refroidissement du maître, que dans l'âge le plus vif et le plus florissant, faire quelquefois des efforts pour commencer une vie plus chrétienne, et trouver en elles un fonds de répugnance et de dégoût, qui leur rend insipide et insoutenable tout ce qui a rapport au salut.

Telle a été dans tous les temps la conduite de la grâce : les grands dons ont toujours été réservés aux personnes les plus viles selon la chair. Les puissants du monde sont moins propres aux desseins de Dieu; et si sa sagesse s'en sert quelquefois, elle se sert de leurs passions ou pour châtier l'orgueil des pécheurs, ou pour exercer la foi des justes.

En second lieu, les grâces sont moins abondantes dans la prospérité; parce que les faveurs temporelles sont des récompenses vaines, dit saint Augustin, que la justice de Dieu accorde d'ordinaire à quelques vertus naturelles des pécheurs, pour avoir plus de droit de les exclure à jamais des promesses de la grâce. Vous êtes peut-être, par les suites d'un naturel heureux, sincère, affable, religieux dans vos paroles, équitable dans vos jugements, ami fidèle, maître généreux, ennemi de la violence et de l'injustice; ces vertus destituées de toute charité, l'ouvrage seul de la nature, et inutiles pour le monde à venir, sont utiles pour le monde présent. Par là se maintient la paix des Etats, le repos des familles, la bonne foi des commerces, l'ordre de la société. Dieu prend donc dans le monde même de quoi récompenser des vertus toutes mondaines : il ménage des faveurs temporelles à des justes temporels, pour ainsi dire; car sous ce juge équitable nulle vertu n'est sans récompense, comme nul crime sans châtiment. Mais ces récompenses sont terribles aux yeux de la foi : ce sont comme des exclusions de la grâce qui fait les saints, et des présents que Dieu dispense dans sa colère [1].

[1] Voilà certes une noble, libérale et chrétienne manière d'expliquer l'inégalité des conditions. Oh ! que Massillon s'élève plus haut que Jean-Jacques Rousseau, et que le christianisme aime les pauvres et les petits avec tendresse et avec sincérité !

[1] C'est la doctrine de la *Cité de Dieu*. « Voyez ce Néron, ce Domitien, ces deux monstres du genre humain, si durs par leur humeur sanguinaire, si efféminés par leurs infâmes délices, qui persécuteront mon Eglise par toutes sortes de cruautés, qui oseront même se bâtir des temples pour braver la divinité, ils seront

Je sais que cette règle n'est pas universelle, et que le juste voit quelquefois *la paix dans sa vertu, et l'abondance dans ses maisons* [1]; mais ces exceptions, toujours rares, ne doivent rassurer personne; et vous surtout, si vous ne faites point d'autre usage de la prospérité que de la faire servir à la félicité de vos sens, et à vivre dans la mollesse et l'oubli de Dieu, vous avez grand sujet de trembler et de vous dire sans cesse à vous-même : Peut-être je reçois ma récompense dans ce monde. Je ne sens rien de vif pour le salut, nulle impression de grâce qui me conduise à une démarche solide de pénitence; l'affaire de l'éternité est de toutes les affaires celle qui m'intéresse et me touche le moins; je trouve en moi de la vivacité pour mes amis, pour la faveur, pour la fortune, pour l'établissement et l'élévation de ma maison, pour le service du prince et la gloire de la nation, et nul sentiment pour mon salut éternel; et le cœur ne me dit rien pour les devoirs de la religion et pour le service du maître des rois de la terre. Grand Dieu! m'auriez-vous abandonné au dedans, tandis qu'au dehors vous me comblez de vos faveurs? Eh! frappez-moi plutôt ici-bas, et réservez-moi vos dons pour une vie plus durable. Si la situation où la naissance m'a placé, est un obstacle à mon salut, dégradez-m'en, ô mon Dieu, et laissez-moi retomber dans la poussière d'où je suis sorti. La place qui m'approchera le plus près de vous, sera toujours la plus souhaitable pour moi; et le fumier même où Job était, assis me paraîtrait préférable au trône, s'il fallait y descendre pour vous plaire. Voilà les dispositions où vous devez entrer [2].

Enfin les grâces sont moins abondantes dans la prospérité, parce que souvent cet état n'est pas celui que Dieu nous avait préparé dans sa miséricorde, et qu'il n'a permis que nous y fussions placés que pour s'accommoder à la dépravation de nos désirs. Au lieu de lui demander sa grâce, l'affaiblissement de nos passions et les dons du siècle à venir, notre cœur n'a jamais fait monter vers lui des vœux et des souhaits que pour la terre, pour les biens et la gloire que le monde estime. Le Seigneur, attentif à ce qui se passe dans nos cœurs, et indigné de n'y trouver rien pour lui, s'est accommodé à nos souhaits. Il nous a punis en les favorisant, dit saint Augustin; il est devenu un Dieu cruel en devenant propice; il nous a ouvert les voies les plus heureuses pour réussir; il a écarté tous les obstacles qui pouvaient s'opposer à nos desseins ambitieux; il a rassemblé les circonstances les plus inespérées pour nous conduire au terme de nos désirs; il nous a, pour ainsi dire, portés lui-même sur ses ailes au haut de la roue, si rapidement nous y sommes montés. Cependant, ses premiers desseins sur vous vous préparaient la voie des dégoûts et des disgrâces, comme la plus sûre pour votre salut et la plus convenable à la fragilité de votre cœur et au caractère de vos penchants; vous l'avez forcé, si je l'ose dire, de changer cet ordre; il a été obligé d'entrer dans vos projets, au lieu que vous auriez dû suivre les siens. Mais la peine de ce renversement est que votre prospérité n'étant pas son ouvrage, il ne s'y intéresse point; il vous livre à tous les périls d'un état où il ne vous a placé que pour punir la cupidité qui vous l'a fait souhaiter; il vous laisse entre les mains de vos passions, dans des voies que vos passions toutes seules se sont frayées. Vous êtes à son égard comme cet enfant prodigue, qui l'avez contraint de vous départir des biens que sa sagesse ne vous avait pas destinés, et qu'il laisse ensuite errer loin de lui au gré de ses désirs déréglés, sans entrer pour vous dans les attentions et la tendresse d'un père. Si votre élévation était son ouvrage, les écueils, qui en sont inséparables, se changeraient pour vous en moyens de salut; mais, dès qu'elle est l'ouvrage de vos passions, les moyens mêmes de salut qu'on peut y trouver, vont devenir pour vous des écueils.

Il est donc certain que la prospérité est un obstacle à la pénitence, parce que les grâces qui forment le repentir y sont plus rares. Mais de plus je dis en second lieu que la prospérité est un obstacle à la pénitence, parce qu'elle met dans le cœur des oppositions infinies aux grâces de conversion que Dieu pourrait accorder aux grands et aux heureux du monde :

les maîtres de l'univers. Dieu leur abandonne l'empire du monde, comme un présent de peu d'importance qu'il met dans les mains de ses ennemis. » *Bossuet*, x, p. 231.

[1] Pax in virtute tua... et abundantia diligentibus te. *Ps.* CXXI, 7 et 6.

[2] Oui, cette félicité des enfants du siècle, lorsqu'ils nagent dans les plaisirs illicites, que tout leur rit, que tout leur succède; cette paix, ce repos que nous admirons, qui selon l'expression du prophète *fait sortir l'iniquité de leur graisse*, qui les enfle, qui les enivre, jusqu'à leur faire oublier la mort : c'est un supplice, c'est une vengeance que Dieu commence à exercer sur eux; cette impunité, c'est une peine qui les précipite au sens réprouvé, qui les livre aux désirs de leur cœur, leur amassant ainsi un trésor de haine dans ce jour d'indignation, de vengeance et de fureur éternelle. *Bossuet*, t. x, p. 231.

seconde raison ; et voici les motifs sur lesquels elle est fondée.

Premièrement, je pourrais vous faire remarquer qu'un des moyens les plus efficaces dont Dieu se sert pour ramener un pécheur à lui, est l'instruction et le zèle des ministres de la pénitence qui lui parlent au tribunal dans toute la sincérité de Dieu. Or, soit que par une opposition naturelle à la vérité, les personnes élevées n'aiment pas à l'entendre, soit que par une faiblesse indigne de la sainteté et de l'autorité du sacerdoce, on craigne de la leur dire, il est certain que les grands et les puissants trouvent rarement de ces hommes fidèles à leur ministère et en qui la parole du Seigneur ne soit point liée, lorsqu'il s'agit d'entrer en jugement avec leur conscience. Les Nathan et les Jean-Baptiste ne sont pas de tous les siècles. La présence seule des grands de la terre affaiblit la vérité dans nos bouches ; on craint ceux qu'on devrait instruire ; on respecte leurs passions comme leur rang et leurs titres. Le juge tremble devant le coupable ; celui qui va prononcer l'arrêt, semble l'attendre lui-même du criminel qu'il doit condamner ; et pourvu qu'on n'applaudisse pas à leurs crimes, on s'applaudit presque d'avoir eu le courage de les tolérer. Les ministres même les mieux intentionnés se persuadent qu'il faut ici de la complaisance ; on a recours à des ménagements qui blessent le devoir ; on accommode la règle aux personnes, loin de juger les personnes par la règle ; on place des exceptions où il aurait fallu ne mettre que la loi. Ainsi la vérité n'est jamais montrée aux grands que sous le voile des adoucissements et des mesures ; et il est rare qu'ils fassent pénitence, parce qu'il est rare qu'ils soient instruits. C'est la plainte que faisait autrefois Jérémie : *Prophetæ tui viderunt tibi falsa et stulta, nec aperiebant iniquitatem tuam, ut te ad pœnitentiam provocarent*[1].

Mais je veux qu'ils trouvent des ministres fidèles, et qui ne connaissent personne selon la chair ; car il est encore des prophètes dans Israël. La grâce de la pénitence est une grâce de docilité et de soumission ; il faut se livrer sans réserve à la main qui nous guide, assujétir son humeur à des conseils utiles, et savoir marcher par des routes qu'on n'aurait pas soi-même choisies. Or, vous qui êtes accoutumé à voir tous ceux qui vous environnent déférer à vos sentiments, respecter vos erreurs et applaudir même à vos caprices, vous ne pourrez plus vous résoudre à ne vous conduire que par les impressions d'un guide éclairé ; vous voudrez le ramener à vous, au lieu d'aller à lui, et par lui à la vérité ; vous exigerez des égards où vous n'auriez dû attendre que des censures ; vous entreprendrez d'imposer des lois où vous auriez dû vous soumettre à celles qu'on vous impose. Naaman, élevé aux premières places d'une cour superbe, n'écoute qu'avec dérision les sages conseils du prophète Elisée, et prend pour une simplicité le remède que l'homme de Dieu lui prescrit, et la sainte autorité de son ministère. On veut être grand où il ne faudrait être que pénitent.

Nouvelle raison. On porte au tribunal un goût de raffinement et de fausse élévation d'esprit, toujours opposé à la grâce de la pénitence, qui est une grâce de simplicité et d'enfance chrétienne. Si le ministre saint ne parle pas le langage du monde, s'il n'entre pas dans les préjugés attachés au rang et à la naissance, s'il vous annonce les mêmes vérités qu'au commun des fidèles, s'il vous prescrit les mêmes devoirs, s'il vous prédit les mêmes malheurs et les mêmes peines, s'il trouve dans vos passions la même énormité, s'il vous conseille les mêmes remèdes, vous traitez son zèle de simplicité ; ses lumières ne sont plus pour vous qu'une ignorance du monde et de ses usages ; vous le croyez moins propre à conduire au salut les personnes d'un certain rang : il semble qu'il y a un autre Evangile pour vous que pour le peuple, qu'en Jésus-Christ il y a distinction de grec et de barbare, de noble et de roturier, et que pour vous guider dans les voies du salut, il faut une autre science que la science des saints.

La grâce de la pénitence trouve donc des obstacles infinis dans le cœur des grands et des heureux du monde ; mais elle en trouve encore de plus insurmontables au dehors et dans les suites, pour ainsi dire, de la prospérité : dernière raison.

Car je ne vous dis pas premièrement qu'un cœur heureux par l'abondance ne cherche plus rien hors de lui ; rien ne réveille plus son amour pour le bien véritable, parce que cet amour est comme endormi et rassasié par les biens apparents. Il faut à la grâce des pertes, des dégoûts, des afflictions ; elle ne peut pres-

[1] Thren., II, 14.

que rien sur les âmes heureuses. Le riche de l'Evangile, de quoi s'occupe-t-il dans son abondance? d'abattre ses greniers, d'en rebâtir de nouveaux, ensuite de se reposer, manger, boire, faire bonne chère : il ne pense point à Dieu [1]. On n'a recours au Seigneur que lorsqu'on ne se suffit plus à soi-même; on ne cherche le repos dans l'Auteur de son être que lorsqu'on ne le trouve plus dans les créatures. Adonias n'embrasse l'autel que lorsqu'il voit sa mort résolue. Manassès n'invoque le Dieu de ses pères que dans l'horreur de sa prison et sous la pesanteur de ses chaînes. L'enfant prodigue ne pense à revenir dans la maison paternelle que lorsqu'il commence à sentir les rigueurs de la faim. Vous-même qui m'écoutez, dans les moments où Dieu vous a affligé, vous vous êtes adressé à lui ; vous avez ouvert les yeux sur l'abus de ce monde misérable ; mais le retour de la faveur et de la prospérité a rappelé dans votre esprit des images plus douces et plus riantes; et vous vous êtes rendu au monde, dès que le monde a voulu revenir à vous. Vous vous seriez sauvé par la voie des dégoûts et des afflictions ; vous périrez dans la prospérité.

Mais que serait-ce si j'examinais ici l'abus que vous avez fait de vos places et de vos dignités, dont vous rendrez un compte rigoureux au tribunal de Jésus-Christ, et qui vous engage en des réparations infinies, sans lesquelles votre pénitence sera toujours fausse et réprouvée de Dieu? Quels nouveaux abîmes, si la brièveté d'un discours permettait de les approfondir! Si vous avez été un des chefs des armées d'Israël, que de licences! que de déprédations! que de violences! que de malheurs publics et particuliers Dieu mettra un jour sur votre compte! Si vos places vous ont mis à la tête des peuples et des affaires publiques, que de personnes indignes favorisées! que d'événements publics et funestes ont peut-être trouvé leur source ou dans vos jalousies secrètes ou dans vos intérêts personnels! que de complaisances injustes que la faveur, l'amitié, le sang et peut-être des attachements criminels ont obtenues de vous! que d'abus ou tolérés par votre négligence, ou autorisés par vos exemples! que de plaintes mal écoutées! que d'oppressions dissimulées ou pour éviter l'embarras de les approfondir, ou pour soutenir vos choix et ne pas dévoiler l'iniquité des subalternes qui en étaient les auteurs, et qui vous devaient leur fortune et leur place! Où sont les grands qui fassent entrer ces détails et cette multitude innombrable de crimes étrangers dans les réparations de leur pénitence?

Enfin je ne dis rien des obstacles extérieurs que la prospérité y met. La retraite vous serait nécessaire; votre rang et vos emplois vous engagent dans le tumulte du monde et des affaires. Les macérations seraient le seul remède qui pourrait expier vos voluptés passées; les délicatesses de votre éducation ou les bienséances de votre autorité vous les interdisent. La fuite des honneurs servirait d'expiation aux excès passés de votre ambition ; et pour soutenir votre nom, il faut aspirer à de nouvelles grâces. Les humiliations guériraient l'enflure de votre cœur ; et il faut que vous souffriez des hommages, et que, comme Saül, après son crime, vous exigiez même qu'on vous honore aux yeux des hommes, de peur que votre dignité ne souffre des mépris qu'on aurait pour votre personne. La prière soutiendrait vos faibles désirs de pénitence; et les embarras de votre fortune ou ne vous en laissent pas le loisir, ou vous en ont fait perdre l'usage. La prospérité vous avait aplani tous les chemins du crime; elle vous ferme toutes les voies de la pénitence.

Aussi, mes Frères, la pénitence des grands et des puissants est d'ordinaire si imparfaite! On reçoit tout ce qu'ils veulent donner; les plus faibles efforts sont publiés comme des vertus héroïques. A peine ont-ils fait quelque légère démarche pour sortir de leurs égarements qu'on leur donne tous les éloges dûs à une vertu consommée. On les loue des maux qu'ils ne font pas, plutôt que de ceux qu'ils réparent; on leur compte tout, un discours, un désir, un sentiment; les signes de la piété passent pour la piété elle-même ; et n'être plus pécheur, est pour eux la plus sublime de toutes les vertus.

Mais devant vous, ô mon Dieu, où les titres et le rang n'ajoutent rien à nos œuvres, vous ne jugez de notre pénitence que par les crimes que nous avons à expier, et non pas par le rang qui lui donne du prix devant les hommes; et tout ce que l'élévation ajoute à nos démarches de pénitence, c'est que nous laissant plus de plaisirs et plus de crimes à réparer, elle en exige de plus sévères.

[1] Luc, XII, 18.

Il est vrai encore que la pénitence des personnes élevées consiste plus en des œuvres extérieures et éclatantes que dans les actes pénibles et secrets de la foi et de la piété. Ils favorisent le culte[1] et la religion ; ils protégent les gens de bien ; ils entrent dans les œuvres de miséricorde ; ils soutiennent les asiles publics de la misère ou de l'innocence ; mais cette vie de foi, de violence, de renoncement, de haine de soi-même, qui fait comme le fond de la pénitence et de la piété chrétienne, ils ne la connaissent pas : ils deviennent plus religieux, mais ils ne deviennent pas pénitents ; ils sont plus utiles à la vertu, mais ils ne sont pas plus rigoureux envers eux-mêmes ; ils emploient leur autorité pour soutenir le bien, mais ils se croient dispensés de le faire ; ils servent aux desseins de Dieu sur son Eglise en soutenant les entreprises qui le glorifient, mais ils ne satisfont pas à sa justice en expiant les crimes qui l'ont outragé ; en un mot, ils servent au salut des autres, et rarement ils se sauvent eux-mêmes. La fille de Pharaon favorise le peuple de Dieu qu'on opprime ; elle sauve Moïse des eaux ; elle emploie ses biens et son autorité à l'éducation du conducteur d'Israël qui doit un jour délivrer ses frères ; elle l'adopte et le met au nombre de ses propres enfants ; mais sa vertu ne va pas plus loin : contente de favoriser le peuple de Dieu, elle n'en imite pas la foi et l'innocence ; et, pour être la protectrice de Moïse, elle n'en est pas moins l'esclave des vanités et des coutumes d'Egypte. Tels sont les dangers de la prospérité : elle facilite toutes les passions ; elle met des obstacles infinis à la pénitence.

Or, voici le fruit de ce discours. Etes-vous né dans l'élévation et dans l'abondance ? pensez que les faveurs temporelles ne sont pas promises aux chrétiens ; et que, si la Providence les a répandues sur vous, ce n'est que pour vous ménager et le mérite de les mépriser et des occasions d'exercer la miséricorde, en donnant libéralement ce que vous avez reçu gratuitement ; pensez que l'élévation ou la bassesse du chrétien est dans l'innocence ou dans le déréglement de ses penchants ; et que le pécheur est la plus vile, la plus méprisable et la dernière des créatures devant Dieu ; pensez que les dangers croissant avec la fortune, vous avez besoin de plus de vigilance, de plus de prière, de plus de précaution que ceux qui naissent dans la foule ; et que vous périrez avec des vertus médiocres, qui vous auraient sauvé dans l'obscurité ; pensez que votre élévation ne vous donne aucun privilége sur les lois de l'Evangile ; et qu'on exigera de vous jusqu'à la dernière obole, comme du plus vil de tous les esclaves : pensez enfin que tous les objets agréables que la prospérité rassemble autour de vous, ne doivent être pour vous que des occasions continuelles de renoncement ; que ce sont pour vous des pièges et des tentations plutôt que des avantages ; et que si vous ne souffrez pas de toute votre prospérité, vous en jouissez et n'êtes plus dans l'ordre de Dieu.

Etes-vous affligé par des pertes et par des disgrâces ? souvenez-vous que les récompenses temporelles ne sont pas dignes de ceux qui servent le Roi immortel des siècles ; souvenez-vous qu'il est heureux de perdre ce qu'il n'est pas permis d'aimer, et qu'on serait obligé de mépriser si on le possédait encore ; souvenez-vous enfin que les afflictions ont toujours été le sceau et la récompense des justes ; qu'on ne peut aller à la gloire des saints que par la croix ; que moins on a eu de consolation en cette vie, plus on est en droit d'en attendre dans l'autre ; et qu'au lit de la mort, vous ne voudriez pas changer vos afflictions et vos peines passées contre tous les sceptres et toutes les couronnes de la terre. Méditez ces vérités consolantes ; et dans quelque situation que la Providence vous ait placé, heureux ou affligé, dans la faveur ou dans la disgrâce, *passez de telle sorte par les choses temporelles, que vous ne perdiez pas les éternelles*[1]. Ainsi soit-il.

[1] *Le culte.* Cette expression revient souvent dans la bouche de Massillon.

[1] Sic transeamus per bona temporalia ut non amittamus æterna. *Oraison du troisième dimanche après la Pentecôte.*

# TRENTE-SEPTIÈME SERMON.

## SERMON POUR LE LUNDI DE LA DEUXIÈME SEMAINE DE CARÊME.

### SUR L'IMPÉNITENCE FINALE.

#### NOTICE.

Plus on avance dans la lecture du *Grand-Carême*, l'œuvre principale de Massillon, plus on trouve le génie de l'auteur grand et varié. L'idée qu'on se fait de Massillon comme d'un esprit attendri, mais pacifié, s'étend et s'accroît. On sent de plus en plus qu'il ne manque ni de force, ni de mouvement. Les beaux ombrages ne s'inclinent pas toujours en paix ; et on ne savoure pas sans trouble le suave nectar. Sous ces dehors gravement contenus, derrière ces tentures disposées avec un art sévère, brûle un feu dévorant. En face de ces œuvres d'une exquise sévérité et d'un charme irrésistible, comme en présence d'un vase antique, ciselé par une main heureuse, on songeait seulement aux pures et ravissantes grâces de la forme. Mais prenez garde : le vase est plein de charbons brûlants, allumés sur l'autel des sacrifices. — Ce sermon, qui emprunte quelques-unes de ses couleurs au magnifique discours *sur la Mort du Pécheur et sur la Mort du Juste*, et qui s'adresse aux esprits endurcis dans le mal et dans l'irréligion, est sombre, effrayant, capable de réveiller la flamme du cœur qui garde une étincelle de foi. Les consolations et les espérances de l'Evangile semblent ici oubliées afin de mieux ramener par la terreur l'âme rebelle. On trouve les traits principaux de cette grande éloquence dans le sermon de l'édition de 1705 qui porte en titre : *sur l'Abandon de Dieu*. Avec un style moins correct, avec moins de développement dans la pensée, il est également plein d'admirables beautés. Nous en reproduisons quelques passages remarquables. N'y cherchons pourtant pas l'orateur tout entier dans ses luttes savantes et passionnées. Nous y trouverons du moins, comme sur un champ de bataille, les fragments ensanglantés de ce javelot qui n'a blessé que pour sauver.

#### ANALYSE.

Division. — Si vous différez votre conversion jusqu'à la mort, vous mourrez dans votre péché : 1° *Parce que vous ne serez plus en état alors de chercher Dieu et de retourner à lui ;* 2° *parce que, supposé même que vous soyez en état de le chercher, et que vous fassiez des efforts pour retourner à lui, vos efforts seront inutiles, et vous ne le trouverez pas.*

Première partie. — Vous ne serez plus en état alors de chercher Dieu :

1° Le temps vous manquera : Dieu ne vous a pas promis ce temps, et il le refuse tous les jours à des pécheurs moins coupables que vous. Qui vous a dit que votre mort viendra lentement, et qu'elle ne fondra pas inopinément sur vous ? Combien d'exemples en avez-vous vus ? Et Dieu ne vous ménage-t-il pas ces spectacles effrayants pour vous avertir peut-être que votre fin sera semblable ? Quel est donc votre aveuglement de faire dépendre votre salut éternel de la chose du monde dont vous pouvez le moins répondre ! Mais quand ces terribles accidents ne tomberaient pas sur vous, et qu'ils seraient plus rares qu'ils ne sont, le plus grand nombre n'est-il pas de ceux qui sont surpris ? Et n'arrive-t-il pas communément que le dernier moment qui termine nos jours n'est jamais le dernier dans notre esprit ?

2° Je veux que le temps vous soit accordé, et que les ministres du Seigneur aient le temps de venir vous dire comme un prophète au roi de Juda : *Réglez votre maison, car vous mourrez ;* en serez-vous plus capable de chercher Jésus-Christ ? Vous voulez qu'avec une raison qui déjà s'enveloppe, une mémoire qui se confond, un cœur qui s'éteint, un pécheur puisse sonder et éclaircir tous les abîmes de sa conscience ! Grand Dieu ! un pécheur en cet état, loin de vous fléchir, peut-il encore vous connaître et vous adorer ? Jugez-en vous-même, vous que la main du Seigneur a déjà conduit jusqu'aux portes du tombeau, quel usage faisiez-vous de votre raison ? Et quel fruit avez-vous retiré du bienfait qui prolongea vos jours ?

3° Je veux que la bonté de Dieu ménage alors quelques intervalles libres à un mourant : quel usage en fait-on ? Les affaires, les dernières dispositions enlèvent ces moments, et on laisse à des intervalles moins heureux les soins de la conscience. Alors le ministre est appelé ; encore faut-il que le mourant ne le connaisse presque plus, afin qu'il le voie approcher sans effroi.

4° Je veux que jusqu'au dernier soupir vous conserviez la raison aussi entière que vous l'avez aujourd'hui : ne comptez-vous pour rien les obstacles que vous trouverez alors dans votre propre cœur ? Quoi ! après une vie entière de débauche, vous croyez que des passions, nourries depuis l'enfance et qui sont devenues comme votre fond, tomberont, s'évanouiront en un instant ! Vous croyez qu'un homme qui n'a eu dans sa vie que le désir d'amasser de grands biens par toutes sortes de voies, conviendra en un moment que tous ces gains ont été criminels ; qu'un impie qui a mille fois profané la sainteté de la religion par des dérisions sacrilèges, deviendra fidèle et religieux au lit de la mort ! etc. Vous nous en avertissez, Seigneur, dans les Livres saints, leur fin sera semblable à leurs œuvres : *quorum finis erit secundum opera ipsorum.* Vous avez vécu impunément, vous mourrez impu-

dique; vous avez vécu ambitieux, vous mourrez sans que l'amour du monde et de ses vains honneurs meure dans votre cœur; en un mot, *vous mourrez dans votre péché*. Opérez donc le bien tandis que Dieu vous en laisse le temps, n'apportez pas à la mort des désirs, mais des fruits de pénitence.

Deuxième partie. — C'est une vérité du salut que le Seigneur met des bornes à sa patience; et que comme il a établi un temps pour se souvenir du pécheur, il en a aussi marqué un autre pour l'oublier. Je sais que tout le temps de la vie présente est un temps de propitiation, et qu'à quelque heure que le pécheur se convertisse à Dieu, Dieu se convertit à lui; mais je sais aussi que chaque grâce dont vous abusez peut être la dernière de votre vie.

Cette vérité si terrible supposée, tirons-en premièrement une conséquence qui ne l'est pas moins: si l'Ecriture de toutes parts nous annonce que Dieu se retire quelquefois d'une âme infidèle, que pourrez-vous vous promettre au dernier moment, vous qui, agité de remords cruels, avez poussé l'impénitence et l'ingratitude jusqu'au jour de sa colère? Où serait donc là cette justice qui insulte aux larmes de l'impie mourant?

2° La nature de la grâce que vous vous promettez alors ne vous permettrait pas de l'attendre. Cette grâce qui consomme la sanctification d'une âme, cette grâce de la persévérance finale, c'est la grâce des élus et le dernier trait de la bienveillance de Dieu sur une âme. Dieu ne doit, à la rigueur, cette faveur inestimable à personne; elle manque quelquefois à ceux même qui ont marché longtemps dans la justice, et vous présumez que le plus signalé de tous les bienfaits sera le prix de la plus ingrate de toutes les vies! Se peut-il qu'un espoir si insensé abuse presque tous les hommes?

3° Quand Dieu accorderait quelquefois cette grande miséricorde à une âme qui aurait jusque-là différé de se convertir, je dis qu'il ne l'accordera jamais à vous qui ne différez votre conversion que parce que vous vous y attendez. Ne vous flattez pas d'un faux espoir que Dieu tiendra alors à votre égard une conduite particulière; cette espérance même que vous avez eue en sa miséricorde, et qui a servi à vous entretenir dans vos désordres, sera alors le plus grand de tous vos crimes. Les hommes se consolent dans la perte qu'ils font de leurs proches et de leurs amis, par les projets de conversion qu'ils leur ont vu souvent concevoir, et c'est précisément ce qui me fait trembler pour eux.

4° Ce n'est pas qu'un seul instant de pénitence véritable ne puisse effacer en un moment les crimes d'une vie entière; mais Dieu rejette la pénitence du pécheur mourant, parce qu'elle est fausse. Car premièrement elle n'est pas libre; c'est ordinairement l'effet de la dure nécessité où il se voit réduit, plutôt que le fruit de la grâce et d'un véritable repentir. Si Dieu polongeait ses jours, ne prolongerait-il pas aussi ses crimes? Secondement, sa douleur ne part que d'une crainte toute naturelle; lui seul est l'objet de sa douleur, la fin de ses supplications, le motif de sa pénitence; ses larmes sont les larmes d'Esaü et d'Antiochus, des larmes stériles et réprouvées; ainsi le pécheur élèvera alors sa voix vers le ciel, et le Dieu juste se rira de ses clameurs; il pleurera, et Dieu insultera à ses larmes. En vain dans ces derniers moments, après n'avoir cherché toute sa vie que des ministres complaisants et pris au hasard, appellera-t-il auprès de lui quelque homme de Dieu, le plus éclairé, le plus respecté par ses talents; en vain ce ministre l'exhortera-t-il à mettre en Dieu toute son espérance, et diminuera-t-il à ses yeux l'horreur de ses crimes pour ne pas le jeter dans le désespoir, le ministre lui-même ne parlera qu'en tremblant, parce qu'il sait que le Seigneur a son poids et sa mesure, et qu'il ne convient pas à l'homme d'en rabattre.

Dernière réflexion: qu'est-ce que le pécheur peut souhaiter pour lui de plus favorable à la mort, que d'avoir le temps et d'être en état de chercher Jésus-Christ, et de le chercher en effet? Et cependant que lui permet Jésus-Christ d'espérer dans ses recherches mêmes, s'il les renvoie jusque-là? *Vous me chercherez, et vous mourrez dans votre péché*. Après cela, calmez-vous durant votre vie sur vos désordres. Je ne veux point mettre des bornes à la miséricorde de Dieu, mais ce que je sais, c'est que les sacrements du salut, appliqués alors sur un pécheur, consomment peut-être sa réprobation, et que la dernière des grâces de l'Eglise est souvent le dernier de ses sacriléges. C'est une vérité de foi que le nombre de ceux qui se sauvent est petit; et cependant si les marques de repentir que donnent les pécheurs au lit de la mort suffisaient pour le salut, il n'y aurait presque point de pécheur qui ne fût sauvé. Tout ce que je sais, c'est qu'il faut faire pénitence tandis que Dieu nous en donne le temps, et qu'au lit de la mort, ou vous ne serez plus en état de le chercher, ou même quand vous le chercherez, vous ne le trouverez pas.

---

Ego vado, et quæretis me, et in peccato vestro moriemini.

*Je m'en vais, et vous me chercherez, et vous mourrez dans votre péché.* Jean, VIII, 21.

Si vous n'avez pas frémi, mes Frères, en m'entendant prononcer ces paroles, les plus terribles sans doute qu'on lise dans nos divines Ecritures, je ne vois plus de vérité dans la religion capable de vous toucher. Pour moi, je vous avoue que j'en suis frappé de terreur; et il me semble qu'en exposant de si formidables menaces, il faudrait plutôt prendre des précautions pour prévenir les frayeurs excessives qu'elles pourraient jeter dans les esprits, que pour réveiller l'attention et la crainte.

En effet, ce n'est pas des calamités publiques, vos villes démolies, vos femmes et vos enfants menés en servitude, et l'héritage du Seigneur en proie à des nations barbares et infidèles, que Jésus-Christ vous annonce aujourd'hui; ni tant d'autres menaces que les Israélites, au pied du mont Sinaï, ne purent entendre sans être renversés de terreur, et sans craindre de mourir, si le Seigneur ne cessait de leur parler.

C'est l'abandon de Dieu et l'impénitence au lit de la mort qu'on vous annonce; des efforts, pour retourner au Seigneur en cette dernière heure, inutiles et rejetés; la réprobation consommée en ce moment fatal; et une âme, depuis longtemps infidèle à la grâce, menée enfin captive par son péché: *Quæretis me, et in peccato vestro moriemini.*

C'est la destinée déplorable de tant de fidèles, ou qui méprisent les voies du salut, ou qui ne se proposent d'y entrer qu'à la dernière heure; c'est celle de la plupart des pécheurs qui m'écoutent; c'est la vôtre, mon cher auditeur, si vous différez de vous convertir au Seigneur:

*Il s'en va, et vous le chercherez, et vous mourrez dans votre péché.*

Grand Dieu ! mais que devient votre bonté, lorsque vous abandonnez le pécheur dans cette dernière heure ? Ses pleurs, ses sanglots, sa bouche tremblante collée sur le signe sacré de son salut, ses promesses de pénitence, ne peuvent-elles plus alors fléchir votre clémence ? et devenez-vous un Dieu cruel pour l'homme que vous avez créé ? Ne mettons point de bornes à ses miséricordes infinies, mes Frères ; il peut se laisser fléchir ; mais vous ne le fléchirez pas ; et il vous avertit lui-même que vous ne devez pas vous y attendre : *Je m'en vais, et vous me chercherez, et vous mourrez dans votre péché.* Il vous le dit à tous en général, à chacun de vous en particulier, de quelque âge, de quelque sexe, de quelque rang que vous puissiez être.

Cette matière est trop effrayante pour y chercher un autre dessein que celui que les paroles de Jésus-Christ elles-mêmes nous fournissent. Si vous attendez de vous convertir à la mort, vous mourrez dans votre péché ; cette terrible vérité m'occupe tout entier ; je vous la propose avec simplicité toute seule. Or si vous différez jusque-là votre conversion, vous mourrez dans votre péché, parce que vous ne serez plus en état alors de chercher Dieu et de retourner à lui : *Quo ego vado, vos non potestis venire* [1] ; parce que, supposé même que vous soyez en état de le chercher, et que vous fassiez des efforts pour retourner à lui, vos efforts seront inutiles, et vous ne le trouverez pas : *Quæretis me, et in peccato vestro moriemini*. Première raison tirée du côté du pécheur, hors d'état, au lit de la mort, de chercher Dieu, et de retourner à lui. Seconde raison tirée du côté de Dieu irrité alors envers le pécheur, et qui ne recevra pas, ne regardera pas, méprisera même, les efforts que le pécheur mourant semblera faire pour le chercher et retourner à lui. C'est-à-dire la pénitence au lit de la mort presque toujours impossible ; la pénitence au lit de la mort presque toujours inutile. Nous avons besoin des lumières de l'Esprit-Saint, etc. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Si vous différez votre conversion à la mort, vous mourrez dans votre péché, parce qu'alors vous ne serez plus en état de chercher Jésus-Christ : *Quo ego vado, vos non potestis venire.* Première raison tirée du côté du pécheur mourant, hors d'état alors de chercher Jésus-Christ ; c'est-à-dire la pénitence au lit de la mort presque toujours impossible. Or, vous ne serez plus en état alors de chercher Jésus-Christ, parce que, ou le temps vous manquera, ou le temps vous étant accordé, l'accablement de vos maux ne vous le permettra pas, ou enfin que vos maux vous le permettant, vos anciennes passions y mettront des obstacles, que vous ne serez plus en état alors de surmonter. Appliquez-vous, mes Frères, à ces vérités importantes.

Je dis donc premièrement que vous êtes imprudent de renvoyer l'affaire de votre salut à un temps que Dieu ne vous a point promis, et qu'il refuse tous les jours à des pécheurs moins coupables que vous. Car, mon cher auditeur, qui vous a répondu que la mort viendra lentement, et qu'elle ne fondra pas inopinément sur vous, comme un vautour cruel sur une proie tranquille et inattentive ? D'où avez-vous appris que le Seigneur vous avertira de loin, qu'il enverra toujours son ange pour vous préserver, et qu'une chute soudaine, un naufrage imprévu, un édifice écroulé sous vos pieds, un coup conduit par le hasard, un lâche ennemi, un domestique infidèle, et tant d'autres accidents, ne couperont pas en un clin d'œil le fil de votre vie, et ne vous précipiteront pas dans l'abîme au milieu de vos plus beaux jours ? Qui peut vous garantir qu'une révolution subite d'humeurs ne vous fera pas expirer sur-le-champ entre les bras de vos amis et de vos proches, sans mettre, entre une santé parfaite et le trépas, que le dernier soupir d'intervalle ? Ces malheurs sont-ils impossibles ? Ces accidents sont-ils fort rares ? S'est-il passé une seule année, un seul jour presque, où Dieu ne vous ait averti par quelqu'un de ces grands exemples ? Les têtes les plus illustres en ont-elles été à couvert ? Combien de fois vous est-on venu annoncer avec alarme : Un tel vient d'expirer au sortir de table, du jeu, du crime quelquefois ? Le ministre de Jésus-Christ s'est présenté ; mais on n'a pu tirer du mourant aucun signe. Quelle consternation alors ! quels retours sur vous-même ! quelles réflexions sur l'inconstance de la vie et de toutes les choses humaines ! quelles résolutions secrètes de prendre de loin vos mesures, de

[1] Jean., v, III, 22.

peur d'être surpris à votre tour! Etiez-vous alors imprudent ou trop timide, de craindre? Combien de fois peut-être ces terribles accidents sont-ils arrivés à vos yeux? Et sans sortir de votre famille n'avez-vous pas eu là-dessus quelque leçon domestique[1]? Or, je vous demande, quels ont pu être les desseins de la miséricorde de Dieu, en vous ménageant des spectacles si effrayants? N'est-ce pas peut-être de vous avertir que votre fin serait semblable? Que sais-je si la disposition même de votre tempérament ne vous laisse rien à craindre là-dessus; si vous ne portez pas déjà la mort dans le sein; et si au premier jour votre fin soudaine et surprenante ne répandra pas le deuil parmi nous, et ne fournira pas à ceux qui m'écoutent, de grandes, mais d'inutiles réflexions sur l'abus du monde et de ses espérances[2]?

Quel est donc votre aveuglement, mon cher auditeur, de faire dépendre votre salut éternel de la chose du monde dont vous pouvez moins vous répondre? Si vous comptiez sur le succès de quelque grande entreprise, la sagesse de vos mesures, le secours de vos amis ou de vos sujets, votre rang, vos biens, votre crédit, votre puissance, pourraient vous en répondre: mais vous comptez sur le temps. Eh! qui peut être ici votre garant? De qui les jours et les années dépendent-ils? Qui est celui qui fait lever et coucher le soleil sur nos têtes? Commanderez-vous à cet astre, comme ce chef du peuple de Dieu, de s'arrêter, de prolonger le jour de votre vie, pour vous laisser le loisir d'achever la victoire et de dompter vos passions? Les titres, le rang, la puissance, les sceptres eux-mêmes, nous donnent-ils droit sur un seul de nos moments? Ceux qui commandent à la terre peuvent-ils répondre d'eux-mêmes pour l'instant qui suit? N'est-ce pas ici où Dieu veut nous faire sentir qu'il est le maître, qu'il tient nos destinées entre ses mains, et que nous sommes bien peu excusables de nous attacher avec tant d'ardeur à un monde auquel nous ne saurions jamais tenir que pour l'instant présent, qui n'est déjà plus?

O vous, mon Dieu, qui seul avez posé des bornes à la vie de chacun de nous; vous qui, dès le commencement, avez compté mes jours comme mes cheveux; vous qui présidâtes au moment de ma naissance, et qui dès lors marquâtes sur mon front celui de ma mort; vous seul, Seigneur, qui avez écrit dans le livre éternel les jours de mon exil et de mon pèlerinage; vous seul voyez si je suis encore loin de ma course, ou si je touche déjà au terme fatal, au delà duquel est la mort et le jugement.

Mais vous vous rassurez peut-être sur ce que ces exemples de mort imprévue sont rares; et que ce sont là de ces coups extraordinaires et uniques, qui ne tombent que sur un petit nombre de malheureux. Je pourrais vous dire que la justice de Dieu les rend tous les jours très-communs; et que ce qui était rare dans les siècles qui nous ont précédés, est devenu un événement de tous les jours dans le nôtre. Mais je veux que ces terribles accidents ne tombent que sur un petit nombre de malheureux; outre qu'il peut arriver que vous soyez de ce petit nombre, et que quand ce malheur ne devrait tomber que sur un seul de vos

[1] L'orateur revient souvent sur ces terribles événements. Saint-Simon parle de plusieurs de ces morts subites à la cour de Louis XIV. Sans remonter à la fin tragique de Henriette, on avait alors, comme on a toujours, hélas! bien de ces douloureux exemples. Une mort qui dut particulièrement frapper les esprits, fut celle du comte de Mailly. Touchant à une haute fortune, homme d'esprit, ayant l'extérieur distingué, bien fait d'ailleurs, et fort remarqué par la cour, Mailly mourut au milieu de la débauche, en peu d'heures, et ne put même être ramené chez lui et finir dans un lieu honnête. — V. *Saint-Simon*, t. II, p. 4 et 5.

[2] Il vous a averti que la mort viendra lentement, que vous ne l'entendrez point venir, qu'elle vous surprendra comme un voleur de nuit, et qu'étant arrivée à sa dernière heure, elle se jetera sur vous comme un vautour sur sa proie. Qui peut savoir si la divine justice, lassée de vos infidélités, ne coupera point le fil de votre vie et ne viendra point vous enlever du monde au milieu de vos plus beaux jours? Qui de vous peut se promettre que vous aurez le temps de vous préparer à la mort, que vous mourrez dans votre propre lit, et qu'au contraire vous n'expirerez pas entre les bras de vos parents et de vos amis, sans avoir entre la santé et le trépas qu'un simple soupir de vie? Ces accidents sont-ils donc si rares parmi nous? S'est-il passé une seule année qui ne vous en ait fourni plusieurs exemples? Combien de fois en votre vie est-on venu vous annoncer: Un tel est mort subitement, un tel a expiré au sortir du jeu, de la promenade, de la table, des spectacles, du cabinet? Le ministre du Seigneur s'est présenté, il a fait retentir à ses oreilles le nom du Seigneur, mais il n'a pu tirer de ce mourant aucun signe de conversion ni même de vie. Voilà, mes Frères, ce que cent fois vous avez entendu; et quel fruit devez-vous tirer de ces exemples, sinon de prendre du moins mieux vos mesures, de peur d'être surpris à votre tour comme cet homme que vous connaissiez, et qui se portait mieux que vous? Combien de semblables exemples sont-ils arrivés à vos yeux; et sans sortir de votre famille, de votre voisinage, peut-être avez-vous là-dessus quelque exemple domestique? Or, je vous demande, quels peuvent être les desseins de la miséricorde de Dieu, en vous mettant devant les yeux des spectacles si touchants? N'est-ce point de vous avertir que votre fin sera peut-être semblable, et que par conséquent vous devez vous tenir toujours prêt? Avertit-il si souvent quand il n'a point envie de faire quelque fruit? Que sais-je même si ces morts de vos proches, de vos amis, peut-être tombés à vos côtés, ne vous ont point déjà fourni de grands sujets de réflexion sur le néant du monde et la brièveté de la vie? — *Ed. de Trévoux*, 2e partie. Dans cette édition furtive, les parties de ce sermon sont transposées.

citoyens, vous ne seriez pas sage de ne pas le craindre; outre cela, je vous dis que le plus grand nombre est de ceux qui sont surpris; qu'presque tous les pécheurs meurent lorsqu'ils croient la mort encore éloignée; que le jour du Seigneur vient toujours comme un voleur, et à l'heure qu'on y pense le moins. Je vous dis que le dernier moment qui termine nos jours, n'est jamais le dernier dans notre esprit; que lorsqu'étendu sur le lit de votre douleur, la mort sera déjà à la porte, vous la croirez encore loin; vous reculerez encore l'affaire de votre salut et la proposition qu'on vous fera d'appeler un ministre de Jésus-Christ. Je vous dis qu'après même l'avoir appelé, vous regarderez son ministère plutôt comme une bienséance de maladie que comme une nouvelle de mort; vous ne confesserez pas vos crimes, comme devant aller paraître devant Dieu pour en rendre compte; vous laisserez encore sur votre conscience mille choses douteuses, que vous réserverez toujours d'éclaircir à l'extrémité. Je vous dis qu'en expirant vous vous promettrez encore quelques jours de vie. Je vous dis que la plupart des morts sont soudaines; qu'il n'est presque point de pécheur qui meure en croyant mourir, à qui le temps ne soit refusé, et qui n'aille paraître devant Dieu, sans être préparé à ce compte redoutable. Rassurez-vous après cela sur le petit nombre[1].

Mais je veux que le temps vous soit accordé, et que les ministres du Seigneur aient le loisir de vous venir dire, comme autrefois un prophète au roi de Juda : *Réglez votre maison, car vous mourrez*[2]. L'accablement où vous serez alors pourra-t-il vous permettre de chercher Jésus-Christ? Seconde réflexion. De quoi, je vous prie, est capable alors une âme criminelle, toute plongée dans ses douleurs, défaillante sous le poids et la multitude de ses maux, et à qui il reste à peine encore assez de vie pour animer son cadavre? Quoi! vous voulez qu'avec une raison, qui déjà s'enveloppe, une langue, qui se lie et s'épaissit, une mémoire, qui se confond, un cœur qui s'éteint; vous voulez que dans cet état un pécheur éclaircisse les abîmes de sa conscience; vous voulez qu'il approfondisse ses sacriléges, ses scandales, ses vengeances, ses restitutions, ce gouffre d'impureté d'où il n'est jamais sorti, ces embarras sur lesquels il ne s'est jamais bien expliqué; et en un mot qu'il entre dans des soins et dans un détail, à quoi[1] l'esprit le plus serein et la raison la plus entière pourrait à peine suffire? Vous voulez que cette âme, déjà immobile et liée des chaînes de la mort, sente l'horreur de ses iniquités passées; qu'elle pense sérieusement à implorer les miséricordes de son Dieu; elle, dont les idées mourantes ne ressemblent plus qu'à des songes, et qui ne pense plus que comme on pense en dormant[2]!

Grand Dieu, vous qui, du haut de votre justice, êtes alors plus attentif que jamais aux mouvements secrets de cette âme infortunée, que se passe-t-il en ces derniers moments entre elle et vous? Qu'y découvrez-vous, qui puisse réparer une vie entière de crime, et apaiser votre colère? Se tourne-t-elle seulement vers son Créateur? adore-t-elle en secret l'auteur

[1] Vous vous rassurez peut-être sur ce que ces exemples de morts subites sont rares, et que ce sont de ces coups foudroyants qui ne tombent que sur un petit nombre de pécheurs; mais quand ces coups terribles ne tomberaient que sur un seul de vos amis, de vos citoyens, de vos voisins, n'en serait ce pas assez pour vous faire appréhender qu'il ne tombât sur vous? Mais le dernier jour n'est jamais regardé comme le dernier dans vos esprits; vous croyez la mort encore loin de vous, lors même qu'elle est dans votre sein. Loin d'appeler les ministres de Jésus-Christ à votre secours, vous les éloignez de vous, de peur d'être obligé de penser à la mort, et en opposant sans cesse votre jeunesse ou votre santé à ceux qui vous parlent de conversion, vous ne confessez point vos crimes et vous remettez à la mort un fond de désordres que vous ne pourrez éclaircir; mais savez-vous que la plupart des morts soudaines sont fondées sur le peu de crainte qu'on en a, qu'il n'est presque point de pécheur qui croie mourir et qui ne meure sans le croire? Rassurez-vous donc après cela sur le petit nombre de ceux que la mort surprend, pour vous dispenser de faire pénitence. — *Ed. de* 1705.

[2] Dispone domui tuæ, quia moriris tu. *Is.*, XXXVIII, 1.

[1] *A quoi*, 1745; *A qui*, 1764, Renouard et Didot.

[2] Mais je veux bien que le temps ne vous manque point; que la mort vous donne le loisir d'appeler les ministres, qui vous disent comme autrefois le Prophète à un ancien roi de Juda : réglez votre maison; pensez à vous convertir; le pourrez-vous faire alors? L'accablement où vous réduiront les maux que vous souffrirez, vous permettra-t-il de songer comme il faut à cette affaire, la plus difficile de toutes? De quoi est capable une âme toute occupée de ses douleurs, défaillante sous le poids de ses maux, et à qui il reste à peine assez de vie pour animer son cadavre hideux? De quoi sont capables des yeux égarés, une langue collée à son palais, une bouche desséchée, un esprit qui se trouble, une mémoire qui se confond? Prétendriez-vous qu'un pécheur en cet état approfondît une conscience dont il a eu horreur pendant une santé la plus robuste; qu'il pût régler ces restitutions embarrassantes auxquelles il n'a pas voulu penser; qu'il démêlât ce fond d'impiété dont il n'est jamais sorti, et qu'il entrât dans un détail qu'une raison, la plus tranquille, la plus éclairée et la plus saine, aurait peine à faire dans un long espace de temps et après les plus sages précautions? Vous voulez qu'alors cette âme frappée de l'horreur de ses iniquités passées, dont elle n'a plus que des idées mourantes, songeât comme il faut à les démêler et les confesser avec un jugement sain, à en concevoir un cuisant repentir et à délester par un aveu sincère des fautes presque sans nombre auxquelles elle ne songe plus que comme en dormant! — *Ed. de* 1705.

de ses bienfaits et le vengeur de ses ingratitudes? s'anéantit-elle sous la main levée pour la frapper ? se regarde-t-elle comme une victime destinée à des tourments éternels, si vous la jugez selon votre justice? fait-elle monter vers vous, de l'abîme de sa douleur, les cris d'un repentir sincère? lui échappe-t-il seulement un désir, que vous daigniez regarder? loin de vous fléchir, peut-elle encore vous connaître? Et que voyez-vous, grand Dieu, dans les tristes agitations qu'elle laisse paraître, que les derniers efforts d'une âme qui se défend contre le trépas, et d'une machine qui se dissout[1]?

Répondez ici pour moi, vous, mes Frères, que la main du Seigneur a conduits quelquefois jusqu'aux portes du tombeau, et en a retirés depuis. Lorsqu'étendus sur un lit de douleur, vous combattiez ainsi entre la vie et la mort, les soins de votre éternité vous occupaient-ils encore? Où étiez-vous alors? quel usage faisiez-vous de votre raison? que formiez-vous au-dedans de vous que des idées confuses et mal liées, où vos maux avaient plus de part que votre salut? que furent pour vous les derniers remèdes des mourants que l'Eglise vous appliqua? des songes, dont le souvenir même ne vous est pas demeuré. Vous seriez-vous trouvés plus prêts à paraître devant Jésus-Christ, si cette maladie eût fini vos jours? quelle âme seriez-vous allé présenter au pied du tribunal redoutable? qu'en avez-vous dit vous-mêmes depuis, revenus en santé? que c'est une folie d'attendre à l'extrémité; qu'on n'est capable de rien alors; qu'il faut mettre ordre à sa conscience tandis qu'on se porte bien : vous l'avez dit; mais l'avez-vous fait? Ne vous laisserez-vous point une seconde fois surprendre; et le seul fruit que vous retirerez du bienfait qui prolongea vos jours, ne seront-ce point les crimes d'une plus longue vie[1]?

Mais ce qu'il y a ici encore de plus propre à nous faire adorer les jugements de Dieu sur les pécheurs qui diffèrent leur conversion à la mort; c'est que si sa miséricorde ménage alors quelques intervalles libres à un mourant, des moments si précieux, si décisifs pour son éternité, sont consumés à disposer d'une succession et à régler une maison terrestre. Des proches, des enfants avides attendent autour d'un lit le moment où la raison du malade s'éclaircit; visent quelquefois, comme les enfants d'Isaac, à surprendre un père mourant et à se supplanter les uns les autres; se hâtent de profiter du temps, pour lui faire déclarer ses dernières intentions. On laisse à des intervalles moins heureux les soins de la conscience; l'affaire de l'éternité ne va qu'après toutes les autres. Alors le ministre de Jésus-Christ est appelé; car il faut attendre que le mourant ne le connaisse presque plus, afin qu'il le voie approcher sans effroi. Cependant le mal presse; on ne peut plus exiger du pécheur un récit exact de ses désordres; il faut se contenter de quelques termes vagues et mal suivis qu'on lui arrache. Nous lui faisons dire qu'il se repent; mais le lui faisons-nous sentir? Nous lui demandons quelque signe; il lève des yeux mourants; il s'efforce en vain de remuer une langue déjà immobile; il consent de la tête; nous croyons l'entendre; mais

[1] Grand Dieu, pouvez-vous être content du procédé de cette âme, dans la cause qui se traite entre elle et vous à ce dernier moment de sa vie? Se trouve-t-elle en état de soutenir l'amertume d'une tendre componction? A-t-elle assez de courage et de fermeté pour adorer le vengeur de ses iniquités? Se regarde-t-elle comme une victime destinée à des châtiments éternels? Est-elle en état de faire ces actes de contrition et de foi, d'amour et de reconnaissance, qu'exige une parfaite conversion? Fait-elle monter vers vous, de l'abîme de ses maux, ces cris de repentir, de douleur et d'un regret sincère de vous avoir offensé? Lui échappe-t-il quelqu'un de ces saints désirs de réparer tous les maux qu'elle a faits, et de s'unir avec son Dieu? Si elle ne peut pas se promettre de vous fléchir par ses gémissements et ses larmes, peut-elle au moins encore vous aimer? Eh! mes Frères, que voyez-vous dans toute la conduite de ce pécheur mourant autre chose que les derniers efforts d'une âme qui se défend contre les attaques de la mort? — *Ed. de* 1705.

[1] Répondez, vous que la main du Seigneur a déjà conduit jusqu'à la porte du tombeau, et qu'elle en a retiré par un effet de sa miséricorde? Dites-nous quelle était alors votre disposition pour l'affaire de votre salut, lorsque vous combattiez ainsi entre la vie et la mort? Les soins d'une éternité vous occupaient-ils beaucoup? Repassiez-vous dans l'amertume de votre cœur quel usage vous aviez fait de vos jours? Que formiez-vous alors que des idées toutes confuses, qu'un plan de conversion mal réglé, que quelques pensées mal conduites? Quelle impression faisait sur vous la vue de vos péchés passés, quel effet produisait en vous l'approche de la mort, de recourir au remède que l'Eglise vous propose, mais sans attention, de pousser quelques soupirs dont la maladie était plutôt la cause que le repentir de vos péchés, de faire en vain quelque faible essai de pénitence, qui s'évanouissait sitôt que vous l'aviez formé. Vous sentiez-vous plus fidèle, plus pénitent, plus pur, si à ce moment vous eussiez paru devant Jésus-Christ votre juge? Que vous êtes-vous dit à vous-même depuis que vous êtes revenu en santé? Quel effet a produit en vous ce prétendu plan de conversion à la mort? Vous êtes-vous dit que c'est une folie de remettre sa conversion à ce temps incertain, et qu'il est impossible d'y penser alors comme il faut. Oui, peut-être que vous l'avez dit une fois, mais l'avez-vous fait? Et, après vous être instruit par vous-même de la folie qu'il y a de remettre sa conversion à la mort, ne l'y renvoyez-vous point encore une seconde fois; et le fruit que vous avez dû tirer de la santé que Dieu vous a rendue, ne sera-ce point le crime d'une nouvelle vie? — *Ed. de* 1705.

s'entend-il lui-même? Le prêtre du Seigneur crie à haute voix; il tâche de faire retentir du moins à ses oreilles des paroles de salut, et le nom de son Sauveur répété mille fois avec effort; mais le porte-t-il jusque dans son cœur? Il s'arme du signe de notre rédemption; il présente un Dieu mourant au pécheur qui expire; il l'applique sur sa bouche tremblante et livide; il lui fait lever vers cet objet consolant ses mains défaillantes et ses yeux déjà à demi éteints; mais le lui fait-il connaître? La mort arrive : il expire. Grand Dieu! que devient cette âme? que trouve-t-elle au sortir de sa demeure terrestre, lorsqu'elle tombe entre les mains éternelles de votre vengeance?[1] Quelle surprise de se trouver, comme en s'éveillant, au pied du tribunal redoutable, l'abîme ouvert sous ses yeux, et n'ayant mis entre une vie toute criminelle et la sévérité de vos jugements, que la léthargie et les songes d'une courte maladie[1]! A cela, mes Frères, que voulez-vous que j'ajoute, que la réflexion toute simple du Prophète? Entendez ceci, vous qui oubliez Dieu pendant votre vie, de peur qu'il ne vous surprenne dans ce dernier moment, et que personne ne puisse plus alors vous enlever de ses mains : *Intelligite hæc, qui obliviscimini Deum, nequando rapiat, et non sit qui eripiat*[2].

D'ailleurs, mes Frères,— et cette dernière vérité n'est pas moins digne de votre attention,— promettez-vous, si vous voulez, de conserver jusqu'au dernier soupir la raison aussi saine et aussi entière que vous l'avez aujourd'hui; ne comptez-vous pour rien les obstacles que vous trouverez alors dans votre propre cœur? Croyez-vous que des passions que vous nourrissez depuis l'enfance, qui sont devenues comme votre fond et votre tempérament, tomberont, s'évanouiront en un instant, qu'il se fera en vous un miracle soudain, et que vous serez changé tout d'un coup en un nouvel homme? Les maladies que la mort ne termine point, opèrent-elles beaucoup de conversions? Voyez-vous beaucoup de pécheurs, au sortir de ces extrémités, après les plus belles protestations et les derniers remèdes de l'Eglise reçus avec componction apparente, mener une vie nouvelle? Qui peut mieux répondre là-dessus que vous-même? Vous avez été quelquefois jusqu'aux portes de la mort; vos maladies vous ont-elles converti? vous croyiez être changé, vous en assuriez le ministre de la pénitence, et peut-être les spectateurs de vos maux; mais l'étiez-vous? Le danger passé, la santé revenue, les passions n'ont-elles pas reparu, et ne vous êtes-vous pas encore retrouvé le même? Le cœur se fait-il en si peu de temps de nouveaux penchants, et comme un nouvel être?

Quoi, mon cher auditeur, après une vie entière de débauche, vous croyez que deux jours de maladie vous rendront chaste? Ah! Dieu permettra que le souvenir de vos plaisirs passés vous arrache peut-être encore mille complaisances criminelles au lit de la mort;

[1] Ce qu'il y a encore de plus effroyable dans le délai de la conversion du pécheur à la mort, c'est que si la miséricorde du Seigneur lui ménage quelque intervalle de temps pour sa confession, qu'il suspende pour quelques moments la rigueur de ses maux, afin qu'il pense véritablement à son salut, le pécheur en abuse, et des moments si décisifs pour son éternité sont employés à des affaires temporelles. Une succession en désordre qu'il faut régler, une famille désolée qu'il faut ménager, des créanciers en foule qu'il faut payer, des charges ou des emplois qu'il faut assurer; des enfants empressés qui s'assemblent autour du lit, habiles comme les enfants d'Isaac, à surprendre la bonne foi d'un père mourant, se hâtent de lui faire déclarer ses dernières intentions; une épouse qui s'efforce de prendre ses sûretés, ne quitte point le malade : tout cela va devant, et l'affaire de l'éternité ne va qu'après toutes les autres; dès que tout cela est fait, on tâche de rassurer le malade. On lui cache le danger de son mal, parce qu'on a soi-même pris toutes ses sûretés de son côté. Enfin le mal redouble-t-il? Le ministre de Jésus-Christ est appelé, car il faut attendre que le malade ne le connaisse plus, afin qu'il ne soit point effrayé de sa visite. Alors ce ministre fait son devoir; il exhorte le malade, il le sollicite, il le presse; il faut se contenter de quelques termes vagues et mal suivis, qu'on lui arrache de force; on lui fait dire qu'il se repent, qu'il demande pardon à Dieu. Nous lui faisons même sentir ce que nous ne pouvons lui faire entendre; nous lui demandons quelque signe; il produit quelque son d'une langue qu'il ne peut presque plus remuer. Il jette vers nous quelques regards équivoques, que nous sommes obligés d'interpréter en bonne part; le prêtre crie à haute voix et tâche de faire retentir à ses oreilles le nom de son Sauveur, répété mille fois avec effort; il lui présente un Dieu mort et crucifié pour son salut, il applique, par un baiser de paix, cette bouche innocente sur sa bouche mourante; il applique ses plaies sanglantes sur son visage moribond; il montre cette tête couronnée d'épines à ses yeux déjà demi éteints. Mais la lui fait-il connaître pour cela, imprime-t-il par là ces sentiments d'amour que demande la pénitence? A peine lui a-t-il parlé, voilà la mort qui arrive, il passe, il expire. Grand Dieu! que devient cette âme lorsqu'elle meurt dans ces tristes dispositions? Quelle doit être sa confusion de paraître encore chargée des crimes de sa vie devant vos terribles justices! Quelle surprise de se trouver comme réveillée au cri d'une famille désolée, la bière ouverte sous ses yeux, et prête à paraître au tribunal d'un juge sévère qu'elle a tant offensé! Quels sont ses remords, quand, après la léthargie d'une courte maladie, elle vient à réfléchir qu'on va lui faire rendre compte de toute une vie entière de désordres! — *Ed. de* 1705.

[1] Cet effrayant tableau d'une scène à laquelle sans doute Massillon assista plus d'une fois, est plein d'énergie et de sombre éclat. On admirera, dans le texte de 1705, des traits énergiques et pénétrants de cette parole désolée.

[2] Ps. XLIX, 22.

peut-être aimerez-vous encore à voir avec des yeux mourants, peintes sur vos murs, les images funestes de vos anciens désordres; peut-être expirerez-vous, ayant autour de votre lit l'objet infortuné qui corrompit votre cœur; et, malgré le scandale public, vous ne pourrez vous résoudre à vous en séparer, même à la mort. L'Esprit de Dieu l'a dit : les os de l'impudique seront encore alors remplis des désordres de sa jeunesse, et ses vices dormiront avec lui dans la poussière du tombeau : *Ossa ejus implebuntur vitiis adolescentiæ ejus, et cum eo in pulvere dormient*[1]. Et notre siècle, et ceux de nos pères, n'ont-ils pas vu des monstres, qui, en expirant même, juraient une affreuse fidélité, jusqu'au delà du tombeau, à l'objet détestable de leur passion, et dont l'âme réprouvée ne sortait de leurs corps qu'avec des soupirs et des regrets de crime et de volupté? O Dieu! que vous êtes terrible, quand vous livrez le pécheur à sa propre corruption[2]!

Vous croyez qu'un homme qui n'a eu qu'un désir en vivant, et ç'a été celui d'amasser du bien aux dépens des peuples, et par les voies les plus injustes et les plus odieuses; vous croyez qu'alors il puisse consentir que des gains qu'il a toujours crus permis, deviennent criminels, et que des restitutions infinies remettent son nom et sa postérité dans la poussière, d'où il les avait tirés? Ah! dit l'Esprit de Dieu, il vomira avec son âme les richesses qu'il avait dévorées; mais ce sera malgré lui : le Seigneur les arrachera de ses entrailles; mais il n'en arrachera pas l'amour de son cœur : *Divitias, quas devoravit, evomet, et de ventre illius extrahet eas Deus*[1].

Vous croyez qu'un impie, qui a mis sa gloire dans sa confusion, et qui a mille fois profané la sainteté de nos mystères par des dérisions sacriléges, deviendra fidèle et religieux au lit de la mort? Eh! peut-être se fera-t-il honneur, jusqu'à la fin, d'une force d'esprit qui flattera sa vanité; peut-être voudra-t-il paraître au-dessus des frayeurs vulgaires et regarder d'un œil tranquille et assuré l'incertitude d'un avenir; peut-être laissera-t-il, en mourant, aux spectateurs, le plaisir affreux d'un bon mot aux dépens de son salut éternel; peut-être aussi mourra-t-il en monstre et en désespéré[2].

Vous croyez qu'une femme mondaine, enivrée de sa figure, outrée dans ses plaisirs, attachée vivement au monde et à elle-même : vous croyez qu'elle verra alors sans regret la destruction de son cadavre, le monde et tous ses amusements s'évanouir et s'éloigner d'elle pour toujours? Ah! Dieu permettra que les soins de sa beauté l'occupent encore au lit de la mort; qu'elle examine tous les jours les changements qu'une longue maladie aura faits sur son visage; qu'elle écoute là-dessus avec complaisance tout ce que la flatterie voudra lui persuader; qu'elle sente réveiller en expirant tout son amour pour le monde; et qu'elle dise, comme cet infortuné roi d'Amalec : Est-ce ainsi que la cruelle mort m'enlève au milieu de mes plus beaux jours? *Siccine separat amara mors*[3]?

[1] Job, xx, 11.

[2] Vous croyez que des passions qui y règnent depuis l'enfance, passions que vous avez toujours ménagées, chéries, contentées, s'arracheront tout à coup de ce cœur? Et quel coup de grâce ne faudrait-il point pour faire sortir tout à la fois et faire haïr en un instant les crimes d'une vie tout entière! Quoi! vous croyez qu'après avoir resté pendant plusieurs années dans des habitudes criminelles, deux jours de maladie suffiront pour vous les faire rompre, et vous en donner une éternelle aversion? Ah! vous arracherait-on si aisément pendant votre maladie la pensée de ces plaisirs, que dans la santé la plus robuste vous n'auriez jamais osé tenter de quitter? Vous en avez encore l'image peinte sur vos lèvres; vous en avez porté jusqu'au chevet de votre lit les objets criminels, et, malgré vous, leurs cruelles idées vous suivront partout. Le saint homme Job l'a dit, que les os de l'impie seront remplis des crimes de sa jeunesse, et qu'ils iront reposer avec lui dans la poussière du tombeau. *Ossa ejus implebuntur vitiis adolescentiæ ejus, et cum eo in pulvere dormient.* Et notre siècle et ceux même de nos pères n'ont-ils pas vu des monstres qui au bord de leur tombeau immolaient à l'objet infâme de leur passion, et ne sortaient du monde qu'avec les regrets de quitter les plaisirs et les charmes de la volupté. Grand Dieu, que vous êtes terrible, quand vous abandonnez un cœur à sa corruption! — *Ed. de* 1705.

[1] Job, xx, 15. — En quel état pensez-vous que meure ce riche, qui a tant amassé de biens par des voies odieuses? Vous croyez qu'il en est quitte pour quelques aumônes, et que de grandes restitutions auront mêlé son nom avec celui des justes dans le livre de vie! Vous vous trompez, mes chers Frères. Ah! il verra encore après sa mort ces richesses qu'il aura dévorées, il les vomira; le Seigneur les arrachera de ses entrailles pour les lui remettre sans cesse devant les yeux, comme l'objet de son aversion et l'instrument de son supplice. Mais il ne sera point lavé de ses injustices. *Divitias quas devoravit, evomet, et de ventre illius extrahet eas Deus.* — *Ed. de* 1705.

[2] Vous croyez que l'impie qui a mis son Dieu dans ses vains raisonnements, qui a mille fois déshonoré la sainteté de nos mystères par ses profanations, ses doutes et ses railleries, vous croyez que, par un repentir à la mort et un aveu de sa créance, il deviendra digne d'être mis au nombre des plus fidèles? Peut-être qu'alors sa raison se tournera contre lui, qu'elle sera son plus grand supplice, et qu'il mourra en désespéré. — *Ed. de* 1705.

[3] 1 Rois, xv, 32. — Vous croyez qu'une femme mondaine verra à l'heure de la mort sans regret la destruction de sa mondanité, la séparation de son luxe et de ses vanités, et qu'elle pourra par un bon sentiment de conversion s'en éloigner pour toujours. Ah! Dieu permettra que le regret d'en être privée, la dévore, que les

Vous nous en avertissez, Seigneur dans les Livres saints, leur fin sera semblable à leurs œuvres : *Quorum finis erit secundum opera ipsorum* [1]. Vous avez vécu impudique; vous mourrez tel. Vous avez vécu ambitieux ; vous mourrez sans que l'amour du monde et de ses vains honneurs meure dans votre cœur. Vous avez vécu mollement sans vice ni vertu ; vous mourrez lâchement et sans componction. Vous avez vécu irrésolu, faisant sans cesse des projets de pénitence et ne les exécutant jamais ; vous mourrez plein de désirs et vide de bonnes œuvres. Vous avez vécu inconstant, tantôt au monde, tantôt à Dieu, tantôt voluptueux, tantôt pénitent, et vous laissant décider par votre goût et par l'ascendant d'un caractère changeant et léger ; vous mourrez dans ces tristes alternatives ; et vos larmes au lit de la mort ne seront que ce qu'elles avaient été pendant votre vie ; c'est-à-dire un repentir passager et superficiel, des soupirs d'un cœur tendre et sensible, mais non pas d'un cœur pénitent : en un mot, vous mourrez dans votre péché : *In peccato vestro moriemini ;* dans ce péché où vous croupissez depuis si longtemps ; dans ce péché qui est à vous plus que tous les autres, parce qu'il domine dans vos mœurs et dans votre tempérament ; dans ce péché qui est comme né avec vous, et dont une vie entière n'a pu vous corriger : *In peccato vestro moriemini.* Achab meurt impie, Jézabel voluptueuse, Saül vindicatif, les enfants d'Héli sacriléges, Absalon rebelle, Balthazar efféminé, Hérode incestueux : toute l'Ecriture est remplie de pareils exemples ; tous les prophètes retentissent de ces menaces. Jésus-Christ s'en explique aujourd'hui d'une manière à faire trembler les plus insensibles ; l'expérience est ici terrible ; vous-même dites tous les jours qu'on meurt tel qu'on a vécu. Eh ! que faut-il donc encore, mon cher auditeur, pour vous faire prendre dès à présent la résolution de travailler à votre salut, et de ne pas renvoyer à la fin une affaire qu'on ne saurait jamais trop tôt commencer, et d'autant plus qu'elle est toujours manquée, lorsqu'elle est différée? Opérez donc le bien tandis que Dieu vous en laisse le temps. N'apportez pas à la mort des désirs, mais des fruits de pénitence. Cherchez Jésus-Christ tandis qu'on peut le trouver ; car si vous renvoyez votre conversion à la fin, non-seulement vous ne pourrez plus le chercher : mais quand vous le pourriez, vous ne le chercherez pas ; et quand vous le chercheriez, vous ne le trouverez pas : *Quæretis me, et non invenietis, et in peccato vestro moriemini.* Dernière vérité encore plus terrible, renfermée en deux réflexions qui vont prouver, que la pénitence est presque toujours inutile au lit de la mort [1].

### DEUXIÈME PARTIE.

Si vous renvoyez votre conversion à la mort, vous mourrez dans votre péché, parce que quand vous pourriez alors chercher Jésus-Christ, vous ne le chercherez pas ; et quand vous le chercheriez, vous ne le trouverez pas.

Je dis premièrement, que vous ne chercherez pas alors Jésus-Christ, parce qu'il se sera éloigné de vous et qu'il vous aura abandonné : *Ego vado... et in peccato vestro moriemini* [2]. Première raison : le pécheur au lit de la mort abandonné de Dieu.

En effet, c'est une vérité du salut que le Seigneur met des bornes à sa patience, au delà desquelles il ne va jamais ; et que comme il a établi un temps pour se souvenir du pécheur,

soins de sa fade beauté l'occupent encore ; que les pensées de ses vaines parures qu'elle employait à plaire, viennent la tourmenter ; qu'elle craigne encore le changement que la maladie va faire sur son visage ; qu'elle sente renaître, en expirant tout son amour pour le monde, et qu'elle dise dans le désespoir de quitter ces créatures, qu'elle aimait, comme ce roi d'Amalec : Est-ce ainsi, mort cruelle, que tu me sépares de ce que j'aimais le plus? *Siccine separat amara mors?* — *Ed. de* 1705.

[1] II Cor., XI, 15.

[1] Le grand Apôtre nous en avertit encore, quand il dit que la fin des impies sera telle que les actions de leur vie. *Quorum finis erit secundum opera ipsorum.* Vous avez été impudique pendant votre vie, vous mourrez sans pureté ; vous avez été rebelle et endurci, vous mourrez sans componction, sans douleur ; vous avez vécu dans l'amour du monde, selon ses maximes, vous mourrez sans amour de Dieu, de sa sainte loi et de son héritage. Vous avez vécu impénitent, vous mourrez plein de bons désirs et vide de bonnes œuvres. Enfin vous mourrez dans ce péché qui vous a plus dominé, que vous avez plus aimé que les autres ; et dont une vie entière n'a pas été capable de vous détacher. Vous avez été impie, vous mourrez comme Jézabel ; voluptueux, vous mourrez comme Antiochus ; perfide, vous mourrez comme Absalon ; incestueux, vous mourrez comme Hérode. Toute l'Ecriture est pleine de telles morts, tous les livres saints retentissent de ces menaces, et Jésus-Christ s'en explique aujourd'hui d'une manière qui fait trembler, et qu'on ne peut révoquer en doute. L'expérience même est ici décisive. Vous nous dites tous les jours que l'on meure tel que l'on a vécu. Ah! si cela est, que faut-il donc vous apporter de plus fort pour vous porter à bien vivre, afin de bien mourir? Opérez donc le bien tandis que vous en avez le temps ; portez à la mort des fruits et non des feuilles de pénitence, car si vous différez votre conversion à la mort, non-seulement vous ne serez plus en état de chercher Dieu ; mais quand vous le chercheriez, vous ne le trouveriez pas ; c'est ma troisième partie. — *Ed. de* 1705.

[2] Jean, VIII, 21.

selon l'expression de Job, il en a aussi marqué un autre pour l'oublier. Il y a dans les trésors de sa miséricorde certain nombre de faveurs spéciales destinées à chacun de nous en particulier, lesquelles, une fois taries par une longue suite d'infidélités, sont le signal de son indifférence et de sa fureur, et ne laissent plus à ceux qui en ont abusé, ou que ces secours ordinaires et presque toujours inutiles de la grâce, ou que ces ressources uniques tirées de sa toute-puissance, dont l'ordre de sa sagesse et de ses conseils éternels ne lui permet pas de se servir. Ainsi lorsque les abominations de Sodome furent montées à leur comble, et que le nombre de dix justes, arrêté dans l'ordre éternel de ses conseils, ne s'y trouva plus, Abraham eut beau lever les mains vers lui; le Seigneur ne put se laisser fléchir, et il fit pleuvoir du haut du ciel sa fureur et son feu sur ces villes criminelles.

Je sais que tout le temps de la vie présente est un temps de salut et de propitiation; que nous pouvons toujours retourner à Dieu; qu'à quelque heure que le pécheur se convertisse au Seigneur, le Seigneur se convertit à lui; et que tandis que le serpent d'airain est élevé, il n'est point de plaie qui soit incurable; c'est une vérité de la foi. Mais je sais aussi que chaque grâce spéciale dont vous abusez, peut être la dernière de votre vie; que Dieu se lasse; que les bornes de sa bonté ne sont pas les mêmes pour tous les hommes; qu'après avoir pardonné trois péchés à Damas, il n'en pardonna pas un quatrième; qu'un seul crime quelquefois consomme la réprobation d'un pécheur. Je sais qu'*il est terrible dans ses conseils sur les enfants des hommes* [1], que *l'on ne connaît pas la puissance de sa colère,* et que *jamais personne n'a pu compter sa fureur et son indignation* [2].

Cette vérité si terrible et si incontestable supposée, tirons-en d'abord une conséquence qui ne l'est pas moins. Si l'Ecriture de toutes parts nous annonce que Dieu se retire quelquefois d'un âme infidèle; et qu'après avoir pris longtemps un soin inutile de Babylone, il se venge enfin en l'abandonnant à elle-même; certes il n'est point de circonstance où cette sévérité soit plus juste et mieux placée qu'au lit de la mort; c'est alors que Dieu doit à sa justice l'abandon du pécheur. Car dites-moi, mes Frères, si, après un petit nombre d'inspirations négligées, Dieu laisse quelquefois une âme à elle-même, que pourrez-vous vous promettre dans ce dernier moment, vous surtout qui ne compterez plus alors vos jours que par l'abus de ses grâces; vous qui depuis le matin de votre vie jusqu'à cette dernière heure, aurez toujours été agité par des remords cruels et inutiles sur votre état; vous qui aurez peut-être poussé l'impénitence et l'ingratitude jusques à avoir mille fois envié le sort des compagnons de vos désordres, en qui vous remarquiez une conscience tranquille dans le crime et un cœur endurci contre toutes les terreurs de la religion; vous qui aurez refusé ses miséricordes, aussi longtemps que vous aurez pu goûter le fruit de vos infidélités; vous en un mot qu'il avait préparé à cet abandon par des avis réitérés sur sa dureté envers les pécheurs qui diffèrent leur conversion jusqu'à ce dernier moment; vous voudriez qu'alors le Dieu juste et terrible vous regardât avec des yeux de bonté, qu'il se souvînt de vous dans le temps de votre affliction, c'est-à-dire dans la seule circonstance que sa colère attendait depuis si longtemps pour se venger et pour punir l'abus indigne que vous avez toujours fait de ses grâces?

Mais, ô mon Dieu, où serait donc cette justice qui trempe ses flèches dans le sang du pécheur, qui insulte aux larmes de l'impie mourant, et qui se console dans sa vengeance? Et que deviendraient donc ces menaces si effrayantes, et toujours suivies de leur effet, que vous nous avez laissées dans vos Livres saints? Et quand est-ce donc que Dieu se vengerait, mes Frères, s'il ne se vengait point alors? La patience qui lui fait supporter le pécheur durant la santé, serait-elle si terrible, comme il nous l'assure lui-même dans les divines Ecritures, si elle devait se terminer par un acte de clémence? Serait-il si sévère lorsqu'il tarde de punir, si en dissimulant ses offenses, il ne lui préparait pas un affreux endurcissement à la fin?

Mais, mon cher auditeur, quand la justice de Dieu ne s'opposerait pas à sa clémence dans ce dernier moment, la nature toute seule de la grâce que vous vous promettez alors, ne vous permettrait pas de l'attendre. Car non-seulement vous vous promettez la grâce de la conversion, c'est-à-dire cette grâce qui change

[1] Terribilis in consiliis super filios hominum. *Ps.* LXV, 5.

[2] Quis novit potestatem iræ tuæ, et præ timore tuo iram tuam dinumerare? *Ps.* LXXXIX, 11.

le cœur; mais vous vous promettez encore la grâce qui nous fait mourir dans la sainteté et dans la justice; la grâce qui consomme la sanctification d'un âme; la grâce de la persévérance finale; mais c'est la grâce des seuls élus; c'est le plus grand de tous les dons; c'est la consommation de toutes les grâces; c'est le dernier trait de la bienveillance de Dieu sur une âme; c'est le fruit d'une vie entière d'innocence et de piété; c'est la couronne réservée à ceux qui ont légitimement combattu. Dieu ne doit à la rigueur cette faveur inestimable à personne; il la refuse quelquefois à ceux mêmes qui ont marché longtemps devant lui dans la justice et dans la sainteté; et la fin déplorable de Salomon est un exemple qui fera trembler les justes de tous les siècles. Et vous présumez que le plus signalé de tous les bienfaits sera le prix de la plus ingrate de toutes les vies? Et vous osez vous flatter qu'on ne refusera pas alors à un pécheur invétéré, toujours averti et toujours infidèle, une grâce qu'on n'accorde pas toujours à ceux qui ont été longtemps justes? Et vous vous promettez que le Seigneur mettra le comble à ses miséricordes, lorsque vous l'aurez mis vous-même à vos crimes? O mon Dieu! se peut-il qu'un espoir si insensé abuse presque tous les hommes? Et vos serviteurs qui crucifient tous les jours leur chair pour obtenir ce don précieux, et qui tremblent sans cesse dans la crainte qu'il leur soit refusé, sont-ils eux-mêmes dans l'illusion, ou le pécheur, qui continuant à vous outrager, compte tranquillement sur ce grand don, et n'offre pour l'obtenir, que ses crimes et la présomption de l'avoir attendu?

Oui, mon cher auditeur, quand même Dieu accorderait quelquefois cette grande miséricorde au lit de la mort à une âme qui aurait jusque-là différé de se convertir, je dis qu'il ne vous l'accordera jamais à vous qui ne différez votre conversion, que parce que vous vous y attendez. En effet, il pourrait arriver qu'un pécheur, qui durant ses désordres n'aurait jamais eu de retour sur lui-même et sur son salut, et qui aurait vécu sans aucun sentiment de foi et sans aucun remords de ses crimes, revînt à lui dans ce moment terrible, fût effrayé de son insensibilité passée, levât au ciel des yeux baignés de larmes, et un cœur nouvellement attendri; et que le Seigneur du haut de ses miséricordes jetât des regards propices sur un aveugle, qui commencerait alors seulement à ouvrir les yeux à la lumière. Si la grâce de la pénitence est jamais accordée à la fin, il semble qu'elle pourrait l'être à un pécheur de ce caractère. Mais vous qui faites de cette espérance l'affreux motif de vos déréglements; vous qui ne différez de vous convertir que parce que vous croyez que vous serez assez à temps au lit de la mort de vous donner à Dieu, et qu'il ne rejettera pas alors votre repentir; vous qui prenez dans sa miséricorde même de nouveaux sujets de l'outrager; pécheur indigne alors des regards d'un Dieu même qui ne saurait pas s'irriter; d'un Dieu même qui ne serait que clément sans être juste; d'un Dieu même qui ne vous aurait pas déclaré qu'alors il vous abandonnera, quelle ressource pourrait-il vous rester? Quand une vie entière de crimes n'éloignerait pas alors de vous cette grâce signalée que vous attendez, la témérité toute seule qui vous la fait espérer, vous en rendrait indigne. Rien ne met un chaos plus immense entre l'âme criminelle et la miséricorde de Dieu, que de marquer des jours et des moments à sa grâce et à son esprit qui souffle où il veut et quand il veut. Et qui êtes-vous donc, comme le disait autrefois Judith à ceux de Béthulie qui avaient marqué un jour pour se rendre à Holopherne, si le Seigneur ne venait les délivrer; qui êtes-vous pour prescrire ainsi un terme à la miséricorde du Seigneur, et pour lui marquer des jours et des moments selon votre caprice? *Qui estis vos,... qui posuistis... tempus miserationis Domini, et in arbitrium vestrum diem constituistis ei*[1]?

A des vérités si terribles vous opposez sans doute en secret ce faux espoir que ces menaces générales ne tomberont pas sur vous en particulier. Mais je vous demande, quels sont les pécheurs menacés dans les Livres saints de l'abandon de Dieu au lit de la mort? Ne sont ce pas les pécheurs qui vous ressemblent? Que trouvez-vous en vous qui puisse vous flatter que Dieu tiendra alors à votre égard une conduite particulière? Votre vie passée? ah! ce sera bien assez que Dieu veuille l'oublier. Ces désirs de conversion que vous formez tous les jours? mais c'est ce qui achèvera de vous rendre inexcusable. Ce bon naturel qui vous fait pencher, comme malgré vous, du côté de la vertu? mais c'est une grâce dont Dieu alors

[1] Judith, VIII, 11, 13.

vous demandera compte. L'espérance que vous avez toujours eue en sa miséricorde pour ce dernier moment? vous venez de voir que ce sera le plus grand de tous vos crimes[1]. Tout ce que je trouve ici de particulier pour vous, c'est que vous serez plus indigne des miséricordes du Seigneur qu'aucun autre pécheur; et que le Dieu juste aura des raisons de refus contre vous, qu'il n'aura pas contre la plupart des âmes impénitentes. Sur quoi pouvez-vous donc vous rassurer encore, mes Frères? Sur la bonté de Dieu sans doute, qui ne veut pas la mort du pécheur? Sa bonté? mais vous la regardez donc comme une faiblesse et une imbécillité, qui n'aurait pas assez de sentiment pour être blessée des plus grands outrages? Sa bonté? mais c'est parce qu'il est bon, qu'il doit abandonner le pécheur au lit de la mort. Sa bonté ne lui permet pas d'accorder alors des grâces qui seraient des écueils pour les autres hommes; sa bonté ne veut pas tendre des piéges à la fausse confiance des pécheurs, en ouvrant ses entrailles dans ce dernier moment aux cris d'une âme infidèle. C'est un trait de bonté d'ôter à nos passions des prétextes d'erreur et d'impénitence, et de ne pas faire du salut d'un seul la perte de plusieurs. Ainsi vous comptez sur sa bonté; et c'est sa bonté même qui demande votre punition et qui doit vous faire tout craindre.

Ici, mes Frères, je ne vous demande qu'une réflexion. Il n'est personne qui, pendant sa vie, ne fasse mille fois la résolution de changer; il n'est personne presque qui ne meure avant de l'avoir exécutée. Les plus déréglés même souhaitent de finir saintement; tous, comme Balaam, veulent mourir de la mort des justes; personne ne veut vivre comme eux. On meurt en désirant; ainsi avons-nous vu mourir nos proches, nos amis, nos maîtres; après leur mort même, pour nous consoler de leur perte, nous avons rappelé ces projets chimériques de conversion, dont ils nous avaient quelquefois entretenus pendant leur vie. Il était dans le dessein de se convertir, dit-on; il en parlait tous les jours : et là-dessus, on se calme sur sa destinée; on augure favorablement de son salut[2]. Grand Dieu! et c'est uniquement ce qui me fait trembler sur le sort de cette âme; c'est ce qui me fait tout craindre de la sévérité de vos jugements sur elle! Eh! que fait-on en rappelant ses désirs de pénitence formés tant de fois sans succès, que rappeler le souvenir de vos grâces toujours méprisées? On espère, pour son salut, sur ce qui a sans doute fait le plus terrible sujet de sa condamnation; on se flatte que vous l'aurez regardée avec des yeux de pitié dans ce dernier moment, parce que vous ne vous lassiez pas de l'avertir lorsqu'elle était encore sur la terre; et sans doute, vous ne l'avez abandonnée à la mort, que parce que vous l'aviez trop souvent visitée en vain durant les jours de sa vie mortelle. O vaines conjectures des hommes! Que vos pensées, ô mon Dieu, sont différentes des nôtres, et vos jugements peu conformes à l'illusion de nos espérances!

Mais du moins, direz-vous, on voit tous les jours des pécheurs, lesquels après une vie entière de désordre donnent à la mort des marques si vives et si éclatantes de repentir, qu'on ne peut pas douter que le Seigneur ne se laisse toucher à leurs larmes, et que leurs regrets n'effacent toutes leurs infidélités passées. A cette erreur qui endort tant d'âmes impénitentes, Jésus-Christ répond pour moi qu'on le cherchera alors, mais qu'on ne le trouvera pas; c'est-à-dire que les marques mêmes les plus touchantes de repentir que vous pourrez donner alors seront rejetées; que vous chercherez Jésus-Christ, et que vous mourrez dans votre péché. Dernière vérité plus terrible encore que toutes les autres, et qui ne laisse plus de ressource dont puisse se flatter le pécheur impénitent : *Quæretis me, et in peccato vestro moriemini.*

J'avoue ici, mes Frères, lorsque je considère cette étonnante vérité, et que je vois, d'un côté, le pécheur mourant chercher son Dieu, et lever vers lui ses mains suppliantes, et, de l'autre, le Dieu vengeur s'éloigner de lui et fermer ses oreilles aux cris de sa douleur et à toutes les marques de sa pénitence; j'avoue, dis-je, que c'est ici où le Seigneur me paraît ce Dieu terrible qui n'a pas besoin de l'homme; je mets devant mes yeux la sévérité de ses jugements, et je me sens saisi d'une secrète horreur; mais quelque terrible que paraisse

[1] Puisque vous en abusez pour offenser Dieu.

[2] Il est mort, dit-on, dans les plus belles résolutions du monde. Rien n'est plus édifiant que les sentiments de conversion où il était en mourant. Il disait tous les jours, comme Augustin, des merveilles là-dessus; il ne s'entretenait que du désir de sa conversion. — *Ed. de* 1705.

Il y a bien de l'éloquence dans cette ironie, et Pascal n'eut pas mieux dit.

alors sa conduite, elle est juste, et il ne peut pas en user autrement envers le pécheur.

Ce n'est pas qu'un seul instant de pénitence véritable ne puisse effacer les crimes d'une vie entière; mais Dieu rejette alors la pénitence du pécheur mourant, parce qu'elle est fausse. Elle est fausse, premièrement, parce qu'elle n'est pas libre; c'est la suite de la dure nécessité où il se voit réduit, plutôt que le fruit de la grâce et d'un véritable repentir. Car je vous prie, mon cher auditeur, après avoir poussé jusqu'au bout la révolte contre votre Dieu, et fait du dernier jour de votre santé le dernier jour de vos crimes, vous remettez les armes et vous demandez grâce, lorsque vous vous sentez terrassé, et que le Dieu vengeur a le glaive levé sur vous. Vous levez les yeux au ciel, où vous n'aviez pas encore jeté un seul regard, lorsque la terre commence à manquer sous vos pieds. Vous détestez des plaisirs infâmes, lorsque votre cadavre tombe en pièces, et qu'il ne vous fait sentir rien de plus vif que sa puanteur. Vous laissez tomber vos richesses sur les pauvres, lorsque vos mains défaillantes tombent elles-mêmes, et ne peuvent plus les retenir. Vous laissez en mourant des instructions touchantes à des enfants et à des domestiques, que vous ne pouvez plus scandaliser par vos exemples. En un mot, vous vous repentez lorsqu'il ne vous est plus permis de continuer d'être coupable[1]. La conjoncture toute seule ne rend-elle pas vos larmes suspectes? N'est-il pas vrai même que Dieu juge alors avec équité de votre pénitence en la rejetant? S'il prolongeait encore vos jours, ne prolongeriez-vous pas aussi vos crimes? Si l'on venait vous assurer de sa part que cette infirmité n'ira point à la mort, prendriez-vous tant de mesures pour le fléchir? Tandis que vos maux n'étaient pas encore tout à fait déclarés, et qu'il vous restait quelque espérance de vie, aviez-vous voulu entendre à appeler le ministre de Jésus-Christ? Avait-on osé seulement vous le proposer? Que donniez-vous à connaître par là, sinon que vous quittiez le crime avec autant de regret que la vie, et que vous ne vouliez pas risquer, pour ainsi dire, de vous donner à votre Dieu, sans avoir été bien assuré auparavant que vous ne pouviez plus être au monde?

Seconde raison. La pénitence du pécheur à la mort est presque toujours fausse, parce que sa douleur n'est plus qu'une crainte toute naturelle, que lui inspire alors l'horreur du tombeau, et l'image plus vive que jamais des peines éternelles. Il pleure; mais ce sont des larmes qu'il donne à ses malheurs et non pas à ses crimes. Il crie; mais ce n'est pas un retour amoureux vers son Père; c'est une prière intéressée qu'il fait à son Juge. Il déteste ses égarements; mais ce n'est pas qu'il sente l'injure qu'ils ont faite à son Dieu; il ne sent que les maux où ils vont le précipiter lui-même. Lui seul est l'objet de sa douleur, la fin de ses supplications, le motif de sa pénitence. Il n'avait compté pour rien le Seigneur dans ses plaisirs; il ne le compte pour rien dans son repentir. Ah! s'il était assuré qu'il n'y a rien à craindre au delà de la mort et que l'enfer est un songe, l'horreur de ses fautes s'effacerait bientôt de son esprit; et l'on aurait bientôt tari ses pleurs, si l'on pouvait calmer ses craintes[1].

Aussi, vous qui sondez les cœurs, grand Dieu, et qui ne jugez pas sur les apparences, je ne vous en imposerai point alors par quelques larmes trompeuses. Si je renvoie jusque-là mon repentir, mes larmes seront les larmes d'Esaü et d'Antiochus, des larmes stériles et réprouvées. Je ne paraîtrai à vos yeux, que comme un criminel qui tremble à la vue de son supplice, et non pas comme un pénitent sincère qui se confond au souvenir de ses péchés. Vous verrez la racine de mes honteuses passions encore vivante au fond de mon âme; je serai encore à vos yeux impudique, mondain, voluptueux, ambitieux, vindicatif. Mes frayeurs ne seront plus que les suites de cette mollesse excessive, qui m'a toujours inspiré tant d'horreur pour les plus légères souffrances; à mesure que j'aurai été plus sensuel, plus idolâtre de mon corps, je serai alors plus

[1] Vous levez les yeux au ciel lorsque la terre commence à vous manquer. Vous détestez ces commerces infâmes lorsque ce cadavre infecté est un objet d'horreur. Vous dites adieu à ces misérables créatures, lorsque vous n'avez plus rien à leur offrir que de la puanteur. Vous laissez tomber vos mains sur les pauvres, lorsque vous ne pouvez plus les soutenir pour faire le crime. Vous tâchez de donner à des enfants mal élevés de bonnes instructions, lorsque vous ne pouvez plus leur donner de scandale. — *Ed. de Trévoux.*

[1] Ah! s'il savait sûrement que l'enfer dût être regardé comme un songe, qu'il n'y eût point de supplice à craindre après la mort, bientôt l'on verrait ses pleurs se tarir, ses gémissements cesser, ses soupirs finir; si ses inquiétudes pouvaient se calmer, ses craintes se dissiper, bientôt on ne l'entendrait parler ni de pénitence ni de réparation. — *Ed. de Trévoux.*

vif dans mes craintes, plus faible dans mes alarmes, plus éloquent dans mes accusations ; et quel égard pourrez-vous avoir à des larmes, grand Dieu, qui couleront de la même source, d'où avaient coulé tous mes crimes ?

Ainsi, mon cher auditeur, vous lèverez alors la voix au ciel, de l'abîme de vos maux, et le Dieu juste se rira de vos clameurs : *Ego quoque in interitu vestro ridebo* [1]. Vous pleurerez, et du haut de sa justice il insultera à vos larmes : *Et subsannabo.* Vous vous frapperez la poitrine, et votre cœur ne s'amollira point. Vous lui promettrez plus de fidélité, s'il prolonge vos jours, et il regardera vos promesses avec dérision, parce qu'il verra dans la corruption de votre cœur qu'en prolongeant vos jours, il ne ferait que prolonger vos crimes. Vous exhorterez les spectateurs de votre mort à s'instruire sur votre exemple, et à servir Dieu durant la santé ; et le Seigneur vous répondra en secret : *Pourquoi te mêles-tu de raconter mes justices* [2] ? Vous lui direz à lui-même : Seigneur, n'entrez pas en jugement avec votre serviteur ; et il vous répondra que *vous êtes déjà jugé* [3]. Vous lui direz : O Dieu plein de bonté, vous n'êtes venu que pour sauver les pécheurs ; et il vous répondra qu'il n'y a *point de salut pour l'impie* [4]. Vous lui direz : O Sauveur des hommes, je ne mets ma confiance que dans vos miséricordes infinies ; et il vous répondra, que *l'espérance du pécheur périra avec lui* [5]. Vous lui direz : O divin Pasteur de nos âmes, vous ne rejetez pas les brebis égarées, qui reviennent à vous ; et il vous répondra qu'*il y a un temps de pardonner et un temps de punir* [6]. Vous lui direz : O Jésus, je remets mon âme entre vos mains ; et il vous répondra qu'elle ne lui appartient point, et qu'il ne la reçoit que pour en faire la victime éternelle de sa justice ; et vos gémissements infructueux et vos supplications inutiles ne seront plus qu'un doux spectacle pour sa fureur et pour sa vengeance : *Consolabor,... et vindicabor* [7].

Ah ! c'est alors, qu'au lieu que jusque-là on n'avait cherché dans un confesseur qu'une dangereuse complaisance, ou plutôt qu'on n'en avait jamais pris qu'au hasard ; c'est alors qu'un pécheur, semblable à Saül, le jour qui précéda sa funeste mort, se voyant environné de périls dont il ne peut plus se défendre ; c'est alors, dis-je, qu'un pécheur, comme ce prince réprouvé, fait sortir un autre Samuel du tombeau, appelle du fond de sa retraite quelque homme de Dieu, le plus connu, le plus éclairé, le plus respecté par son zèle et par ses talents ; et qu'il lui dit, comme ce roi infortuné : Je suis dans des peines mortelles : *Coarctor nimis* [1]. Je vous ai donc fait appeler, pour savoir de vous ce que j'ai à faire dans l'extrémité où je me trouve : *Vocavi ergo te, ut ostenderes mihi quid faciam* [2]. Mais quelle serait alors la réponse de l'homme de Dieu, s'il lui était permis de répondre ce que la religion l'oblige de penser ? Pourquoi venez-vous troubler le repos de mon tombeau, lui répondrait-il comme Samuel à Saül, et m'avez-vous obligé à sortir de ma retraite pour paraître en ce lieu : *Quare inquietasti me ut suscitarer* [3] ? Il n'est plus temps de recourir au Seigneur ; à quoi bon me consulter puisqu'il vous a abandonné ? *Quid interrogas me, cum Dominus recesserit a te* [4] ? Vous mourrez, et la justice de Dieu va accomplir sur vous ce qu'on vous avait tant de fois prédit par ses ordres : *Faciet enim tibi Dominus sicut locutus est in manu mea* [5]. Voilà ce que pense alors le ministre du Seigneur. Il vous exhorte à ne pas désespérer ; mais il n'espère pas beaucoup lui-même. Il vous parle des miséricordes du Seigneur ; mais il adore en secret les ordres terribles de sa justice sur vous. Il vous ouvre le sein de la gloire, pour réveiller votre espérance ; mais il voit l'abîme déjà ouvert sous vos pieds. Il vous montre votre Sauveur expirant sur la croix ; mais il n'ose vous dire que ce n'est plus un trône de grâce pour vous, mais un tribunal sévère d'où se prononce votre sentence. Il diminue à vos yeux, par de saints artifices de charité, l'horreur de vos crimes, pour ne pas vous jeter dans le désespoir ; mais il sait bien que le Seigneur a son poids et sa mesure, et qu'il n'appartient pas à l'homme d'en rabattre. Il vous répète, pour vous rassurer contre une vie entière de désordres, qu'il ne faut qu'un moment à la grâce pour sauver le pécheur, et qu'un seul sentiment de douleur sincère supplée à de

[1] Prov., I, 26.
[2] Quare tu enarras justitias meas. Ps. XLIX, 16.
[3] Jam judicatus est. Jean, III, 18.
[4] Non est pax impiis. Is., XLVIII, 22.
[5] Spes autem impiorum peribit. Prov., X, 28.
[6] Tempus dilectionis, et tempus odii. Eccle., III, 8.
[7] Is., I, 24.

[1] I Rois, XXVIII, 15.
[2] *Ibid.*, 15. — [3] *Ibid.*, 15.
[4] *Ibid.*, 16. — [5] *Ibid.*, 17.

longues années de vertu et peut consommer la sanctification ; mais il n'ignore pas que ce sont là de ces prodiges, de ces coups uniques de la grâce, sur lesquels il est terrible d'être obligé de compter pour son salut ; et que la suite ordinaire et comme infaillible d'une vie pécheresse, c'est la mort dans le péché [1].

Souffrez ici, mes Frères, que je vous demande encore une réflexion, qui va finir ces vérités effrayantes. Que pouvez-vous souhaiter de plus favorable pour vous à la mort, que d'avoir le temps et d'être en état de chercher Jésus-Christ, que de le chercher en effet, et de lui offrir des larmes de douleur et de pénitence? c'est tout ce que vous pouvez vous promettre de plus favorable pour ce dernier moment. Et cependant, — cette vérité me fait trembler, — cependant, que vous permet Jésus-Christ d'espérer de vos recherches mêmes et de vos larmes, si vous les renvoyez jusque-là? Vous me chercherez, et vous mourrez dans votre péché : *Quæretis me, et in peccato vestro moriemini.* Consolez-vous après cela, mes Frères, sur les marques de repentir que vos amis et vos proches donnent dans ce dernier moment; calmez-vous durant la vie sur vos désordres, en vous flattant qu'une fin semblable à la leur pourra les expier; dites d'un pécheur invétéré que le spectacle des jugements de Dieu a effrayé alors, que Dieu lui a fait la grâce de finir chrétiennement; que si sa vie n'avait pas été trop régulière, sa mort a été très-édifiante; qu'on serait trop heureux de mourir comme lui, et qu'il ne faut pas douter que le Seigneur ne lui ait pardonné. Je ne veux point ici mettre des bornes à vos miséricordes, ô mon Dieu; mais, mes Frères, il a cherché Jésus-Christ; l'a-t-il trouvé? Il a gémi, il a prié; mais a-t-il été exaucé? Il a pris entre ses mains Jésus-Christ crucifié; il a arrosé ses pieds sacrés de ses larmes comme la pécheresse de l'Evangile; mais lui a-t-on dit comme à elle : *Vos péchés vous sont remis* [2]. Il lui a recommandé d'une voix mourante, comme le larron sur la croix, de se souvenir de lui dans son royaume; mais a-t-il entendu ces douces paroles : *Aujourd'hui vous serez avec moi dans le ciel* [3]. Vous l'espérez; mais vous ne le savez pas [4]. Et moi tout ce que je sais, c'est qu'alors on cherche Jésus-Christ, qu'on ne le trouve pas, et qu'on meurt dans son péché; tout ce que je sais, c'est que les sacrements du salut, appliqués alors sur un pécheur, consomment peut-être sa réprobation; et que la dernière des grâces de l'Eglise est souvent le dernier de ses sacriléges; tout ce que je sais, c'est que tous les Pères qui ont parlé de la pénitence des mourants, en ont parlé en des termes qui font trembler; tout ce que je sais, c'est que votre justice, ô mon Dieu, permet souvent que des pécheurs, fameux par une vie entière de débauche, se frappent la poitrine au lit de la mort, empruntent les expressions les plus vives de la douleur et du repentir, et meurent aux yeux de tout un royaume dans des sentiments extérieurs de conversion; que votre justice toujours terrible dans ses conseils le permet, pour endormir, si j'ose parler ainsi, par ces exemples, la fausse confiance des pécheurs impénitents [1]. Ce sont des punitions, grand Dieu! que votre justice exerce sur les passions humaines; vous vous servez de la fausse pénitence des uns, pour préparer des châtiments à l'impénitence des autres; et vous punissez les pécheurs par les pécheurs mêmes. Tout ce que je sais, c'est que c'est une vérité de la foi, que

[1] On trouve dans l'édition de 1705 le fonds de ces terribles réflexions et de cette trop désespérante doctrine.

[2] Remittuntur tibi peccata. *Luc*, VII, 48.

[3] Hodie mecum eris in paradiso. *Luc*, XXIII, 43.

[4] Consolez-vous après cela, si vous le pouvez, mes Frères, sur les marques de pénitence que vos amis, vos proches ont données à cette dernière heure, après une vie de péché. Non, dites-vous, rien n'est plus beau que la fin d'un tel, et il n'est point de marque de pénitence que cet homme effrayé sur ce dernier moment n'ait donnée. Je ne veux point ici mettre de bornes à votre miséricorde, ô mon Dieu, je sais qu'elle est infinie; mais qu'il me soit permis de juger sur ce que vous nous en apprenez vous-même. Cet homme a donné des marques édifiantes de pénitence, je le veux; mais est-il vraiment pénitent? il a prié; mais a-t-il été exaucé? Il a pris le crucifix entre les bras; mais en a-t-il l'amour gravé dans son cœur? Il a comme Madeleine arrosé les pieds de Jésus-Christ de ses larmes; mais lui a-t-on entendu dire, comme à elle : vos péchés vous sont remis, parce que vous avez beaucoup aimé. On lui a vu pousser quelques regards vers Jésus-Christ crucifié, comme le bon larron; mais en a-t-il entendu comme lui : Vous serez aujourd'hui avec moi dans le paradis; je vous le demande, mes Frères, vous qui vous consolez tant à la vue de ces marques extérieures de la pénitence. — *Edit. de* 1705.

[1] Pour moi, ce que je sais, c'est qu'après avoir différé jusque-là sa conversion, on cherche Jésus-Christ, qu'on ne le trouve point, et qu'on meurt dans son péché. Tout ce que je sais, c'est que les sacrements que reçoit un pécheur en cet état, au lieu de le justifier, consomment souvent sa réprobation, et que le dernier sacrement qu'il reçoit est souvent le dernier de ses sacriléges; tout ce que je sais, c'est que les saints Pères ont parlé de la pénitence à la mort comme d'une pénitence toujours douteuse, et presque toujours inutile; tout ce que je sais, c'est qu'après tant de scandales qui ont éclaté dans le monde, la justice divine permet que ces pécheurs empruntent exprès de la pénitence les plus grandes marques de conversion, pour calmer par ces exemples les remords de tant d'autres pécheurs impénitents, et les endormir dans la folle confiance qui leur fait croire qu'on ne risque rien pour différer sa pénitence à la mort. — *Edit. de* 1705.

le nombre de ceux qui se sauvent est petit; et cependant si les marques de repentir, que donnent les pécheurs au lit de la mort, partaient d'un cœur véritablement pénitent et suffisaient pour le salut, il n'y aurait presque point de pécheur qui ne fût sauvé; puisque si vous en exceptez quelque impie, qui pousse jusqu'à ce dernier moment son affreuse insensibilité, et qui meurt sans vouloir entendre parler du Dieu qui va le juger, et qu'un siècle voit à peine une fois, tous les autres pécheurs meurent en se frappant la poitrine, en implorant les miséricordes du Seigneur; et qu'ainsi, contre la parole de Jésus-Christ, le plus grand nombre serait de ceux qui se sauvent. Tout ce que je sais, c'est qu'il faut faire pénitence, tandis que Dieu nous en donne le temps; et qu'au lit de la mort, ou vous ne serez plus en état de le chercher, ou même quand vous le chercheriez, vous ne le trouverez pas, et par conséquent, si vous différez votre pénitence à la mort, vous mourrez dans votre péché, parce que la pénitence alors est presque toujours impossible ou presque toujours inutile. Plaise à Jésus-Christ, mes Frères, que ces menaces ne vous regardent pas, et que dans le dernier moment, votre mort, semblable à celle des justes, soit un passage à la bienheureuse immortalité [1]. Ainsi soit-il.

[1] Tout ce que je sais, c'est qu'il faut faire pénitence, tandis que vous avez le temps et les secours, que, si vous différez à la mort votre conversion, Dieu se retirera de vous, que vous ne serez plus en état de le chercher, et que, quand même vous pourriez le chercher, vous ne le trouverez plus, et que vous mourrez dans votre péché. C'est Jésus-Christ lui-même qui parle, et qui vous assure que si au contraire vous faites pénitence de bonne heure, il vous fera miséricorde, que si vous le cherchez dans le temps qu'il est encore avec vous, vous le trouverez, et que votre mort sera pour vous un heureux passage à l'immortalité. *Ed. de* 1705.

# TRENTE-HUITIÈME SERMON.

## SERMON POUR LE MARDI DE LA DEUXIÈME SEMAINE DE CARÊME.

### SUR LE RESPECT HUMAIN.

#### NOTICE.

Ce sermon étonnerait presque à la cour de Louis XIV. Mais on sait que l'incrédulité gagnait et commençait déjà à être de mode dès les premières années du XVIIIe siècle. Au reste, ce sermon était déjà dans l'édition de 1705. Et Bourdaloue, lui-même, n'a-t-il pas aussi traité le même sujet, en présence du roi? « C'est de tout temps, disait-il, que les hommes se sont laissé dominer par le respect humain, et c'est de tout temps que les partisans du monde se sont fait du respect humain une malheureuse politique aux dépens de leur religion. » (*Edit. de Bar*, t. I, p. 115.) Parlant devant Louis XIV, devant des courtisans empressés d'imiter la piété du prince, Bourdaloue semble prévoir ces autres courtisans qui, dans quelques années, voudront plaire au maître en se précipitant dans l'impiété et dans le libertinage d'esprit et de cœur. « Grâces au Seigneur, qui, par une providence particulière, nous a donné un roi fidèle et déclaré contre le libertinage et l'impiété, un roi qui sait honorer sa religion et qui veut qu'elle soit honorée, un roi dont le premier zèle, en se faisant obéir et servir lui-même, est que Dieu soit servi et obéi! Mais si, par un de ces châtiments terribles dont Dieu punit quelquefois les peuples, le ciel nous avait fait naître sous la domination d'un prince moins religieux, combien verrions-nous de courtisans tels que les concevaient Tertullien, qui ne balanceraient pas sur le parti qu'ils auraient à prendre, et qui, sans hésiter, et aux dépens de Dieu, rechercheraient la faveur de César? *Majori formidine Cæsarem observatis.* » (Ibid. p. 119.)

#### ANALYSE.

DIVISION. — 1° *Le crime du respect humain*; 2° *sa folie*; 3° *son injustice*.

PREMIÈRE PARTIE. — L'ennemi du salut dresse deux piéges à la faiblesse de l'homme : l'un de séduction, en l'attirant par de

fausses espérances ; l'autre de crainte, en le décourageant par des frayeurs insensées : or la connaissance du monde suffit presque seule pour nous défendre de la première illusion, qui nous y promet une félicité imaginaire ; mais le long usage du monde, loin de guérir la crainte de ses jugements, ne sert qu'à nous rendre plus timides. Pour combattre cette crainte, je dis qu'elle outrage Dieu :

1° Dans sa grandeur. En effet, la grandeur de Dieu demande que vous ne le mettiez pas en parallèle avec un monde méprisable : or, ici rappelé d'un côté par la voix de Dieu, de l'autre par la crainte des hommes, vous lui dites dans la disposition de votre cœur : Je vous servirais dès ce moment, si le monde qui ne vous aime et ne vous sert pas, me permettait de vous servir et de vous aimer. Cette impiété fait horreur, et c'est pourtant vous qui êtes l'impie.

2° Le respect humain est injurieux à la vérité des promesses de Dieu. Car, lorsque vous vous serez déclaré pour Jésus-Christ, croyez-vous qu'il ne saura pas affermir votre cœur contre le déchaînement et la bizarrerie des censures humaines ? croyez-vous qu'éclairé des nouvelles lumières de la grâce, vous n'écouterez pas avec une sainte fierté des discours où vous ne verrez plus que les tristes égarements d'une raison que Dieu abandonne ? Plus touché de la folie des hommes que de leur mépris, vous prierez Dieu d'avoir pitié de leur aveuglement et de leur manifester les vérités éternelles de sa justice. Je n'en dis pas assez : croyez-vous que, dans ces premiers moments de grâce et d'un véritable changement de cœur, une âme, pénétrée de componction et des attraits d'une grâce si divine, puisse être touchée de quelque autre chose que de son Dieu et du bonheur de le servir ? Répondez ici, âmes justes qui m'écoutez, et confondez la faiblesse du pécheur timide qui ne peut comprendre que Dieu sache plus se faire aimer que le monde ne peut se faire craindre.

Mais quoi ! ne peut-on pas se donner à Dieu et commencer une vie nouvelle, sans se donner en spectacle au monde par un changement trop éclatant ? Ainsi, au rapport de saint Augustin, s'abusait le célèbre Victorin, si connu dans Rome par sa sagesse et son éloquence ; il se persuadait que Dieu ne regarde que le cœur et n'en demande pas davantage. Mais, sans vous dire que c'est outrager la grandeur de Dieu que vous affecteriez de méconnaître devant les hommes ; que c'est être ingrat envers la grâce qui vous touche et vous dégoûte du monde et des passions ; qu'il est indigne d'un cœur noble et généreux de trahir ainsi vos sentiments ; je dis que tout ménagement qui ne tend qu'à persuader au monde que vous approuvez encore ses abus et ses maximes, et qu'à vous mettre à couvert de la réputation de serviteur de Jésus-Christ, est une dissimulation criminelle et moins digne d'excuse que le déréglement ouvert et déclaré. Prenez-y garde : la vie licencieuse d'un pécheur lui attire plus de censeurs de sa conduite que d'imitateurs de ses excès ; mais les abus du monde, autorisés par une vie d'ailleurs régulière et mêlée d'actions pieuses, forment une séduction presque inévitable. Plus vous vous permettez ces abus en évitant les grands désordres, plus vous persuadez à vos frères que le monde n'est pas incompatible avec le salut ; plus vous nous préparez des auditeurs incrédules, lorsque nous leur annonçons qu'on ne peut servir deux maîtres ; plus vous multipliez dans l'Eglise les fausses pénitences, en devenant le modèle de mille pécheurs touchés qui ne se figurent dans la vertu rien au delà de ce que vous faites. N'était-ce pas assez que vos déréglements eussent été autrefois un scandale à vos frères ? Faut-il encore qu'aujourd'hui votre fausse vertu leur devienne funeste ?

Deuxième partie. — Tout pécheur est insensé, parce que tout pécheur préfère un plaisir d'un instant à des promesses éternelles ; néanmoins nos passions forment souvent des erreurs, qui, quoiqu'opposées aux règles, peuvent du moins s'excuser par les apparences de l'équité et de la sagesse. Le respect humain n'est pas de ce nombre ; l'extravagance y paraît si à découvert qu'elle ne laisse pas de lieu à la méprise.

1° Considérez-le en lui-même. Car placez-vous en quelque situation qu'il vous plaira ; soyez homme de bien, soyez homme de plaisir, choisissez de la cour ou de la retraite, vivez en philosophe ou en libertin, et voyez si vous pourrez jamais parvenir à mettre tous les hommes dans les intérêts de votre conduite. Or, puisque dans aucune circonstance de la vie, vous ne sauriez éviter la bizarrerie des jugements humains, pourquoi la craindriez-vous dans la piété seulement ? Si cet inconvénient ne vous arrête pas dans les affaires de la vie, faut-il qu'il vous détourne de la grande affaire du salut ? Je vais plus loin, et je dis : quand même en prenant le parti de la vertu, vous auriez fait le monde entier le censeur de votre conduite ; eh ! qu'importent les jugements des hommes à celui qui a su mettre son Dieu dans ses intérêts ? Qu'a de commun leur estime, ou leur mépris avec votre destinée éternelle ?

non, je me trompe : les censures des hommes sont toujours la récompense de la vertu et le présage le plus certain du salut ; une vertu du goût des pécheurs ne serait suspecte ; la grandeur du juste en ce monde ne peut être vue par des yeux de chair ; cachée sous de viles apparences, l'orgueil humain n'y voit rien que de méprisable ; mais cet homme, aujourd'hui obscur et méprisé, se démêlera un jour de la foule ; et, environné de gloire et d'immortalité, il offrira aux amateurs du monde un spectacle d'autant plus étonnant, qu'il ajoutera à leur surprise le désespoir affreux d'une destinée bien différente.

2° Le respect humain, insensé en lui-même, l'est encore plus dans les circonstances qui l'accompagnent. Et, premièrement, si vous êtes désabusé du monde, pourquoi comptez-vous pour quelque chose ses jugements ? Secondement, vous avez joui jusqu'ici injustement de l'estime des hommes ; vous seul vous savez jusqu'où la mesure de vos faiblesses et de vos crimes est montée en la présence de Dieu, et de ces faiblesses, qui, exposées aux regards publics, vous auraient couvert d'une ignominie éternelle. Cependant le monde vous a loué, il a vu en vous mille vertus, et ces vertus sans la piété étaient de vains titres, vous le savez. Eh ! ne faut-il pas que Dieu soit vengé, et que le monde refuse injustement, à une vertu aujourd'hui véritable, les louanges qu'il a autrefois injustement données à vos vices et à vos fausses vertus ? Troisièmement, pourquoi craindriez-vous dans les voies du salut, ce que vous n'avez pas craint autrefois dans celles du crime ? Vous ne comptiez pour rien les discours des hommes, lorsque vous vous livriez à des excès honteux ; et vous ne commenceriez à les craindre que depuis que vous avez dû apprendre à les mépriser ! C'est donc pour le Seigneur tout seul qu'on est timide ; le crime va la tête levée, la vertu rougit et se cache. Après tout, que pourra tant dire le monde ? que vous êtes inconstant, que vous êtes insensé, que vous ne vous soutiendrez pas ; que vous ne quittez le monde, que parce que le monde vous quitte ; que vous avez vos vues, que vous n'êtes plus bon à rien ? Mais à quoi doivent aboutir ces discours ? qu'à vous faire mieux connaître le monde, à vous le rendre plus méprisable, et à vous servir d'une instruction qui doit vous rendre plus vigilant, plus occupé de vos devoirs, et plus reconnaissant de la grâce que vous avez reçue. Enfin, je vous demande, qui les tient, ces discours ; et d'où partent ces censures ? ce n'est ni des gens de bien, ni même d'entre les plus sages des mondains, devant qui la vertu a toujours son prix ; ce n'est que d'un petit nombre d'esprits frivoles et licencieux, qui se font une misérable vanité d'attaquer la vertu, tandis que dans le secret ils lui rendent hommage.

Troisième partie. — Le respect humain est injuste. Pourquoi ? parce que 1° ce monde qui ne connaît pas Dieu ; ce monde qui appelle le mal un bien et le bien un mal ; ce monde, tout monde qu'il est, respecte encore la vertu, envie quelquefois le bonheur de la vertu, cherche souvent un asile et une consolation auprès des sectateurs de la vertu, rend même des honneurs publics à la vertu. Eh ! pourquoi donc craindriez-vous de paraître serviteur de Jésus-Christ, devant des pécheurs qui souhaiteraient de devenir semblables à vous ?

2° Peut-être vous faites-vous honneur devant le monde de certains talents ou d'avantages humains par lesquels vous croyez mériter son estime ; vous vous trompez, et peut-être vous donne-t-il du ridicule par les mêmes endroits par où vous vous flattez de lui plaire ; devenez homme de bien, la piété ne fait point de jaloux, et le monde qui n'aspire point à ce genre de mérite, ne vous en disputera pas la réputation ; peut-être portera-t-il même son estime pour vous trop loin, et peut-être qu'au lieu d'attirer ses censures, vous n'aurez qu'à gémir en secret de l'excès et de l'injustice de ses louanges.

3° Ce qui est encore de plus honorable pour la vertu, c'est que le monde ne cherche et ne trouve d'ordinaire de consolation que dans la fidélité et dans la droiture de ceux qui la pratiquent.

4° Et c'est de là que viennent en dernier lieu les honneurs publics que le monde lui-même rend à la vertu : on y voit tous les jours des personnes d'une destinée obscure, mais ennoblies des dons de la grâce, s'y attirer des égards et des distinctions que la naissance et les dignités ne donnent point. Prenez garde seulement de ne rien mêler de faible et d'humain à la piété ; ne portez pas à la vertu les restes de l'humeur, des passions et des faiblesses humaines ; car voilà ce qui attire d'ordinaire de la part du monde des dérisions et des censures. Après cela, si vous avez quelque chose à craindre, craignez plutôt qu'on ne donne à de légères démarches de conversion, les éloges d'une parfaite pénitence ; craignez que ces louanges ne vous fassent oublier vos misères ; tremblez que l'estime injuste des hommes ne soit une punition de Dieu sur vous, lequel accorde peut-être cette récompense à quelques vertus naturelles que vous avez, pour punir à loisir l'orgueil secret qui les corrompt.

Pour éviter ce malheur, regardez les hommes comme s'ils n'étaient pas ; agissez sous les yeux de Dieu seul, et laissez entre ses mains les intérêts de la vertu.

---

Omnia vero opera sua faciunt ut videantur ab hominibus.

*Ils font toutes leurs actions pour être remarqués des hommes.*
Matth., XXIII, 5.

Ce n'est pas la fausse piété, et l'attention à s'attirer les regards publics dans la pratique des œuvres saintes, qui me paraît l'écueil le plus à craindre pour le commun des fidèles. Le vice des pharisiens peut trouver encore des imitateurs ; mais ce n'est pas le vice du plus grand nombre. Le respect humain, qui fait que nous servons Dieu pour mériter l'estime des hommes, est bien plus rare que celui qui nous empêche de le servir de peur de la perdre. La tentation la plus ordinaire n'est pas de se glorifier d'une fausse vertu ; c'est de rougir de la véritable ; et la timidité criminelle du respect humain damne bien plus de chrétiens que l'effronterie et la duplicité de l'hypocrisie.

En quoi ces deux vices se ressemblent, c'est que tous les deux sacrifient le salut éternel aux vains jugements des hommes. Or, comme de tous les obstacles de conversion, la timidité du respect humain, la crainte faible et criminelle du monde, est le plus commun et le plus dangereux, il importe d'en faire sentir toute l'illusion ; car en quelque état que la Providence nous ait fait naître, nous tenons tous à un certain monde qui nous environne, nos proches, nos amis, nos protecteurs, nos maîtres ; c'est ce petit nombre de personnes qui forme pour nous un monde à part dont nous craignons les jugements, et au goût duquel nous sacrifions même nos désirs de vertu, si en les accomplissant nous devons nous attirer ses dérisions et ses censures. Je dis donc que cette disposition renferme premièrement un mépris de Dieu qui la rend très-criminelle; secondement, une crainte du monde qui la rend très-insensée; troisièmement, un préjugé contre la vertu qui la rend très-injuste : un mépris de Dieu qui la rend très-criminelle, parce que vous craignez le monde plus que Dieu ; une crainte du monde qui la rend très-insensée, parce que vous comptez pour beaucoup la vanité de ses jugements ; enfin, un préjugé contre la vertu qui la rend très-injuste, parce que vous vous la figurez comme une condition toujours exposée au mépris et aux dérisions du monde, au lieu que le monde lui-même la respecte et l'admire. Le crime du respect humain, sa folie et son injustice : voilà tout le sujet de ce discours. Implorons, etc. *Ave, Maria.*

### PREMIÈRE PARTIE.

La malignité de l'ennemi, dit saint Augustin, dresse depuis longtemps deux piéges dangereux à la faiblesse des hommes, un piége de séduction, et un piége de terreur : *Posuit in muscipula errorem et terrorem* [1] ; un piége de séduction, en les attirant par de douces espérances, et un piége de terreur, en les décourageant par des frayeurs insensées : *Errorem quo illiciat, terrorem quo frangat* [2]. Il se sert du premier, quand il veut corrompre l'innocence et l'engager dans les voies funestes des passions ; mais il a recours à l'autre, quand il s'agit d'intimider le pécheur déjà à demi touché, et d'étouffer dans leur naissance tous ses faibles désirs de pénitence et de salut.

Or, mes Frères, l'usage du monde et des

[1] In Ps. XXX, Enarr., II, 10.
[2] *Ibid.*

plaisirs suffit presque seul pour nous défendre de la première illusion, qui nous y promet des enchantements et une félicité imaginaire ; et il est vrai que rien n'aide tant à se détromper du monde, que le monde même. Mais le long usage du monde, loin de guérir les terreurs frivoles sur ses jugements, ne sert, ce semble, qu'à nous rendre plus timides. Plus on a vécu dans le monde, plus on le craint ; plus on a vieilli sous son joug, plus on le respecte ; plus on est entré avant dans ses plaisirs et dans ses agitations, plus on veut garder de mesures avec lui quand il s'agit de l'abandonner, et de prendre le parti d'une vie plus retirée et plus régulière [1].

Je dis donc, mon cher auditeur, vous qu'une crainte si coupable retient encore dans la servitude du monde et des passions, malgré les inspirations saintes qui vous rappellent tous les jours à des mœurs plus chrétiennes ; je dis que cette disposition outrage Dieu dans sa grandeur, dans la vérité de ses promesses ; et que ces timides ménagements qui vous éloignent actuellement de lui, sont plus injurieux à sa gloire que les crimes mêmes qui vous en avaient jusqu'ici éloigné.

En effet, la grandeur de Dieu demande que vous ne le mettiez pas en parallèle avec un monde méprisable ; et que toute la gloire qui vient des hommes ne soit qu'un songe et une erreur, lorsque vous l'approchez de la sienne. Or, ici rappelé d'un côté par la voix de Dieu, de l'autre retenu par la crainte des hommes, vous lui dites dans la disposition de votre cœur : Seigneur, je vous servirais dès ce moment, si dans la situation où je me trouve, il était permis de vous servir ; je voudrais bien rompre pour toujours avec un monde qui m'est devenu à charge et insupportable, si en me déclarant ainsi pour vous, je n'allais pas lui fournir mille traits de censure et de dérision contre ma nouvelle conduite. Je sens, il est vrai, combien il est amer de vivre éloigné de vous ; vous avez mis en moi des penchants favorables à la vertu, et je ne sais quelle horreur secrète des vices dont j'ai été si longtemps esclave ; cependant je traîne encore mes liens, quoiqu'à regret, parce que le monde au milieu duquel il faut que je vive, et qui ne saurait vous aimer, ne veut pas aussi qu'on vous aime. Ah ! si mes penchants, Seigneur, décidaient de ma destinée ; si je pouvais aller vivre loin des regards publics ; sans doute, je ne vivrais que pour vous : vous seul au fond méritez d'être servi ; mais vous savez à quel point le monde est impitoyable envers ceux qui vous servent sans réserve et comme vous voulez être servi ; et comme j'ai à vivre dans le monde, et qu'il faut se déclarer pour vous ou pour lui, n'ayant plus la volonté de vous offenser, j'ai encore la faiblesse de suivre des voies qui vous offensent ; et ne sentant plus de goût pour lui, je sens que je n'ai plus la force d'oser lui déplaire. O homme, s'écrie saint Chrysostome, savez-vous bien quel est ce langage que vous tenez à Dieu ? Vous lui dites : Maudissez-moi, Seigneur, j'y consens, pourvu que le monde m'approuve ; j'aime mieux être l'objet éternel de vos vengeances et de votre mépris, que de ne pas jouir ici-bas de l'estime et des vains suffrages des hommes. Cette impiété vous fait horreur, mon cher auditeur ; et c'est pourtant vous qui êtes l'impie.

Mais non-seulement cette crainte du monde outrage Dieu dans sa grandeur, elle est encore injurieuse à la vérité de ses promesses. Car lorsque vous vous serez déclaré pour Jésus-Christ, croyez-vous qu'il ne saura pas affermir votre cœur contre le déchaînement et la bizarrerie des censures humaines ; et que tous les traits que porteront alors contre vous les langues des insensés, ne ressembleront pas à ceux que lance la faiblesse d'un enfant auxquels on ne daigne pas même parer ? *Sagittæ parvulorum factæ sunt plagæ eorum* [1]. Croyez-vous qu'éclairé des nouvelles lumières de la grâce, vous n'écouterez pas avec une sainte fierté des discours où vous ne verrez plus que les tristes égarements d'une raison que Dieu abandonne? Croyez-vous que vous regarderez toujours des mêmes yeux les jugements des hommes ? Ah ! si leurs dérisions vous touchent encore, ce ne sera plus qu'un sentiment de douleur et de pitié sur leur égarement et sur leur perte,

[1] Or, l'usage du monde et de ses piéges suffit presque seul pour nous défendre de ce séducteur qui nous promet des félicités imaginaires à son service, et il est vrai que rien n'est plus propre à nous détromper de cette vaine erreur que la connaissance que nous avons du monde même. Mais il n'est pas moins constant que cette connaissance du monde qui devrait nous rendre plus forts et nous faire tenir plus en garde contre lui, nous rend, ce semble, plus timides et plus lâches pour notre conversion. Plus on a connu le monde, plus on le craint, plus on est enfoncé dans ses plaisirs et dans sa fausse sagesse, plus l'on garde de mesures avec lui, lorsqu'il s'agit de l'abandonner et de prendre le parti d'une retraite salutaire. — *Ed. de* 1705.

[1] Ps. LXIII, 8.

Vous désirerez qu'ils connaissent le Seigneur, et non pas qu'ils vous approuvent ; qu'ils bénissent son saint nom, et non pas qu'ils applaudissent au vôtre ; qu'ils soient touchés de la vertu, et non pas qu'ils admirent vos exemples. Leur salut vous intéressera plus que leur estime ; et la gloire du Seigneur que la vôtre. J'ai affligé mon âme par le jeûne, disait autrefois un roi pénitent, et le monde s'en est moqué. Je me suis couvert de cendres et de cilice, et je suis devenu la fable de Jérusalem. J'ai pleuré mon péché en votre présence, ô mon Dieu, et j'ai servi de matière aux discours et aux chansons satiriques des insensés : *Et posui vestimentum meum cilicium, et factus sum illis in parabolam.....; et in me psallebant qui bibebant vinum* [1]. Et alors plus touché de leur folie que de leur mépris, je vous ai prié, ô mon Dieu, d'avoir pitié de leur aveuglement, et de leur manifester les vérités éternelles de votre justice: *Ego vero orationem meam ad te, Domine* [2]. Voilà toute l'impression que feront sur vous les vains discours des censeurs de la vertu. Je n'en dis pas même assez : croyez-vous que, dans ces premiers moments de grâce et d'un véritable changement de cœur, une âme puisse être touchée de quelqu'autre chose que de son Dieu et de l'horreur de sa vie passée ? Ah ! la componction dans ces heureux commençements est si vive, les attraits de la grâce si divins, que le cœur enivré, pour ainsi dire, de la force de sa douleur et de la nouveauté du saint plaisir, ne peut plus sentir que la joie de posséder son Dieu, et le regret d'avoir pu lui déplaire [3]. Monde profane, que peuvent alors vos discours sur une âme qui ne vous connaît plus? qu'importent alors les censures et les dérisions des enfants des hommes au juste, élevé déjà par la foi au-dessus de toutes les choses humaines, qui s'entretient avec son Dieu, comme un ami avec son ami, et qui ne sait même plus ce qui se passe sur la terre ? C'est un Moïse sur la montagne sainte, voyant son Dieu face à face, goûtant le plaisir ineffable de sa présence, et qui n'est guère en état d'être touché des murmures et des calomnies qu'on répand contre lui dans la plaine. Répondez ici pour moi, âmes justes qui m'écoutez ; racontez les merveilles du Seigneur, et quels furent les commencements des opérations divines de la grâce qui changea votre cœur ; et confondez la faiblesse du pécheur timide, qui ne peut comprendre qu'un Dieu sache plus se faire aimer, que le monde ne peut se faire craindre [1].

Mais voici l'illusion qu'on oppose à ces maximes saintes. On veut, sans différer, prendre des mesures pour son salut; on est dégoûté du monde et des plaisirs ; et on sent bien qu'il n'y a de bonheur solide sur la terre, que de se donner à Dieu. Mais est-il besoin d'un éclat pour commencer une vie nouvelle ? Qu'est-il nécessaire d'afficher, comme pour avertir le monde qu'on va prendre le parti de la dévotion ? Faut-il donner une scène au public [2], où l'imprudence et l'amour-propre ont d'ordinaire plus de part que l'Esprit de Dieu, et qui n'aboutit qu'à jeter un ridicule sur la vertu ? N'est-il pas plus prudent de donner encore au monde certaines choses que la bienséance demande, et de réserver le cœur à Dieu, qui ne veut que le cœur, tandis qu'à l'extérieur on paraît fait comme les autres ? Semblable à cet ange, qui conduisait le jeune Tobie, lequel, quoique sans cesse présent devant le Seigneur, et ne se nourrissant que d'une viande invisible, paraissait néanmoins semblable au reste des hommes, et user de la même nourriture qu'eux : *Videbar quidem vobiscum manducare*

[1] Ps. LXVIII, 12, 13.

[2] *Ibid.*, 14.

[3] Avec quelle délicatesse et quelle vérité Massillon exprime les sentiments mêlés de joie et d'amertume, les saintes émotions d'une âme touchée par le rayon d'en haut !

[1] Prétendez-vous que dans ces premiers moments où une âme pénitente commence d'être touchée de l'horreur de ses crimes passés, où elle a la componction et la douleur dans le cœur, où les attraits de la grâce lui donnent tant de consolation, où l'amour de la vertu lui paraît si doux, où cette âme, enivrée d'un saint plaisir d'être au service de son Dieu, ne sent plus d'autre bonheur que de l'avoir connu et point d'autre regret que de lui avoir déplu, pensez-vous, dis-je, qu'une âme en cet état se mette en peine de ce que peut dire le monde et qu'elle fasse beaucoup de cas de ses censures et de ses discours malins? Vaines créatures, que peuvent alors vos jugements, vos railleries contre une âme que Dieu soutient et qu'il protége? C'est un Noé, qui, retiré dans l'arche, se met peu en peine des malédictions que les habitants de la terre peuvent lui donner, et qui se moque des discours des mondains auxquels l'attachement à son Dieu ne lui permet pas de faire attention ; c'est un Jacob qui, élevé jusqu'au ciel dans sa vision mystérieuse, s'occupe tout de son Dieu et qui ignore ce qui se passe sur la terre ; c'est un Moïse qui sur la montagne s'entretient seul avec le Seigneur et qui, le voyant face à face, ne se met guère en peine des injures et des calomnies qu'on prononce contre lui dans la plaine. Que ne pouvez-vous parler ici en ma place, âmes justes qui m'écoutez ! Vous diriez bien mieux que moi avec quelle ferveur vous étiez attachées à Dieu, lorsque sa grâce commença de se faire sentir dans vos âmes et avec quelle force vous méprisiez tout le reste. Vous nous diriez sans doute qu'on ne peut comprendre comment ce Dieu si puissant et si aimable ne se fait plus aimer de ses créatures. — *Edit. de* 1705.

[2] 1745. — *Faut-il donner au public une scène ;* 1764, Renouard et Didot.

*et bibere ; sed ego cibo invisibili, et potu, qui ab hominibus videri non potest, utor*[1].

C'est ainsi, comme le rapporte saint Augustin, que s'abusait autrefois ce célèbre vieillard Victorin, si connu dans Rome par sa sagesse et par son éloquence. Détrompé de la vanité des idoles, convaincu de la vérité de nos Livres saints, chrétien dans le cœur, il se persuadait que le Seigneur, qui ne regarde qu'au dedans, n'en demandait pas davantage, et qu'il pouvait se dispenser à son âge de faire un éclat dans Rome, et de déclarer hautement sa conversion. Je suis chrétien, quoique je ne le paraisse pas, disait-il souvent au saint prêtre Simplicien, qui ne cessait de l'exhorter à la foi : *Noveris me jam esse christianum ;* et comme ce serviteur de Jésus-Christ lui répondait qu'il n'en croirait rien, s'il ne le voyait, dans l'assemblée des fidèles, donner avec ses frères des marques publiques de sa foi et de son changement : *Non credam, nec reputabo te inter christianos, nisi in Ecclesia Christi te videro.* Est-ce que les murailles font le chrétien, répartait[2] Victorin encore abusé, et comme se moquant de la simplicité de son ami ? *Ergone parietes faciunt christianum ?* Mais vous ne tardâtes pas, ô mon Dieu, continue ce Père, de l'éclairer sur son aveuglement ; vous lui fîtes comprendre que c'était une impiété de rougir des humbles mystères de votre Verbe, et de ne pas rougir des cérémonies sacriléges des démons, il eut honte de la vanité, il n'en eut plus de la vérité : *Erubuit vanitati, depuduit veritati.*

Et en effet, mes Frères, user encore de ces timides ménagements avec le monde, c'est n'être pas encore chrétien. Je sais qu'il est des bienséances inévitables que la piété la plus attentive ne peut refuser aux usages, que la charité est prudente et prend différentes formes, qu'il faut savoir quelquefois être faible avec les faibles, et qu'il y a souvent de la vertu et du mérite à savoir être à propos, pour ainsi dire, moins vertueux et moins parfait. Mais je dis que tout ménagement qui ne tend qu'à persuader au monde que nous approuvons encore ses abus et ses maximes, et qu'à nous mettre à couvert de la réputation des serviteurs de Jésus-Christ, comme d'un titre de honte et d'infamie, est une dissimulation criminelle, injurieuse à la majesté de la religion, et moins digne d'excuse que le déréglement ouvert et déclaré.

Car je ne vous dis pas que c'est un outrage que vous faites à la grandeur du Dieu que toutes les créatures adorent. Quoi ! vous ne le reconnaîtriez pour votre Dieu qu'en cachette ? Vous affecteriez de le méconnaître devant les hommes ? Il ne serait plus que votre divinité secrète, tandis que le monde aurait vos hommages et votre culte public et déclaré ? O homme, le Dieu du ciel et de la terre ne serait donc plus qu'un Dieu domestique ; et le confondant avec les idoles, renfermées autrefois dans le foyer et dans l'enceinte de chaque famille, vous vous contenteriez, comme Rachel, de le cacher dans votre tente, et de l'adorer à l'insu de vos frères ?

Je ne vous dis pas que c'est même une ingratitude envers la grâce qui vous éclaire, qui vous touche, qui vous dégoûte du monde et des passions. Quoi ! vous auriez honte d'être choisi de Dieu comme un vase de miséricorde ; d'être discerné de tant de pécheurs qui périssent tous les jours à vos yeux, en se laissant emporter aux charmes des sens et des plaisirs ! Vous auriez honte d'être l'objet de la clémence et de la bonté divine ! Vous rougiriez des faveurs du ciel, et le bienfait qui a guéri votre âme de ses plaies, vous ferait plus de confusion que ne vous en faisait autrefois l'infamie de vos plaies mêmes ! O homme, un bon cœur rougit-il d'aimer son bienfaiteur ? Et est-ce ainsi que vous reconnaissez le don de Dieu, en vous faisant même une honte de l'avoir reçu ?

Je ne vous dis pas que c'est une feinte indigne, même d'un cœur noble et généreux. Car si vous êtes touché de la vertu et de la justice, pourquoi trahir là-dessus vos sentiments ? pourquoi dissimuler lâchement ce que vous êtes ? pourquoi devenir en quelque sorte un imposteur public ? Une âme, née avec quelque élévation, sait-elle ainsi se contrefaire ? Si vous êtes ami de Jésus-Christ, pourquoi vous en cachez-vous ? Quand même nous vivrions encore dans ces siècles infortunés, où on le regardait comme un séducteur, et où les rois et les magistrats étaient soulevés contre lui et contre son culte, il serait si beau d'avoir le courage de se déclarer pour un ami persécuté et abandonné ; il y aurait tant de bassesse à le désavouer en public ; et ici où vous ne risquez rien, vous feignez de n'être point à lui !

[1] Tob., XII, 19.
[2] *Répartait*, 1745, Renouard, Didot. *Reprenait*, 1764.

La générosité toute seule ne souffre-t-elle pas de cette duplicité ? O homme, vous vous piquez ailleurs de tant de grandeur d'âme, et de soutenir par un procédé noble, franc, généreux, toutes vos démarches ; et dans la religion vous êtes plus faux, plus faible, plus lâche que la plus vile populace [1].

Enfin, je n'ajoute pas que c'est un scandale même et une occasion d'erreur que vous préparez à vos frères ; car ces exemples de ménagement entre le monde et Jésus-Christ deviennent plus dangereux que les exemples mêmes d'une dissolution déclarée. En effet, la vie licencieuse d'un pécheur lui attire plus de censeurs de sa conduite que d'imitateurs de ses excès ; mais les plaisirs et les abus du monde, autorisés par une vie d'ailleurs régulière et mêlée même d'actions pieuses, forment une séduction presque inévitable. Plus vous évitez les grands désordres, en vous permettant d'un autre côté tous les amusements et tous les abus que le monde autorise, plus vous devenez dangereux à vos frères ; plus vous leur persuadez que le monde n'est pas si incompatible avec le salut qu'on le pense ; plus vous vous préparez des auditeurs incrédules et prévenus, lorsque nous annonçons qu'on ne peut servir deux maîtres ; plus enfin, vous multipliez dans l'Eglise les fausses pénitences, en devenant le modèle de mille pécheurs touchés, lesquels [2] ne se figurent dans la vertu, rien au delà de ce que vous faites ; et qui auraient poussé plus loin la grâce de leur conversion, si votre lâcheté ne les avait portés à croire que tout ce qu'ils voient de plus dans les autres, est outré et excessif, et que vous seul savez éviter l'indiscrétion, vous en tenir à l'essentiel, et être homme de bien, comme il faut l'être dans le monde. O homme, encore une fois, n'était-ce pas assez que vos déréglements eussent été autrefois un sujet de scandale à vos frères ? Faut-il encore qu'aujourd'hui votre fausse vertu leur devienne funeste ?

Mais après tout, mes Frères, le monde vaut-il la peine d'être tant ménagé ? Et quand ce ne serait pas un crime de sacrifier à la crainte de ses jugements et de ses censures, son salut éternel, ne serait-ce point une folie ? C'est ce que vous allez voir dans la seconde partie de ce discours : la folie du respect humain.

[1] O homme ! vous vous piquez de tant de force, de tant de grandeur d'âme dans les affaires du monde, et dans la religion vous êtes plus faible que le peuple. — *Ed. de* 1705.

La première rédaction, dans sa simplicité même, est ici préférable au texte définitif chargé de trop de retouches.

[2] *Qui*, 1761. *Lesquels*, 1745, Renouard et Didot.

DEUXIÈME PARTIE.

Tout pécheur est un insensé, parce que tout pécheur préfère un plaisir d'un instant à des promesses éternelles. Néanmoins nos passions forment des erreurs qu'il n'est pas toujours si facile de démêler de la vérité. Elles les confondent d'une manière si habile et si ressemblante, et le discernement en devient si délicat, qu'il est presque impossible de ne pas s'y méprendre ; et l'on peut dire qu'il y a des illusions, lesquelles, quoiqu'opposées aux règles et au devoir, peuvent du moins s'excuser par les apparences de l'équité et de la sagesse. Mais celle dont nous parlons n'est pas de ce nombre ; l'extravagance y paraît si à découvert qu'elle ne laisse presque pas de lieu à la méprise ; et il est vrai que la folie est comme le caractère propre du pécheur, lequel, touché d'un désir sincère de se donner à Dieu, n'ose, parce qu'il craint le monde et la puérilité de ses discours et de ses censures. En effet, si vous voulez me permettre de considérer cette vaine frayeur en elle-même et dans les circonstances qui l'accompagnent, vous conviendrez qu'elle est partout également insensée.

Je dis, en elle-même. Car, mon cher auditeur, placez-vous dans telle situation qu'il vous plaira : soyez homme de bien, soyez homme de plaisir ; choisissez de la cour ou de la retraite ; vivez en philosophe ou en libertin ; donnez-vous pour femme régulière ou pour femme du monde : croyez-vous faire jamais de tous les hommes les approbateurs de votre conduite, et réunir tous les suffrages en votre faveur ? Dans la situation même où vous êtes, n'osant rompre avec le monde, et gardant encore tant de mesures avec lui, croyez-vous que tout vous applaudisse, et que vous n'y ayez pas vos censeurs, comme vos panégyristes ? Ici, vous êtes homme essentiel, ami généreux, homme de guerre supérieur aux autres, courtisan sincère et désintéressé, esprit orné et élevé, femme sans reproche et exempte même de soupçon ; là on vous accuse de perfidie ; on vous taxe de mauvaise foi ; on avilit l'éclat et le mérite de vos talents et de vos services ; on vous range parmi les esprits vulgaires ; on vous prête des attachements secrets et des faiblesses indignes de votre gloire. Essayez de toutes les situations, et voyez si

vous pourrez jamais parvenir à mettre tous les hommes dans les intérêts de votre réputation et de votre conduite. Moïse, vengeant la cause d'un Israélite opprimé, contre la violence d'un Egyptien, n'est pas à couvert de la censure de ses frères. Moïse, vengeant la gloire du Seigneur sur ses frères mêmes, en exterminant les murmurateurs, n'est pas plus heureux dans leur esprit et n'évite pas leurs reproches. Moïse, retiré pendant quarante jours sur la montagne, préférant les saintes douceurs de sa solitude et les communications ineffables avec son Dieu à la conduite des tribus et au vain éclat du gouvernement et de l'autorité, est, dans les discours publics de toute l'armée, un séducteur, qui, après avoir trompé le peuple en l'engageant dans le désert, a disparu pour se dérober au châtiment que méritait son imposture. Moïse, au milieu de ce même peuple, conduisant les tribus et exerçant le ministère dont le Seigneur l'avait chargé, est un ambitieux qui aime le gouvernement, et qui usurpe seul une autorité qu'il devrait partager avec Aaron son frère. Le zèle, l'indulgence ; la vie commune, la retraite ; la fuite des grandes places, les grandes places elles-mêmes : tout trouve des censures. Faites convenir, si vous le pouvez, tous les hommes sur votre sujet ; et alors on vous permettra, à la bonne heure, de vous faire de la vanité de leurs opinions la règle de votre conduite. Vous déplaisez toujours aux uns par les mêmes endroits que [1] vous avez su plaire aux autres. Les hommes ne sauraient convenir, parce que les passions sont la règle de leurs jugements, et que les passions ne sont pas les mêmes dans tous les hommes.

Or, mon cher auditeur, puisque dans aucune circonstance de votre vie vous ne sauriez éviter la bizarrerie des jugements humains, pourquoi la craindriez-vous dans la piété seulement ? Que vous arrivera-t-il lorsque vous vous serez déclaré pour Jésus-Christ ? ce qui vous arrive tous les jours dans vos entreprises temporelles : chacun s'érigera en juge de cette nouvelle démarche ; chacun croira être en droit de vous prescrire loin de vous des règles de son goût, et de vous donner des avis de sa façon ; vous aurez des apologistes, et vous aurez des censeurs. Or, si cet inconvénient ne vous arrête pas dans les affaires de la terre, faut-il qu'il vous détourne de la grande affaire du salut ? Et êtes-vous sage de n'oser vous sauver par la crainte d'un mal que vous ne sauriez éviter, même en ne vous sauvant pas ? Ah ! regardez plutôt la contradiction des langues et la diversité bizarre des jugements humains, comme une suite des ordres éternels de la sagesse divine, laquelle permet que le monde soit toujours cette Babel insensée, où chacun parle un langage différent, afin que la foi de ses serviteurs s'instruise dans cette confusion, y découvre le peu de solidité des opinions et des censures humaines, et apprenne à ne pas craindre ce que le monde lui-même nous apprend à mépriser.

Mais je vais plus loin, et je dis : quand même, en prenant le parti de la vertu, vous auriez fait du monde entier le censeur de votre conduite : eh ! qu'importent, mes Frères, les jugements des hommes à celui qui a su mettre son Dieu dans ses intérêts ? Est-ce pour le monde que vous travaillez à votre salut ? Si vous périssez, l'homme vous sauvera-t-il, et si le Seigneur vous justifie, qui osera vous condamner ? Chacun ne portera-t-il pas son propre fardeau devant la majesté terrible de Celui qui reprendra le monde de l'injustice de ses jugements, et qui jugera ceux qui jugent la terre ? Craignez donc les jugements de Dieu, mon cher auditeur, parce qu'ils doivent décider de votre éternité ; mais pour les hommes, ne daignez pas même savoir ce qu'ils pensent de vous. Eh ! qu'a de commun leur estime ou leur mépris avec votre destinée éternelle ?

Mais non, je me trompe ; leurs mépris et leurs censures sont toujours la récompense de la vertu et le présage le plus certain de notre salut ; et par conséquent si votre changement de vie avait pu mériter les applaudissements d'un certain monde, vous devriez vous défier d'une démarche qui aurait pu lui plaire. Une vertu du goût des pécheurs me serait suspecte ; l'œuvre de Dieu approuvée des hommes me ferait craindre qu'il n'y eût encore quelque chose d'humain ; je tremblerais pour un changement qui n'aurait pas changé ce monde réprouvé à votre égard ; il y aurait toujours lieu d'appréhender qu'il ne restât encore entre vous et lui quelque conformité secrète, — car d'ordinaire il ne saurait goûter que ce qui lui ressemble, — et que Jesus Christ ne condamnât

[1] *Endroits que*, 1745. — *Endroits par où*, 1764, Renouard, Didot.

en vous ce que le monde y approuve encore. Mais si vous êtes assez heureux pour mériter ses censures, je vous le dis de la part de Dieu, ne craignez rien ; le mépris des hommes vous répond de l'approbation du Ciel ; vous appartenez à Jésus-Christ, dès là que le monde vous réprouve.

En effet, mes Frères, le juste ici-bas ressemble à ce feu sacré que les Juifs, de retour de la captivité, retrouvèrent caché dans les entrailles de la terre. Il ne leur parut d'abord, dit l'Ecriture, qu'une eau épaisse et boueuse : *Non invenerunt ignem, sed aquam crassam* [1]; mais à peine le soleil, vainqueur des nuages qui le cachaient alors, eut lancé dessus quelques traits de sa chaleur et de sa lumière, qu'on vit à l'instant ce feu divin se rallumer et briller d'un éclat si extraordinaire et si nouveau, que les spectateurs éblouis en furent saisis d'admiration et de surprise : *Utque... tempus affuit quo sol refulsit, qui prius erat in nubilo, accensus est ignis magnus, ita ut omnes mirarentur* [2]. Telle est la condition du juste en cette vie : le feu sacré qu'il porte caché dans son cœur, est couvert sous de viles apparences; on le regarde comme une boue méprisable qui n'est propre qu'à être foulée aux pieds ; parce que c'est ici le temps de sa captivité, et que Jésus-Christ, le soleil de l'éternité, est encore caché pour lui dans un triste nuage. Mais quand une fois le Fils de l'homme, paraissant du haut des airs sur une nuée de gloire, vainqueur de ses ennemis, et ayant à ses pieds les nations assemblées, aura lancé sur ce juste quelques traits de sa lumière et de sa majesté, alors on verra ce feu caché sous les apparences d'une vile boue se rallumer, cet homme si obscur, si méprisé, se démêler de la foule, briller d'un éclat nouveau, s'élever dans les airs, environné de gloire et d'immortalité, et offrir aux amateurs du monde un spectacle d'autant plus étonnant qu'il ajoutera à leur surprise le désespoir affreux d'une destinée bien différente : *Utque... tempus affuit quo sol refulsit, qui prius erat in nubilo, accensus est ignis magnus, ita ut omnes mirarentur*. Faibles hommes, que vos discours paraissent méprisables à une âme qui peut se consoler dans cette espérance !

Aussi, mes Frères, si la timidité du respect humain est insensée en elle-même, elle l'est encore plus dans toutes les circonstances qui l'accompagnent. Ecoutez-en les preuves, mon cher auditeur ; et premièrement, si vous êtes désabusé du monde jusqu'à souhaiter mille fois chaque jour de rompre avec lui, pourquoi comptez-vous encore pour quelque chose ses jugements ? Si, après l'avoir bien connu, vous le trouvez digne d'un profond mépris, pourquoi voulez-vous encore être approuvé de ce qui vous paraît si indigne de l'être ?

D'ailleurs, ne pourrait-on pas vous dire, à vous surtout : Vous avez jusqu'ici joui si injustement de l'estime des hommes ; vous êtes un abîme de misère et de corruption aux yeux de Dieu ; vous seul savez jusqu'où la mesure de vos faiblesses et de vos crimes est montée en sa présence, et de ces faiblesses qui, exposées aux regards publics, vous auraient couvert d'un opprobre et d'une ignominie éternelle ; cependant, le monde vous a loué, lorsque vous marchiez dans ses voies ; il a donné à de vains talents de vaines louanges. Vous avez passé pour généreux, fidèle, modéré, sage, désintéressé, équitable ; toutes ces vertus, sans la piété, étaient de fausses vertus, vous le savez ; plus fausses encore dans votre cœur par les soins que vous avez pris de dérober aux yeux des hommes vos vices véritables. Eh ! ne faut-il pas que Dieu soit vengé ; que vous rentriez dans l'ordre de la vérité et de la justice ; que vous souffriez que le monde refuse injustement à votre vertu les louanges qu'il avait autrefois injustement données à vos vices, et que vous répariez par une humiliation légère l'injustice de la gloire et de l'estime que vous avez si longtemps usurpée ? Jugez vous-même si cette compensation n'est pas équitable.

Ce n'est pas tout encore ; car enfin, pourquoi craindriez-vous, dans les voies du salut, ce que vous n'avez pas craint autrefois dans celles du crime [1] ? Vous ne comptiez pour rien les discours des hommes, lorsque vous vous livriez à des excès honteux. Quoi ! vos passions n'ont pas craint la censure publique, et votre pénitence serait plus timide ? Vous ne vous êtes pas ménagé pour le plaisir, vous vous ménageriez pour le salut ? Vous disiez tant autrefois, au milieu de vos joies insensées, pour vous calmer sur les discours publics, qu'il faut laisser

[1] II Macch., I, 20.
[2] *Ibid.*, 22.

[1] Mais, d'ailleurs, pourquoi craignez-vous dans les voies de la justice ce que vous ne craignez point dans celles de l'iniquité? *Ed. de* 1705.

parler le monde ; et cela, dans le temps que vous l'aimiez le plus, et que vous en suiviez avec plus de goût les maximes ; ses jugements seraient-ils devenus d'un plus grand poids pour vous, depuis que vous avez résolu de l'abandonner ? Et ne commenceriez-vous à le craindre que depuis que vous commencez à le mépriser ?

Ah ! c'est donc pour le Seigneur tout seul qu'on est timide, mes Frères. Le crime va la tête levée ; la vertu rougit et se cache. Le crime, cet enfant de ténèbres, ne craint pas la lumière ; la vertu, ce fruit de la lumière, cherche les ténèbres et n'ose se montrer. Hérode, à la face de la Palestine, déshonore son nom et son rang par la honte d'une passion incestueuse ; Jézabel, cette princesse si chargée de crimes, choisit un jour solennel pour se montrer avec plus d'indécence et d'ostentation aux fenêtres de son palais de Samarie ; mais lorsque Sédécias, roi de Juda, touché de repentir, veut enfin se rendre aux avis du ciel et aux remontrances publiques de Jérémie, il envoie chercher en secret ce prophète, prend des mesures pour n'être pas découvert, et craint les yeux mêmes de ses courtisans ; mais lorsque cette reine d'Israël, femme de Jéroboam, veut recourir, dans son affliction, à un prophète du Seigneur, et qu'elle semble reconnaître par cette démarche la puissance du Dieu de Juda et la vanité des idoles que son époux avait élevées, et qui ne pouvaient rendre la santé à son fils, elle se cache sous des habits empruntés, et, ménageant encore les veaux d'or et l'erreur publique de ses sujets qui les adorent, elle ne veut point de témoin de cette première démarche de religion et de retour au Dieu de ses pères [1].

Grand Dieu ! est-il donc honteux de vous servir, vous qui donnez la vie, le mouvement, et l'être à toutes les créatures ; vous à qui seul appartient l'empire, la gloire, la louange, l'action de grâces [1] ? Y a-t-il de la honte à confesser votre saint nom, à reconnaître que vous êtes seul grand, seul adorable, seul immortel ; et tout ménagement n'est-il pas ici un outrage que la créature fait à votre gloire et à l'honneur que vous lui faites vous-même, de souffrir qu'elle vous adore ?

Mais si tant de raisons, mon cher auditeur, ne vous faisaient pas encore assez sentir le ridicule de cette faiblesse, venons à la chose même. Que pourra-t-on dire de vous dans le monde qui doive tant vous alarmer [2] ? Que vous êtes changeant, et que vous aimez à donner des scènes au public ? heureuse inconstance qui vous détache d'un monde toujours flottant et incertain, pour vous attacher aux biens immuables, que personne ne pourra plus vous ravir ! Que vous êtes insensé de renoncer aux plaisirs à votre âge ? sainte folie plus sage que toute la sagesse du siècle, puisqu'en renonçant aux plaisirs, vous ne renoncez à rien, et qu'en trouvant Dieu, vous trouvez tout ! Que vous ne vous soutiendrez pas, et que tel est le destin de toutes les conversions si vives et si ferventes ? utiles reproches qui deviennent pour vous des instructions, et qui doivent animer votre vigilance ! Que vous ne quittez le monde que parce que le monde vous quitte ? Précieuse injustice qui vous empêche de recevoir ici-bas, dans les louanges des hommes, une vaine récompense ! Que vous avez vos vues et vos desseins, et que vous ne jouez ce nouveau personnage, que pour aller plus sûrement à vos fins ? Soupçon plus honteux au monde qu'à vous-même ! Que vous affectez des routes singulières qui vous donnent du ridicule dans le monde ? Censure consolante qui vous déclare que vous suivez la route des saints, qui n'ont jamais ressemblé

[1] Ah ! est-ce pour Dieu seul que le monde est capable de vous arrêter ? Le crime va tête levée partout, n'y aura-t-il donc que la vertu qui n'ose se montrer ? Le perfide Judas ne rougit point de trahir son maître devant tous les Juifs assemblés ; Hérode ne se met point en peine de passer à la face de toute la Palestine pour un prince incestueux ; Jézabel cherche un jour fameux pour se montrer fardée par sa fenêtre à un prince qu'elle voulait séduire ; mais lorsque Judas veut devenir pénitent, il rougit de paraître devant les hommes, et à la vue des jugements et des censures qu'il va s'attirer s'il se convertit, il se désespère, il se prive lui-même de la vie ; mais lorsque l'incestueux Hérode se sent touché de tristesse et du remords du noir attentat qu'on va commettre par son ordre, il n'ose se rétracter, il craint de perdre l'estime de ceux qui le verront manquer à sa parole, et d'attirer la haine d'une impudique. Lorsque David, touché de l'homicide et de l'adultère qu'il avait commis, veut en faire pénitence, il faut qu'une parabole ingénieuse l'engage insensiblement à se condamner sous une figure étrangère ; lorsque le roi Sédécias, rebelle aux ordres du Seigneur et frappé d'aveuglement, veut revenir, il envoie chercher Jérémie, et ne le conjure qu'en secret de prier pour lui ; lorsque cette femme d'Israël paraît mettre sa confiance en Dieu et reconnaître la vanité des idoles qui ne peuvent rendre la santé à son fils, elle se cache sous des habits empruntés, pour aller la demander au prophète. — *Ed. de* 1705.

[1] Grand Dieu ! est-il donc honteux de vous servir, vous à qui seul appartiennent les empires, qui êtes l'unique maître des cœurs, et de qui toutes choses dépendent. — *Ed. de* 1705.

[2] Mais venons à la chose même. Que pourra-t-on dire dans le monde, qui puisse tant vous attrister et vous arrêter dans la voie du salut ? — *Ed. de* 1705.

à la multitude, et qui ont été dans tous les siècles des hommes singuliers! Enfin, que depuis votre changement, vous n'êtes plus bon à rien? Mon Dieu! mais vous servir, vous aimer, travailler à mériter votre possession éternelle; remplir ses devoirs de prince, de sujet, d'homme public, de père de famille; prier pour ses frères, les édifier par ses exemples, les secourir dans leurs besoins, les consoler dans leurs peines, marcher dans les ordonnances de votre loi sainte, est-ce donc être inutile sur la terre; et les entreprises les plus éclatantes des amateurs du monde, comparées à une seule œuvre obscure digne de l'éternité, que sont-elles que des amusements d'enfant et une déplorable inutilité[1]?

Voilà donc, mon cher auditeur, ces discours si redoutables, et qui vous font abandonner l'entreprise de votre salut éternel; et encore, je ne vous demande pas qui les tient ces discours. Ce ne sont pas sans doute les gens de bien qui bénissent le Seigneur de ses miséricordes sur votre âme; ce ne sont pas même les plus sages d'entre les mondains, devant lesquels la vertu a toujours son prix et son estime : c'est un petit nombre d'esprits frivoles ou licencieux, et qui encore, au fond du cœur, rendent gloire à la vertu, et ne peuvent lui refuser un respect secret, tandis même qu'ils en font le sujet de leurs dérisions publiques. Et c'est ma dernière réflexion contre le vice que j'attaque : il renferme une erreur injurieuse à la vertu, puisque vous vous la figurez comme une condition honteuse et toujours méprisée, au lieu que le monde lui-même la respecte et l'admire. Et c'est ici l'injustice du respect humain.

### TROISIÈME PARTIE.

Il est vrai que les livres saints ne promettent que des persécutions à quiconque voudra vivre dans la piété qui est selon Jésus-Christ. Et à Dieu ne plaise que je vienne ici contredire le langage de la foi, et ôter à la vertu un caractère si divin, et si consolant même pour les justes! Mais ce n'est pas toujours en méprisant les gens de bien, que le monde les persécute, dit saint Augustin; c'est en leur présentant des attraits capables de séduire leur innocence; c'est en autorisant des scandales qui peuvent ébranler leur foi, ou du moins qui font gémir leur piété. Car il est des persécutions de plus d'une sorte; et les mépris et les opprobres ne sont ni la plus dangereuse, ni la plus commune.

Ce n'est point là, en effet, mes Frères, l'écueil le plus à craindre aujourd'hui pour la vertu. Ce monde, ennemi de Jésus-Christ; ce monde qui ne connaît pas Dieu; ce monde qui appelle le bien un mal, et le mal un bien; ce monde, tout monde qu'il est, respecte encore la vertu; envie quelquefois le bonheur de la vertu; cherche souvent un asile et une consolation auprès des sectateurs de la vertu; rend même des honneurs publics à la vertu[1].

Et certes, il ne faut pas croire que l'erreur et le désordre aient tellement prévalu sur la terre qu'il n'y ait encore dans les hommes des restes de droiture et des étincelles de vérité. Les pécheurs les plus déplorés trouvent encore en eux des sentiments de justice et de raison, qui, malgré leur propre dépravation, prennent les intérêts de la vertu, et les forcent de respecter ce qu'ils ne peuvent encore aimer. Il y a je ne sais quels traits divins imprimés sur le front du juste, qui font qu'on ne peut lui refuser des hommages secrets : c'est comme

[1] On trouve cet admirable morceau d'éloquence dans les éditions du commencement du XVIIIe siècle : « Dira-t-on que vous êtes changeant en prenant le parti de la vertu et que vous donnez des scènes au public, qui lui servent de divertissement? Heureuse inconstance qui vous fixe dans le service du Seigneur, et qui vous attache à des biens qui ne périront jamais! Dira-t-on que vous êtes insensé? Sainte et heureuse folie, plus sage mille fois que la sagesse du siècle, puisqu'elle vous fait préférer à des biens périssables, à des plaisirs d'un moment, un héritage éternel que personne ne pourra jamais vous ravir! Que vous ne vous soutiendrez pas longtemps dans l'état que vous embrassez? Utiles reproches qui doivent servir à ranimer votre ferveur et votre vigilance! Que vous ne quittez le monde que parce que le monde vous quitte? Précieux jugements qui vous assurent que vous ne retournerez plus, comme tant d'autres, à ce monde qui ne veut plus de vous! Que vous passerez pour ridicule dans le monde, et parmi vos amis? Sensibles, mais chers reproches qui vous assurent que vous serez agréable à Dieu! Que depuis votre conversion vous n'êtes plus bon à rien? Favorable mépris, qui vous engage à vous dévouer tout entier au service du Seigneur, puisque désormais vous êtes inutile au monde! Mais prier pour ses frères, leur donner de salutaires exemples, les consoler dans leurs peines, les aider de bons conseils, remplir ses devoirs de prince, de magistrat, de citoyen, d'homme public, de personne privée, d'époux, d'enfant, de père de famille, de maître, de serviteur; marcher dans votre sainte loi, ô mon Dieu, suivre vos saints commandements, obéir à votre parole, s'entretenir souvent avec vous par la retraite et l'oraison, est-ce donc là n'être bon à rien, et peut-on appeler cela ne rien faire? Comparez les plus grandes occupations des gens du monde avec toutes ces saintes pratiques : que sont-elles, sinon des amusements d'enfants qui ne servent à rien qu'à faire de la peine? »

[1] Et ses censures ne sont pas toujours l'écueil que la vertu doit appréhender. Ce monde, tout corrompu qu'il est, sait encore respecter et honorer la vertu. Ennuyé de ses fades amusements, il cherche quelquefois un asile auprès des amateurs de la vertu. *Éd. de* 1705.

un spectacle de religion qu'on ne regarde qu'avec une espèce de culte; une arche du Seigneur et la demeure de sa gloire, qui, même au milieu des Philistins, conserve sa terreur et sa majesté.

Plus même une âme mondaine est esclave de ses passions, plus elle estime en secret le juste qui sait les mépriser; elle sent dans sa propre faiblesse tout le mérite de la vertu [1]. Plus l'ascendant de la volupté l'entraîne, plus elle comprend que rien n'approche de la grandeur et de la force d'une âme qui peut résister à ce charme impérieux. Toutes ses chutes sont pour elle des leçons honorables au juste [2]; et elle apprend à estimer la piété, par les violences dont elle sent qu'il faut être capable pour vivre selon Dieu. Ainsi, une âme fidèle lui paraît un spectacle mille fois plus digne d'admiration que tous ceux que le monde admire. Elle voit que le bonheur ou la témérité peuvent former des conquérants; que la naissance ou le hasard donnent les sceptres et les couronnes; que les grands hommes doivent souvent ce nom ou aux conjonctures de leur siècle ou au caprice et aux adulations des peuples; que les honneurs et les dignités ne sont pas toujours le fruit de la réputation et du mérite; qu'enfin, des talents heureux, cultivés par le travail et l'application, peuvent atteindre aux divers genres de gloire que le monde donne; et qu'il n'y a rien dont chacun ne trouve en soi les dispositions et comme les premières ébauches : mais que la vertu toute seule est un mérite que rien ne peut partager avec le juste; un mérite que tout contredit au dedans de nous, et dont chacun ne trouve en soi que les oppositions et les répugnances [3].

[1] Jaloux de ses appas dont il est le témoin,
Le vice, son rival, la respecte de loin;
Sous ses nobles couleurs souvent il se déguise,
Pour consoler du moins l'âme qu'il a surprise.

LOUIS RACINE, *Religion*, I.

[2] C'est-à-dire toutes les chutes de l'âme mondaine lui montrent combien le juste mérite d'être estimé, par sa constance et sa fermeté. Cette phrase est moins obscure dans le texte de 1705.

[3] Il y a là sans doute quelque allusion à madame de Maintenon. En peignant la vertu plus admirable même aux yeux du monde et de la cour que la naissance et que tous les avantages du monde, Massillon semble en effet tracer le portrait de cette femme illustre dont le christianisme solide fut le principal mérite. Dans l'édition de 1705, vers la fin de la première partie, on trouve une allusion plus transparente encore:

« La vertueuse Esther ne paraissait au milieu d'une cour fastueuse qu'avec douleur, et sans en goûter les délices. Un secret amour pour le salut de ses frères la rappelait sans cesse à la tristesse et à l'affliction. »

C'est ainsi que le vice lui-même conduit à honorer la vertu, et que les ténèbres rendent témoignage à la lumière [1].

Mais non-seulement le monde ne méprise pas les serviteurs de Jésus-Christ, le monde lui-même les appelle heureux, envie leur destinée, et convient qu'ils ont choisi le meilleur parti. Oui, mon cher auditeur, vous croyez peut-être que les pécheurs, esclaves de leurs passions, sont toujours enivrés du charme des sens et de leur trompeuse félicité; vous croyez que l'illusion dure toujours et que toute leur vie est un songe; vous vous trompez. Au milieu même de leurs faux plaisirs, ils regardent le juste avec des yeux d'envie; ils opposent la paix de sa conscience aux troubles cruels qui les déchirent; les consolations qu'il goûte dans la vertu, aux vives amertumes que le monde mêle toujours à leurs passions; le doux loisir et la tranquillité de sa retraite aux mouvements éternels de leurs prétentions et de leurs espérances; ses jours, pleins de bonnes œuvres et toujours occupés pour le salut, au vide et à l'ennui de leurs inutilités et de leurs journées. Ce parallèle, si triste pour eux, les fait soupirer en secret; ils sentent tout le dégoût de leur état et tout le bonheur de la condition du juste. Eh! pourquoi craindriez-vous donc de paraître serviteur de Jésus-Christ devant des pécheurs qui souhaiteront de devenir semblables à vous, dès que vous aurez cessé de leur ressembler?

[1] La vertu imprime sur le front des justes certains caractères qu'on ne peut s'empêcher de respecter; l'on voit en eux un certain esprit de religion et une autorité dans leurs exemples, qui, au milieu des ténèbres du monde, conserve encore la majesté de leur vertu; on voit encore dans le juste, comme autrefois sur le visage de Moïse, certains traits d'éclat et de majesté devant qui les adorateurs des idoles sont obligés de baisser les yeux par respect. Plus un pécheur se sent porté à decrier la vertu, plus il se sent forcé de respecter le juste qui sait mépriser ses jugements; plus l'ascendant de la corruption entraîne le mondain, plus la vertu qu'il voit inébranlable lui apprend que rien n'approche de la force qu'elle donne à celui qui la pratique; toutes ses chutes deviennent pour lui des leçons honorables à la fermeté et à la constance des justes, et une âme fidèle lui paraît d'un mérite mille fois plus digne d'admiration que celui que le monde canonise. Il voit que la force des héros ne les rend pas plus contents; que la naissance et la qualité ne fixent pas davantage le cœur humain; que le torrent des louanges qu'on donne et aux conquérants et aux rares génies, n'est pas toujours le fruit d'un mérite solide, ou du moins que tous ces talents, que tous ces exploits, ne peuvent donner à l'homme que divers degrés de gloire; mais que la vertu est un mérite que rien ne peut partager avec le juste qui la pratique; que c'est l'unique mérite dont on peut véritablement se flatter, sur lequel on puisse solidement compter, et dont on possède la gloire tout entière; c'est ainsi que le crime sert quelquefois à faire honorer la vertu, et que les ténèbres du monde rendent hommage à la vérité de la religion. *Edit de* 1705.

Peut-être ils regardent avec des yeux de mépris tous les talents mondains dont vous vous faites honneur, et sur lesquels vous croyez mériter leur estime; peut-être ils vous donnent du ridicule par les mêmes endroits par où vous vous flattez de leur plaire ; peut-être la ressemblance de leurs passions diminue à leurs yeux le mérite des vôtres. La jalousie vous dispute une vaine beauté ; la fierté, votre naissance ; l'ambition, votre valeur et vos services ; l'orgueil, vos talents et votre suffisance. Devenez homme de bien, la piété ne fait point de jaloux ; le monde qui n'aspire pas à ce genre de mérite, ne vous en disputera pas la réputation ; et peut-être qu'avec celui-là il vous rendra tous les autres qu'il vous refuse injustement. La piété attirera de nouvelles attentions à votre naissance, à vos services, à vos talents, aux agréments de votre personne, et le monde ne commencera à estimer en vous tous ces vains avantages que lorsque vous aurez commencé à les mépriser vous-même pour Jésus-Christ[1].

On dira qu'il est beau à votre âge, avec tous les talents propres au monde, un nom illustre et de grands biens, d'avoir fait le sacrifice. Je ne vous dis pas que le monde ait raison de faire tant valoir le mérite de ce renoncement. Car, ô mon Dieu, mît-on à vos pieds des sceptres et des couronnes et toute la gloire du monde ; à quoi renonce-t-on, qu'à des songes agréables et à des chagrins réels? Que vous sacrifie-t-on qui puisse être comparé au trésor de la justice dont vous enrichissez l'âme fidèle, et à la gloire qu'elle a de vous servir? Mais le monde, injuste estimateur des choses du ciel, ne laissera pas d'admirer et de faire valoir le courage de ce sacrifice; et, loin de redouter ses censures, vous gémirez en secret de l'injustice de ses louanges ; et, vengeant la gloire du Seigneur contre les applaudissements injurieux des hommes, vous lui direz dans un profond sentiment de votre néant et de sa grandeur : Qu'ai-je quitté pour vous, ô mon Dieu, que vous ne m'ayez rendu au centuple ?

Mais ce qui me paraît encore de plus honorable à la vertu, c'est que, non-seulement le monde envie la destinée des gens de bien, mais il ne cherche et il ne trouve d'ordinaire de consolation que dans leur fidélité et dans leur droiture. Et certes, vous-même, mon cher auditeur, dans vos afflictions et dans ces conjonctures amères où une fortune et un crédit absolument renversés, ne laissent presque plus espérer de ressource; dans ces tristes situations où la présence de vos amis de plaisir vous devenait insupportable, et où peut-être aussi en étiez-vous abandonné ; où avez-vous trouvé plus de consolation que dans les entretiens d'un ami saint et fidèle? N'est-ce pas lui, dit saint Augustin, qui a pleuré avec vous, qui a versé de l'huile sur vos plaies, qui a ramené insensiblement votre cœur aigri aux ordres de la Providence, qui vous a soutenu dans votre accablement, et qui est devenu comme le dépositaire de toute votre douleur, en devenant le confident de vos peines? N'avez-vous pas éprouvé que les gens de bien tout seuls savent être amis véritables, et qu'eux seuls sont capables de partager les disgrâces de leurs amis sans refroidissement et leur prospérité sans envie[1] ?

Oui, mes Frères, c'est auprès des justes que les mondains vont se consoler tous les jours des perfidies du monde et des caprices de la fortune ; c'est là qu'ils vont se délasser de l'ennui des plaisirs, de la gêne des assujétissements et des bienséances, de l'agitation des espérances et des projets; c'est là qu'ils vont respirer cet air de candeur, de bonne foi, de vérité qu'on ne trouve pas dans le monde ; c'est dans leur sein qu'ils vont verser les plus secrets mouvements de leur cœur, les intérêts de leur fortune, les mesures cachées de leurs projets, les mystères de leurs espérances, et qu'ils avouent après cela que les hommes sont bien insensés de tant s'agiter, et que le monde est bien peu de chose. C'est là qu'ils ne crai-

[1] Le sens de ce passage se trouve dans les éditions subrepticement imprimées sous Louis XIV. Hélas! sous la Régence et sous Louis XV, il n'eût plus été vrai de dire que la religion et la vertu fussent ainsi en honneur.

[1] Mais ce qu'il y a de plus propre encore à soutenir votre foi et ranimer votre courage, c'est que le monde cherche lui-même dans son affliction et ses disgrâces sa consolation avec les justes ; car, dites-le-nous, gens du monde que l'on redoute tant, dans ces moments d'abattement, de mauvaise nouvelle, d'infortune, de perte, de maladie, de tristesse, d'accablement, où avez-vous plus trouvé de ressource à vos maux qu'avec le juste? Comme ami fidèle, n'est-ce pas lui qui a versé de l'huile sur vos plaies, qui vous a relevé par ses sages conseils, qui vous a soutenu dans votre accablement, qui vous a consolé dans vos tristesses, qui vous a soulagé dans la part qu'il vous a marqué prendre à votre infortune, et qui, en devenant le discret confident de vos peines, s'est efforcé d'y apporter remède? N'avez-vous pas éprouvé que les seuls gens de bien sont capables, ou de partager avec vous leurs biens, ou d'envisager votre prospérité sans envie? *Edit. de* 1705. — Faut-il voir là quelque secrète allusion à la disgrâce de Fénelon et à ses illustres et fidèles amitiés?

gnent point, comme on craint toujours ailleurs, de se confier à un ennemi, à un concurrent, à un traître ; c'est là que leur cœur se répand, qu'il se repose, qu'il s'épargne la fatigue des précautions et des défiances, et qu'il a le plaisir de se montrer et de ne point craindre.

Et voilà d'où viennent en dernier lieu les honneurs publics que le monde lui-même rend à la vertu ; on y voit tous les jours des personnes d'une destinée obscure, mais ennoblies des dons de la grâce, s'y attirer des égards et des distinctions que la naissance et les dignités ne donnent point. On y a vu des serviteurs de Jésus-Christ, vils selon le siècle, devenir les arbitres des princes et des peuples, et s'attirer, par la seule réputation de leur vertu, des hommages où la vanité la plus emportée n'osa jamais prétendre. L'Orient vit autrefois le solitaire Antoine, à peine connu dans sa patrie, remplir tout l'univers du bruit de son nom ; et les Césars s'estimer plus glorieux d'avoir reçu une lettre de l'homme de Dieu, que d'avoir conquis tout l'empire. Jéhu, roi d'Israël, en une cérémonie solennelle, fait monter dans son char le saint homme Jonadab, et la majesté royale ne rougit point de voir à ses côtés la simplicité d'un prophète. Daniel, un des enfants de la captivité, reçoit pourtant dans le palais d'un roi infidèle et dans un empire où il était captif, les honneurs de la pourpre et de l'anneau d'or. La cour la plus dissolue de la Palestine ne put refuser des honneurs publics à l'austérité de Jean-Baptiste ; et Hérode souffrit avec respect la sainte liberté du précurseur, avant que sa faiblesse en eût fait un martyr. O homme, vous rougissez de la vertu ; mais c'est elle, dit l'Esprit de Dieu, qui vous rendra illustre parmi les peuples, qui vous fera honorer des sages et des vieillards ; qui vous attirera de la considération en la présence des princes, et qui de plus rendra la mémoire de votre nom immortelle dans le souvenir de la postérité : *Habebo propter hanc claritatem ad turbas, et honorem apud seniores ;.... et in conspectu potentium admirabilis ero ;.... et memoriam æternam his qui post me futuri sunt, relinquam*[1].

Prenez garde seulement de ne rien mêler de faible et d'humain à la piété ; ne portez pas à la vertu les restes de l'humeur, des passions et des faiblesses de l'homme ; car voilà ce qui lui attire d'ordinaire, de la part du monde, des dérisions et des censures. Et après cela, si vous avez quelque chose à craindre, craignez plutôt qu'on ne donne à de légères démarches de conversion tous les éloges d'une parfaite pénitence ; craignez plutôt que le monde vous couronne, avant que vous ayez légitimement combattu ; craignez plutôt que l'erreur publique ne vous fasse oublier la vérité de votre misère, et qu'à force d'entendre louer de faibles commencements de piété, vous ne rappeliez plus des crimes qu'une vie entière de larmes pourrait à peine effacer ; voilà où est le danger. Tremblez que l'estime injuste des hommes ne soit une punition de Dieu sur vous, lequel ménage peut-être cette récompense vaine à quelques vertus naturelles que vous avez, pour punir plus à loisir quand il viendra juger les justices, l'orgueil secret qui les corrompt. Il est tant de faux justes qui reçoivent ainsi leur récompense sur la terre ! Tout est à craindre pour une vertu faible et naissante, quand elle est trop applaudie. On croit être au bout de la carrière qu'on n'y a pas encore fait le premier pas ; et le monde qui nous avait séduit autrefois, en diminuant à nos yeux nos vices, nous séduit encore en nous exagérant nos vertus.

Pour éviter ce malheur, regardez les hommes comme s'ils n'étaient pas ; agissez sous les yeux de Dieu seul ; laissez entre ses mains les intérêts de la vertu ; remettez-vous-en à lui sur les suites que votre changement de vie aura dans le monde. S'il permet que cette démarche vous attire des louanges et des applaudissements, il saura bien, au milieu de ces vaines acclamations, vous faire sentir votre néant et votre profonde misère. Paul, dans le temps même que tout un peuple, frappé de sa vertu, le prend pour une divinité et veut lui offrir des sacrifices ; Paul, reçu des fidèles comme un ange de Dieu ; Paul, au milieu de tant de gloire, sent au dedans l'aiguillon honteux de Satan qui l'humilie ; et la main de Dieu qui l'élève, prend plaisir, ce semble, de l'abattre de peur qu'il ne s'élève lui-même, et d'écrire sur son cœur sa profonde faiblesse. Mais s'il permet que les dérisions et les censures soient le partage de votre vertu, ah ! il saura bien vous dédommager par des consolations secrètes de toutes ces amertumes humaines, et soutenir son ouvrage contre le déchaînement et les

[1] Sag., VIII, 10, 11, 13.

vains efforts d'un monde profane. On nous méprise, disait autrefois l'Apôtre; nous sommes foulés aux pieds comme de la boue; mais nous ne sommes point abattus. On nous regarde comme le rebut du monde; mais nous nous réjouissons dans ces tribulations et dans ces opprobres, parce que nous sentons au dedans de nous les consolations ineffables de celui qui ne manque jamais de consoler ceux qui souffrent pour son nom. Remettez-vous-en donc à sa sagesse encore une fois pour les suites de votre nouvelle vie, mais commencez toujours à le servir; rompez enfin des chaînes dont vous ne pouvez plus traîner le poids honteux; secouez un joug qui vous accable; osez mépriser les jugements d'un monde dont vous méprisez déjà les plaisirs; et ne faites pas à la grandeur de Dieu l'outrage de le craindre moins que le monde; à votre propre raison, celui de compter pour beaucoup les jugements du monde; et enfin à la vertu, l'injustice de la croire toujours méprisée dans le monde. Et vous, ô mon Dieu, achevez d'éclairer ces âmes faibles qui commencent à vous connaître; fortifiez leurs volontés timides et chancelantes; vainquez encore une fois le monde dans leur cœur; apprenez-leur que vos jugements seuls sont à craindre; que les mépris et les censures des hommes ne font que donner un nouvel éclat et ajouter un nouveau mérite aux actions que votre sagesse approuve; et que les œuvres de la piété, étant vos dons, ne peuvent avoir de récompense digne d'elles que vous-même. Ainsi soit-il.

---

# TRENTE-NEUVIÈME SERMON.

---

## SERMON POUR LE MERCREDI DE LA DEUXIÈME SEMAINE DE CARÊME.

### SUR LA VOCATION.

---

#### NOTICE.

Ce sermon, si plein de solides instructions et si puissamment animé d'une évangélique audace, se trouve, avec toutes ses saintes hardiesses, dans l'édition de 1705. Seul, il suffirait pour donner une haute idée du noble et utile courage de Massillon. Il est aussi bien honorable pour Louis XIV d'avoir goûté de si sévères vérités. Trouve-t-on dans l'histoire beaucoup de souverains, beaucoup de grands, qui laisseraient parler aussi librement les ministres de l'Evangile que le faisaient un Massillon et un Bourdaloue? On peut utilement rapprocher de ce beau discours le sermon de Bourdaloue *sur les Devoirs des pères par rapport à la Vocation de leurs enfants.* Il faut aussi se reporter aux dernières pages du second sermon de Massillon *sur la Purification*, pages 299-302 de ce volume. — Dans ou ouvrage satyrique de ce temps, *Relation historique et morale du voyage du prince de Montberaud dans l'île de Naudely*, ouvrage dédié au duc de Bourgogne, on trouve bien des réflexions qui pourraient être comme *l'illustration* de ce discours, ainsi que du sermon sur *le respect dans les temples.*

---

#### ANALYSE.

Division. — 1° *La rareté d'une vocation véritable*; 2° *les périls d'une fausse vocation.*

Première Partie. — La sainteté est la vocation générale de tous les fidèles; mais la voie pour arriver à la sainteté, n'est pas la même pour tous les hommes; et nous ne marchons sûrement dans cette voie, que lorsque la main de Dieu nous y a fait entrer. La raison et la foi nous défendent également de penser que le Seigneur, après nous avoir appelés à la lumière de

l'Evangile, n'ait plus voulu se mêler, pour ainsi dire, de notre sort ; il n'est que trop certain néanmoins que la voie que nous choisissons la plupart, n'est point celle que Dieu nous a d'abord choisie.

1° Les passions et les préjugés rendent la méprise très-commune. Souvent le choix d'un état n'est qu'une impression portée dès l'enfance ; et, avant que nous sachions ce que nous sommes, nous arrêtons ce que nous devons être pour toujours. Si l'on attend un âge plus avancé pour se choisir un état, les attentions n'en sont pas pour cela plus sérieuses : une dignité qu'on espère dans l'Eglise engage au ministère ; la mort d'un aîné fait quitter l'état ecclésiastique ; un dépit, une liaison d'amitié décide de notre destinée. Comment ne vous pas méprendre, en usant de si peu de précautions ? Voilà ce qui rendra un père de famille inexcusable devant Dieu, lui qui a dû instruire ses enfants sur l'importance de ce choix d'un état.

2° Seconde source de nos méprises : ce choix qui dépend uniquement des désirs de Dieu sur nous, c'est l'ordre de la nature qui seul d'ordinaire en décide ; on n'attend d'autre marque de vocation, que le rang de la naissance ou la situation de la fortune. J'avoue que quelquefois Dieu emploie ces signes humains pour nous faciliter le choix de l'état auquel il nous destine ; mais cette règle n'est ni sûre, ni universelle : chaque état demande des talents particuliers, et ces talents ne sont pas toujours attachés à un certain rang dans les familles.

3° Troisième source de nos méprises dans le choix d'un état de vie : c'est que l'on n'examine pas quelle est la voie que la religion et la raison veulent que nous choisissions, et qui, eu égard au caractère de nos penchants et de nos faiblesses, nous fournira plus de moyens de salut. Je ne dis pas que tous les hommes se retirent dans les solitudes, et renoncent aux emplois et aux professions publiques qui font l'ordre et l'harmonie de la société : le silence, la retraite, l'austérité même des cloîtres, n'est pas l'état le plus sûr pour tous les hommes : ce n'est pas l'état, c'est la vocation de Dieu, qui fait toute notre sûreté. Mais ce que je veux dire, c'est que, l'affaire principale étant d'arriver au terme heureux, il serait insensé de donner la préférence au sentier qu'on choisit par ce qu'il peut offrir de plus brillant, plutôt que par les secours que nous y trouverons de fournir heureusement et saintement la carrière. Or sur ce principe, que de vocations défectueuses ! Quels motifs font suivre à l'un le parti des armes, à l'autre celui de la robe, à celui-là le parti de l'Eglise ? la cupidité seule fait la diversité de nos destinées ; et Dieu, que nous n'avons pas consulté dans notre choix, en punira peut-être le déréglement, en y favorisant les passions qui nous l'ont inspiré.

4° Si ce n'est pas un goût déréglé qui doit décider du choix d'un état, ce n'est pas aussi un respect humain qui force le goût et les inclinations les plus innocentes, qui ne pouvaient venir que du maître même de la nature : dernière source de nos méprises. Comme de ce choix dépend tout le repos et le bonheur de notre vie, les déterminations où le respect et la crainte de ceux de qui nous dépendons, ont plus de part que nos propres penchants, traînent toujours après elle le repentir et l'amertume. Cependant, ce respect humain préside presque toujours à la décision de nos destinées, et personne presque ne prend dans son propre cœur le choix qu'il fait de son état. De là tant de mécontentements dans tous les états, tant de troubles dans les familles ; tant de révolte, d'ennuis et d'amertumes dans les cloîtres ; chacun se plaint de sa condition et envie celle d'autrui, et nul n'est heureux dans le monde, parce que nul presque n'y est à sa place.

Deuxième partie. — De toutes les circonstances de la vie, le choix d'un état est celle où la méprise est plus à craindre, soit que vous la regardiez :

1° Du côté de Dieu, dont elle usurpe les droits. En effet, en nous donnant la liberté, Dieu ne s'est pas départi des droits qu'il avait sur nous ; et c'est à lui seul à disposer de nous, selon les vues qu'il s'est proposées en nous formant. Mais quand sa souveraineté ne lui donnerait pas ce droit sur sa créature, sa sagesse devrait l'établir seul arbitre de nos destinées. Pourquoi ? parce que Dieu seul nous connaît ; lui seul peut juger des rapports divers de vice et de vertu, que les situations infinies où il pourrait nous placer, ont avec les qualités naturelles de notre âme ; et par conséquent nous ne pouvons que nous égarer, si nous sortons des mains de la sagesse de Dieu, pour nous choisir à nous-mêmes un état, puisque nous ne nous connaissons pas assez nous-mêmes, pour décider sur ce qui nous convient.

2° Si la méprise dans le choix d'un état de vie est si fort à craindre, c'est principalement du côté des secours et des grâces dont elle nous prive. Comme tous les états ont leurs dangers et leurs difficultés particulières, il leur faut à tous des secours propres pour vaincre ces obstacles et pour éviter ces périls. Or, pour participer à ces grâces particulières, il faut que Dieu lui-même nous y ait appelés ; autrement il ne peut vous regarder que comme un serviteur téméraire, qui est hors de son devoir, et n'a nul droit à ses bontés. Hélas ! si tant d'âmes périssent tous les jours avec les grâces mêmes attachées à leur état, si la faiblesse de l'homme ne peut se soutenir souvent dans des voies où la main de Dieu même la guide, fera-t-elle moins de chutes quand elle y marchera toute seule ?

On est surpris quelquefois que les mœurs des chrétiens aient si fort dégénéré. La raison n'en est pas difficile à trouver ; tout est corrompu, parce que nul presque n'est à la place où il devrait être. Voilà la source de la dépravation des états, le défaut de vocation ; et de ce défaut de vocation, quelles suites irréparables !

3° Troisième raison pourquoi la méprise dans le choix d'un état est si fort à craindre : on ne peut en réparer les suites. Je ne vous dis pas que n'étant point dans la voie qui doit vous conduire au salut, plus vous marchez, plus vous vous égarez, et que ce défaut est une de ces fautes dont on n'a presque jamais de remords ; mais je vous dis, comprenez les suites d'une vocation illégitime : si vous êtes homme public, l'usage injuste de votre autorité, le bien que vous ne faites pas, le mal que vous autorisez ; si vous êtes intru dans le lieu saint, la perte de tant d'âmes qui eussent trouvé dans le zèle et dans la piété d'un ministre fidèle, la grâce et le salut ; si vous êtes entré dans une maison sainte, le relâchement dont vos mœurs ont été un modèle. Voilà, vous qui inspirez à vos enfants des vocations injustes, les suites affreuses et les crimes infinis, dont ce seul crime vous rend coupables devant Dieu.

Mais si les suites de cette méprise sont irréparables pour des parents ambitieux qui vous l'ont inspirée, elles ne le sont pas moins pour vous, vous qui avez eu le malheur de vous méprendre. Je suppose que vous en êtes touché de repentir : quels remèdes vous prescrire ? quelles mesures prendre ? Il est des engagements que vous avez pris contre l'ordre de Dieu, et qu'il n'est plus en votre pouvoir de rompre et de changer ; vous n'êtes pas cependant obligé à l'impossible pour vous sauver ; mais d'un autre côté, vous sauverez-vous dans un état qui, n'étant pas le vôtre, ne saurait être la voie de votre salut ?

Oui ; et c'est une vérité de foi, que quelle que puisse être la situation de la créature, son sort n'est jamais désespéré sur la terre ; il n'est point d'état où la pénitence ne soit possible ; et Dieu n'est pas tellement assujéti aux lois de sa justice, que sa miséricorde ne puisse en tempérer la rigueur.

Ainsi, vous qui n'avez pas encore fait ce choix important, évitez ces écueils ; priez beaucoup, consultez vos talents, vos inclinations, vos forces, vos faiblesses, les intérêts de votre salut ; attirez sur vous la grâce d'un bon choix par l'innocence de votre vie. Mais si le choix est fait, et que vous doutiez des motifs qui vous y ont porté, rendez votre vocation certaine par les bonnes œuvres ; comprenez que la fidélité aux devoirs de votre état est la plus sûre voie pour vous ; remédiez à ce qui dépend de vous ; faites-vous des remords utiles, en examinant bien toutes les démarches et la suite de votre vie

Mais s'il est clair que le Seigneur n'a point du tout présidé à votre choix, votre sort est à plaindre ; vous êtes loin du royaume des cieux. Mais vous pouvez encore y prétendre : tandis qu'on peut se repentir, on peut encore espérer : vous n'êtes pas extérieurement dans l'ordre ; mais le cœur y rentre quand il se donne à Dieu : vous vous êtes exposé comme Jonas sur une mer orageuse contre l'ordre de Dieu ; vous y êtes tombé comme lui au fond de l'abîme ; il vous reste encore une ressource ; élevez votre voix comme lui vers le Seigneur : *De ventre inferi, clamavi ad Dominum.* Voilà la ressource que la miséricorde de Dieu vous a préparée, le repentir, le gémissement et une humble fidélité.

---

Tunc accessit ad Jesum mater filiorum Zebedæi cum filiis suis... (et) ait illi : Dic ut sedeant hi duo filii mei, unus ad dexteram tuam, et unus ad sinistram, in regno tuo.

*Alors la mère des enfants de Zébédée s'approcha de Jésus avec ses deux fils, et lui dit : Ordonnez que mes deux fils que voici soient assis dans votre royaume, l'un à votre droite et l'autre à votre gauche.* Matth., xx, 21, 22.

Qu'il est rare, mes Frères, que la nature s'accorde avec la grâce, et que les vues de la foi servent de règle aux projets et aux désirs d'une tendresse tout humaine [1] ! Cette mère ne demande pour ses enfants qu'une gloire et une grandeur temporelle ; elle ne paraît ravie de les voir attachés à Jésus-Christ que dans l'espérance de les voir un jour assis dans les premières places d'un royaume terrestre ; elle leur fait une destinée au gré de ses souhaits, sans consulter si les conseils éternels s'ajustent avec la témérité de ses espérances ; elle ne consulte que l'excès d'une tendresse maternelle ; et, sans se mettre en peine si l'élévation où elle veut placer ses enfants, est la situation que Jésus-Christ leur destine, elle les élève et les fait asseoir de ses propres mains sur des trônes imaginaires, et usurpe les droits de Dieu, seul arbitre de la destinée des hommes.

Oui, mes Frères, Dieu seul qui voit nos cœurs, et qui a marqué dès le commencement la voie par où il voulait nous conduire, peut nous en inspirer le choix. A lui seul il appartient de nous appeler à l'état où il nous a préparé dans ses conseils éternels des moyens de salut ; lui seul doit être consulté dans une affaire où lui seul peut nous éclairer et nous conduire. Les usages, les passions, les circonstances du bien, du rang, de la naissance, qui ont d'ordinaire la meilleure part au choix d'un état de vie, sont des guides trompeurs qui nous font presque toujours prendre le change. Or, comme se tromper ici, est de toutes les méprises la plus irréparable, je veux aujourd'hui vous exposer les règles de la foi sur un point si important de la doctrine chrétienne.

Il est vrai que la plupart de ceux qui m'écoutent sont déjà entrés dans des engagements qui ne leur permettent plus de choisir ; mais il ne sera pas inutile de leur découvrir, dans le défaut de vocation, la première source de leurs infidélités aux devoirs de leur état, ou afin qu'ils rectifient par des larmes abondantes l'imprudence de leur choix, ou que, respectant l'ordre de Dieu dans la diversité des voies qu'il a marquées aux hommes, ils ne s'érigent pas en arbitres de la destinée de ceux à qui ils ont donné la vie, mais dont le sort n'en est pas moins entre les mains du Seigneur.

Voici donc tout le sujet de ce discours. Le choix d'un état est, de toutes les circonstances de la vie, celle où la méprise est plus ordinaire ; le choix d'un état est, de toutes les circonstances de la vie, celle où la méprise est plus à craindre. La rareté d'une vocation véritable, les périls d'une fausse vocation : c'est sur quoi j'ai à vous instruire. Implorons, etc. *Ave, Maria.*

### PREMIÈRE PARTIE.

La sainteté est la vocation générale de tous les fidèles ; et le Seigneur nous a tous appelés, pour parler avec l'Apôtre, afin que nous soyons saints et purs en sa présence. Néanmoins, la voie pour arriver à ce terme heureux n'est pas la même pour tous les hommes. Cette vie est une terre étrangère, où se sont formées des routes différentes et infinies, par lesquelles, comme des voyageurs, nous marchons tous vers la céleste patrie ; mais par lesquelles nous ne marchons sûrement que lorsque la main de Dieu elle-même nous y a placés.

En effet, mes Frères, la raison et la foi nous défendent également de penser que le Seigneur, après nous avoir appelés à la lumière de l'Evangile, en nous faisant naître de parents

[1] Qu'il est rare que la nature s'accorde avec la grâce, et que les vues pures de la foi se rapportent aux vains projets de la chair et du sang ! — *Ed. de* 1705.

fidèles, n'ait plus voulu se mêler, pour ainsi dire, de notre sort; et que, sans rien déterminer sur le genre de vie et sur l'état dans lequel il voulait que nous opérassions notre salut, il nous ait tellement laissés entre les mains de notre conseil, qu'il s'en soit remis à notre seul caprice, sur un choix si décisif pour notre éternité [1].

Je dis la raison : car ce serait se figurer, comme ces philosophes insensés, une divinité indolente, qui laisse au hasard et à l'aventure le soin des choses d'ici-bas ; qui ne tient plus entre ses mains les destinées des hommes ; qui suit le cours des révolutions humaines, sans leur donner elle-même le mouvement ; qui est entraînée par l'impulsion bizarre et fortuite qui fait mouvoir ce grand univers, sans la former ni la conduire, et qui est l'esclave plutôt que la modératrice des événements. Ce serait lui ôter cette providence attentive et cette sagesse universelle, qui dispose de tout depuis une extrémité de la terre jusqu'à l'autre, avec poids, avec nombre, avec mesure ; qui forme cette harmonie et cet arrangement admirable, où l'on est forcé de reconnaître un Etre suprême et intelligent, lequel, par des voies inexplicables, conduit tous les autres êtres à leur fin. Ce serait, en un mot, ou nous donner un univers et des hommes sans Dieu, ou nous donner un Dieu plus faible et plus méprisable que l'homme.

Je dis la foi : car si l'élection des justes n'est que la préparation éternelle des moyens qui doivent infailliblement les délivrer, le choix d'un état de vie étant sans doute le principal, il a dû être renfermé dans cette volonté miséricordieuse, qui leur a préparé des voies sûres de salut, et d'un autre côté, la destinée des méchants, devant servir aussi dans les desseins de Dieu, par mille rapports secrets au salut des justes, elle a dû entrer dans le plan éternel de leur justification, et n'être pas moins arrêtée dès le commencement que la condition même des élus. Il demeure donc établi qu'avant que nous fussions nés, le Seigneur avait tracé à chacun de nous le plan de nos destinées, et, pour ainsi dire, le chemin de notre éternité ; et que, parmi cette multiplicité de voies qui forment les diverses conditions de la société, il n'en est qu'une qui soit la nôtre, et par où Dieu ait voulu nous conduire au salut.

Il n'est que trop certain cependant que la voie que nous nous choisissons la plupart, n'est point celle que Dieu nous avait d'abord choisie, et que de toutes les circonstances de la vie, le choix d'un état est celle où la méprise est plus ordinaire. Vous en conviendrez aisément, mes Frères, si vous voulez faire attention à la nature de ce choix et aux circonstances essentielles qui doivent l'accompagner. Premièrement, les passions et les préjugés y rendent les méprises très-ordinaires ; on ne peut donc s'y conduire avec trop de circonspection et de maturité. Secondement, ce choix dépend des desseins de Dieu sur nous ; ce n'est donc pas l'ordre de la nature qui doit en décider. Troisièmement, le bonheur et le repos même de notre vie y est attaché ; il faut donc y consulter plus son goût que celui des autres, et n'y faire entrer pour rien le respect humain. Enfin, c'est la voie unique de salut pour nous ; il faut donc être surtout attentif, en la choisissant, aux facilités et aux avantages qui peuvent nous en revenir par rapport à nos intérêts éternels. Or, mes Frères, où sont ceux qui dans le choix d'un état de vie observent toutes ces conditions ? Et de là concluez si les méprises n'y sont pas ordinaires. L'imprudence, la coutume, le respect humain, la cupidité, sont les grands ressorts qui donnent le premier branle aux diverses destinées des hommes ; et, si nous voulons remonter jusqu'aux premières vues qui présidèrent à notre vocation, il n'est peut-être personne ici qui n'en trouvât le principe dans quelqu'une de ces sources empoisonnées.

Et premièrement, mes Frères, est-il de circonstance dans toute la vie, où la maturité, le conseil, les attentions fussent plus nécessaires que dans le choix dont nous parlons ? Quelle

[1] Que la sanctification soit la vocation générale de tous les chrétiens, et que le Seigneur nous ait tous appelés, pour parler avec l'Apôtre, afin que nous soyons saints et purs à ses yeux, c'est une vérité qui ne nous doit pas empêcher de croire que, quoique le terme soit le même pour tous, les voies qui y conduisent ne sont pas toujours les mêmes. Cette vie est comme un chemin semé d'une infinité de routes différentes par lesquelles, comme des voyageurs, nous marchons tous vers notre chère patrie ; mais lorsque quelqu'un de nous veut s'arrêter et se choisir une demeure sur la route, il faut que la main de Dieu lui marque sa place.

Et certes, la raison et la foi nous défendent de penser que le Seigneur, après nous avoir appelés par sa miséricorde aux lumières de l'Evangile, en nous faisant naître de parents chrétiens, ait voulu nous abandonner à nos ténèbres, nous rendre les maîtres de notre sort, et que, sans prendre davantage pitié de nous, il nous ait tellement laissés au sens égaré de notre conseil, qu'il s'en soit rapporté à notre caprice, à notre bizarrerie et à notre amour-propre pour un choix de vie décisif de notre éternité. — *Édit. de* 1705.

connaissance n'y faudrait-il pas avoir de soi-même, de peur que nos inclinations ne vinssent ensuite à désavouer notre démarche ? Quelles prières ferventes et continuelles ne devraient pas précéder cette grande action, afin que le Seigneur daignât nous découvrir ses voies ? Quelle innocence de mœurs ne devrait pas nous y préparer, pour disposer le ciel, par ces saintes prémices de notre vie, à nous placer lui-même dans la route, qui seule peut terminer heureusement le reste de notre carrière ?

Cependant, on se détermine d'ordinaire dans un âge où à peine la raison peut connaître, loin qu'elle soit capable de choisir. Une démarche où la circonspection la plus attentive devrait encore craindre de se méprendre, est toujours l'ouvrage des amusements et des goûts puérils de l'enfance. A peine commence-t-on à bégayer qu'on décide déjà de l'affaire la plus sérieuse de la vie ; et ces paroles irrévocables qui prononcent sur notre destinée, sont les premières qu'on nous apprend à former, avant même qu'on nous ait appris à les entendre. On accoutume de loin notre esprit naissant à ces images suggérées ; le choix d'un état n'est plus qu'une impression portée de l'enfance. Ainsi, avant que nos penchants soient développés, et que nous sachions ce que nous sommes, nous nous formons des engagements éternels, et arrêtons ce que nous devons être pour toujours.

Si l'on attend un âge plus avancé pour se choisir un état, les attentions n'en sont pas pour cela plus sérieuses : c'est le hasard et l'occasion qui en décident d'ordinaire. Une dignité sacrée, à laquelle on ne s'attendait point, nous dépouille à l'instant de l'ignominie du siècle, et nous place dans le lieu saint. La mort d'un aîné change nos vues, nous rengage dans le monde, d'où nous venions de sortir ; et notre vocation à l'autel expire à mesure que nous voyons revivre de nouvelles espérances pour la terre. Un simple dépit est souvent toute la raison qui nous arrache brusquement au siècle, et nous précipite dans la retraite. Une liaison d'amitié nous fait suivre la fortune et la destinée d'un ami. Enfin, de tous les choix, il n'en est point où la prudence chrétienne ait moins de part qu'à celui d'un état de vie ; et voilà pourquoi il n'en est point où la méprise soit plus ordinaire. Car comment voulez-vous ne pas vous méprendre dans un choix si grave et si décisif pour vous, auquel vous apportez moins de précautions qu'à toutes les démarches les moins importantes de votre vie ? Et comment connaîtrez-vous les desseins de Dieu sur votre destinée, si vous ne daignez pas même le consulter, et si vous ne le mettez pour rien dans celle que vous vous formez à vous-même ?

Et c'est ici où vous êtes inexcusables, vous, mes Frères, que la Providence a placés à la tête d'une famille. Accoutumez-vous vos enfants dans un âge tendre à faire tous les jours au Seigneur cette prière du Prophète ? *Seigneur, montrez-nous vos voies, et découvrez-nous les sentiers par où vous voulez nous conduire* [1]. Priez-vous sans cesse vous-mêmes, afin que le ciel s'explique sur leur destinée ; et lui dites-vous, comme autrefois les apôtres : Seigneur, vous qui connaissez le cœur de tous les hommes, apprenez-nous lequel de ces enfants vous avez choisi : *Ostende quem elegeris* [2]. Occupez-vous leur raison naissante de l'importance de ce choix ? Leur faites-vous assez entendre que de là dépend le nœud de leur salut éternel, et que les précautions ne sauraient être excessives dans une démarche où les fautes sont irréparables ? Leur apprenez-vous à juger de la vocation du ciel, non par les usages insensés du monde, mais par les règles de la foi ; par un goût qu'on a porté, comme en naissant, pour un état, et qui semble ne pouvoir venir que du maître de la nature ; par les talents qui semblent nous y destiner ; par les impressions de la grâce qui ne cesse de nous y convier en secret ; par la pureté des motifs qui nous y déterminent ; par le caractère de nos penchants qui nous en diminuent les dangers ; et enfin, par le conseil de ceux à qui nous confions notre conscience, et qui, connaissant le fond de notre âme, sont plus à portée de connaître les routes qui nous sont propres ? Où sont les parents que des soins si chrétiens et si indispensables occupent ? Hélas ! on n'a garde de donner à des enfants des instructions dont on serait fâché qu'ils fissent usage ; on les éloigne même des personnes et des lieux où ils pourraient les recevoir ; on leur exagère tous les jours les inconvénients d'un état où l'intérêt d'une maison ne les demande pas ; on

[1] Vias tuas, Domine, demonstra mihi, et semitas tuas edoce me *Ps.* XXIV, 4.

[2] Act., I, 24.

leur enfle les avantages et les agréments de celui auquel on les destine ; et l'on ne se sert que de leurs passions, pour leur inspirer un choix qui doit les conduire à les combattre.

Seconde source de nos méprises dans le choix d'un état de vie : ce choix, qui dépend uniquement des desseins de Dieu sur nous, c'est l'ordre de la nature tout seul qui d'ordinaire en décide. On n'attend point d'autre marque de vocation que le rang de la naissance ou la situation de la fortune ; on se persuade que Dieu a tracé, dans ces événements purement humains, le plan de nos destinées éternelles ; qu'être né le premier dans une famille, c'est être choisi du ciel pour succéder aux titres et aux dignités de nos ancêtres ; que n'avoir que le second rang dans la maison de son père, c'est un droit qui nous ouvre la porte de la maison du Seigneur ; qu'un grand nom et une fortune médiocre est un engagement inévitable à choisir Jésus-Christ pour son époux.

J'avoue que la sagesse de Dieu se sert quelquefois de ces signes humains pour nous montrer de loin et accomplir en nous ses desseins de miséricorde ; que les circonstances de la naissance, du nom, de la fortune, peuvent être des ménagements adorables que sa bonté nous préparait depuis le commencement des siècles, pour nous faciliter le choix de l'état auquel il nous destinait, et que souvent notre situation temporelle est la première grâce qui nous prépare l'éternité ; mais cette règle n'est ni sûre, ni universelle. Souvent un Jacob est appelé aux bénédictions d'un premier-né, tandis qu'Esaü n'a que le moindre partage. Souvent un David, le dernier de sa famille, est oint de l'onction sainte et établi roi d'Israël, tandis que ses frères, avec des qualités plus estimables aux yeux du monde, sont laissés dans une condition obscure et privée. Souvent un Aaron, malgré son aînesse, est appelé au sacerdoce ; et Moïse, son cadet, est établi du ciel chef des armées du Seigneur. Eh ! qu'a de commun la vocation toute gratuite du ciel avec le cours inévitable d'une descendance charnelle ? quel rapport entre les intérêts de la cupidité et les mystères incompréhensibles de la grâce [1] ? Dieu a-t-il assujetti ses desseins éternels de miséricorde à la bizarrerie des arrangements humains ? Les talents propres d'un état sont-ils toujours attachés à un certain rang dans les familles ? Le goût qui nous en inspire le choix vient-il avec l'ordre de la naissance ; et la nature a-t-elle formé le cœur d'un puîné, plus pur, plus disposé à remplir les devoirs saints et sublimes du sacerdoce, que celui de ses frères? Vous n'êtes pas, ô mon Dieu, dans vos choix le fauteur ou l'esclave des vues et des cupidités humaines, un Dieu de chair et de sang, et vous n'agissez pas comme l'homme.

Mais on ne peut pas, direz-vous, en une famille nombreuse, tout établir dans le monde. Eh ! quoi, mes Frères, pour ne pas partager vos biens, vous sacrifiez vos enfants et le fruit de vos entrailles? Mais, ajoutez-vous, il serait désagréable de les voir traîner leur nom et prendre des partis peu convenables à leur naissance. Mais faut-il qu'ils soient, ou grands selon le monde, ou réprouvés devant Dieu ? n'y a-t-il pour eux que ces deux destinées ; et une fortune médiocre paraît-elle plus affreuse à vos yeux que leur infortune éternelle ? Mais ils seraient malheureux dans le monde. Vous ne comptez donc pour rien qu'ils le soient dans l'éternité ? On n'est malheureux que lorsqu'on n'est point à sa place. Mais c'est ainsi que les maisons tombent. Vous vous trompez, mes Frères ; c'est ainsi qu'elles prospèrent. Dieu regarde avec des yeux bien plus favorables ces familles heureuses, où chacun est à la place que lui-même avait marquée. Le vieillard Jacob voit en mourant la grandeur future de ses enfants, parce qu'en leur prédisant des destinées différentes, il ne leur

[1] Ne me dites point, mes chers auditeurs, que, sans cette voie si ordinaire d'obliger vos enfants à embrasser l'état de l'Eglise ou celui de la religion, vous êtes dans l'impuissance de les établir. Abus. Ce n'est point à moi d'entrer en discussion de vos affaires domestiques, ni d'examiner ce que vous pouvez et ce que vous ne pouvez pas ; mais c'est à moi de vous dire ce que la loi de Dieu vous ordonne et ce qu'elle vous défend. Or, que l'impuissance où vous prétendez être soit vraie ou qu'elle soit fausse, jamais il ne sera permis à un père de disposer de ses enfants pour la vocation ; jamais de leur chercher un patrimoine dans l'Eglise ; jamais de regarder la religion comme une décharge de sa famille ; et s'il le fait, il irrite Dieu. Qu'ils les laissent dans un état moins opulent, ils en seront moins exposés à se perdre et n'en deviendront que plus fidèles à leurs devoirs ; qu'ils les abandonnent à la Providence, Dieu est leur père, il en aura soin. BOURDALOUE, *sur le devoir des pères par rapport à la vocation de leurs enfants.*

Si Massillon et Bourdaloue se plaignaient de ce que les classes élevées de la société jetaient leurs enfants dans l'Eglise pour leur assurer un établissement selon le monde ; où sont, parmi les puissants du monde, maintenant que l'héritage des saints est dissipé et ruiné, les cœurs assez nobles, assez généreusement désintéressés, qui donnent leurs enfants au sanctuaire pour y travailler péniblement et pauvrement à la vigne du divin Maître ?

prédit que les desseins de Dieu sur eux. La prospérité des maisons n'est pas toujours dans la fortune ; mais dans le caractère et dans la vertu de ceux qui les soutiennent. *Si le Seigneur n'édifie lui-même la maison, en vain travaille celui qui s'efforce de l'élever*[1]. Aussi leur décadence, leurs calamités sont comme une malédiction que Dieu a toujours attachée au crime des vocations forcées. On sacrifie des cadets infortunés à la grandeur d'un aîné : les débauches l'épuisent ; il meurt sans postérité ; et son nom s'éteint avec lui et avec le sacerdoce forcé de ses frères. Que de maisons illustres, tombées dans l'oubli, subsisteraient encore aujourd'hui, si ces sacrifices de l'ambition et de la cupidité n'en avaient sapé les fondements, et enseveli leur nom et toute leur grandeur sous leurs ruines! Laissez vos enfants sous la main de Dieu, mes Frères; il n'est pour nous de situation sûre, et pour le monde et pour l'éternité, que celle où il nous a placés lui-même [2].

Et voici la troisième source de nos méprises dans le choix d'un état de vie : le choix d'un état est pour nous l'unique voie du salut que Dieu nous a préparée ; on ne doit donc, en choisissant, être principalement attentif qu'aux avantages qui peuvent nous en revenir par rapport à notre salut éternel ; c'est-à-dire que, de toutes les voies, la religion et la raison veulent que nous choisissions celle qui, eu égard au caractère de nos penchants et de nos faiblesses, nous fournira plus de moyens de salut.

Ce n'est pas qu'il faille se retirer dans des solitudes, se dérober à ces emplois qui maintiennent la tranquillité des peuples et le bonheur des empires, se refuser aux besoins de l'Etat, négliger ces professions publiques qui fournissent aux besoins de la société et qui en font l'ordre et l'harmonie, fuir comme un écueil le lien sacré du mariage, que la religion appelle saint et honorable, sous prétexte qu'il y a des états plus sûrs pour le salut. Le silence, la retraite, l'austérité même des cloîtres, n'est pas la profession la plus sûre pour tous les hommes. Vous y trouverez plus d'écueils qu'au milieu du monde si vous n'y êtes point appelé. Ce n'est pas l'état, c'est la vocation du ciel qui fait la sûreté. Loth est fidèle au milieu de Sodome où le Seigneur l'avait placé pour confondre, par l'exemple d'un juste, les déréglements d'une ville criminelle. et il tombe sur la montagne où il s'était arrêté contre l'ordre de l'ange qui voulait le mener plus loin. La retraite sera pour vous un écueil si l'Esprit de Dieu ne vous y a pas conduit; et la cour un lieu de grâce et de sanctification, si l'ordre du Ciel vous y appelle.

Ce que je veux donc dire ici, c'est que l'affaire principale étant d'arriver au terme heureux, il serait insensé de ne donner la préférence au sentier qu'on choisit, que par ce qu'il peut offrir de plus brillant et de plus agréable, plutôt que par les secours et les facilités que nous y trouverons de fournir heureusement la carrière. Or, sur ce principe, que de vocations défectueuses! Car remontons à la source : d'où vient que cet homme est entré dans la robe? C'est qu'il a cru mieux faire son chemin par la voie de la magistrature que par celle des emplois militaires. D'où vient qu'un autre a suivi la route des armes? C'est que son nom et les services de ses ancêtres lui permettaient d'aspirer à tout, au lieu qu'un autre parti l'eût laissé dans l'obscurité d'une vie privée. Pourquoi celui-ci paie-t-il de tous ses biens une charge qui l'approche de la personne du prince? C'est que, sous les yeux du maître, on est plus près de la source des grâces. Quels sont les motifs qui conduisent cet autre à l'au-

[1] Nisi Dominus ædificaverit domum, in vanum laboraverunt qui ædificant eam. *Ps.* CXXVI, 1.

[2] Mais comment faire autrement, nous direz-vous? On ne peut pas établir et avancer également dans une famille nombreuse tous les enfants qui s'y trouvent; ce serait détruire une maison que d'en partager les biens. — Eh quoi donc? Pour ne pas partager vos biens et pour soutenir votre famille sous le nom d'un aîné, devez-vous sacrifier vos autres enfants et immoler ainsi malgré eux le fruit de vos entrailles? — Mais il est désolant, ajoutez-vous, de leur voir prendre des partis qui les rendront misérables dans le monde, et qui feront déshonneur à l'éclat de la famille. — Mais quoi donc? Aimez-vous mieux qu'ils soient misérables après la mort que pendant cette vie passagère? Et leur fortune vous est-elle plus sensible qu'une infortune éternelle à laquelle vous les exposez par le choix de cet état? Ne comptez-vous pour rien ces trésors infinis qui succèdent aux misères de la vie présente, quand on est véritablement appelé? — Mais c'est ainsi que les familles tombent, et dès que l'on vient à diviser des héritages, la gloire des maisons ne se soutient pas longtemps. — Mais quoi donc, le bras du Seigneur est-il raccourci? Et ne peut-il pas encore, comme autrefois, faire pleuvoir sa manne sur des peuples affamés et protéger ceux qui le servent contre leurs ennemis? Vous vous trompez, mes Frères, de croire que suivre le point de sa vocation, ce soit s'appauvrir dans le monde. Tout abonde sur ces familles qui préfèrent la volonté de Dieu à tous les biens du monde, au lieu que les calamités tombent d'ordinaire sur celles qui ne consultent que la gloire et la fortune ; la décadence et le trouble sont des fléaux d'ordinaire attachés aux vocations forcées. Laissez vos enfants dans l'ordre où la Providence les veut : il n'est point de situation pour eux ni plus sûre ni plus heureuse. — *Edit. de* 1705.

tel saint? que vient-il chercher dans l'Eglise? ses trésors ou ses fonctions? ses honneurs ou ses ministères? l'éclat du sanctuaire ou le Dieu qu'on y adore? Il apporte pour toute marque de vocation à un ministère d'humilité des vues d'élévation et de gloire; à un ministère de travail et de sollicitude des espérances de repos et de mollesse; à un ministère de désintéressement, de modestie et de charité, des projets de luxe, de profusion et d'abondance; et, comme cet infidèle Héliodore, il ne vient dans le temple que parce qu'il a toujours ouï dire qu'il y trouverait des richesses immenses et les dépouilles saintes des peuples[1].

C'est la cupidité toute seule qui fait d'ordinaire la diversité de nos destinées; car, outre que l'Esprit de Dieu ne peut être auteur de ces motifs humains, un choix qui est l'ouvrage de la cupidité ne peut qu'être favorable à la cupidité. Ce sont des vues de fortune, d'élévation, de plaisir, qui vous ont frayé la route par où vous marchez; vous y trouverez donc des occasions d'orgueil, d'ambition, de mollesse, de volupté, d'autant plus inévitables pour vous que votre choix déclare vos penchants infortunés pour ces vices. Vous serez donc un mondain voluptueux, un courtisan ambitieux, un homme de guerre impie, un magistrat injuste, un ministre corrompu, puisque vous n'avez choisi le monde que pour ses plaisirs, la cour que pour la faveur, les armes que pour la licence, la robe que pour une vaine distinction, l'autel que pour les honneurs et les richesses du sanctuaire. Dieu punira même le déréglement de votre choix, en y favorisant les passions qui vous l'ont inspiré. Vous serez placé sur les premiers tribunaux de la justice; vous parviendrez à la faveur du prince; vous serez distingué par tous les honneurs militaires; vous serez élevé sur le trône du sanctuaire. Mais ces faveurs temporelles seront des dons que Dieu vous fera dans sa colère; et comme elles ont été l'ouvrage de votre cupidité, elles en seront les instruments et la plus juste peine.

Mais si ce n'est pas un goût déréglé qui doit décider du choix d'un état; ce n'est pas aussi un respect humain qui force le goût et les inclinations les plus innocentes, les plus naturelles que nous avions portées en naissant, et qui ne pouvaient venir que du maître même de la nature: dernière source de nos méprises dans le choix d'un état de vie.

En effet, comme de ce choix dépend tout le repos et le bonheur de notre vie, les complaisances qui coûtent au cœur y sont dangereuses; les déterminations où le respect et la crainte de ceux de qui nous dépendons ont plus de part que nos propres penchants, traînent toujours après elles le repentir et l'amertume; et tout ce qui s'y décide sans nous et comme malgré nous, ne peut tarder d'être désavoué de nous mêmes.

Or, n'est-ce pas ce funeste respect humain qui préside presque toujours à la décision de nos destinées, et qui nous force à des choix que tous nos penchants désavouent? Tel prend le parti des armes et suit une route d'où mille raisons de tempérament, de goût, de conscience, d'intérêt même l'éloignent; parce que né avec un nom, il n'oserait se borner aux soins domestiques, et que le monde regarderait ce repos comme une indigne lâcheté. Tel préfère un célibat dangereux à un établissement qui le dégraderait dans le monde, et aime mieux s'exposer à toutes les suites de sa fragilité, que déshonorer son nom par une alliance inégale. Tel, sans aucun attrait pour la retraite, se consacre au Seigneur par pure fierté, parce que n'ayant pas de quoi soutenir son nom et s'établir convenablement dans le monde, un asile saint lui paraît plus honorable aux yeux des hommes qu'une fortune obscure et rampante[1].

Personne presque ne prend dans son propre cœur la décision de sa destinée. Si l'on est maître de son sort, c'est la crainte du monde et de ses jugements qui en décide. En un âge tendre, on regarde comme une loi la volonté

[1] D'où vient que cet homme est entré dans la robe? C'est qu'il a cru que dans cet état on pouvait dominer sur les autres et s'en faire craindre. D'où vient que cet autre est entré dans le commerce? C'est qu'il a cru qu'on pouvait y amasser de grands biens. D'où vient que celui-ci veut entrer dans les emplois? C'est qu'il croit pouvoir y satisfaire son ambition et s'y avancer comme tant d'autres; au lieu que dans l'état où ses pères l'ont fait naître, il serait toujours demeuré dans la poussière et l'obscurité de sa naissance. D'où vient que celui-là, déjà placé dans un poste avantageux, cherche sans cesse à en changer? C'est que sous les yeux d'un maître équitable et clairvoyant, il ne lui est pas permis d'exiger des droits et des salaires qui ne lui appartiennent pas. D'où vient que cet autre entre dans l'état ecclésiastique? Ah! c'est qu'il vient chercher à être le Dieu de l'autel, et non pas à servir l'autel de Dieu; c'est qu'il n'apporte à un ministère de travail et de vigilance qu'une vie de mollesse, de négligence et d'oisiveté; à un ministère de pauvreté et de simplicité, que des sentiments d'avarice et de vanité. — *Ed. de* 1705.

[1] Tel se consacre à Dieu par fierté, pour ne pas dégénérer de l'éclat et des honneurs de ses ancêtres. *Ed. de* 1705.

de ceux de qui l'on tient la vie ; on n'ose produire des désirs qui contrediraient leurs desseins ; on étouffe des répugnances qui deviendraient bientôt des crimes. Des parents barbares et inhumains, pour élever un seul de leurs enfants plus haut que ses ancêtres, et en faire l'idole de leur vanité, ne comptent pour rien de sacrifier tous les autres et de les précipiter dans l'abîme. Ils arrachent du monde des enfants à qui l'autorité seule tient lieu d'attrait et de vocation pour la retraite ; ils conduisent à l'autel des victimes infortunées qui vont s'y immoler à la cupidité de leurs pères plutôt qu'à la grandeur du Dieu qu'on y adore ; ils donnent à l'Eglise des ministres que l'Eglise n'appelle point, et qui n'acceptent le saint ministère que comme un joug odieux qu'une injuste loi leur impose. Enfin, pourvu que ce qui paraît d'une famille éclate, brille et fasse honneur dans le monde, on ne se met point en peine que des ténèbres sacrées cachent les chagrins, les dégoûts, les larmes, le désespoir de ce qui ne paraît qu'aux yeux de Dieu[1]. O mon Dieu ! que la présence de ces malheureuses victimes sera terrible au jour de vos vengeances pour ces parents dénaturés ; et que le malheur de leur destinée sollicitera puissamment votre justice à venger leur sang contre les auteurs de leur être et de leur éternelle infortune ! C'est ainsi que l'imprudence, l'ordre de la naissance, la cupidité, les égards humains, décident de la destinée de presque tous les hommes ; et de là tant de mécontentements dans tous les états, tant de regrets dans les mariages, tant de troubles et de divorces dans les familles, tant de murmures et de chagrins à la cour, tant de dégoût dans le service, tant de révoltes, d'ennui, d'amertume dans les cloîtres. De là chacun se plaint de sa condition et envie celle d'autrui ; la femme du monde regarde l'épouse de Jésus-Christ comme heureuse ; l'épouse de Jésus-Christ insensée ne forme des désirs que pour ressembler à la femme du monde ; le courtisan soupire après la tranquillité d'une vie privée ; l'homme privé ne voit de bonheur que dans la vie de la cour. De là enfin nul n'est heureux dans le monde, parce que nul presque n'y est à sa place. Mais si de toutes les circonstances de la vie, le choix d'un état est celle où la méprise est plus ordinaire, c'est aussi celle où la méprise est le plus à craindre.

[1] Enfin, pourvu que ceux que l'on a placés et élevés dans le monde s'y fassent honorer et respecter, on ne se met point en peine que les autres répandent chaque jour mille larmes secrètes dans la retraite où on les a plongés. *Ed. de* 1705.

DEUXIÈME PARTIE.

De toutes les circonstances de la vie, le choix d'un état est celle où la méprise est le plus à craindre, soit que vous la considériez du côté de Dieu dont elle usurpe les droits, du côté des grâces et des secours dont elle nous prive, ou enfin du côté des suites presque toujours irréparables qu'elle traîne après soi.

Du côté de Dieu dont elle usurpe les droits. En effet, en nous donnant l'être et la liberté, il ne s'est pas départi des droits qu'il avait sur son ouvrage. Ce n'est pas à nous à disposer de nous-mêmes ; c'est à lui seul à nous employer selon les vues qu'il s'est proposées en nous formant, et à régler l'usage des talents que nous n'avons reçus que de lui. Aussi à peine le premier homme fut-il sorti de ses mains, qu'il l'appliqua à la culture de ce lieu de délices, qui devait être sa demeure ; et il semble qu'en lui déterminant cette occupation, il voulut faire sentir à tous ses descendants que c'était à lui seul à nous marquer un emploi et une occupation dans cet univers où il nous a placés.

Mais quand sa souveraineté ne lui donnerait pas ce droit sur la créature, sa sagesse devrait l'établir seul arbitre de nos destinées. Car connaissant tout seul les plus secrets penchants de nos cœurs, développant déjà dans les premières ébauches de nos passions tout ce que nous devons être, jugeant de nous-mêmes par les rapports divers de vice ou de vertu que les situations infinies où il pourrait nous placer, ont avec les qualités naturelles de notre âme, découvrant en nous mille dispositions cachées que nous ne connaissons pas, et qui n'attendent que l'occasion pour paraître ; seul lorsqu'il tira tout du néant et qu'il donna à tous les êtres cet arrangement admirable et ce cours harmonieux que la durée des temps n'a jamais pu altérer, il put prévoir quelles étaient, dans cet assemblage si bien assorti, les circonstances du siècle, de la nation, du pays, de la naissance, des talents, de l'état, les plus favorables à notre salut, et, en les rassemblant par un pur effet de sa miséricorde, en former comme le fil et toute la suite de notre destinée. Aussi les apôtres ne s'adressent à lui, pour choisir un successeur au disciple infidèle, que

parce qu'il connaît les cœurs [1] : *Vous qui connaissez les cœurs de tous les hommes*, lui disent-ils, *montrez-nous celui que vous avez choisi.*

En effet, mes Frères, Dieu seul nous connaît, et nous ne nous connaissons pas nous-mêmes. Nos penchants nous séduisent; nos préjugés nous entraînent; le tumulte des sens fait que nous nous perdons de vue; tout ce qui nous environne nous renvoie notre image ou adoucie ou changée; et il est vrai que nous ne pouvons nous choisir à nous-mêmes un état sans nous méprendre, parce que nous ne nous connaissons pas assez pour décider sur ce qui nous convient. Nous sortons même des mains de la souveraineté et de la sagesse divine; nous devenons à nous-mêmes nos guides et nos soutiens: et, semblables au prodigue de l'Evangile, en forçant le père de famille de laisser à notre disposition et à notre caprice les dons et les talents dont il voulait lui-même régler l'usage, nous rompons tous les liens de dépendance qui nous liaient encore à lui; et, au lieu de vivre sous la protection de son bras, il nous laisse errer loin de sa présence au gré de nos passions, dans des contrées étrangères.

Seconde raison. Si la méprise dans le choix d'un état de vie est si fort à craindre, c'est principalement du côté des grâces et des secours dont elle nous prive. Oui, mes Frères, comme les ministères sont différents dans le corps de Jésus-Christ, les dons et les grâces le sont aussi. Comme tous les états ont leurs dangers et leurs difficultés particulières, il leur faut à tous des secours propres pour vaincre ces obstacles, et pour éviter ces périls. Il est dans les trésors de la miséricorde divine des grâces de magistrature, pour ainsi dire, de sacerdoce, de commandement militaire, de père de famille, d'homme public, de personne privée; des grâces de mariage, de célibat, de cour et de retraite; et, comme Dieu ne destine jamais la fin, sans préparer en même temps les moyens pour y arriver, en marquant dans ses conseils éternels à chacun de nous l'état où il voulait que nous opérassions notre salut, il a attaché à ce choix des secours propres et singuliers pour en accomplir les devoirs.

[1] Tu, Domine, qui corda nosti omnium, ostende quem elegeris. *Act*, I, 24.

Mais, mes Frères, pour participer aux grâces d'un état, il faut que Dieu lui-même nous y ait appelés. Si vous vous êtes placé vous-même, c'est à vous-même à vous soutenir. S'il ne vous a pas préparé la voie où vous êtes entré, il ne vous y donnera pas sa main secourable, et vous y marcherez tout seul. Il ne doit pas déranger en votre faveur l'ordre immuable de ses conseils éternels; vous êtes sorti du plan de sa providence; ce n'est pas à lui à rétracter la stabilité de ses desseins pour s'accommoder à vos caprices, mais à vous livrer à votre propre malheur. Vous n'avez pas choisi la situation et le ministère qu'il vous destinait dans le corps mystique de son Fils; il ne peut donc plus vous regarder que comme un membre monstrueux qui est hors de sa place, et qui ne saurait plus recevoir les influences et l'esprit qui animent tout le reste du corps.

Ainsi, le Seigneur, dans ses desseins de miséricorde sur vous, vous avait préparé des grâces de retraite, de mortification, de chasteté, de silence; il voulait vous sanctifier dans le secret de sa face, loin du monde et de ses périls; il avait résolu de vous attacher à lui par des liens sacrés, et de vous faire porter son joug dès une tendre jeunesse; il avait même mis en vous des inclinations heureuses, et qui semblaient vous montrer de loin la voie qu'il vous préparait : une âme simple et timide, un esprit paisible et naturellement éloigné des agitations éternelles que demande la vie du monde, des désirs secrets et continuels de vous consacrer à lui; mais, malgré tous ces attraits et tous ces signes heureux, où les desseins de Dieu sur vous paraissaient écrits en caractères si intelligibles, vous vous êtes engagé sous un joug différent. Ah! la sainteté du lit nuptial sera donc pour vous une occasion de luxure et d'incontinence; vous violerez la foi d'un sacrement honorable; vos enfants trouveront dans vos exemples le modèle de leurs désordres; le monde où vous n'étiez pas appelé vous séduira; les périls où l'ordre de Dieu ne vous avait pas engagé, seront pour vous des occasions infaillibles de chute. Tout deviendra tentation ou écueil à votre faiblesse : les plaisirs les plus innocents souilleront votre cœur; les objets les plus indifférents seront funestes à votre innocence; les devoirs les plus faciles trouveront en vous des répugnances invincibles; vous corromprez tout par d'injustes

usages; et, où vos frères que le Seigneur lui-même a placés dans votre situation seront en sûreté, vous n'y trouverez qu'un triste naufrage. Ainsi, la mer englouti autrefois un prophète infidèle, malgré le secours d'un navire et l'habileté des pilotes, parce qu'il y était entré contre l'ordre de Dieu, tandis qu'elle respecte les seules traces, et qu'elle s'affermit sous les pieds du chef des apôtres, à qui le Seigneur avait ordonné de marcher sur les flots et de venir à lui. Tout est danger à quiconque n'a pas le Seigneur pour guide, et le danger lui-même devient une sûreté à ceux qui marchent avec lui.

Mais, d'un autre côté, le Seigneur voulait que vous opérassiez votre salut dans l'état de simple fidèle; il vous avait préparé les grâces de cet état; et c'était la voie qui devait vous conduire au terme heureux. Les dissolutions même du premier âge, des penchants tumultueux de gloire et d'ambition, un cœur trop vif et trop sensible au plaisir, tout cela vous marquait assez qu'un ministère de travail, de modestie, de pureté angélique, de prière, d'étude, n'était pas votre place. Cependant, vous avez usurpé cet honneur divin, vous vous êtes placé vous-même dans le lieu saint, vous êtes parvenu, par des faveurs humaines, où la grâce toute seule devait vous élever; vous vous êtes ouvert par votre ambition la porte de la maison du Seigneur qui n'est ouverte qu'à l'humilité et à l'innocence; vous avez obtenu, en importunant, une dignité qu'on ne peut mériter qu'en fuyant. Mais qu'avez-vous fait? tous vos ministères vont devenir pour vous des écueils; le tribunal sera le piége de votre innocence; la chaire, le théâtre de votre orgueil; l'autel, le lieu de vos crimes; le patrimoine des pauvres, l'occasion de vos profusions et de vos désordres; le commerce des choses saintes, la source de votre irréligion et de votre endurcissement. Si vous êtes pasteur, vous ferez un mercenaire; si vous êtes élevé sur le trône sacerdotal, vous serez un homme de péché assis dans le temple de Dieu. D'où viennent ces malheurs? votre vocation est l'ouvrage de l'homme; vous n'y ferez pas l'œuvre du Seigneur. Vous possédez le don de Dieu avec injustice; vous en userez avec profanation. Vous avez souillé le sanctuaire en y entrant; vous le déshonorerez en le gouvernant. Vous n'êtes plus le médiateur entre Dieu et les hommes, entre la terre et le ciel; vous n'êtes que l'anathème du ciel et le scandale de la terre.

Hélas! mes Frères, si tant d'âmes périssent tous les jours avec les grâces attachées à leur état, si le disciple perfide devient prévaricateur, et déchoit de la grâce et du ministère de l'apostolat, où Jésus-Christ lui-même l'avait appelé; si Salomon, établi roi par la volonté du Seigneur et avec des marques si éclatantes et si singulières de sa protection et de sa bienveillance, trouve dans les périls de la royauté des écueils où toute sa faiblesse vient échouer; quelle pourrait être la destinée de ceux qui, privés des mêmes secours, sont exposés aux mêmes dangers? Si la faiblesse de l'homme ne peut se soutenir souvent dans des voies où la main de Dieu même la guide, fera-t-elle moins de chutes quand elle y marchera toute seule?

On est surpris après cela quelquefois, mes Frères, que les mœurs des chrétiens aient si fort dégénéré; on se demande d'où vient que nos siècles sont si différents de ceux de nos pères; que tous les états ont corrompu leur voie; que la magistrature n'est presque plus qu'une honorable oisiveté ou un art de faire servir les lois à dépouiller les peuples mêmes en faveur de qui elles ont été faites; que la voie des armes n'est plus qu'une profession déclarée d'irréligion et de licence; que la cour est le théâtre de toutes les passions; que tous les arts inventés pour les besoins et pour les délassements publics, ne fournissent plus qu'au luxe ou à la licence publique; que l'art des arts[1], l'honneur du sanctuaire, n'est presque plus qu'un trafic honteux d'ambition et de cupidité; que la contagion n'a pas même épargné ces asiles saints et religieux élevés au milieu de nous; et que dans ces maisons de retraite, de prière, d'austérité, où il semble que le Seigneur devrait trouver cette foi qui n'est plus dans le reste de la terre, l'esprit du monde y règne quelquefois plus que dans le monde même: on en est, dis-je, surpris; et les justes qui sont encore parmi nous en gémissent sans cesse devant le Seigneur, et lui demandent avec douleur d'où vient qu'il a abandonné son peuple.

Mais la raison n'en est pas difficile à trouver: tout est corrompu, parce que nul presque n'est à la place où il devrait être. De là le magistrat

[1] Ars artium regimen animarum. *S. Greg.* Massillon s'est déjà servi de cette expression dans son second sermon pour la *Purification*, p. 300.

devenu l'arbitre des passions humaines sans ces grâces de lumière, d'intégrité, de fermeté, de zèle du bien public, si nécessaires pour remplir ses fonctions, n'est plus qu'un fantôme revêtu d'une robe de justice et de dignité, qui tourne à tout vent, et qui fait presque autant de chutes que de démarches. De là le courtisan engagé dans une vie de mollesse, d'ambition, de dissimulation, de plaisirs, et privé de cette droiture de cœur, de cette crainte de Dieu, de cette persuasion vive des vérités éternelles, qui conserva purs et sans tache les Daniel et les Esther, au milieu même d'une cour infidèle, devient bientôt le triste jouet de toutes les cupidités humaines, et ne connaît plus d'autre maître qu'un maître mortel, et d'autre divinité que la fortune. De là l'homme de guerre, environné de tous les périls de son état, sans les secours de cette sagesse, de cette foi courageuse, qui seule a pu sanctifier les Josué, les Gédéon, les David et tous les conquérants chétiens au milieu de la licence des armes, ne se défend pas longtemps contre des déréglements dont il porte déjà toutes les dispositions dans son cœur. De là le ministre de Jésus-Christ, destiné à être le sel de la terre et à guérir la corruption des peuples, en est bientôt lui-même infecté, parce qu'il n'a pas reçu cette vertu sacerdotale qui sanctifie tout, et que rien ne peut souiller. De là enfin le solitaire ou la vierge consacrée à Jésus-Christ, s'étant chargés d'un fardeau pesant, et n'ayant pas reçu l'onction sainte qui l'adoucit, traînent indolemment et même avec murmure le joug, loin de le porter avec allégresse, rendent au monde un cœur qu'ils n'avaient jamais bien donné au Seigneur, cachent sous les dehors de la mortification mille désirs profanes, retrouvent dans le silence de la retraite les images dangereuses des plaisirs, mille fois plus à craindre pour le cœur que les plaisirs mêmes, aiment ce qu'ils ne peuvent plus posséder, tombent loin des périls, et d'un lieu de sûreté se font une occasion de chute [1].

Voilà, mes Frères, la source de la dépravation de tous les états, le défaut de vocation ; et de cette dépravation et de ce défaut de vocation, quelles suites irréparables ! Dernière raison pourquoi la méprise dans le choix d'un état de vie est si fort à craindre. Car je ne vous dis pas que n'étant point dans la voie qui doit vous conduire au salut, plus vous marchez, plus vous vous égarez, et que ce n'est pas ainsi qu'on arrive ; je ne vous dis pas que le défaut de votre vocation est une de ces fautes sur lesquelles on n'a presque jamais de remords ; que, loin de la réparer, parmi tant de personnes qui font tous les jours des choix téméraires, vous n'en voyez pas une seule qui s'avise même d'entrer là-dessus en scrupule ; mais je vous dis : comprenez-vous les suites irréparables d'une vocation illégitime ? Si vous êtes homme public, l'usage injuste de votre autorité, tous les maux que vous faites et tous les biens que vous ne faites pas : les peuples défendus, édifiés par un autre que le Seigneur eût mis à votre place, opprimés, scandalisés sous votre ministère, les abus autorisés, les desseins utiles méprisés ; réparez, si vous le pouvez, ces désordres que vous ne sauriez même connaître et que votre exemple perpétuera peut-être jusqu'aux derniers âges de la monarchie.

Si vous êtes intrus dans le lieu saint, les instructions ou négligées ou rendues inutiles par les exemples, les lois avilies et sans vigueur par l'affaiblissement et les transgressions du législateur, les ministres autorisés dans leurs prévarications par l'infidélité du pasteur principal, les pécheurs confirmés dans le crime, les faibles sans secours, les justes sans consolation, les sacrements sans fruit, les prières de l'Eglise sans utilité, le ministère sans respect et sans dignité, toutes les sources de la grâce fermées

[1] Ce passage, si chrétiennement hardi, est plus énergique encore, quoique plus court dans l'édition de 1703. Est-ce pour cette indépendance de parler, cette sainte liberté de la chaire évangélique, que Massillon finit par déplaire à Louis XIV ? Est-ce pour cela aussi qu'il désavoua les éditions de Trévoux et qu'il ne publia pas ses œuvres ? « De là les princes, les souverains, les grands de la terre, dépourvus de l'intégrité, de l'humanité, de la clémence, si nécessaires au gouvernement des peuples, ne sont plus que comme des statues revêtues de pourpre qui tournent à tous vents, et font autant de fautes que de pas. De là ces hommes de guerre, ces héros et ces conquérants, sans cet esprit de probité, de sagesse, qui a pu sanctifier les Gédéon, les Joseph, les David, ne trouvent pas longtemps des moyens de salut. De là ces pasteurs, exposés à mille occasions de gain injuste, sans cet âme droite qui seule sait préférer les trésors de la justice à tout l'or du monde, ne tardent pas à se laisser éblouir par l'éclat d'une fortune riante, et cessent d'adorer le Roi du ciel, dès que le démon a fait briller à leurs yeux les trésors de la terre. De là l'épouse de Jésus-Christ, s'étant chargée du fardeau de la pénitence et des austérités religieuses, sans avoir reçu la grâce nécessaire pour les supporter, gémit sous un joug qui l'eût remplie d'une sainte allégresse ; car sous l'étendard de la croix les idées de l'Egypte, c'est-à-dire du monde, viennent lui retracer jusque dans la retraite les images trompeuses de ses biens et de ses faux plaisirs. Ce qu'elle ne peut plus posséder, lui vient encore troubler l'imagination ; et le souvenir de ce qu'elle a sacrifié, l'accable de tristesse. »

aux fidèles par la corruption de ceux qui devaient les répandre et en être les canaux sacrés, la perte de tant d'âmes qui eussent trouvé, dans le zèle et dans la piété d'un ministre fidèle, la grâce et le salut : sondez, si vous le pouvez, cet abîme ; et trouvez-y, si vous le pouvez encore, une ressource.

Si vous êtes entré dans une maison sainte, vos mœurs devenues un modèle de relâchement, la piété affaiblie dans vos frères par vos exemples, leur vocation ébranlée par vos dégoûts, leur docilité révoltée par vos murmures, les maximes du monde introduites dans le lieu saint par vos discours, la tiédeur et le désordre perpétués après votre mort par le seul souvenir de votre vie.

Voilà, vous, mes Frères, qui inspirez à des enfants infortunés des vocations injustes, les suites affreuses et les crimes infinis dont ce seul crime vous rend coupables devant Dieu. Aussi vous pouvez réparer, en affligeant votre chair, vos voluptés criminelles, vos injustices par vos largesses, vos scandales par des exemples de vertus, vos haines et vos vengeances par des actions de charité et de miséricorde ; mais versez des torrents de larmes ; dédommagerez-vous jamais Jésus-Christ de la perte d'une infinité d'âmes, qui auront trouvé l'écueil de leur salut dans le déréglement, dans l'ignorance, dans le défaut de talents d'un ministre, que votre cupidité, et non la vocation du ciel, avait élevé aux premières dignités de l'Eglise ? Mais distribuez tout votre bien aux pauvres ; remplacerez-vous jamais les maux qu'une vierge folle et mondaine, que votre crédit seul aura placée à la tête des épouses de Jésus-Christ, fera dans la maison de Dieu, les relâchements qu'elle y portera, les âmes qu'elle y séduira, les grâces qu'elle y anéantira, les biens qu'elle y empêchera, les passions qu'elle y introduira, les obstacles qu'elle y mettra pour toujours au renouvellement de l'esprit primitif et au rétablissement des règles saintes ? Ah ! votre repentir et vos larmes n'effaceront jamais des crimes qu'elles ne sauraient plus réparer ; ou, pour parler plus exactement, vous ne vous en repentirez jamais ; et les larmes pour les pleurer ne vous seront jamais accordées.

Mais si les suites de cette méprise sont irréparables, mon cher auditeur, pour des parents ambitieux qui vous l'ont inspirée, elles ne le sont pas moins pour vous, qui avez eu le malheur de vous méprendre ; car je suppose même que vous en êtes touché de repentir ; quels remèdes vous prescrire ? quelle mesure prendre ? Vous êtes revêtu d'une dignité sainte ; faut-il découvrir votre ignominie en vous en dépouillant ? faut-il dissimuler l'ignominie de l'Eglise en vous y souffrant ? faut-il vous arracher de l'autel où vous avez paru devant l'assemblée des fidèles ? faut il vous y laisser contre l'ordre de Dieu qui vous en rejette ? et d'ailleurs, votre repentir sera-t-il même assez héroïque, pour en venir à ces dépouillements d'éclat, à ces démarches extraordinaires, sans lesquels pourtant il n'est point de salut pour vous ? Vous êtes entré dans des engagements ou de mariage ou de religion, d'où il n'est plus en votre pouvoir de sortir ; êtes-vous obligé à l'impossible pour vous sauver ? mais d'un autre côté, vous sauverez-vous dans un état qui, n'étant pas le vôtre, ne saurait être la voie de votre salut ?

O mon Dieu ! vous qui tenez entre vos mains les destinées des hommes, quelles ressources inconnues peut-il rester à votre grâce pour ces âmes infortunées ; et votre puissance elle-même peut-elle empêcher qu'elles ne périssent ? Oui, mes Frères, et c'est une vérité de la foi : quelle que puisse être la situation de la créature, son sort n'est jamais désespéré sur la terre ; il n'est point d'état où la pénitence ne soit possible ; le Seigneur n'est pas tellement assujéti aux lois de sa justice, qu'un excès de miséricorde ne puisse en tempérer la rigueur ; et quoique la loi déclarât coupables de mort ceux qui entraient dans la chambre d'Assuérus sans y être appelés, il restait encore néanmoins une ressource aux téméraires qui l'avaient violée, et le grand roi pouvait encore étendre sur eux le sceptre de sa douceur et de sa clémence. Mais que ces grâces étaient rares ! Une Esther toute seule en a été favorisée : et qu'on est à plaindre, si, condamné à périr par la loi commune, tout l'espoir du salut ne roule plus que sur l'incertitude d'une exception dont un siècle entier fournit à peine un exemple !

Ce n'est pas que je veuille ici jeter de vaines alarmes dans les consciences ; la vérité ne trouble que pour instruire et pour consoler. Ainsi, mon cher auditeur, si vous n'avez pas encore fait ce choix important, évitez ces écueils ; priez beaucoup ; consultez vos talents, vos inclinations, vos forces, vos faiblesses, les intérêts de votre salut ; bannissez toutes vues humaines ; attirez sur vous la grâce d'un bon

choix par l'innocence de votre vie ; tournez de ce côté là toutes vos attentions, et mettez tellement le Seigneur dans les intérêts de votre sort, qu'il ne le laisse jamais entre vos mains. Si le choix est déjà fait, et que vous doutiez si les motifs humains n'y ont pas eu plus de part que les vues de la grâce, rendez votre vocation certaine par vos bonnes œuvres ; comprenez que la fidélité aux devoirs de votre état est la plus sûre marque que vous y êtes appelé ; remédiez à ce qui dépend de vous ; faites-vous des remords utiles ; changez cette tiédeur dangereuse où vous vivez, en une sainte vivacité ; cette vie toute naturelle, en une vie de la foi ; ces négligences coupables, en des attentions religieuses ; ce mépris de vos obligations, en une fidélité qui vous fasse respecter ce que vous devez aimer ; et ne vous calmez jamais sur la vérité de votre vocation que lorsque vous en accomplirez tous les devoirs.

Mais s'il est clair que le Seigneur n'ait point du tout présidé à votre choix, si l'imprudence, le respect humain, les passions seules vous ont formé un état de vie, votre sort est à plaindre, je l'avoue ; mais il n'est pas désespéré ; vous êtes loin du royaume des cieux, il est vrai ; mais vous pouvez encore y prétendre : tandis qu'on peut se repentir, on peut encore espérer. Dieu peut accorder à la douleur d'un choix injuste les grâces qu'il aurait accordées à un choix légitime. Vous n'êtes pas extérieurement dans son ordre : mais le cœur y est toujours quand il se donne à lui ; vous occupez une place qu'il ne vous avait pas destinée : mais une foi vive, mais un amour ardent, mais un repentir sincère sanctifient tous les états ; et on est toujours à sa place, quand on sert et qu'on aime le Seigneur. Vous vous êtes exposé sur une mer orageuse contre son ordre, comme le prophète Jonas ; vous y êtes tombé comme lui au fond de l'abîme, il vous reste encore une ressource ; élevez votre voix comme lui vers le Seigneur, lorsqu'il se vit enseveli dans le sein du monstre ; et dites-lui : Seigneur, quoiqu'un choix injuste m'ait soustrait à la main adorable qui devait me conduire, je crie encore vers vous du sein de l'abîme que vous avez ouvert pour me dévorer : *De ventre inferi clamavi* [1]. Il est vrai que rien ne peut égaler l'extrémité du danger où je me trouve : un monstre énorme me tient captif et m'environne de toutes parts : *Abyssus vallavit me.* La profondeur des eaux, comme celle de mes crimes, s'est élevée au-dessus de ma tête : *Pelagus operuit caput meum.* Il semble que la terre s'est creusée de nouveaux abîmes pour m'y retenir éternellement : *Terræ vectes concluserunt me.* Cependant, ô Dieu de mes pères, vous qui les portâtes sur vos ailes à travers les flots de la mer, quelque désespérée que paraisse ma destinée, je ne laisse pas d'espérer encore en vous ; vous saurez bien me retirer quand il vous plaira du fond du gouffre où je me suis jeté [1]. L'abîme entend votre voix ; il me rendra à vous dès que vous lui aurez commandé de me rendre. Et il ne vous sera pas plus difficile de me délivrer dans la profondeur de la corruption où je me trouve, que si j'étais dans l'enceinte de Jérusalem : *Et sublevabis de corruptione vitam meam, Domine, Deus meus.* Oui, grand Dieu, malgré l'extrémité de mon état, qui semble m'interdire tout espoir de retour, j'espère que j'aurai encore la consolation de revoir votre temple saint, de vous y offrir mes actions de grâces, et de vous y apaiser, en mêlant au sang des victimes les larmes d'un repentir sincère : *Verumtamen rursus videbo templum sanctum tuum.* Ah ! que ceux qui, après s'être éloignés de vous, s'obstinent à vous fuir encore, et se font, par un désespoir orgueilleux, de l'excès de leur misère, une raison pour ne plus souhaiter leur délivrance, soient abandonnés de votre miséricorde, puisqu'ils l'abandonnent eux-mêmes : *Qui custodiunt vanitates frustra, misericordiam suam derelinquunt.* Pour moi, Seigneur, quelque affreuses que soient les ténèbres de la mort où je suis enseveli, tandis qu'il me sera permis de vous invoquer, il me sera permis d'espérer : *Ego autem in voce laudis immolabo tibi.* Vous me verrez bien plus fidèle qu'autrefois à suivre vos voies saintes, si votre main secourable me délivre de ce péril ; je ne rétracterai jamais les promesses que mon âme, pénétrée de douleur, vous fait dans ce lieu d'horreur : *Quæcumque vovi, reddam pro salute Domino.* Et le reste de ma vie ne sera

[1] Jon., II, 3 et seq.

[1] Cependant, ô Dieu de nos pères, vous qui autrefois les portâtes sur vos ailes au travers de la mer Rouge, pour les garantir du naufrage et de la fureur de leurs ennemis, je ne laisse pas d'espérer en votre miséricorde. Vous me retirerez quand il vous plaira de l'abîme où je me suis précipité moi-même par mon injuste choix. — *Ed. de* 1705.

plus qu'un regret amer de vous avoir offensé, et de m'être soustrait à vos ordres, et une attention continuelle à mériter, par l'observance exacte de vos commandements, la récompense que vous promettez à vos serviteurs fidèles. Ainsi soit-il.

---

# QUARANTIÈME SERMON.

---

## SERMON POUR LE JEUDI DE LA DEUXIÈME SEMAINE DE CARÊME.

### LE MAUVAIS RICHE.

---

#### NOTICE HISTORIQUE.

Cette homélie, prêchée à la cour très-probablement en 1704, doit être regardée comme un des plus purs chefs-d'œuvre de l'orateur. Devant les grands, Massillon plaide chaleureusement et chrétiennement la cause des pauvres et des petits, qu'il aime de la tendresse de l'Evangile. Il faut rapprocher de cette touchante homélie le substantiel sermon de Bourdaloue *sur les Richesses*, et l'incomparable discours de Bossuet *sur l'éminente Dignité des pauvres de l'Eglise*. Ces grands hommes, ces nobles cœurs, ont pour les pauvres un amour que donne la seule charité du bon Pasteur. Dans le monde, les puissants, les riches, sont et doivent être les premiers; mais dans le royaume de Dieu, les premiers-nés, les privilégiés, ce sont ceux qui sont pauvres et souffrants. Cependant, fait remarquer saint Augustin, les riches ne doivent pas s'attrister. Car si le pauvre est emporté par les anges, il est emporté dans le sein d'un riche, dans le sein d'Abraham. *Quo sublatus est? In sinum Abrahæ.* Après avoir lu dans Massillon, dans Bourdaloue, dans Bossuet et dans saint Augustin, l'explication autorisée, la généreuse interprétation de cette instructive parabole du mauvais riche, il est triste de se reporter à la glose d'un philosophe de nos jours qui reproche aux paroles de Jésus une tendance communiste, ennemie de la société établie. « Plus tard, dit M. Renan (p. 175), au sujet de cette parabole, on appela cela la parabole du « mauvais riche ». Mais c'est purement et simplement la parabole « du riche ». Il est en enfer parce qu'il est riche, parce qu'il ne donne pas son bien aux pauvres, parce qu'il dîne bien *tandis que d'autres à sa porte dînent mal* ». Mais cette divine parabole n'a pas ce sens. Quoi? Le riche qui non-seulement laisse *mal dîner* le pauvre à sa porte, mais qui ne lui donne même pas les miettes de ses festins dont l'infortuné a besoin, cet homme sans entrailles n'est pas un mauvais riche? Καὶ ἐπιθυμῶν χορτασθῆναι ἀπὸ τῶν ψιχίων τῶν πιπτόντων ἀπὸ τῆς τραπέζης τοῦ πλουσίου· καὶ οὐδεὶς ἐδίδου αὐτῷ. O vulgaire philanthropie du naturalisme, que vous êtes peu de chose auprès de l'infinie charité de l'Evangile! D'ailleurs Jésus ne dit-il pas que le pauvre après sa mort, fut emporté dans le sein d'Abraham, εἰς τὸν κόλπον Ἀβραάμ, c'est-à-dire d'un homme dont l'Ecriture célèbre les immenses richesses? « Venez donc, ô riches, faut-il conclure avec Bossuet, venez dans son Eglise, la porte vous est enfin ouverte; mais elle vous est ouverte en faveur des pauvres et à condition de les servir ». — On peut lire aussi l'homélie XI de saint Chrysostome *sur la Richesse et sur la Pauvreté*. — Nous donnons, au bas de la page, le texte de 1705. Cette date est importante, car l'orateur s'élève contre des mœurs, contre une incrédulité et une vie déréglée qu'on croirait appartenir à la Régence. Voyez surtout la page 521, colonne 2.

---

#### ANALYSE.

DIVISION. — 1° *Dans le portrait que nous fait Jésus-Christ du mauvais riche, vous verrez la peinture d'une vie molle et mondaine, qui ne paraît accompagnée ni de vice ni de vertu ;* 2° *dans le récit de son supplice, vous en verrez la condamnation et la déplorable destinée : c'est le sujet de cette homélie.*

PREMIÈRE PARTIE. — 1° Il y avait dans Jérusalem, dit Jésus-Christ, un homme riche : il semble que ce soit ici son premier crime ; il était né heureux. Jésus-Christ n'ajoute rien à cette circonstance : on ne vous dit ni qu'il se fût élevé lui-même à ce point d'abondance et de prospérité ; ni qu'il eût joui avec insolence d'un bien qu'il eût acquis avec bassesse. Cependant, voilà le premier degré de sa réprobation : il était riche.

2° Il était vêtu de pourpre et de lin : la pourpre était une étoffe précieuse ; mais on ne nous dit point qu'en cela il passât les bornes que l'usage prescrivait à son rang, ni que son bien ne pût pas suffire à sa dépense : on ne dit point que dans sa parure il entrât des desseins de passion et de crime. Il était vêtu superbement : voilà ce que lui reproche Jésus-Christ.

3° Il se traitait tous les jours magnifiquement : mais la loi de Moïse ne défendait que les excès ; et il semble qu'on était autorisé à goûter les douceurs d'une abondance qui avait été proposée comme la récompense de la fidélité. D'ailleurs, cet homme riche n'est point accusé d'avoir usé de viandes défendues par la loi, ou d'avoir violé l'observance des abstinences et des jeûnes qu'elle prescrivait. A la vérité, il faisait tous les jours bonne chère ; mais on ne dit point qu'il y eût de l'excès et de la débauche ; on ne le taxe ni de discours dissolus, ni de jeu, ni d'assemblées profanes ; sur la religion et la foi de ses pères, on ne trouve rien à redire en lui ; sa probité n'est point attaquée, et on ne lui reproche aucun de ces défauts qui blessent et intéressent la société.

Or, tel que Jésus-Christ vous dépeint ce riche, vous paraît-il fort coupable ? De quoi s'agit-il ? il était riche, bien vêtu, faisait bonne chère : si j'en juge par vos mœurs et vos maximes, non-seulement je ne le trouve point coupable, je le trouve même vertueux. Que dites-vous tous les jours de ceux qui lui ressemblent ? un tel vit noblement, il mange son bien avec honneur....

4° Vous m'opposerez peut-être la dureté du mauvais riche, et vous prétendrez avoir en cela quelque avantage sur lui. Mais je pourrais vous dire, après saint Paul, qu'en vain vous donneriez tout votre bien aux pauvres, si vous n'avez dans le cœur cette charité qui croit tout, qui espère tout, qui souffre tout. D'ailleurs, quel est le crime du mauvais riche ? rapprochons les circonstances, et vous verrez que Jésus-Christ n'a pas tant voulu nous représenter ce riche comme un monstre d'inhumanité, que comme un homme indolent et trop occupé de ses plaisirs.

Aussi, lorsqu'Abraham apprend à ce riche le sujet de sa condamnation, il ne lui dit pas comme Jésus-Christ le dira au grand jour aux réprouvés : Lazare était nu, et vous ne l'avez pas revêtu ; il avait faim, et vous ne l'avez pas rassasié. Mais, que lui dit-il ? Mon fils, souvenez-vous que vous avez reçu des biens dans votre vie ; vous n'avez rien souffert sur la terre : ce n'est pas ainsi qu'on arrive au repos promis à ma postérité ; vous avez cherché votre consolation sur la terre : vous n'appartenez donc plus au peuple de Dieu ; les larmes de Lazare sont essuyées ; mais vos ris et vos consolations se changent en des tourments qui ne finiront jamais.

Vous en êtes surpris, mes Frères ? Vous ignorez donc que c'est un crime pour un chrétien de n'avoir point de vertus ? Un disciple de Moïse, vivant sous une loi encore imparfaite, est condamné pour avoir mené une vie molle et délicieuse ; et un disciple de l'Evangile, un membre de Jésus-Christ crucifié, serait traité plus favorablement en ne refusant rien à ses sens et en s'abstenant simplement des plaisirs injustes et honteux !

C'est une vérité de salut, que vous ne pouvez être prédestiné, si vous n'êtes rendu ici conforme à l'image de Jésus-Christ. Or, pour ressembler à Jésus-Christ, suffit-il de n'être ni fornicateur, ni impie, ni injuste ? le grand modèle de toutes les vertus reconnaîtra-t-il pour son disciple un homme qui n'en a aucune ? et cependant vous ne craignez rien pour votre destinée, pourvu que vous viviez dans une régularité que le monde approuve. Il est si vrai que cet état ne vous laisse point d'alarmes pour le salut, que, lorsque nous vous proposons la pratique des vertus chrétiennes, vous nous répondez que vous ne voulez pas le prendre si haut, et que vous croyez qu'il est plus sage d'éviter ces prétendus excès.

Saint Augustin se plaignait que certains païens de son temps refusaient de se convertir à la foi, parce qu'ils menaient une vie réglée selon le monde ; et voilà précisément la réponse de ces chrétiens voluptueux et indolents, de ces vertueux du siècle, lorsque nous les exhortons à une vie plus conforme aux maximes de l'Evangile. Mais écoutez la réponse de ce Père. Leur conduite est irréprochable selon le monde ; mais ils ne sont pas chrétiens ; pourquoi ? parce qu'ils n'ont pas crucifié leur chair avec ses désirs ; parce que les chrétiens sont spirituels, et que ces mondains sont encore tout charnels.

Si, pour être chrétien, il suffisait de ne pas donner dans les excès, le paganisme nous a fourni des hommes sages, attachés au devoir par des principes de gloire et d'honneur ; ce ne sont donc pas les désordres évités qui font les chrétiens, mais les vertus de l'Evangile pratiquées ; c'est l'esprit de Jésus-Christ crucifié.

DEUXIÈME PARTIE. — Lazare meurt et est porté dans le sein d'Abraham ; le riche meurt et il est enseveli dans l'enfer. Quel nouvel ordre de destinées ! le riche est enseveli ; le mot est remarquable : le corps de Lazare abandonné trouve à peine un peu de terre qui couvre son corps. Lazare meurt, et on ignore à Jérusalem qu'il ait vécu ; le riche meurt, et sans doute la pompe et la magnificence le suivent jusqu'au tombeau ; mais à quoi lui sert tout cet appareil ? son âme, précipitée sous le poids de ses iniquités, s'est déjà creusé un lieu profond dans l'abîme éternel : *Sepultus est in inferno.* Mais il faut suivre les circonstances du supplice que souffre cet infortuné dans le lieu des tourments.

1° A peine le riche se trouve-t-il dans le lieu de son supplice, qu'il lève les yeux en haut : quelle surprise pour un homme qui n'a jamais soupçonné que la voie où il marchait, sûre selon le monde, pût conduire à la perdition ! Il lève les yeux et voit de loin Lazare revêtu de gloire et d'immortalité : première circonstance de son supplice. Quel parallèle alors ? quels désirs de lui avoir ressemblé ! quelle rage de ne lui ressembler pas ! Voilà, mes Frères, ce qui, au fond de ce gouffre, rongera éternellement le pécheur : la vue des âmes bienheureuses et la pensée qu'il était né pour le même bonheur.

2° La présence d'un bien auquel jamais on n'a eu de droit, touche moins des malheureux qui en sont privés ; mais ici un mouvement rapide portera le cœur de l'homme vers le Dieu pour lequel seul il était créé ; et une main invisible le repoussera loin de lui. Le Dieu de gloire même, pour augmenter son désespoir, se montrera à lui dans toute sa grandeur, sa clémence, sa bonté ; et cette vue le tourmentera plus cruellement encore que le sentiment de la fureur et de la justice de Dieu.

Nous sentons faiblement ici-bas l'amour naturel que notre âme a pour son Dieu, parce que les faux biens qui nous environnent nous occupent et nous partagent : mais l'âme séparée du corps, tous ces fantômes de bien s'évanouiront, toute cette capacité d'aimer se portera vers Dieu ; tandis que le poids de l'iniquité du pécheur le fera sans cesse retomber sur lui-même, et le repoussera dans l'abîme, où, sans pouvoir cesser d'aimer, il se verra pour l'éternité l'objet de la haine de son Dieu. Quelle affreuse destinée ! être éternellement malheureux par l'image toujours présente de la félicité qu'on a perdue !

3° Le riche dans l'enfer est malheureux par le souvenir des biens qu'il avait reçus durant sa vie : autre circonstance de son supplice. Quel triste parallèle pour cette âme de ce qu'elle avait été, avec ce qu'elle est ! ces jours passés ne sont plus, et ne font que rendre plus affreuse l'amertume de sa condition présente. Ajoutez à ce souvenir celui des biens de la grâce dont elle a abusé ; c'est ici où le réprouvé, repassant sur toutes les facilités du salut que la bonté de Dieu lui avait ménagées, entre en fureur contre lui-même.

4° Autre malheur du riche réprouvé : les peines présentes qu'il endure. *Je souffre*, dit-il, *d'extrêmes tourments dans cette flamme.* Il demande une goutte d'eau, non pour éteindre, mais pour adoucir l'ardeur vengeresse qui le brûle ; et elle lui est refusée. Nous ne savons pas ce qu'il souffre ; mais nous savons qu'il souffre tout ce que Dieu lui-même peut faire souffrir à un coupable qu'il veut punir.

Vous nous dites tous les jours, avec un air déplorable de sécurité, que vous voudriez voir quelqu'un revenir de l'autre vie, pour nous dire ce qui s'y passe. Eh bien ! répondait autrefois saint Chrysostome aux grands de Constantinople, contentez aujourd'hui votre curiosité ; écoutez cet infortuné que Jésus-Christ en rappelle, et qui vous raconte le détail affreux de ses malheurs.

5° Ce n'est pas tout : ses souffrances sont d'autant plus affreuses, qu'on lui fait connaître qu'elles ne finiront jamais. Ainsi l'âme

réprouvée perce dans la durée de tous les siècles ; l'avenir est la plus affreuse de ses pensées ; et l'éternité toute seule est la mesure de ses tourments.

6° Enfin, le dérèglement de ses frères qui vivaient encore, et auxquels l'exemple de sa vie molle et voluptueuse a été une occasion de scandale, fait la dernière circonstance de ses peines. Il souffre pour les péchés d'autrui ; tous les crimes, où ses frères tombent encore, augmentent la fureur de ses flammes, parce que ses scandales durent encore : et il demande leur conversion, comme un adoucissement à ses peines. Combien croyez-vous qu'il y ait d'âmes réprouvées dans l'enfer, avec lesquelles vous avez vécu autrefois, dont vous avez malheureusement écouté les discours, dont vous avez imité les exemples, et que vous avez suivies dans le goût empoisonné qu'ils vous inspiraient pour le plaisir ?

Mais quelle réponse fait-on du sein d'Abraham à toutes ces âmes réprouvées ? Vous avez Moïse et les prophètes : si les vérités de l'Ecriture ne vous corrigent pas, en vain un mort ressusciterait pour vous convertir ; et ce mort ressuscité à vos yeux laisserait encore à votre cœur corrompu mille raisons de douter. Lisez donc les livres saints ; commencez par là vos journées, et finissez-les toutes par là, puisque c'est là le seul moyen que Jésus-Christ vous propose aujourd'hui, pour éviter la destinée du réprouvé de notre Evangile. Là vous trouverez les vérités les plus simples et les premiers fondements de la doctrine du salut.

—

Crucior in hac flamma.

*Je suis tourmenté dans cette flamme.* Luc, XVI, 24.

Quels sont donc les crimes affreux, mes Frères, qui ont creusé à cet infortuné ce gouffre de tourments où il est enseveli, et allumé le feu vengeur qui le dévore ? Est-ce un profanateur de son propre corps ? a-t-il trempé ses mains dans le sang innocent ? a-t-il fait de la veuve et de l'orphelin la proie de ses injustices ? est-ce un homme sans foi, sans mœurs, sans caractère, un monstre d'iniquité ?

Ecoutez-le, vous qui croyez qu'une vie douce et paisible, où l'on n'accorde rien aux passions extrêmes, mais où l'on accorde tout à l'amour-propre, est une vie chrétienne ; et que ne pas faire le mal, c'est tout l'Evangile. Ce réprouvé, qui sort aujourd'hui de l'abîme pour vous instruire, était riche, dit Jésus-Christ ; il était vêtu de pourpre et de lin ; il faisait tous les jours bonne chère ; du reste, moins attentif qu'il n'aurait dû, aux besoins de Lazare qui languissait à sa porte : voilà tous ses crimes. En vain en voudrions-nous chercher d'autres dans la dissolution de ses mœurs ; ce n'est pas ce qu'on lui reproche. Il avait reçu de grands biens ; il en goûtait toutes les douceurs. Abraham ne cherche point ailleurs le sujet de sa condamnation ; nous serions téméraires de lui prêter des désordres que son histoire tait, dont Jésus-Christ l'absout par son silence ; nous contredirions même les intentions du Sauveur en détournant le sens et l'esprit de cette histoire, et détruisant tout le fruit qu'il se propose d'en retirer.

Qu'eût-il été besoin, en effet, mes Frères, que Jésus-Christ vînt nous ouvrir l'abîme, pour nous faire voir dans les tourments un impudique, un sacrilége, un pécheur déclaré ? On sait assez que les fornicateurs, les impies, les ravisseurs du bien d'autrui n'auront point de part dans son royaume : toute l'Ecriture est une prédiction continuelle du malheur qui leur est préparé. S'il nous ouvre donc aujourd'hui le sein de l'enfer, c'est pour nous y montrer un réprouvé que nous n'y attendions point, et dont le plus grand vice a été de n'avoir point de vertu ; c'est pour nous apprendre que la vie mondaine toute seule, quand vous en demeureriez-là et que vous ne

Quels sont donc les crimes affreux, mes Frères, qui ont allumé le feu vengeur qui dévore cet infortuné ? Est-ce un adorateur de Baal ? Est-ce un contempteur du Dieu de ses pères ? A-t-il trempé ses mains dans le sang innocent ? A-t-il fait du bien de la veuve et de l'orphelin, la proie de ses injustices ? Est-ce un homme sans mœurs, sans foi, sans probité ?

Ecoutez-le, vous qui croyez qu'une vie molle et mondaine où l'on n'accorde rien aux passions criantes ; mais où l'on accorde tout aux sens et à l'amour-propre, est une vie toute chrétienne, et que ne pas faire le mal, c'est tout l'Evangile. Ce réprouvé, qui sort de l'abîme pour vous instruire, était riche, dit Jésus-Christ ; il était vêtu de pourpre et de soie, il faisait tous les jours bonne chère ; du reste il était moins attentif que dur aux besoins de Lazare, qui languissait à sa porte : voilà tous ses crimes. En vain voudrions-nous en chercher d'autres dans une dissolution monstrueuse de sa vie, ou dans son inhumanité envers les pauvres ; ce n'est pas là ce qu'on lui reproche. Il avait reçu de grands biens et il en goûtait toutes les douceurs. Abraham ne cherche point ailleurs le sujet de sa condamnation ; et nous serions téméraires de lui prêter des désordres que son histoire tait, et dont Jésus-Christ l'absout par son silence ; ce serait détourner le sens de cette histoire et détruire tout le fruit que le Sauveur se propose d'en tirer, en nous l'exposant dans l'Evangile.

En effet, qu'était-il besoin que Jésus-Christ vînt nous ouvrir l'abîme de ce réprouvé pour nous persuader qu'après avoir commis des crimes si énormes, c'était là sa malheureuse destinée ? Qu'était-il besoin qu'il exposât à nos yeux ce gouffre de tourments pour nous y faire voir un barbare, un impie, un injuste, un sacrilége, un pécheur déclaré ? Ne sait on pas assez que les fornicateurs, les impies, les injustes, les profanateurs, n'ont point de part à l'héritage de Jésus-Christ, ni de place

tomberiez dans aucun excès, est une vie criminelle à ses yeux, digne de l'enfer et de ses flammes [1].

Voilà l'esprit et la fin de l'histoire que Jésus-Christ nous raconte aujourd'hui ; et c'est à cette vérité, la plus importante peut-être qu'on puisse traiter dans la morale chrétienne, que je vais ramener, par des réflexions édifiantes, toute la suite de notre Evangile. Dans le portrait que nous fait Jésus-Christ du mauvais riche, vous verrez la peinture d'une vie molle et mondaine, qui n'est accompagnée, ni de vice, ni de vertu ; dans le récit de son supplice, vous en verrez la condamnation et la déplorable destinée. C'est-à-dire, l'innocence du monde exposée et condamnée : c'est le sujet de cette homélie. Implorons, etc. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Il importe peu à notre instruction, mes Frères, d'éclaircir si Jésus-Christ a voulu nous raconter ici une histoire véritable arrivée dans Jérusalem, ou seulement envelopper, selon sa coutume, sous des traits paraboliques, les vérités de sa doctrine. Qu'il se représente, comme un pasteur tendre et empressé, courant à travers les montagnes après une brebis égarée, et tout joyeux de l'avoir retrouvée, la mettant avec bonté sur ses épaules ; ou qu'effectivement il aille jusque dans Samarie chercher une pécheresse pour la retirer de ses égarements ; la parabole ne réveille pas moins la conscience du pécheur que l'histoire. Ainsi, que la condamnation de notre riche infortuné soit un fait ou une figure, la vérité qu'on prétend y établir n'en est pas moins réelle, ni les motifs de notre terreur moins légitimes.

Il y avait donc dans Jérusalem, dit Jésus-Christ, un homme riche : *Homo quidam erat dives* [1]. Il semble que ce soit ici son premier crime ; il était né heureux, *erat dives*. Jésus-Christ n'ajoute rien d'odieux à cette circonstance. On ne nous dit pas que, né dans la poussière, descendu d'une tribu obscure et sorti d'une des moindres villes de Juda, il fût d'abord venu à Jérusalem pauvre et dépourvu de tout ; et que, par les emplois les plus bas, par les trafics les plus vils, par des voies inconnues et toujours suspectes, il se fût élevé à ce point d'abondance et de prospérité où il avait depuis paru dans le monde, et qu'il eût joui avec insolence d'un bien qu'il

[1] Victimes réservées à la colère de Dieu, et engraissées de ses propres biens ! Combien en voyez-vous d'autres dans le monde ? Combien en voyez-vous qui, dans l'opulence, s'étudient à mater leur corps et à le réduire en servitude ? Un riche continent ou pénitent, n'est-ce pas une espèce de miracle ? — BOURDALOUE, *sermon sur les richesses, ad finem.* Ed. Guérin, t. I, p. 342.

[1] Luc, XVI, 19.

dans son royaume ? Toute l'Ecriture est une prédication continuelle des étranges malheurs qui sont préparés à ces sortes de pécheurs ; mais si le Seigneur ouvre à nos yeux le sein de l'abîme, c'est pour nous y faire voir un homme réprouvé, dont le plus grand vice est de n'avoir point de vertu, et pour nous apprendre que la vie molle et mondaine toute seule, quand vous en demeureriez là, est une vie criminelle à ses yeux, et par conséquent digne de l'enfer et de toute la rigueur des flammes.

Voilà le vrai sens de l'histoire du riche que Jésus-Christ nous fait aujourd'hui dans son Evangile ; et c'est à cette vérité, la plus importante qui s'il dans la morale chrétienne, que je vais, par des réflexions simples et naturelles, rapporter tout le fruit de l'Evangile. Dans la peinture que Jésus-Christ nous fait des mœurs du riche malheureux, vous verrez les dangers de la vie douce et mondaine qui n'est accompagnée ni de grands vices, ni de vertus ; dans le récit qu'il nous fait de ses tourments, vous verrez la triste destinée de ceux qui mènent cette vie molle et mondaine. Ainsi l'image de la vie du monde exposée et condamnée dans l'exemple de cet homme réprouvé. Voilà tout le sujet de cette homélie. Implorons l'assistance du Saint-Esprit par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Il importe peu, mes Frères, pour votre édification, de savoir si Jésus Christ a voulu nous raconter ici une histoire véritable arrivée dans Jérusalem, ou seulement développer selon sa coutume, sous des traits paraboliques, la vérité de sa doctrine. Qu'il se représente à nous, comme un pasteur doux et aimable, qui, cherchant au travers des montagnes une brebis égarée, après l'avoir trouvée, la charge sur ses épaules pour la ramener à la bergerie, ou qu'effectivement il aille jusque dans la Samarie chercher une pécheresse pour la convertir par sa grâce, la parabole ne relève pas moins la faveur qu'il nous fait que l'histoire. Ainsi, que la peinture que Jésus-Christ nous fait du riche, soit une histoire arrivée ou une parabole proposée, nous ne devons pas moins y faire d'attention ; et nos frayeurs n'en doivent pas être moins légitimes. Appliquez-vous donc ici, vous qui avez le malheur d'être heureux dans le monde, et souvenez-vous que les vices de la prospérité sont presque toujours imperceptibles, et que l'abondance n'est presque jamais la voie qui conduit au salut ; apprenez encore, vous qui avez le bonheur d'être dans la misère de Lazare, à profiter de vos souffrances et à faire un saint usage de l'adversité, des afflictions, de la pauvreté et des contradictions qui sont toujours le partage des élus et le caractère des saints.

Il y avait dans Jérusalem un homme riche, *homo quidam erat dives.* Jésus-Christ n'ajoute rien d'odieux à cette circonstance ; il semble que ce soit là son premier crime, c'est d'être né heureux, *homo quidam erat dives.* Jésus-Christ ne dit pas que né dans la poussière, descendu d'une tribu obscure et sorti d'une des moindres familles de Juda, il fût venu d'abord à Jérusalem pauvre et dénué de tout, et que par le trafic le plus vil, par des emplois toujours suspects, par des commerces honteux, il se fût ensuite élevé à ce degré de prospérité et de grandeur où il parut depuis dans le monde ; de sorte que, sem-

avait acquis avec bassesse. Ce n'était pas ici un autre Zachée, qui sur la misère publique eût élevé une fortune monstrueuse; qui eût exigé pour lui-même les tributs dus à César, et qui ensuite à prix d'argent eût acheté un nom et exhaussé sa bassesse par l'éclat des dignités et la distinction des titres. On ne nous laisse pas soupçonner que, descendu d'un père avare et ravisseur, il n'eût recueilli qu'une succession d'iniquité. Le silence de Jésus-Christ le justifie sur tous ces reproches; il était riche, *erat dives;* il jouissait paisiblement du patrimoine de ses pères; libre d'ambition, exempt de soucis, environné de plaisirs tranquilles et domestiques, et ne goûtant que les douceurs d'un bien qui était à lui. Est-il quelqu'un parmi vous, mes Frères, qui possède des richesses dans des circonstances plus innocentes? Cependant voilà le premier degré de sa réprobation: il était riche, *erat dives.*

En second lieu, il était vêtu de pourpre et de lin. *Induebatur purpura et bysso.* La pourpre, à la vérité, était une étoffe précieuse, mais nous dit-on qu'en cela il passât les bornes que l'usage prescrivait à son rang et à sa naissance; que ses biens, ne pouvant suffire à ses profusions, l'ouvrier et le marchand souffrissent de ses vanités et de sa magnificence; et qu'enfin, comme dit le prophète, son orgueil et son ostentation surpassassent ses forces? *Superbia ejus et arrogantia ejus..., plusquam fortitudo ejus* [1]. Son siècle ne connaissait pas encore des désordres si communs dans le nôtre, où le luxe confond tous les états; où un peu de prospérité fait disputer de faste le publicain avec les princes du peuple [1]; où les misères publiques, en augmentant les murmures, semblent augmenter les profusions; où l'on ne connaît plus ni les hommes à leur nom, ni les femmes à leur visage, et où l'on est modeste quand on n'outre pas le luxe établi, et qu'on ne fait que se conformer à la folie et à l'excès de l'usage. On ne reproche point à notre riche infortuné que dans les soins de sa parure, il entrât des desseins de passion et de crime, ni cette prétendue simplicité d'intention, toujours alléguée et toujours fausse, sur laquelle, femmes du monde, vous excusez tant l'indécence et l'artifice de vos ajustements. En un mot, ce riche était vêtu superbement; il aimait la splendeur et la magnificence; et, dans la synagogue où le culte était encore sensible et grossier, où l'on croyait que la magnificence du temple toute seule et l'appareil des sacrifices honoraient le Seigneur, où l'éclat extérieur des cérémonies en faisait toute la majesté, où Dieu même ne s'était montré que sous des symboles de grandeur et de gloire, il semble que cet excès était plus pardonnable que sous l'Evangile, où Jésus-Christ, pauvre et humilié, est devenu

[1] Is., XVI, 6.

[1] Les moralistes du XVII^e siècle se plaignent fréquemment du luxe des parvenus. C'est que, comme Aristote le remarquait, une élévation récente blesse, tandis qu'on accepte volontiers, et comme un droit acquis, les fortunes et les établissements anciens.

blable à cette pierre brute que le prophète Daniel fit descendre de la montagne, il eût fait d'une masse informe un édifice de grand prix; il ne dit pas que cet homme dût à sa lâcheté, à sa flatterie, la fortune qu'il possédait, et qu'il jouit avec insolence d'un bien qu'il avait acquis par bassesse; il ne dit pas que ce soit ici un autre Zachée qui ait bâti sa fortune présente sur la ruine des autres, qu'il ait amassé des trésors en faisant rendre le tribut qui était dû à César, qu'ensuite à prix d'argent il eût acheté le droit de commander aux autres, et qu'il eût relevé sa bassesse honteuse par l'éclat des titres et des dignités dont il achetait la possession; en un mot, il ne dit pas qu'il fût sorti d'un père avare, ravisseur, concussionnaire, dont l'héritage fût le fruit de ses injustices et de son usurpation. Le silence de Jésus-Christ le justifie sur tous ces chefs; il était riche, *erat dives*: il jouissait paisiblement de son bien, environné de plaisirs, libre d'ambition, exempt de soucis, ne faisant servir à ses usages que le bien qui était à lui. Est-il quelqu'un aujourd'hui dans le monde qui possède ses biens dans des circonstances plus innocentes? Cependant voilà la première cause de sa réprobation, l'état tranquille de son abondance: *erat dives.*

Jésus-Christ dit qu'il était vêtu de pourpre et de lin, *induebatur purpura et bysso.* La pourpre était à la vérité une étoffe precieuse, mais dit-on que cette dépense surpassât la portée de son bien? que ses revenus ne pussent suffire à ses profusions? que l'ouvrier et le marchand souffrissent de sa magnificence, et que son ostentation, son orgueil et son luxe allassent au delà de ses forces, comme parle le prophète, *superbia ejus et arrogantia ejus et indignatio ejus plus quam fortitudo ejus* [1]! Ah! l'on ne connaissait pas encore dans son siècle des désordres, si communs dans le nôtre, siècle ambitieux, où l'on ne distingue plus le prince du sujet, l'homme privé de l'homme public, le noble du roturier; où l'on ne peut plus discerner ni les visages à leur teint naturel, ni les grands à leurs habits, ni les familles à leur nom; et où les modes, sources de tant de dépenses excessives, devraient faire rougir les enfants de ne pas suivre les traces de leurs ancêtres; il vivait dans un siècle où la magnificence était tout à fait en usage, et tout ce qu'il faisait était de s'y conformer. On ne l'accuse point d'avoir porté le luxe au delà de sa condition; on ne dit point que son œil regardât ses égaux ou ses inférieurs avec mépris; que sa main ravît le bien de son frère pour nourrir sa vanité; il était vêtu de pourpre et de lin; il aimait l'éclat et la magnificence, dans un siècle où toute la piété consistait presque dans la magnificence d'un temple, dans l'appareil éclatant des sacrifices extérieurs; où les dehors étaient presque tout ce qu'il y avait de plus approuvé dans la synagogue, où la pompe auguste des cérémonies était le plus bel endroit par lequel on honorait le Seigneur; où

[1] Isaïe, XVI, 6.

une leçon et un devoir en même temps de modestie et de simplicité à tous les fidèles.

En troisième lieu, il se traitait tous les jours magnifiquement : *Epulabatur quotidie splendide;* mais la loi de Moïse ne défendait que les excès; elle n'ordonnait pas encore cette rigoureuse attention sur les sens que la loi de l'Evangile nous a depuis prescrite. Le lait et le miel étaient renfermés dans les promesses faites aux enfants d'Abraham; et il semble qu'on était autorisé à goûter les douceurs d'une abondance qui avait été proposée comme la récompense de la fidélité. D'ailleurs, il est accusé de s'être traité magnifiquement; mais est-il repris d'avoir usé des viandes défendues par la loi, ou manqué à l'observance des jeûnes et de tant d'abstinences qu'elle prescrivait? Il ne se faisait pas de sa naissance, de ses grands biens et de sa mollesse, un prétexte pour se dispenser de ces lois rigoureuses. Observateur fidèle des traditions de ses pères, il distinguait les temps et les jours; et quoiqu'il vécût dans les délices, il savait, quand il le fallait, s'affliger avec son peuple, et expier du moins en quelque sorte, en observant les abstinences de la loi, les plaisirs journaliers de sa table.

A la vérité, il faisait tous les jours bonne chère, *quotidie;* mais son revenu pouvait soutenir cette dépense. Ce n'est pas assez de la bonne chère; elle était encore somptueuse et magnifique, *splendide :* mais on n'ajoute pas qu'il y eût de l'excès et de la débauche; que les libertins et les impies fussent ses convives; que des discours dissolus fissent l'assaisonnement de ses repas : il n'est point marqué qu'au sortir de là, il courût à un spectacle profane pour occuper son loisir et se délasser des fatigues de la bonne chère; que, saisi de la fureur du jeu, il en fît son occupation ordinaire, et risquât quelquefois en un seul coup la fortune de ses enfants et l'héritage de ses ancêtres; ou qu'enfin des entretiens dangereux et des commerces de passion remplissent le reste de ses journées. Sur la religion et la foi de ses pères on ne trouve rien à redire en lui; il ne faisait pas l'esprit fort, et ne croyait pas s'honorer, en montrant des doutes scandaleux sur les merveilles que Dieu avait autrefois opérées en faveur de son peuple, et sur ses manifestations aux patriarches; il ne regardait pas la croyance commune comme un préjugé vulgaire; les superstitions des pharisiens, les erreurs des sadducéens, les disputes et les animosités de ces deux sectes, qui déchiraient la synagogue, ne lui faisaient pas conclure que la synagogue elle-même n'avait rien de certain dans ses lois et dans son culte, et que la religion était une invention humaine. Il offrait les sacrifices

le culte extérieur faisait presque toute la majesté des hommages qu'on lui rendait; où le Dieu de gloire ne s'était encore montré que sous des symboles et des figures; et il semble que l'éclat, la magnificence et le luxe étaient plus pardonnables dans ces temps de la loi, que dans ce siècle où Jésus-Christ né pauvre, humilié, dépouillé de tout, est devenu une leçon de modestie et de simplicité aux fidèles qui professent sa sainte religion.

Le riche faisait bonne chère, dit encore Jesus-Christ; *epulabatur.* Il faisait bonne chère; mais la loi de Moïse ne défendait que les excès; elle permettait encore la sensualité, et n'avait pas encore prescrit cet usage rigoureux des sens que Jésus-Christ nous est venu prêcher; il semble que les Juifs étaient autorisés à goûter les douceurs de la vie, et que l'abondance n'était pas défendue, puisque la terre où coulait le lait et le miel était la plus signalée des promesses faites aux enfants d'Abraham. D'ailleurs ce riche est repris d'avoir fait bonne chère; mais est-il accusé d'avoir mangé des viandes défendues par la loi, d'avoir usé de vains prétextes pour se dispenser des préceptes de sa religion, d'avoir manqué aux jeûnes, et rompu les abstinences qu'elle lui prescrivait? Se faisait-il de sa délicatesse une dispense légitime de ses devoirs? Observateur fidèle de la tradition de ses pères, il distinguait les temps consacrés au culte de Dieu de ceux qui ne l'étaient pas; et quoiqu'il vécût dans les délices de la table, il savait s'affliger et jeûner avec le peuple quand il le fallait; et le plaisir de sa table ne le détournait point de l'observance de ses devoirs envers son Dieu.

A la vérité, il se traitait tous les jours, *quotidie;* mais ses revenus, qui étaient grands, pouvaient suffire à ses dépenses; et s'il faisait bonne chère, ce n'était aux dépens de personne. Il se traitait, dit l'Evangile, somptueusement, *splendide;* mais il n'ajoute pas qu'il se traitât avec excès, que le libertinage, les railleries et les médisances fissent l'assaisonnement de ses repas, que les discours diffamants, les compagnies sensuelles et intempérantes fussent appelés à sa table; il ne dit pas que de la bonne chère il courût aux spectacles pour occuper son loisir et se délasser des plaisirs du repas par d'autres divertissements, d'où l'on ne sort jamais comme l'on y est entré; qu'il fit de la fureur du jeu le délassement de son esprit, et qu'il risquât à un seul coup de hasard le plus clair de son bien, l'héritage de ses enfants, le bien de ses créanciers et la subsistance de toute sa famille[1]. Cependant, voilà les mœurs et les coutumes de ces hommes qu'on appelle dans le monde les plus réglés et les plus sages. Sur sa religion et la loi de ses pères l'Evangile ne trouve rien à redire en lui; il offrait des sacrifices à son tour dans le temple; il pratiquait les actes pieux que la loi commandait : attention, prière, rien ne manquait à son culte. Il allait se laver dans les jours marqués, et mangeait tous les ans l'agneau pascal à la tête de sa famille; il observait scrupuleusement le jour du sabbat; il n'est appelé ni maître cruel, ni enfant dénaturé, ni époux infidèle, ni ami perfide, ni citoyen rebelle; il ne se servait point de ses biens pour corrompre l'intégrité des juges, pour séduire l'innocence du sexe; il ne se servait point de son crédit ni de son autorité pour traverser la fortune de son prochain, faire échouer ses projets, déconcerter

[1] On joue tous les jours dans l'appartement du roi... Voilà où l'on voit perdre ou gagner tous les jours deux ou trois mille louis — Mme DE SÉVIGNÉ *Éd. Regnier*, t. IV, p. 545. — Le jeu était énorme au XVIIe siècle. Ainsi Monsieur, au rapport de Bussy, perdit, dans une campagne, cent mille écus. Aussi Massillon s'élève-t-il souvent, en parlant à la cour, contre les fureurs de la passion du jeu.

ordonnés; il pratiquait les ablutions prescrites; en un mot, il n'est pas appelé maître cruel, ami perfide, ennemi irréconciliable, époux infidèle, fier, injuste, déloyal. Il ne se servait pas de ses biens pour corrompre l'innocence [1]; le lit de son prochain était pour lui inviolable; la réputation et la prospérité d'autrui ne l'avaient jamais trouvé ni envieux, ni mordant; et de la manière dont on nous parle de lui, c'était un homme de bonne chère, faisant de la dépense dans Jérusalem, menant une vie douce et tranquille; d'ailleurs essentiel sur la probité, réglé dans ses mœurs, vivant sans reproche, et selon que le monde veut qu'on vive quand on a du bien; recevant à sa table les citoyens et les étrangers; enfin, un de ces hommes que le siècle loue, que la voix publique exalte, qu'on propose pour modèle, et que la piété elle-même n'oserait souvent condamner.

Or, mes Frères, tel que je viens de vous le dépeindre, et tel qu'il était en effet, vous paraît-il fort coupable? Et si quelqu'un avant Jésus-Christ avait prononcé que cette voie est la voie qui mène à la perdition, et que cet homme est digne de l'enfer, ne vous seriez-vous pas récriés contre l'indiscrétion et la dureté du zèle? N'auriez-vous pas dit avec indignation, comme autrefois toute l'armée d'Israël, lorsque Saül eut condamné son fils Jonathas: Qu'a-t-il donc fait? Et faut-il qu'il meure pour avoir goûté un peu de miel? *Ergone Jonathas morietur* [1]? Les préjugés de l'enfance vous ont laissé une idée si affreuse de ce mauvais riche; cependant de quoi s'agit-il? Venons au fonds; n'ajoutez rien à ce qu'en dit l'Evangile. Il était riche; il était vêtu magnifiquement; il faisait bonne chère: que trouvez-vous là de si énorme et de si criant? Si je n'en juge que par vos mœurs et vos maximes, non-seulement il ne paraît pas si coupable, mais je le trouve vertueux; et dans la dépravation où l'on vit aujourd'hui, si je parlais ici comme un sage mondain, ce serait un modèle que je vous proposerais à suivre.

Que dites-vous tous les jours vous-mêmes de ceux qui lui ressemblent? Un tel vit noblement; il mange son bien avec honneur; sa table est servie avec propreté et magnificence. Du reste, il est homme essentiel, ami solide, et plein de cette probité qui fait la véritable religion et la solide vertu. C'est peu de le louer; on fait, ô mon Dieu, des parallèles injurieux à la piété de vos serviteurs. On dit que voilà comme il faudrait vivre dans le monde, et non pas comme tels et telles à qui la dévotion a gâté l'esprit, et qui décrient la véritable piété par des façons sauvages et des singularités indiscrètes. Voilà le monde, mes Frères; et ce qui me fait trembler, c'est que le seul réprouvé que Jésus-Christ nous fasse paraître dans l'Evangile, se trouverait presque aujourd'hui le plus homme de bien parmi nous.

[1] Il faut remarquer ce trait caractéristique de l'édition de 1705: « Il ne se servait point de ses biens pour corrompre l'intégrité des juges. »

[1] I Rois., XIV, 45.

ses mesures; on ne dit point qu'il enviât la prospérité d'autrui ou qu'il donnât la moindre atteinte à sa réputation; et pour être heureux dans le monde, il ne regardait point d'un œil insatiable la grandeur des autres. Il n'était ni jaloux, ni envieux; et de la manière que Jésus-Christ nous en parle dans l'Evangile, c'était un homme qui faisait de la dépense dans Jérusalem, qui avec ses richesses faisait bonne figure et menait une vie douce et aisée, autant que lui permettait son état et sa condition; d'ailleurs bienfaisant, équitable, réglé, obligeant pour ses amis, vivant selon ses moyens, recevant à sa table les citoyens et les étrangers; en un mot, c'était un de ces hommes que le monde révère, que le monde applaudit, qu'on appelle gens d'honneur, vivant comme le monde veut qu'on vive quand on en a le moyen; un de ces hommes que la voix publique canonise, qu'on propose à tous les riches comme modèle, et que la piété même ne saurait condamner.

Or je vous demande, mes Frères, un homme tel que je viens de vous le dépeindre, après l'histoire que nous en fait Jésus-Christ, vous paraît-il donc si coupable? Et si quelqu'un avant le Fils de Dieu se fut avisé de dire que cet homme riche est digne d'un supplice éternel, et qu'il en subit l'affreuse peine, ne se serait-on pas récrié contre l'indiscrétion et la témérité d'un tel prédicateur, ou d'une autre personne qui vous aurait débité cette nouvelle? A peine aurait-on prononcé une telle sentence contre un homme tel que le mauvais riche, que semblables à ces israélites, vous vous seriez récriés comme eux, après que Saül eut condamné son fils Jonathas à la mort pour avoir goûté un peu de miel au bout d'une baguette: *Ergone Jonathas morietur;* Faut-il qu'il meure pour si peu de chose? Les préjugés de l'enfance vous ont laissé une idée si affreuse de ce mauvais riche, qu'il n'est personne qui ne le condamne et qui ne le croie trop digne des flammes qui le dévorent. Mais de quoi s'agit-il? Il était riche, il était vêtu superbement et faisait bonne chère. Si je juge de cette conduite selon vos maximes, non-seulement je le déclarerai innocent, mais je dirai avec vous que c'est outrer la morale de Jésus-Christ que de le condamner; je dirai qu'un tel homme en sa situation est un modèle digne d'être imité, et que c'est un honneur et un mérite de lui ressembler.

Ne dit-on pas tous les jours dans le monde d'un homme tel que lui: c'est un homme qui fait bonne chère, qui ne se refuse rien, qui fait belle figure; mais au reste il est ami généreux, époux fidèle, juge équitable, et au fond il a de la religion et de la piété? C'est peu de le louer par ses qualités naturelles, on ajoute encore qu'il a de la vertu. C'est ainsi qu'on fait, ô mon Dieu, des parallèles injurieux à votre sainte religion, entre les qualités glorieuses aux yeux du monde, et la vertu qui ne se trouve que dans vos véritables serviteurs. Voilà, mes Frères, ce qui me fait trembler: celui que Jésus-Christ condamne et qu'il

Peut-être m'opposerez-vous ici sa dureté envers Lazare ; et du moins en cela vous prétendrez avoir quelque avantage au-dessus de lui. A ce motif de confiance je n'aurais d'abord qu'à répondre avec saint Paul qu'en vain vous donneriez tout votre bien aux pauvres, si vous n'avez pas dans le cœur cette charité qui croit tout, qui espère tout, qui souffre tout, qui pardonne tout, qui n'est ni vaine, ni envieuse, ni intéressée, ni voluptueuse ; si la sainteté de vos mœurs ne soutient l'abondance de vos largesses, vous ne faites rien, et vous n'êtes rien vous-mêmes devant Dieu, *nihil sum* [1]. L'aumône aide à expier les péchés dont on se repent, mais elle ne justifie pas ceux dans lesquels on vit ; c'est un devoir, mais ce n'est pas l'unique; et quoiqu'y manquer ce soit être coupable de tout le reste, l'observer pourtant n'est pas toute la loi.

Mais d'ailleurs voyons quel est là-dessus le crime de notre riche voluptueux, et peut-être vous trouverez-vous encore plus coupable que lui. *Il y avait*, continue Jésus-Christ, *un pauvre appelé Lazare, tout couvert d'ulcères, couché à la porte de ce riche, qui eût bien voulu se rassasier des miettes qui tombaient de sa table ; mais personne ne lui en donnait* [2]. Il y a, je l'avoue, dans cette conduite, je ne sais quoi qui blesse tous les sentiments même de l'humanité. Le spectacle d'un voluptueux assis autour d'une table chargée de mets exquis, et insensible aux souffrances d'un malheureux qu'il a sous les yeux, couvert de plaies et réduit à souhaiter des miettes, pour apaiser la faim qui le dévore, forme d'abord une opposition monstrueuse ; et la seule vertu mondaine s'indigne de cette barbarie. Mais rapprochons-en toutes les circonstances, et vous verrez que Jésus-Christ n'a pas tant voulu nous représenter ce riche, comme un monstre d'inhumanité, que comme un homme indolent, trop occupé de ses plaisirs, et manquant d'attention seulement pour les misères de Lazare ; vous verrez que le trait qui regarde ce pauvre n'est qu'un incident, pour ainsi dire, de l'histoire, et que la vie molle et voluptueuse du riche en fait comme le fond et le sujet principal.

Premièrement, Lazare était un mendiant public, *mendicus*. Or, on est naturellement moins attentif aux misères de ces indigents déclarés, qui ont toute une ville pour témoin et pour ressource de leur indigence. On peut toujours se persuader que leurs importunités éternelles sont de purs artifices ; et que l'oisiveté bien plus que le besoin forme leurs plaintes et leur misère ; en un mot, les prétextes dont vous vous servez tous les jours pour rebuter ces pauvres errants, notre riche pouvait s'en servir envers Lazare. Peut-être que des besoins secrets, que des œuvres publiques de miséricorde, qui eussent plus flatté sa vanité, l'eussent aussi trouvé plus miséricordieux et plus sensible.

Secondement, Lazare, tout couvert de plaies, il est vrai, était couché à la porte de ce riche :

[1] I Cor., XIII, 2.
[2] Luc, XVI, 20, 21.

réprouve, se trouverait peut-être le plus homme de bien qui soit parmi vous, riches de la terre.

Vous m'opposerez peut-être sa dureté envers Lazare et son insensibilité pour ce qui était au-dessous de lui. A ce motif de confiance et de charité je pourrais vous répondre avec le grand apôtre qu'en vain donneriez-vous tout votre bien aux pauvres, si vous n'avez dans le cœur cette charité douce, patiente qui souffre tout, qui ne s'aigrit de rien, qui ne s'enfle jamais : *Et si distribuero in cibos pauperum omnes facultates meas.... charitatem autem non habuero, nihil sum.* Les aumônes aident à expier les péchés dont on se repent, mais elles ne justifient pas de ceux qu'on aime encore ; c'est un devoir de la religion qu'il faut remplir, mais ce n'est pas l'unique ; et quoique d'y manquer ce soit pécher contre la loi, l'observer n'est pourtant pas toute la loi.

Or là-dessus examinons quel est le crime de ce riche infortuné, et peut-être trouverons-nous que nous ne sommes pas moins coupables que lui. *Il y avait un pauvre nommé Lazare, tout ulcéré et couché à la porte du riche, qui aurait bien souhaité de se rassasier des miettes qui tombaient de sa table ; mais personne ne lui en donnait.* Je dis d'abord que dans cette conduite il y a quelque chose qui blesse la charité et je ne sais quoi même qui blesse l'humanité. Le spectacle du riche voluptueux et sensuel assis à une table chargée de mets délicieux, cependant insensible à la misère d'un pauvre infortuné, qui est réduit à souhaiter des miettes pour apaiser un peu la cruelle faim qui le dévore ; ce spectacle, dis-je, devient un monstre aux yeux de la religion et de la charité même. Cependant, si nous en rappelons toutes les circonstances, nous reconnaîtrons que Jésus-Christ n'a pas tant voulu nous représenter la conduite du riche comme un monstre d'inhumanité, que comme le procédé d'un homme indolent et lâche.

Lazare était un mendiant public, *mendicus*. Or, on est d'ordinaire moins touché de la misère de ces sortes de pauvres, que de l'indigence de ceux qui ne mendient qu'en secret. On peut se persuader que leurs importunités éternelles sont des artifices dont ils se servent pour attirer la compassion de l'homme riche, enfin de ces artifices qui vous servent encore tous les jours de motif pour refuser l'aumône à ces pauvres vagabonds et errants. Il pouvait aussi s'en servir pour refuser à Lazare son aumône, et par là se justifier de la dureté dont vous l'accusez ; et peut-être même que des misères plus cachées et moins exposées l'auraient trouvé plus sensible et plus miséricordieux.

Lazare, tout couvert de plaies et d'ulcères, était couché à la porte du riche, *qui jacebat ad januam ejus, ulceribus plenus.* Un objet, aussi touchant et aussi pressant qu'était celui-là, aurait dû ce semble l'attendrir ; mais, après tout, c'était du

*Ulceribus plenus jacebat ante januam divitis.* Un objet si digne de pitié aurait dû l'attendrir sans doute ; mais du moins, c'est quelque chose qu'un spectacle, aussi horrible à voir que le devait être Lazare, fût souffert à la porte sans qu'on le rebutât ; que rien d'aigre ni de dur ne fût jamais sorti de la bouche de ce riche, blessé d'avoir sans cesse le même objet devant les yeux ; et qu'il eût permis que cet infortuné eût fait de l'entrée de sa maison son asile ordinaire. Vous vous seriez peut-être hâté, vous, mon cher auditeur, de faire quelque largesse ; mais l'empressement d'éloigner de vos yeux un objet si dégoûtant y eût eu plus de part que le désir de soulager un membre de Jésus-Christ [1]. Peut-être même, pour épargner à votre délicatesse un seul instant de dégoût, n'auriez-vous pas cru votre frère affligé, digne de recevoir ce bienfait de vos propres mains, et qu'un domestique eût été chargé de votre part d'en être le distributeur; au lieu de reconnaître alors, dans une chair tout ulcérée, l'image des plaies honteuses que votre âme étale aux yeux de Dieu, et d'expier tous les crimes de vos regards, en les laissant reposer sur un objet désagréable. Ainsi vous auriez été peut-être plus coupable devant Dieu, par un excès de délicatesse, que le réprouvé de notre Evangile, par son indifférence et par son oubli.

Enfin, on ne lui donnait pas même les miettes qui tombaient de la table, mais on ne dit pas que Lazare les eût demandées : on se contente de remarquer qu'il les souhaitait, *cupiebat*. On n'accuse pas le riche de les lui avoir refusées; mais seulement que personne ne les lui donnait : *Nemo illi dabat.* Il n'est point marqué que Lazare lui parle, qu'il l'importune, qu'il lui expose sa faim et ses misères. Lazare se tait, et laisse parler ses plaies en sa faveur. Cette retenue semblait solliciter encore plus vivement la pitié de cet homme riche ; mais son rang, sa dissipation, ses plaisirs ne lui permettent guères de descendre dans ce détail et d'entrer dans ces attentions. Peut-être avait-il ordonné négligemment à des domestiques infidèles de secourir ce mendiant ; car voilà où se borne tous les jours la libéralité de ses semblables. En un mot, on ne nous le représente pas tant ici comme coupable de dureté, que d'indolence et de défaut d'attention.

Aussi, lorsqu'Abraham du haut de la demeure céleste, lui apprend le sujet de sa condamnation, il ne lui dit pas comme Jésus-Christ le dira au grand jour aux réprouvés : Lazare était nu, et vous ne l'avez pas revêtu ; il avait faim, et vous ne l'avez pas rassasié ; il était malade, et vous ne l'avez pas soulagé. Il se contente de lui dire : Mon fils souvenez-

[1] C'est dans notre siècle surtout que le monde ne supporte plus les pauvres dans ses rues, devant ses maisons, à ses portes, et qu'il s'empresse de les éloigner de ses yeux. « Après tout, dit l'édition de 1705, c'était du moins n'avoir pas tant de dureté de souffrir un objet si triste devant ses yeux sans le rebuter ; vous vous seriez peut-être bien hâté de le chasser et de dérober à votre délicatesse un spectacle si dégoûtant. »

moins n'avoir pas tant de dureté de souffrir un objet si triste devant ses yeux sans se rebuter ; c'était, pour un riche qui a toutes ses aises, quelque chose de compatissant pour un objet si affreux à la nature, de permettre aussi longtemps que ce corps ulcéré fît de l'entrée de sa maison son asile ordinaire, sans que rien de dur ne sortît de sa bouche contre ce malheureux. Vous vous seriez peut-être bien hâté de le chasser et de dérober à votre délicatesse un spectacle si dégoûtant, vous que la vue d'un membre de Jésus-Christ, qui seulement en passant vous expose sa misère, révolte et fait frémir. Peut-être que, pour vous épargner un seul moment de dégoût sur un objet si odieux à votre délicatesse, vous en auriez aussitôt détourné les yeux ; peut-être que vous eussiez ordonné qu'on l'éloignât de votre présence, et qu'un serviteur, lâche ministre de votre dureté, aurait été chargé de chasser loin de votre maison un misérable qui vous ferait tant d'horreur. Au lieu d'accorder au moins quelque chose à sa misère, en laissant reposer à l'entrée de votre porte un objet si désagréable, vous insulteriez à son malheur, en lui commandant de ne jamais se presenter devant vos yeux. Au lieu d'envisager les plaies d'un ulcéré, comme une image des plaies funestes de votre âme, vous les regardez comme des maux auxquels vous n'avez nulle part. Au lieu de respecter dans ces malheureux qui vous montrent leurs plaies afin de vous porter à les secourir, la ressemblance de Jesus-Christ votre Sauveur couvert de plaies pour vous sauver, vous n'y envisagez que l'objet de vos horreurs et de votre mépris. Ainsi êtes-vous plus coupable par votre excès de délicatesse et de dureté envers les pauvres, que le riche ne l'était par son indifférence envers Lazare.

Enfin, Lazare souhaitait de se rassasier des miettes qui tombaient de la table du riche, et personne ne lui en donnait; mais l'Evangile ne dit pas qu'il les eût demandées : il dit seulement qu'il les souhaitait, *cupiens saturari de micis quæ cadebunt de mensa divitis*, et que personne ne lui en donnait, *et nemo illi dabat.* Il n'est pas écrit que Lazare l'importunât, et qu'il en ait été refusé ; il se contente seulement de lui exposer sa misère sans lui rien demander. Lazare se tait et laisse parler ses plaies toutes seules ; mais le rang, les occupations, les affaires de cet homme riche ne lui permettaient guère de songer aux besoins de ce pauvre. Peut-être passait-il souvent auprès de lui sans y faire reflexion, et un homme, chargé de plusieurs soins, ne songe pas aisément aux objets qui se présentent, si on ne l'y fait penser. Peut-être même avait-il chargé des domestiques infidèles de lui donner quelque secours chaque jour. En un mot, il n'est pas tant coupable d'indifference et de défaut d'attention sur la misère de Lazare, que du mauvais usage qu'il faisait de ses biens.

Aussi n'en est-il pas accusé ; et quand Abraham lui représente le sujet de sa réprobation, il ne dit pas comme un jour Jésus-Christ le dira à tant de riches réprouvés : Lazare était nu et vous ne l'avez pas revêtu ; il était malade, et vous ne l'avez pas assisté ; il avait faim, et vous ne l'avez pas rassasié ; et

vous que vous avez reçu des biens pendant votre vie : *Fili, recordare quia recepisti bona in vita tua.* Souvenez-vous que vous n'avez rien souffert sur la terre ; ce n'est pas ainsi qu'on arrive au repos promis à ma postérité. Vos pères avaient toujours été errants, fugitifs, étrangers dans le monde ; ils n'y possédaient rien ; ils jouissent maintenant dans mon sein de cet héritage promis, après lequel ils avaient tant soupiré. Vous avez cherché, vous, votre consolation sur la terre ; vous n'appartenez donc plus au peuple de Dieu, vous n'êtes plus un enfant de la promesse, vous n'avez pas été béni en moi, et votre sort est avec les infidèles. Vous avez fait du lieu de votre pèlerinage, le lieu de vos délices ; cette injuste félicité ne pouvait pas durer. Ici tout change de face : les larmes de Lazare sont essuyées, ses afflictions consolées ; mais vos ris et vos joies se changent en grincements de dents, et vos plaisirs d'un instant en des tourments qui ne finissent plus : *Recordare, fili, quia recepisti bona in vita tua, Lazarus autem mala ; hic consolatur, tu vero cruciaris.* Voilà son grand crime. Une vie passée dans les plaisirs de l'abondance et dans la mollesse : voilà ce qui l'a damné ; et nous serions téméraires d'en chercher d'autres raisons que celles que l'Esprit de Dieu lui-même nous a marquées dans l'Evangile.

Vous en êtes surpris, mes Frères ? Vous ignorez donc que c'est un crime pour des chrétiens de n'avoir point de vertu ? Vous croyez donc que l'enfer n'est ouvert qu'aux adultères, aux fornicateurs, aux injustes ? Ah ! si un disciple de Moïse, vivant sous une loi encore imparfaite et charnelle, où les vertus qu'on exigeait étaient moins sublimes, le détachement, moins rigoureux, l'usage des sens, moins sévère, est réprouvé pour avoir mené une vie molle, délicieuse, sans vice ni vertu ; un membre de Jésus-Christ crucifié, un enfant de la loi nouvelle, un disciple de l'Evangile, où les vertus ordonnées sont si parfaites, la violence, si continuelle, les plaisirs, si interdits, les souffrances, si nécessaires ; où l'usage des sens est environné de tant de préceptes et de conseils rigoureux ; où la croix est le sceau de ceux qui sont prédestinés ; vous croiriez qu'il serait traité plus favorablement en ne refusant rien à ses sens, et s'abstenant seulement, comme ce riche, des excès criants et des plaisirs injustes et honteux ?

Mais, mes Frères, c'est une vérité de salut,

voilà ce qu'il aurait dû lui dire, si son grand crime eût été l'insensibilité et le défaut de charité envers Lazare. Il se contente de lui dire : Mon fils, souvenez-vous que vous avez reçu des biens pendant votre vie sur la terre, et Lazare, des maux : *Fili, recordare quia recepisti bona in vita tua, Lazarus similiter mala.* Vous n'avez rien souffert sur la terre ; vous aviez tout à souhait, et n'enduriez aucuns maux ; ce n'est pas ainsi qu'on arrive au repos, aux plaisirs, aux délices promis à ma postérité. Vos pères avaient vécu comme des étrangers sur la terre. Ils n'y possédaient rien en propre, ils se regardaient dans cette vie comme dans un exil ; ils avaient toujours en vue cette céleste patrie dont un jour ils devaient avoir la possession ; leurs désirs, leurs espérances ne tendaient qu'à cette éternelle félicité, où ils devaient arriver, après avoir été délivrés de ce corps de mort ; mais pour vous, souvenez-vous que vous avez reçu des biens ici-bas, que vous les avez regardés comme des ressources aux besoins de vos passions ; vous avez établi sur la terre une cité permanente, vous y avez cherché votre éternelle félicité, vous y avez vécu heureux et comblé de biens, vous y avez mis toute votre confiance. Ah ! mon royaume ne vous appartient donc plus ; vous n'avez plus de droit à mon héritage ; vous n'êtes plus digne des fruits de mes promesses ; vous êtes exclus de la félicité promise à ceux qui n'aimeront que moi sur la terre. *Fili, recordare quia recepisti bona in vita tua.* Il faut que tout change ici de face pour vous ; le temps de votre bonheur est maintenant passé, et il n'en est plus dans cette autre vie comme dans la première. Ici les larmes sont essuyées, les afflictions récompensées, les humiliations glorifiées, la pauvreté enrichie, les combats couronnés, et la pénitence comblée d'éternelles délices ; au lieu que la joie est changée en tristesse, les ris en grincements de dents, les plaisirs en des pleurs éternels, et la mollesse d'une vie passagère en des tourments qui ne finiront jamais, *nunc autem hic consolatur, tu vero cruciaris.* Voilà le grand crime du riche, une vie passée dans l'indolence et dans la mollesse ; et l'on serait téméraire de chercher d'autres causes de sa réprobation, que celles que l'esprit de Dieu nous en a marquées dans l'Evangile.

Vous en êtes surpris, mes Frères ? Mais vous ignorez donc cette vérité sortie de la bouche même de Jésus-Christ, qu'il n'y aura que ceux qui feront pénitence qui seront sauvés ? Vous croyez donc que l'enfer n'est ouvert qu'aux adultères, qu'aux fornicateurs, qu'aux barbares, qu'aux injustes, qu'aux impudiques, qu'aux avares ? Ah ! si un disciple de Moïse, lorsqu'on vivait encore sous une loi grossière et charnelle, que l'usage des plaisirs des sens n'était pas tout à fait interdit, que la mortification n'était pas si fort recommandée, qu'enfin Jésus-Christ n'avait pas encore destiné son royaume à ceux qui porteraient sa croix ; si, dis-je, un disciple de Moïse est réprouvé pour avoir mené une vie molle, mondaine, exempte de vices et de vertus ; vous croyez qu'un disciple de Jésus-Christ, un enfant de la loi de grâce, où l'on doit être si parfait, où l'usage des sens doit être accompagné de tant de règles, où la violence est si recommandée, la mortification si nécessaire, les plaisirs si interdits, la joie si contraire ; où la croix, autrefois si ignominieuse, est devenue le sceau de ceux qui sont prédestinés ; vous croyez, dis-je, qu'un disciple de cette loi si parfaite sera traité plus favorablement que le riche, disciple d'une loi plus grossière, en s'abstenant seulement de ces vices criants et grossiers ?

Mais ne vous y trompez pas : et c'est une vérité de foi que, si le chrétien ne porte l'image de Jésus-Christ crucifié, si le Père éternel ne trouve point les enfants de son Fils conformes à leur frère, si le membre est différent de son chef, si la copie n'est point trouvée semblable à son original, le chrétien sera rejeté comme une pierre de rebut qui n'a point été taillée, et qui ne peut entrer dans la composition de l'édifice. Il sera retranché comme un membre pourri et défigure, qu'on ne peut assortir au reste du corps.

qu'un chrétien ne peut être prédestiné que pour être rendu ici-bas conforme à l'image de Jésus-Christ. Si vos mœurs ne sont pas une expression des siennes; si le Père ne trouve pas en vous la ressemblance de son Fils; si le membre porte des traits différents du chef, et que ce soit une alliance monstrueuse de les unir ensemble; vous serez rejeté, comme une image infidèle, comme une pierre de rebut qui n'a pas été taillée par la main de l'ouvrier et qui ne peut entrer dans l'édifice, comme un membre difforme et qu'on ne saurait assortir au reste du corps.

Or, je vous demande, mes Frères, pour ressembler à Jésus-Christ, suffit-il de n'être ni fornicateur, ni impie, ni sacrilége, ni injuste? Jésus-Christ s'est-il contenté de ne faire tort à personne, de ne point soulever les peuples, de rendre à César ce qui est dû à César, de n'être pas un buveur et un homme de bonne chère, de ne pouvoir être repris par ses ennemis mêmes d'aucun péché grossier; en un mot, de n'avoir pas été un samaritain et un ennemi de la loi? A-t-il borné là toutes ses vertus? N'a-t-il pas été doux et humble de cœur? n'a-t-il pas prié pour ses ennemis? a-t-il aimé le monde, lui qui l'a réprouvé? s'est-il conformé au monde, lui qui n'était venu que pour le corriger et pour le reprendre? a-t-il cru que le salut fût pour le monde, lui qui n'a pas prié pour le monde? a-t-il couru après les plaisirs, lui qui les a maudits, et qui a déclaré que le monde se réjouirait, mais que ses disciples ne prendraient aucune part à ces vaines joies et seraient dans la tristesse? a-t-il cherché les honneurs et les distinctions humaines, lui qui n'a jamais cherché sa gloire, mais la gloire de son Père, et qui s'est caché lorsqu'on a voulu le faire roi? a-t-il mené une vie douce et agréable, lui qui a porté sa croix dès le premier instant de sa vie mortelle, et qui a consommé sa course par la consommation de ses souffrances? Voilà votre modèle; soyez du monde, soyez solitaire; à la cour ou dans le cloître; consacré à Dieu ou partagé entre le Seigneur et les soins du mariage; si vous ne portez pas l'image de Jésus-Christ, vous êtes perdu.

Cependant, vous ne craignez rien pour votre destinée, pourvu que vous viviez dans une régularité que le monde approuve, et que la conscience ne vous reproche pas de vice grossier et criant. Et il est si vrai que cet état ne vous laisse point d'alarmes sur le salut, que, lorsque nous vous proposons d'imiter l'exemple de ceux qui, après avoir mené une vie semblable à la vôtre, en ont connu le danger, se sont retirés des plaisirs et des dissipations du monde, et leur ont fait succéder la prière, la retraite, la mortification, la pratique des œuvres saintes, vous répondez qu'il est dangereux de le prendre si haut; vous vous croyez plus sage en évitant ces prétendus excès, et vous ne voyez rien à changer à votre conduite. Saint Augustin se plaignait autrefois que certains païens de son temps refusaient de se convertir à la foi, parce qu'ils menaient une vie réglée selon le monde. Lorsqu'on les exhortait, dit ce Père, à passer du côté des chrétiens: Il est question de bien vivre, répondaient-ils, *bene vivere opus est.* Que m'ordonnera Jésus-Christ que vous me prêchez, *quid mihi præcepturus est Christus?* que je mène une vie exempte de blâme, *ut bene vivam?* Je la mène depuis longtemps; je ne fais tort à personne; je ne souille pas le lit de mon prochain; je ne lui ravis pas son bien par des voies injustes: *Jam bene vivo; nullo adulterio contaminor, nullam rapinam facio.* Qu'est-il besoin de changer et d'embrasser une religion nouvelle? Si ma vie était criminelle, vous auriez raison de me proposer une loi qui règle les mœurs,

Or je vous demande, mes Frères, pour ressembler à Jésus-Christ, suffit-il de n'être point adultère, fornicateur, injuste, sacrilége? Jésus-Christ a-t-il borné là toute sa vertu? S'est-il contenté de ne faire tort à personne, de payer le tribut à César, de ne point exciter de guerre dans les places publiques, de ne point profaner les choses saintes, de ne point entretenir des commerces impurs? S'est-il contenté de ne pouvoir être repris par ses ennemis d'aucun péché grossier? N'a-t-il pas mortifié tous ses sens? N'a-t-il pas prié pour ses ennemis? N'a-t-il pas été humble de cœur, simple, désintéressé, exact à remplir jusqu'au moindre point de la loi? A-t-il aimé le monde, lui qui l'a contredit, combattu et vaincu? A-t-il cru que le salut fût pour les mondains, lui qui les a condamnés? S'est-il déclaré en faveur des richesses, lui qui les a maudites; en faveur des dignités et des honneurs, lui qui les a fuis; en faveur des plaisirs, lui qui s'est toujours mortifié? Voilà votre modèle; et qui que vous soyez, mes Frères, soyez mondains ou solitaires, enfermés dans le cloître ou engagés par les nœuds du mariage, si vous ne portez point l'image de Jésus-Christ sur vous, si vous n'êtes point conformes à lui, vous êtes perdus.

Cependant, vous demeurez tranquilles sur votre destinée; pourvu que votre conscience ne vous reproche point de vices criants, de grands crimes, vous êtes dans le calme et ne craignez rien pour votre salut; et quand on vous parle de conversion, vous n'y prenez aucune part, vous ne sentez rien en vous que vous puissiez vous reprocher, et vous ne trouvez rien à changer ni à réformer dans vos mœurs. Saint Augustin se plaignait de son temps que certains païens refusaient de se soumettre à la loi, parce que d'ailleurs ils menaient selon le monde une vie irréprochable, *bene vivere opus est.* Que me commandera

et qui défend les excès ; mais si, sans la loi de Jésus-Christ, je les évite, Jésus-Christ ne m'est donc plus nécessaire ? *Quid mihi necessarius est Christus?*

Voilà précisément, mes Frères, la situation de ces chrétiens voluptueux et indolents, de ces vertueux du siècle, de ces personnes irréprochables selon le monde, dont je parle. Lorsque nous les exhortons à une vie plus chrétienne, plus conforme aux maximes de l'Evangile, aux exemples des saints et de Jésus-Christ ; que nous leur annonçons qu'on ne peut pas être son disciple sans renoncer au monde et à ses plaisirs comme nous l'avons promis sur les fonts sacrés, ils nous répondent qu'il ne s'agit pas d'être de certains plaisirs ou de n'en être point ; d'aller se délasser à un spectacle ou de s'en faire un scrupule ; de se conformer aux usages sur la dépense, sur la parure, sur le genre de vie, ou d'affecter d'être singulier ; qu'il s'agit de bien vivre : *Bene vivere opus est ;* d'être bon citoyen, époux fidèle, maître généreux, juste, désintéressé, sincère ; que voilà l'essentiel ; qu'avec ces vertus on se sauve partout, et que tout ce qu'on met de plus dans la dévotion, n'est pas nécessaire : *Jam bene vivo ; quid mihi necessarius est Christus* [1] ?

Mais écoutez ce qu'ajoute ce Père sur le même sujet dans un autre endroit : leur conduite est irréprochable selon le monde ; ils sont hommes de probité, femmes régulières; ils honorent leurs parents ; ils ne trompent pas leurs frères ; ils sont fidèles dans leurs promesses ; ils ne font point d'injustices, mais ils ne sont pas chrétiens : *Christiani non sunt.* Pourquoi cela ? les chrétiens ont crucifié leur chair avec ses désirs, et vous nourrissez et vous flattez sans cesse ces ennemis domestiques ; les chrétiens ne sont pas de ce monde, et vous en êtes l'esclave, le partisan et l'apologiste ; les chrétiens gémissent sans cesse au fond du cœur sur les périls des sens et des objets de la vanité qui les environnent, et vous les aimez ; les chrétiens se font une violence continuelle, et vous vivez dans une indolence et dans une paix profonde avec vous-même ; les chrétiens sont des voyageurs sur la terre qui ne s'attachent point, et méprisent même tout ce qui se trouve sur leur route, et soupirent sans cesse après leur patrie, et vous voudriez pouvoir établir ici-bas une cité permanente et vous éterniser dans cette vallée de larmes et de douleur ; les chrétiens rachètent le temps qui est court, et tous leurs jours sont pleins devant le Seigneur, et toute votre vie n'est qu'un grand vide, et l'inutilité en est même la portion la plus innocente ; les

[1] S. Aug., in Joan., 45.

Jésus-Christ, disaient ces honnêtes païens ? De mener une vie irréprochable, leur répondait saint Augustin, *ut bene vivas.* Je la mène depuis longtemps cette vie irréprochable, je ne fais tort à personne, je ne suis ni adultère, ni fornicateur, ni injuste, ni impudique, *jam bene vivo, nullum rapinam facio, nullo adulterio coinquinor.* Je ne me souille d'aucun de ces gros crimes, et qu'est-il donc besoin que je change ? Quelle nécessité de mener une vie nouvelle puisque l'on n'a rien à me reprocher ? Si ma vie était déréglée, scandaleuse, vous auriez raison de me demander que je change de vie et de me faire embrasser une religion qui défend l'adultère, le scandale, le parjure, l'homicide, l'impureté, le vol, les injustices et tous les autres grands crimes ; mais vivant comme je vis, exempt de tous ces vices criants que l'Evangile défend, qu'ai-je besoin et que me servirait d'embrasser la foi de Jésus-Christ ? *Quid mihi necessarius est Christus ?*

Ah ! voilà la malheureuse situation de ces âmes indolentes et de ces honnêtes gens du siècle dont je parle. Lorsque nous les exhortons à renoncer au plaisir et à quitter une vie molle et mondaine qui les souille, ils nous répondent que leur vie est d'ailleurs très régulière, qu'on ne les voit point commettre d'injustices, faire de tort à leur prochain, regarder d'un œil impur la femme de leur frère, employer mille vains artifices pour s'élever et s'enrichir dans le monde, opprimer la veuve et le pupille, se déchirer en procès, attenter sur la vie et sur l'honneur de leurs frères, courir aux assemblées et aux spectacles, se faire un passe-temps des jeux défendus, des comédies, des opéras, mais qu'ils sont pasteurs charitables, bons citoyens, magistrats équitables, époux fidèles, maîtres généreux, marchands désintéressés ; avec ces qualités on se sauve partout, nous disent-ils, et quand on a su prendre ce parti et gagner assez sur soi pour vivre de la sorte, on n'a pas à craindre d'être coupable devant Dieu : *Jam bene vivo ; mihi non necessarius est Christus.*

Ecoutez ce que disait ce Père au sujet des païens qui se reposaient sur une infructueuse régularité : ils ne font d'injustice à personne, mais ils ne font point de bien ; ils sont réglés dans leur vie, mais ils ne sont point chrétiens : *Christiani non sunt.* Et pourquoi ne sont-ils point chrétiens ? Ah ! les chrétiens ont crucifié leur chair avec ses désirs, disait ce Père, et vous flattez la vôtre ; les chrétiens sont animés de l'esprit de Jésus-Christ, et vous ne recevez des impressions que de l'esprit du monde ; les chrétiens gémissent sans cesse sur leurs faiblesses, et vous présumez sans cesse de vos forces ; les chrétiens sont toujours dans une guerre, dans des troubles, des combats, des souffrances, et vous vivez dans une lâcheté, une mollesse, une indolence et une paix profonde ; les chrétiens rachètent le temps par des œuvres, par une pénitence, par des austérités, et vous le consumez en de vains amusements ; les chrétiens remplissent toute leur vie de bonnes actions, et tous vos jours sont vides et inutiles ; les chrétiens vont toujours au parti le plus sûr, et vous flottez éternellement ; les chrétiens envisagent toujours les richesses comme des écueils, les grandeurs comme des précipices, les plaisirs comme des appâts trompeurs, la figure du monde comme un songe, et vous les regardez comme quelque chose de solide et permanent, jusqu'à y mettre votre félicité ; en un mot, les chrétiens sont tout spirituels et ne tendent que vers le ciel, et vous êtes tout terrestres et ne vous attachez qu'aux choses de ce monde : *Christiani non sunt.*

chrétiens regardent les richesses comme des embarras, les dignités comme des écueils, la grandeur comme le haut d'un précipice, les afflictions comme des grâces, les prospérités comme des malheurs, la figure du monde comme un songe ; voyez-vous les choses des mêmes yeux ? En un mot, les chrétiens sont spirituels, et vous êtes encore tout terrestre. *Christiani non sunt* [1].

Ah ! si pour être chrétien il suffisait de ne pas donner dans les excès, le paganisme ne nous a-t-il pas fourni des hommes sages, réglés, tempérants ; des femmes fortes, d'une vertu austère, d'une conduite héroïque, attachées au devoir par des principes de gloire et d'honneur ? Et tout ce que nous voyons de plus vertueux dans le siècle, approche-t-il de la rigidité de ces anciens modèles [2] ? Ce ne sont donc pas les désordres évités qui font les chrétiens, ce sont les vertus de l'Evangile pratiquées. Ce ne sont pas des mœurs irréprochables aux yeux des hommes ; c'est l'esprit de Jésus-Christ crucifié. Ce ne sont pas les qualités que le monde admire, l'honneur, la probité, la bonne foi, la générosité, la droiture, la modération, l'humanité ; c'est une foi vive, une conscience pure, une charité non feinte. Toute vie qui ne peut pas mériter le ciel, est une vie de péché ; toute vie qui n'est pas digne d'un saint, est indigne d'un chrétien ; l'arbre qui n'a que des feuilles est frappé de malédiction, comme l'arbre mort et déraciné ; et l'Evangile condamne aux mêmes ténèbres éternelles et aux mêmes supplices et le serviteur infidèle et le serviteur inutile. Aussi, après vous avoir exposé dans les mœurs de notre riche réprouvé, l'image d'une vie voluptueuse et mondaine, exempte même de crime et de débauche, il faut dans sa punition vous apprendre quelle en est la fin et la destinée.

[1] C'est une grande illusion que de croire que dès là qu'on est riche, l'on ait droit de vivre plus somptueusement, plus voluptueusement, plus grassement, et que le luxe, la dépense, la bonne chère doivent croître à proportion des biens. — BOURDALOUE, *sur les Richesses*, 3e partie. Ed. Guerin, p. 339.

[2] Bourdaloue oppose aussi la morale antique avec les mœurs de son siècle. « Si je consultais sur ce point la morale du paganisme, peut-être me fournirait-elle de quoi faire rougir et de quoi confondre bien des chrétiens, qui, malgré leur relâchement, se piquent encore d'être spirituels et parfaits dans leur religion ; car, en cela comme en beaucoup d'autres matières les païens, dont nous déplorons l'aveuglement et l'infidélité, nous ont appris notre devoir ». *Sur les Richesses, ibid.*

### DEUXIÈME PARTIE.

*Or, il arriva*, continue Jésus-Christ, *que ce pauvre mourut, et fut porté par les anges dans le sein d'Abraham ; le riche mourut aussi, et il fut enseveli dans l'enfer.* Quel nouvel ordre de destinées, mes Frères ! Lazare meurt le premier, car le Seigneur se hâte de visiter ses élus, et d'abréger leurs jours avec leurs souffrances. Le riche lui survit ; le Seigneur, au contraire, n'ouvre que lentement les portes de la mort aux pécheurs, pour les attendre plus longtemps à pénitence ; mais enfin le riche meurt ; car les grands biens nous attachent à la vie, mais ils ne nous rendent pas immortels. Il est enseveli, *sepultus :* circonstance qu'on ne remarque pas dans la mort de Lazare. Des honneurs funèbres sont sans doute rendus à sa mémoire ; la pompe et la vanité paraissent jusque sur son tombeau ; on rehausse par des monuments superbes son néant et ses cendres ; mais son âme toute seule, précipitée sous le poids de ses iniquités, s'est déjà creusé un lieu profond dans l'abîme éternel, *sepultus est in inferno.*

Ah ! si pour être chrétien, il suffit d'être exempt des gros crimes, le paganisme ne nous fournit-il pas des hommes sages et des femmes fortes, attachés à certains principes de gloire, qui se sont préservés de ces grands crimes et même des moindres irrégularités. Et tout ce que nous voyons dans le siècle où nous sommes, approche-t-il de ces anciens héros et de ces illustres héroïnes ? Ce ne sont donc point les vices grossiers qui distinguent le païen du chrétien, et quiconque ne les commet pas, ne doit pas se vanter de vivre en bon chrétien. Ce sont les vertus de l'Evangile qu'on pratique, comme la prière, la retraite, la mortification, le détachement des biens, le renoncement à soi-même, la fuite des plaisirs et des honneurs, l'humilité et la conformité à Jésus-Christ crucifié ; c'est là ce qui nous rend semblables à Jésus-Christ notre modèle et qui par conséquent nous exempte de la damnation éternelle. Ce ne sont point les qualités naturelles que le monde adore, comme la probité, la générosité, la simplicité, la modestie, la tempérance qui rend l'homme pur et irréprochable devant Dieu ; c'est une foi vive, une espérance ferme, une charité ardente, une régularité pleine de bonnes œuvres. Toute vie qui n'est point digne d'un saint est indigne d'un chrétien ; toute conduite qui n'est point accompagnée de vertu est une conduite de péché ; l'arbre qui ne porte que des feuilles est maudit ; et l'Evangile condamne aux mêmes peines et aux mêmes grincements de dents et le serviteur infidèle et le serviteur inutile. Ainsi, après avoir vu dans la peinture des mœurs du riche les dangers de la vie molle et mondaine, il faut encore dans le récit de ses tourments vous en faire voir la fin et la destinée.

### DEUXIÈME PARTIE.

Or il arriva, continue Jésus-Christ, que le pauvre mourut, et qu'il fut porté par les anges dans le sein d'Abraham ; le riche mourut aussi et il fut enseveli dans l'enfer : *factum est autem ut moreretur mendicus, et portaretur ab angelis in sinum Abrahæ ; mortuus est autem et dives, et sepultus est in inferno.* Justice de mon Dieu, quel nouvel ordre de destinée ! Lazare meurt le premier, car le Seigneur se hâte de visiter ses élus et d'abréger leurs souffrances. Le riche lui survit ; et le Seigneur n'ouvre que tard les portes de la mort pour l'attendre à pénitence ; mais enfin ce riche meurt, car les grands biens

Lazare meurt; son corps abandonné trouve à peine un peu de terre qui lui serve de sépulcre; sa fin est sans honneur devant les hommes; mais son âme glorieuse est menée en triomphe par tous les esprits célestes dans le sein d'Abraham : *factum est autem ut moreretur mendicus, et portaretur ab angelis in sinum Abrahæ.* Le riche meurt; tout Jérusalem en parle; on loue ses vertus; on vante sa magnificence; ses amis le pleurent; ses proches, pour se consoler de sa perte, cherchent à éterniser sa mémoire par des titres et des inscriptions. Soins inutiles des hommes! son nom même n'est pas venu jusqu'à nous. Nous ne le connaissons que par ses malheurs; nous savons seulement de lui qu'il était riche et qu'il est réprouvé; sa naissance, sa tribu, sa famille, tout cela est anéanti avec lui; car les impies, dit l'Esprit-Saint, ont péri comme ceux qui n'ont jamais été; ils sont nés comme s'ils ne l'étaient pas, *perierunt, quasi qui non fuerint; et nati sunt, quasi non nati*[1]. Lazare meurt; on ignore même dans Jérusalem s'il a vécu; sa mort est obscure comme sa vie. Le monde qui ne l'avait pas même connu, n'a pas de peine à l'oublier; mais son nom, écrit dans le livre de vie, a mérité d'être conservé aussi dans nos livres saints, et de retentir tous les jours dans ces chaires chrétiennes : *car le corps des justes est enseveli dans la paix, et leur nom vivra dans tous les siècles*[1]. En un mot, Lazare meurt, et il est porté par les anges dans le sein d'Abraham; le riche meurt, et il est enseveli dans l'enfer : voilà un partage qui ne changera plus. Insensés que nous sommes! que nous importe dans quelle situation la main de Dieu nous place pour l'instant rapide que nous paraissons sur la terre? pourquoi n'être pas plus occupés de ce que nous serons pour toujours dans l'éternité? Or, mes Frères, continuons l'histoire de notre Evangile, et examinons toutes les circonstances du supplice que souffre cet infortuné dans le lieu des tourments.

Premièrement, à peine se fut-il trouvé, dit Jésus-Christ, dans le lieu de son supplice, qu'il leva les yeux en haut, et vit Abraham et Lazare dans son sein, *elevans oculos.* Il commence d'abord par lever les yeux. Quelle surprise! c'est-à-dire que, pendant toute sa vie, il ne les avait pas ouverts une seule fois sur le

[1] Eccli., XLIV, 9.

[1] Corpora ipsorum in pace sepulta sunt, et nomen eorum vivit in generationem et generationem. *Eccli.*, XLIV, 14.

peuvent bien nous attacher à la vie, nous la faire aimer et désirer; mais ils ne nous rendent pas immortels. Enfin il est enseveli dans l'enfer, *sepultus est in inferno;* circonstance qui ne nous est pas moins marquée dans la mort de Lazare. La pompe du riche paraît jusque sur son tombeau; on rehausse la misère de son corps par des monuments superbes, et son âme toute seule, précipitée sous le poids de ses iniquités, comme sous une table de plomb, va prendre place dans l'abîme profond qu'elle s'est déjà creusé pendant sa vie, *et sepultus est in inferno.* Lazare meurt, et son corps abandonné à son indigence trouve à peine un pied de terre qui lui serve de sépulcre; et son âme glorieuse est menée en triomphe et portée par les anges dans le sein d'Abraham, *factum est ut moreretur mendicus, et portaretur ab angelis in sinum Abrahæ.* Le riche meurt; tout Jérusalem en parle, on loue ses vertus, on rappelle avec éloge sa magnificence, ses amis le pleurent, ses proches cherchent à éterniser sa mémoire par des titres et des inscriptions gravées sur le bronze et le marbre. Soins inutiles! Cependant, mes Frères, toute sa gloire a péri avec lui, son nom n'est pas même venu jusqu'à nous, nous ne le connaissons que par ses malheurs; nous savons qu'il était riche pendant sa vie et qu'il est réprouvé après sa mort; son nom, sa famille, sa tribu, son pays, ses emplois, tout cela est péri et inconnu pour nous; car la mémoire des impies périt avec eux, dit le Sage; et ceux qui ont cherché de la gloire et des louanges pendant leur vie, dit l'Ecclésiastique, périssent comme s'ils n'avaient jamais été; ils sont nés comme s'ils ne l'étaient pas, et leur postérité périt avec eux, *perierunt quasi qui non fuerint, et nati sunt quasi non nati, et filii ipsorum cum ipsis.* Lazare meurt, on ignore même dans Jérusalem où il était, qu'il eût vécu. Le monde, qui ne l'avait point connu à cause de son indigence, n'a pas beaucoup de peine à l'oublier. Sa mort est obscure, mais son nom a mérité d'être écrit dans le livre saint de la religion, d'où il est passé jusqu'à nous; on en fait retentir nos chaires chrétiennes, et il vivra dans tous les siècles en la mémoire des nations; car tel est l'heureux sort des justes, qui ont mené ici-bas une vie obscure; si leur corps périt, leur âme vivra éternellement. Eh! que leur importe que soient devenus leurs noms sur la terre, si leurs âmes sont emportées dans le ciel? Lazare meurt pauvre et inconnu, et il est emporté dans le sein d'Abraham; le riche meurt connu, regretté, loué, et il est enseveli dans l'enfer; voilà un sort bien déplorable, qui cependant ne changera jamais. Or, faisons ici quelque attention sur toutes les circonstances de son supplice.

A peine est-il arrivé dans le lieu de ses tourments, qu'il lève les yeux, et voit de loin Abraham et Lazare dans son sein, *elevans oculos suos, cum esset in tormentis, vidit Abraham a longe et Lazarum in sinu ejus.* Du fond de l'abîme où il est, il lève les yeux, *elevans oculos;* c'est-à-dire que pendant sa vie il ne les avait pas élevés une seule fois sur les dangers de son état; c'est-à-dire qu'il n'avait peut-être pas une seule fois fait réflexion, que la voie molle dans laquelle il marchait, conduisait à la perdition; car les pécheurs déclarés sentent quelquefois le poids et l'horreur de leurs désordres, et se trouvent souvent obligés de penser malgré eux à en sortir; mais les âmes molles, voluptueuses, exemptes de grands crimes, vivent le plus souvent sans savoir qu'elles ont vécu coupables. Les grands pécheurs dans les grands crimes lèvent quelquefois les yeux vers le ciel; mais les pécheurs indolents qui ne font que ce que le monde fait, qui conservent un air de probité au milieu d'une vie mondaine et sensuelle, ne lèvent point les yeux vers le ciel, parce qu'ils se croient innocents. Il voit Lazare dans le sein d'Abraham, qui est revêtu de gloire et d'immortalité. Première circonstance de son supplice; ce pauvre mendiant qu'il n'avait pas daigné honorer sur la terre d'un seul de ses regards, jouit des plus grandes délices dans le lieu d'abondance et de rafraîchissement, tandis que lui-même, dévoré des

danger de son état ; c'est-à-dire qu'il ne s'était même jamais avisé de se défier que la voie où il marchait, si sûre en apparence et si approuvée du monde, pût le conduire à la perdition ; car les pécheurs déclarés, les âmes entièrement livrées au crime, sentent bien que leur vie est une vie de réprobation, et ne se calment que dans l'espérance d'en sortir un jour et de mieux vivre ; mais ces âmes indolentes, molles, voluptueuses, dont je parle, qui se défendent des excès et des désordres, elles meurent d'ordinaire sans avoir su qu'elles ont vécu coupables. Le riche réprouvé voit de loin Lazare dans le sein d'Abraham, revêtu de gloire et d'immortalité : première circonstance de son supplice. Ce mendiant couvert d'ulcères, qu'il n'avait pas même daigné autrefois honorer d'un seul de ses regards, est dans le lieu de paix et de rafraîchissement, tandis que lui-même se sent dévoré par les ardeurs éternelles. Quel parallèle alors ! quels désirs de lui avoir ressemblé ! quelle secrète rage de ne lui ressembler pas ! Il voit en même temps toute l'étendue des biens qu'il a perdus, et les maux irréparables qu'il s'est préparés. Il regarde cette paix, cette sérénité, ces délices toujours nouvelles dont jouit Lazare. Il retombe d'une manière affreuse sur lui-même, et d'un coup d'œil s'offrent à lui tous ses malheurs. Plus déchiré par l'image toujours présente du bonheur dont il est déchu, que par l'horreur des peines qu'il endure, le ciel, dit un Père [1], le brûle plus que l'enfer.

Oui, mes Frères, c'est ainsi que Dieu ouvrira pendant toute l'éternité le sein de sa gloire ; qu'il dépliera les cieux devant ces millions de reprouvés que sa vengeance aura précipités dans l'abîme ; et que là il exposera sans cesse à chaque damné l'objet le plus propre à nourrir sa fureur et à augmenter ses peines.

[1] S. Pierre Chrysol.

Du fond de ce gouffre, vous lèverez peut-être les yeux comme le réprouvé de notre Evangile, vous qui m'écoutez, et, durant toute la durée des siècles, vous verrez dans le sein d'Abraham ce père sage et pieux, dont la foi et la piété vous avaient toujours paru une simplicité d'esprit et une faiblesse de l'âge ; vous rappellerez les dernières instructions dont il tâcha de redresser vos mauvais penchants au lit de la mort, les marques de tendresse qu'il vous donna, les vœux mourants qu'il fit pour la conduite de votre vie, en ce dernier moment où sa religion et son amour pour vous semblaient se ranimer ; et vos dissolutions, vos biens depuis dissipés, vos affaires ruinées, votre malheur présent, ne s'offriront à vous qu'avec ses remontrances paternelles et les exemples de piété qu'il vous avait donnés.

Vous lèverez encore les yeux, vous, qui dans un état de veuvage et de désolation vivez dans les délices et êtes morte devant Dieu ; et, du milieu des flammes, vous verrez éternellement dans le séjour de la gloire cet époux avec qui vous ne formiez autrefois qu'un même cœur et une même âme, sur les cendres duquel vous répandîtes tant de larmes, et qui, touché de votre fidélité, vous laissa dépositaire de ses biens et de ses enfants comme de sa tendresse ; et cet objet autrefois si cher vous reprochera sans cesse les infidélités que vous avez depuis faites à sa mémoire, la honte de votre conduite, les biens qu'il vous avait laissés, pour consoler votre affliction, employés à le déshonorer, et ses enfants mêmes, les gages précieux de son souvenir et de sa tendresse, négligés et sacrifiés à des amours injustes.

Oui, mes Frères, du milieu des flammes, ces enfants de colère verront dans le sein d'Abraham, pendant tous les siècles, leurs frères, leurs amis, leurs proches, avec qui ils avaient vécu, jouir de la gloire des saints, heureux par

flammes éternelles, se trouve brûlé de soif, et tourmenté de supplices dans l'enfer. Ah ! quel désespoir de lui avoir refusé les miettes de sa table ! quelle secrète rage de ne lui avoir pas ressemblé pendant sa vie, pour jouir de son bonheur après sa mort ! Il voit tous les biens dont Lazare est comblé, et tous les maux dont lui-même est environné ; il regarde ces délices toujours nouvelles dont Lazare jouit ; et d'un coup d'œil s'offrent à lui tous les malheurs qui l'accablent lui-même. Plus tourmenté par l'image de la félicité de Lazare, que par la rigueur des supplices qu'il endure, le ciel, dit un Père, le brûle plus que l'enfer.

Oui, le Seigneur durant toute l'éternité déploiera devant les réprouvés tous les plaisirs du séjour de la gloire, et leur montrera les objets les plus propres à augmenter leurs supplices par le regret qu'ils auront de s'en être privés par leur faute.

Du milieu de l'abîme et de ces flammes affreuses, ces enfants de colère verront dans le sein d'Abraham leurs amis, leurs frères, leurs proches qui jouissent de la gloire des saints, qui sont heureux par la possession de Dieu même qu'ils ont servi pendant leur vie. Ce spectacle sera le plus cruel supplice de leur esprit et la plus rude peine de leur cœur ; et ils se diront à eux-mêmes dans l'amertume de leur âme : voilà le sort que nous avons abandonné et le séjour qui nous attendait ; voilà ce Dieu grand, puissant, magnifique, riche, doux, aimable, et qui récompense si abondamment la moindre chose qu'on fait pour l'amour de lui ; voilà ce séjour éternel de délices et de plaisirs dont nos frères jouissent, et auquel nous avons renoncé pour des plaisirs d'un instant et qui sont toujours suivis de mille amertumes. Ils sentiront qu'ils étaient nés pour le même bonheur, destinés à la même patrie et que leur cœur était créé pour jouir de leur Dieu.

la possession du Dieu même qu'ils avaient servi. Ce spectacle tout seul sera la plus désespérante de leurs peines ; ils sentiront qu'ils étaient nés pour le même bonheur ; que leur cœur était fait pour jouir du même Dieu ; car la présence d'un bien auquel on n'a jamais eu de droit, ou qu'on n'aime plus, touche moins des malheureux qui en sont privés. Mais ici un mouvement, plus rapide que celui d'un trait décoché par une main puissante, portera leur cœur vers le Dieu pour qui seul il était créé ; et une main invisible les repoussera loin de lui. Ils se sentiront éternellement déchirés et par les efforts violents que tout leur être fera pour se réunir à leur Créateur, à leur fin, au centre de tous leurs désirs, et par les chaînes de la justice divine, qui les en arrachera et qui les liera aux flammes éternelles.

Le Dieu de gloire même, pour augmenter leur désespoir, se montrera à eux, plus grand, plus magnifique, s'il était possible, qu'il ne paraît à ses élus. Il étalera à leurs yeux toute sa majesté, pour réveiller dans leur cœur tous les mouvements les plus vifs d'un amour inséparable de leur être ; et sa clémence, sa bonté, sa munificence, les tourmentera plus cruellement que sa fureur et sa justice. Nous ne sentons pas ici-bas, mes Frères, la violence de l'amour naturel que notre âme a pour son Dieu ; parce que les faux biens qui nous environnent, et que nous prenons pour le bien véritable, ou l'occupent, ou la partagent [1]. Mais l'âme, une fois séparée du corps, ah ! tous ces fantômes qui l'abusaient, s'évanouiront ; tous ces attachements étrangers périront ; elle ne pourra plus aimer que son Dieu, parce qu'elle ne connaîtra plus que lui d'aimable ; tous ses penchants, toutes ses lumières, tous ses désirs, tous ses mouvements, tout son être se réunira dans ce seul amour ; tout l'emportera, tout la précipitera, si je l'ose dire, dans le sein de son Dieu ; et le poids de son iniquité la fera sans cesse retomber sur elle-même, éternellement forcée de prendre l'essor vers le ciel, éternellement repoussée vers l'abîme, et plus malheureuse de ne pouvoir cesser d'aimer, que de sentir les effets terribles de la justice et de la vengeance de ce qu'elle aime [1].

Quelle affreuse destinée ! Le sein de la gloire sera toujours ouvert aux yeux de ces infortunés. Sans cesse ils se diront à eux-mêmes : voilà le royaume qui nous était préparé ; voilà le sort qui nous attendait ; voilà les promesses qui nous étaient faites ; voilà le Seigneur seul aimable, seul puissant, seul miséricordieux, seul immortel, pour qui nous étions créés ! Nous y avons renoncé pour un songe, pour des plaisirs qui n'ont duré qu'un instant. Eh ! quand nous n'aurions rien à souffrir dans ce séjour d'horreur et de désespoir, cette perte toute seule pourrait-elle être assez pleurée? Première circonstance que nous rapporte Jésus-Christ des tourments du riche réprouvé : il est malheureux par l'image toujours présente de la félicité qu'il a perdue.

Mais il est encore malheureux par le sou-

[1] Après la mort..... l'âme .... aura sans doute des sentiments bien plus vifs par rapport à Dieu, qui sera le souverain bien des bons, et qui alors deviendra le souverain mal des méchants. — MALEBRANCHE, 2e *entretien sur la Mort.*

[1] Il faut comparer dans les deux textes cet admirable passage où respire le plus pur amour de Dieu et où se révèle la plus saine métaphysique.

Ces malheureux, poussant leurs cris vers ce séjour heureux où ils verront tant de justes, désireront être avec eux ; et une main invisible, plus rapide qu'un trait décoché, les repoussera vers l'abîme d'où ils voudraient s'élever. Ils seront pendant toute l'éternité déchirés par les remords de leur conscience sur un bonheur auquel ils ont renoncé, et par le juste châtiment de la divine justice qui leur arrachera ces pensées du ciel pour lequel ils soupirent, et les replongera dans les flammes éternelles.

Oui, ce Dieu de gloire, pour augmenter leur fureur, se montrera à eux encore plus aimable qu'à ses élus. Il recueillera tous ses charmes pour les étaler à leurs yeux ; et sa gloire, sa magnificence, sa majesté, sa clémence et sa bonté les tourmentera mille fois plus cruellement que sa justice et la fureur de sa vengeance. Nous ne sentons point ici-bas la violence de la pente que notre âme a vers son Dieu, parce que les objets qui frappent nos sens la détournent d'un autre côté. Mais cette âme, une fois séparée de son corps, la sentira cette violence dans toute son étendue ; ces objets trompeurs et séduisants se dissiperont ; ces erreurs s'évanouiront ; cette pente vers les créatures qui nous fait prendre le change, sera tout à fait détruite dans cette séparation, et cette âme ne se portera plus que vers son Dieu, parce qu'elle ne trouvera plus que lui d'aimable ; tout ce qu'elle a de pensées et d'inclinations sera réuni dans cette pente ; tous ses désirs et tout ce qu'elle est la précipitera dans le sein de son Dieu ; et le poids de ses iniquités la forcera de retomber sans cesse dans l'enfer. Elle sera éternellement forcée de prendre son essor vers le ciel, et ses crimes la repousseront éternellement dans le fond de l'abîme, et elle s'estimera plus malheureuse de voir le séjour de la gloire sans pouvoir sortir du milieu de ses supplices, que si elle souffrait des supplices plus cruels sans connaître le bonheur dont elle s'est elle-même privée.

Quelle affreuse destinée pour un réprouvé ! Le sein d'Abraham sera ouvert aux yeux de son infortune, sans qu'il puisse y entrer, et ce sera le plus grand sujet de sa peine. Première circonstance du supplice de notre riche infortuné : il est tourmenté par l'image présente de la félicité qu'il a perdue.

Mais en voici une seconde : c'est qu'il est encore tourmenté par le souvenir des biens qu'il a reçus pendant sa vie ; *Fili, recor-*

venir des biens qu'il avait reçus pendant sa vie : seconde circonstance de son supplice. Mon fils, lui dit Abraham, souvenez-vous des biens que vous avez reçus pendant votre vie : *Fili, recordare quia recepisti bona in vita tua.* Or, quelle foule de pensées désespérantes Abraham ne réveille-t-il pas dans son esprit avec ce souvenir ? L'avantage d'être descendu d'un peuple saint et d'une race bénie, méprisé ; les promesses faites à la postérité d'Abraham, inutiles pour lui ; le temple, l'autel, les sacrifices, la loi, les instructions des prophètes, les exemples des justes de la Synagogue, tout cela sans fruit pour son salut ; les biens même temporels dont il aurait pu se servir pour acheter une couronne immortelle, employés à flatter un corps destiné à brûler éternellement : *Recordare quia recepisti bona in vita tua.* Ainsi l'âme réprouvée entendra pendant toute l'éternité, au milieu de ses tourments, cette voix amère : *Souvenez-vous des biens que vous avez reçus pendant votre vie.* Rappelez ces jours passés dans l'abondance, cette foule d'esclaves attentifs à prévenir même vos souhaits, les distinctions publiques qui vous avaient fait passer des moments si doux et si agréables, ces talents éclatants qui vous avaient attiré l'estime et l'admiration des peuples, *recordare ;* souvenez-vous-en. Quel supplice alors pour cette âme que le parallèle de ce qu'elle avait été avec ce qu'elle est ! Plus l'image de sa félicité passée sera agréable, plus affreuse sera l'amertume de sa condition présente. Car telle est la destinée de l'adversité, de nous grossir et de nous mettre sans cesse sous les yeux les plaisirs de notre première situation et les malheurs attachés à notre condition présente.

Ce n'est pas assez : on lui rappellera encore tous les biens de la grâce dont elle a abusé : *Recordare quia recepisti bona.* Souvenez-vous que vous étiez enfant des saints, et né au milieu d'un peuple fidèle ; vous aviez reçu tous les secours d'une éducation chrétienne ; je vous avais donné en partage une âme bonne, un cœur défendu par d'heureuses inclinations ; tous vos moments presque avaient été marqués ou par quelque inspiration secrète, ou par quelque événement public, qui vous rappelait aux voies du salut. Je vous avais fait naître dans des circonstances si favorables à la piété ; je vous avais environné de tant d'obstacles contre vos passions, de tant de facilités pour la vertu, qu'il vous en a plus coûté pour vous perdre qu'il ne vous en eût coûté pour vous sauver, *recordare ;* souvenez-vous-en. Rappelez toutes les grâces dont vous avez abusé avec tant d'ingratitude, et combien il vous était aisé d'éviter le malheur où vous êtes tombée.

*dare quia recepisti bona in vita tua ;* mon fils, lui dit Abraham, souvenez-vous des biens que vous avez reçus pendant que vous viviez sur la terre. Or, quelle foule de pensées désespérantes Abraham ne met-il pas dans l'esprit du riche infortuné, d'être descendu d'un père saint, d'être sorti de la race de David, d'être né dans la loi, d'être enfant de promesses ; les exemples des justes qu'il avait eus devant les yeux ; les instructions des prophètes qui l'avertissaient du bonheur qui lui était promis, tout cela qui lui venait en pensée, les biens même temporels dont il aurait pu se servir pour acheter une couronne immortelle, employés à flatter un corps destiné à la mortification et à la pénitence, quelle cruelle réflexion ! quelle source de désespoir et de tristesse ! Oui, mes Frères, une âme réprouvée entendra dire pendant toute l'éternité ces terribles paroles : souvenez-vous que vous avez reçu des biens pendant votre vie, *Fili, recordare quia recepisti bona in vita tua.* Rappelez-vous ces jours passés dans l'abondance où rien ne vous manquait ; ces distinctions dont on vous honorait ; cette foule de flatteurs toujours prêts à prévenir vos désirs, à excuser vos défauts, à autoriser vos abus, à nourrir votre vanité de mille chimériques éloges, ces talents éclatants qui vous attiraient l'estime et l'admiration des peuples, *recordare quia recepisti bona in vita tua.* Souvenez-vous des biens que vous avez reçus pendant votre vie. Plus la condition présente d'une âme est agréable sur la terre, plus l'image de sa félicité future sera triste ; si elle pouvait oublier ces biens qu'elle a reçus et dont elle a si fort abusé, ses peines diminueraient ; mais tout lui en réveillera le souvenir : la justice de Dieu, impatiente de se venger, la multitude de ses crimes arrivée à son comble ; et quand on est dans l'affliction, on grossit toujours l'idée des biens dont on jouissait avant son infortune et l'on est ingénieux à se tourmenter soi-même.

Ce n'est pas tout : non-seulement on lui rappellera les biens temporels qu'il aura reçus pendant sa vie, mais encore ceux de la grâce dont il aura abusé. Oui, pécheur, qui ne songez point à sortir de vos crimes, on vous dira dans le fond de l'abîme : souvenez-vous que vous êtes sorti d'un peuple saint, que vous avez eu des secours si favorables, des exemples si puissants, un cœur défendu par d'heureuses inclinations, une innocence soutenue d'un penchant pour le bien aidé d'une bonne éducation, une pudeur naturelle que vous avez eu tant de peine à familiariser avec le vice et qui mettait en vous une barrière au péché, un esprit droit, élevé, si capable de discerner le vrai d'avec le faux, et que vous avez laissé égarer par votre faute, dont vous avez étouffé les lumières aux approches d'une passion honteuse, que sais-je ? que vous avez peut-être dégradé en l'appliquant à des usages profanes et si contraires à votre raison et à votre religion, un cœur si ardent pour le bien, si fidèle au commencement, si susceptible des impressions de la grâce, si capable de l'amour de son Dieu, une mémoire dont vous vous faites honneur dans le monde, que vous faites briller sur le fait de quelque histoire fabuleuse et dont vous vous êtes tant piqué parmi les créatures ; souvenez-vous-en de tous ces avantages qui vous avaient été donnés, *recordare.* Si le temps me le permettait ici, je ne cesserais de reprendre ces paroles d'avertissement qu'Abraham adressait au riche malheureux : vous étiez né dans des circonstances favorables pour le salut, rappelez-vous qu'il vous en a plus coûté pour vous perdre qu'il ne vous en eût coûté pour vous sauver : *Recordare quia recepisti bona in vita tua.* Souvenez-vous de tout cela

Ah ! c'est ici que l'âme réprouvée, repassant sur toutes les facilités de salut que la bonté de Dieu lui avait ménagées, entre en fureur contre elle-même. Plus elle approfondit son aveuglement, plus son malheur l'aigrit et la dévore, plus sa rage croît et augmente ; et la plus douce occupation de son désespoir est de se haïr éternellement elle-même. O Dieu ! que vous êtes juste en punissant le pécheur, puisque vous le rendez lui-même l'instrument le plus affreux de son supplice ! Seconde circonstance des tourments de notre infortuné : il est malheureux par le souvenir du passé.

Il est encore malheureux par les peines présentes qu'il endure : *Crucior in hac flamma ;* je souffre d'extrêmes tourments dans cette flamme. Troisième circonstance de son supplice ; la conformité de ses tourments avec ses fautes. Des flammes éternelles s'attachent à sa langue voluptueuse ; une soif ardente le dévore ; il demande une goutte d'eau, non pour éteindre, mais pour adoucir l'ardeur vengeresse qui le brûle, et elle lui est refusée. Au lieu de la pourpre et du lin qui couvraient autrefois son corps, il est aujourd'hui environné d'un vêtement de feu ; en un mot, autant avait-il été dans les plaisirs, autant lui rend-on de tourments. Nous ne savons pas ce qu'il souffre, mes Frères ; et je ne prétends pas aussi vous l'expliquer, ni affaiblir par des peintures vulgaires une image si effrayante ; mais nous savons qu'il crie depuis deux mille ans du milieu des flammes : Je souffre d'extrêmes tourments dans cette flamme, *crucior in hac flamma.* Nous savons qu'il souffre ce que l'œil n'a jamais vu, ce que l'oreille n'a jamais entendu, ce que l'esprit de l'homme ne peut comprendre ; nous savons que des flammes éternelles, allumées par la justice divine, sont attachées à son corps, et qu'il souffre tout ce que Dieu lui-même peut faire souffrir à un coupable qu'il est intéressé de punir ; nous savons que, dans le séjour de l'horreur et du désespoir, la victime sera salée avec un feu éternel, sans cesse consumée, et renaissant sans cesse de ses cendres ; nous savons qu'un ver secret et dévorant, placé de la main de Dieu au milieu de son cœur, la déchirera durant tous les siècles ; nous savons que ses pleurs n'éteindront jamais les flammes qui la consumeront, et que, ne pouvant se dévorer elle-même, les grincements de dents suppléeront à ce désir affreux ; nous savons que, lassée de blasphémer en vain contre l'auteur de son être, sa langue deviendra la pâture de sa propre fureur ; et que son corps, comme un tison noir et fumant, dit le Prophète, sera le jouet des esprits immondes, dont il avait été l'asile sur la terre. Nous savons enfin que, dans l'ardeur de sa peine, elle maudira éternellement le jour

et voyez quelle ingratitude vous commettez envers votre Dieu, et combien vous êtes coupable du malheur dans lequel vous êtes tombé.

Ah ! quel regret n'est-ce pas alors pour ce cœur, d'avoir préféré ces objets périssables à ce Dieu dont les libéralités et les charmes ne finiront jamais. Ah ! c'est alors que cette âme, repassant sur tous les avantages de sa vie que la bonté de Dieu lui avait accordés, veut entrer en fureur contre elle-même ; elle voit qu'une partie de ce qu'elle a fait et souffert pour un faux plaisir ou un fantôme de fortune qui n'est plus rien, lui eût valu la possession de la félicité des saints. Plus elle approfondit dans ces réflexions, plus sa rage la tourmente, et la plus douce consolation de son désespoir sera de se haïr éternellement soi même. O Dieu ! que vous êtes donc juste en punissant le pécheur, puisque vous le rendez le plus cruel instrument de son supplice ! Seconde circonstance du supplice du réprouvé : le souvenir du passé.

Mais non-seulement il est tourmenté par le souvenir du passé, il l'est encore par la rigueur des peines présentes qu'il endure. Troisième circonstance du riche réprouvé : je souffre dans ces flammes, *crucior in hac flamma.* Des flammes éternelles s'attachent à sa langue voluptueuse ; une soif dévorante la dessèche ; il demande une goutte d'eau pour la rafraîchir tant soit peu, *ut refrigeret linguam meam, quia crucior in hac flamma,* et elle lui est refusée. Au lieu de ces palais pompeux, de ces lits magnifiques, de ces mets délicieux, de ces liqueurs excellentes, un fleuve de feu l'environne ; autant qu'il a vécu dans les plaisirs et dans la bonne chère, autant lui rend-on de tourments. Nous ne savons pas ce qu'il souffre, mes Frères ; et je ne prétends pas vous le dépeindre par des comparaisons peu proportionnées à la grandeur de ses maux ; mais nous savons au moins qu'il souffre depuis près de deux mille ans, *crucior in hac flamma,* et qu'il souffre tout ce que Dieu peut faire souffrir de plus rude à un criminel qui a osé l'outrager, et qu'il est de sa gloire de punir. Nous savons que la victime sera salée d'un feu éternel, et que sans cesse elle renaîtra de ses cendres ; nous savons qu'un ver dévorant la déchirera éternellement et qu'elle portera en elle-même son enfer ; nous savons que, lassée de blasphémer et de maudire, sa propre langue deviendra la pâture de sa fureur ; que son cœur, suivant l'expression d'un prophète, deviendra dans l'enfer la malheureuse victime des esprits de ténèbres dont il avait été le jouet sur la terre. Nous savons que, ne pouvant trouver de soulagement à ses peines, elle maudira mille fois le jour qui l'a vu naître, le sein qui l'a portée, les mamelles qui l'ont allaitée, le Dieu qui l'a créée, et qu'elle voudrait qu'il l'anéantît ; qu'elle invoquera mille fois la mort sans être écoutée, et que le plus honteux anéantissement sera le plus doux de ses désirs et la plus consolante de ses pensées, nous le savons ; ce ne sont ici que les pures et simples expressions de la sainte Ecriture.

Voilà des images dont on ne peut quasi supporter la frayeur en vous les exposant ; et cependant c'est un réprouvé qui vous en fait la peinture. Vous voudriez, disait saint Chrysostome à son peuple, qu'il fût revenu quelqu'un de l'autre vie pour vous raconter ce qui s'y passe, sans cela vous n'en croirez rien. Eh bien ! contentez aujourd'hui votre curiosité ; voici un malheureux qui, du milieu de l'enfer, vous raconte ses peines et vous fait le détail de son infortune. Lorsqu'on parle de l'autre vie, il faut adoucir nos expressions, de peur de blesser votre délicatesse ; et une vérité qui autrefois a peuplé les déserts, qui a fait souffrir

qui la vit naître, le sein qui la porta, qu'elle invoquera la mort, et que la mort ne viendra point, et que le désir d'un anéantissement éternel deviendra la plus douce de ses pensées ; nous le savons, et ce ne sont là que les expressions des Livres saints.

Vous nous dites tous les jours, mes Frères, avec un air déplorable de sécurité, disait autrefois saint Chrysostome [1] aux grands de la cour de Constantinople, pour vous calmer sur les terreurs d'un avenir, que vous voudriez voir quelqu'un revenu de l'autre vie pour vous redire ce qui s'y passe. Eh bien ! continuait cet éloquent évêque, contentez aujourd'hui votre curiosité ; écoutez cet infortuné que Jésus-Christ en rappelle, et qui vous raconte le détail affreux de ses malheurs et de sa destinée ; c'est un prédicateur que l'enfer lui-même vous fournit. Quand nous vous parlons, nous, des tourments de l'autre vie, hélas ! il faut adoucir nos expressions, de peur de blesser votre fausse délicatesse. Une vérité qui a épouvanté les Césars, converti les tyrans, changé l'univers, n'est presque plus destinée aujourd'hui qu'à toucher les âmes simples et vulgaires ; ces images dans nos bouches sont écoutées avec dédain et renvoyées au peuple. Mais ici vous devez en croire un infortuné, qui ne vous redit que sa propre infortune, et qui vous en dit plus par ses cris et par son désespoir que par ses paroles. Vous écoutez avec tant d'attention ceux qui, revenus des îles les plus éloignées, vous racontent les mœurs et les usages des pays où vous n'irez jamais ; pourquoi n'entendriez-vous pas avec plus d'intérêt un malheureux qui vient vous apprendre ce qui se passe dans un lieu d'où lui seul est revenu, et qui sera peut-être votre demeure éternelle ?

Mais ses souffrances sont d'autant plus affreuses qu'on lui fait connaître qu'elles ne finiront point : quatrième circonstance de son supplice. De plus, lui répond Abraham, *il y a un grand abîme entre vous et nous, de sorte que ceux qui voudraient passer d'ici vers vous, ne le peuvent, comme on ne peut plus venir ici du lieu où vous êtes.*

Ainsi l'âme réprouvée perce dans toute la durée des siècles, et elle n'y voit point le terme de ses malheurs. Des peines qui doivent finir ne sont jamais sans consolation, et l'espérance est une douce occupation pour les malheureux. Mais ici l'avenir est la plus affreuse de ses pensées ; plus elle avance en esprit dans ces espaces infinis qu'elle voit devant elle, plus il lui reste de chemin à faire ; l'éternité toute seule est la mesure de ses tourments. Elle voudrait pouvoir du moins se dérober la pensée de cet avenir terrible ; mais la justice de Dieu lui présente sans cesse cette affreuse image, la force de l'envisager, de l'examiner, de s'en occuper, d'en faire le plus cruel de ses supplices. Chaque instant est pour elle un tourment éternel, parce que chaque instant n'est que le commencement de ses peines, et que chaque tourment est pour elle sans espérance. Souffrir des tourments affreux, souffrir une éternité à chaque moment, souffrir sans

[1] Chrysost. Conf. 3 de Laps.

la mort avec courage aux martyrs, qui a vaincu les tyrans, désarmé les bourreaux, n'est plus propre aujourd'hui qu'à épouvanter les âmes simples et vulgaires. Mais ici il n'en est pas de même ; voici un infortuné qui ne vous cache rien de son malheur ; vous croiriez un homme, ajoute saint Chrysostome, qui, revenu des îles éloignées, où vous n'auriez jamais été, vous raconterait ce qui s'y passe ; ah ! pourquoi donc n'écoutez-vous pas le triste récit d'un réprouvé qui vous parle des horreurs d'un lieu qui doit peut-être être votre demeure éternelle ?

Ces peines sont d'autant plus grandes, qu'on lui fait connaître qu'elles sont éternelles ! quatrième circonstance du supplice du riche réprouvé. *Il y a un chaos monstrueux entre vous et nous, répond Abraham, qui empêche que nous n'ayons communication avec vous, en sorte que ceux qui sont ici ne peuvent aller où vous êtes, ni ceux qui sont avec vous, passer au lieu où nous sommes.*

Ainsi dureront les peines des réprouvés : elles ne trouveront jamais de fin ; et c'est ce qui augmentera leur rage et leur fureur contre eux-mêmes. L'espérance est une douce occupation pour des malheureux que la douleur accable, et, quelque grandes que soient les peines qu'on endure, on en ressent beaucoup moins le poids à mesure qu'on espère d'en voir la fin. Mais ici cette ressource ne reste plus au réprouvé : plus il avancera dans ces espaces infinis, plus il lui restera du chemin à faire, et toute son espérance sera dans l'impossibilité de jamais sortir de son malheur. L'âme réprouvée voudrait bien se refuser l'idée de cette éternité, mais la divine justice, la lui représentant sans cesse devant les yeux, la forcera de s'en occuper et de s'en faire la plus rude circonstance de son supplice ; ainsi chaque instant qui s'écoulera, sera pour l'âme réprouvée une éternité tout entière de peines, et un seul moment de cette idée de l'éternité lui fera souffrir tout à la fois ce que l'éternité ne lui promet que successivement. Souffrir des tourments et n'en voir jamais la fin, endurer ce qu'il y a de plus horrible et voir renaître sans cesse son supplice, voilà la triste et malheureuse destinée du riche réprouvé. Je passe rapidement sur ces affreuses peintures ; il me suffit de vous annoncer en passant des vérités qu'il est de votre avantage de méditer sans cesse. O vous, pécheurs qui m'écoutez, si vous étiez jugés maintenant, l'enfer serait votre partage, et cependant non-seulement vous n'y pensez point, mais vous ne voulez pas même y penser ; non-seulement vous vous défendez de ces images affreuses de flammes et de supplices éternels, mais vous ne les regardez que comme des frayeurs imaginaires et comme des faiblesses

ressource et recommencer tous les jours son supplice : telle est la destinée de l'âme malheureuse. Je passe rapidement sur toutes ces circonstances ; il est des vérités qu'il suffit d'avoir montrées, qui sont elles-mêmes de grandes sources de réflexions, et qu'il faut laisser développer à ceux qui les écoutent.

Enfin, le déréglement de ses frères qui vivaient encore, et auxquels l'exemple de sa vie molle et voluptueuse, avait paru un modèle à suivre, et par conséquent été une occasion de chute et de scandale, fait la dernière circonstance de ses peines : *Père Abraham*, s'écrie-t-il, *envoyez du moins Lazare dans la maison de mon père, afin qu'il avertisse les cinq frères que j'y ai laissés, de peur qu'ils ne viennent eux-mêmes dans ce lieu de tourments ; car si quelqu'un ne ressuscite d'entre les morts, ils ne croiront pas.* Il souffre pour les péchés d'autrui ; tous les crimes où ses frères tombent encore augmentent la fureur de ses flammes, parce qu'ils sont une suite de ses scandales, et il demande leur conversion comme un adoucissement à ses peines.

Ah ! mes Frères, combien croyez-vous qu'il y ait d'âmes réprouvées dans l'enfer, avec lesquelles vous avez vécu autrefois, et qui sont tourmentées pour les fautes où vous tombez tous les jours encore ? Peut-être que la personne infortunée, qui corrompit la première votre innocence, crie actuellement dans le lieu de son supplice, et fait des instances de rage auprès de son juge, afin qu'il lui soit permis de venir vous montrer ce spectre affreux, qui alluma autrefois dans votre âme encore pudique des désirs impurs, dont la licence de vos mœurs n'a été depuis qu'une suite funeste. Peut-être que cet impie qui vous avait appris à douter de la foi de vos pères, et qui avait gâté votre esprit et votre cœur par des maximes d'irréligion et de libertinage, lève sa voix dans le séjour de l'horreur et du désespoir, et, détrompé trop tard, demande de venir vous détromper lui-même, et adoucir ses tourments en corrigeant votre incrédulité. Peut-être que cet écrivain profane et lascif dont les œuvres fatales à la pudeur font tous les jours sur votre innocence des impressions si dangereuses, pousse dans les flammes des cris affreux, et sollicite en vain que quelque compagnon de son supplice vienne vous informer des malheurs de sa destinée. Peut-être que l'inventeur de ces spectacles criminels, où vous courez avec tant de fureur, sentant croître la rigueur de ses peines, à mesure que les fruits dangereux et irréparables de son art portent un nouveau poison dans vos âmes, peut-être qu'il fait monter ses rugissements jusqu'au sein d'Abraham, pour obtenir qu'il puisse lui-même, avec son cadavre hideux et dévoré des feux éternels, venir paraître sur ces théâtres infâmes que sa main éleva autrefois, et corriger par l'effroi de ce nouveau spectacle le danger de ceux qui lui doivent

qu'il faut laisser au peuple. Grand Dieu ! que vos châtiments sont terribles d'aveugler ainsi les pécheurs, de peur qu'ils ne se servent de ces idées pour opérer leur salut ! Depuis quand une vérité qui a fait trembler les païens, qui a effrayé les philosophes, ne pourra-t-elle plus faire trembler les fidèles ?

Enfin le déréglement des frères du riche, qui vivaient encore sur la terre, et à qui l'ignorance où ils étaient des supplices qu'il souffrait, était encore une occasion de chute, c'est la dernière circonstance qui rend affreux le supplice de cet infortuné, et je finis par là. *Je vous prie, père Abraham, d'envoyer Lazare à la maison de mon père, pour avertir les cinq frères que j'ai, de l'état déplorable où je suis réduit, parce que si on ne les avertit point de ce lieu de tourments, ou bien ils ne croiront pas qu'il y en ait un, ou bien ils ne travailleront point à l'éviter : Rogo ergo te, pater, ut mittas eum in domum patris mei ; habeo enim quinque fratres, ut testetur illis, ne et ipsi veniant in hunc locum tormentorum.* Il souffre pour ses propres crimes, et il s'imagine de souffrir encore pour les crimes de ses frères qui ne sont qu'une suite des siens ; c'est pour cela qu'il souhaite leur conversion comme un adoucissement à ses peines.

Ah ! combien croyez-vous, mes Frères, qu'il y a d'âmes dans les enfers qui souffrent encore pour les crimes qui se commettent tous les jours sur la terre par leurs parents, leurs amis, leurs compagnons ? Combien pensez-vous qu'il y a de ces personnes avec qui vous avez vécu, qui étaient unies avec vous par la même société de vie ou de commerce, qui crient encore sans cesse qu'on vous envoie quelqu'un de l'autre monde, qui vous expose leur état malheureux ? Peut-être que cet impie, qui vous a appris à douter le premier de la foi de vos pères, et à vous railler des vérités de notre sainte religion, crie sans cesse depuis le moment de son supplice et qu'il élève sa voix, dans des transports de fureur et de rage, pour demander à Dieu qu'il vous envoie quelqu'un qui vous détrompe de vos erreurs, qui vous affermisse dans votre foi. Peut-être que cet écrivain lascif qui fait autant d'impudiques que de lecteurs, pousse des cris vers le ciel, afin qu'il lui soit permis de vous envoyer quelque compagnon de son supplice, pour vous montrer les peines que lui coûte cet ouvrage fatal à l'innocence de tant de jeunes cœurs et vous instruire de sa malheureuse destinée. Peut-être que l'inventeur de ces spectacles profanes où vous venez réveiller le feu de vos passions, à mesure que ces ouvrages d'iniquité portent le poison dans vos âmes, fait retentir sa voix du fond de son abîme, afin qu'il lui soit permis de revenir lui-même avec un cadavre hideux sur ces théâtres infâmes et se montrer ainsi pour effrayer les spectateurs et leur donner horreur de ces spectacles par l'image des supplices qu'il endure et qu'ils endureront après lui. Peut-être que ce voluptueux, qui avait employé toute son éloquence pour séduire une jeune personne, pousse maintenant des rugissements vers le sein d'Abraham, afin qu'il lui soit permis de sortir un moment de l'enfer pour vous montrer à vous, voluptueux qui vivez comme lui, le malheureux état où l'ont réduit ses déréglements.

leur naissance et auxquels il doit lui-même son éternelle infortune [1].

Mais quelle réponse fait-on du sein d'Abraham à toutes ces âmes réprouvées? Que vous avez Moïse et les prophètes, et de plus les préceptes de Jésus-Christ, et que, si les vérités des Ecritures ne vous corrigent pas, en vain un mort ressusciterait pour vous convertir, et que ce spectacle vous laisserait encore incrédule. *Habent Moysen et prophetas. Si Moysen et prophetas non audiunt, neque si quis ex mortuis resurrexerit, credent.* Vous croyez qu'un miracle, qu'un mort ressuscité, qu'un ange qui viendrait vous parler de la part de Dieu, vous ferait renoncer au monde et changer de vie; vous le dites tous les jours; vous vous trompez, mes Frères; vous trouveriez encore des raisons de douter; votre cœur corrompu trouverait encore des prétextes pour se défendre contre l'évidence de la vérité. Les miracles de Jésus-Christ ne corrigeaient pas l'hypocrisie des pharisiens, ni l'incrédulité des sadducéens; ils en devenaient plus inexcusables; mais ils n'en étaient pas plus fidèles. Le plus grand miracle de la religion, c'est la sublimité de sa doctrine, c'est la sainteté de sa morale, c'est la magnificence et la divinité de nos Ecritures: si vous n'en êtes pas touché, éclairé, changé, tout le reste serait inutile. *Habent Moysen et prophetas. Si Moysen et prophetas non audiunt, neque si quis ex mortuis resurrexerit, credent.*

Lisez-les donc ces livres saints, mes Frères; commencez par là toutes vos journées, et par là finissez-les toutes, puisque c'est le seul expédient que nous propose aujourd'hui Jésus-Christ, pour éviter la destinée du réprouvé de notre Evangile. Hélas! mes Frères, si vous méditiez ces livres divins, nous n'aurions pas besoin de venir prouver qu'une vie mondaine, voluptueuse, exempte même de désordres, est une vie criminelle et digne de l'enfer; nous ne serions pas obligés de vous apprendre que le royaume du ciel souffre violence; que ne pas se renoncer sans cesse soi-même, chercher sa consolation en ce monde, n'en pas user comme si l'on n'en usait point, ne vivre que pour son corps, c'est perdre son âme et n'être pas disciple de Jésus-Christ. Ce sont là les vérités les plus simples et les plus familières de l'Evangile, les premiers fondements de la doctrine du salut.

Et au fond, dans quelque état d'opulence et de prospérité que vous soyez né, comme notre riche réprouvé, les jours de notre pèlerinage sont-ils assez longs, ou pour vous livrer tranquillement aux plaisirs qui vous environnent, ou pour vous laisser alarmer par les devoirs pénibles qui vous assurent une meilleure destinée? Nous paraissons un instant sur la terre, et en un clin d'œil tout s'évanouit devant nous; et nous rentrons dans les abîmes de l'éternité. Quelle impression peuvent donc faire sur nos cœurs des plaisirs qui vont finir demain, et qui ne nous laissent rien de plus réel, que le regret d'en avoir joui? Quoi! si pendant une longue vie, vous ne deviez avoir d'agréable qu'un seul songe, et que tout le reste de vos jours fût destiné à expier, par des tourments indicibles, le plaisir de cette courte rêverie, votre sort vous paraîtrait-il si digne d'envie? Telle est cependant votre destinée, dit saint

[1] Madame, qui entendit Massillon dans le carême de 1701, et qui trouva *très-long* le beau sermon *sur l'Aumône*, nous apprend comment la cour mêlait les spectacles aux sermons. (Lettre du 8 mars 1701, à la comtesse palatine Louise.)

Mais que répond-on à toutes leurs demandes? Ce qu'Abraham répondit au riche réprouvé: que vous avez Moïse et les prophètes, et que si les divines Ecritures ne vous touchent point, en vain les morts sortiraient-ils de leurs tombeaux pour venir vous convertir par l'exposition de leurs peines; vous ne les en croiriez pas. Lisez-les donc les livres saints, puisque Jésus-Christ vous les propose, et qu'il vous dit que vous n'avez point d'autre expédient pour éviter d'être malheureux; et certes, si vous les méditiez souvent ces vérités saintes, si vous les goûtiez comme il faut ces paroles divines, ah! serions-nous obligés de monter dans les chaires chrétiennes pour vous faire comprendre que la vie molle et mondaine est digne de l'enfer et de ses flammes? Aurions-nous besoin de vous dire que ne pas porter sa croix, ne se renoncer pas soi-même, ne pas tout quitter pour suivre Jésus-Christ, ce n'est pas être son disciple? Ce sont les premières et les plus familières vérités de son Evangile.

Ah! lisez-les donc ces saintes Ecritures; commencez par là toutes vos journées, et finissez par là toutes vos occupations. C'est le seul remède que Jésus-Christ vous propose contre toutes ces maximes du monde, si dangereuses pour votre salut, si fatales à votre innocence, et punies d'une manière si terrible dans l'autre vie.

Et dans le fond, pouvez-vous trop vous mortifier, et souffrir ici-bas? Les jours de votre pèlerinage sont-ils assez longs, pour vous lasser de travailler à la possession d'une éternité de bonheur? Les objets qui vous environnent ici-bas, sont-ils assez précieux pour vous faire oublier les délices célestes? Ah! les établissements frivoles, où nous paraissons un instant sur la terre pour rentrer aussitôt dans les abîmes de l'éternité, peuvent-ils tellement nous attacher? Quoi! si vous veniez à songer que les plaisirs que vous goûtez, les biens que vous estimez tant, les honneurs que vous cherchez avec tant d'empressement, peuvent seuls vous rendre heureux; si vous vous représentiez dans un songe que tout vous rit, que rien ne vous manque, et que, revenant de cette courte rêverie, vous connussiez que vous êtes trompés, et que pendant tout le cours de l'éternité, vous dussiez expier par des peines réelles des plai-

Chrysostome, vous qui vivez dans les délices et dans l'oubli de Dieu, vous ressemblez à un homme qui songe qu'il est heureux, et qui, après le plaisir de cette courte rêverie, s'éveille au son d'une voix terrible, voit avec surprise s'évanouir ce vain fantôme de félicité qui amusait ses sens assoupis, tout s'anéantir autour de lui, tout disparaître à ses yeux, et un abîme éternel s'ouvrir, où des flammes vengeresses vont punir durant l'éternité l'erreur fugitive d'un songe agréable[1]. Méditez ces vérités saintes, mes Frères; apprenez quelle est l'espérance et quels sont les devoirs de votre vocation, afin que, méprisant tout ce qui doit passer, vous ne perdiez jamais de vue les biens immuables. Ainsi soit-il.

sirs d'un instant, votre sort vous paraîtrait-il fort digne d'envie? Et cependant voilà votre destinée; vous êtes semblables à un homme qui songe qu'il est heureux, et qui, revenu de sa courte rêverie, voit disparaître ce chimérique bonheur à ses yeux, et ne trouve au lieu de ses plaisirs imaginaires, que des flammes éternelles destinées à punir l'erreur fugitive du songe fatal qui l'avait enivré. Méditez donc des vérités si terribles et de si grandes conséquence pour votre salut; apprenez quels sont les dangers de la vie mondaine, pour les éviter; reconnaissez ce que doivent coûter ces frivoles plaisirs qu'on goûte sur la terre, et usez tellement de la figure de ce monde qui passe, que vous n'oubliiez jamais la poursuite des biens immuables et éternels qui ne passeront jamais.

[1] Donc, ô pauvres, que vous êtes riches! Mais, ô riches, que vous êtes pauvres! Si vous tenez à vos propres biens, vous serez privés pour jamais des biens du Nouveau Testament; et il ne vous restera pour partage que ce *Væ* terrible de l'Evangile. — BOSSUET, *de l'éminente Dignité des Pauvres dans l'Eglise*, ad fin.

---

# QUARANTE-UNIÈME SERMON.

---

## SERMON POUR LE VENDREDI DE LA DEUXIÈME SEMAINE DE CARÊME.

### SUR L'ENFANT PRODIGUE.

---

#### NOTICE.

On trouve quelques traits de cette noble et touchante homélie dans l'édition de 1705, au *Sermon pour le samedi de la deuxième semaine de carême*. Il serait utile de comparer à la première partie de ce discours le sermon de Bourdaloue *sur l'impureté*. Ce qui fait ici le mérite particulier et le triomphe de Massillon, c'est ce tact exquis, cette délicatesse timide, ce sentiment pur et contenu avec lequel il s'occupe du plus grossier des vices. On peut dire du style de Massillon, lorsqu'il parle de l'*Honnêteté des mœurs*, ce qu'un fin moraliste disait de la pudeur : « Ce qu'est leur cristal aux fontaines, ce qu'est un verre à nos pastels, et leur vapeur aux paysages, la pudeur l'est à la beauté et à nos moindres agréments ».

---

#### ANALYSE.

DIVISION. — 1° *L'excès de la passion de l'impureté, marqué dans les égarements de l'enfant prodigue*; 2° *L'excès de la miséricorde de Dieu, dans les démarches du père de famille.*

PREMIÈRE PARTIE. — *L'excès de la passion marqué dans les égarements de l'enfant prodigue.*

1° Il n'est point de vice qui éloigne plus le pécheur de Dieu; il met comme un abîme entre Dieu et l'âme voluptueuse et ne laisse presque plus au pécheur d'espérance de retour. Voilà pourquoi il est dit dans l'Evangile que le prodigue s'en alla d'abord dans un pays fort éloigné. En effet, il semble que dans les autres vices, le pécheur tient encore à Dieu par de faibles liens; mais la passion honteuse dont je parle, déshonore le corps, éteint la raison, et rend insipides toutes les choses du ciel.

2° Il n'en est point qui laisse moins de ressources pour revenir à Dieu, quand on s'en est éloigné. Le prodigue dissipa tout son bien en débauches, les biens de la grâce et les biens de la nature. La perte de la grâce est le fruit ordinaire de tout péché qui

tue l'âme ; mais celui-ci va plus loin : il va tarir les dons de l'Esprit saint jusque dans leur source ; et la foi, ce fondement de tous les dons, ne tarde pas d'être renversée dans le cœur du pécheur impudique, parce qu'il n'y a pas loin de la dissolution à l'impiété. Les biens de la nature sont pareillement dissipés : vous aviez reçu en naissant une âme si pudique ; vous étiez né doux, égal, accessible ; vous aviez reçu en naissant des talents heureux ; depuis que ce feu impur est entré dans votre âme, on ne vous reconnaît plus, et l'on cherche tous les jours vous-même dans vous-même. Je ne parle pas ici des biens de la fortune, qui viennent s'abîmer dans ce gouffre.

3° Troisième caractère du vice honteux dont nous parlons : ce vice honteux devient le supplice du pécheur impudique. Après que l'enfant prodigue eut tout dissipé, il arriva une grande famine en ce pays-là, et il commença à tomber en nécessité. Ce vice rend le pécheur insupportable à lui-même : premièrement, par le fonds d'inquiétude qu'il laisse dans la conscience impure, qui fait que le pécheur se reproche sans cesse sa propre faiblesse, et qu'il rougit en secret de ne pouvoir secouer le joug qui l'accable. Secondement, par les dégoûts, les jalousies, les fureurs, les contraintes, les frayeurs, les tristes événements, inséparables de cette passion. Troisièmement, par les nouveaux désirs que ce vice allume sans cesse dans le cœur. Quatrièmement, par les tristes suites du déréglement, qui font presque toujours expier dans un corps chargé de douleurs, la honte des passions du premier âge.

4° Dernier caractère de ce vice : il n'en est point qui rende le pécheur plus vil et plus méprisable aux yeux des autres hommes. L'enfant prodigue tomba dans un avilissement qu'on ne peut lire sans horreur. En vain le monde a donné des noms spécieux à cette passion honteuse ; dans la vérité, c'est un avilissement qui déshonore l'homme et le chrétien ; c'est une tache qui flétrit les plus grandes actions ; c'est une bassesse, qui, loin de nous approcher des héros, nous confond avec les bêtes ; et le monde, ce monde si corrompu, respectant néanmoins la pudeur, couvre d'une confusion éternelle ceux qui s'en écartent, et en fait le sujet de ses dérisions et de ses censures.

DEUXIÈME PARTIE. — *Voyons, dans la conversion de l'enfant prodigue, le modèle et les consolations de sa pénitence.*

1° Le premier caractère de sa passion avait été de mettre comme un abîme entre lui et la grâce, par les ténèbres qu'elle avait répandues sur son esprit, par un dégoût affreux des choses du ciel, par l'asservissement des sens à l'empire de la volupté. La première démarche de sa pénitence éloigne tous ces obstacles. Premièrement, elle lui ouvre les yeux sur l'état honteux où la passion l'avait réduit ; *elle le fait rentrer en lui-même*, dit l'Evangile. Secondement, son dégoût affreux pour les choses du ciel se change en un saint désir de la vertu et de la justice ; *combien de serviteurs*, dit-il, *dans la maison de mon père ont du pain en abondance, et je suis ici à mourir de faim!* Autrefois la seule idée de la règle et de la vertu le faisait frémir ; la seule vue de la maison du père de famille lui était insupportable ; il commence maintenant à envier la destinée de ses serviteurs, de ces âmes fidèles qui lui sont attachées. Troisièmement, il ne s'en tient pas à de simples souhaits d'imitation ; il ne renvoie pas à l'avenir ; il ne loue pas la vertu dans l'espérance d'en suivre un jour les règles saintes ; la véritable douleur parle moins et agit plus promptement. *Je me lèverai*, dit-il : *Surgam* ; j'ai un père tendre et miséricordieux, qui ne demande que le retour de son enfant ; j'irai dans sa maison sainte : *Ibo ad patrem* ; j'irai répandre à ses yeux toute l'amertume de mon âme, je lui dirai : *Mon père, j'ai péché contre le ciel et devant vous.*

2° Quel changement et quel exemple plein de consolation pour les pécheurs ! Il semble que Dieu veut être particulièrement le père des ingrats, le bienfaiteur des coupables, le Dieu des pécheurs, le consolateur des pénitents. En effet, les premières démarches de la pénitence de l'enfant prodigue sont suivies de mille consolations, au lieu que les fruits de l'iniquité avaient été pour lui amers comme de l'absinthe.

Premièrement, consolation du côté des facilités qu'il trouve dans la sainte entreprise de son changement. Le père de famille aperçoit son fils de loin et court au-devant de lui. Il faut peu de chose pour ébranler un pécheur dans ce commencement de sa carrière ; le démon même, plus attentif alors que jamais à ne pas se laisser enlever une proie qui lui échappe, n'offre à une âme touchée que des difficultés insurmontables dans sa nouvelle entreprise. Mais, que fait alors l'amour toujours attentif du père de famille ? il court vers son enfant ; il se hâte de le soutenir ; il le rassure contre ses frayeurs ; il rassemble mille circonstances qui lui facilitent toutes ses démarches ; il éloigne des occasions où sa faiblesse aurait pu échouer ; il renverse des projets qui l'auraient exposé à de nouveaux périls. Secondement, consolation du côté des douceurs secrètes qu'on trouve dans les premières démarches d'une nouvelle vie. Le père de famille ne se contente pas de courir au-devant de son fils retrouvé, il se jette à son cou, il l'embrasse, il le baise : *Cecidit super collum ejus, et osculatus est eum :* image tendre et consolante de la joie que la conversion d'un seul pécheur cause dans le ciel, et des consolations secrètes que Dieu fait sentir à une âme, de ces premières démarches de son retour vers lui. Troisièmement, consolation du côté de la participation aux saints mystères, dont il avait si longtemps vécu privé par ses déréglements. Le père de famille fait tuer le veau gras ; il appelle son fils retrouvé à ce festin céleste : *Adducite vitulum saginatum ; manducemus et epulemur.* Quelle douceur, après avoir vécu tant d'années éloigné de l'autel et des sacrifices, de se retrouver au pied de l'autel saint avec ses frères, nourri du même pain, soutenu de la même viande, attendant les mêmes promesses ! L'âme regrette-t-elle alors les plaisirs honteux dont la grâce vient de la dégoûter ?

3° Enfin, l'enfant prodigue était tombé dans l'avilissement et dans le dernier mépris ; l'honneur et la gloire sont le dernier privilége de sa pénitence ; on le rétablit dans tous les droits dont il était déchu ; on le revêt d'une robe de dignité et d'innocence ; on lui donne même la préférence sur son aîné ; c'est-à-dire, que la piété fait oublier ce que nos passions avaient ou d'insensé ou de méprisable ; on n'en rappelle le souvenir que pour donner plus de prix aux vertus qui leur ont succédé.

---

Peregre profectus est in regionem longinquam, et ibi dissipavit substantiam suam vivendo luxuriose.

*Il s'en alla dans un pays étranger fort éloigné, où il dissipa tout son bien en excès et en débauches.* Luc, xv, 13.

La parabole du prodigue pénitent est un des traits de toute l'Ecriture des plus consolants pour les pécheurs ; et, comme je me propose aujourd'hui de vous en exposer toutes les circonstances, il me paraît nécessaire de vous en rapporter d'abord l'occasion.

Un grand nombre de publicains et de gens de mauvaise vie, touchés des paroles de grâce

La parabole du prodigue pénitent est, mes Frères, le trait de toute l'Ecriture le plus consolant pour le pécheur. Et devant aujourd'hui vous en entretenir, il me paraît nécessaire de vous en rapporter toutes les circonstances.

et de salut qui sortaient de la bouche du Sauveur, avaient renoncé à leurs déréglements, et paraissaient à sa suite parmi ses disciples. Ce médecin céleste, qui n'était venu que pour ceux qui avaient besoin d'être guéris, honorait leurs maisons de ses visites, leurs personnes de sa familiarité, leurs tables mêmes de sa présence. Tant de bonté ne tarda pas de [1] scandaliser l'orgueil des scribes et des pharisiens, car la fausse piété est toujours cruelle. Ils trouvent à redire à l'étroite liaison qu'a Jésus-Christ avec des pécheurs, et ne manquent pas de chercher, dans une ressemblance de mœurs, la raison de cette conduite. Ils le décrient dans l'esprit du peuple par l'endroit même qui aurait dû lui attirer davantage l'amour et le respect, et le font passer lui-même pour un pécheur et pour un homme de bonne chère.

A des reproches que l'envie toute seule formait, à une dureté si indigne de ceux qui se disaient les pasteurs du troupeau, et dont la fonction principale était d'offrir des sacrifices pour les pécheurs, Jésus-Christ ne répond que par trois paraboles, qui toutes, sous des images différentes, renferment le même sens et conduisent à la même vérité.

Tantôt il se représente sous l'image d'un pasteur, qui laisse là quatre-ving-dix-neuf brebis, et court après une seule qui s'est égarée ; tantôt sous la figure d'une femme, qui semble faire peu de cas des neuf pièces d'argent qui lui restent, et cherche la dixième qu'elle a perdue, avec des soins et des inquiétudes que rien ne peut égaler ; enfin, sous le symbole d'un père de famille, lequel, ayant comme perdu le plus jeune de ses fils, que la licence et les égarements de l'âge avaient fait errer longtemps dans des contrées étrangères, est transporté de joie à son retour, et lui donne des marques de sa tendresse qu'il n'avait jamais données à son aîné, jusque-là demeuré fidèle. Le but de toutes ces paraboles est de faire comprendre aux pharisiens que la conversion d'un seul pécheur cause plus de joie dans le ciel que la persévérance d'un très-grand nombre de justes, et que les mêmes désordres qui avaient irrité Dieu contre nous, excitent sa clémence et sa pitié, dès qu'il en voit un repentir sincère dans nos cœurs.

Or, pour nous laisser dans cette dernière parabole une idée plus vive de sa bonté envers les pécheurs, Jésus-Christ nous y rapporte en détail les excès et les égarements où l'âge et les passions avaient jeté l'enfant prodigue. Il nous le dépeint lié des chaînes d'un vice honteux ; et sur tous les autres vices, il choisit celui qui semble mettre de plus grands obstacles à sa grâce, et laisser à l'âme criminelle moins d'espérance de retour.

Pour entrer donc aujourd'hui dans les intentions du Sauveur, et animer les pécheurs

[1] *A scandaliser*, 1764. De scandaliser, 1745, 1705, et Renouard.

Un grand nombre de publicains et de gens de mauvaise vie, touchés des paroles de grâce et de salut qui sortaient de la bouche du Sauveur, avaient renoncé à leurs déréglements. Et, pour donner plus de succès à ses discours, ce médecin céleste, qui ne venait dans le monde que pour guérir ceux qui avaient besoin d'être guéris, honorait les pécheurs malades de sa conversation et de sa familiarité, pour les convertir plus facilement. Tant de bonté et de miséricorde de sa part ne tarda pas de scandaliser la fausse piété des scribes et des pharisiens; car la dévotion hypocrite est toujours cruelle et envieuse contre la véritable piété. Ils trouvent à redire à ses charitables entretiens et à cette familiarité ingénieuse que Jésus-Christ a avec les pécheurs, et dès lors ils ne manquent pas de chercher la raison de cette conduite. Ils décrient le Sauveur par l'endroit même qui aurait dû le leur rendre plus aimable; ils prennent occasion de le calomnier de ce qu'il cherche le salut des pécheurs dans les conversations qu'il a avec eux, et le font passer lui et ses disciples pour des gens de bonne chère, qui vont jusque chez les publicains chercher de bons repas.

A une dureté si indigne de ceux qui sont les chefs et les modèles de la tempérance et de la frugalité, Jésus-Christ répond par trois mystérieuses paraboles, qui toutes sont des images différentes, qui conduisent au même sens et se réduisent au même terme.

Tantôt il se représente sous la figure d'un pasteur qui, ayant en garde cent brebis dont l'une s'est égarée, laisse avec joie les nonante-neuf autres, pour aller chercher la centième, et après l'avoir trouvée la charge sur ses épaules et la rapporte au troupeau ; tantôt il se représente sous la figure d'une femme qui, ayant pour tout bien dix pièces d'argent dont elle a perdu une, peu touchée des neuf autres pièces qui lui restent, les abandonne pour ne penser qu'à celle qu'elle a perdue, et ne la trouvant point assez tôt, elle renverse tout dans sa maison et la cherche avec des soins et des inquiétudes que rien ne peut égaler; tantôt sous le symbole d'un père de famille, lequel, ayant perdu le plus jeune de ses deux fils, que le libertinage avait fait égarer dans des contrées étrangères, après avoir demandé la portion de son bien, se trouve tout transporté de joie lorsqu'il le voit revenir à lui, et donne à cet enfant, jusqu'alors rebelle et libertin, des marques de tendresse qu'il refuse à son aîné, jusque-là demeuré obéissant et fidèle. Le but de toutes ces paraboles était d'apprendre aux scribes et aux pharisiens que la conversion d'un seul pécheur pénitent cause plus de joie dans le ciel que le salut de nonante-neuf justes qui n'ont pas besoin de pénitence; que le Sauveur ne rejette pas les pécheurs, quelque criminels qu'ils soient, quand de bonne foi ils reviennent à lui, mais qu'il les justifie, lorsqu'ils viennent se jeter à ses pieds par une sincère pénitence; et leur faire comprendre que les publicains et les femmes de mauvaise vie les précéderont dans le royaume des cieux.

Or, pour nous laisser une plus vive image de cette dernière parabole dans l'Evangile que je prêche, Jésus-Christ nous y raconte en détail les excès et les égarements où la vivacité de l'âge et la force des passions de notre prodigue l'avaient plongé. Il nous le représente entraîné par les attraits et lié par les funestes chaînes du vice honteux, pour nous apprendre qu'il n'est

qui m'écoutent à une sincère pénitence, par ces images vives et consolantes de la miséricorde de Dieu, je vous exposerai dans la première partie de cette homélie toutes les circonstances des égarements du prodigue, et vous y verrez jusqu'où va la force d'une passion honteuse dans le pécheur qui s'égare. Dans la dernière, je vous ferai remarquer toutes les démarches du père de famille en faveur de son fils retrouvé, et vous y admirerez avec consolation jusqu'où va la bonté de Dieu envers un pécheur qui revient.

L'excès de la passion dans les égarements de l'enfant prodigue. L'excès de la miséricorde de Dieu dans les démarches du père de famille.

Purifiez mes lèvres, ô mon Dieu, et tandis que je raconterai les excès d'un pécheur voluptueux, fournissez-moi des expressions qui ne blessent pas une vertu dont je viens aujourd'hui inspirer l'amour à ceux qui m'écoutent; car le monde, qui ne connaît plus de retenue sur ce vice, en exige pourtant beaucoup de nous dans le langage qui le condamne. Implorons, etc. *Ave*, *Maria*.

PREMIÈRE PARTIE.

Le vice dont j'entreprends aujourd'hui d'exposer les suites funestes, ce vice si universellement répandu sur la terre, et qui désole avec tant de fureur l'héritage de Jésus-Christ; ce vice, dont la religion chrétienne avait purgé l'univers, et qui aujourd'hui a prévalu sur la religion même, est marqué à certains caractères propres que je trouve tous dans l'histoire des égarements de l'enfant prodigue [1].

Premièrement, il n'est point de vice qui éloigne plus le pécheur de Dieu; secondement, il n'est point de vice qui, après l'avoir éloigné de Dieu, lui laisse moins de ressources pour revenir à lui; troisièmement, il n'est point de vice qui rende le pécheur plus insupportable à lui-même; enfin, il n'en est point qui le rende plus méprisable aux yeux mêmes des autres hommes. Remarquez, je vous prie, tous ces caractères dans l'histoire du pécheur de notre Evangile.

Le premier caractère du vice dont nous parlons est de mettre comme un abîme entre Dieu et l'âme voluptueuse, et de ne laisser presque plus au pécheur d'espérance de retour. Voilà pourquoi le prodigue de notre Evangile s'en alla d'abord en un pays fort éloigné, et qui ne laissait plus rien de commun entre lui et le père de famille : *Peregre profectus est in regionem longinquam*. En effet, il semble que, dans tous les autres vices, le pécheur tient encore à Dieu par de faibles liens. Il est des vices qui respectent du moins la sainteté du corps, et n'en fortifient pas les penchants déréglés; il en est d'autres qui ne répandent pas sur l'esprit de si profondes ténèbres, et qui laissent du moins faire encore quelque usage des lumières de la raison; enfin, il en est qui n'occupent pas le cœur à un tel point qu'ils lui ôtent absolument le goût de tout ce qui pourrait le ramener à Dieu. Mais la passion honteuse, dont je parle, déshonore le corps, éteint la raison, rend insipides toutes les choses du ciel, et élève un mur de séparation entre Dieu et le pécheur, qui semble ôter tout espoir de réunion. *Peregre profectus est in regionem longinquam*.

Et, premièrement, elle déshonore le corps du chrétien; elle profane le temple de Dieu en nous; elle fait servir à l'ignominie les membres de Jésus-Christ; elle souille une chair nourrie de son corps et de son sang, consacrée par la grâce du baptême; une chair

[1] Le vice dont j'entreprends ici de raconter les suites funestes, ce vice si universellement répandu sur la terre, et qui désole avec tant de fureur l'héritage de Jésus-Christ; ce vice dont la religion chrétienne avait triomphé, et qui prend aussi le dessus sur la religion chrétienne, est marqué à certains caractères propres que je trouve tous dans l'histoire des égarements de notre prodigue. — *Ed. de* 1705.

point de passion qui nous entraîne plus avant dans l'abîme, ni qui mette de plus gros obstacles à la conversion d'un pécheur éloigné de Dieu, et qui veut retourner à lui.

Pour vous retracer donc aujourd'hui cette image, et amener, s'il est possible, à une sincère pénitence les pécheurs, en leur représentant vivement l'amour de Dieu toujours prêt à les recevoir quand ils reviennent à lui, je diviserai en deux parties l'homélie de mon Evangile. Dans la première, je vous exposerai toutes les circonstances des égarements du prodigue, et par là, vous y verrez jusqu'où va la force de la passion d'un pécheur qui s'égare. Je vous montrerai dans la seconde toutes les démarches d'un père de famille en faveur de son fils rebelle qui revient à lui, et vous y verrez jusqu'où va la bonté de Dieu, à l'égard du pécheur pénitent qui veut se convertir.

En un mot, l'excès de la passion honteuse dans les égarements du prodigue. L'excès de la tendresse de Dieu à l'égard du pécheur dans les démarches du père de famille : voilà tout mon dessein.

Seigneur, au nom duquel je viens évangéliser Sion, purifiez mes lèvres afin qu'elles ne prononcent rien que de pur; conduisez ma langue dans un discours où je dois combattre le plus honteux ennemi de votre pureté. Donnez-moi cet esprit de sagesse pour ne rien dire de trop sur une matière si délicate; et tandis que je représenterai à mes auditeurs les excès d'un pécheur voluptueux, fournissez-moi des expressions assez fortes pour obliger son cœur de revenir à vous par une sincère conversion; c'est la grâce que nous vous demandons tous ensemble par l'intercession de Marie. *Ave*, *Maria*. — *Ed. de* 1705.

qui doit recevoir l'immortalité, et être conforme à la ressemblance glorieuse de Jésus-Christ ressuscité; une chair qui reposera dans le lieu saint, et dont les cendres attendront sous l'autel de l'Agneau le jour de la révélation, mêlées avec les [1] cendres des vierges et des martyrs [2]; une chair plus sainte que ces temples augustes, où la gloire du Seigneur repose; plus digne d'être possédée avec honneur et avec respect, que les vases mêmes du sanctuaire consacrés par les mystères terribles qu'ils renferment. Or, quelle barrière l'opprobre de ce vice ne met-il pas au retour de Dieu en nous? Un Dieu saint, devant qui les esprits célestes mêmes sont impurs, peut-il assez s'éloigner d'une chair couverte de honte et d'ignominie? Quand la créature ne serait que cendre et poussière, la sainteté de Dieu souffrirait toujours de s'abaisser jusqu'à elle; eh! que peut donc se promettre le pécheur qui joint à son néant et à sa bassesse les indignités d'un corps honteusement déshonoré? *Peregre profectus est in regionem longinquam.*

En second lieu, non-seulement ce vice déshonore le corps, il éteint même dans l'âme toutes ses lumières, et le pécheur n'est plus capable de ces réflexions salutaires qui ramènent souvent une âme infidèle. Le prodigue de notre Evangile, déjà aveuglé par sa passion, ne voit point le tort qu'il se fait en s'éloignant de la maison paternelle, l'ingratitude dont il se rend coupable envers le père de famille, les dangers auxquels il s'expose en voulant être le seul arbitre de sa destinée, les bienséances mêmes qu'il viole en partant pour un pays fort éloigné, sans le conseil et l'aveu de celui à qui il devait du moins les sentiments de respect et de déférence que la nature toute seule inspire. Il part, et ne voit plus que par les yeux de sa passion. *Peregre projectus est in regionem longinquam.*

Tel est le caractère de cette passion infortunée : elle répand un nuage épais sur la raison. Des hommes sages, habiles, éclairés, perdent ici tout d'un coup toute leur habileté et toute leur sagesse; tous les principes de conduite sont effacés en un instant; on se fait une nouvelle manière de penser, où toutes les idées communes sont proscrites; ce n'est plus la lumière et le conseil, c'est un penchant impétueux, qui décide et qui règle toutes les démarches. On oublie ce qu'on doit aux autres et ce qu'on se doit à soi-même; on s'aveugle sur sa fortune, sur son devoir, sur sa réputation, sur ses intérêts, sur les bienséances mêmes dont les autres passions sont si jalouses; et, tandis qu'on se donne en spectacle au public, seul on ne se voit pas soi-même. On s'aveugle sur sa fortune; et Amnon perd la vie et la couronne pour n'avoir pu vaincre son injuste faiblesse. On s'aveugle sur le devoir; et l'emportée femme de Putiphar ne se souvient plus que Joseph est un esclave; elle oublie sa naissance, sa gloire, sa fierté, et ne voit plus dans cet Hébreu que l'objet de sa passion honteuse. On s'aveugle sur la reconnaissance; et David n'a plus d'yeux, ni pour la fidélité d'Urie, ni pour l'ingratitude dont il va se rendre coupable envers un Dieu, qui l'avait tiré de la poussière, pour le placer sur le trône de Juda : depuis que son cœur est blessé, toutes ses lumières sont éteintes. On s'aveugle sur les périls; et le fils du roi de Sichem ne voit plus la maison de son père exposée aux justes ressentiments des enfants de Jacob; il enlève Dina, et ne voit plus que sa passion. On s'aveugle sur les bienséances; et les deux vieillards de Susanne ne sont plus touchés, ni de la dignité de leur âge, ni de la gravité de leur caractère, ni du rang qu'ils tiennent en Israël; emportés par leur déplorable fragilité, ils n'en connaissent plus l'indécence et ne rougissent pas de leur confusion même. On s'aveugle sur les discours publics; et Hérodias ne rougit plus d'avoir tout un royaume pour témoin de sa honte et de sa faiblesse. Enfin, on s'aveugle sur l'indignité même de l'objet qui nous captive; et Samson, malgré l'expérience déjà faite de la perfidie de Dalila, ne laisse pas de lui confier encore son secret et sa tendresse. C'est ainsi, ô mon Dieu, que vous punissez les passions de la chair par les ténèbres de l'esprit, que votre lumière ne luit plus sur les âmes adultères et corrompues, et que leur cœur insensé s'obscurcit. *Peregre profectus est in regionem longinquam.*

Enfin, cette déplorable passion met dans le cœur un dégoût invincible pour les choses du ciel; on n'est plus touché de rien. Lassé de

[1] *Des*, 1745, Renouard. *Les*, 1764.

[2] Jusqu'à la fin du dernier siècle on enterra les corps des fidèles, particulièrement ceux des personnes notables, dans les églises. Les cimetières mêmes ou les cloîtres, destinés à suppléer à l'insuffisance des lieux saints, étaient considérés comme une extension et une partie de l'église qu'ils entouraient. Ainsi les vivants priaient sur les restes de leurs frères défunts, conservant précieusement près d'eux ces chères et saintes dépouilles.

ses propres misères, on voudrait bien quelquefois revenir à Dieu ; et tout nous en éloigne ; et le cœur tout entier se révolte contre nous-mêmes; et un dégoût affreux nous saisit et nous lie à nos propres faiblesses ; et le cœur, accoutumé à ne plus sentir que des plaisirs vifs et injustes, languit et ne trouve en lui aucun sentiment pour la piété [1].

Bien plus, tout ce qui n'est pas marqué par le caractère honteux de la volupté n'intéresse plus. Les devoirs mêmes de la société, les fonctions d'une charge, les bienséances d'une dignité, les soins domestiques, tout lasse, tout devient insipide, hors la passion. Balthasar n'est plus appliqué au gouvernement de ses peuples, et ne sait pas même que l'ennemi, déjà à la porte de sa capitale, va lui enlever le lendemain la vie et la couronne [2]. Salomon est plus attentif à bâtir des temples profanes aux dieux des femmes étrangères, qu'à soulager son peuple que ses profusions font gémir sous le poids des charges publiques. Les enfants d'Héli négligent les fonctions du sacerdoce. La femme de Babylone, toute plongée dans les délices, dit dans son cœur : je ne veux plus que me faire adorer; il n'y aura plus ni soin ni embarras, ni chagrins qui m'occupent : *Sedeo regina,... et luctum non videbo* [3]. La femme, dont il est parlé dans les Proverbes, ne peut se souffrir dans l'enceinte d'une famille ; le sérieux d'un domestique lui devient insupportable : *Nec valens in domo consistere pedibus suis* [4]. De là on se fait des occupations, qui toutes ne tendent qu'à nourrir la volupté, des spectacles profanes , des lectures pernicieuses, des harmonies lascives, des peintures obscènes. Hérode ne trouve plus de plaisir que dans les danses et dans les festins. Salomon multiplie les concerts, et son palais retentit de toutes parts de chants de volupté et de réjouissance. Manassès met dans le temple même du Seigneur les images de ses infâmes plaisirs. C'est le caractère de cette passion, de remplir le cœur tout entier ; on ne peut plus s'occuper que d'elle ; on en est possédé, enivré ; on la retrouve partout ; tout en retrace les funestes images ; tout en réveille les injustes désirs ; le monde, la solitude, la présence, l'éloignement, les objets les plus indifférents, les occupations les plus sérieuses, le temple saint lui-même, les autels sacrés, les mystères terribles en rappellent le souvenir ; et tout devient impur, comme dit l'Apôtre, à celui qui est déjà impur lui-même. *Peregre profectus est in regionem longinquam.* Regardez derrière vous, âme infidèle ; rappelez ces premiers sentiments de pudeur et de vertu avec lesquels vous étiez née, et voyez tout le chemin que vous avez fait dans la voie de l'iniquité, depuis le jour fatal que ce vice honteux souilla votre cœur , et combien depuis vous vous êtes éloignée de votre Dieu. *Peregre profectus est in regionem longinquam* [1].

Mais, s'il n'est point de vice qui éloigne plus une âme de Dieu, il n'en est point en second lieu qui laisse moins de ressources pour revenir à lui, quand une fois on s'en est éloigné : second caractère de cette passion, et seconde circonstance des égarements du prodigue. *Il dissipa tout son bien en débauches*, dit Jésus-Christ ; et, après qu'il eut tout dissipé, il arriva une grande famine en ce pays-là : *Dis-*

[1] L'amour des plaisirs affaiblit le cœur et énerve le principe de droiture qui est en nous. Les joies des sens amollissent l'âme la rendent légère, ôtent la réflexion, le poids de l'esprit et du jugement, dissipent au dehors, et ne laissent ni force, ni courage pour Dieu, pour qui nous les devons uniquement réserver. Une espèce d'ivresse qui offusque les lumières de l'esprit, fait naître une ardeur violente qui pousse à tout crime. Cette ivresse ne se passe pas, parce qu'elle ne prend pas le cerveau par des fumées grossières, mais le cœur par une attache très-intime et très-délicate. Le cœur ne résiste plus à rien, et il suffit de ne pas user avec une sage modération de ce qui peut être permis pour réduire l'âme insensiblement dans cet état funeste. — BOSSUET. *Troisième dimanche après Pâques*, deuxième sermon, premier point, t. x, p. 241. — [2] *L'empire et la couronne*, 1745 ; *la vie et la couronne*, 1764 et Renouard. — [3] Apoc., XVIII, 7. — [4] Prov., VII, 11.

[1] N'est-il pas surprenant de voir jusqu'à quel point ce péché abrutit les hommes ? Car il n'y a point d'intérêt qu'on ne méprise, point d'honneur qu'on ne foule aux pieds, point de dignité qu'on ne prostitue, point de fortune qu'on ne risque, point d'amitié qu'on ne viole, point de réputation qu'on n'expose, point de ministère qu'on ne profane, point de devoir qu'on ne trahisse pour satisfaire sa passion. Un père oublie ce qu'il doit à ses enfants, et ne se met plus en peine de les ruiner par ses débauches. Un juge, ce qu'il doit au public, et ne fait plus scrupule de sacrifier le bon droit à ses plaisirs. Un ami, ce qu'il doit à son ami, et ne compte plus pour rien d'abuser de l'accès qu'il a dans une maison pour la déshonorer. Un prêtre, ce qu'il doit à Jésus-Christ, et ne craint plus de scandaliser son sacerdoce par des actions abominables. Une femme, ce qu'elle doit à son mari, et ne se souvient plus de la foi qu'elle lui a jurée. Une fille, ce qu'elle se doit à elle-même, et ne rougit plus de perdre sa plus belle fleur et de se rendre un sujet d'opprobre.

Si dans chacun de ces états, on faisait cette réflexion : Qui suis-je et à quoi vais-je m'engager ? il n'y a point d'âme, pour abandonnée qu'elle puisse être à la violence de ses désirs, que les seules raisons humaines ne fussent capables de contenir. Mais on a les yeux bandés ; et, tandis que cette passion domine, on ne sait ni ce qu'on est, ni ce qu'on n'est pas, parce que le démon d'impureté nous aveugle et nous ôte d'abord la première de toutes les vues, qui est la vue de nous-mêmes. — BOURDALOUE, *sermon sur l'impureté*, 1re *partie*. Ed. Guérin, t. I, p. 360.

*sipavit substantiam suam vivendo luxuriose.* Il dissipa tous ses biens, les biens de la grâce, les biens de la nature.

La perte de la grâce est le fruit ordinaire de tout péché qui tue l'âme; mais celui-ci va plus loin. Non-seulement il prive le pécheur de cette justice qui le rendait agréable à Dieu; il va tarir les dons de l'Esprit-Saint jusque dans leur source. La foi, ce fondement de tous les dons, cette base de l'être chrétien, ne tarde pas d'être renversée dans le cœur du pécheur impudique. Il n'y a pas loin de la dissolution à l'impiété. Pour se calmer sur les suites d'une vie déréglée, on s'est bientôt persuadé que tout meurt avec le corps; on a bientôt secoué le joug de la croyance commune si gênant pour la volupté; on s'est bientôt fait des maximes dans le libertinage; on n'était d'abord dissolu que par faiblesse, on le devient par réflexion et par principe; les plaisirs qui se font acheter par des remords coûtent trop; on veut jouir tranquillement de ses crimes; on cherche dans les livres les plus monstrueux, et dans les sociétés les plus impies, de quoi se rassurer contre les préjugés de l'éducation; on invente de nouvelles impiétés pour achever de s'endurcir; comme on ne se propose plus d'autre félicité que celle des bêtes, on n'attend plus aussi d'autre fin au delà du tombeau; et le même plaisir qui corrompt le cœur, a bientôt corrompu jusqu'aux premiers principes de la foi. *Dissipavit substantiam suam vivendo luxuriose* [1].

Non-seulement les biens de la grâce sont dissipés, mais encore les biens de la nature. Vous aviez reçu en naissant une âme si pudique, un goût si tendre et si retenu sur la pudeur, une délicatesse si noble sur la gloire; le ciel avait pris plaisir, ce semble, de vous former pour la vertu, et de mettre en vous mille ressources et mille liens, pour vous attacher au devoir; et ces barrières heureuses que la nature elle-même avait opposées à vos déréglements, une injuste passion les a franchies; et cette pudeur que la naissance vous avait donnée, n'est plus qu'une faiblesse indigne que nul frein ne saurait arrêter; et tout le fruit que vous en avez retiré, a été d'aller plus loin, et de garder moins de mesures qu'un autre, dès que cette première digue a été ôtée. *Dissipavit substantiam suam vivendo luxuriose.*

Les biens de la nature. Vous étiez né doux, égal, accessible; vous aviez eu pour partage un cœur simple et sincère; une candeur d'âme, une sérénité d'humeur qui offrait mille dispositions favorables à la sincérité chrétienne et à la paix d'une conscience pure: et, depuis que cette passion funeste a corrompu votre cœur, depuis que ce feu impur est entré dans votre âme, on ne vous reconnaît plus; vous êtes semblable, dit saint Jude, à une mer toujours agitée des flots les plus violents; on vous trouve sombre, bizarre, inquiet, dissimulé; cette sérénité, qui venait de l'innocence, est éteinte; cette égalité, qui prenait sa source dans le calme des passions, n'est plus qu'un fonds inépuisable d'humeurs et de caprices; cette candeur, qui montrait votre âme tout entière, ne laisse plus voir que des pensées noires et cachées; vous avez perdu tout ce qui vous rendait aimable devant les hommes et qui pouvait vous rendre agréable aux yeux de Dieu, et l'on cherche tous les jours vous-même dans vous-même. *Dissipavit substantiam suam vivendo luxuriose.*

Enfin, les biens de la nature. Vous aviez reçu en naissant des talents heureux; votre jeunesse annonçait de grandes espérances; on croyait que vous alliez marcher sur les traces de vos ancêtres, et faire revivre, avec leur nom, leurs dignités et leur gloire. Ces premières lueurs de tout ce qui fait les grands hommes, formaient déjà mille présages flatteurs, et ouvraient à vos proches des vues éloignées d'élévation et de fortune; et ces talents, la volupté les a engloutis; et ces grandes espérances, un vice honteux les a ensevelies; et cette gloire naissante a fini par la honte et par l'ignominie; et cet esprit si élevé, si capable des plus grandes choses, vous l'avez abruti, vous l'avez employé au succès de vos passions et à raffiner sur des plaisirs infâmes; vous qui, avec des inclinations différentes, auriez pu servir l'État, devenir une des ressources de la pa-

[1] C'est de là que tous les impudiques, par profession et par état, sont communément des esprits gâtés et libertins en matière de créance, et qu'ils se préoccupent aisément contre la religion, qu'ils aiment à en disputer, et qu'à peine verra-t-on même une femme du grand monde et dans la débauche, qui ne fasse l'esprit fort et qui ne se pique de raisonner sur les vérités du christianisme. — BOURDALOUE. *Sur l'Impureté*, 1re partie. Ed. Guérin, t. I, p. 362.

C'est de là que les progrès de l'impiété suivent presque toujours les progrès du vice, et qu'au contraire le retour de l'impiété à la foi ne commence presque jamais dans une âme que par le retour du vice à la vertu, c'est-à-dire lorsque le feu des désirs impurs vient à s'amortir et à s'éteindre. — BOURDALOUE. *Ibid.*

trie; que sais-je? honorer votre siècle et embellir peut-être nos histoires; vous voilà traînant au milieu de vos citoyens les restes d'un mérite éteint, et ne retirant point d'autre fruit de tous les avantages que la nature avait pris plaisir de vous prodiguer, que de faire dire de vous: Il aurait pu parvenir, s'il avait su se vaincre. O cité fidèle! s'écrie un prophète, née avec tant de droiture et d'équité, comment êtes-vous devenue une effrontée? La justice habitait en vous, et il n'y a maintenant que des crimes; la beauté de votre argent s'est changée en boue, et la force de votre vin a dégénéré en la faiblesse de l'eau. *Dissipavit substantiam suam vivendo luxuriose.*

Je ne parle pas ici des biens de la fortune qui viennent s'abîmer dans ce gouffre. Hélas! si nous approfondissions l'histoire des familles, si nous allions jusqu'à la source de leur décadence, si nous voulions fouiller dans les cendres de ces grands noms, dont les titres et les biens ont passé en des mains étrangères; si nous remontions jusqu'à celui de leurs ancêtres, qui donna le premier branle à l'infortune de sa postérité, nous en trouverions l'origine dans la passion dont je parle; nous verrions les excès d'un voluptueux à la tête de cette longue suite de malheurs qui ont affligé ses descendants. Et, sans en chercher des exemples dans les temps qui nous ont précédés, combien de grands noms, tombés presque dans l'oubli, expient aujourd'hui à nos yeux les égarements de ce vice! Combien de maisons à demi-éteintes voient tous les jours finir, dans les débauches et dans la santé ruinée d'un emporté, toute l'espérance de leur postérité et toute la gloire des titres qu'une longue suite de siècles avait amassés sur leur tête, et qui avaient coûté tant de sang et de travaux à la vertu de leurs ancêtres? *Dissipavit substantiam suam vivendo luxuriose.* C'est ainsi, ô mon Dieu, que vous punissez les pécheurs par leurs passions mêmes, et que vous tracez, dans la décadence des choses humaines, et dans les malheurs et les révolutions sensibles des noms et des fortunes, les supplices éternels que vous préparez aux âmes impures.

Mais, en troisième lieu, ce n'est pas seulement par la dissipation des biens de la nature et de la grâce que ce vice honteux devient le supplice du pécheur impudique; c'est principalement par les troubles, les remords, les agitations qu'il laisse au fond de son âme: troisième caractère du vice dont nous parlons, et troisième circonstance des égarements du prodigue. *Après qu'il eut tout dissipé*, continue Jésus-Christ, *il arriva une grande famine en ce pays-là, et il commença lui-même à tomber en nécessité : Et ipse cœpit egere.*

Voilà comme ce vice rend le pécheur insupportable à lui-même, insupportable par le fonds d'inquiétude qu'il laisse dans la conscience impure. Je sais que le trouble intérieur est la peine de tout péché qui tue l'âme, que le crime n'est jamais tranquille, et que la région de l'iniquité est toujours un triste théâtre de la faim et de la plus affreuse indigence : *Facta est fames valida in regione illa.* Mais il y a, dans le vice dont je vous parle, je ne sais quoi de si opposé à l'excellence de la raison, à la dignité de notre nature, qui fait que le pécheur se reproche sans cesse à lui-même sa propre faiblesse, et qu'il rougit en secret de ne pouvoir secouer le joug qui l'accable. Tel est le caractère de ce vice, de laisser dans le cœur un fonds de tristesse qui le mine, qui le suit partout, qui répand une amertume secrète sur tous ses plaisirs [1]. Le charme fuit et s'envole; la conscience impure ne peut plus se fuir elle-même. On se lasse de ses troubles, et on n'a pas la force de les finir; on se dégoûte de soi-même, et on n'ose changer; on voudrait pouvoir fuir son propre cœur, et on se retrouve partout; on envie la destinée de ces pécheurs endurcis qu'on voit tranquilles dans le crime, et on ne peut parvenir à cette affreuse tranquillité; on essaie de secouer le joug de la foi, et on a d'abord plus d'horreur de cet essai que du crime même; enfin, les plaisirs que l'on goûte ne sont que des instants rapides et fugitifs; les remords cruels [2] forment comme l'état durable et le fonds de toute la vie criminelle. *Et ipse cœpit egere.*

Insupportable, secondement, par les dégoûts, les jalousies, les fureurs, les contraintes, les frayeurs, les tristes événements inséparables de cette passion. On a tout à craindre du côté de la réputation et de la gloire; il faut acheter le plaisir injuste au prix des mesures les plus

[1] Cette passion ridicule et bizarre, mais opiniâtre, quelque force qu'il ait d'ailleurs, n'est-ce pas ce qui le dessèche, ce qui le mine, ce qui le fait misérablement et inutilement languir, et de quelque bon sens que Dieu l'ait pourvu, n'est-ce pas ce qui l'infatue, ce qui pousse sa raison à bout, ce qui le met dans l'impuissance de s'en aider? — BOURDALOUE. *Ibid.*, p. 368.

[2] *Les remords cruels.* Massillon aime et recherche ces antiques épithètes, *remords cruels, noirs soucis, noirs chagrins.*

gênantes; ou si une seule vient à manquer, tout est perdu. Il faut soutenir les discours publics et les murmures domestiques; soutenir les caprices, les inégalités, les mépris, la perfidie peut-être de l'objet qui vous captive; soutenir vos devoirs, vos bienséances, vos intérêts toujours incompatibles avec vos plaisirs; se soutenir soi-même contre soi-même. Ah! les commencements de la passion n'offrent rien que de riant et d'agréable; les premiers pas que l'on fait dans la voie de l'iniquité, on ne marche que sur des fleurs. Les premières fureurs de ce vice surtout enivrent la raison, et ne lui laissent pas le loisir de sentir toute sa misère; les idées qu'on se fait alors de la passion sont encore nobles et flatteuses; le langage répond aux idées; on ne l'annonce mutuellement que par l'élévation des sentiments, la bonté du cœur, la discrétion, l'honneur, la bonne foi, la distinction du mérite, la destinée des penchants: tout flatte encore alors la vanité[1]. Mais les suites, dit l'Esprit de Dieu, en sont toujours amères comme l'absinthe; mais la passion un peu refroidie; mais le plaisir injuste approfondi; mais les premiers égards affaiblis par la familiarité et le long usage; mais la vanité détrompée par tout ce que la passion a de plus honteux: ah! viennent les bruits désagréables, les murmures publics, les dissensions domestiques, des affaires ruinées, des établissements manqués, les soupçons, les jalousies, les dégoûts, les infidélités, les fureurs. Que vous reste-t-il alors, âme infidèle, que des retours affreux sur vous-même, qu'un poids d'amertume sur votre cœur, qu'une honte secrète de votre faiblesse, que des regrets de n'avoir pas suivi des conseils plus sages, que des réflexions tristes sur tout ce que vous pouviez vous promettre de repos, de gloire, de bonheur dans le devoir et dans l'innocence? Et avez-vous pu réussir jusques ici à vous calmer et à vous faire une conscience tranquille dans le crime? *Et ipse cœpit egere*[2].

Insupportable, troisièmement, par les nouveaux désirs que ce vice allume sans cesse dans le cœur. Une passion naît des cendres d'une autre passion; un désir satisfait, fait naître un autre désir. On est dégoûté et on n'est pas rassasié. C'est le caractère de cette infortunée passion, dit l'Apôtre, d'être insatiable: *Insatiabilis delicti*. On ne sait plus se prescrire de bornes dans la honteuse volupté; les emportements les plus monstrueux ne peuvent encore satisfaire la fureur d'une âme impure; la débauche la plus immodérée laisse encore quelque chose à désirer au déréglement des sens; on cherche avidement de nouveaux crimes dans le crime même; on forme, comme le prodigue, des désirs plus honteux et qui vont encore plus loin que les actions mêmes. *Cupiebat implere ventrem de siliquis quas porci manducabant*. Toute sorte de joug révolte et devient insupportable. La seule gêne des réflexions, inséparable de la condition humaine, déplaît et fatigue. On va jusqu'à envier la condition des bêtes: *Cupiebat implere ventrem de siliquis quas porci manducabant*; on trouve leur sort plus heureux que celui de l'homme, parce que rien ne traverse leur instinct brutal; que l'honneur, le devoir, les réflexions, les bienséances ne troublent jamais leurs plaisirs, et qu'un penchant aveugle est le seul devoir qui les conduit et la seule loi qui les guide. *Cupiebat implere ventrem de siliquis quas porci manducabant*. Mon Dieu! et un souhait si impie, si extravagant, si honteux à toute la nature, si sacrilège dans la bouche du chrétien surtout, qui a l'honneur d'être membre de votre Fils, retentit tous les jours sur des théâtres infâmes, et embellit même les expressions d'une poésie lascive. O mon peuple! dit le Seigneur, qui vous a donc enivré de ce vin de fornication? Qui a changé mon héritage en la retraite des esprits immondes, et livré Jérusalem à tous les excès des nations?

Insupportable, en quatrième lieu, si j'osais le dire ici, par les tristes suites du déréglement qui font presque toujours expier dans un corps chargé de douleurs, la honte des passions du premier âge, traîner des jours languissants et malheureux, et sentir tous les moments de la vie l'usage indigne qu'on en a fait. *Et ipse cœpit egere*.

Enfin, il n'est pas de vice qui rende le pécheur plus vil et plus méprisable aux yeux des autres hommes: dernière circonstance

[1] Ce tableau, esquissé avec des traits si fins et si purs, représente bien l'élévation et la délicatesse qu'on prétendait conserver dans d'injustes affections. Les romans du XVII^e siècle mettent une sorte de candeur et de noblesse à la naissance de ces liaisons. Mais l'orateur détruit admirablement le charme de ces illusions par la peinture des tristes et habituelles suites de cet enivrement.

[2] Bourdaloue montre aussi à sa manière comment l'homme sensuel et voluptueux cherche vainement le calme et le repos, *quærens requiem et non invenit*.

des excès du prodigue, et dernier caractère de cette passion. Il tomba dans un avilissement qu'on ne peut lire sans horreur ; il se mit au service d'un des habitants du pays ; il fut envoyé à sa maison des champs pour y garder des pourceaux ; et là il eût souhaité de se rassasier des glands que ces sales animaux mangeaient, et personne ne lui en donnait. Quelles images ! et qu'elles sont propres à peindre toute la honte et toute l'indignité du vice dont nous parlons !

Oui, mes Frères, en vain le monde a donné des noms spécieux à cette passion honteuse ; en vain un usage insensé et déplorable a tâché de l'ennoblir par la pompe des théâtres, par l'appareil des spectacles, par la délicatesse des sentiments et par tout l'art d'une poésie lascive ; en vain des écrivains profanes prostituent leurs plumes, leurs talents, à des apologies criminelles de ce vice ; les louanges qu'on lui donne n'ont rien de plus réel que les scènes elles-mêmes où on les débite. Sur des théâtres fabuleux [1], c'est la passion des héros, c'est la faiblesse des grandes âmes ; au sortir de là, c'est-à-dire dans la vérité et la réalité des choses, dans la conduite ordinaire de la vie, c'est un avilissement qui déshonore l'homme et le chrétien ; c'est une tache qui flétrit les plus grandes actions, et qui jette un nuage sur la plus belle vie du monde ; c'est une bassesse, qui, loin de nous approcher des héros, nous confond avec les bêtes. Et en effet, vous qui vous en faites, ce semble, honneur devant les hommes, voudriez-vous qu'on mît au grand jour toutes les faiblesses secrètes, toutes les indignités, toutes les démarches, tous les sentiments insensés, toutes les situations puériles où cette passion vous a conduit, que l'œil de Dieu a éclairées et que sa justice manifestera au jour de ses vengeances ? Seriez-vous fort content de vous-même si cette partie de votre vie si cachée, si honteuse, si différente de celle qui paraît aux yeux des hommes, était publiée sur les toits, aussi connue que certaines actions d'éclat, qui vous ont peut-être attiré l'estime publique, et passait avec elles jusqu'à la dernière postérité ? O homme ! telle est votre destinée dans vos passions, de n'être jamais de bonne foi avec vous-même. Non, mes Frères, le monde lui-même, ce monde si corrompu, respecte la pudeur ; il couvre d'une confusion éternelle ceux qui s'en écartent ; il en fait le sujet de ses dérisions et de ses censures ; il leur fait sentir, par des distinctions d'oubli et de mépris, l'indignité de leur conduite [1] ; c'est-à-dire que, malgré le rang que vous tenez dans le monde, chacun vous dégrade dans son esprit ; on vous dépouille de cette naissance, de ces titres, de cet éclat qui vous environne ; on ne voit de vous que vous-même, c'est-à-dire la honte de vos penchants ; plus vous êtes élevé, plus on vous rabaisse, plus vos faiblesses passent de bouche en bouche, et peut-être de siècle en siècle dans les annales publiques ; et votre ignominie croît à proportion de votre gloire. *Secundum gloriam ejus multiplicata est ignominia ejus* [2].

Mais l'âme désordonnée ne sent plus cette confusion ; elle ne sait plus rougir, dit l'Esprit Saint ; la naissance, le caractère, la dignité, le sexe, il n'est plus de frein pour une âme asservie à cette passion déplorable. Il faut se prêter aux suites de sa destinée. Mais on est d'un caractère sacré ; n'importe. Mais on est d'un rang où tout est remarqué ; on ne peut pas. Mais on porte un habit qui annonce la

[1] Pascal, Bossuet, Massillon se sont occupés des représentations théâtrales dans des temps bien différents, quoique fort rapprochés. Pascal voit avant tout la passion honnête et chaste peinte par Corneille, où domine l'ardeur des sacrifices. « L'on s'en va de la comédie, le cœur si rempli de toutes les beautés et de toutes les douceurs de l'amour, l'âme et l'esprit si persuadés de son innocence, qu'on est tout préparé à recevoir ses premières impressions, ou plutôt à chercher l'occasion de les faire naître dans le cœur de quelqu'un pour recevoir les mêmes plaisirs et les mêmes sacrifices que l'on a vus si bien dépeints dans les comédies ». Lorsque la générosité des héros du théâtre s'affaiblit, lorsqu'un souffle plus tendre et plus amollissant pénètre la scène, Bossuet se plaignant moins de cette ardeur orgueilleuse de domination et de sacrifice, de ce désir de causer les mêmes effets qu'on voit représentés, montre que la comédie offense la pudeur, laisse de secrètes dispositions au mal, remue dangereusement les parties infimes du cœur humain. Cependant, Bossuet n'est guère plus indulgent pour Corneille que pour Racine et que pour Quinault. S'il fait voir Racine renonçant publiquement aux tendresses de sa *Bérénice*, Quinault déplorant les séduisantes maximes de ses *opéras*, il montre aussi que le but des théâtres est toujours de flatter les passions, qu'on veut appeler délicates, mais dont le fard est vraiment grossier. Massillon dit à peu près la même chose ; quelques lignes plus haut, l'orateur avait parlé de tout l'abaissement du spectacle de son temps en rappelant avec indignation le souhait impie qu'on y formait de ressembler aux brutes. « Toute sorte de joug révolte et devient insupportable, la seule gêne des réflexions inséparables de la condition humaine déplaît et fatigue ; on va jusqu'à envier la condition des bêtes... et un souhait si sacrilége, retentit tous les jours sur des théâtres infâmes ».

[1] Tout persuadé et tout convaincu qu'il est de sa folie, il ne peut la vaincre ni s'en défaire, d'autant plus malheureusement ensorcelé, pour ainsi dire, qu'il ne l'est qu'à ses dépens ; tandis que les autres, peu touchés de ce qu'il endure, ou en raillent, ou en ont pitié. — BOURDALOUE. *Ibid.*, p. 368.

[2] Macc., I, 1, 42.

vertu, et qui inspire la retenue ; on ne se voit plus soi-même. Mais on est d'un sexe où le seul soupçon est une tache, et où tout le mérite est attaché à la pudeur ; on s'en fait un de l'impudence. Mais le public en murmure ; la passion parle encore plus haut. Mais un époux éclate, et cette dissension domestique va bientôt devenir la nouvelle publique ; il n'y a plus dans le monde pour une personne prévenue de cette malheureuse passion, que l'objet criminel qui l'inspire ; tout le reste de la terre n'est compté pour rien : tout ce qui se passe dans le reste du monde, on ne le voit plus ; on ne voit plus, on ne vit plus que pour sa passion, et comme s'il n'y avait sur la terre que l'objet infortuné tout seul qui l'allume. Ouvrez les yeux, âme infidèle. Voyez tous les regards attentifs sur vous ; vos passions devenues la fable publique ; votre nom réveillant partout l'image de votre opprobre ; voyez un instant le monde tel qu'il est à votre égard, et dans quelle situation vous êtes parmi les hommes. *Et misit illum in villam ut pasceret porcos.*

Voilà, mes Frères, dans les égarements du pécheur de notre parabole, les suites funestes d'un vice que saint Paul défendait même autrefois aux chrétiens de nommer, et dont nous ne devrions jamais à plus forte raison venir vous entretenir dans le lieu saint, où l'Agneau sans tache s'immole sans cesse, et dans des chaires chrétiennes destinées à vous annoncer la loi chaste du Seigneur et les paroles de la vie éternelle [1].

Hélas ! dans ces temps heureux où la chasteté avait encore ses martyrs, où les tyrans croyaient punir plus rigoureusement les vierges chrétiennes par la perte de cette vertu, que par la perte même de leur vie, la chaire chrétienne n'était destinée qu'à faire des éloges de la pudeur. Les premiers pasteurs, les Cyprien, les Ambroise, les Augustin n'étaient occupés qu'à encourager, devant l'assemblée des fidèles, les vierges innocentes, en leur exposant l'excellence et les avantages de leur état ; et dans les monuments précieux de leur zèle et de leur science, qui sont venus jusqu'à nous, nous y trouvons bien plus d'éloges de la sainte virginité, que d'invectives contre les impudiques, les fornicateurs, les adultères, si rares alors parmi les fidèles.

Mais aujourd'hui, où ce vice a infecté tous les âges, tous les sexes et toutes les conditions ; aujourd'hui où il a effacé du christianisme ces premiers traits de pudeur, qui distinguaient nos pères des nations corrompues et perverses ; aujourd'hui enfin, où la licence publique et la force des exemples entreprend de lui ôter même ce qui lui reste encore de honteux : ah ! il faut que nous levions la voix ; que nous ne rougissions plus de vous interdire ce que vous vous faites presque gloire de vous permettre, et que nous vous disions avec la liberté sainte de notre ministère, que si quelqu'un souille et profane le temple de Dieu dans son propre corps, Dieu le perdra.

Telles sont les amertumes, l'indignité, la servitude, l'opprobre, les fureurs et les troubles que cette passion traîne après elle-même dès cette vie. Je ne dis rien des ardeurs éternelles qui lui sont destinées ; j'aime bien mieux vous en exposer les remèdes que les châtiments, et vous montrer dans le retour du prodigue vers le père de famille, les moyens, les motifs et l'image de votre pénitence.

### DEUXIÈME PARTIE.

Ce ne serait pas assez de vous avoir exposé, dans les excès de l'enfant prodigue, l'image des déréglements et des malheurs d'un pécheur voluptueux ; il faut vous proposer dans sa conversion le modèle et les consolations de sa pénitence. En effet, mes Frères, il trouve, en revenant à la maison du père de famille, tout ce qu'il avait perdu dans ses égarements ; son repentir répare toutes les suites de ses désordres ; et les mêmes démarches qu'il avait faites pour suivre des voies injustes, deviennent comme le modèle de celles qu'il fait pour en sortir. Suivons l'histoire de notre Evangile, et nous allons remarquer toutes ces circonstances [1].

Le premier caractère de sa passion déplo-

[1] O prodige d'iniquité ! Faut-il que nous soyons obligés de faire retentir les églises des désordres de ce vice que saint Paul ne voulait pas qu'on nommât dans son temps, et que nous dégradions aussi notre ministère dans le temple où l'on immole l'Agneau sans tache, et où l'on ne devrait s'assembler que pour exalter la gloire de tant de vierges, qui ont sacrifié leur vie à la pureté, et dont les cendres et les dépouilles reposent sous nos autels ? — *Ed. de* 1705.

[1] On peut comparer à cette seconde partie la méditation de Bourdaloue *sur le retour de l'enfant prodigue à son père, et celui de l'âme religieuse à Dieu.* — *Retraite,* cinquième jour, première méditation.

rable avait été de mettre comme un abîme entre lui et la grâce, par les ténèbres qu'elle avait répandues sur son esprit, par un dégoût affreux des choses du ciel, par l'asservissement des sens à l'empire de la volupté. *Peregre profectus est in regionem longinquam.* Or, la première démarche de sa pénitence éloigne tous ces obstacles.

Premièrement, elle lui ouvre les yeux sur l'état honteux où la passion l'avait réduit; elle le fait rentrer en lui-même : *In se autem reversus.* Le charme qui le fascinait tombe tout d'un coup; il est effrayé de se retrouver lui-même tel qu'il est, couvert d'opprobre, confondu avec les plus vils animaux, partageant avec eux leurs plaisirs et leur nourriture. Ah ! c'est alors que toutes les idées fausses et flatteuses, sous lesquelles il s'était jusque-là représenté la passion, s'évanouissent. Cette prétendue constance, cette bonté de cœur, cette noblesse de sentiments, cette tendresse née avec nous, cette destinée des penchants, vaines expressions, dont la corruption tâche de couvrir la honte du vice, c'est alors que tout cela change de nom à ses yeux. Il n'y voit plus qu'un emportement honteux, que la dépravation d'un cœur livré par la justice de Dieu à ses propres désirs, qu'un avilissement qui le couvre de confusion. Il ne se regarde plus que comme le rebut de son peuple, la honte de sa religion, l'opprobre de l'humanité, un monstre sur qui le Père céleste ne devrait plus jeter les yeux que pour le frapper, et ensevelir dans l'abîme sa personne et son ignominie : *In se autem reversus.*

Et c'est ici où ce pécheur, touché et déjà éclairé, rappelle avec des larmes de componction, qui commencent à couler de ses yeux, cette première saison de sa vie où il vivait encore dans l'innocence, où, élevé sous les yeux du père de famille, il goûtait encore les douceurs et l'abondance de sa maison; il compare la candeur et la tranquillité de ses premières mœurs avec les chagrins et les amertumes des passions qui leur ont succédé; il voit qu'il n'y a eu d'heureux dans toute sa vie que ces premières années, où son cœur, encore calme et innocent, n'avait pas éprouvé les troubles et les inquiétudes cruelles des engagements profanes; que ses joies alors étaient pures, ses désirs réglés et tranquilles, ses mœurs ordonnées et douces; que tous les malheurs ont fondu sur lui avec les étincelles impures qui allumèrent son cœur; et que, depuis ce moment fatal, ses jours n'ont plus été marqués que par de noirs chagrins; sa vie toujours agitée et inquiète, ses plaisirs mêmes tristes et sombres : *In se autem reversus.*

Mais, en second lieu, si ses ténèbres se dissipent, son dégoût affreux pour les choses du ciel se change en un saint désir de la vertu et de la justice. *Combien de serviteurs dans la maison de mon père ont du pain en abondance, et je suis ici à mourir de faim!* Au lieu qu'autrefois la seule idée de la règle et de la vertu le faisait frémir, la seule présence des gens de bien le fatiguait, la seule vue de la maison du père de famille lui était insupportable; il commence à envier la destinée de ses serviteurs, de ces âmes fidèles qui lui sont attachées; il la compare à la sienne : leur abondance, à la faim qui le dévore; la décence de leur situation, à l'opprobre de son état; leur tranquillité, à ses inquiétudes; l'estime où ils vivent parmi les hommes, au mépris honteux où il est tombé. Plus il examine la condition des gens de bien, plus son état lui paraît insupportable. Quoi ! se dit-il alors à lui-même, tandis que tant d'âmes fidèles jouissent des avantages de la maison paternelle, des secours de la religion, des consolations secrètes de la grâce, de l'estime même des hommes; qu'elles mangent le pain des enfants, et espèrent de n'être pas exclues de l'héritage, je me vois ici en proie à des passions honteuses, dégoûté, déchiré, tyrannisé par mon propre cœur, vivant sans consolation, sans honneur même devant les hommes! Eh ! jusques à quand une injuste faiblesse prévaudra-t-elle sur mon repos, sur mes lumières, sur mes véritables intérêts et sur ma destinée éternelle? *Quanti mercenarii in domo patris mei abundant panibus, ego autem hic fame pereo!*

Aussi, mes Frères, notre heureux pénitent veut à l'instant entrer dans la société des justes, et grossir le nombre des serviteurs du père de famille. *Fac me sicut unum de mercenariis tuis.* Il ne s'en tient pas à de simples souhaits d'imitation, comme on fait tous les jours dans le monde envers les personnes dont on est forcé de respecter la vertu. Il ne se contente pas de dire qu'elles ont pris le bon parti, qu'il n'y a que cela de solide, qu'on est heureux quand on peut leur ressembler, que tout le

reste est bien peu de chose, et qu'on ne désespère pas de suivre un jour leur exemple. Vains discours, ô mon Dieu, dont on s'abuse soi-même, et qu'on ne tient que pour calmer les reproches secrets d'une conscience criminelle !

Notre prodigue touché ne renvoie pas à l'avenir. Il ne loue pas la vertu dans la vaine espérance d'en suivre un jour les règles saintes. Il n'exagère pas les malheurs d'une vie criminelle pour se persuader à lui-même qu'un jour il en sortira. La véritable douleur parle moins et agit plus promptement ; il sent que ce moment est pour lui le moment du salut. Combattu par ces agitations infinies, qui partagent le cœur sur le point d'un changement, par cette vicissitude de pensées qui se défendent et qui s'accusent, cherchant les ténèbres et la solitude pour s'y entretenir plus librement avec lui-même, laissant couler des torrents de larmes sur son visage, n'étant plus maître de sa douleur, baissant les yeux de confusion et n'osant plus les lever vers le ciel, d'où il attend néanmoins son salut et sa délivrance, que tardé-je donc encore? dit-il d'une voix qui ne sort plus qu'avec des soupirs. Qui me retient encore dans les liens honteux que je respecte? Les plaisirs? Ah ! depuis longtemps il n'en est plus pour moi, et mes jours ne sont plus qu'ennui et qu'amertume. Les engagements profanes et la constance mille fois promise? Mais mon cœur m'appartenait-il pour le promettre, et de quelle fidélité vais-je me piquer envers des créatures qui n'en ont jamais eu pour moi? Le bruit que mon changement va faire dans le monde? Mais pourvu que Dieu l'approuve, qu'importe ce qu'en penseront les hommes? ne faut-il pas que ma pénitence ait pour témoins tous ceux qui l'ont été de mes scandales? et d'ailleurs que puis-je craindre du public après le mépris et la honte que m'ont attirés mes désordres? L'incertitude du pardon? Ah! j'ai un père tendre et miséricordieux; il ne demande que le retour de son enfant, et ma présence seule réveillera toute sa tendresse.

Je me lèverai donc, *surgam;* je ferai un effort sur la honte qui me retient et sur ma propre faiblesse; j'irai dans sa maison sainte où il est toujours prêt à recevoir et à écouter les pécheurs : *Ibo ad patrem.* Je suis un enfant ingrat, rebelle, dénaturé, indigne de porter son nom, il est vrai; mais il est encore mon père : *Ibo ad patrem.* J'irai répandre à ses pieds toute l'amertume de mon âme; et là, ne faisant plus parler que ma douleur, je lui dirai : *Mon père, j'ai péché contre le ciel et devant vous;* contre le ciel par le scandale et le déréglement public de ma conduite; contre le ciel par les discours d'impiété et de libertinage que je tenais pour me calmer et m'affermir dans le crime ; contre le ciel, parce que comme un vil animal je n'ai jamais levé les yeux en haut pour le regarder et me souvenir que c'était là ma patrie et mon origine; contre le ciel, par l'abus honteux que j'ai fait de sa lumière et de tous les jours qui ont composé le cours de ma vie triste et criminelle : *Peccavi in cœlum.* Mais ce qui a paru de mes désordres à la face du soleil n'en est que le côté le plus supportable; les crimes qui n'ont eu que vous seul pour témoin, sont bien plus dignes de votre colère; j'ai péché encore devant vous : *Peccavi in cœlum et coram te;* devant vous, par tant d'œuvres de ténèbres que votre œil invisible a éclairées en secret; devant vous, par les circonstances les plus honteuses, et dont le seul souvenir me trouble et me confond; devant vous, par l'usage indigne des dons et des talents dont vous m'aviez favorisé; devant vous enfin, par tant d'invitations secrètes toujours rejetées, vous qui m'aviez secouru dès mon enfance et qui aviez été pour moi le meilleur de tous les pères. J'ai été le plus ingrat et le plus dénaturé de tous les enfants : *Peccavi in cœlum et coram te.*

Quel changement, et quel exemple plein de consolation pour les pécheurs ! La grâce abonde où le péché avait abondé [1]. Il semble, ô mon Dieu, que vous voulez être particulièrement le père des ingrats, le bienfaiteur des coupables, le Dieu des pécheurs, le consolateur des pénitents. Aussi, comme si tous les titres pompeux qui expriment votre grandeur et votre puissance, n'étaient pas dignes de vous, vous voulez qu'on vous appelle *le père des miséricordes et le Dieu de toute consolation* [2]. Non, mon cher auditeur, que l'abondance de vos iniquités n'alarme pas votre confiance. Le Médecin céleste se plaît à guérir les maux les plus désespérés; les plus grands pécheurs sont les plus dignes de sa pitié et de sa miséricorde. Sans doute il n'a permis que vous tombassiez

[1] Ubi... abundavit delictum, superabundavit gratia. *Rom.*, v, 20.

[2] Pater misericordiarum et Deus totius consolationis. *II Cor.*, I, 3.

dans ce gouffre et qu'il ne manquât plus rien à vos malheurs, que pour faire éclater davantage en vous les richesses et la puissance de sa grâce. Et n'est-il pas plus grand en effet, lorsqu'il retire Jonas du fond de l'abîme, que lorsqu'il ne fait que soutenir Pierre qui commençait seulement à enfoncer sur les eaux? Si vos péchés sont montés au plus haut point, ah ! voilà peut-être le moment de sa grâce; peut-être la miséricorde de Dieu a marqué le premier signal de ses faveurs par le dernier degré de vos crimes; tout ce qu'il y a de plus à craindre dans nos maux, c'est la défiance du remède. Mais si le pardon accordé par le père de famille à notre prodigue ne vous touche pas assez, du moins que les consolations qui accompagnent sa pénitence achèvent de vaincre vos résistances.

Oui, mes Frères, c'est ici la troisième circonstance du retour de notre heureux pénitent. Les fruits de l'iniquité avaient été pour lui amers comme de l'absinthe[1], les premières démarches de sa pénitence sont suivies de mille consolations.

Premièrement, consolation du côté des facilités qu'il trouve dans la sainte entreprise de son changement. Le père de famille aperçoit son fils de loin, et le voyant faible, exténué, agité et hors d'état presque de se soutenir, il court au-devant de lui. Il court, dit saint Ambroise; il se hâte d'aller au-devant pour le soutenir, de peur qu'il ne trouve sur son chemin quelque obstacle qui l'arrête : *Accurrit ne quis impediat.* Il faut si peu de chose pour ébranler un pécheur dans ce commencement de sa carrière ; c'est un homme qui a été battu longtemps des flots et de l'orage, et qui, en se relevant, voit encore tout tourner autour de lui et est hors d'état de se soutenir, si une main secourable ne l'empêche de retomber. Une occasion, un dégoût, un obstacle, tout est capable alors d'éteindre dans une âme les premières opérations de la grâce. Le démon même, plus attentif alors que jamais à ne pas se laisser enlever des mains une proie qui lui échappe, répand mille nuages sur l'esprit, et n'offre à une âme touchée que des difficultés insurmontables dans sa nouvelle entreprise : difficultés du côté du monde, qu'elle voudrait encore ménager; difficultés du côté de ses prétentions et de ses espérances humaines, qu'elle craint de perdre ou de reculer ; difficultés du côté de ses liaisons, de ses proches, de ses amis, de son rang, de sa naissance, de ses emplois, autant de fantômes que le démon réalise, qu'il grossit, qu'il peint vivement dans l'imagination, qu'il présente sans cesse à l'âme timide et irrésolue, de sorte que, suspendue souvent entre ses frayeurs et ses bons désirs, entre ses résolutions et ses défiances, entre ses anciennes erreurs et ses nouvelles lumières, elle s'arrête quelquefois, elle délibère, elle se décourage, elle recule, et après avoir supputé longtemps sa défense et ses forces, selon le mot de l'Evangile, elle en demeure là, et ne jette pas même les premiers fondements de l'édifice.

Mais que fait alors l'amour toujours attentif du père de famille? Il court vers son enfant, il se hâte de le soutenir, il le rassure contre ses frayeurs et contre sa propre faiblesse, il calme ses agitations, il dissipe ses nuages. *Accurrit ne quis impediat.* Ce n'est pas assez : il rassemble mille circonstances qui lui facilitent toutes ses démarches ; il éloigne des occasions où sa faiblesse aurait pu échouer ; il renverse des projets qui l'auraient exposé à de nouveaux périls ; il ménage des événements qui lui deviennent de nouvelles facilités de rompre ses chaînes. *Accurrit ne quis impediat.* Tout semble aider cette âme touchée, tout la soutient, tout la favorise. Ces montagnes qu'elle croyait voir devant elle et ne pouvoir jamais franchir, s'aplanissent comme par un soudain enchantement; ces impossibilités tant redoutées s'évanouissent. Plus elle avance, plus les voies se dégagent ; et les obstacles eux-mêmes qui l'alarmaient, deviennent les facilités de sa pénitence. *Accurrit ne quis impediat.*

Secondement, consolation du côté des douceurs secrètes qu'on trouve dans les premières démarches d'une nouvelle vie. Le père de famille ne se contente pas de courir au-devant de son fils retrouvé; il se jette à son cou, il l'embrasse, il le baise; son cœur peut à peine suffire à toute sa tendresse paternelle; ses faveurs sont encore au-dessous de sa joie et de son amour: *Cecidit super collum ejus, et osculatus est eum.* Il retrouve son fils qu'il avait perdu : *Perierat, et inventus est.* Il le retrouve à la vérité, sale, hideux, déchiré; mais ce qui devrait allumer ses foudres, ne réveille que son amour. Il ne voit en lui que ses malheurs ; il ne voit plus ses crimes : *Perie-*

[1] Comparaison biblique. Novissima autem illius amara quasi absinthium. *Prov.*, v, 4.

*rat, et inventus est.* Il n'a pas oublié que c'est ici un enfant ingrat et rebelle ; mais c'est ce souvenir même qui le touche : il voit revivre un enfant qui était mort à ses yeux ; il recouvre ce qu'il avait perdu : *Cecidit super collum ejus, et osculatus est eum ;* image tendre et consolante de la joie que la conversion d'un seul pécheur cause dans le ciel, et des consolations secrètes que Dieu fait sentir à une âme de ces premières démarches de son retour vers lui ! *Cecidit super collum ejus, et osculatus est eum.* O clémence paternelle ! ô source inépuisable de bonté ! ô miséricorde de mon Dieu ! que vous revient-il donc du salut de la créature ?

Troisièmement, consolation du côté de la participation aux saints mystères, dont on avait si longtemps vécu privé par ses déréglements. Le Père de famille fait tuer le veau gras ; il appelle son fils retrouvé à ce festin céleste ; il le nourrit de la viande des élus : *Adducite vitulum saginatum ; manducemus et epulemur.* On avait vécu tant d'années sans Dieu, sans religion, sans espérance, éloigné de l'autel et des sacrifices, exclu comme un anathème de l'assemblée sainte, de la société des justes et de toutes les consolations de la foi ; quelle douceur de se retrouver aux pieds de l'autel saint avec ses frères, nourri du même pain, soutenu de la même viande, attendant les mêmes promesses, secouru de leurs prières, fortifié par leurs exemples, animé par l'harmonie des saints cantiques, qui accompagnent la solemnité et l'allégresse de ce divin banquet ! *Et cum veniret, audivit symphoniam et chorum.* Ame heureuse, regrettez-vous alors les plaisirs honteux dont la grâce vient de vous dégoûter ? Voyez-vous encore dans le monde, où vous avez passé des jours si pleins d'amertume, quelque chose qui puisse vous rappeler à lui, et qui vous paraisse digne de votre cœur ? Et un seul jour passé dans la maison du Seigneur, aux pieds de l'autel saint, n'est-il pas plus consolant pour vous, que les années entières passées dans les plaisirs et dans les assemblées des pécheurs ?

Enfin, la dernière circonstance des égarements du prodigue avait été le mépris et l'avilissement où il était tombé ; l'honneur et la gloire font le dernier privilége de sa pénitence. On le rétablit dans tous les droits dont il était déchu ; on le revêt d'une robe de dignité et d'innocence ; on met à son doigt une marque de puissance et d'autorité ; on lui donne même la préférence sur son aîné ; c'est-à-dire que la piété fait oublier ce que nos passions avaient ou d'insensé ou de méprisable, ou, pour mieux dire, n'en rappelle le souvenir que pour donner plus de prix aux vertus qui leur ont succédé. Elle change en estime et en respect le mépris que nos vices nous avaient attiré ; elle nous rétablit dans tous les droits de notre naissance, de nos titres, de nos dignités, avilis par nos dissolutions ; elle nous tire de la boue et de l'obscurité de la débauche, pour nous rendre aux fonctions publiques ; elle nous sépare de la société basse et honteuse des hommes obscurs et dissolus, pour nous réunir aux hommes sages et illustres de notre rang et de notre état ; en un mot, au lieu que nous étions, comme le prodigue, l'opprobre du ciel et de la terre, elle nous rend la joie des gens de bien, la consolation des pasteurs, la gloire de la religion, l'admiration même des mondains, un spectacle digne des anges et des hommes [1].

Que faut-il donc encore, mon cher auditeur, pour vous animer à suivre cet exemple ? Vous errez depuis longtemps comme le prodigue, dans des contrées étrangères, livré à la honte et à l'opprobre de vos passions ; pourquoi refuseriez-vous de vous jeter dans le sein que le Père céleste vous ouvre aujourd'hui avec tant de bonté ? Il vous a souffert durant les emportements d'une jeunesse déréglée ; il se promettait que, ces premiers égarements passés, l'âge, l'expérience, sa grâce, ramèneraient enfin votre cœur. Ce temps est venu ; qu'atten-

[1] Qu'il y a de différence entre un voluptueux et un pénitent !... Un voluptueux est un monstre qui blesse l'ordre et qui corrompt la beauté de l'univers. Un vrai pénitent rétablit l'ordre, et rend à l'univers ce qu'il lui avait ôté. Un voluptueux est un traître qui abuse de la bonté de son souverain, et qui se sert malicieusement de la connaissance qu'il a de ses desseins, pour l'obliger à des actions indignes de lui. Un pénitent est un serviteur fidèle, qui étudie les volontés de son maître, qui les exécute à ses propres dépens, et qui se sert adroitement de la connaissance qu'il a de ses inclinations, pour mériter légitimement ses bonnes grâces. Enfin un voluptueux est un criminel qui commet incessamment de nouveaux crimes ; c'est un pécheur endurci qui boit le péché comme l'eau, et qui ne se réjouit que du mal ; c'est un démon condamné dont l'arrêt n'est point encore prononcé ; enfin c'est une victime qui s'engraisse pour le jour de la vengeance du Seigneur, et pour être la nourriture d'un feu qui ne s'éteindra jamais. Le vrai pénitent au contraire est un homme juste, qui craint plus le péché qu'il n'aime le plaisir ; c'est un cœur contrit et humilié, qui se purifie sans cesse dans l'amertume et dans la douleur ; c'est une victime qui brûle par amour, victime trop aimable pour demeurer dans l'ordre de la justice ; elle doit entrer dans celui de la miséricorde, car sa peine étant volontaire, elle ne peut pas durer toujours. — MALEBRANCHE. *Méditation sur la pénitence.— Ed. de 1693, p. 110.*

*lyse.* — Sermon pour le quatrième dimanche de l'Avent. *Sur les dispositions à la communion.* 190
Vingtième sermon. — *Notice historique.* — *Analyse.* — Sermon pour le jour de Noël. 207
Fragment d'un sermon prononcé aux Quinze-Vingts le jour de Noël, en présence de la duchesse d'Orléans. — *Notice historique.* 217
Vingt-unième sermon. — *Notice historique.* — *Analyse.* — Sermon pour le jour de la Circoncision de Notre-Seigneur. *Sur la Divinité de Jésus-Christ.* 219
Vingt-deuxième sermon. — *Notice historique.* — *Analyse.* — Sermon pour le jour de l'Epiphanie. *Sur la vérité.* 238

## GRAND-CARÊME,

*Publié sur le texte de 1745, avec des fragments de l'édition de 1795 et les variantes des éditions de 1764,* de Renouard et de Didot.

INTRODUCTION. 261
Avis des libraires de la première édition. 271

SERMONS POUR LA FÊTE DE LA PURIFICATION.
*Notice historique.*

Vingt-troisième sermon. — *Analyse.* — Premier sermon pour la Fête de la Purification de la Sainte Vierge. *Sur la Soumission à la volonté de Dieu.* 272
Vingt-quatrième sermon. — *Analyse.* — Second sermon pour la Fête de la Purification. *Sur les Dispositions nécessaires pour se consacrer à Dieu par une nouvelle vie.* 289

SEMAINE DES CENDRES.

*Notice historique sur les quatre sermons de la semaine des Cendres.* 302
Vingt-cinquième sermon. — *Analyse.* — Premier sermon pour le mercredi des Cendres. *Sur le jeûne.* 303
Vingt-sixième sermon. — *Notice.* — *Analyse.* — Second sermon pour le mercredi des Cendres. *Motifs de conversion.* 321
Vingt-septième sermon. — *Analyse.* — Sermon pour le jeudi après les Cendres. *Sur la vérité de la religion.* 332
Vingt-huitième sermon. — *Notice.* — *Analyse.* — Sermon pour le vendredi après les Cendres. *Du Pardon des offenses.* 346

PREMIÈRE SEMAINE DU CARÊME.

*Notice historique sur les sermons de la première semaine de Carême.* 360
Vingt-neuvième sermon. — *Analyse.* — Sermon pour le premier dimanche de Carême. *Sur la parole de Dieu.* 361
Trentième sermon. — *Analyse.* — Sermon pour le lundi de la première semaine de Carême. *Sur la vérité d'un avenir.* 375
Trente-unième sermon. — *Analyse.* — Sermon pour le mardi de la première semaine de Carême. *Sur le respect dans les temples.* 388
Trente-deuxième sermon. — *Avis du premier éditeur sur le sermon suivant.* — *Analyse.* — Sermon pour le mercredi de la première semaine de Carême. *Sur la rechute.* 402
Trente-troisième sermon. — *Analyse.* — Sermon pour le jeudi de la première semaine de Carême. *Sur la prière.* 416
Trente-quatrième sermon. — *Avis du premier éditeur sur le sermon suivant.* — *Analyse.* — Second sermon pour le jeudi de la première semaine de Carême. *Sur la prière.* 428
Trente-cinquième sermon. — *Analyse.* — Sermon pour le vendredi de la première semaine de Carême. *Sur la confession.* 440

DEUXIÈME SEMAINE DU CARÊME.

*Notice historique sur les sermons de la deuxième semaine de Carême.* 458
Trente-sixième sermon. — *Notice.* — *Analyse.* — Sermon pour le deuxième dimanche de Carême. *Sur le danger des prospérités temporelles.* 458
Trente-septième sermon. — *Notice.* — *Analyse.* — Sermon pour le lundi de la deuxième semaine de Carême. *Sur l'impénitence finale.* 473
Trente-huitième sermon. — *Notice.* — *Analyse.* — Sermon pour le mardi de la deuxième semaine de Carême. *Sur le respect humain.* 488
Trente-neuvième sermon. — *Notice.* — *Analyse.* — Sermon pour le mercredi de la deuxième semaine de Carême. *Sur la vocation.* 502
Quarantième sermon. — *Notice.* — *Analyse.* — Sermon pour le jeudi de la deuxième semaine de Carême. *Le mauvais riche.* 516
Quarante-unième sermon. — *Notice.* — *Analyse.* — Sermon pour le vendredi de la deuxième semaine de Carême. *Sur l'Enfant prodigue.* 537

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

Bar-le-Duc. — Typographie L. GUÉRIN, rue de la Rochelle, 49-51.

SAD —

30015

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

103809218031